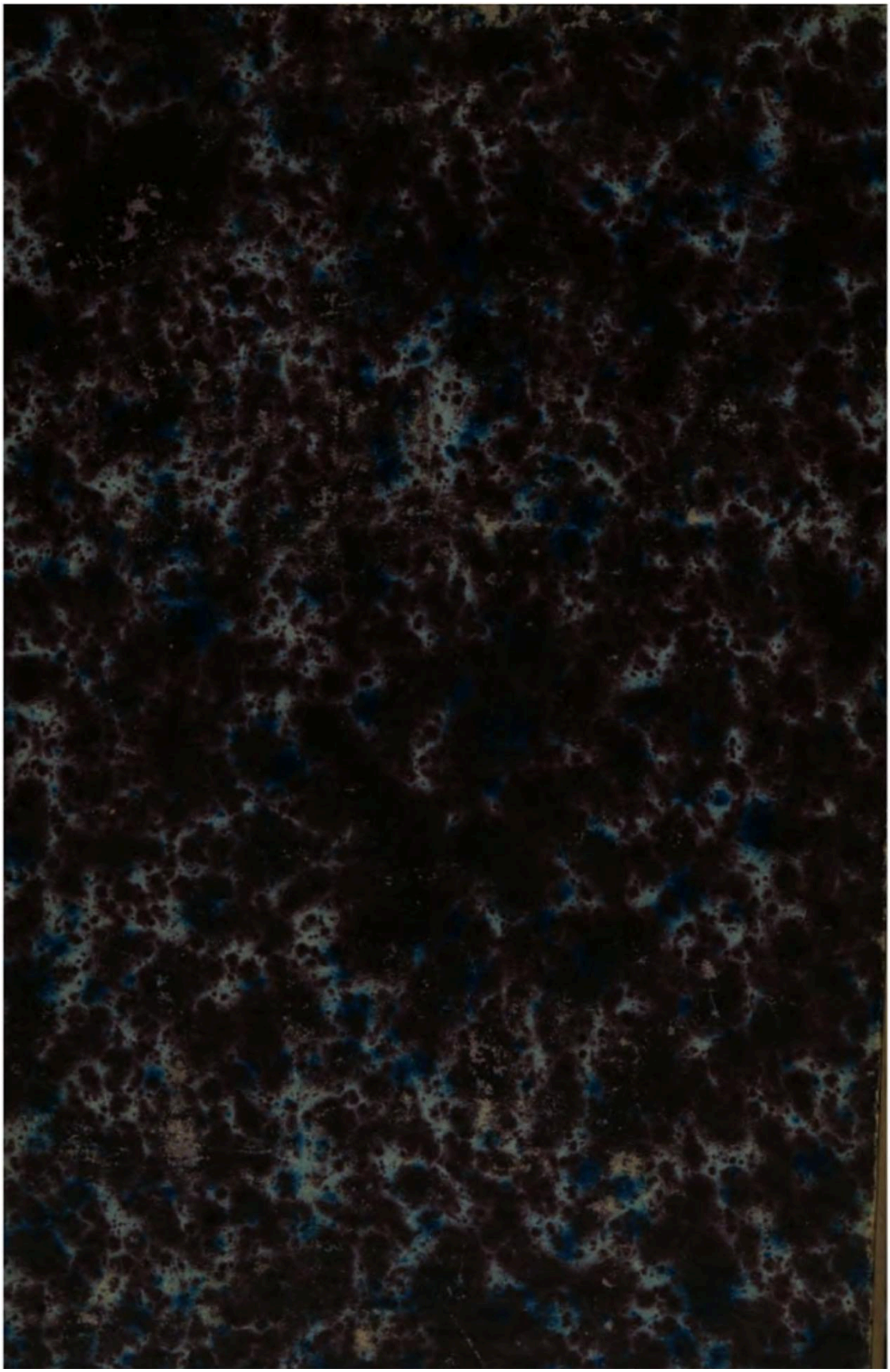
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

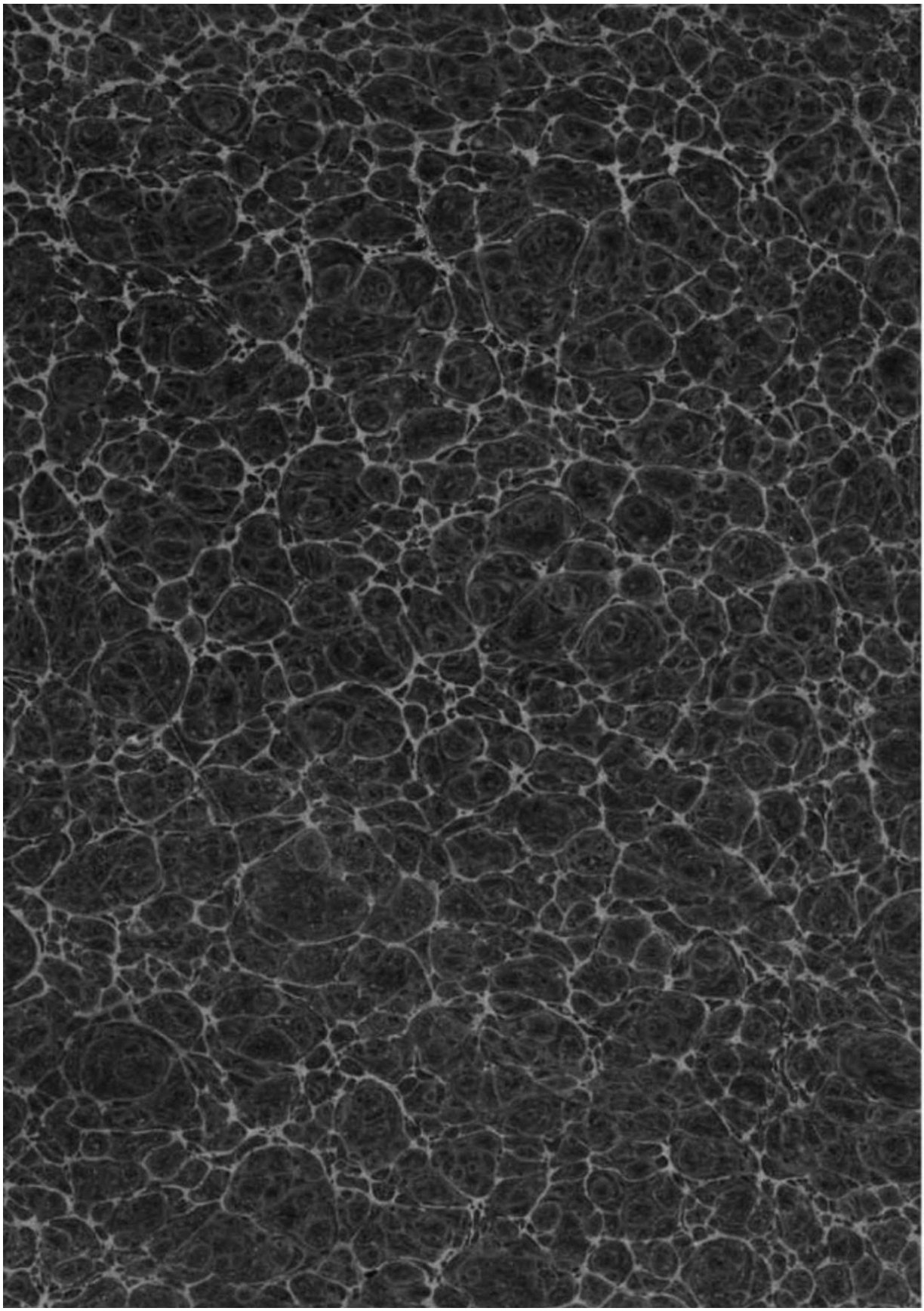
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

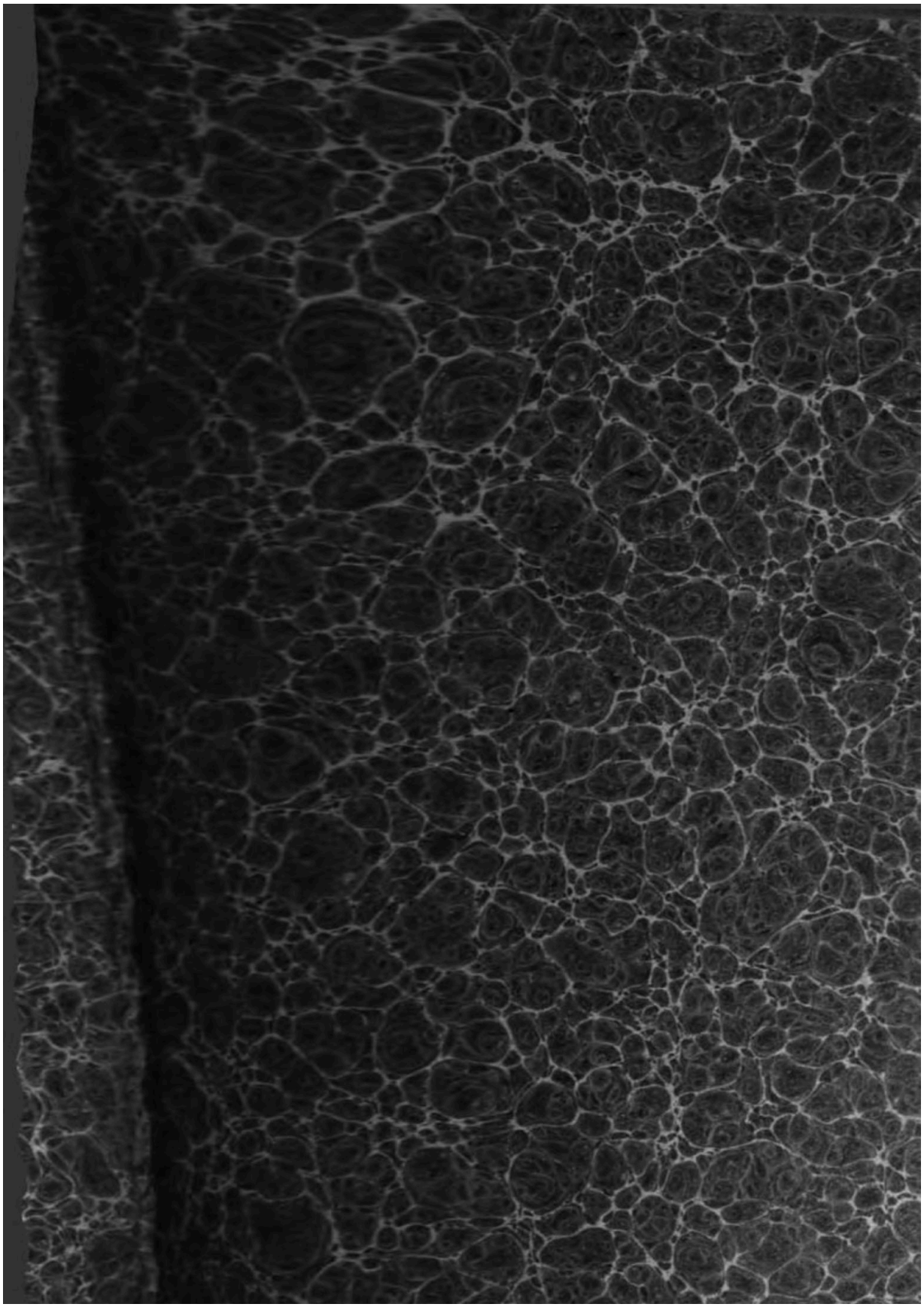
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



Digitized by Google





**The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate**

Digitized by Googl^

COLLECTION MICHEL LÉVV GEORGE SAND Digitized by Google

OEUVRES DE GEORGE SAND V PARUES Dans la Colleciion Michel Lé?; Le Château de* Désertes vol. 1 V Jeanne. ....T vol. Le Compagnon du tour de J.elia France 9. Lettres d'un vovageur. . . . .. 1 La Comtesse de Rudolsladt.. 9, Lncrezia Floriani Consuelo 3 1ji Mare au diable Le Dernier Aldini 1 Le Meunier d'Anfçibault.. . . .. 1 La Filleule 1 Le Péché de M. Antoine... .. a Franc^ois le Champ! 1 La Petite Fadette Histoire de ma vie 10 I.e Piccinino L'Homme de nei^e 3 I.e Secrétaire intime Horace 1 Simon Isidora 1 Teverino. — Léone Léon!. 1 Jacques 1 L'Uscoque OEUVRES DE GEORGE SAND Koavelle édition, format grand in-18 Elle et lui 1 î.a Famille do Germandrc. . . 1 Indiana 1 Les Maîtres mosaïstes 1 I es Maîtres sonneurs 1 Marquis' de Villeiner 1 Mauprat 1 Mout-Revèche. . . T Nouvelles ; La Marcpiise. — La^ vinia. — Pauline. — Mattéa. — Métella. — Mclchior. — Cora ■ 1 Valentine 1 Valvedre 1 La Ville noire A ■ ■ ' . , I. . ^ Fans. Typ. Fillst fils aîné, rue des Grands-AogiuUns, Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate**

LE CHATEAU DES DÉSERTES GEORGE SAND NOUVELLE ÉDITION «BUOTHÊOUE SJ Ims Fontaines éO - CaiANTiay PARIS MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS RUE VIVIENNE, 2 BIS 1862 Tous droits réservés DIgitized by Google

# LE CHATEAU
# DES DÉSERTES

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION



BIBLIOTHÈQUE S.J
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

Digilized by Google

NOTICE Le Château des Désertes est une analyse de quelques idées d’art plutôt qu’une analyse de sentiments. Ce roman m’a servi, une fois de plus, à me confirmer dans la certitude que les choses réelles, transportées dans le domaine de la fiction, n’y apparaissent un instant que pour y disparaître aussitôt , tant leur transformation y devient nécessaire. Durant plusieurs hivers consécutifs , étant retirée à la campagne avec mes enfants et quelques amis de leur âge, nous avions imaginé de jouer la comédie sur scénario et sans spectateurs , non pour nous instruire en quoi que ce soit , mais pour nous amuser. Cet amusement devint une passion pour les enfants , et peu à peu une sorte d’exercice littéraire qui ne fut point inutile au développement intellectuel de plusieurs d’entre eux. Une sorte de mystère que nous ne cherchions pas, mais qui résultait naturellement de ce petit vacarme prolongé assez avant dans les nuits, au milieu d’une campagne déserte, lorsque la neige ou le brouillard nous enveloppaient au dehors, et que nos serviteurs même, n’aidant ni à nos changements de décor , ni à nos soupers , quittaient de bonne heure la maison où nous restions seuls; le tonnerre, les ce)ups de pistolet, les roulements du tambour, les cris du drame et la musique du ballet, tout cela ' avait quelque chose de fantastique, et les rares passants qui en saisirent de loin quoique chose n’hésitèrent pas à nous croirG fous ou ensorcelés. Lorsque j’introduisis un épisode de ce genre dans le 4 Digitized by Google

# NOTICE

Le *Château des Désertes* est une analyse de quelques idées d'art plutôt qu'une analyse de sentiments. Ce roman m'a servi, une fois de plus, à me confirmer dans la certitude que les choses réelles, transportées dans le domaine de la fiction, n'y apparaissent un instant que pour y disparaître aussitôt, tant leur transformation y devient nécessaire.

Durant plusieurs hivers consécutifs, étant retirée à la campagne avec mes enfants et quelques amis de leur âge, nous avions imaginé de jouer la comédie sur scénario et sans spectateurs, non pour nous instruire en quoi que ce soit, mais pour nous amuser. Cet amusement devint une passion pour les enfants, et peu à peu une sorte d'exercice littéraire qui ne fut point inutile au développement intellectuel de plusieurs d'entre eux. Une sorte de mystère que nous ne cherchions pas, mais qui résultait naturellement de ce petit vacarme prolongé assez avant dans les nuits, au milieu d'une campagne déserte, lorsque la neige ou le brouillard nous enveloppaient au dehors, et que nos serviteurs même, n'aidant ni à nos changements de décor, ni à nos soupers, quittaient de bonne heure la maison où nous restions seuls; le tonnerre, les coups de pistolet, les roulements du tambour, les cris du drame et la musique du ballet, tout cela avait quelque chose de fantastique, et les rares passants qui en saisirent de loin quelque chose n'hésitèrent pas à nous croire fous ou ensorcelés.

Lorsque j'introduisis un épisode de ce genre dans le

2 LE CHATEAU DES DESERTES. roman qu'on va lire , il y devint une élude sérieuse , et y prit des proportions si différentes de l'original , que mes pauvres enfants , après l'avoir lu , ne regardaient plus qu'avec chagrin le paravent bleu et les costumes de papier découpé qui avaient fait leurs délices. Mais à quelque chose sert toujours l'exagération de la fantaisie, car ils firent eux-mèmes un théâtre aussi grand que le permettait l'exiguïté du local, et arrivèrent à y jouer des pièces qu'ils firent, eux-mêmes aussi, les années suivantes. Qu'elles fussent bonnes ou mauvaises, là n'est point la question intéressante pour les autres ; mais ne firentils pas mieux de s'amuser et de s'exercer ainsi , que de courir cette bohème du monde réel , qui se trouve à tous les étages de la société? C'est ainsi que la fantaisie , le roman , l'œuvre de l'imagination, en un mot, a son effet détourné, mais ccr tain, suri'emploi de la vie. Effet souvent funeste, disent les rigoristes de mauvaise foi ou de mauvaise humeur. Je le nie. La fiction commence par transformer la réalité; mais elle est transformée à son tour et fait entrer un peu d'idéal, non pas seulement dans les petits faits, mais dans les grands sentiments de la vie réelle. GEORGE SÂND. Notoat 17 janvier ISS3. Digitized by Google

LE CHATEAU DES DÉSERTES A M. W.-G. MACREADY. Ce petit ouvrage essayant de remuer quelques idées sur l’art dramatique, je le mets sous la protection d’un grand nom et d’une honorable amitié. George Sand. Nobaot, 30 avril 1847. I. LA JEUNE MÈRE. Avant d’arriver à l’époque de ma vie qui fait le sujet de ce récit , je dois dire en trois mots qui je suis. Je suis le fils d’un pauvre ténor italien et d'une belle dame française. Mon père se nommait Tealdo Soavi; je ne nommerai point ma mère. Je ne fus jamais avoué par elle, ce qui ne l’empêcha point d’être bonne et généreuse pour moi. Je dirai seulement que je fus élevé dans la maison do la marquise de..., à Turin et à Paris, sous un nom de fantaisie. La marquise aimait les artistes sans aimer les arts. Elle n’y entendait rien et prenait o égal plaisir à enDigitized by Google

# LE CHATEAU
# DES DÉSERTES

A M. W.-G. MACREADY.

Ce petit ouvrage essayant de remuer quelques idées sur l'art dramatique, je le mets sous la protection d'un grand nom et d'une honorable amitié.

GEORGE SAND.

Nohant, 30 avril 1847.

## I.

### LA JEUNE MÈRE.

Avant d'arriver à l'époque de ma vie qui fait le sujet de ce récit, je dois dire en trois mots qui je suis.

Je suis le fils d'un pauvre ténor italien et d'une belle dame française. Mon père se nommait Tealdo Soavi; je ne nommerai point ma mère. Je ne fus jamais avoué par elle, ce qui ne l'empêcha point d'être bonne et généreuse pour moi. Je dirai seulement que je fus élevé dans la maison de la marquise de..., à Turin et à Paris, sous un nom de fantaisie.

La marquise aimait les artistes sans aimer les arts. Elle n'y entendait rien et prenait un égal plaisir à en-

LE CHATEAU « tel dre une valse de Strauss et une fugueie Bach, En peinture, elle avait un faible pour les étofles vert et or, et elle ne pouvait souffrir une toile mal encadrée. Légère et charmante, elle dansait à quarante ans comme une sylphide et fumait des cigarettes de contrebande avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. Elle n'avait aucun remords d'avoir cédé à quelques entraînements de jeunesse et ne s'en cachait point trop, mais elle eût trouvé de mauvais goût de les afficher. Elle eut de son mari un fils que je ne nommai jamais mon frère, mais qui est toujours pour moi un bon camarade et un aimable ami. Je fus élevé comme il plut à Dieu ; l'argent n'y fut pas épargné. La marquise était riche, et, pourvu qu'elle n'eût à prendre aucun souci de mes aptitudes et de mes progrès, elle se faisait un devoir de ne me refuser aucun moyen de développement. Si elle n'eût été en réalité que ma parente éloignée et ma bienfaitrice, comme elle l'était officiellement, j'aurais été le plus heureux et le plus reconnaissant des orphelins ; mais les femmes de chambre avaient eu trop de part à ma première éducation pour que j'ignorasse 1e secret de ma naissance. Dès que je pus sortir de leurs mainsj je m'efforçai d'oublier la douleur et l'effroi que leur indiscrétion m'avait causés. Ma mère me permit de voir le monde à ses côtes, et je reconnus, à la frivolité bienveillante de son caractère, au peu de soin mental qu'elle prenait de son fils légitime, que je n'avais aucun sujet de me plaindre. Je ne conservai donc point d'amertume contre elle, je n'en eus jamais le droit ; mais une sorte de mélancolie, jointe à beaucoup de patience, de tolérance extériinire et de résolution intime, se trouva être au fond de mon esprit, de bonne heure et pour toujours. J'éprouvais parfois un violent désir d'aimer et d'emDigitized by Google

tendre une valse de Strauss et une fugue de Bach. En peinture, elle avait un faible pour les étoffes vert et or, et elle ne pouvait souffrir une toile mal encadrée. Légère et charmante, elle dansait à quarante ans comme une sylphide et fumait des cigarettes de contrebande avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. Elle n'avait aucun remords d'avoir cédé à quelques entraînements de jeunesse et ne s'en cachait point trop, mais elle eût trouvé de mauvais goût de les afficher. Elle eut de son mari un fils que je ne nommai jamais mon frère, mais qui est toujours pour moi un bon camarade et un aimable ami.

Je fus élevé comme il plut à Dieu ; l'argent n'y fut pas épargné. La marquise était riche, et, pourvu qu'elle n'eût à prendre aucun souci de mes aptitudes et de mes progrès, elle se faisait un devoir de ne me refuser aucun moyen de développement. Si elle n'eût été en réalité que ma parente éloignée et ma bienfaitrice, comme elle l'était officiellement, j'aurais été le plus heureux et le plus reconnaissant des orphelins ; mais les femmes de chambre avaient eu trop de part à ma première éducation pour que j'ignorasse le secret de ma naissance. Dès que je pus sortir de leurs mains, je m'efforçai d'oublier la douleur et l'effroi que leur indiscrétion m'avait causés. Ma mère me permit de voir le monde à ses côtés, et je reconnus, à la frivolité bienveillante de son caractère, au peu de soin mental qu'elle prenait de son fils légitime, que je n'avais aucun sujet de me plaindre. Je ne conservai donc point d'amertume contre elle, je n'en eus jamais le droit ; mais une sorte de mélancolie, jointe à beaucoup de patience, de tolérance extérieure et de résolution intime, se trouva être au fond de mon esprit, de bonne heure et pour toujours.

J'éprouvais parfois un violent désir d'aimer et d'em-

DES DÉSERTES. 5 brasser ma mère. Elle m’accordait un sourire en passant, une caresse à la dérobée. Elle me consultait sur le choix de ses bijoux et de ses chevaux ; elle me félicitait d’avoir du goût , donnait des éloges à mes instincts de savoir-vivre, et ne me gronda pas une seule fois en sa vie; mais jamais aussi elle ne comprit mon besoin d’expansion avec elle. Le seul mot maternel qui lui échappa fut pour me demander, un jour qu’elle s’aperçut de ma tristesse, si j’étais jaloux de son fils, et si je ne me trouvais pas aussi bien traité que C enfant de la maison. Or, comme, sauf le plaisir très-creux d’avoir un nom et le bonheur très-faux d’avoir dans le monde une position toute faite pour l’oisiveté, mon frère n’était effectivement pas mieux traité que moi , je compris une fois pour toutes, dans un âge encore assez tendre, que tout sentiment d’envie et de dépit serait de ma part ingratitude et lâcheté. Je reconnus que ma mère m’aimait autant qu’elle pouvait aimer, plus peut-être qu’elle n’aimait mon frère, car j’étais l’enfant de l’amour, et ma figure lui plaisait plus que la ressemblance de son héritier avec son mari. Je m’attachai donc à lui complaire, en prenant mieux que lui les leçons qu’elle payait pour nous deux avec une égale libéralité, une égale insouciance. Un beau jour, elle s’aperçut que j’avais profité, et que j’étais capable de me tirer d'affaire dans la vie. o Et mon fils? dit-elle avec un sourire; il risque fort d’être ignorant et paresseux, n’est-ce pas?.-- » Puis elle ajouta na'fvcment : a Voyez comme c’est heureux, que ces. deux enfants aient compris chacun sa position! » Elle m’embrassa au front, et tout fut dit. Mon frère n’essuya aucun reproche de sa part. Sans s’en douter, et grâce à ses instincts débonnaires, elle avait détruit entre nous tout levain d’émulation, et l’on conçoit qu’entro un fils légitime et un bàDigitized by Coogle

brasser ma mère. Elle m'accordait un sourire en passant, une caresse à la dérobée. Elle me consultait sur le choix de ses bijoux et de ses chevaux ; elle me félicitait d'avoir du *goût*, donnait des éloges à mes instincts de savoir-vivre, et ne me gronda pas une seule fois en sa vie ; mais jamais aussi elle ne comprit mon besoin d'expansion avec elle. Le seul mot maternel qui lui échappa fut pour me demander, un jour qu'elle s'aperçut de ma tristesse, si j'étais jaloux de son fils, et si je ne me trouvais pas aussi bien traité que *l'enfant de la maison*. Or, comme, sauf le plaisir très-creux d'avoir un nom et le bonheur très-faux d'avoir dans le monde une position toute faite pour l'oisiveté, mon frère n'était effectivement pas mieux traité que moi, je compris une fois pour toutes, dans un âge encore assez tendre, que tout sentiment d'envie et de dépit serait de ma part ingratitude et lâcheté. Je reconnus que ma mère m'aimait autant qu'elle pouvait aimer, plus peut-être qu'elle n'aimait mon frère, car j'étais l'enfant de l'amour, et ma figure lui plaisait plus que la ressemblance de son héritier avec son mari.

Je m'attachai donc à lui complaire, en prenant mieux que lui les leçons qu'elle payait pour nous deux avec une égale libéralité, une égale insouciance. Un beau jour, elle s'aperçut que j'avais profité, et que j'étais capable de me tirer d'affaire dans la vie. « Et mon fils? dit-elle avec un sourire ; il risque fort d'être ignorant et paresseux, n'est-ce pas?... » Puis elle ajouta naïvement : « Voyez comme c'est heureux, que ces deux enfants aient compris chacun sa position! » Elle m'embrassa au front, et tout fut dit. Mon frère n'essuya aucun reproche de sa part. Sans s'en douter, et grâce à ses instincts débonnaires, elle avait détruit entre nous tout levain d'émulation, et l'on conçoit qu'entre un fils légitime et un bâ-

6 LE CniTEAU tard l’émulation eût pu se changer fort aisément en aversion et en jalousie. Je travaillai donc pour mon propre compte , et je pus me livrer sans anxiété et sans amour-propre maladif au plaisir que je trouvais naturellement à m’instruire. Entouré d’artistes et de gens du monde, mon choix se fit tout aussi naturellement. Je me sentais artiste, et, si j’eusse été maltraité par ceux qui ne l’étaient pas, je me serais élancé dans la carrière avec une sorte d’àpreté chagrine et hautaine. Il n’en fut rien. Tou§ les amis de ma mère m’encourageaient de leur bienveillance, et moi , ne me sentant blessé nulle part, j’entrai dans la voie qui me parut la mienne avec le calme et la sérénité d’une âme qui prend librement possession de son domaine. Je portai dans l’étude de la peinture toutes les facultés qui étaient en moi , sans fièvre, sans irritation , sans impatience. A vingt-cinq ans seulement, je me sentis arrivé au premier degré de développement de ma force, et je n’eus pas lieu de regretter mes tâtonnements. Ma mère n’était plus ; elle m'avait oublié dans son testament, mais elle était morte en me faisant écrire un billet fort gracieux pour me féliciter de mes premiers succès, et en donnant une signature à son banquier pour payer les premières dettes de mon frère. Elle avait fait autant pour moi que pour lui, puisqu’elle nous avait mis tous les deux à même de devenir des hommes. J'étais arrivé au but le premier; je ne dépendais plus que de mon courage et de mon intelligence. Mon frère dépendait de sa fortune et de ses habitudes; je n’eusse pas changé son sort contre le mien. .Depuis quelques années, je ne voyais plus ma mère que rarement. Je lui écrivais à d’assez longs intervalles. Il m’en coûtait de l’appeler, conformément à ses presDigitized by Coogle

tard l'émulation eût pu se changer fort aisément en aversion et en jalousie.

Je travaillai donc pour mon propre compte, et je pus me livrer sans anxiété et sans amour-propre maladif au plaisir que je trouvais naturellement à m'instruire. Entouré d'artistes et de gens du monde, mon choix se fit tout aussi naturellement. Je me sentais artiste, et, si j'eusse été maltraité par ceux qui ne l'étaient pas, je me serais élancé dans la carrière avec une sorte d'âpreté chagrine et hautaine. Il n'en fut rien. Tous les amis de ma mère m'encourageaient de leur bienveillance, et moi, ne me sentant blessé nulle part, j'entrai dans la voie qui me parut la mienne avec le calme et la sérénité d'une âme qui prend librement possession de son domaine.

Je portai dans l'étude de la peinture toutes les facultés qui étaient en moi, sans fièvre, sans irritation, sans impatience. A vingt-cinq ans seulement, je me sentis arrivé au premier degré de développement de ma force, et je n'eus pas lieu de regretter mes tâtonnements.

Ma mère n'était plus; elle m'avait oublié dans son testament, mais elle était morte en me faisant écrire un billet fort gracieux pour me féliciter de mes premiers succès, et en donnant une signature à son banquier pour payer les premières dettes de mon frère. Elle avait fait autant pour moi que pour lui, puisqu'elle nous avait mis tous les deux à même de devenir des hommes. J'étais arrivé au but le premier; je ne dépendais plus que de mon courage et de mon intelligence. Mon frère dépendait de sa fortune et de ses habitudes; je n'eusse pas changé son sort contre le mien.

Depuis quelques années, je ne voyais plus ma mère que rarement. Je lui écrivais à d'assez longs intervalles. Il m'en coûtait de l'appeler, conformément à ses pres-

DES DÉSERTES. 7 criptions, ma bonne protectrice. Ses lettres ne me causaient qu'une joie mélancolique, car elles ne contenaient guère que des questions de détail matériel et des offres d'argent relativement à mon travail, a II me semble, écrivait-elle, qu'il y a quelque temps que vous ne m'avez rien demandé, et je vous supplie de ne point faire de dettes, puisque ma bourse est toujours à votre disposition. Traitez-moi toujours en ceci comme votre véritable amie. » Cela était bon et généreux, sans doute, mais cela me blessait chaque fois davantage. Elle ne remarquait pas que, depuis plusieurs années, je ne lui coûtais plus rien , tout en ne faisant point de dettes. Quand je l'eus perdue, ce que je regrettai le plus, ce fut l'espérance que j'avais vaguement nourrie qu'elle m'aimerait un jour; ce qui me fil verser des larmes, ce fut la pensée que j'aurais pu l'aimer passionnément, si elle l'eût bien voulu. Enfin , je pleurais de ne pouvoir pleurer vraiment ma mère. Tout ce que je viens de raconter n'a aucun rapport avec l'épisode de ma vie que je vais retracer. Il ne se trouvera aucun lien entre le souvenir de ma première jeunesse et les aventures qui en ont rempli la seconde période. J'aurais donc pu me dispenser de celle exposition ; mais il m'a semblé pourtant qu'elle était nécessaire. En narrateur est un être passif qui ennuie quand il ne rapporte pas les faits qui touchent à sa propre individualité bien constatée. J'ai toujours détesté les histoires qui procèdent par je, et si je no raconte pas la mienne à la troisième personne, c'est que je me sens capable de rendre compte de moi-même, et d'être, sinon le héros principal, du moins un personnage actif dans les événements dont j'évoque le souvenir. J'intitule ce petit drame du nom d'un lieu où ma vie s'est révélée et dénouée. Mon nom, à moi, c'està-diro Digilized by Google

criptions, *ma bonne protectrice*. Ses lettres ne me causaient qu'une joie mélancolique, car elles ne contenaient guère que des questions de détail matériel et des offres d'argent relativement à mon travail. « *Il me semble*, écrivait-elle, qu'il y a *quelque temps* que vous ne m'avez rien demandé, et je vous supplie de ne point faire de dettes, puisque ma bourse est toujours à votre disposition. Traitez-moi toujours en ceci comme votre véritable amie. »

Cela était bon et généreux, sans doute, mais cela me blessait chaque fois davantage. Elle ne remarquait pas que, depuis plusieurs années, je ne lui coûtais plus rien, tout en ne faisant point de dettes. Quand je l'eus perdue, ce que je regrettai le plus, ce fut l'espérance que j'avais vaguement nourrie qu'elle m'aimerait un jour; ce qui me fit verser des larmes, ce fut la pensée que j'aurais pu l'aimer passionnément, si elle l'eût bien voulu. Enfin, je pleurais de ne pouvoir pleurer vraiment ma mère.

Tout ce que je viens de raconter n'a aucun rapport avec l'épisode de ma vie que je vais retracer. Il ne se trouvera aucun lien entre le souvenir de ma première jeunesse et les aventures qui en ont rempli la seconde période. J'aurais donc pu me dispenser de cette exposition; mais il m'a semblé pourtant qu'elle était nécessaire. Un narrateur est un être passif qui ennuie quand il ne rapporte pas les faits qui touchent à sa propre individualité bien constatée. J'ai toujours détesté les histoires qui procèdent par *je*, et si je ne raconte pas la mienne à la troisième personne, c'est que je me sens capable de rendre compte de moi-même, et d'être, sinon le héros principal, du moins un personnage actif dans les événements dont j'évoque le souvenir.

J'intitule ce petit drame du nom d'un lieu où ma vie s'est révélée et dénouée. Mon nom, à moi, c'est-à-dire

s LE CB.kTE.kV le nom qu'on m'a choisi en naissant , est Adorno Salentini. Je ne sais pas pourquoi je ne me serais pas appelé Soavi , comme mon père. Peut-être que ce n'était pas non plus son nom. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il mourut sans savoir que j'existais. Ma mère, aussi vite épouvantée qu'éprise, lui avait caché les conséquences de leur liaison pour pouvoir la rompre plus entièrement. Pour toutes les causes qui précèdent, me voyant et me sentant doublement orphelin dans la vie, j'étais tout accoutumé à ne compter que sur moi-même. Je pris des habitudes de discrétion et de réserve en raison des instincts de courage et de fierté que je cultivais en moi avec soin. Deux ans après la mort de ma mère, c'est-à-dire à vingt-sept ans, j'étais déjà fort et libre au gré de mon ambition , car je gagnais un peu d'argent, et j'avais très-peu de besoins ; j'arrivais à une certaine réputation sans avoir eu trop de protecteurs, à un certain talent sans trop craindre ni rechercher les conseils de personne, à une certaine satisfaction intérieure, car je me trouvais sur la route d'un progrès assuré, et je voyais assez clair dans mon avenir d'artiste. Tout ce qui me manquait encore, je le sentais couver en silence dans mon sein , et j'en attendais l'éclosion avec une joie secrète qui me soutenait, et une apparence de calme qui m'empêchait d'avoir des ennemis. Personne encore ne pressentait en moi un rival bien terrible; moi, je ne me sentais pas de rivaux funestes. Aucune gloire officielle ne me faisait peur. .Te souriais intérieurement de voir des hommes, plus inquiets et plus pressés que moi , s'enivrer d'un succès précaire. Doux et facile à vivre, je pouvais constater en moi une force de patience dont je savais bien être incapables les natures violentes, emportées autour de moi comme des feuilles par le vent d'orage. Enfin j'offrais à Digitized by Google

le nom qu'on m'a choisi en naissant, est Adorno Salentini. Je ne sais pas pourquoi je ne me serais pas appelé *Soavi*, comme mon père. Peut-être que ce n'était pas non plus son nom. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut sans savoir que j'existais. Ma mère, aussi vite épouvantée qu'éprise, lui avait caché les conséquences de leur liaison pour pouvoir la rompre plus entièrement.

Pour toutes les causes qui précèdent, me voyant et me sentant doublement orphelin dans la vie, j'étais tout accoutumé à ne compter que sur moi-même. Je pris des habitudes de discrétion et de réserve en raison des instincts de courage et de fierté que je cultivais en moi avec soin.

Deux ans après la mort de ma mère, c'est-à-dire à vingt-sept ans, j'étais déjà fort et libre au gré de mon ambition, car je gagnais un peu d'argent, et j'avais très-peu de besoins; j'arrivais à une certaine réputation sans avoir eu trop de protecteurs, à un certain talent sans trop craindre ni rechercher les conseils de personne, à une certaine satisfaction intérieure, car je me trouvais sur la route d'un progrès assuré, et je voyais assez clair dans mon avenir d'artiste. Tout ce qui me manquait encore, je le sentais couver en silence dans mon sein, et j'en attendais l'éclosion avec une joie secrète qui me soutenait, et une apparence de calme qui m'empêchait d'avoir des ennemis. Personne encore ne pressentait en moi un rival bien terrible; moi, je ne me sentais pas de rivaux funestes. Aucune gloire officielle ne me faisait peur. Je souriais intérieurement de voir des hommes, plus inquiets et plus pressés que moi, s'enivrer d'un succès précaire. Doux et facile à vivre, je pouvais constater en moi une force de patience dont je savais bien être incapables les natures violentes, emportées autour de moi comme des feuilles par le vent d'orage. Enfin j'offrais à

DES DÉSERTES, 9 l’œil de celui qui voit (out, ce que je cachais au regard dangereux et trouble des hommes : le contraste d’un tempérament paisible avec une imagination vive et une volonté prompte. A vingi-sept ans, je n’avais pas encore aimé, et certes ce n’était pas faute d’amour dans le sang et dans la tôle; mais mon cœur ne s’était jamais donné. Je le reconnaissais si bien , que je rougissais d’un plaisir comme d’une faiblesse, et que je me reprochais presque ce qu’un autre eût appelé ses bonnes fortunes. Pourquoi mon cœur se refusait-il à partager l’enivrement de ma jeunesse? Je l’ignore. Il n’est point d’homme qui puisse se définir au point de n’être pas, sous quelque rapport , un mystère pour lui-même. Je ne puis donc m’expliquer ma froideur intérieure que par induction. Peut-être ma volonté était-elle trop tendue vers le progrès dans mon art. Peut-être élais-je trop fier pour me livrer avant d’avoir le droit d’être compris. Peut-être encore, et il me semble que je retrouve cette émotion dans mes vagues souvenirs, peut-être avais-je dans l’âme un idéal de femme que je ne me croyais pas encore digne de posséder, et pour lequel je voulais me conserver pur de tout servage. Cependant mon temps approchait. A mesure que la manifestation de ma vie me devenait plus facile dans la peinture, l’explosion de ma puissance cachée se préparait dans mon sein par une inquiétude croissante. A Vienne, pendant un rude hiver, je connus la duchesse de... noble italienne, belle comrne un camée antique, éblouissante femme du monde, et dilettante à tous les de^'cés de l’art. Le hasard lui fit voir une peinture de mol Elle la comprit mieux que toutes les personnes qui J, entouraient. Elle s’exprima sur mon compte en des termes qui caressèffsat mon amour-propre. Je sus qu’elle Digitized by Google

l'œil de celui qui voit tout, ce que je cachais au regard dangereux et trouble des hommes : le contraste d'un tempérament paisible avec une imagination vive et une volonté prompte.

A vingt-sept ans, je n'avais pas encore aimé, et certes ce n'était pas faute d'amour dans le sang et dans la tête; mais mon cœur ne s'était jamais donné. Je le reconnaissais si bien, que je rougissais d'un plaisir comme d'une faiblesse, et que je me reprochais presque ce qu'un autre eût appelé ses bonnes fortunes. Pourquoi mon cœur se refusait-il à partager l'enivrement de ma jeunesse? Je l'ignore. Il n'est point d'homme qui puisse se définir au point de n'être pas, sous quelque rapport, un mystère pour lui-même. Je ne puis donc m'expliquer ma froideur intérieure que par induction. Peut-être ma volonté était-elle trop tendue vers le progrès dans mon art. Peut-être étais-je trop fier pour me livrer avant d'avoir le droit d'être compris. Peut-être encore, et il me semble que je retrouve cette émotion dans mes vagues souvenirs, peut-être avais-je dans l'âme un idéal de femme que je ne me croyais pas encore digne de posséder, et pour lequel je voulais me conserver pur de tout servage.

Cependant mon temps approchait. A mesure que la manifestation de ma vie me devenait plus facile dans la peinture, l'explosion de ma puissance cachée se préparait dans mon sein par une inquiétude croissante. A Vienne, pendant un rude hiver, je connus la duchesse de... noble italienne, belle comme un camée antique, éblouissante femme du monde, et *dilettante* à tous les degrés de l'art. Le hasard lui fit voir une peinture de moi. Elle la comprit mieux que toutes les personnes qui l'entouraient. Elle s'exprima sur mon compte en des [illegible] qui caressèrent mon amour-propre. Je sus qu'elle

10 LE CHATEAU me plaçait plus haut que ne faisait encore le public, et qu'elle travaillait à ma gloire sans me connaître, par pur amour de l'art. J'en fus flatté ; la reconnaissance vint attendrir l'orgueil dans mon sein. Je désirai lui être présenté : je fus accueilli mieux encore que je ne m'y attendais. Ma figure et mon langage parurent lui plaire, et elle me dit, presque à la première entrevue, qu'en moi l'homme était encore supérieur au peintre. Je me sentis plus ému par sa grâce, son élégance et sa beauté, que je ne l'avais encore été auprès d'aucune femme. Une seule chose me chagrinait : certaines habitudes de mollesse, certaines locutions d'éloges officiels, certaines formules do sympathie et d'encouragement, me rappelaient la douce, libérale et insoucieuse femme dont j'avais été le fils et le protégé. Parfoisj'essayais de me persuader que c'était une raison de plus pour moi de m'attacher à elle ; mais parfois aussi je tremblais de retrouver, sous cette enveloppe charmante, la femme du monde, cet être banal et froid , habile dans l'art des niaiseries, maladroit dans les choses sérieuses, généreux de fait sans l'étre d'intention, aimant à faire le bonheur d'autrui , à la condition de ne pas compromettre le sien. J'aimais, je doutais, je souffrais. Elle n'avait pas une réputation d'austérité bien établie, quoique ses faiblesses n'eussent jamais fait scandale. J'avais tout lieu d'espérer un délicieux caprice de sa part. Cela ne m'enivrait pas. Je n'étais plus assez enfant pour me glorifier d'inspirer un caprice ; j'étais assez homme pour aspirer à être l'objet d'une passion. Je brûlais d'un feu mystérieux trop longtemps comprimé pour ne pas m'avouer que j'allais être en proie moi-même à une passion énergique; mais, lorsque je me sentais sur le point d'y céder, j'étais épouvanté de l'idée que j'allais donner tout pour recevoir peu... peut-être rien. J'avais peur, non pas précisément Digilized by Google

me plaçait plus haut que ne faisait encore le public, et qu'elle travaillait à ma gloire sans me connaître, par pur amour de l'art. J'en fus flatté ; la reconnaissance vint attendrir l'orgueil dans mon sein. Je désirai lui être présenté : je fus accueilli mieux encore que je ne m'y attendais. Ma figure et mon langage parurent lui plaire, et elle me dit, presque à la première entrevue, qu'en moi l'homme était encore supérieur au peintre. Je me sentis plus ému par sa grâce, son élégance et sa beauté, que je ne l'avais encore été auprès d'aucune femme.

Une seule chose me chagrinait : certaines habitudes de mollesse, certaines locutions d'éloges officiels, certaines formules de sympathie et d'encouragement, me rappelaient la douce, libérale et insoucieuse femme dont j'avais été le fils et le *protégé*. Parfois j'essayais de me persuader que c'était une raison de plus pour moi de m'attacher à elle ; mais parfois aussi je tremblais de retrouver, sous cette enveloppe charmante, la femme du monde, cet être banal et froid, habile dans l'art des niaiseries, maladroit dans les choses sérieuses, généreux de fait sans l'être d'intention, aimant à faire le bonheur d'autrui, à la condition de ne pas compromettre le sien.

J'aimais, je doutais, je souffrais. Elle n'avait pas une réputation d'austérité bien établie, quoique ses faiblesses n'eussent jamais fait scandale. J'avais tout lieu d'espérer un délicieux caprice de sa part. Cela ne m'enivrait pas. Je n'étais plus assez enfant pour me glorifier d'inspirer un caprice ; j'étais assez homme pour aspirer à être l'objet d'une passion. Je brûlais d'un feu mystérieux trop longtemps comprimé pour ne pas m'avouer que j'allais être en proie moi-même à une passion énergique ; mais, lorsque je me sentais sur le point d'y céder, j'étais épouvanté de l'idée que j'allais donner tout pour recevoir peu... peut-être rien. J'avais peur, non pas précisément

DES DÉSERTES. 11 de devenir dans le monde une dupe de plus ; qu'importe, quand l'erreur est douce et profonde? mais peur d'user .mon âme, ma force morale, l'avenir de mon talent, dans une lutte pleine d'angoisses et de mécomptes. Je pourrais dire que j'avais peur enfin de n'êlre pas complètement dupe, et que je me méfiais du retour de ma clairvoyance prête à m'échapper. Un soir, nous allâmes ensemble au théâtre. Il y avait plusieurs jours que je ne l'avais vue. Elle avait été malade; du moins sa porte avait été fermée, et ses traits étaient légèrement altérés. Elle m'avait envoyé une place dans sa loge pour assister avec moi et un autre de ses amis, espèce de sigisbée insignifiant, au début d'un jeune homme dans un opéra italien. J'avais travaillé avec beaucoup d'ardeur et avec une sorte de dépit fiévreux durant la maladie feinte ou réelle de la duchesse. Je n'étais pas sorti de mon atelier, je n'avais vu personne, je n'étais plus au courant des nouvelles de la ville. — Qui donc débute ce soir? lui demandai-je un instant avant l'ouverture. — Quoi ! vous ne le savez pas? me dit-elle avec un sourire caressant , qui semblait me remercier de mon indifférence à tout ce qui n'était pas elle. Puis elle reprit d'un air d'indifférence : — C'est un tout jeune homme, mais dont on espère beaucoup. 11 porte un nom célèbre au théâtre ; il s'appelle Célio Floriani. — Est-il parent , demandai-je, de la célèbre Lucrczia Floriani, qui est morte il y a deux ou trois ans? — Son propre fils, répondit la duchesse, un garçon de vingt-quatre ans, beau comme sa mère et intelligent comme elle. Je trouvai cet éloge trop complet ; l'instinct jaloux se Digilized by Google

de devenir dans le monde une dupe de plus ; qu'importe, quand l'erreur est douce et profonde? mais peur d'user mon âme, ma force morale, l'avenir de mon talent, dans une lutte pleine d'angoisses et de mécomptes. Je pourrais dire que j'avais peur enfin de n'être pas complétement dupe, et que je me méfiais du retour de ma clairvoyance prête à m'échapper.

Un soir, nous allâmes ensemble au théâtre. Il y avait plusieurs jours que je ne l'avais vue. Elle avait été malade; du moins sa porte avait été fermée, et ses traits étaient légèrement altérés. Elle m'avait envoyé une place dans sa loge pour assister avec moi et un autre de ses amis, espèce de sigisbée insignifiant, au début d'un jeune homme dans un opéra italien.

J'avais travaillé avec beaucoup d'ardeur et avec une sorte de dépit fiévreux durant la maladie feinte ou réelle de la duchesse. Je n'étais pas sorti de mon atelier, je n'avais vu personne, je n'étais plus au courant des nouvelles de la ville.

— Qui donc débute ce soir? lui demandai-je un instant avant l'ouverture.

— Quoi ! vous ne le savez pas? me dit-elle avec un sourire caressant, qui semblait me remercier de mon indifférence à tout ce qui n'était pas elle.

Puis elle reprit d'un air d'indifférence :

— C'est un tout jeune homme, mais dont on espère beaucoup. Il porte un nom célèbre au théâtre ; il s'appelle Célio Floriani.

— Est-il parent, demandai-je, de la célèbre Lucrezia Floriani, qui est morte il y a deux ou trois ans?

— Son propre fils, répondit la duchesse, un garçon de vingt-quatre ans, beau comme sa mère et intelligent comme elle.

Je trouvai cet éloge trop complet ; l'instinct jaloux se

LE CHATEAU 13 développait en moi ; à mon gré la duchesse se hâtait trop d'admirer les jeunes talents. J'oubliai d'être reconnaissant pour mon propre compte. — Vous le connaissez? lui dis-je avec d'autant plus de calme que je me sentais plus ému. — Oui , je le connais un peu , répondit-elle en dépliant son éventail; je l'ai entendu deux fois depuis qu'il est ici. Je ne répondis rien. Je fis faire un détour à la conversation, pour obtenir, par surprise, l'aveu que je redoutais. Au bout de cinq minutes de propos oiseux en apparence, j'appris que la duchesse avait entendu chanter deux fois dans son salon le jeune Célio Floriani, pendant que la porte m'était fermée, car ce débutant n'était arrivé à Vienne que depuis cinq jours. Je renfermai ma colère, mais elle fut devinée, et la duchesse s'en tira aussi bien que possible. Je n'étais pas encore assez lié avec elle pour avoir le droit d'attendre une justification. Elle daigna me la donner assez satisfaisante, et mon amertume fil place à la reconnaissance. Elle avait beaucoup connu la fameuse Floriani et vu son fils adolescent auprès d'elle. Il était venu naturellement la saluer à son arrivée, et, croyant lui devoir aide et protection, elle avait consenti à le recevoir et à l'entendre, quoique malade et séquestrée. Il avait chanté pour elle devant son médecin , elle l'avait écouté par ordonnance de médecin. «Je ne sais si c'est que je m'ennuyais d'être seule, ajouta-t-elle d'un ton languissant, ou si mes nerfs étaient détendus par le régime ; mais il est certain qu'il m'a fait plaisir et que j'ai bien auguré de son début. II a une voix magnifique, une belle méthode et un extérieur agréable; mais que sera-t-il sur la scène? C'est si différent d'entendre un virtuose à huis clos ! Je crains pour ce pauvre enfant l'épreuve terrible du public. Le nont Digilized by GoogU:

DES DÉSERTES. 13 qu’il porte est un rude fardeau à soutenir; on attend beaucoup de lui : noblesse oblige ! — C’est une cruauté, Madame, dit le marquis R., qui se tenait au fond de la loge , le public est bête ; il devrait savoir que les personnes de génie ne mettent au monde que des enfants bêtes. C’est une loi de nature. — J’aime à croire que vous vous trompez, ou que la nature ne se trompe pas toujours si sottement, répondit la duchesse d’un air narquois. Votre fille est une personne charmante et pleine d’esprit.»— Puis, comme pour atténuer l’efTet désagréable que pouvait produire sur moi cette repartie un peu vive, elle me dit tout bas, derrière son éventail ; « J’ai choisi le marquis pour être avec nous ce soir, parce qu’il est le plus bête de tous mes amis. B Je savais que le marquis s’endormait toujours au lever du rideau ; je me sentis heureux et tout disposé à la bienveillance pour le débutant. — Quelle voix a-t-il? demandai-je. — Qui? le marquis? reprit-elle en riant. — Non, votre protégé ! — Primo basso cantante. Il se risque dans un rôle bien fort , ce soir. Tenez, on commence ; il entre en scène ! voyez. Pauvre enfant ! comme il doit trembler ! Elle agita son éventail. Quelques claques saluèrent l’entrée de Célio. Elle y joignit si vivement le faible bruit de ses petites mains , que son éventail tomba. « Allons, me dit-elle, comme je le ramassais, applaudissez aussi le r..'m de la Floriani , c’est un grand nom en Italie, et , nous autres Italiens , nous devons le soutenir. CetK't femme a été une de nos gloires. — Je l’ai entendue, dans mon enfance, répondis-je, mais c’est donc depuis qu’elle était retirée du théâtre que Digilized by Google

qu'il porte est un rude fardeau à soutenir; on attend beaucoup de lui : noblesse oblige!

— C'est une cruauté, Madame, dit le marquis R., qui se tenait au fond de la loge, le public est bête; il devrait savoir que les personnes de génie ne mettent au monde que des enfants bêtes. C'est une loi de nature.

— J'aime à croire que vous vous trompez, ou que la nature ne se trompe pas toujours si sottement, répondit la duchesse d'un air narquois. Votre fille est une personne charmante et pleine d'esprit.» — Puis, comme pour atténuer l'effet désagréable que pouvait produire sur moi cette repartie un peu vive, elle me dit tout bas, derrière son éventail : « J'ai choisi le marquis pour être avec nous ce soir, parce qu'il est le plus bête de tous mes amis. »

Je savais que le marquis s'endormait toujours au lever du rideau; je me sentis heureux et tout disposé à la bienveillance pour le débutant.

— Quelle voix a-t-il? demandai-je.

— Qui? le marquis? reprit-elle en riant.

— Non, votre protégé!

— *Primo basso cantante.* Il se risque dans un rôle bien fort, ce soir. Tenez, on commence; il entre en scène! voyez. Pauvre enfant! comme il doit trembler!

Elle agita son éventail. Quelques claques saluèrent l'entrée de Célio. Elle y joignit si vivement le faible bruit de ses petites mains, que son éventail tomba. « Allons, me dit-elle, comme je le ramassais, applaudissez aussi le nom de la Floriani, c'est un grand nom en Italie, et, nous autres Italiens, nous devons le soutenir. Cette femme a été une de nos gloires.

— Je l'ai entendue dans mon enfance, répondis-je; mais c'est donc depuis qu'elle était retirée du théâtre que

14 LE CHÀTEAü VOUS l’avez particulièrement connue ? car vous êtes trop jeune... Ce n’était pas le moment de faire une circonlocution pour apprendre si la duchesse avait vu la Floriani une ibis ou vingt fois en sa vie. J'ai su plus tard qu’elle ne l’avait jamais vue que de sa loge, et que Célio lui avait été simplement recommandé par le comte Albani. J’ai su bien d’autres choses... Mais Célio débitait son récitatif, et la duchesse toussait trop pour me répondre. Elle avait été si enrhumée I II. LE VER LUISANT. II y avait alors au théâtre impérial une chanteuse qui eût fait quelque impression sur moi, si la duchesse de... ne se fût emparée plus victorieusement de mes pensées. Cette chanteuse n’était ni de la première beauté, ni de la première jeunesse, ni du premier ordre de talent. Elle se nommait Cécilia Boccaferri ; elle avait une trentaine d’années, les traits un peu fatigués, une jolie taille, de la distinction , une voix plutôt douce et sympathique que puissante ; elle remplissait sans fracas d’engouement, comme sans contestation de la part du public, l’emploi de seconda donna. Sans m’éblouir, elle m’avait plu hors de la scène plutôt que sur les planches. Je la rencontrais quelquefois chez un professeur de chant qui était mon ami et qui avait été son maître , et dans quelques salons où elle allait chanler avec les premiers sujets. Elle vivait, disaiton, fort sagement, et faisait vivre son père, vieux artiste paresseux et désordonné. C’était une personne modeste et calme que l’on accueillait avec égard , mais dont on s’occupait fort peu dans le monde. Digitized by Google

DES DESERTES. 15 Elle entra en même temps que Célio, et, bien qu'elle ne s'occupât jamais du public lorsqu'elle était à son rôle, elle tourna les yeux vers la loge d'avant-scène où J'étais avec la duchesse. Il y eut dans ce regard furtif et rapide quelque chose qui me frappa : j'étais disposé à tout remarquer et à tout commenter ce soir-là. Célio Floriani était un garçon de vingt-quatre à vingtcinq ans, d'une beauté accomplie. On disait qu'il était tout le portrait de sa mère, qui avait été la plus belle femme de son temps. Il était grand sans l'être trop, svelte sans être grêle. Ses membres dégagés avaient de l'élégance, sa poitrine large et pleine annonçait la force. La tête était petite comme celle d'une belle statue antique, les traits d'une pureté délicate avec une expression vive et une couleur solide ; l'œil noir étincelant, les cheveux épais, ondés et plantés au front par la nature selon toutes les règles de l'art italien; le nez était droit, la narine nette et mobile, le sourcil pur comme un trait de pinceau , la bouche vermeille et bien découpée , la moustache One et encadrant la lèvre supérieure par un mouvement de frisure naturelle d'une grâce coquette; les plans de la joue sans défaut, l'oreille petite, le cou dégagé , rond , blanc et fort , la main bien faite , le pied de même, les dents éblouissantes, le sourire malin, le regard très-hardi... Je regardai la duchesse... Je la regardai d'autant mieux, qu'elle n'y flt point attention, tant elle était absorbée par l'entrée du débutant. La voix de Célio était magniOque, et il savait chanter; cela se jugeait dès les premières mesures. Sa beauté ne pouvait pas lui nuire : pourtant, lorsque je reportai mes regards de la duchesse à l'acteur, ce dernier me parut insupportable. Je crus d'abord que c'était prévention de jaloux ; je me moquai de moi-même ; je l'applaudis, je l'encourageai d'un de ces bravo à demi-voix que l'acteur Digitized by Google

Elle entra en même temps que Célio, et, bien qu'elle ne s'occupât jamais du public lorsqu'elle était à son rôle, elle tourna les yeux vers la loge d'avant-scène où j'étais avec la duchesse. Il y eut dans ce regard furtif et rapide quelque chose qui me frappa : j'étais disposé à tout remarquer et à tout commenter ce soir-là.

Célio Floriani était un garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une beauté accomplie. On disait qu'il était tout le portrait de sa mère, qui avait été la plus belle femme de son temps. Il était grand sans l'être trop, svelte sans être grêle. Ses membres dégagés avaient de l'élégance, sa poitrine large et pleine annonçait la force. La tête était petite comme celle d'une belle statue antique, les traits d'une pureté délicate avec une expression vive et une couleur solide ; l'œil noir étincelant, les cheveux épais, ondés et plantés au front par la nature selon toutes les règles de l'art italien ; le nez était droit, la narine nette et mobile, le sourcil pur comme un trait de pinceau, la bouche vermeille et bien découpée, la moustache fine et encadrant la lèvre supérieure par un mouvement de frisure naturelle d'une grâce coquette ; les plans de la joue sans défaut, l'oreille petite, le cou dégagé, rond, blanc et fort, la main bien faite, le pied de même, les dents éblouissantes, le sourire malin, le regard très-hardi... Je regardai la duchesse... Je la regardai d'autant mieux, qu'elle n'y fit point attention, tant elle était absorbée par l'entrée du débutant.

La voix de Célio était magnifique, et il savait chanter ; cela se jugeait dès les premières mesures. Sa beauté ne pouvait pas lui nuire : pourtant, lorsque je reportai mes regards de la duchesse à l'acteur, ce dernier me parut insupportable. Je crus d'abord que c'était prévention de jaloux ; je me moquai de moi-même ; je l'applaudis, je l'encourageai d'un de ces *bravo* à demi-voix que l'acteur

16 LE CHATEAD entend fort bien sur la scène. Là je rencontrai encore le regard de mademoiselle Boccaferri attaché sur la duchesse et sur moi. Celte préoccupation n'était pas dans ses habitudes, car elle avait un maintien éminemment grave et un talent spécialement consciencieux. Mais J'avais beau faire le dégagé : d'une part, je voyais la duchesse en proie à un trouble inconcevable, à une émotion qu'elle ne pouvait plus me cacher, on eût dit qu'elle ne l'essayait même pas; d'autre part, je voyais le beau Célio, en dépit de son audace et de ses moyens, s'acheminer vers une de ces chutes dont on ne se relève guère, ou tout au moins vers un de ce^ fiasco qui laissent après eux des années de découragement et d'impuissance. En effet, ce jeune homme se présenta avec un aplomb qui frisait l'outrecuidance. On eût dit que le nom qu'il portait était écrit par lui sur son front pour être salué et adoré sans examen de son individualité; on eût dit aussi que sa beauté devait faire baisser les yeux , même aux hommes. Il avait cependant du talent et une puissance incontestable : il ne jouait pas mal, et il chantait bien ; mais il était insolent dans l'àme, et cela perçait par tous ses pores. La manière dont il accueillit les premiers applaudissements déplut au public. Dans son salut et dans son regard, on lisait clairement celte modeste allocution intérieure : « Tas d'imoeciles que vous êtes, vous serez bientôt forcés de m'applaudir davantage. Je méprise le faible tribut de votre indulgence; j'ai droit à des transports d'admiration. » Pendant deux actes, il se maintint à celte hauteur dédaigneuse; et le public incertain lui pardonna généreusement son orgueil, voulant voir s'il le justifierait, et si cet orgueil était un droit légitime ou une prétention impertinente. Je l'aurais su dire moi-même lequel c'était. Digilized by Google

entend fort bien sur la scène. Là je rencontrai encore le regard de mademoiselle Boccaferri attaché sur la duchesse et sur moi. Cette préoccupation n'était pas dans ses habitudes, car elle avait un maintien éminemment grave et un talent spécialement consciencieux.

Mais j'avais beau faire le dégagé : d'une part, je voyais la duchesse en proie à un trouble inconcevable, à une émotion qu'elle ne pouvait plus me cacher, on eût dit qu'elle ne l'essayait même pas; d'autre part, je voyais le beau Célio, en dépit de son audace et de ses moyens, s'acheminer vers une de ces chutes dont on ne se relève guère, ou tout au moins vers un de ces *fiasco* qui laissent après eux des années de découragement et d'impuissance.

En effet, ce jeune homme se présenta avec un aplomb qui frisait l'outrecuidance. On eût dit que le nom qu'il portait était écrit par lui sur son front pour être salué et adoré sans examen de son individualité; on eût dit aussi que sa beauté devait faire baisser les yeux, même aux hommes. Il avait cependant du talent et une puissance incontestable : il ne jouait pas mal, et il chantait bien; mais il était insolent dans l'âme, et cela perçait par tous ses pores. La manière dont il accueillit les premiers applaudissements déplut au public. Dans son salut et dans son regard, on lisait clairement cette modeste allocution intérieure : « Tas d'imbeciles que vous êtes, vous serez bientôt forcés de m'applaudir davantage. Je méprise le faible tribut de votre indulgence; j'ai droit à des transports d'admiration. »

Pendant deux actes, il se maintint à cette hauteur dédaigneuse; et le public incertain lui pardonna généreusement son orgueil, voulant voir s'il le justifierait, et si cet orgueil était un droit légitime ou une prétention impertinente. Je n'aurais su dire moi-même lequel c'était,

DGS DÉSERTES. 17 car je l'écoutais avec un désintéressement amer. Je ne pouvais plus douter de l'engouement de nia compagne pour lui ; je le lui disais, même assez malhonnêtement , sans la fâcher, sans la distraire; elle n'attendait qu'un moment d'éclatant triomphe de Célio pour me dire que j'étais un fat et qu'elle n'avait jamais pensé à moi. Ce moment de triomphe sur lequel tous deux comptaient, c'était un duo du troisième acte avec la signera Boccaferri. Cette sage créature semblait s'y prêter de bonne grâce et vouloir s'effacer derrière le succès du débutant. Célio s'était ménagé jusque-là ; il arrivait à un effet avec la certitude de le produire. Mais que se passa-t-il tout d'un coup entre le public et lui? Nul ne l'eût expliqué, chacun le sentit. Il était là, lui, comme un magnétiseur qui essaie de prendre possession de son sujet, et qui ne se rebute pas de la lenteur de son action. Le public était comme le patient, à la fois naïf et sceptique, qui attend de ressentir ou de secouer le charme pour se dire ; « Celui-ci est un prophète ou un charlatan. » Célio ne chanta pourtant pas mal , la voix ne lui manqua pas; mais il voulut peut-être aider son effet par un jeu trop accusé : eut-il un geste faux, une intonation douteuse, une attitude ridicule ? Je n'en sais rien. Je regardai la duchesse prête à s'évanouir, lorsqu'un froid sinistre plana sur toutes les têtes, un sourire sépulcral effleura tous les visages. L'air fini, quelques amis essayèrent d'applaudir; deux ou trois discrets, contre lesquels personne n'osa protester, firent tout rentrer dans le silence. Le fiasco était consommé. La duchesse était pâle comme la mort ; mais ce fut l'affaire d'un instant. Reprenant l'empire d'elle-mêmo avec une merveilleuse dextérité, elle se tourna vers moi, et me dit en souriant, en affrontant mon regard comme si rien n'était changé entre nous : — Allons, c'est trois Digilized by Google

car je l'écoutais avec un désintéressement amer. Je ne pouvais plus douter de l'engouement de ma compagne pour lui ; je le lui disais, même assez malhonnêtement, sans la fâcher, sans la distraire ; elle n'attendait qu'un moment d'éclatant triomphe de Célio pour me dire que j'étais un fat et qu'elle n'avait jamais pensé à moi.

Ce moment de triomphe sur lequel tous deux comptaient, c'était un duo du troisième acte avec la signora Boccaferri. Cette sage créature semblait s'y prêter de bonne grâce et vouloir s'effacer derrière le succès du débutant. Célio s'était ménagé jusque-là ; il arrivait à un effet avec la certitude de le produire.

Mais que se passa-t-il tout d'un coup entre le public et lui ? Nul ne l'eût expliqué, chacun le sentit. Il était là, lui, comme un magnétiseur qui essaie de prendre possession de son sujet, et qui ne se rebute pas de la lenteur de son action. Le public était comme le patient, à la fois naïf et sceptique, qui attend de ressentir ou de secouer le charme pour se dire : « Celui-ci est un prophète ou un charlatan. » Célio ne chanta pourtant pas mal, la voix ne lui manqua pas ; mais il voulut peut-être aider son effet par un jeu trop accusé : eut-il un geste faux, une intonation douteuse, une attitude ridicule ? Je n'en sais rien. Je regardai la duchesse prête à s'évanouir, lorsqu'un froid sinistre plana sur toutes les têtes, un sourire sépulcral effleura tous les visages. L'air fini, quelques amis essayèrent d'applaudir ; deux ou trois *chut* discrets, contre lesquels personne n'osa protester, firent tout rentrer dans le silence. Le *fiasco* était consommé.

La duchesse était pâle comme la mort ; mais ce fut l'affaire d'un instant. Reprenant l'empire d'elle-même avec une merveilleuse dextérité, elle se tourna vers moi, et me dit en souriant, en affrontant mon regard comme si rien n'était changé entre nous : — Allons, c'est trois

 ans d'étude qu'il faut encore à ce cbanteur-là ! Le théâtre est un autre lieu d'épreuve que l'auditoire bienveillant de la vie privée. J'aurais pourtant cru qu'il s'en serait mieux tiré. Pauvre Floriani, comme elle eût souffert si cela se fût passé do son vivant! Mais qu'avez-vous donc, monsieur Salentini? On dirait que vous avez pris tant d'intérêt à ce début , que vous vous sentez consterné de la chute? — Je n'y songeais pas, Madame, répondis-je; je regardais et j'écoutais mademoiselle Boccaferri , qui vient de dire admirablement bien une toute petite phrase fort simple. — Ah! bah ! vous écoutez la Boccaferri, vous? Je ne lui fais pas tant d'honneur. Je n'ai jamais su ce qu'elle disait mal ou bien. — Je ne vous crois pas. Madame ; vous êtes trop bonne musicienne et trop artiste pour n'avoir pas mille fois remarqué qu'elle chante comme un ange. — Rien que cela! A qui en avez-vous, Salentini ?Est-ce vraiment de la Boccaferri que vous me parlez? J'ai mal entendu, sans doute. — Vous avez fort bien entendu, Madame ; Cécilia Boccaferri est une personne accomplie et une artiste du plug grand mérite. C'est votre doute à cet égard qui m'étonne. — Oui-da ! vous êtes facétieux aujourd'hui , reprit la duchesse sans se déconcerter. Elle était charmée de me supposer du dépit ; el!o était loin de croire que je fusse parfaitement calme et détaché d'elle , ou au moment de l'être. — Non , Madame, repris-je, je ne plaisante pas. J'ai toujours fait grand ca3 des talents qui se respectent et qui se tiennent, sans aigreur, sans dégoût et sans folle ambition, à la place que le jugement public leur assigne.
Digilized by Google

ans d'étude qu'il faut encore à ce chanteur-là ! Le théâtre est un autre lieu d'épreuve que l'auditoire bienveillant de la vie privée. J'aurais pourtant cru qu'il s'en serait mieux tiré. Pauvre Floriani, comme elle eût souffert si cela se fût passé de son vivant ! Mais qu'avez-vous donc, monsieur Salentini ? On dirait que vous avez pris tant d'intérêt à ce début, que vous vous sentez consterné de la chute ?

— Je n'y songeais pas, Madame, répondis-je ; je regardais et j'écoutais mademoiselle Boccaferri, qui vient de dire admirablement bien une toute petite phrase fort simple.

— Ah ! bah ! vous écoutez la Boccaferri, vous ? Je ne lui fais pas tant d'honneur. Je n'ai jamais su ce qu'elle disait mal ou bien.

— Je ne vous crois pas, Madame ; vous êtes trop bonne musicienne et trop artiste pour n'avoir pas mille fois remarqué qu'elle chante comme un ange.

— Rien que cela ! A qui en avez-vous, Salentini ? Est-ce vraiment de la Boccaferri que vous me parlez ? J'ai mal entendu, sans doute.

— Vous avez fort bien entendu, Madame ; Cécilia Boccaferri est une personne accomplie et une artiste du plus grand mérite. C'est votre doute à cet égard qui m'étonne.

— Oui-da ! vous êtes facétieux aujourd'hui, reprit la duchesse sans se déconcerter.

Elle était charmée de me supposer du dépit ; elle était loin de croire que je fusse parfaitement calme et détaché d'elle, ou au moment de l'être.

— Non, Madame, repris-je, je ne plaisante pas. J'ai toujours fait grand cas des talents qui se respectent et qui se tiennent, sans aigreur, sans dégoût et sans folle ambition, à la place que le jugement public leur assigne.

DES DÉSERTES. ID La signera Boccaferri esl un de ces talents purs et modestes qui n’ont pas besoin de bruit et de couronnes pour se maintenir dans la bonne voie. Son organe manque d’éclat, mais son chant no manque jamais d’ampleur. Ce timbre, un peu voilé, a un charme qui me pénètre. Beaucoup de prime donne tort en vogue n’ont pas plus de plénitude eu de fraîcheur dans le gosier ; il en est même qui n’en ont plus du tout. Elles appellent alors à leur aide ['artifice au lieu de l'art, c’est-à-dire le mensonge. Elles se créent une voi.'s factice , une méthode personnelle, qui consiste à sauver toutes tes parties défectueuses de leur registre pour ne faire valoir que certaines notes criées, chevrotccs, sanglotées, étouffées, qu’elles ont à leur service. Cette méthode, prétendue dramatique et savante , n’est qu’un misérable tour de gibecière, un escamotage maladroit, une fourberie dont les ignorants sont seuls dupes; mais, à coup sûr, ce n’est plus là du chant, ce n’est plus de la musique. Que deviennent l’in, tention du maître, le sens de la mélodie, le génie du rôle, lorsqu’au lieu d’une déclamation naturelle , et qui n’est vraisemblable et pathétique qu’à la condition d’avoir des nuances alternatives de calme et do passion, d’abattement et d’emportement, la cantatrice, incapable de rien dire et de rien chanter, crie, soupire et larmoie son rôle d’un bout à l’autre? D’ailleurs, quelle couleur, quelle physionomie, quel sens peut avoir un chant écrit pour la voix, quand, à la place d’une voix humaine et vivante, le virtuose épuisé met un cri, un grincement, une suffocation perpétuels? Autant vaut chanter Mozart avec la pratique de Pulcinella sur la langue ; autant vaut assister aux hurlements do l’épilepsie. Ce n’est pas davantage de l’art, c’est de la réalité plus positive. — Bravo, monsieur le peintre! dit la duchesse avec un sourire malin et caressant ; je ne vous savais pas si Digilized by Google

La signora Boccaferri est un de ces talents purs et modestes qui n'ont pas besoin de bruit et de couronnes pour se maintenir dans la bonne voie. Son organe manque d'éclat, mais son chant ne manque jamais d'ampleur. Ce timbre, un peu voilé, a un charme qui me pénètre. Beaucoup de *prime donne* fort en vogue n'ont pas plus de plénitude ou de fraîcheur dans le gosier ; il en est même qui n'en ont plus du tout. Elles appellent alors à leur aide l'*artifice* au lieu de l'*art*, c'est-à-dire le mensonge. Elles se créent une voix factice, une méthode personnelle, qui consiste à sauver toutes les parties défectueuses de leur registre pour ne faire valoir que certaines notes criées, chevrotées, sanglotées, étouffées, qu'elles ont à leur service. Cette méthode, prétendue dramatique et savante, n'est qu'un misérable tour de gibecière, un escamotage maladroit, une fourberie dont les ignorants sont seuls dupes ; mais, à coup sûr, ce n'est plus là du chant, ce n'est plus de la musique. Que deviennent l'intention du maître, le sens de la mélodie, le génie du rôle, lorsqu'au lieu d'une déclamation naturelle, et qui n'est vraisemblable et pathétique qu'à la condition d'avoir des nuances alternatives de calme et de passion, d'abattement et d'emportement, la cantatrice, incapable de rien *dire* et de rien *chanter*, crie, soupire et larmoie son rôle d'un bout à l'autre ? D'ailleurs, quelle couleur, quelle physionomie, quel sens peut avoir un chant écrit pour la voix, quand, à la place d'une voix humaine et vivante, le virtuose épuisé met un cri, un grincement, une suffocation perpétuels ? Autant vaut chanter Mozart avec la *pratique* de Pulcinella sur la langue ; autant vaut assister aux hurlements de l'épilepsie. Ce n'est pas davantage de l'art, c'est de la réalité plus positive.

— Bravo, monsieur le peintre ! dit la duchesse avec un sourire malin et caressant ; je ne vous savais pas si

M LE CHATEAU docte et si subtil en fait de musique ! Pourquoi est*ce la première fois que vous en parlez si bien ? J'aurais toujours été de votre avis... en théorie, car vous faites une mauvaise application en ce moment. La pauvre Boccaferri a précisément une de ces voix usées et flétries qui ne p?uvent plus chanter. — Et pourtant, repris-je avec fermeté, elle chante toujours, elle ne fait que chanter; elle ne crie et ne suffoque jamais, et c'est pour cela que le public frivole ne fait point d'attention à elle. Croyez-vous qu'elle soit si peu habile qu'elle ne pût viser à Veffet tout comme une autre, et remplacer Yart par Y artifice , si elle daignait abaisser son âme et sa science jusque-là ? Que demain e'ie se lasse de passer inaperçue et qu'elle veuille agir sur la fibre nerveuse de son auditoire par des cris, elle éclipsera ses rivales, je n'en doute pas. Son organe, voilé d'habitude , est précisément de ceux qui s'éclaircissent par un effort physique, et qui vibrent puissamment quand le chanteur veut sacrifier le charme à l'étonnement, la ♦érité à l'effet. — Mais alors, convenez*en vous-même, que lui restet-il, si elle n'a ni le courage et la volonté de produire l'effet par un certain artifice, ni la santé de l'organe qui possède le charme naturel ? Elle n'agit ni sur l'imagination trompée, ni sur l'oreille satisfaite, cette pauvre fille! Elle dit proprement ce qui est écrit dans son rôle ; elle ne choque jamais, elle ne dérange rien. Elle est musicienne, j'en conviens, et utile dans l'ensemble; mais, seule, elle est nulle. Qu'elle entre, qu'elle sorte, le théâtre est toujours vide quand elle le traverse de ses bouts de rôle et de ses petites phrases perlées. — Voilà ce que je nie, et, pour mon compte, je sens qu'elle remplit, non pas seulement le théâtre de sa présence, mais qu'elle pénètre et anime l'opéra de son inDigilized by Google

docte et si subtil en fait de musique ! Pourquoi est-ce la première fois que vous en parlez si bien ? J'aurais toujours été de votre avis... en théorie, car vous faites une mauvaise application en ce moment. La pauvre Boccaferri a précisément une de ces voix usées et flétries qui ne peuvent plus chanter.

— Et pourtant, repris-je avec fermeté, elle chante toujours, elle ne fait que chanter; elle ne crie et ne suffoque jamais, et c'est pour cela que le public frivole ne fait point d'attention à elle. Croyez-vous qu'elle soit si peu habile qu'elle ne pût viser à l'*effet* tout comme une autre, et remplacer l'*art* par l'*artifice*, si elle daignait abaisser son âme et sa science jusque-là ? Que demain elle se lasse de passer inaperçue et qu'elle veuille agir sur la fibre nerveuse de son auditoire par des cris, elle éclipsera ses rivales, je n'en doute pas. Son organe, voilé d'habitude, est précisément de ceux qui s'éclaircissent par un effort physique, et qui vibrent puissamment quand le chanteur veut sacrifier le charme à l'étonnement, la vérité à l'effet.

— Mais alors, convenez-en vous-même, que lui reste-t-il, si elle n'a ni le courage et la volonté de produire l'effet par un certain artifice, ni la santé de l'organe qui possède le charme naturel ? Elle n'agit ni sur l'imagination trompée, ni sur l'oreille satisfaite, cette pauvre fille ! Elle dit proprement ce qui est écrit dans son rôle; elle ne choque jamais, elle ne dérange rien. Elle est musicienne, j'en conviens, et utile dans l'ensemble; mais, seule, elle est nulle. Qu'elle entre, qu'elle sorte, le théâtre est toujours vide quand elle le traverse de ses bouts de rôle et de ses petites phrases perlées.

— Voilà ce que je nie, et, pour mon compte, je sens qu'elle remplit, non pas seulement le théâtre de sa présence, mais qu'elle pénètre et anime l'opéra de son in-

DES DÉSERTES, 21 lelligence. Je nie également que le défaut de plénitude de son organe en exclue le charme. D'abord ce n'est pas une voix malade, c'est une voix délicate, de même que la beauté de mademoiselle Boccaferri n'est pas une beauté flétrie, mais une beauté voilée. Cette beauté suave, celte voix douce, ne sont pas faites pour les sens toujours un peu grossiers du public ; mais l'artiste qui les comprend devine des trésors de vérité sous cette expression contenue, où ràme tient plus encore qu'elle ne promet et ne s'épuise Jamais, parce qu'elle ne se prodigue point. — Oh ! mille et mille fois pardon , mon cher Salentini ! s'écria la duchesse en riant et en me tendant la main d'un air enjoué et affectueux; je no vous savais pas amoureux de la Boccaferri ; si je m'en étais doutée , je ne vous aurais pas contrarié en disant du mal d'elle. Vous ne m'en voulez pas? vrai , je n'en savais rien ! Je regardai attentivement la duchesse. Qu'elle eût été sincère dans son désintéressement , je redevenais amoureux; mais elle ne put soutenir mon regard, et l'étincelle diabolique jaillit du sien à la dérobée. — Madame, lui dis-je sans baiser sa main que je pressai faiblement, vous n'aurez jamais à vous excuser d'une maladresse, et moi , je n'ai jamais été amoureux de mademoiselle Boccaferri avant celte représentation, où je viens de la comprendre pour la première fois. — Et c'est moi qui vous ai aidé , sans doute , à faire cette découverte? — Non, Madame, c'est Célio Floriani. ' La duchesse frémit, et je continuai fort tranquillement : — C'est en voyant combien ce jeune homme avait peu de conscience que j'ai senti le prix de la conscience dans l'art lyrique , aussi clairement que je le sens dans l'art de la peinture et dans tous les arts. — Expliquez-moi cela , dit la duchesse affectant de Digitized by Google

telligence. Je nie également que le défaut de plénitude de son organe en exclue le charme. D'abord ce n'est pas une voix malade, c'est une voix délicate, de même que la beauté de mademoiselle Boccaferri n'est pas une beauté flétrie, mais une beauté voilée. Cette beauté suave, cette voix douce, ne sont pas faites pour les sens toujours un peu grossiers du public ; mais l'artiste qui les comprend devine des trésors de vérité sous cette expression contenue, où l'âme tient plus encore qu'elle ne promet et ne s'épuise jamais, parce qu'elle ne se prodigue point.

— Oh ! mille et mille fois pardon, mon cher Salentini ! s'écria la duchesse en riant et en me tendant la main d'un air enjoué et affectueux : je ne vous savais pas amoureux de la Boccaferri ; si je m'en étais doutée, je ne vous aurais pas contrarié en disant du mal d'elle. Vous ne m'en voulez pas ? vrai, je n'en savais rien !

Je regardai attentivement la duchesse. Qu'elle eût été sincère dans son désintéressement, je redevenais amoureux ; mais elle ne put soutenir mon regard, et l'étincelle diabolique jaillit du sien à la dérobée.

— Madame, lui dis-je sans baiser sa main que je pressai faiblement, vous n'aurez jamais à vous excuser d'une maladresse, et moi, je n'ai jamais été amoureux de mademoiselle Boccaferri avant cette représentation, où je viens de la comprendre pour la première fois.

— Et c'est moi qui vous ai aidé, sans doute, à faire cette découverte ?

— Non, Madame, c'est Célio Floriani.

La duchesse frémit, et je continuai fort tranquillement : — C'est en voyant combien ce jeune homme avait peu de conscience que j'ai senti le prix de la conscience dans l'art lyrique, aussi clairement que je le sens dans l'art de la peinture et dans tous les arts.

— Expliquez-moi cela, dit la duchesse affectant de

LE CHATEA.C reprendre parti pour Célio. Je n'ai pas vu qu'il manquât de conscience, ce beau jeune homme ; il a manqué de bonheur, voilà tout. — Il a manqué à ce qu'il y a de plus sacré, repris-je froidement ; il a manqué à l'amour et au respect de son art. Il a mérité que le public l'en punit, quoique le public ait rarement de ces instincts de justice et de fierté. Consolez-vous pourtant, Madame, son succès n'a tenu qu'à un fil, et, en procédant par l'audacc et le contentement de soi-même, un artiste peut toujours être applaudi, faire des dupes, voire dos victimes ; mais moi , qui vois trèsclair et qui suis tout à fait impartial dans la question , j'ai compris que l'absence do charme et de puissance de ce jeune homme tenait à sa vanité, à son besoin d'être admiré, à son peu d'amour pour l'œuvre qu'il cliantait, à son manque de respect pour l'esprit et les traditions de son rôle. Il s'est nourri toute sa vie, j'en suis sûr, de l'idée qu'il ne pouvait faillir et qu'il avait le don de s'imposer. Probablement c'est un enfant gâté. 11 est joli, intelligent, gracieux; sa mère a dû être son esclave, et toutes les dames qu'il fréquente doivent l'enivrer de voluptés. Celle do la louange est la plus mortelle de toutes. Aussi s'est-il présenté devant le public comme une coquette effrontée qui éclabousse le pauvre monde du haut do son équipage. Personne n'a pu nier qu'il fût jeune, beau et brillant; mais on s'est mis à le haïr, parce qu'on a senti dans son maintien quelque chose de la coquette. Oui, coquette est le mot. Savez -vous ce que c'est qu'une coquette, madame la duchesse? — Je ne le sais pas, monsieur Salentini ; mais vous, vous le savez, sans doute? — Une coquette, repris-je sans me laisser troubler par son air de dédain, c'est une femme qui fait par vanité ce que la courtisane fait par cupidité ; c'est un être qui fait Digilized by Google

reprendre parti pour Célio. Je n'ai pas vu qu'il manquât de conscience, ce beau jeune homme; il a manqué de bonheur, voilà tout.

— Il a manqué à ce qu'il y a de plus sacré, repris-je froidement; il a manqué à l'amour et au respect de son art. Il a mérité que le public l'en punît, quoique le public ait rarement de ces instincts de justice et de fierté. Consolez-vous pourtant, Madame, son succès n'a tenu qu'à un fil, et, en procédant par l'audace et le contentement de soi-même, un artiste peut toujours être applaudi, faire des dupes, voire des victimes; mais moi, qui vois très-clair et qui suis tout à fait impartial dans la question, j'ai compris que l'absence de charme et de puissance de ce jeune homme tenait à sa vanité, à son besoin d'être admiré, à son peu d'amour pour l'œuvre qu'il chantait, à son manque de respect pour l'esprit et les traditions de son rôle. Il s'est nourri toute sa vie, j'en suis sûr, de l'idée qu'il ne pouvait faillir et qu'il avait le don de s'imposer. Probablement c'est un enfant gâté. Il est joli, intelligent, gracieux; sa mère a dû être son esclave, et toutes les dames qu'il fréquente doivent l'enivrer de voluptés. Celle de la louange est la plus mortelle de toutes. Aussi s'est-il présenté devant le public comme une coquette effrontée qui éclabousse le pauvre monde du haut de son équipage. Personne n'a pu nier qu'il fût jeune, beau et brillant; mais on s'est mis à le haïr, parce qu'on a senti dans son maintien quelque chose de la coquette. Oui, coquette est le mot. Savez-vous ce que c'est qu'une coquette, madame la duchesse?

— Je ne le sais pas, monsieur Salentini; mais vous, vous le savez, sans doute?

— Une coquette, repris-je sans me laisser troubler par son air de dédain, c'est une femme qui fait par vanité ce que la courtisane fait par cupidité; c'est un être qui fait

DES DÉSERTES. 23 le fort pour cacher sa faiblesse, qui fait semblant de tout mépriser pour secouer le poids du mépris public, qui essaie d'écraser la foule pour faire oublier qu'elle s'abaisse et rampe devant chacun en particulier; c'est un mélange d'audace et de lâcheté, de bravade téméraire et de terreur secrète... A Dieu ne plaise que j'applique ce portrait dans toute sa rigueur à aucune personne de votre connaissance ! A Célio même, je ne le ferais pas sans restriction. Mais je dis que la plupart des artistes qui cherchent le succès sans conscience et sans recueillement sont un peu dans la voie de la courtisane sans le savoir; ils feignentde mépriser le jugement d'autrui, et ils n'ont travaillé toute leur vie qu'à l'obtenir favorable; ils ne sont si irrités de manquerleur triomphe que parce que le triomphe a été leur unique mobile. S'ils aimaient leur art pour lui-même, ils seraient plus calmes et ne feraient pas dépendre leurs progrès d'un peu plus ou moins de blâme ou d'éloge. Les courtisanes affectent de mépriser la vertu qu'elles envient. Les artistes dont je parle affectent de se suffire à eux-mêmes, précisément parce qu'ils se sentent mal avec eux-mêmes. Célio Floriani est le fils d'une vraie, d'une grande artiste. Il n'a pas voulu suivre les traditions de sa mère, il en est trop cruellement puni ! Dieu veuille qu'il profile de la leçon, qu'il ne se laisse point abattre, et qu'il se remette à l'étude sans dégoût et sans colère ! Voulez-vous que j'aille le trouver de votre part. Madame, et que je l'invite à souper chez vous au sortir du spectacle? Il doit avoir besoin de consolation, et ce serait généreux à vous de le traiter d'autant mieux qu'il est plus malheureux. Nous voici au finale. J'ai mes entrées sur le théâtre, j'y vais et je vous l'amène. — Non, Salenlini, répondit la duchesse. Je ne comptais point souper ce soir, et, si vous voulez prolonger la veillée, vous allez venir prendre du thé avec moi et le Digitized by Google

le fort pour cacher sa faiblesse, qui fait semblant de tout mépriser pour secouer le poids du mépris public, qui essaie d'écraser la foule pour faire oublier qu'elle s'abaisse et rampe devant chacun en particulier ; c'est un mélange d'audace et de lâcheté, de bravade téméraire et de terreur secrète... A Dieu ne plaise que j'applique ce portrait dans toute sa rigueur à aucune personne de votre connaissance ! A Célio même, je ne le ferais pas sans restriction. Mais je dis que la plupart des artistes qui cherchent le succès sans conscience et sans recueillement sont un peu dans la voie de la courtisane sans le savoir ; ils feignent de mépriser le jugement d'autrui, et ils n'ont travaillé toute leur vie qu'à l'obtenir favorable ; ils ne sont si irrités de manquer leur triomphe que parce que le triomphe a été leur unique mobile. S'ils aimaient leur art pour lui-même, ils seraient plus calmes et ne feraient pas dépendre leurs progrès d'un peu plus ou moins de blâme ou d'éloge. Les courtisanes affectent de mépriser la vertu qu'elles envient. Les artistes dont je parle affectent de se suffire à eux-mêmes, précisément parce qu'ils se sentent mal avec eux-mêmes. Célio Floriani est le fils d'une vraie, d'une grande artiste. Il n'a pas voulu suivre les traditions de sa mère, il en est trop cruellement puni ! Dieu veuille qu'il profite de la leçon, qu'il ne se laisse point abattre, et qu'il se remette à l'étude sans dégoût et sans colère ! Voulez-vous que j'aille le trouver de votre part, Madame, et que je l'invite à souper chez vous au sortir du spectacle ? Il doit avoir besoin de consolation, et ce serait généreux à vous de le traiter d'autant mieux qu'il est plus malheureux. Nous voici au *finale*. J'ai mes entrées sur le théâtre, j'y vais et je vous l'amène.

— Non, Salentini, répondit la duchesse. Je ne comptais point souper ce soir, et, si vous voulez prolonger la veillée, vous allez venir prendre du thé avec moi et le

Si LE CHATEAU marquis... dont la somnolence opiniâtre nous laisse le champ libre pour causer. Il me semble que nous avons beaucoup de choses à nous dire... à propos de Célio Florian! précisément. Celui-ci serait de trop dans notre entretien, pour moi comme pour vous; Elle accompagna ces paroles d'un regard plein de langueur et de passion, et se leva pour prendre mon bras; mais j'esquivai cet honneur en me plaçant derrière son sigisbée. Cette femme , qui n'aimait les jeunes talents que dans la prévision du succès, et qui les abandonnait si lestement quand ils avaient échoué en public, me devenait odieuse tout d'un coup ; elle me faisait l'effet de ces enfants méchants et stupides qui poursuivent le ver luisant dans les herbes, qui le saisissent, le réchauffent et l'admirent tant que le phosphore l'illumine, puis l'écrasent quand le toucher de leur main indiscrète l'a privé de sa lumière. Parfois ils le torturent pour le ranimer, mais le pauvre insecte s'éteint de plus en plus. Alors on le tue : il ne jette plus d'éclat, il ne brille plus, il n'est plus bon à rien. «Pauvre Célio! pensais-je, qu'as-tu fait de ton phosphore? Rentre dans la terre, ou crains qu'on ne marche sur toi... Mais à coup sûr ce n'est pas moi qui profiterai du lèle-à-lête qu'on l'avait ménagé pour celte nuit en cas d'ovation. J'ai encore un peu de phosphore, et je veux le garder. » — Eh bien, dit la duchesse d'un ton impérieux, vous lie venez pas? — Pardon, Madame, répondis-je, je veux aller saluer mademoiselle Boccaferri dans sa loge. Elle n'a pas eu plus de succès ce soir que les autres fois, et elle n'en chantera pas moins bien demain. J'aime beaucoup à porter le tribut de mon admiration aux talents ignorés ou méconnus qui restent eux-mémes et se consolent de l'indifférence de la foule par la sympathie de leurs amis et Digitized by Google

marquis... dont la somnolence opiniâtre nous laisse le champ libre pour causer. Il me semble que nous avons beaucoup de choses à nous dire... à propos de Célio Floriani précisément. Celui-ci serait de trop dans notre entretien, pour moi comme pour vous.

Elle accompagna ces paroles d'un regard plein de langueur et de passion, et se leva pour prendre mon bras; mais j'esquivai cet honneur en me plaçant derrière son sigisbée. Cette femme, qui n'aimait les *jeunes talents* que dans la prévision du succès, et qui les abandonnait si lestement quand ils avaient échoué en public, me devenait odieuse tout d'un coup; elle me faisait l'effet de ces enfants méchants et stupides qui poursuivent le ver luisant dans les herbes, qui le saisissent, le réchauffent et l'admirent tant que le phosphore l'illumine, puis l'écrasent quand le toucher de leur main indiscrète l'a privé de sa lumière. Parfois ils le torturent pour le ranimer, mais le pauvre insecte s'éteint de plus en plus. Alors on le tue : il ne jette plus d'éclat, il ne brille plus, il n'est plus bon à rien. « Pauvre Célio ! pensais-je, qu'as-tu fait de ton phosphore? Rentre dans la terre, ou crains qu'on ne marche sur toi... Mais à coup sûr ce n'est pas moi qui profiterai du tête-à-tête qu'on t'avait ménagé pour cette nuit en cas d'ovation. J'ai encore un peu de phosphore, et je veux le garder. »

— Eh bien, dit la duchesse d'un ton impérieux, vous ne venez pas?

— Pardon, Madame, répondis-je, je veux aller saluer mademoiselle Boccaferri dans sa loge. Elle n'a pas eu plus de succès ce soir que les autres fois, et elle n'en chantera pas moins bien demain. J'aime beaucoup à porter le tribut de mon admiration aux talents ignorés ou méconnus qui restent eux-mêmes et se consolent de l'indifférence de la foule par la sympathie de leurs amis et

DES DÉSEBTES. 3;, la conscience de leur force. Si je rencontre Célio Flonani, je veux faire connaissance avec lui. Me permettezvous de me recommander de Votre Seigneurie ? Nous sommes tous deux vos protégés. La duchesse brisa son éventail et sortit sans me répondre. Je sentis que sa souffrance me faisait mal ; mais c était le dernier tressaillement de mon cœur pour elle, e m élançai dans les couloirs qui menaient au théâtre, résolu, en effet, à porter mon hommage à Cécilia Boccaferri. III. CÉCILIA. Mais il était écrit au livre de ma destinée que je retrouverais Célio sur mon chemin. J'approche de 1a loge de Cécilia, je frappe, on vient m'ouvrir : au lieu du visage doux et mélancolique de la cantatrice, c'est la figure enflammée du débutanfe-qui m'accueille d'un regard méfiant et de cette parole insolente : — Que voulez-vous , Monsieur? Je croyais frapper chez la signora Boccaferri , répondis-je; elle a donc changé de loge? — Non , non , c'est ici ! me cria la voix de Cécilia. Entrez, signer Salentini, je suis bien aise de vous voir. J'entrai , elle quittait son costume derrière un paravent. Célio se rassit sur le sofa; sans me rien dire, et même sans daigner faire la moindre attention à ma présence, il reprit son discours au point où je l'avais interrompu. A vrai dire, ce discours n'était qu'un monologue. Il procédait même uniquement par exclamations et malédictions, donnant au diable ce lourd et stupide parterre d'Allemands, ces buveurs, aussi froids que leur 2 Digitized by Google

la conscience de leur force. Si je rencontre Célio Floriani, je veux faire connaissance avec lui. Me permettez-vous de me recommander de Votre Seigneurie? Nous sommes tous deux vos protégés.

La duchesse brisa son éventail et sortit sans me répondre. Je sentis que sa souffrance me faisait mal; mais c'était le dernier tressaillement de mon cœur pour elle. Je m'élançai dans les couloirs qui menaient au théâtre, résolu, en effet, à porter mon hommage à Cécilia Boccaferri.

## III.

### CÈCILIA.

Mais il était écrit au livre de ma destinée que je retrouverais Célio sur mon chemin. J'approche de la loge de Cécilia, je frappe, on vient m'ouvrir : au lieu du visage doux et mélancolique de la cantatrice, c'est la figure enflammée du débutant qui m'accueille d'un regard méfiant et de cette parole insolente : — Que voulez-vous, Monsieur?

— Je croyais frapper chez la signora Boccaferri, répondis-je; elle a donc changé de loge?

— Non, non, c'est ici! me cria la voix de Cécilia. Entrez, signor Salentini, je suis bien aise de vous voir.

J'entrai, elle quittait son costume derrière un paravent. Célio se rassit sur le sofa; sans me rien dire, et même sans daigner faire la moindre attention à ma présence, il reprit son discours au point où je l'avais interrompu. A vrai dire, ce discours n'était qu'un monologue. Il procédait même uniquement par exclamations et malédictions, donnant au diable ce lourd et stupide parterre d'Allemands, ces buveurs, aussi froids que leur

S6 LE GHÂ.TEÂÜ bière , aussi incolores que leur café. Les loges n'étaient pas mieux traitées. — Je sais que j'ai mal chanté et encore plus mal joué , disait-il à la Boccaferri , comme pour répondre à une objection qu'elle lui aurait faite avant mon arrivée ; mais soyez donc inspiré devant trois rangées de sots diplomates et d'affreuses douairières î Maudite soitl'idée qui m'a fait choisir Vienne pour 1e théâtre de mes débuts ! Nulle part les femmes ne sont si laides , l'air si épais , la vie si plate et les hommes si bêtes ! En bas, des abrutis qui vous glacent; en haut, des monstres qui vous épouvantent ! Par tous les diables ! j'ai été à la hauteur de mon public, c'est-à-dire insipide et détestable ! La naïveté de ce dépit me réconcilia avec Célio. Je lui dis qu'en qualité d'Italien et de compatriote, je réclamais contre son arrêt, que je ne l'avais point écouté froidement, et que j'avais protesté contre la rigueur du public. A cette ouverture, il leva la tête, me regarda en face, et , venant à moi la main ouverte ; « Ah ! oui ! dit-il , c/est vous qui étiez à l'avant-scène , dans la loge de la duchesse de... Vous m'avez soutenu, je l'ai remarqué; Cécilia Boccaferri , ma bonne camarade , y a fait attention aussi... Cette haridelle de duchesse, elle aussi m'a abandonné 1 mais vous luttiez jusqu'au dernier moment. Eh bien , touchez là ; je vous remercie. Il paraît que vous êtes artiste aussi , que vous avez du talent , du succès? C'est bien de vouloir garantir et consoler ceux qui tombent ! cela vous portera bonheur ! » Il parlait si vite , U avait un accent si résolu , une cordialité si spontanée, que, bien que choqué de l'expression de corps de garde appliquée à la duchesse, mes récentes amours, je ne pus résister à ses avances, ni rester fro'd à l'étreinte de sa main. J'ai toujours

jugé les

bière, aussi incolores que leur café. Les loges n'étaient pas mieux traitées. — Je sais que j'ai mal chanté et encore plus mal joué, disait-il à la Boccaferri, comme pour répondre à une objection qu'elle lui aurait faite avant mon arrivée; mais soyez donc inspiré devant trois rangées de sots diplomates et d'affreuses douairières ! Maudite soit l'idée qui m'a fait choisir Vienne pour le théâtre de mes débuts ! Nulle part les femmes ne sont si laides, l'air si épais, la vie si plate et les hommes si bêtes ! En bas, des abrutis qui vous glacent; en haut, des monstres qui vous épouvantent ! Par tous les diables ! j'ai été à la hauteur de mon public, c'est-à-dire insipide et détestable !

La naïveté de ce dépit me réconcilia avec Célio. Je lui dis qu'en qualité d'Italien et de compatriote, je réclamais contre son arrêt, que je ne l'avais point écouté froidement, et que j'avais protesté contre la rigueur du public.

A cette ouverture, il leva la tête, me regarda en face, et, venant à moi la main ouverte : « Ah ! oui ! dit-il, c'est vous qui étiez à l'avant-scène, dans la loge de la duchesse de... Vous m'avez soutenu, je l'ai remarqué; Cécilia Boccaferri, ma bonne camarade, y a fait attention aussi... Cette haridelle de duchesse, elle aussi m'a abandonné ! mais vous luttiez jusqu'au dernier moment. Eh bien, touchez là; je vous remercie. Il paraît que vous êtes artiste aussi, que vous avez du talent, du succès? C'est bien de vouloir garantir et consoler ceux qui tombent ! cela vous portera bonheur ! »

Il parlait si vite, il avait un accent si résolu, une cordialité si spontanée, que, bien que choqué de l'expression de corps de garde appliquée à la duchesse, mes récentes amours, je ne pus résister à ses avances, ni rester froid à l'étreinte de sa main. J'ai toujours jugé les

DES DÉSERTES. S7 humide me répugne, une pression saccadée m'irrite, une main qui ne prend que du bout des doigts me fait peur; mais une main souple et chaude, qui sait presser la mienne bien fort sans la blesser, et qui ne craint pas de livrer à une main virile le contact de sa paume entière, m'inspire une confiance et même une sympathie subite. Certains observateurs des variétés de l'espèce humaine s'attachent au regard, d'autres à la forme du front, ceux-ci à la qualité de la voix, ceux-là au sourire, d'autres enfin à l'écriture, etc. Moi, je crois que tout l'homme est dans chaque détail de son être , et que toute action ou aspect de cet être est un indice révélateur de sa qualité dominante. 11 faudrait donc tout examiner, si on en avait le temps; mais, dès l'abord, j'avoue que je suis pris ou repoussé par la première poignée de main. Je m'assis auprès de Célio , et tâchai de le consoler de son échec en lui parlant de ses moyens et des parties incontestables de son talent. « Ne me flattez pas, ne m'épargnez pas, s'écria-t-il avec franchise. J'ai été mauvais, j'ai mérité de faire naufrage; mais ne me jugez pas, je vous en supplie, sur ce misérable début. Je vaux mieux , que cela. Seulement je ne suis pas assez vieux pour être bon à froid. Il me faut un auditoire qui me porte, et j'en ai trouvé un ce soir qui , dès le commencement , n'a fait que me supporter. J'ai été froissé et contrarié avant l'épreuve, au point d'entrer en scène épuisé et frappé d'un sombre pressentiment. La colère est bonne quelquefois, mais il la faut simultanée à l'opération de la volonté. La mienne n'était pas encore assez refroidie, et elle n'était plus assez chaude : j'ai succombé. O ma pauvre mère ! si tu avais été là, tu m'aurais électrisé par ta présence, et je n'aurais pas été indigne de la gloire de porter ton nom ! Dors bien sous tes cyprès , chère sainte ! Dans l'éDigilized by Google

humide me répugne, une pression saccadée m'irrite, une main qui ne prend que du bout des doigts me fait peur; mais une main souple et chaude, qui sait presser la mienne bien fort sans la blesser, et qui ne craint pas de livrer à une main virile le contact de sa paume entière, m'inspire une confiance et même une sympathie subite. Certains observateurs des variétés de l'espèce humaine s'attachent au regard, d'autres à la forme du front, ceux-ci à la qualité de la voix, ceux-là au sourire, d'autres enfin à l'écriture, etc. Moi, je crois que tout l'homme est dans chaque détail de son être, et que toute action ou aspect de cet être est un indice révélateur de sa qualité dominante. Il faudrait donc tout examiner, si on en avait le temps; mais, dès l'abord, j'avoue que je suis pris ou repoussé par la première poignée de main.

Je m'assis auprès de Célio, et tâchai de le consoler de son échec en lui parlant de ses moyens et des parties incontestables de son talent. « Ne me flattez pas, ne m'épargnez pas, s'écria-t-il avec franchise. J'ai été mauvais, j'ai mérité de faire naufrage; mais ne me jugez pas, je vous en supplie, sur ce misérable début. Je vaux mieux que cela. Seulement je ne suis pas assez vieux pour être bon à froid. Il me faut un auditoire qui me porte, et j'en ai trouvé un ce soir qui, dès le commencement, n'a fait que me supporter. J'ai été froissé et contrarié avant l'épreuve, au point d'entrer en scène épuisé et frappé d'un sombre pressentiment. La colère est bonne quelquefois, mais il la faut simultanée à l'opération de la volonté. La mienne n'était pas encore assez refroidie, et elle n'était plus assez chaude : j'ai succombé. O ma pauvre mère ! si tu avais été là, tu m'aurais électrisé par ta présence, et je n'aurais pas été indigne de la gloire de porter ton nom ! Dors bien sous tes cyprès, chère sainte ! Dans l'é-

28 LE CHATEAU tat où me voici , c’est la première fois que je me réjouis de ce que tes yeux sont fermés pour moi.! Une grosse larme coula sur la joue ardente du beau Célio. Sa sincérité, ce retour enthousiaste vers sa mère, son expansion devant moi , effaçaient le mauvais effet de son attitude sur la scène. Je me sentis attendri, je sentis que je l’aimais. Puis, en voyant de près combien sa beauté était vraie , son accent pénétrant et son regard sympathique , je pardonnai à la duchesse de l’avoir aimé deux jours; je ne lui pardonnai pas de ne plus l’aimer. Il me restait à savoir s’il était aimé aussi de Cécilia Boccaferri. Elle sortit de sa toilette et vint s’asseoir entre nous deux , nous prit la main à l’un et à l’autre , et , s’adressant à moi : — C’est la première fois que je vous serre la main, dit-elle, mais c’est de bon cœur. Vous venez consoler mon pauvre Célio , mon ami d’enfance , le fils de ma bienfaitrice , et c’est presque une sœur qui vous en remercie. Au reste , je trouve cela tout simple do votre part; je sais que vous êtes un noble esprit, et que les vrais talents ont la bonté et la franchise en partage... Écoute, Célio, ajouta-t-elle , comme frappée d’une idée soudaine, va quitter ton costume dans ta loge, il est temps : moi, j’ai quelques mots à dire à M. Salentini. Tu reviendras me prendre, et nous partirons ensemble. Célio sortit sans hésiter et d’un air de confiance absolue. Était-il sûr, à ce point, de la fidélité de sa maîtresse?... ou bien n’étail il pas l’amant de Cécilia? Et pourquoi l’aurait-il été? pourquoi en avais-je la pensée, lorsque ni elle ni lui ne l’avaient peut-être jamais eue? Tout cela s’agitait confusément et rapidement dans ma (êle. Je tenais toujours la main de Cécilia dans la mienne, je l’y avais gardée ; elle ne paraissait pas le trouver mauvais. J’interrogeais les fibres mystérieuses de cette petite Digilized by Google

tat où me voici, c'est la première fois que je me réjouis de ce que tes yeux sont fermés pour moi!

Une grosse larme coula sur la joue ardente du beau Célio. Sa sincérité, ce retour enthousiaste vers sa mère, son expansion devant moi, effaçaient le mauvais effet de son attitude sur la scène. Je me sentis attendri, je sentis que je l'aimais. Puis, en voyant de près combien sa beauté était *vraie*, son accent pénétrant et son regard sympathique, je pardonnai à la duchesse de l'avoir aimé deux jours; je ne lui pardonnai pas de ne plus l'aimer.

Il me restait à savoir s'il était aimé aussi de Cécilia Boccaferri. Elle sortit de sa toilette et vint s'asseoir entre nous deux, nous prit la main à l'un et à l'autre, et, s'adressant à moi : — C'est la première fois que je vous serre la main, dit-elle, mais c'est de bon cœur. Vous venez consoler mon pauvre Célio, mon ami d'enfance, le fils de ma bienfaitrice, et c'est presque une sœur qui vous en remercie. Au reste, je trouve cela tout simple de votre part; je sais que vous êtes un noble esprit, et que les vrais talents ont la bonté et la franchise en partage... Écoute, Célio, ajouta-t-elle, comme frappée d'une idée soudaine, va quitter ton costume dans ta loge, il est temps : moi, j'ai quelques mots à dire à M. Salentini. Tu reviendras me prendre, et nous partirons ensemble.

Célio sortit sans hésiter et d'un air de confiance absolue. Était-il sûr, à ce point, de la fidélité de sa maîtresse?... ou bien n'était-il pas l'amant de Cécilia? Et pourquoi l'aurait-il été? pourquoi en avais-je la pensée, lorsque ni elle ni lui ne l'avaient peut-être jamais eue?

Tout cela s'agitait confusément et rapidement dans ma tête. Je tenais toujours la main de Cécilia dans la mienne, je l'y avais gardée; elle ne paraissait pas le trouver mauvais. J'interrogeais les fibres mystérieuses de cette petite

DES DÉSERTES. 20 main , assez ferme , légèrement attiédie et particulièrement calme, tout en plongeant dans les yeux noirs, grands et graves de la cantatrice; mais l'œil et la main , d'une femme ne se pénètrent pas si aisément que ceux d'un homme. Ma science d'observation et ma délicatesse de perceptions m'ont souvent trahi ou éclairé selon le sexe. ' Par un mouvement très-naturel pour relever son châle, la Boccaferri me retira sa main dès que nous fûmes seuls, , mais sans détourner son regard du mien. — Monsieur Salenlini , dit-elle , vous faites la cour ù la duchesse do X... et vous avez été jaloux- de Célio; mais vous ne l'êtes plus, n'est-ce pas? vous sentez bien que vous n'avez pas sujet de l'être. — Je ne suis pas du tout certain que je n'eusse pas sujet d'être jaloux de Célio, si je faisais la cour à la duchesse , répondis-je en me rapprochant un peu de la Boccaferri ; mais je puis vous jurer que je ne suis pas jaloux, parce que je n'aime pas cette femme. Cécilia baissa les yeux, mais avec une expression de dignité et non de trouble. — Je ne vous demande pas vos secrets, dit-elle, je n'ai pas cette indiscrétion. Rien là dedans ne peut exciter ma curiosité ; mais je vous parle franchement. Je donnerais ma vie pour Célio; je sais que certaines femmes du monde sont très-dangereuses. Je l'ai vu avec peine aller chez quelques-unes, j'ai prévu que sa beauté lui serait funeste , et peut-être son malheur d'aujourd'hui est-il le résultat de quelques intrigues de coquettes, de quelques jalousies fomentées à dessein... Vous connaissez le monde mieux que moi; mais j'y vais quelquefois chanter , et j'observe sans en avoir l'air. Eh bien , j'ai vu ce soir Célio chuté par des gens qui lui promettaient chaudement hier de l'applaudir, et j'ai cru comprendre certains petits drames dans les loges qui nous Digilized by Google

main, assez ferme, légèrement attiédie et particulièrement calme, tout en plongeant dans les yeux noirs, grands et graves de la cantatrice; mais l'œil et la main d'une femme ne se pénètrent pas si aisément que ceux d'un homme. Ma science d'observation et ma délicatesse de perceptions m'ont souvent trahi ou éclairé selon le sexe.

Par un mouvement très-naturel pour relever son châle, la Boccaferri me retira sa main dès que nous fûmes seuls, mais sans détourner son regard du mien.

— Monsieur Salentini, dit-elle, vous faites la cour à la duchesse de X... et vous avez été jaloux de Célio; mais vous ne l'êtes plus, n'est-ce pas? vous sentez bien que vous n'avez pas sujet de l'être.

— Je ne suis pas du tout certain que je n'eusse pas sujet d'être jaloux de Célio, si je faisais la cour à la duchesse, répondis-je en me rapprochant un peu de la Boccaferri; mais je puis vous jurer que je ne suis pas jaloux, parce que je n'aime pas cette femme.

Cécilia baissa les yeux, mais avec une expression de dignité et non de trouble. — Je ne vous demande pas vos secrets, dit-elle, je n'ai pas cette indiscrétion. Rien là dedans ne peut exciter ma curiosité; mais je vous parle franchement. Je donnerais ma vie pour Célio; je sais que certaines femmes du monde sont très-dangereuses. Je l'ai vu avec peine aller chez quelques-unes, j'ai prévu que sa beauté lui serait funeste, et peut-être son malheur d'aujourd'hui est-il le résultat de quelques intrigues de coquettes, de quelques jalousies fomentées à dessein... Vous connaissez le monde mieux que moi; mais j'y vais quelquefois chanter, et j'observe sans en avoir l'air. Eh bien, j'ai vu ce soir Célio *chuté* par des gens qui lui promettaient chaudement hier de l'applaudir, et j'ai cru comprendre certains petits drames dans les loges qui nous

 avoisinaient. J’ai remarqué aussi votre générosité, j’en ai été vivement touchée. Célio, depuis le peu de temps qu’il est à Vienne , s’est déjà fait des ennemis. Je ne suis pas en position de l’en préserver ; mais , lorsque l’occasion se présente pour moi de lui assurer et de lui conserver qne noble amitié , je ne veux pas la négliger. Célio n’a point aspiré à plaire à la duchesse , voilà tout ce que j’avais à vous dire, signor Salentini , et ce que je puis vous affirmer sur l’honneur, car Célio n’a point de secrets pour moi, et je l’ai interrogé sur ce point-là, il n’y a qu’un instant, comme vous entriez ici. Chacun sait plus ou moins la figure que tâche de ne pas faire un homme qui trouve occupée la place qu’il venait pour conquérir. Je fis de mon mieux pour que mon désappointement ne parût pas. — Bonne Cécilia, répondis-je, je vous déclare que cela me serait parfaitement égal, et je permets à Célio d’être aujourd’hui ou de ne jamais être l’amant do la duchesse , sans que cela change rien à ma sympathie pour lui , à mon impartialité comme dilettante, à mon zèle comme ami. Oui, je serai son ami de bon cœur, puisqu’il est le vôtre, car vous êtes une des personnes que j’estime le plus. Vous l’avez compris , vous, puisque vous venez de me livrer sans détour le secret de votre cœur , et je vous en remercie. — Le secret de mon cœur ! dit la Boccaferri d’un ton de sincérité qui me pétrifia. Quel secret? — Êtes-vous donc distraite à ce point que vous m’ayez dit, sans le savoir, votre amour pour Célio, ou que vous l’ayez déjà oublié? La Boccaferri se mit à rire. C'était la première fois que je la voyais rire, et le rire est aussi un indice à étudier. Sa figure grave et réservée ne semblait pas faite pour la gaieté , et pourtant cet éclair d’enjouement l’éclaira d’une beauté que je ne lui connaissais pas. C’était Digilized by Google

avoisinaient. J'ai remarqué aussi votre générosité, j'en ai été vivement touchée. Célio, depuis le peu de temps qu'il est à Vienne, s'est déjà fait des ennemis. Je ne suis pas en position de l'en préserver; mais, lorsque l'occasion se présente pour moi de lui assurer et de lui conserver une noble amitié, je ne veux pas la négliger. Célio n'a point aspiré à plaire à la duchesse, voilà tout ce que j'avais à vous dire, signor Salentini, et ce que je puis vous affirmer sur l'honneur, car Célio n'a point de secrets pour moi, et je l'ai interrogé sur ce point-là, il n'y a qu'un instant, comme vous entriez ici.

Chacun sait plus ou moins la figure que tâche de ne pas faire un homme qui trouve occupée la place qu'il venait pour conquérir. Je fis de mon mieux pour que mon désappointement ne parût pas. — Bonne Cécilia, répondis-je, je vous déclare que cela me serait parfaitement égal, et je permets à Célio d'être aujourd'hui ou de ne jamais être l'amant de la duchesse, sans que cela change rien à ma sympathie pour lui, à mon impartialité comme *dilettante*, à mon zèle comme ami. Oui, je serai son ami de bon cœur, puisqu'il est le vôtre, car vous êtes une des personnes que j'estime le plus. Vous l'avez compris, vous, puisque vous venez de me livrer sans détour le secret de votre cœur, et je vous en remercie.

— Le secret de mon cœur ! dit la Boccaferri d'un ton de sincérité qui me pétrifia. Quel secret?

— Êtes-vous donc distraite à ce point que vous m'ayez dit, sans le savoir, votre amour pour Célio, ou que vous l'ayez déjà oublié?

La Boccaferri se mit à rire. C'était la première fois que je la voyais rire, et le rire est aussi un indice à étudier. Sa figure grave et réservée ne semblait pas faite pour la gaieté, et pourtant cet éclair d'enjouement l'éclaira d'une beauté que je ne lui connaissais pas. C'était

 le rire franc, bref et harmonieusement rhythmé d'une petite fille épanouie et bonne. — Oui , oui , dit-elle , i! faut que je sois bien distraite pour m'être exprimée comme je l'ai fait sur le compte de Célio , sans songer que vous alliez prendre le change et me supposer amoureuse de lui... mais qu'importe? Il y aurait de la pédanterie de ma part à m'en défendre , lorsque cela doit vous paraître très-naturel et très-indifférent. — Très-naturel... c'est possible... Très-indifférent... c'est possible encore ; mais je vous prie cependant de vous expliquer. — Et je pris le bras de Cécilia avec une brusquerie involontaire dont je me repentis tout à coup, car elle me regarda d'un air étonné , comme .si je venais de la préserver d'une brûlure ou d'une araignée. Je me calmai aussitôt et j'ajoutai : — Je tiens à savoir si je suis assez votre ami pour que vous m'ayez confié votre secret, ou si je le suis assez peu pour qu'il vous soit indifférent, à vous , de n'ètre pas connue de moi. — Ni l'un ni l'autre , répondit-elle. Si j'avais un tel secret, j'avoue que je ne vous le confierais pas sans vous connaître et vous éprouver davantage; mais, n'ayant point de secret, j'aime mieux que vous me connaissiez telle que je suis. Je vais vous expliquer mon dévouement pour Célio , et d'abord je dois vous dire que Célio a deux sœurs et un jeune frère pour lesquels je me dévouerais encore davantage , parce qu'ils pourraient avoir plus besoin que lui des services et de la sollicitude d'une femme. Oh ! oui , si j'avais un sort indépendant, je voudrais consacrer ma vie à remplacer la Floriani auprès de scs enfants, car l'être que j'aime de passion et d'enthousiasme, c'est un nom, c'est une morte, c'est un souvenir sacré, c'est la grande et bonne Lucrezia Floriani ! Je pensai , malgré moi , à la duchesse , qui , une heure auparavant , avait motivé son engouement pour Célio par Digilized by Coogle

le rire franc, bref et harmonieusement rhythmé d'une petite fille épanouie et bonne. — Oui, oui, dit-elle, il faut que je sois bien distraite pour m'être exprimée comme je l'ai fait sur le compte de Célio, sans songer que vous alliez prendre le change et me supposer amoureuse de lui... mais qu'importe? Il y aurait de la pédanterie de ma part à m'en défendre, lorsque cela doit vous paraître très-naturel et très-indifférent.

— Très-naturel... c'est possible... Très-indifférent... c'est possible encore; mais je vous prie cependant de vous expliquer. — Et je pris le bras de Cécilia avec une brusquerie involontaire dont je me repentis tout à coup, car elle me regarda d'un air étonné, comme si je venais de la préserver d'une brûlure ou d'une araignée. Je me calmai aussitôt et j'ajoutai : — Je tiens à savoir si je suis assez votre ami pour que vous m'ayez confié votre secret, ou si je le suis assez peu pour qu'il vous soit indifférent, à vous, de n'être pas connue de moi.

— Ni l'un ni l'autre, répondit-elle. Si j'avais un tel secret, j'avoue que je ne vous le confierais pas sans vous connaître et vous éprouver davantage; mais, n'ayant point de secret, j'aime mieux que vous me connaissiez telle que je suis. Je vais vous expliquer mon dévouement pour Célio, et d'abord je dois vous dire que Célio a deux sœurs et un jeune frère pour lesquels je me dévouerais encore davantage, parce qu'ils pourraient avoir plus besoin que lui des services et de la sollicitude d'une femme. Oh! oui, si j'avais un sort indépendant, je voudrais consacrer ma vie à remplacer la Floriani auprès de ses enfants, car l'être que j'aime de passion et d'enthousiasme, c'est un nom, c'est une morte, c'est un souvenir sacré, c'est la grande et bonne Lucrezia Floriani!

Je pensai, malgré moi, à la duchesse, qui, une heure auparavant, avait motivé son engouement pour Célio par

 une ancienne relation d'amitié avec sa mère. La du> chcsse avait trente ans comme la Boccaferri. La Floriani était morte à quarante , absolument retirée du théâtre et du monde depuis douze ou quatorze ans... Ces deux femmes l'avaient-elles beaucoup connue? Je ne sais pourquoi cela me paraissait invraisemblable. Je craignais que le nom de Floriani ne servît mieux à Célio auprès des femmes qu'auprès du public. Je ne sais si mon doute se peignit sur mes traits, ou si Cécilia alla naturellement au-devant de mes objections, car elle ajouta sans transition : — Et pourtant je ne l'ai vue, dans toute ma vie, que cinq ou six fois, et notre plus longue intimité a été de quinze jours, lorsque j'étais encore une enfant. Elle fit une pause; je ne rompis point le silence; je l'observais. Il y avait comme un embarras douloureux en elle; mais elle reprit bientôt : « Je souffre un peu de vous dire pourquoi mon cœur a voué un culte à cette femme, mais je présume que je n'ai rien de neuf à vous apprendre là-dessus. Mon père... vous savez, est un homme excellent, une âme ardente, généreuse, une intelligence supérieure... ou plutôt vous ne savez guère cela ; ce que vous savez comme tout le monde, c'est qu'il a toujours vécu dans le désordre , dans l'incurie, dans la misère. Il était trop aimable pour n'avoir pas beauroup d'amis; il en faisait tous les jours, parce qu'il plaisait, mais il n'en conserva jamais aucun , parce qu'il était incorrigible, et que leurs secours ne pouvaient 1e guérir do son imprévoyance et de ses illusions. Lui et moi nous devons de la reconnaissance à tant de gens, que la liste serait trop longue; mais une seule personne a droit, de notre part, à une éternelle adoration. Seule entre tous, seule au monde, la Floriani ne se rebuta pas de nous sauver'tous les ans... quelquefois plus souvent. Inépuisable \ Digitized by Google

une ancienne relation d'amitié avec sa mère. La duchesse avait trente ans comme la Boccaferri. La Floriani était morte à quarante, absolument retirée du théâtre et du monde depuis douze ou quatorze ans... Ces deux femmes l'avaient-elles beaucoup connue? Je ne sais pourquoi cela me paraissait invraisemblable. Je craignais que le nom de Floriani ne servît mieux à Célio auprès des femmes qu'auprès du public.

Je ne sais si mon doute se peignit sur mes traits, ou si Cécilia alla naturellement au-devant de mes objections, car elle ajouta sans transition : — Et pourtant je ne l'ai vue, dans toute ma vie, que cinq ou six fois, et notre plus longue intimité a été de quinze jours, lorsque j'étais encore une enfant.

Elle fit une pause; je ne rompis point le silence; je l'observais. Il y avait comme un embarras douloureux en elle; mais elle reprit bientôt : « Je souffre un peu de vous dire pourquoi mon cœur a voué un culte à cette femme, mais je présume que je n'ai rien de neuf à vous apprendre là-dessus. Mon père... vous savez, est un homme excellent, une âme ardente, généreuse, une intelligence supérieure... ou plutôt vous ne savez guère cela; ce que vous savez comme tout le monde, c'est qu'il a toujours vécu dans le désordre, dans l'incurie, dans la misère. Il était trop aimable pour n'avoir pas beaucoup d'amis; il en faisait tous les jours, parce qu'il plaisait, mais il n'en conserva jamais aucun, parce qu'il était incorrigible, et que leurs secours ne pouvaient le guérir de son imprévoyance et de ses illusions. Lui et moi nous devons de la reconnaissance à tant de gens, que la liste serait trop longue; mais une seule personne a droit, de notre part, à une éternelle adoration. Seule entre tous, seule au monde, la Floriani ne se rebuta pas de nous sauver tous les ans... quelquefois plus souvent. Inépuisable

 en patience, en tolérance, en compréhension, en largesse , elle ne méprisa jamais mon père, elle ne l'humilia jamais de sa pitié ni de ses reproches. Jamais ce mot amer et cruel ne sortit de ses lèvres : « Ce pauvre homme avait du mérite; la misère l'a dégradé. » Non! la Floriani disait : « Jacopo Boccaferri aura beau faire, il sera toujours un homme de cœur et de génie! »Et c'était vrai; mais, pour comprendre cela, il fallait être la pauvre fille de Boccaferri ou la grande artiste Lucrezia. «Pendant vingt ans, c'est-à-dire depuis le jour où elle le rencontra jusqu'à celui où elle cessa de vivre, elle le traita comme un ami dont on ne doute point. Elle était bien sûre, au fond du cœur, que ses bienfaits ne l'enrichiraient pas; et que chaque dette criante qu'elle acquittait ferait naître d'autres dettes semblables. Elle continua; elle ne s'arrêta jamais. Mon père n'avait qu'un mot à lui écrire , l'argent arrivait à point, et avec l'argent la consolation , le bienfait de l'âme, quelques lignes si belles , si bonnes ! Je les ai tous conservés comme des reliques, ces précieux billets. Le dernier disait : « Courage , mon ami , cette fois-ci la destinée vous « sourira, et vos efforts ne seront pas vains, j'en suis « sûre. Embrassez pour moi la Cécilia, et comptez tou« jours sur votre vieille amie. » « Voyez quelle délicatesse et quelle science de la vie ! C'était bien la centième fois qu'elle lui parlait ainsi. Elle l'encourageait toujours; et, grâce à elle, il entreprenait toujours quelque chose. Cela ne durait point et creusait de nouveaux abîmes; mais, sans cela, il serait mort sur un fumier, et il vit encore, il peut encore se sauver... Oui , oui , la Floriani m'a légué son courage... Sans elle, j'aurais peut-être moi-même douté de mon père; mais . j'ai toujours foi en lui , grâce à elle 1 II est vieux , mais il n'est pas fini. Son intelligence et sa fierté n'ont rien Digitized by Google

en patience, en tolérance, en compréhension, en largesse, elle ne méprisa jamais mon père, elle ne l'humilia jamais de sa pitié ni de ses reproches. Jamais ce mot amer et cruel ne sortit de ses lèvres : « Ce pauvre homme avait du mérite; la misère l'a dégradé. » Non! la Floriani disait : « Jacopo Boccaferri aura beau faire, il sera toujours un homme de cœur et de génie! » Et c'était vrai; mais, pour comprendre cela, il fallait être la pauvre fille de Boccaferri ou la grande artiste Lucrezia.

« Pendant vingt ans, c'est-à-dire depuis le jour où elle le rencontra jusqu'à celui où elle cessa de vivre, elle le traita comme un ami dont on ne doute point. Elle était bien sûre, au fond du cœur, que ses bienfaits ne l'enrichiraient pas; et que chaque dette criante qu'elle acquittait ferait naître d'autres dettes semblables. Elle continua; elle ne s'arrêta jamais. Mon père n'avait qu'un mot à lui écrire, l'argent arrivait à point, et avec l'argent la consolation, le bienfait de l'âme, quelques lignes si belles, si bonnes! Je les ai tous conservés comme des reliques, ces précieux billets. Le dernier disait :

« Courage, mon ami, *cette fois-ci* la destinée vous « sourira, et vos efforts ne seront pas vains, j'en suis « sûre. Embrassez pour moi la Cécilia, et comptez tou- « jours sur votre vieille amie. »

« Voyez quelle délicatesse et quelle science de la vie! C'était bien la centième fois qu'elle lui parlait ainsi. Elle l'encourageait toujours; et, grâce à elle, il entreprenait toujours quelque chose. Cela ne durait point et creusait de nouveaux abîmes; mais, sans cela, il serait mort sur un fumier, et il vit encore, il peut encore se sauver... Oui, oui, la Floriani m'a légué son courage... Sans elle, j'aurais peut-être moi-même douté de mon père; mais j'ai toujours foi en lui, grâce à elle! Il est vieux, mais il n'est pas fini. Son intelligence et sa fierté n'ont rien

s» LE GHATEAU perdu de leur énergie. Je ne puis le rendre riche comme il le faudrait à un homme d'une imagination si féconde et si ardente ; mais je puis le préserver de la misère et de l'abattement. Je ne le laisserai pas tomber ; je suis forte! » La Boccaferri parlait avec un feu extraordinaire, quoique ce feu fût encore contenu par une habitude de dignité calme. Elle se transformait à mes yeux, ou plutôt elle me révélait ces trésors de l'âme que j'avais toujours pressentis en elle. Je pris sa main très-franchement cette fois, et je la baisai sans arrière-pensée. ■— Vous êtes une noble créature, lui dis-je , je le savais bien , et je suis fier de l'effort que vous daignez faire pour m'avouer cette grandeur que vous cachez aux yeux du monde, comme les autres cachent la honte de leur petitesse. Parlez , parlez encore ; vous ne pouvez pas savoir le bien que vous me faites, à moi qui suis né pour croire et pour aimer, mais que le monde extérieur contriste et alarme perpétuellement. ~ Mais je n'ai plus rien à vous dire, mon ami. La Floriani n'est plus, mais elle est toujours vivante dans mon cœur. Son fils aîné commence la vie et tâte le terrain de la destinée d'un pied hasardeux , téméraire peutêtre. Est-ce à moi de douter de lui ? Ah ! qu'il soit ambitieux, imprudent, impuissant même dans les arts, qu'il se trompe mille fois, qu'il devienne coupable envers lui-même , je veux l'aimer et le servir comme si j'étais sa mère. Je puis bien peu de chose, je ne suis presque rien ; mais ce que je peux , ce que je suis, j'en voudrais faire le marchepied de sa gloire, puisque c'est dans la gloire qu'il cherche son bonheur. Vous voyez bien , Salentini, que je n'ai pas ici l'amour en tête. J'ai l'esprit et le cœur forcément sérieux , et je n'ai pas de temps Digitized by Google

perdu de leur énergie. Je ne puis le rendre riche comme il le faudrait à un homme d'une imagination si féconde et si ardente ; mais je puis le préserver de la misère et de l'abattement. Je ne le laisserai pas tomber ; je suis forte ! »

La Boccaferri parlait avec un feu extraordinaire, quoique ce feu fût encore contenu par une habitude de dignité calme.

Elle se transformait à mes yeux, ou plutôt elle me révélait ces trésors de l'âme que j'avais toujours pressentis en elle. Je pris sa main très-franchement cette fois, et je la baisai sans arrière-pensée.

— Vous êtes une noble créature, lui dis-je, je le savais bien, et je suis fier de l'effort que vous daignez faire pour m'avouer cette grandeur que vous cachez aux yeux du monde, comme les autres cachent la honte de leur petitesse. Parlez, parlez encore ; vous ne pouvez pas savoir le bien que vous me faites, à moi qui suis né pour croire et pour aimer, mais que le monde extérieur contriste et alarme perpétuellement.

— Mais je n'ai plus rien à vous dire, mon ami. La Floriani n'est plus, mais elle est toujours vivante dans mon cœur. Son fils aîné commence la vie et tâte le terrain de la destinée d'un pied hasardeux, téméraire peut-être. Est-ce à moi de douter de lui ? Ah ! qu'il soit ambitieux, imprudent, impuissant même dans les arts, qu'il se trompe mille fois, qu'il devienne coupable envers lui-même, je veux l'aimer et le servir comme si j'étais sa mère. Je puis bien peu de chose, je ne suis presque rien ; mais ce que je peux, ce que je suis, j'en voudrais faire le marchepied de sa gloire, puisque c'est dans la gloire qu'il cherche son bonheur. Vous voyez bien, Salentini, que je n'ai pas ici l'amour en tête. J'ai l'esprit et le cœur forcément sérieux, et je n'ai pas de temps

DES DÉSERTES. ’ SS à perdre , ni de puissance à dépenser pour la satisfaction de mes fantaisies personnelles. — .Oh ! oui, je vous comprends , m’écriai-je , une vie Æule d’abnégation et de dévouement ! Si vous êtes au théâtre, ce n’est point pour vous. Vous n’aimez pas le théâtre, vous! cela se voit, vous n’aspirez pas au succès. Vous dédaignez la gloriole ; vous travaillez pour les autres. — Je travaille pour mon père , reprit-elle , et c’est encore grâce à la Floriani que je peux travailler ainsi. Sans elle, je serais restée ce que j’étais , une pauvre petite ouvrière à la journée , gagnant à peine un morceau de pain pour empêcher son père de mendier dans les mauvais jours. Elle m’entendit une fois par hasard, et trouva ma voix agréable. Elle me dit que je pouvais chanter dans les salons, même au théâtre , les seconds rôles. Elle me donna un professeur excellent; je fis de mon mieux. Je n’étais déjà plus jeune, j’avais vingt-six ans, et j’avais déjà beaucoup souffert ; mais je n’aspirais point au premier rang, et cela fit que je parvins rapidement à pouvoir occuper le second. J’avais l’horreur du théâtre. Mon père y travaillant comme acteur, comme décorateur , comme souffleur même ( il y a rempli tous les emplois , selon les jeux du hasard et de la fortune), je connaissais do bonne heure celte senline d’impuretés où nulle fille ne peut se préserver de souillure, à moins d’être une martyre volontaire. J’hésitai longtemps; je donnais des leçons , je chantais dans les concerts ; mais il n’y avait là rien d’assuré. Je manque d’audace , je n’entends rien à l’intrigue. Ma clientèle , fort bornée et fort modeste, m’échappait à tout moment. La Floriani mourut presque subitement. Je sentis que mon père n’avait plus que moi pour appui. Je franchis le pas, je surmontai mon aversion pour ce contact avec le public , qui viole Digitized by Google

à perdre, ni de puissance à dépenser pour la satisfaction de mes fantaisies personnelles.

— Oh ! oui, je vous comprends, m'écriai-je, une vie toute d'abnégation et de dévouement ! Si vous êtes au théâtre, ce n'est point pour vous. Vous n'aimez pas le théâtre, vous ! cela se voit, vous n'aspirez pas au succès. Vous dédaignez la gloriole ; vous travaillez pour les autres.

— Je travaille pour mon père, reprit-elle, et c'est encore grâce à la Floriani que je peux travailler ainsi. Sans elle, je serais restée ce que j'étais, une pauvre petite ouvrière à la journée, gagnant à peine un morceau de pain pour empêcher son père de mendier dans les mauvais jours. Elle m'entendit une fois par hasard, et trouva ma voix agréable. Elle me dit que je pouvais chanter dans les salons, même au théâtre, les seconds rôles. Elle me donna un professeur excellent; je fis de mon mieux. Je n'étais déjà plus jeune, j'avais vingt-six ans, et j'avais déjà beaucoup souffert ; mais je n'aspirais point au premier rang, et cela fit que je parvins rapidement à pouvoir occuper le second. J'avais l'horreur du théâtre. Mon père y travaillant comme acteur, comme décorateur, comme souffleur même (il y a rempli tous les emplois, selon les jeux du hasard et de la fortune), je connaissais de bonne heure cette sentine d'impuretés où nulle fille ne peut se préserver de souillure, à moins d'être une martyre volontaire. J'hésitai longtemps; je donnais des leçons, je chantais dans les concerts ; mais il n'y avait là rien d'assuré. Je manque d'audace, je n'entends rien à l'intrigue. Ma clientèle, fort bornée et fort modeste, m'échappait à tout moment. La Floriani mourut presque subitement. Je sentis que mon père n'avait plus que moi pour appui. Je franchis le pas, je surmontai mon aversion pour ce contact avec le public, qui viole

:«6 LE CHATEAU !a pureté de l’âme et flétrit le sanctuaire de la pensée. .Te suis actrice depuis trois ans , je le serai tant qu’il plaira a Dieu. Ce que je souffre de cette contrainte de tous mes goiUs, de cette violation de tous mes instincts, je ne le dis à personne. A quoi bon se plaindre? chacun n’a-t-il pas son fardeau? J’ai la force de porter le mien : je fais mon métier en conscience. J’aime l’art, je mentirais si je n’avouais pas que je l’aime de passion ; mais j’aurais aimé à cultiver le mien dans des conditions toutes différentes. J’étais née pour tenir l’orgaedans un couvent de nonnes et pour chanter la prière du soir aux échos profonds et mystérieux d’un cloître. Qu’importe? no parlons plus de moi , c’est trop ! La Bocegferri essuya rapidement une larme furtive et me tendit la main en souriant. Je me sentis hors de moi. Mon heure était venue : j’aimais! IV. ' FLANERIE. Elle s’était levée pour partir ; elle ramena son châle sur ses épaules. Elle était mal mise, affreusement mise, comme une actrice pauvre et fatiguée, qui s’est débarrassée à la hâte de son costume et qui s’enveloppe avec joie d’une robe de chambre chaude et ample pour s’en aller à pied par les rues. Elle avait un voile noir trèsfané sur la tête et de gros souliers aux pieds, parce que le temps étaità la pluie. Elle cachait ses jolies mains (je me rappelle ce détail exactement) dans de vilains gants tricotés. Elle était très-pâle, même un peu jaune, comme j’ai remarqué depuis qu’elle le devenait quand on la forçait à remuer la cendre qui couvrait le feu de son âme. Probablement elle eût été moins belle que laide pour tout autre que moi en ce moment-là. Digilized by Google

la pureté de l'âme et flétrit le sanctuaire de la pensée. Je suis actrice depuis trois ans, je le serai tant qu'il plaira à Dieu. Ce que je souffre de cette contrainte de tous mes goûts, de cette violation de tous mes instincts, je ne le dis à personne. A quoi bon se plaindre? chacun n'a-t-il pas son fardeau? J'ai la force de porter le mien : je fais mon métier en conscience. J'aime l'art, je mentirais si je n'avouais pas que je l'aime de passion; mais j'aurais aimé à cultiver le mien dans des conditions toutes différentes. J'étais née pour tenir l'orgue dans un couvent de nonnes et pour chanter la prière du soir aux échos profonds et mystérieux d'un cloître. Qu'importe? ne parlons plus de moi, c'est trop !

La Boccaferri essuya rapidement une larme furtive et me tendit la main en souriant. Je me sentis hors de moi. Mon heure était venue : j'aimais!

## IV.

### FLANERIE.

Elle s'était levée pour partir; elle ramena son châle sur ses épaules. Elle était mal mise, affreusement mise, comme une actrice pauvre et fatiguée, qui s'est débarrassée à la hâte de son costume et qui s'enveloppe avec joie d'une robe de chambre chaude et ample pour s'en aller à pied par les rues. Elle avait un voile noir très-fané sur la tête et de gros souliers aux pieds, parce que le temps était à la pluie. Elle cachait ses jolies mains (je me rappelle ce détail exactement) dans de vilains gants tricotés. Elle était très-pâle, même un peu jaune, comme j'ai remarqué depuis qu'elle le devenait quand on la forçait à remuer la cendre qui couvrait le feu de son âme. Probablement elle eût été moins belle que laide pour tout autre que moi en ce moment-là.

DES DÉSERTES. 3T Eh bieni je la trouvai, pour la première fois de ma vie, la plus belle femme que j'eusse encore contemplée. Et elle l'était, en effet, j'en suis certain. Ce mélange de désespoir et de volonté, de dégoût et de courage, cette abnégation complète dans une nature si énergique, et par conséquent si capable de goûter la vie avec plénitude, cette flamme profonde, celte mémoire endolorie, voilées par un sourire de douceur naïve, la faisaient resplendir à mes yeux d'un éclat singulier. Elle était devant moi comme la douce lumière d'une petite lampe qu'on viendrait d'allumer dans une vaste église. D'abord ce n'est qu'une étincelle dans les ténèbres, et puis la flamme s'alimente, la clarté s'épure, l'œil s'habitue et comprend , tous les objets s'illuminent peu à peu. Chaque détail se révèle sans que l'ensemble perde rien de sa lucidité transparente et de son austérité mélancolique. Au premier moment, on n'eût pu marcher sans se heurter dans ce crépuscule, et puis voilà qu'on peut lire à cette lampe du sanctuaire et que les images du temple se colorent et flottent devant vous comme des êtres vivants. La vue augmente à chaque seconde comme un sens nouveau, perfectionné, satisfait, idéalisé, par ce suave aliment d'une lumière pure, égale et sereine. Cette métaphore, longue à dire, me vint rapide et complète dans la pensée. Comme un peintre que je suis, je vis le symbole avec les yeux de l'imagination en même temps que je regardais la femme avec les yeux du sentiment. Je m'élançai vers elle, je l'entourai de mes bras, en m'écriant follement ; « Fiat lux ! aimons-nous, et la lumière sera. » Mais elle ne me comprit pas, ou plutôt elle n'entendil pas mes sottes paroles. Elle écoutait un bruit de voix dans la loge voisine. «Ah! mon Dieu! me dit-elle, voici mon père qui se querelle avec Célio! allons vite les

disDigiiized by Google

Eh bien! je la trouvai, pour la première fois de ma vie, la plus belle femme que j'eusse encore contemplée. Et elle l'était, en effet, j'en suis certain. Ce mélange de désespoir et de volonté, de dégoût et de courage, cette abnégation complète dans une nature si énergique, et par conséquent si capable de goûter la vie avec plénitude, cette flamme profonde, cette mémoire endolorie, voilées par un sourire de douceur naïve, la faisaient resplendir à mes yeux d'un éclat singulier. Elle était devant moi comme la douce lumière d'une petite lampe qu'on viendrait d'allumer dans une vaste église. D'abord ce n'est qu'une étincelle dans les ténèbres, et puis la flamme s'alimente, la clarté s'épure, l'œil s'habitue et comprend, tous les objets s'illuminent peu à peu. Chaque détail se révèle sans que l'ensemble perde rien de sa lucidité transparente et de son austérité mélancolique. Au premier moment, on n'eût pu marcher sans se heurter dans ce crépuscule, et puis voilà qu'on peut lire à cette lampe du sanctuaire et que les images du temple se colorent et flottent devant vous comme des êtres vivants. La vue augmente à chaque seconde comme un sens nouveau, perfectionné, satisfait, idéalisé, par ce suave aliment d'une lumière pure, égale et sereine.

Cette métaphore, longue à dire, me vint rapide et complète dans la pensée. Comme un peintre que je suis, je vis le symbole avec les yeux de l'imagination en même temps que je regardais la femme avec les yeux du sentiment. Je m'élançai vers elle, je l'entourai de mes bras, en m'écriant follement : « *Fiat lux !* aimons-nous, et la lumière sera. »

Mais elle ne me comprit pas, ou plutôt elle n'entendit pas mes sottes paroles. Elle écoutait un bruit de voix dans la loge voisine. « Ah ! mon Dieu ! me dit-elle, voici mon père qui se querelle avec Célio ! allons vite les dis-

3S LE CHATEAU Iraire. Mon père sort du café. Il est très-animé à cette heure-ci , et Célio n'est guère disposé à entendre une théorie sur le néant de la gloire. Venez, mon ami ! « Elle s'empara de mon bras, et courut à la loge de Célio. Il devait se passer bien du temps avant que l'occasion de lui dire mon amour se retrouvât. Le vieux Boccaferri était fort débraillé et à moitié ivre, ce qui lui arrivait toujours quand il ne l'était pas tout à fait. Célio, tout en se lavant la figure avec de la pâte de concombre, frappait du pied avec fureur. — Oui , disait Boccaferri , je te le répéterai quand même tu devrais m'étrangler. C'est ta faute; tu as été mauvais, archimauvais ! Je te savais bien mauvais, mais je ne te croyais pas encore capable d'être aussi mauvais que tu l'as été ce soir ! — Est-ce que je ne le sais pas que j'ai été mauvais, mauvais ivrogne que vous êtes? s'écria Célio en roulant sa serviette convulsivement pour la lancer à la figure du vieillard ; mais, en voyant paraître Cécilia, il atténua ce mouvement drrinatique, et la serviette vint tomber à nos pieds. — Cécilia, reprit-il, délivre-moi de ton fléau de père; ce vieux fou m'apporte le coup de pied de l'âne. Qu'il me laisse tranquille, ou je le jette par la fenêtre ! Celte violence de Célio sentait si fort le cabotin , que j'en fus révolté; mais la paisible Cécilia n'en parut ni surprise ni émue. Comme une salamandre habituée à traverser le feu , comme un nautonier familiarisé avec la tempête, elle se glissa entre les deux antagonistes, prit leurs mains et les força à se joindre en disant : — Et pourtant vous 'vous aimez ! si mon père est fou ce soir, c'est de chagrin; si Célio est méchant, c'est qu'il est malheureux , mais il sait bien que c'est son malheur qui fait déraisonner son vieil ami. Digitized by Google

traire. Mon père sort du café. Il est très-animé à cette heure-ci, et Célio n'est guère disposé à entendre une théorie sur le néant de la gloire. Venez, mon ami ! »

Elle s'empara de mon bras, et courut à la loge de Célio. Il devait se passer bien du temps avant que l'occasion de lui dire mon amour se retrouvât.

Le vieux Boccaferri était fort débraillé et à moitié ivre, ce qui lui arrivait toujours quand il ne l'était pas tout à fait. Célio, tout en se lavant la figure avec de la pâte de concombre, frappait du pied avec fureur.

— Oui, disait Boccaferri, je te le répéterai quand même tu devrais m'étrangler. C'est ta faute; tu as été *mauvais*, *archimauvais!* Je te savais bien *mauvais*, mais je ne te croyais pas encore capable d'être aussi *mauvais* que tu l'as été ce soir !

— Est-ce que je ne le sais pas que j'ai été *mauvais*, *mauvais* ivrogne que vous êtes? s'écria Célio en roulant sa serviette convulsivement pour la lancer à la figure du vieillard ; mais, en voyant paraître Cécilia, il atténua ce mouvement dramatique, et la serviette vint tomber à nos pieds. — Cécilia, reprit-il, délivre-moi de ton fléau de père; ce vieux fou m'apporte le coup de pied de l'âne. Qu'il me laisse tranquille, ou je le jette par la fenêtre !

Cette violence de Célio sentait si fort le cabotin, que j'en fus révolté; mais la paisible Cécilia n'en parut ni surprise ni émue. Comme une salamandre habituée à traverser le feu, comme un nautonier familiarisé avec la tempête, elle se glissa entre les deux antagonistes, prit leurs mains et les força à se joindre en disant : — Et pourtant vous vous aimez ! si mon père est fou ce soir, c'est de chagrin; si Célio est méchant, c'est qu'il est malheureux, mais il sait bien que c'est son malheur qui fait déraisonner son vieil ami.

39 DES DÉSERTES. Boccaferri se jeta au cou de Célio, et, le pressant dans ses bras: o Le ciel m'est témoin, s'écria-t-il, que je t'aime presque autant que ma propre fille !» Et il se mit à pleurer. Ces larmes venaient à la fois du cœur et de la bouteille. Célio haussa les épaules tout en l'embrassant. — C'est que, vois-tu , reprit le vieillard , toi , ta mère, les sœurs, ton jeune frère... je voudrais vous placer dans le ciel, avec une auréole, une couronne d'éclairs au front, comme des dieux !... Et voilà que tu fais un fiasco orribile pour ne m'avoir pas consulté ! Il déraisonna pendant quelques minutes, puis ses idées s'éclaircirent en parlant. Il dit d'excellentes choses sur l'amour de l'art, sur la personnalité mal entendue qui nuit à celle du talent. Il appelait cela \di personnalité de la personne. Il s'exprima d'abord en termes heurtés, bizarres, obscurs; mais, à mesure qu'il parlait, l'ivresse se dissipait : il devenait extraordinairement lucide, il trouvait même des formes agréables pour faire accepter sa critique au récalcitrant Célio. Il lui dit à peu près les mêmes choses, quant au fond , que j'avais dites à la duchesse ; mais il les dit autrement et mieux. Je vis qu'il pensait comme moi , ou plutôt que je pensais comme lui, et qu'il résumait devant moi ma propre pensée. Je n'avais jamais voulu faire attention aux paroles de ce vieillard , dont le désordre me répugnait. Je m'aperçus ce soir-là qu'il avait de l'intelligence, de la finesse, une grande science de la philosophie de l'art, et que, par moments il trouvait des mots qu'un homme de génie n'eût pas désavoués. Célio l'écoutait l'oreille basse , se défendant mal , et montrant, avec la naïveté généreuse qui lui était propre, qu'il était convaincu en dépit de lui-même. L'heure s'écoulait, on éteignait jusque dans les couloirs, et les portes du théâtre allaient se fermer. Boccaferri était

Digitized by Google

Boccaferri se jeta au cou de Célio, et, le pressant dans ses bras : « Le ciel m'est témoin, s'écria-t-il, que je t'aime presque autant que ma propre fille ! » Et il se mit à pleurer. Ces larmes venaient à la fois du cœur et de la bouteille. Célio haussa les épaules tout en l'embrassant.

— C'est que, vois-tu, reprit le vieillard, toi, ta mère, tes sœurs, ton jeune frère... je voudrais vous placer dans le ciel, avec une auréole, une couronne d'éclairs au front, comme des dieux !... Et voilà que tu fais un *fiasco orribile* pour ne m'avoir pas consulté !

Il déraisonna pendant quelques minutes, puis ses idées s'éclaircirent en parlant. Il dit d'excellentes choses sur l'amour de l'art, sur la personnalité mal entendue qui nuit à celle du talent. Il appelait cela la *personnalité de la personne*. Il s'exprima d'abord en termes heurtés, bizarres, obscurs ; mais, à mesure qu'il parlait, l'ivresse se dissipait : il devenait extraordinairement lucide, il trouvait même des formes agréables pour faire accepter sa critique au récalcitrant Célio. Il lui dit à peu près les mêmes choses, quant au fond, que j'avais dites à la duchesse ; mais il les dit autrement et mieux. Je vis qu'il pensait comme moi, ou plutôt que je pensais comme lui, et qu'il résumait devant moi ma propre pensée. Je n'avais jamais voulu faire attention aux paroles de ce vieillard, dont le désordre me répugnait. Je m'aperçus ce soir-là qu'il avait de l'intelligence, de la finesse, une grande science de la philosophie de l'art, et que, par moments il trouvait des mots qu'un homme de génie n'eût pas désavoués.

Célio l'écoutait l'oreille basse, se défendant mal, et montrant, avec la naïveté généreuse qui lui était propre, qu'il était convaincu en dépit de lui-même. L'heure s'écoulait, on éteignait jusque dans les couloirs, et les portes du théâtre allaient se fermer. Boccaferri était

 partout chez lui. Avec cette admirable insouciance qui est une grâce d'état pour les débauchés, il eût couché sur les planches ou bavardé jusqu'au jour sans s'aviser de la fatigue d'autrui plus que de la sienne propre. Cécilia le prit par le bras pour l'emmener, nous dit adieu dans la rue, et je me trouvai seul avec Célio, qui , se sentant trop agité pour dormir, voulut me reconduire jusr qu'à mon domicile. — Quand je pense, me disait-il , que je suis invité à souper ce soir dans dix maisons, et qu'à l'heure qu'il est, toutes mes connaissances sont censées me chercher pour me consoler ! Mais personne ne s'impatiente après moi , personne ne regrettera mon absence, et je n'ai pas un ami qui m'ait bien cherché, car j'étais dans la loge de Cécilia , et, en ne me trouvant pas dans la mienne, on n'essayait pas de savoir si j'étais de l'autre côté de la cloison. A travers cette cloison maudite, j'ai entendu des mots qui devront me faire réfléchir. « 11 est déjà parti ! Il est donc désespéré ! — Pauvre diable ! — Ma foi ! je m'en vais. — Je lui laisse ma carte. — J'aime autant l'avoir manqué ce soir, etc. » C'est ainsi que mes bons et fidèles amis se parlaient l'un à l'autre. Et je me tenais coi , enchanté de les entendre partir. Et votre duchesse ! qui devait m'envoyer prendre par son sigisbée avec sa voiture? Je n'ai pas eu la peine de refuser son thé. Vous en tenez pour cette duchesse, vous? Vous avez grand tort; c'est une dévergondée. Attendez d'avoir un fiasco dans votre art, et vous m'en direz des nouvelles. Au reste, celle-là ne m'a pas trompé. Dès le premier jour, j'ai vu qu'elle faisait passer son monde sous la toise, et que, pour avoir les grandes entrées chez elle, il fallait avoir son brevet de grand homme à la main. — Je ne sais, répondis-je, si c'est le dépit ou l'habi tude qui vous rend cynique, Célio; mais vousTétes, et Digilized by Google

partout chez lui. Avec cette admirable insouciance qui est une grâce d'état pour les débauchés, il eût couché sur les planches ou bavardé jusqu'au jour sans s'aviser de la fatigue d'autrui plus que de la sienne propre. Cécilia le prit par le bras pour l'emmener, nous dit adieu dans la rue, et je me trouvai seul avec Célio, qui, se sentant trop agité pour dormir, voulut me reconduire jusqu'à mon domicile.

— Quand je pense, me disait-il, que je suis invité à souper ce soir dans dix maisons, et qu'à l'heure qu'il est, toutes mes connaissances sont censées me chercher pour me consoler! Mais personne ne s'impatiente après moi, personne ne regrettera mon absence, et je n'ai pas un ami qui m'ait bien cherché, car j'étais dans la loge de Cécilia, et, en ne me trouvant pas dans la mienne, on n'essayait pas de savoir si j'étais de l'autre côté de la cloison. A travers cette cloison maudite, j'ai entendu des mots qui devront me faire réfléchir. « Il est déjà parti! Il est donc désespéré! — Pauvre diable! — Ma foi! je m'en vais. — Je lui laisse ma carte. — J'aime autant l'avoir manqué ce soir, etc. » C'est ainsi que mes bons et fidèles amis se parlaient l'un à l'autre. Et je me tenais coi, enchanté de les entendre partir. Et votre duchesse! qui devait m'envoyer prendre par son sigisbée avec sa voiture? Je n'ai pas eu la peine de refuser son thé. *Vous en tenez* pour cette duchesse, vous? Vous avez grand tort; c'est une dévergondée. Attendez d'avoir un *fiasco* dans votre art, et vous m'en direz des nouvelles. Au reste, celle-là ne m'a pas trompé. Dès le premier jour, j'ai vu qu'elle faisait passer son monde sous la toise, et que, pour avoir les grandes entrées chez elle, il fallait avoir son brevet de *grand homme* à la main.

— Je ne sais, répondis-je, si c'est le dépit ou l'habitude qui vous rend cynique, Célio; mais vous l'êtes, et

DES DESERTES. 41 c’est une tache en vous. A quoi bon un langage si acerbe ? Je ne voudrais pas qualifier de dévergondée une femme dont j’aurais à me plaindre. Or, comme je n’ai pas ce droit-là, et que je ne suis pas amoureux de la duchesse le moins du monde, je vous prie d’en parler froidement et poliment devant moi ; vous me ferez plaisir, et je vous estimerai davantage. — Écoutez , Salentini , reprit vivement Célio, vous êtes prudent , et vous louvoyez à travers le monde comme tant d’autres. Je ne crois pas que vous ayez raison ; du moins ce n’est pas mon système. Il faut être franc pour être fort, et moi, je veux exercer ma force à tout prix. Si vous n’êtes pas l’amant de la duchesse, c’est que vous ne l’avez pas voulu , car, pour mon compte, je sais que je l’aurais été, si cela eût été de mon goût. Je sais C6 qu’elle m’a dit de vous au premier mot de galanterie que je lui ai adressé (et je le faisais par manière d'amusement , par curiosité pure, je vous l’atteste) : je regardais une jolie esquisse que vous avez faite d’après elle et qu’elle a mise, richement encadrée, dans son boudoir. Je trouvais le portrait flatté, et je le lui disais, sans qu’elle s’en doutât , en insinuant que cette noble interprétation de sa beauté ne pouvait avoir été trouvée que par l’amour. « Parlez plus bas, me répondit-elle d’un air de mystère. J’ai bien du mal à tenir cet hommc-là en bride. » On sonna au même instant. «Âhl mon Dieu! dit-elle, c’est peulrêtre lui qui force ma porte; sortons d’ici. Je ne veux pas vous faire un ennemi, à la veille de débuter. — Oui, oui, répondis-je ironiquement; vous êtes si bonne pour moi , que vous le rendriez heureux rien que pour me préserver de sa haine. » Elle crut que c’était une déclaration , et , m’arrêtant sur le seuil de son boudoir : « Que dites-vous là? s’écria-t-elle ; si vous ne craignez rien pour vous, je ne crains pour moi que l’enDigilized by Google

c'est une tache en vous. A quoi bon un langage si acerbe ? Je ne voudrais pas qualifier de dévergondée une femme dont j'aurais à me plaindre. Or, comme je n'ai pas ce droit-là, et que je ne suis pas amoureux de la duchesse le moins du monde, je vous prie d'en parler froidement et poliment devant moi ; vous me ferez plaisir, et je vous estimerai davantage.

— Écoutez, Salentini, reprit vivement Célio, vous êtes prudent, et vous louvoyez à travers le monde comme tant d'autres. Je ne crois pas que vous ayez raison ; du moins ce n'est pas mon système. Il faut être franc pour être fort, et moi, je veux exercer ma force à tout prix. Si vous n'êtes pas l'amant de la duchesse, c'est que vous ne l'avez pas voulu, car, pour mon compte, je sais que je l'aurais été, si cela eût été de mon goût. Je sais ce qu'elle m'a dit de vous au premier mot de galanterie que je lui ai adressé (et je le faisais par manière d'amusement, par curiosité pure, je vous l'atteste) : je regardais une jolie esquisse que vous avez faite d'après elle et qu'elle a mise, richement encadrée, dans son boudoir. Je trouvais le portrait flatté, et je le lui disais, sans qu'elle s'en doutât, en insinuant que cette noble interprétation de sa beauté ne pouvait avoir été trouvée que par l'amour. « Parlez plus bas, me répondit-elle d'un air de mystère. J'ai bien du mal à tenir cet homme-là en bride. » On sonna au même instant. « Ah ! mon Dieu ! dit-elle, c'est peut-être lui qui force ma porte ; sortons d'ici. Je ne veux pas vous faire un ennemi, à la veille de débuter. — Oui, oui, répondis-je ironiquement ; vous êtes si bonne pour moi, que vous le rendriez heureux rien que pour me préserver de sa haine. » Elle crut que c'était une déclaration, et, m'arrêtant sur le seuil de son boudoir : « Que dites-vous là ? s'écria-t-elle ; si vous ne craignez rien pour vous, je ne crains pour moi que l'en-

(2 LE CHATEAU nui q u’ii me couse. Qu’il vienne, qu’il se fâche, restons ! » C’était charmant , n’est-ce pas, monsieur Salenlini? mais je ne restai point. J’attendais cette belle dame à l’épreuve de mon succès ou de ma chute. Si vous voulez venir avec moi chez elle, nous rirons. Tenez, voulez-vous? — ■ Non , Célio ; ce n’est pas avec les femmes que je veux faire de la force ; les coquettes surtout n’en valent pas la peine. L’ironie du dépit les flatte plus qu’elle ne les mortifie. Ma vengeance, si vengeance il y a, c’est la plus grande sérénité d’âme dans ma conduite avec celleci désormais. — Allons, vous êtes meilleur que moi. 11. est vrai que vous n’avez pas été chuté ce soir, ce qui est fort malsain, je vous jure, et crispe les nerfs horriblement; mais il me semble que vous êtes un calmant pour moi. Ne trouvez pas le mot blessant : un esprit qui nous calme est souvent un esprit qui nous domine, et il se peut que le calme soit la plus grande des forces de la nature. — C’est celle qui produit, lui dis-je. L’agitation, c’est l’orage qui dérange et bouleverse. — Comme vous voudrez, reprit-il ; il y a temps pour tout, et chaque chose a son usage. Peut-être que l’union de deux natures aussi opposées que la vôtre et la mienne ferait une force complète. Je veux devenir votre ami , je sens que j’ai besoin de vous, car vous saurez que je suis égoïste et que je ne commence rien sans me demander ce qui m’en reviendra ; mais c'est dans l’ordre intellectuel et moral que je cherche mes profits. Dans les choses matérielles, je suis presque aussi prodigue et insouciant que le vieux Boccaferri , lequel serait le premier des hommes, si le genre humain n’était pas la dernière des races. Tenez, il a raison , ce Boccaferri , et j’avais tort de ne pas vouloir supporter son insolence tout à l’heure. Il m’a dit la vérité. J'ai perdu la partie parce que j’étais Digilized by Google

nui qu'il me cause. Qu'il vienne, qu'il se fâche, restons ! » C'était charmant, n'est-ce pas, monsieur Salentini? mais je ne restai point. J'attendais cette belle dame à l'épreuve de mon succès ou de ma chute. Si vous voulez venir avec moi chez elle, nous rirons. Tenez, voulez-vous?

— Non, Célio; ce n'est pas avec les femmes que je veux faire de la force ; les coquettes surtout n'en valent pas la peine. L'ironie du dépit les flatte plus qu'elle ne les mortifie. Ma vengeance, si vengeance il y a, c'est la plus grande sérénité d'âme dans ma conduite avec celle-ci désormais.

— Allons, vous êtes meilleur que moi. Il est vrai que vous n'avez pas été *chuté* ce soir, ce qui est fort malsain, je vous jure, et crispe les nerfs horriblement; mais il me semble que vous êtes un calmant pour moi. Ne trouvez pas le mot blessant : un esprit qui nous calme est souvent un esprit qui nous domine, et il se peut que le calme soit la plus grande des forces de la nature.

— C'est celle qui produit, lui dis-je. L'agitation, c'est l'orage qui dérange et bouleverse.

— Comme vous voudrez, reprit-il ; il y a temps pour tout, et chaque chose a son usage. Peut-être que l'union de deux natures aussi opposées que la vôtre et la mienne ferait une force complète. Je veux devenir votre ami, je sens que j'ai besoin de vous, car vous saurez que je suis égoïste et que je ne commence rien sans me demander ce qui m'en reviendra ; mais c'est dans l'ordre intellectuel et moral que je cherche mes profits. Dans les choses matérielles, je suis presque aussi prodigue et insouciant que le vieux Boccaferri, lequel serait le premier des hommes, si le genre humain n'était pas la dernière des races. Tenez, il a raison, ce Boccaferri, et j'avais tort de ne pas vouloir supporter son insolence tout à l'heure. Il m'a dit la vérité. J'ai perdu la partie parce que j'étais

DES DESERTES. 43 au-dessous de moi-même. Là-dessus, j'étais d'accord avec lui ; mais j'ai été au-dessous de mon propre talent , et j'ai manqué d'inspiration parce que jusqu'ici j'ai fait fausse route. Un talent sain et dispos est toujours prêt pour l'inspiration. Le mien est malade, et il faut que je le remette au régime. Voilà 'pourquoi je suivrai son conseil et n'écoulerai pas celui que votre politesse me donnait. Je ne tenterai pas une seconde épreuve avant de m'être retrempé. Il faut que je sois à l'abri de ces défaillances soudaines, et pour cela je dois envisager autrement la philosophie de mon art. Il faut que je revienne aux leçons de ma mère, que je n'ai pas voulu suivre, mais que je garde écrites en caractères sacrés dans mon souvenir. Ce soir, le vieux Boccaferri a parlé comme elle, et la paisible Cécilia... cette froide artiste qui n'a jamais ni blâme ni éloge pour ce qui l'entoure, oui, oui , la vieille Cécilia a glissé, comme point d'orgue aux théories de son père, deux ou trois mots qui m'ont fait une grande impression , bien que je n'aie pas eu l'air de les entendre. — Pourquoi l'appelez-vous la vieille Cécilia, mon cher Célio? Elle n'a que bien peu d'années de plus que vous et moi. — Oh ! c'est une manière de dire, une habitude d'enfance, un terme d'amitié, si vous voulez. Je l'appelle mon, vieux fer. C'est un sobriquet tiré de son nom , et qui no la fâche pas. Elle a toujours été en avant de son âge, triste, raisonnable et prudente. Quand j'étais enfant, j'ai joué quelquefois avec elle dans les grands corridors des vieux palais; elle me cédait toujours, ce qui me la faisait croire aussi vieille que ma bonne, quoiqu'elle fût alors une jolie fille. Nous ne nous sommes bien connus et rencontrés souvent que depuis la mort de ma mère, c'est-à-dire depuis qu'elle est au théâtre et que je suis Digitized by Google

au-dessous de moi-même. Là-dessus, j'étais d'accord avec lui ; mais j'ai été au-dessous de mon propre talent, et j'ai manqué d'inspiration parce que jusqu'ici j'ai fait fausse route. Un talent sain et dispos est toujours prêt pour l'inspiration. Le mien est malade, et il faut que je le remette au régime. Voilà pourquoi je suivrai son conseil et n'écouterai pas celui que votre politesse me donnait. Je ne tenterai pas une seconde épreuve avant de m'être retrempé. Il faut que je sois à l'abri de ces défaillances soudaines, et pour cela je dois envisager autrement la philosophie de mon art. Il faut que je revienne aux leçons de ma mère, que je n'ai pas voulu suivre, mais que je garde écrites en caractères sacrés dans mon souvenir. Ce soir, le vieux Boccaferri a parlé comme elle, et la paisible Cécilia... cette froide artiste qui n'a jamais ni blâme ni éloge pour ce qui l'entoure, oui, oui, la *vieille* Cécilia a glissé, comme point d'orgue aux théories de son père, deux ou trois mots qui m'ont fait une grande impression, bien que je n'aie pas eu l'air de les entendre.

— Pourquoi l'appelez-vous la *vieille* Cécilia, mon cher Célio? Elle n'a que bien peu d'années de plus que vous et moi.

— Oh! c'est une manière de dire, une habitude d'enfance, un terme d'amitié, si vous voulez. Je l'appelle *mon vieux fer*. C'est un sobriquet tiré de son nom, et qui ne la fâche pas. Elle a toujours été en avant de son âge, triste, raisonnable et prudente. Quand j'étais enfant, j'ai joué quelquefois avec elle dans les grands corridors des vieux palais; elle me cédait toujours, ce qui me la faisait croire aussi vieille que ma bonne, quoiqu'elle fût alors une jolie fille. Nous ne nous sommes bien connus et rencontrés souvent que depuis la mort de ma mère, c'est-à-dire depuis qu'elle est au théâtre et que je suis

U LB CHÜlTEAU sorti du nid où j’ai été couvé si longtemps et avec tant d’amour. J’ai déjà pas mal couru le monde depuis deux ans. J’étais arriéré en fait d’expérience; j’étais avide d’en acquérir, et je me suis dénoué vite. Le furieux besoin que j’avais de vivre par moi-même m’a étourdi d’abord sur ma douleur, car j’avais une mère telle qu’aucun homme n’en a eu une semblable. Elle me portait encore dans son cœur, dans son esprit, dans ses bras, sans s’apercevoir que j’avais vingt-deux ans, et moi je ne m’en apercevais pas non plus, tant je me trouvais bien ainsi; mais elle partie pour le ciel , j’ai voulu courir, bâtir, posséder sur la terre. Déjà je suis fatigué, et j’ai encore les mains vides. C’est maintenant que je sens réellement que ma mère me manque ; c’est maintenant que je la pleure, que je crie après elle dans la solitude de mes pensées... Eh bienl dans cette solitude effrayante toujours, navrante parfois pour un homme habitué à l’amour exclusif et passionné d’une mère, il y a un être qui me fait encore un peu de bien et auprès duquel je respire de toute la longueur de mon haleine, c’est la Boccaferri. Voyez-vous, Salentini, je vais vous dire une chose qui vous étonnera ; mais pesez-la, et vous la comprendrez : je n’aime pas les femmes, je les déteste, et je suis affreusement méchant avec elles. J’en excepte une seule, la Boccaferri , parce que, seule, elle ressemble par certains côtés à ma mère, à la femme qui est cause de mon aversion pour toutes les autres; comprenez-vous cela? — Parfaitement, Célio. Votre mère ne vivait que pour vous, et vous vous étiez habitué à la société d’une femme qui vous aimait plus qu’elle-méme... Ah ! vous ne savez pas à qui vous parlez, Célio, et quelles souffrances tout opposées ce nom de mère réveille dans mon cœur 1 Plus mon enfance a différé de la vôtre, mieux je vous comprends, ô enfant gâté, insolent et beau comme le bonDigilized by Google

sorti du nid où j'ai été couvé si longtemps et avec tant d'amour. J'ai déjà pas mal couru le monde depuis deux ans. J'étais arriéré en fait d'expérience; j'étais avide d'en acquérir, et je me suis dénoué vite. Le furieux besoin que j'avais de vivre par moi-même m'a étourdi d'abord sur ma douleur, car j'avais une mère telle qu'aucun homme n'en a eu une semblable. Elle me portait encore dans son cœur, dans son esprit, dans ses bras, sans s'apercevoir que j'avais vingt-deux ans, et moi je ne m'en apercevais pas non plus, tant je me trouvais bien ainsi; mais elle partie pour le ciel, j'ai voulu courir, bâtir, posséder sur la terre. Déjà je suis fatigué, et j'ai encore les mains vides. C'est maintenant que je sens réellement que ma mère me manque; c'est maintenant que je la pleure, que je crie après elle dans la solitude de mes pensées... Eh bien! dans cette solitude effrayante toujours, navrante parfois pour un homme habitué à l'amour exclusif et passionné d'une mère, il y a un être qui me fait encore un peu de bien et auprès duquel je respire de toute la longueur de mon haleine, c'est la Boccaferri. Voyez-vous, Salentini, je vais vous dire une chose qui vous étonnera; mais pesez-la, et vous la comprendrez : je n'aime pas les femmes, je les déteste, et je suis affreusement méchant avec elles. J'en excepte une seule, la Boccaferri, parce que, seule, elle ressemble par certains côtés à ma mère, à la femme qui est cause de mon aversion pour toutes les autres; comprenez-vous cela?

— Parfaitement, Célio. Votre mère ne vivait que pour vous, et vous vous étiez habitué à la société d'une femme qui vous aimait plus qu'elle-même... Ah! vous ne savez pas à qui vous parlez, Célio, et quelles souffrances tout opposées ce nom de mère réveille dans mon cœur! Plus mon enfance a différé de la vôtre, mieux je vous comprends, ô enfant gâté, insolent et beau comme le bon-

DES DESERTES. 45 heur I Aussi tant qu'a duré votre virginale inexpérience, vous avez cru que la femme était l'idéal du dévouement, que l'amour de la femme était le bien suprême pour l'homme ; enfin, 'qu'une femme ne servait qu'à nous serN vir, à nous adorer, à nous garantir, à écarter do nous le danger, le mal, la peine, le souci, et jusqu'à l'ennui, n'est-ce pas? — Oui, oui , c'est cela, s'écria Célio en s'arrêtant et er regardant le ciel. L'amour d'une femme, c'était, dans mon attente, la lumière splendide et palpitante d'une étoile qui ne défaille et ne pâlit jamais Ma mère m'aimait comme un astre verse le feu qui féconde. Auprès d'elle, j'étais une plante vivace, une fleur aussi pure que la rosée dont elle me nourrissait. Je n'avais pas une mauvaise pensée, pas un doute, pas un désir. Je ne me donnais pas la peine de vivre par moi-même dans les moments où la vie eût pu me fatiguer. Elle souffrait pourtant; elle mourait, rongée par un chagrin secret, et moi, misérable , je ne le voyais pas. Si je l'interrogeais à cet égard, je me laissais rassurer par ses réponses ; je croyais à son divin sourire Je la tenais un matin inanimée dans mes bras ; je la rapportais dans sa maison la croyant évanouie... Elle était morte, morte ! et j'embrassais son cadavre... Célio s'assit sur le parapet d'un pont que nous traversions en ce moment-là. Un cri de désespoir et de terreur s'échappa de sa poitrine, comme si une apparition eût passé devant lui. Je vis bien que ce pauvre enfant ne savait pas souffrir. Je craignis que ce souvenir réveillé et envenimé par son récent désastre ne devînt trop violent pour ses nerfs ; je le pris par le bras, je l'emmenai. •— Vous comprenez, me dit-il en reprenant le fil de ses idées, comment et pourquoi je suis égoïste; je ne pouvais pas être autrement, et vous comprenez aussi pourquoi je 3. Digitized by Google

heur ! Aussi tant qu'a duré votre virginale inexpérience, vous avez cru que la femme était l'idéal du dévouement, que l'amour de la femme était le bien suprême pour l'homme ; enfin, qu'une femme ne servait qu'à nous servir, à nous adorer, à nous garantir, à écarter de nous le danger, le mal, la peine, le souci, et jusqu'à l'ennui, n'est-ce pas?

— Oui, oui, c'est cela, s'écria Célio en s'arrêtant et en regardant le ciel. L'amour d'une femme, c'était, dans mon attente, la lumière splendide et palpitante d'une étoile qui ne défaille et ne pâlit jamais. Ma mère m'aimait comme un astre verse le feu qui féconde. Auprès d'elle, j'étais une plante vivace, une fleur aussi pure que la rosée dont elle me nourrissait. Je n'avais pas une mauvaise pensée, pas un doute, pas un désir. Je ne me donnais pas la peine de vivre par moi-même dans les moments où la vie eût pu me fatiguer. Elle souffrait pourtant ; elle mourait, rongée par un chagrin secret, et moi, misérable, je ne le voyais pas. Si je l'interrogeais à cet égard, je me laissais rassurer par ses réponses ; je croyais à son divin sourire..... Je la tenais un matin inanimée dans mes bras ; je la rapportais dans sa maison la croyant évanouie... Elle était morte, morte ! et j'embrassais son cadavre...

Célio s'assit sur le parapet d'un pont que nous traversions en ce moment-là. Un cri de désespoir et de terreur s'échappa de sa poitrine, comme si une apparition eût passé devant lui. Je vis bien que ce pauvre enfant ne savait pas souffrir. Je craignis que ce souvenir réveillé et envenimé par son récent désastre ne devînt trop violent pour ses nerfs ; je le pris par le bras, je l'emmenai.

— Vous comprenez, me dit-il en reprenant le fil de ses idées, comment et pourquoi je suis égoïste ; je ne pouvais

LE CHÂTEAU ie suis devenu haineux et colère aussitôt qu'en cherchant l'amour et l'amitié dans le commerce de mes semblables, je me suis heurté et brisé contre des égoïsmes pareils au mien. Les femmes que j'ai rencontrées "(et je commence à croire que toutes sont ainsi) n'aiment qu'elles-mêmes, ou, si elles nous aiment un peu, c'est par rapport à elles, à cause de la satisfaction que nous donnons à leurs ap> pétits de vanité ou de libertinage. Que nous ne leur soyons plus bons à rien , elles nous brisent et nous marchent sur la figure, et vous voudriez que j'eusse du respect pour ces créatures ambitieuses ou sensuelles , qui remarquent que je suis beau et que je pourrais bien avoir de l'avenir! Ohl ma mère m'eùt aimé bossu et idiot! mais les autres!... Essayez, essayez d'y croire, Salen-* tini, et vous verrez ! — Mon cher Célio, vous avez raison en général ; mais, en faveur des exceptions possibles, vous ne devriez pas tant vous hâter de tout maudire. Moi qui n'ai jamais été gâté , et qui n'ai encore été aimé de personne, j'espère encore, j'attends toujours. — Vous n'avez jamais été aimé de personne?... Vous a'avez pas eu de mère ?... ou la vôtre ne valait pas mieux que vos maîtresses? Pauvre garçon ! En ce cas, vous avez toujours été seul avec vous-mème, et il n'y a point de plus terrible tête-à-tête. Ah ! je voudrais être aimant, Salentini , je vous aimerais , car ce doit être un grand bonheur que de pouvoir faire le bonheur d'un autre ! — Étrange cœur que vous êtes, Célio ! Je ne vous comprends pas encore ; mais je veux vous connaître, car U me semble qu'en dépit de vos contradictions et de votre inconséquence, en dépit de votre prétention à la haine, à l'égoïsme, à la dureté, il y a en vous quelque chose de l'âme qui vous a versé ses trésors. — Quelque chose de ma mère? je ne le crois pas. Elle

Digilized by Google

suis devenu haineux et colère aussitôt qu'en cherchant l'amour et l'amitié dans le commerce de mes semblables, je me suis heurté et brisé contre des égoïsmes pareils au mien. Les femmes que j'ai rencontrées (et je commence à croire que toutes sont ainsi) n'aiment qu'elles-mêmes, ou, si elles nous aiment un peu, c'est par rapport à elles, à cause de la satisfaction que nous donnons à leurs appétits de vanité ou de libertinage. Que nous ne leur soyons plus bons à rien, elles nous brisent et nous marchent sur la figure, et vous voudriez que j'eusse du respect pour ces créatures ambitieuses ou sensuelles, qui remarquent que je suis beau et que je pourrais bien avoir de l'avenir! Oh! ma mère m'eût aimé bossu et idiot! mais les autres!... Essayez, essayez d'y croire, Salentini, et vous verrez!

— Mon cher Célio, vous avez raison en général; mais, en faveur des exceptions possibles, vous ne devriez pas tant vous hâter de tout maudire. Moi qui n'ai jamais été gâté, et qui n'ai encore été aimé de personne, j'espère encore, j'attends toujours.

— Vous n'avez jamais été aimé de personne?... Vous n'avez pas eu de mère?... ou la vôtre ne valait pas mieux que vos maîtresses? Pauvre garçon! En ce cas, vous avez toujours été seul avec vous-même, et il n'y a point de plus terrible tête-à-tête. Ah! je voudrais être aimant, Salentini, je vous aimerais, car ce doit être un grand bonheur que de pouvoir faire le bonheur d'un autre!

— Étrange cœur que vous êtes, Célio! Je ne vous comprends pas encore; mais je veux vous connaître, car il me semble qu'en dépit de vos contradictions et de votre inconséquence, en dépit de votre prétention à la haine, à l'égoïsme, à la dureté, il y a en vous quelque chose de l'âme qui vous a versé ses trésors.

DES DÉSERTES. tt étaitsi humble dans sa grandeur, cette âme incomparable, qu'elle craignait toujours de détruire mon individualité en y substituant la sienne. Elle me développait dans le sens que je lui manifestai^, elle me prenait tel que je suis, sans se douter que je puisse être mauvais. Ah ! c'est là aimer, et ce n'est pas ainsi que nos maîtresses nous aiment, convenez-en. — Comment se fait-il que, comprenant si bien la grandeur et la beauté du dévouement dans l'amour, vous ne le sentiez pas vivre ou germer dans votre propre sein? — Et vous , Salentini , répondit-il en m'arrêtant avec vivacité, que portez-vous ou que couvez-vous dans votre âme? Est-ce le dévouement aux autres ? non, c'est le dévouement à vous-même, car vous êtes artiste. Soyez sincère, je ne suis pas de ceux qui se paient des mots sonores vulgairement appelés blagues de sentiment. — Vous me faites trembler, Célio, lui dis-je, et, en me pénétrant d'un examen si froid, vous me feriez douter de moi-même. Laissez-moi jusqu'à demain pour vous répondre, car me voici à ma porte, et je crains que vous ne soyez fatigué. Où demeurez-vous, et à quelle heure secouez-vous les pavots du sommeil? — Le sommeil 1 encore une blague! répondit-il; je suis toujours éveillé. Venez me demander à déjeuner aussitôt que vous voudrez. Voilà ma carte. Il ralluma son cigare au mien, et s'éloigna. V. DÉPIT. J'étais fatigué, et pourtant je ne pus dormir. Je comptai les heures sans réussir à résumer les émotions do ma soirée et à conclure avec moi-même. Il n'y avait qu'une chose certaine pour moi , c'est que je n'aimais plus la Digitized by Google

était si humble dans sa grandeur, cette âme incomparable, qu'elle craignait toujours de détruire mon individualité en y substituant la sienne. Elle me développait dans le sens que je lui manifestais, elle me prenait tel que je suis, sans se douter que je puisse être mauvais. Ah! c'est là aimer, et ce n'est pas ainsi que nos maîtresses nous aiment, convenez-en.

— Comment se fait-il que, comprenant si bien la grandeur et la beauté du dévouement dans l'amour, vous ne le sentiez pas vivre ou germer dans votre propre sein?

— Et vous, Salentini, répondit-il en m'arrêtant avec vivacité, que portez-vous ou que couvez-vous dans votre âme? Est-ce le dévouement aux autres? non, c'est le dévouement à vous-même, car vous êtes artiste. Soyez sincère, je ne suis pas de ceux qui se paient des mots sonores vulgairement appelés *blagues* de sentiment.

— Vous me faites trembler, Célio, lui dis-je, et, en me pénétrant d'un examen si froid, vous me feriez douter de moi-même. Laissez-moi jusqu'à demain pour vous répondre, car me voici à ma porte, et je crains que vous ne soyez fatigué. Où demeurez-vous, et à quelle heure secouez-vous les pavots du sommeil?

— Le sommeil! encore une *blague!* répondit-il; je suis toujours éveillé. Venez me demander à déjeuner aussitôt que vous voudrez. Voilà ma carte.

Il ralluma son cigare au mien, et s'éloigna.

## V.

### DÉPIT.

J'étais fatigué, et pourtant je ne pus dormir. Je comptai les heures sans réussir à résumer les émotions de ma soirée et à conclure avec moi-même. Il n'y avait qu'une chose certaine pour moi, c'est que je n'aimais plus la

48 LE CHÂTEAU duchesse , et que j'avais failli faire une lourde école en m'attachant à elle ; mais une âme blessée cherche vite une autre blessure pour effacer celle qui mortifie l'amourpropre, et j'éprouvais un besoin d'aimer qui me donnait la fièvre. Pour la première fois, je n'étais plus le maître absolu de ma volonté ; j'étais impatient du lendemain. Depuis douze heures , j'étais entré dans une nouvelle phase de ma vie , et , ne me reconnaissant plus, je me crus malade. Je ne l'avais jamais été, ma santé avait fait ma force ; je m'étais développé dans un équilibre inappréciable. J'eus peur en me sentant le pouls légèrement agité. Je sautai à bas de mon lit ; je me regardai dans une glace, et je me mis à rire. Je rallumai ma lampe, je taillai un crayon, je jetai sur un bout de papier les idées qui me vinrent. Je fis une composition qui me plut, quoique ce fût une mauvaise composition. C'était un homme assis entre son bon et son mauvais ange. Le bon ange était distrait et comme pris de sollicitude pour un passant auquel le mauvais ange faisait des agaceries dans le même moment. Entre ces deux anges, le personnage principal délaissé, et ne comptant ni sur l'un ni sur l'autre, regardait en souriant une fleur qui personnifiait pour lui la nature. Cette allégorie n'avait pas le sens commun, mais elle avait une signification pour moi seul. Je me crus vainqueur de mon angoisse; je me recouchai, je m'assoupis, j'eus le cauchemar : je rêvai que j'égorgeais Célio. Je quittai mon lit décidément , je m'habillai aux premières lueurs de l'aube ; j'allai faire un tour de promenade sur les remparts, et , quand le soleil fut levé, je gagnai le logis de Célio. Célio ne s'était pas couché , je le trouvai écrivant des lettres. — Vous n'avez pas doripi, me dit-il, et voua êtes Digitized by Google

duchesse, et que j'avais failli faire une lourde école en m'attachant à elle; mais une âme blessée cherche vite une autre blessure pour effacer celle qui mortifie l'amour-propre, et j'éprouvais un besoin d'aimer qui me donnait la fièvre. Pour la première fois, je n'étais plus le maître absolu de ma volonté; j'étais impatient du lendemain. Depuis douze heures, j'étais entré dans une nouvelle phase de ma vie, et, ne me reconnaissant plus, je me crus malade.

Je ne l'avais jamais été, ma santé avait fait ma force; je m'étais développé dans un équilibre inappréciable. J'eus peur en me sentant le pouls légèrement agité. Je sautai à bas de mon lit; je me regardai dans une glace, et je me mis à rire. Je rallumai ma lampe, je taillai un crayon, je jetai sur un bout de papier les idées qui me vinrent. Je fis une composition qui me plut, quoique ce fût une mauvaise composition. C'était un homme assis entre son bon et son mauvais ange. Le bon ange était distrait et comme pris de sollicitude pour un passant auquel le mauvais ange faisait des agaceries dans le même moment. Entre ces deux anges, le personnage principal délaissé, et ne comptant ni sur l'un ni sur l'autre, regardait en souriant une fleur qui personnifiait pour lui la nature. Cette allégorie n'avait pas le sens commun, mais elle avait une signification pour moi seul. Je me crus vainqueur de mon angoisse; je me recouchai, je m'assoupis, j'eus le cauchemar : je rêvai que j'égorgeais Célio.

Je quittai mon lit décidément, je m'habillai aux premières lueurs de l'aube; j'allai faire un tour de promenade sur les remparts, et, quand le soleil fut levé, je gagnai le logis de Célio.

Célio ne s'était pas couché, je le trouvai écrivant des lettres. — Vous n'avez pas dormi, me dit-il, et vous êtes

DES DÉSERTES. i9 fatigué pour avoir essayé de dormir? J'ai fait mieux que vous ; j'ai passé la nuit dehors. Quand on est excité, il faut s'exciter davantage ; c'est le moyen d'en 6nir plus vite. — Fi ! Célio, dis-je en riant, vous me scandalisez. ■— Il n'y a pas de quoi, reprit-il, car j'ai passé la nuit sagement à causer et à écrire avec la plus honnête des femmes. — Qui ? mademoiselle Boccaferri? — Eh! pourquoi devinez-vous? Est-ce que.... mais il serait trop tard, elle est partie. — Partie ! — Ah 1 vous pâlissez? Tiens, tiens! je ne m'étais pas aperçu de cela ; il est vrai que j'étais tout plongé en moimême hier soir. Mais écoutez : en vous quittant cette nuit, j'étais de fort mauvaise humeur contre vous. J'aurais causé encore deux heures avec plaisir, et vous me disiez d'aller me reposer, ce qui voulait dire que vous aviez assez de moi. Résolu à causer jusqu'au grand jour, n'importe avec qui, j'allai droit chéz le vieux Boccaferri. Je sais qu'il ne dort jamais de manière, même quand il a bu, à ne pas s'éveiller tout d'un coup le plus honnêtement du monde et parfaitement lucide. Je vois de la lumière à sa fenêtre, je frappe, je le trouve debout causant avec sa fille, lis accourent à moi, m'embrassent et me montrent une lettre qui était arrivée chez eux pendant la soirée et qu'ils venaient d'ouvrir en rentrant. Ce que contenait cette lettre , je ne puis vous le dire , vous le saurez plus tard; c'est un secret important pour eux , et j'ai donné ma parole de n'en parler à qui que ce soit. Je les ai aidés à faire leurs paquets ; je me suis chargé d'arranger ici leurs affaires avec le théâtre ; j'ai causé des miennes avec Cécilia, pendant que le vieux allait chercher une voiture. Bref, il y a une heure que je les y ai Digitized by Google

fatigué pour avoir essayé de dormir? J'ai fait mieux que vous; j'ai passé la nuit dehors. Quand on est excité, il faut s'exciter davantage; c'est le moyen d'en finir plus vite.

— Fi! Célio, dis-je en riant, vous me scandalisez.

— Il n'y a pas de quoi, reprit-il, car j'ai passé la nuit sagement à causer et à écrire avec la plus honnête des femmes.

— Qui? mademoiselle Boccaferri?

— Eh! pourquoi devinez-vous? Est-ce que.... mais il serait trop tard, elle est partie.

— Partie!

— Ah! vous pâlissez? Tiens, tiens! je ne m'étais pas aperçu de cela; il est vrai que j'étais tout plongé en moi-même hier soir. Mais écoutez : en vous quittant cette nuit, j'étais de fort mauvaise humeur contre vous. J'aurais causé encore deux heures avec plaisir, et vous me disiez d'aller me reposer, ce qui voulait dire que vous aviez assez de moi. Résolu à causer jusqu'au grand jour, n'importe avec qui, j'allai droit chéz le vieux Boccaferri. Je sais qu'il ne dort jamais de manière, même quand il a bu, à ne pas s'éveiller tout d'un coup le plus honnêtement du monde et parfaitement lucide. Je vois de la lumière à sa fenêtre, je frappe, je le trouve debout causant avec sa fille. Ils accourent à moi, m'embrassent et me montrent une lettre qui était arrivée chez eux pendant la soirée et qu'ils venaient d'ouvrir en rentrant. Ce que contenait cette lettre, je ne puis vous le dire, vous le saurez plus tard; c'est un secret important pour eux, et j'ai donné ma parole de n'en parler à qui que ce soit. Je les ai aidés à faire leurs paquets; je me suis chargé d'arranger ici leurs affaires avec le théâtre; j'ai causé des miennes avec Cécilia, pendant que le vieux allait chercher une voiture. Bref, il y a une heure que je les y ai

SO LE CHATEAU VUS monter et sortir de la ville. A présent me voilà ré* glant leurs comptes, en attendant que j'aille à la direc* tion théâtrale pour dégager la Cécilia de toutes poursuites. Ne me questionnez pas, puisque j'ai la bouche scellée; mais je vous prie de remarquer que je suis fort actif et fort joyeux ce matin , que je ne songe pas à ménager la fraîcheur de ma voix, enfin que je fais du dévouement pour mes amis, ni plus ni moins qu'un simple épicier. Que cela ne vous émerveille pas trop ! je suis obligeant, parce que je suis actif, et qu'au lieu de me coûter, cela m'occupe et m'amuse, voilà tout. — Vous no pouvez même pas me dire vers quelle contrée ils se dirigent! — Pas même cela. C'est bien cruel, n'est-ce pas? Prenez-vous-en à la Boccâferri, qui n'a pas fait d'exception en votre faveur au silence qu'elle m'imposait , tant les femmes sont ingrates et perverses ! — J'avais cru que vous, vous faisiez une exception en faveur de mademoiselle Boccâferri dans vos anathèmes contre son sexe? — Parlons-nous sérieusement? Oui, certes, elle est une exception, et je le proclame. C'est une femme honnête; mais pourquoi? Parce qu'elle n'est point belle. — Vous êtes bien persuadé qu'elle n'est pas belle? repris-je avec feu ; vous parlez comme un comédien , mais non comme un artiste. Moi, je suis peintre, je m'y connais, et je vous dis qu'elle est plus belle que la duchesse de X..., qui a tant de réputation, et que la prima donna actuelle, dont on fait tant de bruit. Je m'attendais à des plaisanteries ou à des négations de la part de Célio. II ne me répondit rien, changea de vêtements, et m'emmena déjeuner. Chemin faisant, il me dit brusquement : — Vous avez parfaitement raison, elle est plus belle qu'aucune femme au monde.
Seulement Digiiized by Google

vus monter et sortir de la ville. A présent me voilà réglant leurs comptes, en attendant que j'aille à la direction théâtrale pour dégager la Cécilia de toutes poursuites. Ne me questionnez pas, puisque j'ai la bouche scellée; mais je vous prie de remarquer que je suis fort actif et fort joyeux ce matin, que je ne songe pas à ménager la fraîcheur de ma voix, enfin que je fais du dévouement pour mes amis, ni plus ni moins qu'un simple épicier. Que cela ne vous émerveille pas trop ! je suis *obligeant*, parce que je suis actif, et qu'au lieu de me coûter, cela m'occupe et m'amuse, voilà tout.

— Vous ne pouvez même pas me dire vers quelle contrée ils se dirigent !

— Pas même cela. C'est bien cruel, n'est-ce pas? Prenez-vous-en à la Boccáferri, qui n'a pas fait d'exception en votre faveur au silence qu'elle m'imposait, tant les femmes sont ingrates et perverses !

— J'avais cru que vous, vous faisiez une exception en faveur de mademoiselle Boccaferri dans vos anathèmes contre son sexe?

— Parlons-nous sérieusement? Oui, certes, elle est une exception, et je le proclame. C'est une femme honnête; mais pourquoi? Parce qu'elle n'est point belle.

— Vous êtes bien persuadé qu'elle n'est pas belle? repris-je avec feu; vous parlez comme un comédien, mais non comme un artiste. Moi, je suis peintre, je m'y connais, et je vous dis qu'elle est plus belle que la duchesse de X..., qui a tant de réputation, et que la prima donna actuelle, dont on fait tant de bruit.

Je m'attendais à des plaisanteries ou à des négations de la part de Célio. Il ne me répondit rien, changea de vêtements, et m'emmena déjeuner. Chemin faisant, il me dit brusquement : — Vous avez parfaitement raison, elle est plus belle qu'aucune femme au monde. Seulement

DES DÉSERTES. 51 j’avais la mauvaise honte de le nier, parce que je croyais être le seul à m’en apercevoir. — Vous parlez comme un possesseur, Célio, comme un amant. — Moi ! s’écria-t-il en tournant son visage vers le mien avec assurance, je ne le suis pas, je ne l’ai jamais été, et je ne le serai jamais ! — D’où vient que vous ne désirez pas l’être? — Do ce que je la respecte et veux l’aimer toujours, de ce qu’elle a été la protégée de ma mère qui l’estimait, de ce qu’elle est, après moi (et peut-être autant que moi), le cœur qui a le mieux compris, le mieux aimé, le mieux pleuré ma mère. Oh ! ma vieille Cécilia , jamais ! c’est une tête sacrée, et c’est la seule tête portant un bonnet sur laquelle je ne voudrais pas mettre le pied. — Toujours étrange et inconséquent, Célio!.... Vous reconnaissez qu’elle est respectable et adorable, et vous méprisez tant votre propre amour, que vous'l’en préservez comme d’une souillure ! Vous ne pouvez donc que flétrir et dégrader ce que votre souffle atteint! Quel homme ou quel diable êtes-vous? Mais, permettez-moi de vous le dire et d’employer un des mots crus que vous aimez, ceci me parait de la blague, une prétention au méphistophélisme, que votre âge et votre expérience ne peuvent pas encore justifier. Bref, je ne vous crois pas. Vous voulez m’étonner, faire le fort, l’invincible, le satanique; mais, tout bonnement, vous êtes un honnête jeune homme, un peu libertin, un peu taquin, un peu fànfa-j ron... pas assez pourtant pour ne pas comprendre qu’il faut épouser une honnête fille quand on l’a séduite ; et comme vous êtes trop jeune ou trop ambitieux pour vous décider si tôt à un mariage si modeste, vous ne voulez pas faire la cour à mademoiselle Boccaferri. — > Plût au ciel que je fusse ainsi ! dit Célio sans monDigitized by Google

j'avais la mauvaise honte de le nier, parce que je croyais être le seul à m'en apercevoir.

— Vous parlez comme un possesseur, Célio, comme un amant.

— Moi ! s'écria-t-il en tournant son visage vers le mien avec assurance, je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été, et je ne le serai jamais !

— D'où vient que vous ne désirez pas l'être ?

— De ce que je la respecte et veux l'aimer toujours, de ce qu'elle a été la protégée de ma mère qui l'estimait, de ce qu'elle est, après moi (et peut-être autant que moi), le cœur qui a le mieux compris, le mieux aimé, le mieux pleuré ma mère. Oh ! ma *vieille* Cécilia, jamais ! c'est une tête sacrée, et c'est la seule tête portant un bonnet sur laquelle je ne voudrais pas mettre le pied.

— Toujours étrange et inconséquent, Célio !.... Vous reconnaissez qu'elle est respectable et adorable, et vous méprisez tant votre propre amour, que vous l'en préservez comme d'une souillure ! Vous ne pouvez donc que flétrir et dégrader ce que votre souffle atteint ! Quel homme ou quel diable êtes-vous ? Mais, permettez-moi de vous le dire et d'employer un des mots crus que vous aimez, ceci me paraît de la *blague*, une prétention au *méphistophélisme*, que votre âge et votre expérience ne peuvent pas encore justifier. Bref, je ne vous crois pas. Vous voulez m'étonner, faire le fort, l'invincible, le satanique ; mais, tout bonnement, vous êtes un honnête jeune homme, un peu libertin, un peu taquin, un peu fanfaron... pas assez pourtant pour ne pas comprendre qu'il faut épouser une honnête fille quand on l'a séduite ; et comme vous êtes trop jeune ou trop ambitieux pour vous décider si tôt à un mariage si modeste, vous ne voulez pas faire la cour à mademoiselle Boccaferri.

5t LE GHA.TEAÜ trer d'humeur et sans regimber ; je ne serais pas malheu* reux, et je le suis pourtant ! Ce que je souffre est atroce... Ah ! si j'étais honnête et bon, je serais naïf, j'épouserais demain la Boccaferri , et j'aurais une existence calme, rangée, charmante, d'autant plus que ce ne serait peutêtre pas un mariage aussi modeste que vous croyez. Qui connaît l'avenir ? Je ne puis m'expliquer là-dessus ; mais sachez que, quand même la Cécilia serait une riche héritière, parée d'un grand nom, je ne voudrais pas devenir amoureux d'elle. Écoutez, Salentini, une grande vérité, bien niaise, un lieu commun : l'amour des mauvaises femmes nous tue; l'amour des femmes grandes et bonnes les tue. Nous n'aimons beaucoup que ce qui nous aime peu, et nous aimons mal ce qui nous aime bien. Ma mère est morte de cela, à quarante ans, après dix années de silence et d'agonie. — C'est donc vrai? je l'avais entendu dire. — Celui qui l'a tuée vitencore. Jen'aijamaispu l'amener à se battre avec moi. Je l'ai insulté atrocement, et lui qui n'est point un lâche, tant s'en faut, il a tout supporté plutôt que de lever la main contre le fils de la Floriani... Aussi je vis comme un réprouvé, avec une vengeance inassouvie qui fait mon supplice, et je n'ai pas le courage d'assassiner l'assassin de ma mère ! Tenez, vous voyez en moi un nouvel Hamlet, qui ne pose pas la douleur et la folie, mais qui se consume dans le remords, dans la haine et dans la colère. Et pourtant, vous l'avez dit, je suis bon : tous les égoïstes sont faciles à vivre, tolérants et doux. Mais je suivrai l'exemple d'Hamlet, je ne briserai point la pâle Ophélia ; qu'elle aille dans un cloître plutôt' je suis trop malheureux pour aimer. Je n'en ai plus le temps ni la force. Et puis Hamlet se complique en moi de passions encore vivantes ; je suis ambitieux, personnel ; l'art , pour moi , n'est qu'une lutte, et la gloire Digitized by Google

trer d'humeur et sans regimber ; je ne serais pas malheureux, et je le suis pourtant ! Ce que je souffre est atroce... Ah ! si j'étais honnête et bon, je serais naïf, j'épouserais demain la Boccaferri, et j'aurais une existence calme, rangée, charmante, d'autant plus que ce ne serait peut-être pas un mariage aussi modeste que vous croyez. Qui connaît l'avenir ? Je ne puis m'expliquer là-dessus ; mais sachez que, quand même la Cécilia serait une riche héritière, parée d'un grand nom, je ne voudrais pas devenir amoureux d'elle. Écoutez, Salentini, une grande vérité, bien niaise, un lieu commun : l'amour des mauvaises femmes nous tue ; l'amour des femmes grandes et bonnes les tue. Nous n'aimons beaucoup que ce qui nous aime peu, et nous aimons mal ce qui nous aime bien. Ma mère est morte de cela, à quarante ans, après dix années de silence et d'agonie.

— C'est donc vrai ? je l'avais entendu dire.

— Celui qui l'a tuée vit encore. Je n'ai jamais pu l'amener à se battre avec moi. Je l'ai insulté atrocement, et lui qui n'est point un lâche, tant s'en faut, il a tout supporté plutôt que de lever la main contre le fils de la Floriani... Aussi je vis comme un réprouvé, avec une vengeance inassouvie qui fait mon supplice, et je n'ai pas le courage d'assassiner l'assassin de ma mère ! Tenez, vous voyez en moi un nouvel Hamlet, qui ne pose pas la douleur et la folie, mais qui se consume dans le remords, dans la haine et dans la colère. Et pourtant, vous l'avez dit, je suis bon : tous les égoïstes sont faciles à vivre, tolérants et doux. Mais je suivrai l'exemple d'Hamlet, je ne briserai point la pâle Ophélia ; qu'elle aille dans un cloître plutôt ! je suis trop malheureux pour aimer. Je n'en ai plus le temps ni la force. Et puis Hamlet se complique en moi de passions encore vivantes ; je suis ambitieux, per-

DES DÉSERTES. 53 qu’une vengeance. Mon ennemi avait prédit que je ne serais rien, parce que ma mère m’avait trop gâté. Je veux l’écraser d’un éclatant démenti à la face du monde. Quant à la Boccaferri , je ne veux pas être pour elle ce que cet homme maudit a été pour ma mère, et je le serais! Voyez-vous, il y a une fatalité! Les orages et les malheurs qui nous frappent dans notre enfance s’attachent à nous comme des furies, et, plus nous tâchons de nous en préserver, plus nous sommes entraînés, par je ne sais quel funeste instinct d’imitation, à les reproduire plus tard : le crime est contagieux. L’injustice et la folie, que j’ai détestées chez l’amant de ma mère, je les sens s’éveiller en moi dès que je commence à aimer une femme. Je ne veux donc pas aimer, car, si je n’étais pas la victime, je serais le bourreau. — Donc vous avez peur aussi, quelquefois et à votre insu, d'être la victime? Donc vous êtes capable d’aimer? — Peut-être; mais j’ai vu, par l’exemple de ma mère, dans quel abîme nous précipite le dévouement, et je ne veux pas tomber dans cet abîme. — Et vous ne croyez pas que l’amour puisse être soumis à d’autres lois qu’à cette diabolique alternative du dévouement méconnu et immolé, ou de la tyrannie délirante et homicide ? — Non! — Pauvre Célio, je vous plains, et je vois que vous êtes un homme faible et passionné. Je vous connais enfin : vous êtes destiné, en effet, à être victime ou bourreau ; mais vous ne faites là le procès qu’à vous-même, et le genre humain n’est pas forcément votre complice. — Ah ! vous me méprisez, parce que vous avez meilleure opinion de vous-même? s’écria Célio avec amertume ; eh bien , attendons. Si vous êtes sincère , nous philosopherons ensemble un jour : nous ne disputerons Digitized by Google

qu'une vengeance. Mon ennemi avait prédit que je ne serais rien, parce que ma mère m'avait trop gâté. Je veux l'écraser d'un éclatant démenti à la face du monde. Quant à la Boccaferri, je ne veux pas être pour elle ce que cet homme maudit a été pour ma mère, et je le serais! Voyez-vous, il y a une fatalité! Les orages et les malheurs qui nous frappent dans notre enfance s'attachent à nous comme des furies, et, plus nous tâchons de nous en préserver, plus nous sommes entraînés, par je ne sais quel funeste instinct d'imitation, à les reproduire plus tard : le crime est contagieux. L'injustice et la folie, que j'ai détestées chez l'amant de ma mère, je les sens s'éveiller en moi dès que je commence à aimer une femme. Je ne veux donc pas aimer, car, si je n'étais pas la victime, je serais le bourreau.

— Donc vous avez peur aussi, quelquefois et à votre insu, d'être la victime? Donc vous êtes capable d'aimer?

— Peut-être; mais j'ai vu, par l'exemple de ma mère, dans quel abîme nous précipite le dévouement, et je ne veux pas tomber dans cet abîme.

— Et vous ne croyez pas que l'amour puisse être soumis à d'autres lois qu'à cette diabolique alternative du dévouement méconnu et immolé, ou de la tyrannie délirante et homicide?

— Non!

— Pauvre Célio, je vous plains, et je vois que vous êtes un homme faible et passionné. Je vous connais enfin : vous êtes destiné, en effet, à être victime ou bourreau; mais vous ne faites là le procès qu'à vous-même, et le genre humain n'est pas forcément votre complice.

— Ah! vous me méprisez, parce que vous avez meilleure opinion de vous-même? s'écria Célio avec amertume; eh bien, attendons. Si vous êtes sincère, nous philosopherons ensemble un jour : nous ne disputerons

 plus. Jusque-là, que voulez-vous faire? La cour à ma vieille Boccaferri ? En ce cas, prenez garde ! je veille à sa défense comme un jeune chien déjà méfiant et hargneux. Il vous faudra marcher droit avec elle. Si je la respecte, ce n'est pas pour permettre aux autres de s'emparer d'elle, même dans le secret de leurs pensées. Je fus frappé de l'âpreté de ces dernières paroles Célio et de l'accent de haine et de dépit qui les accompagna. — Célio, lui dis-je, vous serez jaloux de la Boccaferri, vous l'êtes déjà ; convenez que nous sommes rivaux ! Soyons francs, je vous en supplie, puisque vous dites que la franchise c'est le signe de la force. Vous m'avez dit que vous n'étiez pas son amant et que vous ne vouliez pas l'être ; mais descendez dans le plus profond de votre cœur, et voyez si vous êtes bien sûr de l'avenir ; puis vous nie direz si je vais sur vos brisées, et si nous sommes dès aujourd'hui amis ou ennemis. — Ce que vous me demandez là est délicat, répondit» il ; mais ma réponse ne se fera pas attendre. Je ne mens jamais aux autres ni à moi-même. Je ne serai jamais jaloux de la Cécilia, parce que je n'en serai jamais amoureux... à moins que pourtant elle ne devienne amoureuse de moi , ce qui est aussi vraisemblable que de voir la duchesse devenir sincère et le vieux Boccaferri devenir sobre. — Et pourquoi donc, Célio? Si, par malheur pour moi, la Cécilia vous voyait et vous entendait en cet instant, elle pourrait bien être émue, tremblante, indécise... — Si je la voyais indécise, émue et tremblante, je fuirais, je vous en donne ma parole d'honneur, monsieur Salentini 1 Je sais trop ce que c'est que de profiter d'un moment d'émotion et de prendre les femmes par surprise. Ce n'est pas ainsi que je voudrais être aimé d'une femme comme la Boccaferri; je n'y trouverais aucun

Digitized by Google

plus. Jusque-là, que voulez-vous faire? La cour à ma vieille Boccaferri? En ce cas, prenez garde! je veille à sa défense comme un jeune chien déjà méfiant et hargneux. Il vous faudra marcher droit avec elle. Si je la respecte, ce n'est pas pour permettre aux autres de s'emparer d'elle, même dans le secret de leurs pensées.

Je fus frappé de l'âpreté de ces dernières paroles de Célio et de l'accent de haine et de dépit qui les accompagna. — Célio, lui dis-je, vous serez jaloux de la Boccaferri, vous l'êtes déjà; convenez que nous sommes rivaux! Soyons francs, je vous en supplie, puisque vous dites que la franchise c'est le signe de la force. Vous m'avez dit que vous n'étiez pas son amant et que vous ne vouliez pas l'être; mais descendez dans le plus profond de votre cœur, et voyez si vous êtes bien sûr de l'avenir; puis vous me direz si je vais sur vos brisées, et si nous sommes dès aujourd'hui amis ou ennemis.

— Ce que vous me demandez là est délicat, répondit-il; mais ma réponse ne se fera pas attendre. Je ne mens jamais aux autres ni à moi-même. Je ne serai jamais jaloux de la Cécilia, parce que je n'en serai jamais amoureux... à moins que pourtant elle ne devienne amoureuse de moi, ce qui est aussi vraisemblable que de voir la duchesse devenir sincère et le vieux Boccaferri devenir sobre.

— Et pourquoi donc, Célio? Si, par malheur pour moi, la Cécilia vous voyait et vous entendait en cet instant, elle pourrait bien être émue, tremblante, indécise...

— Si je la voyais indécise, émue et tremblante, je fuirais, je vous en donne ma parole d'honneur, monsieur Salentini! Je sais trop ce que c'est que de profiter d'un moment d'émotion et de prendre les femmes par surprise. Ce n'est pas ainsi que je voudrais être aimé d'une femme comme la Boccaferri; je n'y trouverais aucun

DES DÉSERTES. 5S plaisir et aucune gloire, parce qu'elle est sincère et honnête , parce qu'elle no me cacherait pas sa honte et ses larmes , parce qu'au lieu de volupté je ne lui donnerais et ne recevrais d'elle que de la douleur et des remords. Oh ! non, ce n'est pas ainsi que je voudrais pos* séder une femme pure ! Et , comme je ne cherche que l'ivresse , je ne m'adresserai jamais qu'à celles qui no veulent rien de plus. Êtes-vous content? — Pas encore, ami : rien ne rao prouve que la Boccaferri ne vous aime pas profondément, et que l'amitié qu'elle proclame pour vous ne soit pas un amour qu'elle se cache encore à elle-même. S'il en était ainsi , si un jour ou l'autre vous veniez à le découvrir, vous me la disputeriez, n'est ee pas? — Oui, certes. Monsieur, répondit Célio sans hésiter, et, puisque vous l'aimez, vous devez comprendre que son amour ne soit pas chose indifférente... Mais alors, mon ami, ajouta-t-il saisi d'un attendrissement douloureux qui se peignit sur son visage expressif et sincère, je vous demanderais en grâce de vous battre avec moi. J'aurais la chance d'être tué, parce que je me bats mal. Je suis passé maître à la salle d'armes : en présence d'un adversaire réel, je suis ému, la colère me transporte, et j'ai toujours été blessé. Ma mort sauverait la Cécilia de mon amour. Ainsi, ne me manquez pas, si nous en venons jamais là' A présent, déjeunons, rions et soyons amis, car je suis bien sûr qu'elle me regarde comme un enfant; je ne vois en elle qu'une vieille amie, et, si cela continue, je ne vous porterai pas ombrage... Mais vous l'épouseriez, n'est-ce pas ? autrement je me battrais de sang-froid, et je vous tuerais, comptez- y. — A la bonne heure, répondis-je. Ce que vous me dites là me prouve qui elle est, et ce respect pour la vertu Digilized by Google

plaisir et aucune gloire, parce qu'elle est sincère et honnête, parce qu'elle ne me cacherait pas sa honte et ses larmes, parce qu'au lieu de volupté je ne lui donnerais et ne recevrais d'elle que de la douleur et des remords. Oh! non, ce n'est pas ainsi que je voudrais posséder une femme pure! Et, comme je ne cherche que l'ivresse, je ne m'adresserai jamais qu'à celles qui ne veulent rien de plus. Êtes-vous content?

— Pas encore, ami : rien ne me prouve que la Boccaferri ne vous aime pas profondément, et que l'amitié qu'elle proclame pour vous ne soit pas un amour qu'elle se cache encore à elle-même. S'il en était ainsi, si un jour ou l'autre vous veniez à le découvrir, vous me la disputeriez, n'est-ce pas?

— Oui, certes, Monsieur, répondit Célio sans hésiter, et, puisque vous l'aimez, vous devez comprendre que son amour ne soit pas chose indifférente... Mais alors, mon ami, ajouta-t-il saisi d'un attendrissement douloureux qui se peignit sur son visage expressif et sincère, je vous demanderais en grâce de vous battre avec moi. J'aurais la chance d'être tué, parce que je me bats mal. Je suis passé maître à la salle d'armes : en présence d'un adversaire réel, je suis ému, la colère me transporte, et j'ai toujours été blessé. Ma mort sauverait la Cécilia de mon amour. Ainsi, ne me manquez pas, si nous en venons jamais là! A présent, déjeunons, rions et soyons amis, car je suis bien sûr qu'elle me regarde comme un enfant; je ne vois en elle qu'une vieille amie, et, si cela continue, je ne vous porterai pas ombrage... Mais vous l'épouseriez, n'est-ce pas? autrement je me battrais de sang-froid, et je vous tuerais, comptez-y.

— A la bonne heure, répondis-je. Ce que vous me dites là me prouve qui elle est, et ce respect pour la vertu

56 LE CHÂTEAU dans la bouche d’un k)i-disant libertin roe pousse au mariage les yeux fermés. Nous nous serrâmes la main, et notre repas fut fort enjoué. J’étais plein d’espoir et de confiance, je ne sais pourquoi, car mademoiselle Boccaferri était partie. Je ne savais plus quand ni où je la retrouverais, et elle nt m’avait pas accordé seulement un regard qui pût m« faire croire à son amour pour moi. Étais-je en proie è un accès de fatuité? Non, j’aimais. Mon entretien avec Célio venait de rendre évident pour moi ce mérite que j’avais deviné la veille. L’amour élargit la poitrine et parfume l’air qui y pénètre : c’était mon premier amour véritable, je me sentais heureux , jeune et fort ; tout se colorait à mes yeux d’une lumière plus vive et plus pure. — Savez-vous un rêve que je faisais ces jours-ci , me dit Célio, et qui me revient plus sérieux après mon fiasco? C’est d’aller passer quelques semaines, quelques mois peut-être, dans un coin tranquille et ignoré, avec le vieux fou Boccaferri et sa très-raisonnable fille. A eux deux ils possèdent le secret de l’art : chacun en représente une face. Le père est particulièrement inventif et spontané, la fille éminemment consciencieuse et savante, car c’est une grande musicienne que la Cécilia ; le public ne s’en doute pas , et vous , vous n’en savez probablement rien non plus. Eh bien, elle est peut-être la dernière grande musicienne que possédera l’Italie. Elle comprend encore les maîtres qu’aucun nouveau chanteur en renom ne comprend plus. Qu’elle chante dans un ensemble , avec sa voix qu’on entend à peine, tout le monde marche sans se rendre compte qu’elle seule contient et domine toutes les parties par sa seule intelligence, et sans que la force du poumon y soit pour rien. On le sent, on ne le dit pas. Quels sont les favoris du public qui voudraient Digilized by Google

dans la bouche d'un soi-disant libertin me pousse au mariage les yeux fermés.

Nous nous serrâmes la main, et notre repas fut fort enjoué. J'étais plein d'espoir et de confiance, je ne sais pourquoi, car mademoiselle Boccaferri était partie. Je ne savais plus quand ni où je la retrouverais, et elle ne m'avait pas accordé seulement un regard qui pût me faire croire à son amour pour moi. Étais-je en proie à un accès de fatuité? Non, j'aimais. Mon entretien avec Célio venait de rendre évident pour moi ce mérite que j'avais deviné la veille. L'amour élargit la poitrine et parfume l'air qui y pénètre : c'était mon premier amour véritable, je me sentais heureux, jeune et fort; tout se colorait à mes yeux d'une lumière plus vive et plus pure.

— Savez-vous un rêve que je faisais ces jours-ci, me dit Célio, et qui me revient plus sérieux après mon *fiasco?* C'est d'aller passer quelques semaines, quelques mois peut-être, dans un coin tranquille et ignoré, avec le vieux fou Boccaferri et sa très-raisonnable fille. A eux deux ils possèdent le secret de l'art : chacun en représente une face. Le père est particulièrement inventif et spontané, la fille éminemment consciencieuse et savante, car c'est une grande musicienne que la Cécilia; le public ne s'en doute pas, et vous, vous n'en savez probablement rien non plus. Eh bien, elle est peut-être la dernière grande musicienne que possédera l'Italie. Elle comprend encore les maîtres qu'aucun nouveau chanteur en renom ne comprend plus. Qu'elle chante dans un ensemble, avec sa voix qu'on entend à peine, tout le monde marche sans se rendre compte qu'elle seule contient et domine toutes les parties par sa seule intelligence, et sans que la force du poumon y soit pour rien. On le sent, on ne le dit pas. Quels sont les favoris du public qui voudraient

DES DESERTES. 57 avouer la supériorité d'un talent qu'on n'applaudit jamais? Mais allez ce soir au théâtre, et vous verrez comment marchera l'opéra; on s'apercevra un peu de la lacune creusée par l'absence de la Boccaferri ! Il est vrai qu'on ne dira pas à quoi tient ce manque d'ensemble et d'âme collective. Ce sera l'enrouement de celui-ci, la distraction de celui-là ; les voix s'en prendront à l'orchestre, et réciproquement. Mais moi, qui serai spectateur ce soir, je rirai de la déroute générale, et je me dirai : Sot public, vous aviez un trésor, et vous ne l'avez jamais compris 1 II vous faut des roulades , on vous en donne en veux-tu'^ en voilà , et vous n'êtes pas content ! Tâchez donc de savoir ce que vous voulez. En attendant, moi, j'observe et je me repose. — Vous ne m'apprenez rien, Célio; précisément hier soir je rompais une lance contre la duchesse de... pour le talent élevé et profond de mademoiselle Boccaferri. — Mais la duchesse ne p-eut pas comprendre cela , reprit Célio en haussant les épaules. Elle n'est pas plus artiste que ma botte î Et il faut être extrêmement fort pour reconnaître des qualités enfouies sous un ^asco perpétuel, car c'est là le sort de la pauvre Boccaferri. Qu'elle dise comme un maître les parties les plus insignifiantes de son rôle, quatre ou cinq vrais dilettanti épars dans les profondeurs de la salle souriront d'un plaisir mystérieux et tranquille. Quelques demi-musiciens diront : « Quelle belle musique ! comme c'est écrit ! » sans reconnaître qu'ils ne .se fussent pas aperçus de celte perfection dans le détail d'une belle chose si la seconda donna n'était pas une grande artiste. Ainsi va le monde, Salentini! Moi, je veux faire du bruit, et je cherche le succès de toute la puissance de ma volonté, mais c'est pour me venger du public que je hais, c'est pour le mépriser davantage. Je me suis trompé sur les moyens, Digilized by Google

avouer la supériorité d'un talent qu'on n'applaudit jamais? Mais allez ce soir au théâtre, et vous verrez comment marchera l'opéra; on s'apercevra *un peu* de la lacune creusée par l'absence de la Boccaferri! Il est vrai qu'on ne dira pas à quoi tient ce manque d'ensemble et d'âme collective. Ce sera l'enrouement de celui-ci, la distraction de celui-là; les voix s'en prendront à l'orchestre, et réciproquement. Mais moi, qui serai spectateur ce soir, je rirai de la déroute générale, et je me dirai : Sot public, vous aviez un trésor, et vous ne l'avez jamais compris! Il vous faut des roulades, on vous en donne *en veux-tu? en voilà*, et vous n'êtes pas content! Tâchez donc de savoir ce que vous voulez. En attendant, moi, j'observe et je me repose.

— Vous ne m'apprenez rien, Célio; précisément hier soir je rompais une lance contre la duchesse de... pour le talent élevé et profond de mademoiselle Boccaferri.

— Mais la duchesse ne peut pas comprendre cela, reprit Célio en haussant les épaules. Elle n'est pas plus artiste que *ma botte!* Et il faut être extrêmement fort pour reconnaître des qualités enfouies sous un *fiasco* perpétuel, car c'est là le sort de la pauvre Boccaferri. Qu'elle dise comme un maître les parties les plus insignifiantes de son rôle, quatre ou cinq vrais dilettanti épars dans les profondeurs de la salle souriront d'un plaisir mystérieux et tranquille. Quelques demi-musiciens diront : « Quelle belle musique! comme c'est écrit! » sans reconnaître qu'ils ne se fussent pas aperçus de cette perfection dans le détail d'une belle chose si la *seconda donna* n'était pas une grande artiste. Ainsi va le monde, Salentini! Moi, je veux faire du bruit, et je cherche le succès de toute la puissance de ma volonté, mais c'est pour me venger du public que je hais, c'est pour le mépriser davantage. Je me suis trompé sur les moyens,

58 LE CHATEAU mais je réussirai à les trouver, en profilant du vieux Boccaferri, de sa fille, et de moi-même par-dessus tout. Pour cela, voyez-vous, il faut que je me perfectionne comme véritable artiste ; ce sera l'affaire de peu de temps; chaque année, pour moi, représente dix ans de la vie du vulgaire ; je suis actif et entêté. Quand j'aurai acquis ce qui me manque pour moi-même, je saurai parfaitement ce qui manque au public pour comprendre le vrai mérite. Je parviendrai à être infiniment plus mauvais que je ne l'ai été hier devant lui, et par conséquent à lui plaire infiniment. Voilà ma théorie. Comprenezvous! — Je comprends qu'elle est fausse, et que si vous ne cherchez pas le beau et le vrai pour l'enseigner au public, en supposant que vous lui plaisiez dans le faux, vous ne posséderez jamais le vrai. On ne dédouble jamais son être à ce point. On ne fait point la grimace sans qu'il en reste un pli au plus beau visage. Prenez garde , vous avez fait fausse route , et vous allez vous perdre entièrement. — Et voyez pourtant l'exemple de la Cécilia! s'écria Célio fort animé ; ne possède-t-elle pas le vrai en elle, ne s'opiniâtre-t-elle pas ànedonneraupublicque du vrai, et n'est-elle pas méconnue et ignorée? Et il ne faut pas dire qu'elle est incomplète et qu'elle manque de force et de feu. Voyez-vous , pas plus loin qu'il y a deux jours, j'ai entendu la Boccaferri chanter et déclamer seule entre quatre murs et ne sachant pas que j'étais là pour l'écouter. Elle embrasait l'atmosphère de sa passion, elle avait des accents à faire vibrer et tressaillir une foule comme un seul homme. Cependant elle ne méprise pas le public, elle se borne à ne pas l'aimer. Elle chante bien devant lui, pour son propre compte , sans colère , sans passion, sans audace. Le public reste sourd et froid ; il veut, avant Digilized by GoogL

DES DÉSERTES. .■>9 tout, qu'on se donne de la peine pour lui plaire, et moi, je m'en donnerai ; mais il me le paiera, car je ne lui donnerai de mon feu et de ma science que le rebut, encore trop bon pour lui. Je ne pus calmer Célio. Il prenait beaucoup de café en jurant contre la platitude du café viennois. Il cherchait à s'exciter de plus en plus. La rage de sa défaite lui revenait plus amère. Je lui rappelai qu'il fallait aller au théâtre ; il y courut en me donnant rendez-vous pour le soir chez moi. VI. LA DUCHESSE, A l'heure convenue, j'attendais Célio , mais je ne reçus qu'un billet ainsi conçu : « Mon cher ami , je vous envoie de l'argent et des papiers pour que vous ayez à terminer demain l'aSaire de mademoiselle Boccaferri avec le théâtre. Rien n'est plus simple : il s'agit de verser la somme ci-jointe et de prendre un reçu que vous conserverez. Son engagement était à la veille d'expirer, et elle n'est passible que d'une amende ordinaire pour deux représentations auxquelles elle fait défaut. Elle trouve ailleurs un engagement plus avantageux. Moi , je pars, mon cher ami. Je serai parti quand vous recevrez cet adieu. Je ne puis supporter une heure de plus l'air du pays et les compliments de condoléance : je me fâcherais, je dirais ou ferais quelque sottise. Je vais ailleurs, je pousse plus loin. En avant, en avant' « Vous aurez bientôt de mes nouvelles et (Vautres qui ' vous intéressent davantage. « A vous de cœur, « Célio Florian i, » ^ Je retournai cette épitre pour voir si elle était bien à Digitized by Google

tout, qu'on se donne de la peine pour lui plaire, et moi, je m'en donnerai; mais il me le paiera, car je ne lui donnerai de mon feu et de ma science que le rebut, encore trop bon pour lui.

Je ne pus calmer Célio. Il prenait beaucoup de café en jurant contre la platitude du café viennois. Il cherchait à s'exciter de plus en plus. La rage de sa défaite lui revenait plus amère. Je lui rappelai qu'il fallait aller au théâtre; il y courut en me donnant rendez-vous pour le soir chez moi.

## VI.

### LA DUCHESSE.

A l'heure convenue, j'attendais Célio, mais je ne reçus qu'un billet ainsi conçu :

« Mon cher ami, je vous envoie de l'argent et des papiers pour que vous ayez à terminer demain l'affaire de mademoiselle Boccaferri avec le théâtre. Rien n'est plus simple : il s'agit de verser la somme ci-jointe et de prendre un reçu que vous conserverez. Son engagement était à la veille d'expirer, et elle n'est passible que d'une amende ordinaire pour deux représentations auxquelles elle fait défaut. Elle trouve ailleurs un engagement plus avantageux. Moi, je pars, mon cher ami. Je serai parti quand vous recevrez cet adieu. Je ne puis supporter une heure de plus l'air du pays et les compliments de condoléance : je me fâcherais, je dirais ou ferais quelque sottise. Je vais ailleurs, je pousse plus loin. En avant, en avant!

« Vous aurez bientôt de mes nouvelles et *d'autres* qui vous intéressent davantage.

« A vous de cœur, « CÉLIO FLORIANI. »

Je retournai cette épître pour voir si elle était bien à

60 LE CHATEAU mon adresse: Adomo Saleniini, place... n°... Rien n'y manquait. Je retombai anéanti, dévoré d'une affreuse inquiétude, en proie à de noirs soupçons, consterné d'avoir perdu la trace de Cécilia et de celui qui pouvait me la disputer ou m'aider à la rejoindre. Je me crus joué. Des jours, des semaines se passèrent, je n'entendis parler ni de Célio ni des Boccaferri. Personne n'avait fait attention à leur brusque départ, puisqu'il s'était effectué presque avec la clôture de la saison musicale. Je lisais avidement tous les journaux de musique et de théâtre qui me tombaient sous la main. Nulle part il n'élait question d'un engagement pour Cécilia ou pour Célio. Je ne connaissais personne qui fût lié avec eux, excepté le vieux professeur de mademoiselle Boccaferri , qui ne savait rien ou ne voulait rien savoir. Je me disposai à quitter Vienne, où je commençais à prendre le spleen , et j'allai faire mes adieux à la duchesse, espérant qu'elle pourrait peut-être me dire quelque chose de Célio. Toute cette aventure m'avait fait beaucoup de mal. Au moment de m'épanouir à l'amour par la confiance et l'estime, je me voyais rejeté dans le doute, et je sentais les atteintes empoisonnées du scepticisme et de l'ironie. Je ne pouvais plus travailler; je cherchais Tivresse, et ne la trouvais nulle part. Je fus plus méchant dans mon entretien avec la duchesse que Célio lui-même ne l'eût été à ma place. Ceci la passionna pour, je devrais dire contre moi : les coquettes sont ainsi faites. L'inquiétude mal déguisée avec laquelle je l'interrogeais sur Célio lui 6t croire que j'étais resté jaloux et amoureux d'elle. Elle me jura ne pas savoir ce qu'il était devenu depuis la malencontreuse soirée de son début; mais, en me supposant épris d'elle et en voyant avec quelle assurance je le niais, elle se forma upe grande

Digilized by Google

mon adresse : *Adorno Salentini, place... n°...* Rien n'y manquait.

Je retombai anéanti, dévoré d'une affreuse inquiétude, en proie à de noirs soupçons, consterné d'avoir perdu la trace de Cécilia et de celui qui pouvait me la disputer ou m'aider à la rejoindre. Je me crus joué. Des jours, des semaines se passèrent, je n'entendis parler ni de Célio ni des Boccaferri. Personne n'avait fait attention à leur brusque départ, puisqu'il s'était effectué presque avec la clôture de la saison musicale. Je lisais avidement tous les journaux de musique et de théâtre qui me tombaient sous la main. Nulle part il n'était question d'un engagement pour Cécilia ou pour Célio. Je ne connaissais personne qui fût lié avec eux, excepté le vieux professeur de mademoiselle Boccaferri, qui ne savait rien ou ne voulait rien savoir. Je me disposai à quitter Vienne, où je commençais à prendre le spleen, et j'allai faire mes adieux à la duchesse, espérant qu'elle pourrait peut-être me dire quelque chose de Célio.

Toute cette aventure m'avait fait beaucoup de mal. Au moment de m'épanouir à l'amour par la confiance et l'estime, je me voyais rejeté dans le doute, et je sentais les atteintes empoisonnées du scepticisme et de l'ironie. Je ne pouvais plus travailler; je cherchais l'ivresse, et ne la trouvais nulle part. Je fus plus méchant dans mon entretien avec la duchesse que Célio lui-même ne l'eût été à ma place. Ceci la passionna pour, je devrais dire *contre* moi : les coquettes sont ainsi faites.

L'inquiétude mal déguisée avec laquelle je l'interrogeais sur Célio lui fit croire que j'étais resté jaloux et amoureux d'elle. Elle me jura ne pas savoir ce qu'il était devenu depuis la malencontreuse soirée de son début; mais, en me supposant épris d'elle et en voyant avec quelle assurance je le niais, elle se forma une grande

DES DÉSERTES. 61 idée de la force de mon caractère. Elle prit à coeur de le dompter, elle se piqua au jeu; une lutte acharnée avec un homme qui ne lui montrait plus de faiblesse et qui l'abandonnait sur un simple soupçon lui parut digne de toute sa science. Je quittai Vienne sans la revoir. J'arrivai à Turin ; au bout de deux jours, elle y était aussi ; elle se compromettait ouvertement, elle faisait pour moi ce qu'elle n'avait jamais fait pour personne. Cette femme qui m'avait tenu dans un plateau de la balance avec Célio dans l'autre, pesant froidement les chances de notre gloire en herbe pour choisir celui des deux qui flatterait le plus sa vanité, celte sage coquette qui nous ménageait tous les deux pour éconduire celui de nous qui serait brisé par le public, celte grande dame, jusque-là fort prudente et fort habile dans la conduite de ses intrigues galantes, se jetait à corps perdu dans un scandale, sans que j'eusse grandi d'une ligne dans l'opinion publique, et tout simplement par la seule raison que je lui résistais. Pourtant Célio avait été aussi cruel avec elle, et elle ne s'en était pas émue d'une manière apparente. Il ne suffisait donc pas de lui résister pour qu'elle s'éprît de la sorte. Elle avait senti que Célio ne l'aimait pas, et qu'il n'était peut-être pas capable d'aimer sérieusement ; mais, outre que mon caractère et mon savoir-vivre lui ofifraient plus do garanties, elle m'avait vu sincèrement ému auprès d'elle, elle devinait que j'étais capable de concevoir une grande passion, et elle pensait me l'inspirer encore en dépit de mon courage et de ma fierté. Elle se trompait de date, il est vrai , et il se trouva qu'elle fit pour moi , lorsque j'étais refroidi à son égard , ce qu'elle n'eùt point songé à faire lorsque j'étais enflammé. Les femmes ne sont jamais si habiles qu'elles ne tombent dans le piège de leur propre vanité. 4 Digitized by Google

idée de la force de mon caractère. Elle prit à cœur de le dompter, elle se piqua au jeu; une lutte acharnée avec un homme qui ne lui montrait plus de faiblesse et qui l'abandonnait sur un simple soupçon lui parut digne de toute sa science.

Je quittai Vienne sans la revoir. J'arrivai à Turin; au bout de deux jours, elle y était aussi; elle se compromettait ouvertement, elle faisait pour moi ce qu'elle n'avait jamais fait pour personne. Cette femme qui m'avait tenu dans un plateau de la balance avec Célio dans l'autre, pesant froidement les chances de notre gloire en herbe pour choisir celui des deux qui flatterait le plus sa vanité, cette sage coquette qui nous ménageait tous les deux pour éconduire celui de nous qui serait brisé par le public, cette grande dame, jusque-là fort prudente et fort habile dans la conduite de ses intrigues galantes, se jetait à corps perdu dans un scandale, sans que j'eusse grandi d'une ligne dans l'opinion publique, et tout simplement par la seule raison que je lui résistais.

Pourtant Célio avait été aussi cruel avec elle, et elle ne s'en était pas émue d'une manière apparente. Il ne suffisait donc pas de lui résister pour qu'elle s'éprît de la sorte. Elle avait senti que Célio ne l'aimait pas, et qu'il n'était peut-être pas capable d'aimer sérieusement; mais, outre que mon caractère et mon savoir-vivre lui offraient plus de garanties, elle m'avait vu sincèrement ému auprès d'elle, elle devinait que j'étais capable de concevoir une grande passion, et elle pensait me l'inspirer encore en dépit de mon courage et de ma fierté. Elle se trompait de date, il est vrai, et il se trouva qu'elle fit pour moi, lorsque j'étais refroidi à son égard, ce qu'elle n'eût point songé à faire lorsque j'étais enflammé. Les femmes ne sont jamais si habiles qu'elles ne tombent dans le piége de leur propre vanité.

62 LE CH\TEÀU Je la vis donc se jeter dans mes bras à un moment de ma vie où je ne l'aimais point , et où je souffrais à cause d'une autre femme. Il ne me fallut ni courage, ni vertu, ni orgueil pour la repousser d'abord , et pour tenter de la faire renoncer à sa propre perte. J'y mis une énergie qui l'excita d'autant plus à se perdre; j'aurais été un scélérat, un roué, un ennemi acharné à son désastre, que je n'aurais pas agi autrement pour la pousser à bout et lui faire fouler aux pieds tout souci de sa réputation. Elle crut que je mettais son amour à l'épreuve, et le mien au prix de cette épreuve décisive, éclatante. Celte femme, funeste aux autres, le devint volontairement à elle-même tout d'un coup, au milieu d'une vie d'égoïsme et de calcul. Elle tendit tous les ressorts de sa volonté pour vaincre une aversion qu'elle prenait seulement pour de la méfiance. La crise de son orgueil blessé l'emporta sur les habitudes de sa vanité froide et dédai* gneuse. Peut-être aussi s'ennuyait-elle, peut-être voulaitelle connaître les orages d'une passion véritable ou d'une lutte violente. Ma résistance l'irrita à ce point qu'elle jura de me forcer par un éclat à tomber à ses pieds. Elle chercha à se faire insulter publiquement pour me contraindre à prendre sa défense. Elle vint en plein jour chez moi dans sa voiture; elle confia son prétendu secret à trois ou quatre amies, femmes du monde, qu'elle choisit les plus indiscrètes possible. Elle laissa tomber son masque en plein bal , au moment où elle s'emparait de mon bras: enfin elle me poursuivit jusque dans une loge de théâtre où elle se fût montrée à tous les regards, si je n'en fusse sorti précipitamment avec elle. Cette torture dura huit jours pendant le.squels elle sut multijdier des incidents incroyables. Cette femme indolente et superbe de mollesse était en proie à une activité
Digitized by Google

Je la vis donc se jeter dans mes bras à un moment de ma vie où je ne l'aimais point, et où je souffrais à cause d'une autre femme. Il ne me fallut ni courage, ni vertu, ni orgueil pour la repousser d'abord, et pour tenter de la faire renoncer à sa propre perte. J'y mis une énergie qui l'excita d'autant plus à se perdre; j'aurais été un scélérat, un roué, un ennemi acharné à son désastre, que je n'aurais pas agi autrement pour la pousser à bout et lui faire fouler aux pieds tout souci de sa réputation. Elle crut que je mettais son amour à l'épreuve, et le mien au prix de cette épreuve décisive, éclatante. Cette femme, funeste aux autres, le devint volontairement à elle-même tout d'un coup, au milieu d'une vie d'égoïsme et de calcul. Elle tendit tous les ressorts de sa volonté pour vaincre une aversion qu'elle prenait seulement pour de la méfiance. La crise de son orgueil blessé l'emporta sur les habitudes de sa vanité froide et dédaigneuse. Peut-être aussi s'ennuyait-elle, peut-être voulait-elle connaître les orages d'une passion véritable ou d'une lutte violente.

Ma résistance l'irrita à ce point qu'elle jura de me forcer par un éclat à tomber à ses pieds. Elle chercha à se faire insulter publiquement pour me contraindre à prendre sa défense. Elle vint en plein jour chez moi dans sa voiture; elle confia son prétendu secret à trois ou quatre amies, femmes du monde, qu'elle choisit les plus indiscrètes possible. Elle laissa tomber son masque en plein bal, au moment où elle s'emparait de mon bras; enfin elle me poursuivit jusque dans une loge de théâtre où elle se fût montrée à tous les regards, si je n'en fusse sorti précipitamment avec elle.

Cette torture dura huit jours pendant lesquels elle sut multiplier des incidents incroyables. Cette femme indolente et superbe de mollesse était en proie à une activité

DES DÉSEBTES.' , 03 dévorante. Elle ne dormait pas, elle ne mangeait plus, elle était changée d'une manière effrayante. Elle savait aussi s'opposer à ma fuite en me faisant croire à chaque instant qu'elle venait me dire adieu et qu'elle renonçait à moi. J'aurais voulu calmer la douleur que je lui causais, l'amener à de bonnes résolutions, la quitter noblement et avec des paroles d'amitié. Je ne faisais qu'irriter son désespoir, et il reparaissait plus terrible, plus impérieux , plus enlaçant au moment où je me flattais do l'avoir fait céder à l'empire de la raison. Ce que je souffris durant ces huit jours est impossible à confesser. L'amour d'une femme est peut-être irrésistible, quelle que soit cette femme, et celle-là était belle, jeune, intelligente, audacieuse, pleine de séductions. Le chagrin qui la consumait rapidement donnait à sa beauté un caractère terrible, bien fait pour agir sur une imagination d'artiste. Je l'avais toujours crue lascive, elle passait pour l'être, elle l'avait peut-être toujours été; mais, avec moi , elle paraissait dévorée d'un besoin de cœur qui faisait taire les sens et l'ornait du prestige nouveau de la chasteté. Je me sentais glisser sur une pente rapide dans un précipice sans fond , car il ne me fallait qu'aimer un instant cette femme pour être à jamais perdu. Cela, je n'en pouvais douter ; je savais bien quelle réaction de tyrannie j'aurais à subir une fois que j'aurais abandonné mon âme à cet attrait perfide. Je me connaissais, ou plutôt je me pressentais. Fort dans le combat, j'étais trop na'if dans la défaite pour n'être pas enlacé à tout jamais par ma conscience. Et je pouvais encore combattre, parce que je me retenais d'aimer, car je voyais en elle tout le contraire de mon idéal : le dévouement, il est vrai , mais le dévouement dans la fièvre, l'énergie dans la faiblesse, l'enthousiasme dans l'oubli de suimème, et point de force véritable, point de dignité, point Digilized by Google

dévorante. Elle ne dormait pas, elle ne mangeait plus, elle était changée d'une manière effrayante. Elle savait aussi s'opposer à ma fuite en me faisant croire à chaque instant qu'elle venait me dire adieu et qu'elle renonçait à moi. J'aurais voulu calmer la douleur que je lui causais, l'amener à de bonnes résolutions, la quitter noblement et avec des paroles d'amitié. Je ne faisais qu'irriter son désespoir, et il reparaissait plus terrible, plus impérieux, plus enlaçant au moment où je me flattais de l'avoir fait céder à l'empire de la raison.

Ce que je souffris durant ces huit jours est impossible à confesser. L'amour d'une femme est peut-être irrésistible, quelle que soit cette femme, et celle-là était belle, jeune, intelligente, audacieuse, pleine de séductions. Le chagrin qui la consumait rapidement donnait à sa beauté un caractère terrible, bien fait pour agir sur une imagination d'artiste. Je l'avais toujours crue lascive, elle passait pour l'être, elle l'avait peut-être toujours été; mais, avec moi, elle paraissait dévorée d'un besoin de cœur qui faisait taire les sens et l'ornait du prestige nouveau de la chasteté. Je me sentais glisser sur une pente rapide dans un précipice sans fond, car il ne me fallait qu'aimer un instant cette femme pour être à jamais perdu. Cela, je n'en pouvais douter; je savais bien quelle réaction de tyrannie j'aurais à subir une fois que j'aurais abandonné mon âme à cet attrait perfide. Je me connaissais, ou plutôt je me pressentais. Fort dans le combat, j'étais trop naïf dans la défaite pour n'être pas enlacé à tout jamais par ma conscience. Et je pouvais encore combattre, parce que je me retenais d'aimer, car je voyais en elle tout le contraire de mon idéal : le dévouement, il est vrai, mais le dévouement dans la fièvre, l'énergie dans la faiblesse, l'enthousiasme dans l'oubli de soi-même, et point de force véritable, point de dignité, point

 de durée possible dans ce subit engouement. Elle me faisait horreur et pitié en même temps qu'elle allumait en moi des agitations sauvages et une sombre curiosité. Je voyais mon avenir perdu, mon caractère déconsidéré , toutes les femmes effrontées et galantes ayant déjà l'œil sur moi pour me disputer à une puissante rivale et jouer avec moi à coups de griffes comme des panthères avec un gladiateur. Je devenais un homme à bonnes fortunes, moi qui détestais ce plat métier, un charlatan pour les esprits sévères qui m'accuseraient de chercher la renommée dans le scandale des aventures, au lieu de la conquérir par le progrès dans mon art. Je me sentais défaillir, et, lorsque le feu de la passion montait à ma poitrine, la sueur froide de l'épouvante coulait de mon front. Que celte femme fût perdue par moi ou seulement acceptée par moi dans sa chute volontaire, j'étais lié à elle par l'honneur ; je ne pouvais plus l'abandonner. J'aurais beau m'étourdir et m'exalter en me battant pour elle, il me faudrait toujours traîner à mon pied ce boulet dégradant d'un amour imposé par la faiblesse d'un instant à la dignité de toute la TÎe. Déjà elle me menaçait de s'empoisonner, et , dans la situation extrême où elle s'était jetée, une heure de rage et de délire pouvait la porter au suicide. Le ciel m'inspira un mezzo termine. Je résolus de la tromper en laissant une porte ouverte à l'observation de ma promesse. J'exigeai qu'elle allât rejoindre ses amis et sa famille à Milan; j'en hs une condition de mon amour, lui disant que je rougirais de profiter, pour la posséder, de la crise pù elle se jetait, que ma conscience ne serait plus troublée dès que je la verrais reprendre sa place dans le monde et son rang dans l'opinion , que je restais à Turin pour ne p,^s la compromettre en la suivant, mais que dans Digilized by GoogI

de durée possible dans ce subit engouement. Elle me faisait horreur et pitié en même temps qu'elle allumait en moi des agitations sauvages et une sombre curiosité. Je voyais mon avenir perdu, mon caractère déconsidéré, toutes les femmes effrontées et galantes ayant déjà l'œil sur moi pour me disputer à une puissante rivale et jouer avec moi à coups de griffes comme des panthères avec un gladiateur. Je devenais un homme à bonnes fortunes, moi qui détestais ce plat métier, un charlatan pour les esprits sévères qui m'accuseraient de chercher la renommée dans le scandale des aventures, au lieu de la conquérir par le progrès dans mon art. Je me sentais défaillir, et, lorsque le feu de la passion montait à ma poitrine, la sueur froide de l'épouvante coulait de mon front. Que cette femme fût perdue par moi ou seulement acceptée par moi dans sa chute volontaire, j'étais lié à elle par l'honneur; je ne pouvais plus l'abandonner. J'aurais beau m'étourdir et m'exalter en me battant pour elle, il me faudrait toujours traîner à mon pied ce boulet dégradant d'un amour imposé par la faiblesse d'un instant à la dignité de toute la vie.

Dejà elle me menaçait de s'empoisonner, et, dans la situation extrême où elle s'était jetée, une heure de rage et de délire pouvait la porter au suicide. Le ciel m'inspira un *mezzo termine*. Je résolus de la tromper en laissant une porte ouverte à l'observation de ma promesse. J'exigeai qu'elle allât rejoindre ses amis et sa famille à Milan; j'en fis une condition de mon amour, lui disant que je rougirais de profiter, pour la posséder, de la crise où elle se jetait, que ma conscience ne serait plus troublée dès que je la verrais reprendre sa place dans le monde et son rang dans l'opinion, que je restais à Turin pour ne pas la compromettre en la suivant, mais que dans

DES DÉSERTES. 65 huit jours je serais auprès d'elle pour l'aimer dans les douceurs du mystère. J'eus un peu de peine à la persuader, mais j'étais assez ému, assez peu sûr do ma force pour qu'elle crût encore à la sienne. Elle partit , et je restai brisé de tant d'émotions, fatigué de ma victoire, incertain si j'allais me sauver au bout du monde, ou la rejoindre pour ne plus la quitter. Je fus plus faible après son départ que je ne l'avais été en sa présence. Elle m'écrivait des lettres délirantes. Il y avait en moi une sorte d'antipathie instinctive que son langage et ses manières réveillaient par instants, et qui s'effaçait quand son souvenir me revenait accompagné de tant de preuves d'abnégation et d'emportement. Et puis la solitude me devenait insupportable. D'autres folies me sollicitaient. La Boccaferri m'abandonnait, Célio m'avait trompé. Le monde était vide, sans un être à aimer exclusivement. Les huit jours expirés, je fis venir un voiturin pour me rendre à Milan. On chargeait mes effets, les chevaux attendaient à ma porte ; j'entrai dans mon atelier pour y jeter un dernier coup d'œil. J'étais venu à Turin avec l'intention d'y passer un certain temps. J'aimais cette ville, qui me rappelait toute mon enfance, et où j'avais conservé de bonnes relatior;s. J'avais loué un des plus agréables logements d'artiste ; mon atelier était excellent, et, le jour où je m'y étais installé, j'avais travaillé avec délices, me flattant d'y oublier tous mes soucis et d'y faire des progrès rapides. L'arrivée de la duchesse avait brisé ces doux projets, et, en quittant cet asile, je tremblai que tout ne fût brisé dans ma vie. Il me prit un remords, une terreur, un regret, sous lesquels je me débattis en vain. Je me jetai sur un $ofa; on m'appelait dans la rue; le conducteur du voi4. Digilized by Googte

huit jours je serais auprès d'elle pour l'aimer dans les douceurs du mystère.

J'eus un peu de peine à la persuader, mais j'étais assez ému, assez peu sûr de ma force pour qu'elle crût encore à la sienne. Elle partit, et je restai brisé de tant d'émotions, fatigué de ma victoire, incertain si j'allais me sauver au bout du monde, ou la rejoindre pour ne plus la quitter.

Je fus plus faible après son départ que je ne l'avais été en sa présence. Elle m'écrivait des lettres délirantes. Il y avait en moi une sorte d'antipathie instinctive que son langage et ses manières réveillaient par instants, et qui s'effaçait quand son souvenir me revenait accompagné de tant de preuves d'abnégation et d'emportement. Et puis la solitude me devenait insupportable. D'autres folies me sollicitaient. La Boccaferri m'abandonnait, Célio m'avait trompé. Le monde était vide, sans un être à aimer exclusivement. Les huit jours expirés, je fis venir un voiturin pour me rendre à Milan.

On chargeait mes effets, les chevaux attendaient à ma porte; j'entrai dans mon atelier pour y jeter un dernier coup d'œil.

J'étais venu à Turin avec l'intention d'y passer un certain temps. J'aimais cette ville, qui me rappelait toute mon enfance, et où j'avais conservé de bonnes relations. J'avais loué un des plus agréables logements d'artiste; mon atelier était excellent, et, le jour où je m'y étais installé, j'avais travaillé avec délices, me flattant d'y oublier tous mes soucis et d'y faire des progrès rapides. L'arrivée de la duchesse avait brisé ces doux projets, et, en quittant cet asile, je tremblai que tout ne fût brisé dans ma vie. Il me prit un remords, une terreur, un regret, sous lesquels je me débattis en vain. Je me jetai sur un sofa; on m'appelait dans la rue; le conducteur du voi-

66 LE CHAtEiü turin s’impatientait ; ses petits chevaux , qui étaient jeunes et fringants, grattaient le pavé. Je ne bougeais pas. Je n’avais pas la force de me dire que je ne partirais point ; je me disais avec une certaine satisfaction puérile que je n’étais pas encore parti. Enfin le voiturin vint frapper en personne à ma porte. Je vois encore sa casquette de loutre et sa casaque de molleton. Il avait une bonne figure à la fois mécontente et amicale. C’était un ancien militaire, irrité de mon inexactitude, mais soumis à l’idée de subordination. « Eh ! mon cher monsieur, les jours sont si courts dans cette saison ! la route est si mauvaise ! Si la nuit nous prend dans les montagnes, que ferons-nous? 11 y a une grande heure que je suis à vos ordres, et mes petits chevaux ne demandent qu’à courir pour votre service. » Ce fut là toute sa plainte. — « C’est juste, ami , lui dis-je, monte sur ton siège, me voilà! » H sortit; je me disposai à en faire autant. Un papier qui voltigeait sur le plancher arrêta mes regards. Je le ramassai : c’était un feuillet détaché de mon album. Je reconnus la composition que j'avais esquissée dans la nuit où Célio m’avait ramené à ma demeure, à Vienne, après son fiasco. Je revis le bon et le mauvais ange, distraits tous deux de moi par un malin personnage qui avait la tournure et le costume de théâtre de Célio. Je me reportai à cette nuit d’insomnie où la duchesse m’était apparue si vaine et si perfide, la Boccaferri si pure et si grande. Je ne sais quelle réaction se fit en moi. Je courus vers la porte ; j’ordcnnai au vetturino de dételer et de s’en aller. Je rentrai; je respirai ; je mis mon album sur une table comme pour reprendre possession de mon atelier, de mon travail et de ma liberté; puis l’effroi de la solitude me saisit. Ces grandes murailles nues d’un atelier Digitized by Google

turin s'impatientait; ses petits chevaux, qui étaient jeunes et fringants, grattaient le pavé. Je ne bougeais pas. Je n'avais pas la force de me dire que je ne partirais point; je me disais avec une certaine satisfaction puérile que je n'étais pas encore parti.

Enfin le voiturin vint frapper en personne à ma porte. Je vois encore sa casquette de loutre et sa casaque de molleton. Il avait une bonne figure à la fois mécontente et amicale. C'était un ancien militaire, irrité de mon inexactitude, mais soumis à l'idée de subordination. « Eh! mon cher monsieur, les jours sont si courts dans cette saison! la route est si mauvaise! Si la nuit nous prend dans les montagnes, que ferons-nous? Il y a une grande heure que je suis à vos ordres, et mes petits chevaux ne demandent qu'à courir pour votre service. » Ce fut là toute sa plainte. — « C'est juste, ami, lui dis-je, monte sur ton siége, me voilà! »

Il sortit; je me disposai à en faire autant. Un papier qui voltigeait sur le plancher arrêta mes regards. Je le ramassai : c'était un feuillet détaché de mon album. Je reconnus la composition que j'avais esquissée dans la nuit où Célio m'avait ramené à ma demeure, à Vienne, après son *fiasco*. Je revis le bon et le mauvais ange, distraits tous deux de moi par un malin personnage qui avait la tournure et le costume de théâtre de Célio. Je me reportai à cette nuit d'insomnie où la duchesse m'était apparue si vaine et si perfide, la Boccaferri si pure et si grande.

Je ne sais quelle réaction se fit en moi. Je courus vers la porte; j'ordonnai au *vetturino* de dételer et de s'en aller. Je rentrai; je respirai; je mis mon album sur une table comme pour reprendre possession de mon atelier, de mon travail et de ma liberté; puis l'effroi de la solitude me saisit. Ces grandes murailles nues d'un atelier

DES DÉSERTES. 67 me serrèrent le cœur. Je retombai sur lé sofa, et je me mis à pleurer, à sangloter presque, comme un enfant qui subit une pénitence et se désole à l'aspect de la chambre qui va lui servir de prison. Tout à coup une voix de femme qui chantait dans la rue me fit entendre les premières phrases de cet air du Don Juan de Mozart : Vedrai, Carino, Se sei baoniiio, Che bel rimedio Ti voglio dar. Était-ce un rêve? J'entendais la voix de Cécilia Boccaferri. Je l'avais entendue deux fois dans le rôle de Zerlihe, où elle avait une naïveté charmante, mais où elle manquait de la nuance de coquetterie nécessaire. En cet instant , il me sembla qu'elle s'adressait à moi avec une tendresse caressante qu'elle n'avait jamais eue en public, et qu'elle m'appelait avec un accent irrésistible. Je bondis vers la porte; je m'élançai dehors : je ne trouvai que le vetturino qui dételait. Je me livrai à mille recherches minutieuses. La rue et tous les alentours étaient déserts. Il faisait à peine jour, et une bise piquante soufflait des montagnes, a Reviens demain , dis-je à mon conducteur en lui donnant un pourboire ; je ne puis partir aujourd'hui. » Je passai vingt-quatre heures à chercher et à m'informer. Je demandais la Boccaferri, son père et Célio, au ciel et à la terre. Personne no savait ce que je voulais dire. L'un me disait que le vieil ivrogne de Boccaferri était mort depuis dix ans; l'autre, que ce Boccaferri n'avait jamais eu de fille ; tous, que le fils de la Floriani devait être en Angleterre, parce qu'il avait traversé Turin deux mois auparavant en disant qu'il était engagé à Londres. Digilized by Google

me serrèrent le cœur. Je retombai sur le sofa, et je me mis à pleurer, à sangloter presque, comme un enfant qui subit une pénitence et se désole à l'aspect de la chambre qui va lui servir de prison.

Tout à coup une voix de femme qui chantait dans la rue me fit entendre les premières phrases de cet air du *Don Juan* de Mozart :

Vedrai, Carino,
Se sei buonino,
Che bel rimedio
Ti voglio dar.

Était-ce un rêve? J'entendais la voix de Cécilia Boccaferri. Je l'avais entendue deux fois dans le rôle de Zerline, où elle avait une naïveté charmante, mais où elle manquait de la nuance de coquetterie nécessaire. En cet instant, il me sembla qu'elle s'adressait à moi avec une tendresse caressante qu'elle n'avait jamais eue en public, et qu'elle m'appelait avec un accent irrésistible. Je bondis vers la porte; je m'élançai dehors : je ne trouvai que le *vetturino* qui dételait. Je me livrai à mille recherches minutieuses. La rue et tous les alentours étaient déserts. Il faisait à peine jour, et une bise piquante soufflait des montagnes. « Reviens demain, dis-je à mon conducteur en lui donnant un pourboire ; je ne puis partir aujourd'hui. »

Je passai vingt-quatre heures à chercher et à m'informer. Je demandais la Boccaferri, son père et Célio, au ciel et à la terre. Personne ne savait ce que je voulais dire. L'un me disait que le vieil ivrogne de Boccaferri était mort depuis dix ans; l'autre, que ce Boccaferri n'avait jamais eu de fille ; tous, que le fils de la Floriani devait être en Angleterre, parce qu'il avait traversé Turin deux mois auparavant en disant qu'il était engagé à Londres.

68 LE CHATEAU Je me dis que j'avais eu une hallucination , que ce n'était pas la voix de Cécilia qui m'avait chanté ces quatre vers beaucoup trop tendres pour elle; mais pendant ces vingt-quatre heures, mon émotion avait changé d'objet; la duchesse avait perdu son empire sur mon imagination. Au point du jour, le brave vetturino était à ma porte comme la veille. Cette fois, je ne le fis pas attendre. Je chargeai moi-même mes effets ; je m'installai dans son frêle legno (c'est comme on dirait à Paris un sapin), et je lui ordonnai de marcher vers l'ouest. — Eh quoi ! Seigneurie, ce n'est pas la route de Milan ! — Je le sais bien ; je ne vais plus à Milan. — Alors, mon maître, diles-moi où nous allons. — Où tu voudras, mon ami ; allons le plus loin pospossible, du côté opposé à Milan. — Je vous mènerais à Paris avec ces chevaux-là ; mais encore voudrais-je savoir si c'est à Paris ou à Rome qu'il faut aller. — Va vers la France, tout droit vers la France, lui dis-je, obéissant à un instinct spontané. Je t'arrêterai quand je serai fatigué, ou quand la belle nature m'invitera à la contempler. — La belle nature est bien laide dans ce temps-ci , dit en souriant le brave homme. Voyez, que de neige du haut en bas des montagnes! Nous ne passerons pas aisé* ment le Mont-Cenis ! — Nous verrons bien ; d'ailleurs nous ne le passerons peut-être pas. Allons, partons. J'ai besoin de voyager. Pourvu que ta voiture roule et m'éloigne de Milan, comme de Turin , c'est tout ce qu'il me faut pour aujourd'hui. — Allons, allons 1 dit-il en fouettant ses chevaux , qui firent une longue glissade sur le pavé cristallisé par la gelée, tète d'artiste, tête de fou ! mais les gens raison Digilized by Google

Je me dis que j'avais eu une hallucination, que ce n'était pas la voix de Cécilia qui m'avait chanté ces quatre vers beaucoup trop tendres pour elle; mais pendant ces vingt-quatre heures, mon émotion avait changé d'objet; la duchesse avait perdu son empire sur mon imagination. Au point du jour, le brave *vetturino* était à ma porte comme la veille. Cette fois, je ne le fis pas attendre. Je chargeai moi-même mes effets; je m'installai dans son frêle *legno* (c'est comme on dirait à Paris *un sapin*), et je lui ordonnai de marcher vers l'ouest.

— Eh quoi ! Seigneurie, ce n'est pas la route de Milan!

— Je le sais bien ; je ne vais plus à Milan.

— Alors, mon maître, dites-moi où nous allons.

— Où tu voudras, mon ami ; allons le plus loin possible, du côté opposé à Milan.

— Je vous mènerais à Paris avec ces chevaux-là ; mais encore voudrais-je savoir si c'est à Paris ou à Rome qu'il faut aller.

— Va vers la France, tout droit vers la France, lui dis-je, obéissant à un instinct spontané. Je t'arrêterai quand je serai fatigué, ou quand la belle nature m'invitera à la contempler.

— La belle nature est bien laide dans ce temps-ci, dit en souriant le brave homme. Voyez, que de neige du haut en bas des montagnes! Nous ne passerons pas aisément le Mont-Cenis!

— Nous verrons bien ; d'ailleurs nous ne le passerons peut-être pas. Allons, partons. J'ai besoin de voyager. Pourvu que ta voiture roule et m'éloigne de Milan, comme de Turin, c'est tout ce qu'il me faut pour aujourd'hui.

— Allons, allons! dit-il en fouettant ses chevaux, qui firent une longue glissade sur le pavé cristallisé par la gelée, tête d'artiste, tête de fou! mais les gens raison-

DES DÉSERTES. 69 nables sont souvent bétes et toujours avares. Vivent les artistes ! VII. LE NOEUD CERISE. Je ne crois, d'une manière absolue, ni à la destinée, ni à mes instincts, et je suis pourtant forcé de croire à quelque chose qui semble une combinaison de l'un ou de l'autre, à une force mystérieuse qui est comme l'attraction de la fatalité. Il se fait dans notre existence, comme de grands courants magnétiques que nous traversons quelquefois, sans être emportés par eux , mais où quelquefois aussi nous nous précipitons de nous-mêmes, parce que notre moi se trouve admirablement prédisposé à subir l'influence de ce qui est notre élément naturel, longtemps ignoré ou méconnu. Quand nous sommes entraînés sur cette ponte irrésistible, il semble que tout nous aide à en subir l'impulsion souveraine, que tout s'enchaîne autour de nous de façon à nous faire nier le hasard , enfin que les circonstances les plus naturelles, les plus insignifiantes dans d'autres moments n'existent, à ce moment donné, que pour nous pousser vers le but de notre destinée, que ce but soit un abîme ou un sanctuaire. Voici le fait qui me parut longtemps merveilleux et qui ne fut autre chose que la rencontre d'un fait parallèle à celui de mon ennui et de mon inquiétude. Mon vetturino était marié non loin de la frontière, du côté de Briançon , à une jeune et jolie femme dont il était séparé assez souvent par l'activité de sa profession. Je lui dis que je voulais aller du côté de la France, et je le voulais parce qu'il s'agissait pour moi de prendre la route diamétralement opposée à celle de Milan , et aussi un Digilized by Google

nables sont souvent bêtes et toujours avares. Vivent les artistes !

## VII.

### LE NŒUD CERISE.

Je ne crois, d'une manière absolue, ni à la destinée, ni à mes instincts, et je suis pourtant forcé de croire à quelque chose qui semble une combinaison de l'un ou de l'autre, à une force mystérieuse qui est comme l'attraction de la fatalité.

Il se fait dans notre existence, comme de grands courants magnétiques que nous traversons quelquefois, sans être emportés par eux, mais où quelquefois aussi nous nous précipitons de nous-mêmes, parce que notre *moi* se trouve admirablement prédisposé à subir l'influence de ce qui est notre élément naturel, longtemps ignoré ou méconnu. Quand nous sommes entraînés sur cette pente irrésistible, il semble que tout nous aide à en subir l'impulsion souveraine, que tout s'enchaîne autour de nous de façon à nous faire nier le hasard, enfin que les circonstances les plus naturelles, les plus insignifiantes dans d'autres moments n'existent, à ce moment donné, que pour nous pousser vers le but de notre destinée, que ce but soit un abîme ou un sanctuaire.

Voici le fait qui me parut longtemps merveilleux et qui ne fut autre chose que la rencontre d'un fait parallèle à celui de mon ennui et de mon inquiétude. Mon *vetturino* était marié non loin de la frontière, du côté de Briançon, à une jeune et jolie femme dont il était séparé assez souvent par l'activité de sa profession. Je lui dis que je voulais aller du côté de la France, et je le voulais parce qu'il s'agissait pour moi de prendre la route diamétralement opposée à celle de Milan, et aussi un

70 lË CËAtEAtl peu pârce (}ue j’avais quelques renseignements vagues sur le passage récent de Célio dans la contrée que je parcourais. Mon vetturino vit que je no savais pas bien où je voulais aller, et comme il avait envie d’aller à Briançon , il prit naturellement la route de Suse et d’Exille, traversa la frontière avec la Doire, et me fit entrer dans le département des Haütes-Alpés par le Mont-Genèvre. Comme nous approchions de Briançon, il me demanda si je ne comptais pas m’ÿ arrêter quelques jours, du ton d’un homme décidé à ib’y Contraindre. Et, Comme j’hésitais à lui répondre avant d’avoir bien pénétré son desseih , il hi’aunonça que son plus jeune cheval était malade, qu’il ne mangeait pas, et qu’il craignait bien d’être forcé de voir un vétérinaire pour le faire saigner. Je descendis de voilure et j’examinai le cheval : il avait l’œil pur, le flanc calme ; il u’était pas plus malade que l’autre. — Mon ami , dis-je à maître Volabù (c’étâit le nom de mon Voiturin), je te prie d’être sincère avec moi. Tu cherches un prétexte pour t’arrêter, et moi je h’ai pas de raisons pour t’attendre. Je ne liens pas plus longtemps à ton voiturin que lu ne tiens à ma personne. Que j’arrive à Briançon , c’est tout ce que je demande. Là, je penserai à ce que je veux faire, et j’aurai sous la main tous les moyens de transport désirables. Si tu t’obstines à me laisser ici (nous n’étions plus qu’à cinq lieues de Briançon), je m’obstinerai peut-être de mon côté à le faire marcher, car je t’ai pris pour huit jours. Sois donc franc, si tu veux que je sois bon. Tu as ici, aux environs, une affaire de cœur ou d’argent , et c’est pour cela que ton cheval ne mange pas? Le brave homme se mit à rire, puis il secoua la tête d’un air mélancolique : — Je ne suis plus de la première jeunesse, dit-il , ma femme a dix-huit ans, et j’aurais été bien aise de la surprendre; Digitized by Google

peu parce que j'avais quelques renseignements vagues sur le passage récent de Célio dans la contrée que je parcourais. Mon *vetturino* vit que je ne savais pas bien où je voulais aller, et comme il avait envie d'aller à Briançon, il prit naturellement la route de Suse et d'Exille, traversa la frontière avec la Doire, et me fit entrer dans le département des Hautes-Alpes par le Mont-Genèvre.

Comme nous approchions de Briançon, il me demanda si je ne comptais pas m'y arrêter quelques jours, du ton d'un homme décidé à m'y contraindre. Et, comme j'hésitais à lui répondre avant d'avoir bien pénétré son dessein, il m'annonça que son plus jeune cheval était malade, qu'il ne mangeait pas, et qu'il craignait bien d'être forcé de voir un vétérinaire pour le faire saigner. Je descendis de voiture et j'examinai le cheval : il avait l'œil pur, le flanc calme; il n'était pas plus malade que l'autre.

— Mon ami, dis-je à maître Volabù (c'était le nom de mon voiturin), je te prie d'être sincère avec moi. Tu cherches un prétexte pour t'arrêter, et moi je n'ai pas de raisons pour t'attendre. Je ne tiens pas plus longtemps à ton voiturin que tu ne tiens à ma personne. Que j'arrive à Briançon, c'est tout ce que je demande. Là, je penserai à ce que je veux faire, et j'aurai sous la main tous les moyens de transport désirables. Si tu t'obstines à me laisser ici (nous n'étions plus qu'à cinq lieues de Briançon), je m'obstinerai peut-être de mon côté à te faire marcher, car je t'ai pris pour huit jours. Sois donc franc, si tu veux que je sois bon. Tu as ici, aux environs, une affaire de cœur ou d'argent, et c'est pour cela que ton cheval ne mange pas? Le brave homme se mit à rire, puis il secoua la tête d'un air mélancolique : — Je ne suis plus de la première jeunesse, dit-il, ma femme a dix-huit ans, et j'aurais été bien aise de la surprendre;

DES DÉSERTES. 71 elle ne demeure qu'à une toute petite lieue d'ici, aux Désertes. Par la traverse, nous y serons dans une demiheure ; le chemin est bon , et puisque vous aimez à vous arrêter n'importe où , pour marcher au hasard dans la neige, vous verrez là un bel endroit et de la belle neige, le diable m'emporte! Nous repartirions demain matin, et nous serions à Briançon avant midi. Allons, j'ai é^é franc, voulez-vous être bon enfant? — Oui, puisque je t'ai fait moi-même cette condition. Va pour les Désertes! le nom me plaît, et la traverse aussi. J'aime assez les paysages qu'on ne voit pas des grandes routes ; mais s'il te prend fantaisie, mon compère, de rester plus longtemps avec ta femme? Si toq cheval recommence demain à ne plus manger? — Voulez-vous vous fier à la parole d'un ancien militaire, mon bourgeois? Nous repartirons ce soir, si vous voulez. — Je veux me fier, répondis-je. En roule ! Où cet homme me conduisit, tu le sauras bientôt, cher lecteur , et lu me diras si , dans l'accès de flânerie bienveillante qui me poussa à subir son caprice, il n'y eut pas quelque chose qu'un homme plus impertinent que moi eût pu qualifier d'inspiration divine, D'abord il ne m'avait pas trompé, le brave Volabù. Le paysage où il me fit pénétrer avait un caractère à |a fojs naïf et grandiose , qui s'empara de moi d'autant plus que je n'avais lias compté sur le discernement pittoresque de mon guide. Sans doute c'était son amour pour sa jeune femme qui lui faisait aimer ou mieux comprendre iqstinctivement la beauté du lieu qu'elle habitait. 11 voulut reconnaître ma complaisance en exerçant envers moi les devoirs de l'hospitalité. H possédait là quelques morceaux de terre et une oiaisonnette très-propre où il me conduisit. Et quand U eut Digilized by Google

elle ne demeure qu'à une toute petite lieue d'ici, aux *Désertes*. Par la traverse, nous y serons dans une demi-heure; le chemin est bon, et puisque vous aimez à vous arrêter n'importe où, pour marcher au hasard dans la neige, vous verrez là un bel endroit et de la belle neige, le diable m'emporte! Nous repartirions demain matin, et nous serions à Briançon avant midi. Allons, j'ai été franc, voulez-vous être bon enfant?

— Oui, puisque je t'ai fait moi-même cette condition. Va pour les *Désertes!* le nom me plaît, et la traverse aussi. J'aime assez les paysages qu'on ne voit pas des grandes routes; mais s'il te prend fantaisie, mon compère, de rester plus longtemps avec ta femme? Si ton cheval recommence demain à ne plus manger?

— Voulez-vous vous fier à la parole d'un ancien militaire, mon bourgeois? Nous repartirons ce soir, si vous voulez.

— Je veux me fier, répondis-je. En route!

Où cet homme me conduisit, tu le sauras bientôt, cher lecteur, et tu me diras si, dans l'accès de flânerie bienveillante qui me poussa à subir son caprice, il n'y eut pas quelque chose qu'un homme plus impertinent que moi eût pu qualifier d'inspiration divine. D'abord il ne m'avait pas trompé, le brave Volabù. Le paysage où il me fit pénétrer avait un caractère à la fois naïf et grandiose, qui s'empara de moi d'autant plus que je n'avais pas compté sur le discernement pittoresque de mon guide. Sans doute c'était son amour pour sa jeune femme qui lui faisait aimer ou mieux comprendre instinctivement la beauté du lieu qu'elle habitait. Il voulut reconnaître ma complaisance en exerçant envers moi les devoirs de l'hospitalité.

Il possédait là quelques morceaux de terre et une maisonnette très-propre où il me conduisit. Et quand il eut

7a LE CHATEAU trouvé sa jeune ménagère au travail , bien gaie , bien sage, bien pure ( cela se voyait à la joie franche qu'elle montra en lui sautant au cou), il n'y eut sorte de fête qu'il ne me fît : ils se mirent en quatre, sa femme et lui, pour me préparer un meilleur repas que celui que j'aurais pu faire à l'auberge du hameau , et , comme je leur disais que tant de soin n'était pas nécessaire pour me contenter, ils jurèrent naïvement que cela ne me regardait pas, c'est-à-dire qu'ils voulaient me traiter et m'héberger gratis. Je les laissai à leur fricassée entremêlée de doux propos et de gros baisers , pour aller admirer le site environnant. Il était simple et superbe. Des collines escarpées servant de premier échelon aux grandes montagnes des Alpes, toutes couvertes de sapins et de mélèzes , encadraient la vallée et la préservaient des vents du nord et de l'est. Au-dessus du hameau , à mi-côte de la colline la plus rapprochée et la plus adoucie , s'élevait un vieux et fier château , une des anciennes défenses de la frontière probablement, demeure paisible et confortable désormais , car je voyais au ton frais des châssis de croisées en boisde chêne, encadrantde longues vitresbien claires, que l'antique manoir était habité par des propriétaires fort civilisés. Un parc immense, jeté noblement sur la pente de la colline et masquant ses froides lignes de clôture sous un luxe de végétation chaque jour plus rare en France , formait un des accidents les plus heureux du tableau. Malgré la rigueur do la saison ( nous étions à la fin de janvier, et la terre était couverte de frimas), la soirée était douce et riante. Le ciel avait ces tons rose vif qui sont propres aux beaux temps de gelée ; les horizons neigeux brillaient comme de l'argent, et des nuages doux , couleur de perle, attendaient le soleil qui descendait lentement pour s'y plonger. Avant de s'envelopper Digilized by Google

trouvé sa jeune ménagère au travail, bien gaie, bien sage, bien pure (cela se voyait à la joie franche qu'elle montra en lui sautant au cou), il n'y eut sorte de fête qu'il ne me fît : ils se mirent en quatre, sa femme et lui, pour me préparer un meilleur repas que celui que j'aurais pu faire à l'auberge du hameau, et, comme je leur disais que tant de soin n'était pas nécessaire pour me contenter, ils jurèrent naïvement que cela *ne me regardait pas*, c'est-à-dire qu'ils voulaient me traiter et m'héberger gratis.

Je les laissai à leur fricassée entremêlée de doux propos et de gros baisers, pour aller admirer le site environnant. Il était simple et superbe. Des collines escarpées servant de premier échelon aux grandes montagnes des Alpes, toutes couvertes de sapins et de mélèzes, encadraient la vallée et la préservaient des vents du nord et de l'est. Au-dessus du hameau, à mi-côte de la colline la plus rapprochée et la plus adoucie, s'élevait un vieux et fier château, une des anciennes défenses de la frontière probablement, demeure paisible et confortable désormais, car je voyais au ton frais des châssis de croisées en bois de chêne, encadrant de longues vitres bien claires, que l'antique manoir était habité par des propriétaires fort civilisés. Un parc immense, jeté noblement sur la pente de la colline et masquant ses froides lignes de clôture sous un luxe de végétation chaque jour plus rare en France, formait un des accidents les plus heureux du tableau. Malgré la rigueur de la saison (nous étions à la fin de janvier, et la terre était couverte de frimas), la soirée était douce et riante. Le ciel avait ces tons rose vif qui sont propres aux beaux temps de gelée ; les horizons neigeux brillaient comme de l'argent, et des nuages doux, couleur de perle, attendaient le soleil qui descendait lentement pour s'y plonger. Avant de s'envelopper

DES DÉSERTES. Ï3 dans ces suaves vapeurs , il semblait vouloir sourire encore à la vallée , et il dardait sur les toits élevés du vieux château un rayon de pourpre qui faisait de l'ardoise terne et moussue un dôme de cuivre rouge resplendissant. Comme j'étais vêtu et chaussé en conséquence de la saison , je prenais un plaisir extrême à marcher sur cette neige brillante , cristallisée par le froid , et qui craquait sous mes pieds. En creusant des ombres sur ces grandes surfaces à peine égratignées par la trace de quelques petites pattes d'oiseaux , j'étudiais avec attention le reflet verdâtre que donne ce blanc éblouissant auprès duquel l'hermine et le duvet du cygne paraissent jaunes ou malpropres. Je ne pensais plus qu'à la peinture et à remercier le ciel de m'avoir détourné de Milan. Tout en marchant, j'approchais du parc , et je pouvais embrasser de l'œil la vaste pelouse blanche , coupée de massifs noirs , qui s'étendait devant le château. On avait rajeuni les abords de cette austère demeure en nivelant les anciens fossés, en exhaussant les terres et en amenant le jardin , la verdure et les allées sablées jusqu'au niveau du rez-de-chaussée , jusqu'à la porte des appartements, comme c'est l'usage aujourd'hui que nous sentons à la fois le confortable et la poésie de la vie de château. L'enclos était bien fermé de grands murs ; mal^, en face du manoir, on en avait échancré une longueur de trente mètres au moins pour prendre vue sur la campagne. Cette ouverture formait terrasse , à une hauteur peu considérable , et avait pour défense un large fossé extérieur. Un petit escalier, pratiqué dans l'épaisseur du massif de pierres de ' la terrasse , descendait jusqu'au niveau de l'eau pour permettre , apparemment, aux jardiniers d'y venir puiser durant l'été. Comme l'eau était couverte d'une croûte de glace très-forte, je fls la remarque qu'il était très-facile en ce moment d'entrer dans la résidence 5
Digitized by Google

dans ces suaves vapeurs, il semblait vouloir sourire encore à la vallée, et il dardait sur les toits élevés du vieux château un rayon de pourpre qui faisait de l'ardoise terne et moussue un dôme de cuivre rouge resplendissant.

Comme j'étais vêtu et chaussé en conséquence de la saison, je prenais un plaisir extrême à marcher sur cette neige brillante, cristallisée par le froid, et qui craquait sous mes pieds. En creusant des ombres sur ces grandes surfaces à peine égratignées par la trace de quelques petites pattes d'oiseaux, j'étudiais avec attention le reflet verdâtre que donne ce blanc éblouissant auprès duquel l'hermine et le duvet du cygne paraissent jaunes ou malpropres. Je ne pensais plus qu'à la peinture et à remercier le ciel de m'avoir détourné de Milan.

Tout en marchant, j'approchais du parc, et je pouvais embrasser de l'œil la vaste pelouse blanche, coupée de massifs noirs, qui s'étendait devant le château. On avait rajeuni les abords de cette austère demeure en nivelant les anciens fossés, en exhaussant les terres et en amenant le jardin, la verdure et les allées sablées jusqu'au niveau du rez-de-chaussée, jusqu'à la porte des appartements, comme c'est l'usage aujourd'hui que nous sentons à la fois le confortable et la poésie de la vie de château. L'enclos était bien fermé de grands murs; mais, en face du manoir, on en avait échancré une longueur de trente mètres au moins pour prendre vue sur la campagne. Cette ouverture formait terrasse, à une hauteur peu considérable, et avait pour défense un large fossé extérieur. Un petit escalier, pratiqué dans l'épaisseur du massif de pierres de la terrasse, descendait jusqu'au niveau de l'eau pour permettre, apparemment, aux jardiniers d'y venir puiser durant l'été. Comme l'eau était couverte d'une croûte de glace très-forte, je fis la remarque qu'il était très-facile en ce moment d'entrer dans la résidence

7* LE CHATEAÜ seigneuriale des Désertes ; mais il me parut qu'on s'en rapportait à la discrétion des habitants de la contrée, car aucune précaution n'était prise pour garantir ce côté faible de la place. Comme le lieu me parut désert, j'eus quelque tentation d'y pénétrer pour admirer de plus près le tronc des ifs superbes et des pins centenaires dont les groupes formaient, dans cet intérieur, mille paysages aussi vrais, quoique beaucoup mieux composés que ceux de la campagne environnante; mais je m'abstins prudemment et respectueusement de cette témérité de peintre, en entendant venir vers la terrasse deux femmes qui , vues de près, devinrent deux jeunes demoiselles ravissantes. Je les regardai courir et folâtrer sur la neige , sans qu'elles fissent attention à moi. Quoique enveloppées de manteaux et de fourrures , elles étaient aussi légères que le grand lévrier blanc qui bondissait autour d'elles. L'une me parut en âge d'être mariée ; mais , ù son insouciance, on voyait qu'elle ne l'était pas , et même qu'elle n'y songeait point. Elle était grande , mince , blonde , jolie , et , par sa coiffure et ses attitudes, elle me rappelait les nymphes de marbre qui ornaient les jardins du temps de Louis XIV. L'autre paraissait encore une enfant; sa beauté était merveilleuse , quoique sa taille me parût moins élégante. Je ne sais pas non plus pourquoi je fus ému en la regardant, comme si elle me rappelait une image connue et chère. Cependant il me fut impossible, ce jour-là et plus tard , do trouver de moi-même à qui elle ressemblait. Ces deux belles demoiselles prenaient ensemble de tels ébats, qu'elles passèrent sans me voir. Elles parlaient italien, mais si vite (et souvent toutes deux ensemble), chaque phrase était d'ailleurs entrecoupée de rires si bruyants et si prolongés, que je ne pus rien saisir qui eût Digitized by Google

seigneuriale des Désertes; mais il me parut qu'on s'en rapportait à la discrétion des habitants de la contrée, car aucune précaution n'était prise pour garantir ce côté faible de la place.

Comme le lieu me parut désert, j'eus quelque tentation d'y pénétrer pour admirer de plus près le tronc des ifs superbes et des pins centenaires dont les groupes formaient, dans cet intérieur, mille paysages aussi *vrais*, quoique beaucoup mieux *composés* que ceux de la campagne environnante; mais je m'abstins prudemment et respectueusement de cette témérité de peintre, en entendant venir vers la terrasse deux femmes qui, vues de près, devinrent deux jeunes demoiselles ravissantes. Je les regardai courir et folâtrer sur la neige, sans qu'elles fissent attention à moi. Quoique enveloppées de manteaux et de fourrures, elles étaient aussi légères que le grand lévrier blanc qui bondissait autour d'elles. L'une me parut en âge d'être mariée; mais, à son insouciance, on voyait qu'elle ne l'était pas, et même qu'elle n'y songeait point. Elle était grande, mince, blonde, jolie, et, par sa coiffure et ses attitudes, elle me rappelait les nymphes de marbre qui ornaient les jardins du temps de Louis XIV. L'autre paraissait encore une enfant; sa beauté était merveilleuse, quoique sa taille me parût moins élégante. Je ne sais pas non plus pourquoi je fus ému en la regardant, comme si elle me rappelait une image connue et chère. Cependant il me fut impossible, ce jour-là et plus tard, de trouver de moi-même à qui elle ressemblait.

Ces deux belles demoiselles prenaient ensemble de tels ébats, qu'elles passèrent sans me voir. Elles parlaient italien, mais si vite (et souvent toutes deux ensemble), chaque phrase était d'ailleurs entrecoupée de rires si bruyants et si prolongés, que je ne pus rien saisir qui eût

DES DÉSERTES. 75 on sens. Un peu plus loin , elles s'arrêtèrent et se nairent à briser sans pitié desuperbes branches d'arbre vert dont elles firent, les vandales I un grand tas, qu'elles aban* donnnèrent ensuite sur la neige, en disant : « Ma foi, qu'il vienne les chercher, c'est trop froid à manier. » J'allais les perdre de vue à regret, je l'avoue , car il y avait quelque chose de sympathique et d'excitant pour moi dans la pétulance et la gaieté de ces jolies filles , lorsqu'une d'elles s'écria : « Bon ! j'ai perdu son nœud , son fameux nœud d'épée , que j'avais attaché sur mon capuchon, avec une épingle ! — Eh bien 1 dit l'aînée , nous en ferons un autre ; la belle afiaire 1 — Oh ! il l'avait fait lui-même ! 11 prétend que nous ne savons pas faire les nœuds , comme si c'était bien malin I Il va grogner. — Eh bien , qu'il grogne , le grognon 1 répliqua l'autre, et toutes deux recommencèrent à rire, comme rient les jeunes filles , sans savoir pourquoi , sinon qu'elles ont besoin de rire. — Tiens! je le vois, mon nœud ! son nœud ! s'écria la cadette en bondissant vers le fossé ; le voilà qui s'épanouit sur la neige. Oh ! le beau coquelicot 1 Elle arriva jusqu'au bord de la terrasse; mais , au moment de ramasser ce nœud de rubans rouges que j'avais fort bien remarqué , elle partit d'un nouvel éclat de rire : une petite brise soudaine qui venait de s'élever emportait le ruban , et le déposait, à mes pieds, sur la glace du fossé. Je le ramassai pour le rendre à la belle rieuse, et ce fut alors seulement qu'elle m'aperçut et devint aussi rouge que son nœud de rubans cerise. — Pour vous le rapporter , Mademoiselle , lui dis-je.
Digilized by Google

un sens. Un peu plus loin, elles s'arrêtèrent et se mirent à briser sans pitié de superbes branches d'arbre vert dont elles firent, les vandales ! un grand tas, qu'elles abandonnnèrent ensuite sur la neige, en disant :

« Ma foi, qu'*il* vienne les chercher, c'est trop froid à manier. »

J'allais les perdre de vue à regret, je l'avoue, car il y avait quelque chose de sympathique et d'excitant pour moi dans la pétulance et la gaieté de ces jolies filles, lorsqu'une d'elles s'écria : « Bon ! j'ai perdu *son* nœud, son fameux nœud d'épée, que j'avais attaché sur mon capuchon, avec une épingle !

— Eh bien ! dit l'aînée, nous en ferons un autre ; la belle affaire !

— Oh ! il l'avait fait lui-même ! Il prétend que nous ne savons pas faire les nœuds, comme si c'était bien malin ! Il va grogner.

— Eh bien, qu'il grogne, le grognon ! répliqua l'autre, et toutes deux recommencèrent à rire, comme rient les jeunes filles, sans savoir pourquoi, sinon qu'elles ont besoin de rire.

— Tiens ! je le vois, mon nœud ! *son* nœud ! s'écria la cadette en bondissant vers le fossé ; le voilà qui s'épanouit sur la neige. Oh ! le beau coquelicot !

Elle arriva jusqu'au bord de la terrasse ; mais, au moment de ramasser ce nœud de rubans rouges que j'avais fort bien remarqué, elle partit d'un nouvel éclat de rire : une petite brise soudaine qui venait de s'élever emportait le ruban, et le déposait, à mes pieds, sur la glace du fossé.

Je le ramassai pour le rendre à la belle rieuse, et ce fut alors seulement qu'elle m'aperçut et devint aussi rouge que son nœud de rubans cerise.

— Pour vous le rapporter, Mademoiselle, lui dis-je,

76 LE CHATEAÜ je serai forcé de traverser ce fossé ; me le permettezvous? - Non , non , ne faites pas Cela ! répondit l'enfant, en qui un fonds d'assurance mutine parut dominer très-vite le premier accès de timidité , c'est peut-être dangereux. Si la glace ne porte pas! — N'est-ce que cela? repris-je. C'est bien peu de chose que de courir un petit danger pour votre service. Et je traversai résolument la glace, qui criait un peu. En voyant qu'en effet il y avait bien quelque danger pour moi , car le fossé était large et profond , l'enfant rougit encore et descendit quelques marches du petit escalier pour venir à ma rencontre. Elle ne riait plus. — Eh bien , qu'est-ce que cela? Que faites-vous donc , petite sœur? dit l'aînée, qui venait la rejoindre, et qui me regarda d'un air de surprise et de mécontentement. Celle-ci était déjà une jeune personne. Elle connaissait sans doute déjà la prudence. Elle avait au moins une vingtaine d'années. — Vous voyez. Mademoiselle, lui dis-je en tendant à sa sœur le nœud de rubans au bout de ma canne , je m'arrête à la limite de votre empire; je ne me permets pas de mettre le pied seulement sur la première marche de l'escalier. Elle vit tout de suite que j'étais un homme bien élevé, et me remercia d'un doux et charmant sourire. Quant à l'enfant , elle saisit le nœud avec vivacité , et me flt signe de ne pas m'arrêter sur la glace. Je m'en retournai lentement et les saluai toutes deux de l'autre rive. Elles me crièrent merci avec beaucoup de grâce ; puis j'entendis l'aînée dire à la petite : S'il voyait cela , il nous gronderait ! — Sauvons-nous ! répondit l'enfant en recommençant son rire frais et clair comme une clochette d'argent. Elles se prirent par la main , et partirent en couDigilized by Googl

je serai forcé de traverser ce fossé; me le permettez-vous?

– Non, non, ne faites pas cela! répondit l'enfant, en qui un fonds d'assurance mutine parut dominer très-vite le premier accès de timidité, c'est peut-être dangereux. Si la glace ne porte pas!

— N'est-ce que cela? repris-je. C'est bien peu de chose que de courir un petit danger pour votre service.

Et je traversai résolument la glace, qui criait un peu. En voyant qu'en effet il y avait bien quelque danger pour moi, car le fossé était large et profond, l'enfant rougit encore et descendit quelques marches du petit escalier pour venir à ma rencontre. Elle ne riait plus.

— Eh bien, qu'est-ce que cela? Que faites-vous donc, petite sœur? dit l'aînée, qui venait la rejoindre, et qui me regarda d'un air de surprise et de mécontentement. Celle-ci était déjà une jeune personne. Elle connaissait sans doute déjà la prudence. Elle avait au moins une vingtaine d'années.

— Vous voyez, Mademoiselle, lui dis-je en tendant à sa sœur le nœud de rubans au bout de ma canne, je m'arrête à la limite de votre empire; je ne me permets pas de mettre le pied seulement sur la première marche de l'escalier.

Elle vit tout de suite que j'étais un homme bien élevé, et me remercia d'un doux et charmant sourire. Quant à l'enfant, elle saisit le nœud avec vivacité, et me fit signe de ne pas m'arrêter sur la glace. Je m'en retournai lentement et les saluai toutes deux de l'autre rive. Elles me crièrent *merci* avec beaucoup de grâce; puis j'entendis l'aînée dire à la petite : S'*il* voyait cela, il nous gronderait! — Sauvons-nous! répondit l'enfant en recommençant son rire frais et clair comme une clochette d'argent. Elles se prirent par la main, et partirent en cou-

DES DÉSERTES. TT rant et en riant vers le château. Quand elles eurent dis* paru, je regagnai la modeste demeure de monsieur et madame Volabù , un peu préoccupé de ma petite aventure. Je trouvai mon souper prêt. J'aurais été Grandgousier en personne , qu'on ne m'eût pas traité plus largement. Je crois que toute la petite basse*cour de madame Volabù y avait passé. Je n'aurais pas eu bonne grâce à me plaindre de cette prodigalité , en voyant l'air de triomphe naïf avec lequel ces braves gens me faisaient les honneurs de chez eux. J'exigeai qu'ils se missent à table avec moi , ainsi que la vieille mère de madame Volabù, qui était encore un robuste virago, nommée madame Peirecote , et qui paraissait prendre à cœur d'être bonne gardienne de l'honneur de son gendre. 11 me fallut soutenir un rude assaut pour me préserver d'une indigestion , car mon brave vetturino semblait décidé à me faire étouffer. Dès que je pus obtenir quelques instants de répit, j'en profitai pour faire des questions sur le château et ses habitants. — C'est bien vieux, ce château, me dit Volabù d'un air capable ; c'est laid, n'est-ce pas? Ça ressemble à une grande masure? Mais c'est plus joli en dedans qu'on ne croirait; c'est très-bien tenu , bien conservé, bien arrangé, quoique en vieux meubles qui ne sont plus de mode. Il y a des calorifères , ma foi 1 C'est que le vieux marquis ne se refusait rien. 11 n'était pas très-généreux pour les autres, mais il aimait bien ses aises, et il passait presque toute l'année ici. L'hiver, il n'allait qu'un peu à Paris, en Italie jamais, et pourtant c'était son pays. — Et qui possède ce château à présent? — Son frère , le comte de Balma , qui vient de passer marquis par le décès de l'aîné de la famille. Dame , il Digilized by Google

rant et en riant vers le château. Quand elles eurent disparu, je regagnai la modeste demeure de monsieur et madame Volabù, un peu préoccupé de ma petite aventure.

Je trouvai mon souper prêt. J'aurais été Grandgousier en personne, qu'on ne m'eût pas traité plus largement. Je crois que toute la petite basse-cour de madame Volabù y avait passé. Je n'aurais pas eu bonne grâce à me plaindre de cette prodigalité, en voyant l'air de triomphe naïf avec lequel ces braves gens me faisaient les honneurs de chez eux. J'exigeai qu'ils se missent à table avec moi, ainsi que la vieille mère de madame Volabù, qui était encore un robuste virago, nommée madame Peirecote, et qui paraissait prendre à cœur d'être bonne gardienne de l'honneur de son gendre.

Il me fallut soutenir un rude assaut pour me préserver d'une indigestion, car mon brave *vetturino* semblait décidé à me faire étouffer. Dès que je pus obtenir quelques instants de répit, j'en profitai pour faire des questions sur le château et ses habitants.

— C'est bien vieux, ce château, me dit Volabù d'un air capable; c'est laid, n'est-ce pas? Ça ressemble à une grande masure? Mais c'est plus joli en dedans qu'on ne croirait; c'est très-bien tenu, bien conservé, bien arrangé, quoique en vieux meubles qui ne sont plus de mode. Il y a des calorifères, ma foi! C'est que le vieux marquis ne se refusait rien. Il n'était pas très-généreux pour les autres, mais il aimait bien ses aises, et il passait presque toute l'année ici. L'hiver, il n'allait qu'un peu à Paris, en Italie jamais, et pourtant c'était son pays.

— Et qui possède ce château à présent?

— Son frère, le comte de Balma, qui vient de passer marquis par le décès de l'aîné de la famille. Dame, il

78 LE CHATEAU n’est pas jeune non plus ! C’est le sort de notre village, on dirait , d’avoir sous les yeux vieille maison et vieilles gens. — Bah ! la jeunesse ne manque pas encore dans le château , dit madame Volabù ; M. le nouveau marquis n’a-t-il pas cinq enfants , dont le plus âgé ne l’est guère dIus que monsieur? En parlant ainsi, madame Volabù me désignait à son mari , dont les yeux s’arrondirent tout à coup, en même temps que sa bouche s’allongeait en une moue assez risible. — Oh ! s’écria-t-il , M. de Balma a des garçons à présent! Quand je suis parti , il n’avait qu’une fille, et il n’y a qu’un mois de cela. — C’est qu’il ne nous disait pas tout apparemment, dit à son tour la vieille madame Peirecote. Depuis un mois, il lui est arrivé une famille nombreuse, deux autres filles et deux garçons, tous beaux comme des amours; mais qu’est-ce que ça vous fait, Volabù? — Ça ne me fait rien , la mère ; mais c’est égal , notre vieux marquis est diablement sournois , car je lui ai entendu dire à M. le curé qu’il n’avait qu’une fille, celle qui est arrivée avec lui le lendemain de la mort du dernier marquis. — Eh bien , reprit la vieille , c’est qu’il n’y a que cellelà de légitime peut-être , et que les quatre autres enfants sont des bâtards. Ça ne prouve pas un mauvais homme d’avoir recueilli tout ça le jour où il s’est vu riche et seigneur. Sans doute il veut les établir pour effacer devant Dieu tous ses vieux péchés. — Après ça, ils ne sont peut-être pas à lui, tous ces enfants? observa madame Volabù. — Il les appelle tous mes enfants, répondit la mère Peirecote , et ils l’appellent tous mon papa. Quant à savoir au juste ce qui en est, ce n’est pas facile. C’est Digitized by Google

n'est pas jeune non plus ! C'est le sort de notre village, on dirait, d'avoir sous les yeux vieille maison et vieilles gens.

— Bah ! la jeunesse ne manque pas encore dans le château, dit madame Volabù; M. le nouveau marquis n'a-t-il pas cinq enfants, dont le plus âgé ne l'est guère plus que monsieur? En parlant ainsi, madame Volabù me désignait à son mari, dont les yeux s'arrondirent tout à coup, en même temps que sa bouche s'allongeait en une moue assez risible.

— Oh ! s'écria-t-il, M. de Balma a des garçons à présent! Quand je suis parti, il n'avait qu'une fille, et il n'y a qu'un mois de cela.

— C'est qu'il ne nous disait pas tout apparemment, dit à son tour la vieille madame Peirecote. Depuis un mois, il lui est arrivé une famille nombreuse, deux autres filles et deux garçons, tous beaux comme des amours; mais qu'est-ce que ça vous fait, Volabù?

— Ça ne me fait rien, la mère; mais c'est égal, notre vieux marquis est diablement sournois, car je lui ai entendu dire à M. le curé qu'il n'avait qu'une fille, celle qui est arrivée avec lui le lendemain de la mort du dernier marquis.

— Eh bien, reprit la vieille, c'est qu'il n'y a que celle-là de légitime peut-être, et que les quatre autres enfants sont des bâtards. Ça ne prouve pas un mauvais homme d'avoir recueilli tout ça le jour où il s'est vu riche et seigneur. Sans doute il veut les établir pour effacer devant Dieu tous ses vieux péchés.

— Après ça, ils ne sont peut-être pas à lui, tous ces enfants? observa madame Volabù.

— Il les appelle tous mes enfants, répondit la mère Peirecote, et ils l'appellent tous *mon papa*. Quant à savoir au juste ce qui en est, ce n'est pas facile. C'est

DES DESERTES. 79 une maison où il y a toujours eu de gros secrets, par rapport surtout à M. le marquis actuel. Du temps de l'autre, est-ce qu'on savait quelque chose de clair sur celui d'à présent. Que ne disait-on pas? M. le marquis a eu un frère qui est mort aux Indes, disaient les uns. D'autres disaient au contraire : Le frère puîné de M. le marquis n'est pas si mort ni si éloigné qu'on croit; mais il a changé de nom, parce qu'il a fait des folies, des dettes qu'il ne peut payer, et il y a bien cinquante ans que monsieur ne veut pas le voir. Les uns disaient encore : Il ne peut pas lui pardonner sa mauvaise conduite , mais il lui envoie de l'argent de temps en temps en cachette. Et les autres répondaient : II ne lui envoie rien du tout. 11 a le cœur trop dur pour cela. Le pire des deux n'est pas celui qu'on pense. — Et ne peut-on éclaircir cette histoire? demandai-je. Personne , dans le pays , n'est-il mieux renseigné que vous? Il est étrange qu'un membre d'une grande famille sorte ainsi de dessous terre. — Monsieur, dit la vieille, on ne peut rien savoir de ces gens-là. Moi , voilà ce que je sais , ce que j'ai vu dans ma jeunesse. Il y avait deux frères du nom de Balma , famille piémonlaise bien anciennement établie dans le pays. L'aîné était fort sage , mais pas de très-bon cœur , cela est certain. Le cadet était une diable de tète, mais il n'élait pas fier. Il n'avait rien à lui , et je n'ai point vu d'enfant si aimable et si joli. Les Balma ont vécu longtemps hors du pays. Un beau jour , l'aîné vint prendre possession de son domaine et habiter son château , sans vouloir permettre qu'on lui fît une pauvre question, et mettant à la porto quiconque se montrait curieux du sort de son frère. Cet aîné a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans sans se marier, sans adopter personne, sans souffrir un seul parent près de lui. Il est mort sans Digilized by Google

une maison où il y a toujours eu de gros secrets, par rapport surtout à M. le marquis actuel. Du temps de l'autre, est-ce qu'on savait quelque chose de clair sur celui d'à présent. Que ne disait-on pas? M. le marquis a eu un frère qui est mort aux Indes, disaient les uns. D'autres disaient au contraire : Le frère puîné de M. le marquis n'est pas si mort ni si éloigné qu'on croit; mais il a changé de nom, parce qu'il a fait des folies, des dettes qu'il ne peut payer, et il y a bien cinquante ans que monsieur ne veut pas le voir. Les uns disaient encore : Il ne peut pas lui pardonner sa mauvaise conduite, mais il lui envoie de l'argent de temps en temps en cachette. Et les autres répondaient : Il ne lui envoie rien du tout. Il a le cœur trop dur pour cela. Le pire des deux n'est pas celui qu'on pense.

— Et ne peut-on éclaircir cette histoire? demandai-je. Personne, dans le pays, n'est-il mieux renseigné que vous? Il est étrange qu'un membre d'une grande famille sorte ainsi de dessous terre.

— Monsieur, dit la vieille, on ne peut rien savoir de ces gens-là. Moi, voilà ce que je sais, ce que j'ai vu dans ma jeunesse. Il y avait deux frères du nom de Balma, famille piémontaise bien anciennement établie dans le pays. L'aîné était fort sage, mais pas de très-bon cœur, cela est certain. Le cadet était une diable de tête, mais il n'était pas fier. Il n'avait rien à lui, et je n'ai point vu d'enfant si aimable et si joli. Les Balma ont vécu longtemps hors du pays. Un beau jour, l'aîné vint prendre possession de son domaine et habiter son château, sans vouloir permettre qu'on lui fît une pauvre question, et mettant à la porte quiconque se montrait curieux du sort de son frère. Cet aîné a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans sans se marier, sans adopter personne, sans souffrir un seul parent près de lui. Il est mort sans

80 LE CHATEAU faire de testament, comme un homme qui dit : Après moi , la fin du monde ! Mais voilà que l'on a vu arriver tout à coup le jeune homme qui a produit de bons titres, et qui a hérité naturellement du titre, du château et des grands biens de la famille. Il y a au moins deux , trois ou quatre millions de fortune. C'est quelque chose pour un homme qui était, dit-on, dans la dernière misère. Pauvre enfant.! j'ai été le saluer; il s'est souvenu de moi, et il a été encore galant en paroles, comme si je n'avais que quinze ans. — Mais ce jeune homme , cet enfant dont vous parlez, la mère, c'est donc le nouveau marquis? dit M. Vo. labù. Diantre ! il n'a pas l'air d'un freluquet pourtant. — Dame I il peut bien avoir , à cette heure , soixantedouze ans , répondit naïvement madame Peirecote. Aussi il est bien changé I Et l'on dit qu'il est devenu raisonnable, et que sa fille aînée est rangée, économe; que c'est surprenant de la part de gens qu'on croyait disposés à tout avaler dans un jour. — Peste ! c'est l'âge de s'amender, reprit Volabù. Soixante-douze ans ! excusez ! Le jeune homme a dû mettre de l'eau dans son vin. Les époux Volabù , voyant que j'avais fini de manger, commencèrent à desservir, et je m'approchai du feu, où je retins la mère Peirecote pour la faire encore parier. Je n'aurais pourtant pas su dire pourquoi l'histoire des Balma excitait à ce point ma curiosité. VIII. LE SABBAT. — Et les deux jeunes demoiselles, dis-je à ma vieille hôtesse, vous les conn^ssez? — Non , Monsieur. Je n'ai fait encore que les aperceDigilized by Google

faire de testament, comme un homme qui dit : Après moi, la fin du monde ! Mais voilà que l'on a vu arriver tout à coup le jeune homme qui a produit de bons titres, et qui a hérité naturellement du titre, du château et des grands biens de la famille. Il y a au moins deux, trois ou quatre millions de fortune. C'est quelque chose pour un homme qui était, dit-on, dans la dernière misère. Pauvre enfant ! j'ai été le saluer; il s'est souvenu de moi, et il a été encore galant en paroles, comme si je n'avais que quinze ans.

— Mais ce jeune homme, cet enfant dont vous parlez, la mère, c'est donc le nouveau marquis? dit M. Volabù. Diantre ! il n'a pas l'air d'un freluquet pourtant.

— Dame ! il peut bien avoir, à cette heure, soixante-douze ans, répondit naïvement madame Peirecote. Aussi il est bien changé ! Et l'on dit qu'il est devenu raisonnable, et que sa fille aînée est rangée, économe; que c'est surprenant de la part de gens qu'on croyait disposés à tout avaler dans un jour.

— Peste ! c'est l'âge de s'amender, reprit Volabù. Soixante-douze ans ! excusez ! Le *jeune homme* a dû mettre de l'eau dans son vin.

Les époux Volabù, voyant que j'avais fini de manger, commencèrent à desservir, et je m'approchai du feu, où je retins la mère Peirecote pour la faire encore parler. Je n'aurais pourtant pas su dire pourquoi l'histoire des Balma excitait à ce point ma curiosité.

## VIII.

### LE SABBAT.

— Et les deux jeunes demoiselles, dis-je à ma vieille hôtesse, vous les connaissez?

— Non, Monsieur. Je n'ai fait encore que les aperce-

DES DÉSERTES. 81 voir. Il n’y a qu’une quinzaine qu’elles sont ici , et le dernier jeune homme, qui paraît avoir quinze ans tout au plus, est arrivé avant-hier au soir. Ce qui fait dire dans le village que ce n’est peut-être pas le dernier, et qu’on ne sait pas où s’arrêtera la famille de M. le marquis. Chacun dit son mot là-dessus : il faut bien rire uu peu , pour se consoler de ne rien savoir. — Le nouveau marquis a donc les mêmes habitudes de mystère que l’ancien? — C’est à peu près la même chose, c’est même encore pire, puisque, ce qu’il a été et ce qu’il a fait durant tant d’années qu’on ne l’a pas vu , il a sans doute intérêt à le cacher plus encore que feu M. son frère ; mais pourtant ce n’est pas le même homme. On commence à me croire, quand je dis que celui-ci vaut mieux , et on lui rendra justice plus tard. L’autre était sec de cœur comme de corps; celui-ci est un peu brusque de manières, et n’ainie pas non plus les longs discours. 11 ne se fie pas au premier venu : on dirait qu’il connaît tous les tours et toutes les ruses de ceux qui quémandent: mais il s’informe, il consulte; sa fille aînée le fait avec lui, et les secours arrivent sans bruit à ceux qui ont vraiment besoin. M. le curé a bien remarqué cela, lui qui s’affligeait tant lorsqu’il a vu venir ce prétendu mauvais sujet : il commence à dire que les pauvres gens n’ont pas perdu au change. — Voilà qui s’explique, madame Peirecote, et l’histoire gagne en moralité ce qu’elle perd en merveilleux. Cela se résume en un vieux proverbe de votre connaissance sans doute : « Les mauvaises têtes font les bons cœurs. » — Vous avez bien raison , Monsieur, et c’est triste à dire, les trop bonnes têtes font souvent les cœurs mauvais. Qui ne pense qu’à soi n’est bon qu’à soi... II n’ei 5. Digitized by Google

voir. Il n'y a qu'une quinzaine qu'elles sont ici, et le dernier jeune homme, qui paraît avoir quinze ans tout au plus, est arrivé avant-hier au soir. Ce qui fait dire dans le village que ce n'est peut-être pas le dernier, et qu'on ne sait pas où s'arrêtera la famille de M. le marquis. Chacun dit son mot là-dessus : il faut bien rire un peu, pour se consoler de ne rien savoir.

— Le nouveau marquis a donc les mêmes habitudes de mystère que l'ancien?

— C'est à peu près la même chose, c'est même encore pire, puisque, ce qu'il a été et ce qu'il a fait durant tant d'années qu'on ne l'a pas vu, il a sans doute intérêt à le cacher plus encore que feu M. son frère; mais pourtant ce n'est pas le même homme. On commence à me croire, quand je dis que celui-ci vaut mieux, et on lui rendra justice plus tard. L'autre était sec de cœur comme de corps; celui-ci est un peu brusque de manières, et n'aime pas non plus les longs discours. Il ne se fie pas au premier venu : on dirait qu'il connaît tous les tours et toutes les ruses de ceux qui *quémandent;* mais il s'informe, il consulte; sa fille aînée le fait avec lui, et les secours arrivent sans bruit à ceux qui ont vraiment besoin. M. le curé a bien remarqué cela, lui qui s'affligeait tant lorsqu'il a vu venir ce prétendu mauvais sujet : il commence à dire que les pauvres gens n'ont pas perdu au change.

— Voilà qui s'explique, madame Peirecote, et l'histoire gagne en moralité ce qu'elle perd en merveilleux. Cela se résume en un vieux proverbe de votre connaissance sans doute : « Les mauvaises têtes font les bons cœurs. »

— Vous avez bien raison, Monsieur, et c'est triste à dire, les trop bonnes têtes font souvent les cœurs mauvais. Qui ne pense qu'à soi n'est bon qu'à soi. Il n'en

83 LE CHATEAü ’ reste pas moins du merveilleux dans cette maison-Ià. De tout temps, il s'est passé au château des Désertes des choses que le pauvre monde comme moi ne peut pas comprendre. D’abord , on dit que tous les Balma sont sorciers de père en fils, et l’on me dirait que l’ aînée des demoiselles en tient, que cela ne m’étonnerait pas, car elle ne parle pas et n’agit pas comme tout le monde : elle ne va pas du tout vêtue selon son rang , elle ne porte ni plumes à son chapeau ni cachemires, comme les dames riches du pays; elle a la figure si blanche, qu’on dirait qu’elle est morte. Les deux autres demoiselles sont un peu plus élégantes et paraissent plus gaies ; mais l’aîné des jeunes gens a l’air d’un vrai fou ; on l’entend parler tout seul , et on le voit faire des gestes qui font peur. Quant à M. le marquis, tout charitable qu’il est, il a l'air bien malin. Enfin, Monsieur, vous me croirez si vous voulez , mais les domestiques du château ont peur et sont fort aises qu’on les renvoie à sept heures du soir, en leur permettant d’aller faire la veillée et coucher dans le vil* lage, où ils ont tous leur famille, car ce marquis n’a amené avec lui aucun serviteur étranger qu’on puisse faire parler. Tous ceux qui sont employés au château sont pris à la journée, parce qu’on a renvoyé tous les anciens. Cela fait que, pendant douze heures de nuit, personne ne peut'savoir ce qui se passe dans la maison. — Et pourquoi suppose-t-on qu’il s’y passe quoique chose? Peut-être que ces Balma sont tout simplement de grands dormeurs qui craignent le bruit de l’office. - Oh ! que non , Monsieur ! ils ne dorment pas. Ils s’en vont dans tout le château, montant, descendant, traversant les vieilles galeries , s’arrêtant dans - des chambres qui n’ont pas été habitées depuis cent, ans peut-être. Ils remuent les meubles, les transportent d’un coin à l’autre, parlent, crient, chantent, rient, pleuDigilized by Google

reste pas moins du merveilleux dans cette maison-là. De tout temps, il s'est passé au château des Désertes des choses que le pauvre monde comme moi ne peut pas comprendre. D'abord, on dit que tous les Balma sont sorciers de père en fils, et l'on me dirait que l'aînée des demoiselles en tient, que cela ne m'étonnerait pas, car elle ne parle pas et n'agit pas comme tout le monde : elle ne va pas du tout vêtue selon son rang, elle ne porte ni plumes à son chapeau ni cachemires, comme les dames riches du pays; elle a la figure si blanche, qu'on dirait qu'elle est morte. Les deux autres demoiselles sont un peu plus élégantes et paraissent plus gaies ; mais l'aîné des jeunes gens a l'air d'un vrai fou : on l'entend parler tout seul, et on le voit faire des gestes qui font peur. Quant à M. le marquis, tout charitable qu'il est, il a l'air bien malin. Enfin, Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais les domestiques du château ont peur et sont fort aises qu'on les renvoie à sept heures du soir, en leur permettant d'aller faire la veillée et coucher dans le village, où ils ont tous leur famille, car ce marquis n'a amené avec lui aucun serviteur étranger qu'on puisse faire parler. Tous ceux qui sont employés au château sont pris à la journée, parce qu'on a renvoyé tous les anciens. Cela fait que, pendant douze heures de nuit, personne ne peut savoir ce qui se passe dans la maison.

— Et pourquoi suppose-t-on qu'il s'y passe quelque chose? Peut-être que ces Balma sont tout simplement de grands dormeurs qui craignent le bruit de l'office.

– Oh ! que non, Monsieur ! ils ne dorment pas. Ils s'en vont dans tout le château, montant, descendant, traversant les vieilles galeries, s'arrêtant dans des chambres qui n'ont pas été habitées depuis cent ans peut-être. Ils remuent les meubles, les transportent d'un coin à l'autre, parlent, crient, chantent, rient, pleu-

 rent, se disputent..., on dit même qu'ils se battent, car ils font là-dedans un sabbat désordonné. — Comment sait-on tout cela , puisqu'ils renvoient tout le monde de si bonne heure? — Oui , et ils s'enferment , ils barricadent tout , portes et contrevents, après avoir fait la rondo pour s'assurer qu'on ne les espionne pas. Le fils du jardinier, qui s'était caché dans une armoire par curiosité, a manqué être jeté par les fenêtres, et il a eu une si grosse peur, qu'il en a été malade, car il prétend que ces messieurs et ces demoiselles, et même M. le marquis, étaient tous habillés en diables, et que cola faisait drosser les cheveux sur la tête de les voir ainsi , et de leur entendre dire des choses qui ne ressemblaient à rien. — A la bonne heure, madame Peirecote ! voici qui commence à m'intéresser ! Les vieux châteaux où il ne se passe pas des choses diaboliques no sont bons à rien. — Vous riez. Monsieur; vous ne croyez pas à cela? Eh bien ! si je vous disais que j'ai été écouter le plus près possible avec ma fille , et que j'ai vu quelque chose? — Bien! voyons, contez-moi cela. — Nous avons vu à travers les fontes d'un vieux contrevent qui ne ferme pas aussi bien que les autres, et qui donne ouverture à l'ancienne salle dos gardes du château , des lumières passer et repasser si vite, qu'on eût dit que des diables seuls pouvaient les faire courir ainsi sans les éteindre. Et puis, nous avons entendu le bruit . du tonnerre et le vent siffler dans le château , quoiqu'il fît une belle nuit de gelée bien tranquille comme ce soir. Un grand cri est venu jusqu'à nous, comme si l'on tuait quelqu'un , et nous n'avions pas une goutte de sang dans les veines. C'était la semaine dernière, Monsieur! Nous Digitized by Google

rent, se disputent..., on dit même qu'ils se battent, car ils font là-dedans un sabbat désordonné.

— Comment sait-on tout cela, puisqu'ils renvoient tout le monde de si bonne heure?

— Oui, et ils s'enferment, ils barricadent tout, portes et contrevents, après avoir fait la ronde pour s'assurer qu'on ne les espionne pas. Le fils du jardinier, qui s'était caché dans une armoire par curiosité, a manqué être jeté par les fenêtres, et il a eu une si grosse peur, qu'il en a été malade, car il prétend que ces messieurs et ces demoiselles, et même M. le marquis, étaient tous habillés en diables, et que cela faisait dresser les cheveux sur la tête de les voir ainsi, et de leur entendre dire des choses qui ne ressemblaient à rien.

— A la bonne heure, madame Peirecote! voici qui commence à m'intéresser! Les vieux châteaux où il ne se passe pas des choses diaboliques ne sont bons à rien.

— Vous riez, Monsieur; vous ne croyez pas à cela? Eh bien! si je vous disais que j'ai été écouter le plus près possible avec ma fille, et que j'ai vu quelque chose?

— Bien! voyons, contez-moi cela.

— Nous avons vu à travers les fentes d'un vieux contrevent qui ne ferme pas aussi bien que les autres, et qui donne ouverture à l'ancienne salle des gardes du château, des lumières passer et repasser si vite, qu'on eût dit que des diables seuls pouvaient les faire courir ainsi sans les éteindre. Et puis, nous avons entendu le bruit du tonnerre et le vent siffler dans le château, quoiqu'il fît une belle nuit de gelée bien tranquille comme ce soir. Un grand cri est venu jusqu'à nous, comme si l'on tuait quelqu'un, et nous n'avions pas une goutte de sang dans les veines. C'était la semaine dernière, Monsieur! Nous

Si LE CHATEAU nous sommes sauvées, ma fille et moi , parce que nous ne doutions pas qu'un crime n'eût été commis, et nous ne voulions pas être appelées comme témoins : cela fait toujours du tort à de pauvres gens comme nous de témoigner contre les riches ; on s'en aperçoit plus tard. Si bien que nous n'avons pu fermer l'œil de toute la nuit mais le lendemain tout le monde se portait bien dans le château : les demoiselles riaient et chantaient dans le jardin comme à l'ordinaire, et M. le marquis a été à la messe, car c'était un dimanche. Seulement les domestiques nous ont dit qu'ils avaient brûlé dans la nuit plus de cinquante bougies, et que tout le souper avait été mangé jusqu'au dernier os. — Ab 1 il me paraît qu'ils fêtent joyeusement le diable? — Tous les soirs, un bon souper de viandes froides, avec des gâteaux , des confitures et des vins fins, leur est servi dans la salle à manger, en même temps qu'on dessert leur dîner. On ne sait pas à quelle heure ni avec quels convives ils le mangent ; mais ils ont affaire à des esprits qui ne se nourrissent pas de fumée. Le matin , on trouve les fauteuils rangés en cercle autour de la cheminée du grand salon , et dans tout le reste de la maison il n'y a pas trace du remue-ménage de la nuit. Seulement, il y a toute une partie du château , celle qu'on n'habite plus depuis longtemps, qui est fermée et cadenassée de façonà ceque personne ne puisse y mettre le bout du nez. Ils ont, au reste, fort peu de domestiques pour une si grande maison et tant de maîtres. Ils n'ont encore reçu personne, si ce n'est le maire et le curé, lesquels ont vu seulement M. le marquis dans son cabinet, sans qu'aucun de ses enfants ail paru , excepté sa fille aînée. Les demoiselles n'ont pas de filles de chambre, et semblent tout aussi habituées que les messieurs à se servir ellesDigilized by Google

nous sommes sauvées, ma fille et moi, parce que nous ne doutions pas qu'un crime n'eût été commis, et nous ne voulions pas être appelées comme témoins : cela fait toujours du tort à de pauvres gens comme nous de témoigner contre les riches ; on s'en aperçoit plus tard. Si bien que nous n'avons pu fermer l'œil de toute la nuit ; mais le lendemain tout le monde se portait bien dans le château : les demoiselles riaient et chantaient dans le jardin comme à l'ordinaire, et M. le marquis a été à la messe, car c'était un dimanche. Seulement les domestiques nous ont dit qu'ils avaient brûlé dans la nuit plus de cinquante bougies, et que tout le souper avait été mangé jusqu'au dernier os.

— Ah ! il me paraît qu'ils fêtent joyeusement le diable ?

— Tous les soirs, un bon souper de viandes froides, avec des gâteaux, des confitures et des vins fins, leur est servi dans la salle à manger, en même temps qu'on dessert leur dîner. On ne sait pas à quelle heure ni avec quels convives ils le mangent ; mais ils ont affaire à des esprits qui ne se nourrissent pas de fumée. Le matin, on trouve les fauteuils rangés en cercle autour de la cheminée du grand salon, et dans tout le reste de la maison il n'y a pas trace du remue-ménage de la nuit. Seulement, il y a toute une partie du château, celle qu'on n'habite plus depuis longtemps, qui est fermée et cadenassée de façon à ce que personne ne puisse y mettre le bout du nez. Ils ont, au reste, fort peu de domestiques pour une si grande maison et tant de maîtres. Ils n'ont encore reçu personne, si ce n'est le maire et le curé, lesquels ont vu seulement M. le marquis dans son cabinet, sans qu'aucun de ses enfants ait paru, excepté sa fille aînée. Les demoiselles n'ont pas de filles de chambre, et semblent tout aussi habituées que les messieurs à se servir elles-

85 DE8 DÉSERTES. mêmes. Le service intérieur est fait aussi par des femmes de journée que l'on congédie quand elles ont balayé et rangé ; et vous savez , Monsieur, les hommes sont si simples! Quand il n'y a pas de femmes au courant des affaires d'une maison , on ne peut rien savoir. — C'est vraiment désespérant, ma chère madame Peirecote, dis-je en retenant une bonne envie de rire. — Oui , Monsieur, oui ! Ah! si j'étais plus jeune, et si je ne craignais pas d'attraper un rhumatisme en faisant le guet, je saurais bientôt à quoi m'en tenir. Par exemple, ces jours derniers, la servante qui a fait les lits a trouvé au pied de celui d'une des demoiselles des pantoufles dépareillées. On a beau se cacher, on n'est jamais à l'abri d'une distraction. Eh bien, Monsieur, devinez ce qu'il y avait à la place de la pantoufle perdue durant le sabbat ! — Quoi ! un gros crapaud vert avec des yeux de feu ? ou bien un fer de cheval qui a brûlé les doigts de la pauvre servante? — Non , Monsieur, un joli petit soulier de salin blanc avec un nœud de beaux rubans rose et or 1 — Diantre ! cela sent le sabbat bien davantage. Il est évident que ces demoiselles avaient été au bal sur un manche à balai ! — Chez le diable ou ailleurs; il y avait eu bal aussi au château , car on avait justement entendu des airs de danse, et les parquets s'en ressentaient; mais quels étaient les invités, et d'où sortait le beau monde? car on n'a vu ni voitures ni visites d'aucune espèce autour du château, et à moins que la bande joyeuse ne soit descendue et remontée par les tuyaux de cheminée , je ne vois pas pour qui ces demoiselles ont mis des souliers blancs à nœuds rose et or. J'aurais écouté madame Peirecote toute la nuit , tant Digilized by Google

mêmes. Le service intérieur est fait aussi par des femmes de journée que l'on congédie quand elles ont balayé et rangé; et vous savez, Monsieur, les hommes sont si simples! Quand il n'y a pas de femmes au courant des affaires d'une maison, on ne peut rien savoir.

— C'est vraiment désespérant, ma chère madame Peirecote, dis-je en retenant une bonne envie de rire.

— Oui, Monsieur, oui ! Ah! si j'étais plus jeune, et si je ne craignais pas d'attraper un rhumatisme en faisant le guet, je saurais bientôt à quoi m'en tenir. Par exemple, ces jours derniers, la servante qui a fait les lits a trouvé au pied de celui d'une des demoiselles des pantoufles dépareillées. On a beau se cacher, on n'est jamais à l'abri d'une distraction. Eh bien, Monsieur, devinez ce qu'il y avait à la place de la pantoufle perdue durant le sabbat!

— Quoi ! un gros crapaud vert avec des yeux de feu? ou bien un fer de cheval qui a brûlé les doigts de la pauvre servante?

— Non, Monsieur, un joli petit soulier de satin blanc avec un nœud de beaux rubans rose et or !

— Diantre ! cela sent le sabbat bien davantage. Il est évident que ces demoiselles avaient été au bal sur un manche à balai !

— Chez le diable ou ailleurs; il y avait eu bal aussi au château, car on avait justement entendu des airs de danse, et les parquets s'en ressentaient; mais quels étaient les invités, et d'où sortait le beau monde? car on n'a vu ni voitures ni visites d'aucune espèce autour du château, et à moins que la bande joyeuse ne soit descendue et remontée par les tuyaux de cheminée, je ne vois pas pour qui ces demoiselles ont mis des souliers blancs à nœuds rose et or.

J'aurais écouté madame Peirecote toute la nuit, tant

N LE CHATEAU SOS contes me divertissaient ; mais je vis que mes hôtes désiraient se retirer, et je leur en donnai l'exemple. Volabù me conduisit à sa meilleure chambre et à son meilleur lit. Sa femme m'accabla aussi de mille petits soins, et ils ne me quittèrent qu'après s'être assurés que je ne manquais de rien. Volabù me demanda au travers de la porte à quelle heure je voulais partir pour Briançon. Je le priai d'être prêt à sept heures du matin , ne voulant pas être à charge plus longtemps à sa famille. Je n'avais pas la moindre envie do dormir, car il n'était que sept heures du soir, et j'avais douze heures devant moi. Un bon feu de sapin pétillait dans la cheminée de ma petite chambre, et une grande provision do branches résineuses, placée à côté, me permettait de lutter contre la froide bise qui sifflait à travers les fenêtres mal jointes. Je pris mes crayons, et j'esquissai les deux jolies figures des demoiselles de Balma dans le costume et les attitudes où elles m'étaient apparues, sans oublier le beau lévrier blanc et le cadre des grands cyprès noirs couverts de flocons de neige. Tout cela trottait encore plus vite dans mon imagination que sur le papier, et je ne pouvais me défendre d'une émotion analogue à celle que nous fait éprouver la lecture d'un conte fantastique d'Hoffmann, en rapprochant de ces charmantes figures si candides, si enjouées, si heureuses en apparence, les récits bizarres et les diaboliques commentaires do ma vieille hôtesse. Ainsi que dans cos contes germaniques, où des anges terrestres luttent sans cesse contre les pièges d'un esprit infernal pétri d'ironie, de colère et de douleur, je voyais ces beaux enfants fleurir à leur insu, sous l'influence perfide de quelque vieux alchimiste couvert de crimes, qui les élevait à la brochette pour vendre leurs âmes à Satan, afin de dégager la sienne d'un pacte fatal. La petite ne se doutait de rien encore, l'autre coraDigilized by Coogle

ses contes me divertissaient; mais je vis que mes hôtes désiraient se retirer, et je leur en donnai l'exemple. Volabù me conduisit à sa meilleure chambre et à son meilleur lit. Sa femme m'accabla aussi de mille petits soins, et ils ne me quittèrent qu'après s'être assurés que je ne manquais de rien. Volabù me demanda au travers de la porte à quelle heure je voulais partir pour Briançon. Je le priai d'être prêt à sept heures du matin, ne voulant pas être à charge plus longtemps à sa famille.

Je n'avais pas la moindre envie de dormir, car il n'était que sept heures du soir, et j'avais douze heures devant moi. Un bon feu de sapin pétillait dans la cheminée de ma petite chambre, et une grande provision de branches résineuses, placée à côté, me permettait de lutter contre la froide bise qui sifflait à travers les fenêtres mal jointes. Je pris mes crayons, et j'esquissai les deux jolies figures des demoiselles de Balma dans le costume et les attitudes où elles m'étaient apparues, sans oublier le beau lévrier blanc et le cadre des grands cyprès noirs couverts de flocons de neige. Tout cela trottait encore plus vite dans mon imagination que sur le papier, et je ne pouvais me défendre d'une émotion analogue à celle que nous fait éprouver la lecture d'un conte fantastique d'Hoffmann, en rapprochant de ces charmantes figures si candides, si enjouées, si heureuses en apparence, les récits bizarres et les diaboliques commentaires de ma vieille hôtesse. Ainsi que dans ces contes germaniques, où des anges terrestres luttent sans cesse contre les piéges d'un esprit infernal pétri d'ironie, de colère et de douleur, je voyais ces beaux enfants fleurir à leur insu, sous l'influence perfide de quelque vieux alchimiste couvert de crimes, qui les élevait à la brochette pour vendre leurs âmes à Satan, afin de dégager la sienne d'un pacte fatal. La petite ne se doutait de rien encore, l'autre com-

DES DÉSERTES. ST mençait à se méfier. Au milieu de leur gaieté railleuse, il m'avait semblé voir percer de la crainte pour un maître qu'elles n'avaient pas osé nommer. Qu'il grogne, le grognon! avaient-elles dit, et puis encore, en parlant de ma traversée périlleuse sur le fossé, l'aînée avait dit : S'il voyait cela il nous gronderait. Était-ce leur père qu'elles redoutaient ainsi , tout en affectant de se moquer? Rien ne prouvait qu'elles fussent les filles de ce vieux marquis ressuscité par magie après avoir passé pour mort, que dis-je? après avoir été mort probablement pendant cinquante ans. Ce devait être un vampire. 11 les tourmentait déjà toutes les nuits, mais chaque matin, grâce à sa science, elles avaient perdu le souvenir de ce cauchemar, et tâchaient de se reprendre à la vie. Hélas! elles n'en avaient pas pour longtemps, les pauvrettes! Un matin, on les trouverait étranglées dans quelque gargouille du vieux manoir. A ces folles rêveries, quelques indices réels venaient ' pourtant se joindre. Je ne sais ce que les nœuds de rubans venaient faire là ; mais le ruban rose et or du petit soulier coïncidait, je ne sais comment, avec le nœud de ruban cerise que j'avais ramassé. Son nœud , avait-elle dit, son nœud d'épée! — Qui donc, dans le château, portait encore le costume de nos pères, l'épée et le nœud d'épée? Cela était vraiment bizarre, et il l'avait fait luimême! Il prétendait que ces charmantes petites mains de fée pe savaient pas faire un nœud digne do lui! Il était donc bien impérieux et bien difficile, ce tyran de la jeunesse et de la beauté ! Qu'il fut jeune ou vieux, ce porteur d'épée, ce faiseur de nœuds, il était peu galant' ou peu paternel. Ce ne pouvait être que le diable ou l'un de ses suppôts rechignés. Je ne sais combien de bizarres compositions me vinrent à ce sujet ; mais je ne les exécutai point. La mère Digitized by

mençait à se méfier. Au milieu de leur gaieté railleuse, il m'avait semblé voir percer de la crainte pour un maître qu'elles n'avaient pas osé nommer. *Qu'il grogne, le grognon!* avaient-elles dit, et puis encore, en parlant de ma traversée périlleuse sur le fossé, l'aînée avait dit : *S'il voyait cela il nous gronderait.* Était-ce leur père qu'elles redoutaient ainsi, tout en affectant de se moquer? Rien ne prouvait qu'elles fussent les filles de ce vieux marquis ressuscité par magie après avoir passé pour mort, que dis-je? après avoir été mort probablement pendant cinquante ans. Ce devait être un vampire. Il les tourmentait déjà toutes les nuits, mais chaque matin, grâce à sa science, elles avaient perdu le souvenir de ce cauchemar, et tâchaient de se reprendre à la vie. Hélas! elles n'en avaient pas pour longtemps, les pauvrettes! Un matin, on les trouverait étranglées dans quelque gargouille du vieux manoir.

A ces folles rêveries, quelques indices réels venaient pourtant se joindre. Je ne sais ce que les nœuds de rubans venaient faire là ; mais le ruban rose et or du petit soulier coïncidait, je ne sais comment, avec le nœud de ruban cerise que j'avais ramassé. *Son nœud*, avait-elle dit, *son nœud d'épée!* — Qui donc, dans le château, portait encore le costume de nos pères, l'épée et le nœud d'épée? Cela était vraiment bizarre, et *il* l'avait fait lui-même! *Il* prétendait que ces charmantes petites mains de fée ne savaient pas faire un nœud digne de *lui! Il* était donc bien impérieux et bien difficile, ce tyran de la jeunesse et de la beauté! Qu'il fût jeune ou vieux, ce porteur d'épée, ce faiseur de nœuds, il était peu galant ou peu paternel. Ce ne pouvait être que le diable ou l'un de ses suppôts rechignés.

Je ne sais combien de bizarres compositions me vinrent à ce sujet ; mais je ne les exécutai point. La mère

88 LE ICHATEAU Peirecote m’avait soufflé lo poison de sa curiosité, et je ne tenais pas en place. II me sembla qu’il était fort tard, tant j’avais fait de rêves en peu d’instants. Ma montre s’était arrêtée; mais l’horloge du hameau sonna neuf heures, et je m’inquiétai du reste de ma nuit, car je n’avais plus envie de dessiner ; il m’était impossible de lire, et je mourais d’envie d’agir comme un écolier, c’est-àdire d’aller chercher quelque aventure poétique ou ridicule sous les murs du vieux château. Je commençai par m’assurer d’un moyen de sortie qui ne fit ni bruit ni scandale, et je l’eus trouvé avant d’être décidé à m’en servir. Les contrevents de ma fenêtre s’ouvraient sans crier et donnaient sur un petit jardin clos seulement d’une haie vivo fort basse. La maison n’avait qu’un étage de niveau avec le sol. Cela était si facile et si tentant, que je n’y résistai pas. Je me munis d’un briquet, de plusieurs cigares, de ma canne à tête plombée; je cachai ma figure dans un grand foulard, je m’enveloppai de mon manteau, et, pour me déguiser mieux, je décrochai de la muraille une espèce de chapeau tyrolien appartenant à M. Volabù ; puis je sortis de la maison par la fenêtre, je poussai les contrevents, j’enjambai la haie ; la neige absorbait le bruit de mes pas. Tout dormait dans le village; la lune brillait au ciel. Je gagnai la campagne, rien qu’en faisant à l’extérieur le tour de la maison. J’arrivai au fossé que je connaissais déjà si bien. La nuit avait raffermi la glace. Je montai , non sans peine , le petit escalier, qui était devenu fort glissant. J'entrai résolument dans le parc, et j’approchai du châtean comme un Almaviva préparé à toute aventure. Je touchais aux portes vitrées du rez-de-chaussée donnant toutes sur une longue terrasse couverte de vignes desséchées par l’hiver, qui ressemblaient, dans la nuit,
Digitized by Gopglc

Peirecote m'avait soufflé le poison de sa curiosité, et je ne tenais pas en place. Il me sembla qu'il était fort tard, tant j'avais fait de rêves en peu d'instants. Ma montre s'était arrêtée; mais l'horloge du hameau sonna neuf heures, et je m'inquiétai du reste de ma nuit, car je n'avais plus envie de dessiner; il m'était impossible de lire, et je mourais d'envie d'agir comme un écolier, c'est-à-dire d'aller chercher quelque aventure poétique ou ridicule sous les murs du vieux château.

Je commençai par m'assurer d'un moyen de sortie qui ne fît ni bruit ni scandale, et je l'eus trouvé avant d'être décidé à m'en servir. Les contrevents de ma fenêtre s'ouvraient sans crier et donnaient sur un petit jardin clos seulement d'une haie vive fort basse. La maison n'avait qu'un étage de niveau avec le sol. Cela était si facile et si tentant, que je n'y résistai pas. Je me munis d'un briquet, de plusieurs cigares, de ma canne à tête plombée; je cachai ma figure dans un grand foulard, je m'enveloppai de mon manteau, et, pour me déguiser mieux, je décrochai de la muraille une espèce de chapeau tyrolien appartenant à M. Volabù ; puis je sortis de la maison par la fenêtre, je poussai les contrevents, j'enjambai la haie; la neige absorbait le bruit de mes pas. Tout dormait dans le village; la lune brillait au ciel. Je gagnai la campagne, rien qu'en faisant à l'extérieur le tour de la maison.

J'arrivai au fossé que je connaissais déjà si bien. La nuit avait raffermi la glace. Je montai, non sans peine, le petit escalier, qui était devenu fort glissant. J'entrai résolument dans le parc, et j'approchai du châtean comme un Almaviva préparé à toute aventure.

Je touchais aux portes vitrées du rez-de-chaussée donnant toutes sur une longue terrasse couverte de vignes desséchées par l'hiver, qui ressemblaient, dans la nuit

DES DÉSERTES. 89 à de gros serpents noirs courant sur les murs et se roulant autour des balustres. J'avais monté sans hésiter l'escalier bordé de grands vases de terre cuite qui entaillait noblement le perron sur chaque face. Tous les volets étaient hermétiquement fermés; je ne craignais pas qu'on me vît de l'intérieur. Je voulais écouter ces bruits étranges, ces cris, ces roulements de tonnerre, ces meubles mis en danse , cette musique infernale dont ma vieille hôtesse m'avait rempli la cervelle. Je ne fus pas longtemps sans reconnaître qu'on agissait énergiquement dans celte demeure silencieuse ou déserte au dehors. De grands coups de marteau résonnaient dans l'intérieur, et des éclats de voix, comme do gens qui discutent ou s'avertissent en travaillant , frappèrent confusément mon oreille. Tout cela se passait fort près de moi, probablement dans une des pièces du rez-de-chaussée ; mais les contrevents en plein chêne , rembourrés de crin et garnis de cuir, ne me permettaient pas de saisir un seul mot. Les aboiements d'un chien m'avertirent de me tenir à distance. Je descendis le perron , et bientôt j'entendis ouvrir la porte que je venais de quitter. Le chien hurlait, je me crus perdu, car le clair de lune ne me permettait pas de franchir l'espace découvert qui me séparait des premiers massifs. — Ne laisse pas sortir Hécate ! dit une voix que je reconnus aussitôt pour celle de la plus jeune de mes deux héroïnes. Elle est folle au clair de la lune, et elle casse tous les vases du perron. — Rentrez, Hécate ! dit l'autre, dont je reconnus aussi la voix. Elle ferma la porte au nez de la grande levrette, qui les avertissait de ma présence et gémissait de n'être pas comprise. Les deux jeunes filles s'avancèrent sur le perron. Je Digilized by Google

à de gros serpents noirs courant sur les murs et se roulant autour des balustres. J'avais monté sans hésiter l'escalier bordé de grands vases de terre cuite qui entaillait noblement le perron sur chaque face. Tous les volets étaient hermétiquement fermés; je ne craignais pas qu'on me vît de l'intérieur. Je voulais écouter ces bruits étranges, ces cris, ces roulements de tonnerre, ces meubles mis en danse, cette musique infernale dont ma vieille hôtesse m'avait rempli la cervelle.

Je ne fus pas longtemps sans reconnaître qu'on agissait énergiquement dans cette demeure silencieuse ou déserte au dehors. De grands coups de marteau résonnaient dans l'intérieur, et des éclats de voix, comme de gens qui discutent ou s'avertissent en travaillant, frappèrent confusément mon oreille. Tout cela se passait fort près de moi, probablement dans une des pièces du rez-de-chaussée; mais les contrevents en plein chêne, rembourrés de crin et garnis de cuir, ne me permettaient pas de saisir un seul mot.

Les aboiements d'un chien m'avertirent de me tenir à distance. Je descendis le perron, et bientôt j'entendis ouvrir la porte que je venais de quitter. Le chien hurlait, je me crus perdu, car le clair de lune ne me permettait pas de franchir l'espace découvert qui me séparait des premiers massifs.

— Ne laisse pas sortir Hécate! dit une voix que je reconnus aussitôt pour celle de la plus jeune de mes deux héroïnes. Elle est folle au clair de la lune, et elle casse tous les vases du perron.

— Rentrez, Hécate! dit l'autre, dont je reconnus aussi la voix. Elle ferma la porte au nez de la grande levrette, qui les avertissait de ma présence et gémissait de n'être pas comprise.

Les deux jeunes filles s'avancèrent sur le perron. Je

90 LE CHATEAU me cachai sous la voûte qu’il formait entre les deux esca* liera latéraux. — Ne mets donc pas ainsi tes bras nus sur la neige, petite, tu vas t’enrhumer, disait l’aînée. Qu’as-tu besoin de t’appuyer sur la balustrade ? — Je suis fatiguée, et je meurs de chaud. — En ce cas, rentrons. — Non, non 1 c’est si beau la nuit, la lune et la neige'. Ils en ont au moins pour un quart d’heure à arranger le cimetière^ respirons un peu. Le cimetière me fit ouvrir l’oreille; la nuit sonore me permettait de ne pas perdre une do leurs paroles , et j’allais saisir le mot de l’énigme , lorsque quelqu’un de l’intérieur, ennuyé des cris du chien , ouvrit la porte et laissa passer la maudite bète, qui s’élança jusqu’à moi et s’arrêta à l’entrée de la voûte , indignée de ma présence, mais tenue en respect par la canne dont je la menaçais. — Oh ! qu'ils sont ennuyeux d’avoir lâché Hécate ! disaient tranquillement ces demoiselles, pendant que j’étais dans une situation désespérée. Ici, Hécate, tais-toi donc ! tu fais toujours du bruit pour rien ! — Mais comme elle est en colère ! c’est peut-être un voleur 1 dit la petite. ' — Est-ce qu’il y a des voleurs ici? me cria l’aînée en riant ; monsieur le voleur, répondez. — Ou bien, c’est un curieux, ajouta l’autre. Monsieur le curieux, vous perdez votre temps ; vous vous enrhumez pour rien. Vous ne nous verrez pas. — A toi, Hécate ! mange-le ! Hécate n’eût pas demandé mieux, si elle eût osé. Bruyante, mais craintive, comme le sont les levrettes, elle reculait hérissée de colère et de peur, quoiqu’elle fût de taille à m’étrangler. Digilized by Google

me cachai sous la voûte qu'il formait entre les deux escaliers latéraux.

— Ne mets donc pas ainsi tes bras nus sur la neige, petite, tu vas t'enrhumer, disait l'aînée. Qu'as-tu besoin de t'appuyer sur la balustrade ?

— Je suis fatiguée, et je meurs de chaud.

— En ce cas, rentrons.

— Non, non ! c'est si beau la nuit, la lune et la neige ! Ils en ont au moins pour un quart d'heure à arranger le *cimetière*, respirons un peu.

Le *cimetière* me fit ouvrir l'oreille ; la nuit sonore me permettait de ne pas perdre une de leurs paroles, et j'allais saisir le mot de l'énigme, lorsque quelqu'un de l'intérieur, ennuyé des cris du chien, ouvrit la porte et laissa passer la maudite bête, qui s'élança jusqu'à moi et s'arrêta à l'entrée de la voûte, indignée de ma présence, mais tenue en respect par la canne dont je la menaçais.

— Oh ! qu'*ils* sont ennuyeux d'avoir lâché Hécate ! disaient tranquillement ces demoiselles, pendant que j'étais dans une situation désespérée. Ici, Hécate, tais-toi donc ! tu fais toujours du bruit pour rien !

— Mais comme elle est en colère ! c'est peut-être un voleur ! dit la petite.

— Est-ce qu'il y a des voleurs ici ? me cria l'aînée en riant ; monsieur le voleur, répondez.

— Ou bien, c'est un curieux, ajouta l'autre. Monsieur le curieux, vous perdez votre temps ; vous vous enrhumez pour rien. Vous ne nous verrez pas.

— A toi, Hécate ! mange-le !

Hécate n'eût pas demandé mieux, si elle eût osé. Bruyante, mais craintive, comme le sont les levrettes, elle reculait hérissée de colère et de peur, quoiqu'elle fût de taille à m'étrangler.

DES DESERTES. 91 ■— Bah ! ce n’est personne, dit l’une des demoiselles, elle crie après la statue qui est là au fond de la grotte. — Et si nous allions voir ? — - Ma foi non, j’ai peur ! — Et moi aussi, rentrons! — Appelons nos garçons î — Ah bien oui ! ils ont bien autre chose en tête, et ils se moqueront de nous comme à l’ordinaire. — Il fait froid, allons-nous-en. — Wfaît peur, sauvons-nous! Elles rentrèrent en rappelant la chienne. Tout se referma hermétiquement, et je n’entendis plus rien pendant un quart d’heure; mais tout à coup les cris d’une personne qui semblait frappée d’épouvante retentirent. On parla haut sans que je pusse distinguer ni les paroles ni l’accent. Il y eut encore un silence, puis des éclats de rire, puis plus rien, et je perdis patience, car j’étais transi de froid, et la maudite levrette pouvait me trahir encore, pour peu qu’on eût le caprice de venir poser de jolis petits bras nus sur la neige de la balustrade. Je regagnai la maison Yolabù, certain qu’on ne m’avait pas tout à fait trompé, et qu’on travaillait dans le château à une œuvre inconnue et inqualifiable, mais un peu honteux de n’avoir rien découvert, sinon qu’on arrangeait le cimetière et qu’on se moquait des curieux. La nuit était fort avancée quand je me retrouvai dans ma petite chambre. Je passai encore quelque temps à râllumer mon feu et à me réchauffer avant de pouvoir m’endormir, si bien que, lorsque Volabù vint pour m’éveiller avec le jour, il n’osa le faire, tant je m’acquittais en conscience de mon premier somme. Je me levai tard. H avait eu le temps do me préparer mon déjeuner, qu’il fallut accepter sous peine do désespérer le brave homme et madame Yolabù , qui avait des prétentions assez fonDigitized by Googic

— Bah ! ce n'est personne, dit l'une des demoiselles, elle crie après la statue qui est là au fond de la grotte.

— Et si nous allions voir ?

— Ma foi non, j'ai peur !

— Et moi aussi, rentrons !

— Appelons *nos garçons !*

— Ah bien oui ! ils ont bien autre chose en tête, et ils se moqueront de nous comme à l'ordinaire.

— Il fait froid, allons-nous-en.

— Il *fait peur*, sauvons-nous !

Elles rentrèrent en rappelant la chienne. Tout se referma hermétiquement, et je n'entendis plus rien pendant un quart d'heure ; mais tout à coup les cris d'une personne qui semblait frappée d'épouvante retentirent. On parla haut sans que je pusse distinguer ni les paroles ni l'accent. Il y eut encore un silence, puis des éclats de rire, puis plus rien, et je perdis patience, car j'étais transi de froid, et la maudite levrette pouvait me trahir encore, pour peu qu'on eût le caprice de venir poser de jolis petits bras nus sur la neige de la balustrade. Je regagnai la maison Volabù, certain qu'on ne m'avait pas tout à fait trompé, et qu'on travaillait dans le château à une œuvre inconnue et inqualifiable, mais un peu honteux de n'avoir rien découvert, sinon qu'on arrangeait le *cimetière* et qu'on se moquait des curieux.

La nuit était fort avancée quand je me retrouvai dans ma petite chambre. Je passai encore quelque temps à rallumer mon feu et à me réchauffer avant de pouvoir m'endormir, si bien que, lorsque Volabù vint pour m'éveiller avec le jour, il n'osa le faire, tant je m'acquittais en conscience de mon premier somme. Je me levai tard. Il avait eu le temps de me préparer mon déjeuner, qu'il fallut accepter sous peine de désespérer le brave homme et madame Volabù, qui avait des prétentions assez fon-

tn LE CHA.TEAD décs au talent de cuisinière. Â midi, une affaire survint à mon hôte : il était prêt à y renoncer pour tenir sa parole envers moi ; mais moi , sans me vanter de mon escapade, j'avais un fiasco sur le cœur, et je me sentais beaucoup moins pressé que la veille d'arriver à Briançon. Je priai donc mon hôte de ne pas se gêner, et je remis notre départ au lendemain, à la condition qu'il me laisserait payer la dépense que je faisais chez lui, ce qui donna lieu à de grandes contestations, car cet homme était sincèrement libéral dans son hospitalité. Il eût di^ cuté avec moi pour une misère durant le voyage, si j'eusse voulu marchander ; chez lui, il était prêt à mettre le feu à la maison pour me prouver son savoir-vivre. IX. L'UOM DI SASSO. J'étais trop mécontent du résultat de mon entreprise pour me sentir disposé à faire de nouvelles questions sur le château mystérieux. Je renfermais ma curiosité comme une honte, le succès ne l'avait pas justifiée ; mais elle n'en subsistait pas moins au fond de mon imagination , et je faisais de nouveaux projets pour la nuit suivante. En attendant , je résolus d'aller pousser une reconnaissance autour du château , pour me ménager les moyens de pénétrer nuitamment dans l'intérieur de la place, s'il était possible... Bah ! me disais-je, tout est possible à celui qui veut. J'allais sortir, lorsqu'un petit paysan, qui rôdait devant la porte, me regarda avec ce mélange de hardiesse et de poltronnerie qui caractérise les enfants de la campagne. Puis, comme j'observais sa mine à la fois espiègle et farouche, il vint à moi, et, me présentant une lettre, il me dit : « Regardez ça, si c'est pour vous. « Je lus mon nom Digilized by Google

dées au talent de cuisinière. A midi, une affaire survint à mon hôte : il était prêt à y renoncer pour tenir sa parole envers moi; mais moi, sans me vanter de mon escapade, j'avais un *fiasco* sur le cœur, et je me sentais beaucoup moins pressé que la veille d'arriver à Briançon. Je priai donc mon hôte de ne pas se gêner, et je remis notre départ au lendemain, à la condition qu'il me laisserait payer la dépense que je faisais chez lui, ce qui donna lieu à de grandes contestations, car cet homme était sincèrement libéral dans son hospitalité. Il eût discuté avec moi pour une misère durant le voyage, si j'eusse voulu marchander; chez lui, il était prêt à mettre le feu à la maison pour me prouver son savoir-vivre.

## IX.

### L'UOM DI SASSO.

J'étais trop mécontent du résultat de mon entreprise pour me sentir disposé à faire de nouvelles questions sur le château mystérieux. Je renfermais ma curiosité comme une honte, le succès ne l'avait pas justifiée; mais elle n'en subsistait pas moins au fond de mon imagination, et je faisais de nouveaux projets pour la nuit suivante. En attendant, je résolus d'aller pousser une reconnaissance autour du château, pour me ménager les moyens de pénétrer nuitamment dans l'intérieur de la place, s'il était possible... Bah ! me disais-je, tout est possible à celui qui veut.

J'allais sortir, lorsqu'un petit paysan, qui rôdait devant la porte, me regarda avec ce mélange de hardiesse et de poltronnerie qui caractérise les enfants de la campagne. Puis, comme j'observais sa mine à la fois espiègle et farouche, il vint à moi, et, me présentant une lettre, il me dit : « Regardez ça, si c'est pour vous. » Je la

DES DÉSERTES. 03 et mon prénom tracés fort lisiblement et d'une main élégante sur l'adresse. A peine eus-je fait un signe affirmatif que l'enfant s'enfuit sans attendre ni questions ni récompense. Je courus à la signature, qui ne m'apprit rien d'officiel, mais à laquelle pourtant je ne me trompai pas. Stella et Béatrice 1 les jolis noms ! m'écriai-je , et je rentrai dans ma chambre, assez ému, je le confesse. « Le hasard, aidé de la curiosité, disait cette gracieuse lettre parfumée, a fait découvrir à deux petites filles fort rusées le nom de l'étranger qui a ramassé le nœud de ruban cerise. Des pas laissés sur la neige, coïncidant avec les avertissements de la belle chienne Hécate , ont prouvé à ces demoiselles que l'étranger était encore plus curieux que poli et prudent, et qu'il ne craignait pas de marcher sur les eaux pour surprendre les secrets d'autrui. Le sort en est jeté ! Puisque vous voulez être initié à nos mystères, ô jeune présomptueux, vous le serez! Fuissiez-vous ne pas vous en repentir, et vous montrer digne de notre confiance ! Soyez muet comme la tombe ; la plus légère indiscrétion nous mettrait dans l'impossibilité de vous admettre. Venez à huit heures du soir [solo e inosservato) au bord du fossé, vous y trouverez Stella et Béatrice. » Tout le billet était écrit en italien et rédigé dans le pur toscan que je leur avais entendu parler. Je hâtai le diner pour avoir le droit de sortir à six heures, prétextant que j'allais voir lever la lune sur le haut des collines. En effet, je fis une course au delà du château , et à huit heures précises j'étais au rendez-vous. Je n'attendis pas cinq minutes. Mes deux charmantes châtelaines parurent , bien enveloppées et encapuchonnées. Je fiis un peu inquiet, lorsque j'eus franchi l'escalier, d'en voir une troisième sur laquelle je ne comptais pas. Celle-là était masquée d'un loup de velours noir et son manteau avait la forme Digitized by Google

et mon prénom tracés fort lisiblement et d'une main élégante sur l'adresse. A peine eus-je fait un signe affirmatif que l'enfant s'enfuit sans attendre ni questions ni récompense. Je courus à la signature, qui ne m'apprit rien d'officiel, mais à laquelle pourtant je ne me trompai pas. Stella et Béatrice ! les jolis noms ! m'écriai-je, et je rentrai dans ma chambre, assez ému, je le confesse.

« Le hasard, aidé de la curiosité, disait cette gracieuse lettre parfumée, a fait découvrir à deux petites filles fort rusées le nom de l'étranger qui a ramassé le nœud de ruban cerise. Des pas laissés sur la neige, coïncidant avec les avertissements de la belle chienne Hécate, ont prouvé à ces demoiselles que l'étranger était encore plus curieux que poli et prudent, et qu'il ne craignait pas de marcher sur les eaux pour surprendre les secrets d'autrui. Le sort en est jeté ! Puisque vous voulez être initié à nos mystères, ô jeune présomptueux, vous le serez ! Puissiez-vous ne pas vous en repentir, et vous montrer digne de notre confiance ! Soyez muet comme la tombe ; la plus légère indiscrétion nous mettrait dans l'impossibilité de vous admettre. Venez à huit heures du soir (*solo e inosservato*) au bord du fossé, vous y trouverez Stella et Béatrice. »

Tout le billet était écrit en italien et rédigé dans le pur toscan que je leur avais entendu parler. Je hâtai le dîner pour avoir le droit de sortir à six heures, prétextant que j'allais voir lever la lune sur le haut des collines. En effet, je fis une course au delà du château, et à huit heures précises j'étais au rendez-vous. Je n'attendis pas cinq minutes. Mes deux charmantes châtelaines parurent, bien enveloppées et encapuchonnées. Je fus un peu inquiet, lorsque j'eus franchi l'escalier, d'en voir une troisième sur laquelle je ne comptais pas. Celle-là était masquée d'un *loup* de velours noir et son manteau avait la forme

W LE CHATEAU d’un domino de bal. — Ne soyez pas effrayé, me dit la petite Béatrice en me prenant sans façon par-dessous le bras , nous sommes trois. Celle-ci est notre sœur aînée. Ne lui parlez pas, elle est sourde. D’ailleurs il faut nous suivre sans dire un mot, sans faire une question. Il faut Vous soumettre à tout ce que nous exigerons de vous , eussions-nous la fantaisie de vous couper la moustache, les cheveux et même un peu de l’oreille. Vous allez voir des choses fort extraordinaires et faire tout ce qu’on vous commandera, sans hasarder la moindre objection , sans hésiter, et surtout sans rire , dès que vous aurez passé le seuil du sanctuaire. Le rire intempestif est odieux à notre chef, et je ne réponds pas de ce qui vous arriverait si vous ne vous comportiez pas avec la plus grande dignité. — Monsieur engage-t-il ici sa parole d’honnête homme, dit à son tour Stella, la seconde des deux sœurs, à nous obéir dans toutes ces prescriptions? Autrement, il ne fera point un pas de plus sur nos domaines, et ma sœur aînée que voici, et qui est sourde comme la loi du destin, l’enchaînera jusqu’au jour, par une force magique , au pied de cet arbre où il servira demain de risée aux passants. Pour cela il ne faut qu’un signe de nous ; ainsi , parlez vite. Monsieur. — Je jure sur mon honneur, et par le diable, si vous voulez, d’être à vous corps et âme jusqu’à demain matin. — A la bonne heure, dirent-elles; et me prenant chacune par un bras , elles m’entraînèrent dans un dédale obscur de bosquets d’arbres verts. Le domino noir nous précédait , marchant vite , sans détourner la tête. Une branche ayant accroché le bas de son manteau, je vis so dessiner sur la neige une jambe .très-fine et qui pourtant me parut suspecte , car elle était chaussée d’un bas noir avec une floche de rubans pareils retombant sur le côté,
Digitized by Google

d'un domino de bal. — Ne soyez pas effrayé, me dit la petite Béatrice en me prenant sans façon par-dessous le bras, nous sommes trois. Celle-ci est notre sœur aînée. Ne lui parlez pas, elle est sourde. D'ailleurs il faut nous suivre sans dire un mot, sans faire une question. Il faut vous soumettre à tout ce que nous exigerons de vous, eussions-nous la fantaisie de vous couper la moustache, les cheveux et même un peu de l'oreille. Vous allez voir des choses fort extraordinaires et faire tout ce qu'on vous commandera, sans hasarder la moindre objection, sans hésiter, et surtout *sans rire*, dès que vous aurez passé le seuil du sanctuaire. Le rire intempestif est odieux à notre *chef*, et je ne réponds pas de ce qui vous arriverait si vous ne vous comportiez pas avec la plus grande dignité.

— Monsieur engage-t-il ici sa parole d'honnête homme, dit à son tour Stella, la seconde des deux sœurs, à nous obéir dans toutes ces prescriptions? Autrement, il ne fera point un pas de plus sur nos domaines, et ma sœur aînée que voici, et qui est sourde comme la loi du destin, l'enchaînera jusqu'au jour, par une force magique, au pied de cet arbre où il servira demain de risée aux passants. Pour cela il ne faut qu'un signe de nous; ainsi, parlez vite, Monsieur.

— Je jure sur mon honneur, et par le diable, si vous voulez, d'être à vous corps et âme jusqu'à demain matin.

— A la bonne heure, dirent-elles; et me prenant chacune par un bras, elles m'entraînèrent dans un dédale obscur de bosquets d'arbres verts. Le domino noir nous précédait, marchant vite, sans détourner la tête. Une branche ayant accroché le bas de son manteau, je vis se dessiner sur la neige une jambe très-fine et qui pourtant me parut suspecte, car elle était chaussée d'un bas noir avec une fleche de rubans pareils retombant sur le côté

DES DÉSERTES. 9S sans aucun indice de l'existence d'un jupon. Cette sœur aînée, sourde et muette , me fit l'efiet d'un jeune garçon qui ne voulait pas se trahir par la voix et qui surveillait ma conduite auprès de ses sœurs, pour me remettre à la raison , s'il en était besoin. Je ne pus me défendre du sot amour-propre de faire part de ma découverte , et j'en fus aussitôt châtié. — Pourquoi avez-vous manqué de confiance en moi? disais-je à mes deux jeunes amies ; il n'était pas besoin de la présence de votre frère pour m'engager d'être au* près de vous le plus soumis et le plus respectueux des adeptes. — Et vous, pourquoi manquez- vous à votre serment? répliqua Stella d'un ton sévère : allons, il est trop tard pour reculer, et il faut employer les grands moyens pour vous forcer au silence. Elle m'arrêta ; le domino noir se retourna malgré sa surdité, et présenta un bandeau, qu'à elles trois elles placèrent sur mes yeux avec la précaution et la dextérité de jeunes filles qui connaissent les supercheries possibles du jeu de colin-maillard. — On vous fait grâce du bâillon , me dit Béatrice ; mais, à la première parole que vous direz, vous ne réchapperez pas, d'autant plus que nous allons trouver main-forte, je vous en avertis. En attendant, donneznous vos mains ; vous ne serez pas assez félon, je pense, pour nous les retirer et pour nous forcer à vous les lier derrière le dos. Je ne trouvais pas désagréable cette manière d'avoir les mains liées, en les enlaçant à celles de deux filles charmantes, et la cérémonie du bandeau ne m'avait pas révolté non plus ; car j'avais senti se poser doucement sur mon front et passer légèrement dans ma chevelure deux autres mains , celles de la sœur aînée , lesquelles , dégantées pour cet office d'exécuteur des hautes-œuvres,
Digilized by Google

sans aucun indice de l'existence d'un jupon. Cette sœur aînée, sourde et muette, me fit l'effet d'un jeune garçon qui ne voulait pas se trahir par la voix et qui surveillait ma conduite auprès de ses sœurs, pour me remettre à la raison, s'il en était besoin.

Je ne pus me défendre du sot amour-propre de faire part de ma découverte, et j'en fus aussitôt châtié. — Pourquoi avez-vous manqué de confiance en moi? disais-je à mes deux jeunes amies; il n'était pas besoin de la présence de votre frère pour m'engager d'être auprès de vous le plus soumis et le plus respectuenx des adeptes.

— Et vous, pourquoi manquez-vous à votre serment? répliqua Stella d'un ton sévère : allons, il est trop tard pour reculer, et il faut employer les grands moyens pour vous forcer au silence.

Elle m'arrêta; le domino noir se retourna malgré sa surdité, et présenta un bandeau, qu'à elles trois elles placèrent sur mes yeux avec la précaution et la dextérité de jeunes filles qui connaissent les supercheries possibles du jeu de colin-maillard. — On vous fait grâce du bâillon, me dit Béatrice; mais, à la première parole que vous direz, vous ne l'échapperez pas, d'autant plus que nous allons trouver main-forte, je vous en avertis. En attendant, donnez-nous vos mains; vous ne serez pas assez félon, je pense, pour nous les retirer et pour nous forcer à vous les lier derrière le dos.

Je ne trouvais pas désagréable cette manière d'avoir les mains liées, en les enlaçant à celles de deux filles charmantes, et la cérémonie du bandeau ne m'avait pas révolté non plus; car j'avais senti se poser doucement sur mon front et passer légèrement dans ma chevelure deux autres mains, celles de la sœur aînée, lesquelles,

LE CnATEÂI] ne me laissèrent plus aucun doute sur le sexe du personnage muet. Je dois dire à ma louange que je n'eus pas un instant d'inquiétude sur les suites de mon aventure. Quelque inexplicable qu'elle fût encore, je n'eus pas le provincialisme de redouter une mystification de mauvais goût ; je ne m'étais muni d'aucun poignard, et les menaces de mes jolies sibylles ne m'inspiraient aucune crainte pour mes oreilles ni même pour ma moustache. Je voyais assez clairement que j'avais affaire à des personnes d'es-prit, et le souvenir de leurs figures, le sou de leurs vohc, ne trahissaient en elles ni la méchanceté ni l'effronterie. Certes , elles étaient autorisées par leur père , qui sans doute me connaissait de réputation, à me faire cet accueil romanesque, et, ne le fussent- elles pas, il y a autour de la femme pure je ne sais quelle indéfinissable atmosphère de candeur, qui ne trompe pas le sens exercé d'un homme. Je sentis bientôt, à la chaleur de la température et à la sonorité de mes pas, que j'étais dans le château ; on me fit monter plusieurs marches, on m'enferma dans une chambre, et la voix de Béatrice me cria à travers la porte : « Préparez-vous, ôtez votre bandeau , revêtez l'armure, mettez le masque, n'oubliez rien 1 On viendra vous chercher tout à l'heure. » Je me trouvai seul dans un cabinet meublé seulement d'une grande glace, de deux quinquets et d'un sofa , sur lequel je vis une étrange armure. Un casque, une cuirasse, une cotte, des brassards, des jamb'ards, le tout mat et blanc comme de la pierre. J'y touchai, c'était du carton, mais si bien modelé et peint en relief pour figurer les ornements repoussés , qu'à deux pas l'illusion était complète. La cotte était en toile d'encollage, et ses plis inflexibles simulaient on ne peut mieux la sculpture.
Lo i Digitized by Coogle

ne me laissèrent plus aucun doute sur le sexe du personnage muet.

Je dois dire à ma louange que je n'eus pas un instant d'inquiétude sur les suites de mon aventure. Quelque inexplicable qu'elle fût encore, je n'eus pas le *provincialisme* de redouter une mystification de mauvais goût; je ne m'étais muni d'aucun poignard, et les menaces de mes jolies sibylles ne m'inspiraient aucune crainte pour mes oreilles ni même pour ma moustache. Je voyais assez clairement que j'avais affaire à des personnes d'esprit, et le souvenir de leurs figures, le son de leurs voix, ne trahissaient en elles ni la méchanceté ni l'effronterie. Certes, elles étaient autorisées par leur père, qui sans doute me connaissait de réputation, à me faire cet accueil romanesque, et, ne le fussent-elles pas, il y a autour de la femme pure je ne sais quelle indéfinissable atmosphère de candeur, qui ne trompe pas le sens exercé d'un homme.

Je sentis bientôt, à la chaleur de la température et à la sonorité de mes pas, que j'étais dans le château; on me fit monter plusieurs marches, on m'enferma dans une chambre, et la voix de Béatrice me cria à travers la porte: « Préparez-vous, ôtez votre bandeau, revêtez l'armure, mettez le masque, n'oubliez rien! On viendra vous chercher tout à l'heure. »

Je me trouvai seul dans un cabinet meublé seulement d'une grande glace, de deux quinquets et d'un sofa, sur lequel je vis une étrange armure. Un casque, une cuirasse, une cotte, des brassards, des jambards, le tout mat et blanc comme de la pierre. J'y touchai, c'était du carton, mais si bien modelé et peint en relief pour figurer les ornements repoussés, qu'à deux pas l'illusion était complète. La cotte était en toile d'encollage, et ses plis inflexibles simulaient on ne peut mieux la sculpture. Le

DES DÉSERTES. 97 Style de l’accoutrement guerrier était uô mélange d’antique et de rococo, comme on le voit employé dans les panoplies de nos derniers siècles. Je me hâtai de revêtir cet étrange costume, même le masque, qui représentait la figure austère et chagrine d’un vieux capitaine, et dont les yeux blancs, doublés d’une gaze à l’intérieur, avaient quelque chose d’effrayant. En me regardant dans la glace, cette gaze ne me permettant pas une vision bien nette, je me crus changé en pierre , et je reculai involontairement. La porte se rouvrit. Stella vint m’examiner en silence, et en posant son doigt sur ses lèvres : « C’est à merveille, dit-elle en parlant bas. h'uom' di sasso est effroyable 1 Mais n’oubliez pas les gants blancs... Oh! ceux-ci sont trop frais, salissez-les un peu contre la muraille pour leur donner un ton et des ombres. Il faut que, vu de près, tout fasse illusion. Bien 1 venez maintenant. Mes frères vous attendent, mais mon père ne se doute de rien. Allons, comportez-vous comme une statue bien raisonnable. N’ayez pas l’air de voir et d’entendre ! » Elle me fit descendre un escalier dérobé, pratiqué dans l’épaisseur d’un mur énorme , puis elle ouvrit une porte en bas, et me conduisit à un siège où elle me laissa en me disant tout bas : « Posez-vous bien. Soyez artiste dans cette pose-là ! » Elle disparut ; le plus grand silence régnait autour de moi, et ce ne fut qu’au bout de quelques secondes que la - gaze de mon masque me permit de distinguer les objets mal éclairés qui m’environnaient. Qu’on juge de ma surprise : j’étais assis sur une tombe ! Je faisais monument dans un coin de cimetière éclairé par la lune. De vrais ifs étaient plantés autour de moi, du vrai lierre grimpait sur mon piédestal. Il me fallut encore quelques instants pour m’assurer que j’étais r> Digilized by Google

style de l'accoutrement guerrier était un mélange d'antique et de rococo, comme on le voit employé dans les panoplies de nos derniers siècles. Je me hâtai de revêtir cet étrange costume, même le masque, qui représentait la figure austère et chagrine d'un vieux capitaine, et dont les yeux blancs, doublés d'une gaze à l'intérieur, avaient quelque chose d'effrayant. En me regardant dans la glace, cette gaze ne me permettant pas une vision bien nette, je me crus changé en pierre, et je reculai involontairement.

La porte se rouvrit. Stella vint m'examiner en silence, et en posant son doigt sur ses lèvres : « C'est à merveille, dit-elle en parlant bas. L'*uom' di sasso* est effroyable! Mais n'oubliez pas les gants blancs... Oh! ceux-ci sont trop frais, salissez-les un peu contre la muraille pour leur donner un ton et des ombres. Il faut que, vu de près, tout fasse illusion. Bien! venez maintenant. Mes frères vous attendent, mais mon père ne se doute de rien. Allons, comportez-vous comme une statue bien raisonnable. N'ayez pas l'air de voir et d'entendre! »

Elle me fit descendre un escalier dérobé, pratiqué dans l'épaisseur d'un mur énorme, puis elle ouvrit une porte en bas, et me conduisit à un siége où elle me laissa en me disant tout bas : « Posez-vous bien. Soyez artiste dans cette pose-là! »

Elle disparut; le plus grand silence régnait autour de moi, et ce ne fut qu'au bout de quelques secondes que la gaze de mon masque me permit de distinguer les objets mal éclairés qui m'environnaient.

Qu'on juge de ma surprise : j'étais assis sur une tombe! Je faisais monument dans un coin de cimetière éclairé par la lune. De vrais ifs étaient plantés autour de moi, du vrai lierre grimpait sur mon piédestal. Il me fal-

98 LE CHATEAÜ dans un intérieur bien chauffé, éclairé par un clair de lune factice. Les branches do cyprès qui s'entrelaçaient au-dessus de ma tête me laissaient apercevoir des coins de ciel bleu, qui n'étaient pourtant que de la toile peinte, éclairée par des lumières bleues. Mais tout cela était si artistement agencé, qu'il fallait un effort de la raison pour reconnaître l'artifice. Étais-je sur un théâtre? Il y avait bien devant moi un grand rideau de velours vert ; mais, autour de moi , rien ne sentait le théâtre. Rien n'était disposé pour des effets do scène ménagés au spectateur. Pas de coulisses apparentes pour l'acteur, mais des issues formées par des masses de branches vertes et voilant leu r& extrémités par des toiles bleues perdues dans l'ombre. Point de quinquets visibles ; de quelque côté qu'on cherchât la lumière , elle venait d'en haut , comme des astres , et , du point où l'on m'avait rivé sur mon socle funéraire , je ne pouvais saisir son foyer. Le plancher était caché sous un grand tapis vert imitant la mousse. Les tombes qui m'entouraient me semblaient de marbre, tant elles étaient bien peintes et bien disposées. Dans le fond, derrière moi, s'élevait un faux mur qui ressemblait à un vrai mur à s'y tromper. On n'avait pas cherché ces lointains factices qui ne font illusion qu'au parterre et contre lesquels l'acteur se heurte aux profondeurs de l'horizon. La scène dont je faisais partie était assez grande pour que rien n'y choquât l'apparence de la réalité. C'était une vaste salle arrangée de façon à ce que je pusse me croire dans une petite cour do couvent, ou dans un coin de jardin destiné à d'illustres sépultures. Les cyprès semblaient plantés réellement dans de grosses pierres qu'on avait transportées pour les soutenir, et où la mousse du parc était encore fraîche. Donc je n'étais pas sur un théâtre, et pourtant je servais à une représentation quelconque. Voici ce que j'imaDigilized by Google

dans un intérieur bien chauffé, éclairé par un clair de lune factice. Les branches de cyprès qui s'entrelaçaient au-dessus de ma tête me laissaient apercevoir des coins de ciel bleu, qui n'étaient pourtant que de la toile peinte, éclairée par des lumières bleues. Mais tout cela était si artistement agencé, qu'il fallait un effort de la raison pour reconnaître l'artifice. Étais-je sur un théâtre? Il y avait bien devant moi un grand rideau de velours vert ; mais, autour de moi, rien ne sentait le théâtre. Rien n'était disposé pour des effets de scène ménagés au spectateur. Pas de coulisses apparentes pour l'acteur, mais des issues formées par des masses de branches vertes et voilant leurs extrémités par des toiles bleues perdues dans l'ombre. Point de quinquets visibles ; de quelque côté qu'on cherchât la lumière, elle venait d'en haut, comme des astres, et, du point où l'on m'avait rivé sur mon socle funéraire, je ne pouvais saisir son foyer. Le plancher était caché sous un grand tapis vert imitant la mousse. Les tombes qui m'entouraient me semblaient de marbre, tant elles étaient bien peintes et bien disposées. Dans le fond, derrière moi, s'élevait un faux mur qui ressemblait à un vrai mur à s'y tromper. On n'avait pas cherché ces lointains factices qui ne font illusion qu'au parterre et contre lesquels l'acteur se heurte aux profondeurs de l'horizon. La scène dont je faisais partie était assez grande pour que rien n'y choquât l'apparence de la réalité. C'était une vaste salle arrangée de façon à ce que je pusse me croire dans une petite cour de couvent, ou dans un coin de jardin destiné à d'illustres sépultures. Les cyprès semblaient plantés réellement dans de grosses pierres qu'on avait transportées pour les soutenir, et où la mousse du parc était encore fraîche.

Donc je n'étais pas sur un théâtre, et pourtant je ser-

DES DÉSERTES. 99 gînai : M. de Balma était fou, et ses enfants essayaient d'étranges fantaisies pour flatter la sienne. On lui servait des tableaux appropriés à la disposition lugubre ou rianto ^de son cerveau malade, car j'avais entendu rire et chan> ter la nuit précédente, quoiqu'on eût déjà parlé de cimetière. J'entendis des chuchotements, des pas furtifs et des frôlements de robe derrière les massifs qui m'environnaient ; puis la douce voix de Béatrice , partant de derrière 1e rideau, prononça ces mots ; —Il est temps !... Alors un chœur, formé de quelques voix admirables^ s'éleva de divers côtés, comme si des esprits eussent ha'bité ces buissons de cyprès, dont les tiges se balançaient sur ma tète et à mes pieds. J'arrangeai ma pose de Commandeur, car je vis bien qu'il y avait du don Juan dans*" cette affaire. Le chœur était do Mozart , et chantait les admirables accords harmoniques du cimetière \ Di rider finirai, pria dell'aurora. Ribaldo! audace! lascia ai morti la pace! » Involontairement je mêlai ma voix à colle des fantômes invisibles ; mais je me tüs en voyant le rideau s'ouvrir en face de moi. Il ne se leva pas comme une toile de théâtre, il se sépara en deux comme un vrai rideau qu'il était ; mais il ne m'en dévoila pas moins l'intérieur d'une jolie petite salle de spectacle , ornée de deux rangées do belles loges décorées dans le goût de Louis XIV. Trois jolis lustres pendaient de la voûte ; il n'y avait pas de rampe allumée , mais il y avait la place d'un orchestre. Le plus curieux de tout cela , c'est qu'il n'y avait pas un spectateur, pas une âme dans toute cette salle, et que je me trouvais poser la statue devant les banquettes. — Si c'est là toute la mystification que je subis, pensai-je, elle n'est pas bien méchante. Reste à savoir combien de temps on me laissera faire mon effet dans le vide. Digilized by Google

ginai : M. de Balma était fou, et ses enfants essayaient d'étranges fantaisies pour flatter la sienne. On lui servait des tableaux appropriés à la disposition lugubre ou riante de son cerveau malade, car j'avais entendu rire et chanter la nuit précédente, quoiqu'on eût déjà parlé de cimetière. J'entendis des chuchotements, des pas furtifs et des frôlements de robe derrière les massifs qui m'environnaient; puis la douce voix de Béatrice, partant de derrière le rideau, prononça ces mots : — *Il est temps !...*

Alors un chœur, formé de quelques voix admirables, s'éleva de divers côtés, comme si des esprits eussent habité ces buissons de cyprès, dont les tiges se balançaient sur ma tête et à mes pieds. J'arrangeai ma pose de Commandeur, car je vis bien qu'il y avait du don Juan dans cette affaire. Le chœur était de Mozart, et chantait les admirables accords harmoniques du cimetière ; « *Di rider finirai, pria dell' aurora. Ribaldo ! audace ! lascia ai morti la pace!* »

Involontairement je mêlai ma voix à celle des fantômes invisibles ; mais je me tus en voyant le rideau s'ouvrir en face de moi.

Il ne se leva pas comme une toile de théâtre, il se sépara en deux comme un vrai rideau qu'il était ; mais il ne m'en dévoila pas moins l'intérieur d'une jolie petite salle de spectacle, ornée de deux rangées de belles loges décorées dans le goût de Louis XIV. Trois jolis lustres pendaient de la voûte ; il n'y avait pas de rampe allumée, mais il y avait la place d'un orchestre. Le plus curieux de tout cela, c'est qu'il n'y avait pas un spectateur, pas une âme dans toute cette salle, et que je me trouvais poser la statue devant les banquettes.

— Si c'est là toute la mystification que je subis, pensai-je, elle n'est pas bien méchante. Reste à savoir combien de temps on me laissera faire mon effet dans le vide.

LE CHATEA.B 100 Je n’attendis pas longtemps. Don Juan et Leporello sortirent du massif derrière moi, et se mirent à causer. Leurs costumes , admirables de vérité , de bon goût et d’exactitude, ne me permirent pas de reconnaître tout de suite les acteurs , car Leporello surtout était rajeuni de trente ans. Il avait la taille leste , la jambe ferme , une barbe noire taillée en collier andalous , une résille qui cachait son front ridé ; mais, à sa voix, pouvais-je hésiter un instant? C’était le vieux Boccaferri devenu un acteur élégant et alerte. Mais ce beau don Juan , ce fier et poétique jeune homme qui s’appuyait négligemment sur mon piédestal , ^sans daigner tourner vers moi son visage, ombragé d’une **d’une perruque blonde et d’un large feutre Louis XIII, à plume blanche, quel était-il donc? Son riche vêtement semblait emprunté à un portrait de famille. Ce n’était point un costume de fantaisie, un composé de chiffons et de clinquant : c’était un véritable pourpoint de velours aussi court que le portaient les dandys de l’époque, avec des braies aussi larges, des passements aussi raides, des rubans aussi riches et aussi souples. Rien n’y sentait la boutique, le magasin de costumes, l’arrangement infidèle par lequel l’acteur transige avec tes bourgeoises du public en modifiant l’extravagance ou l’exagération des anciennes modes ; c’était la première fois que j’avais sous les yeux uu vrai personnage historique dans son vrai costume et dans sa manière de le porter. Pour moi, peintre , c'était une bonne fortune. Le jeune homme était svelte et fait au tour. Il se dandinait comme un paon, et me donnait une idée beaucoup plus juste de don Juan que ne me l’eût donnée le beau Célio lui-même sur les planches, car Célio y eût voulu mettre quelque chose de hautain et de tragique qui outrepasse la donnée du caractère... Mais tout à coup, sur une observation poltronne
Digitized by Google

Je n'attendis pas longtemps. Don Juan et Leporello sortirent du massif derrière moi, et se mirent à causer. Leurs costumes, admirables de vérité, de bon goût et d'exactitude, ne me permirent pas de reconnaître tout de suite les acteurs, car Leporello surtout était rajeuni de trente ans. Il avait la taille leste, la jambe ferme, une barbe noire taillée en collier andalous, une résille qui cachait son front ridé; mais, à sa voix, pouvais-je hésiter un instant? C'était le vieux Boccaferri devenu un acteur élégant et alerte.

Mais ce beau don Juan, ce fier et poétique jeune homme qui s'appuyait négligemment sur mon piédestal, sans daigner tourner vers moi son visage, ombragé d'une d'une perruque blonde et d'un large feutre Louis XIII, à plume blanche, quel était-il donc? Son riche vêtement semblait emprunté à un portrait de famille. Ce n'était point un costume de fantaisie, un composé de chiffons et de clinquant : c'était un véritable pourpoint de velours aussi court que le portaient les dandys de l'époque, avec des braies aussi larges, des passements aussi raides, des rubans aussi riches et aussi souples. Rien n'y sentait la boutique, le magasin de costumes, l'arrangement infidèle par lequel l'acteur transige avec les bourgeoises du public en modifiant l'extravagance ou l'exagération des anciennes modes; c'était la première fois que j'avais sous les yeux un vrai personnage historique dans son vrai costume et dans sa manière de le porter. Pour moi, peintre, c'était une bonne fortune. Le jeune homme était svelte et fait au tour. Il se dandinait comme un paon, et me donnait une idée beaucoup plus juste de don Juan que ne me l'eût donnée le beau Célio lui-même sur les planches, car Célio y eût voulu mettre quelque chose de hautain et de tragique qui outrepasse la donnée du caractère... Mais tout à coup, sur une observation poltronne

DES DÉSERTES. 101 de Leporello Boccaferri, il leva la tête vers moi, statue, d'un air de nonchalante ironie, et je reconnus Célio Floriani en personne. Savait-il qui j'étais? Dans tous les cas, mon masque ne lui permettait guère de sourire à des traits connus, et, comme la pièce me paraissait engagée avec un merveilleux sang-f^roid, je gardai ma pose immobile. Quand le premier effet de la surprise et de la joie se fut dissipé, car, bien que je ne visse pas la Boccaferri, j'espérais qu'elle n'était pas loin, je prêtai l'oreille à la scène qui se jouait, afin de ne pas la faire manquer. Mon rôle n'était pas difficile , puisque je n'avais qu'un geste à faire et un mot à dire , mais encore fallait-il les placer à propos. J'avais cru, d'après le chœur, où, faute d'instruments, des voix charmantes remplaçaient les combinaisons harmoniques de l'orchestre , qu'il s'agissait de l'opéra de Mozart rendu d'une certaine façon ; mais le dialogue parlé de Célio et de Boccaferri me fit croire qu'on jouait la comédie de Molière en italien. Je la savais presque par cœur en franç.ais ; je ne fus donc pas longtemps à m'apercevoir qu'on ne suivait pas cette version à la lettre , car dona Ânna, vêtue de noir, traversa le fond du cimetière, s'approcha de moi comme pour prier sur ma tombe, puis, apercevant deux promeneurs, elle se cacha pour écouter. Cette belle dona Anna , costumée comme un Velasquez, était représentée par Stella. Elle était pâle et triste, autant que son rôle le comportait en cet instant. Elle apprit là que c'était don Juan qui avait tué son père, car le réprouvé s'en vanta presque, en raillant le pauvre Leporello ^qui mourait de peur. Anna étouffa un cri en fuyant. Leporello répondit par un cri d'effroi, et déclara à son maître que les âmes des morts étaient irritées de son impiété; que, quant à lui, il ne traverserait pas cet endroit 6.
Digitized by GcîOgle

de Leporello Boccaferri, il leva la tête vers moi, statue, d'un air de nonchalante ironie, et je reconnus Célio Floriani en personne.

Savait-il qui j'étais? Dans tous les cas, mon masque ne lui permettait guère de sourire à des traits connus, et, comme la pièce me paraissait engagée avec un merveilleux sang-froid, je gardai ma pose immobile.

Quand le premier effet de la surprise et de la joie se fut dissipé, car, bien que je ne visse pas la Boccaferri, j'espérais qu'elle n'était pas loin, je prêtai l'oreille à la scène qui se jouait, afin de ne pas la faire manquer. Mon rôle n'était pas difficile, puisque je n'avais qu'un geste à faire et un mot à dire, mais encore fallait-il les placer à propos.

J'avais cru, d'après le chœur, où, faute d'instruments, des voix charmantes remplaçaient les combinaisons harmoniques de l'orchestre, qu'il s'agissait de l'opéra de Mozart rendu d'une certaine façon; mais le dialogue parlé de Célio et de Boccaferri me fit croire qu'on jouait la comédie de Molière en italien. Je la savais presque par cœur en français; je ne fus donc pas longtemps à m'apercevoir qu'on ne suivait pas cette version à la lettre, car dona Anna, vêtue de noir, traversa le fond du cimetière, s'approcha de moi comme pour prier sur ma tombe, puis, apercevant deux promeneurs, elle se cacha pour écouter. Cette belle dona Anna, costumée comme un Velasquez, était représentée par Stella. Elle était pâle et triste, autant que son rôle le comportait en cet instant. Elle apprit là que c'était don Juan qui avait tué son père, car le réprouvé s'en vanta presque, en raillant le pauvre Leporello qui mourait de peur. Anna étouffa un cri en fuyant. Leporello répondit par un cri d'effroi, et déclara à son maître que les âmes des morts étaient irritées de son impiété; que, quant à lui, il ne traverserait pas cet endroit

 du cimotière , et qu'il en ferait le tour extérieur plutôt que d'avancer d'un pas. Don Juan le prit par l'oreille et le força de lire l'inscription du monument du Commandeur. Le pauvre valet déclara ne savoir pas lire , comme \ dans le libretto de l'opéra italien. La scène se prolongea d'une manière assez piquante à étudier, car c'était un composé do la comédie de Molière et du drame lyrique mis en action et en langage vulgaire, le tout compliqué et développé par une troisième version que je ne connaissais pas et qui me parut improvisée. Cela faisait un dialogue trop étendu et parfois trop familier pour une scène qui se serait jouée en public , mais qui prenait là une réalité surprenante, à tel point que la convention ne s'y sentait plus du tout par moments, et que je croyais presque assister à un épisode de la vie de don Juan. Le jeu des acteurs était si naturel et le lieu où ils se tenaient si bien disposé pour la liberté de leurs mouvements, qu'ils n'avaient plus du tout l'air de jouer la comédie, mais de se persuader qu'ils étaient les vrais types du drame. Cette illusion me gagna moi-même quand je vis Leporello m'adresser l'invitation de son maître, et montrer à mon inflexion de tête une terreur non équivoque. Jamais tremblement convulsif, jamais contraction du visage, jamais sulîocation de la voix et flageolement des jambes n'appartinrent mieux à l'homme sérieusement épouvanté par un fait surnaturel. Don J'uan lui-même fut ému lorsque je répondis à son insolente provocation par le oui funèbre. Un coup de tamtam dans la coulisse et des accords lugubres faillirent me faire tressaillir moi-môme. . Don Juan conserva la tête haute, le corps raide, la flamberge arrogante retroussant le coin du manteau ; mais il tremblait un peu, sa moustache blonde se hérissait d'une horreur secrète, et il sortit en disant : « Je me croyais à l'abri de pareilles hallucinations ; sortons d'ici I » il passa Digilized by Googl

du cimetière, et qu'il en ferait le tour extérieur plutôt que d'avancer d'un pas. Don Juan le prit par l'oreille et le força de lire l'inscription du monument du Commandeur. Le pauvre valet déclara ne savoir pas lire, comme dans le libretto de l'opéra italien. La scène se prolongea d'une manière assez piquante à étudier, car c'était un composé de la comédie de Molière et du drame lyrique mis en action et en langage vulgaire, le tout compliqué et développé par une troisième version que je ne connaissais pas et qui me parut improvisée. Cela faisait un dialogue trop étendu et parfois trop familier pour une scène qui se serait jouée en public, mais qui prenait là une réalité surprenante, à tel point que la convention ne s'y sentait plus du tout par moments, et que je croyais presque assister à un épisode de la vie de don Juan. Le jeu des acteurs était si naturel et le lieu où ils se tenaient si bien disposé pour la liberté de leurs mouvements, qu'ils n'avaient plus du tout l'air de jouer la comédie, mais de se persuader qu'ils étaient les vrais types du drame.

Cette illusion me gagna moi-même quand je vis Leporello m'adresser l'invitation de son maître, et montrer à mon inflexion de tête une terreur non équivoque. Jamais tremblement convulsif, jamais contraction du visage, jamais suffocation de la voix et flageolement des jambes n'appartinrent mieux à l'homme sérieusement épouvanté par un fait surnaturel. Don Juan lui-même fut ému lorsque je répondis à son insolente provocation par le *oui* funèbre. Un coup de tamtam dans la coulisse et des accords lugubres faillirent me faire tressaillir moi-même. Don Juan conserva la tête haute, le corps raide, la flamberge arrogante retroussant le coin du manteau ; mais il tremblait un peu, sa moustache blonde se hérissait d'une horreur secrète, et il sortit en disant : « Je me croyais à l'abri de pareilles hallucinations : sortons d'ici ! » il passa

DES DÉSERTES. 103 devant moi en me toisant avec audace; mais son œil était arrondi par la peur, et une sueur froide baignait son front altier. Il sortit avec Leporello , et le rideau se referma pendant que les esprits reprenaient le chœur du commencement de la scène : Di rider finirai , etc. Aussitôt dona Anna vint me prendre par la main , et m'aidant à me débarrasser du masque, elle me conduisit au bord du rideau, en me disant de regarder avec précaution dans la salle. Le parterre de cette salle , qui n'était garni que d'une douzaine de fauteuils, d'une table chargée de papiers et d'un piano à queue, devenait, dans les entr'actes , le foyer des acteurs. J'y vis le vieux Boccaferri s'éventant avec un éventail dp femme, et respirant à pleine poitrine comme un homme qui vient d'être réellement très-ému. Célio rassemblait des papiers sur la table ; Béatrice , belle comme un ange , en costume de Zerlina, tenait par la main un charmant garçon encore imberbe , qui me sembla devoir être Masetto. Un cinquième personnage, enveloppé d'un domino de bal, qui, retroussé sur sa hanche , laissait voir une manchette de dentelle sur un bas de soie noire , me tournait le dos. C'était la troisième prétendue demoiselle de Balma , la sourde , costumée en Ottavio , qui m'avait intrigué dans le jardin ; mais était-ce là Cécilia? Elle me paraissait plus grande, et cette tournure dégagée, cette pose de jeune homme , ne me rappelaient pas la Boccaferri , à laquelle je n'avais jamais vu porter sur la scène les vêtements de notre sexe. J'allais demander son nom à Stella, lorsque celle-ci mit le doigt sur ses lèvres et me fit signe d'écouter. — Pardieu ! disait Boccaferri à Célio , qui lui faisait compliment de la manière dont U avait joué , on aurait Digilized by Google

devant moi en me toisant avec audace; mais son œil était arrondi par la peur, et une sueur froide baignait son front altier. Il sortit avec Leporello, et le rideau se referma pendant que les esprits reprenaient le chœur du commencement de la scène :

Di rider finirai, etc.

Aussitôt dona Anna vint me prendre par la main, et m'aidant à me débarrasser du masque, elle me conduisit au bord du rideau, en me disant de regarder avec précaution dans la salle. Le parterre de cette salle, qui n'était garni que d'une douzaine de fauteuils, d'une table chargée de papiers et d'un piano à queue, devenait, dans les entr'actes, le foyer des acteurs. J'y vis le vieux Boccaferri s'éventant avec un éventail de femme, et respirant à pleine poitrine comme un homme qui vient d'être réellement très-ému. Célio rassemblait des papiers sur la table; Béatrice, belle comme un ange, en costume de Zerlina, tenait par la main un charmant garçon encore imberbe, qui me sembla devoir être Masetto. Un cinquième personnage, enveloppé d'un domino de bal, qui, retroussé sur sa hanche, laissait voir une manchette de dentelle sur un bas de soie noire, me tournait le dos. C'était la troisième prétendue demoiselle de Balma, *la sourde*, costumée en Ottavio, qui m'avait intrigué dans le jardin; mais était-ce là Cécilia? Elle me paraissait plus grande, et cette tournure dégagée, cette pose de jeune homme, ne me rappelaient pas la Boccaferri, à laquelle je n'avais jamais vu porter sur la scène les vêtements de notre sexe.

J'allais demander son nom à Stella, lorsque celle-ci mit le doigt sur ses lèvres et me fit signe d'écouter.

— Pardieu ! disait Boccaferri à Célio, qui lui faisait

lOi LE CHATEAU bien joué à moins ! J'étais mort de peur, et cela tout de bon ; car je n'avais pas vu la statue à la répétition d'hier, et quoique j'aie coupé et peint moi-même toutes les pièces d'armure, je ne me représentais pas l'effet qu'elles produisent quand elles sont revêtues. Salvator posait dans la perfection, et il a dit son oui avec un timbre si excellent, que je n'ai pas reconnu le son de sa voix ; et puis, dans ce costume, il me faisait l'effet d'un géant. Où est-il donc cet enfant , que je le complimente ? Boccaferri se retourna brusquement, et vit derrière lui le jeune homme auquel il s'adressait, occupé à mettre du rouge pour faire le personnage de Masetto. — Eh bien ! quoi? s'écria Boccaferri, tu as déjà eu le temps de changer de costume ? — Comment, mon vieux, répondit le jeune homme, tu crois que c'est moi qui ai fait la statue? Tu ne te souviens pas de m'avoir vu dans la coulisse au moment où tu es revenu tomber à genoux, comme voulant fuir (au plus beau moment de ta frayeur ! ) , et que tu m'as dit tout bas : Cette figure de pierre m'a fait vraiment peur ! — Moi , je t'ai dit cela? reprit Boccaferri stupéfait , je ne m'en souviens pas. Je te voyais sans te voir; je n'avais pas ma tête. Oui, j'ai ou réellement peur. Je suis content, notre essai réussit, mes enfants ; voilà que l'émotion nous gagne. Pour moi, c'est déjà fait ; et quand vous en serez tous là, vous serez tous de grands artistes !... — Mais, vieux fou , dit Célio en souriant, si ce n'était pas Salvator qui faisait la statue, qui était-ce donc? Tu ne te le demandes pas ? -• Au fait, qui était-ce? Qui diable a fait cette statue? Et Boccaferri se leva tout effrayé en promenant des yeux hagards autour de lui. — Le bonhomme est très -impressionnable, me dit Digilized by Google

bien joué à moins! J'étais mort de peur, et cela tout de bon ; car je n'avais pas vu la statue à la répétition d'hier, et quoique j'aie coupé et peint moi-même toutes les pièces d'armure, je ne me représentais pas l'effet qu'elles produisent quand elles sont revêtues. Salvator posait dans la perfection, et il a dit son *oui* avec un timbre si excellent, que je n'ai pas reconnu le son de sa voix ; et puis, dans ce costume, il me faisait l'effet d'un géant. Où est-il donc cet enfant, que je le complimente ?

Boccaferri se retourna brusquement, et vit derrière lui le jeune homme auquel il s'adressait, occupé à mettre du rouge pour faire le personnage de Masetto. — Eh bien ! quoi ? s'écria Boccaferri, tu as déjà eu le temps de changer de costume ?

— Comment, *mon vieux*, répondit le jeune homme, tu crois que c'est moi qui ai fait la statue ? Tu ne te souviens pas de m'avoir vu dans la coulisse au moment où tu es revenu tomber à genoux, comme voulant fuir (au plus beau moment de ta frayeur !), et que tu m'as dit tout bas : Cette figure de pierre m'a fait vraiment peur !

— Moi, je t'ai dit cela ? reprit Boccaferri stupéfait, je ne m'en souviens pas. Je te voyais sans te voir ; je n'avais pas ma tête. Oui, j'ai eu réellement peur. Je suis content, notre essai réussit, mes enfants ; voilà que l'émotion nous gagne. Pour moi, c'est déjà fait ; et quand vous en serez tous là, vous serez tous de grands artistes !...

— Mais, vieux fou, dit Célio en souriant, si ce n'était pas Salvator qui faisait la statue, qui était-ce donc ? Tu ne te le demandes pas ?

— Au fait, qui était-ce ? Qui diable a fait cette statue ?

Et Boccaferri se leva tout effrayé en promenant des yeux hagards autour de lui.

— Le bonhomme est très impressionnable, me dit

DES DÉSERTES. 105 Stella ; il né faudrait pas pousser plus loin l'épreuve. Nommez-vous avant de vous montrer. X. OTTAVIO. — Maître Boccaferri! criai-je en ouvrant doucement le rideau, reconnaissez-vous la voix du Commandeur? — Oui, pardieu ! je reconnais cette voix, répondit-il ; mais je ne puis dire à qui elle appartient. Mille diables ! il y a ici ou un revenant, ou un intrus ; qu'est-ce que cela signiGe, enfants? — Cela signiGe, mon père, dit Oltavio en se retournant et en me montrant enGn les traits purs et nobles de la Cécilia , que nous avons ici un bon acteur et un bon ami de plus. Elle vint à moi en me tendant la main. Je m'élançai d'un bond dans l'emplacement do l'orchestre ; Je saisis sa main que je baisai à plusieurs reprises , et j'embrassai ensuite le vieux Boccaferri qui me tendait les bras. C'était la première fois que je songeais à lui donner cette accolade, dont la seule idée m'eût causé du dégoût deux mois auparavant. Il est vrai que c'était la première fois que je ne le trouvais pas ivre , ou sentant la vieille pipe et le vin nouveau. Célio m'embrassa aussi avec plus d'effusion véritable que je ne l'y eusse cru disposé. La douleur de son fiasco semblait s'étre effacée, et, avec elle, l'amertume de son langage et de sa physionomie. « Ami, me dit-il, je veux te présenter à tout ce que j'aime. Tu vois ici les quatre enfants de la Floriani , mes sœurs Stella et Béatrice , et mon jeune frère Salvator, le Benjamin do la famille, un bon enfant bien gai, qui pâlissait dans l'étude d'un homme do loi, et qui a quitté ce noir métier de scribe, il y a deux jours, pour venir so faire artiste à l'école de notre père
Digilized by Google

Stella ; il ne faudrait pas pousser plus loin l'épreuve. Nommez-vous avant de vous montrer.

## X.

### OTTAVIO.

— Maître Boccaferri ! criai-je en ouvrant doucement le rideau, reconnaissez-vous la voix du Commandeur?

— Oui, pardieu ! je reconnais cette voix, répondit-il ; mais je ne puis dire à qui elle appartient. Mille diables ! il y a ici ou un revenant, ou un intrus ; qu'est-ce que cela signifie, enfants?

— Cela signifie, mon père, dit Ottavio en se retournant et en me montrant enfin les traits purs et nobles de la Cécilia, que nous avons ici un bon acteur et un bon ami de plus. Elle vint à moi en me tendant la main. Je m'élançai d'un bond dans l'emplacement de l'orchestre ; je saisis sa main que je baisai à plusieurs reprises, et j'embrassai ensuite le vieux Boccaferri qui me tendait les bras. C'était la première fois que je songeais à lui donner cette accolade, dont la seule idée m'eût causé du dégoût deux mois auparavant. Il est vrai que c'était la première fois que je ne le trouvais pas ivre, ou sentant la vieille pipe et le vin nouveau.

Célio m'embrassa aussi avec plus d'effusion véritable que je ne l'y eusse cru disposé. La douleur de son *fiasco* semblait s'être effacée, et, avec elle, l'amertume de son langage et de sa physionomie. « Ami, me dit-il, je veux te présenter à tout ce que j'aime. Tu vois ici les quatre enfants de la Floriani, mes sœurs Stella et Béatrice, et mon jeune frère Salvator, le Benjamin de la famille, un bon enfant bien gai, qui pâlissait dans l'étude d'un homme de loi, et qui a quitté ce noir métier de scribe, il y a deux

100 LE CHATEAU adoptif, Boccaferri. Nous sommes ici pour tout le reste de l'hiver sans bouger; nous y faisons, les uns leur éducation, les autres leur stage dramatique. On t'expliquera cela plus tard : maintenant il ne faut pas trop s'absorber dans les embrassades et les explications, car on perdrait ' la pièce de vue ; on se refroidirait sur l'affaire principale de la vie , sur ce qui passe avant tout ici , l'art dramatique! — Ün seul et dernier mot, lui dis-je en regardant Cécilia à la dérobée : pourquoi , cruels, m'aviez-vous abandonné? Si le plus incroyable, le plus inespéré des hasards ne m'eût conduit ici , je ne vous aurais peut-être jamais revus qu'à travers la rampe d'un théâtre ; car tu m'avais promis de m'écrire, Célio, et tu m'as oublié ! — Tu mens 1 répondit-il en riant. Une lettre de moi , avec une invitation de notre cher hôte , le marquis , te cherche à Vienne dans ce moment-ci. No m'avais-tu pas dit que tu ne repasserais les Alpes qu'au printemps? Ce serait à toi de nous expliquer comment nous te retrouvons ici , ou plutôt comment tu as découvert notre re- ' traite, et pourquoi il a fallu que ces demoiselles se compromissent jusqu'à t'écrire un billet doux sous ma dictée pour te donner le courage d'entrer par la porte au lieu de venir rôder sous les fenêtres. Si l'aventure d'hier soir ne m'eût pas mis sur tes traces, si je ne les avais suivies, ce matin, ces traces indiscrètes empreintes sur la neige, et cela jusque chez le voiturin Volabù, où j'ai vu ton nom sur une caisse placée dans son hangar, tu qous ménageais donc quelque terrible surprise ? — Moi ? j'étais le plus sot et le plus innocent des curieux. Je ne vous savais pas ici. J'avais la tête échauffée par votre sabbat nocturne , qui mot en émoi tout le hameau , et je venais tâcher de surprendre les manies de M. le marquis de Balma... Mais à propos, m'écriai-je en Digilized by Google

adoptif, Boccaferri. Nous sommes ici pour tout le reste de l'hiver sans bouger; nous y faisons, les uns leur éducation, les autres leur stage dramatique. On t'expliquera cela plus tard : maintenant il ne faut pas trop s'absorber dans les embrassades et les explications, car on perdrait la pièce de vue; on se refroidirait sur l'affaire principale de la vie, sur ce qui passe avant tout ici, l'art dramatique!

— Un seul et dernier mot, lui dis-je en regardant Cécilia à la dérobée : pourquoi, cruels, m'aviez-vous abandonné? Si le plus incroyable, le plus inespéré des hasards ne m'eût conduit ici, je ne vous aurais peut-être jamais revus qu'à travers la rampe d'un théâtre; car tu m'avais promis de m'écrire, Célio, et tu m'as oublié!

— Tu mens! répondit-il en riant. Une lettre de moi, avec une invitation de notre cher hôte, le marquis, te cherche à Vienne dans ce moment-ci. Ne m'avais-tu pas dit que tu ne repasserais les Alpes qu'au printemps? Ce serait à toi de nous expliquer comment nous te retrouvons ici, ou plutôt comment tu as découvert notre retraite, et pourquoi il a fallu que ces demoiselles se compromissent jusqu'à t'écrire un billet doux sous ma dictée pour te donner le courage d'entrer par la porte au lieu de venir rôder sous les fenêtres. Si l'aventure d'hier soir ne m'eût pas mis sur tes traces, si je ne les avais suivies, ce matin, ces traces indiscrètes empreintes sur la neige, et cela jusque chez le voiturin Volabù, où j'ai vu ton nom sur une caisse placée dans son hangar, tu nous ménageais donc quelque terrible surprise?

— Moi? j'étais le plus sot et le plus innocent des curieux. Je ne vous savais pas ici. J'avais la tête échauffée par votre sabbat nocturne, qui met en émoi tout le hameau, et je venais tâcher de surprendre les manies de M. le marquis de Balma. Mais à propos, m'écriai-je en

DES Désertes; iot éclatant de rire et en promenant aussitôt un regard in* quiet et confus autour de moi , chez qui sommes^nous ici ? Que faites-vous chez ce vieux marquis, et comment peut-il dormir pendant un pareil vacarme?. Toute la troupe échangea à son tour des regards d'étonnement , et Béatrice éclata de rire comme je venais de le faire. Mais Boccaferri prit la parole avec beaucoup de sangfroid pour me répondre. — Le vieux marquis est un monomane, en effet, diUil. Il a la passion du théâtre, et son premier soin, dès qu'il s'est vu riche et maître d'un beau château , ^ç'a été de recruter, par mon intermédiaire, la troupe choisie qui est sous vos yeux, et de la cacher ici en la faisant passer pour sa famille. Comme il est grand dormeur et passablement sourd , nous nous amusons à répéter sans qu'il nous gène , et , au premier jour, nous ferons nos débuts devant lui ; mais , comme il est censé pleurer la mort du généreux frère qui ne l'a fait son héritier que faute d'avoir songé à le déshériter, il nous a recommandé le plus grand mystère. C'est pour cela que personne ne sait à quoi nous passons nos nuits, et l'on aime mieux supposer que c'est à évoquer le diable qu'à nous occuper do plus vaste et du plus complet de tous les arts. Restez donc avec nous, Salenlini, tant qu'il vous plaira, et, si la partie vous amuse, soyez associé à notre théâtre. Comme je fais la pluie et le beau temps ici , on n'y saura pas votre vrai nom, s'il vous plaît d'en changer. Vous passerez même , au besoin , pour un sixième enfant du marquis. C'est moi son bras droit et son factotum qui choisis les sujets et qui les dirige. Vous voyez que je suis lié de vieille date avec ce bon seigneur, cela ne doit pas vous étonner : c'était un vieux ivrogne , et nous nous sommes connus au cabaret; mais nous nous sommes amendés ici, et, depuis que nous avons le vin à discré*

éclatant de rire et en promenant aussitôt un regard inquiet et confus autour de moi, chez qui sommes-nous ici? Que faites-vous chez ce vieux marquis, et comment peut-il dormir pendant un pareil vacarme?

Toute la troupe échangea à son tour des regards d'étonnement, et Béatrice éclata de rire comme je venais de le faire.

Mais Boccaferri prit la parole avec beaucoup de sang-froid pour me répondre.— Le vieux marquis est un monomane, en effet, dit-il. Il a la passion du théâtre, et son premier soin, dès qu'il s'est vu riche et maître d'un beau château, ç'a été de recruter, par mon intermédiaire, la troupe choisie qui est sous vos yeux, et de la cacher ici en la faisant passer pour sa famille. Comme il est grand dormeur et passablement sourd, nous nous amusons à répéter sans qu'il nous gêne, et, au premier jour, nous ferons nos débuts devant lui; mais, comme il est censé pleurer la mort du généreux frère qui ne l'a fait son héritier que faute d'avoir songé à le déshériter, il nous a recommandé le plus grand mystère. C'est pour cela que personne ne sait à quoi nous passons nos nuits, et l'on aime mieux supposer que c'est à évoquer le diable qu'à nous occuper du plus vaste et du plus complet de tous les arts. Restez donc avec nous, Salentini, tant qu'il vous plaira, et, si la partie vous amuse, soyez associé à notre théâtre. Comme je fais la pluie et le beau temps ici, on n'y saura pas votre vrai nom, s'il vous plaît d'en changer. Vous passerez même, au besoin, pour un sixième enfant du marquis. C'est moi son bras droit et son factotum qui choisis les sujets et qui les dirige. Vous voyez que je suis lié de vieille date avec ce bon seigneur, cela ne doit pas vous étonner: c'était un vieux ivrogne, et nous nous sommes connus au cabaret; mais nous nous sommes

 tion, nous sommes d'une sobriété qui vous charmera... Allons ! nous oublions trop la pièce, et ce n’est pas dans un entr’acte qu’il faut se raconter des histoires. Voulezvous faire jusqu’au bout le rôle de la statue? Ce n’est qu’une entrée de manège ; demain on vous donnera, dans une autre pièce, le rôle que vous voudrez, ou bien vous prendrez celui d’Ottavio; et Cécilia créera celui d’Elvire, que nous avions supprimé. Vous avez déjà compris que nous inventons un théâtre d’une nouvelle forme et complètement à notre usage. Nous prenons le premier scénario venu, et nous improvisons le dialogue, aidés des souvenirs du texte. Quand un sujet nous platt , comme celui-ci, nous l’étudions pendant quelques jours en le modifiant atfftôfÿum. Sinon, nous passonsà un autre, et souvent nous faisons nous-mêmes le sujet de nos drames et de nos comédies, en laissant à l’intelligence et à la fantaisie de chaque personnage le soin d’en tirer parti. Vous voyez déjà qu’il ne s’agit pour nous que d’une chose , c’est d’être créateurs et non interprètes serviles. Nous cherchons l’inspiration, et elle nous vient peu à peu. Au reste, tout ceci s’éclaircira pour vous en voyant comment nous nous y prenons. Il est déjà dix heures, et nous n’avons joué que deux actes. AWoprat mes enfants! Les jeunes gens au décor, les demoiselles au manuscrit pour nous aider dans l’ordre des scènes, car il faut de l’ordre même dans l’inspiration. Vite, vile, voici un entr’acte qui doit indisposer le public. Boccaferri prononça ces derniers mots d’un ton qui eût fait croire qu’il avait sous les yeux un public imaginaire remplissant cette salle vide et sonore. Mais il n’était pas maniaque le moins du monde. Il se livrait à une consciencieuse étude do l’art, et il faisait d’admirables élèves en cherchant lui-même à mettre en pratique des théories qui avaient été le rêve de sa vio entière. Digitized by Google

tion, nous sommes d'une sobriété qui vous charmera... Allons! nous oublions trop la pièce, et ce n'est pas dans un entr'acte qu'il faut se raconter des histoires. Voulez-vous faire jusqu'au bout le rôle de la statue? Ce n'est qu'une entrée de manége ; demain on vous donnera, dans une autre pièce, le rôle que vous voudrez, ou bien vous prendrez celui d'Ottavio; et Cécilia créera celui d'Elvire, que nous avions supprimé. Vous avez déjà compris que nous inventons un théâtre d'une nouvelle forme et complétement à notre usage. Nous prenons le premier scenario venu, et nous improvisons le dialogue, aidés des souvenirs du texte. Quand un sujet nous plaît, comme celui-ci, nous l'étudions pendant quelques jours en le modifiant *ad libitum*. Sinon, nous passons à un autre, et souvent nous faisons nous-mêmes le sujet de nos drames et de nos comédies, en laissant à l'intelligence et à la fantaisie de chaque personnage le soin d'en tirer parti. Vous voyez déjà qu'il ne s'agit pour nous que d'une chose, c'est d'être créateurs et non interprètes serviles. Nous cherchons l'inspiration, et elle nous vient peu à peu. Au reste, tout ceci s'éclaircira pour vous en voyant comment nous nous y prenons. Il est déjà dix heures, et nous n'avons joué que deux actes. *All' opra!* mes enfants! Les jeunes gens au décor, les demoiselles au manuscrit pour nous aider dans l'ordre des scènes, car il faut de l'ordre même dans l'inspiration. Vite, vite, voici un entr'acte qui doit indisposer le public.

Boccaferri prononça ces derniers mots d'un ton qui eût fait croire qu'il avait sous les yeux un public imaginaire remplissant cette salle vide et sonore. Mais il n'était pas maniaque le moins du monde. Il se livrait à une consciencieuse étude de l'art, et il faisait d'admirables élèves en cherchant lui-même à mettre en pratique des théories qui avaient été la rêve de sa vie entière.

109 . DES DÉSERTES. Nous nous occupâmes de changer la scène. Cela se fit en un rJfn d'œil , tant les pièces du décor étaient bien montées, légères, faciles à remuer et la salle bien machinée.— Ceci était une ancienne salle de spectacle parfaitement construite et entendue , me dit Boccaferri. Les Balma ont eu de tout temps la passion du théâtre , sauf le dernier, qui est mort triste, ennuyé, parfaitement égoïste et nul, faute d'avoir cultivé et compris cet art divin. Le marquis actuel est le digne fils de ses pères, et son premier soin a été d'exhumer les décors et les costumes qui remplissaient cette aile de son manoir. C'est moi qui ai rendu la vie à tous ces cadavres gisant dans la poussière. Vous savez que c'était mon métier là-bas. Il ne m'a pas fallu plus de huit jours pour rendre la couleur et l'élasticité à tout cela. Ma fille, qui est une grande artiste, a rajeuni les habillements et leur a rendu le style et l'exactitude dont on faisait bon marché il y a cinquante ans. Les petites Floriani, qui veulent être artistes aussi un jour, l'aident en profitant de ses leçons. Moi, avec Célio, qui vaut dix hommes pour la promptitude d'exécution, l'adresse des mains et la rapidité d'intuition , nous avons imaginé de faire un théâtre dont nous pussions jouir nous-mêmes, et qui n'offrit pas à nos yeux , désabusés à chaque instant, ces laids intérieurs de coulisses pelées où le froid vous saisit le cœur et l'esprit dès que vous y rentrez. Nous ne nous moquons pas pour cela du public, qui est censé partager nos illusions. Nous agissons en tout comme si le public était là ; mais nous n'y pensons quo dans l'entr'acte. Pendant l'action, il est convenu qu'on l'oubliera, comme cela devrait être quand on joue pour tout de bon devant lui. Quant à notre système de décor, placez-vous au fond de la salle, et vous verrez qu'il fait plus d'effet et d'illusion que s'il y avait un ignoble enDigilized by Google

Nous nous occupâmes de changer la scène. Cela se fit en un clin d'œil, tant les pièces du décor étaient bien montées, légères, faciles à remuer et la salle bien machinée.— Ceci était une ancienne salle de spectacle parfaitement construite et entendue, me dit Boccaferri. Les Balma ont eu de tout temps la passion du théâtre, sauf le dernier, qui est mort triste, ennuyé, parfaitement égoïste et nul, faute d'avoir cultivé et compris cet art divin. Le marquis actuel est le digne fils de ses pères, et son premier soin a été d'exhumer les décors et les costumes qui remplissaient cette aile de son manoir. C'est moi qui ai rendu la vie à tous ces cadavres gisant dans la poussière. Vous savez que c'était mon métier *là-bas*. Il ne m'a pas fallu plus de huit jours pour rendre la couleur et l'élasticité à tout cela. Ma fille, qui est une grande artiste, a rajeuni les habillements et leur a rendu le style et l'exactitude dont on faisait bon marché il y a cinquante ans. Les petites Floriani, qui veulent être artistes aussi un jour, l'aident en profitant de ses leçons. Moi, avec Célio, qui vaut dix hommes pour la promptitude d'exécution, l'adresse des mains et la rapidité d'intuition, nous avons imaginé de faire un théâtre dont nous pussions jouir nous-mêmes, et qui n'offrît pas à nos yeux, désabusés à chaque instant, ces laids intérieurs de coulisses pelées où le froid vous saisit le cœur et l'esprit dès que vous y rentrez. Nous ne nous moquons pas pour cela du public, qui est censé partager nos illusions. Nous agissons en tout comme si le public était là; mais nous n'y pensons que dans l'entr'acte. Pendant l'action, il est convenu qu'on l'oubliera, comme cela devrait être quand on joue pour tout de bon devant lui. Quant à notre système de décor, placez-vous au fond de la salle, et vous verrez qu'il fait plus d'effet et d'illusion que s'il y avait un ignoble en-

110 LE C1LVTEA.U vers tourné vers nous, et dont le public, placé de côté, aperçoit toujours une partie. Il est vrai que nous employons ici , pour notre propre satisfaction , des moyens naïfs dont le charme serait perdu sur un grand théâtre. Nous plantons de vrais arbres sur nos planchers et nous mettons de vrais rochers jusqu'au fond de notre scène. Nous le pouvons , parce qu'elle est petite, nous le devons môme, parce que les grands moyens de la perspective nous sont interdits. Nous n'aurions pas assez de distance pour qu'ils nous ûssent illusion à nousmêmes, et le jour où nous manquerons de l'illusion de la * vue, celle de l'esprit nous manquera. Tout se tient ; l'art est homogène, c'est un résumé magnifique de l'ébranlement de toutes nos facultés. Le théâtre est ce résumé par excellence, et voilà pourquoi il n'y a ni vrai théâtre, ni acteurs vrais, ou fort peu, et ceux-là qui le sont ne sont pas toujours compris, parce qu'ils se trouvent enchâssés comme des perles fines au milieu de diamants faux dont l'éclat brutal les efface. Il y a peu d'acteurs vrais , et tous devraient l'être ! Qu'est-ce qu'un acteur, sans cette première condition essentielle et vitale de son art? On»ne devrait distinguer le talent de la médiocrité que par le plus ou moins d'élévation d'esprit des personnes. Un homme de cœur et d'intelligence serait forcément un grand acteur, si les règles de l'art étaient connues et observées ; au lieu qu'on voit souvent le contraire. Une femme belle, intelligente, généreuse dans ses passions, exercée à la grâce libre et naturelle , no pourrait pas être au second rang, comme l'a toujours été ma fdle, qui n'a pas pu développer sur la scène l'âme et le génie qu'elle a dans la vie réelle. Faute de se trouver dans un milieu assez artiste pour l'impressionner, elle a toujours été glacée par le théâtre, et vous Digilized by Google

vers tourné vers nous, et dont le public, placé de côté, aperçoit toujours une partie.

Il est vrai que nous employons ici, pour notre propre satisfaction, des moyens naïfs dont le charme serait perdu sur un grand théâtre. Nous plantons de vrais arbres sur nos planchers et nous mettons de vrais rochers jusqu'au fond de notre scène. Nous le pouvons, parce qu'elle est petite, nous le devons même, parce que les grands moyens de la perspective nous sont interdits. Nous n'aurions pas assez de distance pour qu'ils nous fissent illusion à nous-mêmes, et le jour où nous manquerons de l'illusion de la vue, celle de l'esprit nous manquera. Tout se tient : l'art est homogène, c'est un résumé magnifique de l'ébranlement de toutes nos facultés. Le théâtre est ce résumé par excellence, et voilà pourquoi il n'y a ni vrai théâtre, ni acteurs vrais, ou fort peu, et ceux-là qui le sont ne sont pas toujours compris, parce qu'ils se trouvent enchâssés comme des perles fines au milieu de diamants faux dont l'éclat brutal les efface.

Il y a peu d'acteurs vrais, et tous devraient l'être ! Qu'est-ce qu'un acteur, sans cette première condition essentielle et vitale de son art ? On ne devrait distinguer le talent de la médiocrité que par le plus ou moins d'élévation d'esprit des personnes. Un homme de cœur et d'intelligence serait forcément un grand acteur, si les règles de l'art étaient connues et observées ; au lieu qu'on voit souvent le contraire. Une femme belle, intelligente, généreuse dans ses passions, exercée à la grâce libre et naturelle, ne pourrait pas être au second rang, comme l'a toujours été ma fille, qui n'a pas pu développer sur la scène l'âme et le génie qu'elle a dans la vie réelle. Faute de se trouver dans un milieu assez artiste pour l'impressionner, elle a toujours été glacée par le théâtre, et vous

 la 'Verrez pourtant ici, vous ne la reconnaîtrez point! C'est qu'ici rien ne nous choque et ne nous contriste : nous élargissons par la fantaisie le cadre où nous voulons nous mouvoir, et la poésie du décor est la dorure du cadre. Oui , Monsieur, continua Boccaferri avec animation , tout en arrangeant mille détails matériels sans cesser de causer, l'invraisemblance de la mise en scène, celle des caractères, celle du dialogue, et jusqu'à celle du costume, voilà de quoi refroidir l'inspiration d'un artiste qui comprend le vrai et qui ne peut s'accommoder du faux. Il n'y a rien de bête comme un acteur qui se passionne dans une scène impossible, et qui prononce avec éloquence des discours absurdes. C'est parce qu'on fait de pareilles pièces et qu'on les monte par-dessus le marché avec une absurdité digne d'elles, qu'on n'a point d'acteurs vrais, et, je vous le disais, tous devraient l'être. Rappelez-vous la Cécilia. Elle a trop d'intelligence pour ne pas sentir le vrai; vous l'avez vue souvent insuffisante, presque toujours trop concentrée et cachant son émotion, mais vous ne l'avez jamais vue donner à côté , ni tomber dans le faux ; et pourtant c'était une pâle actrice. Telle qu'elle était, elle ne déparait rien, et la pièce n'en allait pas plus mal. Eh bien, je dis ceci : que le théâtre soit vrai, tous les acteurs seront vrais , même les plus médiocres ou les plus timides ; que le théâtre soit vrai , tous les êtres intelligents et courageux seront de grands acteurs; et, dans les intervalles où ceux-ci n'occuperont pas la scène, où le public se reposera de l'émotion produite par eux, les acteurs secondaires seront du moins naïfs, vraisemblables. Au lieu d'une torture qu'on subit à voir grimacer des sujets détestables, on éprouvera un certain bienêtre confiant à suivre l'action dans les détails nécessaires à son développement. Le public se formera à cette école,

la verrez pourtant ici, vous ne la reconnaîtrez point! C'est qu'ici rien ne nous choque et ne nous contriste : nous élargissons par la fantaisie le cadre où nous voulons nous mouvoir, et la poésie du décor est la dorure du cadre.

Oui, Monsieur, continua Boccaferri avec animation, tout en arrangeant mille détails matériels sans cesser de causer, l'invraisemblance de la mise en scène, celle des caractères, celle du dialogue, et jusqu'à celle du costume, voilà de quoi refroidir l'inspiration d'un artiste qui comprend le vrai et qui ne peut s'accommoder du faux. Il n'y a rien de bête comme un acteur qui se passionne dans une scène impossible, et qui prononce avec éloquence des discours absurdes. C'est parce qu'on fait de pareilles pièces et qu'on les monte par-dessus le marché avec une absurdité digne d'elles, qu'on n'a point d'acteurs vrais, et, je vous le disais, tous devraient l'être. Rappelez-vous la Cécilia. Elle a trop d'intelligence pour ne pas sentir le vrai; vous l'avez vue souvent insuffisante, presque toujours trop concentrée et cachant son émotion, mais vous ne l'avez jamais vue donner à côté, ni tomber dans le faux; et pourtant c'était une pâle actrice. Telle qu'elle était, elle ne déparait rien, et la pièce n'en allait pas plus mal. Eh bien, je dis ceci : que le théâtre soit vrai, tous les acteurs seront vrais, même les plus médiocres ou les plus timides; que le théâtre soit vrai, tous les êtres intelligents et courageux seront de grands acteurs; et, dans les intervalles où ceux-ci n'occuperont pas la scène, où le public se reposera de l'émotion produite par eux, les acteurs secondaires seront du moins naïfs, vraisemblables. Au lieu d'une torture qu'on subit à voir grimacer des sujets détestables, on éprouvera un certain bien-être confiant à suivre l'action dans les détails nécessaires

 et, au lieu d'injuste et de stupide qu'il est aujourd'hui , il deviendra consciencieux, attentif, amateur des oeuvres bien faites et ami des artistes de bonne foi. Jusque-là, qu'on ne me parle pas de théâtre, car vraiment c'est un art quasi perdu dans le monde, et il faudra tous les efforts d'un génie complet pour le ressucciter. Oui , mon fils Célio ! dit-il en s'adressant au jeune homme qui attendait pour faire commencer l'acte qu'il eût cessé de babiller, ta mère , la grande artiste , avait compris cela. Elle m'avait écouté et elle m'a toujours rendu justice, en disant qu'elle me devait beaucoup. C'est parce qu'elle partageait mes idées qu'elle voulut faire elle-môme les pièces qu'elle jouait, être la directrice de son théâtre, choisir et former ses acteurs. Elle sentait qu'une grande actrice a besoin de bons interlocuteurs et que la tirade d'une héroïne n'est pas inspirée quand sa confidente l'écoute d'un air bête. Nous avons fait ensemble des essais hardis ; j'ai été son décorateur, son machiniste, son répétiteur, son costumier, et parfois même son poète ; l'art y gagnait sans doute, mais non les affaires. Il eût fallu une immense fortune pour vaincre les premiers obstacles qui s'élevaient de toutes parts. Et puis le public ne sait point seconder les nobles efforts , il aime mieux s'abrutir à bon marché que de s'ennoblir à grands frais. Mais toi , Célio , mais vous, Stella , Béatrice, Salvator, vous êtes jeunes , vous êtes unis , vous comprenez l'art maintenant , et vous pouvez , à vous quatre, tenter une rénovation. Ayez-en du moins Ip désir, caressez-en l'espérance ; quand même ce ne serait qu'un rêve, quand même ce que nous faisons ici ne serait qu'un amusement poétique, il vous en restera quelque chose qui vous fera supérieurs aux acteurs vulgaires et aux supériorités de ficelle. O mes enfants! laissez-moi vous soufllor le feu Digilized by Google

DES DÉSERTES. 113 sacré qui me rajeunit et qui m'a consumé en vain jusqu'ici , faute d'aliments à mon usage. Je ne regretterai pas d'avoir échoué toute ma vie, en toutes choses, d'avoir été aux prises avec la misère jusqu'à être forcé d'échapper au suicide par l'ivresse! Non, je ne me plaindrai de rien dans mon triste passé , si la vivace postérité de la Floriani élève son triomphe sur mes débris, si Célio, son frère et ses sœurs réalisent le rêve de leur mère , et si le pauvre vieux Boccaferri peut s'acquitter ainsi envers la mémoire de cet ange ! — Tu as raison, ami, répondit Célio, c'était le rêve do ma mère de nous voir grands artistes ; mais pour cela , disait-elle, il fallait renouveler Part. Nous comprenons aujourd'hui, grâce à toi, ce qu'elle voulait dire; nous comprenons aussi pourquoi elle prit sa retraite à trente ans, dans tout l'éclat de sa force et de son génie, c'està-dire pourquoi elle était déjà dégoûtée du théâtre et privée d'illusions. Je ne sais si nous ferons faire un progrès à l'esprit humain sous ce rapport ; mais nous le tenterons, et, quoi qu'il arrive, nous bénirons tes enseignements , nous rapporterons à toi toutes nos jouissances ; car nous en aurons de grandes, et si les goûts exquis que tu nous donnes nous exposent à souffrir plus souvent du contact des mauvaises choses, du moins, quand nous toucherons aux grandes , nous les sentiron.s plus vivement que le vulgaire. Nous passâmes au troisième acte, qui était emprunté presque en entier au libretto italien. C'était une fête champêtre donnée par don Juan à ses vassaux et à ses voisins de campagne dans les jardins do son château. J'admirai avec quelle adresse le scénario de Boccaferri déguisait les impossibilités d'une mise en scène où manquaient les comparses. La foule était toujours censée se mouvoir et agir autour de la scène où elle n'entrait ja

sacré qui me rajeunit et qui m'a consumé en vain jusqu'ici, faute d'aliments à mon usage. Je ne regretterai pas d'avoir échoué toute ma vie, en toutes choses, d'avoir été aux prises avec la misère jusqu'à être forcé d'échapper au suicide par l'ivresse! Non, je ne me plaindrai de rien dans mon triste passé, si la vivace postérité de la Floriani élève son triomphe sur mes débris, si Célio, son frère et ses sœurs réalisent le rêve de leur mère, et si le pauvre vieux Boccaferri peut s'acquitter ainsi envers la mémoire de cet ange!

— Tu as raison, ami, répondit Célio, c'était le rêve de ma mère de nous voir grands artistes; mais pour cela, disait-elle, il fallait *renouveler l'art*. Nous comprenons aujourd'hui, grâce à toi, ce qu'elle voulait dire; nous comprenons aussi pourquoi elle prit sa retraite à trente ans, dans tout l'éclat de sa force et de son génie, c'est-à-dire pourquoi elle était déjà dégoûtée du théâtre et privée d'illusions. Je ne sais si nous ferons faire un progrès à l'esprit humain sous ce rapport; mais nous le tenterons, et, quoi qu'il arrive, nous bénirons tes enseignements, nous rapporterons à toi toutes nos jouissances; car nous en aurons de grandes, et si les goûts exquis que tu nous donnes nous exposent à souffrir plus souvent du contact des mauvaises choses, du moins, quand nous toucherons aux grandes, nous les sentirons plus vivement que le vulgaire.

Nous passâmes au troisième acte, qui était emprunté presque en entier au libretto italien. C'était une fête champêtre donnée par don Juan à ses vassaux et à ses voisins de campagne dans les jardins de son château. J'admirai avec quelle adresse le scenario de Boccaferri déguisait les impossibilités d'une mise en scène où manquaient les comparses. La foule était toujours censée se

114 LE CDATEAD mais, et pour cause. Do temps en temps un des acteurs, hors de scène, imitait avec soin dos murmures, des trépignements lointains. Derrière les décors on fredonnait pianissimo sur un instrument invisible un air de danse tiré do l'opéra, en simulant un bal à distance. Ces détails étaient improvisés avec un art extrême, chacun prenant part à l'action avec une grande ardeur et beaucoup de délicatesse de moyens pour seconder les personnages en scène sans les distraire ni les déranger. L'arrangement ingénieux des coulisses étroites et sombres, ne recevant que le jour du théâtre qui s'éteignait dans leurs profondeurs, permettait à chacun d'observer et do saisir tout ce qui se passait sur la scène, sans troubler la vraisemblance en SC montrant aux personnages en action. Tout le monde était occupé, et personne n'avait la faculté de se distraire une seule minute du sujet , ce qui faisait qu'on rentrait en scène aussi animé qu'on en était sorti. Je trouvai donc le moyen do m'utiliser activement, bien que n'ayant pas à paraître dans cet acte. Le scénario surtout était la chose délicate à observer; et si je ne l'eusse pas vu pratiquer â ces êtres intelligents, qui me communiquaient à mon insu leur finesse de perception, je n'aurais pas cru possible de s'abandonner aux hasards de l'improvisation sans manquer à la proportion des scènes, à l'ordre des entrées et des sorties , et à la mémoire des détails convenus. Il paraît que , dans les premiers essais, cette difficulté avait paru insurmontable aux Floriani; mais Boccaferri et sa fille ayant persisté, et leurs théories sur la nature do l'inspiration dans l'art et sur la méthode d'en tirer parti ayant éclairé ce mystérieux travail , la lumière s'était faite dans ce premier chaos, l'ordre et la logique avaient repris leurs droits inaliénables dans toute opération saine de l'art, et l'effrayant obstacle avait été vaincu avec une rapidité surDigitized by Google

DES DÉSERTES. IIS prenante. On n'en était mémo plus à s'avertir les uns les autres par des clins d'œil et des mots à la dérobée comme on avait fait au commencement. Chacun avait sa règle écrite en caractères inflexibles dans la pensée ; le brillant des à-propos dans le dialogue, l'entrainement de la passion, le sel de l'impromptu, la fantaisie de la diva* galion , avaient toute leur liberté d'allure, et cependant l'action no s'égarait point, ou, si elle semblait oubliée un instant pour être réengagée et ressaisie sur un incident fortuit , la ressemblance de ce modo d'action dramatique avec la vio réelle (ce grand découSu, recousu sans cesse à propos) n'en était que plus frappante et plus attachante. Dans cet acte, j'admirai d'abord deux talents nouveaux, Béatrice-Zerlina et Salvator-Masetto. Ces deux beaux enfants avaient l'inappréciable mérite d'être aussi jeunes et aussi frais que leurs rôles; et l'habitude de leur familiarité fraternelle donnait à leur dispute un adorable caractère de chasteté et d'obstination enfantine qui ne gâtait rien à celui de la scène. Ce n'était pas là tout à fait pourtant l'intention du libretto italien , encore moins celle de Molière; mais qu'importe? la chose, pour être rendue d'instinct , me parut meilleure ainsi. Iæ jeune Salvator (le Benjamin, comme on l'appelait) joua comme un ange. Il ne chercha pas à être comique, et il le fut. Il parla le dialecte milanais, dont il savait toutes les gentillesses et toutes les naïves métaphores pour en avoir été bercé naguère ; il eut un sentiment vrai des dangers que courait Zerlinc à se laisser courtiser par un libertin ; il la tança sur sa coquetterie avec une liberté de frère qui rendit d'autant plus naturelle la franchise du paysan. Il sut lui adresser ces malices de l'intimité qui piquent un peu les jeunes fdles quand elles sont dites devant un étranger, et Béatrice fut piquée tout de bon, ce qui fit d'elle une merveilleuse actrice sans qu'elle y songeât. Digilized by Google

prenante. On n'en était même plus à s'avertir les uns les autres par des clins d'œil et des mots à la dérobée comme on avait fait au commencement. Chacun avait sa règle écrite en caractères inflexibles dans la pensée ; le brillant des à-propos dans le dialogue, l'entraînement de la passion, le sel de l'impromptu, la fantaisie de la divagation, avaient toute leur liberté d'allure, et cependant l'action ne s'égarait point, ou, si elle semblait oubliée un instant pour être réengagée et ressaisie sur un incident fortuit, la ressemblance de ce mode d'action dramatique avec la vie réelle (ce grand décousu, recousu sans cesse à propos) n'en était que plus frappante et plus attachante.

Dans cet acte, j'admirai d'abord deux talents nouveaux, Béatrice-Zerlina et Salvator-Masetto. Ces deux beaux enfants avaient l'inappréciable mérite d'être aussi jeunes et aussi frais que leurs rôles; et l'habitude de leur familiarité fraternelle donnait à leur dispute un adorable caractère de chasteté et d'obstination enfantine qui ne gâtait rien à celui de la scène. Ce n'était pas là tout à fait pourtant l'intention du libretto italien, encore moins celle de Molière ; mais qu'importe ? la chose, pour être rendue d'instinct, me parut meilleure ainsi. Le jeune Salvator (le Benjamin, comme on l'appelait) joua comme un ange. Il ne chercha pas à être comique, et il le fut. Il parla le dialecte milanais, dont il savait toutes les gentillesses et toutes les naïves métaphores pour en avoir été bercé naguère ; il eut un sentiment vrai des dangers que courait Zerline à se laisser courtiser par un libertin ; il la tança sur sa coquetterie avec une liberté de frère qui rendit d'autant plus naturelle la franchise du paysan. Il sut lui adresser ces malices de l'intimité qui piquent un peu les jeunes filles quand elles sont dites devant un étranger, et Béatrice fut piquée tout de bon, ce qui fit d'elle une merveilleuse actrice sans qu'elle y songeât.

lis LE CHATEAU Mais, à ce joli couple, succéda un couple plus expérimenté et plus savant , Anna et Ottavio. Stella était une héroïne pénétrante de noblesse , de douleur et de rêverie. Je vis qu'elle avait bien lu et compris le Don Juan d'Hoflfmann , et qu'elle complétait le personnage du libretto en laissant pressentir une délicate nuance d'entratnement involontaire pour l'irrésistible ennemi de son sang et de son bonheur. Ce point fut touché d'une manière exquise, et cette victime d'une secrète fatalité fut plus vertueuse et plus intéressante ainsi , que la fière et forte bile du Commandeur pleurant et vengeant son père sans défaillance et sans pitié. Mais que dirai-je d'Ottavio? Je ne concevais pas ce qu'on pouvait faire de ce personnage en lui retranchant la musique qu'il chante : car c'est Mozart seul qui en a fait quelque chose. La Boccaferri avait donc tout à créer, et elle créa de main de maître; elle développa la tendresse, le dévouement, l'indignation , la persévérance que Mozart seul sait indiquer : elle traduisit la pensée du maître dàns un langage aussi élevé que sa musique; elle donna à ce jeune amant la poésie, la grâce, la fierté , l'amour surtout!... — Oui, c'est là de l'amour, me dit tout à coup Célio en s'approchant de mon oreille , dans la coulisse , comme s'il eût répondu à ma pensée. Écoute et regarde la Cécilia , mon ami , et tâche d'oublier le serment qne je t'ai fait de ne jamais l'aimer. Je ne peux plus te répondre de rien à cet égard; car je ne la connaissais pas il y a deux mois; je ne l'avais jamais entendue exprimer l'amour , et je ne savais pas qu'elle pût le ressentir. Or , je le sais maintenant que je la vois loin du public qui la paralysait. Elle s'est transformée à mes yeux , et moi , je me suis transformé aux miens propres. Je me crois capable d'aimer autant qu'elle. Reste à savoir si nous serons l'un à l'autre l'objet de cette ardeur qui Digitized by Google

Mais, à ce joli couple, succéda un couple plus expérimenté et plus savant, Anna et Ottavio. Stella était une héroïne pénétrante de noblesse, de douleur et de rêverie. Je vis qu'elle avait bien lu et compris le *Don Juan* d'Hoffmann, et qu'elle complétait le personnage du libretto en laissant pressentir une délicate nuance d'entraînement involontaire pour l'irrésistible ennemi de son sang et de son bonheur. Ce point fut touché d'une manière exquise, et cette victime d'une secrète fatalité fut plus vertueuse et plus intéressante ainsi, que la fière et forte fille du Commandeur pleurant et vengeant son père sans défaillance et sans pitié.

Mais que dirai-je d'Ottavio? Je ne concevais pas ce qu'on pouvait faire de ce personnage en lui retranchant la musique qu'il chante : car c'est Mozart seul qui en a fait quelque chose. La Boccaferri avait donc tout à créer, et elle créa de main de maître; elle développa la tendresse, le dévouement, l'indignation, la persévérance que Mozart seul sait indiquer : elle traduisit la pensée du maître dans un langage aussi élevé que sa musique; elle donna à ce jeune amant la poésie, la grâce, la fierté, l'amour surtout!... — Oui, c'est là de l'amour, me dit tout à coup Célio en s'approchant de mon oreille, dans la coulisse, comme s'il eût répondu à ma pensée. Écoute et regarde la Cécilia, mon ami, et tâche d'oublier le serment qne je t'ai fait de ne jamais l'aimer. Je ne peux plus te répondre de rien à cet égard; car je ne la connaissais pas il y a deux mois; je ne l'avais jamais entendue exprimer l'amour, et je ne savais pas qu'elle pût le ressentir. Or, je le sais maintenant que je la vois loin du public qui la paralysait. Elle s'est transformée à mes yeux, et moi, je me suis transformé aux miens propres. Je me crois capable d'aimer autant qu'elle. Reste à savoir si nous serons l'un à l'autre l'objet de cette ardeur qui

DES DÉSERTES. 117 couve en nous sans autre but déterminé , à l'heure qu'il est, que la révélation de l'art; mais ne te fie plus à ton ami , Adomo ! et travaille pour ton compte sans l'appeler i à ton aide. En parlant ainsi , Célio me tenait la main et me la serrait avec une force convulsive. Je sentis, au tremblement de tout son être , que lui ou moi étions perdus. — Qu'est-ce que cela? nous dit Boccaferri en passant près de nous. Une distraction? un dialogue dans la coulisse? Voulez-vous donc faire envoler le dieu qui nous inspire? Allons, don Juan, retrouvez-vous, oubliez Célio Floriani , et allons tourmenter Masetto I XI. LE SOUPER. Quand cet acte fut fini, on retourna dans le parterre, lequel, ainsi que je l'ai dit, était disposé en salle de repos ou d'étude à volonté , et on se pressa autour de Boccaferri pour avoir son sentiment et profiter de ses observations. Je vis là comment il procédait pour développer ses élèves; car sa conversation était un véritable cours, et le seul sérieux et profond que j'aie jamais entendu sur cette matière. Tant que durait la représentation , il se gardait bien d'interrompre les acteurs , ni même de laisser percer son contentement ou son blâme , quelque chose qu'ils fissent; t il eût craint de les troubler ou de les distraire de leur but. Dans l'entr'acte , il se faisait juge ; il s'intitulait public éclairé , et distribuait la critique ou l'éloge. — Honneur à la Cécilia ! dit-il pour commencer. Dans cet acte , elle a été supérieure à nous tous. Elle a porté l'épée et parlé d'amour comme Roméo ; elle m'a fait aimer 7.
Digitized by Google

couve en nous sans autre but déterminé, à l'heure qu'il est, que la révélation de l'art; mais ne te fie plus à ton ami, Adorno ! et travaille pour ton compte sans l'appeler à ton aide.

En parlant ainsi, Célio me tenait la main et me la serrait avec une force convulsive. Je sentis, au tremblement de tout son être, que lui ou moi étions perdus.

— Qu'est-ce que cela? nous dit Boccaferri en passant près de nous. Une distraction? un dialogue dans la coulisse? Voulez-vous donc faire envoler le dieu qui nous inspire? Allons, don Juan, retrouvez-vous, oubliez Célio Floriani, et allons tourmenter Masetto !

## XI.

### LE SOUPER.

Quand cet acte fut fini, on retourna dans le parterre, lequel, ainsi que je l'ai dit, était disposé en salle de repos ou d'étude à volonté, et on se pressa autour de Boccaferri pour avoir son sentiment et profiter de ses observations. Je vis là comment il procédait pour développer ses élèves; car sa conversation était un véritable cours, et le seul sérieux et profond que j'aie jamais entendu sur cette matière.

Tant que durait la représentation, il se gardait bien d'interrompre les acteurs, ni même de laisser percer son contentement ou son blâme, quelque chose qu'ils fissent; il eût craint de les troubler ou de les distraire de leur but. Dans l'entr'acte, il se faisait juge; il s'intitulait *public éclairé*, et distribuait la critique ou l'éloge.

— Honneur à la Cécilia ! dit-il pour commencer. Dans cet acte, elle a été supérieure à nous tous. Elle a porté

 ce jeune homme dont le rôle est si délicat. Avez-vous remarqué un trait do génie, mes enfants? Écoutez. Célio, Aclorno, Salvator, ceci est pour les hommes; les petites filles n'y comprendraient rien. Dans le libretto, que vous savez tous par cœur, il y a un mot que je n'ai jamais pu écouter sans rire. C'est lorsque dona Anna raconte à son fiancé qu'elle a failli être victime de l'audace do don Juan , ce scélérat ayant imité , dans la nuit du meurtre du Commandeur , la démarche et les manières d'Ottavio pour surprendre sa tendresse. Elle dit qu'elle s'est échappée de ses bras , et qu'elle a réussi à le repousser. Alors don Ottavio , qui a écouté ce récit avec une piteuse mine, chante naïvement ; Respiro ! Le mot est bien écrit musicalement pour le dialogue, comme Mozart savait écrire le moindre mot, mais le mot est par trop niais. Rubini, comme un maître intelligent qu'il est, le disait sans expression marquée , et en sauvait ainsi le ridicule ; mais presque tous les autres Ottavio que j'ai entendus ne manquaient point do respirer lo mot à pleine poitrine, en levant les yeux au ciel , comme pour dire au public : « Ma foi , je l'ai échappé belle ! » Eh bien , Cécilia a écouté le récit d'Anna avec une douleur chaste, une indignation concentrée, qui n'aurait prêté à rire à aucun parterre , si impudique qu'il eût été ! Je l'ai vu pâlir , mon jeune Ottavio ! car la figure de l'acteur vraiment ému pâlit sous le fard, sans qu'il soit nécessaire de se retourner adroitement pour passer 1e mouchoir sur les joues, 'mauvaise ficelle y ressource grossière de l'art grossier. Et puis , quand il a été soulagé de son inquiétude , au lieu de dire : Je respire ! il s'est écrié, du fond de l'âme : Oh! perdue ou sauvée , tu aurais toujours été à moi! — Oui , oui , s'écria Stella , qui no se piquait pas do faire la petite fille ignorante , et s'occupait d'être artiste Digilized by Google

ce jeune homme dont le rôle est si délicat. Avez-vous remarqué un trait de génie, mes enfants? Écoutez. Célio, Adorno, Salvator, ceci est pour les hommes; les petites filles n'y comprendraient rien. Dans le libretto, que vous savez tous par cœur, il y a un mot que je n'ai jamais pu écouter sans rire. C'est lorsque dona Anna raconte à son fiancé qu'elle a failli être victime de l'audace de don Juan, ce scélérat ayant imité, dans la nuit du meurtre du Commandeur, la démarche et les manières d'Ottavio pour surprendre sa tendresse. Elle dit qu'elle s'est échappée de ses bras, et qu'elle a réussi à le repousser. Alors don Ottavio, qui a écouté ce récit avec une piteuse mine, chante naïvement : *Respiro !* Le mot est bien écrit musicalement pour le dialogue, comme Mozart savait écrire le moindre mot, mais le mot est par trop niais. Rubini, comme un maître intelligent qu'il est, le disait sans expression marquée, et en sauvait ainsi le ridicule : mais presque tous les autres Ottavio que j'ai entendus ne manquaient point de *respirer* le mot à pleine poitrine, en levant les yeux au ciel, comme pour dire au public : « Ma foi, je l'ai échappé belle ! »

Eh bien, Cécilia a écouté le récit d'Anna avec une douleur chaste, une indignation concentrée, qui n'aurait prêté à rire à aucun parterre, si impudique qu'il eût été ! Je l'ai vu pâlir, mon jeune Ottavio ! car la figure de l'acteur vraiment ému pâlit sous le fard, sans qu'il soit nécessaire de se retourner adroitement pour passer le mouchoir sur les joues, mauvaise *ficelle*, ressource grossière de l'art grossier. Et puis, quand il a été soulagé de son inquiétude, au lieu de dire : *Je respire !* il s'est écrié, du fond de l'âme : *Oh! perdue ou sauvée, tu aurais toujours été à moi!*

— Oui, oui, s'écria Stella, qui ne se piquait pas de

DES DESERTES. 119 avant tout; j'ai été si frappée de ce mot, que j'ai senti ' comme un remords d'avoir été émue un instant dans les bras du perfide. J'ai aimé Ottavio, et vous allez voir, dans le quatrième acte, combien cette généreuse parole m'a rendu de force et de fierté. — Brava ! bravissima ! dit Boccaferri , voilà ce qui s'apbelle comprendre ; un entr'acte ne doit pas être perdu pour un véritable artiste. Tandis qu'il repose ses membres et sa voix , il faut que son intelligence continue à travailler , qu'il résume ses émotions récentes , et qu'il se prépare à de nouveaux combats contre les dangers et les maux de sa destinée. Je ne me lasserai pas de vous le dire, le théâtre doit être l'image de la vio ; de même que, dans la vie réelle , l'homme se recueille dans la solitude ou s'épanche dans l'intimité , pour comprendre les événements qui le pressent, et pour trouver dans une bonne résolution ou dans un bon conseil la puissance de dénouer et de gouverner les faits, de même l'acteur doit méditer sur l'action du drame et sur le caractère qu'il représente. Il doit chercher tous les jours, et entre chaque scène , tous les développements que ce rôle comporte. Ici, nous sommes libres de la lettre, et l'esprit d'improvisalion nous ouvre un champ illimité de créations délicieuses. Mais , lors même qu'en pubic vous serez esclaves d'un texte, un geste, une expression dévisagé suffiront pour rendre votre intention. Ce sera plus difficile , mes enfants! car il faudra tomber juste du premier coup , et résumer une grande pensée dans un petit effet ; mais ce sera plus subtil à chercher et plus glorieux à trouver: ce sera le dernier mot de la science, la pierre précieuse par excellence que nous cherchons ici dans une mine abondante de matériaux variés, où nous puisons à pleines mains, comme d'heureux et avides enfants que nous sommes, en allendunt que nous soyons assez exercés et assez Digilized by Google

avant tout; j'ai été si frappée de ce mot, que j'ai senti comme un remords d'avoir été émue un instant dans les bras du perfide. J'ai aimé Ottavio, et vous allez voir, dans le quatrième acte, combien cette généreuse parole m'a rendu de force et de fierté.

— Brava! bravissima! dit Boccaferri, voilà ce qui s'appelle comprendre : un entr'acte ne doit pas être perdu pour un véritable artiste. Tandis qu'il repose ses membres et sa voix, il faut que son intelligence continue à travailler, qu'il résume ses émotions récentes, et qu'il se prépare à de nouveaux combats contre les dangers et les maux de sa destinée. Je ne me lasserai pas de vous le dire, le théâtre doit être l'image de la vie : de même que, dans la vie réelle, l'homme se recueille dans la solitude ou s'épanche dans l'intimité, pour comprendre les événements qui le pressent, et pour trouver dans une bonne résolution ou dans un bon conseil la puissance de dénouer et de gouverner les faits, de même l'acteur doit méditer sur l'action du drame et sur le caractère qu'il représente. Il doit chercher tous les jours, et entre chaque scène, tous les développements que ce rôle comporte. Ici, nous sommes libres de la lettre, et l'esprit d'improvisation nous ouvre un champ illimité de créations délicieuses. Mais, lors même qu'en pubic vous serez esclaves d'un texte, un geste, une expression de visage suffiront pour rendre votre intention. Ce sera plus difficile, mes enfants! car il faudra tomber juste du premier coup, et résumer une grande pensée dans un petit effet; mais ce sera plus subtil à chercher et plus glorieux à trouver: ce sera le dernier mot de la science, la pierre précieuse par excellence que nous cherchons ici dans une mine abondante de matériaux variés, où nous puisons à pleines mains, comme d'heureux et avides enfants que nous sommes,

LE CHATEAU 120 habiles pour ne choisir que le plus beau diamant de la oche. Toi, Célio, continua Boccaferri, qu'on écoutait là comme un oracle , et contre lequel le 6er Célio lui-même n'essayait pas de regimber , tu as été trop leste et pas assez hypocrite. Tu as oublié que la naïve et crédule Zerline était déjà assez femme pour exiger plus de cajoleries et pour se méfier de trop de hardiesse. Tu n'as pas oublié que Béatrice est ta sœur , et tu l'as traitée comme un petit enfant que tu es habitué à caresser sans qu'elle s'en fâche ou s'en inquiète. — Sois plus perfide, plus méchant , plus sec de cœur, et n'oublie pas que, dans l'acte que nous allons jouer, tu vas te fairetartufe... A propos , il nous manquait un père, en voici un; c'est M. Salentini qui nous tombe du ciel , et il faut improviser la scène du père. C'est du Molière , et c'est beau ! Vite , enfants ! un costume de grand d'Espagne à M. Salentini. L'habit Louis XIII, tirant encore sur l'Henri IV, ancienne mode; grande fraise, et la trousse violette, le pourpoint long, peu ou point de rubans. Courez, Stella, n'oubliez rien ; vous savez que je n'admets pas le : Je n'y ai pas pensé des jeunes filles. Repassez-moi tous les deux , ajouta-t-il on s'adressant à Célio et à moi , la scène de Molière. Monsieur Salentini, il ne s'agit que de s'en rappeler l'esprit et de s'en imprégner. Ne vous uUacliez pas aux mots. Au contraire , oubliez-les entièrement ; la moindre phrase , retenue par cœur, est mortelle à l'improvisation... Mais, mon Dieu ! j'oublie que vous n'èles pas ici pour apprendre à jouer la comédie. Vous le ferez donc par complaisance, et vous le ferez bien , parce que vous avez du talent dans une autre partie , et que le sentiment du vrai et du beau sert à comprendre toutes les faces de l'art. L'art est un, n'est-ce pas ? — Je ferai de mou mieux pour ne dérouter personne ,
Digitized by Google

habiles pour ne choisir que le plus beau diamant de la oche.

Toi, Célio, continua Boccaferri, qu'on écoutait là comme un oracle, et contre lequel le fier Célio lui-même n'essayait pas de regimber, tu as été trop leste et pas assez hypocrite. Tu as oublié que la naïve et crédule Zerline était déjà assez femme pour exiger plus de cajoleries et pour se méfier de trop de hardiesse. Tu n'as pas oublié que Béatrice est ta sœur, et tu l'as traitée comme un petit enfant que tu es habitué à caresser sans qu'elle s'en fâche ou s'en inquiète. — Sois plus perfide, plus méchant, plus sec de cœur, et n'oublie pas que, dans l'acte que nous allons jouer, tu vas te faire tartufe... A propos, il nous manquait un père, en voici un; c'est M. Salentini qui nous tombe du ciel, et il faut improviser la scène du père. C'est du Molière, et c'est beau ! Vite, enfants ! un costume de grand d'Espagne à M. Salentini. L'habit *Louis XIII*, tirant encore sur l'*Henri IV*, ancienne mode ; grande fraise, et la trousse violette, le pourpoint long, peu ou point de rubans. Courez, Stella, n'oubliez rien ; vous savez que je n'admets pas le : *Je n'y ai pas pensé* des jeunes filles. Repassez-moi tous les deux, ajouta-t-il en s'adressant à Célio et à moi, la scène de Molière. Monsieur Salentini, il ne s'agit que de s'en rappeler l'esprit et de s'en imprégner. Ne vous attachez pas aux mots. Au contraire, oubliez-les entièrement : la moindre phrase, retenue par cœur, est mortelle à l'improvisation... Mais, mon Dieu ! j'oublie que vous n'êtes pas ici pour apprendre à jouer la comédie. Vous le ferez donc par complaisance, et vous le ferez bien, parce que vous avez du talent dans une autre partie, et que le sentiment du vrai et du beau sert à comprendre toutes les faces de l'art. *L'art est un*, n'est-ce pas ?

$ DES DÉSERTES. 121 répondis-je , et je vous jure que tout ceci m’amuse , m’intéresse et me passionne infiniment. — Merci, artiste 1 s’écria Boccaferri en me tendant la main. Oh ! être artiste ! Il n’y a que cela qui mérite la peine de vivre ! ' — Nous, au décor ! dit-il à sa fille ; je n’ai besoin que de toi pour m’aider à placer l’intérieur du palais d» don Juan. Que l’armure de la statue soit prête pour que M. Salentini puisse la reprendre bien vite pendant la scène do M. Dimanche ; et toi , Masetto , va te grimer pour faire ce vieux personnage. Célio , si tu as le malheur de causer dans la coulisse pendant cet acte , je serai mauvais comme je l’ai été dans la dernière scène du précédent ; tu m’avais mis en colère , je n’étais plus lâche et pltron ; et si je suis mauvais , tu le seras ! C’est une grande erreur que de croire qu’un acteur est d’autant plus brillant que son interlocuteur est plus pâle : la théorie de l’individualisme , qui règne au théâtre plus que partout ailleurs , et qui s’exerce en ignobles jalousies de métier pour souiller la claque à un camarade, est plus pernicieuse au talent sur les planches que sur toutes les autres scènes de la vie. Le théâtre est l’œuvre collective par excellence. Celui qui a froid y gèle son voisin , et la contagion se communique avec une désespérante promptitude à tous les autres. On veut se persuader ici-bas que le mauvais fait ressortir le bon. On se trompe , le bon deviendrait le parfait, le beau deviendrait le sublime, l’émotion deviendrait la passion, si, au lieu d’ètre isolé, l’acteur d’élite était secondé et chauffé par son entourage. A ce propos , mes enfants , encore un mot, le dernier, avant de nous remettre à l’œuvre ! Dans les commencements , nous jouions trop longuement : maintenant que nous tenons la forme et que le développement ne nous emporte plus , nous tombons dans le défaut contraire : nous jouons trop vite. Digilized by Google

répondis-je, et je vous jure que tout ceci m'amuse, m'intéresse et me passionne infiniment.

— Merci, artiste ! s'écria Boccaferri en me tendant la main. Oh ! être artiste ! Il n'y a que cela qui mérite la peine de vivre !

— Nous, au décor ! dit-il à sa fille ; je n'ai besoin que de toi pour m'aider à placer l'intérieur du palais de don Juan. Que l'armure de la statue soit prête pour que M. Salentini puisse la reprendre bien vite pendant la scène de M. Dimanche ; et toi, Masetto, va te grimer pour faire ce vieux personnage. Célio, si tu as le malheur de causer dans la coulisse pendant cet acte, je serai mauvais comme je l'ai été dans la dernière scène du précédent : tu m'avais mis en colère, je n'étais plus lâche et pltron ; et si je suis mauvais, tu le seras ! C'est une grande erreur que de croire qu'un acteur est d'autant plus brillant que son interlocuteur est plus pâle : la théorie de l'individualisme, qui règne au théâtre plus que partout ailleurs, et qui s'exerce en ignobles jalousies de métier pour souffler la claque à un camarade, est plus pernicieuse au talent sur les planches que sur toutes les autres scènes de la vie. Le théâtre est l'œuvre collective par excellence. Celui qui a froid y gêle son voisin, et la contagion se communique avec une désespérante promptitude à tous les autres. On veut se persuader ici-bas que le mauvais fait ressortir le bon. On se trompe, le bon deviendrait le parfait, le beau deviendrait le sublime, l'émotion deviendrait la passion, si, au lieu d'être isolé, l'acteur d'élite était secondé et chauffé par son entourage. A ce propos, mes enfants, encore un mot, le dernier, avant de nous remettre à l'œuvre ! Dans les commencements, nous jouions trop longuement : maintenant que nous tenons la forme et que le développement ne nous emporte plus, nous tom-

LE CHATEAU las Cela vient de ce que chacun , sûr de son propre fait, coupe la parole à son interlocuteur pour placer la sienne. Gardez-vous de la personnalité jalouse et pressée de se montrer ! Gardez-vous-en comme de la peste ! On ne s'éclaire qu'en s'écoutant les uns les autres. Laissez môme un peu divaguer la réplique , si bon lui semble : ce sera une occasion de vous impatienter tout de bon quand elle entravera l'action qui vous passionne. Dans la vie réelle , un ami nous fatigue de ses distractions , un valet nous irrite par son bavardage , une femme nous désespère par son obstination ou ses détours. Eh bien , cela sert au lieu de nuire , sur la scène que nous avons créée. C'est de la réalité , et l'art n'a qu'à conclure. D'ailleurs , quand vous vous interrompez les uns les autres , vous risquez d'ccourter une bonne réflexion qui vous en eût inspiré une meilleure : vous faites envoler une pensée qui eût éveillé en vous mille pensées. Vous vous nuisez donc à vousmème. Souvenez-vous du principe : « Pour que chacun soit bon et vrai , il faut quo tous le soient , et le succès qu'on ôte à un rôle , on l'ôte au sien propre. Cela paraîtrait un effroyable paradoxe hors de cette enceinte; mais vous en reconnaîtrez la justesse , à mesure que vous vous formerez à l'école do la vérité. D'ailleurs , quand ce ne serait que de la bienveillance et de l'affection mutuelle , il faut être frères dans l'art , comme vous l'ètes par le sang; l'inspiration ne peut être que le résultat de la santé morale, elle ne descend que dans les âmes généreuses, et un méchant camarade est un méchant acteur , quoi qu'on en dise ! » La pièce marcha à souhait jusqu'à la dernière scène , celle où je reparus en statue pour m'abîmer finalemenî: dans une trappe avec don Juan. Mais , quand nous fûmes sous le théâtre , Célio , dont je tenais encore la main dans ma main de pierre, me dit en se dégageant et en pusDigitized by Google

Cela vient de ce que chacun, sûr de son propre fait, coupe la parole à son interlocuteur pour placer la sienne. Gardez-vous de la personnalité jalouse et pressée de se montrer ! Gardez-vous-en comme de la peste ! On ne s'éclaire qu'en s'écoutant les uns les autres. Laissez même un peu divaguer la réplique, si bon lui semble : ce sera une occasion de vous impatienter tout de bon quand elle entravera l'action qui vous passionne. Dans la vie réelle, un ami nous fatigue de ses distractions, un valet nous irrite par son bavardage, une femme nous désespère par son obstination ou ses détours. Eh bien, cela sert au lieu de nuire, sur la scène que nous avons créée. C'est de la réalité, et l'art n'a qu'à conclure. D'ailleurs, quand vous vous interrompez les uns les autres, vous risquez d'écourter une bonne réflexion qui vous en eût inspiré une meilleure : vous faites envoler une pensée qui eût éveillé en vous mille pensées. Vous vous nuisez donc à vous-même. Souvenez-vous du principe : « Pour que chacun soit bon et vrai, il faut que tous le soient, et le succès qu'on ôte à un rôle, on l'ôte au sien propre. Cela paraîtrait un effroyable paradoxe hors de cette enceinte; mais vous en reconnaîtrez la justesse, à mesure que vous vous formerez à l'école de la vérité. D'ailleurs, quand ce ne serait que de la bienveillance et de l'affection mutuelle, il faut être frères dans l'art, comme vous l'êtes par le sang; l'inspiration ne peut être que le résultat de la santé morale, elle ne descend que dans les âmes généreuses, et un méchant camarade est un méchant acteur, quoi qu'on en dise ! »

La pièce marcha à souhait jusqu'à la dernière scène, celle où je reparus en statue pour m'abîmer finalement dans une trappe avec don Juan. Mais, quand nous fûmes sous le théâtre, Célio, dont je tenais encore la main dans ma main de pierre, me dit en se dégageant et en pas-

 sant du fantastique à la réalité, sans transition ; — Pardieu ! que le diable vous emporte 1 vous m'avez fait manquer la partie culminante du drame; j'ai été plus froid que la statue, quand je devais être terrifié et terrifiant. Boccaferri ne comprendra pas pourquoi j'ai été aussi mauvais ce soir que sur le théâtre impérial de Vienne. Mais moi, je vais vous le dire. Vous regardez trop la Boccaferri, et cela me fait mal. Don Juan jaloux, c'est impossible ; cela fait penser qu'il peut être amoureux , et cela n'est poiüt compatible avec le rôle que j'ai joué ce soir ici et jusqu'à présent dans la vie réelle. — Où voulez-vous en venir, Célio? répondis-je. Est-ce une querelle, un défi, une déclaration 'do guerre? Parlez , je fais appel à la vertu qui m'a fait votre ami presque sans vous connaître , à votre franchise ! — Non , dit-il , ce n'est rien de tout cela. Si j'écoutais mon instinct , je vous tordrais le cou dans cette cave. Mais je sens que je serais odieux et ridicule de vous haïr, et je veux sincèrement et loyalement vous accepter pour ' rival et pour ami quand même. C'est moi qui vous ai attiré ici de mon propre mouvement et sans consulter personne, Je confesse que je vous croyais au mieux avec la duchesse de N..., car j'étais à Turin , il y a trois jours, avec Cécilia. Personne , dans ce village et dans la ville de Turin , n'a su notre voyage. Mais nous, dans les vingtquatre heures que nous avons été près de vous sans pouvoir aller vous serrer la main, nous avons appris, malgré nous, bien des choses. Je vous ai cru retombé dans . les filets de Circé; je vous ai plaint sincèrement, et, comme nous passions devant votre logement pour sortir de la ville, à cinq heures du matin , Cécilia vous a chanté quelques phrases de Mozart en guise d'éternel adieu. Malheureusement elle a choisi un air et des paroles qui ressemblaient à un appel plus qu'à une formule d'abanDigitized by Google

sant du fantastique à la réalité, sans transition : — Pardieu ! que le diable vous emporte ! vous m'avez fait manquer la partie culminante du drame; j'ai été plus froid que la statue, quand je devais être terrifié et terrifiant. Boccaferri ne comprendra pas pourquoi j'ai été aussi mauvais ce soir que sur le théâtre impérial de Vienne. Mais moi, je vais vous le dire. Vous regardez trop la Boccaferri, et cela me fait mal. Don Juan jaloux, c'est impossible; cela fait penser qu'il peut être amoureux, et cela n'est point compatible avec le rôle que j'ai joué ce soir ici et jusqu'à présent dans la vie réelle.

— Où voulez-vous en venir, Célio? répondis-je. Est-ce une querelle, un défi, une déclaration de guerre? Parlez, je fais appel à la vertu qui m'a fait votre ami presque sans vous connaître, à votre franchise !

— Non, dit-il, ce n'est rien de tout cela. Si j'écoutais mon instinct, je vous tordrais le cou dans cette cave. Mais je sens que je serais odieux et ridicule de vous haïr, et je veux sincèrement et loyalement vous accepter pour rival et pour ami quand même. C'est moi qui vous ai attiré ici de mon propre mouvement et sans consulter personne. Je confesse que je vous croyais au mieux avec la duchesse de N..., car j'étais à Turin, il y a trois jours, avec Cécilia. Personne, dans ce village et dans la ville de Turin, n'a su notre voyage. Mais nous, dans les vingt-quatre heures que nous avons été près de vous sans pouvoir aller vous serrer la main, nous avons appris, malgré nous, bien des choses. Je vous ai cru retombé dans les filets de Circé; je vous ai plaint sincèrement, et, comme nous passions devant votre logement pour sortir de la ville, à cinq heures du matin, Cécilia vous a chanté quelques phrases de Mozart en guise d'éternel adieu. Malheureusement elle a choisi un air et des paroles qui

« don , et cela m’a mis en colère. Puis , je me suis rassuré en la voyant aussi calme que si votre infidélité lui était la chose du monde la plus indifférente ; et , comme je vous aime , au fond , j’étais triste en pensant à la femme qui remplaçait Cécilia dans votre volage cœur. Voyons , dites , qui aimez-vous et où allez-vous? Ne couriez-vous pas après la duchesse en passant par le village des Désertes? Est-elle cachée dans quelque château voisin? Comment le hasard aurait-il pu vous amener dans cette vallée , qui n’est sur la route de rien ? Si vous ne volez pas à un rendez-vous donné par cette femme , il est évident pour moi que vous êtes venu ici pour l’autre^ que vous avez réussi à connaître sa retraite et sa nouvelle situation , si bien cachée depuis qu’elle en jouit. C’est donc à vous d’être sincère , monsieur Salentini. De qui êtesvous ou n’êtes-vous pas amoureux , et vis-à-vis de qui prétendez-vous vous conduire en Ottavio ou en don Giovanni? Je répondis en racontant succinctement toute la vérité; je ne cachai point que le vedrai carino chanté par Cécilia , sous ma fenêtre , m’avait sauvé des griffes de la duchesse , et j’ajoutai pour conclure : — J’ai été sur le point d’oublier Cécilia, j’en conviens, et j’ai tant souffert dans cette lutte, que je croyais n’y plus songer. Je m’atiendais si peu à vous revoir aujourd’hui, et l’existence fantastique où vous me jetez tout d’un coup est si nouvelle pour moi , que je no puis vous rien dire , sinon que vous, devenu naïf et amoureux, elle, devenue expansive et brillante , son père , devenu sobre et lucide d’intelligence , votre château mystérieux , vos deux charmantes sœurs, ces figures inconnues qui m’apparaissent comme dans un rêve, cette vie d’artiste-grand-seigneur que vous vous êtes créée si vite dans un nid de vautours et de revenants , tandis que le vent siffle et que la neige Digitized by Google

don, et cela m'a mis en colère. Puis, je me suis rassuré en la voyant aussi calme que si votre infidélité lui était la chose du monde la plus indifférente; et, comme je vous aime, au fond, j'étais triste en pensant à la femme qui remplaçait Cécilia dans votre volage cœur. Voyons, dites, qui aimez-vous et où allez-vous? Ne couriez-vous pas après la duchesse en passant par le village des Désertes? Est-elle cachée dans quelque château voisin? Comment le hasard aurait-il pu vous amener dans cette vallée, qui n'est sur la route de rien? Si vous ne volez pas à un rendez-vous donné par cette femme, il est évident pour moi que vous êtes venu ici pour *l'autre*, que vous avez réussi à connaître sa retraite et sa nouvelle situation, si bien cachée depuis qu'elle en jouit. C'est donc à vous d'être sincère, monsieur Salentini. De qui êtes-vous ou n'êtes-vous pas amoureux, et vis-à-vis de qui prétendez-vous vous conduire en Ottavio ou en don Giovanni?

Je répondis en racontant succinctement toute la vérité; je ne cachai point que le *vedrai carino* chanté par Cécilia, sous ma fenêtre, m'avait sauvé des griffes de la duchesse, et j'ajoutai pour conclure : — J'ai été sur le point d'oublier Cécilia, j'en conviens, et j'ai tant souffert dans cette lutte, que je croyais n'y plus songer. Je m'attendais si peu à vous revoir aujourd'hui, et l'existence fantastique où vous me jetez tout d'un coup est si nouvelle pour moi, que je ne puis vous rien dire, sinon que vous, devenu naïf et amoureux, *elle*, devenue expansive et brillante, son père, devenu sobre et lucide d'intelligence, votre château mystérieux, vos deux charmantes sœurs, ces figures inconnues qui m'apparaissent comme dans un rêve, cette vie d'artiste-grand-seigneur que vous vous êtes créée si vite dans un nid de vautours

DES DÉSERTES. 125 tombe au dehors , tout cela me donne le vertige. J'étais enivré , j'étais heureux tout à l'heure , je ne touchais plus à la terre ; vous me rejetez dans la réalité , et vous voulez que je me résume. Je no le puis. Donnez-moi jusqu'à demain matin pour vous répondre. Puisque nous ne pouvons ni ne voulons nous tromper l'un l'autre, je ne sais pas pourquoi nous ne resterions pas amis jusqu'à demain matin. — Tu as raison, répondit Célio, et si nous ne restons pas amis toute la vie , j'en aurai un mortel regret. Nous causerons demain au jour. La nuit est faite ici pour le délire... Mais pourtant écoute un dernier mot de réalité que je ne peux différer. Mes charmantes sœurs , dis-tu , t'apparaissent comme dans un rêve? Méfie-toi de ce rêve 1 il y a une de mes sœurs dont tu ne dois jamais devenir amoureux. — Elle est mariée? — Non : c'est plus grave encore. Réponds à une question qui ne souffre pas d'ambages. Sais-tu le nom de ton père? Je puis te demander cela , moi qui n'ai su que fort tard le nom du mien. — Oui , je sais le nom de mon père , répondis-je. — Et peux-tu le dire? — Oui ; c'est seulement le nom de ma mère que je dois cacher. — C'est le contraire de moi. Donc ton père s'appelait? — Tealdo Soavi. Il était chanteur au théâtre de Naples. Il est mort jeune. — C'est ce qu'on m'avait dit. Je voulais en être certain. Eh bien , ami , regarde la petite Béatrice avec les yeux d'un frère, car elle est ta sœur. Pas de questions là-dessus. Elle seule dans la famille a ce lien mystérieux avec toi , et il ne faut pas qu'elle le sache. Pour nous , notre mère est sacrée , et toutes ses actions ont été sainI Digitized by Google

tombe au dehors, tout cela me donne le vertige. J'étais enivré, j'étais heureux tout à l'heure, je ne touchais plus à la terre; vous me rejetez dans la réalité, et vous voulez que je me résume. Je ne le puis. Donnez-moi jusqu'à demain matin pour vous répondre. Puisque nous ne pouvons ni ne voulons nous tromper l'un l'autre, je ne sais pas pourquoi nous ne resterions pas amis jusqu'à demain matin.

— Tu as raison, répondit Célio, et si nous ne restons pas amis toute la vie, j'en aurai un mortel regret. Nous causerons demain au jour. La nuit est faite ici pour le délire... Mais pourtant écoute un dernier mot de réalité que je ne peux différer. Mes charmantes sœurs, dis-tu, t'apparaissent comme dans un rêve? Méfie-toi de ce rêve! il y a une de mes sœurs dont tu ne dois jamais devenir amoureux.

— Elle est mariée?

— Non : c'est plus grave encore. Réponds à une question qui ne souffre pas d'ambages. Sais-tu le nom de ton père? Je puis te demander cela, moi qui n'ai su que fort tard le nom du mien.

— Oui, je sais le nom de mon père, répondis-je.

— Et peux-tu le dire?

— Oui; c'est seulement le nom de ma mère que je dois cacher.

— C'est le contraire de moi. Donc ton père s'appelait?

— Tealdo Soavi. Il était chanteur au théâtre de Naples. Il est mort jeune.

— C'est ce qu'on m'avait dit. Je voulais en être certain. Eh bien, ami, regarde la petite Béatrice avec les yeux d'un frère, car elle est ta sœur. Pas de questions là-dessus. Elle seule dans la famille a ce lien mystérieux avec toi, et il ne faut pas qu'elle le sache. Pour nous,

126 LE GDATEll} tes. Nous sommes ses enfants , nous portons son glorieux nom, il suffît à notre orgueil; mais, quoi qu'il ait pu m'en coûter, je devais t'avertir, afîn qu'il n'y eût pas ici do méprise. Quelquefois le sentiment le plus pur est un inceste de cœur, qu'il ne faut pas couver par ignorance. Cotte chaste enfant est disposée à la coquetterie , et peutêtre un jour sera-t-elle passionnée par réaction. Sois sévère , sois désobligeant avec elle au besoin , afin que nous ne soyons pas forcés de lui dire ce que vous êtes l'un à l'autre. Tu le vois, Adorno, j'avais bien quelque raison pour m'intéresser à toi, et en môme temps pour te surveiller un peu; car ce lien direct de ma sœur avec toi établit entre nous un lien indirect. Je serais bien malheureux d'avoir à te haïr ! — Eh bien , eh bien, nous cria Béatrice en rouvrant la trappe, êtes-vous morts tout do bon là-dessous? D'où vient que vous ne remontez pas? On vous attend pour souper. La belle tête de cette enfant fît tressaillir mon cœur d'une émotion profonde. Je compris pourquoi je l'avais aimée à la première vue, et, quand je me demandai à qui elle ressemblait , je trouvai que ce devait être à moi. Elle-même , par la suite , en fit un jour très-naïvement la remarque. J'étais donc, moi aussi, un peu de la famille, et cela me mit à l'aise. Quoi qu'on en dise , il n'y a rien d'aussi poétique et d'aussi émouvant que ces découvertes de parenté que couvre le mystère; elles ont presque le charme de l'amour. Nous passâmes dans la salle à manger , comme l'horloge du château sonnait minuit. Le règlement portait qu'on soupexait en costume. Il faisait assez chaud dans les appartements pour que mon armure de carton ne compromit pas ma santé, et, quand on vit \'uomo di sasso Digitized by Google

tes. Nous sommes ses enfants, nous portons son glorieux nom, il suffit à notre orgueil; mais, quoi qu'il ait pu m'en coûter, je devais t'avertir, afin qu'il n'y eût pas ici de méprise. Quelquefois le sentiment le plus pur est un inceste de cœur, qu'il ne faut pas couver par ignorance. Cette chaste enfant est disposée à la coquetterie, et peut-être un jour sera-t-elle passionnée par réaction. Sois sévère, sois désobligeant avec elle au besoin, afin que nous ne soyons pas forcés de lui dire ce que vous êtes l'un à l'autre. Tu le vois, Adorno, j'avais bien quelque raison pour m'intéresser à toi, et en même temps pour te surveiller un peu; car ce lien direct de ma sœur avec toi établit entre nous un lien indirect. Je serais bien malheureux d'avoir à te haïr !

— Eh bien, eh bien, nous cria Béatrice en rouvrant la trappe, êtes-vous morts tout de bon là-dessous? D'où vient que vous ne remontez pas? On vous attend pour souper.

La belle tête de cette enfant fit tressaillir mon cœur d'une émotion profonde. Je compris pourquoi je l'avais aimée à la première vue, et, quand je me demandai à qui elle ressemblait, je trouvai que ce devait être à moi. Elle-même, par la suite, en fit un jour très-naïvement la remarque.

J'étais donc, moi aussi, un peu de la famille, et cela me mit à l'aise. Quoi qu'on en dise, il n'y a rien d'aussi poétique et d'aussi émouvant que ces découvertes de parenté que couvre le mystère; elles ont presque le charme de l'amour.

Nous passâmes dans la salle à manger, comme l'horloge du château sonnait minuit. Le règlement portait qu'on souperait en costume. Il faisait assez chaud dans les appartements pour que mon armure de carton ne compromît pas ma santé, et, quand on vit l'*uomo di sasso*

DES DÉSERTES. 127 s’asseoir pour manger cibo mortale entre don Juan et Leporello , il se fit une grande gaieté , qui conserva pourtant une certaine nuance de fantastique dans les imaginations , môme après que j’eus posé mon masque on guise de couvercle sur un pâté do faisans. On mangea vite et joyeusement; puis, comme Boccaferri commençait à causer, Cécilia et Célio voulurent envoyer coucher les enfants; mais Béatrice et Benjamin résistèrent à cet avis. Us ouvraient de grands yeux pour prouver qu’ils n’avaient point envie de dormir, et prétendaient être aussi robustes que les grandes personnes pour veiller. — Ne les contrarie pas, dit Cécilia à Célio ; dans un quart d’heure , ils vont demander grâce. En effet, Boccaferri que je voyais avec admiration, mettre beaucoup d’eau dans son vin , entama l’examen de la pièce que nous venions de jouer, et la belle tête blonde de Béatrice se pencha sur l’épaule de Stella, pendant que , à l’autre bout de la table. Benjamin commençait à reg.arder son assiette avec une fixité non équivoque. Célio , qui était fort comme un athlète, prit sa sœur dans ses bras et l’emporta comme un petit enfant; Stella secouait son jeune frère pour l’emmener» Je pris un flambeau pour diriger leur marche dans les grandes galeries du château, et, tandis que Stella prenait ma bougie pour aller allumer celle de Benjamin , Célio me dit tout bas, en me montrant Béatrice, qu’il avait déposée sur son lit : « Elle dort comme un loir. Embrasse-la dans ces ténèbres, ta petite sœur, que tu ne dois peut-être jamais embrasser une seconde fois. » Je déposai un baiser presque paternel sur le front pur de Béatrice , qui me répondit, sans me reconnaître : Bonsoir, Célio ! puis, elle ajouta, sans ouvrir les yeux et avec un malin sourire : a Tu diras à M. Salentini de ne pas faire de bruit pendant le souper, crainte de réveiller M. le marquis de Balma ! » Digitized by Google

s'asseoir pour manger *cibo mortale* entre don Juan et Leporello, il se fit une grande gaieté, qui conserva pourtant une certaine nuance de fantastique dans les imaginations, même après que j'eus posé mon masque en guise de couvercle sur un pâté de faisans.

On mangea vite et joyeusement; puis, comme Boccaferri commençait à causer, Cécilia et Célio voulurent envoyer coucher *les enfants;* mais Béatrice et Benjamin résistèrent à cet avis. Ils ouvraient de grands yeux pour prouver qu'ils n'avaient point envie de dormir, et prétendaient être aussi robustes que les *grandes personnes* pour veiller. — Ne les contrarie pas, dit Cécilia à Célio; dans un quart d'heure, ils vont demander grâce.

En effet, Boccaferri que je voyais avec admiration, mettre beaucoup d'eau dans son vin, entama l'examen de la pièce que nous venions de jouer, et la belle tête blonde de Béatrice se pencha sur l'épaule de Stella, pendant que, à l'autre bout de la table, Benjamin commençait à regarder son assiette avec une fixité non équivoque. Célio, qui était fort comme un athlète, prit sa sœur dans ses bras et l'emporta comme un petit enfant; Stella secouait son jeune frère pour l'emmener. Je pris un flambeau pour diriger leur marche dans les grandes galeries du château, et, tandis que Stella prenait ma bougie pour aller allumer celle de Benjamin, Célio me dit tout bas, en me montrant Béatrice, qu'il avait déposée sur son lit : « Elle dort comme un loir. Embrasse-la dans ces ténèbres, ta petite sœur, que tu ne dois peut-être jamais embrasser une seconde fois. » Je déposai un baiser presque paternel sur le front pur de Béatrice, qui me répondit, sans me reconnaître : Bonsoir, Célio ! puis, elle ajouta, sans ouvrir les yeux et avec un malin sourire : « Tu diras à M. Salentini de ne pas faire de bruit pendant le souper, crainte de réveiller M. le marquis de Balma ! »

1S8 LE CHATEAU Stella était revenue avec la lumière. Nous mîmes sa jeune sœur entre ses mains pour la déshabiller, puis nous allâmes nous remettre à table. Stella revint bientôt aussi , rapportant ce délicieux costume andalous de Zer> lina , qui devait être serré et caché dans le magasin de costumes. — Le mystère dont nous réussissons à nous entourer , me dit Cécilia , donne un nouvel attrait à nos études et ,à nos fêtes nocturnes. J'espère que vous ne le trahirez pas , et que vous laisserez les gens du village croire que nons allons au sabbat toutes les nuits. Je lui racontai les commentaires de mon hôtesse et l'histoire du petit soulier. — Oh ! c'est vrai , dit Stella ; c'est la faute de Béatrice, qui ne veut aller se coucher que quand elle dort debout. Cette nuit>Ià , elle était si lasse , qu'elle a dormi avec un pied chaussé comme une vraie petite sorcière. Nous ne nous en sommes aperçus que le lendemain. , — Çà, mes enfants, dit Boccaferri , ne perdons pas de temps à d'inutiles paroles. Que jouons-nous demain? — Je demande encore Don Juan pour prendre ma revanche, dit Célio; car j'ai été distrait ce soir et j'ai fait un progrès à reculons. — C'est vrai , répondit Boccaferri ; à demain donc Don Juan , pour la troisième fois ! Je commence à craindre , Célio , que tu ne sois pas assez méchant pour ce rôle tel que tu l'as conçu dans le principe. Je te conseille donc, si tu le sens autrement (et le sentiment intime d'un acteur intelligent est la meilleure critique du rôle qu'il essaie), de lui donner d'autres nuances. Celui de Molière est un marquis, celui de Mozart un démon , celui d'Hoffmann un ange déchu. Pourquoi ne le pousserais-tu pas dans ce dernier sens? Remarque que ce n'est point une pure rêverie du poëte allemand , cela est indiqué dans Digilized by Google

Stella était revenue avec la lumière. Nous mîmes sa jeune sœur entre ses mains pour la déshabiller, puis nous allâmes nous remettre à table. Stella revint bientôt aussi, rapportant ce délicieux costume andalous de Zerlina, qui devait être serré et caché dans le magasin de costumes.

— Le mystère dont nous réussissons à nous entourer, me dit Cécilia, donne un nouvel attrait à nos études et à nos fêtes nocturnes. J'espère que vous ne le trahirez pas, et que vous laisserez les gens du village croire que nons allons au sabbat toutes les nuits.

Je lui racontai les commentaires de mon hôtesse et l'histoire du petit soulier. — Oh ! c'est vrai, dit Stella; c'est la faute de Béatrice, qui ne veut aller se coucher que quand elle dort debout. Cette nuit-là, elle était si lasse, qu'elle a dormi avec un pied chaussé comme une vraie petite sorcière. Nous ne nous en sommes aperçus que le lendemain.

— Çà, mes enfants, dit Boccaferri, ne perdons pas de temps à d'inutiles paroles. Que jouons-nous demain?

— Je demande encore *Don Juan* pour prendre ma revanche, dit Célio; car j'ai été distrait ce soir et j'ai fait un progrès à reculons.

— C'est vrai, répondit Boccaferri : à demain donc *Don Juan*, pour la troisième fois ! Je commence à craindre, Célio, que tu ne sois pas assez méchant pour ce rôle tel que tu l'as conçu dans le principe. Je te conseille donc, si tu le sens autrement (et le sentiment intime d'un acteur intelligent est la meilleure critique du rôle qu'il essaie), de lui donner d'autres nuances. Celui de Molière est un marquis, celui de Mozart un démon, celui d'Hoffmann un ange déchu. Pourquoi ne le pousserais-tu pas dans ce dernier sens? Remarque que ce n'est point une

 Molière , qui a conçu ce marquis dans d'aussi grandes proportions que le Misanthrope et Tartvfe. Moi, je n'aime pas que Don Juan ne soit que le dissoluto castigato, comme on l'annonce , par respect pour les mœuj-s, sur les affiches de spectacle de la Fenice. Fais-en un * héros corrompu , up grand cœur éteint par le vice , une ^ flamme mourante qui essaie en vain, par moments, de t jeter une dernière lueur. Ne te gêne pas , mon enfant, nous sommes ici pour interpréter plutôt que pour traduire. Don Juan est un chef-d'œuvre , ajouta Boccaferri en allumant un bon cigare de la Havane ( sa vieille pipe noire avait disparu), mais c'est un chef-d'œuvre en plusieurs versions. Mozart seul en a fait un chef-d'œuvre complet et sans tache ; mais , si nous n'examinons que le côté littéraire , nous verrons que Molière n'a pas donné à son drame le mouvement et la passion qu'on trouve dans le libretto de notre opéra. D'un autre côté, ce libretto est écrit en style de libretto, c'est tout dire, et le style de Molière est admirable. Puis , l'opéra ne souffre pas les développements de caractère , et le drame français y excelle. Mais il manquera toujours à l'œuvre de Molière la scène de dona Anna et le meurtre du Commandeur, ce terrible épisode qui ouvre si violemment et si franchement l'opéra ; le bal où Zerlina est arrachée des mains du séducteur est aussi très-dramatique ; donc Ib drame manque un peu chez Molière. Il faudrait refondre entièrement ces deux sujets l'un dans l'autre; mais, pour cela , il faudrait retrancher et ajouter à Molière. Qui l'oserait et qui le pourrait? Nous seuls sommes assez fous et assez hardis pour le tenter. Ce qui nous excuse, c'est que nous voulons de l'action à tout prix et retrouver ici, à huis clos , les parties importantes de l'opéra que vous chanterez un jour en pub'ic. Et puis, de douze acteurs ,

Digitized by Google

Molière, qui a conçu ce marquis dans d'aussi grandes proportions que le *Misanthrope* et *Tartufe*. Moi, je n'aime pas que *Don Juan* ne soit que le *dissoluto castigato*, comme on l'annonce, par respect pour les mœurs, sur les affiches de spectacle de la *Fenice*. Fais-en un héros corrompu, un grand cœur éteint par le vice, une flamme mourante qui essaie en vain, par moments, de jeter une dernière lueur. Ne te gêne pas, mon enfant, nous sommes ici pour interpréter plutôt que pour traduire.

*Don Juan* est un chef-d'œuvre, ajouta Boccaferri en allumant un bon cigare de la Havane (sa vieille pipe noire avait disparu), mais c'est un chef-d'œuvre en plusieurs versions. Mozart seul en a fait un chef-d'œuvre complet et sans tache ; mais, si nous n'examinons que le côté littéraire, nous verrons que Molière n'a pas donné à son drame le mouvement et la passion qu'on trouve dans le libretto de notre opéra. D'un autre côté, ce libretto est écrit en style de libretto, c'est tout dire, et le style de Molière est admirable. Puis, l'opéra ne souffre pas les développements de caractère, et le drame français y excelle. Mais il manquera toujours à l'œuvre de Molière la scène de dona Anna et le meurtre du Commandeur, ce terrible épisode qui ouvre si violemment et si franchement l'opéra ; le bal où Zerlina est arrachée des mains du séducteur est aussi très-dramatique; donc le drame manque un peu chez Molière. Il faudrait refondre entièrement ces deux sujets l'un dans l'autre; mais, pour cela, il faudrait retrancher et ajouter à Molière. Qui l'oserait et qui le pourrait? Nous seuls sommes assez fous et assez hardis pour le tenter. Ce qui nous excuse, c'est que nous voulons de l'action à tout prix et retrouver ici, à huis clos, les parties importantes de l'opéra que vous

 nous n’en avons que six ! Il faut donc faire des tours de force. Essayons demain autre chose. Que M. Salentini fasse Ottavio, et que ma fille crée celte fâcheuse Elvire , tou* jours furieuse et toujours mystifiée, que nous avions fondue dans l’unique personnage d’Anna. Il faut voir ce que Cécilia pourra faire de cette jalouse. Courage, ma fille ! Plus c’est difficile et déplaisant, plus ce sera glorieux 1 — Eh bien, puisque nous changeons de rôle, dit Célio, je demande à être Ottavio. Je me sens dans une veine (Jo tendresse, et don Juan mo sort par les yeux. • Mais qui fera don Juan? dit Boccaferri. — Vous ! mon père, répondit Cécilia. Vous saurez vous rajeunir, et comme vous êtes encore notre maître à tous, cet essai profitera à Célio. — Mauvaise idée 1 où trouverais-je la grâce et la beauté? Regarde Célio; il peut mal jouer ce rôle : cette tournure, ce jarret, cette fausse moustache blonde qui va si bien à ses yeux noirs, co grand œil un peu cerné, mais si jeune encore, tout cela entretient l’illusion ; au lieu qu’avec moi , vieillard, vous serez tous froids et déroutés. — Non ! dit Célio , don Juan pouvait fort bien avoir quarante-cinq ans , et tu ne paraissais pas aujourd’hui un Leporello plus âgé que cela. Je crois que je me suis fait trop jeune pour être un si profond scélérat et un roué si célèbre. Essaie, nous t’en prions tous. — Comme vous voudrez, mes enfants 1 et toi, Cécilia, tu seras Elvire ? — Je serai tout ce qu’on voudra pour que la pièce marche. Mais M. Salentini? — Toujours statue à votre service. — C’est un seul rôle, dit Boccaferri ; les rôles courts doivent nécessairement cumuler. Vous essaierez d’être Masetto, et le Benjamin, qui a beaucoup de comique,
se Digilized by Google

nous n'en avons que six ! Il faut donc faire des tours de force.

Essayons demain autre chose. Que M. Salentini fasse Ottavio, et que ma fille crée cette fâcheuse Elvire, toujours furieuse et toujours mystifiée, que nous avions fondue dans l'unique personnage d'Anna. Il faut voir ce que Cécilia pourra faire de cette jalouse. Courage, ma fille ! Plus c'est difficile et déplaisant, plus ce sera glorieux !

— Eh bien, puisque nous changeons de rôle, dit Célio, je demande à être Ottavio. Je me sens dans une veine de tendresse, et don Juan me sort par les yeux.

— Mais qui fera don Juan? dit Boccaferri.

— Vous ! mon père, répondit Cécilia. Vous saurez vous rajeunir, et comme vous êtes encore notre maître à tous, cet essai profitera à Célio.

— Mauvaise idée ! où trouverais-je la grâce et la beauté? Regarde Célio; il peut mal jouer ce rôle : cette tournure, ce jarret, cette fausse moustache blonde qui va si bien à ses yeux noirs, ce grand œil un peu cerné, mais si jeune encore, tout cela entretient l'illusion; au lieu qu'avec moi, vieillard, vous serez tous froids et déroutés.

— Non ! dit Célio, don Juan pouvait fort bien avoir quarante-cinq ans, et tu ne paraissais pas aujourd'hui un Leporello plus âgé que cela. Je crois que je me suis fait trop jeune pour être un si profond scélérat et un roué si célèbre. Essaie, nous t'en prions tous.

— Comme vous voudrez, mes enfants ! et toi, Cécilia, tu seras Elvire?

— Je serai tout ce qu'on voudra pour que la pièce marche. Mais M. Salentini?

— Toujours statue à votre service.

— C'est un seul rôle, dit Boccaferri; les rôles courts doivent nécessairement cumuler. Vous essaierez d'être Masetto, et le Beniamin, qui a beaucoup de comique, se

DES DÉSERTES. 13t lancera dans Leporcllo. Pourquoi non? On le vieillira, et les grandes difficultés font les grands progrès. — ■ Il est donc convenu que je reviens ici demain soir? demandai-je en faisant de l'œil le tour de la table. — Mais oui, si personne ne vous attend ailleurs? dit Cécilia en me tendant la main avec une bienveillance , tranquille, qui n'était pas faite pour me rendre fier. !, — Vous reviendrez demain matin habiter le château des Désertes! s'écria Boccaferri. Je le veux 1 vous êtes un acteur très-utile et très-distingué par nature. Je vous tiens, je ne vous lâche pas. Et puis, nous nous occuperons de peinture , vous verrez ! La peinture en décors est la grande école de relief, de profondeur et de la lumière que les peintres d'histoire et de paysage dédaignent , faute de la connaître , et faute aussi de la voir bien employée. J'ai mes idées aussi là-dessus , et vous verrez que vous n'aurez pas perdu votre temps à écouter le vieux Boccaferri. Et puis nos costumes et nos groupes vous inspireront des sujets ; il y a ici tout ce qu'il faut pour faire de la peinture, et des ateliers à choisir. — Laissez-moi songer à cela cette nuit , dis-je en regardant Célio, et je vous répondrai demain matin. — Je vous attends donc demain à déjeuner, ou plutôt je vous garde ici sur l'heure. — Non, dis-je, je demeure chez un brave homme qui no se coucherait pas celte nuit s'il ne me voyait pas rentrer. Il croirait que je suis tombé dans quelque précipice, ou que les diables du château m'ont dévoré. Ceci convenu , nous nous séparâmes. Célio m'aida à reprendre mes habits et voulut me reconduire jusqu'à mi-chemin de ma demeure ; mais il me parla à peine, et, quand il me quitta, il me serra la main tristement. Je le vis s'en retourner sur la neige, avec ses bottes de cuir jaune, son manteau de velours, sa grande rapière au côté

Digilized by Google

lancera dans Leporello. Pourquoi non? On le vieillira, et les grandes difficultés font les grands progrès.

— Il est donc convenu que je reviens ici demain soir? demandai-je en faisant de l'œil le tour de la table.

— Mais oui, si personne ne vous attend ailleurs? dit Cécilia en me tendant la main avec une bienveillance tranquille, qui n'était pas faite pour me rendre fier.

— Vous reviendrez demain matin habiter le château des Désertes! s'écria Boccaferri. Je le veux! vous êtes un acteur très-utile et très-distingué par nature. Je vous tiens, je ne vous lâche pas. Et puis, nous nous occuperons de peinture, vous verrez! La peinture en décors est la grande école de relief, de profondeur et de la lumière que les peintres d'histoire et de paysage dédaignent, faute de la connaître, et faute aussi de la voir bien employée. J'ai mes idées aussi là-dessus, et vous verrez que vous n'aurez pas perdu votre temps à écouter le vieux Boccaferri. Et puis nos costumes et nos groupes vous inspireront des sujets; il y a ici tout ce qu'il faut pour faire de la peinture, et des ateliers à choisir.

— Laissez-moi songer à cela cette nuit, dis-je en regardant Célio, et je vous répondrai demain matin.

— Je vous attends donc demain à déjeuner, ou plutôt je vous garde ici sur l'heure.

— Non, dis-je, je demeure chez un brave homme qui ne se coucherait pas cette nuit s'il ne me voyait pas rentrer. Il croirait que je suis tombé dans quelque précipice, ou que les diables du château m'ont dévoré.

Ceci convenu, nous nous séparâmes. Célio m'aida à reprendre mes habits et voulut me reconduire jusqu'à mi-chemin de ma demeure; mais il me parla à peine, et, quand il me quitta, il me serra la main tristement. Je le vis s'en retourner sur la neige, avec ses bottes de cuir

132 LE CHATEAÜ et sa grande plume agitée par la bise. Il n’y avait rien d’étrange comme de voir ce personnage du temps passé traverser la campagne au clair de la lune, et de penser que ce héros do théâtre était plongé dans les rêveries et les émotions du monde réel. XII. L’HERITIËRE. Je trouvai en effet mes hôtes fort effrayés de ma dispa^ rition. Le bon Volabù m’avait cherché dans la campagne et se disposait à y retourner. Je sentis que ces pauvres gens étaient déjà de vrais amis pour moi. Je leur dis que le hasard m’avait fait rencontrer un des habitants du château en qui j’avais retrouvé une ancienne connaissance. La mère Peirecote , apprenant que j’avais fait la veillée au château, m’accabla de questions, et parut fort désappointée quand je lui répondis que je n’avais vu là rien d’extraordinaire. Le lendemain, à neuf heures, je me rendis au château en prévenant mes hôtes que j’y passerais peut-être quelques jours et qu’ils n’eussent pas à s’inquiéter de moi. Célio venait à ma rencontre. — Tu as bien dormi ! me dit-il en me regardant, comme on dit , dans le blanc des yeux. — Je l’avoue , répondis-je , et c’est la première fois depuis longtemps. J’ai éprouvé un merveilleux bien-être, comme si j’étais arrivé au vrai but de mon existence, heureux ou misérable. Si je dois être heureux par vous tous qui êtes ici , ou souffrir do la part de plusieurs , il n’importe. Je me sens des forces nouvelles pour la joie comme pour la douleur. — Ainsi, lu l’aimos ? — Oui , Célio. et loi? Digilized by Google

et sa grande plume agitée par la bise. Il n'y avait rien d'étrange comme de voir ce personnage du temps passé traverser la campagne au clair de la lune, et de penser que ce héros de théâtre était plongé dans les rêveries et les émotions du monde réel.

## XII.

### L'HÉRITIÈRE.

Je trouvai en effet mes hôtes fort effrayés de ma disparition. Le bon Volabù m'avait cherché dans la campagne et se disposait à y retourner. Je sentis que ces pauvres gens étaient déjà de vrais amis pour moi. Je leur dis que le hasard m'avait fait rencontrer un des habitants du château en qui j'avais retrouvé une ancienne connaissance. La mère Peirecote, apprenant que j'avais fait la veillée au château, m'accabla de questions, et parut fort désappointée quand je lui répondis que je n'avais vu là rien d'extraordinaire.

Le lendemain, à neuf heures, je me rendis au château en prévenant mes hôtes que j'y passerais peut-être quelques jours et qu'ils n'eussent pas à s'inquiéter de moi. Célio venait à ma rencontre. — Tu as bien dormi! me dit-il en me regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux.

— Je l'avoue, répondis-je, et c'est la première fois depuis longtemps. J'ai éprouvé un merveilleux bien-être, comme si j'étais arrivé au vrai but de mon existence, heureux ou misérable. Si je dois être heureux par vous tous qui êtes ici, ou souffrir de la part de plusieurs, il n'importe. Je me sens des forces nouvelles pour la joie comme pour la douleur.

— Ainsi, tu l'aimes?

— Oui, Célio, et toi?

DES DÉSERTES. 133 — Eh bien, moi je ne puis répondre aussi nettement. Je crois l'aimer et je n'en suis pas assez certain pour le dire à une femme que je respecte par-dessus tout, que je crains môme un peu. Ainsi je me vois supplanté d'avance! La foi triomphe aisément de l'incertitude. — Pour peu qu'elle soit femme, repris-je, ce sera peutêtre le contraire. Une conquête assurée a moins d'attraits pour ce sexe qu'une conquête à faire. Donc, nous restons amis? — Croyez-vous? — Je vous le demande? Mais* il me semble que nos rôles sont assez naturellement indiqués. Si je vous trouvais véritablement épris et tant soit peu payé de retour, je me retirerais. Je ne sais ce que c'est que de se comporter comme un larron avec le premier venu de ses semblables, à plus forte raison avec un homme qui se confie à votre loyauté ; mais vous n'en êtes pas là , et la partie est égale pour nous deux. — Que savez-vous si je n'ai pas de l'espérance? — Si vous étiez aimé d'une telle femme, Célio, je vous estime assez pour croire que vous ne me souffririez pas ici , et vous savez qu'il ne me faudrait qu'une pareille confidence de votre part pour m'en éloigner à jamais; mais, comme je vois fort bien que vous n'avez qu'une velléité, et que je crois mademoiselle Boccaferri trop fière pour s'en contenter, je reste. — Restez donc, mais je vous avertis que je jouerai aussi serré que vous. — Je no comprends pas cette expression. Si vous aimez , vous n'avez qu'à le dire ainsi que moi , elle choisira. Si vous n'aimez pas , je ne vois pas quel jeu vous pouvez jouer avec une femme que vous respectez. — Tu as raison. Je suis un fou. J'ai même peur d'être un sot. Allons! restons amis. Je t'aime, bien que je me 8 Digitized by Google

— Eh bien, moi je ne puis répondre aussi nettement. Je crois l'aimer et je n'en suis pas assez certain pour le dire à une femme que je respecte par-dessus tout, que je crains même un peu. Ainsi je me vois supplanté d'avance ! La foi triomphe aisément de l'incertitude.

— Pour peu qu'elle soit femme, repris-je, ce sera peut-être le contraire. Une conquête assurée a moins d'attraits pour ce sexe qu'une conquête à faire. Donc, nous restons amis ?

— Croyez-vous ?

— Je vous le demande ? Mais il me semble que nos rôles sont assez naturellement indiqués. Si je vous trouvais véritablement épris et tant soit peu payé de retour, je me retirerais. Je ne sais ce que c'est que de se comporter comme un larron avec le premier venu de ses semblables, à plus forte raison avec un homme qui se confie à votre loyauté ; mais vous n'en êtes pas là, et la partie est égale pour nous deux.

— Que savez-vous si je n'ai pas de l'espérance ?

— Si vous étiez aimé d'une telle femme, Célio, je vous estime assez pour croire que vous ne me souffririez pas ici, et vous savez qu'il ne me faudrait qu'une pareille confidence de votre part pour m'en éloigner à jamais ; mais, comme je vois fort bien que vous n'avez qu'une velléité, et que je crois mademoiselle Boccaferri trop fière pour s'en contenter, je reste.

— Restez donc, mais je vous avertis que je jouerai aussi serré que vous.

— Je ne comprends pas cette expression. Si vous aimez, vous n'avez qu'à le dire ainsi que moi, elle choisira. Si vous n'aimez pas, je ne vois pas quel jeu vous pouvez jouer avec une femme que vous respectez.

— Tu as raison. Je suis un fou. J'ai même peur d'être

 sente un peu mortifié do trouver en toi mon égal pour la franchise et la résolution. Je no suis guère habitué à cela. Dans le monde où j'ai vécu jusqu'ici , presque tous les hommes sont perfides, insolents ou couards sur le terrain de la galanterie. Fais donc la cour à Cecilia; moi, je verrai venir. Nous ne nous engageons qu'à une chose : c'est à nous tenir l'un l'autre au courant du résultat do nos tentatives pour épargner à celui qui échouera un rôle ridicule. Puisque nous, visons tous deux au mariage, à la chose la plus honnête et la plus officielle du monde, l'honneur de la dame n'exige pas que nous nous fassions mystère de son choix. Quant aux lâches petits moyens usités en pareil cas par les plus honnêtes gens, la délation, la calomnie, la raillerie, ou tout au moins la malveillance à l'égard d'un rival qu'on veut supplanter, je n'en fais pas mention dans notre traité. Ce serait nous faire une mutuelle injure. Je souscrivis à tout ce que proposait Célio, sans regarder en avant ni en arrière, et sans même prévoir que l'exécution d'un pareil contrat soulèverait peut-être do terribles difficultés. — Maintenant, me dit-il on me faisant entrer dans la cour du château , qui était vaste et superbe , il faut que je commence par te conduire chez notre marquis... Puis il ajouta en riant : car ce n'est pas sérieusement que tu as demandé, hier au soir, chez qui nous étions ici? — Si j'ai fait une sotte question , répondis-je, c'est de la meilleure foi du monde. J'étais trop bouleversé et trop enivré de me retrouver au milieu do vous pour m'inquiéter d'autre chose, et je no me suis pas même tourmenté, en venant ici, de l'idée que je pourrais être indiscret ou mal venu à me présenter chez un personnage que je ne connais pas. A la vie que vous menez chez lui, je no m'attendais même pas à lo voir aujourd'hui. Sous quel Digitized by GoogI

sente un peu mortifié de trouver en toi mon égal pour la franchise et la résolution. Je ne suis guère habitué à cela. Dans le monde où j'ai vécu jusqu'ici, presque tous les hommes sont perfides, insolents ou couards sur le terrain de la galanterie. Fais donc la cour à Cecilia; moi, je verrai venir. Nous ne nous engageons qu'à une chose : c'est à nous tenir l'un l'autre au courant du résultat de nos tentatives pour épargner à celui qui échouera un rôle ridicule. Puisque nous visons tous deux au mariage, à la chose la plus honnête et la plus officielle du monde, l'honneur de la dame n'exige pas que nous nous fassions mystère de son choix. Quant aux lâches petits moyens usités en pareil cas par les plus honnêtes gens, la délation, la calomnie, la raillerie, ou tout au moins la malveillance à l'égard d'un rival qu'on veut supplanter, je n'en fais pas mention dans notre traité. Ce serait nous faire une mutuelle injure.

Je souscrivis à tout ce que proposait Célio, sans regarder en avant ni en arrière, et sans même prévoir que l'exécution d'un pareil contrat soulèverait peut-être de terribles difficultés.

— Maintenant, me dit-il en me faisant entrer dans la cour du château, qui était vaste et superbe, il faut que je commence par te conduire chez notre marquis... Puis il ajouta en riant : car ce n'est pas sérieusement que tu as demandé, hier au soir, chez qui nous étions ici?

— Si j'ai fait une sotte question, répondis-je, c'est de la meilleure foi du monde. J'étais trop bouleversé et trop enivré de me retrouver au milieu de vous pour m'inquiéter d'autre chose, et je ne me suis pas même tourmenté, en venant ici, de l'idée que je pourrais être indiscret ou mal venu à me présenter chez un personnage que je ne connais pas. A la vie que vous menez chez lui, je ne

135 DES DÉSERTES. titre et sous quel prétexte vas-tu donc me présenter? — Oh ! mais tu es fort amusant, répondit Célio en me faisant monter l'escalier en spirale et garni de tapis d'une grande tour. Voilà une mystification que nous pourrions prolonger longtemps ; mais tu t'y jettes de trop bonne foi, et je no veux pas en abuser. En parlant ainsi', il ouvrit la double porte d'une salle ronde qui servait do cabinet de travail au marquis, et il cria très-haut : — Eh ! mon cher marquis de Balma, voici Adorno Salentini, qui persiste à vous prendre pour un mythe, et qui ne veut être désabusé que par vous-même. Le marquis , sortant du paravent qui enveloppait son bureau, vint à ma rencontre en me tendant les deux mains , et j'éclatai do rire en reconnaissant ma simplicité. « Les enfants pensaient, dit-il, que c'était un jeu do votre part ; mais, moi, je voyais bien que vous ne pouviez croire à l'identité du vieux malheureux Boccaferri devienne et du facétieux Lcporello de cette nuit avec le marquis de Balma. Cela s'explique en quatre mots ; j'ai eu des écarts de jeunesse. Au lieu de les réparer et de me ramener ainsi à la raison , mon père m'a banni et déshérité. !Mcs prénoms sont Pierre-Anselme Boccadiferro. Ce nom de Bouche de fer est dans ma famille le partage de tous les cadets, comme celui de Crisostomo, Bouche d'oi\ est celui de tous les aînés, .le pris pour tout titre mon nom do baptême en le modifiant un peu, et je vécus, comme vous savez, errant et malheureux dans toutes mes entreprises. Ce n'était ni le courage ni l'intelligence qui me manquaient pour me tirer d'affaire; mais j'étais un homme à illusions comme tous les hommes à idées. Je no tenais pas assez compte des obstacles. Tout s'écroulait sur moi , au moment où , plein de génie et de fierté, j'apportais la clé de voûte à mon édifice. Alors,

titre et sous quel prétexte vas-tu donc me présenter?

— Oh ! mais tu es fort amusant, répondit Célio en me faisant monter l'escalier en spirale et garni de tapis d'une grande tour. Voilà une mystification que nous pourrions prolonger longtemps ; mais tu t'y jettes de trop bonne foi, et je ne veux pas en abuser.

En parlant ainsi, il ouvrit la double porte d'une salle ronde qui servait de cabinet de travail au marquis, et il cria très-haut : — Eh ! mon cher marquis de Balma, voici Adorno Salentini, qui persiste à vous prendre pour un mythe, et qui ne veut être désabusé que par vous-même.

Le marquis, sortant du paravent qui enveloppait son bureau, vint à ma rencontre en me tendant les deux mains, et j'éclatai de rire en reconnaissant ma simplicité.

« *Les enfants* pensaient, dit-il, que c'était un jeu de votre part ; mais, moi, je voyais bien que vous ne pouviez croire à l'identité du vieux malheureux Boccaferri de Vienne et du facétieux Leporello de cette nuit avec le marquis de Balma. Cela s'explique en quatre mots : j'ai eu des écarts de jeunesse. Au lieu de les réparer et de me ramener ainsi à la raison, mon père m'a banni et déshérité. Mes prénoms sont Pierre-Anselme *Boccadiferro*. Ce nom de *Bouche de fer* est dans ma famille le partage de tous les cadets, comme celui de Crisostomo, *Bouche d'or*, est celui de tous les aînés. Je pris pour tout titre mon nom de baptême en le modifiant un peu, et je vécus, comme vous savez, errant et malheureux dans toutes mes entreprises. Ce n'était ni le courage ni l'intelligence qui me manquaient pour me tirer d'affaire; mais j'étais un homme à illusions comme tous les hommes à idées. Je ne tenais pas assez compte des obstacles. Tout s'écroulait sur moi, au moment où, plein de génie et de fierté, j'apportais la clé de voûte à mon édifice. Alors,

13« LE CHATEAU criblé de dettes, poursuivi, forcé de fuir, j’allais cacher ailleurs la honte et le désespoir de ma défaite ; mais , comme je ne suis pas homme à me décourager, je cherchais dans le vin une force factice, et quand un certain temps consacré à l’ivresse, à l’ivrognerie, si vous voulez, m’avait réchauffé le cœur et l’esprit, j’entreprenais autre chose. On m’a donc qualifié très-généreusement en mille endroits de canaille et à' abruti, sans se douter le moins du monde que je fusse par goût l’homme le plus sobre qui existât. Pour tomber dans cette disgrâce de l’opinion, il suffit de trois choses : être pauvre, avoir du chagrin, et rencontrer un de ses créanciers le jour où l’on sort du cabaret. « J’étais trop fier pour rien demander à mon frère aîné, après avoir essuyé son premier refus. Je fus assez généreux pour ne pas le faire rougir en reprenant mon nom et en parlant de lui ef de son avarice. J’oubliai môme avec un certain plaisir que j’étais un patricien pour m’affermir dans la vie d’artiste, pour laquelle j’étais né. Deux anges m’assistèrent sans cesse et me consolèrent de tout, la mère de Célio et ma fille. Honneur à ce sexe ! il vaut mieux que nous par le cœur. a J’étais à Vienne avec la Cécilia , il y a deux mois , lorsque je reçus une lettre qui me fit partir à l’heure même. J’avais conservé en secret des relations affectueuses avec un avocat de Briançon qui faisait les affaires de mon frère. Dans cette lettre , il me donnait avis de l’état désespéré où se trouvait mon aîné. 11 savait qu’il n’existait pas de titre qui pût me déshériter. Il m’appe» lait chez lui, où il me donna l’hospitalité jusqu’à la mort du marquis, laquelle eut lieu deux jours après sans qu’une parole d’affection et de souvenir pour moi sortît de ses lèvres. Il n’avait qu’une idée fixe, la peur de la mort. Ce qui adviendrait après lui ne l’occupait point. Digilized by Google

criblé de dettes, poursuivi, forcé de fuir, j'allais cacher ailleurs la honte et le désespoir de ma défaite ; mais, comme je ne suis pas homme à me décourager, je cherchais dans le vin une force factice, et quand un certain temps consacré à l'ivresse, à l'ivrognerie, si vous voulez, m'avait réchauffé le cœur et l'esprit, j'entreprenais autre chose. On m'a donc qualifié très-généreusement en mille endroits de *canaille* et d'*abruti*, sans se douter le moins du monde que je fusse par goût l'homme le plus sobre qui existât. Pour tomber dans cette disgrâce de l'opinion, il suffit de trois choses : être pauvre, avoir du chagrin, et rencontrer un de ses créanciers le jour où l'on sort du cabaret.

« J'étais trop fier pour rien demander à mon frère aîné, après avoir essuyé son premier refus. Je fus assez généreux pour ne pas le faire rougir en reprenant mon nom et en parlant de lui et de son avarice. J'oubliai même avec un certain plaisir que j'étais un patricien pour m'affermir dans la vie d'artiste, pour laquelle j'étais né. Deux anges m'assistèrent sans cesse et me consolèrent de tout, la mère de Célio et ma fille. Honneur à ce sexe ! il vaut mieux que nous par le cœur.

« J'étais à Vienne avec la Cécilia, il y a deux mois, lorsque je reçus une lettre qui me fit partir à l'heure même. J'avais conservé en secret des relations affectueuses avec un avocat de Briançon qui faisait les affaires de mon frère. Dans cette lettre, il me donnait avis de l'état désespéré où se trouvait mon aîné. Il savait qu'il n'existait pas de titre qui pût me déshériter. Il m'appelait chez lui, où il me donna l'hospitalité jusqu'à la mort du marquis, laquelle eut lieu deux jours après sans qu'une parole d'affection et de souvenir pour moi sortît de ses lèvres. Il n'avait qu'une idée fixe, la peur de la mort. Ce qui adviendrait après lui ne l'occupait point.

DES DÉSERTES. 137 « Dès que je me vis en possession de mon titre et de mes biens, grâce aux conseils de mon digne ami, l'avocat de Briançon, je me tins coi, je fis le mort; je ne révélai à personne ma nouvelle situation, et je restai enfermé, quasi caché dans mon château, sans faire savoir sous quel nom j'avais été connu ailleurs. Je continuerai à agir ainsi jusqu'à ce que j'aie payé toutes les dettes que j'ai contractées durant cinquante années de ma vie ; alors en même temps qu'on dira : « Cette vieille brute de Boccaferri est devenu marquis et quatre fois millionnaire, » on pourra dire aussi ; « Après tout , ce n'était pas un malhonnête homme ; car il n'a fait banqueroute à pei'sonne, pas même à ses amis. » « J'avoue que je n'avais jamais perdu l'espoir de recouvrer ma liberté et mon honneur en m'acquittant de la sorte. Je ne comptais pas sur l'héritage de mon frère. Il me haïssait tant, que j'aurais juré qu'il avait trouvé un moyen de me dépouiller après sa mort ; mais moi, toujours artiste et toujours poëte, je n'avais pas cessé de me flatter que le succès couronnerait enfin mes entreprises. Aussi je n'avais jamais fait une dette ni une banqueroute sans en consigner le chiffre et sans en conserver 1e détail et les circonstances. Dans les dernières années, comme j'étais de plus en plus malheureux, je buvais davantage et j'aurais bien pu perdre ou embrouiller toutes ces notes , si ma fille no les eût rangées et tenues avec soin. « Aussi maintenant sommes-nous à même de nous réhabiliter. Nous consacrons à ce travail , ma fille et moi, une heure tous les jours, avant le déjeuner. Tandis que notre avocat de Briançon vend une partie de nos immeubles et prépare la li(}uidation générale , nous tenons la correspondance au nom de Boceuferri, et, dans toutes les contrées où nous avons vécu, nous cherchons nos créanciers. Il y en a peu qui ne répondent à notre appel. Ceux s. Digilized by Google

« Dès que je me vis en possession de mon titre et de mes biens, grâce aux conseils de mon digne ami, l'avocat de Briançon, je me tins coi, je fis le mort ; je ne révélai à personne ma nouvelle situation, et je restai enfermé, quasi caché dans mon château, sans faire savoir sous quel nom j'avais été connu ailleurs. Je continuerai à agir ainsi jusqu'à ce que j'aie payé toutes les dettes que j'ai contractées durant cinquante années de ma vie ; alors en même temps qu'on dira : « Cette vieille brute de Boccaferri est devenu marquis et quatre fois millionnaire, » on pourra dire aussi : « Après tout, ce n'était pas un malhonnête homme ; car il n'a fait banqueroute à personne, pas même à ses amis. »

« J'avoue que je n'avais jamais perdu l'espoir de recouvrer ma liberté et mon honneur en m'acquittant de la sorte. Je ne comptais pas sur l'héritage de mon frère. Il me haïssait tant, que j'aurais juré qu'il avait trouvé un moyen de me dépouiller après sa mort ; mais moi, toujours artiste et toujours poëte, je n'avais pas cessé de me flatter que le succès couronnerait enfin mes entreprises. Aussi je n'avais jamais fait une dette ni une banqueroute sans en consigner le chiffre et sans en conserver le détail et les circonstances. Dans les dernières années, comme j'étais de plus en plus malheureux, je buvais davantage et j'aurais bien pu perdre ou embrouiller toutes ces notes, si ma fille ne les eût rangées et tenues avec soin.

« Aussi maintenant sommes-nous à même de nous réhabiliter. Nous consacrons à ce travail, ma fille et moi, une heure tous les jours, avant le déjeuner. Tandis que notre avocat de Briançon vend une partie de nos immeubles et prépare la liquidation générale, nous tenons la correspondance au nom de Boccaferri, et, dans toutes les contrées où nous avons vécu, nous cherchons nos créanciers. Il y en a peu qui ne répondent à notre appel. Ceux

138 lE CHATEAU qui m’ont obligé avec la pensée de le faire gratuitement sont remboursés aussi malgré eux. Dans un mois, je crois que nous aurons terminé ce fastidieux travail et que notre tâche sera accomplie. C’est alors seulement qu’on saura la vérité sur mon compte. Il nous restera encore une fortune très-considérable, et dont j’espère que nous ferons bon usage. Si j’écoutais mon penchant , je donnerais à pleines mains, sans trop savoir à qui ; mais j’ai trop fréquenté les paresseux et les débauchés, j’ai eu trop affaire aux escrocs do toute espèce pour ne pas savoir un peu distinguer., Je dois mon aide aux mauvaises têtes, mais non aux mauvais cœurs. « D’ailleurs, ma fille a pris la gouverne do ma fortune, et, pour ne plus faire de folies, je lui ai tout abandonné. Elle fera aussi des folies généreuses, mais elle n’en fera pas de sottes et de nuisibles. Tenez, ajouta-t-il en tirant deux ailes du paravent qui nous cachait la moitié do la table , voyez : voici la femme de cœur et de conscience entre toutes ! Rien no la rebute , et cette âme d’artiste sait s’astreindre au métier de teneur do livres pour sau ver l’honneur de son père ! » Nous vîmes la Cécilia penchée sur le bureau, écrivant, rangeant, cachetant et pliant avec rapidité, sans se laisser distraire par ce qu’elle entendait. Elle était pâle do fatigue, car cette double vie d’artiste et d’administrateur devait briser ce corps frêle et généreux; mais elle était calme et noble, comme une vraie châtelaine, dans sa robe do soie verte. Je m’aperçus qu’elle avait coupé tout de bon ses longs cheveux noirs. Elle avait fait gaiement ce sacrifice pour pouvoir jouer les rôles d’homme, et cette chevelure, bouclée sur le cou et autour du visage, lui donnait quelque chose d’un jeune apprenti artiste de la renaissance; elle avait trop do mélancolie dans l’habitude do la physionomie pour rappeler le page espiègle ou le seigneur Digitized by Google

qui m'ont obligé avec la pensée de le faire gratuitement sont remboursés aussi malgré eux. Dans un mois, je crois que nous aurons terminé ce fastidieux travail et que notre tâche sera accomplie. C'est alors seulement qu'on saura la vérité sur mon compte. Il nous restera encore une fortune très-considérable, et dont j'espère que nous ferons bon usage. Si j'écoutais mon penchant, je donnerais à pleines mains, sans trop savoir à qui ; mais j'ai trop fréquenté les paresseux et les débauchés, j'ai eu trop affaire aux escrocs de toute espèce pour ne pas savoir un peu distinguer. Je dois mon aide aux mauvaises têtes, mais non aux mauvais cœurs.

« D'ailleurs, ma fille a pris la gouverne de ma fortune, et, pour ne plus faire de folies, je lui ai tout abandonné. Elle fera aussi des folies généreuses, mais elle n'en fera pas de sottes et de nuisibles. Tenez, ajouta-t-il en tirant deux ailes du paravent qui nous cachait la moitié de la table, voyez : voici la femme de cœur et de conscience entre toutes ! Rien ne la rebute, et cette âme d'artiste sait s'astreindre au métier de teneur de livres pour sauver l'honneur de son père ! »

Nous vîmes la Cécilia penchée sur le bureau, écrivant, rangeant, cachetant et pliant avec rapidité, sans se laisser distraire par ce qu'elle entendait. Elle était pâle de fatigue, car cette double vie d'artiste et d'administrateur devait briser ce corps frêle et généreux ; mais elle était calme et noble, comme une vraie châtelaine, dans sa robe de soie verte. Je m'aperçus qu'elle avait coupé tout de bon ses longs cheveux noirs. Elle avait fait gaiement ce sacrifice pour pouvoir jouer les rôles d'homme, et cette chevelure, bouclée sur le cou et autour du visage, lui donnait quelque chose d'un jeune apprenti artiste de la renaissance ; elle avait trop de mélancolie dans l'habitude de la physionomie pour rappeler le page espiègle ou le seigneur

DES DÉSERTES. 139 enfant du manoir. L'intelligence et la fierté régnaient sur ce front pur, tandis que le regard modeste et doux semblait vouloir abdiquer tous les droits du génie et tous les '.'èves de la gloire. Elle sourit à Célio, me tendit la main, et referma le paravent pour achever sa besogne. « Vous voilà donc dans notre secret, reprit le marquis. Je ne puis le placer en de meilleures mains ; je n'ai pas voulu attendre un seul jour pour en faire part à Célio et aux autres enfants de la Floriani. J'ai dù tant à leur mère ! mais ce n'est pas avec de l'argent seulement que je puis m'acquitter envers celle qui ne m'a pas secouru seulement avec de l'argent: elle m'a aidé et soutenu avec son cœur, et mon cœur appartient à ce qui survit d'elle, à ces nobles et beaux enfants qui sont désormais les miens. La Floriani n'avait laissé qu'une fortune aisée. Entre quatre enfants , ce n'était pas un grand développement d'existence pour chacun. Puisque la Providence m'en fournit les moyens, je veux qu'ils aient les coudées plus franches dans la vio, et je les ai tout de suite appelés à moi pour qu'ils ne me quittent que le jour où ils seront assez forts pour se lancer sur la grande scène do la vie comme artistes; car c'est la plus haute des destinées, et, quelle que soit la partie que chacun d'eux choisira , ils auront étudié la synthèse de l'art dans tous ses détails auprès do moi. «Passez -moi celte vanité; elle est innocente de la part d'un homme qui n'a réussi à rien et qui n'a pas échoué à demi dans ses tentatives personnelles. Je crois qu'à force do réflexions et d'expériences je suis arrivé à tenir dans mes mains la source du beau et du vrai. Je no me fais point illusion ; je ne suis bon que pour le conseil. Je ne suis pas cependant un professeur de profession. J'ai la certitude qu'on ne fait rien avec rien, et que l'enDigitized by Coogle

enfant du manoir. L'intelligence et la fierté régnaient sur ce front pur, tandis que le regard modeste et doux semblait vouloir abdiquer tous les droits du génie et tous les rêves de la gloire.

Elle sourit à Célio, me tendit la main, et referma le paravent pour achever sa besogne.

« Vous voilà donc dans notre secret, reprit le marquis. Je ne puis le placer en de meilleures mains ; je n'ai pas voulu attendre un seul jour pour en faire part à Célio et aux autres enfants de la Floriani. J'ai dû tant à leur mère ! mais ce n'est pas avec de l'argent seulement que je puis m'acquitter envers celle qui ne m'a pas secouru seulement avec de l'argent ; elle m'a aidé et soutenu avec son cœur, et mon cœur appartient à ce qui survit d'elle, à ces nobles et beaux enfants qui sont désormais les miens. La Floriani n'avait laissé qu'une fortune aisée. Entre quatre enfants, ce n'était pas un grand développement d'existence pour chacun. Puisque la Providence m'en fournit les moyens, je veux qu'ils aient les coudées plus franches dans la vie, et je les ai tout de suite appelés à moi pour qu'ils ne me quittent que le jour où ils seront assez forts pour se lancer sur la grande scène de la vie comme artistes ; car c'est la plus haute des destinées, et, quelle que soit la partie que chacun d'eux choisira, ils auront étudié la synthèse de l'art dans tous ses détails auprès de moi.

« Passez-moi cette vanité ; elle est innocente de la part d'un homme qui n'a réussi à rien et qui n'a pas échoué à demi dans ses tentatives personnelles. Je crois qu'à force de réflexions et d'expériences je suis arrivé à tenir dans mes mains la source du beau et du vrai. Je ne me fais point illusion ; je ne suis bon que pour le conseil. Je ne suis pas cependant un *professeur* de *profession*. J'ai la certitude qu'on ne fait rien avec rien, et que l'en-

 seignement n’est utile qu’aux êtres richement doués par la nature. J’ai le bonheur de n’avoir ici que des élèves de génie, qui pourraient fort bien se passer de moi ; maisjb «ais que je leur abrégerai des lenteurs, que je les préservetai de certains écarts, et que j’adoucirai les supplices que intelligence leur prépare. Je manie déjà l’âme de Stella, je tâte plus délicatement Salvator et Béatrice, et, quant à Célio, qu’il réponde si je ne lui ai pas fait découvrir en lui-même des ressources qu’il ignorait. — Oui , c’est la vérité, dit Célio, tu m’as appris à me connaître. Tu m’as rendu l’orgueil en me guérissant do la vanité. Il me semble que, chaque jour, ta fdle et toi vous faites de moi un autre homme. Je me croyais envieux , brutal , vindicatif , impitoyable : j’allais devenir méchant parce que j’aspirais à l’être ; mais vous m’avez guéri de celte dangereuse folie, vous m’avez fait mettre la main sur mon propre cœur. Je ne l’eusse pas fait en vue de la morale, je l’ai fait en vue de l’art, et j’ai découvert que c’est do là (et en parlant ainsi Célio frappa sa poitrine) que doit sortir le talent. J’étais vivement ému ; j’écoutais Célio avec attendrissement; je regardais le marquis de Balma avec admiration. C’était un autre homme que celui que j’avais connu; ses traits même étaient changés. Était-ce là ce vieux ivrogne trébuchant dans les escaliers du théâtre, accostant les gens pour les assommer de ses théories vagues et prolixes, assaisonnées d’une insupportable odeur do rhum et de tabac? Je voyais en face de moi un homme bien conservé, droit, propre, d’une belle et noble figure, l’œil étincelant de génie , la barbe bien faite , la main blanche et soignée. Avec son linge magnifique et sa robe de chambre de velours doublée de martre, il me faisait l’effet d’un prince donnant audience à ses amis, ou, mieux que cela , de Voltaire à Ferney ; mais non , c’était mieux Digitized by Google

seignement n'est utile qu'aux êtres richement doués par la nature. J'ai le bonheur de n'avoir ici que des élèves de génie, qui pourraient fort bien se passer de moi ; mais je sais que je leur abrégerai des lenteurs, que je les préserverai de certains écarts, et que j'adoucirai les supplices que l'intelligence leur prépare. Je manie déjà l'âme de Stella, je tâte plus délicatement Salvator et Béatrice, et, quant à Célio, qu'il réponde si je ne lui ai pas fait découvrir en lui-même des ressources qu'il ignorait.

— Oui, c'est la vérité, dit Célio, tu m'as appris à me connaître. Tu m'as rendu l'orgueil en me guérissant de la vanité. Il me semble que, chaque jour, ta fille et toi vous faites de moi un autre homme. Je me croyais envieux, brutal, vindicatif, impitoyable : j'allais devenir méchant parce que j'aspirais à l'être ; mais vous m'avez guéri de cette dangereuse folie, vous m'avez fait mettre la main sur mon propre cœur. Je ne l'eusse pas fait en vue de la morale, je l'ai fait en vue de l'art, et j'ai découvert que c'est de là (et en parlant ainsi Célio frappa sa poitrine) que doit sortir le talent.

J'étais vivement ému ; j'écoutais Célio avec attendrissement ; je regardais le marquis de Balma avec admiration. C'était un autre homme que celui que j'avais connu ; ses traits même étaient changés. Était-ce là ce vieux ivrogne trébuchant dans les escaliers du théâtre, accostant les gens pour les assommer de ses théories vagues et prolixes, assaisonnées d'une insupportable odeur de rhum et de tabac? Je voyais en face de moi un homme bien conservé, droit, propre, d'une belle et noble figure, l'œil étincelant de génie, la barbe bien faite, la main blanche et soignée. Avec son linge magnifique et sa robe de chambre de velours doublée de martre, il me faisait l'effet d'un prince donnant audience à ses amis, ou, mieux que cela, de Voltaire à Ferney ; mais non, c'était mieux

DES DÉSERTES. 141 encore que Voltaire, car il avait le sourire paternel et le cœur plein de tendresse et de naïveté. Tant il est vrai que le bonheur est nécessaire à l'homme, que la misère dégrade l'artiste, et qu'il faut un miracle pour qu'il n'y perde pas la conscience de sa propre dignité ! — Maintenant, mes amis, nous dit le marquis de Balma, allez voir si les autres enfants sont prêts pour déjeuner; j'ai encore une lettre à terminer avec ma fille, et nous irons vous rejoindre. Vous me promettez maintenant, monsieur Salentini , de passer au moins quelques jours chez moi. J'acceptai avec joie; mais je ne fus pas plus tôt sorti de son cabinet que je fis un douloureux retour sur moimême. — Je crois que je suis fou tout de bon depuis que j'ai mis les pieds ici, dis-je à Célio en l'arrêtant dans une galerie ornée de portraits de famille. Tout le temps que le marquis me racontait son histoire et m'expliquait sa position, je ne songeais qu'à me réjouir do voir la fortune récompenser son mérite et celui de sa fille. Je ne pensais pas que ce changement dans leur existence me portait un coup terrible et sans remède. — Gomment cela? dit Célio d'un air étonné. — Tu me le demandes, répondis-je. Tu ne vois pas que j'aimais la Boccaferri, cette pauvre cantatrice à trois ou quatre mille francs d'appointements par saison, et qu'il m'était bien permis, à moi qui gagne beaucoup plus, de songer à en faire ma femme , tandis que maintenant je ne pourrais aspirer à la main de mademoiselle de Balma, héritière de plusieurs millions, sans être ridicule en réalité et en apparence méprisable? — Je serais donc méprisable, moi, d'y aspirer aussi? dit Célio en haussant les épaules. — Non, lui répondis-je après un instant de réflexion. Bien que tu ne sois pas plus riche que moi, je pense, ta mère a tant fait pour le pauvre Boccaferri , que le riche Digilized by Google

encore que Voltaire, car il avait le sourire paternel et le cœur plein de tendresse et de naïveté. Tant il est vrai que le bonheur est nécessaire à l'homme, que la misère dégrade l'artiste, et qu'il faut un miracle pour qu'il n'y perde pas la conscience de sa propre dignité!

— Maintenant, mes amis, nous dit le marquis de Balma, allez voir si les autres enfants sont prêts pour déjeuner; j'ai encore une lettre à terminer avec ma fille, et nous irons vous rejoindre. Vous me promettez maintenant, monsieur Salentini, de passer au moins quelques jours chez moi.

J'acceptai avec joie; mais je ne fus pas plus tôt sorti de son cabinet que je fis un douloureux retour sur moi-même. — Je crois que je suis fou tout de bon depuis que j'ai mis les pieds ici, dis-je à Célio en l'arrêtant dans une galerie ornée de portraits de famille. Tout le temps que le marquis me racontait son histoire et m'expliquait sa position, je ne songeais qu'à me réjouir de voir la fortune récompenser son mérite et celui de sa fille. Je ne pensais pas que ce changement dans leur existence me portait un coup terrible et sans remède.

— Comment cela? dit Célio d'un air étonné.

— Tu me le demandes, répondis-je. Tu ne vois pas que j'aimais la Boccaferri, cette pauvre cantatrice à trois ou quatre mille francs d'appointements par saison, et qu'il m'était bien permis, à moi qui gagne beaucoup plus, de songer à en faire ma femme, tandis que maintenant je ne pourrais aspirer à la main de mademoiselle de Balma, héritière de plusieurs millions, sans être ridicule en réalité et en apparence méprisable?

— Je serais donc méprisable, moi, d'y aspirer aussi? dit Célio en haussant les épaules.

— Non, lui répondis-je après un instant de réflexion. Bien que tu ne sois pas plus riche que moi, je pense, ta

LE CHATEAU 14SI Balma peut et doit se considérer toujours comme ton obligé. Et puis le nom do ta mère est une gloire; Cécilia a voué un culte à ce grand nom. Tu as donc mille raisons pour te présenter sans honte et sans crainte. ÎMoi, si je surmontais l'une, je n'en ressentirais pas moins l'autre; ainsi, mon ami, plains-moi beaucoup, consolemoi un peu , et ne me regarde plus comme ton rival. Je resterai encore un jour ici pour prouver mon estime, mon respect et mon dévouement ; mais je partirai demain et je tâcherai do guérir. Le sentiment de ma fierté et la conscience do mon devoir m'y aideront. GarÜe-moi le secret sur les confidences que je t'ai faites, et que mademoiselle de Balma ne sache jamais que j'ai élevé mes prétentions jusqu'à elle, XIII. TELLA. Célio allait me répondre lorsque Béatrice, accourant du fond de la galerie, vint se jeter à son cou et folâtrer autour de nous en me demandant avec malice si j'avais été présenté à M. le marquis. Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes Stella et Benjamin, qui m'accablèrent de^ mômes questions ; la cloche du déjeuner sonna à grand bruit, et la belle Hécate, qui était fort nerveuse, accompagnâ d'un long hurlement ce signal du déjeuner. Le marquis et sa fille vinrent les derniers , sereins et bienveillants comme des gens qui viennent do faire leur devoir. Je vis là combien Cécilia était adorée des jeunes filles et quel respect elle inspirait à toute la famille. Je ne pouvais m'empôcher do la contempler, et môme, quand je ne la regardais ou no l'écoutais pas, je voyais tous ses mouvements, j'entendais toutes scs paroles. Elle agissait Digilized by Google

Balma peut et doit se considérer toujours comme ton obligé. Et puis le nom de ta mère est une gloire; Cécilia a voué un culte à ce grand nom. Tu as donc mille raisons pour te présenter sans honte et sans crainte. Moi, si je surmontais l'une, je n'en ressentirais pas moins l'autre; ainsi, mon ami, plains-moi beaucoup, console-moi un peu, et ne me regarde plus comme ton rival. Je resterai encore un jour ici pour prouver mon estime, mon respect et mon dévouement; mais je partirai demain et je tâcherai de guérir. Le sentiment de ma fierté et la conscience de mon devoir m'y aideront. Garde-moi le secret sur les confidences que je t'ai faites, et que mademoiselle de Balma ne sache jamais que j'ai élevé mes prétentions jusqu'à elle.

## XIII.

### TELLA.

Célio allait me répondre lorsque Beatrice, accourant du fond de la galerie, vint se jeter à son cou et folâtrer autour de nous en me demandant avec malice si j'avais été présenté à *M. le marquis*. Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes Stella et Benjamin, qui m'accablèrent des mêmes questions; la cloche du déjeuner sonna à grand bruit, et la belle Hécate, qui était fort nerveuse, accompagna d'un long hurlement ce signal du déjeuner. Le marquis et sa fille vinrent les derniers, sereins et bienveillants comme des gens qui viennent de faire leur devoir. Je vis là combien Cécilia était adorée des jeunes filles et quel respect elle inspirait à toute la famille. Je ne pouvais m'empêcher de la contempler, et même, quand je ne la regardais ou ne l'écoutais pas, je voyais tous ses

 et parlait peu cependant ; mais elle était attentive à tout ce qui pouvait être utile ou agréable à ses amis. On eût dit qu'eüe avait eu toute sa vie deux cent mille livres de rentes, tant elle était aisée et tranquille dans son opu« lence, et l'on voyait qu'elle ne jouissait de rien pour ellemême, tant elle restait dévouée au moindre besoin , au moindre désir des autres. On ne parla point de comédie pendant le déjeuner. Pas un mot ne fut dit devant les domestiques qui pût leur faire soupçonner quelque chose à cet égard. Ce n'est pas que de temps en temps Béatrice, qui n'avait autre chose en tête, n'essayât de parler de la précédente et de la prochaine soirée ; mais Stella, qui était toujours à ses côtés et qui s'était habituée à être pour elle comme une jeune mère, la tenait en bride. Quand le repas fut terminé, le marquis prit le bras de sa fille et sortit. — Ils vont, pendant deux heures, s'occuper d'un autre genre d'affaires, me dit Célio. Ils donnent cette partie de la journée aux besoins des gens qui les environnent; ils écoutent les demandes des pauvres, les réclamations des fermiers, les invitations de la commune. Ils voient le curé ou l'adjoint ; ils ordonnent dos travaux, ils donnent même des consultations à des malades ; enfin, ils font leurs devoirs de châtelains avec autant do conscience et de régularité quo possible. Stella et Béatrice sont chargées de veiller, à l'intérieur, sur le détail do la maison ; moi, ordinairement, je lis ou fais de la musique, et, depuis que mon frère est ici , je lui donne des leçons ; mais , pour aujourd'hui, il ira s'exercer tout seul au billard. Je veux causer avec vous. 11 m'emmena dans le jardin, et là, me serrant la main avec effusion : — Ta tristesse me fait mal, dit-il, et je ne saurais la voir plus longtemps. Écoute, mon ami, j'ai eu un mauvais mouvoment quand tu m'as dit , il y a une Digitized by Google

et parlait peu cependant ; mais elle était attentive à tout ce qui pouvait être utile ou agréable à ses amis. On eût dit qu'elle avait eu toute sa vie deux cent mille livres de rentes, tant elle était aisée et tranquille dans son opulence, et l'on voyait qu'elle ne jouissait de rien pour elle-même, tant elle restait dévouée au moindre besoin, au moindre désir des autres.

On ne parla point de comédie pendant le déjeuner. Pas un mot ne fut dit devant les domestiques qui pût leur faire soupçonner quelque chose à cet égard. Ce n'est pas que de temps en temps Béatrice, qui n'avait autre chose en tête, n'essayât de parler de la précédente et de la prochaine soirée ; mais Stella, qui était toujours à ses côtés et qui s'était habituée à être pour elle comme une jeune mère, la tenait en bride. Quand le repas fut terminé, le marquis prit le bras de sa fille et sortit.

— Ils vont, pendant deux heures, s'occuper d'un autre genre d'affaires, me dit Célio. Ils donnent cette partie de la journée aux besoins des gens qui les environnent ; ils écoutent les demandes des pauvres, les réclamations des fermiers, les invitations de la commune. Ils voient le curé ou l'adjoint ; ils ordonnent des travaux, ils donnent même des consultations à des malades ; enfin, ils font leurs devoirs de châtelains avec autant de conscience et de régularité que possible. Stella et Béatrice sont chargées de veiller, à l'intérieur, sur le détail de la maison ; moi, ordinairement, je lis ou fais de la musique, et, depuis que mon frère est ici, je lui donne des leçons ; mais, pour aujourd'hui, il ira s'exercer tout seul au billard. Je veux causer avec vous.

Il m'emmena dans le jardin, et là, me serrant la main avec effusion : — Ta tristesse me fait mal, dit-il, et je ne saurais la voir plus longtemps. Écoute, mon ami, j'ai eu

u« LE CUATEAV heure , que tu renonçais à Cécilia par délicatesse. 3’ai failli te dire que c’était ton devoir et t’encourager à partir ; je no l’ai pas fait; mais, quand même je l’aurais fait, je me rétracterais à cette heure. Tu te montres trop scrupuleux, ou tu ne connais pas encore Cécilia et son père, ils n’ont pas cessé d’être artistes, je crois même qu’ils le sont plus que jamais depuis qu’ils sont devenus seigneurs. L’alliance d’un talent tel que le tien ne peut donc jamais leur sembler au-dessous do leur condition. Quant à te soupçonner coupable d’ambition et de cupidité, cela est impossible, car ils savent qu’il y a deux mois tu étais amoureux de la pauvre cantatrice à trois mille francs par saison, et que tu aspirais sérieusement à l’épouser, même sans rougir du vieux ivrogne. — Ils le savent 1 Tu l’as dit, Célio? — Je le leur ai dit le jour même où j’en ai reçu de toi la confidence, et ils en avaient été fort touchés. — Mais ils avaient refusé parce que, ce jour-là même, ils recevaient la nouvelle de leur héritage ? — Non ; même en recevant cette nouvelle ils n’avaient pas refusé. Ils avaient dit ; Noiis verrons! Depuis, quoique je me sentisse ému moi-même, j’ai eu le courage de tenir la parole que je t’avais presque donnée : j’ai reparlé de toi. — Et qo'a-t-elle dit? — Elle a dit ; a Je suis si reconnaissante de ses bonnes intentions pour moi dans un temps où j’étais pauvre et obscure, que, si j’étais décidée à me marier, je chercherais l’occasion de le voir et de le connaître davantage. » Et puis nous avons été à Turin secrètement ces jours-ci, comme je te l’ai dit, pour les affaires de son père, et pour ramener en même temps notre Benjamin. Là, j’ai étudié avec un peu d’inquiétude l’effet que produisait sur elle le bruit de tçs amours avec la duchesse. Elle a été triste Digitized by Google

heure, que tu renonçais à Cécilia par délicatesse. J'ai failli te dire que c'était ton devoir et t'encourager à partir : je ne l'ai pas fait; mais, quand même je l'aurais fait, je me rétracterais à cette heure. Tu te montres trop scrupuleux, ou tu ne connais pas encore Cécilia et son père. Ils n'ont pas cessé d'être artistes, je crois même qu'ils le sont plus que jamais depuis qu'ils sont devenus seigneurs. L'alliance d'un talent tel que le tien ne peut donc jamais leur sembler au-dessous de leur condition. Quant à te soupçonner coupable d'ambition et de cupidité, cela est impossible, car ils savent qu'il y a deux mois tu étais amoureux de la pauvre cantatrice à trois mille francs par saison, et que tu aspirais sérieusement à l'épouser, même sans rougir du vieux ivrogne.

— Ils le savent! Tu l'as dit, Célio?

— Je le leur ai dit le jour même où j'en ai reçu de toi la confidence, et ils en avaient été fort touchés.

— Mais ils avaient refusé parce que, ce jour-là même, ils recevaient la nouvelle de leur héritage?

— Non; même en recevant cette nouvelle ils n'avaient pas refusé. Ils avaient dit : *Nous verrons!* Depuis, quoique je me sentisse ému moi-même, j'ai eu le courage de tenir la parole que je t'avais presque donnée : j'ai reparlé de toi.

— Et qu'a-t-*elle* dit?

— Elle a dit : « Je suis si reconnaissante de ses bonnes intentions pour moi dans un temps où j'étais pauvre et obscure, que, si j'étais décidée à me marier, je chercherais l'occasion de le voir et de le connaître davantage. » Et puis nous avons été à Turin secrètement ces jours-ci, comme je te l'ai dit, pour les affaires de son père, et pour ramener en même temps notre Benjamin. Là, j'ai étudié avec un peu d'inquiétude l'effet que produisait sur elle le bruit de tes amours avec la duchesse. Elle a été triste

DES DÉSERTES. 145 on instant, cela est certain. Tu vois , ami , je ne te cache rien. Je lui ai offert d'aller te voir pour t'amener en secret à notre hôtel. J'avais du dépit, elle l'a vu, et elle a refusé, parce qu'elle est bonne pour moi comme un ange, comme une mère ; mais elle souffrait, et quand, la nuit suivante, nous avons passé à pied devant ta porte pour aller chercher notre voiture, que nous ne voulions pas faire venir devant l'hôtel, nous avons vu ton voiturin, nous avons reconnu Volabù. Nous l'avons évité, nous ne voulions pas être vus; mais Cécilia a eu une inspiration de femme. Elle a dit à Benjamin (que cet homme n'avait jamais vu) de s'approcher de lui, et de lui demander s: son voiturin était disponible pour Milan. — Je vais à Milan, en effet, répondit-il, mais je ne puis prendre personne.— Qui donc conduisez-vous? dit l'enfant; ne pourrais-je m'arranger avec votre voyageur pour aller avec lui? — Non, c'est un peintre. Il voyage seul. — Comment s'appelle-t-il ? peut-être que je le connais ? — Ce voiturin a dit ton nom ; c'est tout ce que nous voulions savoir. On nous avait dit que la duchesse était retournée à Milan. Cécilia pâlit, sous prétexte qu'elle avait froid; puis, comme j'en faisais l'observation à demi-voix, elleso mil à sourire avec cet air de souveraine mansuétude qui lui est propre. Elle approcha de ta fenêtre en me disant : — Tu vas voir que je vais lui adresser un adieu bien amical et par conséquent bien désintéressé. C'est alors qu'elle chanta ce maudit Vedrai carino qui t'a arraché aux griffes de Satan. Allons, il y'a dans tout cela une fatalité ! Je crois qu'elle t'aime, bien que ce soit fort difficile à constater chez une personne toujours maîtresse d'elle-même, et si habituée à l'abnégation qu'on peut à peine deviner si elle souffre en se sacrifiant. A l'heure qu'il est, elle ne sait plus rien de toi, et je confesse que je n'ai pas eu le courage de lui dire que tu as renoncé à

U6 LE CHATEAU la duchesse et que tu lui dois ton salut. Jo me suis engagé à ne pas te nuire; mais ce serait pousser l'héroïsme au delà de mes facultés que d'aller faire la cour pour toi. Seulement je te devais la vérité, la voilà tout entière. Reste donc ou parle ; attends et espère, ou agis et éclaire':oi. De toute façon, tu es dans ton droit, et personne ne peut te supposer amoureux des millions, puisque, ce matin encore, tu ne voulais pas comprendre que le marquis de Raima était le père Boccaferri. — Bon et grand Célio, m'écriai-je, comment te remercier ! Je ne sais plus que faire. Il me semble que tu aimes Cécilia autant que moi , et que tu es plus digne d'elle. Non, je ne puis lui parler. Je veux qu'elle ait le temps de te connaître et de t'apprécier sous la face nouvelle que ton caractère a prise depuis quelque temps. Il faut qu'elle nous examine , qu'elle nous compare et qu'elle juge. Il m'a semblé parfois qu'elle t'aimait, et peut-être que c'est toi qu'elle aime ! Pourquoi nous hâter de savoir notre sort? Qui sait si, à l'heure qu'il est, elle-même n'est pas indécise? Attendons. — Oui, c'est vrai, dit Célio, nous risquons d'être refusés tous les deux si nous brusquons sa sympathie. Moi, je suis fort gêné aussi, car je n'étais pas amoureux d'elle à Vienne , et l'idée de l'être ne m'est venue que quand /ai vu ton amour. J'ai un peu peur à présent qu'elle ne me croie influencé par ses millions, car je suis plus exposé que toi à mériter ce soupçon. Je n'ai pas fait mes preuves à temps comme tu les as faites. D'un autre côté , l'adoration qu'elle avait pour ma mère, et qui domine encore toutes ses pensées , est de force et de nature à lui faire .-sacrifier son amour pour toi dans la crainte de me rendre malheureux. Elle est ainsi faite, cette femme excellente; mais je ne jouirai pas de son sacriûce. — Ce sacriQce, repris-je, serait prompt et facile au»
Digilized by Google

la duchesse et que tu lui dois ton salut. Je me suis engagé à ne pas te nuire; mais ce serait pousser l'héroïsme au delà de mes facultés que d'aller faire la cour pour toi. Seulement je te devais la vérité, la voilà tout entière. Reste donc ou parle; attends et espère, ou agis et éclaire-toi. De toute façon, tu es dans ton droit, et personne ne peut te supposer amoureux des millions, puisque, ce matin encore, tu ne voulais pas comprendre que le marquis de Balma était le père Boccaferri.

— Bon et grand Célio, m'écriai-je, comment te remercier! Je ne sais plus que faire. Il me semble que tu aimes Cécilia autant que moi, et que tu es plus digne d'elle. Non, je ne puis lui parler. Je veux qu'elle ait le temps de te connaître et de t'apprécier sous la face nouvelle que ton caractère a prise depuis quelque temps. Il faut qu'elle nous examine, qu'elle nous compare et qu'elle juge. Il m'a semblé parfois qu'elle t'aimait, et peut-être que c'est toi qu'elle aime! Pourquoi nous hâter de savoir notre sort? Qui sait si, à l'heure qu'il est, elle-même n'est pas indécise? Attendons.

— Oui, c'est vrai, dit Célio, nous risquons d'être refusés tous les deux si nous brusquons sa sympathie. Moi, je suis fort gêné aussi, car je n'étais pas amoureux d'elle à Vienne, et l'idée de l'être ne m'est venue que quand j'ai vu ton amour. J'ai un peu peur à présent qu'elle ne me croie influencé par ses millions, car je suis plus exposé que toi à mériter ce soupçon. Je n'ai pas fait mes preuves à temps comme tu les as faites. D'un autre côté, l'adoration qu'elle avait pour ma mère, et qui domine encore toutes ses pensées, est de force et de nature à lui faire sacrifier son amour pour toi dans la crainte de me rendre malheureux. Elle est ainsi faite, cette femme excellente; mais je ne jouirai pas de son sacrifice.

— Ce sacrifice, repris-je, serait prompt et facile au-

DES DESERTES. U7 jourd’hui, Si elle m’aime , ce ne peut être encore au poin' de devenir égoïste. Dans mon intérêt, comme dans 1“ t\en , je demande l’aide et le conseil du temps. — C’est bien dit, répliqua Célio ; ajournons. Eh ! tiens , prenons une résolution : c’est de ne nous déclarer ni l’un ni l’autre avant de nous être consultés encore ; jusque-là, nous n’en reparlerons plus ensemble , car cela me fait un peu de mal. — Et à moi aussi. Je souscris à cet accord; mais nous ne nous interdisons pas l’un à l’autre de chercher à lu: plaire. — Non , certes , dit-il. Il se mit à fredonner la romance de don Juan; puis peu à peu il arriva à la chanter, à l’étudier tout en marchant à mon côté , et à frapper la terre de son pied avec impatience dans les endroits où il était mécontent de sa voix et de son accent. — Je ne suis pas don Juan , s’écria-t-il en s’interrompant , et c’est pourtant dans ma voix et dans ma destinée de l’être sur les planches. Que diable 1 je ne suis pas un ténor, je ne peux pas être un amoureux tendre ; je ne peux pas chanter Il mio tesoro intanto et faire la cadence du Rumini... Il faut que je sois un scélérat puissant ou un honnête homme qui fait fiasco! Va pour la puissance 1... Après tout , ajouta-t-il en passant la main sur son front , qui .sait si j’aime? Voyons! Il chanta Quando del vino, et il le chanta supérieurement. — Non 1 non 1 s’écria-t-il satisfait de lui-même, je ne suis pas fait pour aimer I Cécilia n’est pas ma mère. D peut lui arriver d’aimer demain quelqu’un plus que moi , toi , par exemple ! Fi donc ! moi , amoureux d’une femme qui ne m’aimeraif, point ! j’en mourrais de rage 1 Je ne t’en voudrais pas, à toi, Salentini; mais elle? je la jetterais du haut de son château sur le pavé pour lui faire voir le cas que je fais de sa personne et de sa fortune '. Digitized by Google

jourd'hui, Si elle m'aime, ce ne peut être encore au point de devenir égoïste. Dans mon intérêt, comme dans le tien, je demande l'aide et le conseil du temps.

— C'est bien dit, répliqua Célio; ajournons. Eh ! tiens, prenons une résolution : c'est de ne nous déclarer ni l'un ni l'autre avant de nous être consultés encore; jusque-là, nous n'en reparlerons plus ensemble, car cela me fait un peu de mal.

— Et à moi aussi. Je souscris à cet accord; mais nous ne nous interdisons pas l'un à l'autre de chercher à lui plaire.

— Non, certes, dit-il. Il se mit à fredonner la romance de don Juan; puis peu à peu il arriva à la chanter, à l'étudier tout en marchant à mon côté, et à frapper la terre de son pied avec impatience dans les endroits où il était mécontent de sa voix et de son accent. — Je ne suis pas don Juan, s'écria-t-il en s'interrompant, et c'est pourtant dans ma voix et dans ma destinée de l'être sur les planches. Que diable ! je ne suis pas un ténor, je ne peux pas être un amoureux tendre; je ne peux pas chanter *Il mio tesoro intanto* et faire la cadence du Rumini... Il faut que je sois un scélérat puissant ou un honnête homme qui fait *fiasco !* Va pour la puissance !... Après tout, ajouta-t-il en passant la main sur son front, qui sait si j'aime? Voyons ! Il chanta *Quando del vino*, et il le chanta supérieurement. — Non ! non ! s'écria-t-il satisfait de lui-même, je ne suis pas fait pour aimer ! Cécilia n'est pas ma mère. Il peut lui arriver d'aimer demain quelqu'un plus que moi, toi, par exemple ! Fi donc ! moi, amoureux d'une femme qui ne m'aimerait point ! j'en mourrais de rage ! Je ne t'en voudrais pas, à toi, Salentini; mais elle? je la jetterais du haut de son château sur le pavé pour lui faire voir le cas que je fais

148 LE CHATEAU Je fus effrayé de l’expression de sa figure. Le Gélio que j’avais connu à Vienne reparaissait tout entier et me jetait dans une stupéfaction douloureuse. Il s’en aperçut, sourit, et me dit : — Je crois que je redeviens méchant ) Allons rejoindre la famillle, cela se dissipera. Parfois me.^ nerfs me jouent encore de mauvais tours. Tiens, j’ai froid . Allons-nous-en. Il prit mon bras et rentra en courant. A deux heures, toute la famille se réunit dans le grand salon. Le marquis donna, comme de coutume, à ses gens, l’ordre qu’on ne le dérangeât plus jusqu’au dîner, à moins d’un motif important , et que , daqs ce cas , on sonnât la cloche du château pour l’avertir. Puis il demanda aux jeunes filles si elles avaient pris l’air et surveillé la maison ; à Benjamin , s’il avait travaillé , et , quand chacun lui eut rendu compte de l’emploi de sa matinée : — C’est bien , dit-il ; la première condition de la liberté et de la santé morale et intellectuelle, c’est l'ordre dans l’arrangement de la vie; mais, hélas ! pour avoir de l’ordre, il faut être riche. Les malheureux sont forcés de ne jamais savoir ce qu’ils feront dans une heure ! A présent , mes chers enfants , vive la joie ! La journée d’affaires et de soucis est terminée ; la soirée de plaisir et d’art commence. Suivez-moi. Il tira de sa poche une grande clé, et l’éleva en l’air, aux rires et aux acclamations des enfants. Puis , nous nous dirigeâmes avec lui vers l’aile du château où était situé le théâtre. On ouvrit la porte ivoire , comme l’appelait le marquis , et on entra dans le sanctuaire des songes, après s’y être enfermés et barricadés d’importance. Le premier soin fut de ranger le théâtre , d’y remettra de l’ordre et de la propreté , de réunir , de secouer et d’étiqueter les costumes abandonnés à la hâte , la nuit précédente , sur des fauteuils. Les hommes balayaient , Digitized by Google

Je fus effrayé de l'expression de sa figure. Le Célio que j'avais connu à Vienne reparaissait tout entier et me jetait dans une stupéfaction douloureuse. Il s'en aperçut, sourit, et me dit : — Je crois que je redeviens méchant ! Allons rejoindre la famillle, cela se dissipera. Parfois mes nerfs me jouent encore de mauvais tours. Tiens, j'ai froid ! Allons-nous-en. Il prit mon bras et rentra en courant.

A deux heures, toute la famille se réunit dans le grand salon. Le marquis donna, comme de coutume, à ses gens, l'ordre qu'on ne le dérangeât plus jusqu'au dîner, à moins d'un motif important, et que, dans ce cas, on sonnât la cloche du château pour l'avertir. Puis il demanda aux jeunes filles si elles avaient pris l'air et surveillé la maison ; à Benjamin, s'il avait travaillé, et, quand chacun lui eut rendu compte de l'emploi de sa matinée : — C'est bien, dit-il ; la première condition de la liberté et de la santé morale et intellectuelle, c'est l'ordre dans l'arrangement de la vie ; mais, hélas ! pour avoir de l'ordre, il faut être riche. Les malheureux sont forcés de ne jamais savoir ce qu'ils feront dans une heure ! A présent, mes chers enfants, vive la joie ! La journée d'affaires et de soucis est terminée ; la soirée de plaisir et d'art commence. Suivez-moi.

Il tira de sa poche une grande clé, et l'éleva en l'air, aux rires et aux acclamations des enfants. Puis, nous nous dirigeâmes avec lui vers l'aile du château où était situé le théâtre. On ouvrit la *porte d'ivoire*, comme l'appelait le marquis, et on entra dans le sanctuaire des songes, après s'y être enfermés et barricadés d'importance.

Le premier soin fut de ranger le théâtre, d'y remettre de l'ordre et de la propreté, de réunir, de secouer et d'étiqueter les costumes abandonnés à la hâte, la nuit

DES DÉSERTES. U9 époussetaient, donnaient de l'air, raccommodaient les accrocs faits au décor , huilaient les ferrures , etc. Les femmes s'occupaient des habits; tout cela se fit avec une exactitude et une rapidité prodigieuses, tant chacun de nous y mit d'ardeur et de gaieté. Quand ce fut fait, le marquis réunit sa couvée autour de la grande table qui occupait le milieu du parterre , et l'on tint conseil. On remit les manuscrits de Don Juan à l'étude; on y fit rentrer des personnages et des scènes éliminés la veille; on se consulta encore sur la distribution des rôles. Célio re> vint à celui de don Juan, il demanda que certaines scènes fussent chantées. Béatrice et son jeune frère demandèrent à improviser un pas de danse dans le bal du troisième acte. Tout fut accordé. On se permettait d'essayer de tout; mais, à mesure qu'on décidait quelque chose, on le consignait sur le manuscrit, afin que l'ordre de la représentation ne fût pas troublé. Ensuite Célio envoya Stella lui chercher diverses perruques à longs cheveux. Il voulait assombrir un peu son caractère et sa physionomie. Il essaya une chevelure noire. — Tu as tort de le faire brun , si tu veux être méchant , lui dit Boccaferri ( qui reprenait son ancien nom derrière la porte d'ivoire). C'est un usage classique de faire les traîtres noirs et à tous crins , mais c'est un mensonge banal. Les hommes pâles de visage et noirs de barbe sont presque toujours doux et faibles. Le vrai tigre est fauve et soyeux. — Va pour la peau du lion, dit Célio en prenant sa perruque de la veille , mais ces nœuds rouges m'ennuient; œla sent le tyran de mélodrame. Mesdemoiselles , faitesmoi une quantité de canons couleur de feu. C'était le type du roué au temps de Molière. — En ce cas, rends-nous ton nœud cerise, ton beau nœud d'épée : dit Stella» Digilized by Google

époussetaient, donnaient de l'air, raccommodaient les accrocs faits au décor, huilaient les ferrures, etc. Les femmes s'occupaient des habits; tout cela se fit avec une exactitude et une rapidité prodigieuses, tant chacun de nous y mit d'ardeur et de gaieté. Quand ce fut fait, le marquis réunit sa couvée autour de la grande table qui occupait le milieu du parterre, et l'on tint conseil. On remit les manuscrits de *Don Juan* à l'étude; on y fit rentrer des personnages et des scènes éliminés la veille; on se consulta encore sur la distribution des rôles. Célio revint à celui de don Juan, il demanda que certaines scènes fussent chantées. Béatrice et son jeune frère demandèrent à improviser un pas de danse dans le bal du troisième acte. Tout fut accordé. On se permettait d'essayer de tout; mais, à mesure qu'on décidait quelque chose, on le consignait sur le manuscrit, afin que l'ordre de la représentation ne fût pas troublé.

Ensuite Célio envoya Stella lui chercher diverses perruques à longs cheveux. Il voulait assombrir un peu son caractère et sa physionomie. Il essaya une chevelure noire. — Tu as tort de te faire brun, si tu veux être méchant, lui dit Boccaferri (qui reprenait son ancien nom derrière la *porte d'ivoire*). C'est un usage classique de faire les traîtres noirs et à tous crins, mais c'est un mensonge banal. Les hommes pâles de visage et noirs de barbe sont presque toujours doux et faibles. Le vrai tigre est fauve et soyeux.

— Va pour la peau du lion, dit Célio en prenant sa perruque de la veille, mais ces nœuds rouges m'ennuient; cela sent le tyran de mélodrame. Mesdemoiselles, faites-moi une quantité de canons couleur de feu. C'était le type du roué au temps de Molière.

— En ce cas, rends-nous ton nœud cerise, ton *beau*

 — Qu’ea veux-tu faire? — Je veux le conserver pour modèle , dit-elle en souriant avec malice, car c’est toi qui l’as fait, et toi seul au monde sais faire les nœuds. Tu y mets le temps, mais quelle perfection ! N’est-co pas? ajouta-t-elle en s’adressant à moi et en me montrant ce même nœud cerise que j’avais ramassé la veille , comment le trouvez-vous? Le ton dont elle me fit cette question et la manière dont elle agita ce ruban devant mon visage me troublaient un peu. Il me sembla qu’elle désirait me voir m’en emparer, et je fus assez vertueux pour ne pas le faire. La Boccaferri me regardait. Je vis rougir la belle Stella ; elle laissa tomber le nœud et marcha dessus, comme par mégarde , tout en feignant de rire d’autre chose. Célio était brusque et impérieux avec ses sœurs, quoiqu’il les adorât au fond de l’âme , et qu’il eût pour elles mille tendres sollicitudes. 11 avait vu aussi ce singulier petit épisode. — Allons donc , paresseuses 1 cria-t-il à Stella et à Béatrice , allez me chercher trente aunes de rubans couleur de feu 1 J’attends ! — Et quand elles furent entrées dans le magasin , il ramassa le nœud cerise, et me le donnaàla dérobée, en médisant toutbas : — Gardele en mémoire de Béatrice ; mais si l’une ou l’autre est coquette avec toi , corrige-les et moque-toi d’elles. Je te demande cela comme à un frère. < Les pcéparatifs durèrent jusqu’au diner , qui fut assez sérieux. On reprenait de la gravité devant les domestiques , qui portaient le deuil de l’ancien marquis sur leurs habits , faute de le porter dans le cœur. Et d’ailleurs , chacun pensait à son rôle, et M. de Balma disait une chose que j’ai toujours sentie vraie : les idées s’éclaircissent et s’ordonnent durant la satisfaction du premier appétit. Au reste , on mangeait vite et modérément à sa table Digitized by Googic

— Qu'en veux-tu faire?

— Je veux le conserver pour modèle, dit-elle en souriant avec malice, car c'est toi qui l'as fait, et toi seul au monde sais faire les nœuds. Tu y mets le temps, mais quelle perfection ! N'est-ce pas? ajouta-t-elle en s'adressant à moi et en me montrant ce même nœud cerise que j'avais ramassé la veille, comment le trouvez-vous?

Le ton dont elle me fit cette question et la manière dont elle agita ce ruban devant mon visage me troublaient un peu. Il me sembla qu'elle désirait me voir m'en emparer, et je fus assez vertueux pour ne pas le faire. La Boccaferri me regardait. Je vis rougir la belle Stella ; elle laissa tomber le nœud et marcha dessus, comme par mégarde, tout en feignant de rire d'autre chose.

Célio était brusque et impérieux avec ses sœurs, quoiqu'il les adorât au fond de l'âme, et qu'il eût pour elles mille tendres sollicitudes. Il avait vu aussi ce singulier petit épisode. — Allons donc, paresseuses ! cria-t-il à Stella et à Béatrice, allez me chercher trente aunes de rubans couleur de feu ! J'attends ! — Et quand elles furent entrées dans le magasin, il ramassa le nœud cerise, et me le donna à la dérobée, en me disant tout bas : — Garde-le en mémoire de Béatrice ; mais si l'une ou l'autre est coquette avec toi, corrige-les et moque-toi d'elles. Je te demande cela comme à un frère.

Les préparatifs durèrent jusqu'au dîner, qui fut assez sérieux. On reprenait de la gravité devant les domestiques, qui portaient le deuil de l'ancien marquis sur leurs habits, faute de le porter dans le cœur. Et d'ailleurs, chacun pensait à son rôle, et M. de Balma disait une chose que j'ai toujours sentie vraie : les idées s'éclaircissent et s'ordonnent durant la satisfaction du premier appétit.

DES DÉSERTES. IM Il disait familièrement que l’artiste qui mange est à moitié cuit. On savouraitle café et le cigare, pendant que les domestiques levaient le couvert et effectuaient leur sortie finale des appartements et de la maison. Alors on faisait une ronde , on fermait toutes les issues. Le marquis criait : Mesdames les actrices, à vos loges ! On leur donnait une demi-heure d’avance sur les hommes ; mais Cécilia n’en profitait pas. Elle resta avec nous dans le salon , et je remarquai qu’elle causait tout bas dans un coin avecCélio. D me sembla qu'au sortir de cet entretien , Célio était d’une gaieté arrogante , et Cécilia d’une mélancolie résignée ; mais cela ne prouvait pas grand’chose ; chez lui , les émotions étaient toujours ua peu forcées ; chez elle , elles étaient si peu manifestées , que la nuance était presque insaisissable. A huit heures précises, la pièce commença. Je craindrais d’être fastidieux en la suivant dans ses détails, mais je dois signaler que , à ma grande surprise , Cécilia fut admirable et atroce de jalousie dans le rôle d’Elvire. Je ne l’aurais jamais cru ; cette passion semblait si ennemie de son caractère ! J’en fis la remarque dans un entr’acte. — Mais c’est peut-être pour cela précisément, me ditelle.... Et puis, d’ailleurs, que savez-vous de moi? Elle dit ce dernier mot avec un ton de fierté qui me fit peur. Elle semblait mettre tout son orgueuil à n’être pas devinée. Je m’attachai à la deviner malgré elle , et cela assez froidement. Boccaferri loua Célio avec enthousiasme ; il pleurait presque de joie de l’avoir vu si biei; jouer. Le fait est qu’il avait été le plus froid , le plus raille'T , le plus pervers des hommes. — C’est grâce à toi , dit-il à la Boccaferri ; tu es si irritée et si hautaine , que tu me rends méchant. Je me fais de glace devant tes rt?proches , parce que je me sens poussé à bout et prêt à éclater. Tiens ! ma vieille , tu devrais toujours être ainsi ; Digitized by Googic

IM LE CHITEAÜ je reprendrais les forces que m’ôtent ta bonté et ta douceur accoutumées. — Eh bien , répondit-elle , je ne te conseille pas de jouer souvent ces rôles-là avec moi : je t’y rendrais des points. Il se pencha vers elle , et , baissant la voix : — Seraistu capable d’être la femelle d’un tigre? lui 'dit-il. — Cela est bon pour le théâtre , répondit-elle ( et il me sembla qu’elle parlait exprès de manière à ce que je ne perdisse pas sa réponse ). Dans la vie réelle , Célio, je mépriserai un usage si petit, si facile et si niais de ma force. Pourquoi suis-je si méchante, ici dans ce rôle? C’est que rien n’est plus aisé que l’affectation. Ne sois donc pas trop vain de ton succès d’aujourd’hui. La force dans l’excitation, c’est le pont aux Anes l La force dans le calme.... Tu y viendras peut-être, maistu n’y es pas encore. Essaie de faire Ottavio , et nous verrons ! — Vous êtes une comédienne fort acerbe et fort jalouse de son talent .' dit Célio en se mordant les lèvres si fort, que sa moustache rousse, collée à .sa lèvre , tomba sur son rabat de dentelle. — Tu perds ton poil de tigre, lui dit tranquillement la Boccaferri en rattrapant la moustache ; tu as raison de faire une peau neuve ! — Vous croyez que vous opérerez ce miracle? — Oui , si je veux m’en donner la peine , mais je ne le promets pas. Je vis qu’ils s’aimaient sans vouloir se l’avouer à euxmêmes, et je regardai Stella, qui était belle comme un ange en me présentant un masque pour la scène du bal. Elle avait cet air généreux et brave d’une personne qui renonce à vous plaire sans renoncer à vous aimer. Un élan de cœur , plein de vaillance , qui ne me permit pas d’hésiter, me fit tirer de mon sein le nœud cerise que Digitized by Google

je reprendrais les forces que m'ôtent ta bonté et ta douceur accoutumées.

— Eh bien, répondit-elle, je ne te conseille pas de jouer souvent ces rôles-là avec moi : je t'y rendrais des points.

Il se pencha vers elle, et, baissant la voix : — Serais-tu capable d'être la femelle d'un tigre? lui dit-il.

— Cela est bon pour le théâtre, répondit-elle (et il me sembla qu'elle parlait exprès de manière à ce que je ne perdisse pas sa réponse). Dans la vie réelle, Célio, je mépriserai un usage si petit, si facile et si niais de ma force. Pourquoi suis-je si méchante, ici dans ce rôle? C'est que rien n'est plus aisé que l'affectation. Ne sois donc pas trop vain de ton succès d'aujourd'hui. La force dans l'excitation, c'est le *pont aux ânes!* La force dans le calme.... Tu y viendras peut-être, mais tu n'y es pas encore. Essaie de faire Ottavio, et nous verrons !

— Vous êtes une comédienne fort acerbe et fort jalouse de son talent ! dit Célio en se mordant les lèvres si fort, que sa moustache rousse, collée à sa lèvre, tomba sur son rabat de dentelle.

— Tu perds ton poil de tigre, lui dit tranquillement la Boccaferri en rattrapant la moustache ; tu as raison de faire une peau neuve !

— Vous croyez que vous opérerez ce miracle?

— Oui, si je veux m'en donner la peine, mais je ne le promets pas.

Je vis qu'ils s'aimaient sans vouloir se l'avouer à eux-mêmes, et je regardai Stella, qui était belle comme un ange en me présentant un masque pour la scène du bal. Elle avait cet air généreux et brave d'une personne qui renonce à vous plaire sans renoncer à vous aimer. Un élan de cœur, plein de vaillance, qui ne me permit pas d'hésiter, me fit tirer de mon sein le nœud cerise que

DES DESERTES. 153 j’y avais caché , et je le lui montrai mystérieusement. Tout son courage l’abandonna ; elle rougit , et ses yeux se remplirent de larmes. Je vis que Stella était une sensitive et que je venais de me donner pour jamais ou de faire une lâcheté. Dès ce moment, je ne regardai plus en arrière , et je m’abandonnai tout entier au bonheur , bien nouveau pour moi , d’être chastement et naïvement aimé. Je faisais le rôle d’Ottavio , et je l’avais fort mal joué jusque-là. Je pris le bras de ma charmante Anna pour entrer en scène , et je trouvai du cœur et de l’émotion pour lui dire mon amour et lui peindre mon dévouement. A la fin de l’acte, je fus comblé d’éloges, et Cécilia me dit en me tendant la main : — Toi, Ottavio, tu n’as besoin des leçons de personne , et tu en remontrerais à mix qui enseignent. — Je ne sais pas jouer la comédie, lui répondis-je , je ne le saurai jamais. C’est parce qu’on ne la joue pas ici que j’ai dit ce que je sentais. XIV. CONCLÜSION. Je montai dans la loge des hommes pour me débarrasser de mon domino. A peine y étais-je entré , que Stella vint résolument m’y rejoindre. Elle avait arraché vivement son masque; sa belle chevelure blond-cendré, naturellement ondée, s’était à demi répandue sur son épaule. Elle était pâle, elle tremblait; mais c’était une âme éminemment courageuse , quoiqu’elle agît par expansion spontanée et d’une manière tout opposée, par conséquent, à celle de la Boccaferri. — Adorno Salentini , me dit-elle en posant sa main blanche sur mon épaule, m’aimez-vous? D^itized by Googte

j'y avais caché, et je le lui montrai mystérieusement. Tout son courage l'abandonna ; elle rougit, et ses yeux se remplirent de larmes. Je vis que Stella était une sensitive, et que je venais de me donner pour jamais ou de faire une lâcheté. Dès ce moment, je ne regardai plus en arrière, et je m'abandonnai tout entier au bonheur, bien nouveau pour moi, d'être chastement et naïvement aimé.

Je faisais le rôle d'Ottavio, et je l'avais fort mal joué jusque-là. Je pris le bras de ma charmante Anna pour entrer en scène, et je trouvai du cœur et de l'émotion pour lui dire mon amour et lui peindre mon dévouement.

A la fin de l'acte, je fus comblé d'éloges, et Cécilia me dit en me tendant la main : — Toi, Ottavio, tu n'as besoin des leçons de personne, et tu en remontrerais à ceux qui enseignent. — Je ne sais pas jouer la comédie, lui répondis-je, je ne le saurai jamais. C'est parce qu'on ne la joue pas ici que j'ai dit ce que je sentais.

## XIV.

### CONCLUSION.

Je montai dans la loge des hommes pour me débarrasser de mon domino. A peine y étais-je entré, que Stella vint résolument m'y rejoindre. Elle avait arraché vivement son masque; sa belle chevelure blond-cendré, naturellement ondée, s'était à demi répandue sur son épaule. Elle était pâle, elle tremblait; mais c'était une âme éminemment courageuse, quoiqu'elle agît par expansion spontanée et d'une manière tout opposée, par conséquent, à celle de la Boccaferri.

— Adorno Salentini, me dit-elle en posant sa main

154 C CHATEAD Je fus eatièreniont vaiacu par cette question hardie , faite avec un effort évidemment douloureux et le trouble de la pudeur alarmée. Je la pris dans mes bras et je la serrai contre ma poi* frine. — Il ne faut pas me tromper , dit-elle en se dégageant avec force de mon étreinte. J'ai vingt-deux ans ; je n'ai pas encore aimé, moi, et Je ne dois pas être trompée. Mon premier amour sera le dernier , et si je suis trahie je n'essaierai pas de savoir si j'ai la force d'aimer une seconde fois : je mourrai. C'est là le seul courage dont je me sente capable. Je suis jeune, mais l'expérience des autres m'a éclairée. J'ai beaucoup rêvé déjà , et, si je ne connais pas le monde , je me connais du moins. L'homme qui se jouera d'une âme comme la mienne , ne pourra être qu'un misérable , et , s'il en vient là , il faudra que je le haïsse et que je le méprise. La mort me semble mille fois plus douce que la vie , après une semblable désillusion. — Stella, lui répondis-je, si je vous dis ici que je vous aime , me croirez-vous ? Ne me mettrez-vous pas à l'épreuve avant de vous fier aveuglément à la parole d'un homme que vous ne connaissez pas? — Je vous connais , répondit-elle. Célio , qui n'estime personne, vous estime et vous respecte; et, d'ailleurs, quand même je n'aurais pas ce motif de confiance, je croirais encore à votre parole. — Pourquoi? — Je ne sais pas, mais cela est ainsi. — Donc vous m'aimez , vous? Elle hésita un instant, puis elle dit : — Écoutez ! je ne suis pas pour rien la fille de la F!oriani. Je n'ai pas la force de ma mère , mais j'ai son courage ; je vous aime. Digitized by Google

Je fus entièrement vaincu par cette question hardie, faite avec un effort évidemment douloureux et le trouble de la pudeur alarmée.

Je la pris dans mes bras et je la serrai contre ma poitrine.

— Il ne faut pas me tromper, dit-elle en se dégageant avec force de mon étreinte. J'ai vingt-deux ans; je n'ai pas encore aimé, moi, et je ne dois pas être trompée. Mon premier amour sera le dernier, et si je suis trahie je n'essaierai pas de savoir si j'ai la force d'aimer une seconde fois : je mourrai. C'est là le seul courage dont je me sente capable. Je suis jeune, mais l'expérience des autres m'a éclairée. J'ai beaucoup rêvé déjà, et, si je ne connais pas le monde, je me connais du moins. L'homme qui se jouera d'une âme comme la mienne, ne pourra être qu'un misérable, et, s'il en vient là, il faudra que je le haïsse et que je le méprise. La mort me semble mille fois plus douce que la vie, après une semblable désillusion.

— Stella, lui répondis-je, si je vous dis ici que je vous aime, me croirez-vous? Ne me mettrez-vous pas à l'épreuve avant de vous fier aveuglément à la parole d'un homme que vous ne connaissez pas?

— Je vous connais, répondit-elle. Célio, qui n'estime personne, vous estime et vous respecte; et, d'ailleurs, quand même je n'aurais pas ce motif de confiance, je croirais encore à votre parole.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, mais cela est ainsi.

— Donc vous m'aimez, vous?

Elle hésita un instant, puis elle dit :

— Écoutez! je ne suis pas pour rien la fille de la Floriani. Je n'ai pas la force de ma mère, mais j'ai son cou-

DES DÉSERTES. 155 Cette bravoure me transporta. Je tombai aux pieds de Stella , et je les baisai avec enthousiasme. — C'est la première fois , lui dis-je , que je me mets aux genoux d'une femme , et c'est aussi 1a première fois que j'aime. Je croyais pourtant aimer Cécilia , il y a une heure , je vous dois cette confession ; mais ce que je cherche dan? la femme , c'est le cœur , et j'ai vu que le sien ne m'appartenait pas. Le vôtre se donne à moi avec une vaillance qui rtle pénètre et me terrasse. Je ne vous connais pas plus que vous ne me connaissez, et voilà que je crois en vous comme vous croyez en moi. L'amour , c'est la foi ; la foi rend téméraire, et rien ne lui résiste. Nous nous aimons , Stella , et nous n'avons pas besoin d'autre preuve que de nous l'être dit. Voulez-vous être ma femme? — Oui , répondit-elle , car moi , je ne puis aimer qu'une fois, je vous l'ai dit. — Sois donc ma femme, m'écriai-je en l'embrassant avec transport. Veux-tu que je te demande à ton frère tout de suite? — Non , dit-elle en pressant mon front de ses lèvres avec une suavité vraiment sainte. Mon frère aime Cécilia, et il faut qu'il devienne digne d'elle. Tel qu'il est aujourd'hui , il ne l'aime pas encore assez pour la mériter. Laisse-lui croire encore que tu prétends être son rival. Sa passion a besoin d'une lutte pour se manifester à luimême. Cécilia l'aime depuis longtemps. Elle ne me l'a pas dit, mais je le sais bien. C'est à elle que tu dois me demander d'abord, car c'est elle que je regarde comme ma mère. — J'y vais tout de suite , répondis-je. — Et pourquoi tout de suite? Est-ce que tu crains de te repentir si tu prends le temps de la réfle.'iion? Digitized by Google

Cette bravoure me transporta. Je tombai aux pieds de Stella, et je les baisai avec enthousiasme. — C'est la première fois, lui dis-je, que je me mets aux genoux d'une femme, et c'est aussi la première fois que j'aime. Je croyais pourtant aimer Cécilia, il y a une heure, je vous dois cette confession ; mais ce que je cherche dans la femme, c'est le cœur, et j'ai vu que le sien ne m'appartenait pas. Le vôtre se donne à moi avec une vaillance qui me pénètre et me terrasse. Je ne vous connais pas plus que vous ne me connaissez, et voilà que je crois en vous comme vous croyez en moi. L'amour, c'est la foi ; la foi rend téméraire, et rien ne lui résiste. Nous nous aimons, Stella, et nous n'avons pas besoin d'autre preuve que de nous l'être dit. Voulez-vous être ma femme?

— Oui, répondit-elle, car moi, je ne puis aimer qu'une fois, je vous l'ai dit.

— Sois donc ma femme, m'écriai-je en l'embrassant avec transport. Veux-tu que je te demande à ton frère tout de suite?

— Non, dit-elle en pressant mon front de ses lèvres avec une suavité vraiment sainte. Mon frère aime Cécilia, et il faut qu'il devienne digne d'elle. Tel qu'il est aujourd'hui, il ne l'aime pas encore assez pour la mériter. Laisse-lui croire encore que tu prétends être son rival. Sa passion a besoin d'une lutte pour se manifester à lui-même. Cécilia l'aime depuis longtemps. Elle ne me l'a pas dit, mais je le sais bien. C'est à elle que tu dois me demander d'abord, car c'est elle que je regarde comme ma mère.

— J'y vais tout de suite, répondis-je.

— Et pourquoi tout de suite? Est-ce que tu crains de te repentir si tu prends le temps de la réflexion?

 — Je te prouverai le contraire , fille généreuse et charmante ! je ne ferai que ce que tu voudras. On nous appela pour commencer l'acte suivant. Célio, qui surveillait ordinairement d'un œil inquiet et jaloux le moindre mouvement de ses sœurs, n'avait pas remarqué notre absence. Il était en proie à une agitation extraordinaire. Son rôle paraissait l'absorber. Il le termina de la manière la plus brillante , ce qui ne l'empécha pas d'être sombre et silencieux pendant le souper et l'intéressante causerie du marquis , qui se prolongea jusqu'à trois heures du matin. Je m'endormis tranquille , et je n'eus pas le moindre retour sur moi-même, pas l'apparence d'inquiétude, d'hésitation ou de regret , en m'éveillant. Je dois dire que , dès le matin du jour précédent, les deux cent mille livres de rente de mademoiselle de Balma m'avaient porté comme un coup de massue. Épouser une fortune ne m'allait point et dérangeait les rêves et l'ambition de toute ma vie, qui était de faire moi-même mon existence et d'y associer une compagne de mon choix , prise dans une condition assez modeste pour qu'elle se trouvât riche de mon succès. D'ailleurs, je suis ainsi fait, que l'idée de lutter contre un rival à chances égales me plaît et m'anime , tandis que la conscience de la moindre infériorité dans ma position, sur un pareil terrain , me refroidit et me guérit comme par miracle. Est-ce prudence ou fierté? je l'ignore ; mais il est certain que j'étais , à cet égard , tout l'opposé de Célio, et qu'au lieu de me sentir acharné, par dépit d'amour-propre, à lui disputer sa conquête, j'éprouvais un noble plaisir à les rapprocher l'un de l'autre en restant leur ami. Cécilia vint me trouver dans la journée, — Je vai.s Digitized by Google

— Je te prouverai le contraire, fille généreuse et charmante ! je ne ferai que ce que tu voudras.

On nous appela pour commencer l'acte suivant. Célio, qui surveillait ordinairement d'un œil inquiet et jaloux le moindre mouvement de ses sœurs, n'avait pas remarqué notre absence. Il était en proie à une agitation extraordinaire. Son rôle paraissait l'absorber. Il le termina de la manière la plus brillante, ce qui ne l'empêcha pas d'être sombre et silencieux pendant le souper et l'intéressante causerie du marquis, qui se prolongea jusqu'à trois heures du matin.

Je m'endormis tranquille, et je n'eus pas le moindre retour sur moi-même, pas l'apparence d'inquiétude, d'hésitation ou de regret, en m'éveillant. Je dois dire que, dès le matin du jour précédent, les deux cent mille livres de rente de mademoiselle de Balma m'avaient porté comme un coup de massue. Épouser une fortune ne m'allait point et dérangeait les rêves et l'ambition de toute ma vie, qui était de faire moi-même mon existence et d'y associer une compagne de mon choix, prise dans une condition assez modeste pour qu'elle se trouvât riche de mon succès.

D'ailleurs, je suis ainsi fait, que l'idée de lutter contre un rival à chances égales me plaît et m'anime, tandis que la conscience de la moindre infériorité dans ma position, sur un pareil terrain, me refroidit et me guérit comme par miracle. Est-ce prudence ou fierté? je l'ignore; mais il est certain que j'étais, à cet égard, tout l'opposé de Célio, et qu'au lieu de me sentir acharné, par dépit d'amour-propre, à lui disputer sa conquête, j'éprouvais un noble plaisir à les rapprocher l'un de l'autre en restant leur ami.

Cécilia vint me trouver dans la journée. — Je vais

DES DÉSERTES. 157 VOUS parler comme à un frère , me dit-elle. Quelques mots de Célio tendraient à me faire croire que vous êtes amoureux de moi , et moi , je ne crois pas que vous y songiez maintenant. Voilà pourquoi je viens vous ouvrir mon cœur. « Je sais qu'il y a deux mois , lorsque vous m'avez connue dans un état voisin de la misère , vous avez songé à m'épouser. J'ai vu là la noblesse de votre âme , et cette pensée que vous avez eue vous assure à jamais mon estime ! et, plus encore , une sorte de respect pour votre caractère. » Elle prit ma main et la porta contre son cœur , où elle la tint pressée un instant avec une expression à la fois si chaste et si tendre, que je pliai presque un genou devant elle. — Écoutez , mon ami , reprit-elle sans me donner le temps de lui répondre, je crois que j'aime Célio 1 voilà pourquoi , en vous faisant cet aveu , je crois avoir le droit de vous adresser une prière humble et fervente au nom de l'afTection la plus désintéressée qui fut jamais : fuyez la duchesse de ; détachez-vous d'elle , ou vous êtes perdu ! — Je le sais, répondis-je, et je vous remercie, ma chère Cécilia, de me conserver ce tendre intérêt; mais ne craignez rien , ce lien funeste n'a pas été contracté ; votre douce voix, une inspiration de votre cœur généreux et quatre phrases du divin Mozart m'en ont à jamais préservé. — Vous les avez donc entendues? Dieu soit loué ! — Oui , Dieu soit loué ! repris-je , car ce chant magique m'a attiré jusqu'ici à mon insu, et j'y ai trouvé k bonheur. Cécilia me regarda avec surprise. — Je m'expliquerai tout à l'heure, lui dis-je; mais, 9Digilized by Google

vous parler comme à un frère, me dit-elle. Quelques mots de Célio tendraient à me faire croire que vous êtes amoureux de moi, et moi, je ne crois pas que vous y songiez maintenant. Voilà pourquoi je viens vous ouvrir mon cœur.

« Je sais qu'il y a deux mois, lorsque vous m'avez connue dans un état voisin de la misère, vous avez songé à m'épouser. J'ai vu là la noblesse de votre âme, et cette pensée que vous avez eue vous assure à jamais mon estime ! et, plus encore, une sorte de respect pour votre caractère. »

Elle prit ma main et la porta contre son cœur, où elle la tint pressée un instant avec une expression à la fois si chaste et si tendre, que je pliai presque un genou devant elle.

— Écoutez, mon ami, reprit-elle sans me donner le temps de lui répondre, je crois que j'aime Célio ! voilà pourquoi, en vous faisant cet aveu, je crois avoir le droit de vous adresser une prière humble et fervente au nom de l'affection la plus désintéressée qui fut jamais : fuyez la duchesse de ***; détachez-vous d'elle, ou vous êtes perdu !

— Je le sais, répondis-je, et je vous remercie, ma chère Cécilia, de me conserver ce tendre intérêt; mais ne craignez rien, ce lien funeste n'a pas été contracté; votre douce voix, une inspiration de votre cœur généreux et quatre phrases du divin Mozart m'en ont à jamais préservé.

— Vous les avez donc entendues? Dieu soit loué !

— Oui, Dieu soit loué ! repris-je, car ce chant magique m'a attiré jusqu'ici à mon insu, et j'y ai trouvé le bonheur.

Cécilia me regarda avec surprise.

158 LE CHATEAU vous, vous avez encore quelque chose à me dire , n'estce pas? — Oui , répondit-elle , je vous dirai tout , car je tiens à votre estime, et, si je ne l'avais pas, il manquerait quelque chose au repos de ma conscience. Vous souvenez-vous qu'à Vienne , la dernière fois que nous nous y sommes vus, vous m'avez demandé si j'aimais Célio? — Je m'en souviens parfaitement, ainsi que de votre réponse, et vous n'avez pas besoin de vous expliquer davantage , Cécilia. Je sais fort bien que vous fûtes sincère en me disant que vous n'y songiez pas , et que votre dévouement pour lui prenait sa source dans les bienfaits de la Floriani. Je comprends ce qui s'est passé en vous depuis ce jour-là , parce que je sais ce qui s'est passé en lui. Merci , ô merci ! s'écria-t-elle attendrie ; vous n'avez pas douté de ma loyauté? — Jamais. — C'est le plus grand éloge que vous puissiez commander pour la vôtre; mais, dites-moi, vous croyez donc qu'il m'aime? — J'en suis certain. — El moi aussi, ajouta-t-elle avec un divin sourire et une légère rougeur. Il m'aime , et il s'en défend encore ; mais son orgueil pliera , et je serai sa femme , car c'est là toute l'ambition de mon âme , depuis que je suis dama ecomtessa garbata. Lorsque vous m'interrogiez, Salenlini, je me croyais pour toujours obscure et misérable. Comment n'aurais-je pas refoulé au plus profond de mon sein la seule pensée d'être la femme du brillant Célio , de ce jeune ambitieux à qui l'éclat et la richesse sont des éléments de bonheur et des conditoins de succès indispensables? Jaurais rougi de m'avouer à moi-mémeque j'étais émue en le voyant; il ne l'aurait jamais su ; je crois Digitized by Google

vous, vous avez encore quelque chose à me dire, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle, je vous dirai tout, car je tiens à votre estime, et, si je ne l'avais pas, il manquerait quelque chose au repos de ma conscience. Vous souvenez-vous qu'à Vienne, la dernière fois que nous nous y sommes vus, vous m'avez demandé si j'aimais Célio?

— Je m'en souviens parfaitement, ainsi que de votre réponse, et vous n'avez pas besoin de vous expliquer davantage, Cécilia. Je sais fort bien que vous fûtes sincère en me disant que vous n'y songiez pas, et que votre dévouement pour lui prenait sa source dans les bienfaits de la Floriani. Je comprends ce qui s'est passé en vous depuis ce jour-là, parce que je sais ce qui s'est passé en lui.

— Merci, ô merci! s'écria-t-elle attendrie; vous n'avez pas douté de ma loyauté?

— Jamais.

— C'est le plus grand éloge que vous puissiez commander pour la vôtre; mais, dites-moi, vous croyez donc qu'il m'aime?

— J'en suis certain.

— Et moi aussi, ajouta-t-elle avec un divin sourire et une légère rougeur. Il m'aime, et il s'en défend encore; mais son orgueil pliera, et je serai sa femme, car c'est là toute l'ambition de mon âme, depuis que je suis *dama e comtessa garbata*. Lorsque vous m'interrogiez, Salentini, je me croyais pour toujours obscure et misérable. Comment n'aurais-je pas refoulé au plus profond de mon sein la seule pensée d'être la femme du brillant Célio, de ce jeune ambitieux à qui l'éclat et la richesse sont des éléments de bonheur et des conditoins de succès indispensables? Jaurais rougi de m'avouer à moi-même que j'étais émue en le voyant; il ne l'aurait jamais su; je crois

 que je ne le savais pas moi-méme , tant j’étais résolue à n'y pas prendre garde, et tant j’ai l’habitude et le pouvoir de me maîtriser. « Mais ma fortune présente me rend la jeunesse , la con6ance et le droit. Voyez-vous , Célio n’est pas comme vous. Je vous ai bien devinés tous deux. Vous êtes calme . vous ôtes patient, vous êtes plus fort que lui , qui n’est qu’ardent, avide et violent. Il ne manque ni de fierté ni de désintéressement'; mais il est incapable de se créer tout seul l’existence large et brillante qu’il rêve , et qui est nécessaire au développement de ses facultés. 11 lui faut la richesse tout acquise , et je lui dois cette richesse. N’esl-ce pas, je dois cela au fils de Lucrezia? et, quand même je vous aurais aimé , Salentini, quand même le caractère effrayant de Célio m’inspirerait des craintes sérieuses pour mon bonheur, j’ai une dette sacrée à payer. — J’espère , lui ^is-je , en souriant , que le sacrifice n’est pas trop rude. En ce qui me concenie , il est nui , et votre supposition n’est qu’une consolation gratuite dont je n’aurai pas la folie de faire mon profit. En ce qui concerne Célio, je crois que vous êtes plus forte que lui, et que vous caresserez le jeune tigre d’une main calme et légère. — Ce ne sera peutpêtre pas toujours aussi facile que \ ous croyez , répondit-elle ; mais je n’ai pas peur, voilà ce qui est certain. 11 n’y a rien de tel pour être courageux que de se sentir disposé , comme je le suis , à faire bon marché de son propre bonheur et de sa propre vie ; mais je ne veux pas me faire trop valoir. J’avoue que je suis secrètement enivrée , et que ma bravoure est singuUèrement récompensée par l’amour qui parle en moi. Aucun homme ne peut me sembler beau auprès de celui qui est la vivante image de Lucrezia ; aucun nom Digitized by Google

que je ne le savais pas moi-même, tant j'étais résolue à n'y pas prendre garde, et tant j'ai l'habitude et le pouvoir de me maîtriser.

« Mais ma fortune présente me rend la jeunesse, la confiance et le droit. Voyez-vous, Célio n'est pas comme vous. Je vous ai bien devinés tous deux. Vous êtes calme, vous êtes patient, vous êtes plus fort que lui, qui n'est qu'ardent, avide et violent. Il ne manque ni de fierté ni de désintéressement; mais il est incapable de se créer tout seul l'existence large et brillante qu'il rêve, et qui est nécessaire au développement de ses facultés. Il lui faut la richesse tout acquise, et je lui dois cette richesse. N'est-ce pas, je dois cela au fils de Lucrezia? et, quand même je vous aurais aimé, Salentini, quand même le caractère effrayant de Célio m'inspirerait des craintes sérieuses pour mon bonheur, j'ai une dette sacrée à payer.

— J'espère, lui dis-je, en souriant, que le sacrifice n'est pas trop rude. En ce qui me concerne, il est nul, et votre supposition n'est qu'une consolation gratuite dont je n'aurai pas la folie de faire mon profit. En ce qui concerne Célio, je crois que vous êtes plus forte que lui, et que vous caresserez le jeune tigre d'une main calme et légère.

— Ce ne sera peut-être pas toujours aussi facile que vous croyez, répondit-elle; mais je n'ai pas peur, voilà ce qui est certain. Il n'y a rien de tel pour être courageux que de se sentir disposé, comme je le suis, à faire bon marché de son propre bonheur et de sa propre vie; mais je ne veux pas me faire trop valoir. J'avoue que je suis secrètement enivrée, et que ma bravoure est singulièrement récompensée par l'amour qui parle en moi. Aucun homme ne peut me sembler beau auprès de

160 LE CHATEAU illustre et cher à porter auprès de celui de Floriani, — Ce nom est si beau en effet , qu'il me fait peur, répondis-je. Si toutes celtes qui le portent allaient refuser de le perdre ! — Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas. Je lui fis alors l'aveu de ce qui s'était passé entre Stella et moi , et je lui demandai la main de sa fille adoptive. La joie de cette généreuse femme fut immense ; elle se jeta à mon cou et m'embrassa sur les deux joues. Je la vis enfin ce jour-là telle qu'elle était, expansive et maternelle dans ses affections, autant qu'elle était prudente et mystérieuse avec les indifférents. — Stella est un ange , me dit-elle , etle ciel vous a mille fois béni en vous inspirant cette confiance subite en sa parole. Je la connais bien , moi , et je sais que,detousles enfants de Floriani, c'est celle qui a vraiment hérité delà plus précieuse vertu de sa mère , le dévouement. Il y a longtemps qu'elle est tourmentée du besoin d'aimer, et ce n'est pas l'occasion qui lui a manqué, croyez-le bien; mais cette âme romanesque et délicate n'a pas subi l'entraînement des sens qui ferme parfois les yeux aux jeunes filles. Elle avait un idéal, elle le cherchait et savait l'attendre. Cela se voit bien à la fraîcheur de ses joues et à la pureté de ses paupières; elle l'a trouvé enfin, celui qu'elle a rêvé ! .Charmante Stella , exquise nature de femme , ton bonheur m'est encore plus cher que le mien! La Boccaferri prit encore ma main , la serra dans les siennes, et fondit en larmes en s'écriant : « O Lucrezia! réjouis-toi dans le sein de Dieu 1 » Célio entra brusquement, et, voyant Cécilia si émue et assise tout près de moi, il se retira en refermant la porte avec violence. 11 avait pâli , sa figure était décomposée d'une manière effrayante. Toutes les furies de l'enfer étaient entrées dans son sein. Digilized by Google

illustre et cher à porter auprès de celui de Floriani.

— Ce nom est si beau en effet, qu'il me fait peur, répondis-je. Si toutes celles qui le portent allaient refuser de le perdre !

— Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas.

Je lui fis alors l'aveu de ce qui s'était passé entre Stella et moi, et je lui demandai la main de sa fille adoptive. La joie de cette généreuse femme fut immense ; elle se jeta à mon cou et m'embrassa sur les deux joues. Je la vis enfin ce jour-là telle qu'elle était, expansive et maternelle dans ses affections, autant qu'elle était prudente et mystérieuse avec les indifférents.

— Stella est un ange, me dit-elle, et le ciel vous a mille fois béni en vous inspirant cette confiance subite en sa parole. Je la connais bien, moi, et je sais que, de tous les enfants de Floriani, c'est celle qui a vraiment hérité de la plus précieuse vertu de sa mère, le dévouement. Il y a longtemps qu'elle est tourmentée du besoin d'aimer, et ce n'est pas l'occasion qui lui a manqué, croyez-le bien; mais cette âme romanesque et délicate n'a pas subi l'entraînement des sens qui ferme parfois les yeux aux jeunes filles. Elle avait un idéal, elle le cherchait et savait l'attendre. Cela se voit bien à la fraîcheur de ses joues et à la pureté de ses paupières; elle l'a trouvé enfin, celui qu'elle a rêvé ! Charmante Stella, exquise nature de femme, ton bonheur m'est encore plus cher que le mien!

La Boccaferri prit encore ma main, la serra dans les siennes, et fondit en larmes en s'écriant : « O Lucrezia ! réjouis-toi dans le sein de Dieu ! »

Célio entra brusquement, et, voyant Cécilia si émue et assise tout près de moi, il se retira en refermant la porte avec violence. Il avait pâli, sa figure était décomposée d'une manière effrayante. Toutes les furies de l'enfer

DES DÉSERTES. ICI — Qu’il dise après cela qu’il ne l’aime pas! dis-je à la Boccaferri. Je la fis consentir à laisser subir encore un peu cette souffrance au pauvre Célio , et nous allâmes trouver ma chère Stella pour lui faire part de notre entretien. Stella travaillait dans l’intérieur d’une tourelle qui lu; servait d’atelier. Je fus étrangement supris delà trouve*.' occupée de peinture , et de voir qu’elle avait un talent réel, tendre, profond, délicieusement vrai pour le paysage, les troupeaux, la nature pastorale et naïve. — Vous pen- ^ siez donc, me dit-elle en voj ant mon ravissement, que je voulais me faire comédienne? Oh, non! je n’aime pas plus le public que ne l’a aimé notre Cécilia, et jamais je n’aurais le courage d’affronter son regard. Je joue ici la comédie comme Cécilia et son père la jouent; pour aider à l’œuvre collective qui sert à l’éducation de Célio, peutêtre à celle de Béatrice et de Salvator, car les deux Bam- ' bini ont aussi jusqu’à présent la passion du théâtre ; mais vous n’avez pas compris notre cher maître Boccaferri, si vous croyez qu’il n’a en vue que de nous faire débuter. Non, ce n’est pas là sa pen.sée. Il pense que ces essais dramatiques, dans la forme libre que nous leur donnons, sont un exercice salutaire au développement synthétique (je me sers de son mot) de nos facultés d’artiste, et je crois bien qu’il a raison, car depuis que nous faisons cette amusante élude je me sens plus peintre et plus poëte qui je ne croyais l’être. — Oui , il a mille fois raison, répondis-je , et le cœur aussi s’ouvre à la poésie, à l’effusion, à l’amour, dans cette joyeuse et sympathique épreuve : je le sens bien , ô ma Stella, pour deux jours que j’ai passés ici 1 Partout ailleurs, je n’aurais point osé vous aimer si vite, et, dans cette douce et bienfaisante excitation de toutes mes faDigilized by Google

— Qu'il dise après cela qu'il ne t'aime pas! dis-je à la Boccaferri. Je la fis consentir à laisser subir encore un peu cette souffrance au pauvre Célio, et nous allâmes trouver ma chère Stella pour lui faire part de notre entretien.

Stella travaillait dans l'intérieur d'une tourelle qui lui servait d'atelier. Je fus étrangement supris de la trouver occupée de peinture, et de voir qu'elle avait un talent réel, tendre, profond, délicieusement vrai pour le paysage, les troupeaux, la nature pastorale et naïve. — Vous pensiez donc, me dit-elle en voyant mon ravissement, que je voulais me faire comédienne? Oh, non! je n'aime pas plus le public que ne l'a aimé notre Cécilia, et jamais je n'aurais le courage d'affronter son regard. Je joue ici la comédie comme Cécilia et son père la jouent; pour aider à l'œuvre collective qui sert à l'éducation de Célio, peut-être à celle de Béatrice et de Salvator, car les deux *Bambini* ont aussi jusqu'à présent la passion du théâtre; mais vous n'avez pas compris notre cher maître Boccaferri, si vous croyez qu'il n'a en vue que de nous faire débuter. Non, ce n'est pas là sa pensée. Il pense que ces essais dramatiques, dans la forme libre que nous leur donnons, sont un exercice salutaire au développement synthétique (je me sers de son mot) de nos facultés d'artiste, et je crois bien qu'il a raison, car depuis que nous faisons cette amusante étude je me sens plus peintre et plus poëte que je ne croyais l'être.

— Oui, il a mille fois raison, répondis-je, et le cœur aussi s'ouvre à la poésie, à l'effusion, à l'amour, dans cette joyeuse et sympathique épreuve : je le sens bien, ô ma Stella, pour deux jours que j'ai passés ici! Partout ailleurs, je n'aurais point osé vous aimer si vite, et, dans cette douce et bienfaisante excitation de toutes mes fa-

 cultés, je vous ai comprise d'emblée, et j'ai éprouvé la portée de mon propre cœur. Cécilia me prit par le bras et me fit entrer dans la chambre de Stella et de Béatrice, qui communiquait avec cette même tourelle par un petit couloir. Stella rougissait beaucoup, mais elle ne fit pas de résistance. Cécilia me conduisit en face d'un tableau placé dans l'alcôve virginale de ma jeune amante, et je reconnus une Madoneta roi Bambino que j'avais peinte et vendue à Turin deux ans auparavant à un marchand de tableaux. Cela était Vfort naïf, mais d'un sentiment assez vrai pour que je pusse le revoir sans humeur. Cécilia l'avait acheté, à son dernier voyage, pour sa jeune amie, et alors on me confessa que, depuis deux mois, Stella, en entendant parler souvent de moi aux Boccaferri et à Célio, avait vivement désiré me connaître. Cécilia avait nourri d'avance, et sans le lui dire, la pensée que notre union serait un beau rêve à réaliser. Stella semblait l'avoir deviné. — U est certain, me dit-elle, que lorscpie je vous ai vu ramasser le nœud cerise , j'ai éprouvé quelque chose d'extraordinaire que je ne pouvais m'expliquer à moimême ; et que, quand Célio est venu nous dire , le lendemain , que le ramasseur de rubans , comme il vous appelait, était encore dans le village, et se nommait Adorno Salentini, je me suis dit, follement peut-être, mais sans douter de la destinée, que la mienne était accomplie. Je ne saurais exprimer dans quel naïf ravissement me plongea ce jeune et pur amour d'une fille encore enfant^ par la fraîcheur et la simplicité, déjà femme par le dévouement et l'intelligence. Lorsque la cloche nous avertit de nous rendre au théâtre, j'étais un peu fou. Célio vit mon bonheur dans mes yeux, et ne le comprenant pas , il fut Digilized by Google

cultés, je vous ai comprise d'emblée, et j'ai éprouvé la portée de mon propre cœur.

Cécilia me prit par le bras et me fit entrer dans la chambre de Stella et de Béatrice, qui communiquait avec cette même tourelle par un petit couloir. Stella rougissait beaucoup, mais elle ne fit pas de résistance. Cécilia me conduisit en face d'un tableau placé dans l'alcôve virginale de ma jeune amante, et je reconnus une *Madoneta col Bambino* que j'avais peinte et vendue à Turin deux ans auparavant à un marchand de tableaux. Cela était fort naïf, mais d'un sentiment assez vrai pour que je pusse le revoir sans humeur. Cécilia l'avait acheté, à son dernier voyage, pour sa jeune amie, et alors on me confessa que, depuis deux mois, Stella, en entendant parler souvent de moi aux Boccaferri et à Célio, avait vivement désiré me connaître. Cécilia avait nourri d'avance, et sans le lui dire, la pensée que notre union serait un beau rêve à réaliser. Stella semblait l'avoir deviné.

— Il est certain, me dit-elle, que lorsque je vous ai vu ramasser le nœud cerise, j'ai éprouvé quelque chose d'extraordinaire que je ne pouvais m'expliquer à moi-même ; et que, quand Célio est venu nous dire, le lendemain, que le *ramasseur de rubans*, comme il vous appelait, était encore dans le village, et se nommait Adorno Salentini, je me suis dit, follement peut-être, mais sans douter de la destinée, que la mienne était accomplie.

Je ne saurais exprimer dans quel naïf ravissement me plongea ce jeune et pur amour d'une fille encore enfant par la fraîcheur et la simplicité, déjà femme par le dévouement et l'intelligence. Lorsque la cloche nous avertit de nous rendre au théâtre, j'étais un peu fou. Célio vit mon bonheur dans mes yeux, et ne le comprenant pas, il fut

 méchant et brutal à faire plaisir. Je me laissai presque insulter par lui ; mais le soir j'ignore ce qui s'était passé. Il me parut plus calme et me demanda pardon de sa vio* lence, ce que je lui accordai fort généreusement. Je dirai encore quelques mots de notre théâtre avani; d'arriver au dénoùment, que le lecteur sait d'avance.' Presque tous les soirs nous entreprenions un nouvel essai. Tantôt c'était un opéra : tous les acteurs étant bons musiciens , même moi , je l'avoue humblement et sans prétention , chacun tenait le piano alternativement. Une autre fols , c'était un ballet ; les personnes sérieuses se donnaient à la pantomime, les jeunes gens dansaient d'inspiration, avec une grâce, un abandon et un entrain qu'on eût vainemenfcherchés dans les poses étudiées du théâtre. Boccaferri était admirable au piano dans ces circonstances. 11 s'y livrait aux plus brillantes fantaisies , et, comme s'il eût dicté impérieusement chaque geste, chaque intention de ses personnages , il les enlevait , les excitait jusqu'au délire ou les calmait jusqu'à l'abattenaent, au gré dd son inspiration. Il les soumettait ainsi au scénario, car la pantomime dont il était le plus souvent l'auteur , avait toujours une action bien nettement développée et suivie. D'autres fois , nous tentions un opéra comique , et il nous arriva d'improviser des airs, même des chœurs, qui le croirait? où l'ensemble ne manqua pas, et où diverses réminiscences d'opéras connus se lièrent par des modulations individuelles promptement conquises et sai-«ies do tous. Il nous prenait parfois fantaisie de jouer de mémoire une pièce dont nous n'avions pas le texte et que nous nous rappelions assez confusément. Ces souvenirs indécis avaient leur charme, et, pour les enfants qui ne connaissaient pas ces pièces, elles avaient l'attrait Je la création. Us les concevaient, sur un simple exposé Digitized by Google

méchant et brutal à faire plaisir. Je me laissai presque insulter par lui ; mais le soir j'ignore ce qui s'était passé. Il me parut plus calme et me demanda pardon de sa violence, ce que je lui accordai fort généreusement.

Je dirai encore quelques mots de notre théâtre avant d'arriver au dénoûment, que le lecteur sait d'avance. Presque tous les soirs nous entreprenions un nouvel essai. Tantôt c'était un opéra : tous les acteurs étant bons musiciens, même moi, je l'avoue humblement et sans prétention, chacun tenait le piano alternativement. Une autre fois, c'était un ballet ; les personnes sérieuses se donnaient à la pantomime, les jeunes gens dansaient d'inspiration, avec une grâce, un abandon et un entrain qu'on eût vainement cherchés dans les poses étudiées du théâtre. Boccaferri était admirable au piano dans ces circonstances. Il s'y livrait aux plus brillantes fantaisies, et, comme s'il eût dicté impérieusement chaque geste, chaque intention de ses personnages, il les enlevait, les excitait jusqu'au délire ou les calmait jusqu'à l'abattement, au gré de son inspiration. Il les soumettait ainsi au scenario, car la pantomime dont il était le plus souvent l'auteur, avait toujours une action bien nettement développée et suivie.

D'autres fois, nous tentions un opéra comique, et il nous arriva d'improviser des airs, même des chœurs, qui le croirait ? où l'ensemble ne manqua pas, et où diverses réminiscences d'opéras connus se lièrent par des modulations individuelles promptement conquises et saisies de tous. Il nous prenait parfois fantaisie de jouer de mémoire une pièce dont nous n'avions pas le texte et que nous nous rappelions assez confusément. Ces souvenirs indécis avaient leur charme, et, pour les enfants qui ne connaissaient pas ces pièces, elles avaient l'attrait de la création. Ils les concevaient, sur un simple exposé

16» LB CHÂTEAU préliminaire , autrement que nous , et nous étions tout ravis (le leur voir trouver d'inspiration des caractères nouveaux et des scènes meilleures que celles du texte. Nous avions encore la ressource de faire de bonnes pièces avec de fort mauvaises. Boccaferri excellait à ce genre de découvertes. Il fouillait dans sa bibliothèque théâtrale , et trouvait un sujet heureux à exploiter dans une vieillerie mal conçue et mal exécutée. — Il n'est si mauvaise œuvre tombée à plat, disait-il, où l'on ne trouve une idée , un caractère ou une scène dont on peut tirer un bon parti. Au théâtre , j'ai entendu siffler cent ouvrages qui eussent été applaudis, si un homme intelligent eût traité le môme sujet. Fouillons donc toujours, ne doutons de rien, et soyez sûrs que nous pourrions aller ainsi pendant dix ans et trouver tous les soirs matière à inventer et à développer. Cette vie fut charmante et nous passionna tous à tel point , que cela eût' semblé puéril et quasi insensé à tout autre qu'à nous. Nous ne nous blasions point sur notre plaisir , parce que la matinée entière était donnée à un travail plus sérieux. Je faisais de la peinture avec Stella ; le marquis et sa fille remplissaient assidûment les devoirs qu'ils s'étaient imposés; Célio faisait l'éducation littéraire et musicale de son jeune frère et de notre petite sœur Béatrice , à laquelle aussi on me permettait de donner quelques leçons. L'heure de la comédie arrivait donc comme une récréation toujours méritée et toujours nouvelle. La porte d'ivoire s'ouvrait toujours comme le sanctuaire de nos plus chères illusions. Je me sentais grandir au contact de ces fraîches imaginations d'artistes dont le vieux Boccaferri était la clé, le lien et l'âme. Je dois dire que Lucrezia Floriani avait bien connu et bien jugé cet homme, le plus improductif et le plus impuissant des membres de la société offlDigilized by Google

préliminaire, autrement que nous, et nous étions tout ravis de leur voir trouver d'inspiration des caractères nouveaux et des scènes meilleures que celles du texte.

Nous avions encore la ressource de faire de bonnes pièces avec de fort mauvaises. Boccaferri excellait à ce genre de découvertes. Il fouillait dans sa bibliothèque théâtrale, et trouvait un sujet heureux à exploiter dans une vieillerie mal conçue et mal exécutée.

— Il n'est si mauvaise œuvre tombée à plat, disait-il, où l'on ne trouve une idée, un caractère ou une scène dont on peut tirer un bon parti. Au théâtre, j'ai entendu siffler cent ouvrages qui eussent été applaudis, si un homme intelligent eût traité le même sujet. Fouillons donc toujours, ne doutons de rien, et soyez sûrs que nous pourrions aller ainsi pendant dix ans et trouver tous les soirs matière à inventer et à développer.

Cette vie fut charmante et nous passionna tous à tel point, que cela eût semblé puéril et quasi insensé à tout autre qu'à nous. Nous ne nous blasions point sur notre plaisir, parce que la matinée entière était donnée à un travail plus sérieux. Je faisais de la peinture avec Stella; le marquis et sa fille remplissaient assidûment les devoirs qu'ils s'étaient imposés; Célio faisait l'éducation littéraire et musicale de son jeune frère et de *notre* petite sœur Béatrice, à laquelle aussi on me permettait de donner quelques leçons. L'heure de la comédie arrivait donc comme une récréation toujours méritée et toujours nouvelle. La *porte d'ivoire* s'ouvrait toujours comme le sanctuaire de nos plus chères illusions.

Je me sentais grandir au contact de ces fraîches imaginations d'artistes dont le vieux Boccaferri était la clé, le lien et l'âme. Je dois dire que Lucrezia Floriani avait bien connu et bien jugé cet homme, le plus improductif et le plus impuissant des membres de la société offi-

DES DÉSERTES. 105 cielle , le plus complet , le plus inspiré , le plus artiste enfin des artistes. Je lui dois beaucoup , et je lui en conserverai au delà du tombeau une éternelle reconnaissance. Jamais je n'ai entendu parler avec autant de sens, de clarté, de profondeur et de délicatesse sur la peinture. En barbouillant de grossiers décors {car il peignait fort mal ) , H épanchait dans mon sein un flot d'idées lumineuses qui fécondaient mon intelligence , et dont je sentirai toute ma vie la puissance génératrice. Je m'étonnai que Célio devant épouser Cécilia et devenir riche et seigneur, les Boccaferri songeassent sérieusement à lui faire reprendre ses débuts : mais je le compris, comme eux, en étudiant son caractère ; en reconnaissant sa vocation et la supériorité de talent que chaque jour faisait éclore en lui. — Les grands artistes dramatiques ne sont-ils pas presque toujours riches à une certaine époque de leur vie , me disait le marquis , et la possession des terres , des châteaux et même des titres les dégoûte-t-elle de leur art? Non. En général, c'est la vieillesse seule qui les chasse du théâtre, car ils sentent bien que leur plus grande puissance et leur plus vive jouissance est là. Eh bien , Célio commencera par où les autres finissent ; il fera de l'art en grand , à son loisir ; il sera d'autant plus précieux au public, qu'il se rendra plus rare, et d'autant mieux payé, qu'il en aura moins besoin. Ainsi va le monde. Célio vivait dans la fièvre, et ces alternatives de fureur, d'espérance, de jalousie et d'enivrement développèrent en iui une passion terrible pour Cécilia , une puissance supérieure dans son talçnt. Nous lui laissâmes passer deux mois dans cette épreuve brûlante qu'il avait la force de supporter, et qui était, pour ainsi dire, l'élément naturel de son génie. Un matin , que le printemps commençait à sourire, les Digiiized by Google

cielle, le plus complet, le plus inspiré, le plus *artiste* enfin des artistes. Je lui dois beaucoup, et je lui en conserverai au delà du tombeau une éternelle reconnaissance. Jamais je n'ai entendu parler avec autant de sens, de clarté, de profondeur et de délicatesse sur la peinture. En barbouillant de grossiers décors (car il peignait fort mal), il épanchait dans mon sein un flot d'idées lumineuses qui fécondaient mon intelligence, et dont je sentirai toute ma vie la puissance génératrice.

Je m'étonnai que Célio devant épouser Cécilia et devenir riche et seigneur, les Boccaferri songeassent sérieusement à lui faire reprendre ses débuts : mais je le compris, comme eux, en étudiant son caractère ; en reconnaissant sa vocation et la supériorité de talent que chaque jour faisait éclore en lui. — Les grands artistes dramatiques ne sont-ils pas presque toujours riches à une certaine époque de leur vie, me disait le marquis, et la possession des terres, des châteaux et même des titres les dégoûte-t-elle de leur art? Non. En général, c'est la vieillesse seule qui les chasse du théâtre, car ils sentent bien que leur plus grande puissance et leur plus vive jouissance est là. Eh bien, Célio commencera par où les autres finissent ; il fera de l'art en grand, à son loisir ; il sera d'autant plus précieux au public, qu'il se rendra plus rare, et d'autant mieux payé, qu'il en aura moins besoin. Ainsi va le monde.

Célio vivait dans la fièvre, et ces alternatives de fureur, d'espérance, de jalousie et d'enivrement développèrent en lui une passion terrible pour Cécilia, une puissance supérieure dans son talent. Nous lui laissâmes passer deux mois dans cette épreuve brûlante qu'il avait la force de supporter, et qui était, pour ainsi dire, l'élément naturel de son génie.

Un matin, que le printemps commençait à couvrir les

1(S6 LE CHATEAU DES DÉSERTES. sapins à se parer de pointes d’un vert tendre à l’extrémité de leurs sombres rameaux , les lilas bourgeonnant sous une brise attiédie , et les mésanges semant les fourrés de leurs petits cris sauvages, nous prenions le café sur la terrasse aux premiers rayons d’un doux et clair soleil. L’avocat de Briançon arriva et se jeta dans les bras de son vieux ami le marquis, en s’écriant; Tout est liquidé'. Cette parole prosaïque fut aussi douce à nos oreilles que le premier tonnerre du printemps. C’était le signal de notre bonheur à tous. Le marquis mit la main de sa fille dans celle de Célio , et celle de Stella dans la mienne. A l’heure où J’écris œs dernières lignes , Béatrice cueille des camélias blancs et des cyclamens dans la serre pour les couronnes des deux mariées. Je suis heureux et fier de pouvoir donner tout haut le nom de sœur à cette chère enfant, et maître Volabù vient d’entrer comme cocher au service du château. FIN DU CHATEAU DBS DÉSERTEg « Digitized by Google

sapins à se parer de pointes d'un vert tendre à l'extrémité de leurs sombres rameaux, les lilas bourgeonnant sous une brise attiédie, et les mésanges semant les fourrés de leurs petits cris sauvages, nous prenions le café sur la terrasse aux premiers rayons d'un doux et clair soleil. L'avocat de Briançon arriva et se jeta dans les bras de son vieux ami le marquis, en s'écriant : *Tout est liquidé!*

Cette parole prosaïque fut aussi douce à nos oreilles que le premier tonnerre du printemps. C'était le signal de notre bonheur à tous. Le marquis mit la main de sa fille dans celle de Célio, et celle de Stella dans la mienne. A l'heure où j'écris ces dernières lignes, Béatrice cueille des camélias blancs et des cyclamens dans la serre pour les couronnes des deux mariées. Je suis heureux et fier de pouvoir donner tout haut le nom de sœur à cette chère enfant, et maître Volabù vient d'entrer comme cocher au service du château.

FIN DU CHATEAU DES DÉSERTES

**The text on this page is estimated to be only 18.60% accurate**

LES MISSISSIPIENS Digitized by Google

# LES MISSISSIPIENS

NOTICE • J’ai écrit cet opuscule il y a une douzaine d’années. Je l’avais commencé pour le théâtre ; mais, après le prologue, je trouvai le sujet peu dramatique, et je préférai en faire un tableau dialogué , un épisode quelconque de l’histoire du papier-monnaie. Cette grande mesure financière pouvait certes sauver la France ; mais il n’eût pas fallu une France corrompue, des grands seigneurs avides, des spéculateurs éhontés, un peuple à la fois méfiant et crédule à l’excès. Il faudra peut-être des siècles encore pour que les mesures qui s’appuient sur le crédit public soient envisagées par tous comme des mesures de salut public, et non comme un moyen offert à chacun de faire sa fortune à tout prix. Balzac m’a prouvé que je me trompais en pensant qu’une pièce dont l'argent était le sujet n’aurait pas d’intérêtsur la scène. lia fait, depuis, Mercadet, personnage qui ne vaut guère mieux au moral que le Bourset des Mississipiens , et qui prouve que les spéculateurs de nos jours ne sont pas moins roués que ceux qui florissaient il y a cent cinquante ans ; mais sa pièce a un entrain satirique et une triste gaieté qui attachent l’attention tout en serrant le cœur. Le type que j’avais créé était moins amusant, à coup sûr ; je n’avais pu vaincre le dégoût qu’il m’inspirait à moi-même. Nobaut, 15 août 1852.
GEORGE SANÜ. Digitized by GoogI

# NOTICE

J'ai écrit cet opuscule il y a une douzaine d'années. Je l'avais commencé pour le théâtre ; mais, après le prologue, je trouvai le sujet peu dramatique, et je préférai en faire un tableau dialogué, un épisode quelconque de l'histoire du papier-monnaie. Cette grande mesure financière pouvait certes sauver la France ; mais il n'eût pas fallu une France corrompue, des grands seigneurs avides, des spéculateurs éhontés, un peuple à la fois méfiant et crédule à l'excès. Il faudra peut-être des siècles encore pour que les mesures qui s'appuient sur le crédit public soient envisagées par tous comme des mesures de salut public, et non comme un moyen offert à chacun de faire sa fortune à tout prix.

Balzac m'a prouvé que je me trompais en pensant qu'une pièce dont *l'argent* était le sujet n'aurait pas d'intérêt sur la scène. Il a fait, depuis, *Mercadet*, personnage qui ne vaut guère mieux au moral que le *Bourset* des Mississipiens, et qui prouve que les spéculateurs de nos jours ne sont pas moins roués que ceux qui florissaient il y a cent cinquante ans ; mais sa pièce a un entrain satirique et une triste gaieté qui attachent l'attention tout en serrant le cœur. Le type que j'avais créé était moins amusant, à coup sûr ; je n'avais pu vaincre le dégoût qu'il m'inspirait à moi-même.

GEORGE SAND.

Nohant, 15 août 1852.

LES mississipiens PROLOGUE (1703). PERSONNAGES. LA MARQUISE DE PUYMONFORT. * JULIE, sa aile. LE DUC, ami de la maison. SAMUEL BOÜRSET, fait comte de Puymonfort par son mariage avec Julie. LÉONCE, chevalier de Pnymonfort, cousin de Julie DESCH.AMPS, vieux valet de chambre de la marquise. Chez la marquise de Pnymonfort. - Un petit hôtel au Marais. SCÈNE PREMIÈRE.' . le duc, deschamps. LE DOC entre en belle toilette du matin. Eh bien , Deschamps, on est déjà parti pour l'égliseV DESCHAMPS. Ah ! monsieur le duc! votre préseilce eût été bien nécessaire. Au moment de monter en voiture , mademoiselle s est trouvée mal. Il a fallu la rapporter dans son appartement, où madame la marquise a eu toutes les peines du monde à la faire revenir. Madame la marquise. lü D^itized by Coogte

LES

# MISSISSIPIENS

## PROLOGUE (1703).

### PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE PUYMONFORT.
JULIE, sa fille.
LE DUC, ami de la maison.
SAMUEL BOURSET, fait comte de Puymonfort par son mariage avec Julie.
LÉONCE, chevalier de Puymonfort, cousin de Julie.
DESCHAMPS, vieux valet de chambre de la marquise.

Chez la marquise de Puymonfort. — Un petit hôtel au Marais.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, DESCHAMPS.

LE DUC *entre en belle toilette du matin.*

Eh bien, Deschamps, on est déjà parti pour l'église?

DESCHAMPS.

Ah! monsieur le duc! votre présence eût été bien nécessaire. Au moment de monter en voiture, mademoiselle s'est trouvée mal. Il a fallu la rapporter dans son appartement, où madame la marquise a eu toutes les

m 170 leîImississipiens. s’inquiétait beaucœup de ne pas voir arriver monsieur le duc ; elle me disait : Deschamps, aussitôt que monsieur le duc sera au salon, faites-le monter ici. Et puis elle ajoutait , comme se parlant à elle-même : Ah ! mon Dieu! il n’y a que lui qui ait un peu de tète ici ! Enfin , mademoiselle a repris courage, et elle s’est laissé emmener; mais madame la marquise m’a ordonné, en partant, de prier monsieur le duc d’aller la rejoindre à l’église. LE Dcc, s'asseyant. C’est çal... je vais aller m’enrhumer dans vos diables d’églises! {Se parlant à lui-même en se frottant les jambes.) La chère marquise croit que j’ai toujours vingt ans... C’est bien assez qu’il faille avaler la messe du roi quand on va faire sa cour... Oh! pardi, j’ai de la dévotion par-dessus les yeux ! DESCHAHPS. Monsieur le duc aura la bonté de dire à madame la marquise que j’ai obéi à ses ordres, car elle me gronderait beaucoup si j’y manquais. LE DCC. Te gronder, toi , Deschamps ! est-ce qu’on se fâche avec un vieux serviteur comme toi? DESCHAHPS. Ehl eh! qdelquefofe, monsieur le duc, depuis la mort de M. le marquis I LE DUC. Eh! eh! monsieur Deschamps, vous persiflez, je crois!... il y a longtemps que je ne t’ai rien donné... Tiens, vieux coquin! SCÈNE H. LE DUC , seul. Ces canailles-là se mêlent d’avoir de l’esprit! Ah çà! Digitized by Google

s'inquiétait beaucoup de ne pas voir arriver monsieur le duc; elle me disait : Deschamps, aussitôt que monsieur le duc sera au salon, faites-le monter ici. Et puis elle ajoutait, comme se parlant à elle-même : Ah! mon Dieu! il n'y a que lui qui ait un peu de tête ici! Enfin, mademoiselle a repris courage, et elle s'est laissé emmener; mais madame la marquise m'a ordonné, en partant, de prier monsieur le duc d'aller la rejoindre à l'église.

LE DUC, *s'asseyant.*

C'est ça!... je vais aller m'enrhumer dans vos diables d'églises! (*Se parlant à lui-même en se frottant les jambes.*) La chère marquise croit que j'ai toujours vingt ans... C'est bien assez qu'il faille avaler la messe du roi quand on va faire sa cour... Oh! pardi, j'ai de la dévotion par-dessus les yeux!

DESCHAMPS.

Monsieur le duc aura la bonté de dire à madame la marquise que j'ai obéi à ses ordres, car elle me gronderait beaucoup si j'y manquais.

LE DUC.

Te gronder, toi, Deschamps! est-ce qu'on se fâche avec un vieux serviteur comme toi?

DESCHAMPS.

Eh! eh! quelquefois, monsieur le duc, depuis la mort de M. le marquis!

LE DUC.

Eh! eh! monsieur Deschamps, vous persiflez, je crois!... il y a longtemps que je ne t'ai rien donné... Tiens, vieux coquin!

## SCÈNE II.

LE DUC, *seul.*

LES MISSISSIPIENS. 171 pourvu que la petite n’ait pas fait quelque nouvelle sol* lise avec sa belle passion . . . Baste ! elle se consolera comnle se consolent toutes les femmes à présent , avec des parures, de beaux équipages et un grand train de vie... Autrefois les femmes valaient mieux ; c’est un fait, elles nous aimaient quelquefois pour nous-mêmes ; pas souvent , mais enfin ça se voyait : tandis qu’aujourd’hui il n’y a pas un regard qu’il ne faille payer au poids de l’or... La Maiutonon, et avec elle la dévotion, a introduit cet usage... Aussi il fait cher vivre à présent... Mais qu’y faire?... i. faut bien marcher avec son siècle. SCÈNE III. LE CHEVALIER, LE DUC. {Le dievalier,pâle et dans un grand désordre^ quoique mis avec une certaine recherche, entre avec agitation , et , sans faire attention au duc , qui est enfoncé dans un fauteuil, jette brusquement son chapeau sur la table.) LE DUC, tressaillant. Eh ! doucement donc, mon cher ! vous avez des façons . . . {Se retournant vers le chevalier.) Ah ! comment , iable ! c’est toi, mon pauvre chevalier? Je ne m’y attendai-; guère, i LE CHEVAUEE. ! Et cela vous paraît bien ridicule, monsieur le duc? j LE DUC. i Passablement , à ne te rien cacher. Que diable viens-tu faire ici, mon cher? LE CHEVÀLIEH. Je voulais la voir encore une fuis, lui dire adieu , ou du moins rencontrer son regard avant que cet horrible sacrifice fût accompli. Digitized by Google

pourvu que la petite n'ait pas fait quelque nouvelle sottise avec sa belle passion... Baste! elle se consolera comme se consolent toutes les femmes à présent, avec des parures, de beaux équipages et un grand train de vie... Autrefois les femmes valaient mieux; c'est un fait, elles nous aimaient quelquefois pour nous-mêmes; pas souvent, mais enfin ça se voyait: tandis qu'aujourd'hui il n'y a pas un regard qu'il ne faille payer au poids de l'or... La Maintenon, et avec elle la dévotion, a introduit cet usage... Aussi il fait cher vivre à présent... Mais qu'y faire?... Il faut bien marcher avec son siècle.

## SCÈNE III.

### LE CHEVALIER, LE DUC.

(*Le chevalier, pâle et dans un grand désordre, quoique mis avec une certaine recherche, entre avec agitation, et, sans faire attention au duc, qui est enfoncé dans un fauteuil, jette brusquement son chapeau sur la table.*)

LE DUC, *tressaillant.*

Eh! doucement donc, mon cher! vous avez des façons... (*Se retournant vers le chevalier.*) Ah! comment, diable! c'est toi, mon pauvre chevalier? Je ne m'y attendais guère.

LE CHEVALIER.

Et cela vous paraît bien ridicule, monsieur le duc?

LE DUC.

Passablement, à ne te rien cacher. Que diable viens-tu faire ici, mon cher?

LE CHEVALIER.

Je voulais la voir encore une fois, lui dire adieu, ou du moins rencontrer son regard avant que cet horrible sacri-

LES MISSiSSIPlENS. I7i I.E DUC , tranquillement. En ce cas , tu viens trop tard , car déjà le sacrement est entre vous. Tiens, écoute ces cloches ; c'est le Sanctus qui sonne à la paroisse. La messe touche à sa fin , le ma* riage est consacré. {En chantant ) Allez-vous-en , gens de la noce. LE CHEVALIER. Avec quelle horrible tranquillité vous m'enfoncez ce poignard dans le cœurl... Ah! je vous ai cru mon ami, celui de Julie du moins , et vous voyez notre désespoir avec une indifférence 1... LE DCG. Votre désespoir ! dis le tien , pauvre fou , puisque tu es assez naïf pour prendre la chose au sérieux ; mais, quant à celui de Julie, elle épouse Samuel Bourset. C'est ce que j'y vois de plus clair. LE CHEVALIER. Et qui donc a fait ce mariage infâme? car enfin , je le sais, et désormais votre feinte pitié ne me trompera plus; c'est vous qui l'avez conseillé, et vous l'avez mené à bout avec une persévérance, avec une perfidie... LE DUC , haussant les épaules. \ Chevalier, tu perds la mémoire. Tu es fort troublé, c'est ton excuse. Mais essaie un peu de rappeler tes esprits. Lorsqu'il y a huit jours tu vins me trouver et me dire ; La succession de mon père est liquidée ; il s'y trouve plus de dettes que d'argent; je suis un homme ruiné... LE CHEVALIER. 4h! je vous ouvris mon cœur avec un abandon...! LE DUC. As-tu donc sujet de t'en repentir? Quels conseils me demandas-tu? Des conseils pour être heureux ou des conseils pour être sage ? Digitized by GoogI

LE DUC, *tranquillement.*

En ce cas, tu viens trop tard, car déjà le sacrement est entre vous. Tiens, écoute ces cloches; c'est le *Sanctus* qui sonne à la paroisse. La messe touche à sa fin, le mariage est consacré. (*En chantant.*) *Allez-vous-en, gens de la noce.*

LE CHEVALIER.

Avec quelle horrible tranquillité vous m'enfoncez ce poignard dans le cœur!... Ah! je vous ai cru mon ami, celui de Julie du moins, et vous voyez notre désespoir avec une indifférence!...

LE DUC.

Votre désespoir! dis le tien, pauvre fou, puisque tu es assez naïf pour prendre la chose au sérieux; mais, quant à celui de Julie, elle épouse Samuel Bourset. C'est ce que j'y vois de plus clair.

LE CHEVALIER.

Et qui donc a fait ce mariage infâme? car enfin, je le sais, et désormais votre feinte pitié ne me trompera plus; c'est vous qui l'avez conseillé, et vous l'avez mené à bout avec une persévérance, avec une perfidie...

LE DUC, *haussant les épaules.*

Chevalier, tu perds la mémoire. Tu es fort troublé, c'est ton excuse. Mais essaie un peu de rappeler tes esprits. Lorsqu'il y a huit jours tu vins me trouver et me dire : La succession de mon père est liquidée; il s'y trouve plus de dettes que d'argent; je suis un homme ruiné...

LE CHEVALIER.

Ah! je vous ouvris mon cœur avec un abandon...!

LE DUC.

As-tu donc sujet de t'en repentir? Quels conseils me demandas-tu? Des conseils pour être heureux ou des con-

LES MISSISSIPIEMS 173 LE CHEVALIER. Je VOUS demandai de me tracer mon devoir ; vous l'avez fait, j'en conviens; mais... LE DUC. Mais j'aurais dû y joindre un miracle, n'est-ce pas, et trouver le moyen de te conserver honnête homme en te faisant faire une mauvaise action? Je ne suis pas si habile. LE CHEVALIER. Je sais que , perdu sans ressource, je ne pouvais plus aspirer à la main d'une fille bien née sans fortune ellemême. « LE DÜC. Quand la faim et la soif se marient , comme on dit , ils ont pour enfants la misère et la honte. LE CHEVALIER, vivcment. Non , monsieur le duc , la misère n'est pas la sœur de la honte. LE DÜC. Eh bien , mettons qu'elle est sa cousine germaine. Je ne te dis pas cela pour te blesser, chevalier. Tu es jeune, tu as du courage, de l'esprit, du génie... Tu feras ce que tu as projeté. Tu iras dans l'Inde ou dans le Nouveau-Monde refaire ta fortune ou mourir. C'est le devoir d'un homme de ta naissance. Mais tu m'avoueras qu'en épousant ta cousine lu ne prenais pas le chemin de réparer tes désastres. Jeunes tous deux et amoureux en diable, vous eussiez eu une nombreuse famille... LE CHEVALIER. Ah ! quelles images d'un bonheur pur vous me mettez cruellement sous les yeux ! Et maintenant il faut quelle passe du sanctuaire où je la plaçais dans mes rêves «aux bras d'un ignoble traitant, d'un juif, d'un Samuel Boursel ! Oh ! non , ce n'est pas la misère qui est la sœur de 10. Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je vous demandai de me tracer mon devoir ; vous l'avez fait, j'en conviens ; mais...

LE DUC.

Mais j'aurais dû y joindre un miracle, n'est-ce pas, et trouver le moyen de te conserver honnête homme en te faisant faire une mauvaise action? Je ne suis pas si habile.

LE CHEVALIER.

Je sais que, perdu sans ressource, je ne pouvais plus aspirer à la main d'une fille bien née sans fortune elle-même.

LE DUC.

Quand la faim et la soif se marient, comme on dit, ils ont pour enfants la misère et la honte.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Non, monsieur le duc, la misère n'est pas la sœur de la honte.

LE DUC.

Eh bien, mettons qu'elle est sa cousine germaine. Je ne te dis pas cela pour te blesser, chevalier. Tu es jeune, tu as du courage, de l'esprit, du génie... Tu feras ce que tu as projeté. Tu iras dans l'Inde ou dans le Nouveau-Monde refaire ta fortune ou mourir. C'est le devoir d'un homme de ta naissance. Mais tu m'avoueras qu'en épousant ta cousine tu ne prenais pas le chemin de réparer tes désastres. Jeunes tous deux et amoureux en diable, vous eussiez eu une nombreuse famille...

LE CHEVALIER.

Ah ! quelles images d'un bonheur pur vous me mettez cruellement sous les yeux ! Et maintenant il faut qu'elle passe du sanctuaire où je la plaçais dans mes rêves aux bras d'un ignoble traitant, d'un juif, d'un Samuel Bourset ! Oh ! non, ce n'est pas la misère qui est la sœur de

174 LES MISSISSIPIENS. la honte, monsieur le duc, c'est la richesse acquise au prix de l'amour et de la pudeur. LE DUC. ^ Parlons-nous philosophie; j'en suis et je te donne raison. Mais si nous vivons dans un monde positif, et je crois que nous ne pouvons en sortir décemment , quoi que nou£ fassions, il nous faut suivre Topinion, accepter ce qu'elle encourage et nous garder de ce qu'elle proscrit. Tu te croyais passablement fortuné et tu allais épouser ta cousine. Un beau matin tu te trouves sur le pavé ; il faut que tu t'en ailles, et de plus il faut que ta cousine se marie. Je sais bien que dans le premier moment tu t'es flatté qu'elle attendrait ton retour des Grandes-Indes. Il a fallu te le laisser croire pour te donner du courage. LE CHEVAUEa. Eh ! ne pouviez-vous me le laisser croire du moins jusqu'à mon départ!... Quelques jours encore, et je serais parti plein d'avenir, plein d'illusions ; tandis que maintenant je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle. LE DUC. Fi donc ! c'est du plus mauvais goût. Mon perruquier en a fait autant la semaine dernière pour la femme de mon valet de chambre. Tu n'en feras rien , mon cher; un gentilhomme ne doit pas finir comme un pleutre. Et quant au reproche que tu me fais de ne t'avoir pas embarqué avec tes illusions en pacotille, j'ai à te répondre que, si on t'avait laissé l'ombre d'une espérance, tu ne serais jamais parti. Tel est l'homme, surtout quand il est amoureux et qu'il a dix-huit ans. LE CHEVALISa. Ah ! que vous étiez tous pressés de me voir partir î... Eh bien ! si je devais subir ce dernier supplice , fallait-il donc mêler le ridicule à l'odieux , et , sous mes yeux , la livrer à un homme de cette espèce ? Digitized by Google

la honte, monsieur le duc, c'est la richesse acquise au prix de l'amour et de la pudeur.

LE DUC.

Parlons-nous philosophie; j'en suis et je te donne raison. Mais si nous vivons dans un monde positif, et je crois que nous ne pouvons en sortir décemment, quoi que nous fassions, il nous faut suivre l'opinion, accepter ce qu'elle encourage et nous garder de ce qu'elle proscrit. Tu te croyais passablement fortuné et tu allais épouser ta cousine. Un beau matin tu te trouves sur le pavé; il faut que tu t'en ailles, et de plus il faut que ta cousine se marie. Je sais bien que dans le premier moment tu t'es flatté qu'elle attendrait ton retour des Grandes-Indes. Il a fallu te le laisser croire pour te donner du courage.

LE CHEVALIER.

Eh! ne pouviez-vous me le laisser croire du moins jusqu'à mon départ!... Quelques jours encore, et je serais parti plein d'avenir, plein d'illusions; tandis que maintenant je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

LE DUC.

Fi donc! c'est du plus mauvais goût. Mon perruquier en a fait autant la semaine dernière pour la femme de mon valet de chambre. Tu n'en feras rien, mon cher; un gentilhomme ne doit pas finir comme un pleutre. Et quant au reproche que tu me fais de ne t'avoir pas embarqué avec tes illusions en pacotille, j'ai à te répondre que, si on t'avait laissé l'ombre d'une espérance, tu ne serais jamais parti. Tel est l'homme, surtout quand il est amoureux et qu'il a dix-huit ans.

LE CHEVALIER.

Ah! que vous étiez tous pressés de me voir partir!... Eh bien! si je devais subir ce dernier supplice, fallait-il donc mêler le ridicule à l'odieux, et, sous mes yeux, la livrer à un homme de cette espèce?

LES MISSISSIPiENS. 175 LE DUC. . f Mon cher ami , cet homme a des millions, et la semaine •* dernière Sa Majesté a promené elle-même dans ses jardins de Marly, de l'air le plus gracieux qu'on lui ait vu uepuis vingt ans, et en disant les plus aimables choses qu'elle ait dites de sa vie, maître Samuel Bernard le financier, l'oncle du Samuel Bourset que nous épousons aujourd'hui. Maître Bernard paie les dettes du roi : cela vaut bien deux heures d'affabilité ; car ce ne sont pas de petites dettes ! mais aussi ce n'est pas un petit monsieur que celui que Louis XIV caresse de la sorte ! LE CHEVALIBE. Et vous aussi , voua contemplez tranquillement de pareilles choses? LE DUC. Moi? je sais qu'en penser aussi bien que toi. Mais à nous deux nous ne changerons pas le monde. La cour et la ville se modèlent l'une sur l'autre ; le roi est ruiné et nous le sommes. Il est magnifique et veut que nous le soyons ; il s'endette, et nous nous endettons ; il flatte la finance, et nous tirons le chapeau après lui. Ainsi, ta cousine fait aujourd'hui un excellent mariage, et, à l'heure qu'il est, plus de deux mille nobles familles qui ne savent plus à quel clou se pendre , bien loin de mépriser le sang d'Israël , eussent bien voulu attirer vers elles ce filon d'or. LE CilEVALIEB. Julie est assez belle, assez charmante, d'une famille assez illustre pour qu'un homme riche et bien né eût recherché sa main. LE DUC. Non , pas dans le temps où nous sommes. Et d'ailleurs, chevalier, puisque tu me forces à te le dire, Julie était compromise plus que tu ne le penses par la violence de Digitized by Google

LE DUC.

Mon cher ami, cet homme a des millions, et la semaine dernière Sa Majesté a promené elle-même dans ses jardins de Marly, de l'air le plus gracieux qu'on lui ait vu depuis vingt ans, et en disant les plus aimables choses qu'elle ait dites de sa vie, maître Samuel Bernard le financier, l'oncle du Samuel Bourset que nous épousons aujourd'hui. Maître Bernard paie les dettes du roi : cela vaut bien deux heures d'affabilité ; car ce ne sont pas de petites dettes ! mais aussi ce n'est pas un petit monsieur que celui que Louis XIV caresse de la sorte !

LE CHEVALIER.

Et vous aussi, vous contemplez tranquillement de pareilles choses ?

LE DUC.

Moi ? je sais qu'en penser aussi bien que toi. Mais à nous deux nous ne changerons pas le monde. La cour et la ville se modèlent l'une sur l'autre ; le roi est ruiné et nous le sommes. Il est magnifique et veut que nous le soyons ; il s'endette, et nous nous endettons ; il flatte la finance, et nous tirons le chapeau après lui. Ainsi, ta cousine fait aujourd'hui un excellent mariage, et, à l'heure qu'il est, plus de deux mille nobles familles qui ne savent plus à quel clou se pendre, bien loin de mépriser le sang d'Israël, eussent bien voulu attirer vers elles ce filon d'or.

LE CHEVALIER.

Julie est assez belle, assez charmante, d'une famille assez illustre pour qu'un homme riche et bien né eût recherché sa main.

LE DUC.

Non, pas dans le temps où nous sommes. Et d'ailleurs, chevalier, puisque tu me forces à te le dire, Julie était compromise plus que tu ne le penses par la violence de

176 7.ES MISSISSIPIENS. ton amour. L’attrait d’un grand nom a pu seul déterminer un traitant à passer par-dessus certaines craintes... qui sont un préjugé sans doute , mais un préjugé moins lacile à vaincre chez nous autres que chez les gens du commun. LE CHEVALIER. Ah! elle est pure comme la vertu elle-même 1... J’er atteste... ' LE DUC. .le ne demande pas cela ; ça ne regarde personne, la voilà mariée... LE CHEVALIER. Si cet homme a de pareilles craintes , il n’en est que plus vil de les braver. LE DUC. Cet homme quitte aujourd’hui son fâcheux nom de Samuel Bourset pour celui de Bourset de Puymonfort. Sa femme le rebaptise par contrat de mariage; qui sait? le roi l’anoblira peut-être. C’est comme cela que les grandes familles se conservent; c’est l’usage maintenant, il n’y a rien à dire. Les hommes de finance y tiennent beaucoup. S’ils ne changeaient de nom , ils n’arriveraient pas aux emplois, et il faut bien qu’ils y arrivent. Dans vingt ans d’ici ils y seront tous. Heureusement je n’y serai plus... Et toi qui vas en Amérique, je t’en félicite; je voudrais être assez jeune pour t’accompagner. LE CHEVALIER. Eh bien ! votre froide sévérité sur les choses et sur les hommes de ce temps me gagne et me fortifie... Oui, je partirai , mais sans l’avoir vue... Je veux qu’elle sache que je la méprise trop pour lui dire adieu. LE DUC, l'observant. Est-ce que, par hasard , elle comptait te revoir? Digitized by Googic

ton amour. L'attrait d'un grand nom a pu seul déterminer un traitant à passer par-dessus certaines craintes... qui sont un préjugé sans doute, mais un préjugé moins facile à vaincre chez nous autres que chez les gens du commun.

LE CHEVALIER.

Ah! elle est pure comme la vertu elle-même!... J'en atteste...

LE DUC.

Je ne demande pas cela; ça ne regarde personne, la voilà mariée...

LE CHEVALIER.

Si cet homme a de pareilles craintes, il n'en est que plus vil de les braver.

LE DUC.

Cet homme quitte aujourd'hui son fâcheux nom de Samuel Bourset pour celui de Bourset de Puymonfort. Sa femme le rebaptise par contrat de mariage; qui sait? le roi l'anoblira peut-être. C'est comme cela que les grandes familles se conservent; c'est l'usage maintenant, il n'y a rien à dire. Les hommes de finance y tiennent beaucoup. S'ils ne changeaient de nom, ils n'arriveraient pas aux emplois, et il faut bien qu'ils y arrivent. Dans vingt ans d'ici ils y seront tous. Heureusement je n'y serai plus... Et toi qui vas en Amérique, je t'en félicite; je voudrais être assez jeune pour t'accompagner.

LE CHEVALIER.

Eh bien! votre froide sévérité sur les choses et sur les hommes de ce temps me gagne et me fortifie... Oui, je partirai, mais sans l'avoir vue... Je veux qu'elle sache que je la méprise trop pour lui dire adieu.

LE DUC, *l'observant.*

Est-ce que, par hasard, elle comptait te revoir?

LES MISSI|;iIPIENS. 1V7 LE CHEVALIER. Croyez-vous que je serais venu ici de moi-même? Non , je n'aUrais jamais remis les pieds dans cette maison; mais elle l'a voulu... Tenez, voici le billet que j'ai reçu ce matin... LE Düc , à part , le parcourant. • # Ah 1 c'est donc pour cela qu'elle a fait promettre à sa mère de ne pas la conduire directement de l'église à la maison du banquier, mais de la ramener ici pour quelques instants!... [Lisant.) fai arraché à maman la promesse que nous nous verrions un instant en sa présence. [Haut.) Mais non pas en la présence du mari, je pense?... ( Avec une mordante ironie.) Bonne mère ! je la reconnais bien là! [Regardant le chevalier, qui est fort ému.) Et tu comptes accepter ce rendez-vous? LE CHEVALIER. Non pas! Vous me rappelez à moi-même... je pars à l'instant!... [Il fait quelques pas, regarde autour de lui, et fond en larmes.) Ah ! ce pauvre vieux petit salon où j'ai passé la moitié de ma vie, innocent et pur, auprès d'elle!... heureux comme jamais ne l'a été le roi de France au milieu des pompes de Versailles!... je ne le verrai plus... Je vais vivre sur une terre étrangère, où pas une main amie ne serrera la mienne, où pas un cœur ne comprendra ma souffrance. , LE DDC. Pauvre chevalier !... il me fait vraiment pitié... Voyons, iflodère-toi un peu, que diable! Veux-tu m'écouter un instant et suivre mes conseils? LE OTEVALIER. Parlez ! Je suis privé de force et dépourvu de raison à l'heure qu'il est. Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Croyez-vous que je serais venu ici de moi-même? Non, je n'aurais jamais remis les pieds dans cette maison; mais elle l'a voulu... Tenez, voici le billet que j'ai reçu ce matin...

LE DUC, *à part, le parcourant.*

Ah! c'est donc pour cela qu'elle a fait promettre à sa mère de ne pas la conduire directement de l'église à la maison du banquier, mais de la ramener ici pour quelques instants!... (*Lisant.*) *J'ai arraché à maman la promesse que nous nous verrions un instant en sa présence.* (*Haut.*) Mais non pas en la présence du mari, je pense?... (*Avec une mordante ironie.*) Bonne mère! je la reconnais bien là! (*Regardant le chevalier, qui est fort ému.*) Et tu comptes accepter ce rendez-vous?

LE CHEVALIER.

Non pas! Vous me rappelez à moi-même... je pars à l'instant!... (*Il fait quelques pas, regarde autour de lui, et fond en larmes.*) Ah! ce pauvre vieux petit salon où j'ai passé la moitié de ma vie, innocent et pur, auprès d'elle!... heureux comme jamais ne l'a été le roi de France au milieu des pompes de Versailles!... je ne le verrai plus... Je vais vivre sur une terre étrangère, où pas une main amie ne serrera la mienne, où pas un cœur ne comprendra ma souffrance.

LE DUC.

Pauvre chevalier!... il me fait vraiment pitié... Voyons, modère-toi un peu, que diable! Veux-tu m'écouter un instant et suivre mes conseils?

LE CHEVALIER.

Parlez! Je suis privé de force et dépourvu de raison à l'heure qu'il est.

178 LES MISEfSEIPIENS. LE Dire. A ta place, ce que je ferais : je ue parürais pas ; du moins je ne partirais que l'année prochaine. LE CBEVAUEE. Et à quoi bon prolonger d'une année ce supplice, trop long déjà d'une heure? LE DUC. Qu'il est simple ! Mais où donc as-tu été élevéj mon pauvre garçon? Comment! tu ne me comprends pas? Voilà le mariage conclu à ne plus s'en dédire ; ta présence ne peut plus l'embrouiller... Maintenant tu aimes, tu es aimé... Tu me regardes avec de grands yeux ! Que diable ! je ne peux pas parler plus clairement , ce me semble ! LE CBEVAUEE. Que me djtes-vous? Troubler son repos? ternir sa réputation?... LE DOC. C'est ce que tu fais depuis huit jours avec tes emportements. Calme-toi, sois modeste dans ton bonheur; tout ira bien , car c'est ainsi que va le monde. LE CHEVALIEB. Puis-je vivre ainsi , sans fortune et sans état? LE DUC. A quoi bon faire fortune si tu n'épouses pas? Pourvu que tu aies une position dans le monde... d'ici à un an je te ferai avoir une compagnie de quelque chose. LE CBEVAUEE. Croyez-vous donc que dans un an je pourrai quitter Julie plus aisément qu'aujourd'hui? LE DUC. Oh ! bien certainement je le crois. 11 est même possible que dans ce temps-là vous soyez aussi charmés de vous quitter que vous en êtes désolés aujourd'hui. Digitized by Google

LE DUC.

A ta place, voici ce que je ferais : je ne partirais pas ; du moins je ne partirais que l'année prochaine.

LE CHEVALIER.

Et à quoi bon prolonger d'une année ce supplice, trop long déjà d'une heure?

LE DUC.

Qu'il est simple! Mais où donc as-tu été élevé, mon pauvre garçon? Comment! tu ne me comprends pas? Voilà le mariage conclu à ne plus s'en dédire ; ta présence ne peut plus l'embrouiller... Maintenant tu aimes, tu es aimé... Tu me regardes avec de grands yeux! Que diable! je ne peux pas parler plus clairement, ce me semble!

LE CHEVALIER.

Que me dites-vous? Troubler son repos? ternir sa réputation?...

LE DUC.

C'est ce que tu fais depuis huit jours avec tes emportements. Calme-toi, sois modeste dans ton bonheur; tout ira bien, car c'est ainsi que va le monde.

LE CHEVALIER.

Puis-je vivre ainsi, sans fortune et sans état?

LE DUC.

A quoi bon faire fortune si tu n'épouses pas? Pourvu que tu aies une position dans le monde... d'ici à un an je te ferai avoir une compagnie de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous donc que dans un an je pourrai quitter Julie plus aisément qu'aujourd'hui?

LE DUC.

Oh! bien certainement je le crois. Il est même possible que dans ce temps-là vous soyez aussi charmés de vous

 L£ CHEVAtlEK. Mais Jolie oubliera*t>eIle ainsi ses devoirs? car ennn son mari... sa mère... LE DUC. Sa mère est la meilleure femme du monde. Je la connais, moi. Je la connais même beaucoup, entre nous soit dit, et je te réponds qu'au lendemain du mariage ses idées sur la morale ne seront plus celles de la veille. LE CHEVALIER. Oh! comme vous parlez de ma tante! moi qui l'ai vénérée jusqu'ici comme une mère!... Je crois r^er. LE DUC. Relis donc le billet; tu verras que la marquise ne veut pas que sa fille meure de chagrin. Quant au mari , dans cette classe-là ils sont tous aveugles de naissance. Et puis, quand il se douterait de quelque chose, est-ce qu'un homme comme ça oserait faire du bruit? Je voudrais bien voir! LE CBBVALIKl. Mon Dieu!... préservez ma raison!... Hais, monsieur le duc, vous l'oubliez donc? ce misérable est son maître désormais.. . Partagerai-je ce trésor précieux et sans tache avec le vil traitant qui l'a acheté?... LE DUC. Bah 1 tu songes à tout ! Yentregois ! j'étais plus amoureux que cela à ton âge. LE CHEVALIER. (ül'est parce que j'aime que cette idée m'est insuppoi table, odieusel... Ohl jamais... jamais!... LE DUC. Eh bien 1 mon Dieu , si ce n'est que cela, ne sais-tu pa que les femmes ont mille ruses pour retarder, pour ajour ner indéfiniment le bonheur d'un mari? Allons, Julie est une femme d'esprit... tu lui en donneras plus encore. Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Mais Julie oubliera-t-elle ainsi ses devoirs? car enfin son mari... sa mère...

LE DUC.

Sa mère est la meilleure femme du monde. Je la connais, moi. Je la connais même beaucoup, entre nous soit dit, et je te réponds qu'au lendemain du mariage ses idées sur la morale ne seront plus celles de la veille.

LE CHEVALIER.

Oh! comme vous parlez de ma tante! moi qui l'ai vénérée jusqu'ici comme une mère!... Je crois rêver.

LE DUC.

Relis donc le billet; tu verras que la marquise ne veut pas que sa fille meure de chagrin. Quant au mari, dans cette classe-là ils sont tous aveugles de naissance. Et puis, quand il se douterait de quelque chose, est-ce qu'un homme comme ça oserait faire du bruit? Je voudrais bien voir!

LE CHEVALIER.

Mon Dieu!... préservez ma raison!... Mais, monsieur le duc, vous l'oubliez donc? ce misérable est son maître désormais... Partagerai-je ce trésor précieux et sans tache avec le vil traitant qui l'a acheté?...

LE DUC.

Bah! tu songes à tout! Ventregois! j'étais plus amoureux que cela à ton âge.

LE CHEVALIER.

C'est parce que j'aime que cette idée m'est insupportable, odieuse!... Oh! jamais... jamais!...

LE DUC.

Eh bien! mon Dieu, si ce n'est que cela, ne sais-tu pas que les femmes ont mille ruses pour retarder, pour ajourner indéfiniment le bonheur d'un mari? Allons, Julie est une femme d'esprit... tu lui en donneras plus encore.

LES MISS1SS1PIEN8. LE CHEVALIER. Ah ! ne vous faites pas un jeu de mon délire ! Je ne suis qu'un pauvre enfant sans expérience, mais éperdument «moureux... Ne m'ôtez pas le courage, car vous ne pou* vez plus me donner le bonheur. LE DUC. Voici la voiture de la mariée dans la cour... Mais il me semble que le mari est avec elle! Va-t'en. LE CHEVALIER , égaré. Fuir devant lui?... N'ai-je pas le droit, comme cousin de Julie, de venir faire mon compliment ici, chez ma tante? Soyez tranquille, je suis calme, je suis glacé... LE DUC. Et tu dis cela du ton d'un homme qu'on va mener aux Petites-Maisons 1... Allons, songe que le mari ne sait rien, et ton désordre lui apprendrait tout... Viens avec moi. Je ne te quitte pas d'un instant. (// t' entraîne par une petite porte conduisant aux appartements intérieurs.) SCÈNE IV. JULIE , en costume de mariée des plus magnifiques; LA MARQUISE, fort parée; SAMUEL BOURSE!, en habit écrasé de broderies. Julie, chancelante et pâte, est soutenue d'un côté par sa mère, de l'autre par son mari. Ils rapprochent dun fauteuil où elle se laisse tomber. LA MARQUISE. Eh bien ! ma fille, n'êtes-vous pas mieux? JULIE , dune voix éteinte. Non , ma môrv?. Digilized by Google

LE CHEVALIER.

Ah ! ne vous faites pas un jeu de mon délire ! Je ne suis qu'un pauvre enfant sans expérience, mais éperdument amoureux... Ne m'ôtez pas le courage, car vous ne pouvez plus me donner le bonheur.

LE DUC.

Voici la voiture de la mariée dans la cour... Mais il me semble que le mari est avec elle ! Va-t'en.

LE CHEVALIER, *égaré.*

Fuir devant lui?... N'ai-je pas le droit, comme cousin de Julie, de venir faire mon compliment ici, chez ma tante ? Soyez tranquille, je suis calme, je suis glacé...

LE DUC.

Et tu dis cela du ton d'un homme qu'on va mener aux Petites-Maisons !... Allons, songe que le mari ne sait rien, et ton désordre lui apprendrait tout... Viens avec moi. Je ne te quitte pas d'un instant.

(*Il l'entraîne par une petite porte conduisant aux appartements intérieurs.*)

## SCÈNE IV.

JULIE, *en costume de mariée des plus magnifiques;* LA MARQUISE, *fort parée;* SAMUEL BOURSET, *en habit écrasé de broderies. Julie, chancelante et pâle, est soutenue d'un côté par sa mère, de l'autre par son mari. Ils l'approchent d'un fauteuil où elle se laisse tomber.*

LA MARQUISE.

Eh bien ! ma fille, n'êtes-vous pas mieux ?

JULIE, *d'une voix éteinte.*

Non, ma mère.

LES MISSISSIPIENS. 181 SAMUEL , lui tapant dans les mains. Ma chère demoiselle, reprenez courage. {Julie retire ses mains avec horreur.) LA MARQUISE. Allons, Monsieur, laissez-nous un peu ensemble... Vous voyez que ma fille est malade. SAMUEL. Je vous aiderai à la soigner. LA MARQUISE. Eh ! cela ne vous regarde pas. SAMUEL. Si fait. JULIE. Monsieur 1... je voudrais être seule avec ma mère. SAMUEL. Je ne m'éloignerai pas dans l'état où je vous vois. LA MARQUISE. Mais vous êtes nécessaire chez vous. Tout notre monde y arrive en ce moment, et il n'y a personne pour recevoir. Voulez-vous qu'on trouve chez vous visage de bois un jour de noce? SAMUEL. Ohl mes gens sont là , j'en ai beaucoup et des mieux stylés. LA MARQUISE. Cest peut-être l'usage dans votre monde que les valets remplacent le maître ; mais, dans le nôtre, cela ne se fait pas, mon cher. SAMUEL. En ce cas, madame la marquise, vous aurez la bonté de remonter dans ma voiture et d'aller faire les honneurs do mon hôtel , car pour moi je reste auprès de ma femme. Il Digitized by Google

SAMUEL, *lui tapant dans les mains.*

Ma chère demoiselle, reprenez courage.

(*Julie retire ses mains avec horreur.*)

LA MARQUISE.

Allons, Monsieur, laissez-nous un peu ensemble... Vous voyez que ma fille est malade.

SAMUEL.

Je vous aiderai à la soigner.

LA MARQUISE.

Eh ! cela ne vous regarde pas.

SAMUEL.

Si fait.

JULIE.

Monsieur!... je voudrais être seule avec ma mère.

SAMUEL.

Je ne m'éloignerai pas dans l'état où je vous vois.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes nécessaire chez vous. Tout notre monde y arrive en ce moment, et il n'y a personne pour recevoir. Voulez-vous qu'on trouve chez vous *visage de bois* un jour de noce?

SAMUEL.

Oh! mes gens sont là, j'en ai beaucoup et des mieux stylés.

LA MARQUISE.

C'est peut-être l'usage dans votre monde que les valets remplacent le maître; mais, dans le nôtre, cela ne se fait pas, mon cher.

SAMUEL.

En ce cas, madame la marquise, vous aurez la bonté de remonter dans ma voiture et d'aller faire les honneurs de

189 LES MISSISSIPIENS. LA MARQUISE. De votre femme... Eh! vous êtes bien pressé de lui donner ce nom. JULIE. Ma mère, ne me quittez pas! SAMUEL. Je vous en supplie, n'ayez pas peur de moi. Madame... madame Bourset!... LA MARQUISE. Elle s'appelle de Puymonfort , Monsieur, et elle vous a épousé à condition de ne pas perdre son nom. SAMimL. Ah! ce n'est pas comme moi, qui l'ai épousée à condition de perdre le mien. LA mArquisb. On le sait bien... Allons! voilà ma lille qui s'évanouit... Allez donc appeler sa femme de chambre. SAMUEL. Je sonnerai , ce sera plus tôt fait. JULIE , bas à la marquise. Ah ! ma mère, quel supplice ! LA marquise , de même. Le duc!... nous voilà sauvées. SCÈNE V. LE DUC, LA MARQUISE, JULIE, SAMUEL. LE DUC. Quoi, Monsieur! Julie en cet état? Et vous êtes ici, monsieur de Puymonfort? SAMUEL, à ]part. A la bonne heure, voilà un homme qui ne craint pas Digitized by Google

LA MARQUISE.

De votre femme... Eh! vous êtes bien pressé de lui donner ce nom.

JULIE.

Ma mère, ne me quittez pas!

SAMUEL.

Je vous en supplie, n'ayez pas peur de moi, Madame... madame Bourset!...

LA MARQUISE.

Elle s'appelle de Puymonfort, Monsieur, et elle vous a épousé à condition de ne pas perdre son nom.

SAMUEL.

Ah! ce n'est pas comme moi, qui l'ai épousée à condition de perdre le mien.

LA MARQUISE.

On le sait bien... Allons! voilà ma fille qui s'évanouit... Allez donc appeler sa femme de chambre.

SAMUEL.

Je sonnerai, ce sera plus tôt fait.

JULIE, *bas à la marquise.*

Ah! ma mère, quel supplice!

LA MARQUISE, *de même.*

Le duc!... nous voilà sauvées.

## SCÈNE V.

### LE DUC, LA MARQUISE, JULIE, SAMUEL.

LE DUC.

Quoi, Monsieur! Julie en cet état? Et vous êtes ici, monsieur de Puymonfort?

SAMUEL, *à part.*

A la bonne heure, voilà un homme qui ne craint pas

LES MISSISSIPIENS. 183 de s’écorcher la langue... {Haut.) Eh bien, monsieur le duc, n’est-ce pas ma place? LE DUC. Pas encore, mon cher ami. Vous tourmentez la pudeur de votre femme... Allons! un homme comme vous sait son monde! Laissez cette enfant avec sa mère. Elles ont à se dire des choses que vous n’êtes pas censé deviner. {Il passe son bras familièrement sous celui de Samuel et remmène.) SAMUEL , à part. Celui-là me flatte... hem 1 je ne m’en vas pas pour longtemps, {//s sor/cn#.) SCÈNE VI. JULIE, LA MARQUISE, puis LE CHEVALIER. JULIE. . • Ah! j’en mourrai... Cet homme me ferait horreur! LA MARQUISE. Il t’aime beaucoup, mon enfant, et son empressement le rend indiscret. Il faudra lui apprendre à vivre, et ce sera un excellent mari. JULIE , pleurant. Et Léonce!... {Le chevalier sort du cabinet et se jette à ses pieds.) LA MARQUISE. Mes enfants, mes enfants! ayez du courage! , LE CHEVALIER. Vous ne voulez pas qu’elle meure? Vous ne la livrerez pas à ce rustre! Ah! Julio, je le tuerai plutôt! LA MARQUISE. Eh! pour Dieu, ne parlez pas si haut, M. Bourset est ici près... J’entends sa voix. * Digilized by Google

de s'écorcher la langue... (*Haut.*) Eh bien, monsieur le duc, n'est-ce pas ma place?

LE DUC.

Pas encore, mon cher ami. Vous tourmentez la pudeur de votre femme... Allons! un homme comme vous sait son monde! Laissez cette enfant avec sa mère. Elles ont à se dire des choses que vous n'êtes pas censé deviner. (*Il passe son bras familièrement sous celui de Samuel et l'emmène.*)

SAMUEL, *à part.*

Celui-là me flatte... hem! je ne m'en vas pas pour longtemps. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VI.

JULIE, LA MARQUISE, *puis* LE CHEVALIER.

JULIE.

Ah! j'en mourrai... Cet homme me ferait horreur!

LA MARQUISE.

Il t'aime beaucoup, mon enfant, et son empressement le rend indiscret. Il faudra lui apprendre à vivre, et ce sera un excellent mari.

JULIE, *pleurant.*

Et Léonce!...

(*Le chevalier sort du cabinet et se jette à ses pieds.*)

LA MARQUISE.

Mes enfants, mes enfants! ayez du courage!

LE CHEVALIER.

Vous ne voulez pas qu'elle meure? Vous ne la livrerez pas à ce rustre! Ah! Julie, je le tuerai plutôt!

LA MARQUISE.

Eh! pour Dieu, ne parlez pas si haut. M. Boursot est

iS4 LES MISSISSIPIENS. {Elle court fermer la grande porte du salon en dedans.) JULIE. Léonce, il faut nous séparer à jamais! LE CHEVALIER. Est-ce vous qui l'ordonnez?... Non, Julie, ce n'est pas toi ! {Il l'entoure de ses bras.) JULIE. Mon Dieu ! ( On entend tousser.) LA MARQUISE. Ah! c'est la grosse toux de ce Bourset 1 Sauvez-vous, Léonce! {Le chevalier se relève et veut tirer son épée.) Y songes-tu, malheureux enfant? Veux-tu donc perdre ma fille? Et vite! et vite! {Elle le pousse vers une des petites portes de dégagement. Bourset tousse encore.) LE CHEVALIER, exaspéré. Julie! JULIE, hors d' elle-même. Ne crains rien, Léonce! Cache-toi, nous nous reverrons bientôt. Ma mère, je le veux, je veux lui dire adieu, une dernière fois, devant vous. LE CHEVALIER. Mais cet homme!... JULIE. Ne crains rien , jamais , jamais ! ( Elle se lève et le pousse aussi vers la porte.) LE CHEVALIER. Nous nous reverrons? Oh ! dis-le-moi, ou je brave tout. Je ne puis te quitter ainsi ! JULIE. Oui , nous nous reverrons ; la conduite de cet homme me pousse à bout. {Bourset rentre par une autre porte de dégagement y pendant que Julie et la marquise entraînent le chevalier par la porte opposée et lui tournent le dos.) Digilized by Google

(*Elle court fermer la grande porte du salon en dedans.*)

JULIE.

Léonce, il faut nous séparer à jamais!

LE CHEVALIER.

Est-ce vous qui l'ordonnez?... Non, Julie, ce n'est pas toi! (*Il l'entoure de ses bras.*)

JULIE.

Mon Dieu! (*On entend tousser.*)

LA MARQUISE.

Ah! c'est la grosse toux de ce Bourset! Sauvez-vous, Léonce! (*Le chevalier se relève et veut tirer son épée.*) Y songes-tu, malheureux enfant? Veux-tu donc perdre ma fille? Et vite! et vite! (*Elle le pousse vers une des petites portes de dégagement. Bourset tousse encore.*)

LE CHEVALIER, *exaspéré.*

Julie!

JULIE, *hors d'elle-même.*

Ne crains rien, Léonce! Cache-toi, nous nous reverrons bientôt. Ma mère, je le veux, je veux lui dire adieu, une dernière fois, devant vous.

LE CHEVALIER.

Mais cet homme!...

JULIE.

Ne crains rien, jamais, jamais!

(*Elle se lève et le pousse aussi vers la porte.*)

LE CHEVALIER.

Nous nous reverrons? Oh! dis-le-moi, ou je brave tout. Je ne puis te quitter ainsi!

JULIE.

Oui, nous nous reverrons; la conduite de cet homme me pousse à bout.

(*Bourset rentre par une autre porte de dégagement, pendant que Julie et la marquise entraînent le chevalier par la porte opposée et lui tournent le dos.*)

LES MISSISSIPIENS, iss LA MARQUISE, à SU fille. Je vais le cacher dans ma chambre, car je suis sûre que Bourset nous espionne. [Elle sort avec le chevalier.) JULIE, leur parlant encore sur le seuil de la porte de gauche. Et revenez vite près de moi , ma mère, car il va venir m'obséder de sa présence. {Elle se retourne, trouve Samuel debout devant elle et reste muette d!ejfroi. Aussitôt Samuel, qui a déjà eu soin de rejermer la porte par laquelle il vient d: entrer, va à celle par où vient de sortir le chevalier, et la referme aussi; puis il met tranquillement les deux clefs dans sa poche. Julie s'élance vers la grande porte pour s'enfuir, et la trouve fermée.) SAMUEL. Oh ! cette clef-là, votre mère l'a dans sa poche. JULIE. Quelle est cette inconvenante plaisanterie? Je veux être seule avec ma mère, je vous l'ai déjà dit , Monsieur. {Elle veut s'approcher dOune sonnette, Samuel lui barre le chemin, la salue, et lui offre une chaise.) SAMUEL. Je suis charmé que vous vous portiez mieux. Comme vous vous êtes promptement remise sur pied! C'est merveille de voir comme les couleurs vous sont vite refenues. Laissez-moi. JULIE. SAMUEL. Là, là, je ne vous regarde seulement pas. Quelle mouche vous pique? JULIE. Mms pourquoi m'enfermez-vous ainsi ? nen à nous dire. Nous n'avons

LA MARQUISE, *à sa fille.*

Je vais le cacher dans ma chambre, car je suis sûre que Bourset nous espionne. (*Elle sort avec le chevalier.*)

JULIE, *leur parlant encore sur le seuil de la porte de gauche.*

Et revenez vite près de moi, ma mère, car il va venir m'obséder de sa présence.

(*Elle se retourne, trouve Samuel debout devant elle et reste muette d'effroi. Aussitôt Samuel, qui a déjà eu soin de refermer la porte par laquelle il vient d'entrer, va à celle par où vient de sortir le chevalier, et la referme aussi; puis il met tranquillement les deux clefs dans sa poche. Julie s'élance vers la grande porte pour s'enfuir, et la trouve fermée.*)

SAMUEL.

Oh! cette clef-là, votre mère l'a dans sa poche.

JULIE.

Quelle est cette inconvenante plaisanterie? Je veux être seule avec ma mère, je vous l'ai déjà dit, Monsieur.

(*Elle veut s'approcher d'une sonnette, Samuel lui barre le chemin, la salue, et lui offre une chaise.*)

SAMUEL.

Je suis charmé que vous vous portiez mieux. Comme vous vous êtes promptement remise sur pied! C'est merveille de voir comme les couleurs vous sont vite revenues.

JULIE.

Laissez-moi.

SAMUEL.

Là, là, je ne vous regarde seulement pas. Quelle mouche vous pique?

JULIE.

Mais pourquoi m'enfermez-vous ainsi? Nous n'avons rien à nous dire.

186 LES MiSSlSSlPIENS. SAUUEL. Si fait, si fait, nous avons à causer. JULIE. Je n’y suis nullement disposée. SAMUEL. Je suis sûr que vous l’êtes, au contraire, et que le nom seul de la personne dont j’ai à vous entretenir va vous donner de l’attention. JULIE. Que voulez- vous dire? SAMUEL, lui offrant toujours la chaise. Non ; dites tout de suite, je ne ra’asseyerai pas. SAMUEL , s'asseyant. A votre aise ! quant à moi , j’ai tant couru ces jours-ci pour vos cadeaux do noces que je n’en puis plus. JULIE , à part. Oh! quel supplice!... SAMUEL. Vous avez un parent qui vous intéresse? JULIE, troublée. J’en ai plusieurs; ma famille est nombreuse, et, quoi» que pauvre, elle est encore puissante. Monsieur. SAMUEL. Je le sais , c’est à cause de cela que j’ai voulu en faire partie ; ainsi donc vous avez , c’est-à-dire nous avons un cousin. JULIE, tremblante. Eh bien! que vous importe? SAMUEL. Il m’importe beaucoup, parce que premièrement il est mon parent , et qu’en second lieu il est mon débiteur. JULIE. Votre débiteur? ^ SAMUEL tire des papiers de sa poche et les déroule lentement.
Digilized by Google

SAMUEL.

Si fait, si fait, nous avons à causer.

JULIE.

Je n'y suis nullement disposée.

SAMUEL.

Je suis sûr que vous l'êtes, au contraire, et que le nom seul de la personne dont j'ai à vous entretenir va vous donner de l'attention.

JULIE.

Que voulez-vous dire?

SAMUEL, *lui offrant toujours la chaise.*

Non; dites tout de suite, je ne m'asseyerai pas.

SAMUEL, *s'asseyant.*

A votre aise! quant à moi, j'ai tant couru ces jours-ci pour vos cadeaux de noces que je n'en puis plus.

JULIE, *à part.*

Oh! quel supplice!...

SAMUEL.

Vous avez un parent qui vous intéresse?

JULIE, *troublée.*

J'en ai plusieurs; ma famille est nombreuse, et, quoique pauvre, elle est encore puissante, Monsieur.

SAMUEL.

Je le sais, c'est à cause de cela que j'ai voulu en faire partie; ainsi donc vous avez, c'est-à-dire *nous avons* un cousin.

JULIE, *tremblante.*

Eh bien! que vous importe?

SAMUEL.

Il m'importe beaucoup, parce que premièrement il est mon parent, et qu'en second lieu il est mon débiteur.

JULIE.

Votre débiteur?

SAMUEL *tire des papiers de sa poche et les déroule lentement.*

LES MLSSiSSIPlEMS. 187 11 a eu le malheur d'emprunter, du vivant de M. le baron de Puymonfort, son père, qui ne lui donnait pas beaucoup d'argent (et pour cause), la somme de quatre cents et tant de louis à un capitaliste de mes amis, lequel m'a cédé sa créance pour se libérer envers moi d'une somme égale... JULIE. Abrégeons, Monsieur. Si c'est pour me parler d'affaires que vous me retenez ici contre ma volonté, le procédé est au moins bizarre ; et si le chevalier de Puymonfort , mon cousin, est votre débiteur, il s'acquittera envers vous ; cela ne me regarde pas. Laissez-moi sortir. SAMUEL. ün petit moment , un petit moment ! ceci vous regarde plus que vous no pensez. Le chevalier est insolvable. JULIE. Ma famille se cotisera pour ne rien vous devoir. SAMUEL. Ah ! bien oui ! votre famille !... Si entre vous tous vous aviez pu réunir cinq cents louis, vous ne m'auriez pas épousé. JULIE, outrée. ■ C'est possible 1 Après? SAMUEL. Après!... comme j'ai droit à être payé, j'ai pris des sûretés, et voici une lettre de cachet que le ministre de Sa Majesté, plein de bontés pour moi , a bien voulu me délivrer contre ce bon chevalier. JULIE. Quoi ! vous n'avez pas reculé devant une pareille violence? vous, à la veille de votre mariage, vous avez sollicité une lettre de cachet contre un des membres de la famille où vous alliez entrer?

Il a eu le malheur d'emprunter, du vivant de M. le baron de Puymonfort, son père, qui ne lui donnait pas beaucoup d'argent (et pour cause), la somme de quatre cents et *tant* de louis à un capitaliste de mes amis, lequel m'a cédé sa créance pour se libérer envers moi d'une somme égale...

JULIE.

Abrégeons, Monsieur. Si c'est pour me parler d'affaires que vous me retenez ici contre ma volonté, le procédé est au moins bizarre; et si le chevalier de Puymonfort, mon cousin, est votre débiteur, il s'acquittera envers vous : cela ne me regarde pas. Laissez-moi sortir.

SAMUEL.

Un petit moment, un petit moment! ceci vous regarde plus que vous ne pensez. Le chevalier est insolvable.

JULIE.

Ma famille se cotisera pour ne rien vous devoir.

SAMUEL.

Ah! bien oui! votre famille!... Si entre vous tous vous aviez pu réunir cinq cents louis, vous ne m'auriez pas épousé.

JULIE, *outrée.*

C'est possible! Après?

SAMUEL.

Après!... comme j'ai droit à être payé, j'ai pris des sûretés, et voici une lettre de cachet que le ministre de Sa Majesté, plein de bontés pour moi, a bien voulu me délivrer contre ce bon chevalier.

JULIE.

Quoi! vous n'avez pas reculé devant une pareille violence? vous, à la veille de votre mariage, vous avez sollicité une lettre de cachet contre un des membres de la famille où vous alliez entrer?

188 LES MISSIS81P1ENS SjOHUEL. Et je m’en servirai le jour même de mon mariage , si la famille dans laquelle j’ai l’honneur d’être admis ne fait pas ma volonté. JULIE. Votre volonté 1... ohl il est facile de vous contenter. Le chevalier a des protecteurs aussi , Monsieur ! Le duc, notre ami intime, ne souffrira pas... vous serez payé. SAMUEL. Et si je ne veux pas l’être? JULIE. Mais que voulez-vous donc? SAMUEL. Si je veux faire mettre tout bonnement le chevalier à la Bastille? Une lettre de cachet n’est pas toujours un mandat de prise de corps pour dettes, c’est aussi parfois un ordre absolu motivé par le bon plaisir de qui le donne, et exécuté selon le bon plaisir de qui s’en sert, eh ! eh! JUUE. Si votre bon plaisir est de vous déshonorer... SAMUEL. Oui-da , madame ma femme I Ici les rieurs seraient de mon côté. Diantre!... un mari qui, le jour de ses noces, fait embastiller l’amant de sa femme, ce n’est pas si bête, eh! eh! JULIE. Âh! vous m’outragez. Monsieur! et votre brutalité m’autorise à rompre dès à présent avec vous. Je suis encore chez moi, sortez d’ici ! laissez-moi ! jamais je n’aurai rien de commun avec un homme tel que vous ! ( On essaie dC ouvrir la porte par laquelle sont sortis la marquise et le chevalier. Julie veut se lever. ) SAMUEL, la retenant. Un petit moment, s’il vous plait. Le chevalier est dans Digitized by Google

SAMUEL.

Et je m'en servirai le jour même de mon mariage, si la famille dans laquelle j'ai l'honneur d'être admis ne fait pas ma volonté.

JULIE.

Votre volonté!... oh! il est facile de vous contenter. Le chevalier a des protecteurs aussi, Monsieur! Le duc, notre ami intime, ne souffrira pas... vous serez payé.

SAMUEL.

Et si je ne veux pas l'être?

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

SAMUEL.

Si je veux faire mettre tout bonnement le chevalier à la Bastille? Une lettre de cachet n'est pas toujours un mandat de prise de corps pour dettes, c'est aussi parfois un ordre absolu motivé par le bon plaisir de qui le donne, et exécuté selon le bon plaisir de qui s'en sert, eh! eh!

JULIE.

Si votre bon plaisir est de vous déshonorer...

SAMUEL.

Oui-da, madame ma femme! Ici les rieurs seraient de mon côté. Diantre!... un mari qui, le jour de ses noces, fait embastiller l'amant de sa femme, ce n'est pas si bête, eh! eh!

JULIE.

Ah! vous m'outragez, Monsieur! et votre brutalité m'autorise à rompre dès à présent avec vous. Je suis encore chez moi, sortez d'ici! laissez-moi! jamais je n'aurai rien de commun avec un homme tel que vous!

(*On essaie d'ouvrir la porte par laquelle sont sortis la marquise et le chevalier. Julie veut se lever.*)

SAMUEL, *la retenant.*

Un petit moment, s'il vous plaît. Le chevalier est dans

LES MISSISSIPIENS. 189 la maison... Oh ! je la connais la maison : ici, un cabinet qui n'a qu'une porte donnant dans la chambre de votre mère ; et puis la chambre de votre mère, où est maintenant le chevalier, laquelle chambre a une sortie sur le vestibule, dont j'ai aussi la clef dans ma poche. J'ai beaucoup de clefs 1 Et une autre sortie sur le petit escalier, au bas duquel il y a quatre laquais à moi , postés avec des nrmes. Je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à ce pauvre ihevalier... ni vous non plus?... JULIE. Oh I Monsieur... au nom du ciel ! SAMUEL. N'ayez pas peur, mignonne , je ne suis pas méchant quand on ne me pousse pas à bout. Allez dire à votre maman , par le trou de la serrure , que vous voulez causer encore avec moi un petit instant. {Julie s'élance vers la porte; Samuel la suit, et se place à côté ip elle pour entendre les paroles qu'elle échange avec sa mère.) LA MARQUISE, derrière la porte, frappant avec impatience. Julie 1 Julie! êtes-vous seule ? SAMUEL, parlant très-haut. Je suis avec ma femme, et je désire lui parler sans témoins. C'est son intention aussi. LA MARQUISE, dchOTS. Ce n'est pas vrai. SAMUEL. Si fait. {A Julie.) Dites donc, Madame... JULIE. Ma mère, je suis à vous dans l'instant. LA MARQUISE, cTun ton d'étonnement, toujours dehors. Ahl vraiment, ma fille? 11. Digitized by Coogle

la maison... Oh ! je la connais la maison : ici, un cabinet qui n'a qu'une porte donnant dans la chambre de votre mère ; et puis la chambre de votre mère, où est maintenant le chevalier, laquelle chambre a une sortie sur le vestibule, dont j'ai aussi la clef dans ma poche. J'ai beaucoup de clefs ! Et une autre sortie sur le petit escalier, au bas duquel il y a quatre laquais à moi, postés avec des armes. Je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à ce pauvre chevalier... ni vous non plus ?...

JULIE.

Oh ! Monsieur... au nom du ciel !

SAMUEL.

N'ayez pas peur, mignonne, je ne suis pas méchant quand on ne me pousse pas à bout. Allez dire à votre maman, par le trou de la serrure, que vous voulez causer encore avec moi un petit instant.

(*Julie s'élance vers la porte; Samuel la suit, et se place à côté d'elle pour entendre les paroles qu'elle échange avec sa mère.*)

LA MARQUISE, *derrière la porte, frappant avec impatience.*

Julie ! Julie ! êtes-vous seule ?

SAMUEL, *parlant très-haut.*

Je suis avec ma femme, et je désire lui parler sans témoins. C'est son intention aussi.

LA MARQUISE, *dehors.*

Ce n'est pas vrai.

SAMUEL.

Si fait. (*A Julie.*) Dites donc, Madame...

JULIE.

Ma mère, je suis à vous dans l'instant.

LA MARQUISE, *d'un ton d'étonnement, toujours dehors.*

Ah ! vraiment, ma fille ?

190 LES MISSISSIPIENS. {Samuel serre avec force le bras de Julie , et la regarde fixement.) JULIE, épouvantée. Oui, vraiment, ma mère ! LA MARQUISE , dehOTS. J'attends ! SAMUEL , ramenant Julie à son fauteuil , où elle tombe accablée. Maintenant, ma colombe, calmez-vous : il ne sera fait aucun mal à votre bon petit cousin. Je n'exigerai même pas qu'il paie ses dettes. Je lui fais grâce. Je suis généreux, moi , quand c'est mon intérêt. Mais voyez-vous , il faut qu'il parte aujourd'hui , tout de suite , et pour tout de bon. JULIE. 11 partira. Monsieur; mais je suis bien aise de vous dire que c'est la première et la dernière de vos volontés que je subirai. SAMUEL. Vous vous abusez, mon enfant, vous les subirez toutes ; et pour commencer, ouvrez cette porte. [Julie se lève indignée et le toise avec hauteur.) Si vous n'ouvrez pas cette porte, j'ouvrirai cette fenêtre , et je jetterai cette clef à mes laquais, qui sont au bas du petit escalier, afin qu'ils entrent et qu'ils se saisissent du chevalier dans la chambre do votre mère. ( Juli£, terrassée, va ouvrir la porte à sa mère. Samuel la suit et la tient fascinée so^ls son regard. La marquise, entrant, les regarde tour à tour d'abord avec effroi, puis avec surprise, et finit par éclater de rire.) JULIE, se cachant le visage. O ma mère ! ne riez pas. Digitized by Coogle

(*Samuel serre avec force le bras de Julie, et la regarde fixement.*)

JULIE, *épouvantée.*

Oui, vraiment, ma mère !

LA MARQUISE, *dehors.*

J'attends !

SAMUEL, *ramenant Julie à son fauteuil, où elle tombe accablée.*

Maintenant, ma colombe, calmez-vous : il ne sera fait aucun mal à votre bon petit cousin. Je n'exigerai même pas qu'il paie ses dettes. Je lui fais grâce. Je suis généreux, moi, quand c'est mon intérêt. Mais voyez-vous, il faut qu'il parte aujourd'hui, tout de suite, et pour tout de bon.

JULIE.

Il partira, Monsieur; mais je suis bien aise de vous dire que c'est la première et la dernière de vos volontés que je subirai.

SAMUEL.

Vous vous abusez, mon enfant, vous les subirez toutes ; et pour commencer, ouvrez cette porte. (*Julie se lève indignée et le toise avec hauteur.*) Si vous n'ouvrez pas cette porte, j'ouvrirai cette fenêtre, et je jetterai cette clef à mes laquais, qui sont au bas du petit escalier, afin qu'ils entrent et qu'ils se saisissent du chevalier dans la chambre de votre mère.

(*Julie, terrassée, va ouvrir la porte à sa mère. Samuel la suit et la tient fascinée sous son regard. La marquise, entrant, les regarde tour à tour d'abord avec effroi, puis avec surprise, et finit par éclater de rire.*)

JULIE, *se cachant le visage.*

O ma mère ! ne riez pas.

LES MISSISSIPIENS. 191 LA MARQUISE, riant toujours. Eh bien ! eh bien ! ma pauvre enfant... Il n'y a pas de mal à cela!... {Elle rit encore.) SAMUEL. N'est-ce pas que c'est drôle? Et le chevalier?... ( H rit aux éclats.) LA MARQUISE, reprenant son sérieux. Comment!.... le chevalier?... {Elle regarde Samuel attentivement; puis elle part encore d'un grand éclat de rire.) Eh bien! le tour est parfait! {Elle tend la main à Samuel. ) Mon gendre, je vous rends mon estime ! JULIE. Ah ! c'est odieux ! ( Elle pâlit et chancelle. ) SAMUEL, bas, en la soutenant. Je n'entends pas que vous vous évanouissiez, entendezvous bien? ( Haut.) Ma chère marquise, je ne suis pas si mal élevé que vous pensiez. Je ne veux pas enfoncer le poignard dans le cœur de ce pauvre chevalier au moment de son départ... Il est amoureux de sa cousine!... Ce n'est pas à moi de m'en étonner : mais Julie vient do m'ôter, par une sincère explication et d'aimables pro- , messes, tout sujet de jalousie, et je désire qu'elle lui fasse scs adieux ici , tout de suite , sans mystère et de bonne amitié... .\ppelez-le, je vous prie. LA MARQUISE. Le voulez-vous, Julie? JULIE hésite, rencontre le regard de Samuel, et dit en s'efforçant de sourire : Je vous en prie, maman. {La marquise sort.) SAMUEL. Je veux qu'il reçoive son congé sur l'heure... Et croyez bien qu'il ne sera pas perdu do vue un instant jusqu'à ce qu'il ait mis le pied sur le navire qui doit l'emmener en Amérique. Digitized by Google

LA MARQUISE, *riant toujours.*

Eh bien! eh bien! ma pauvre enfant... Il n'y a pas de mal à cela!... (*Elle rit encore.*)

SAMUEL.

N'est-ce pas que c'est drôle? Et le chevalier?...

(*Il rit aux éclats.*)

LA MARQUISE, *reprenant son sérieux.*

Comment!.... le chevalier?... (*Elle regarde Samuel attentivement; puis elle part encore d'un grand éclat de rire.*) Eh bien! le tour est parfait! (*Elle tend la main à Samuel.*) Mon gendre, je vous rends mon estime!

JULIE.

Ah! c'est odieux! (*Elle pâlit et chancelle.*)

SAMUEL, *bas, en la soutenant.*

Je n'entends pas que vous vous évanouissiez, entendez-vous bien? (*Haut.*) Ma chère marquise, je ne suis pas si mal élevé que vous pensiez. Je ne veux pas enfoncer le poignard dans le cœur de ce pauvre chevalier au moment de son départ... Il est amoureux de sa cousine!... Ce n'est pas à moi de m'en étonner: mais Julie vient de m'ôter, par une sincère explication et d'aimables promesses, tout sujet de jalousie, et je désire qu'elle lui fasse ses adieux ici, tout de suite, sans mystère et de bonne amitié... Appelez-le, je vous prie.

LA MARQUISE.

Le voulez-vous, Julie?

JULIE *hésite, rencontre le regard de Samuel, et dit en s'efforçant de sourire :*

Je vous en prie, maman. (*La marquise sort.*)

SAMUEL.

Je veux qu'il reçoive son congé sur l'heure... Et croyez bien qu'il ne sera pas perdu de vue un instant jusqu'à ce qu'il ait mis le pied sur le navire qui doit l'emmener en Amérique.

I m LES MISS18S1P1ENS. juuE, accablée. Vous serez obéi ! (On frappe. Samuel va ouvrir. Tandis que le duc entre par la grande porte, la marquise et le chevalier entrent par la petite. Le chevalier fait quelques pas avec impétuosité vers Julie ; puis, voyant Samuel, il s'arrête stupéfait et se retourne dun air d interrogation et de reproche vers la marquise , qui essaie de tenir son sérieux, et rit sous cape de temps en temps.) LE DUC. Ab çà ! je ne conçois rien à ce qui se passe ici, et je ne sais à quoi vous pensez tous. Comprend-on un jour de noces où toute la famille attend les mariés dans une maison, tandis qu'ils s'amusent à babiller dans l'autre? Monsieur Puymonfort, votre majordome envoie ici message sur message pour vous dire que votre hôtel est plein de monde et qu'il ne sait où donner de la tète , et vous ôtes inabordable... ^ SAMUEL. Ma mère est là, qui ne s'en tirera pas mal... C'est une femme qui n'est pas sotte. LA MAHQuiSE , à part. Et qui a une jolie tournure ! (Elle se contient un instant, puis éclate de rire.) LE CHEVAUER, avec amertume. / ' Vous êtes fort gaie, ma tante ! (La marquise passe auprès du duc et lui parle bas.) LE CHEVALIER, bos à Julie. Que se passe-t-il, Julie? Mon Dieu! JULIE, bas. Vous devez partir à l'instant môme , et ne me revoir jamais. f Digitized by Google

JULIE, *accablée.*

Vous serez obéi!

(*On frappe. Samuel va ouvrir. Tandis que le duc entre par la grande porte, la marquise et le chevalier entrent par la petite. Le chevalier fait quelques pas avec impétuosité vers Julie; puis, voyant Samuel, il s'arrête stupéfait et se retourne d'un air d'interrogation et de reproche vers la marquise, qui essaie de tenir son sérieux, et rit sous cape de temps en temps.*)

LE DUC.

Ah çà! je ne conçois rien à ce qui se passe ici, et je ne sais à quoi vous pensez tous. Comprend-on un jour de noces où toute la famille attend les mariés dans une maison, tandis qu'ils s'amusent à babiller dans l'autre?..... Monsieur Puymonfort, votre majordome envoie ici message sur message pour vous dire que votre hôtel est plein de monde et qu'il ne sait où donner de la tête, et vous êtes inabordable...

SAMUEL.

Ma mère est là, qui ne s'en tirera pas mal... C'est une femme qui n'est pas sotte.

LA MARQUISE, *à part.*

Et qui a une jolie tournure!

(*Elle se contient un instant, puis éclate de rire.*)

LE CHEVALIER, *avec amertume.*

Vous êtes fort gaie, ma tante!

(*La marquise passe auprès du duc et lui parle bas.*)

LE CHEVALIER, *bas à Julie.*

Que se passe-t-il, Julie? Mon Dieu!

JULIE, *bas.*

Vous devez partir à l'instant même, et ne me revoir jamais.

 SAMUEL, passant entre eux. Monsieur le chevalier, je suis tout à vous. Ma femme vient de m’ouvrir son cœur, et de me dire que vous désiriez prendre congé d’elle. Je suis heureux de trouver celte occasion pour vous offrir mes petits services.... Vous partez? Une de mes voitures et plusieurs de mes gens sont à votre disposition... Vous êtes gêné d’argent? m’a-t-on dit. Mes correspondants ont déjà reçu avis de tenir des fonds à votre ordre dans toutes les villes où vous voudrez séjourner, tant en France qu’à l’étranger. LE CHEVALIEB, avcc hauteuT. C’est trop de grâces... Je n’en ai que faire. SAMUEL , lui offrant un portefeuille. Vous voulez de l’argent comptant? {Le chevalier jette le portefeuille à terre avec un mouvement de fureur. ) SAMUEL le ramasse tranquillement , V ouvre et en tire un papier qu’il lui présente. Puisque vous ne voulez rien me devoir, reprenez donc ce petit effet au porteur de quatre cent vingt-cinq louis qui a été passé à mon ordre par Isaac Schmidt, échéable au 15 octobre 1703, c’est-à-dire après-demain. LE CHEVALIER, le rcpoussant avec indignation. J’acquitterai cette dette, Monsieur, n’en doutez pas. SAMUEL , remettant le papier dans sa poche. A votre aise!... Maintenant, je vous présente le bonjour, et vous souhaite un bon voyage. Ma femme vous en souhaite autant et vous fait ici ses adieux. [Il s'éloigne d’un pas, mais sans les perdre de vue.) LE CHEVALIER, à JuUe. Ainsi vous trahissez jusqu’au secret, vous effacez jusqu’au souvenir de notre amour 1 JULIE. Partez ! il le faut. Digilized by Google

SAMUEL, *passant entre eux.*

Monsieur le chevalier, je suis tout à vous. Ma femme vient de m'ouvrir son cœur, et de me dire que vous désiriez prendre congé d'elle. Je suis heureux de trouver cette occasion pour vous offrir mes petits services.... Vous partez? Une de mes voitures et plusieurs de mes gens sont à votre disposition... Vous êtes gêné d'argent? m'a-t-on dit. Mes correspondants ont déjà reçu avis de tenir des fonds à votre ordre dans toutes les villes où vous voudrez séjourner, tant en France qu'à l'étranger.

LE CHEVALIER, *avec hauteur.*

C'est trop de grâces... Je n'en ai que faire.

SAMUEL, *lui offrant un portefeuille.*

Vous voulez de l'argent comptant?

(*Le chevalier jette le portefeuille à terre avec un mouvement de fureur.*)

SAMUEL *le ramasse tranquillement, l'ouvre et en tire un papier qu'il lui présente.*

Puisque vous ne voulez rien me devoir, reprenez donc ce petit effet au porteur de quatre cent vingt-cinq louis qui a été passé à mon ordre par Isaac Schmidt, échéable au 15 octobre 1703, c'est-à-dire après-demain.

LE CHEVALIER, *le repoussant avec indignation.*

J'acquitterai cette dette, Monsieur, n'en doutez pas.

SAMUEL, *remettant le papier dans sa poche.*

A votre aise!... Maintenant, je vous présente le bonjour, et vous souhaite un bon voyage. Ma femme vous en souhaite autant et vous fait ici ses adieux.

(*Il s'éloigne d'un pas, mais sans les perdre de vue.*)

LE CHEVALIER, *à Julie.*

Ainsi vous trahissez jusqu'au secret, vous effacez jusqu'au souvenir de notre amour!

JULIE.

Partez! il le faut.

194 LE8 H18SI8S1P1ENS. LE CHBVALIEfi. Oh ! oialédiction sur vous ! (Jt veut se retirer par ta petite porte.) SAMUEL, se rapprochant. Pas par ici, les portes sont doses. Si vous voulez donner le bras à ma femme jusqu'à la voiture, vous sortirez par la grande porte. (Le chevalier jette à Julie un regard éC indignation., à Samuel un regard de mépris, et s'élance dehors avec impétuosité.) SAMUEL, bas, prenant le bras de Julie. Allons ! ferme sur les jambes 1 marchons ! JULIE. Et la lettre de cachet! ne la déchirez-vous pas? SAMUEL. Nous verrons cela demain. LA MARQUISE, moitié triste, moitié gaie, prenant le bras du duc et les suivant. N'est-ce pas incroyable?... Comment ce Bourset a-t-il pu s'emparer si vite de sa confiance? LE DUC. Ce n'est pas malhabile de la part de Julie. Le chevalier, furieux et passionné, eût pu la compromettre par ses clameurs involontaires. Elle lui ferme la bouche en prenant son mari pour rempart ; c'était le meilleur parti. LA MARQUISE. Pauvre chevalier ! LE DUC. Pauvre Bourset, peut-être 1 Digilized by Google

LE CHEVALIER.

Oh ! malédiction sur vous !

(*Il veut se retirer par la petite porte.*)

SAMUEL, *se rapprochant.*

Pas par ici, les portes sont closes. Si vous voulez donner le bras à ma femme jusqu'à la voiture, vous sortirez par la grande porte.

(*Le chevalier jette à Julie un regard d'indignation, à Samuel un regard de mépris, et s'élance dehors avec impétuosité.*)

SAMUEL, *bas, prenant le bras de Julie.*

Allons ! ferme sur les jambes ! marchons !

JULIE.

Et la lettre de cachet ! ne la déchirez-vous pas ?

SAMUEL.

Nous verrons cela demain.

LA MARQUISE, *moitié triste, moitié gaie, prenant le bras du duc et les suivant.*

N'est-ce pas incroyable ?... Comment ce Bourset a-t-il pu s'emparer si vite de sa confiance ?

LE DUC.

Ce n'est pas malhabile de la part de Julie. Le chevalier, furieux et passionné, eût pu la compromettre par ses clameurs involontaires. Elle lui ferme la bouche en prenant son mari pour rempart ; c'était le meilleur parti.

LA MARQUISE.

Pauvre chevalier !

LE DUC.

Pauvre Bourset, peut-être !

LES MISS1SS1P1EN.& 195 ACTE PREMIER. La maison de campagne de Sanmel Boorset, 5 qnelqnes lienes de Paris. — Dans les jardins, une tente décorée pour la fête. PERSONNAGES. LA MARQUISE. LE DUC. JULIE. SAMUEL BOURSET, devenu comte de Puymonfort. LOUISE, lille de Samuel et de Julie. GEORGE FREEMAN , voyageur américain. LUCETTE, fille du jardinier, sœur de lait de Louise. LE DUC DE LA F... * LE COMTE DE HORN. LE DUC DE M... LE COMTE DE ***. LE MARQUIS ♦**. Plusieurs autres personnages de qualité. SCÈNE PREMIÈRE. LA MARQUISE, LE DUC. LA MARQUISE. Eh! voyez, mon cher duc, comme Ceci est galant! quelle riche décoration ! partout le chiffre de Julie entrelacé par des fleurs à celui de mon gendre, des guirlandes, des écussons, des draperies ! Sur ces gradins en amphithéâtre se placera l'orchestre. Ma fille et son mari seront sur cette belle estrade. C'est ici qu'ils couronneront la rosière. Et, avec cela, un temps magnifique. Oh! toute la cour y sera ! Je parierais gros que le régent lui-même... ou tout au moins une des princesses ses filles, y viendra. Digitized by Googie

# ACTE PREMIER.

La maison de campagne de Samuel Bourset, à quelques lieues de Paris. — Dans les jardins, une tente décorée pour la fête.

### PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LE DUC.
JULIE.
SAMUEL BOURSET, devenu comte de Puymonfort.
LOUISE, fille de Samuel et de Julie.
GEORGE FREEMAN, voyageur américain.
LUCETTE, fille du jardinier, sœur de lait de Louise.
LE DUC DE LA F...
LE COMTE DE HORN.
LE DUC DE M...
LE COMTE DE ***.
LE MARQUIS ***.
PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES DE QUALITÉ.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LA MARQUISE, LE DUC.

LA MARQUISE.

Eh! voyez, mon cher duc, comme ceci est galant! quelle riche décoration! partout le chiffre de Julie entrelacé par des fleurs à celui de mon gendre, des guirlandes, des écussons, des draperies! Sur ces gradins en amphithéâtre se placera l'orchestre. Ma fille et son mari seront sur cette belle estrade. C'est ici qu'ils couronneront la rosière. Et, avec cela, un temps magnifique. Oh! toute la cour y sera! Je parierais gros que le régent lui-même... ou tout au moins une des princesses ses filles, y viendra.

196 LES MISSISSIPIENS. LE DUC. Eh ! pourquoi pas? Votre gendre est fort bien en cour à l'heure qu'il est, et pour cause I... Pour qui ce fauteuil de velours à crépines d'or? LA UARQUISB. Et pour quel autre que le bienfaiteur, le sauveur, le prestidigitateur écossais Law? C'est aujourd'hui l'homme de la France. Et quelle fête un peu belle pourrait se passer de sa présence? LE DUC. Quelle fortune un peu solide pourrait se passer de son appui ? LA MARQUISE. Cela, nous l'avons. LE DUC. En êtes-vous bien sûre? LA MARQUISE. C'est à charge de revanche : car certainement Law n'a pas moins besoin de nos fonds que nous de son crédit. LE DUC. ' L'un me parait plus certain que l'autre... Enfin! ça commence magnifiquement, et je souhaite que ça finisse de même... Eh bien! marquise, qui nous eût prédit, le 43 octobre 4703, que nous célébrerions aussi gaiement et avec autant d'éclat, en l'an de grâce 4749, l'anniversaire du mariage de Julie? Ce mariage ne s'annonçait pourtant pas sous d'heureux auspices ; tout était larmes et désespoir, gémissements et syncopes, quand nous conduisions la victime à l'autel. Le soleil même ne brillait pas comme aujourd'hui, ce qui n'empêchqit pas que mes jambes ne me fissent moins mal... Âh 1 j'étais encore jeune alors. LA MARQUISE. Vous le serez toujours. Digitized by Google

LE DUC.

Eh ! pourquoi pas? Votre gendre est fort bien en cour à l'heure qu'il est, et pour cause !... Pour qui ce fauteuil de velours à crépines d'or?

LA MARQUISE.

Et pour quel autre que le bienfaiteur, le sauveur, le prestidigitateur écossais Law? C'est aujourd'hui l'homme de la France. Et quelle fête un peu belle pourrait se passer de sa présence?

LE DUC.

Quelle fortune un peu solide pourrait se passer de son appui?

LA MARQUISE.

Cela, nous l'avons.

LE DUC.

En êtes-vous bien sûre?

LA MARQUISE.

C'est à charge de revanche : car certainement Law n'a pas moins besoin de nos fonds que nous de son crédit.

LE DUC.

L'un me paraît plus certain que l'autre... Enfin ! ça commence magnifiquement, et je souhaite que ça finisse de même... Eh bien ! marquise, qui nous eût prédit, le 13 octobre 1703, que nous célébrerions aussi gaiement et avec autant d'éclat, en l'an de grâce 1719, l'anniversaire du mariage de Julie? Ce mariage ne s'annonçait pourtant pas sous d'heureux auspices ; tout était larmes et désespoir, gémissements et syncopes, quand nous conduisions la victime à l'autel. Le soleil même ne brillait pas comme aujourd'hui, ce qui n'empêchait pas que mes jambes ne me fissent moins mal... Ah ! j'étais encore jeune alors.

LA MARQUISE.

Vous le serez toujours.

LES MISSISSIPIENS. 197 LE DEC. C’est pour que je vous en dise autant, railleuse 1 LA MARQUISE. Non*5eulementcela, mais je prétends ne jamais mourir. ^ LE DUC. Je crois bien! qui est-ce qui meurt? LA MARQUISE. Ah ! ce pauvre chevalier pourtant!... Savez-vous que, depuis cinq ans , je n’ai pas passé un seul anniversaire de ce singulier mariage sans penser à lui? LE DUC. Femme sensible! vous avez pensé à lui à tout témoins une fois l’an f LA MARQUISE. Et je n’ai jamais passé un anniversaire du jour où j’ai appris sa mort sans faire dire une messe pour le repos de son âme. LE DUC. Bonne tante ! cela fait cinq messes ! Et Julie , combien de pensées a-t-elle eues pour lui? combien de messes a-t-elle fait dire? LA MARQUISE. Julie ! elle a donné le jour à cinq enfants. LE DUC. C’est beaucoup trop ! [Prenant du tabac.) Heureusement il y en a quatre de morts. LA MARQUISE. , Pauvres enfants! Tenez, duc, Julie est un modèle d’amour conjugal ; mais il semble que cela l’ait empêchée de bien connaitre l’amour maternel. Moi , je pleure encore mon neveu. LE DUC. Quand vous y pensez? Digitized by Google

LE DUC.

C'est pour que je vous en dise autant, railleuse!

LA MARQUISE.

Non-seulement cela, mais je prétends ne jamais mourir.

LE DUC.

Je crois bien! qui est-ce qui meurt?

LA MARQUISE.

Ah! ce pauvre chevalier pourtant!... Savez-vous que, depuis cinq ans, je n'ai pas passé un seul anniversaire de ce singulier mariage sans penser à lui?

LE DUC.

Femme sensible! vous avez pensé à lui *à tout le moins une fois l'an?*

LA MARQUISE.

Et je n'ai jamais passé un anniversaire du jour où j'ai appris sa mort sans faire dire une messe pour le repos de son âme.

LE DUC.

Bonne tante! cela fait cinq messes! Et Julie, combien de pensées a-t-elle eues pour lui? combien de messes a-t-elle fait dire?

LA MARQUISE.

Julie! elle a donné le jour à cinq enfants.

LE DUC.

C'est beaucoup trop! (*Prenant du tabac.*) Heureusement il y en a quatre de morts.

LA MARQUISE.

Pauvres enfants! Tenez, duc, Julie est un modèle d'amour conjugal; mais il semble que cela l'ait empêchée de bien connaître l'amour maternel. Moi, je pleure encore mon neveu.

LE DUC.

Quand vous y pensez?

198 LES MISSI8SIPIENS. LA MARQUISE , babillant toujours sans faire attention aux sarcasmes du duc. Et elle, il semble qu'elle ait oublié les siens comme s'ils n'avaient jamais existé. Vraiment elle n'aime au monde que M. Bourset. LE DUC, ironiquement. Ah ! c'est bien naturel ! , LA MARQUISE. N'en riez pas ; c'est incroyable comme cet horame-là s'est décrassé depuis son mariage. LE DUC. Je crois bien, il a usé beaucoup de savon ! LA MARQUISE. De savonnette à vilain , vous voulez dire ? car le voilà comte décidément. Samuel Bourset, comte de Puymonfort ! Quel drôle de temps que celui-ci 1 Enfin , c'est un homme qui a du savoir-faire que mon gendre, n'en dites pas de mai ! LE DUC. Je n'en dis pas de mal, chère marquise; c'est un homme habile et probe en même temps. Sa réputation est bien établie , et votre fille a fait sagement de l'épouser, quoiqu'il ne soit pas aimable. LA MARQUISE. Oh 1 c'est que Jülie est sage, trop sage peut-être ! LE DUC. Plus sage que vous ne l'étiez à son âge, mon coeur! LA MARQUISE, ironiquement. Et plus que vous ne souhaiteriez. LE DUC. Vous plah-il de vous faire comprendre ? LA MARQUISE. Ah 1 vous comprenez de reste, perfide ! {Riant.) Vieux enfant, je sais de vos folies l Julie m'a tout conté. Digitized by Coogle

LA MARQUISE, *babillant toujours sans faire attention aux sarcasmes du duc.*

Et elle, il semble qu'elle ait oublié les siens comme s'ils n'avaient jamais existé. Vraiment elle n'aime au monde que M. Bourset.

LE DUC, *ironiquement.*

Ah ! c'est bien naturel !

LA MARQUISE.

N'en riez pas ; c'est incroyable comme cet homme-là s'est décrassé depuis son mariage.

LE DUC.

Je crois bien, il a usé beaucoup de savon !

LA MARQUISE.

De savonnette à vilain, vous voulez dire ? car le voilà comte décidément. Samuel Bourset, comte de Puymonfort ! Quel drôle de temps que celui-ci ! Enfin, c'est un homme qui a du savoir-faire que mon gendre, n'en dites pas de mal !

LE DUC.

Je n'en dis pas de mal, chère marquise ; c'est un homme habile et probe en même temps. Sa réputation est bien établie, et votre fille a fait sagement de l'épouser, quoiqu'il ne soit pas aimable.

LA MARQUISE.

Oh ! c'est que Julie est sage, trop sage peut-être !

LE DUC.

Plus sage que vous ne l'étiez à son âge, *mon cœur !*

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Et plus que vous ne souhaiteriez.

LE DUC.

Vous plaît-il de vous faire comprendre ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous comprenez de reste, perfide ! (*Riant.*) Vieux enfant, je sais de vos folies ! Julie m'a tout conté.

L£S MISSISSIPIENS. 199 LE DUC. Eh bien , ça n’a pas dû lui coûter beaucoup de peine. LA UABQUISE. Elle en riait aux larmes , et moi aussi. Ah çà 1 vous êtes donc devenu tout à fait fou de vouloir en conter à ma 011e? LE DUC. Votre Allé est une coquette. LA MARQUISE. Et vous un fat. {Elle rit.) LE DUC. Ah ! vous voilà jalouse? Il est temps de vous y prendre. LA MARQUISE. Vous savez bien que je ne l’ai jamais été ; j’aurais eu trop à faire avec vous ! LE DUC. Cela vous eût donné la peine d’aimer. LA MARQUISE. Ah ! c’est joli ce que vous dites là ! Mais ce n’est pas vrai. Rappelez-vous que quand je fus ruinée par les sottises de mon mari, jeune encore et faite pour briller, je me retirai du monde sans dépit et sans tristesse, et que j’allai passer les longues années du veuvage dans mon petit hôtel du Marais, bien pauvre, bien oubliée, excepté de vous, mon bon ! et toujours aussi gaie, aussi heureuse qu’au temps de ma splendeur. Pourtant Julie s’ennuyait là bien mortellement, enviait toutes les jeunes Allés qui faisaient de grands mariages, et, tout en se croyant éprise de son cousin , s’inquiétait souvent de son peu de fortune. EnAn, la meilleure preuve qu’elle est plus calcula- ' trice que moi, c’est qu’au lieu de se trouver malheureuse avec ce Samuel , dont la seule vue m’eût fait mourir do dégoût il y a quarante ans , elle fait bon ménage avec Digilized by Google

LE DUC.

Eh bien, ça n'a pas dû lui coûter beaucoup de peine.

LA MARQUISE.

Elle en riait aux larmes, et moi aussi. Ah çà! vous êtes donc devenu tout à fait fou de vouloir en conter à ma fille?

LE DUC.

Votre fille est une coquette.

LA MARQUISE.

Et vous un fat. (*Elle rit.*)

LE DUC.

Ah! vous voilà jalouse? Il est temps de vous y prendre.

LA MARQUISE.

Vous savez bien que je ne l'ai jamais été; j'aurais eu trop à faire avec vous!

LE DUC.

Cela vous eût donné la peine d'aimer.

LA MARQUISE.

Ah! c'est joli ce que vous dites là! Mais ce n'est pas vrai. Rappelez-vous que quand je fus ruinée par les sottises de mon mari, jeune encore et faite pour briller, je me retirai du monde sans dépit et sans tristesse, et que j'allai passer les longues années du veuvage dans mon petit hôtel du Marais, bien pauvre, bien oubliée, excepté de vous, *mon bon!* et toujours aussi gaie, aussi heureuse qu'au temps de ma splendeur. Pourtant Julie s'ennuyait là bien mortellement, enviait toutes les jeunes filles qui faisaient de grands mariages, et, tout en se croyant éprise de son cousin, s'inquiétait souvent de son peu de fortune. Enfin, la meilleure preuve qu'elle est plus calculatrice que moi, c'est qu'au lieu de se trouver malheureuse avec ce Samuel, dont la seule vue m'eût fait mourir de dégoût il y a quarante ans, elle fait bon ménage avec

ÎOO LES MISSISSIPIENS. lui, s'attife du matin au soir, embellit au lieu de vieillir, et n'a point d'amants ! LE DUC. Le fait est que, pour ma part, je l'ai trouvée d'une rigueur!... , LA MARQUISE. | Ah ! si c'était la seule preuve ! ; LE DUC. Eh ! vous n'eussiez pas dit cela il y a quarante ans ! LA MARQUISE. Oh ! c'est qu'alors vous étiez charmant ! LE DUC, lui baisant la main. Et vous adorable ! ( lui ojfrant du tabac) il y a quarante ans ! LA MARQUISE , prenant du tabac avec beaucoup de grâce et de propreté. Tâchez de ne pas séduire ma fille, entendez-vous, vieux libertin? LE DUC. Je tâcherai, au contraire ! Pourtant je crains d'avoir aujourd'hui un rival redoutable dans la personne du philosophe. LA MARQUISE. Quel philosophe? LE DUC. Vous savez bien que c'est aujourd'hui que le fameux George Freeman fait son entrée ici? LA MARQUISE. Qu'est-ce donc que ce fameux George Freeman? Est-ce encore un de ces grands hommes du jour dont personne n'a jamais entendu parler? Je ne suis pas initiée à sa célébrité. LE DUC. Eh bien , vous ne serez pas fâchée de l'être. Ce n'est pas un charlatan comme tous vos Mississipiens. Digilized by GoogI(

lui, s'attife du matin au soir, embellit au lieu de vieillir, et n'a point d'amants !

LE DUC.

Le fait est que, pour ma part, je l'ai trouvée d'une rigueur !...

LA MARQUISE.

Ah ! si c'était la seule preuve !

LE DUC.

Eh ! vous n'eussiez pas dit cela il y a quarante ans !

LA MARQUISE.

Oh ! c'est qu'alors vous étiez charmant !

LE DUC, *lui baisant la main.*

Et vous adorable ! (*lui offrant du tabac*) il y a quarante ans !

LA MARQUISE, *prenant du tabac avec beaucoup de grâce et de propreté.*

Tâchez de ne pas séduire ma fille, entendez-vous, vieux libertin ?

LE DUC.

Je tâcherai, au contraire ! Pourtant je crains d'avoir aujourd'hui un rival redoutable dans la personne du philosophe.

LA MARQUISE.

Quel philosophe ?

LE DUC.

Vous savez bien que c'est aujourd'hui que le fameux George Freeman fait son entrée ici ?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc que ce fameux George Freeman ? Est-ce encore un de ces grands hommes du jour dont personne n'a jamais entendu parler ? Je ne suis pas initiée à sa célébrité.

LE DUC.

Eh bien, vous ne serez pas fâchée de l'être. Ce n'est pas un charlatan comme tous vos ***Mississipiens***.

LES MISSISSIPIENS. 201 LA MARQUISE. Qu’appelez-vous Mississipiens? J’entends parler de cela depuis quelques jours sans y rien comprendre. LE DUC. Ah çàl vous ne savez donc rien au monde? Vous savez au moins que votre gendre est un des principaux agents de la grande affaire du Mississipi? LA MARQUISE. Je sais fort bien qu’il est dans la nouvelle société en commandite qui se charge de fouiller dans le Mississipi et d’en retirer de l’or en barres ; mais Je n’avais jamais ouï dire auparavant que l’or se trouvât de la sorte , et qu’il n’y eût qu’à se baisser pour en prendre. LE DUC. n parait cependant que nous allons en avoir à jeter par les fenêtres. Il y a, dit-on, des mines d’or à la Louisiane. On ne les a pas encore trouvées, mais Law assure qu’on les trouvera; et, en attendant, on en met le produit en dbtions, et on spécule sur les profits de l’affaire pour payer les dépenses. LA MARQUISE. Et si on ne trouve rien ? LE DUC. Les actionnaires seront ruinés, et on tâchera d’inventer quelque autre chose pour les consoler. LA MARQUISE.^ Mais Bourset ne donne pas dans ces folies? LE DUC. Il y donne si bien qu’il a pris pour un million d’actions. LA MARQUISE. En ce cas , l’affaire n’est pas si mauvaise que vous croyez. Law est-il vraiment là dedans? . LE DUC. ' C’est lui qui a imaginé cela pour faciliter l’émission de son papier-monnaie. Digitized by Google

LA MARQUISE.

Qu'appelez-vous *Mississipiens?* J'entends parler de cela depuis quelques jours sans y rien comprendre.

LE DUC.

Ah çà! vous ne savez donc rien au monde? Vous savez au moins que votre gendre est un des principaux agents de la grande affaire du Mississipi?

LA MARQUISE.

Je sais fort bien qu'il est dans la nouvelle société en commandite qui se charge de fouiller dans le Mississipi et d'en retirer de l'or en barres; mais je n'avais jamais ouï dire auparavant que l'or se trouvât de la sorte, et qu'il n'y eût qu'à se baisser pour en prendre.

LE DUC.

Il paraît cependant que nous allons en avoir à jeter par les fenêtres. Il y a, dit-on, des mines d'or à la Louisiane. On ne les a pas encore trouvées, mais Law assure qu'on les trouvera; et, en attendant, on en met le produit en actions, et on spécule sur les profits de l'affaire pour payer les dépenses.

LA MARQUISE.

Et si on ne trouve rien?

LE DUC.

Les actionnaires seront ruinés, et on tâchera d'inventer quelque autre chose pour les consoler.

LA MARQUISE.

Mais Bourset ne donne pas dans ces folies?

LE DUC.

Il y donne si bien qu'il a pris pour un million d'actions.

LA MARQUISE.

En ce cas, l'affaire n'est pas si mauvaise que vous croyez. Law est-il vraiment là dedans?

LE DUC.

C'est lui qui a imaginé cela pour faciliter l'émission de son papier-monnaie.

20« LES MISSISS1PIEN8. LA MARQUISE. Mais, mon Dieul il nous ruinera avec de pareilles bourdes ! LE DUC. Voilà femmes ! il y a un instant vous étiez aussi sûre de lui que de votre exislecice ; et au premier mot que je vous dis en l'air, moi qui ne connais goutte à ces sortes d'entreprises (qui diable y comprendrait?) , vous voilà épouvantée et prête à accuser Law lui-même de mauvaise foi. LA MARQUISE. Mais que dites-vous ? LE DUC. Je dis que, s'il n'y a pas de mines, peu importe, car Law trouvera la pierre philosophale. N'est-ce pas un magicien, un prestidigitateur, un dieu*^ Je ne raille pas; c'est un habile homme, qui a fait des miracles et qui en fera encore. LA MARQUISE. Et ce George Free... Free... Comment l'appelez-vous? LE DUC. Freeman; ce qui veut dire homme libre. LA MARQUISE. Eh bienl qu'est-ce que c'est que ça? LE DUC. Un homme libre ah! c'est un animal bien étrange, et tel qu'il ne s'en est jamais vu dans ce pays-ci. L'individu en question est une sorte de quaker habille de brun à l'américaine, allant à pied , parlant peu et bien, no disant et ne faisant jamais rien d'inutile, si ce n'est de prêcher la réforme à des fous et la probité à des fripons. Homme distingué d'ailleurs, doué d'un langagâ élevé, d'un grand sens à beaucoup d'égards, et, je l6 crois, un galant homme en tout point; mais fort origiDigitized by Google

LA MARQUISE.

Mais, mon Dieu! il nous ruinera avec de pareilles bourdes!

LE DUC.

Voilà les femmes! il y a un instant vous étiez aussi sûre de lui que de votre existence; et au premier mot que je vous dis en l'air, moi qui ne connais goutte à ces sortes d'entreprises (qui diable y comprendrait?), vous voilà épouvantée et prête à accuser Law lui-même de mauvaise foi.

LA MARQUISE.

Mais que dites-vous?

LE DUC.

Je dis que, s'il n'y a pas de mines, peu importe, car Law trouvera la pierre philosophale. N'est-ce pas un magicien, un prestidigitateur, un dieu? Je ne raille pas; c'est un habile homme, qui a fait des miracles et qui en fera encore.

LA MARQUISE.

Et ce George Free... Free... Comment l'appelez-vous?

LE DUC.

Freeman; ce qui veut dire *homme libre*.

LA MARQUISE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

LE DUC.

Un homme libre? ah! c'est un animal bien étrange, et tel qu'il ne s'en est jamais vu dans ce pays-ci. L'individu en question est une sorte de quaker habillé de brun à l'américaine, allant à pied, parlant peu et bien, ne disant et ne faisant jamais rien d'inutile, si ce n'est de prêcher la réforme à des fous et la probité à des fripons. Homme distingué d'ailleurs, doué d'un langage élevé, d'un grand sens à beaucoup d'égards, et, je le crois, un galant homme en tout point; mais fort origi-

LES MISSISSIPIENS. 203 nal, rêvant et publiant sur la liberté les choses du monde les plus extraordinaires. Et puis le bon d'Aguesseau l'a pris en grande considération, parce qu'il est fortement opposé au système de Law. Mais cela ne choque personne; d'Argenson le tolère, Law le réfute, le régent s'en amuse. Enfin, il plaît à tout le monde, et vous le verrez aujourd'hui. LA BIARQUISE. Ah ! j'en suis fort curieuse maintenant. J'aurais été fâchée de mourir sans avoir vu un homme sérieux dans ma vie. Et, dites-moi, est-il jeune, est-il beau? LE DUC. Il ne montre guère plus d'une trentaine d'années, peut-être en a-t-il trente-cinq; mais il est tort bien, et Julie,, qui est diablement curieuse de le voir, a envoyé coucher sa fille, sous prétexte de rhume, quoique la petite ne tousse pas plus que moi. LA MARQUISE. Que dites-vous là? Vous êtes un méchant I LE DUC. Que voulez-vous 1 On a beau être jeune et belle , on n'aime pas à avoir une fille de quinze ans à ses côtés I... LA MARQUISE. Allons ! vous avez du dépit contre Julie , ce n'est pas bien ! {Ils sortent en causant.) SCÈNE II. » GEORGE FREEMAN. Costume philosophique^ che^ veux noirs séparés sur le front et peignés naturellement, habit brun uni sans broderie, épée à poignée d'acier ; une simplicité dans les manières qui contraste avec le ton du jour ; figure pâle et mélancolique. C'est donc ici?... Partout de l'ostentation et de la prodigalité, jusque dans cette décoration d'un jour î C'est Digitized by Google

nal, rêvant et publiant sur la liberté les choses du monde les plus extraordinaires. Et puis le bon d'Aguesseau l'a pris en grande considération, parce qu'il est fortement opposé au système de Law. Mais cela ne choque personne; d'Argenson le tolère, Law le réfute, le régent s'en amuse. Enfin, il plaît à tout le monde, et vous le verrez aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Ah! j'en suis fort curieuse maintenant. J'aurais été fâchée de mourir sans avoir vu un homme sérieux dans ma vie. Et, dites-moi, est-il jeune, est-il beau?

LE DUC.

Il ne montre guère plus d'une trentaine d'années, peut-être en a-t-il trente-cinq; mais il est fort bien, et Julie, qui est diablement curieuse de le voir, a envoyé coucher sa fille, sous prétexte de rhume, quoique la petite ne tousse pas plus que moi.

LA MARQUISE.

Que dites-vous là? Vous êtes un méchant!

LE DUC.

Que voulez-vous! On a beau être jeune et belle, on n'aime pas à avoir une fille de quinze ans à ses côtés!...

LA MARQUISE.

Allons! vous avez du dépit contre Julie, ce n'est pas bien! (*Ils sortent en causant.*)

## SCÈNE II.

GEORGE FREEMAN. *Costume philosophique, cheveux noirs séparés sur le front et peignés naturellement, habit brun uni sans broderie, épée à poignée d'acier; une simplicité dans les manières qui contraste avec le ton du jour; figure pâle et mélancolique.*

C'est donc ici?... Partout de l'ostentation et de la prodigalité, jusque dans cette décoration d'un jour! C'est

m LES MISSISSIPIENS. ici que je la reverrai! Me reconnaîtra-t-elle?... Et moi , moi ! la reconnaîtrai-je? Mon cœur est accablé de tristesse , mais il n’est pas agité. Il me semble que l’être que j’ai aimé n’existe plus. De même que l’être que j’ai été s’est effacé comme un rêve dans le passé 1 (Il s'assied sur les gradins de V orchestre.) SCÈNE III. I LOUISE, LUCETTE. Louise est habillée en villageoise comme Lucette; elles entrent sans voir George. LUCETTE. Comme vous trottez vite dans ces habillements-là ! Convenez, mam’selle, qu’on est bien mieux à l’aise que dans vos belles robes de damas, et qu’on se sent toute dégagée pour courir. Mais comme vous êtes brave làdessous! ça vous va comme des plumes à un oiseau ; on dirait que vous n’avez jamais été autrement I LOUISE. N’est-ce pas qu’il est impossible de me reconnaître? LUCETTE. Je ne vous reconnais pas moi-même. Qui êtes-vous donc, jeunesse! Je ne vous connais point; vous n’êtes donc pas d’ici ? LOUISE, l'imitant. J’ suis d’ la Bourgogne, dame ! j’ m’appelle... attendez ! j’ m’appelle... Jacqueline. LUCETTE. Oh! comme vous dites bien ça! Vrai, d’honneur! votre maman vous parlerait qu’elle no vous reconnaîtrait point ! LOUISE, tressaillant. Maman ! ah ! ne m’en parle pas ! Quand j’y pense, la peur me prend , et toute ma gaieté s’en va. Digitized by Google

ici que je la reverrai! Me reconnaîtra-t-elle?... Et moi, moi! la reconnaîtrai-je? Mon cœur est accablé de tristesse, mais il n'est pas agité. Il me semble que l'être que j'ai aimé n'existe plus. De même que l'être que j'ai été s'est effacé comme un rêve dans le passé!

(*Il s'assied sur les gradins de l'orchestre.*)

## SCÈNE III.

LOUISE, LUCETTE. *Louise est habillée en villageoise comme Lucette; elles entrent sans voir George.*

LUCETTE.

Comme vous trottez vite dans ces habillements-là! Convenez, mam'selle, qu'on est bien mieux à l'aise que dans vos belles robes de damas, et qu'on se sent toute dégagée pour courir. Mais comme vous êtes *brave* là-dessous! ça vous va comme des plumes à un oiseau; on dirait que vous n'avez jamais été autrement!

LOUISE.

N'est-ce pas qu'il est impossible de me reconnaître?

LUCETTE.

Je ne vous reconnais pas moi-même. Qui êtes-vous donc, *jeunesse?* Je ne vous connais point; vous n'êtes donc pas d'ici?

LOUISE, *l'imitant.*

J' suis d' la Bourgogne, dame! j' m'appelle... attendez! j' m'appelle... Jacqueline.

LUCETTE.

Oh! comme vous dites bien ça! Vrai, d'honneur! votre maman vous parlerait qu'elle ne vous reconnaîtrait point!

LOUISE, *tressaillant.*

Maman! ah! ne m'en parle pas! Quand j'y pense, la peur me prend, et toute ma gaieté s'en va.

LES MISSISSIPIENS. 505 GEORGE, à part. C’est singulier! quelle est donc cette jeune fille? {Il l’examine avec attention.) LUCETTE. N’ayez point peur, Mam’ selle ; elle vous croit bien enfermée dans votre chambre. Est-ce qu’elle pourrait s’imaginer que j’ai été quérir l’échelle avec quoi mon père taille ses espaliers? Et puis y aura tant de monde ! dame ! nous n’irons pas nous mettre au premier rang. Nous nous cacherons comme ça dans la foule du monde ; ou bien, tenez, nous monterons là-haut, tout en haut des échafauds, derrière la musique. C’est là que j’étais l’an dernier. C’est la meilleure place , et personne ne vous ira chercher par là. Tenez! Venez voir comme on y est bien perché. {Louise veut suivre Lucette, qui grimpe sur les échafauds, mais elles se trouvent face à face avec George et s'arrêtent. ) Ah! mon Dieu! Mam’selle, v’ià un homme qui nous regarde drôlement. LOUISE. Voyons s’il nous connaît. Bonjour, mon brave homme : que demandez-vous? GEORGE. Vous ne m’offensez pas en me prenant pour un artisan, j’en ai presque l’habit; mais moi, je vous offenserais sans doute en vous prenant pour une villageoise ! LÔUISE. Oh ! mon Dieu , pas du tout. Je voudrais bien l’être toujours. Mais, puisque vous voyez que je suis déguisée, ne me trahissez pas, je vous en prie. GEORGE. Il me serait bien difficile de vous trahir, puisque je ne vous connais pas. 12 Digilized by Google

GEORGE, *à part.*

C'est singulier! quelle est donc cette jeune fille?
(*Il l'examine avec attention.*)

LUCETTE.

N'ayez point peur, Mam'selle; elle vous croit bien enfermée dans votre chambre. Est-ce qu'elle pourrait s'imaginer que j'ai été quérir l'échelle avec quoi mon père taille ses espaliers? Et puis y aura tant de monde! dame! nous n'irons pas nous mettre au premier rang. Nous nous cacherons comme ça dans la foule du monde; ou bien, tenez, nous monterons là-haut, tout en haut des échafauds, derrière la musique. C'est là que j'étais l'an dernier. C'est la meilleure place, et personne ne vous ira chercher par là. Tenez! Venez voir comme on y est bien perché. (*Louise veut suivre Lucette, qui grimpe sur les échafauds, mais elles se trouvent face à face avec George et s'arrêtent.*)

Ah! mon Dieu! Mam'selle, v'là un homme qui nous regarde drôlement.

LOUISE.

Voyons s'il nous connaît. Bonjour, mon brave homme : que demandez-vous?

GEORGE.

Vous ne m'offensez pas en me prenant pour un artisan, j'en ai presque l'habit; mais moi, je vous offenserais sans doute en vous prenant pour une villageoise!

LOUISE.

Oh! mon Dieu, pas du tout. Je voudrais bien l'être toujours. Mais, puisque vous voyez que je suis déguisée, ne me trahissez pas, je vous en prie.

GEORGE.

Il me serait bien difficile de vous trahir, puisque je ne vous connais pas.

soc LES MISSISSIPIENS. LUCETTE. Ah! Monsieur, c’est égal. Vous pourriez quelque jour voir mademoiselle Louise de Puymonfort, la fille de M. le comte Bourset, et dire comme ça devant madame ou devant monsieur ; « Tiens 1 voilà cette petite paysanne que j’ai vue à la fôtel... » Il ne faudra rien dire, entendezvous, Monsieur? Ça nous ferait de fâcheuses affaires, da. GEORGE, regardant Louise fixement. Ainsi, vous êtes leur fille? LOUISE , bas à Lucettç. Gomme il me regarde 1 LUCETTE. Dame! c’est bien le cas de dire : il vous regarde comme queuque-z’un qui ne vous a jamais vue. GEORGE, à part. Comment faire connaissance avec elle? La gronder. C’est un moyen... avec les enfants. [Haut à Lucette.) Si c’est vous qui avez conseillé à mademoiselle de Puymonfort de désobéir à sa mère, et de se mêler à la foule qui va venir ici, sans autre mentor que vous, vous avez commis une grande faute; et vous mériteriez que je vous fisse renvoyer pour ce fait-là, comme une petite soubrette de mauvaise tête et de mauvais conseil que vous êtes. LUCETTE, toute fâchée. Eh! voyez-vous comme me traite ce monsieur-là! Vrai , que je ne le connais ni d’Ève ni d’Adam , et qu’il n’est jamais venu au château. On voit ben que vous n’êtes point fréquentier de la maison ; car vous sauriez que je ne suis point fille de chambre , mais que je suis Lucette, la fille au jardinier, la petite-fille au vieux Deschamps, à qui M. le duc fait une pension, et la sœur de Digitized by Googie

LUCETTE.

Ah! Monsieur, c'est égal. Vous pourriez quelque jour voir mademoiselle Louise de Puymonfort, la fille de M. le comte Bourset, et dire comme ça devant madame ou devant monsieur : « Tiens! voilà cette petite paysanne que j'ai vue à la fête!... » Il ne faudra rien dire, entendez-vous, Monsieur? Ça nous ferait de fâcheuses affaires, da.

GEORGE, *regardant Louise fixement.*

Ainsi, vous êtes leur fille?

LOUISE, *bas à Lucette.*

Comme il me regarde!

LUCETTE.

Dame! c'est bien le cas de dire : il vous regarde comme queuque-z'un qui ne vous a jamais vue.

GEORGE, *à part.*

Comment faire connaissance avec elle? La gronder. C'est un moyen... avec les enfants. (*Haut à Lucette.*) Si c'est vous qui avez conseillé à mademoiselle de Puymonfort de désobéir à sa mère, et de se mêler à la foule qui va venir ici, sans autre mentor que vous, vous avez commis une grande faute; et vous mériteriez que je vous fisse renvoyer pour ce fait-là, comme une petite soubrette de mauvaise tête et de mauvais conseil que vous êtes.

LUCETTE, *toute fâchée.*

Eh! voyez-vous comme me traite ce monsieur-là! Vrai, que je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, et qu'il n'est jamais venu au château. On voit ben que vous n'êtes point fréquentier de la maison; car vous sauriez que je ne suis point fille de chambre, mais que je suis Lucette, la fille au jardinier, la petite-fille au vieux Deschamps, à qui M. le duc fait une pension, et la sœur de

LS8 MISSISSIPIENS. 207 lait à matn’seüe Louise, qui pis est; et si vous dites du mal de moi, on ne vous croira point. LOUISE , souriant. Mais si tu prends soin de l’informer do tout ce qui nous concerne , il n’aura pas grand’peine à nous trahir. Allons, tais-toi! [A George.) Monsieur, excusez-la, et quoi qu’il arrive , que vous connaissiez ou non mes parents, ne la faites pas gronder : c’est moi qui mérite tout le blâme, et je vous remercie de la leçon que vous venez de me donner. GEORGE , lui prenant la main avec vivacité. Ah! croyez. Mademoiselle, que j’ai quelque droit à vous avertir et à vous protéger... (5e contenant) , car mes intentions sont bonnes, et vous m’inspirez autant d’intérêt que de respect. LOUISE, tristement. C’est donc la première fois de ma vie que j’inspire ces sentiments-là!... Je vous en remercie. GEORGE, ému. Que dites-vous?... N’avez-vous pas une mère? {Louise baisse la tête.) LUCETTE. Oh! si celle-là aime ses enfants, j’irai le dire à Rome. Elle aime son mari , voilà tout ce qu’elle aime ; et elle a raison , car c’est un brave et digne homme qui veut le bien à tout le monde. Mais elle a tort de haïr sa fille..* car enfin mam’selle Louise est bonne... y n’y a rien de bon au monde comme mam’selle Louise. Vous voyez bien. Monsieur? vous lui faites des remontrances, et elle vous remercie. Quand on prend les gens par la douceur, à la bonne heure I mais quand on les déteste sans qu’ils sachent seulement pourquoi... Digitized by Google

lait à mam'selle Louise, qui pis est; et si vous dites du mal de moi, on ne vous croira point.

LOUISE, *souriant.*

Mais si tu prends soin de l'informer de tout ce qui nous concerne, il n'aura pas grand'peine à nous trahir. Allons, tais-toi! (*A George.*) Monsieur, excusez-la, et quoi qu'il arrive, que vous connaissiez ou non mes parents, ne la faites pas gronder : c'est moi qui mérite tout le blâme, et je vous remercie de la leçon que vous venez de me donner.

GEORGE, *lui prenant la main avec vivacité.*

Ah! croyez, Mademoiselle, que j'ai quelque droit à vous avertir et à vous protéger... (*Se contenant*), car mes intentions sont bonnes, et vous m'inspirez autant d'intérêt que de respect.

LOUISE, *tristement.*

C'est donc la première fois de ma vie que j'inspire ces sentiments-là!... Je vous en remercie.

GEORGE, *ému.*

Que dites-vous?... N'avez-vous pas une mère?

(*Louise baisse la tête.*)

LUCETTE.

Oh! si celle-là aime ses enfants, j'irai le dire à Rome. Elle aime son mari, voilà tout ce qu'elle aime; et elle a raison, car c'est un brave et digne homme qui veut le bien à tout le monde. Mais elle a tort de haïr sa fille... car enfin mam'selle Louise est bonne... y n'y a rien de bon au monde comme mam'selle Louise. Vous voyez bien, Monsieur? vous lui faites des remontrances, et elle vous remercie. Quand on prend les gens par la douceur, à la bonne heure! mais quand on les déteste sans qu'ils sachent seulement pourquoi...

m LES MISSISSlP'lENS. LOUISE, çvi a essayé en vain plusieurs fois de faire taire Lucette, l'interrompt enfin en lui mettant la main sur la bouche. Taisez-vous, Lucette. Oh! fi! ce que vous dites là est affreux. GEORGE, à Louise, d'un ton affectueux. Vous avez raison ; ne laissez jamais parler ainsi devant vous de votre mère, cela doit vous faire bien du mal. LOUISE. Vous n'avez rien entendu, Monsieur; d'ailleurs elle a menti. GEORGE. Ne craignez rien de moi ; mais craignez que votre présence à la fête sous ce déguisement n'inspire à tout le monde les mêmes idées qi^'à cette jeune folle ; car espérer qu'on ne vous reconnaîtra pas est un rêve d'enfant : il suffira d'une seule personne... LOUISE. Eh bien ! vous avez raison : je n'avais songé, en écoutant le conseil de Lucette, qu'au danger d'être grondée , punie, et celui-là je le bravais; mais celui do faire penser mal de maman, vous m'y faites songer, et je m'en vais... Adieu, Monsieur! LUCETTE , avec un gros soupir. Adieu , Monsieur ! GEORGE. Vous teniez donc bien toutes les deux à voir celte fête? ne devez-vous pas être rassasiées de ces sortes de spectacles, au milieu du luxe qui règne autour de vous? LUCETTE. Oh bien , oui ! nous n'en jouissons guère ! Dès qu'on s'amuse, on nous renvoie ; dès que nous avons envie de nous amuser, on nous enferme. Digitized by Google

LOUISE, *qui a essayé en vain plusieurs fois de faire taire Lucette, l'interrompt enfin en lui mettant la main sur la bouche.*

Taisez-vous, Lucette. Oh! fi! ce que vous dites là est affreux.

GEORGE, *à Louise, d'un ton affectueux.*

Vous avez raison; ne laissez jamais parler ainsi devant vous de votre mère, cela doit vous faire bien du mal.

LOUISE.

Vous n'avez rien entendu, Monsieur; d'ailleurs elle a menti.

GEORGE.

Ne craignez rien de moi; mais craignez que votre présence à la fête sous ce déguisement n'inspire à tout le monde les mêmes idées qu'à cette jeune folle; car espérer qu'on ne vous reconnaîtra pas est un rêve d'enfant: il suffira d'une seule personne...

LOUISE.

Eh bien! vous avez raison : je n'avais songé, en écoutant le conseil de Lucette, qu'au danger d'être grondée, punie, et celui-là je le bravais; mais celui de faire penser mal de maman, vous m'y faites songer, et je m'en vais... Adieu, Monsieur!

LUCETTE, *avec un gros soupir.*

Adieu, Monsieur!

GEORGE.

Vous teniez donc bien toutes les deux à voir cette fête? ne devez-vous pas être rassasiées de ces sortes de spectacles, au milieu du luxe qui règne autour de vous?

LUCETTE.

Oh bien, oui! nous n'en jouissons guère! Dès qu'on s'amuse, on nous renvoie; dès que nous avons envie de nous amuser, on nous enferme.

LES MISSISSIPIENS. 209 LOUISE. N’écoutez pas ce qu’elle dit, et ne croyez pas que j’aie aucun regret à ces plaisirs. J’en suis dégoûtée sans les avoir connus, car je sais ce qu’ils coûtent de fatigues à ceux qui les préparent; mais j’avais une idée aujourd’hui, une idée sérieuse, je vous assure, en venant ici. GEORGE. Dites-la-moi. LUCETTE , à part. Oh ! qu’il est sans façons ! il fait comme ça le vertueux, mais je suis sûre que c’est un Tartufle; ça m’a tout l’air d’un prêtre déguisé! LOUISE , après avoir hésité un instant. Je veux bien vous la dire ; pourquoi pas? je voulais voir une personnel... GEORGE, souriant. Ah! c’est différent. {A part.) Je commence à comprendre. LUCETTE. Bah ! ça n’est pas du tout comme vous vous imaginez ; nous voulions voir... comment s’appelle-t-il donc, mam’selle, celui que nous voulions voir? LOUISE, à George. Peut-être le connaissez-vous : le philosophe, l’Amériricain,... celui qui a fait du bien à la Louisiane, et qui a publié des écrits contre l’esclavage?... Moi, j’en ai lu un de ces écrits, et c’est la seule fois que j’aie lu quelque chose de sérieux. Pourtant je l’ai compris; du moins, il me semble, car j’ai pensé, pour la première fois, qu’il y avait bien des misères dans ce monde, des infortunes dignes de pitié, et des richesses dignes de mépris. Je ne savais pas ces choses-là ; eh bien 1 c’est le livre de George Freeman qui me les a apprises.
19 Digitized by Google

LOUISE.

N'écoutez pas ce qu'elle dit, et ne croyez pas que j'aie aucun regret à ces plaisirs. J'en suis dégoûtée sans les avoir connus, car je sais ce qu'ils coûtent de fatigues à ceux qui les préparent; mais j'avais une idée aujourd'hui, une idée sérieuse, je vous assure, en venant ici.

GEORGE.

Dites-la-moi.

LUCETTE, *à part.*

Oh! qu'il est sans façons! il fait comme ça le vertueux, mais je suis sûre que c'est un *Tartufle;* ça m'a tout l'air d'un prêtre déguisé!

LOUISE, *après avoir hésité un instant.*

Je veux bien vous la dire; pourquoi pas? je voulais voir une personne!...

GEORGE, *souriant.*

Ah! c'est différent. (*A part.*) Je commence à comprendre.

LUCETTE.

Bah! ça n'est pas du tout comme vous vous imaginez; nous voulions voir... comment s'appelle-t-il donc, mam'selle, celui que nous voulions voir?

LOUISE, *à George.*

Peut-être le connaissez-vous : le philosophe, l'Américain,... celui qui a fait du bien à la Louisiane, et qui a publié des écrits contre l'esclavage?... Moi, j'en ai lu un de ces écrits, et c'est la seule fois que j'aie lu quelque chose de sérieux. Pourtant je l'ai compris; du moins, il me semble, car j'ai pensé, pour la première fois, qu'il y avait bien des misères dans ce monde, des infortunes dignes de pitié, et des richesses dignes de mépris. Je ne savais pas ces choses-là; eh bien! c'est le livre de George Freeman qui me les a apprises.

 GEOROE. George Freeman? LOUISE. Ah! vous le connaissez? que vous êtes heureux! LUCETTE. Vous lui direz bien des choses de not' part. Moi aussi, j'en ai lu de son livre, car je sais lire; c'est mam' selle Louise qui m'a enseigné, et j'ai compris deux ou - trois lignes par-ci par-là, qui sont, ma fiue, bien tapées. GEORGE, à Louise. Bh bien, puisque vous ressentez quelque sympathie pour ce George Freeman , si vous voulez bien le permettre , je vous le présenterai quelque jour devant vos » parents. LOUISE. Il n'y faut pas songer ; maman ne veut pas qu'on me voie, encore moins lui qu'un autre. GEORGE. Et pourquoi donc? LOUISE , ingénument. Ah! je ne sais pas! LUCETTE , passant de Vautre côté de George^ et lui parlant bas. Parce qu'on dit comme ça qu'il est bel homme, et que madame a peur qu'il ne s'amourache de sa fille , au lieu de s'amouracher d'elle. LOUISE. Allons! n'y pensons plus! vous lui direz seulement qu'il y a une petite fille qui... Non ! ne lui dites rien, que lui importe ? GEORGE, ému. Dites toujours, je ne le lui redirai pas. LOUISE. Eh bien! je voulais dire qu'il y a une petite fille qui Digitized by Coogle

GEORGE.

George Freeman?

LOUISE.

Ah! vous le connaissez? que vous êtes heureux!

LUCETTE.

Vous lui direz bien des choses de not' part. Moi aussi, j'en ai lu de son livre, car je sais lire; c'est mam'selle Louise qui m'a enseigné, et j'ai compris deux ou trois lignes par-ci par-là, qui sont, ma fine, bien tapées.

GEORGE, *à Louise.*

Eh bien, puisque vous ressentez quelque sympathie pour ce George Freeman, si vous voulez bien le permettre, je vous le présenterai quelque jour devant vos parents.

LOUISE.

Il n'y faut pas songer; maman ne veut pas qu'on me voie, encore moins lui qu'un autre.

GEORGE.

Et pourquoi donc?

LOUISE, *ingénument.*

Ah! je ne sais pas!

LUCETTE, *passant de l'autre côté de George, et lui parlant bas.*

Parce qu'on dit comme ça qu'il est bel homme, et que madame a peur qu'il ne s'amourache de sa fille, au lieu de s'amouracher d'elle.

LOUISE.

Allons! n'y pensons plus! vous lui direz seulement qu'il y a une petite fille qui... Non! ne lui dites rien, que lui importe?

GEORGE, *ému.*

Dites toujours, je ne le lui redirai pas.

LOUISE.

Eh bien! je voulais dire qu'il y a une petite fille qui

LES MI8SISSIPIERS. 911 peut-être ira passer le reste de ses jours dans un couvent, car tous les autres honunes loi paraissent fous ou méchants. Âdieu, Monsieur! GEORGE, ému. Un mot encore! un instant ! personne ne vient ! LUCETTE. Si fait, voilà justement M. le comte dans la grande allée avec du monde! Eh vite! mam'seUe Louise par ici!... LOUISE. Par ici ! il en vient encore. LUCETTE. V En ce cas, par là! sous l'estrade! Tenez, c'est creux, SOUS ce rideau ! LOUISE, revenant sur ses pas. O mon Dieu! maman! 'Ah! je suis perdue si elle me voit! {Elle se cache sous l'estrade avec Lucette.) GEORGE. Comme elle la craint! Oh! la peur règne donc toujours ici!... Que vois-je?... (// hésite un instant, puis fait un effort et se décide à passer auprès de Julie , qui ne fait pas attention à lui. Il disparait parmi les arbres.) SCÈNE IV. JULIE , toujours belle et parée, suivie de plusieurs dames. ' UNE DAME. Voyez, madame la comtesse, il ne tiendrait qu'à vous! Si vous aviez la bonté de dire seulement quelques mots pour moi à M. de Puymonfort... JULIE^ Pardon, madame la marquise; mais en vérité vous Digilized by Google

peut-être ira passer le reste de ses jours dans un couvent, car tous les autres hommes lui paraissent fous ou méchants. Adieu, Monsieur!

GEORGE, *ému.*

Un mot encore! un instant! personne ne vient!

LUCETTE.

Si fait, voilà justement M. le comte dans la grande allée avec du monde! Eh vite! mam'selle Louise par ici!...

LOUISE.

Par ici! il en vient encore.

LUCETTE.

En ce cas, par là! sous l'estrade! Tenez, c'est creux, sous ce rideau!

LOUISE, *revenant sur ses pas.*

O mon Dieu! maman! Ah! je suis perdue si elle me voit! (*Elle se cache sous l'estrade avec Lucette.*)

GEORGE.

Comme elle la craint! Oh! la peur règne donc toujours ici!... Que vois-je?... (*Il hésite un instant, puis fait un effort et se décide à passer auprès de Julie, qui ne fait pas attention à lui. Il disparaît parmi les arbres.*)

## SCÈNE IV.

JULIE, *toujours belle et parée, suivie de plusieurs dames.*

UNE DAME.

Voyez, madame la comtesse, il ne tiendrait qu'à vous! Si vous aviez la bonté de dire seulement quelques mots pour moi à M. de Puymonfort...

JULIE.

Pardon, madame la marquise; mais en vérité vous

 auriez en moi un faible avocat. Mon mari ne me permet pas de lui parler d'affaires. UNE AUTRE DAME. Madame de Puymonfort plaisante. On sait que sn. mari est à ses pieds : et le moyen d'en douter, quand en la voit! UNE AUTRE. Ab ! duchesse ! nous ne savons que trop qu'il l'adore, car il est invulnérable à toutes nos attaques ; et si, nous autres femmes , nous venons solliciter madame , ce qui n'est pas dans l'ordre, à coup sûr, c'est en désespoir de cause. N'est-ce pas, madame la présidente? LA PRÉSIDENTE. Aussi madame abuse de sa supériorité et nous traite en vaincues. JULIE. Oh ! Mesdames, vous m'accablez de vos épigrammes. Mais que puis-je faire? Mon mari m'avait fait cadeau de quelques-unes de ces actions pour ma toilette, je vous les ai sacrifiées ; à présent, je n'ai plus rien , adressez-vous à lui. Tenez , le voici I {Samuel Bourset s'approche ^ suivi du duc et de plusieurs gentilshommes.) TOUTES LES DAMES , s'élançant vers lui. AhI monsieur de Puymonfort! {Elles lui parlent toutes à la fois.' SCÈNE V. Les Précédents, BOüRSET, avec le duc. Pardon! mille pardons. Mesdames! Je suis désolé, mais je ne puis pas vous entendre toutes à la fois. {j4ux autres personnages.) Je ne puis absolument plus rien pour vous. Messieurs. J'ai renoncé à tous mes ^néfices
Digitized by Google

auriez en moi un faible avocat. Mon mari ne me permet pas de lui parler d'affaires.

UNE AUTRE DAME.

Madame de Puymonfort plaisante. On sait que son mari est à ses pieds : et le moyen d'en douter, quand on la voit!

UNE AUTRE.

Ah! duchesse! nous ne savons que trop qu'il l'adore, car il est invulnérable à toutes nos attaques; et si, nous autres femmes, nous venons solliciter madame, ce qui n'est pas dans l'ordre, à coup sûr, c'est en désespoir de cause. N'est-ce pas, madame la présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Aussi madame abuse de sa supériorité et nous traite en vaincues.

JULIE.

Oh! Mesdames, vous m'accablez de vos épigrammes. Mais que puis-je faire? Mon mari m'avait fait cadeau de quelques-unes de ces actions pour ma toilette, je vous les ai sacrifiées; à présent, je n'ai plus rien, adressez-vous à lui. Tenez, le voici!

(*Samuel Bourset s'approche, suivi du duc et de plusieurs gentilshommes.*)

TOUTES LES DAMES, *s'élançant vers lui.*

Ah! monsieur de Puymonfort!

(*Elles lui parlent toutes à la fois.*)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BOURSET, *avec le duc.*

Pardon! mille pardons, Mesdames! Je suis désolé, mais je ne puis pas vous entendre toutes à la fois. (*Aux autres personnages.*) Je ne puis absolument plus rien pour vous, Messieurs. J'ai renoncé à tous mes bénéfices

LES MISSISSIPIENS. 413 dans celte affaire, pour vous être agréable. Si vous voulez vous adresser à M. Law, peut-être sera-t-il plus heureux. Je viens de voir passer sa voiture. TOUS ENSEMBLE. Ah! M. Law! JULIE. Je vais le recevoir. {Elle s'éloigne; tout le monde la suit, excepté le duc et Samuel Bourset. ) LE DUC. Vous n'allez pas au-devant du contrôleur général? BOURSET. Il n'arrivera que dans deux heures ; c'est moi qui ai imaginé cet expédient pour me délivrer de leurs importunités. LE DUC. Ah! quelle rage les possède! Savez- vous, mon cher comte... BOURSET. Âh! monsieur le duc, de grâce, appelez-moi Bourset dans l'intimité. Si j'ai acquis un titre, c'est, vous le savez, par amour pour Julie, afin qu'elle n'eût pas à rougir de notre union ; mais au fond, moi , je ne rougis pas de mon nom ; je l'ai porté quarante ans avec honneur. LE DUC. Aussi vous a-t-il porté bonheur de son côté, mon cher Bourset ! BOURSET. Et j'espère qu'il m'en portera encore plus par la suite. Cette affaire de la Louisiane s'annonce sous des auspices magnifiques. LE DUC. Êtes-vous bien sûr de celle-là? BOURSET. J'y ai mis tout ce que je possède. Digilized by Google

dans cette affaire, pour vous être agréable. Si vous voulez vous adresser à M. Law, peut-être sera-t-il plus heureux. Je viens de voir passer sa voiture.

TOUS ENSEMBLE.

Ah! M. Law!

JULIE.

Je vais le recevoir. (*Elle s'éloigne; tout le monde la suit, excepté le duc et Samuel Bourset.*)

LE DUC.

Vous n'allez pas au-devant du contrôleur général?

BOURSET.

Il n'arrivera que dans deux heures; c'est moi qui ai imaginé cet expédient pour me délivrer de leurs importunités.

LE DUC.

Ah! quelle rage les possède! Savez-vous, mon cher comte...

BOURSET.

Ah! monsieur le duc, de grâce, appelez-moi Bourset dans l'intimité. Si j'ai acquis un titre, c'est, vous le savez, par amour pour Julie, afin qu'elle n'eût pas à rougir de notre union; mais au fond, moi, je ne rougis pas de mon nom; je l'ai porté quarante ans avec honneur.

LE DUC.

Aussi vous a-t-il porté bonheur de son côté, mon cher Bourset!

BOURSET.

Et j'espère qu'il m'en portera encore plus par la suite. Cette affaire de la Louisiane s'annonce sous des auspices magnifiques.

LE DUC.

Êtes-vous bien sûr de celle-là?

BOURSET.

J'y ai mis tout ce que je possède.

214 LES MISSISSIPIENS. LE DUC. En vérité? BOURSET. Et j'y aurais mis la France tout entière, si la France m'eût appartenu. LE DUC. Poste 1 mais on dit que le régent la jette en effet dans ce gouffre. BOUBSET. Dites plutôt, monsieur le duc , que Ut France s'y jette d'elle-même et y entraîne le régent. LE DUC. Et, en votre âme et conscience , Bourset, vous ne pensez pas que la France et le régent fassent de compagnie la plus grande sottise du monde ? BOUBSET. Pourquoi essaierais-je de vous démontrer le contraire, mon cher duc? Vous me paraissez incrédule ; mais c'est le propre des grandes vérités de pouvoir être repoussées sans périr et de triompher malgré tout. LE DUC. Je ne suis pas incrédule , mon cher ; je suis curieux , incertain. BOUBSET. Mais vous n'étes pas séduit! Vous êtes sans ambition, vous, monsieur le duc. Vous avez une moquerie spirituelle et philosophique pour cette soif de l'or dont les autres grands seigneurs se laissent voir indécemment dévorés!... LE DUC. Si vous parlez vous-même en philosophe, Bourset, dites-moi donc pourquoi vous êtes dans les affaires? ' BOURSET. J'y suis pour le salut et l'honneur de la France, monDigitized by Coogle

LE DUC.

En vérité?

BOURSET.

Et j'y aurais mis la France tout entière, si la France m'eût appartenu.

LE DUC.

Peste! mais on dit que le régent la jette en effet dans ce gouffre.

BOURSET.

Dites plutôt, monsieur le duc, que la France s'y jette d'elle-même et y entraîne le régent.

LE DUC.

Et, en votre âme et conscience, Bourset, vous ne pensez pas que la France et le régent fassent de compagnie la plus grande sottise du monde?

BOURSET.

Pourquoi essaierais-je de vous démontrer le contraire, mon cher duc? Vous me paraissez incrédule; mais c'est le propre des grandes vérités de pouvoir être repoussées sans périr et de triompher malgré tout.

LE DUC.

Je ne suis pas incrédule, mon cher; je suis curieux, incertain.

BOURSET.

Mais vous n'êtes pas séduit! Vous êtes sans ambition, vous, monsieur le duc. Vous avez une moquerie spirituelle et philosophique pour cette soif de l'or dont les autres grands seigneurs se laissent voir indécemment dévorés!...

LE DUC.

Si vous parlez vous-même en philosophe, Bourset, dites-moi donc pourquoi vous êtes dans les affaires?

BOURSET.

J'y suis pour le salut et l'honneur de la France, mon-

LES MISSISSIPIEN8. 315 sieur le duc. Le régent est un grand prince , qui veut préserver la nation d'une ruine imminente, et l'État de la tache ineffaçable^ d'une banqueroute. Il y parviendra , n'en doutez pas, car il a confié le sort de la France à la science d'hommes habiles, à Law, à d'Argenson ; et ceuxci ont appelé à leur aide les ressources et le dévouement des hommes riches, Samuel Bernard , Samuel Bourse! et d'autres encore. LE ncG. C'est un beau mouvement de votre part; mais il est peut-être plus généreux que sage... et ceux que vous entraînez dans cette affaire, plus cupides que généreux, seront sans doute fort dégrisés s'ils en retirent de l'honneur au lieu d'argent. BOURSET. Ils ont une garantie, monsieur le duc ; c'est l'honneur et l'argent de ces mêmes banquiers qui font appel à leur confiance. LE DUC. Mais enfin, mon ami, si vous êtes ruinés vousmômes?... BOURSET. Si nous y perdons la fortune et l'honneur, monsieur le duc, il ne nous restera que la vie, et le peuple en fureur nous la prendra en revanche de ses déceptions. Quant à moi , je suis prêt, et je vous l'ai dit déjà souvent , un semblable martyre vaut bien tous ceux qu'on a affrontés et subis jusqu'ici pour des querelles de religion. LE DUC, ému. C'est beau , c'est très-beau , ce que vous dites là, mon pauvre Bourse!, et j'ai parfois envie de me risquer aussi, le diable m'emporte ! BOURSET. Vous, monsieur le duc? je no vous le conseille pas. Digitized by Google

sieur le duc. Le régent est un grand prince, qui veut préserver la nation d'une ruine imminente, et l'État de la tache ineffaçable d'une banqueroute. Il y parviendra, n'en doutez pas, car il a confié le sort de la France à la science d'hommes habiles, à Law, à d'Argenson ; et ceux-ci ont appelé à leur aide les ressources et le dévouement des hommes riches, Samuel Bernard, Samuel Bourset et d'autres encore.

LE DUC.

C'est un beau mouvement de votre part; mais il est peut-être plus généreux que sage... et ceux que vous entraînez dans cette affaire, plus cupides que généreux, seront sans doute fort dégrisés s'ils en retirent de l'honneur au lieu d'argent.

BOURSET.

Ils ont une garantie, monsieur le duc : c'est l'honneur et l'argent de ces mêmes banquiers qui font appel à leur confiance.

LE DUC.

Mais enfin, mon ami, si vous êtes ruinés vous-mêmes?...

BOURSET.

Si nous y perdons la fortune et l'honneur, monsieur le duc, il ne nous restera que la vie, et le peuple en fureur nous la prendra en revanche de ses déceptions. Quant à moi, je suis prêt, et je vous l'ai dit déjà souvent, un semblable martyre vaut bien tous ceux qu'on a affrontés et subis jusqu'ici pour des querelles de religion.

LE DUC, *ému.*

C'est beau, c'est très-beau, ce que vous dites là, mon pauvre Bourset, et j'ai parfois envie de me risquer aussi, le diable m'emporte !

BOURSET.

Vous, monsieur le duc? je ne vous le conseille pas.

aie LES MISSISSlIMENS. LE DUC. Et pourquoi? BOÜRSET. A votre âge on a besoin de repos, on a suffisamment rempli sa tâche en ce monde. CE DUC. Eh 1 vous me faites bien vieux ! je ne me sens pas en> core cacochyme. BOURSET. Oh! je le sais; mais je veux dire que vous avez servi l'État d'une manière assez brillante dans les guerres du feu roi pour avoir droit à une vieillesse tranquille. Vous irez loin si vous vous conservez calme et dispos ; mais craignez les émotions du grand jeu des spéculations; elles vous vieilliraient plus que les années. LE DUC. Vous raillez; je suis de force à supporter toute sorte d'émotions. Vous croyez l'affaire sûre? BOURSET. Bah ! il vaut mieux de petites affaires sans soucis que de grandes avec des craintes. Tenez-vous tranquille. LE DUC. Plus vous voulez me décourager, plus j'ai envie de tenter le sort. BOURSET, à part. Hem! je le sais bien. {Haut.) Mais quel besoin avezvous de cela? vous êtes riche? CE DUC. Eh bien ! non , je vous le confie, Bourset, je suis ruiné. J'ai fait quelques folies, j'ai été tantôt dupe de mes mauvaises passions, tantôt de mon bon cœur; bref, il ne me reste pas plus de deux millions à l'heure qu'il est, et j'ai envie de vous en confier un pour voir si je le doublerai.
Digilized by Google

LE DUC.

Et pourquoi?

BOURSET.

A votre âge on a besoin de repos, on a suffisamment rempli sa tâche en ce monde.

LE DUC.

Eh! vous me faites bien vieux! je ne me sens pas encore cacochyme.

BOURSET.

Oh! je le sais; mais je veux dire que vous avez servi l'État d'une manière assez brillante dans les guerres du feu roi pour avoir droit à une vieillesse tranquille. Vous irez loin si vous vous conservez calme et dispos; mais craignez les émotions du grand jeu des spéculations; elles vous vieilliraient plus que les années.

LE DUC.

Vous raillez; je suis de force à supporter toute sorte d'émotions. Vous croyez l'affaire sûre?

BOURSET.

Bah! il vaut mieux de petites affaires sans soucis que de grandes avec des craintes. Tenez-vous tranquille.

LE DUC.

Plus vous voulez me décourager, plus j'ai envie de tenter le sort.

BOURSET, *à part.*

Hem! je le sais bien. (*Haut.*) Mais quel besoin avez-vous de cela? vous êtes riche?

LE DUC.

Eh bien! non, je vous le confie, Bourset, je suis ruiné. J'ai fait quelques folies, j'ai été tantôt dupe de mes mauvaises passions, tantôt de mon bon cœur; bref, il ne me reste pas plus de deux millions à l'heure qu'il est, et j'ai envie de vous en confier un pour voir si je le doublerai.

 BOURSET. Ah! VOUS ne le doublerez pas avant six mois, je vous le déclare. LE DUC. Pas avant six mois ! mais si ce n'était même que dans un an , ce serait magnifique. BOURSET. Oh! dans un an, ce serait misérable. Si vous vous donnez la peine d'attendre tout ce temps, il vous faudra tripler tout au moins. LE DUC, à part. ' Comme il y va! {Haut.) Voyons, Bourset, vous êtes mon ami avant tout, n'est-ce pas? Que me conseillez-vous? BOURSET. De vivre de peu et avec économie : c'est encore le plus sûr moyen d'être heureux. LE DUC. Allons, je vois que vous n'avez pas envie de m'obliger. Vous n'avez plus d'actions pour moi? BOURSET. D est vrai que j'en ai réservé pour quinze cent mille francs au duc de la F... LE DUC. Vous m'en céderez pour un million. Le duc a déjà gagné immensément, et ce n'est pas juste. Allons, traitezmoi en ami. BOURSET. Je ne puis. Jusqu'ici je me suis imposé la loi de ne délivrer d'actions à mes amis qu'eu leur donnant une caution sur ma propre fortune , et je n'ai plus un coin de propriété au soleil qui soit libre d'hypothèque. LE DUC. Et le duc vous confie ses fonds sans hypothèque , lui si âpre au gain , si méfiant au jeu? 13 Digitized by Google

BOURSET.

Ah! vous ne le doublerez pas avant six mois, je vous le déclare.

LE DUC.

Pas avant six mois! mais si ce n'était même que dans un an, ce serait magnifique.

BOURSET.

Oh! dans un an, ce serait misérable. Si vous vous donnez la peine d'attendre tout ce temps, il vous faudra tripler tout au moins.

LE DUC, *à part.*

Comme il y va! (*Haut.*) Voyons, Bourset, vous êtes mon ami avant tout, n'est-ce pas? Que me conseillez-vous?

BOURSET.

De vivre de peu et avec économie : c'est encore le plus sûr moyen d'être heureux.

LE DUC.

Allons, je vois que vous n'avez pas envie de m'obliger. Vous n'avez plus d'actions pour moi?

BOURSET.

Il est vrai que j'en ai réservé pour quinze cent mille francs au duc de la F...

LE DUC.

Vous m'en céderez pour un million. Le duc a déjà gagné immensément, et ce n'est pas juste. Allons, traitez-moi en ami.

BOURSET.

Je ne puis. Jusqu'ici je me suis imposé la loi de ne délivrer d'actions à mes amis qu'en leur donnant une caution sur ma propre fortune, et je n'ai plus un coin de propriété au soleil qui soit libre d'hypothèque.

LE DUC.

Et le duc vous confie ses fonds sans hypothèque, lui si âpre au gain, si méfiant au jeu?

 QOURSET. Il Connaît leâ affaires, lui; il sait qu'il joue à coup sûr. LE DUC. Eh bien! laissez-moi faire le coup à sa place. BOÜBSET. Non , ne le faites pas. Si les choses n'allaient pas tout d'abord à votre gré, vous me feriez des reproches, et des reproches de votre part me seraient trop sensibles.^ Il n'est rien de plus sérieux au monde que de faire des affaires avec des gens qui ne les comprennent pas , qui pour un rien prennent l'alarme , croyant tout perdu , et vous font tout manquer au plus beau moment. % LE DtJC* Mais enfin je ne suis pas si borné qu'avec un peu d'étude et d'attention je ne puisse comprendre les affaires aussi, moi! que diable! Je ne vois pas que la F... soit un homme si habile. D'où cela lui serait-il venu? Voyons, Bourset, cédez-moi son action , ou je vous jure que j'y verrai de votre part une mauvaise volonté , mortelle à notre amitié. BOURSET. Si vous le prenez ainsi, je cède; mais je voudrais vous donner une hypothèque, et en vérité... je ne sais plus... (// rêve.) LE DUC , à part. Ah ! je sais bien celle que je demanderais si sa femmo était moins bégueule ! BOURSET, comme frappé d'une idée stiblte. Tenez, monsieur le duc, il me vient une idée qui vous paraîtra singulière au premier abord, mais qui m'est suggérée par un fait récent dont vous avez certainement connaissance. Je veux parler du traité conclu dernièrement entre le marquis d'Oyse , âgé de trente-trois ans, et la fille d'André le capitaliste, âgée de trois ans, à conDigilized by Google

BOURSET.

Il connaît les affaires, lui; il sait qu'il joue à coup sûr.

LE DUC.

Eh bien! laissez-moi faire le coup à sa place.

BOURSET.

Non, ne le faites pas. Si les choses n'allaient pas tout d'abord à votre gré, vous me feriez des reproches, et des reproches de votre part me seraient trop sensibles. Il n'est rien de plus sérieux au monde que de faire des affaires avec des gens qui ne les comprennent pas, qui pour un rien prennent l'alarme, croyant tout perdu, et vous font tout manquer au plus beau moment.

LE DUC.

Mais enfin je ne suis pas si borné qu'avec un peu d'étude et d'attention je ne puisse comprendre les affaires aussi, moi! que diable! Je ne vois pas que la F... soit un homme si habile. D'où cela lui serait-il venu? Voyons, Bourset, cédez-moi son action, ou je vous jure que j'y verrai de votre part une mauvaise volonté, mortelle à notre amitié.

BOURSET.

Si vous le prenez ainsi, je cède; mais je voudrais vous donner une hypothèque, et en vérité... je ne sais plus... (*Il rêve.*)

LE DUC, *à part.*

Ah! je sais bien celle que je demanderais si sa femme était moins bégueule!

BOURSET, *comme frappé d'une idée subite.*

Tenez, monsieur le duc, il me vient une idée qui vous paraîtra singulière au premier abord, mais qui m'est suggérée par un fait récent dont vous avez certainement connaissance. Je veux parler du traité conclu dernièrement entre le marquis d'Oyse, âgé de trente-trois ans, et la fille d'André le capitaliste, âgée de trois ans, à con-

LES MISSISSIPIENS, 219 (lition que le mariage aurait lieu lorsqu'elle en aurait douze. LE DUC. C'est un des traits les plus caractéristiques du temps bizarre où nous vivons. Mais qu'en voulez-vous conclure? BOURSET. Qu'un père qui s'est engagé à vendre sa fille d'avance à un noble pour des titres, et un noble qui s'est engagé à vendre l'appui de son nom à un traitant pour de l'argent, font tous deux un assez vulgaire échange. Mais qu'un père qui , pour caution , offrirait la main de sa fille à un ami dans un engagement d'honneur, et un ami qui l'accepterait avec la pensée que le bonheur domestique vaut bien un ou deux millions , feraient une affaire assez neuve, assez piquante, que les sots railleraient peut-être, mais que les bons esprits appelleraient chevaleresque. Que vous en semble? LE DUC. Parbleu! l'idée est étrange, ingénieuse, gracieuse au dernier point. {A part.) Où diable ce Bourse! prend-il tout l'esprit qu'il a? Mais si c'était un piège? Je prendrai mes sûretés. [Haut.) Bourset vous êtes un homme admirable en expédients, et le vôtre me plaît. Vous aurez mon million , et dans un an j'aurai fait fortune ou j'épouserai votre fdle. f BOURSET. Oui, si je ne puis vous restituer votre million. LE DUC. Bien entendu I Mais je crois que je vais désirer do le perdre. Nous allons stipuler ces conditions et passer un acte en bonne forme. BOURSET, le regardant fixement.' Le prenez-vous au sérieux? Digitized by Google

dition que le mariage aurait lieu lorsqu'elle en aurait douze.

LE DUC.

C'est un des traits les plus caractéristiques du temps bizarre où nous vivons. Mais qu'en voulez-vous conclure?

BOURSET.

Qu'un père qui s'est engagé à vendre sa fille d'avance à un noble pour des titres, et un noble qui s'est engagé à vendre l'appui de son nom à un traitant pour de l'argent, font tous deux un assez vulgaire échange. Mais qu'un père qui, pour caution, offrirait la main de sa fille à un ami dans un engagement d'honneur, et un ami qui l'accepterait avec la pensée que le bonheur domestique vaut bien un ou deux millions, feraient une affaire assez neuve, assez piquante, que les sots railleraient peut-être, mais que les bons esprits appelleraient chevaleresque. Que vous en semble?

LE DUC.

Parbleu! l'idée est étrange, ingénieuse, gracieuse au dernier point. (*A part.*) Où diable ce Bourset prend-il tout l'esprit qu'il a? Mais si c'était un piége? Je prendrai mes sûretés. (*Haut.*) Bourset vous êtes un homme admirable en expédients, et le vôtre me plaît. Vous aurez mon million, et dans un an j'aurai fait fortune ou j'épouserai votre fille.

BOURSET.

Oui, si je ne puis vous restituer votre million.

LE DUC.

Bien entendu! Mais je crois que je vais désirer de le perdre. Nous allons stipuler ces conditions et passer un acte en bonne forme.

BOURSET, *le regardant fixement.*

Le prenez-vous au sérieux?

LES MISSISSIPIENS. no LE DUC. Foi de gentilhomme ! BOURSET. Et moi aussi, foi d'honnète homme. L'acte sera passé; quand voulez-vous? La semaine prochaine? LE DUC. Ce soir! BOURSET. Vous êtes bien pressé. Mais, mon ami, vos fonds ne sont pas en valeur monnayée? ' LE DUC. Si fait, pardieu ! en bons et beaux louis d'or et écus d'argent, chez mon notaire. BOURSET, avec affectation. Tant pis ! Cette vieille monnaie est frappée de discrédit. LE DUC. , Vous serez bien libre de la convertir en papier, puisque vous aimez mieux votre papier-monnaie. BOURSET. Mais vous y perdrez , je vous en avertis. LE DUC. Comment 1 je vous donnerai du métal pour du chiffon , et il faudra encore que je donne du retour? BOURSET. Très-certainement! Où en serions-nous, si le papier n'avait pas celte énorme valeur à la fois fictive et réelle! LË DSC. C'est merveilleux i Allons, faites!... Voulez-vous que j'opère l'échange , et que je vous paye vos actions en papier? BOUBSET, avec vivacité. Non pas, vraiment! (él'e reprenant.) Vous y perdriez trop ; je me charge de négocier cet échange à moindre / Digitized by Google

LE DUC.

Foi de gentilhomme!

BOURSET.

Et moi aussi, foi d'honnête homme. L'acte sera passé; quand voulez-vous? La semaine prochaine?

LE DUC.

Ce soir!

BOURSET.

Vous êtes bien pressé. Mais, mon ami, vos fonds ne sont pas en valeur monnayée?

LE DUC.

Si fait, pardieu! en bons et beaux louis d'or et écus d'argent, chez mon notaire.

BOURSET, *avec affectation.*

Tant pis! Cette vieille monnaie est frappée de discrédit.

LE DUC.

Vous serez bien libre de la convertir en papier, puisque vous aimez mieux votre papier-monnaie.

BOURSET.

Mais vous y perdrez, je vous en avertis.

LE DUC.

Comment! je vous donnerai du métal pour du chiffon, et il faudra encore que je donne du retour?

BOURSET.

Très-certainement! Où en serions-nous, si le papier n'avait pas cette énorme valeur à la fois fictive et réelle!

LE DUC.

C'est merveilleux! Allons, faites!... Voulez-vous que j'opère l'échange, et que je vous paye vos actions en papier?

BOURSET, *avec vivacité.*

Non pas, vraiment! (*Se reprenant.*) Vous y perdriez trop; je me charge de négocier cet échange à moindre

LES MISSISSIPIENS. 221 préjudice pour vous. Monsieur le duc , nous reparlerons de cette affaire. LE DUC. Elle est décidée, j'espère? BOURSET. Je n'ai qu'une parole.... Mais nous sommes interrompus. LE DUC. J'entends, vous voulez en parler à Julie... Je vous laisse ensemble, et je vais en parler à la marquise. Elle va être , pardieu 1 bien étonnée ! ( A ^art, en s'éloignant.) C'est un homme à spéculer sur ses propres entrailles; et sa fille , belle et jeune , doit représenter pour lui une garantie propre à amorcer de plus jeunes que moi. S'il me l'offre, à moi, c'est que l'affaire est bonne. SCÈNE VI. BOURSET, JULIE. JULIE. Je n'ai rien fait de bon ; malgré toute leur avidité, ces femmes sont de fer quand on en vient à. négocier. J'espérais tripler la valeur de nos actions ; j'ai à peine doublé. BOURSET. C'est que vous êtes une sotte. Les femmes ne savent rien faire. Moi , je viens de décupler. JULIE. Comment cela? BOURSET. Je tiens un actionnaire qui vaut cent pour cent. JULIE. Et qui donc? Digitized by Google

préjudice pour vous. Monsieur le duc, nous reparlerons de cette affaire.

LE DUC.

Elle est décidée, j'espère?

BOURSET.

Je n'ai qu'une parole.... Mais nous sommes interrompus.

LE DUC.

J'entends, vous voulez en parler à Julie... Je vous laisse ensemble, et je vais en parler à la marquise. Elle va être, pardieu! bien étonnée! (*A part, en s'éloignant.*) C'est un homme à spéculer sur ses propres entrailles; et sa fille, belle et jeune, doit représenter pour lui une garantie propre à amorcer de plus jeunes que moi. S'il me l'offre, à moi, c'est que l'affaire est bonne.

## SCÈNE VI.

### BOURSET, JULIE.

JULIE.

Je n'ai rien fait de bon; malgré toute leur avidité, ces femmes sont de fer quand on en vient à négocier. J'espérais tripler la valeur de nos actions; j'ai à peine doublé.

BOURSET.

C'est que vous êtes une sotte. Les femmes ne savent rien faire. Moi, je viens de décupler.

JULIE.

Comment cela?

BOURSET.

Je tiens un actionnaire qui vaut cent pour cent.

JULIE.

Et qui donc?

LES MISSISSIPIENS. BOUBSET. Ça ne vous regarde pas... Écoutez seulement ce que j'ai à vous dire. Mais où est votre fille ? JULIE. Elle est malade. BOUBSET. Ce n'est pas vrai. Est-elle habillée? JULIE. 3e vous assure qu'elle est fort enrhumée : le docteur lui a prescrit de garder la chambre. BOUBSET. Le docteur est un âne. J'entends qu'à l'instant même Louise soit mise en liberté , parée de sa plus belle robe, ' bien coiffée, bien jolie, bien gaie ; qu'elle voie la fôte et qu'elle soit vue de tous; qu'elle plaise, qu'elle brille, car il faut que ce soir vingt hommes, et des plus huppés, soient amoureux d'elle et me la demandent on mariage. JULIE, effrayée. Mais , Monsieur, Louise est trop jeune pour que vous songiez à l'établir. BOUBSET. Vous vous trompez, elle a quinze ans. JULIE. Plus vous la produirez, moins elle plaira. Elle est fort niaise, manque absolument d'usage , et jase avec tout le monde sans discernement. BOUBSET. Si cela est , c'est votre faute , et je veux qu'à partir d'aujourd'hui elle soit sous la direction de sa grand'mère, qui est une femme d'esprit et saura la former. ' JULIE. Craignez qu'elle n'en sache trop. BOUBSET. Voilà comme les filles bien nées parlent de leurs mères ; % Digilized by Coogle

BOURSET.

Ça ne vous regarde pas... Écoutez seulement ce que j'ai à vous dire. Mais où est votre fille ?

JULIE.

Elle est malade.

BOURSET.

Ce n'est pas vrai. Est-elle habillée?

JULIE.

Je vous assure qu'elle est fort enrhumée : le docteur lui a prescrit de garder la chambre.

BOURSET.

Le docteur est un âne. J'entends qu'à l'instant même Louise soit mise en liberté, parée de sa plus belle robe, bien coiffée, bien jolie, bien gaie ; qu'elle voie la fête et qu'elle soit vue de tous ; qu'elle plaise, qu'elle brille, car il faut que ce soir vingt hommes, et des plus huppés, soient amoureux d'elle et me la demandent en mariage.

JULIE, *effrayée.*

Mais, Monsieur, Louise est trop jeune pour que vous songiez à l'établir.

BOURSET.

Vous vous trompez, elle a quinze ans.

JULIE.

Plus vous la produirez, moins elle plaira. Elle est fort niaise, manque absolument d'usage, et jase avec tout le monde sans discernement.

BOURSET.

Si cela est, c'est votre faute, et je veux qu'à partir d'aujourd'hui elle soit sous la direction de sa grand'mère, qui est une femme d'esprit et saura la former.

JULIE.

Craignez qu'elle n'en sache trop.

BOURSET.

Voilà comme les filles bien nées parlent de leurs mères ;

LS8 MI38I8S{PIE|^^, m il n’est pas étonnant qu’elles traitent si mal leurs 'Biles. IDUE. Vraiment, Monsieur, vous êtes avec moi d’une amertume singulière, et vous reprenez vos anciennes façons bien à propos pour me faire souvenir de l’horreur avec laquelle j’ai contracté un lien indissoluble avec vous, il y a aujourd’hui seize ans. BODRSBT. Je vous dis. Madame, aujourd’hui comme il y a seize ans, que je veux être obéi, et que je ne vous conseille pas de résister à mes volontés ; voilà mon compliment. Maintenant allez chercher votre fille. JULIE, à part. Oh l^e me vengerai quelque jour ! (Elle veut s’éloigner. Une troupe de jeunes filles, vêtues de blanc et portant des bouquets , arrivent deux par deux et lui barrent le pasisage, La plus jeune s’approche et commence à lui délfiter sçn compliment.) « Monsieur le comte et madame la comtesse, permettoz-nous de vous exprimer en cet heureux jour la joie que nous éprouvons de vous’ voir donner plus que jamais l’exemple de l’union et des vertus conjugales qui,.. JULIE, prenant le bouquet. C’est bien, c’est bien, mon enfant , on ne vous en demande pas davantage; c’est très-bien, je vous remercie. LA PETITE FILLE, Continuant, « C’est toujours avec un nouveau plaisir, madame la comtesse et monsieur le comte , que nous fêtons l’anniversaire du jour trois fois heureux qui a uni pour la vie vos tendres cœurs; car... » BOUBSET, avec emportement. C’est assez 1 quand on vous dit que c’est assez ! Gardez Digitized by Coogle

il n'est pas étonnant qu'elles traitent si mal leurs filles.

JULIE.

Vraiment, Monsieur, vous êtes avec moi d'une amertume singulière, et vous reprenez vos anciennes façons bien à propos pour me faire souvenir de l'horreur avec laquelle j'ai contracté un lien indissoluble avec vous, il y a aujourd'hui seize ans.

BOURSET.

Je vous dis, Madame, aujourd'hui comme il y a seize ans, que je veux être obéi, et que je ne vous conseille pas de résister à mes volontés ; voilà mon compliment. Maintenant allez chercher votre fille.

JULIE, *à part.*

Oh ! je me vengerai quelque jour !

(*Elle veut s'éloigner. Une troupe de jeunes filles, vêtues de blanc et portant des bouquets, arrivent deux par deux et lui barrent le passage. La plus jeune s'approche et commence à lui débiter son compliment.*)

« Monsieur le comte et madame la comtesse, permettez-nous de vous exprimer en cet heureux jour la joie que nous éprouvons de vous voir donner plus que jamais l'exemple de l'union et des vertus conjugales qui...

JULIE, *prenant le bouquet.*

C'est bien, c'est bien, mon enfant, on ne vous en demande pas davantage ; c'est très-bien, je vous remercie.

LA PETITE FILLE, *continuant.*

« C'est toujours avec un nouveau plaisir, madame la comtesse et monsieur le comte, que nous fêtons l'anniversaire du jour trois fois heureux qui a uni pour la vie vos tendres cœurs ; car... »

BOURSET, *avec emportement.*

C'est assez ! quand on vous dit que c'est assez ! Gardez

LES M18SIS8IPIENS. 384 cela pour quand il y aura du monde ; vous venez trop tôt. (// s'éloigne dTun côté, Julie de F autre; les petites filles, déconcertées, se retirent en désordre.) SCÈNE VIL LOUISE, LUCETTE. LOUISE, P Ale et tremblante. Lucette, va un peu voir s'il ne vient personne par la petite allée, afin que je me sauve par là. LUCETTE. J'y vas, Mam'selle. Ahl Dieu de Dieu! comme vous allez t'être heureuse d'épouser M. Iq duc. ( Elle s'éloigne.) LOUISE. ( George sort des bosquets et la contemple.) O mon père 1 ô ma mère 1 je me plaisais encore à douter de mon isolement en ce monde ; à présent, je ne le puis plus... Haïe, méprisée, livrée comme une vile marchandise dont on trafique... Oh! mieux vaudrait être morte ! [Elle s'assied sur les gradins, et cache son visage entre ses mains pour pleurer.) GEOBGB, à part, la regardant. O corruption ! ô âme dépravée 1 femme sans entrailles et sans cœur ! et toi , Samuel , Schylock moderne, il ne te reste plus qu'à tuer tes victimes pour vendre plus aisément leur chair et leur sang ! (Regardant Louise.) Malheureuse, innocente créature, que puis-je faire pour toi? Ma protection ne pourra que te nuire. (A Louise, qui se lève avec impétuosité. Il l'arrête.) Où courezvous sdnsi? Calmez-vous, votre désespoir va vous trahir. Digitized by Googlc

cela pour quand il y aura du monde ; vous venez trop tôt.

(*Il s'éloigne d'un côté, Julie de l'autre ; les petites filles, déconcertées, se retirent en désordre.*)

## SCÈNE VII.

LOUISE, LUCETTE.

LOUISE, *pâle et tremblante.*

Lucette, va un peu voir s'il ne vient personne par la petite allée, afin que je me sauve par là.

LUCETTE.

J'y vas, Mam'selle. Ah ! Dieu de Dieu ! comme vous allez t'être heureuse d'épouser M. le duc.

(*Elle s'éloigne.*)

LOUISE.

(*George sort des bosquets et la contemple.*)

O mon père ! ô ma mère ! je me plaisais encore à douter de mon isolement en ce monde ; à présent, je ne le puis plus... Haïe, méprisée, livrée comme une vile marchandise dont on trafique... Oh ! mieux vaudrait être morte !

(*Elle s'assied sur les gradins, et cache son visage entre ses mains pour pleurer.*)

GEORGE, *à part, la regardant.*

O corruption ! ô âme dépravée ! femme sans entrailles et sans cœur ! et toi, Samuel, Schylock moderne, il ne te reste plus qu'à tuer tes victimes pour vendre plus aisément leur chair et leur sang ! (*Regardant Louise.*) Malheureuse, innocente créature, que puis-je faire pour toi ? Ma protection ne pourra que te nuire. (*A Louise, qui se lève avec impétuosité. Il l'arrête.*) Où courez-vous ainsi ? Calmez-vous, votre désespoir va vous trahir.

LES MISSISSIPIENS. 225 LOUISE. Oh ! vous êtes là ? Laissez-moi , ne vous occupez plus de moi. Je n'ai plus rien à ménager, car bientôt je n'aurai plus rien à craindre : je vais me tuer. GEOBGB. 'Vous tuer 1 Vous ôtes donc sans foi et sans Dieu, vous aussi? LOUISE. Dieu m'abandonne , je vois que personne ne m'aime , que je n'ai personne à qui me fier ! ( A George^ qui la retient.) Laissez-moi , vous dis-je ; demain matin ils me retrouveront dans la pièce d'eau sous leurs fenêtres ; je ne souffrirai plus... et alors ils me regretteront peutêtre ; ce sera la première fois qu'ils m'auront aimée ! GEORGE. O jeune fille ! ne te laisse pas briser par la perversité d'autrui et par ta propre douleur. Il est temps encore de te soustraire à l'horrible contagion qui bientôt peut-être te flétrirait aussi. Il le faut , et je crois qu'ici la main de Dieu me pousse et me trace mon devoir. J'aurai le courage de le remplir, quelque soupçon , quelque blâme qu'il en puisse retomber sur moi par la suite... Écoutez, Louise , voulez-vous avoir confiance en moi? voulez-vous suivre mon conseil? LOUISE. Et que feriez-vous à ma place ? GEORGE. Je fuirais cette maison à l'instant même , et j'irais me cacher dans un couvent. LOUISE. Me faire religieuse? oh ! j'y ai souvent songé, j'y songe tous les jours. GEORGE. Non pas vous engager par des vœux téméraires, insen13. Digilized by Google

LOUISE.

Oh ! vous êtes là ? Laissez-moi, ne vous occupez plus de moi. Je n'ai plus rien à ménager, car bientôt je n'aurai plus rien à craindre : je vais me tuer.

GEORGE.

Vous tuer ! Vous êtes donc sans foi et sans Dieu, vous aussi?

LOUISE.

Dieu m'abandonne, je vois que personne ne m'aime, que je n'ai personne à qui me fier ! (*A George, qui la retient.*) Laissez-moi, vous dis-je ; demain matin ils me retrouveront dans la pièce d'eau sous leurs fenêtres ; je ne souffrirai plus... et alors ils me regretteront peut-être ; ce sera la première fois qu'ils m'auront aimée !

GEORGE.

O jeune fille ! ne te laisse pas briser par la perversité d'autrui et par ta propre douleur. Il est temps encore de te soustraire à l'horrible contagion qui bientôt peut-être te flétrirait aussi. Il le faut, et je crois qu'ici la main de Dieu me pousse et me trace mon devoir. J'aurai le courage de le remplir, quelque soupçon, quelque blâme qu'il en puisse retomber sur moi par la suite... Écoutez, Louise, voulez-vous avoir confiance en moi? voulez-vous suivre mon conseil?

LOUISE.

Et que feriez-vous à ma place?

GEORGE.

Je fuirais cette maison à l'instant même, et j'irais me cacher dans un couvent.

LOUISE.

Me faire religieuse? oh ! j'y ai souvent songé, j'y songe tous les jours.

GEORGE.

Non pas vous engager par des vœux téméraires, insen-

 sés ; mais vous placer, pour quelques années du moins, sous l'égide de personnes sages, et vous dérober à d'odieuses persécutions, à l'abri d'un asile inviolable. LOUISE, vivement. Je le veux! Mais m'accueillera-t-on? Voudra-t-on me protéger? A quel titre implororai-je l'appui des amitiés étrangères ? GEORGE. Fiez-vous à moi. Consentez à passer pour ma sœur ou pour ma bile, et ne vous inquiétez pas du reste. Je vous verrai souvent; je veillerai sur vous. LOUISE. Vous!... Mais je ne vous connais pas ! GEORGE. Vous me connaissez, et vous devez croire en moi : je suis George Freeman. LOUISE. George Freeman 1 ô mon sauveur ! protégez-moi ! ( Elle va pour s'élancer dans ses bras , puis s'arrête tout à coup.) GEORGE. Hâtons-nous, mon enfant ; si vous voulez fuir, il n'y a pas un instant à perdre. LOUISE , passant son bras sous le bras de George. Partons. O ma mère! pourquoi ne m'aimez-vous pas? GEORGE, à part. O Julie! Julie! [Ils fuient.) LUCETTE, rentrant tout essoufflée. Mam'selle! mam'selle !... vous pouvez venir, il n'y a personne; ils sont tous à la messe... Tiens... où est-elle donc passée?.... Et ce monsieur? Ah! voilà une jolie affaire ! ils sont allés à la messe sans moi. Oh ! je les rattraperai bien. Digilized by Google

sés ; mais vous placer, pour quelques années du moins, sous l'égide de personnes sages, et vous dérober à d'odieuses persécutions, à l'abri d'un asile inviolable.

LOUISE, *vivement.*

Je le veux ! Mais m'accueillera-t-on ? Voudra-t-on me protéger ? A quel titre implorerai-je l'appui des amitiés étrangères ?

GEORGE.

Fiez-vous à moi. Consentez à passer pour ma sœur ou pour ma fille, et ne vous inquiétez pas du reste. Je vous verrai souvent ; je veillerai sur vous.

LOUISE.

Vous !... Mais je ne vous connais pas !

GEORGE.

Vous me connaissez, et vous devez croire en moi : je suis George Freeman.

LOUISE.

George Freeman ! ô mon sauveur ! protégez-moi !

(*Elle va pour s'élancer dans ses bras, puis s'arrête tout à coup.*)

GEORGE.

Hâtons-nous, mon enfant ; si vous voulez fuir, il n'y a pas un instant à perdre.

LOUISE, *passant son bras sous le bras de George.*

Partons. O ma mère ! pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

GEORGE, *à part.*

O Julie ! Julie ! (*Ils fuient.*)

LUCETTE, *rentrant tout essoufflée.*

Mam'selle ! mam'selle !... vous pouvez venir, il n'y a personne ; ils sont tous à la messe... Tiens... où est-elle donc passée ?.... Et ce monsieur ? Ah ! voilà une jolie affaire ! ils sont allés à la messe sans moi. Oh ! je les rattraperai bien.

LES MISSISSIPIENS. 2Î7 {Elle se met à courir dans la direction contraire à celle qu'ont prise George et Louise.) Un cortège rustique^ la musique en tête, traverse le jardin et se dirige vers le château. Des jeunes filles vêtues de blanc et voilées ^ postulantes rosières, marchent en tête avec leurs mères. Des paysans portant des bouquets ferment la marche en criant : Vive monsieur le comte ! vive madame la comtesse ! ACTE DEUXIÈME. » Un riche appartement à Paris , h l'hAtei Bonrset. — Un salon donnant sur nn jardin de pMo-pied. SCÈNE PREMIÈRE. LA MARQUISE , JULIE , en grande toilette de bal toutes deux. LA VABQUISB. Ah ! ma fille, vous voilà mise comme un ange et belle à ravir. JOUE. Croyez-vous, maman? Il fallait bien faire un peu de toilette. Le bal de notre vieux ami sera , dit-on , d'un grand luxe. LA MABOOISE. Ce pauvre duc ,' il fait des folies pour vous, ma chère ! Savez-vous que ce n'est pas bien de tourner la tête à un homme de cet âge-là? Il peut en mourir. Digitized by Googie

(*Elle se met à courir dans la direction contraire à celle qu'ont prise George et Louise.*)

*Un cortége rustique, la musique en tête, traverse le jardin et se dirige vers le château. Des jeunes filles vêtues de blanc et voilées, postulantes rosières, marchent en tête avec leurs mères. Des paysans portant des bouquets ferment la marche en criant :*

Vive monsieur le comte ! vive madame la comtesse !

---

# ACTE DEUXIÈME.

Un riche appartement à Paris, à l'hôtel Bourset. — Un salon donnant sur un jardin de plain-pied.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, JULIE, *en grande toilette de bal toutes deux.*

LA MARQUISE.

Ah ! ma fille, vous voilà mise comme un ange et belle à ravir.

JULIE.

Croyez-vous, maman ? Il fallait bien faire un peu de toilette. Le bal de notre vieux ami sera, dit-on, d'un grand luxe.

LA MARQUISE.

Ce pauvre duc, il fait des folies pour vous, ma chère ! Savez-vous que ce n'est pas bien de tourner la tête à un homme de cet âge-là ? Il peut en mourir.

I -22.S LES MISSISSIPIEMS. , JULIE. Allons donc, maman, vous raillez; vous savez bien que ce n’est pas de moi qu’il est amoureux. LA MARQUISE. De moi, peut^tre? Il y a longtemps que je ne fais plus de passion, mon enfant, pas même celle-là. Mais, puisque tu me persifles, je veux te tourmenter un peu à mon tour. Depuis quelque temps tu vas si souvent dans certaines maisons, et si rarement dans les autres, qu’il y a, ce me semble, quelque chose là-dessous. George Freeman ne vous est pas indifférent, Julie ! JUUE. Cet homme-là? quel original ! LA MARQUISE. C’est ce que disent toutes les femmes , et toutes en raffolent. JULIE. Vous croyez? LA MARQUISE. Oh ! je m’y connais. JULIE. Il est certain qu’on lui fait mille agaceries. Qu’a donc cet Américain de si séduisant? LA MARQUISE. De beaux yeux; de belles paroles, des façons fort étranges, et, par-dessus tout, la réputation d’être invulnérable aux traits de l’amour. JUUE. Quelle prétention ! je ne crois guère à cette vertu-là. LA MARQUISE. Il me semble, en effet, qu’il ne vous serait pas difliçile de la faire broncher. JULIE. Je ne m’en mêle pas. Digitized by GoogI

JULIE.

Allons donc, maman, vous raillez; vous savez bien que ce n'est pas de moi qu'il est amoureux.

LA MARQUISE.

De moi, peut-être? Il y a longtemps que je ne fais plus de passion, mon enfant, pas même celle-là. Mais, puisque tu me persifles, je veux te tourmenter un peu à mon tour. Depuis quelque temps tu vas si souvent dans certaines maisons, et si rarement dans les autres, qu'il y a, ce me semble, quelque chose là-dessous. George Freeman ne vous est pas indifférent, Julie!

JULIE.

Cet homme-là? quel original!

LA MARQUISE.

C'est ce que disent toutes les femmes, et toutes en raffolent.

JULIE.

Vous croyez?

LA MARQUISE.

Oh! je m'y connais.

JULIE.

Il est certain qu'on lui fait mille agaceries. Qu'a donc cet Américain de si séduisant?

LA MARQUISE.

De beaux yeux; de belles paroles, des façons fort étranges, et, par-dessus tout, la réputation d'être invulnérable aux traits de l'amour.

JULIE.

Quelle prétention! je ne crois guère à cette vertu-là.

LA MARQUISE.

Il me semble, en effet, qu'il ne vous serait pas difficile de la faire broncher.

JULIE.

Je ne m'en mêle pas.

LES MISSISSIPIENS. 23» LA MARQUISE. Coquette, vous vous laissez adorer ! Je l’ai bien observé, ' moi . Il ne s’approche de vous qu’avec une émotion. , . et vous de faites pas un mouvement qu’il ne vous suive des yeux. Au reste, tout le monde l’a remarqué aussi bien que moi. ’ JULIE. Oui, plusieurs personnes me l’ont dit; mais c’est une plaisanterie. Et puis, d’ailleurs, que m’importe? LA MARQUISE. Cela fait toujours plaisir. Un homme devant qui ont échoué les coquetteries de toutes les femmes à la mode , devant qui les plus orgueilleuses se font mignonnes, attentives et raisonnables, et que les gens les plus sérieux et le plus haut placés écoutent avec intérêt, avec respect même; un homme sans naissance, sans fortune, qui fait plus d’effet par son mérite que les plus grands seigneurs par leurs titres, et les plus riches traitants par leur luxe... oh 1 un tel homme est une conquête difficile, glorieuse, et vous n’y êtes pas indifférente, Julie. JULIE. Ah 1 je vous assure que je le suis parfaitement. LA MARQUISE. Point! Orgueil ou sympathie, vous êtes émue aussi lorsque vous le voyez. JULIE. 11 est vrai , quelquefois ; mais vous en savez bien la raison. LA MARQUISE. Sa ressemblance avec feu le chevalier ? Il est certain qu’elle me frappe maintenant plus qu’elle n’avait fait d’abord; mais que vous importe? Entre 'nous, Julie, tu ne l’as guère regretté , ton pauvre cousin Léonce, et s’il n’était mort à propos pour se rendre intéressant... Digitized by Google

LA MARQUISE.

Coquette, vous vous laissez adorer ! Je l'ai bien observé, moi. Il ne s'approche de vous qu'avec une émotion... et vous ne faites pas un mouvement qu'il ne vous suive des yeux. Au reste, tout le monde l'a remarqué aussi bien que moi.

JULIE.

Oui, plusieurs personnes me l'ont dit ; mais c'est une plaisanterie. Et puis, d'ailleurs, que m'importe ?

LA MARQUISE.

Cela fait toujours plaisir. Un homme devant qui ont échoué les coquetteries de toutes les femmes à la mode, devant qui les plus orgueilleuses se font mignonnes, attentives et raisonnables, et que les gens les plus sérieux et le plus haut placés écoutent avec intérêt, avec respect même ; un homme sans naissance, sans fortune, qui fait plus d'effet par son mérite que les plus grands seigneurs par leurs titres, et les plus riches traitants par leur luxe... oh ! un tel homme est une conquête difficile, glorieuse, et vous n'y êtes pas indifférente, Julie.

JULIE.

Ah ! je vous assure que je le suis parfaitement.

LA MARQUISE.

Point ! Orgueil ou sympathie, vous êtes émue aussi lorsque vous le voyez.

JULIE.

Il est vrai, quelquefois ; mais vous en savez bien la raison.

LA MARQUISE.

Sa ressemblance avec feu le chevalier ? Il est certain qu'elle me frappe maintenant plus qu'elle n'avait fait d'abord ; mais que vous importe ? Entre nous, Julie, tu ne l'as guère regretté, ton pauvre cousin Léonce, et s'il n'était mort à propos pour se rendre intéressant...

aso LES UISSIS^IPIENS, , JOLIE. E|ri8on3 là, ma mère ; quoi que vous en disiez, ce sujet m'est pénible. LA MARQOISE. Eh bienl parlons d'autre chose. As-tu des nouvelles de Louise? JULIE. Ce sujet m'est plus pénible encore que l'autre. LA MARQUISE. Oui, mais il y a cette différence que tu as bien fait dans un sens d'oublier le chevalier, et que tu ferais mal de toutes les façons d'oublier ta fille. JULIE. Ma fille ! qui peut croire que je l'oublie ? Elle m'a écrit ce matin encore. LA MARQUISE. Ah 1 et te dit-elle enfin où elle est? JULIE. Pas plus qu'à l'ordinaire. Elle se dit toujours retirée dans un couvent. Elle me recommande de ne pas être inquiète à son sujet ; mais elle déclare, avec cette petite obstination fâcheuse que vous lui connaissez, qu'elle ne veut ni sortir de sa retraite, ni me la faire connaître. LA MARQUISE. Pauvre Louise ! Tout cela est bien étrange ! Qui peut donc lui avoir suggéré une pareille détermination? Depuis plus d'un an , elle est perdue pour nous, et rien n'a pu nous mettre sur ses traces. Elle se trouvait donc bien malheureuse ici 1... JUUE. Je ne sais pourquoi vous insistez sur ce sujet si cruellement, ma mère ; pensez-vous donc que mon cœur n'en soit pas déchiré? Digitized by Google

JULIE.

Brisons là, ma mère ; quoi que vous en disiez, ce sujet m'est pénible.

LA MARQUISE.

Eh bien ! parlons d'autre chose. As-tu des nouvelles de Louise ?

JULIE.

Ce sujet m'est plus pénible encore que l'autre.

LA MARQUISE.

Oui, mais il y a cette différence que tu as bien fait dans un sens d'oublier le chevalier, et que tu ferais mal de toutes les façons d'oublier ta fille.

JULIE.

Ma fille ! qui peut croire que je l'oublie ? Elle m'a écrit ce matin encore.

LA MARQUISE.

Ah ! et te dit-elle enfin où elle est ?

JULIE.

Pas plus qu'à l'ordinaire. Elle se dit toujours retirée dans un couvent. Elle me recommande de ne pas être inquiète à son sujet ; mais elle déclare, avec cette petite obstination fâcheuse que vous lui connaissez, qu'elle ne veut ni sortir de sa retraite, ni me la faire connaître.

LA MARQUISE.

Pauvre Louise ! Tout cela est bien étrange ! Qui peut donc lui avoir suggéré une pareille détermination ? Depuis plus d'un an, elle est perdue pour nous, et rien n'a pu nous mettre sur ses traces. Elle se trouvait donc bien malheureuse ici !...

JULIE.

Je ne sais pourquoi vous insistez sur ce sujet si cruellement, ma mère ; pensez-vous donc que mon cœur n'en soit pas déchiré ?

LES MISSISSIPIENS. . 231 {Elle se jette sur un fauteuil avec une sorte d'irritation nerveuse, et, au bout d'un instant, elle rajuste sa coiffure en se penchant vers une glace. La marquise l'observe et soupire.) SCÈNE IL Les Pbêcédents, BOURSET. JUUB. Eh bien ! Monsieur, nous sommes prêtes , vous le voyez, et il est dix heures. Partons-nous ? BOURSET. * Pas encore ; j'attends quelqu'un pour compléter l'éclat de notre entrée chez le duc. LA MARQUISE. Qui donc? BOURSET. Devinez I LA MARQUISE. George Freeman, peut-être. BOURSET, haussant les épaules. Celui-là, je ne m'en occupe guère. JULIE, à sa mère, et regardant son mari. Il a un sourire étrange. LA MARQUISE, bos à Julie. Bon Dieu! Léonce lui serait-il apparu? Nous en parlions tout à l'heure, et on dit que, quand on parle des morts oubliés, cela les fait revenir. JULIE, bas. * ' Oh 1 maman , quelle triste gaieté vous avez ce soir ! BOURSET. Je vois bien que vous ne devineriez jamais. Mais tenez... une voiture s'arrête dans la cour : c'est notre revenant... Eh bien ! vous pâlissez toutes deux? Digitized by Google

(*Elle se jette sur un fauteuil avec une sorte d'irritation nerveuse, et, au bout d'un instant, elle rajuste sa coiffure en se penchant vers une glace. La marquise l'observe et soupire.*)

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BOURSET.

JULIE.

Eh bien ! Monsieur, nous sommes prêtes, vous le voyez, et il est dix heures. Partons-nous ?

BOURSET.

Pas encore ; j'attends quelqu'un pour compléter l'éclat de notre entrée chez le duc.

LA MARQUISE.

Qui donc ?

BOURSET.

Devinez !

LA MARQUISE.

George Freeman, peut-être.

BOURSET, *haussant les épaules.*

Celui-là, je ne m'en occupe guère.

JULIE, *à sa mère, et regardant son mari.*

Il a un sourire étrange.

LA MARQUISE, *bas à Julie.*

Bon Dieu ! Léonce lui serait-il apparu ? Nous en parlions tout à l'heure, et on dit que, quand on parle des morts oubliés, cela les fait revenir.

JULIE, *bas.*

Oh ! maman, quelle triste gaieté vous avez ce soir !

BOURSET.

Je vois bien que vous ne devineriez jamais. Mais tenez... une voiture s'arrête dans la cour : c'est notre revenant... Eh bien ! vous pâlissez toutes deux ?

iZi LES MISSISSIPIENS. LA MARQUISE. Mon Dieu ! qu’as-tu donc? JULIE , à fart , regardant Bourset qui se frotte les mains. C’est quelque chose de fâcheux pour moi , il est trop gai. SCÈNE III. Les Précédents , LOUISE , en costume de novice bénédictine. JULIE. Ma fille! LA MARQUISE, s’élançant vers Louise, et l'embrassant avec transport. Ah! quelle charmante surprise! ma pauvre enfant! LOUISE, tombant aux pieds de sa mère. Ah ! maman , vous n’êtes donc pas malade ? Dieu soit béni! on m’avait trompée. JULIE. n a donc fallu vous tromper pour vous ramener vers moi, Louise? BOURSET. Tu me le pardonnes, ma Louison ? tu n’es pas fâchée de voir que ta mère se porte bien? LOUISE , embrassant son père. Oh ! mon papa, vous voyez que j’en suis bien heureuse. Maman , embrassez-moi aussi. JULIE. Vous m’avez fait bien du mal , ma fille ! BOURSET. Point de reproches, s’il vous plaît ; ce jour est un jour de bonheur. Louise a eu tort de nous quitter. J’ai fini par découvrir sa retraite, et , grâce à une ruse innocente, je Digilized by Google

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! qu'as-tu donc?

JULIE, *à part, regardant Bourset qui se frotte les mains.*

C'est quelque chose de fâcheux pour moi, il est trop gai.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, *en costume de novice bénédictine.*

JULIE.

Ma fille !

LA MARQUISE, *s'élançant vers Louise, et l'embrassant avec transport.*

Ah ! quelle charmante surprise ! ma pauvre enfant !

LOUISE, *tombant aux pieds de sa mère.*

Ah ! maman, vous n'êtes donc pas malade? Dieu soit béni ! on m'avait trompée.

JULIE.

Il a donc fallu vous tromper pour vous ramener vers moi, Louise?

BOURSET.

Tu me le pardonnes, ma Louison? tu n'es pas fâchée de voir que ta mère se porte bien?

LOUISE, *embrassant son père.*

Oh ! mon papa, vous voyez que j'en suis bien heureuse. Maman, embrassez-moi aussi.

JULIE.

Vous m'avez fait bien du mal, ma fille !

BOURSET.

Point de reproches, s'il vous plaît; ce jour est un jour de bonheur. Louise a eu tort de nous quitter. J'ai fini par découvrir sa retraite, et, grâce à une ruse innocente, je

 VOUS la ramène. Elle doit être pardonnée le jour où elle rentre sous le toit paternel. LA MARQUISE. Mon Dieu ! que je suis heureuse de la revoir, cette mé* chante enfantl Âh! tu ne nous quitteras plus, j'espère! Vilaine, est-ce que nous pouvons vivre sans toi? LOUISE. Chère bonne maman ! il faudra pourtant que je rentre ce soir : la règle de mon couvent le prescrit. LA MARQUISE. ' Comment ! la règle de ton couvent? Estce que tu t'es faite religieuse, petite mauvaise tête? Heureusement je vois que tu as un voile blanc... Voyez comme elle est jolie en novice ! Tout lui sied , c'est juste comme moi quand j'avais son âge. LOUISE. Je ne suis encore que postulante, bonne maman. LA MARQUISE. Qu'est-ce que c'est que cela, postulante au noviciat? Mais tu es donc folle, jolie comme tu l'es, de songer à prendre le voile? Nous ne le souffrirons jamais. . ' BOURSET. Nous causerons de tout cela plus tard , s'il vous plaît , Mesdames. Ce n'est pas le moment ; il faut maintenant aller au bal, Louise ; j'exige que vous veniez avec nous, mon enfant. LOUISE. Moi, mon père! Oh! mais c'est ipipossible!... JUUE. Au bal dans ce costume? mais cela aurait l'air d'une mascarade! BOURSET. Aussi je lui ai fait préparer depuis ce matin , par la meilleure tailleuse do la cour, la plus jolie parure de
Digilized by Google

vous la ramène. Elle doit être pardonnée le jour où elle rentre sous le toit paternel.

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! que je suis heureuse de la revoir, cette méchante enfant! Ah! tu ne nous quitteras plus, j'espère! Vilaine, est-ce que nous pouvons vivre sans toi?

LOUISE.

Chère bonne maman! il faudra pourtant que je rentre ce soir : la règle de mon couvent le prescrit.

LA MARQUISE.

Comment! la règle de ton couvent? Est-ce que tu t'es faite religieuse, petite mauvaise tête? Heureusement je vois que tu as un voile blanc... Voyez comme elle est jolie en novice! Tout lui sied, c'est juste comme moi quand j'avais son âge.

LOUISE.

Je ne suis encore que postulante, bonne maman.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que cela, postulante au noviciat? Mais tu es donc folle, jolie comme tu l'es, de songer à prendre le voile? Nous ne le souffrirons jamais.

BOURSET.

Nous causerons de tout cela plus tard, s'il vous plaît, Mesdames. Ce n'est pas le moment; il faut maintenant aller au bal, Louise; j'exige que vous veniez avec nous, mon enfant.

LOUISE.

Moi, mon père! Oh! mais c'est impossible!...

JULIE.

Au bal dans ce costume? mais cela aurait l'air d'une mascarade!

BOURSET.

Aussi je lui ai fait préparer depuis ce matin, par la meilleure tailleuse de la cour, la plus jolie parure de

LES MISSISSIPIENS. 23 <> bal qui se puisse imaginer. Allez dans votre chambre, Louise, et faites-vous arranger. Hâtez-vous, nous vous attendrons. LOUISE. Mon père, je vous en supplie, n'exigez pas que j'aille au bal ; je n'ai jamais vu le monde et je n'ai pas envie de le voir... J'y serais si gauche... si contrainte... Maman, priez mon papa de me laisser vous attendre. Je veillerai dans votre chambre, afin de vous embrasser quand vous rentrerez, et au jour je retournerai au couvent pour l'heure de la prière. JULIE , à Bourset. En effet, pourquoi contrarier ses idées religieuses! Commencerez-vous, pour la réconcilier avec la maison paternelle, par la contrarier mortellement? BOURSET lui jette un regard sévère et se tourne vers sa fille, Louise , je vous ai promis de vous écouter et de faire droit à toute chose raisonnable de votre part ; mais il me semble que vous devez commencer par condescendre aux désirs do votre père, surtout quand il exige de vous une chose de peu d'importance. Allez, mon enfant; si vous voulez me trouver indulgent , soyez soumise. LOUISE , abattue. J'obéis, mon père ! ( Bourset l'embrasse au front) LA MARQUISE. Je vais l'aider à sa toilette , et je suis sûre qu'en' se voyant bien belle elle prendra son parti devant le miroir. ( Elles sortent.) JULIE , à Bourset. Je crois que vous prenez un mauvais moyen... BOURSET, sèchement. Je sais ce que je fais, Madame, et ne veux point ici de résistance à ma volonté. — Allons 1 ne boudez pas; voici Digiiized by Google

bal qui se puisse imaginer. Allez dans votre chambre, Louise, et faites-vous arranger. Hâtez-vous, nous vous attendrons.

LOUISE.

Mon père, je vous en supplie, n'exigez pas que j'aille au bal; je n'ai jamais vu le monde et je n'ai pas envie de le voir... J'y serais si gauche... si contrainte... Maman, priez mon papa de me laisser vous attendre. Je veillerai dans votre chambre, afin de vous embrasser quand vous rentrerez, et au jour je retournerai au couvent pour l'heure de la prière.

JULIE, *à Bourset.*

En effet, pourquoi contrarier ses idées religieuses! Commencerez-vous, pour la réconcilier avec la maison paternelle, par la contrarier mortellement?

BOURSET *lui jette un regard sévère et se tourne vers sa fille.*

Louise, je vous ai promis de vous écouter et de faire droit à toute chose raisonnable de votre part; mais il me semble que vous devez commencer par condescendre aux désirs de votre père, surtout quand il exige de vous une chose de peu d'importance. Allez, mon enfant; si vous voulez me trouver indulgent, soyez soumise.

LOUISE, *abattue.*

J'obéis, mon père! (*Bourset l'embrasse au front.*)

LA MARQUISE.

Je vais l'aider à sa toilette, et je suis sûre qu'en se voyant bien belle elle prendra son parti devant le miroir.

(*Elles sortent.*)

JULIE, *à Bourset.*

Je crois que vous prenez un mauvais moyen...

BOURSET, *sèchement.*

Je sais ce que je fais, Madame, et ne veux point ici de résistance à ma volonté. — Allons! ne boudez pas; voici

MISSISSIPIE1S.S. 5535 le collier de diamants que vous désiriez tant ! [Il tire un petit écrin de sa poche et le lui présente.) Mistress Law n'en aura pas un plus beau ce soir... Mais ne le vendez pas, entendez-vous? l'argent devient rare et dangereux. Les diamants sont des valeurs qu'aucun arrêt do conCscation ne peut atteindre. JOUE. Que vous êtes aimable d'avoir pensé à ce collier ! Mais que parlez-vous d'arrêt? BOtJRSET. D'un arrêt qui sera publié demain matin et qui fera mordre les doigts à bien des gens. Le régent et d'Argenson ont imaginé, pour discréditer entièrement les valeurs monnayées et pour brusquer l'émission du papier-monnaie , dont on commence à se dégoûter d'une manière effrayante , de faire défense à qui que ce soit de garder entre ses mains une somme d'or ou d'argent excédant cinq cents livres, sous peine de la Bastille. JULIE. Cela est bon à savoir. Que ferez-vous de vos quatrevingt mille livres que vous avez reçues tantôt? BOURSET. Je les ai déjà échangées contre du papier. ' JULIE. Vous avez fait là une grande sottise. Comment, avec votre habileté, ne voyez-vous pas que ce papier est une grande friponnerie, et va nous ruiner tous? Personne n'en veut déjà plus, l'ignorez-vous? BOURSET. Julie ! vous vous êtes embarquée sur une mer orageuse le jour où vous avez épousé Samuel et sa fortune. Si c'est une bonne affaire que vous avez faite, U faut en proQter ; si c'est une sottise, il faut la boire. [Il sort.) Digitized by Google

le collier de diamants que vous désiriez tant! (*Il tire un petit écrin de sa poche et le lui présente.*) Mistress Law n'en aura pas un plus beau ce soir... Mais ne le vendez pas, entendez-vous? l'argent devient rare et dangereux. Les diamants sont des valeurs qu'aucun arrêt de confiscation ne peut atteindre.

JULIE.

Que vous êtes aimable d'avoir pensé à ce collier! Mais que parlez-vous d'arrêt?

BOURSET.

D'un arrêt qui sera publié demain matin et qui fera mordre les doigts à bien des gens. Le régent et d'Argenson ont imaginé, pour discréditer entièrement les valeurs monnayées et pour brusquer l'émission du papier-monnaie, dont on commence à se dégoûter d'une manière effrayante, de faire défense à qui que ce soit de garder entre ses mains une somme d'or ou d'argent excédant cinq cents livres, sous peine de la Bastille.

JULIE.

Cela est bon à savoir. Que ferez-vous de vos quatre-vingt mille livres que vous avez reçues tantôt?

BOURSET.

Je les ai déjà échangées contre du papier.

JULIE.

Vous avez fait là une grande sottise. Comment, avec votre habileté, ne voyez-vous pas que ce papier est une grande friponnerie, et va nous ruiner tous? Personne n'en veut déjà plus, l'ignorez-vous?

BOURSET.

Julie! vous vous êtes embarquée sur une mer orageuse le jour où vous avez épousé Samuel et sa fortune. Si c'est une bonne affaire que vous avez faite, il faut en profiter; si c'est une sottise, il faut la boire. (*Il sort.*)

236 LES MISSISSIPIENS.' SCÈNE IV. JULIE, seule. Oh! je l'ai bu tous les jours de ma vie, ce calice amer! et ce bonheur, que par une odieuse ironie le monde feint do m'envier, est un poison qui me dévore ! O tortures de l'orgueil brisé! O soif de vengeance qu'une lâche terreur enchaîne! je finirai par t'assouvir! C'est trop souffrir, c'est trop sacrifier à la fausse gloire d'un semblant de bonheur et de vertu ! Je veux une fois dans ma vie connaître l'ivresse des passions, et me venger, dans l'ombre et le mystère, des outrages que je reçois dans le secret de ma vie domestique. Geprge! tu m'aimes, je n'en puis douter! Par une intention bizarre de la destinée, tu ressembles au premier, au seul homme que j'aie osé aimer ! C'est toi qui vengeras le chevalier ! Puisque c'est la seule représaille que la fenune puisse exercer contre la tyrannie de l'homme, j'en goûterai le plaisir terrible ! George Freeman , je veux t'aimer! et il me semble que je t'aime déjà. UN DOMESTIQUE, annonçant. M. George Freeman. JULIE, à part. Ab ! Dieu le veut! SCÈNE V. JULIE , GEORGE. Ils se saluent avec cérémonie, JULIE. % ^ Vous êtes bien rare depuis quelque temps. Monsieur; mais il serait peu gracieux de vous faire des reproches quand vous nous revenez. Il faut vous savoir gré du peu que vous laites pour vos amis. Digitized by Google

## SCÈNE IV.

JULIE, *seule.*

Oh! je l'ai bu tous les jours de ma vie, ce calice amer! et ce bonheur, que par une odieuse ironie le monde feint de m'envier, est un poison qui me dévore! O tortures de l'orgueil brisé! O soif de vengeance qu'une lâche terreur enchaîne! je finirai par t'assouvir! C'est trop souffrir, c'est trop sacrifier à la fausse gloire d'un semblant de bonheur et de vertu! Je veux une fois dans ma vie connaître l'ivresse des passions, et me venger, dans l'ombre et le mystère, des outrages que je reçois dans le secret de ma vie domestique. George! tu m'aimes, je n'en puis douter! Par une intention bizarre de la destinée, tu ressembles au premier, au seul homme que j'aie osé aimer! C'est toi qui vengeras le chevalier! Puisque c'est la seule représaille que la femme puisse exercer contre la tyrannie de l'homme, j'en goûterai le plaisir terrible! George Freeman, je veux t'aimer! et il me semble que je t'aime déjà.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. George Freeman.

JULIE, *à part.*

Ah! Dieu le veut!

## SCÈNE V.

JULIE, GEORGE. *Ils se saluent avec cérémonie.*

JULIE.

Vous êtes bien rare depuis quelque temps, Monsieur; mais il serait peu gracieux de vous faire des reproches quand vous nous revenez. Il faut vous savoir gré du peu que vous faites pour vos amis.

 GEORGE. Vous me parlez aujourd'hui avec beaucoup de bonté, Madame. JULIE. Croyez qu'il m'en coûte pour être aussi bonne, car, franchement , vous ne le méritez guère. Vous avei partout la réputation d'un ingrat GEORGE. Je ne sais comment je l'ai méritée ; mais, puisque vous me dites des choses si obligeantes, je vous dirai avec ma franchise accoutumée que je craignais d'être importun. JUUB. Mon apparence est donc bien trompeuse? Moi aussi pourtant , j'ai la réputation d'être franche. GEORGE. Votre réputation est trop bien établie à tous égards pour que j'ose vous contredire ; mais, enfin , ne m'est-il pas permis de croire qu'avec des opinions aussi différentes des vôtres sur bien des points, pour ne pas dire sur tous... je suis accueilli chez vous avec plus de politesse que de bienveillance? JULIE. M. de Puymonfort peut être fort poli; quant à moi, je ne pensais pas mériter ce reproche. GEORGE. Vous ne sauriez croire, Madame, combien je suis heureux de vous trouver dans ces sentiments. Je désirais précisément avoir l'occasion de détruire les préventions que je vous supposais contre moi. JULIE. Des préventions I je vois que votre réputation de franchise est usurpée ; vous savez trop que toutes les préventions sont en votre faveur. Digitized by Google

GEORGE.

Vous me parlez aujourd'hui avec beaucoup de bonté, Madame.

JULIE.

Croyez qu'il m'en coûte pour être aussi bonne, car, franchement, vous ne le méritez guère. Vous avez partout la réputation d'un ingrat.

GEORGE.

Je ne sais comment je l'ai méritée ; mais, puisque vous me dites des choses si obligeantes, je vous dirai avec ma franchise accoutumée que je craignais d'être importun.

JULIE.

Mon apparence est donc bien trompeuse? Moi aussi pourtant, j'ai la réputation d'être franche.

GEORGE.

Votre réputation est trop bien établie à tous égards pour que j'ose vous contredire ; mais, enfin, ne m'est-il pas permis de croire qu'avec des opinions aussi différentes des vôtres sur bien des points, pour ne pas dire sur tous... je suis accueilli chez vous avec plus de politesse que de bienveillance?

JULIE.

M. de Puymonfort peut être fort poli ; quant à moi, je ne pensais pas mériter ce reproche.

GEORGE.

Vous ne sauriez croire, Madame, combien je suis heureux de vous trouver dans ces sentiments. Je désirais précisément avoir l'occasion de détruire les préventions que je vous supposais contre moi.

JULIE.

Des préventions ! je vois que votre réputation de franchise est usurpée ; vous savez trop que toutes les préventions sont en votre faveur.

« 238 LES MISSISSIPIENS. GEORGE , à part. Quel changement!... {Haut.) Je vous assure, Madame, que je vous supposais quelque éloignement pour moi. Il m’a toujours semblé que ma présence vous causait une impression désagréable. JULIE. Désagréable!... oh! non... mais triste, je l’avoue... Une ressemblance inouïe... avec une personne qui n’est plus... GEORGE. Je le sais. Madame. JULIE. Comment! vous le savez? quelqu’un vous l’a dit? GEORGE. D’autres personnes que vous ont remarqué cette ressemblance. Et d’ailleurs j’ai des raisons plus particulières pour savoir combien elle est fidèle. JULIE. O mon Dieu ! auriez-vous connu?... Oui , en Amérique! cela est possible ; vous avez pu rencontrer une personne... qui portait le même nom que moi. GEORGE. Le même nom que porte aujourd’hui M. Bourset. JULIE, à part, le regardant. Il .est des instants où je crois que c’est lui-même qu\ me parle ! [Haut.) Ainsi vous l’avez connu’ GEORGE. Intimement, Madame. JULIE. Et vous ne m’avez jamais parlé de lui! GÇORGE. Je pensais que cela vous serait pénible. JUUE. Non, au contraire, j’éprouve une curiosité... Digilized by Google

GEORGE, *à part.*

Quel changement!... (*Haut.*) Je vous assure, Madame, que je vous supposais quelque éloignement pour moi. Il m'a toujours semblé que ma présence vous causait une impression désagréable.

JULIE.

Désagréable!... oh! non... mais triste, je l'avoue... Une ressemblance inouïe... avec une personne qui n'est plus...

GEORGE.

Je le sais, Madame.

JULIE.

Comment! vous le savez? quelqu'un vous l'a dit?

GEORGE.

D'autres personnes que vous ont remarqué cette ressemblance. Et d'ailleurs j'ai des raisons plus particulières pour savoir combien elle est fidèle.

JULIE.

O mon Dieu! auriez-vous connu?... Oui, en Amérique! cela est possible; vous avez pu rencontrer une personne... qui portait le même nom que moi.

GEORGE.

Le même nom que porte aujourd'hui M. Bourset.

JULIE, *à part, le regardant.*

Il est des instants où je crois que c'est lui-même qui me parle! (*Haut.*) Ainsi vous l'avez connu?

GEORGE.

Intimement, Madame.

JULIE.

Et vous ne m'avez jamais parlé de lui!

GEORGE.

Je pensais que cela vous serait pénible.

JULIE.

Non, au contraire, j'éprouve une curiosité...

LES MISSISSIPIENS. 239 GEORGE • Une curiosité?... JOLIE , à part. Comme c’est là son regard! [Haut.) Oui, une émotion profonde... Dites*moi, je vous en prie, il a dû se plaindre de moi avec amertume? GEORGE. Il ne s’est jamais plaint, Madame, môme à son meilleur ami. JOLIE, le regardant avec attention., et commençant à douter. Mais alors comment pouvez-vous savoir?... GEORGE. Je sais seulement qu’il a horriblement souffert. JOUE , à part. Mon Dieu! comme il dit cela! si c’était

lui! [Haut, avec une mo

GEORGE.

Une *curiosité?...*

JULIE, *à part.*

Comme c'est là son regard! (*Haut.*) Oui, une émotion profonde... Dites-moi, je vous en prie, il a dû se plaindre de moi avec amertume?

GEORGE.

Il ne s'est jamais plaint, Madame, même à son meilleur ami.

JULIE, *le regardant avec attention, et commençant à douter.*

Mais alors comment pouvez-vous savoir?...

GEORGE.

Je sais seulement qu'il a horriblement souffert.

JULIE, *à part.*

Mon Dieu! comme il dit cela! si c'était lui! (*Haut, avec une émotion jouée.*) Pauvre Léonce!

GEORGE, *ironiquement.*

Ah! vous l'avez beaucoup aimé, Madame?...

JULIE, *à part.*

Quel ton étrange! ce ne peut pas être lui. (*Haut, essayant de sourire.*) Est-ce donc lui qui vous l'a confié?

GEORGE.

Il ne s'est jamais vanté, pas plus qu'il ne s'est plaint.

JULIE.

Oh! c'était un honnête homme!...

GEORGE.

Oui, Madame.

JULIE.

Et une belle âme! aussi belle que son visage, qui ressemblait tant au vôtre!

GEORGE.

Le mien doit vous sembler une bien pâle et bien déplaisante copie, Madame.

340 LES MISSISSIPIENS. JULIE , à part. Il en eât jaloux! ce n’est pas lui. {Haut.) Le vôtre est cent fois plus mâle, plus noble et plus expressif. GEORGE. Vous me raillez I II est impossible gifun premier amour soit effacé à ce point; quiconque aurait la prétention de vous le faire oublier serait bien présomptueux ! JULIE, avec coquetterie. Vous croyez?... GEORGE. Et quiconque en aurait le désir serait bien malheureux ! JULIE , encore plue coquette. En êtes-vous bien sûr? GEORGE , ému malgré lui, et avec une amertume qu’il ne peut contenir. Le chevalier a pu l’être autrefois, mais ce fut une assurance bien ridicule de sa part, n’est-ce pas. Madame? JULIE , à part et boideversée. Du dépit? Âh ! grand Dieul c’est bien lui ! [Haut et se remettant tout de suite.) Je vois que vous méprisez beaucoup les fenuues, monsieur Freeman! GEORGE , se reprenant. Si j’avais eu quelque raison pour le faire, vous m’eussiez converti. Madame. JULIE, à part. Âh ! tu crains de te trahir, à présent ! C’est déjà fait ! va . GEORGE. 'Vous aurais-je offensée? J’ai eu tort de vous parler (in chevalier; je m’étais promis de ne jamais le faire. JULIE. Pourquoi donc? C’est un homme dont le souvenir me sera toujours cher, Monsieur. Si je lui ai fait du mal en épousant M. Bourset, j’ai expié cet acte de soumission envers mes parents par de longs regrets et des larmes bien Digitized by Google

JULIE, *à part,*

Il en est jaloux! ce n'est pas lui. (*Haut.*) Le vôtre est cent fois plus mâle, plus noble et plus expressif.

GEORGE.

Vous me raillez! Il est impossible qu'un premier amour soit effacé à ce point; quiconque aurait la prétention de vous le faire oublier serait bien présomptueux!

JULIE, *avec coquetterie.*

Vous croyez?...

GEORGE.

Et quiconque en aurait le désir serait bien malheureux!

JULIE, *encore plus coquette.*

En êtes-vous bien sûr?

GEORGE, *ému malgré lui, et avec une amertume qu'il ne peut contenir.*

Le chevalier a pu l'être autrefois, mais ce fut une assurance bien ridicule de sa part, n'est-ce pas, Madame?

JULIE, *à part et bouleversée.*

Du dépit? Ah! grand Dieu! c'est bien lui! (*Haut et se remettant tout de suite.*) Je vois que vous méprisez beaucoup les femmes, monsieur Freeman!

GEORGE, *se reprenant.*

Si j'avais eu quelque raison pour le faire, vous m'eussiez converti, Madame.

JULIE, *à part.*

Ah! tu crains de te trahir, à présent! C'est déjà fait! va.

GEORGE.

Vous aurais-je offensée? J'ai eu tort de vous parler du chevalier; je m'étais promis de ne jamais le faire.

JULIE.

Pourquoi donc? C'est un homme dont le souvenir me sera toujours cher, Monsieur. Si je lui ai fait du mal en épousant M. Bourset, j'ai expié cet acte de soumission envers mes parents par de longs regrets et des larmes bien

241 LES MISSISSIPIE'MS. amères. Si je me suis attachée à mon mari, c’est par devoir, non par inclination ; mais je suis restée fidèle à la mémoire du chevalier, car je n’ai point eu d’amants. Le monde le sait ! GEORGE , à part. Le monde le dit ! JULIE, à part. Lui inspirer du respect, c’est le plus sûr à présent. GEORGE, à part. Après tout, elle dit peut-être la vérité. {Haut.) Si le chevalier revenait à la vie, il serait touché do vous entendre parier ainsi , Madame. ' JULIE. Si le chevalier revenait à la vie. Monsieur, je ne pourrais plus prétendre à son amour, et je ne le voudrais pas, car le devoir a pour les âmes élevées d’austères consolations ; mais je-me flatte que le chevalier m’estimerait et serait mon meilleur ami. GEORGE , ému. Je crois aussi que cela serait si vous le vouliez, Madame. JULIE. Puisque le sort a tranché le fil de sa vie, je désire du moins que son ami reporte sur moi un peu de cette honnête affection que j’eusse voulu lui faire connaître. GEORGE. Oh ! Madame , je vous prends au mot avec reconnaissance. {Il lui baise la main, puis se promène avec quelque agitation.) JULIE , à part. Oh! je te tiens maintenant, et tu m’aimeras toujours, mais, comme par le passé, en pure perte; car un tel lien serait dangereux désormais. La colère et la jalousie se déchaîneraient à la moindre familiarité. 14 Digitized by Googic

amères. Si je me suis attachée à mon mari, c'est par devoir, non par inclination; mais je suis restée fidèle à la mémoire du chevalier, car je n'ai point eu d'amants. Le monde le sait!

GEORGE, *à part.*

Le monde le dit!

JULIE, *à part.*

Lui inspirer du respect, c'est le plus sûr à présent.

GEORGE, *à part.*

Après tout, elle dit peut-être la vérité. (*Haut.*) Si le chevalier revenait à la vie, il serait touché de vous entendre parler ainsi, Madame.

JULIE.

Si le chevalier revenait à la vie, Monsieur, je ne pourrais plus prétendre à son amour, et je ne le voudrais pas, car le devoir a pour les âmes élevées d'austères consolations; mais je me flatte que le chevalier m'estimerait et serait mon meilleur ami.

GEORGE, *ému.*

Je crois aussi que cela serait si vous le vouliez, Madame.

JULIE.

Puisque le sort a tranché le fil de sa vie, je désire du moins que son ami reporte sur moi un peu de cette honnête affection que j'eusse voulu lui faire connaître.

GEORGE.

Oh! Madame, je vous prends au mot avec reconnaissance.

(*Il lui baise la main, puis se promène avec quelque agitation.*)

JULIE, *à part.*

Oh! je te tiens maintenant, et tu m'aimeras toujours, mais, comme par le passé, en pure perte; car un tel lien serait dangereux désormais. La colère et la jalousie se déchaîneraient à la moindre familiarité.

I Ï-ES MlSSlSSlPIENS. GEORGE, à part, se promenant dans le salon. Oui , je crois qu'elle a conservé des sentiments élevés et que je puis lui parler. Le moment est venu. {H se rap proche.) Madame , puisque vous me traitez avec une si généreuse confiance, j'oserai m'enhardir jusqu'à en vos mains un secret où ma conscience est intéress et mon honneur engagé. ' JULIE. Parlez, monsieur George, parlez-moi comme à une sœur. {A part) Où veut-il en venir à présent? george. Je veux vous parler de votre fille. Elle n est point auprès de vous. Le bruit court dans le monde qu'elle s'est retirée au couvent par vocation religieuse. Vous-Inème vous le croyez peut-être?... ^ JULIE, pâlissant". A cet égard , monsieur George, je n'ai de comptes à rendre qu'à Dieu , ce me semble ! GEORGE. Aussi Dieu vous demandera un compte sévère ! permettez à un frère de vous le rappeler. JULIE, à part. Peut-on voir rien de plus pédant! {Haut) Mon cher monsieur Freeman, j'espère que Dieu trouvera mon cœur pur. Voyons, que vouliez-vous dire? george. Si vous vous blessez au premier mot!... JULIE. Non , je sais que vous êtes philosophe et que vous n agissez comme personne. Dites toujours. GEORGE. Vous ignorez où est votre fille... et je présume que vous désirez vivement le savoir. « Digitized by Google

GEORGE, *à part, se promenant dans le salon.*

Oui, je crois qu'elle a conservé des sentiments élevés et que je puis lui parler. Le moment est venu. (*Il se rapproche.*) Madame, puisque vous me traitez avec une si généreuse confiance, j'oserai m'enhardir jusqu'à remettre en vos mains un secret où ma conscience est intéressée et mon honneur engagé.

JULIE.

Parlez, monsieur George, parlez-moi comme à une sœur. (*A part.*) Où veut-il en venir à présent?

GEORGE.

Je veux vous parler de votre fille. Elle n'est point auprès de vous. Le bruit court dans le monde qu'elle s'est retirée au couvent par vocation religieuse. Vous-même vous le croyez peut-être?...

JULIE, *pâlissant.*

A cet égard, monsieur George, je n'ai de comptes à rendre qu'à Dieu, ce me semble!

GEORGE.

Aussi Dieu vous demandera un compte sévère! permettez à un frère de vous le rappeler.

JULIE, *à part.*

Peut-on voir rien de plus pédant! (*Haut.*) Mon cher monsieur Freeman, j'espère que Dieu trouvera mon cœur pur. Voyons, que vouliez-vous dire?

GEORGE.

Si vous vous blessez au premier mot!...

JULIE.

Non, je sais que vous êtes philosophe et que vous n'agissez comme personne. Dites toujours.

GEORGE.

Vous ignorez où est votre fille... et je présume que vous désirez vivement le savoir.

LES MISSISSIPIENS. JULIE , vivement. Le savez-vous donc , vous? GEORGE. Oui , et je vous l'apprendrai , quand vous m'aurez promis de veiller sur elle avec un peu plus de sollicitude et d'énergie que vous n'avez fait Jusqu'ici. JULIE. C'est elle qui s'est plainte de moi à vous? GEORGE. Non , c'est moi qui ai observé. JULIE. Mais cela est fort singulier ! Il y a précisément un an que ma fille est au couvent , et je no crois pas que vous l'ayez jamais vue auparavant. GEORGE. Je l'ai vue il y a un an précisément... un jour que je venais pour me présenter dans votre maison. JULIE. Le jour où elle a disparu , peut-être!... C'est vous qui l'avez enlevée ?... Oh ! elle avait la tête montée pour vous avant de vous avoir vu , je le sais ! Avouez donc tout, vous l'avez séduite, dites, Monsieur, dites 1 * GEORGE. Séduite ! oh ! Madame 1 vous no m'en croyez pas capable... Mais le hasard... Si vous daignez m'accorder un peu d'attention, je vous conterai tout ce qui s'cst passé. JULIE. Ah! vous l'avez revue depuis! [A part.) Une intrigue où jo suis affreusement jouée!... GEORGE. Vous êtes trop irritée contre moi dans ce moment... JULIE, d'un ton forcé. Nullement, Monsieur, nullement!... Mais il me semble Digitized by Google

JULIE, *vivement.*

Le savez-vous donc, vous?

GEORGE.

Oui, et je vous l'apprendrai, quand vous m'aurez promis de veiller sur elle avec un peu plus de sollicitude et d'énergie que vous n'avez fait jusqu'ici.

JULIE.

C'est elle qui s'est plainte de moi à vous?

GEORGE.

Non, c'est moi qui ai observé.

JULIE.

Mais cela est fort singulier! Il y a précisément un an que ma fille est au couvent, et je ne crois pas que vous l'ayez jamais vue auparavant.

GEORGE.

Je l'ai vue il y a un an précisément... un jour que je venais pour me présenter dans votre maison.

JULIE.

Le jour où elle a disparu, peut-être!... C'est vous qui l'avez enlevée?... Oh! elle avait la tête montée pour vous avant de vous avoir vu, je le sais! Avouez donc tout, vous l'avez séduite, dites, Monsieur, dites!

GEORGE.

Séduite! oh! Madame! vous ne m'en croyez pas capable... Mais le hasard... Si vous daignez m'accorder un peu d'attention, je vous conterai tout ce qui s'est passé.

JULIE.

Ah! vous l'avez revue depuis! (*A part.*) Une intrigue où je suis affreusement jouée!...

GEORGE.

Vous êtes trop irritée contre moi dans ce moment...

JULIE, *d'un ton forcé.*

Nullement, Monsieur, nullement!... Mais il me semble

 si étrange que, me connaissant à peine, vous soyez l'ami et le conSdent de ma fille!... Je suis sa mère avant tout; et, quelque légère que je semble, quelque philosophe que vous paraissiez, j'ai le droit de trouver fort suspecte une intimité mystérieuse entre ma fille et vous ! GEORGE. Vous auriez grand tort de suspecter son innocence et ma loyauté. JULIE. Âh! de grands mots, je connais cela. Mais il n'est pas moins vrai , Monsieur, que vous faites à mon insu la cour à ma fille. Vous plaira-t-il de me dire où vous l'avez cachée? GEORGE. Je venais exprès pour vous l'apprendre; mais, si vous me pariez ainsi, je ne vous dirai rien. Il me semblait que votre premier mouvement serait la joie et l'impatience de la revoir ; je ne trouve en vous que froideur pour elle et méfiance envers moi. Je me retire, je vous trouverai peut- ' être mieux disposée un autre jour. JULIE. J'attendrai donc, pour vous écouter, que vous soyez mieux disposé vous-même. Peut-être sentirez- vous que le rôle que vous jouez en ce moment est indigne d'un homme aussi grave et aussi vertueux que vous avez 1a réputation de l'être. J'espère qu'à notre prochaine entrevue vous me déclarerez nettement vos intentions à l'égard de ma fille... afin que je voie le parti que j'ai à prendre... {George la salue.) JULIE, à part, lui rendant son salut. Ah ! ceci ne peut se supporter. Il feignait de m'aimer ! Je me vengerai de cet outrage ! J'ai été jouée indignement ! {Elle se retire dans ses appartements. George, au moment de passer dans le jardin, voit entrer Louise et s'arrête; Louise est en toilette de bal.) Digitized by Google

si étrange que, me connaissant à peine, vous soyez l'ami et le confident de ma fille!... Je suis sa mère avant tout; et, quelque légère que je semble, quelque philosophe que vous paraissiez, j'ai le droit de trouver fort suspecte une intimité mystérieuse entre ma fille et vous!

GEORGE.

Vous auriez grand tort de suspecter son innocence et ma loyauté.

JULIE.

Ah! de grands mots, je connais cela. Mais il n'est pas moins vrai, Monsieur, que vous faites à mon insu la cour à ma fille. Vous plaira-t-il de me dire où vous l'avez cachée?

GEORGE.

Je venais exprès pour vous l'apprendre; mais, si vous me parlez ainsi, je ne vous dirai rien. Il me semblait que votre premier mouvement serait la joie et l'impatience de la revoir; je ne trouve en vous que froideur pour elle et méfiance envers moi. Je me retire, je vous trouverai peut-être mieux disposée un autre jour.

JULIE.

J'attendrai donc, pour vous écouter, que vous soyez mieux disposé vous-même. Peut-être sentirez-vous que le rôle que vous jouez en ce moment est indigne d'un homme aussi grave et aussi vertueux que vous avez la réputation de l'être. J'espère qu'à notre prochaine entrevue vous me déclarerez nettement vos intentions à l'égard de ma fille... afin que je voie le parti que j'ai à prendre... (*George la salue.*)

JULIE, *à part, lui rendant son salut.*

Ah! ceci ne peut se supporter. Il feignait de m'aimer! Je me vengerai de cet outrage! J'ai été jouée indignement! (*Elle se retire dans ses appartements. George, au moment de passer dans le jardin, voit entrer Louise et s'arrête; Louise est en toilette de bal.*)

LES MISSISSIPIENS. 245 GEORGE. Est- ce un rêve? Vous ici, Louise, et ainsi parée, quand je vous ai laissée sous le voile et derrière la grille du couvent? LOUISE. Oh I vous êtes bien étonné , n'est-ce pas, mon ami? Je le suis encore plus que vous , peut-être ; moi aussi , je crois rêver. Mais vous venez au bal , à ce que j'ai ouï dire; nous pourrons peut-être nous parler. GEORGE. Au bal! au bal chez le duc? LOUISE. C'est chez le duc? je ne le savais pas. Oh ciel! je ne veux plus y aller ; on ne m'y traînera pas de force. Ah ! si vous saviez comme on m'a trompée pour m'amener ici ! On m'a dit que ma mère était mourante. GEORGE, à part. Ils ont quelque méchant projet. {Haut.) Allez au bal, Louise, je vous y suivrai ; je ne vous perdrai pas de vue, soyez tranquille. LOUISE. Vous êtes agité, monsieur Freeman 1 que se passe-t-il donc? GEORGE. Je ne sais, mais je crains quelque trahison. LOUISE. Oh ! moi, je ne crains rien , vous êtes près de moi. GEORGE. Fiez-vous à moi, mon enfant; mais ne vous fiez pas trop à vous-même. Vous allez au bal ; ne craignez-vous pas que l'enivrement de ce premier triomphe que vous allez remporter ne vous réconcilie avec les projets de votre père? J4. Digilized by Google

GEORGE.

Est-ce un rêve? Vous ici, Louise, et ainsi parée, quand je vous ai laissée sous le voile et derrière la grille du couvent?

LOUISE.

Oh! vous êtes bien étonné, n'est-ce pas, mon ami? Je le suis encore plus que vous, peut-être; moi aussi, je crois rêver. Mais vous venez au bal, à ce que j'ai ouï dire; nous pourrons peut-être nous parler.

GEORGE.

Au bal! au bal chez le duc?

LOUISE.

C'est chez le duc? je ne le savais pas. Oh ciel! je ne veux plus y aller; on ne m'y traînera pas de force. Ah! si vous saviez comme on m'a trompée pour m'amener ici! On m'a dit que ma mère était mourante.

GEORGE, *à part.*

Ils ont quelque méchant projet. (*Haut.*) Allez au bal, Louise, je vous y suivrai; je ne vous perdrai pas de vue, soyez tranquille.

LOUISE.

Vous êtes agité, monsieur Freeman! que se passe-t-il donc?

GEORGE.

Je ne sais, mais je crains quelque trahison.

LOUISE.

Oh! moi, je ne crains rien, vous êtes près de moi.

GEORGE.

Fiez-vous à moi, mon enfant; mais ne vous fiez pas trop à vous-même. Vous allez au bal; ne craignez-vous pas que l'enivrement de ce premier triomphe que vous allez remporter ne vous réconcilie avec les projets de votre père?

246 LES MI8SISSIPIENS, LOÜISE. O mon ami , voua ne le croyez pas ! Et d'ailleurs... si vous le craignez... voyez, je puis m'échapper encore, retourner au couvent , et n'en plus jamais sortir. GEORGE. Non , Louise ; vous savez bien que je vous détourne autant que je le puis de ces idées. 11 est temps que vous voyiez le monde , que vous sachiez quels sont ses avantages et ses séductions, et ce que vous devez choisir, d'une vie modeste et pure, ou d'une ivresse d'ambition et de vanité. LOUISE. Oh! mon choix sera bientôt fait. Tenez, George, ce n'est pas bien ; vous êtes toujours porté à croire que les femmes sont vaines et coquettes; vous me soupçonnez moi-même, comme si vous ne me connaissiez pas, depuis un an que je vous dis toutes mes pensées. Il faut que vous ayez été bien trompé dans vos amitiés pour être si méfiant , même envers moi ! GEORGE. Chère, excellente enfant! (J part y avec tristesse.) Pourquoi suis-je né quinze ans trop tôti LOUISE. O ciel, mon père!... George, ayez l'air de ne me pas connaître. {Ils s'éloignent l'un de l'autre précipitamment. Bourset entre et les observe.) BOURSBT, à part. Julie ne m'a pas trompé ; ils s'entendent à merveille. {Haut.) Ma fille, votre mère vous demande; allez la trouver. {Louise va pour sortir, un domestique se présente avec un bouquet.) Digitized by Coogle

LOUISE.

O mon ami, vous ne le croyez pas! Et d'ailleurs... si vous le craignez... voyez, je puis m'échapper encore, retourner au couvent, et n'en plus jamais sortir.

GEORGE.

Non, Louise; vous savez bien que je vous détourne autant que je le puis de ces idées. Il est temps que vous voyiez le monde, que vous sachiez quels sont ses avantages et ses séductions, et ce que vous devez choisir, d'une vie modeste et pure, ou d'une ivresse d'ambition et de vanité.

LOUISE.

Oh! mon choix sera bientôt fait. Tenez, George, ce n'est pas bien; vous êtes toujours porté à croire que les femmes sont vaines et coquettes; vous me soupçonnez moi-même, comme si vous ne me connaissiez pas, depuis un an que je vous dis toutes mes pensées. Il faut que vous ayez été bien trompé dans vos amitiés pour être si méfiant, même envers moi!

GEORGE.

Chère, excellente enfant! (*A part, avec tristesse.*) Pourquoi suis-je né quinze ans trop tôt!

LOUISE.

O ciel, mon père!... George, ayez l'air de ne me pas connaître.

(*Ils s'éloignent l'un de l'autre précipitamment. Bourset entre et les observe.*)

BOURSET, *à part.*

Julie ne m'a pas trompé: ils s'entendent à merveille. (*Haut.*) Ma fille, votre mère vous demande; allez la trouver.

(*Louise va pour sortir, un domestique se présente avec un bouquet.*)

LES MISSISSIPIEMS. Î47 BOURSET. Qu’est-ce que cela? LE DOMESTIQUE. Avec la permission de monsieur le comte, c’est un bouquet pour mademoiselle. BOURSET. Do quelle part? LE DOMESTIQUE. Do la part de M. le duc. BOURSET, lui donnant de V argent. Tenez, mon ami. {A Louise.) Prenez ce bouquet, ma fille. LOUISE. Oh 1 mon papa, je n’aime pas les fleurs. BOURSET. Vous les aimez, au contraire. Prenez, vous dis-je. {Louise obéit, regarde George, et laisse tomber le bouquet.) BOURSET. Ramassez votre bouquet, ma fille. LOUISE. Mais, mon papa, l’odeur des fleurs me fait mal, BOURSET. Elle vous fera du bien aujourd’hui. Ramassez votre bouquet. LOUISE ramasse le bouquet. Oh! il est si lourd , c’est fort incommode au bat! Que peut-on faire de ce gros vilain bouquet? BOURSET. Emportez-le, et allez trouver votre mère. {Louise sort en effeuillant le bouquet.) A Digilized by Google

BOURSET.

Qu'est-ce que cela?

LE DOMESTIQUE.

Avec la permission de monsieur le comte, c'est un bouquet pour mademoiselle.

BOURSET.

De quelle part?

LE DOMESTIQUE.

De la part de M. le duc.

BOURSET, *lui donnant de l'argent.*

Tenez, mon ami. (*A Louise.*) Prenez ce bouquet, ma fille.

LOUISE.

Oh! mon papa, je n'aime pas les fleurs.

BOURSET.

Vous les aimez, au contraire. Prenez, vous dis-je.

(*Louise obéit, regarde George, et laisse tomber le bouquet.*)

BOURSET.

Ramassez votre bouquet, ma fille.

LOUISE.

Mais, mon papa, l'odeur des fleurs me fait mal.

BOURSET.

Elle vous fera du bien aujourd'hui. Ramassez votre bouquet.

LOUISE *ramasse le bouquet.*

Oh! il est si lourd, c'est fort incommode au bal! Que peut-on faire de ce gros vilain bouquet?

BOURSET.

Emportez-le, et allez trouver votre mère.

(*Louise sort en effeuillant le bouquet.*)

BOÜRSET. Votre serviteur, monsieur Freeman ; j'ai deux mots à vous dire, ni plus ni moins. Vous voulez épouser ma fille, cela ne se peut pas. GEORGE. Je ne me suis pas expliqué à cet égard, Monsieur; mais, si telle était mon intention , je crois que vous ne me la refuseriez pas. BOURSET. ' Vous VOUS trompez. Ma parole est irrévocable. Ma fille est promise. GEORGE. Je le sais, Monsieur; mais, commb vous aurez toujours un million à rendre à M. le duc de Montguay, quand le moment sera venu , vous ne serez pas obligé de lui livrer votre fille. BOURSET, à part. Est-il sorcier, ou le vieux duc tombe-t-il en enfance jusqu'à raconter ainsi nos affaires? ( Haut.) Et d'où êtesvous si bien informé. Monsieur? GEORGE. Peu importe ! il me suffit que ce soit la vérité. Ainsi ce no serait pas là le prétexte plausible de votre refus. BOURSET, à part. Ce diable d'homme me déplaît. [Haut.) Serais-je donc obligé de motiver mon refus? GEORGE. Vous ne voudriez pas me faire d'insulte. BOURSET.Eh bien , s'il vous fallait une raison , il y en aurait une bien simple : c'est que vous n'avez pas le sou. Digilized by Google

## SCÈNE VI.

BOURSET, GEORGE.

BOURSET.

Votre serviteur, monsieur Freeman; j'ai deux mots à vous dire, ni plus ni moins. Vous voulez épouser ma fille, cela ne se peut pas.

GEORGE.

Je ne me suis pas expliqué à cet égard, Monsieur; mais, si telle était mon intention, je crois que vous ne me la refuseriez pas.

BOURSET.

Vous vous trompez. Ma parole est irrévocable. Ma fille est promise.

GEORGE.

Je le sais, Monsieur; mais, comme vous aurez toujours un million à rendre à M. le duc de Montguay, quand le moment sera venu, vous ne serez pas obligé de lui livrer votre fille.

BOURSET, *à part.*

Est-il sorcier, ou le vieux duc tombe-t-il en enfance jusqu'à raconter ainsi nos affaires? (*Haut.*) Et d'où êtes-vous si bien informé, Monsieur?

GEORGE.

Peu importe! il me suffit que ce soit la vérité. Ainsi ce ne serait pas là le prétexte plausible de votre refus.

BOURSET, *à part.*

Ce diable d'homme me déplaît. (*Haut.*) Serais-je donc obligé de motiver mon refus?

GEORGE.

Vous ne voudriez pas me faire d'insulte.

BOURSET.

Eh bien, s'il vous fallait une raison, il y en aurait une bien simple : c'est que vous n'avez pas le sou.

LES MISSISSIPIENS. 349 GEOBGE , à part. A la bonne heure ! voici le Samuel d'autrefois! {Haut.) Mais, Monsieur, lorsque vous donnerez votre fille à M. le duc de Montguay, vous n'aurez pas le sou vous-même, comme il vous plaît de le dire; autrement vous rembourseriez le million , et ne donneriez pas votre fille , je le suppose, par goût , à un octogénaire. Ainsi ce n'est pas encore là la raison. BOCRSET. Eh bien ! Monsieur, il y en a une autre, c'est què^ vous n'avez pas de nom. GEORGE. On peut toujours en acheter un ! BOURSET. Comme j'ai fait , vous voulez dire ! Mais il faut avoir de l'argent pour cela, ça coûte cher! GEORGE. Et cela ne sert à rien. BOURSET. Si fait , cela sert à tout ; avec un nom on a du crédit et de la faveur : ma fille sans dot sera duchesse, et bien. tôt, veuve d'un octogénaire, comme vous dites, elle pourra épouser un prince. GEORGE. Et, pour peu qu'il ait quatre-vingt-dix ou cent ans, elle pourra en troisièmes noces épouser le roi. BOURSET. Vous avez de l'esprit 1 GEORGE. Et vous aussi. Mais allons au fait : vous faites un calcul que vous croyez bon , et je vais vous prouver qu'il ne vaut rien. Vous croyez que la rolure s'élève en s'accrochant à la noblesse, vous vous trompez ; c'est la noblesse qui s'abaisse en se rattrapant à la roture. Digitized by Google

GEORGE, *à part.*

A la bonne heure ! voici le Samuel d'autrefois ! (*Haut.*) Mais, Monsieur, lorsque vous donnerez votre fille à M. le duc de Montguay, vous n'aurez pas le sou vous-même, comme il vous plaît de le dire; autrement vous rembourseriez le million, et ne donneriez pas votre fille, je le suppose, par goût, à un octogénaire. Ainsi ce n'est pas encore là la raison.

BOURSET.

Eh bien ! Monsieur, il y en a une autre, c'est que vous n'avez pas de nom.

GEORGE.

On peut toujours en acheter un !

BOURSET.

Comme j'ai fait, vous voulez dire ! Mais il faut avoir de l'argent pour cela, ça coûte cher !

GEORGE.

Et cela ne sert à rien.

BOURSET.

Si fait, cela sert à tout; avec un nom on a du crédit et de la faveur : ma fille sans dot sera duchesse, et bientôt, veuve d'un octogénaire, comme vous dites, elle pourra épouser un prince.

GEORGE.

Et, pour peu qu'il ait quatre-vingt-dix ou cent ans, elle pourra en troisièmes noces épouser le roi.

BOURSET.

Vous avez de l'esprit !

GEORGE.

Et vous aussi. Mais allons au fait : vous faites un calcul que vous croyez bon, et je vais vous prouver qu'il ne vaut rien. Vous croyez que la roture s'élève en s'accrochant à la noblesse, vous vous trompez : c'est la noblesse qui s'abaisse en se rattrapant à la roture.

250 LES MISSISSIPIENS. BOURSET. Ah ! je sais bien que la noblesse dégringole ; mais, avant qu'elle soit par terre, nous serons tous morts. GEORGE. Il est possible qu'elle se soutienne jusque-là dans l'opinion ; mais, en fait d'argent et de pouvoir, elle est déjà morte. La manie qu'ont les traitants de s'anoblir n'est qu'une sotte vanité qu'ils tâchent de se dissimuler à euxmêmes en se persuadant qu'elle aide à leur fortune. Ils se trompent ; on se moque d'eux , et voilà tout. BOORSET, à part. Voilà un original bien osé, de me parler ainsi en face! GEORGE. Et puis , comme la noblesse est incontestablement ruinée... BOURSET. Elle ne l'est pas encore, c'est moi qui vous le dis. ' GEORGE. Elle le sera dans six mois, dans six jours peut-être, ■ grâce à vous et à vos confrères, vous le savez bien. Que pourra-t^lle vous donner quand vous lui aurez tout pris? Ses titres, ses armoiries? Qu'en ferez-vous alors? Vous voyez bien qu'il n'y a là que mensonge et fumée. BOURSET. Vous raisonnez serré, maître Freeman , et votre conclusion est que vous devez épouser ma fille par la raison que vous n'avez ni argent ni blason ! Il n'en sera pourtant rien , je vous jure. GEORGE. J'aurai un blason quand je voudrai , et de l'argent , à coup sûr, j'en aurai. BOURSET. Ouais ! seriez-vous un homme adroit? Digitized by Google

BOURSET.

Ah! je sais bien que la noblesse dégringole; mais, avant qu'elle soit par terre, nous serons tous morts.

GEORGE.

Il est possible qu'elle se soutienne jusque-là dans l'opinion; mais, en fait d'argent et de pouvoir, elle est déjà morte. La manie qu'ont les traitants de s'anoblir n'est qu'une sotte vanité qu'ils tâchent de se dissimuler à eux-mêmes en se persuadant qu'elle aide à leur fortune. Ils se trompent; on se moque d'eux, et voilà tout.

BOURSET, *à part.*

Voilà un original bien osé, de me parler ainsi en face!

GEORGE.

Et puis, comme la noblesse est incontestablement ruinée...

BOURSET.

Elle ne l'est pas encore, c'est moi qui vous le dis.

GEORGE.

Elle le sera dans six mois, dans six jours peut-être, grâce à vous et à vos confrères, vous le savez bien. Que pourra-t-elle vous donner quand vous lui aurez tout pris? Ses titres, ses armoiries? Qu'en ferez-vous alors? Vous voyez bien qu'il n'y a là que mensonge et fumée.

BOURSET.

Vous raisonnez serré, maître Freeman, et votre conclusion est que vous devez épouser ma fille par la raison que vous n'avez ni argent ni blason! Il n'en sera pourtant rien, je vous jure.

GEORGE.

J'aurai un blason quand je voudrai, et de l'argent, à coup sûr, j'en aurai.

BOURSET.

Ouais! seriez-vous un homme adroit?

LES MISSISSIPIENB. 851 GEORGE. Non , mais je suis aussi laborieux que vous , et beaucoup plus intelligent. BOURSET. Ah ! oui ! vous êtes philosophe ! ça vous mènera loin. GEORGE. Je suis cultivateur, Monsieur, et négociant , et je suis en train de faire fortune. BOVRSET. Eh bien! quand ce sera fait, vous reviendrez, et on verra. GEORGE. Je serai riche le jour où vous serez ruiné. Prenez garde qu'alors je ne vous en dise autant. BODRSET, à part. Quel diable d'original ! C'est peut-être un habile compère. {Haut.) Expliquez-moi ça. • GEORGE. Vous savez bien qu'il y a de belles et bonnes terres à la Louisiane, et vous savez bien aussi qu'il n'y a pas de mines d'or? Vous savez bien que Crouzat a cédé son privilège pour rien ? BOURSET, ejfrayé. Monsieur, doucement, doucement l ne criez pas si haut des choses que vous ne savez pas. GEORGE. Oh I mon Dieu , j'étais présent à la signature de l'acte. BOURSET, à part. Aïe 1 GEORGE. Et j'ai travaillé dix ans avec Crouzat à la recherche des mines. BOURSET, baissant la voix et ouvrant les yeux. Eh bien ! ces mines? Digilized by Google

GEORGE.

Non, mais je suis aussi laborieux que vous, et beaucoup plus intelligent.

BOURSET.

Ah! oui! vous êtes philosophe! ça vous mènera loin.

GEORGE.

Je suis cultivateur, Monsieur, et négociant, et je suis en train de faire fortune.

BOURSET.

Eh bien! quand ce sera fait, vous reviendrez, et on verra.

GEORGE.

Je serai riche le jour où vous serez ruiné. Prenez garde qu'alors je ne vous en dise autant.

BOURSET, *à part.*

Quel diable d'original! C'est peut-être un habile compère. (*Haut.*) Expliquez-moi ça.

GEORGE.

Vous savez bien qu'il y a de belles et bonnes terres à la Louisiane, et vous savez bien aussi qu'il n'y a pas de mines d'or? Vous savez bien que Crouzat a cédé son privilége pour rien?

BOURSET, *effrayé.*

Monsieur, doucement, doucement! ne criez pas si haut des choses que vous ne savez pas.

GEORGE.

Oh! mon Dieu, j'étais présent à la signature de l'acte.

BOURSET, *à part.*

Aïe!

GEORGE.

Et j'ai travaillé dix ans avec Crouzat à la recherche des mines.

BOURSET, *baissant la voix et ouvrant les yeux.*

Eh bien! ces mines?

252 LES MISSISSIPIENS. GEORGE. Il n’y en a pas, vous le savez de reste... BOüRSET, hébété. Qu’y a-t-il donc? GEORGE. Des forêts, des troupeaux , des pâturages ; il ne manque que des bras, et c’est absolument la fable du trésor caché dans le champ du laboureur. En le cherchant, on remue la terre, on la fertilise, et c’est ainsi, et non pas autrement , qu’on s’enrichit en Amérique. BOÜRSET, tâchant de reprendre de Passurance, et d'un ton brutal. Vous ne savez pas ce que vous dites ! GEORGE. Oh! j’en fournirai la preuve à qui me la demandera. BOÜRSET, à part. Que la peste étouffe le philosophe 1 Heureusement je le tiens par son côté faible. ( Haut.) Vous êtes donc amou.reux de ma fille? GEORGE. Pourquoi me faites-vous [cette question , puisque vous ne voulez pas me la donner en mariage? BOÜRSET. C’est que vous ne me paraissez pas dépourvu de sens, et on pourrait peut-être s’entendre avec vous par la suite. GEORGE. Ce ne sera pas long ; car dans quelques jours le duc aura gagné les douze millions que vous lui promettez, ou perdu celui qu’il vous a confié. BOÜRSET. Il est certain que, s’il y a beaucoup de gens comme vous qui vont décrier nos affaires et nous ôter la confiance publique... Digilized by Google

GEORGE.

Il n'y en a pas, vous le savez de reste...

BOURSET, *hébété.*

Qu'y a-t-il donc?

GEORGE.

Des forêts, des troupeaux, des pâturages; il ne manque que des bras, et c'est absolument la fable du trésor caché dans le champ du laboureur. En le cherchant, on remue la terre, on la fertilise, et c'est ainsi, et non pas autrement, qu'on s'enrichit en Amérique.

BOURSET, *tâchant de reprendre de l'assurance, et d'un ton brutal.*

Vous ne savez pas ce que vous dites!

GEORGE.

Oh! j'en fournirai la preuve à qui me la demandera.

BOURSET, *à part.*

Que la peste étouffe le philosophe! Heureusement je le tiens par son côté faible. (*Haut.*) Vous êtes donc amoureux de ma fille?

GEORGE.

Pourquoi me faites-vous cette question, puisque vous ne voulez pas me la donner en mariage?

BOURSET.

C'est que vous ne me paraissez pas dépourvu de sens, et on pourrait peut-être s'entendre avec vous par la suite.

GEORGE.

Ce ne sera pas long; car dans quelques jours le duc aura gagné les douze millions que vous lui promettez, ou perdu celui qu'il vous a confié.

BOURSET.

Il est certain que, s'il y a beaucoup de gens comme vous qui vont décrier nos affaires et nous ôter la confiance publique...

LES MISSISSIRIENS. S53 GEORGE. II y aura toujours des gens pour dire la vérité et des gens pour l'entendre. Ainsi jouissez vite de votre reste , vous touchez au dénoûment. BouRSET, à part. Il me donne froid, ce sauvage! {Haut.) Et si je suis ruiné, puis-je refuser ma fille au duc de Montguay? GEORGE. Oui. BOURSET. Touchez là! Mais qui remboursera le million? GEORGE. Vous et moi. BOURSET. Avec quoi? GEORGE. Avec notre travail et notre probité. BOURSET. Huml... Allons, faites la cour à ma fille, sous les yeux de sa mère , bien entendu ; mais pas un mot de ceci , et pas une démarche qui me discrédite auprès du duc. GEORGE. Je ne m'engage à rien de semblable. BOURSET, à part. Eh bien ! ni moi non plus , car je ne suis pas encore ruiné ! ( Haut.) Nous reparlerons de cette affaire, et, en attendant , parlons pour le bal ; il est temps. GEORGE. Avec ces dames? BOURSET. Vous irez dans ma voiture ; elles iront dans la leur : nous froisserions leurs atours. Venez-vous? GEORGE. Suit ! {A part.) Je ne te lâcherai pas. >0 Digitized by Coogle

GEORGE.

Il y aura toujours des gens pour dire la vérité et des gens pour l'entendre. Ainsi jouissez vite de votre reste, vous touchez au dénoûment.

BOURSET, *à part.*

Il me donne froid, ce sauvage! (*Haut.*) Et si je suis ruiné, puis-je refuser ma fille au duc de Montguay?

GEORGE.

Oui.

BOURSET.

Touchez là! Mais qui remboursera le million?

GEORGE.

Vous et moi.

BOURSET.

Avec quoi?

GEORGE.

Avec notre travail et notre probité.

BOURSET.

Hum!... Allons, faites la cour à ma fille, sous les yeux de sa mère, bien entendu; mais pas un mot de ceci, et pas une démarche qui me discrédite auprès du duc.

GEORGE.

Je ne m'engage à rien de semblable.

BOURSET, *à part.*

Eh bien! ni moi non plus, car je ne suis pas encore ruiné! (*Haut.*) Nous reparlerons de cette affaire, et, en attendant, partons pour le bal; il est temps.

GEORGE.

Avec ces dames?

BOURSET.

Vous irez dans ma voiture; elles iront dans la leur: nous froisserions leurs atours. Venez-vous?

GEORGE.

Soit! (*A part.*) Je ne te lâcherai pas.

254 LES MISSISSIPIENS. BOüRSET, de même. Je saurai bien te tenir ! {Ils sortent.) SCÈNE VIL JULIE, LOUISE, regardant à la fenêtre. LOUISE. Parlons-nous, maman? voilà la voiture de papa qui s'en va ; la nôtre attend. JULIE. Un instant, ma fille, j'ai quelques mots à vous dire. LOUISE. Oh I j'écoute, maman. JULIE. Parlez-moi avec franchise, mon enfant, ouvrez-moi votre cœur comme à votre meilleure amie. LOUISE, avec effusion. Oh! oui, ma chère maman. JULIE. Vous connaissez George Freeman? LOUISE. Un peu... maman... JULIE. Dites toute la vérité; votre mère veut votre bonheur, mon enfant. George m'a demandé votre main {Louise tressaille) , et j'ai promis de la lui accorder si je puis m'assurer que son affection pour vous est sincère. LOUISE, émue. Oh ! s'il vous l'a dit, maman, j'en suis bien sûre. JULIE. Mais comment le savez-vous? Il vous l'a donc dit? LOUISE. Jamais, maman. Digitized by Google

BOURSET, *de même.*

Je saurai bien te tenir ! (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VII.

JULIE, LOUISE, *regardant à la fenêtre.*

LOUISE.

Partons-nous, maman? voilà la voiture de papa qui s'en va; la nôtre attend.

JULIE.

Un instant, ma fille, j'ai quelques mots à vous dire.

LOUISE.

Oh ! j'écoute, maman.

JULIE.

Parlez-moi avec franchise, mon enfant, ouvrez-moi votre cœur comme à votre meilleure amie.

LOUISE, *avec effusion.*

Oh ! oui, ma chère maman.

JULIE.

Vous connaissez George Freeman?

LOUISE.

Un peu... maman...

JULIE.

Dites toute la vérité; votre mère veut votre bonheur, mon enfant. George m'a demandé votre main (*Louise tressaille*), et j'ai promis de la lui accorder si je puis m'assurer que son affection pour vous est sincère.

LOUISE, *émue.*

Oh ! s'il vous l'a dit, maman, j'en suis bien sûre.

JULIE.

Mais comment le savez-vous? Il vous l'a donc dit?

LOUISE.

Jamais, maman.

LES MISSISSIPIENS. 355 JULIE. ^ Louise, vous me trompez; vous ne m'aimez donc pas? LOUISE. Oh 1 ma bonne mère , aimez-moi , car je ne demande qu'à vous chérir de toute mon âme. JULIE, la caressant. Eh bien 1 ma fille, il t'a parlé d'amour ? LOUISE. Eh bien ! maman, je vous le jure, il ne m'en a jamais dit un mot. JULIE. Mais il t'a parlé de mariage, au moins? LOUISE. Pas davantage. Il me disait toujours qu'il avait horreur du mariage , au contraire , et qu'il ne connaissait pas de lien plus avili par l'ambition et la cupidité. JULIE, à part. Ceci est pour moi. [Haut.) Et lorsqu'il t'a enlevée, où t'a-t-il conduite? LOUISE. Oh 1 il ne m'a pas enlevée ; c'est moi qui voulais me tuer. JULIE. Par amour pour lui? LOUISE. Je ne le connaissais seulement pas ! Mais c'est que je m'imaginais 1... ohl pardonnez-moi, maman, j'avais bien tort ; car vous êtes si bonne pour moi ! je m'imaginais que vous ne m'aimiez pas. JULIE. Et lui, il t'a persuadé qu'il t'aimait? LOUISE. Oh ! maman ! si vous ne me disiez pas qu'il vous a demandé ma main,' je ne le croirais pas, car il m'a toujours Digitized by Google

JULIE.

Louise, vous me trompez; vous ne m'aimez donc pas?

LOUISE.

Oh! ma bonne mère, aimez-moi, car je ne demande qu'à vous chérir de toute mon âme.

JULIE, *la caressant.*

Eh bien! ma fille, il t'a parlé d'amour?

LOUISE.

Eh bien! maman, je vous le jure, il ne m'en a jamais dit un mot.

JULIE.

Mais il t'a parlé de mariage, au moins?

LOUISE.

Pas davantage. Il me disait toujours qu'il avait horreur du mariage, au contraire, et qu'il ne connaissait pas de lien plus avili par l'ambition et la cupidité.

JULIE, *à part.*

Ceci est pour moi. (*Haut.*) Et lorsqu'il t'a enlevée, où t'a-t-il conduite?

LOUISE.

Oh! il ne m'a pas enlevée; c'est moi qui voulais me tuer.

JULIE.

Par amour pour lui?

LOUISE.

Je ne le connaissais seulement pas! Mais c'est que je m'imaginais!... oh! pardonnez-moi, maman, j'avais bien tort; car vous êtes si bonne pour moi! je m'imaginais que vous ne m'aimiez pas.

JULIE.

Et lui, il t'a persuadé qu'il t'aimait?

LOUISE.

Oh! maman! si vous ne me disiez pas qu'il vous a demandé ma main, je ne le croirais pas, car il m'a toujours

*56 les MISSISSIPIENS. traitée comme un enfant. Au couvent, il passait pour mon oncle, et il venait me voir seulement une fois par semaine à la grille du parloir. Et puis peu à peu, je ne sais comment , il est venu plus souvent , et il restait plus longtemps,"mais toujours en présence de la tourière ; et il me parlait avec bonté , mais aussi avec une sévérité qui me tenait dans la crainte ; de sorte que je ne sais pas encore s'il m'aime, ou s'il a eu pitié de moi. JULIE. Et si tu le crains, tu ne l'aimes pas, toi ! LOUISE. Oh ! je l'aime plus que je ne le crains, maman 1 JULIE. Et tu consentirais à l'épouser? LOUISE. Oh 1 oui, si vous y consentiez ! JULIE. Et t'a-t-il écrit quelquefois? LOUISE. Oui , maman , quelquefois. Tenez, j'ai encore là une I lettre que j'ai reçue hier; il ne croyait pas me voir aujourd'hui. Voulez-vous que je vous la montre? JULIE. Sans doute. LOUISE. La voici. JULIE , parcourant la lettre. Il vous appelle sa Tille! li vous tutoie!... Il me semble que c'est le langage de la passion, si ce n'est celui de la folie. LOUISE. Mon Dieu! maman, vous me faites trembler 1 Qu'y a-t-il donc dans celte lettre? Est-ce que je ne l'aurais pas comprise? Digitized by Coogle

traitée comme un enfant. Au couvent, il passait pour mon oncle, et il venait me voir seulement une fois par semaine à la grille du parloir. Et puis peu à peu, je ne sais comment, il est venu plus souvent, et il restait plus longtemps, mais toujours en présence de la tourière; et il me parlait avec bonté, mais aussi avec une sévérité qui me tenait dans la crainte; de sorte que je ne sais pas encore s'il m'aime, ou s'il a eu pitié de moi.

JULIE.

Et si tu le crains, tu ne l'aimes pas, toi!

LOUISE.

Oh! je l'aime plus que je ne le crains, maman!

JULIE.

Et tu consentirais à l'épouser?

LOUISE.

Oh! oui, si vous y consentiez!

JULIE.

Et t'a-t-il écrit quelquefois?

LOUISE.

Oui, maman, quelquefois. Tenez, j'ai encore là une lettre que j'ai reçue hier; il ne croyait pas me voir aujourd'hui. Voulez-vous que je vous la montre?

JULIE.

Sans doute.

LOUISE.

La voici.

JULIE, *parcourant la lettre.*

Il vous appelle sa fille! il vous tutoie!... Il me semble que c'est le langage de la passion, si ce n'est celui de la folie.

LOUISE.

Mon Dieu! maman, vous me faites trembler! Qu'y a-t-il donc dans cette lettre? Est-ce que je ne l'aurais pas comprise?

LES MISSISSIPIENS. 237 JULIE. La lettre est fort tendre, à coup sûr; mais si je t'en montrais une de cette même écriture et de ce même style, plus tendre encore , adressée à une autre femme que toi? LOUISE, pâlissant. Oh ! mon Dieu ! je dirais que je me suis trompée, qu'il ne m'aime pas. JULIE. Cependant il te demande en mariage ! Comment expliquer ceci ! Tien^... regarde ! (Elle tire une lettre de sa poche.) LOUISE, toute tremblante, ouvre la lettre convulsivement, et lit : « Votre indifférence me tuera... Vous ne m'aimez pas. Vous croyez que j'en aime une autre.... (Sa voix est étouffée}) JULIE prend la lettre et la continue. « Mais c'est vous seule, c'est vous pour qui je veux vivre et mourir... » LOUISE, tombant dans un fauteuil. Assez! maman, assez!... JULIE, à part, remettant la lettre dans sa poche. Tu ne te doutais pas, pauvre chevalier, en m'écrivant ce billet dans toute la candeur de tes dix-sept ans, qu'il me servirait dix-sept ans plus tard à déjouer tes perfidies... Allons, le coup est porté! ( A Louise.) Eh bien! Louise, avez-vous donc si peu do dignité que vous pleuriez un homme qui vous trompe? Allons, remets-toi, oublie-le, et allons au bal. LOUISE. Au bal? Le revoir? oh! jamais ! je mourrais de honte !... Partons, maman, partons ! JULIE. Où veux-tu donc aller? Digitized by Google

JULIE.

La lettre est fort tendre, à coup sûr; mais si je t'en montrais une de cette même écriture et de ce même style, plus tendre encore, adressée à une autre femme que toi?

LOUISE, *pâlissant.*

Oh! mon Dieu! je dirais que je me suis trompée, qu'il ne m'aime pas.

JULIE.

Cependant il te demande en mariage! Comment expliquer ceci! Tiens... regarde!

(*Elle tire une lettre de sa poche.*)

LOUISE, *toute tremblante, ouvre la lettre convulsivement, et lit :*

« Votre indifférence me tuera... Vous ne m'aimez pas. Vous croyez que j'en aime une autre.... (*Sa voix est étouffée.*)

JULIE *prend la lettre et la continue.*

« Mais c'est vous seule, c'est vous pour qui je veux vivre et mourir... »

LOUISE, *tombant dans un fauteuil.*

Assez! maman, assez!...

JULIE, *à part, remettant la lettre dans sa poche.*

Tu ne te doutais pas, pauvre chevalier, en m'écrivant ce billet dans toute la candeur de tes dix-sept ans, qu'il me servirait dix-sept ans plus tard à déjouer tes perfidies... Allons, le coup est porté! (*A Louise.*) Eh bien! Louise, avez-vous donc si peu de dignité que vous pleuriez un homme qui vous trompe? Allons, remets-toi, oublie-le, et allons au bal.

LOUISE.

Au bal? Le revoir? oh! jamais! je mourrais de honte!... Partons, maman, partons!

JULIE.

Où veux-tu donc aller?

258 LES MISSISSIPIENS. \ LOCISE. Au couvent, au couvent pour jamais ! JULIE. Pour qu'il aille encore t'égarer par de nouveaux artifices ? LOUISE. Dans un autre couvent, où il ne pourra ni me découvrir ni m'approcher. JULIE. Ce serait peut-être là le meilleur parti à prendre si tu t'en sentais le courage. LOUISE. Oh ! oui, maman, j'aurai du courage, je vous en réponds ! Ah ! mon voile, ma robe de novice ! Rendez-moi tout cela, maman, afin que je m'en aille bien vite ! JULIE. Je vais te les chercher. La voiture nous attend , nous pouvons aller à Chelles. LOUISE. Où vous voudrez, maman, pourvu que ce soit bien loin de lui. [Julie sort.) LOUISE, seule, arrachant les fleurs de ses cheveux. Oh ! cette parure maudite que je portais déjà avec orgueil en songeant qu'elle m'embellirait à ses yeux !... il ne l'avait pas seulement remarquée... Il était mécontent , inquiet de me voir aller au bal. Sans doute, celle qu'il aime doit s'y trouver, et ma présence les eût gênés... Mais, après tout, il ne m'a jamais rien promis. [Se laissant tomber sur un fauteuil, les cheveux épars et ses parures gisant à terre.) Quel rêve ai-je donc fait? Insensée que je suis ! Ah ! je l'aimais, moi, et j'aurais su me faire religieuse, et vivre à jamais retirée du monde, cloîtrée, oubliée de tous, pourvu qu'une heure, un instant, qu'une fois dans l'année, il fût venu me dire au travers de Digiiized by Google

LOUISE.

Au couvent, au couvent pour jamais!

JULIE.

Pour qu'il aille encore t'égarer par de nouveaux artifices?

LOUISE.

Dans un autre couvent, où il ne pourra ni me découvrir ni m'approcher.

JULIE.

Ce serait peut-être là le meilleur parti à prendre si tu t'en sentais le courage.

LOUISE.

Oh! oui, maman, j'aurai du courage, je vous en réponds! Ah! mon voile, ma robe de novice! Rendez-moi tout cela, maman, afin que je m'en aille bien vite!

JULIE.

Je vais te les chercher. La voiture nous attend, nous pouvons aller à Chelles.

LOUISE.

Où vous voudrez, maman, pourvu que ce soit bien loin de lui. (*Julie sort.*)

LOUISE, *seule, arrachant les fleurs de ses cheveux.*

Oh! cette parure maudite que je portais déjà avec orgueil en songeant qu'elle m'embellirait à ses yeux!... il ne l'avait pas seulement remarquée... Il était mécontent, inquiet de me voir aller au bal. Sans doute, celle qu'il aime doit s'y trouver, et ma présence les eût gênés... Mais, après tout, il ne m'a jamais rien promis. (*Se laissant tomber sur un fauteuil, les cheveux épars et ses parures gisant à terre.*) Quel rêve ai-je donc fait? Insensée que je suis! Ah! je l'aimais, moi, et j'aurais su me faire religieuse, et vivre à jamais retirée du monde, cloîtrée, oubliée de tous, pourvu qu'une heure, un instant, qu'une fois dans l'année, il fût venu me dire au travers de

LES MlSSISSlPiENS. ii9 la grille : « Mon enfant , je veille sur vous. » Mais à présent je ne peux pas, je ne veux pas le revoir... Et mes jours se consumeront dans l'ennui mortel de la solitude, dans l'horreur de l'abandon... car personne ne' m'aime, moi ! personne ne m'a jamais aimée. Que cette idée fait de mal... elle donne la mort... Oui, je me sens mourirl... Maman!... J'étouffe. {Elle veut se lever, chancelle et retombe évanouie sur le Jauteuil.) JULIE rentre avec le voile et la robe de novice. Allons, Louise, du courage... Eh bien! Elle ne répond pas... Louise... vous souffrez donc beaucoup? Comme elle est froide 1... Oh ! je lui ai fait bien du mal... Oui, cela fait bien du mal, un premier amour brisé !... On en rit, on dit que ce sont des larmes d'enfant... On croit que le luxe, la parure, l'enivrement de i'orgueil, vous consoleront en un jour. . . On le croit soi-méme. . . Et cela n'est pas vrai, on souffre longtemps... On souffre toujours!... On n'aime plus, mais on a honte de soi-même, et à chaque déception, à chaque douleur qu'on rencontre dans la vie, on se dit : C'est ma faute, j'aurais pu être heureuse... Je ne l'ai pas voulu... j'ai manqué de courage... J'ai eu peur de la misère !... Louise 1... Louise 1... ma fille, ah 1... je l'ai tuée... J'ai tué ma fille ! ( Elle la saisit dans ses bras et tâche de la ranimer. Louise revient à elle-même, la regarde d'abord sans la reconnaître, puis se jette dans ses bras et fond en larmes.) JULIE, pleurant. Ma fille, vous êtes bien mal. , LOUISE. Partons, maman. JULIE. Non, mon enfant, vous ne le pouvez pas... Je serais Digitized by Google

la grille : « Mon enfant, je veille sur vous. » Mais à présent je ne peux pas, je ne veux pas le revoir... Et mes jours se consumeront dans l'ennui mortel de la solitude, dans l'horreur de l'abandon... car personne ne m'aime, moi ! personne ne m'a jamais aimée. Que cette idée fait de mal... elle donne la mort... Oui, je me sens mourir !... Maman !... J'étouffe.

(*Elle veut se lever, chancelle et retombe évanouie sur le fauteuil.*)

JULIE *rentre avec le voile et la robe de novice.*

Allons, Louise, du courage... Eh bien ! Elle ne répond pas... Louise... vous souffrez donc beaucoup ? Comme elle est froide !... Oh ! je lui ai fait bien du mal... Oui, cela fait bien du mal, un premier amour brisé !... On en rit, on dit que ce sont des larmes d'enfant... On croit que le luxe, la parure, l'enivrement de l'orgueil, vous consoleront en un jour... On le croit soi-même... Et cela n'est pas vrai, on souffre longtemps... On souffre toujours !... On n'aime plus, mais on a honte de soi-même, et à chaque déception, à chaque douleur qu'on rencontre dans la vie, on se dit : C'est ma faute, j'aurais pu être heureuse... Je ne l'ai pas voulu... j'ai manqué de courage... J'ai eu peur de la misère !... Louise !... Louise !... ma fille, ah !... je l'ai tuée... J'ai tué ma fille !

(*Elle la saisit dans ses bras et tâche de la ranimer. Louise revient à elle-même, la regarde d'abord sans la reconnaître, puis se jette dans ses bras et fond en larmes.*)

JULIE, *pleurant.*

Ma fille, vous êtes bien mal.

LOUISE.

Partons, maman.

JULIE.

Non, mon enfant, vous ne le pouvez pas... Je serais

260 LES MISS18S1PIENS. irop inquiète de me séparer ainsi de vous ; venez, vous allez vous reposer sur mon lit. LOUISE. Eh bien ! maman, comme vous voudrez. Allez au bal , j'attendrai votre retour. JULIE. Non, je ne vous quitterai pas. Jamais, jamais, je ne te quitterai plus... LOUISE. Oh ! que vous êtes bonne pour moi , maman ! vous m'aimez, vous? {Elle se jette à son cou.) JULIE. Et si je vous aime, Louise, vous vous consolerez, n'estrce pas? LOUISE. Oh ! maman, je l'aurais haï, mais je l'aimerai pour m'avoir rapprochée de vous aujourd'hui ! Ah 1 j'étais bien ingrate de douter de votre cœur ! Il sera mon refuge dans l'avenir. JULIE , à part. Et le tien sera mon refuge aussi contre le passé. (Haut.) Viens dans ma chambre; tu dormiras, je veillerai près de toi. part et soutenant sa fille dans ses bras.) Mon Dieu I voici pourtant une idée de bonheur ; pourquoi ne l'avais-je pas encore comprise? Digitized by Google

trop inquiète de me séparer ainsi de vous ; venez, vous allez vous reposer sur mon lit.

LOUISE.

Eh bien ! maman, comme vous voudrez. Allez au bal, j'attendrai votre retour.

JULIE.

Non, je ne vous quitterai pas. Jamais, jamais, je ne te quitterai plus...

LOUISE.

Oh ! que vous êtes bonne pour moi, maman ! vous m'aimez, vous? (*Elle se jette à son cou.*)

JULIE.

Et si je vous aime, Louise, vous vous consolerez, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oh ! maman, je l'aurais haï, mais je l'aimerai pour m'avoir rapprochée de vous aujourd'hui ! Ah ! j'étais bien ingrate de douter de votre cœur ! Il sera mon refuge dans l'avenir.

JULIE, *à part.*

Et le tien sera mon refuge aussi contre le passé. (*Haut.*) Viens dans ma chambre ; tu dormiras, je veillerai près de toi. (*A part et soutenant sa fille dans ses bras.*) Mon Dieu ! voici pourtant une idée de bonheur ; pourquoi ne l'avais-je pas encore comprise ?

LES MISSISSIPIEMS. 261 ACTE TROISIÈME. A l'hOlcI Boursct. — L'appartemeut de Samuel Bourse!. SCÈNE PREMIÈRE. LE DUC, BOURSET. , BOURSET. Levé avant midi , monsieur le duc ! Après la fatigue de votre bal? Vraiment, vous êtes de fer. Vous rajeunissez tous les jours ! LE DUC. Le duc de La F... est venu m'éveiller ce matin avec une nouvelle qui m'a ôté l'envie de me rendormir, je vous assure. BOURSET. Parbleu ! la belle fête que vous nous avez donnée cette nuit ! Je suis sûr qu'il ne sera bruit d'autre chose ce soir à la cour et à la ville. LE DUC. 11 s'agit bien de mon bal 1 Parlez-moi donc de ce qui occupe tout le monde et de ce qui m'inquiète en particulier. Que dites-vous de l'arrêt? BOURSET. Celui de ce matin? C'est un arrêt comme tant d'autres. LE DUC. C'est un arrêt comme il ne s'en est jamais vu ! un arrêt à nous ruiner tous! une exaction, une infamie 1 BOURSET. Bah ! voilà comme vous êtes lous, avec vos méfiances et votre ignorance des affaires ! Est-ce qu'il est exécu15.
Digitized by Google

# ACTE TROISIÈME.

A l'hôtel Bourset. — L'appartement de Samuel Bourset.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, BOURSET.

BOURSET.

Levé avant midi, monsieur le duc! Après la fatigue de votre bal? Vraiment, vous êtes de fer. Vous rajeunissez tous les jours!

LE DUC.

Le duc de La F... est venu m'éveiller ce matin avec une nouvelle qui m'a ôté l'envie de me rendormir, je vous assure.

BOURSET.

Parbleu! la belle fête que vous nous avez donnée cette nuit! Je suis sûr qu'il ne sera bruit d'autre chose ce soir à la cour et à la ville.

LE DUC.

Il s'agit bien de mon bal! Parlez-moi donc de ce qui occupe tout le monde et de ce qui m'inquiète en particulier. Que dites-vous de l'arrêt?

BOURSET.

Celui de ce matin? C'est un arrêt comme tant d'autres.

LE DUC.

C'est un arrêt comme il ne s'en est jamais vu! un arrêt à nous ruiner tous! une exaction, une infamie!

BOURSET.

Bah! voilà comme vous êtes tous, avec vos méfiances et votre ignorance des affaires! Est-ce qu'il est exécu-

 table , cet arrêt ? Et d'ailleurs , est-ce qu'il concerne les partisans du système? LG DUC. Partisans ou récalcitrants, il frappe tout le monde. On parle déjà d'arrestations, de visites domiciliaires, de Bastille, de procès, de potence, que sais-je? Pour nous faire donner notre argent plus vite, et Dieu sait que pourtant nous allions assez vite comme cela ! voilà qu'on imagine de nous le prendre de force ! Merci Dieu 1 défense à quiconque veut avoir des valeurs monnayées, de garder chez soi plus de cinq cents livres ! et le reste de notre fortune, on nous le restitue en papier ! BODRSET. Eh bien! que vous faut-il donc? Le papier vaut dix fois l'argent, et vous n'êtes pas content? LE DUC. Voilà un joli arrangement ! L'État déclare que le papier décuple mes rentes, et mon tapissier, mon maître d'hôtel, mon cordonnier, mon valet de chambre, me déclarent qu'ils ne recevront plus aucun paiement effectué dans cette belle monnaie. Nous habillera-t-on avec du papier, maintenant? Nous chaussera-t-on avec, ou nous en ferat-on manger? Qu'est-ce qu'une valeur fictive qu'on nous force à recevoir, et qu'on ne nous permet pas d'échanger ? Si ce papier est meilleur que l'argent, qu'on nous le reprenne quand nous n'en voulons plus, et qu'on nous rende ce vil métal dont nous voulons bien nous contenter. Que diable ! ceci est une plaisanterie de fort mauvais goût, monsieur Bourset ! jamais on n'a imaginé de dépouiller les gens pour les empêcher de se ruiner. BOURSET. Vous m'affligez, monsieur le duc ; vrai ! vous me faites de la peine. Digitized by Google

table, cet arrêt? Et d'ailleurs, est-ce qu'il concerne les partisans du système?

LE DUC.

Partisans ou récalcitrants, il frappe tout le monde. On parle déjà d'arrestations, de visites domiciliaires, de Bastille, de procès, de potence, que sais-je? Pour nous faire donner notre argent plus vite, et Dieu sait que pourtant nous allions assez vite comme cela! voilà qu'on imagine de nous le prendre de force! Merci Dieu! défense à quiconque veut avoir des valeurs monnayées, de garder chez soi plus de cinq cents livres! et le reste de notre fortune, on nous le restitue en papier!

BOURSET.

Eh bien! que vous faut-il donc? Le papier vaut dix fois l'argent, et vous n'êtes pas content?

LE DUC.

Voilà un joli arrangement! L'État déclare que le papier décuple mes rentes, et mon tapissier, mon maître d'hôtel, mon cordonnier, mon valet de chambre, me déclarent qu'ils ne recevront plus aucun paiement effectué dans cette belle monnaie. Nous habillera-t-on avec du papier, maintenant? Nous chaussera-t-on avec, ou nous en fera-t-on manger? Qu'est-ce qu'une valeur fictive qu'on nous force à recevoir, et qu'on ne nous permet pas d'échanger? Si ce papier est meilleur que l'argent, qu'on nous le reprenne quand nous n'en voulons plus, et qu'on nous rende ce vil métal dont nous voulons bien nous contenter. Que diable! ceci est une plaisanterie de fort mauvais goût, monsieur Bourset! jamais on n'a imaginé de dépouiller les gens pour les empêcher de se ruiner.

BOURSET.

Vous m'affligez, monsieur le duc; vrai! vous me faites de la peine.

LES MISSISSIPIENS. 263 LE DUC. Pardieu ! j’en suis fort marri. Mais votre système m’en fait bien davantage, à moi. BODRSET. Est-il possible qu’un homme de votre sens et de votre rang écoule et répète les propos de la populace ignorante et couarde? LE DUC. Il s’agit bien de propos ! Le papier-monnaie tombe-t-il en discrédit, oui ou non? Le système de Law a-t-il perdu la conüance publique? dites! Les actions sur toutes vos ' belles entreprises , après avoir follement décuplé , sontelles déjà retombées au-dessous de leur valeur première? Osez le nier ! Et où s’arrêtera la baisse? boorset. Si la confiance publique est ébranlée , n’est-ce pas la faute des ambitieux et des intrigants qui excitent, à force de mensonges, de puériles frayeurs ? N’est-ce pas celle des gens timides qui les écoutent? Ah! j’en étais bien sûr que vous arriveriez à me faire des reproches. Je vous le disais bien, l’an dernier, quand vous voulûtes absolument prendre ces actions ! Vous êtes tous les mêmes. Au moment de gagner la partie, on la perd, parce que chacun, frappé de panique, retire son enjeu, et paralyse l’homme habile qui tient les cartes 1 UN domestique. M. le duc de La F... demande à parler à M. le comte. BOURSET. Faites-le entrer dans mon cabinet, mais pas par ici; par le grand salon. Je suis à ses ordres dans un instant. [Le domestique sort.) LE DUC. Pardieu! il est inquiet lui-même, votre duc de La F...
Digitized by Google

LE DUC.

Pardieu ! j'en suis fort marri. Mais votre système m'en fait bien davantage, à moi.

BOURSET.

Est-il possible qu'un homme de votre sens et de votre rang écoute et répète les propos de la populace ignorante et couarde?

LE DUC.

Il s'agit bien de propos ! Le papier-monnaie tombe-t-il en discrédit, oui ou non? Le système de Law a-t-il perdu la confiance publique? dites ! Les actions sur toutes vos belles entreprises, après avoir follement décuplé, sont-elles déjà retombées au-dessous de leur valeur première? Osez le nier ! Et où s'arrêtera la baisse?

BOURSET.

Si la confiance publique est ébranlée, n'est-ce pas la faute des ambitieux et des intrigants qui excitent, à force de mensonges, de puériles frayeurs? N'est-ce pas celle des gens timides qui les écoutent? Ah ! j'en étais bien sûr que vous arriveriez à me faire des reproches. Je vous le disais bien, l'an dernier, quand vous voulûtes absolument prendre ces actions ! Vous êtes tous les mêmes. Au moment de gagner la partie, on la perd, parce que chacun, frappé de panique, retire son enjeu, et paralyse l'homme habile qui tient les cartes !

UN DOMESTIQUE.

M. le duc de La F... demande à parler à M. le comte.

BOURSET.

Faites-le entrer dans mon cabinet, mais pas par ici ; par le grand salon. Je suis à ses ordres dans un instant.

(*Le domestique sort.*)

LE DUC.

Pardieu ! il est inquiet lui-même, votre duc de La F...

S64 LES MI8SISSIPIENS. qui s’entend si bien aux affaires ! Tout le monde l’est. Paris est consterné, et le peuple s’agite. BOURSET. Le peuple! le peuple! Si on écoutait le peuple, personne ne ferait fortune, et, pour empêcher l’État de s’acquitter envers les hautes classes, il pillerait à son profit le trésor public! Belle autorité, ma foi, que le peuple! LE DUC. Le peuple a des instincts de sagesse et d’honnêteté tout aussi bien que nous ; et nous, nous avons des accès d’avidité et de démence pires que les siens. LE DOMESTIQUE. La voiture de M. le duc de M... entre dans la cour. Faut-il faire entrer M. le duc dans le cabinet de M. le comte? BOURSET. Faites. J’y suis dans l’instant. {Le domestique sort.) LE DUC. Voilà M... aussi qui prend l’alarme. Mon cher Samuel, vous en aurez gros sur les bras aujourd’hui ; chacun est mécontent. BOURSET. Est-ce donc ma faute si l’on a rendu cet arrêt? C’est une imagination de M. le ministre des finances ; mais le parlement y fera opposition, et dans peu de jours il sera révoqué. LE DUC. I! faut bien l’espérer. La peste soit du d’Argenson avec ses coups d’État ! LE DOMESTIQUE. M, le comte de Ilorn, M. le comte de... et M. le marquis de... Digitized by Google

qui s'entend si bien aux affaires! Tout le monde l'est. Paris est consterné, et le peuple s'agite.

BOURSET.

Le peuple! le peuple! Si on écoutait le peuple, personne ne ferait fortune, et, pour empêcher l'État de s'acquitter envers les hautes classes, il pillerait à son profit le trésor public! Belle autorité, ma foi, que le peuple!

LE DUC.

Le peuple a des instincts de sagesse et d'honnêteté tout aussi bien que nous; et nous, nous avons des accès d'avidité et de démence pires que les siens.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de M. le duc de M... entre dans la cour. Faut-il faire entrer M. le duc dans le cabinet de M. le comte?

BOURSET.

Faites. J'y suis dans l'instant. (*Le domestique sort.*)

LE DUC.

Voilà M... aussi qui prend l'alarme. Mon cher Samuel, vous en aurez gros sur les bras aujourd'hui; chacun est mécontent.

BOURSET.

Est-ce donc ma faute si l'on a rendu cet arrêt? C'est une imagination de M. le ministre des finances; mais le parlement y fera opposition, et dans peu de jours il sera révoqué.

LE DUC.

Il faut bien l'espérer. La peste soit du d'Argenson avec ses coups d'État!

LE DOMESTIQUE.

M. le comte de Horn, M. le comte de... et M. le marquis de...

LES MISSISSIPIENS. , 265 BOURSET. Toujours dans mon cabinet. Introduisez là tous ceux qui viendront. (Le domestique sort.) LE DUC , voulant sortir. Allons j^venez ! voyons ce qu'ils disent, et ce que vous allez leur répondre. BOÜRSET. Un instant, monsieur le duc : je vois bien que tous mes actionnaires vont venir me chanter un chœur de lamentations. Laissez l'assemblée se compléter, et vous verrez comme je répondrai. LE DUC. Ils vont tous vous redemander leur argent. Et qu'est-il devenu ? BOURSET. Ce que vous avez voulu qu'il devînt, du papier ! LE DUC. Belle denrée ! Je voudrais qu'on en servît aux soupers du régent. BOURSET. Et si je no l'avais converti suivant vos désirs , où en seriez-vous aujourd'hui? LE DUC. Ma foi , nous le cacherions dans nos caves ; et vous auriez dû le cacher dans les vôtres, afin de pouvoir nous le restituer en cas d'alarme. BOURSET. Oui, pour qu'il fût saisi chez moi et confisqué sans retour. Oh ! les choses vont mieux comme elles vont ! Dans un mois , la confiance renaîtra , les actions remonteront, et vous rirez bien de ce que vous me dites aujourd'hui. Allons donc! monsieur le duc; il faut se conduire ici comme un général à la veille d'une bataille. (Le domestique, puis George.) Digiiized by Google

BOURSET.

Toujours dans mon cabinet. Introduisez là tous ceux qui viendront. (*Le domestique sort.*)

LE DUC, *voulant sortir.*

Allons, venez ! voyons ce qu'ils disent, et ce que vous allez leur répondre.

BOURSET.

Un instant, monsieur le duc : je vois bien que tous mes actionnaires vont venir me chanter un chœur de lamentations. Laissez l'assemblée se compléter, et vous verrez comme je répondrai.

LE DUC.

Ils vont tous vous redemander leur argent. Et qu'est-il devenu ?

BOURSET.

Ce que vous avez voulu qu'il devînt, du papier !

LE DUC.

Belle denrée ! Je voudrais qu'on en servît aux soupers du régent.

BOURSET.

Et si je ne l'avais converti suivant vos désirs, où en seriez-vous aujourd'hui ?

LE DUC.

Ma foi, nous le cacherions dans nos caves ; et vous auriez dû le cacher dans les vôtres, afin de pouvoir nous le restituer en cas d'alarme.

BOURSET.

Oui, pour qu'il fût saisi chez moi et confisqué sans retour. Oh ! les choses vont mieux comme elles vont ! Dans un mois, la confiance renaîtra, les actions remonteront, et vous rirez bien de ce que vous me dites aujourd'hui. Allons donc ! monsieur le duc ; il faut se conduire ici comme un général à la veille d'une bataille.

(*Le domestique, puis George.*)

266 LES MISSISSIPIENS. LE DOMESTIQUE. Plus de vingt personnes demandent monsieur le comte et attendent dans son cabinet. BouRSET, apercevant George. C'est bien, j'y vais. (// veut sortir.) GEORGE, l'arrêtant. Permettez, monsieur de Puymonfort ; j'ai deux mots à vous dire. BOURSET. Pardon, monsieur Freeman, je n'ai pas le temps. GEORGE. J'insiste, monsieur. Ce que j'ai à vous dire vous intéresse plus que moi, et monsieur le duc ne sera pas fâché de l'entendre. LE DUC. Est-ce relatif à l'arrêt? Je ne m'intéresse pas à autre chose aujourd'hui. BOURSET, au duc. Cet homme est un intrigant ou un fou. Ne l'écoutez pas. LE DUC. Ce n'est ni l'un ni l'autre; je l'écouterai, moi. Parlez, monsieur Freeman. GEORGE. Ce que je vous avais dit, monsieur de Puymonfort, j'en étais trop bien instruit pour l'avancer à la légère. Aujourd'hui le fait est avéré, et le grand leurre est anéanti. Il n'y a pas de mines d'or à la Louisiane; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais. LE DUC. J'en étais sûr ! BOURSET, à George. Monsieur, on sait de quelle coterie vous êtes l'agent. Vous allez souvent à Sceaux, et vous êtes l'ami des frères Digilized by Google

LE DOMESTIQUE.

Plus de vingt personnes demandent monsieur le comte et attendent dans son cabinet.

BOURSET, *apercevant George.*

C'est bien, j'y vais. (*Il veut sortir.*)

GEORGE, *l'arrêtant.*

Permettez, monsieur de Puymonfort; j'ai deux mots à vous dire.

BOURSET.

Pardon, monsieur Freeman, je n'ai pas le temps.

GEORGE.

J'insiste, monsieur. Ce que j'ai à vous dire vous intéresse plus que moi, et monsieur le duc ne sera pas fâché de l'entendre.

LE DUC.

Est-ce relatif à l'arrêt? Je ne m'intéresse pas à autre chose aujourd'hui.

BOURSET, *au duc.*

Cet homme est un intrigant ou un fou. Ne l'écoutez pas.

LE DUC.

Ce n'est ni l'un ni l'autre; je l'écouterai, moi. Parlez, monsieur Freeman.

GEORGE.

Ce que je vous avais dit, monsieur de Puymonfort, j'en étais trop bien instruit pour l'avancer à la légère. Aujourd'hui le fait est avéré, et le grand leurre est anéanti. Il n'y a pas de mines d'or à la Louisiane; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais.

LE DUC.

J'en étais sûr!

BOURSET, *à George.*

Monsieur, on sait de quelle coterie vous êtes l'agent. Vous allez souvent à Sceaux, et vous êtes l'ami des frères

 Pâris. Mais je vous avertis que personne ici ne conspire contre le régent, et que vous ne ferez point de dupes. GEORGE. Je ne conspire contre personne, je ne conspire pas surtout contre la fortune publique. LE DUC. Comment ! monsieur Freeman , vous croyez que M. Bourset... GEORGE. Je n'accuse personne, et il me siérait fort mal de me venger des imputations de M. Bourset. J'admets sa bonne foi , et je vous déclare qu'il peut être dans une voie d'erreur et d'enivrement dont il sera victime lui-même. LE DUC. Écoutez-le, monsieur Bourset; M. Freeman parle en galant homme. POCRSET. Écoutez-moi un moment, monsieur le duc ; deux mots éclaireront la question. Monsieur fait la cour à ma fille ; je l'ai soustraite à ses poursuites; je lui ai refusé sa main, et, par vengeance, il veut flétrir mon honneur et ruiner mon crédit. Expliquez-vous avec lui maintenant , vous, monsieur le duc, à qui ma fille est promise. LE DUC. Ah ! pardieu I ce serait trop fort qu'on voulût m'enlever à la fois la main de Louise et mon million, s'il est vrai qu'il repose sur la confiance que votre nom inspire. Optez, monsieur Freeman; laissez-moi l'un ou l'autre, s'il vous plaît. GEORGE, à Bourset, avec indignation. Vous venez de dire une parole bien imprudente, monsieur Bourset. C'est insensé ce que vous venez de faire ! Rien n'enchainera plus mon indignation. Venez, monsieur

Digilized by Google

Pâris. Mais je vous avertis que personne ici ne conspire contre le régent, et que vous ne ferez point de dupes.

GEORGE.

Je ne conspire contre personne, je ne conspire pas surtout contre la fortune publique.

LE DUC.

Comment ! monsieur Freeman, vous croyez que M. Bourset...

GEORGE.

Je n'accuse personne, et il me siérait fort mal de me venger des imputations de M. Bourset. J'admets sa bonne foi, et je vous déclare qu'il peut être dans une voie d'erreur et d'enivrement dont il sera victime lui-même.

LE DUC.

Écoutez-le, monsieur Bourset; M. Freeman parle en galant homme.

BOURSET.

Écoutez-moi un moment, monsieur le duc; deux mots éclaireront la question. Monsieur fait la cour à ma fille; je l'ai soustraite à ses poursuites; je lui ai refusé sa main, et, par vengeance, il veut flétrir mon honneur et ruiner mon crédit. Expliquez-vous avec lui maintenant, vous, monsieur le duc, à qui ma fille est promise.

LE DUC.

Ah ! pardieu ! ce serait trop fort qu'on voulût m'enlever à la fois la main de Louise et mon million, s'il est vrai qu'il repose sur la confiance que votre nom inspire. Optez, monsieur Freeman; laissez-moi l'un ou l'autre, s'il vous plaît.

GEORGE, *à Bourset, avec indignation.*

Vous venez de dire une parole bien imprudente, monsieur Bourset. C'est insensé ce que vous venez de faire ! Rien n'enchaînera plus mon indignation. Venez, monsieur

268 LES MISSISSIPIENS. le duc, venez entendre la vérité, je la dirai devant tous. (Il veut sortir, le duc le suit.] BODBSET, se plaçant devant eux. C'est à vous d'opter, monsieur le duc. Cet homme , avec de faux renseignements et des preuves absurdes , que, dans le premier mouvement de frayeur, chacun acceptera sans examen, va ruiner mon crédit et vous faire perdre, par conséquent, les fonds que vous avez mis dans l'entreprise. Voyez si vous voulez lui céder la main do ma fille : J'y consens, moi ; car ma ruine va entraîner celle de bien des gens, et je saurai sacrifier mes sympathies à leurs intérêts. Voyez; s'il parle et si on l'écoute, je ne réponds plus de rien. LE DUC. Monsieur Bourset, me croyez-vous lâche, ou me savezvous homme d'honneur ? Si la vérité n'intéressait que moi , je pourrais refuser de l'entendre ; mais je ne suis pas seul en cause ici, et, si Monsieur doit faire quelque révélation qui soit utile aux autres, j'aime mieux perdre mon argent que ma propre estime. [A Freeman.) Venez, Monsieur ! BOURSET, bas à Freeman. Eh bien ! vous. Monsieur, songez que vous allez décider de votre sort. Gardez le silence, et vous pourrez prétendre à ma fille. FREEMAN le regarda avec mépris, et se retournant vers le duc. Allons, Monsieur. [Ils entrent tous trois dans le cabinet.) SCÈNE II. JULIE et LOUISE , en habits du matin. LOUISE. Mon Dieu ! maman , que se passe-t-il donc ? Que de Digilized by Google

le duc, venez entendre la vérité, je la dirai devant tous.

(*Il veut sortir, le duc le suit.*)

BOURSET, *se plaçant devant eux.*

C'est à vous d'opter, monsieur le duc. Cet homme, avec de faux renseignements et des preuves absurdes, que, dans le premier mouvement de frayeur, chacun acceptera sans examen, va ruiner mon crédit et vous faire perdre, par conséquent, les fonds que vous avez mis dans l'entreprise. Voyez si vous voulez lui céder la main de ma fille : j'y consens, moi ; car ma ruine va entraîner celle de bien des gens, et je saurai sacrifier mes sympathies à leurs intérêts. Voyez ; s'il parle et si on l'écoute, je ne réponds plus de rien.

LE DUC.

Monsieur Bourset, me croyez-vous lâche, ou me savez-vous homme d'honneur ? Si la vérité n'intéressait que moi, je pourrais refuser de l'entendre ; mais je ne suis pas seul en cause ici, et, si Monsieur doit faire quelque révélation qui soit utile aux autres, j'aime mieux perdre mon argent que ma propre estime. (*A Freeman.*) Venez, Monsieur !

BOURSET, *bas à Freeman.*

Eh bien ! vous, Monsieur, songez que vous allez décider de votre sort. Gardez le silence, et vous pourrez prétendre à ma fille.

FREEMAN *le regarde avec mépris, et se retournant vers le duc.*

Allons, Monsieur.

(*Ils entrent tous trois dans le cabinet.*)

## SCÈNE II.

JULIE et LOUISE, *en habits du matin.*

LOUISE.

Mon Dieu ! maman, que se passe-t-il donc ? Que de

LES MISSISSIPIENS. ^^69 pont entrées dans la cour aujourd'hui ! Je n'ai pu réussir à approcher de mon père pour lui dire bonjour. JULIE. Ton père a une existence bien malheureuse , mon enfant ? fl travaille à l'œuvre funeste de la richesse. LOUISE. N'est-ce pas , maman , que vous regrettez souvent le temps où, comme moi, vous ne souhaitiez qu'un sort moleste et l'affection de ceux qui \ ous étaient chers? JULIE. O ma fille ! LOUISE, regardant à une fenêtre. Comme le peuple est agité aujourd'hui ! Voyez donc , maman, tous les travaux semblent interrompus; on se groupe, on se parle avec inquiétude... Le peuple est bien à plaindre, n'est-ce pas, maman ? JULIE. Qu'en sais-tu, mon enfant? LOUISE. Oh ! j'y pense souvent, et je prie. Dieu tous les jours pour que cela change et qu'il n'y ait plus de pauvres. SCÈNE III. Les Précédents, BOURSET. BOüRSET, fort ému, sur le seuil de son cabinet, et parlant à ceux qui y sont. Êcoutez-le donc, Messieurs, je lui cède la place ; il me siérait mal de disputer avec l'ignorance et la mauvaise foi. Il me répugnerait d'avoir à défendre mon honneur contre la calomnie et la vengeance. Je laisse à vos consciences le soin de me justifier et à la sienne la tâche de le punir. (// laisse retomber les battants de la porte et revient Digilized by Google

voitures sont entrées dans la cour aujourd'hui ! Je n'ai pu réussir à approcher de mon père pour lui dire bonjour.

JULIE.

Ton père a une existence bien malheureuse, mon enfant ? Il travaille à l'œuvre funeste de la richesse.

LOUISE.

N'est-ce pas, maman, que vous regrettez souvent le temps où, comme moi, vous ne souhaitiez qu'un sort modeste et l'affection de ceux qui vous étaient chers ?

JULIE.

O ma fille !

LOUISE, *regardant à une fenêtre.*

Comme le peuple est agité aujourd'hui ! Voyez donc, maman, tous les travaux semblent interrompus ; on se groupe, on se parle avec inquiétude... Le peuple est bien à plaindre, n'est-ce pas, maman ?

JULIE.

Qu'en sais-tu, mon enfant ?

LOUISE.

Oh ! j'y pense souvent, et je prie Dieu tous les jours pour que cela change et qu'il n'y ait plus de pauvres.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BOURSET.

BOURSET, *fort ému, sur le seuil de son cabinet, et parlant à ceux qui y sont.*

Écoutez-le donc, Messieurs, je lui cède la place : il me siérait mal de disputer avec l'ignorance et la mauvaise foi. Il me répugnerait d'avoir à défendre mon honneur contre la calomnie et la vengeance. Je laisse à vos consciences le soin de me justifier et à la sienne la tâche de le punir.

(*Il laisse retomber les battants de la porte et revient*

210 LES MISSISSIPIENS. pAle et tremblant tomber sur une chaise^ sar*s tt* sa femme et sa fille.) LOUISE, courant vers lui. Qu'est-ce donc? Mon papa semble près de s'évancuv Oh ! mon Dieu ! maman, voyez comme- il est pâle ! Mon père, répondez-moi !... Vous souffrez?... JOLIE , s'approchant de Bourset plus lentement. Quel malheur vient donc de vous frapper. Monsieur ? ^ BooRSET, éperdu. Laissez-moil... Ah !... c'est vous !... Julie !... Louise... donnez-moi de l'eau!... Là là!... {Il montre une table.) {Louise lui apporte précipitamment un verre dfeau.) BOURSET, après avoir bu. Oui... je suis mieux... c'est cela... Écoute, Louise... Non! écoutez, vous... Julie... Freeman est là-dedans... il parle !... JOLIE. Eh bien !... que dit-il donc? BOURSET. Il nous perd, il nous ruine, il nous déshonore!... LOUISE. Lui ! oh ! c'est impossible , mon père : vous ne le connaissez pas. BOURSET, avec âcreté. Il t'aime, ou plutôt il veut t'épouser parce que tu es riche et parce qu'il est ambitieux , et parce qu'il est pauvre ; et moi, je lui ai résisté, parce que je veux ton bonheur et ta considération... Et maintenant il se venge, il me traîne à terre, il me calomnie... LOUISE. Oh! maman !... dites à mon père qu'il se trompe... Cela n'est pas 1... Digitized by Coogle

*pâle et tremblant tomber sur une chaise, sans voir sa femme et sa fille.*)

LOUISE, *courant vers lui.*

Qu'est-ce donc? Mon papa semble près de s'évanouir. Oh! mon Dieu! maman, voyez comme il est pâle! Mon père, répondez-moi!... Vous souffrez?...

JULIE, *s'approchant de Bourset plus lentement.*

Quel malheur vient donc de vous frapper, Monsieur?

BOURSET, *éperdu.*

Laissez-moi!... Ah!... c'est vous!... Julie!... Louise... donnez-moi de l'eau!... Là!... là!... (*Il montre une table.*)

(*Louise lui apporte précipitamment un verre d'eau.*)

BOURSET, *après avoir bu.*

Oui... je suis mieux... c'est cela... Écoute, Louise... Non! écoutez, vous... Julie... Freeman est là-dedans... il parle!...

JULIE.

Eh bien!... que dit-il donc?

BOURSET.

Il nous perd, il nous ruine, il nous déshonore!...

LOUISE.

Lui! oh! c'est impossible, mon père : vous ne le connaissez pas.

BOURSET, *avec âcreté.*

Il t'aime, ou plutôt il veut t'épouser parce que tu es riche et parce qu'il est ambitieux, et parce qu'il est pauvre; et moi, je lui ai résisté, parce que je veux ton bonheur et ta considération... Et maintenant il se venge, il me traîne à terre, il me calomnie...

LOUISE.

Oh! maman!... dites à mon père qu'il se trompe... Cela n'est pas!...

LES MISSISSIPIENS. , 271 JULIE. yLeonce pousserait-il la haine et la vengeance à ce poiïstt / BOURSET. Leonce? Qui est Léonce?.,. JULIE. Rien 1... un souvenir... une distraction ! Mais ne peuton enchaîner sa langue? Rentrez, défendez-vous. Pourquoi abandonnez-vous la lutte? Allons, ne faiblissez pas... parlez à votre tour. BOURSET. Non... la colère... l'indignation me suffoquent... Julie, appelez-le, arrachez-le comme vous pourrez à cet auditoire imbécile qu'il captive. Louise... sur un prétexte quelconque, entrez là... montrez-vous! D'un mot, d'un regard, vous pourrez l'enchainer, vous ! Allez... l'honneur de votre père est en péril! Ayez un peu de courage... Vous êtes deux femmes, vous pouvez beaucoup... JULIE, arrêtant Louise qui obéit instinctivement et toute tremblante. Restez là , ma fille ! et vous , Monsieur, rougissez do vouloir exposer votre enfant à la malignité des hommes pour sauver de vils intérêts. BOURSET. Oh ! maudites soyez-vous, femmes sans cœur qui savez vous enorgueillir et vous parer de nos triomphes, et qui ne savez pas nous aider et nous plaindre dans nos revers!... [U se lève et va avec agitation écouter à la porte du cabinet.) 11 ne m'accuse pas encore... non !... Mais il dévoile le secret de l'affaire ! Oh ! qui peut l'avoir si bien informé?... On l'interrompt !... C'est le comte do Horn... Celui-là me défend ! Oh ! ils ne perdront pas dans un instant l'estime que depuis vingt ans de travail et de persévérance j'ai su leur inspirer! Ah! maintenant des Digilized by Google

JULIE.

Ce Léonce pousserait-il la haine et la vengeance à ce point?

BOURSET.

Leonce? Qui est Léonce?...

JULIE.

Rien!... un souvenir... une distraction! Mais ne peut-on enchaîner sa langue? Rentrez, défendez-vous. Pourquoi abandonnez-vous la lutte? Allons, ne faiblissez pas... parlez à votre tour.

BOURSET.

Non... la colère... l'indignation me suffoquent... Julie, appelez-le, arrachez-le comme vous pourrez à cet auditoire imbécile qu'il captive. Louise... sur un prétexte quelconque, entrez là... montrez-vous! D'un mot, d'un regard, vous pourrez l'enchaîner, vous! Allez... l'honneur de votre père est en péril! Ayez un peu de courage... Vous êtes deux femmes, vous pouvez beaucoup...

JULIE, *arrêtant Louise qui obéit instinctivement et toute tremblante.*

Restez là, ma fille! et vous, Monsieur, rougissez de vouloir exposer votre enfant à la malignité des hommes pour sauver de vils intérêts.

BOURSET.

Oh! maudites soyez-vous, femmes sans cœur qui savez vous enorgueillir et vous parer de nos triomphes, et qui ne savez pas nous aider et nous plaindre dans nos revers!... (*Il se lève et va avec agitation écouter à la porte du cabinet.*) Il ne m'accuse pas encore... non!... Mais il dévoile le secret de l'affaire! Oh! qui peut l'avoir si bien informé?... On l'interrompt!... C'est le comte de Horn... Celui-là me défend! Oh! ils ne perdront pas dans un instant l'estime que depuis vingt ans de travail et de persévérance j'ai su leur inspirer! Ah! maintenant des

in LES MISSISSIPIENS. preuves!... oui, des preuves! Est-ce qu'il on a?... S*»* en avait!... des preuves fabriquées!... des pièces cryphes!... Ab ! comme ils lui répondent mal... que œ comte de Horn est borné ! qu'ils sont tous lâches et crédules!... Oui, l'acte de vente du privilège de Bourset pour cinq cents écus... pas davantage ! Je le sais bien ! qu'estce que cela prouve? Ils veulent le voir... Ils le commentent... Que disent-ils? des injures... contre moi... Mais on me défend... on me défend avec chaleur!... Qui donc me défend si bien?... LOUISE, écoutant aussi. C'est la voix de George Freeman, mon père!... Oh! c'est bien lui qui vous défend ! — Il dit que vous avez été le premier trompé... que vous serez la première victime de vos bonnes intentions!... BOUBSET. Ah! il dit toujours qu'il le suppose!... il ne dit pas qu'il en est sûr ! LOUISE. On l'écoute, mon père!... Personne ne le contredit. Ah ! on vous connaît bien , allez ! et j'étais bien sûre que George ferait triompher la vérité. Oh ! c'est un noble cœur! LE DUC rentre. Eh bien ! mon pauvre Bourset, nous voilà ruinés , et vous comme les autres! Nous avons fait là une grande équipée , et vous avez été diablement fou ; nous aussi ! Allons, je ne vous fais pas de reproches ; vous ne le vouliez pas, je m'en souviens. C'est moi qui me suis jeté là dedans tète baissée ! BOUBSET, reprenant son arrogance. Ainsi donc, monsieur le duc, vous croyez aux hâbleries de cet bomme-là? Digitized by Google

preuves !... oui, des preuves ! Est-ce qu'il en a ?... S'il en avait !... des preuves fabriquées !... des pièces apocryphes !... Ah ! comme ils lui répondent mal... que ce comte de Horn est borné ! qu'ils sont tous lâches et crédules !... Oui, l'acte de vente du privilége de Bourset pour cinq cents écus... pas davantage ! Je le sais bien ! qu'est-ce que cela prouve ? Ils veulent le voir... Ils le commentent... Que disent-ils ? des injures... contre moi... Mais on me défend... on me défend avec chaleur !... Qui donc me défend si bien ?...

LOUISE, *écoutant aussi.*

C'est la voix de George Freeman, mon père !... Oh ! c'est bien lui qui vous défend ! — Il dit que vous avez été le premier trompé... que vous serez la première victime de vos bonnes intentions !...

BOURSET.

Ah ! il dit toujours qu'il le suppose !... il ne dit pas qu'il en est sûr !

LOUISE.

On l'écoute, mon père !... Personne ne le contredit. Ah ! on vous connaît bien, allez ! et j'étais bien sûre que George ferait triompher la vérité. Oh ! c'est un noble cœur !

LE DUC *rentre.*

Eh bien ! mon pauvre Bourset, nous voilà ruinés, et vous comme les autres ! Nous avons fait là une grande équipée, et vous avez été diablement fou ; nous aussi ! Allons, je ne vous fais pas de reproches ; vous ne le vouliez pas, je m'en souviens. C'est moi qui me suis jeté là dedans tête baissée !

BOURSET, *reprenant son arrogance.*

Ainsi donc, monsieur le duc, vous croyez aux hâbleries de cet homme-là ?

LES MISSISSIPIENS. 273 LE DUC. Cet homme-là , Boursel ! c’est un homme que je respecte, et que vous devriez remercier à genoux ; car un autre à sa place vous eût peut-être fort mal arrangé, et, si vous n’aviez pas affaire à des gens d’honneur, vous auriez un mauvais parti à l’heure qu’il est. Savez-vous bien qu’on ne perd pas des millions de capitaux et des milliards d’espérances sans' un peu d’humeur? Moimême j’ai été ému tantôt; mais, puisque c’est fait, j’en prends mon parti ; j’ai un si doux sujet de consolation devant les yeux! (// regarde Louise, qui fait U7i mouvement d’effroi.) — ( A George qui rentre , lui montrant Louise. ) Merci , Monsieur, vous m’avez fait plus riche que je ne l’ai été de ma vie. GEORGE. Oh ! ce n’est pas encore décidé , ne vous réjouissez pas trop vite, monsieur le duc; je connais vos conventions avec M. Bourset. Il a bien un million à vous rendre, même avec les intérêts. LE DUC. Je ne le désire plus pour moi, et ne l’espère pas pour lui, pauvre Bourset ! BOURSET, à Freeman. Vous m’avez ruiné, Monsieur, ne me raillez pas. GEORGE. Je ne vous ai pas déshonoré. Monsieur, et vous ne me remerciez pas? BOURSET. N’est-ce pas 1e déshonneur que la banqueroute? et comment puis-je l’éviter à présent? GEORGE. Je vous en épargne une plus grande, et plus funeste à vos actionnaires. Digitized by Google

LE DUC.

Cet homme-là, Bourset! c'est un homme que je respecte, et que vous devriez remercier à genoux; car un autre à sa place vous eût peut-être fort mal arrangé, et, si vous n'aviez pas affaire à des gens d'honneur, vous auriez un mauvais parti à l'heure qu'il est. Savez-vous bien qu'on ne perd pas des millions de capitaux et des milliards d'espérances sans un peu d'humeur? Moi-même j'ai été ému tantôt; mais, puisque c'est fait, j'en prends mon parti; j'ai un si doux sujet de consolation devant les yeux! (*Il regarde Louise, qui fait un mouvement d'effroi.*) — (*A George qui rentre, lui montrant Louise.*) Merci, Monsieur, vous m'avez fait plus riche que je ne l'ai été de ma vie.

GEORGE.

Oh! ce n'est pas encore décidé, ne vous réjouissez pas trop vite, monsieur le duc; je connais vos conventions avec M. Bourset. Il a bien un million à vous rendre, même avec les intérêts.

LE DUC.

Je ne le désire plus pour moi, et ne l'espère pas pour lui, pauvre Bourset!

BOURSET, *à Freeman.*

Vous m'avez ruiné, Monsieur, ne me raillez pas.

GEORGE.

Je ne vous ai pas déshonoré, Monsieur, et vous ne me remerciez pas?

BOURSET.

N'est-ce pas le déshonneur que la banqueroute? et comment puis-je l'éviter à présent?

GEORGE.

Je vous en épargne une plus grande, et plus funeste à vos actionnaires.

 BOÜRSET. Que ce soit plus ou moins, la tache est la même sur ma famille. GEORGE. Mais vous ne pensez qu'à vous, Monsieur; vous comptez donc pour rien ceux qui avaient remis leur sort entre vos mains? Sans moi, vous alliez les amener à de nouveaux sacrifices, espérant par là conjurer un naufrage qui n'eût été que plus prompt et plus terrible. BODRSET, à part. Oh ! scélérat d'honnête homme ! LE DUC. Allons, Bourset , consolez- vous, mon ami. On sait que vous êtes pur dans cette affaire, et vous ne recevrez guère de reproches. Les gens comme il faut ont cela d'agréable, qu'ils savent se ruiner au jeu sans jurer comme des Suisses au corps de garde. Quant à moi , je n'aurai que des bénédictions à vous adresser, puisque je gagne à tout ceci mille fois plus que je n'ai perdu. ' ( U regarde Louise. ) GEORGE , brusquement. Vous ne perdez rien , et vous ne gagnez rien ; votre situation n'a pas changé; votre million va vous être rendu. BOÜRSET, avec une tristesse impudente. Et où le prendrai-je? GEORGE , lui montrant un panneau de boiserie. Ici. BOÜRSET, effaré, en bégayant. Que... que voulez-vous dire? GEORGE. La vérité... c'est mon entreprise, à moi!... Vous avez des valeurs considérables en or et en argent cachées dans l'épaisseur de ce mur. Digilized by Google

BOURSET.

Que ce soit plus ou moins, la tache est la même sur ma famille.

GEORGE.

Mais vous ne pensez qu'à vous, Monsieur; vous comptez donc pour rien ceux qui avaient remis leur sort entre vos mains? Sans moi, vous alliez les amener à de nouveaux sacrifices, espérant par là conjurer un naufrage qui n'eût été que plus prompt et plus terrible.

BOURSET, *à part.*

Oh! scélérat d'honnête homme!

LE DUC.

Allons, Bourset, consolez-vous, mon ami. On sait que vous êtes pur dans cette affaire, et vous ne recevrez guère de reproches. Les gens comme il faut ont cela d'agréable, qu'ils savent se ruiner au jeu sans jurer comme des Suisses au corps de garde. Quant à moi, je n'aurai que des bénédictions à vous adresser, puisque je gagne à tout ceci mille fois plus que je n'ai perdu.

(*Il regarde Louise.*)

GEORGE, *brusquement.*

Vous ne perdez rien, et vous ne gagnez rien; votre situation n'a pas changé; votre million va vous être rendu.

BOURSET, *avec une tristesse impudente.*

Et où le prendrai-je?

GEORGE, *lui montrant un panneau de boiserie.*

Ici.

BOURSET, *effaré, en bégayant.*

Que... que voulez-vous dire?

GEORGE.

La vérité... c'est mon entreprise, à moi!... Vous avez des valeurs considérables en or et en argent cachées dans l'épaisseur de ce mur.

 LE DÜC. Ah! JULIE, à part, regardant Bourset. Oh! le misérable! [A sa fille.) Venez, Louise... Ce sont là des affaires que vous ne comprendriez pas. {Elle, remmène.) BOURSET, essayant de se remettre. C'est une infâme imposture, quelque propos de valet. Si cela était, comment le sauriez- vous? GEORGE. Voulez-vous que je vous le dise? [Il l'emmène à Bécart et lui parle à voix basse.) Cette nuit , comptant retrouver votre femme et votre fille au bal, j'y étais allé avec vous ; mais, ne les voyant point arriver, et ne vous en voyant point inquiet, j'ai craint quelque attentat à l'indépendance et à la dignité de celle que j'ai prise sous ma protection envers et contre vous! Je suis revenu ici sans être aperçu. Oui, Monsieur, j'y suis revenu, je m'y suis introduit en même temps que vous, comme vous rentriez un peu avant le jour. Je me suis glissé dans l'ombre sur vos pas, je me suis assuré de la présence de Louise dans la maison, et, comme je traversais cette pièce pour me retirer, je vous ai vu , là , comptant et recomptant des sommes qui suffiront bien, et au delà, pour vous acquitter envers les actionnaires qui sont [ici réunis; car vous saviez l'arrêt d'avance, comme vous saviez , il y a un an , le discrédit où tomberait le papier aujourd'hui. Or, vous n'aviez pas été assez fou pour vous dessaisir des espèces qu'on vous a confiées, et vous no vous en êtes rapporté qu'à vous-même du soin de les tenir cachées. Pourtant on fait des imprudences malgré tous les calculs. Vous croyiez cette porte fermée, et elle ne l'était pas; vous aviez regardé autour de la chambre , Digilized by Google

LE DUC.

Ah!

JULIE, *à part, regardant Bourset.*

Oh! le misérable! (*A sa fille.*) Venez, Louise... Ce sont là des affaires que vous ne comprendriez pas.

(*Elle l'emmène.*)

BOURSET, *essayant de se remettre.*

C'est une infâme imposture, quelque propos de valet. Si cela était, comment le sauriez-vous?

GEORGE.

Voulez-vous que je vous le dise? (*Il l'emmène à l'écart et lui parle à voix basse.*) Cette nuit, comptant retrouver votre femme et votre fille au bal, j'y étais allé avec vous; mais, ne les voyant point arriver, et ne vous en voyant point inquiet, j'ai craint quelque attentat à l'indépendance et à la dignité de celle que j'ai prise sous ma protection envers et contre vous! Je suis revenu ici sans être aperçu. Oui, Monsieur, j'y suis revenu, je m'y suis introduit en même temps que vous, comme vous rentriez un peu avant le jour. Je me suis glissé dans l'ombre sur vos pas, je me suis assuré de la présence de Louise dans la maison, et, comme je traversais cette pièce pour me retirer, je vous ai vu, là, comptant et recomptant des sommes qui suffiront bien, et au delà, pour vous acquitter envers les actionnaires qui sont ici réunis; car vous saviez l'arrêt d'avance, comme vous saviez, il y a un an, le discrédit où tomberait le papier aujourd'hui. Or, vous n'aviez pas été assez fou pour vous dessaisir des espèces qu'on vous a confiées, et vous ne vous en êtes rapporté qu'à vous-même du soin de les tenir cachées. Pourtant on fait des imprudences malgré tous les calculs. Vous croyiez cette porte fermée, et elle ne l'était pas; vous aviez regardé autour de la chambre,

27C LES MISSISSIPIENS. et vous aviez oublié de soulever ce rideau derrière lequel je me tenais... Allons! exécutez-vous de bonne grâce... ou bien moi-même je vais faire jouer le ressort caché dans cette boiserie, et déployer à tous les regards l'aspect splendide de vos coffres-forts! • BouBSET , pâle et consterné. Je... paierai ce que je dois au duc, soyez tranquille. Mais si... je vous donne ma fille... vous ne... direz pas aux autres que... que j'ai... de l'argent... caché?... GEOBGE. Je ne pense pas que mon devoir m'entraîne a cette rigueur. J'ai dû empêcher le nouveau mal que vous alliez commettre, mais il ne m'appartient pas de réparer celui qui est fait. Je ne suis ni magistrat ni recors. C'est aux parties intéressées de se faire rendre justice si elles le veulent , et à la police de vous y contraindre si elle le peut. Moi , je n'ai plus qu'à me taire , ma lâche est remplie. BOUBSET. C'est bien... Monsieur, vous en serez récompensé. [Au duc, qui examine la boiserie.) M. Freeman avait été induit en erreur, monsieur le duc. Je viens de lui prouver que je n'ai point d'argent caché. GEOBGE. Non , sans doute, celui que vous avez, vous ne le cachez pas. Allez le chercher {Bas à Bourset), car vous en avez ailleurs encore. BOUBSET, terrassé. J'y vais. {Il sort.) LE DUC. Vous me rendez là un méchant service, monsieur le justicier, monsieur le philosophe! je ne veux point de restitution ; je préfère la main do Louise. Digitized by Google

et vous aviez oublié de soulever ce rideau derrière lequel je me tenais... Allons! exécutez-vous de bonne grâce... ou bien moi-même je vais faire jouer le ressort caché dans cette boiserie, et déployer à tous les regards l'aspect splendide de vos coffres-forts!

BOURSET, *pâle et consterné.*

Je... paierai ce que je dois au duc, soyez tranquille. Mais si... je vous donne ma fille... vous ne... direz pas aux autres que... que j'ai... de l'argent... caché?...

GEORGE.

Je ne pense pas que mon devoir m'entraîne à cette rigueur. J'ai dû empêcher le nouveau mal que vous alliez commettre, mais il ne m'appartient pas de réparer celui qui est fait. Je ne suis ni magistrat ni recors. C'est aux parties intéressées de se faire rendre justice si elles le veulent, et à la police de vous y contraindre si elle le peut. Moi, je n'ai plus qu'à me taire, ma tâche est remplie.

BOURSET.

C'est bien... Monsieur, vous en serez récompensé. (*Au duc, qui examine la boiserie.*) M. Freeman avait été induit en erreur, monsieur le duc. Je viens de lui prouver que je n'ai point d'argent caché.

GEORGE.

Non, sans doute, celui que vous avez, vous ne le cachez pas. Allez le chercher (*Bas à Bourset*), car vous en avez ailleurs encore.

BOURSET, *terrassé.*

J'y vais. (*Il sort.*)

LE DUC.

Vous me rendez là un méchant service, monsieur le justicier, monsieur le philosophe! je ne veux point de restitution; je préfère la main de Louise.

LES MISSISSIPIENS. 277 GEORGE. Vous n’êtes pas libre d’opter, monsieur le duc; vous êtes forcé d’accepter la restitution. Ce sont les termes de l’acte que vous avez passé. Quant au service que je vous rends, il est très-grand. Je vous fais restituer une aisance dont, à votre âge, il eût été difficile de vous passer, et je vous préserve de la haine d’une épouse qu’à votre âge vous ne pouviez pas espérer de charmer. LE DUO. Vous êtes rude en paroles, monsieur le citoyen de l’Amérique ; mais vous avez peut-être fort raison , car vous avez su conduire votre propre barque. GEORGE. Attendez la fin pour me juger, monsieur le duc. BOüRSET rentre avec un 'papier. Tenez , monsieur, voici une hypothèque de paiement sur ma terre de Lagny ; c’est une première et unique hypothèque , vous le voyez , et la terre vaut deux millions. Avant une heure, si vous voulez, elle sera légalisée. LE Düc , prenant le billet. Allons, me voilà remboursé malgré moi ! Je vous rends les armes, maître Freeman. BOURSET. Maintenant , Monsieur, vous avez ma parole. Je vous donne la main de ma fille. GEORGE. Je ne vous l’ai pas demandée, Monsieur. BOURSET. Comment?... Est-cc que... {Julie rentre. George la salue, s'approche d'elle et lui prend la main.) GEORGE. Ma cousine, veuillez aider M. Bourset à reconnaître le chevalier Léonce de Puyraonfort, qui lui a fait rembourIG Digitized by Google

GEORGE.

Vous n'êtes pas libre d'opter, monsieur le duc; vous êtes forcé d'accepter la restitution. Ce sont les termes de l'acte que vous avez passé. Quant au service que je vous rends, il est très-grand. Je vous fais restituer une aisance dont, à votre âge, il eût été difficile de vous passer, et je vous préserve de la haine d'une épouse qu'à votre âge vous ne pouviez pas espérer de charmer.

LE DUC.

Vous êtes rude en paroles, monsieur le citoyen de l'Amérique; mais vous avez peut-être fort raison, car vous avez su conduire votre propre barque.

GEORGE.

Attendez la fin pour me juger, monsieur le duc.

BOURSET *rentre avec un papier.*

Tenez, monsieur, voici une hypothèque de paiement sur ma terre de Lagny; c'est une première et unique hypothèque, vous le voyez, et la terre vaut deux millions. Avant une heure, si vous voulez, elle sera légalisée.

LE DUC, *prenant le billet.*

Allons, me voilà remboursé malgré moi! Je vous rends les armes, maître Freeman.

BOURSET.

Maintenant, Monsieur, vous avez ma parole. Je vous donne la main de ma fille.

GEORGE.

Je ne vous l'ai pas demandée, Monsieur.

BOURSET.

Comment?... Est-ce que...

(*Julie rentre. George la salue, s'approche d'elle et lui prend la main.*)

GEORGE.

Ma cousine, veuillez aider M. Bourset à reconnaître le chevalier Léonce de Puymonfort, qui lui a fait rembour-

278 LES MISSISSIPIENS. ser depuis longtemps une petite dette de quatre cent vingt-cinq louis, et qui par conséquent ne craint plus de sa part l'effet d'une lettre de cachet. BOüBSET, de plus en plus effrayé. Vous êtes un revenant ! LE DUC. Palsambleu ! mon pauvre chevalier, je ne m'attendais pas à te rencontrer un jour sur mon chemin en fait de mariage, lorsque, il y a dix-sept ans, je fis manquer le tien... Au diable la rivalité! je t'ai toujours aimé, je t'ai regretté absent, je t'ai pleuré mort, et je te revois avec une vraie joie. Il faut que je t'embrasse. [Il rembra^se.) BODBSET. Permettez, monsieur mon cousin, qu'oubliant le passé et me confiant dans l'avenir, je vous embrasse aussi. [George, qui a reçu assez froidemement l'accolade du duc, recule devant celle de Bourset. ) Ma femme, embrasse aussi ton cousin. A présent, il n'y a plus de rancune possible. JULIE, tendant la main à George. Tout cela n'est pas nécessaire. Monsieur; il y a longtemps que j'avais reconnu Léonce. BOUBSET, inquiet. Et maintenant, monsieur le chevalier, vous voulez être mon gendre. Mais la chose n'est pas impossible. Quoique proches parents... on peut obtenir des dispenses, et le nom de Puymonfort se perpétuera dans la famille [Regardant Julie avec intention), à moins que ma femme ne s'y oppose... JULIE. Vous l'espérez en vain. Monsieur, vous ne ToWendrei pas. Je consens à ce mariage de toute mon âme. LE GHEVALIEB. Vous, Julie? Digitized by Google

ser depuis longtemps une petite dette de quatre cent vingt-cinq louis, et qui par conséquent ne craint plus de sa part l'effet d'une lettre de cachet.

BOURSET, *de plus en plus effrayé.*

Vous êtes un revenant!

LE DUC.

Palsambleu! mon pauvre chevalier, je ne m'attendais pas à te rencontrer un jour sur mon chemin en fait de mariage, lorsque, il y a dix-sept ans, je fis manquer le tien... Au diable la rivalité! je t'ai toujours aimé, je t'ai regretté absent, je t'ai pleuré mort, et je te revois avec une vraie joie. Il faut que je t'embrasse. (*Il l'embrasse.*)

BOURSET.

Permettez, monsieur mon cousin, qu'oubliant le passé et me confiant dans l'avenir, je vous embrasse aussi. (*George, qui a reçu assez froidement l'accolade du duc, recule devant celle de Bourset.*) Ma femme, embrasse aussi ton cousin. A présent, il n'y a plus de rancune possible.

JULIE, *tendant la main à George.*

Tout cela n'est pas nécessaire, Monsieur; il y a longtemps que j'avais reconnu Léonce.

BOURSET, *inquiet.*

Et maintenant, monsieur le chevalier, vous voulez être mon gendre. Mais la chose n'est pas impossible. Quoique proches parents... on peut obtenir des dispenses, et le nom de Puymonfort se perpétuera dans la famille (*Regardant Julie avec intention*), à moins que ma femme ne s'y oppose...

JULIE.

Vous l'espérez en vain, Monsieur, vous ne l'obtiendrez pas. Je consens à ce mariage de toute mon âme.

LE CHEVALIER.

Vous, Julie?

LES MISSISSIPIENS. 279 JULIE. Oui, moi, qui priais hier soir M. Bourset de vous repousser, et qui aujourd'hui me repens de ce que j'ai fait hier. Votre peu de fortune me semblait un obstacle; mais, depuishier, j'ai fait bien des réflexions sur l'horreur des sacriflces qu'on fait à la vanité. J'ai songé à ce que souffrirait une jeune personne livrée par un contrat sordide à un homme qu'elle ne pourrait aimer. {Avec intention.) J'ai connu des femmes assez malheureuses pour avoir une peur insensée de la misère, et pour renoncer à une existence noble et sereine par ambition , par faiblesse ou par lâcheté. Je ne veux pas que ma fille dévore les larmes et les affronts que j'ai vu dévorer à de telles femmes ! Je veux qu'elle regarde son époux avec un doux orgueil tous les jours de sa vie, et qu'elle puisse lui dire ; Mon cœur t'a choisi, et ma raison approuve le choix de mon cœur. O ma pauvre Louise ! je veux que tu n'aies point à rougir un jour du père de tes enfants ! BOURSET, à part, la regardant. Voici une homélie que tu me revaudras! {Haut.) Ainsi, vous consentez à ce qu'ils s'épousent. LE DUC. Il faut bien que nous y consentions tous. GEORGE. Je n'y consens pas, moi. Nous sommes ici en présence quatre personnes qui nous sommes vues d'assez près autrefois pour n'avoir rien à nous dissimuler aujourd'hui. J'ai aimé Julie, je l'ai aimée passionnément; et, quoique j'aie été pour elle un frère et rien de plus (je puis l'attester devant Dieu!), je sens qu'il me serait aussi impossible d'avoir de l'amour pour sa fille que pour elle désormais. Il est des sentiments qui meurent à jamais en nous quand on les brise violemment. Il est aussi des incestes du cœur, et ceux-là ne sont pas les moins criminels Digitized by Google

JULIE.

Oui, moi, qui priais hier soir M. Bourset de vous repousser, et qui aujourd'hui me repens de ce que j'ai fait hier. Votre peu de fortune me semblait un obstacle; mais, depuis hier, j'ai fait bien des réflexions sur l'horreur des sacrifices qu'on fait à la vanité. J'ai songé à ce que souffrirait une jeune personne livrée par un contrat sordide à un homme qu'elle ne pourrait aimer. (*Avec intention.*) J'ai connu des femmes assez malheureuses pour avoir une peur insensée de la misère, et pour renoncer à une existence noble et sereine par ambition, par faiblesse ou par lâcheté. Je ne veux pas que ma fille dévore les larmes et les affronts que j'ai vu dévorer à de telles femmes! Je veux qu'elle regarde son époux avec un doux orgueil tous les jours de sa vie, et qu'elle puisse lui dire : Mon cœur t'a choisi, et ma raison approuve le choix de mon cœur. O ma pauvre Louise! je veux que tu n'aies point à rougir un jour du père de tes enfants!

BOURSET, *à part, la regardant.*

Voici une homélie que tu me revaudras! (*Haut.*) Ainsi, vous consentez à ce qu'ils s'épousent.

LE DUC.

Il faut bien que nous y consentions tous.

GEORGE.

Je n'y consens pas, moi. Nous sommes ici en présence quatre personnes qui nous sommes vues d'assez près autrefois pour n'avoir rien à nous dissimuler aujourd'hui. J'ai aimé Julie, je l'ai aimée passionnément; et, quoique j'aie été pour elle un frère et rien de plus (je puis l'attester devant Dieu!), je sens qu'il me serait aussi impossible d'avoir de l'amour pour sa fille que pour elle désormais. Il est des sentiments qui meurent à jamais en nous quand on les brise violemment. Il est aussi des incestes du cœur, et ceux-là ne sont pas les moins criminels

 peut-être. Ma pensée les a toujours repoussés sans indulgence, et le jour où, voyant Louise sacrifiée, je l'ai prise sous ma protection, c'est en faisant le serment devant Dieu de l'aimer comme si elle était ma fille , jamais autrement! Je l'ai préservée d'un mariage qui eût fait son désespoir et le vôtre; je l'ai réconciliée avec sa mère, je le vols; j'ai veillé sur elle pendant un an, et maintenant je la laisse heureuse, aimée, protégée, n'est-ce pas, Julie? JULIE lui presse la main avec force. Oh ! oui ! Léonce , vous m'avez rendu le cœur de ma fille, et vous avez relevé le mien du désespoir et de l'abjection. BOURSET. Eh bienl maintenant, que voulez-vous donc? GEOBGE , à Julie. Rien que lui dire adieu ! JULIE. La voici 1 SCÈNE IV. Les Précédents, LOUISE, LA MARQUISE. GEORGE , s'appjrochant de Ijouise. Louise, vous prierez pour moi, je retourne en Amérique. 11 y a longtemps que je me croyais et que je m'étais fait mort pour la France, lorsqu'une curiosité sérieuse m'y poussa de nouveau. Je m'imaginais que la société devait valoir mieux qu'au temps où je l'avais quittée ; mais je n'ai pas trouvé ce que j'espérais, et je vais revoir mes forêts tranquilles et mes patients laboureurs. Un ange m'est apparu pourtant sur cette terre ingrate. Son souvenir me suivra partout. Que le mien ne Digitized by Google

peut-être. Ma pensée les a toujours repoussés sans indulgence, et le jour où, voyant Louise sacrifiée, je l'ai prise sous ma protection, c'est en faisant le serment devant Dieu de l'aimer comme si elle était ma fille, jamais autrement! Je l'ai préservée d'un mariage qui eût fait son désespoir et le vôtre; je l'ai réconciliée avec sa mère, je le vois; j'ai veillé sur elle pendant un an, et maintenant je la laisse heureuse, aimée, protégée, n'est-ce pas, Julie?

JULIE *lui presse la main avec force.*

Oh! oui! Léonce, vous m'avez rendu le cœur de ma fille, et vous avez relevé le mien du désespoir et de l'abjection.

BOURSET.

Eh bien! maintenant, que voulez-vous donc?

GEORGE, *à Julie.*

Rien que lui dire adieu!

JULIE.

La voici!

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, LA MARQUISE.

GEORGE, *s'approchant de Louise.*

Louise, vous prierez pour moi, je retourne en Amérique. Il y a longtemps que je me croyais et que je m'étais fait mort pour la France, lorsqu'une curiosité sérieuse m'y poussa de nouveau. Je m'imaginais que la société devait valoir mieux qu'au temps où je l'avais quittée; mais je n'ai pas trouvé ce que j'espérais, et je vais revoir mes forêts tranquilles et mes patients laboureurs. Un ange m'est apparu pourtant sur cette terre ingrate. Son souvenir me suivra partout. Que le mien ne

LES MISSISSIPIEMS. 281 soit pas effacé en vous, mon enfant ; qu'il soit pur et serein comme ma tendresse pour vous. (// l'embrasse au front et se retourne vers Julie^ qui se jette dans ses bras.) LA MARQUISE , à Quî le duc a parlé bas. Oui , grand Dieu ! je m'en étais souvent doutée. Ah ! mon enfant , ne nous quitte pas au moment où nous te retrouvons. GEORGE , à la marquise. Ma tante, vous avez ri bien cruellement à mon premier départ. LA MARQUISE. Tune l'as pas oublié! GEORGE. Je ne m'en suis souvenu qu'ici. De loin , je l'oublierai encore. ( La marquise l'embrasse. Il salue Bourset et le duc, et sort en jetant à Julie et à Louise un dernier regard. Louise gui s'est contenue tant qu'il a été présent, se jette, dès qu'il est sorti, dans le sein de sa mère. La marquise l'emmène. ) SCÈNE V. LE DUC, BOURSET, JULIE. BOURSET, à part. Amen! {Haut.) Madame Bourset, vous gâterez vos beaux yeux à pleurer ainsi. 'JULIE. Monsieur, je n'ai pas voulu que ma fille entendit révéler vos secrets. Mais moi , cachée ici près , j'ai tout entendu. J'ai appris des choses que je n'avais jamais soupçonnées. Je vous ai aidé jusqu'ici dans vos projets de fortune ; j'ai partagé vos richesses et votre enivrement. 16. Digitized by Google

soit pas effacé en vous, mon enfant; qu'il soit pur et serein comme ma tendresse pour vous.

(*Il l'embrasse au front et se retourne vers Julie, qui se jette dans ses bras.*)

LA MARQUISE, *à qui le duc a parlé bas.*

Oui, grand Dieu! je m'en étais souvent doutée. Ah! mon enfant, ne nous quitte pas au moment où nous te retrouvons.

GEORGE, *à la marquise.*

Ma tante, vous avez ri bien cruellement à mon premier départ.

LA MARQUISE.

Tu ne l'as pas oublié!

GEORGE.

Je ne m'en suis souvenu qu'ici. De loin, je l'oublierai encore.

(*La marquise l'embrasse. Il salue Bourset et le duc, et sort en jetant à Julie et à Louise un dernier regard. Louise qui s'est contenue tant qu'il a été présent, se jette, dès qu'il est sorti, dans le sein de sa mère. La marquise l'emmène.*)

## SCÈNE V.

### LE DUC, BOURSET, JULIE.

BOURSET, *à part.*

Amen! (*Haut.*) Madame Bourset, vous gâterez vos beaux yeux à pleurer ainsi.

JULIE.

Monsieur, je n'ai pas voulu que ma fille entendît révéler vos secrets. Mais moi, cachée ici près, j'ai tout entendu. J'ai appris des choses que je n'avais jamais soupçonnées. Je vous ai aidé jusqu'ici dans vos projets de fortune; j'ai partagé vos richesses et votre enivrement.

282 LES MISSTS8IPIENS. J’ai même été vaine , ambitieuse , et j’en rougis ; mais vous aviez ennobli ce vice à mes yeux en me faisant croire que nous accomplissions une grande œuvre , que notre luxe faisait prospérer la France, et que nous étions au nombre de ses bienfaiteurs. Si je restais votre dupe un jour de plus, je serais forcée de me regarder comme votre complice ; car je sais que nous ne sommes plus que des spoliateurs. Souffrez que , sans manquer à mes devoirs et sans rompre le lien qui m’attache à vous, je sépare mes intérêts, mes vœux et mes habitudes des vôtres. Je serais un prétexte à votre faste et à votre ambition , et je ne veux pas l’être. Je me retire dans une petite maison de campagne avec ma fille ; nous y vivrons de peu, nous y serons heureuses l’une par l’autre. Vous reprendrez tous les diamants que vous m’avez donnés ; je no veux plus rien qui me rappelle que ces misérables jouets ont ruiné plus de cent familles. Âdieu , Monsieur, tâchez de vous acquitter! N’ayant pas assez d’influence ' sur vous pour vous y amener, je n’y serai du moins pas un obstacle, et je ne rougirai devant personne. BODBSET, avec une rage concentrée. Allez, et que le ciel vous conduise ! Voilà qui porte à mon honneur un dernier coup ! LE DUC. Entre nous soit dit, vous l’avez un peu mérité, Bourset, mon ami. {A Julie.) Vous êtes fort émue, Madame; permettez-moi de vous conduire jusqu’à votre appartement. {Il sort avec Julie.) SCÈNE VI. BOURSET, seul, puis LE DUC. BOURSET, seul. Mérité , mérité ! Cela est facile à dire ! Que faire? Le Digilized by Google

J'ai même été vaine, ambitieuse, et j'en rougis; mais vous aviez ennobli ce vice à mes yeux en me faisant croire que nous accomplissions une grande œuvre, que notre luxe faisait prospérer la France, et que nous étions au nombre de ses bienfaiteurs. Si je restais votre dupe un jour de plus, je serais forcée de me regarder comme votre complice; car je sais que nous ne sommes plus que des spoliateurs. Souffrez que, sans manquer à mes devoirs et sans rompre le lien qui m'attache à vous, je sépare mes intérêts, mes vœux et mes habitudes des vôtres. Je serais un prétexte à votre faste et à votre ambition, et je ne veux pas l'être. Je me retire dans une petite maison de campagne avec ma fille; nous y vivrons de peu, nous y serons heureuses l'une par l'autre. Vous reprendrez tous les diamants que vous m'avez donnés; je ne veux plus rien qui me rappelle que ces misérables jouets ont ruiné plus de cent familles. Adieu, Monsieur, tâchez de vous acquitter! N'ayant pas assez d'influence sur vous pour vous y amener, je n'y serai du moins pas un obstacle, et je ne rougirai devant personne.

BOURSET, *avec une rage concentrée.*

Allez, et que le ciel vous conduise! Voilà qui porte à mon honneur un dernier coup!

LE DUC.

Entre nous soit dit, vous l'avez un peu mérité, Bourset, mon ami. (*A Julie.*) Vous êtes fort émue, Madame; permettez-moi de vous conduire jusqu'à votre appartement. (*Il sort avec Julie.*)

## SCÈNE VI.

BOURSET, *seul*, *puis* LE DUC.

BOURSET, *seul.*

Mérité, mérité! Cela est facile à dire! Que faire? Le

 grand coup de théâtre? Le moment est-il déjà venu et la crise décisive?... Oui, il faut risquer le tout pour le tout ! Allons, le sort en est jeté. C'est à présent, Bourset, qu'il faut montrer si tu es un grand spéculateur ou un parfait imbécile, duc qui rentre. ) Monsieur le duc, sommes- nous enfin seuls? Veuillez fermer les portes derrière vous. LE DUC. Et pourquoi diable? BOURSET, fermant les portes. Il est temps que vous me connaissiez. Vous saurez tout à l'heure jusqu'où peut aller le stoïcisme d'un homme qui se laisse accabler dans le sein même de sa famille, plutôt que de trahir les intérêts qui lui sont confiés. Tous ces messieurs sont-ils encore dans mon cabinet? LE DUC. Je le présume. Après, {Bourset va vers le cabinet d'un air tragique^ et ouvre la porte à deux battants.) Que diable va-t-il faire? Se brûler la cervelle devant la compagnie? {Il veut l'arrêter.) BOURSET, dune voix forte. Messieurs 1... Messieurs 1... ayez la bonté de me suivre ici. {Entrent le duc de La F., le duc de M., le comte de Hom, le marqiiis de S., et plusieurs autres.) Tout n'est pas perdu, comme vous le croyez. Je n'ai pu m'expliquer devant un étranger ; ma justification entraînait la révélation d'un secret qu'il eût divulgué, et qui ne doit être connu que de vous. On ferme les portes et les fenêtres avec soin.) Je me suis laissé accabler, je porte tout le fardeau de l'accusation et toute l'amertume de vos doutes. J'ai dû attendre que l'ennemi fût sorti de ma maison... Ce que j'ai souffert durant cette heure de tortures, vous l'apprécierez quand vous saurez quel homme Digitized by Google

grand coup de théâtre? Le moment est-il déjà venu et la crise décisive?... Oui, il faut risquer le tout pour le tout! Allons, le sort en est jeté. C'est à présent, Bourset, qu'il faut montrer si tu es un grand spéculateur ou un parfait imbécile. (*Au duc qui rentre.*) Monsieur le duc, sommes-nous enfin seuls? Veuillez fermer les portes derrière vous.

LE DUC.

Et pourquoi diable?

BOURSET, *fermant les portes.*

Il est temps que vous me connaissiez. Vous saurez tout à l'heure jusqu'où peut aller le stoïcisme d'un homme qui se laisse accabler dans le sein même de sa famille, plutôt que de trahir les intérêts qui lui sont confiés. Tous ces messieurs sont-ils encore dans mon cabinet?

LE DUC.

Je le présume. Après. (*Bourset va vers le cabinet d'un air tragique, et ouvre la porte à deux battants.*) Que diable va-t-il faire? Se brûler la cervelle devant la compagnie? (*Il veut l'arrêter.*)

BOURSET, *d'une voix forte.*

Messieurs!... Messieurs!... ayez la bonté de me suivre ici. (*Entrent le duc de La F., le duc de M., le comte de Horn, le marquis de S., et plusieurs autres.*) Tout n'est pas perdu, comme vous le croyez. Je n'ai pu m'expliquer devant un étranger; ma justification entraînait la révélation d'un secret qu'il eût divulgué, et qui ne doit être connu que de vous. *On ferme les portes et les fenêtres avec soin.*) Je me suis laissé accabler, je porte tout le fardeau de l'accusation et toute l'amertume de vos doutes. J'ai dû attendre que l'ennemi fût sorti de ma maison... Ce que j'ai souffert durant cette heure de tortures, vous l'apprécierez quand vous saurez quel homme

 VOUS avez laissé traduire devant vous comme un criminel devant un tribunal. LE DUC. Où diantre va-t-il en venir? Il me fait peur! [Bas à Bourset. ) Bourset, mon ami , calmez-vous. Que diable ! tout n'est pas perdu 1 BOURSET. Tout est sauvé , au contraire , monsieur le duc. Messieurs, étant déjà chargé de fonds immenses au moment où vous m'avez supplié et presque forcé d'accepter les vôtres, je me suis réservé do les faire valoir en temps et lieu, et jusque-là je les ai regardés comme un dépôt qui m'était confié , et que je devais garder dans mes mains, sauf à tirer les intérêts légaux de ma poche, si je ne trouvais pas un placement sûr et avantageux pour vous. Plus tard , initié au projet de loi qui vous frappe aujourd'hui d'inquiétude et de déplaisir, après avoir vainement combattu cet arrêt, j'ai résolu de vous en préserver, et, loin d'échanger les valeurs que vous m'aviez remises, je les ai intégralement conservées, afin de vous les restituer le jour où la baisse apparente et nécessaire de nos actions vous ferait croire l'argent plus précieux que le papier. Ce n'est pas mon opinion, à moi, car j'ai converti tout mon or en papier. J'ai acheté des terres en or, et je les ai revendues en papier. J'ai foi au papier. Messieurs ; c'est ma conviction ! c'est le résultat des plus consciencieuses études et du plus sévère examen. Mais de ce que je préfère le papier, il ne résulte pas que vous ne soyez pas les maîtres de vos fonds. L'exécution de l'arrêt qui frappe d'interdiction la possession d'une certaine somme monnayée peut d'ailleurs m'atteindre aussi bien que vous, quoiqu'il y ait plus de chances contre vous que contre moi. Je vous prie donc de reprendre chacun ce qui vous appartient, et de renoncer aux bénéfices de

Digitized by Google

vous avez laissé traduire devant vous comme un criminel devant un tribunal.

LE DUC.

Où diantre va-t-il en venir? Il me fait peur! (*Bas à Bourset.*) Bourset, mon ami, calmez-vous. Que diable! tout n'est pas perdu!

BOURSET.

Tout est sauvé, au contraire, monsieur le duc. Messieurs, étant déjà chargé de fonds immenses au moment où vous m'avez supplié et presque forcé d'accepter les vôtres, je me suis réservé de les faire valoir en temps et lieu, et jusque-là je les ai regardés comme un dépôt qui m'était confié, et que je devais garder dans mes mains, sauf à tirer les intérêts légaux de ma poche, si je ne trouvais pas un placement sûr et avantageux pour vous. Plus tard, initié au projet de loi qui vous frappe aujourd'hui d'inquiétude et de déplaisir, après avoir vainement combattu cet arrêt, j'ai résolu de vous en préserver, et, loin d'échanger les valeurs que vous m'aviez remises, je les ai intégralement conservées, afin de vous les restituer le jour où la baisse apparente et nécessaire de nos actions vous ferait croire l'argent plus précieux que le papier. Ce n'est pas mon opinion, à moi, car j'ai converti tout mon or en papier. J'ai acheté des terres en or, et je les ai revendues en papier. J'ai foi au papier, Messieurs; c'est ma conviction! c'est le résultat des plus consciencieuses études et du plus sévère examen. Mais de ce que je préfère le papier, il ne résulte pas que vous ne soyez pas les maîtres de vos fonds. L'exécution de l'arrêt qui frappe d'interdiction la possession d'une certaine somme monnayée peut d'ailleurs m'atteindre aussi bien que vous, quoiqu'il y ait plus de chances contre vous que contre moi. Je vous prie donc de reprendre chacun ce qui vous appartient, et de renoncer aux bénéfices de

LES MISSISSIPIENS. 285 l'affaire. J'y aurai regret pour vous ; mais je serai heureux de me débarrasser d'une aussi grande responsabilité dans un moment de crise aussi fâcheux. Un homme tel que moi ne peut se soumettre deux fois dans sa vie à l'injure du soupçon , et je sens que je n'aurais pas la force de supporter une seconde scène comme celle d'au• jourd'hui. LE DUC DE LA F... Mais où prendriez-vous l'argent pour le rendre? BOUBSET. Tenez, Messieurs, voyez... (/f ouvre les panneaux de boiserie, et leur montre plusieurs rangées de coffres-forts sur des compartiments. ) LE DUC. En voici bien d'une autre ! BOUBSET. Allons, Messieurs, parlez! j'attends votre décision. Faut-il appeler mon caissier et faire compter à chacun de vous la somme qui lui revient? Il faudra bien que vous renonciez aux bénéfices ; car, vu l'état des choses, je ne puis rembourser que les intérêts du capital. LE COMTE DE HOBN. Et pourquoi donc y renoncerions-nous? qui donc a besoin de son capital ici? Sommes-nous des gens de rien pour ne pouvoir risquer chacun une bagatelle de cinquante, cent, deux cent mille livres? II y a là une affaire magnifique. Moi , je ne veux pas y renoncer. Les fonds sont en sûreté chez M. Bourset de Puymonfort. Appuyé comme il l'est par le régent, et ami intime de Law, il fera révoquer l'arrêt avant qu'on ait songé à examiner sa caisse? Qui l'oserait, d'ailleurs? Nous, nous ne passerions pas vingt-quatre heures avec des fonds sans être inquiétés. Ainsi, mon avis est que nous donnions à l'honnête et respectable M. Bourset une preuve de notre con\ Digilized by Google

l'affaire. J'y aurai regret pour vous; mais je serai heureux de me débarrasser d'une aussi grande responsabilité dans un moment de crise aussi fâcheux. Un homme tel que moi ne peut se soumettre deux fois dans sa vie à l'injure du soupçon, et je sens que je n'aurais pas la force de supporter une seconde scène comme celle d'aujourd'hui.

LE DUC DE LA F...

Mais où prendriez-vous l'argent pour le rendre?

BOURSET.

Tenez, Messieurs, voyez... (*Il ouvre les panneaux de boiserie, et leur montre plusieurs rangées de coffres-forts sur des compartiments.*)

LE DUC.

En voici bien d'une autre !

BOURSET.

Allons, Messieurs, parlez! j'attends votre décision. Faut-il appeler mon caissier et faire compter à chacun de vous la somme qui lui revient? Il faudra bien que vous renonciez aux bénéfices; car, vu l'état des choses, je ne puis rembourser que les intérêts du capital.

LE COMTE DE HORN.

Et pourquoi donc y renoncerions-nous? qui donc a besoin de son capital ici? Sommes-nous des gens de rien pour ne pouvoir risquer chacun une bagatelle de cinquante, cent, deux cent mille livres? Il y a là une affaire magnifique. Moi, je ne veux pas y renoncer. Les fonds sont en sûreté chez M. Bourset de Puymonfort. Appuyé comme il l'est par le régent, et ami intime de Law, il fera révoquer l'arrêt avant qu'on ait songé à examiner sa caisse? Qui l'oserait, d'ailleurs? Nous, nous ne passerions pas vingt-quatre heures avec des fonds sans être inquiétés. Ainsi, mon avis est que nous donnions à l'honnête et respectable M. Bourset une preuve de notre con-

286 LES M1SSI8S1PIENS. fiance en réparation de l’outrage que nous n’avons pu empêcher aujourd’hui. Qu’il garde nos fonds et qu’il les fasse valoir. Nous avons été trompés par de faux renseignements, l’affaire est meilleure que jamais. Il faudrait être lâche pour renoncer à l’avenir que l’habileté, la probité et l’immense solvabilité de M. Bourset ouvrent devant nous. LE DUC DE LA F... C’est mon avis. LE HAHQOIS DE S... Et le mien. PLUSIEURS VOIX. Eh oui, c’est le nôtre à tous. BOURSET. Je VOUS remercie , Messieurs, de cette preuve d’estime ; et quelque pénible, quelque dangereuse que soit la tâche que vous m’imposez, je saurai m’en rendre digne. J’en parlerai au régent dès que l’arrêt sera révoqué, et il sera tellement flatté de votre confiance au système, que vous obtiendrez de lui, je n’en doute pas, les faveurs et monopoles que vous sollicitez depuis si longtemps : vous, monsieur le duc, les sucres et cafés; vous, monsieur le comte, le monopole des cuirs; vous, monsieur le marquis, celui des graisses, savons et chaudelies ' ; vous, monsieur le duc , que demandez-vous? LE

DUC. Est

fiance en réparation de l'outrage que nous n'avons pu empêcher aujourd'hui. Qu'il garde nos fonds et qu'il les fasse valoir. Nous avons été trompés par de faux renseignements, l'affaire est meilleure que jamais. Il faudrait être lâche pour renoncer à l'avenir que l'habileté, la probité et l'immense solvabilité de M. Bourset ouvrent devant nous.

LE DUC DE LA F...

C'est mon avis.

LE MARQUIS DE S...

Et le mien.

PLUSIEURS VOIX.

Eh oui, c'est le nôtre à tous.

BOURSET.

Je vous remercie, Messieurs, de cette preuve d'estime; et quelque pénible, quelque dangereuse que soit la tâche que vous m'imposez, je saurai m'en rendre digne. J'en parlerai au régent dès que l'arrêt sera révoqué, et il sera tellement flatté de votre confiance au système, que vous obtiendrez de lui, je n'en doute pas, les faveurs et monopoles que vous sollicitez depuis si longtemps : vous, monsieur le duc, les sucres et cafés; vous, monsieur le comte, le monopole des cuirs; vous, monsieur le marquis, celui des graisses, savons et chandelles [1]; vous, monsieur le duc, que demandez-vous?

LE DUC.

Est-ce que vous ne pourriez pas me trouver quelque chose d'un peu moins malpropre? (*Bas à Bourset.*) Moi, mon cher Bourset, je suis très-content d'être remboursé et très-dégoûté des affaires. A mon âge, vous l'avez dit, il faut du repos.

1. Historique.

Boursct. Je vous ai donné un bon coup d’épaule; vous paierez , je l’espère, ma petite dette de jeu... BODRSET, avec intention. Fùt-elle de cinq mille livres, monsieur le comte... LE COMTE DE HORN. Elle n’est que de dix mille. BODRSET. Soit. {A part.) Mendiant! puisses-tu être roué vif* ! LE Düc , à part^ pendant que Bourset reçoit les poignées de main, accolades et félicitations de tous. Âh çà ! ce Bourset est-il le plus rusé coquin ou le plus honnête homme que j’aie jamais connu? BODRSET, traversant le salon pour donner des poignées de main de tous côtés. Ce pauvre chevalier m’a donné là , sans s’en douter, une heureuse idée ! Qu’il aille en Amérique à présent et qu’il en revienne encore , je le défie ! {Tous l'embrassent.) 1. Oa sait qae le comte de Horn a été roné Tlf pour avoir assassioé, daus la rae Uaincampoix, an agiotear chargé de valeurs considérables. PIN DES UISSI3S1PIENS. Digitized by Google

LE COMTE DE HORN, *bas à Bourset.*

Je vous ai donné un bon coup d'épaule; vous paierez, je l'espère, ma petite dette de jeu...

BOURSET, *avec intention.*

Fût-elle de cinq mille livres, monsieur le comte...

LE COMTE DE HORN.

Elle n'est que de dix mille.

BOURSET.

Soit. (*A part.*) Mendiant! puisses-tu être roué vif[1]!

LE DUC, *à part, pendant que Bourset reçoit les poignées de main, accolades et félicitations de tous.*

Ah çà! ce Bourset est-il le plus rusé coquin ou le plus honnête homme que j'aie jamais connu?

BOURSET, *traversant le salon pour donner des poignées de main de tous côtés.*

Ce pauvre chevalier m'a donné là, sans s'en douter, une heureuse idée! Qu'il aille en Amérique à présent et qu'il en revienne encore, je le défie!

(*Tous l'embrassent.*)

1. On sait que le comte de Horn a été roué vif pour avoir assassiné, dans la rue Quincampoix, un agioteur chargé de valeurs considérables.

FIN DES MISSISSIPIENS.

**The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate**

I Digilized by Google

**The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate**

COLLECTION MICHEL LÉVY (OUVRES DE GEORGE SAND Digilized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

# ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

ŒUVRES DE GEOUGE SAND PAHUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVT ADItlANl 1 TOl. LE CHATEAU DES DÉSERTES 1 — LE COMPAGNON DD TllllR DE ERANCE 3 — ' LA COMTESSE DE RUDOLSTADT 3 — CONSDELO LA DANIELLA S~ LA DERNiEUE ALDINI 1 — LE DIABLE ADL CHAMPS 1— • LA FILLEULE 1 — HISTOIRE DE HA VIE 10 — L'HOMME DE NEIGE S — HORACE 1 — ISIDORA 1 — JACQUES 1 — JEANNE 1 — LELIa S — LDCREZIA FLORIAHI 1 — LES MAITRES SONNEURS 1 — LE MEUNIER D'ANCIBAULT I — Narcisse 1 — ’ LE PÉCHÉ DE H. ANTOINE 3 — LE PICCINIHO S — LE SECRÉTAIRE INTIME. 1 — SIMON 1 — TEVERINO, — LEONE LKONI 1 — L’USCOQUE. 1 — ŒUVRES DE GEORGE SAND Nouvelle édition, format grand in-18. ANDRÉ 1 voU ANTONIA . . . constance verrier ELLE ET LDI LA FAMILLE DE CERHANDRE FRANÇOIS LE CHAMPI INDIANA. JEAN DE LA ROCHE LETTRES d'un VuTAGEDR LES MAITRES HOS.vISTES LA MARE AD DIABLE LE MARQUIS DE VILLEMER MADPRAT MONT-REVÉCHE NOUVELLES: La Marquise. — Lavinij. — Pauline. — Maiiéa. — Meirlla. — Mcicliior. — Cora LA PETITE FADETTE TAMARIS.. valentine LA VILLE LA6NT. — Typographie de A. Varicault. Digitized by Google

ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

| | | |
|---|---|---|
| ADRIANI. | 1 | vol. |
| LE CHATEAU DES DÉSERTES. | 1 | — |
| LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE. | 2 | — |
| LA COMTESSE DE RUDOLSTADT. | 2 | — |
| CONSUELO. | 3 | — |
| LA DANIELLA. | 2 | — |
| LA DERNIÈRE ALDINI. | 1 | — |
| LE DIABLE AUX CHAMPS. | 1 | — |
| LA FILLEULE. | 1 | — |
| HISTOIRE DE MA VIE. | 10 | — |
| L'HOMME DE NEIGE. | 3 | — |
| HORACE. | 1 | — |
| ISIDORA. | 1 | — |
| JACQUES. | 1 | — |
| JEANNE. | 1 | — |
| LELIA. | 2 | — |
| LUCREZIA FLORIANI. | 1 | — |
| LES MAITRES SONNEURS. | 1 | — |
| LE MEUNIER D'ANGIBAULT. | 1 | — |
| NARCISSE. | 1 | — |
| LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE. | 2 | — |
| LE PICCININO. | 2 | — |
| LE SECRÉTAIRE INTIME. | 1 | — |
| SIMON. | 1 | — |
| TEVERINO. — LEONE LEONI. | 1 | — |
| L'USCOQUE. | 1 | — |

# ŒUVRES DE GEORGE SAND

Nouvelle édition, format grand in-18.

| | | |
|---|---|---|
| ANDRÉ. | 1 | vol. |
| ANTONIA. | 1 | — |
| CONSTANCE VERRIER. | 1 | — |
| ELLE ET LUI. | 1 | — |
| LA FAMILLE DE GERMANDRE. | 1 | — |
| FRANÇOIS LE CHAMPI. | 1 | — |
| INDIANA. | 1 | — |
| JEAN DE LA ROCHE. | 1 | — |
| LETTRES D'UN VOYAGEUR. | 1 | — |
| LES MAITRES MOSAÏSTES. | 1 | — |
| LA MARE AU DIABLE. | 1 | — |
| LE MARQUIS DE VILLEMER. | 1 | — |
| MAUPRAT. | 1 | — |
| MONT-REVÊCHE. | 1 | — |
| NOUVELLES : La Marquise. — Lavinia. — Pauline. — Mattéa. — Métella. — Melchior. — Cora. | 1 | — |
| LA PETITE FADETTE. | 1 | — |
| TAMARIS. | 1 | — |
| VALENTINE. | 1 | — |
| VALVEDRE. | 1 | — |
| LA VILLE NOIRE. | 1 | — |

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT.

ADRIANI GEORGE SAND NOUVELLE ÉDITION PARIS MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES ÉDITEURS BOE «IVIEMNE, a BIS, ET BOULEVARD DES ITALIEBS, i< A LA LIBRAIRIE NOUVELLE 1863 loui druiti réfcrTéi Digitized by Google

# ADRIANI

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

**The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate**

Digitized by Googli

A MADAME ALBERT BIGNON Quand je commence un livre, j’ai besoin de chercher la sanction de la pensée qui me le dicte, dans un cœur ami, non en l’importunant de mon projet, mais en pensant à lui et en contemplant, pour ainsi dire, Tâme que je sais la mieux disposée à entrer dans mon sentiment. Vous qui avez exprimé sur la scène tant de fortes et touchantes nuances de la passion, vous n’êtes pas seulement à mes yeux une artiste célèbre, vous êtes, comme femme de cœur et de mérite, le meilleur juge des sentiments élevés et chaleureux que je voudrais savoir peindre. C’est donc à vous que je songe comme au lecteur le plus capable d’apprécier la sincérité de mon essai, et d’y porter l’encouragement d’une foi semblable à la mienne. Quand vous lirez ce roman, quand il sera écrit, il est bien certain que l’exécution no me satisfera pas, et que. Digilized by Google

# A MADAME ALBERT BIGNON

Quand je commence un livre, j'ai besoin de chercher la sanction de la pensée qui me le dicte, dans un cœur ami, non en l'importunant de mon projet, mais en pensant à lui et en contemplant, pour ainsi dire, l'âme que je sais la mieux disposée à entrer dans mon sentiment.

Vous qui avez exprimé sur la scène tant de fortes et touchantes nuances de la passion, vous n'êtes pas seulement à mes yeux une artiste célèbre, vous êtes, comme femme de cœur et de mérite, le meilleur juge des sentiments élevés et chaleureux que je voudrais savoir peindre.

C'est donc à vous que je songe comme au lecteur le plus capable d'apprécier la sincérité de mon essai, et d'y porter l'encouragement d'une foi semblable à la mienne. Quand vous lirez ce roman, quand il sera écrit, il est bien certain que l'exécution ne me satisfera pas, et que,

II A MADAME ALBERT BIGNON. comme d’habiludej je n’aurai pas réalisé la conception qui m’apparail vive et riante au début. C’est pourquoi je veux vous en dédier ['intention, qui en fera probablement toute la valeur. Cette intention, la voici. Si je m’en éloigne, j’aurai mal rempli mon but. L’amour est l’intarissable thème qui a servi, qui servira toujours, je crois, aux créations du roman et du théâtre. Pourquoi s’épuiserait-il? Il y a autant de manières de comprendre et de sentir l’amour qu’il y a de types humains sur la terre. L’amour du poète, l’amour du savant, l’amour du pauvre et celui du riche, celui de l’homme cultivé et celui do l’ignorant, l’amour sensuel et l’amour idéaliste, tous tes amours de ce monde enfin ont chacun sa théorio ou sa fatalité. Les belles âmes peuvent seules approcher de la plénitude des affections. Je ne les crois pas tellement rares, que leur puissance paraisse invraisemblable. Cependant, on voit souvent, dans les romans, les grands amours naître dans des types trop exceptionnels ou dans des situations trop particulières. On n'admet pas souvent que l’homme vivant dans le monde et jouissant de toute la manifestation de ses facultés, s’attache à un sentiment unique. On choisit les amoureux dans la classe des rêveurs, des solitaires, des enthousiastes sans expérience, des natures incomplètes ou excessives C’est Digiiized by Google

A MADAME ALBERT BIGNON. III le scepticisme et la raillerie du siècle qui causent souvent celte timidité d'auteur. Surmontons-la, me suis-je dit, et osons croire ce que beaucoup de sceptiques savent, ce que nous savions nous-mêmc être vrai , au milieu et en dépit des doutes chagrins de la jeunesse : c'est que l'amour n'est pas une infirmité, l'amère ou la pâle compensation de l'impuissance intellectuelle, de l'inaptitude à la vie collective et sociale. Ce n'est pas non plus une virginité trembiante, un appétit violent qui se cache sous les fleurs de la poésie. C'est bien plutôt une maturité jeune, mais solide, de l'esprit et du cœur; une force éprouvée, une plage où les flots montent avec énergie, mais qu'ils n'entraînent pas dans les abîmes. Quoi qu'il résulte de ce dessein, que ma plume le trahisse ou le complète, sachez, noble et chère amie, que je l'ai formé en songeant à vous. GEORGE SAND. Nobant, seiitembre t853> Digitized by Google

le scepticisme et la raillerie du siècle qui causent souvent cette timidité d'auteur.

Surmontons-la, me suis-je dit, et osons croire ce que beaucoup de sceptiques savent, ce que nous savions nous-même être vrai, au milieu et en dépit des doutes chagrins de la jeunesse : c'est que l'amour n'est pas une infirmité, l'amère ou la pâle compensation de l'impuissance intellectuelle, de l'inaptitude à la vie collective et sociale. Ce n'est pas non plus une virginité tremblante, un appétit violent qui se cache sous les fleurs de la poésie. C'est bien plutôt une maturité jeune, mais solide, de l'esprit et du cœur; une force éprouvée, une plage où les flots montent avec énergie, mais qu'ils n'entraînent pas dans les abîmes.

Quoi qu'il résulte de ce dessein, que ma plume le trahisse ou le complète, sachez, noble et chère amie, que je l'ai formé en songeant à vous.

GEORGE SAND.

Nohant, septembre 1853.

ADRIANI I lettre de Comtoln A «a remme. Lyon, la août 18. . . Ma chère épouse, la présente est pour te dire que j'ai quitté le service de M. le comte. C'est un homme quinteux qui ne pouvait me convenir, et je l'ai quitté sans regret, je peux dire. Il m'a fait une scène dans laquelle il m'a dit des mots, et cherché de mauvaises raisons. Mais je suis déjà replacé, et je n'ai pas été seulement une heure sur le pavé. Dans l'hôtel où nous logions, il s'est trouvé un gentilhomme qui cherchait un valet de chambre. Malgré que je ne le connaissais pas, et que je Digitized by Google

# ADRIANI

## I

### Lettre de Comtois à sa femme.

Lyon, 12 août 18...

Ma chère épouse, la présente est pour te dire que j'ai quitté le service de M. le comte. C'est un homme quinteux qui ne pouvait me convenir, et je l'ai quitté sans regret, je peux dire. Il m'a fait une scène dans laquelle il m'a dit des mots, et cherché de mauvaises raisons. Mais je suis déjà replacé, et je n'ai pas été seulement une heure sur le pavé. Dans l'hôtel où nous logions, il s'est trouvé un gentilhomme qui cherchait un valet de chambre. Malgré que je ne le connaissais pas, et que je

6 A DRIANI. n’avais pas le plus petit renseignement sur lui, je me suis présenté pour voir au moins, à sa mine, si je pourrais m’en arranger. Son air m’est revenu tout de suite, et il paraît que le mien lui a plu aussi, car il s’est contenté de jeter los yeux dessus mon certificat en me disant : — Je sais que le comte de Milly faisait cas de vous et que vous vous quittez à la suite d’une vivacité de sa part sur laquelle il ne veut pas revenir. 11 m’a dit que vous écriviez lisiblement, que vous mettiez assez bien l’orthograpbe, et que vous aviez l’habitude de copier. Vous me serez donc utile et je vous prends pour le prix qu’il vous donnait : je ne me souviens plus du chiffre, rappelez-lc-moi. Là-dessus, me voilà engagé, car, puisque mon nouveau maître connaît mon ancien, chose que j’ignorais, ça ne peut être qu’un homme comme il faut, et, à sa garderobe de voyage, éparpillée dans sa chambre, ^nsi qu’à ses bijoux et à la manière dont les gens de l’bôtel l/s servaient, j’ai bien vite vu qu’il était passablement riche, ou qu’il savait vivre en homme du monde. J’ai bien de? mandé aussi dans la maison; mais on m’a dit qu’on ne le connaissait pas autrement, et qu’jl se faisait appeler M. d’Argères tout court. Ça m’a bien un peu contrarié, parce que c’est pour la première fois que je sers une personne sans titre. Meis Digitized by Google

ADaiÂi^i. 7 j’âi dans mon idée que c’est une fantaisie qu’il a peutêtre de cacher le sien, car je me connais en gens de qualité, et je t’assure que jamais je n’ai vu une plus belle tournure et de plus jolies manières. En outre, il paraît très-doux et fait l’avance de mes déboursés. Enfin, je pense que je n’aurai pas de désagrément avec lui. Nous avons quitté Genève, et, à présent, nous sommes à Lyon, d’où je t’écris ces lignes pour te dire que je me porte bien et que je ne sais pas encore où nous allons. Tout ce que monsieur m’a dit, c’est que nous serions à Paris dans deux mois au plus tard. Ne sois donc pas en peine de moi , et écris-moi des nouvelles de nos enfants et si tu es toujours contente de la maison où tu es. Je te ferai savoir bientôt où il faut m’adresser ça. Je ne te donnerai pas grands détails, mais ta les auras plus tard par mon journal, que j’ai toujours i’babitude do tenir, jour par jour, pour mon amusement et pour futilité de de ma mémoire. Adieu donc, ma chère Céleste; je t’embrasse de toute l'amitié que je te porte, ainsi que ta sœur et notre petite famille. Ton mari pour la vie. Comtois. Digilized by Coogle

j'ai dans mon idée que c'est une fantaisie qu'il a peut-être de cacher le sien, car je me connais en gens de qualité, et je t'assure que jamais je n'ai vu une plus belle tournure et de plus jolies manières. En outre, il paraît très-doux et fait l'avance de mes déboursés. Enfin, je pense que je n'aurai pas de désagrément avec lui. Nous avons quitté Genève, et, à présent, nous sommes à Lyon, d'où je t'écris ces lignes pour te dire que je me porte bien et que je ne sais pas encore où nous allons. Tout ce que monsieur m'a dit, c'est que nous serions à Paris dans deux mois au plus tard. Ne sois donc pas en peine de moi, et écris-moi des nouvelles de nos enfants et si tu es toujours contente de la maison où tu es. Je te ferai savoir bientôt où il faut m'adresser ça. Je ne te donnerai pas grands détails, mais tu les auras plus tard par mon journal, que j'ai toujours l'habitude de tenir, jour par jour, pour mon amusement et pour l'utilité de de ma mémoire.

Adieu donc, ma chère Céleste; je t'embrasse de toute l'amitié que je te porte, ainsi que ta sœur et notre petite famille.

Ton mari pour la vie.

Comtois.

8 A9RIANI. Journal de Ckiiutoio. Lyon, 15 aoAt 18... Me voilà, comme dans un roman, au service d'un bomme que je ne connais pas du tout, et qui me mène je ne sais où. Monsieur ne reçoit pas de lettres dont je puisse voir l'adresse. II va les prendre lui-même à la poste, bureau restant. Il sort et voit du monde dehors ; mais il ne reçoit personne à l'hôtel, et paraît très-occupé à lire ou à marcher dans sa chambre, le peu de temps qu'il y reste dans la journée. Il se nourrit bien; ses habits sont d'un bon tailleur, et il se chausse on ne peut mieux. Il parle peu, et ne commande rien qu'avec honnêteté. Il ne paraît pas porté à l'impatience, ni à aucun autre défaut, si ce n'est que je lui crois peu d'esprit. C'est un fort bel homme, qui n'a pas plus de vingt-cinq à trente ans. Il a la barbe et les cheveux superbes, et prononce si bien, qu'on entend tout ce qu'il dit, même quand il parle très-bas. C'est un grand avantage pour le Digitized by GoogI(

## Journal de Comtois.

Lyon, 15 août 18...

Me voilà, comme dans un roman, au service d'un homme que je ne connais pas du tout, et qui me mène je ne sais où. Monsieur ne reçoit pas de lettres dont je puisse voir l'adresse. Il va les prendre lui-même à la poste, bureau restant. Il sort et voit du monde dehors; mais il ne reçoit personne à l'hôtel, et paraît très-occupé à lire ou à marcher dans sa chambre, le peu de temps qu'il y reste dans la journée. Il se nourrit bien; ses habits sont d'un bon tailleur, et il se chausse on ne peut mieux. Il parle peu, et ne commande rien qu'avec honnêteté. Il ne paraît pas porté à l'impatience, ni à aucun autre défaut, si ce n'est que je lui crois peu d'esprit. C'est un fort bel homme, qui n'a pas plus de vingt-cinq à trente ans. Il a la barbe et les cheveux superbes, et prononce si bien, qu'on entend tout ce qu'il dit, même quand il parle très-bas. C'est un grand avantage pour le

AORIANf. 9 service ; mais il dit les choses en si pen de paroles, qa'on voit bien qu'il manque d'idées. 19 août, Toornon. Nous voilà dans une petite ville au bord du Rhône, soit que monsieur y ait des affaires, soit qu'il lui ait pris fantaisie de s'arrêter ici. Nous sommes venus par le vapeur. Monsieur y a causé avec des personnes qui le connaissaient sans doute ; mais, comme il faisait un grand vent, je n'ai pu entendre comment et de quoi on lui parlait, à moins de m'approcher avec indiscrétion, ce qui serait mauvaise société. J'ai vu que les messieurs qui parlaient à monsieur étaient distingués. Je n'ai pas pu me permettre de les interroger. Monsieur m'a prié, ce soir, de lui faire du café. Il l'a trouvé bon et s'est enfermé pour écrire ou pour lire, je ne sais pas. 90 août. Me voilà toujours dans cette petite ville, attendant que monsieur soit rentré. Il a pris un bateau ce matin, et j'ai entendu que c'était pour une promenade. J'ai eu de 4. Digitized by Google

service ; mais il dit les choses en si peu de paroles, qu'on voit bien qu'il manque d'idées.

19 août, Tournon.

Nous voilà dans une petite ville au bord du Rhône, soit que monsieur y ait des affaires, soit qu'il lui ait pris fantaisie de s'arrêter ici. Nous sommes venus par le vapeur. Monsieur y a causé avec des personnes qui le connaissaient sans doute ; mais, comme il faisait un grand vent, je n'ai pu entendre comment et de quoi on lui parlait, à moins de m'approcher avec indiscrétion, ce qui serait mauvaise société. J'ai vu que les messieurs qui parlaient à monsieur étaient distingués. Je n'ai pas pu me permettre de les interroger.

Monsieur m'a prié, ce soir, de lui faire du café. Il l'a trouvé bon et s'est enfermé pour écrire ou pour lire, je ne sais pas.

20 août.

Me voilà toujours dans cette petite ville, attendant que monsieur soit rentré. Il a pris un bateau ce matin, et j'ai entendu que c'était pour une promenade. J'ai eu de

10 ADEIÀNI» l’immeur parce que, voyant que j’allais être seul toute la journée et m’ennuyer dans un endroit qui n’est guère beau, j’ai demandé à monsieur si nous y resterions longtemps. — Pourquoi me demandez-vous cela? qu’il m’a dit d’un air indifférent. Je me suis enhardi à lui dire que c’était pour pouvoir recevoir des nouvelles de ma famille, et que, si je gavais où nous allions, je donnerais mon adresse à ma femme. — Tiens, monsieur Comtois, qu’il a dit, vous êtes marié? — Oui, monsieur le comte^ que je me suis hasardé f loi répondre. — Pourquoi m’appelez- vous momieur le comteît Et alors moi : — C’est par l’habitude que j’avais avec mon ancien maître. Si je savais comment je dois parler à monsieur... — Et vous avez des enfants peut-être? — J’en ai trois, deux garçons et une demoiselle. — Et où est votre famille ? — A Paris, monsieur le marquis. — Pourquoi m’appelez-vous monsieur le marquis ? — Parce que mon avant-dernier maître... — C’est bien, c’est bien, qu’il a dit, je vous apprendrai où nous allons quand je le saurai moi-même. Digitized by Coogl

l'humeur parce que, voyant que j'allais être seul toute la journée et m'ennuyer dans un endroit qui n'est guère beau, j'ai demandé à monsieur si nous y resterions longtemps.

— Pourquoi me demandez-vous cela? qu'il m'a dit d'un air indifférent.

Je me suis enhardi à lui dire que c'était pour pouvoir recevoir des nouvelles de ma famille, et que, si je savais où nous allions, je donnerais mon adresse à ma femme.

— Tiens, monsieur Comtois, qu'il a dit, vous êtes marié?

— Oui, monsieur le comte, que je me suis hasardé à lui répondre.

— Pourquoi m'appelez-vous *monsieur le comte?*

Et alors moi :

— C'est par l'habitude que j'avais avec mon ancien maître. Si je savais comment je dois parler à monsieur...

— Et vous avez des enfants peut-être?

— J'en ai trois, deux garçons et une demoiselle.

— Et où est votre famille?

— A Paris, monsieur le marquis.

— Pourquoi m'appelez-vous *monsieur le marquis?*

— Parce que mon avant-dernier maître...

— C'est bien, c'est bien, qu'il a dit, je vous apprendrai où nous allons quand je le saurai moi-même.

ADRIANI. il J>a-dessiis> il a tourné les talons et le voilà parti. Je ne sais pas si c'est un original qui ne pense pas à ce qu'il fait, ou s'il a eu l'idée de se moquer de moi, mais je commence à être inquiet. On voit tant d'aventur ri ers sur les chemins, que j'aurais bien pu me tromper sur sa mine de grand seigneur. Il faudra que je l'observe de près. Ce n'est pas tant pour le risque à courir du côté des gages que pour la honte d'être commandé par un homme sans aveu. Il y a du monde fait pour commander aux domestiques, mais il y en a aussi qui mériteraient de servir ceux qui les servent, et c'est une grande mortification d'être dupé par ces canailles-là. Manières, 22 août. Nous voilà dans un joli château, ou plutôt une jolie maison de campagne, chez un ami de monsieur, qui est auteur et baron. Ce n'est pas très-riche, mais c'est confortable, comme disait mon milord, et la manière dont on a reçu monsieur, ce soir, me raccommode un peu avec lui. Il était temps, car il me donnait bien des doutes. Et puis c'est un homme qui a l'esprit superficiel, qui n'a aucune conversation avec les gens, et qui est si distrait par moments, que les talents qu'on a sont en pure perte» Digiiized by Google

La-dessus, il a tourné les talons et le voilà parti.

Je ne sais pas si c'est un original qui ne pense pas à ce qu'il fait, ou s'il a eu l'idée de se moquer de moi, mais je commence à être inquiet. On voit tant d'aventuriers sur les chemins, que j'aurais bien pu me tromper sur sa mine de grand seigneur. Il faudra que je l'observe de près. Ce n'est pas tant pour le risque à courir du côté des gages que pour la honte d'être commandé par un homme sans aveu. Il y a du monde fait pour commander aux domestiques, mais il y en a aussi qui mériteraient de servir ceux qui les servent, et c'est une grande mortification d'être dupé par ces canailles-là.

Manzères, 22 août.

Nous voilà dans un joli château, ou plutôt une jolie maison de campagne, chez un ami de monsieur, qui est auteur et baron. Ce n'est pas très-riche, mais c'est confortable, comme disait mon milord, et la manière dont on a reçu monsieur, ce soir, me raccommode un peu avec lui. Il était temps, car il me donnait bien des doutes. Et puis c'est un homme qui a l'esprit superficiel, qui n'a aucune conversation avec les gens, et qui est si distrait par moments, que les talents qu'on a sont en pure perte.

12 ADRIANI. Il û’y fait pas seulement attention^ et sa politesse n’a rien de flatteur. Je n’ai pourtant rien pu savoir de lui par les gens de la maison. Ils sont tous du pays et ne le connaissent pas. C’est, d’ailleurs, des gens fort simples et sans éducation qui leur facilite de causer. Je saurai demain à quoi m’en tenir, car je servirai à table. Ce soir, j'avais un grand mal de dents, et monsieur m’a dit : — Reposez-vous, Comtois. C’est ce que je vas faire. IVarratioo. L’espoir de M. Comtois fut trompé. 11 servit à table le lendemain; mais le baron de West s’était absenté. M. d’Argères n’avait pas l’habitude de parler seul en mangeant : aussi Comtois ne fut-il pas plus avancé que le premier jour. Le baron de West était elTeclivement un littérateur assez distingué. Il paraît qu’il regardait son hôte comme un excellent juge, car il le reçut à bras ouverts et se fit une fête de le garder toute une semaine. Une lettre reDigitized by Google

Il n'y fait pas seulement attention, et sa politesse n'a rien de flatteur.

Je n'ai pourtant rien pu savoir de lui par les gens de la maison. Ils sont tous du pays et ne le connaissent pas. C'est, d'ailleurs, des gens fort simples et sans éducation qui leur facilite de causer.

Je saurai demain à quoi m'en tenir, car je servirai à table. Ce soir, j'avais un grand mal de dents, et monsieur m'a dit :

— Reposez-vous, Comtois.

C'est ce que je vas faire.

## Narration.

L'espoir de M. Comtois fut trompé. Il servit à table le lendemain ; mais le baron de West s'était absenté. M. d'Argères n'avait pas l'habitude de parler seul en mangeant : aussi Comtois ne fut-il pas plus avancé que le premier jour.

Le baron de West était effectivement un littérateur assez distingué. Il paraît qu'il regardait son hôte comme un excellent juge, car il le reçut à bras ouverts et se fit une fête de le garder toute une semaine. Une lettre re-

ADRIANI. 13 çue dès le matin du second jour le forçant d'aller passer vingt-quatre heures à Lyon pour des affaires importantes, il lui fit donner sa parole d'honneur qu'il l'attendrait et se constituerait maître de la maison en son absence. D'Argères ne se fit guère prier, bien qu'il ne fût pas étroitement lié avec son hôte. 11 savait qu'en usant et abusant au besoin de son hospitalité, il pourrait toujours considérer le baron comme son obligé. Le baron voulait lui lire un manuscrit, et l'on verra plus tard combien il lui importait que d'Argères en goûtât le fond et la forme, et s'associât complètement à la pensée qui avait dicté cet ouvrage. I.e(tre de d'Argèrc». Gliâteaa de Mauzeres, par Toarnoa (Ardèche). Mon bon camarade, sache enfin où je suis. J'ai bien employé mon temps de repos et de liberté. J'ai parcouru la Suisse, j'ai gravi des glaciers, je ne me suis rien cassé. J'ai laissé pousser ma barbe, je l'ai coupée ; je n'ai rien lu, rien écrit, rien étudié. Je n'ai pensé à rien, pas même Digiiized by Google

çue dès le matin du second jour le forçant d'aller passer vingt-quatre heures à Lyon pour des affaires importantes, il lui fit donner sa parole d'honneur qu'il l'attendrait et se constituerait maître de la maison en son absence.

D'Argères ne se fit guère prier, bien qu'il ne fût pas étroitement lié avec son hôte. Il savait qu'en usant et abusant au besoin de son hospitalité, il pourrait toujours considérer le baron comme son obligé. Le baron voulait lui lire un manuscrit, et l'on verra plus tard combien il lui importait que d'Argères en goutât le fond et la forme, et s'associât complétement à la pensée qui avait dicté cet ouvrage.

### Lettre de d'Argères.

Château de Mauzères, par Tournon (Ardèche).

Mon bon camarade, sache enfin où je suis. J'ai bien employé mon temps de repos et de liberté. J'ai parcouru la Suisse, j'ai gravi des glaciers, je ne me suis rien cassé. J'ai laissé pousser ma barbe, je l'ai coupée ; je n'ai rien lu, rien écrit, rien étudié. Je n'ai pensé à rien, pas même

 aox pelles Suissesses, qui, par parentlièse, ne sont belles que de santé, et montrent de grosses vilaines jambes an bout de leurs jupons courts. Je suis revenu par Genève et Lyon. J’ai renvoyé Clodius, qui me volait; j’ai pris un domestique qui ne fait que m’ennuyer par sa figure de pédant. Je me suis mis en route pour la Méditerranée, et je m’arrête chez notre baron, qui se trouve sur mon chemin. J’y suis seul pour le moment, et je ne m’en plains pas. C'est toujours le plus galant homme di^ monde ; mais, quand il m’a parlé beaux-arts et qu’il m’a montré ses cahiers, j’ai eu bien de la peine à cacher une grimace abominable. Il faudra pourtant s’exécuter, entendre, juger, promettre. Ce ne sera certainement pas mauvais, ce qu’il va me lire; mais ce serait du Virgile tout pur, que ça ne vaudrait pas les arbres, le soleil, le mouvement, l’imprévu, enfin le délicieux rîen faire^ si rare et si précieux dans une vie agitée et souvent assujettie. J’ai encore deux jours de répit, parce qu’il a été forcé do s’absenter, et j'en vas profiter pour m’abrutir encore un peu à la chasse. Mais je t’entends d’ici me dire : « Pourquoi chasser? pourquoi te donner un prétexte, quand tu as le droit et le temps de battre les bois et de t’égarer dans les sentiers? » Tu as bien raison. C’est lourd, un fusil, et ça ne tue pas; du moins je n’en ai jamais rencontré un qui fût assez juste pour moi. PeutDigitized by Coogle

aux belles Suissesses, qui, par parenthèse, ne sont belles que de santé, et montrent de grosses vilaines jambes au bout de leurs jupons courts. Je suis revenu par Genève et Lyon. J'ai renvoyé Clodius, qui me volait; j'ai pris un domestique qui ne fait que m'ennuyer par sa figure de pédant. Je me suis mis en route pour la Méditerranée, et je m'arrête chez notre baron, qui se trouve sur mon chemin. J'y suis seul pour le moment, et je ne m'en plains pas. C'est toujours le plus galant homme du monde; mais, quand il m'a parlé beaux-arts et qu'il m'a montré ses cahiers, j'ai eu bien de la peine à cacher une grimace abominable. Il faudra pourtant s'exécuter, entendre, juger, promettre. Ce ne sera certainement pas mauvais, ce qu'il va me lire; mais ce serait du Virgile tout pur, que ça ne vaudrait pas les arbres, le soleil, le mouvement, l'imprévu, enfin le délicieux *rien faire*, si rare et si précieux dans une vie agitée et souvent assujettie.

J'ai encore deux jours de répit, parce qu'il a été forcé de s'absenter, et j'en vas profiter pour m'abrutir encore un peu à la chasse. Mais je t'entends d'ici me dire : « Pourquoi chasser? pourquoi te donner un prétexte, quand tu as le droit et le temps de battre les bois et de t'égarer dans les sentiers? » Tu as bien raison. C'est lourd, un fusil, et ça ne tue pas; du moins je n'en ai jamais rencontré un qui fût assez juste pour moi. Peut-

ADRIANI. IS Stre qu’il y en a un dans l'arseD^l du baron ; mais j’ai $i peu de nez, que je ne saurais jamais meure la main dessus. Parions de nos affaires. Tu placeras comme tu l’entendras, etc. Noos supprimons cette partie de la lettre de d’Argères, qui ne contenait qu’un détail d’intérêts matériels, et nous passons au journal de Comtois, Jonrnal de Comtois. ' Mauzères, S3 aoAt. J’éprouverai ici beaucoup d’ennuis si ça continue. Monsieur m’avait dit qu’il me ferait copier, et il ne me donne rien à faire. Sans doute qu'il a un emploi quelr CQpque à Paris ; mais , en attendant, il fait tout seul sa correspondance, et, autant que j’en peux juger, elle n’est pas conséquente. Il est fumeur et flâneur. Il a toujours l’air de rêver^ et je crois qu’il ne pense à rien. Il ^e ser^ lui-piêp^e, ce qui me donne l’idée qu’il est

Digitized by Google

être qu'il y en a un dans l'arsenal du baron; mais j'ai si peu de nez, que je ne saurais jamais mettre la main dessus.

Parlons de nos affaires. Tu placeras comme tu l'entendras, etc.

Nous supprimons cette partie de la lettre de d'Argères, qui ne contenait qu'un détail d'intérêts matériels, et nous passons au journal de Comtois.

## Journal de Comtois.

Mauzères, 23 août.

J'éprouverai ici beaucoup d'ennuis si ça continue. Monsieur m'avait dit qu'il me ferait copier, et il ne me donne rien à faire. Sans doute qu'il a un emploi quelconque à Paris; mais, en attendant, il fait tout seul sa correspondance, et, autant que j'en peux juger, elle n'est pas conséquente. Il est fumeur et flâneur. Il a toujours l'air de rêver, et je crois qu'il ne pense à rien. Il se sert lui-même, ce qui me donne l'idée qu'il est

16 A-DRIANi; égoïste et ne veut dépendre de personne. Le pays où nous sommes est fort vilain. On y perd ses chaussures. C'est un désert où il n'y a que des rochers, des bois, des eaux qui tombent des rochers, et pas une âme à qui parler, car il règne dans le pays une espèce de patois, et et les gens sont tout à fait sauvages. La maison est agréable et bien tenue. Le vin est rude. Le cocher est très-grossier. M. de West est assez riche et fait des ouvrages pour son plaisir. On dit qu'il y met beaucoup d'amour-propre. Sans doute que monsieur se môle d'écrire aussi, car le valet de chambre m'a dit que son maître loi avait dit : — Vous me donnerez des conseils. Mais je ne crois pas monsieur capable d'écrire avec esprit. Il aime trop à courir, et, d'ailleurs, il parie trop simplement. C'est toujours un travers de vouloir écrire après M. Helvétius, M. Voltaire et M. Pigault-Lebrun, qui ont fait la gloire de leur siècle. Tout ce qui peut être écrit a été écrit par des gens très-illustres, et, comme disait une dame de beaucoup de talent, dont je faisais les lettres à ses amis, il n'y a plus rien de nouveau à imprimer. Au moins, si ces messieurs s'occupaient de politique ! C'est un horizon qui change et qui vous présente toujours du neuf. Mais, pour juger la politique, il faut aller à la cour, et je ne crois pas que monsieur soit Digitized by Google

égoïste et ne veut dépendre de personne. Le pays où nous sommes est fort vilain. On y perd ses chaussures. C'est un désert où il n'y a que des rochers, des bois, des eaux qui tombent des rochers, et pas une âme à qui parler, car il règne dans le pays une espèce de patois, et et les gens sont tout à fait sauvages.

La maison est agréable et bien tenue. Le vin est rude. Le cocher est très-grossier. M. de West est assez riche et fait des ouvrages pour son plaisir. On dit qu'il y met beaucoup d'amour-propre. Sans doute que monsieur se mêle d'écrire aussi, car le valet de chambre m'a dit que son maître lui avait dit :

— Vous me donnerez des conseils.

Mais je ne crois pas monsieur capable d'écrire avec esprit. Il aime trop à courir, et, d'ailleurs, il parle trop simplement.

C'est toujours un travers de vouloir écrire après M. Helvétius, M. Voltaire et M. Pigault-Lebrun, qui ont fait la gloire de leur siècle. Tout ce qui peut être écrit a été écrit par des gens très-illustres, et, comme disait une dame de beaucoup de talent, dont je faisais les lettres à ses amis, il n'y a plus rien de nouveau à imprimer. Au moins, si ces messieurs s'occupaient de politique ! C'est un horizon qui change et qui vous présente toujours du neuf. Mais, pour juger la politique, il faut aller à la cour, et je ne crois pas que monsieur soit

ÂDRIANl. 17 assez considérable pour y être reçu. Le mieux, c'est de cultiver la philosophie quand on a le moyen. Ce serait mon goût, si j'avais des rentes, et si ma femme ne dépensait pas tout. narration. Pendant que M. Comtois regrettait de ne pouvoir être philosophe, son maître se promenait. Il revenait, à l'entrée de la nuit, en compagnie d'un garde-chasse qu'il avait rencontré et qui lui était fort utile pour retrouver le chemin du manoir de Mauzères, lorsqu'en passant au bas d'un petit coteau couvert de vignes, il remarqua une faible lueur qui blanchissait ce court horizon. — Est-ce la lune qui se lève? demanda-t-il à son guide. Le guide sourit. — Je ne crois pas, dit-il, que la lune se lève du côté où le soleil se couche. — C'est juste, dit d'Argères en riant tout à fait de son inattention. Qu'est-ce donc que celte clarté? Digitized by Google

assez considérable pour y être reçu. Le mieux, c'est de cultiver la philosophie quand on a le moyen. Ce serait mon goût, si j'avais des rentes, et si ma femme ne dépensait pas tout.

### Narration.

Pendant que M. Comtois regrettait de ne pouvoir être philosophe, son maître se promenait. Il revenait, à l'entrée de la nuit, en compagnie d'un garde-chasse qu'il avait rencontré et qui lui était fort utile pour retrouver le chemin du manoir de Mauzères, lorsqu'en passant au bas d'un petit coteau couvert de vignes, il remarqua une faible lueur qui blanchissait ce court horizon.

— Est-ce la lune qui se lève? demanda-t-il à son guide.

Le guide sourit.

— Je ne crois pas, dit-il, que la lune se lève du côté où le soleil se couche.

— C'est juste, dit d'Argères en riant tout à fait de son inattention. Qu'est-ce donc que cette clarté?

ADBIANI. i» >- Ce n’est rien. C’est une maison qui est par là tout juste au revers du coteau. C’est la maison de la Désolade. — Im Désolade ? Voilà un nom bien triste. — Dame ! c’est un nom qu’on lui a laissé comme ça dans le pays, à cause de la pauvre dame qui y reste. C’est une jeune femme très-jolie, ma foi, qui a perdu son mari après six mois de mariage et qui ne peut pas se consoler. Elle est malade et comme égarée par moments. On a même peur qu’elle ne devienne folle tout à fait. — Attendez ! reprit d’Argères, qui, en suivant son guide sur le sentier, s’était un peu rapproché de la demeure invisible, je crois que j’entends de la musique. Ils s’arrêtèrent et firent silence. Une voix de femme et un piano sonore faisaient entendre quelques sons, emportés à chaque instant parla brise. Dans les membres de phrase qui parvinrent à l’oreille exercée de d’Argères, il reconnut l’air admirable du gondolier dans Otello : Nessun maggior dolore, etc. « Il n’est pas de plus grande douleur que de se rappeler le temps heureux dans l’infortune. » D’Argères, avec son air insouciant et son besoin momentané d’oublier l’art, était artiste de la tète aux Digiiized by Google

— Ce n'est rien. C'est une maison qui est par là tout juste au revers du coteau. C'est la maison de *la Désolade*.

— *La Désolade ?* Voilà un nom bien triste.

— Dame ! c'est un nom qu'on lui a laissé comme ça dans le pays, à cause de la pauvre dame qui y reste. C'est une jeune femme très-jolie, ma foi, qui a perdu son mari après six mois de mariage et qui ne peut pas se consoler. Elle est malade et comme égarée par moments. On a même peur qu'elle ne devienne folle tout à fait.

— Attendez ! reprit d'Argères, qui, en suivant son guide sur le sentier, s'était un peu rapproché de la demeure invisible, je crois que j'entends de la musique.

Ils s'arrêtèrent et firent silence. Une voix de femme et un piano sonore faisaient entendre quelques sons, emportés à chaque instant par la brise. Dans les membres de phrase qui parvinrent à l'oreille exercée de d'Argères, il reconnut l'air admirable du gondolier dans *Otello :*

Nessun maggior dolore, etc.

« Il n'est pas de plus grande douleur que de se rappeler le temps heureux dans l'infortune. »

D'Argères, avec son air insouciant et son besoin momentané d'oublier l'art, était artiste de la tête aux

APiUÂNI. 19 pieds. 11 fut vivement impressionné par ces trois circonstances : le nom de Désolade donné à la maison ou à la personne qui l'habitait, le choix de la chanson, et la voix, l'accent de la chanteuse, qui, soit en réalité, soit par l'effet de la distance, exprimaient avec un charme inflni la plainte d'une âme brisée. Un moment il faillit laisser là son guide et courir vers cette maison, vers cette plainte, vers cette femme ; mais il fut retenu par la crainte de voir une folle. Il avait, pour le spectacle de l'aliénation, cette peur douloureuse qu'éprouvent les imaginations vives. D'ailleurs, il était harassé de fatigue, il mourait de faim. — Et, après tout, se dit-il, je n'ai plus dix-huit ans pour rêver l'honneur, souvent trop facile, de consoler une veuve inconsolable. Il retourna donc au manoir très-philosophiquement. Néanmoins, il ne se sentit plus disposé à interroger le garde-chasse. Il lui semblait que la prose de ce bonhomme ferait envoler la rapide impression poétique qu'il venait de recueillir. Digitized by Google

pieds. Il fut vivement impressionné par ces trois circonstances : le nom de *Désolade* donné à la maison ou à la personne qui l'habitait, le choix de la chanson, et la voix, l'accent de la chanteuse, qui, soit en réalité, soit par l'effet de la distance, exprimaient avec un charme infini la plainte d'une âme brisée. Un moment il faillit laisser là son guide et courir vers cette maison, vers cette plainte, vers cette femme ; mais il fut retenu par la crainte de voir une folle. Il avait, pour le spectacle de l'aliénation, cette peur douloureuse qu'éprouvent les imaginations vives.

D'ailleurs, il était harassé de fatigue, il mourait de faim.

— Et, après tout, se dit-il, je n'ai plus dix-huit ans pour rêver l'honneur, souvent trop facile, de consoler une veuve inconsolable.

Il retourna donc au manoir très-philosophiquement. Néanmoins, il ne se sentit plus disposé à interroger le garde-chasse. Il lui semblait que la prose de ce bonhomme ferait envoler la rapide impression poétique qu'il venait de recueillir.

20 ADRIA.NI. Joornal de Comtois. 34 août. Monsieur est beau chanteur; car, en sa couchant, il lui a pris fantaisie de répétailler un air italien, qu'il dit, ma foi, aussi bien que les bouffons du théâtre de Paris. Je lui en ai fait la remarque, ce qui était un peu déplacé; mais c'était exprès pour voir si je le ferais causer. Il m'a regardé comme si je le sortais d'un rêve, m'a ri au nez et n'a pas lâché une parole. J'ai bien vu par là que monsieur est bête. Digilized by Coogl

## Journal de Comtois.

24 août.

Monsieur est beau chanteur; car, en se couchant, il lui a pris fantaisie de répétailler un air italien, qu'il dit, ma foi, aussi bien que les bouffons du théâtre de Paris. Je lui en ai fait la remarque, ce qui était un peu déplacé; mais c'était exprès pour voir si je le ferais causer. Il m'a regardé comme si je le sortais d'un rêve, m'a ri au nez et n'a pas lâché une parole. J'ai bien vu par là que monsieur est bête.

Narration. D’Argères, s’élant beaucoup fatigué, et subissant les fréquentes souffrances des organisations nerveuses, dormit peu et mal. 11 eut un rêve obstiné qui lui flt entendre à satiété la romance du gondolier, et qui fit passer en même temps devant lui l’image, à chaque instant transformée, de la désolée. Tantôt c’était un ange du ciel, tantôt une péri, une fée ou un monstre. Lassé de ce malaise, il se leva avec le jour et prit machinalement le chemin de la maison dont il avait aperçu la lueur aux premières clartés des étoiles. — Je veux tâcher de savoir, se disait-il, si c’est vraiment une folle qui chantait si bien. Dans ce cas, je m’éloignerai toujours de cet endroit, je ne passerai plus par ce sentier. Je me suis toujours figuré que la folie était contagieuse pour moi, et ce que j’ai éprouvé cette nuit me fait croire que j’ai une prédisposition...

## II

### Narration.

D'Argères, s'étant beaucoup fatigué, et subissant les fréquentes souffrances des organisations nerveuses, dormit peu et mal. Il eut un rêve obstiné qui lui fit entendre à satiété la romance du gondolier, et qui fit passer en même temps devant lui l'image, à chaque instant transformée, de la *désolée*. Tantôt c'était un ange du ciel, tantôt une péri, une fée ou un monstre.

Lassé de ce malaise, il se leva avec le jour et prit machinalement le chemin de la maison dont il avait aperçu la lueur aux premières clartés des étoiles.

— Je veux tâcher de savoir, se disait-il, si c'est vraiment une folle qui chantait si bien. Dans ce cas, je m'éloignerai toujours de cet endroit, je ne passerai plus par ce sentier. Je me suis toujours figuré que la folie était contagieuse pour moi, et ce que j'ai éprouvé cette nuit me fait croire que j'ai une prédisposition...

22 ADRIANl. 11 se trouva au sommet du coteau de vignes et au niveau du toit de la maison, qui s'élevait, ou plutôt s'abaissait devant lui, sur les terrains inclinés en sens contraire. Le jour commençait à blanchir le paysage et mêlait ses tons roses aux tons bleuâtres de la nuit. Les terrains environnants, largement arrosés d'eaux courantes, exhalaient des masses de brume argentée qui donnaient une apparence fantastique à toute chose. Les ondulations du sol, exagérées par ces vapeurs flottantes, semblaient s'ouvrir en profondeurs immenses, et, dans toutes ces formes douteuses, l'imagination pouvait voir des lacs à la place des prairies, des précipices oÙ il n'y avait que de paisibles vallées. Au premier abord, le site parut splendide à notr.j voyageur. En réalité, c'était un ensemble de lignes douces et de détails charmants comme il s'en trouve partout, même dans les pays les plus largement accidentés. A mesure qu'on descend le Rhône, après Lyon, on parcourt une série de tableaux d'une apparence grandiose. Des monts dont fa situation au bord des flots rapides, les formes hardies et les tons tranchés, tantôt blancs comme des ossements polis, tantôt sombres sous la végétation, augmentent l'importance et rendent l'aspect menaçant ou sévère; des pics déchiquetés, couronnés de vieilles forteresses qui se profilent sur un ciel déjà bleu et pur comme celui de la Méditerranée ; des

Digitized by Google

Il se trouva au sommet du coteau de vignes et au niveau du toit de la maison, qui s'élevait, ou plutôt s'abaissait devant lui, sur les terrains inclinés en sens contraire.

Le jour commençait à blanchir le paysage et mêlait ses tons roses aux tons bleuâtres de la nuit. Les terrains environnants, largement arrosés d'eaux courantes, exhalaient des masses de brume argentée qui donnaient une apparence fantastique à toute chose. Les ondulations du sol, exagérées par ces vapeurs flottantes, semblaient s'ouvrir en profondeurs immenses, et, dans toutes ces formes douteuses, l'imagination pouvait voir des lacs à la place des prairies, des précipices où il n'y avait que de paisibles vallées.

Au premier abord, le site parut splendide à notre voyageur. En réalité, c'était un ensemble de lignes douces et de détails charmants comme il s'en trouve partout, même dans les pays les plus largement accidentés.

A mesure qu'on descend le Rhône, après Lyon, on parcourt une série de tableaux d'une apparence grandiose. Des monts dont la situation au bord des flots rapides, les formes hardies et les tons tranchés, tantôt blancs comme des ossements polis, tantôt sombres sous la végétation, augmentent l'importance et rendent l'aspect menaçant ou sévère; des pics déchiquetés, couronnés de vieilles forteresses qui se profilent sur un ciel déjà bleu et pur comme celui de la Méditerranée: des

ADRIANI. Î3 vallées largement échancrées et qai s’abaissent majestueusement vers le rivage : tout paraît imposant dans ce panorama du fleuve qui vous rapproche de la Provence. Mais, derrière celle ceinture de rochers, la nature, tout en conservant dans son ensemble l’àpre caractère des bouleversements volcaniques, offre mille recoins charmants où l’on peut vivre en pleine idylle ; des prairies verdoyantes, des chcàtaigniers aussi beaux que ceux du Limousin, des noyers aussi ronds que ceux de la Creuse, enfin des pampres et des buissons sous lesquels disparaissent les antiques laves et les sombres basaltes dont le sol est semé. Dans les vallées qui s’ouvrent sur le Rhône, passent des vents terribles ou tombent des soleils brûlants; mais, à mesure qu’on remonte le cours des rivières qui s’épanchent dans le fleuve, on s’élève, vers les Cévennes, dans une atmosphère différente, et, en une journée de voyage, on pourrait, du fleuve à la montagne, quitter une région brûlante pour une tout à fait froide, et un soleil de feu pour des neiges presque éternelles. C’est entre ces deux extrêmes, dans une des plus fei*tiles parties du Vivarais, que se trouvait notre voyageur, et le vallon qui s’offrait à ses regards était riant et paisible. Pourtant, du point où il se trouvait placé, outre les caprices de la brume qui transformait tous les objets, les premiers plans conservaient le caractère étrange et rude» Digiiized by Google

vallées largement échancrées et qui s'abaissent majestueusement vers le rivage : tout paraît imposant dans ce panorama du fleuve qui vous rapproche de la Provence.

Mais, derrière cette ceinture de rochers, la nature, tout en conservant dans son ensemble l'âpre caractère des bouleversements volcaniques, offre mille recoins charmants où l'on peut vivre en pleine idylle ; des prairies verdoyantes, des châtaigniers aussi beaux que ceux du Limousin, des noyers aussi ronds que ceux de la Creuse, enfin des pampres et des buissons sous lesquels disparaissent les antiques laves et les sombres basaltes dont le sol est semé.

Dans les vallées qui s'ouvrent sur le Rhône, passent des vents terribles ou tombent des soleils brûlants ; mais, à mesure qu'on remonte le cours des rivières qui s'épanchent dans le fleuve, on s'élève, vers les Cévennes, dans une atmosphère différente, et, en une journée de voyage, on pourrait, du fleuve à la montagne, quitter une région brûlante pour une tout à fait froide, et un soleil de feu pour des neiges presque éternelles.

C'est entre ces deux extrêmes, dans une des plus fertiles parties du Vivarais, que se trouvait notre voyageur, et le vallon qui s'offrait à ses regards était riant et paisible. Pourtant, du point où il se trouvait placé, outre les caprices de la brume qui transformait tous les objets, les premiers plans conservaient le caractère étrange et rude

 qui est propre aux lieux bouleversés par les premiers efforts de la formation terrestre. Par un de ces accidents géologiques qui se rencontrent souvent, le coteau des vignes se déchirait brusquement à son sommet, et la maison de la Désolade, adossée à celte déchirure, s'appuyait sur une terrasse naturelle de roches volcaniques assez escarpée. Une pente rapide, semée de débris et, pour ainsi dire, pavée de scories, conduisait de l'habitation à la prairie, traversée de ruisseaux grouillants et semée de belles masses d'arbres. D'autres vignobles garnissaient les coteaux environnants qui se relevaient vite vers le nord et enfermaient le ciel dans un cadre d'horizons de peu d'étendue. C'était une retraite naturelle et comme un grand jardin fermé de grands murs, que celte vallée g'racieuse, entourée de collines riantes, dont les flancs abrupts se montraient pourtant çà et là sous la verdure, et semblaient dire : « Restez ici, c'est un paradis, mais n'oubliez pas que c'est une prison. » Telle fut, du moins, l'impression de d'Argères, et la tristesse le saisit au milieu de son admiration. L'aspect de la demeure située immédiatement sous ses pieds n'y contribua pas peu. C'était une de ces petites constructions indéfinissables que des transformations successives ont rendues mystérieuses en les rendant contrefaites. Le vrai nom de cette maison était le Temple, dénomination répandue à foison dans tous les coins et recoins de la Digitized by Coogl

qui est propre aux lieux bouleversés par les premiers efforts de la formation terrestre. Par un de ces accidents géologiques qui se rencontrent souvent, le coteau des vignes se déchirait brusquement à son sommet, et la maison de *la Désolade,* adossée à cette déchirure, s'appuyait sur une terrasse naturelle de roches volcaniques assez escarpée. Une pente rapide, semée de débris et, pour ainsi dire, pavée de scories, conduisait de l'habitation à la prairie, traversée de ruisseaux grouillants et semée de belles masses d'arbres. D'autres vignobles garnissaient les coteaux environnants qui se relevaient vite vers le nord et enfermaient le ciel dans un cadre d'horizons de peu d'étendue. C'était une retraite naturelle et comme un grand jardin fermé de grands murs, que cette vallée gracieuse, entourée de collines riantes, dont les flancs abrupts se montraient pourtant çà et là sous la verdure, et semblaient dire : « Restez ici, c'est un paradis, mais n'oubliez pas que c'est une prison. »

Telle fut, du moins, l'impression de d'Argères, et la tristesse le saisit au milieu de son admiration. L'aspect de la demeure située immédiatement sous ses pieds n'y contribua pas peu. C'était une de ces petites constructions indéfinissables que des transformations successives ont rendues mystérieuses en les rendant contrefaites. Le vrai nom de cette maison était *le Temple,* dénomination répandue à foison dans tous les coins et recoins de la

ADRIANI. 25 France, l’ordre des templiers ayant possédé partout et bâti partout. J’ignore si celte propriété avait eu de i’importance et si le petit bâtiment auquel la tradition avait conservé son nom solennel était le corps principal ou le dernier vestige de constructions plus étendues. La base massive annonçait des temps reculés. Le premier étage signalait l’intention de quelques embellissements au temps de la renaissance; le sommet, couronné de lourdes mansardes en œil-de-bœuf â mascarons éraillés du temps de Louis XIV, formait un contraste absurde; mais ces disparates se fondaient, autant que possible, dans un ton général de gris-verdâtre et sous des masses de lierre qui annonçaient l’abandon dans le passé, l’indUTérence dans le présent. Le jardin qui entourait la maison et ses minces dépendances, à savoir on pigeonnier sans pigeons , une cour sans chiens et une basse-cour sans volailles, avec quelques hangars vides et des celliers en ruine, était assez vaste et bien planté. Des roses et des œillets y fleurissaient encore avec beaucoup d’éclat dans des corbeilles de gazon desséché. Quelque prédécesseur, moins apathique que la désolée, avait soigné ces allées et planté ces bosquets; mais ils étaient à peu près livrés à euxmêmes sous la main d’un vieux paysan qui cultivait des légumes dans les carrés, et qui, n’ayant aucune prétention à l’horticulture, venait là une ou deux fois par seI Digitized by Google

France, l'ordre des templiers ayant possédé partout et bâti partout. J'ignore si cette propriété avait eu de l'importance et si le petit bâtiment auquel la tradition avait conservé son nom solennel était le corps principal ou le dernier vestige de constructions plus étendues. La base massive annonçait des temps reculés. Le premier étage signalait l'intention de quelques embellissements au temps de la renaissance; le sommet, couronné de lourdes mansardes en œil-de-bœuf à mascarons éraillés du temps de Louis XIV, formait un contraste absurde; mais ces disparates se fondaient, autant que possible, dans un ton général de gris-verdâtre et sous des masses de lierre qui annonçaient l'abandon dans le passé, l'indifférence dans le présent.

Le jardin qui entourait la maison et ses minces dépendances, à savoir un pigeonnier sans pigeons, une cour sans chiens et une basse-cour sans volailles, avec quelques hangars vides et des celliers en ruine, était assez vaste et bien planté. Des roses et des œillets y fleurissaient encore avec beaucoup d'éclat dans des corbeilles de gazon desséché. Quelque prédécesseur, moins apathique que la *désolée*, avait soigné ces allées et planté ces bosquets; mais ils étaient à peu près livrés à eux-mêmes sous la main d'un vieux paysan qui cultivait des légumes dans les carrés, et qui, n'ayant aucune prétention à l'horticulture, venait là une ou deux fois par se-

26 ADRIANÏ. maine donaer an coap de bôclw et un regafdy quand il n’avait rien de mieux à faire. L’herbe poussait donc au milieu du sabie des allées, et, le long des murs, les gravats et le ciment écroulés blanchissaient l’herbe. Les branches, chargées de fruits, barraient le passage, les fruits jonchaient la terre, l’eau était verte dans les bassins. La bourrache et le chardon s’en donnaient à cœm joie d’étouffer les violettes ; les fraisiers traçaient aatour d’enx d’une manière véritablement échevelée, étendant, à grande distance de leur pied touffu, ces longues tiges qui se replantent d’elles-mômes et forment d’immenses réseaux improductifs quand on les abandonne à leur folle santé. D’Argères vit tout cela en faisant le tour de l’établissement. Il pot même entrer dans le jardin, qui n’atait pas de porte et dont la clôture avait disparu en beaucoup d’endroits. Le jour se fit tout à fait et le soleil parut, sans qu’aucun bruit troublât dans la maison ou dans l’enclos le morne silence de la désolation. L’espèce de curiosité qui poussait d’Argères à cet exa-i men ne put lutter contre l’accablement d’une journée de fatigue et d’une nuit sans sommeil , augmenté du sentiment d’horrible ennui que distillait, pour ainsi dire, le lieu où il se trouvait. Assis sur les débris informes de statues antiques que quelque propriétaire, à moitié indifférent, avait fait poser sur le gazon dans un angle du Digitized by Google

maine donner un coup de bêche et un regard, quand il n'avait rien de mieux à faire. L'herbe poussait donc au milieu du sable des allées, et, le long des murs, les gravats et le ciment écroulés blanchissaient l'herbe. Les branches, chargées de fruits, barraient le passage, les fruits jonchaient la terre, l'eau était verte dans les bassins. La bourrache et le chardon s'en donnaient à cœur joie d'étouffer les violettes ; les fraisiers *traçaient* autour d'eux d'une manière veritablement échevelée, étendant, à grande distance de leur pied touffu, ces longues tiges qui se replantent d'elles-mêmes et forment d'immenses réseaux improductifs quand on les abandonne à leur folle santé.

D'Argères vit tout cela en faisant le tour de l'établissement. Il put même entrer dans le jardin, qui n'avait pas de porte et dont la clôture avait disparu en beaucoup d'endroits. Le jour se fit tout à fait et le soleil parut, sans qu'aucun bruit troublât dans la maison ou dans l'enclos le morne silence de la désolation.

L'espèce de curiosité qui poussait d'Argères à cet examen ne put lutter contre l'accablement d'une journée de fatigue et d'une nuit sans sommeil, augmenté du sentiment d'horrible ennui que distillait, pour ainsi dire, le lieu où il se trouvait. Assis sur les débris informes de statues antiques que quelque propriétaire, à moitié indifférent, avait fait poser sur le gazon dans un angle du

ADRIANI. 27 jardin, U se promit de s’en aller sans chercherà voir personne. Mais, en se levant, il se trouva en face d’une vieille femme qu’il n’avail pas entendue venir* jC’ était une camériste prétentieuse, communicative, assez dévouée pour supporter l’ennui de ce séjour, pas assez pour ne pas s’en plaindre au premier venu. Un étranger, un passant, un être humain, quel qu’il fût, était une bonne fortune pour elle, et, loin de signaler le délit d’indiscrétion où d’Argères s’effrayait d’être surpris, elle l’accueillit avec toutes les grâces dont elle était encore capable. Elle avait'été jolie , elle était mise avec aussi peu de recherche que le comportaient l’abandon d’une telle rer traite et l'heure matinale, et pourtant son jupon de soie usé n’avait pas une seule tache, et sa camisole blanche était irréprochable. Ses cheveux blonds, qui tournaient au gris-jaunâtre, étaient bien lissés sous sa cornette de nuit. Elle avait de longs doigts blancs et pointus qui soft taient de gants coupés et qui décelaient, par leur forraq particulière, la femme curieuse, vivant de projets, et portée à l’intrigue par besoin d’imagination. Cette femme, frottée aux lambris et aux meubles où s’agite le monde, avait une apparence de distinction qui pouvait abuser pendant quelques instants. D’Argères y fut pris, et, croyant avoir affaire à une mère, il se leva et çalua trèçrespectueusement, bien que cette figure tjétrie et prp: Digitized by Google

jardin, il se promit de s'en aller sans chercher à voir personne. Mais, en se levant, il se trouva en face d'une vieille femme qu'il n'avait pas entendue venir.

C'était une camériste prétentieuse, communicative, assez dévouée pour supporter l'ennui de ce séjour, pas assez pour ne pas s'en plaindre au premier venu. Un étranger, un passant, un être humain, quel qu'il fût, était une bonne fortune pour elle, et, loin de signaler le délit d'indiscrétion où d'Argères s'effrayait d'être surpris, elle l'accueillit avec toutes les grâces dont elle était encore capable.

Elle avait été jolie, elle était mise avec aussi peu de recherche que le comportaient l'abandon d'une telle retraite et l'heure matinale, et pourtant son jupon de soie usé n'avait pas une seule tache, et sa camisole blanche était irréprochable. Ses cheveux blonds, qui tournaient au gris-jaunâtre, étaient bien lissés sous sa cornette de nuit. Elle avait de longs doigts blancs et pointus qui sortaient de gants coupés et qui décelaient, par leur forme particulière, la femme curieuse, vivant de projets, et portée à l'intrigue par besoin d'imagination. Cette femme, frottée aux lambris et aux meubles où s'agite le monde, avait une apparence de distinction qui pouvait abuser pendant quelques instants. D'Argères y fut pris, et, croyant avoir affaire à une mère, il se leva et salua très-respectueusement, bien que cette figure flétrie et pro-

28 ADRIANI. blématiqnement rosée dès le matin loi parût assez hétéroclite. Antoinette Mairon (c'était son nom^ que sa jeune maîtresse abrégeait en l'appelant Toinette depuis l'enfance) avait élevé mademoiselle de Larnac avec une véritable tendresse. Romanesque sans intelligence, remuante, nerveuse, coquette sans passion, amoureuse sans objet, Toinette était devenue vieille fille sans trop s'en apercevoir. Elie avait oublié de vivre pour elle-même, à force de vouloir faire vivre les autres à sa guise. C'était une bonne et douce créature au fond, car son idée fixe était S'arranger le bonheur des êtres qu'elle chérissait et soignait sans relâche. Mais cette prétention la rendait obsédante, et elle exerçait une sorte de tyrannie secrète et cachée sur quiconque n'était point en garde contre ses innocentes et dangereuses insinuations. D'Ârgères apprit bien vite, et presque malgré lui, tout le roman de la désolée. Mademoiselle Muiron, frappée du bon air et de la belle figure de cet auditeur inespéré, s'empara de lui comme d'une proie. Elle était de ces personnes qui, sans avoir beaucoup de jugement, ont une certaine pénétration superficielle. Dès le premier salut échangé avec lui, elle comprit fort bien que l'inconnu éprouvait un secret embarras et ne cherchait qu'une échappatoire pour se dérober bien vite au reproche qu'il méritait. Ce n'était pas le compte de la bonne Digitized by Google

blématiquement rosée dès le matin lui parût assez hétéroclite.

Antoinette Muiron (c'était son nom, que sa jeune maîtresse abrégeait en l'appelant Toinette depuis l'enfance) avait élevé mademoiselle de Larnac avec une véritable tendresse. Romanesque sans intelligence, remuante, nerveuse, coquette sans passion, amoureuse sans objet, Toinette était devenue vieille fille sans trop s'en apercevoir. Elle avait oublié de vivre pour elle-même, à force de vouloir faire vivre les autres à sa guise. C'était une bonne et douce créature au fond, car son idée fixe était d'*arranger* le bonheur des êtres qu'elle chérissait et soignait sans relâche. Mais cette prétention la rendait obsédante, et elle exerçait une sorte de tyrannie secrète et cachée sur quiconque n'était point en garde contre ses innocentes et dangereuses insinuations.

D'Argères apprit bien vite, et presque malgré lui, tout le roman de la *désolée*. Mademoiselle Muiron, frappée du bon air et de la belle figure de cet auditeur inespéré, s'empara de lui comme d'une proie. Elle était de ces personnes qui, sans avoir beaucoup de jugement, ont une certaine pénétration superficielle. Dès le premier salut échangé avec lui, elle comprit fort bien que l'inconnu éprouvait un secret embarras et ne cherchait qu'une échappatoire pour se dérober bien vite au reproche qu'il méritait. Ce n'était pas le compte de la bonne

ADRIANI. 29 Mairon. Elle alla aa-devant de ses scrupules et lui fournit, avec une rare présence d'esprit, le prétexte qu'il eût en vain cherché pour motiver sa présence à pareille heure dans le jardin. — Monsieur était curieux de voir nos antiques? lui dit>elie d'un air prévenant. Oh ! mon Dieu, noos ne les cachons pas, et je voudrais qu'ils méritassent la peine qu'il a prise d'entrer ici. D'Ârgères, frappé de la jolie et facile prononciation de celle qu'il s'obstinait à prendre pour une mère, crut voir une épigramme bien décochée dans cette avance naïve, et se confondit en excuses. — En effet, dit-il en jetant un regard sur les torses brisés qui loi avaient servi de siège et dont il ne se souciait pas le moins du monde, je suis amateur passionné... occupé de recherches... et fort distrait de mon naturel. Je n'aurais pas dû me permettre, chez des femmes... Entrer ainsi, je suis impardonnable... Je me retire désolé... Mais non, mais non 1 s'écria Toinette en lui barrant le passage de l'allée étroite dans laquelle il voulait s'élancer; restez et regardez à votre aise, monsieur! 11 paraît que c'est très-beau, quoique bien abîmé. Moi, je n'y connais rien, je le confesse, mais ce sont des curiosités. C'est le grand-oncle de madame de Monteluz, un homme instruit, qui demeurait ici autrefois, et qui avait Digitized by Google

Muiron. Elle alla au-devant de ses scrupules et lui fournit, avec une rare présence d'esprit, le prétexte qu'il eût en vain cherché pour motiver sa présence à pareille heure dans le jardin.

— Monsieur était curieux de voir nos antiques? lui dit-elle d'un air prévenant. Oh! mon Dieu, nous ne les cachons pas, et je voudrais qu'ils méritassent la peine qu'il a prise d'entrer ici.

D'Argères, frappé de la jolie et facile prononciation de celle qu'il s'obstinait à prendre pour une mère, crut voir une épigramme bien décochée dans cette avance naïve, et se confondit en excuses.

— En effet, dit-il en jetant un regard sur les torses brisés qui lui avaient servi de siége et dont il ne se souciait pas le moins du monde, je suis amateur passionné... occupé de recherches... et fort distrait de mon naturel. Je n'aurais pas dû me permettre, chez des femmes... Entrer ainsi, je suis impardonnable... Je me retire désolé...

— Mais non, mais non! s'écria Toinette en lui barrant le passage de l'allée étroite dans laquelle il voulait s'élancer; restez et regardez à votre aise, monsieur! Il paraît que c'est très-beau, quoique bien abîmé. Moi, je n'y connais rien, je le confesse, mais ce sont des curiosités. C'est le grand-oncle de madame de Monteluz, un homme instruit, qui demeurait ici autrefois, et qui avait

80 ADRIANT. recueilli cela aux enyirons. 11 paraît que c’est du tempt des Romains. — Oui, en effet, c’est romain, dit d’Argères d’un capable dont il riait en lui-même. — Il y en a qui prétendent que c'est même du temps des Gaulois. — Ma foi, oui, reprit d’Argères, ça pourrait bien être gaulois! — Si monsieur veut les dessiner... — Oh! je craindrais d’abuser... — Nullement, monsieur; madame n’est pas levée et vous ne gênerez personne. D’Argères, comprenant enfin qu’il n’était pas en présence d’une autorité supérieure, se sentit tout à coup fort à l’aise. — Merci, dit-il un peu brusquement, je ne dessine pas, — Ah! je comprends, monsieur écrit! — Non plus, je vous jure. — Sans doute, sans doute ! écrire sur des choses si peu certaines... Monsieur a le goût des collections? monsieur se compose un musée? Pas davantage. — Ah! monsieur a bien raison, c’est ruineux; monsieur se contente d’être savant et de s’y connaître. C’est le mieux, bien certainement. — Oui-da, pensa le voyageur, je suis venu ici par cuDigitized by Google

recueilli cela aux environs. Il paraît que c'est du temps des Romains.

— Oui, en effet, c'est romain, dit d'Argères d'un air capable dont il riait en lui-même.

— Il y en a qui prétendent que c'est même du temps des Gaulois.

— Ma foi, oui, reprit d'Argères, ça pourrait bien être gaulois!

— Si monsieur veut les dessiner...

— Oh! je craindrais d'abuser...

— Nullement, monsieur; madame n'est pas levée et vous ne gênerez personne.

D'Argères, comprenant enfin qu'il n'était pas en présence d'une autorité supérieure, se sentit tout à coup fort à l'aise.

— Merci, dit-il un peu brusquement, je ne dessine pas.

— Ah! je comprends, monsieur écrit!

— Non plus, je vous jure.

— Sans doute, sans doute! écrire sur des choses si peu certaines... Monsieur a le goût des collections? monsieur se compose un musée?

— Pas davantage.

— Ah! monsieur a bien raison, c'est ruineux; monsieur se contente d'être savant et de s'y connaître. C'est le mieux, bien certainement.

— Oui-da, pensa le voyageur, je suis venu ici par cu-

ADBIANJ. 3t riosité, mais roici une suivante qui veut m'en punir en exerçant la sienne sur moi avec usure ! Et, comme ii ne répondait pas, Toinette reprit : — Monsieur est de Paris, cela se voit. Vous trouvez? — Cela se sent tout de suite. L'accent, l'habillement... Ob! certainement, vous n'êtes pas un provincial. Monsieur est en visite probablement chez le baron de West? C'est à deux pas d'ici. C'est un homme fort honorable, d'un âge mûr, et qui serait pour madame un bon voisin et un véritable ami, j'en suis sûre, si elle ne s'obstinait pas à ne recevoir personne. — Après tout, pensa encore d'Argères, puisque je suis venu pour savoir à quoi m'en tenir sur l'état mental de cette voisine, et qu'il m'est si facile de me satisfaire, pourquoi ne contenterais-je pas cette babillarde de soubrette en l'écoutant? Questionner et répondre sont on seul et môme plaisir pour ces sortes de natures. — Comment appelez-vous votre maîtresse? dit-il d'un ton dour cernent familier, en se rasseyant sur les blocs de marbre. Toinette, charmée du procédé, ne se le fît pas demander deux fois, et, s'asseyant aussi sur une grosse boule qui avait bien pu représenter la tête d'un dieu : — Mais je vous l'ai déjà nommée 1 s'écria-t-elle : c'est madame de Monteluz ! — Qui était mademoiselle de?... (jt d'Argères de l'air Digitized by Google

riosité, mais voici une suivante qui veut m'en punir en exerçant la sienne sur moi avec usure!

Et, comme il ne répondait pas, Toinette reprit :

— Monsieur est de Paris, cela se voit.

— Vous trouvez?

— Cela se sent tout de suite. L'accent, l'habillement... Oh! certainement, vous n'êtes pas un provincial. Monsieur est en visite probablement chez le baron de West? C'est à deux pas d'ici. C'est un homme fort honorable, d'un âge mûr, et qui serait pour madame un bon voisin et un véritable ami, j'en suis sûre, si elle ne s'obstinait pas à ne recevoir personne.

— Après tout, pensa encore d'Argères, puisque je suis venu pour savoir à quoi m'en tenir sur l'état mental de cette voisine, et qu'il m'est si facile de me satisfaire, pourquoi ne contenterais-je pas cette babillarde de soubrette en l'écoutant? Questionner et répondre sont un seul et même plaisir pour ces sortes de natures. — Comment appelez-vous votre maîtresse? dit-il d'un ton doucement familier, en se rasseyant sur les blocs de marbre.

Toinette, charmée du procédé, ne se le fit pas demander deux fois, et, s'asseyant aussi sur une grosse boule qui avait bien pu représenter la tête d'un dieu :

— Mais je vous l'ai déjà nommée! s'écria-t-elle : c'est madame de Monteluz!

— Qui était mademoiselle de?... fit d'Argères de l'air

33 ADRIANI. d’on homme qui connaît tontes les femmes dn grand monde et qni cherche à se remémorer. — C’était mademoiselle Laure de Larnac. — Une famille languedocienne? Tous les noms en ac... — Oui, monsieur. Languedocienne d’origine ; mais, depuis longtemps, les Larnac étaient fixés en Provence, du côté de Vaucluse. Un beau pays, monsieur I les amours de Pétrarque! Et des propriétés! madame a là un château... Si elle voulait l’habiter, au lieu de celte affreuse masure, de ce pays sauvage ! De tout temps, monsieur, les Larnac ont fait honneur à leur fortune. Les Monteluz aussi, car ce sont deux familles d’égale volée. 11 y a eu un marquis de Monteluz, grand-père du marquis dont madame est veuve, qui n’allait jamais à Paris et à la cour, par conséquent, sans dépenser... — Quel âge avait le mari de madame? demanda d’Argères, qui craignit une généalogie. — Hélas! monsieur, vingt ans! l’âge de madame. Deux beaux, deux bons enfants qui avaient été élevés ensemble! Ils étaient cousins germains. Les Larnac et les Monteluz... — Et madame a maintenant?... — Vingt-trois ans, monsieur, tout au juste. Monsieur le marquis n’a vécu que six mois après son mariage. Il s’est tué à la chasse... Un accident affreux! En sautant un fossé, son fusil... Digiiized by Google

d'un homme qui connaît toutes les femmes du grand monde et qui cherche à se remémorer.

— C'était mademoiselle Laure de Larnac.

— Une famille languedocienne? Tous les noms en *ac*...

— Oui, monsieur, Languedocienne d'origine; mais, depuis longtemps, les Larnac étaient fixés en Provence, du côté de Vaucluse. Un beau pays, monsieur! les amours de Pétrarque! Et des propriétés! madame a là un château... Si elle voulait l'habiter, au lieu de cette affreuse masure, de ce pays sauvage! De tout temps, monsieur, les Larnac ont fait honneur à leur fortune. Les Monteluz aussi, car ce sont deux familles d'égale volée. Il y a eu un marquis de Monteluz, grand-père du marquis dont madame est veuve, qui n'allait jamais à Paris et à la cour, par conséquent, sans dépenser...

— Quel âge avait le mari de madame? demanda d'Argères, qui craignit une généalogie.

— Hélas! monsieur, vingt ans! l'âge de madame. Deux beaux, deux bons enfants qui avaient été élevés ensemble! Ils étaient cousins germains. Les Larnac et les Monteluz...

— Et madame a maintenant?...

— Vingt-trois ans, monsieur, tout au juste. Monsieur le marquis n'a vécu que six mois après son mariage. Il s'est tué à la chasse... Un accident affreux! En sautant un fossé, son fusil...

ADRIANI. 33 — Pourquoi diable allait-il à la chasse? dit brusquement d'Argères; après six mois de mariage, il 'n'était donc déjà plus amoureux de sa femme? •— Oh ! que si fait, monsieur ! Amoureux comme un fou, comme un ange qu'il était, le pauvre enfant! — Alors il était bête, dit d'Argères, entraîné fatalement par je ne sais quel instinct de jalousie à dénigrer le défunt. — Non, monsieur, reprit Toinette. Il n'était pas bête, il savait se faire aimer. Elle fit cette réponse sur un ton moitié sublime, moitié ridicule, qui était toute l'expression de son âme naïve et rusée, de son caractère poseur et sincère en môme temps; puis elle continua en baissant la voix d'une manière confidentielle : — Il n'avait pas reçu une éducation bien savante, il avait fort bon ton : les gens de naissance sucent le savoirvivre avec le lait de leur mère ; mais il avait fort peu quitté sa province, et mademoiselle de Larnac eût pu choisir un mari plus brillant, plus cultivé, plus semblable à elle, mais non pas un plus galant homme ni un cœur plus généreux. Ils avaient été élevés ensemble, je vous l'ai dit, sous les yeux de madame de Monteluz et sous les miens, car mademoiselle fut orpheline dès l'âge de quatre à cinq ans, et madame sa tante fut sa tutrice avant de devenir sa belle-mère. Nous vivions dans ce beau Digitized by Google

— Pourquoi diable allait-il à la chasse? dit brusquement d'Argères; après six mois de mariage, il n'était donc déjà plus amoureux de sa femme?

— Oh! que si fait, monsieur! Amoureux comme un fou, comme un ange qu'il était, le pauvre enfant!

— Alors il était bête, dit d'Argères, entraîné fatalement par je ne sais quel instinct de jalousie à dénigrer le défunt.

— Non, monsieur, reprit Toinette. Il n'était pas bête, il savait se faire aimer.

Elle fit cette réponse sur un ton moitié sublime, moitié ridicule, qui était toute l'expression de son âme naïve et rusée, de son caractère *poseur* et sincère en même temps; puis elle continua en baissant la voix d'une manière confidentielle :

— Il n'avait pas reçu une éducation bien savante, il avait fort bon ton : les gens de naissance sucent le savoir-vivre avec le lait de leur mère; mais il avait fort peu quitté sa province, et mademoiselle de Larnac eût pu choisir un mari plus brillant, plus cultivé, plus semblable à elle, mais non pas un plus galant homme ni un cœur plus généreux. Ils avaient été élevés ensemble, je vous l'ai dit, sous les yeux de madame de Monteluz et sous les miens, car mademoiselle fut orpheline dès l'âge de quatre à cinq ans, et madame sa tante fut sa tutrice avant de devenir sa belle-mère. Nous vivions dans ce beau

ADRUNI. châteaa prés de Yaucluse, où 4 marquise vint se fixer, et les deux enfants étaient Inséparal^les. Octaye était si doux, si complaisant, si grand, si fort, si beau, si bon ! Quand mademoiselle eut douze ans, malgré qu'elle fût l'innocence môme, et qu'elle parlât de son petit mari avec la même idée qu'une sœur peut avoir poqr son frère, madame de Monteluz me dit : ï> — Ma chère Muiron, ces enfants s'aiment trop. Voici 4 moment où cette amitié peut nuire à leur repos, à leur raison, à leur réputation m.ême. Laure étant plus riche que mon fils, on ne manquera pas de dire que je l'élève dans la pensée de faire faire un bon mariage à Octave et que je l'accapare à notre profit. Il faut qu'elle passe quelques années au couvent, loin de nous, qu'elle apprenne à se connaître, à s'apprécier elle-même. Quand elle sera en âge de se marier, elle n'aura pas été influencée, car elle aura eu le temps d'oublier ; elle sera libre, et si, alors, elle aime encore mon fils, ce sera tant mieux pour mon fils. Je n'aurai rien à me reprocher. » Ce plan était bien sage, mais il ne pouvait pas être compris par ces pauvres enfants, qui se quittèrent avec des larmes déchirantes. Vous eussiez dit, monsieur, la séparation de Paul et de Virginie. Madame de Monteluz eut une fermeté dont je ne me serais pas sentie capable pour ma part. Elle me recommanda même de ne pas parler trop souvent de son Octave à ma Laure ; car je Digitized by Google

château près de Vaucluse, où la marquise vint se fixer, et les deux enfants étaient inséparables. Octave était si doux, si complaisant, si grand, si fort, si beau, si bon! Quand mademoiselle eut douze ans, malgré qu'elle fût l'innocence même, et qu'elle parlât de son petit mari avec la même idée qu'une sœur peut avoir pour son frère, madame de Monteluz me dit :

» — Ma chère Muiron, ces enfants s'aiment trop. Voici le moment où cette amitié peut nuire à leur repos, à leur raison, à leur réputation même. Laure étant plus riche que mon fils, on ne manquera pas de dire que je l'élève dans la pensée de faire faire un bon mariage à Octave et que je l'accapare à notre profit. Il faut qu'elle passe quelques années au couvent, loin de nous, qu'elle apprenne à se connaître, à s'apprécier elle-même. Quand elle sera en âge de se marier, elle n'aura pas été influencée, car elle aura eu le temps d'oublier; elle sera libre, et si, alors, elle aime encore mon fils, ce sera tant mieux pour mon fils. Je n'aurai rien à me reprocher.

» Ce plan était bien sage, mais il ne pouvait pas être compris par ces pauvres enfants, qui se quittèrent avec des larmes déchirantes. Vous eussiez dit, monsieur, la séparation de Paul et de Virginie. Madame de Monteluz eut une fermeté dont je ne me serais pas sentie capable pour ma part. Elle me recommanda même de ne pas parler trop souvent de son Octave à ma Laure; car je

 l’accotapagnaî, taonsiew; Oh! je ne l’ai jamaW^üiitée! Sa pauvre mère me l’avait trop bien confiée en mourant ! Nous fûmes envoyées à Paris au couvent du Sacré-Cœur, où mademoiselle eut une Chambré particulière, et où il me fut permis de la servir et de Wî faire compagnie après les classes. Maderùoisellé était adotée des religieuses et de ses éompagnes. Elle était dés premières dans toutes les études. Elle réussissait dans les arts mieux que toutes les autres, et elle avait l’air de ne pas s’en douter, ce dont on lui savait un gré infini. Mais Son plus grand plaisir était de venir causer avec moi. Et de qui causions-nous, je vous le demande? D’Octave, toujours d’Octave ! 11 n’y avait pas moyeu de faire autrement, car c’'était un grand amour, une sainte passioù que l’absence augmentait au lieu de la diminuer. Quand mademoiselle chantait ou étudiait son piano : » — Cela fera plaisir à Ociavc, disait-elle; il aime la musique. » Si elle dessinait ou apprenait les langues , la poésie : » — 11 aimera tout cela, disait-elle encore, p ' » Enfin, tout était pour lai, et c’est à lui qu’elle pensait sans cesse. Elle lui écrivait des lettres. Ahl monsieur, quelles jolies lettres ! si enfant, si honnêtes et si tendres ! 11 n’y a pas de roman où j’en aie jamais trouvé de pareilles. Madame de Monteluz m’avait bien défendu

Digiiized by Google

l'accompagnai, monsieur ; oh ! je ne l'ai jamais quittée ! Sa pauvre mère me l'avait trop bien confiée en mourant ! Nous fûmes envoyées à Paris au couvent du Sacré-Cœur, où mademoiselle eut une chambre particulière, et où il me fut permis de la servir et de lui faire compagnie après les classes. Mademoiselle était adorée des religieuses et de ses compagnes. Elle était des premières dans toutes les études. Elle réussissait dans les arts mieux que toutes les autres, et elle avait l'air de ne pas s'en douter, ce dont on lui savait un gré infini. Mais son plus grand plaisir était de venir causer avec moi. Et de qui causions-nous, je vous le demande? D'Octave, toujours d'Octave ! Il n'y avait pas moyen de faire autrement, car c'était un grand amour, une sainte passion que l'absence augmentait au lieu de la diminuer. Quand mademoiselle chantait ou étudiait son piano :

» — Cela fera plaisir à Octave, disait-elle; il aime la musique.

» Si elle dessinait ou apprenait les langues, la poésie :

» — Il aimera tout cela, disait-elle encore. »

» Enfin, tout était pour lui, et c'est à lui qu'elle pensait sans cesse. Elle lui écrivait des lettres. Ah ! monsieur, quelles jolies lettres ! si enfant, si honnêtes et si tendres ! Il n'y a pas de roman où j'en aie jamais trouvé de pareilles. Madame de Monteluz m'avait bien défendu

 de me prêter à cela, mais je ne savais pas résister. Laure me disait comme ça : » — Je sais bien, à présent, pourquoi ma bonne tante veut me contrarier. C'est par fierté, par délicatesse ; mais je mourrai si je ne reçois pas de lettres d'Octave, et je suis bien sûre qu'elle ne veut pas ma mort. — Et les lettres d'Octave, comment étaient-elles? dit d'Argères, qui ne pouvait se défendre d'écouter avec attention. — Ah ! dame ! les lettres d'Octave étaient bien gentilles, bien honnêtes et bien aimantes aussi ; mais ce n'était pas ce style, cette grâce, cette force. Il fallait deviner un peu ce qu'il voulait dire. Octave n'aimait pas l'étude. Il aimait trop le mouvement, la vie de château, la chasse, le grand air... — Quand je vous le disais ! s'écria d'Argères. 11 était bête ! Ceux qu'on adore sont toujours comme cela. — Eh bien, il était un peu simple, je vous l'accorde, répondit Toinette, qui prenait plaisir â êü*e écoutée; il avait le tempérament rustique, et, en fait de talents, il n'avait pas de grandes dispositions. — Oui, en fait de musique, il aimait la grosse trompe, et, en fait de langues, il écorchait la sienne. Je parie qu'il avait l'accent marseillais ? — Pas beaucoup, monsieur; mais qu'osl-ce que cela fait quand on aime? Digitized by Googic

de me prêter à cela, mais je ne savais pas résister. Laure me disait comme ça :

» — Je sais bien, à présent, pourquoi ma bonne tante veut me contrarier. C'est par fierté, par délicatesse ; mais je mourrai si je ne reçois pas de lettres d'Octave, et je suis bien sûre qu'elle ne veut pas ma mort.

— Et les lettres d'Octave, comment étaient-elles ? dit d'Argères, qui ne pouvait se défendre d'écouter avec attention.

— Ah! dame! les lettres d'Octave étaient bien gentilles, bien honnêtes et bien aimantes aussi ; mais ce n'était pas ce style, cette grâce, cette force. Il fallait deviner un peu ce qu'il voulait dire. Octave n'aimait pas l'étude. Il aimait trop le mouvement, la vie de château, la chasse, le grand air...

— Quand je vous le disais! s'écria d'Argères. Il était bête ! Ceux qu'on adore sont toujours comme cela.

— Eh bien, il était un peu simple, je vous l'accorde, répondit Toinette, qui prenait plaisir à être écoutée ; il avait le tempérament rustique, et, en fait de talents, il n'avait pas de grandes dispositions.

— Oui, en fait de musique, il aimait la grosse trompe, et, en fait de langues, il écorchait la sienne. Je parie qu'il avait l'accent marseillais ?

— Pas beaucoup, monsieur ; mais qu'est-ce que cela fait quand on aime ?

ADRIANl. 37 — S’il eût aimé, il se fût instruit pour être digne d’nne femme comme votre Laure. — S’il eût pensé devoir le faire, il l’eût fait. Mais il n’y songea point, et, comme ma Laure n’y songea point non plus, il resta comme il était. Quand le temps d’épreuves parut devoir être fini, mademoiselle avait dixhuit ans. Les deux amants se revirent sous les yeux de la mère, à Paris. Octave pleura, lettre s’évanouit. En reconnaissant que cette passion n’avait fait que grandir, madame de Monteluz fut bien embarrassée. Son fils était trop jeune pour se marier. Elle voulait qu’il eût au moins vingt ans. Laure devait-elle attendre jusque-là pour s’établir? Laure jura qu’elle attendrait, et elle attendit. Madame de Monteluz fit voyager son fils, et resta à Paris, où elle conduisit mademoiselle dans le monde, disant et pensant toujours, la noble dame, qu’elle ne devait pas éviter, mais chercher, au contraire, l’occasion de faire connaître à sa pupille les avantages de sa fortune, les bons partis où elle pouvait prétendre et les hommes qui pouvaient lui faire oublier son ami d’enfance. Tout cela fut inutile. Mademoiselle passa à travers les bals et les salons comme une étoile. Elle y fut remarquée, admirée, adorée... C’est là que monsieur a dû la rencontrer. Cette question fut lancée avec un éclair de pénétration subite qui fit sourire d’Argères. 8 Digiiized by Google

— S'il eût aimé, il se fût instruit pour être digne d'une femme comme votre Laure.

— S'il eût pensé devoir le faire, il l'eût fait. Mais il n'y songea point, et, comme ma Laure n'y songea point non plus, il resta comme il était. Quand le temps d'épreuves parut devoir être fini, mademoiselle avait dix-huit ans. Les deux amants se revirent sous les yeux de la mère, à Paris. Octave pleura, Laure s'évanouit. En reconnaissant que cette passion n'avait fait que grandir, madame de Monteluz fut bien embarrassée. Son fils était trop jeune pour se marier. Elle voulait qu'il eût au moins vingt ans. Laure devait-elle attendre jusque-là pour s'établir ? Laure jura qu'elle attendrait, et elle attendit. Madame de Monteluz fit voyager son fils, et resta à Paris, où elle conduisit mademoiselle dans le monde, disant et pensant toujours, la noble dame, qu'elle ne devait pas éviter, mais chercher, au contraire, l'occasion de faire connaître à sa pupille les avantages de sa fortune, les bons partis où elle pouvait prétendre et les hommes qui pouvaient lui faire oublier son ami d'enfance. Tout cela fut inutile. Mademoiselle passa à travers les bals et les salons comme une étoile. Elle y fut remarquée, admirée, adorée... C'est là que monsieur a dû la rencontrer.

Cette question fut lancée avec un éclair de pénétration subite qui fit sourire d'Argères.

Ü’Argères avait oublié de se mettre en garde, et la curiosité de la Muiron semblait s’être assoupie dans son bavardage ; mais elle se réveillait en sursaut et semblait s’écrier : « Mais à propos, à qui ai-je le plaisir d’ouvrir mon cœur? Vos papiers, monsieur, s’il vous plaît, avant (jue je continue. » Un sourire moqueur, où la line Muiron devina une inlention taquine, effleura les lèvres de d’Argères; mais tout a coup, par une illumination soudaine de la mémoire, il vit passer devant lui une figure dont l’image l’avait frappé, et dont le nom seul s’élait envolé. — Laure de Larnac? s’écria-t-il. Oui! au Conservatoire de musique, tout un carême. Elle connaissait le père Habeneck I II allait lui parler dans sa loge. La tante, belle encore, digne, un peu roidet et la jeune fille, un ange! Digiiized by Google

## II

D'Argères avait oublié de se mettre en garde, et la curiosité de la Muiron semblait s'être assoupie dans son bavardage ; mais elle se réveillait en sursaut et semblait s'écrier : « Mais à propos, à qui ai-je le plaisir d'ouvrir mon cœur? Vos papiers, monsieur, s'il vous plaît, avant que je continue. »

Un sourire moqueur, où la fine Muiron devina une intention taquine, effleura les lèvres de d'Argères; mais tout à coup, par une illumination soudaine de la mémoire, il vit passer devant lui une figure dont l'image l'avait frappé, et dont le nom seul s'était envolé.

— Laure de Larnac ? s'écria-t-il. Oui! au Conservatoire de musique, tout un carême. Elle connaissait le père Habeneck ! Il allait lui parler dans sa loge. La tante, belle encore, digne, un peu roide! et la jeune fille, un ange!

ADRIANI. 39 toujours vêtue avec un goût, une simplicité! ... des yeux noirs admirables, des traits, une taille, une grâce!... Quel beau front! quels cheveux ! et l'air intelligent, mélancolique, attentif. Pâle, avec un air de force et de santé pourtant J de la fermeté dans la douceur. Oui, oui, je l'ai vue, je lu vois encore! — Alors monsieur est musicien? ditToinelte en le regardant avec persistance comme pour se rappeler à son tour. 11 venait beaucoup d'artistes chez ces dames, et pourtant. — Faites-moi le plaisir de continuer, répondit d'Argères d'un ton d'autorité qui domina Toineite. — Eh bien, monsieur, j'arrive au dénouement, repritelle. Les vingt ans des amants révolus, il fallut bien les marier, car le jeune homme devenait fou, et mademoiselle s'obstinait à refuser tous les partis et ne voulait que lui. On revint faire les noces en Provence, et, six mois après, une affreuse mort... — Quia laissé la veuve inconsolable, à ce qu'on dit ? Voyons, est-ce vrai, mademoiselle Muiron? La main sur le cœur, vous qui êtes une pei sonne d'esprit et de sens, croyez-vous aux éternels regrets ? — Mon Dieu, j'étais comme vous, je n'y croyais pas d'abord; je me disais : « C'est du vrai désespoir, mais enfln madame est si jeune, si belle, la vie est si longue 1 El puis madame fera encore des passions malgré elle. Digitized by Google

toujours vêtue avec un goût, une simplicité!... des yeux noirs admirables, des traits, une taille, une grâce!... Quel beau front! quels cheveux ! et l'air intelligent, mélancolique, attentif. Pâle, avec un air de force et de santé pourtant; de la fermeté dans la douceur. Oui, oui, je l'ai vue, je la vois encore!

— Alors monsieur est musicien? dit Toinette en le regardant avec persistance comme pour se rappeler à son tour. Il venait beaucoup d'artistes chez ces dames, et pourtant.

— Faites-moi le plaisir de continuer, répondit d'Argères d'un ton d'autorité qui domina Toinette.

— Eh bien, monsieur, j'arrive au dénouement, reprit-elle. Les vingt ans des amants révolus, il fallut bien les marier, car le jeune homme devenait fou, et mademoiselle s'obstinait à refuser tous les partis et ne voulait que lui. On revint faire les noces en Provence, et, six mois après, une affreuse mort...

— Qui a laissé la veuve inconsolable, à ce qu'on dit? Voyons, est-ce vrai, mademoiselle Muiron? La main sur le cœur, vous qui êtes une personne d'esprit et de sens, croyez-vous aux éternels regrets?

— Mon Dieu, j'étais comme vous, je n'y croyais pas d'abord; je me disais : « C'est du vrai désespoir, mais enfin madame est si jeune, si belle, la vie est si longue! Et puis madame fera encore des bassesses malgré elle

40 ADRIANI. et, un beau jour, elle voudra exister : elle aimera de nouveau, elle qui n'a vécu encore que d'amour, et qui en vil toujours par le souvenir : elle se remariera! » — El à présent?... — A présent, monsieur, savez-vous qu'il y a tantôt trois ans qu'elle est veuve, et qu'elle est pire que le premier jour ? — On dit qu'elle est folle; l'est-elle en effet? D'argères lança celle question comme Toinelte lui avait lancé les siennes, à l'improviste, résolu à s'emparer de son premier moment de surprise. Mais la Muiron ne broncha pas et répondît d'un air triste : — Oui, je sais bien qu'on le croit, parce que les âmes vulgaires ne comprennent pas la vraie douleur. Plût au ciel qu'elle le fût un peu, folle ! Ce serait une crise, les médecins y pourraient quelque chose, et j'espérerais une révolution dans ses idées; mais ma pauvre maîtresse a autant de force pour regretter qu'elle en a eu pour espérer. Oui, monsieur, elle regrette comme elle a su attendre. Elle est calme à faire peur. Elle marche, elle dort, elle vit à peu près comme tout le monde, sauf qu'-elle paraît un peu préoccupée ; vous ne diriez jamais, à la voir, qu'elle a la mort dans l'àme. — Je voudrais bien la voir, dit naïvement d'Argères. Est-ce que c'est impossible? Digitized by Google

et, un beau jour, elle voudra exister : elle aimera de nouveau, elle qui n'a vécu encore que d'amour, et qui en vit toujours par le souvenir : elle se remariera ! »

— Et à présent ?...

— A présent, monsieur, savez-vous qu'il y a tantôt trois ans qu'elle est veuve, et qu'elle est pire que le premier jour ?

— On dit qu'elle est folle ; l'est-elle en effet ?

D'argères lança cette question comme Toinette lui avait lancé les siennes, à l'improviste, résolu à s'emparer de son premier moment de surprise.

Mais la Muiron ne broncha pas et répondit d'un air triste :

— Oui, je sais bien qu'on le croit, parce que les *âmes vulgaires* ne comprennent pas la vraie douleur. Plût au ciel qu'elle le fût un peu, folle ! Ce serait une crise, les médecins y pourraient quelque chose, et j'espérerais une révolution dans ses idées ; mais ma pauvre maîtresse a autant de force pour regretter qu'elle en a eu pour espérer. Oui, monsieur, elle regrette comme elle a su attendre. Elle est calme à faire peur. Elle marche, elle dort, elle vit à peu près comme tout le monde, sauf qu'elle paraît un peu préoccupée ; vous ne diriez jamais, à la voir, qu'elle a la mort dans l'âme.

— Je voudrais bien la voir, dit naïvement d'Argères. Est-ce que c'est impossible ?

ADBIANI. 4i -- Impossible, non, si je sais qui vous ôtes, dit Toinette triomphant d'avoir mis enfin l'inconnu au pied du mur. — Mademoiselle Muiron, répondit d'Argères avec un accent énergique sans emphase. Je suis un honnête homme, voilà ce que je suis. Le côté sentimental et irréfléchi du caractère de Toinette céda un instant. Elle regarda la belle et sympathique physionomie de d'Argères avec un intérêt irrésistible; mais ses instincts cauteleux et ses niaises habitudes reprirent le dessus. — Oui , vous êtes un charmant garçon , reprit-elle ; mais le sort ne vous a peut-être pas placé dans nne position à pouvoir prétendre... — Prétendre à quoi ? s'écria d'Argères, révolté des idées que sembiait provoquer en lui celte sorte de duègne. Mais la duègne était perverse avec innocence; encore perverse n'esl-il pas le mot; elle n'était que dangereuse, et d'autant plus dangereuse qu'au fond elle était de bonne foi. — Je n'irai pas par quatre chemins, dit-elle : prétendre à la voir, c'est prétendre à l'aimer; car, si vous avez le cœur libre, je vous défle bien... — Vous croyez les cœurs bien inflammables, dona Muiron I dit en riant d'Argères.
Digilized by Google

— Impossible, non, si je sais qui vous êtes, dit Toinette triomphant d'avoir mis enfin l'inconnu au pied du mur.

— Mademoiselle Muiron, répondit d'Argères avec un accent énergique sans emphase, je suis un honnête homme, voilà ce que je suis.

Le côté sentimental et irréfléchi du caractère de Toinette céda un instant. Elle regarda la belle et sympathique physionomie de d'Argères avec un intérêt irrésistible; mais ses instincts cauteleux et ses niaises habitudes reprirent le dessus.

— Oui, vous êtes un charmant garçon, reprit-elle; mais le sort ne vous a peut-être pas placé dans une position à pouvoir prétendre...

— Prétendre à quoi? s'écria d'Argères, révolté des idées que semblait provoquer en lui cette sorte de duègne.

Mais la duègne était perverse avec innocence; encore *perverse* n'est-il pas le mot; elle n'était que dangereuse, et d'autant plus dangereuse qu'au fond elle était de bonne foi.

— Je n'irai pas par quatre chemins, dit-elle : prétendre à la voir, c'est prétendre à l'aimer; car, si vous avez le cœur libre, je vous défie bien...

— Vous croyez les cœurs bien inflammables, doña Muiron! dit en riant d'Argères.

42 ADRIANI. — Monsieur croit plaisanter, répondit-elle en souriant aussi. Ce titre m'appartient: je sors d'une famille espagnole, mes parents étaient nobles. — Soit! mais, en admettant que je n'aie pas le cœur libre, — et, d'ailleurs, n'ayez pas tant de sollicitude pour moi, — quel danger supposez-vous donc pour votre maîtresse à ce que je la voie passer ou s'asseoir dans le jardin, ou regarder par-dessus sa haie, à supposer que j'aie besoin de votre protection pour satisfaire cette fantaisie ? — Oh ! pour elle, il n'y en a aucun, malheureusement peut-être; car, si elle pouvait remarquer que vous êtes beau et bien fait, que vous avez un son de voix enchanteur et des manières parfaites, elle serait à moitié sauvée; mais elle ne vous verrait peut-être seulement pas, tout en ayant les yeux attachés sur vous. — Eh bien, alors! A quelle heure se lève-t-elle ? quand met-elle la tête à sa fenêtre? — Elle n'a pas d'heure. Mais écoulez, monsieur le mystérieux 1 je sais tout, car je devine tout. — Quoi donc? s'écria d'Argères stupéfait. — Vous êtes amoureux de madame, amoureux depuis longtemps. Vous la connaissez. Vousn'ôtes pas venu ici par hasard. Vous me questionnez, non pas pour apprendre ce qui la concerne dans le passé, mais pour entendre parler d'elle, pour savoir si elle revient un peu de sou désespoir. Enfin, depuis une heure, vous vous moquez Digiiized by Google

— Monsieur croit plaisanter, répondit-elle en souriant aussi. Ce titre m'appartient: je sors d'une famille espagnole, mes parents étaient nobles.

— Soit! mais, en admettant que je n'aie pas le cœur libre, — et, d'ailleurs, n'ayez pas tant de sollicitude pour moi, — quel danger supposez-vous donc pour votre maîtresse à ce que je la voie passer ou s'asseoir dans le jardin, ou regarder par-dessus sa haie, à supposer que j'aie besoin de votre protection pour satisfaire cette fantaisie?

— Oh! pour elle, il n'y en a aucun, malheureusement peut-être; car, si elle pouvait remarquer que vous êtes beau et bien fait, que vous avez un son de voix enchanteur et des manières parfaites, elle serait à moitié sauvée; mais elle ne vous verrait peut-être seulement pas, tout en ayant les yeux attachés sur vous.

— Eh bien, alors! A quelle heure se lève-t-elle? quand met-elle la tête à sa fenêtre?

— Elle n'a pas d'heure. Mais écoutez, monsieur le mystérieux! je sais tout, car je devine tout.

— Quoi donc? s'écria d'Argères stupéfait.

— Vous êtes amoureux de madame, amoureux depuis longtemps. Vous la connaissez. Vous n'êtes pas venu ici par hasard. Vous me questionnez, non pas pour apprendre ce qui la concerne dans le passé, mais pour entendre parler d'elle, pour savoir si elle revient un peu de son désespoir. Enfin, depuis une heure, vous vous moquez

ADRIANI. 43 de raoi en faisant seinblaui de vous souvenir vaguement de îa belle l^aure de Lariiac, Tenez, vous êtes un de ceux qui l'onl demandée en mariage, et, repoussé comme tant d'autres, vous n'avez pu l'oublier. Vous espérez qu'à présent... — Ta la ta! qu'elle imagination vous avez! dit d'Argères. Vous êtes un bas bleu, dona Anlonia Muiron ! vous faites des romans. Eh bien, je vais vous en conter un qui est la vérité. » J'avais un ami, un pauvre ami sentimental, romanesque comme vous. Il n'était pas riche, il n'était pas beau. Il avait du talent, il était dans les seconds violons à l'Opéra; il était de la société des concerts au Conservatoire. C'est là qu'il vil la belle Laure, et que, sans la connaître, sans rien espérer, sans oser seulement lui faire pressentir son amour, il conçut pour elle une de ces belles passions qu'on trouve dans les livres et quelquefois aussi dans la réalité. Il me la montra, cette charmante fille; il me la nomma, car il savait son nom par M. Habeneck, et je crois que c'est tout ce qu'il savait d'elle. Il la dévorait des yeux; il voyait bien qu'il y avait tout un monde entre elle et lui. Il n'espérait et n'essayait rien. 11 vivait heureux dans sa muette contemplation. 11 était ainsi fait. C'était un esprit nuageux : il était Allemand. » H la perdit de vue; il l'oublia. Il en aima une autre, deux autres, trois ou quatre, peut-être, delà môme façon. Digitized by Google

de moi en faisant semblant de vous souvenir vaguement de la belle Laure de Larnac. Tenez, vous êtes un de ceux qui l'ont demandée en mariage, et, repoussé comme tant d'autres, vous n'avez pu l'oublier. Vous espérez qu'à présent...

— Ta ta ta! qu'elle imagination vous avez! dit d'Argères. Vous êtes un bas bleu, doña Antonia Muiron! vous faites des romans. Eh bien, je vais vous en conter un qui est la vérité.

» J'avais un ami, un pauvre ami sentimental, romanesque comme vous. Il n'était pas riche, il n'était pas beau. Il avait du talent, il était dans les seconds violons à l'Opéra; il était de la société des concerts au Conservatoire. C'est là qu'il vit la belle Laure, et que, sans la connaître, sans rien espérer, sans oser seulement lui faire pressentir son amour, il conçut pour elle une de ces belles passions qu'on trouve dans les livres et quelquefois aussi dans la réalité. Il me la montra, cette charmante fille; il me la nomma, car il savait son nom par M. Habeneck, et je crois que c'est tout ce qu'il savait d'elle. Il la dévorait des yeux; il voyait bien qu'il y avait tout un monde entre elle et lui. Il n'espérait et n'essayait rien. Il vivait heureux dans sa muette contemplation. Il était ainsi fait. C'était un esprit nuageux : il était Allemand.

» Il la perdit de vue; il l'oublia. Il en aima une autre, deux autres, trois ou quatre, peut-être, de la même façon.

 11 épousa sa blanchisseuse. C'était nn vrai Pétrarqae, moins les sonnets. H est parti pour rÂliemagne, où il est maitre de chapelle de je ne sais quel petit souverain. » Vous voyez bien que ce n'était pas moi, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne connais pas autrement votre maîtresse, et que, sans le hasard qui m'amène dans ce pays, joint au hasard de votre agréable conversation, son nom ne serait peut-être jamais rentré dans ma mémoire. — Pauvre jeune homme I dit Toinette, qui paraissait ne songer qu'au héros du récit de d'Argères. Il était... Alors, monsieur est musicien? — Encore? dit d'Argères en riant. Eh bien, oui, je sais la musique; je l'aime avec passion. J'ai entenda chanter votre maîtresse hier au soir, en passant derrière cette vigne. Elle chante admirablement. On m'a dit qu'elle n'avait pas sa raison. Cela m'a fait peur; j'en ai rêvé. Je suis venu ici sans trop savoir pourquoi. Je suis l'hôte et l'ami du baron de West. Je suis ce que, dans vos idées, vous appelez bien né. Je m'appelle d'Argères. Je ne suis ni mauvais sujet ni endette. Êtes-vous satisfaite? êtes-vous tranquille? et puis-je prétendre à l'insigne honneur d'apercevoir le bout du nez de votre mûtresse? — Tenez, la voilà, monsieur, répondit Toinette en se levant avec vivacité et en courant au-devant d'une perDigitized by Google

Il épousa sa blanchisseuse. C'était un vrai Pétrarque, moins les sonnets. Il est parti pour l'Allemagne, où il est maître de chapelle de je ne sais quel petit souverain.

» Vous voyez bien que ce n'était pas moi, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne connais pas autrement votre maîtresse, et que, sans le hasard qui m'amène dans ce pays, joint au hasard de votre agréable conversation, son nom ne serait peut-être jamais rentré dans ma mémoire.

— Pauvre jeune homme! dit Toinette, qui paraissait ne songer qu'au héros du récit de d'Argères. Il était... Alors, monsieur est musicien?

— Encore? dit d'Argères en riant. Eh bien, oui, je sais la musique; je l'aime avec passion. J'ai entendu chanter votre maîtresse hier au soir, en passant derrière cette vigne. Elle chante admirablement. On m'a dit qu'elle n'avait pas sa raison. Cela m'a fait peur; j'en ai rêvé. Je suis venu ici sans trop savoir pourquoi. Je suis l'hôte et l'ami du baron de West. Je suis ce que, dans vos idées, vous appelez bien né. Je m'appelle d'Argères. Je ne suis ni mauvais sujet ni endetté. Êtes-vous satisfaite? êtes-vous tranquille? et puis-je prétendre à l'insigne honneur d'apercevoir le bout du nez de votre maîtresse?

— Tenez, la voilà, monsieur, répondit Toinette en se levant avec vivacité et en courant au-devant d'une per-

ÂDRIANI. 45 sonne que d’Ârgères ne voyait pas encore, mais qni avait fait crier faiblement la porte du jardin. Jouruai de l'oiutolo. Je me tronve dans une position bien désespérante, qui est de m’ennuyer à mourir dans ce pays barbare et de ne pas savoir combien de jours encore il faudra y rester. Voilà le baron de West qui était parti pour vingtquatre heures à Lyon, et qui, sur son retour, s’arrête à Vienne, retenu, disent ses gens, par des affaires désagréables. Il paraîtrait qu’il a de grands embarras de fortune. On ne comprend rien à la fantaisie de mon maître, qui, au lieu de se rendre à Vienne pour causer avec son ami, comme il paraît s’y être engagé, aime mieux continuer à l’attendre ici. Après ça, c’est peutêtre la peur que j’en ai qui me fait parler, car il ne me fait pas l’honneur de me dire ses volontés. Mais il avait tout de même un drôle d’air en me disant, ce soir ; — Comtois, vous me ferez blanchir six cravates. Monsieur est de plus en plus singulier. Il est dehors toute la journée, et à peine fait-il jour, qu’il se remet en 3.
Digitized by Google

sonne que d'Argères ne voyait pas encore, mais qui avait fait crier faiblement la porte du jardin.

### Journal de Comtois.

Je me trouve dans une position bien désespérante, qui est de m'ennuyer à mourir dans ce pays barbare et de ne pas savoir combien de jours encore il faudra y rester. Voilà le baron de West qui était parti pour vingt-quatre heures à Lyon, et qui, sur son retour, s'arrête à Vienne, retenu, disent ses gens, par des affaires désagréables. Il paraîtrait qu'il a de grands embarras de fortune. On ne comprend rien à la fantaisie de mon maître, qui, au lieu de se rendre à Vienne pour causer avec son ami, comme il paraît s'y être engagé, aime mieux continuer à l'attendre ici. Après ça, c'est peut-être la peur que j'en ai qui me fait parler, car il ne me fait pas l'honneur de me dire ses volontés. Mais il avait tout de même un drôle d'air en me disant, ce soir :

— Comtois, vous me ferez blanchir six cravates.

Monsieur est de plus en plus singulier. Il est dehors toute la journée, et à peine fait-il jour, qu'il se remet en

 campagne. Il ne chasse pas, il ne fait pas d'herbiers, il ne court pas les filles de campagne, car on le saurait déjà, et on le rencontre toujours seul. Enfin, il m'est venu une idée qui me tourmente : c'est que monsieur, avec son air distrait, est peut-être fou. Pour or ni argent, je ne resterais au service d'un fou, quand même je devrais l'abandonner sur un chemin. Je ne suis pas égoïste, mais la vue d'un homme sans raison me cause une peur qui m'a toujours empêché de boire. Je vas écrire à ma femme de m'envoyer de ses nouvelles ici; ça forcera bien monsieur de me dire où nous allons, quand il sera question de faire suivre les lettres. rrngiuents d'une lettre de d'Argèree. A propos, si tu as des nouvelles de notre pauvre Daniel, tu songeras à m'en donner. J'ai pensé à lui, depuis deux jours, plus que je n'ai fait peut-être en toute ma vie, grâce à une circonstance assez romanesque. Digitized by Google

campagne. Il ne chasse pas, il ne fait pas d'herbiers, il ne court pas les filles de campagne, car on le saurait déjà, et on le rencontre toujours seul. Enfin, il m'est venu une idée qui me tourmente : c'est que monsieur, avec son air distrait, est peut-être fou. Pour or ni argent, je ne resterais au service d'un fou, quand même je devrais l'abandonner sur un chemin. Je ne suis pas égoïste, mais la vue d'un homme sans raison me cause une peur qui m'a toujours empêché de boire.

Je vas écrire à ma femme de m'envoyer de ses nouvelles ici; ça forcera bien monsieur de me dire où nous allons, quand il sera question de faire suivre les lettres.

### Fragments d'une lettre de d'Argères.

. . . . . .

A propos, si tu as des nouvelles de notre pauvre Daniel, tu songeras à m'en donner. J'ai pensé à lui, depuis deux jours, plus que je n'ai fait peut-être en toute ma vie, grâce à une circonstance assez romanesque.

ADRI \N1. 47 Tu te rappelles sa passion exiaLcjne pour la belle Laure, cette brune pâle, qui, de sa petite loge d'avant-scène, ne jetait pas seulement un regard sur lui et ne s'est Jamais doutée qu'elle eût un adorateur sous ses pieds. Il nous la faisait tant remarquer et il la célébrait d'une façon si comique, qu'il fallait qu'elle fût belle comme trente houris pour qu'il ne lui attirât pas nos moqueries ; mais elle était incontestable, et la poésie même de Daniel ne pouvait pas nous empêcher de la regarder avec l'admiration désintéressée qui nous était commandée par le destin. Eh bien, imagine-toi qu'hier matin, en flânant dans la campagne, j'ai découvert cette même Laure, toujours belle, mais veuve désespérée, et volontairement cloîtrée dans une espèce de ruine, au fond des déserts légèrement raboteux du Vivarais. — Voilà, diras-tu, ce que c'est que d'épouser un marquis! Si elle eût daigné s'informer de notre ami Daniel et le rendre heureux, elle ne serait pas veuve. 11 n'y a que les gens qui meurent d'amour et de faim pour échapper à tous les dangers et devenir centenaires. Je peux te dire pourtant, sans plaisanter, qu'elle m'a fait une très-vive impression, celte pauvre désolée, car c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays. Je ne crois pas qu'il y ait place pour le désir de la possession, dans l'esprit de ceux qui la voient, sans être des brutes, car autant vaudrait se fiancer avec la morl(moralement parlant); Digiiized by Google

Tu te rappelles sa passion extatique pour la belle Laure, cette brune pâle, qui, de sa petite loge d'avant-scène, ne jetait pas seulement un regard sur lui et ne s'est jamais doutée qu'elle eût un adorateur sous ses pieds. Il nous la faisait tant remarquer et il la célébrait d'une façon si comique, qu'il fallait qu'elle fût belle comme trente houris pour qu'il ne lui attirât pas nos moqueries ; mais elle était incontestable, et la poésie même de Daniel ne pouvait pas nous empêcher de la regarder avec l'admiration désintéressée qui nous était commandée par le *destin*.

Eh bien, imagine-toi qu'hier matin, en flânant dans la campagne, j'ai découvert cette même Laure, toujours belle, mais veuve désespérée, et volontairement cloîtrée dans une espèce de ruine, au fond des déserts légèrement raboteux du Vivarais.

— Voilà, diras-tu, ce que c'est que d'épouser un marquis! Si elle eût daigné s'informer de notre ami Daniel et le rendre heureux, elle ne serait pas veuve. Il n'y a que les gens qui meurent d'amour et de faim pour échapper à tous les dangers et devenir centenaires.

Je peux te dire pourtant, sans plaisanter, qu'elle m'a fait une très-vive impression, cette pauvre désolée, car c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays. Je ne crois pas qu'il y ait place pour le désir de la possession, dans l'esprit de ceux qui la voient, sans être des brutes, car autant vaudrait se fiancer avec la mort (moralement parlant);

48 ADaiANl. mais c’est ua beau pei^onnage à étudier. Il vous émeut, il vous remue comme une Desdemona rêveuse, comme une Ariane délaissée ; et je ne vois pas pourquoi, lorsque noos nous laissons aller à frémir on à pleurer devant des fictions de théâtre ou de roman, nous ne nous intéresserions pas en artistes au chagrin d’une personne naturelle. L'ar liste n’est pas ce qu’un vain peuple pense. 11 n’est ni blasé, ni sceptique, ni moqueur quand il regarde au fond de lui-même. On croit que nous ne pleurons pas de vraies larmes, nous autres, et que toute notre âme est dans nos nerfs. Ils n’ont de l’artiste que le titre usurpé, ceux qui ne sentent pas en eux un foyer de sensibilité toujours vive et d’enthousiasme toujours prêt à flamber. J’étais déjà au courant de l’histoire de son mariage et de son veuvage, quand j’ai vu, hier matin, la belle dé solée an soleil levant. 11 n’y a pas beaucoup de femmes qu’on puisse regarder à pareille heure sans en rabattre. Celle-là y gagne encore : mieux on la voit, plus on trouve qu’elle est bonne à voir. Et pourtant, c’est triste. Figuretoi, mon ami, l’image de la douleur, le désespoir personniflé, ou, pour mieux dire, la désespérance vivante, car il n’y a là ni larmes, ni soupirs, ni cris, ni contorsions. C'est effrayant de tranquillité, au contraire. C’est morne et incommensurable comme une mer de glace. Elle est toujours habillée de blanc ; c’est sa manière de continuer son deuil, qu'elle ne veut pas rendre officiellement
Digilized by Google

mais c'est un beau personnage à étudier. Il vous émeut, il vous remue comme une Desdemona rêveuse, comme une Ariane délaissée ; et je ne vois pas pourquoi, lorsque nous nous laissons aller à frémir ou à pleurer devant des fictions de théâtre ou de roman, nous ne nous intéresserions pas en artistes au chagrin d'une personne naturelle. L'artiste n'est pas *ce qu'un vain peuple pense.* Il n'est ni blasé, ni sceptique, ni moqueur quand il regarde au fond de lui-même. On croit que nous ne pleurons pas de vraies larmes, nous autres, et que toute notre âme est dans nos nerfs. Ils n'ont de l'artiste que le titre usurpé, ceux qui ne sentent pas en eux un foyer de sensibilité toujours vive et d'enthousiasme toujours prêt à flamber.

J'étais déjà au courant de l'histoire de son mariage et de son veuvage, quand j'ai vu, hier matin, la belle désolée au soleil levant. Il n'y a pas beaucoup de femmes qu'on puisse regarder à pareille heure sans en rabattre. Celle-là y gagne encore : mieux on la voit, plus on trouve qu'elle est bonne à voir. Et pourtant, c'est triste. Figure-toi, mon ami, l'image de la douleur, le désespoir personnifié, ou, pour mieux dire, la désespérance vivante, car il n'y a là ni larmes, ni soupirs, ni cris, ni contorsions. C'est effrayant de tranquillité, au contraire. C'est morne et incommensurable comme une mer de glace. Elle est toujours habillée de blanc ; c'est sa manière de continuer son deuil, qu'elle ne veut pas rendre officiellement

ADRIANI. 49 èxagéré. Elle prétend ainsi ne le jamais quitter sur ses vêtements ni dans sa vie, et s'arranger pour n'affliger les yeux de personne. Je sais beaucoup d'autres choses sur elle, grâce au babil d'une suivante vieillotte qui m'a pris en amour. Dieu sait pourquoi. Ce que mes yeux seuls m'ont appris bien clairement, c'est qu'elle est frappée sans remède. Je craignais d'abord qu'elle ne fût folle; tu sais ma terreur des fous! et, pendant quelques instants, Je me suis senti fort mal à l'aise; mais sa bizarrerie m'a paru très-compréhensible, et même très-logique, dès que je me suis trouvé daus son intimité. Car nous voilà très-liés en quarante-huit heures, et c'est si singulier, qu'il faut que je te le raconte. Ça ne ressemble à rien de ce qui peut arriver dans le monde auquel elle appartient et auquel j'ai appartenu; et il faut une disposition exceptionnelle comme celle de son âme malade, pour que notre connaissance se soit faite ainsi. La suivante, Toineite, est dévouée à sa manière. A tout prix, elle voudrait la distraire et la consoler, fallûtil la compromettre et la perdre; mais, quand je serais d'humeur à profiter de ce beau zèle, une vertu qui prend sa source dans le cœur même se défendrait, je crois, sans péril, contre toutes les duègnes et toutes les sérénades de l'Espagne et de l'Italie. Ladite Toinelte, lorsque sa maîtresse entra dans le Digilized by Google

exagéré. Elle prétend ainsi ne le jamais quitter sur ses vêtements ni dans sa vie, et s'arranger pour n'affliger les yeux de personne. Je sais beaucoup d'autres choses sur elle, grâce au babil d'une suivante vieillotte qui m'a pris en amour, Dieu sait pourquoi.

Ce que mes yeux seuls m'ont appris bien clairement, c'est qu'elle est frappée sans remède. Je craignais d'abord qu'elle ne fût folle; tu sais ma terreur des fous! et, pendant quelques instants, je me suis senti fort mal à l'aise; mais sa bizarrerie m'a paru très-compréhensible, et même très-logique, dès que je me suis trouvé dans son intimité.

Car nous voilà très-liés en quarante-huit heures, et c'est si singulier, qu'il faut que je te le raconte. Ça ne ressemble à rien de ce qui peut arriver dans le monde auquel elle appartient et auquel j'ai appartenu; et il faut une disposition exceptionnelle comme celle de son âme malade, pour que notre connaissance se soit faite ainsi.

La suivante, Toinette, est dévouée à sa manière. A tout prix, elle voudrait la distraire et la consoler, fallût-il la compromettre et la perdre; mais, quand je serais d'humeur à profiter de ce beau zèle, une vertu qui prend sa source dans le cœur même se défendrait, je crois, sans péril, contre toutes les duègnes et toutes les sérénades de l'Espagne et de l'Italie.

Ladite Toinette, lorsque sa maîtresse entra dans le

50 ADRIANI. jardin, où je m'étais introduit sans préméditation grave, et où, depuis une heure, nous parlions d'elle, courut à sa rencontre et parut vouloir lui faire rebrousser chemin avant qu'elle me remarquât. Mais la dame est obstinée comme l'inertie, et elle était déjà assez près de moi, lorsque je la vis me chercher des yeux en disant : — Ah ! où donc? qui est-ce ? — C'est un voyageur, un Parisien, répondit l'autre : un ami du baron de West, un homme comme il faut. t — Est-ce qu'il demande à me voir ? reprit la désolée en s'arrêtant. — Oh l non certes ! Ce n'est pas une heure à rendre des visites. — C'est vrai. Que veut-il donc? — Il regardait les statues et il allait se retirer. — Fort bien, qu'il les regarde. — Il craindra sans doute d'être importun. — Non ; dis-lui qu'il ne me gêne pas. Elle se trouvait vis-à-vis de moi; elle me fit un salut poli où il y avait de la grâce naturelle, et rien de plus. Puis elle passa et disparut derrière les arbres. Ij3l Muiron me dit : — Vous êtes content, j'espère; vous l'avez vue. A présent, vous allez vous sauver. Pourquoi me serais-je sauvé, puisqu'on me permettait de rester? Ce fut la Toinelte qui sortit du jardin ou qui Digitized by Coogl

jardin, où je m'étais introduit sans préméditation grave, et où, depuis une heure, nous parlions d'elle, courut à sa rencontre et parut vouloir lui faire rebrousser chemin avant qu'elle me remarquât. Mais la dame est obstinée comme l'inertie, et elle était déjà assez près de moi, lorsque je la vis me chercher des yeux en disant :

— Ah ! où donc ? qui est-ce ?

— C'est un voyageur, un Parisien, répondit l'autre : un ami du baron de West, un homme *comme il faut*.

— Est-ce qu'il demande à me voir ? reprit la désolée en s'arrêtant.

— Oh ! non certes ! Ce n'est pas une heure à rendre des visites.

— C'est vrai. Que veut-il donc ?

— Il regardait les statues et il allait se retirer.

— Fort bien, qu'il les regarde.

— Il craindra sans doute d'être importun.

— Non ; dis-lui qu'il ne me gêne pas.

Elle se trouvait vis-à-vis de moi ; elle me fit un salut poli où il y avait de la grâce naturelle, et rien de plus. Puis elle passa et disparut derrière les arbres.

La Muiron me dit :

— Vous êtes content, j'espère ; vous l'avez vue. A présent, vous allez vous sauver.

Pourquoi me serais-je sauvé, puisqu'on me permettait de rester ? Ce fut la Toinette qui sortit du jardin ou qui

ADRIANI. 51 feignit d’en sortir, curieuse i>robablement de voir de quel air je regardais la belle Laure. Pendant quelques moments, je crus me sentir sous son œil d’Argus, clignant à travers quelque bosquet. Mais je l’oubliai bientôt pour ne songer qu’à regarder en effet sa maîtresse. Quant à celle-ci, aprt’*s avoir fait lentement le tour d’un carré de verdure grillé par le soleil, elle revint s’asseoir sur un banc contre un mur chargé de vignes, et si près de moi, si bien placée en profil, qu’un sot eût pu croire qu’elle posait là pour se faire admirer. Mais, malheureusement pour mon amour-propre, la vérité est qu’elle m’avait déjà parfaitement oublié. Je pus donc me laisser aller à une contemplation qui eût fait la béatitude ou plutôt la catalepsie de notre ami Daniel. Je n’étais pas tout à fait tranquille cependant. A la trouver si absorbée, l’idée de la folie me revenait, et je craignais toujours de la voir se livrer à quelque excentricité afUigeante. Il n’en fut rien. Elle resta presque un quart d’heure immobile comme une statue. Le soleil montait, et, se faisant déjà chaud, tombait sur sa tête nue, sans qu’elle prît garde à lui plus qu’à moi. Elle a toujours ces magnifiques cheveux bruns touffus et bouffants qui font comme une couronne naturelle à sa tête de Muse ; mais ce n’est pas la Muse antique qui regarde et commande : c’est la Muse de la renaissance qui rêve et contemple. Digilized by Google

feignit d'en sortir, curieuse probablement de voir de quel air je regardais la belle Laure. Pendant quelques moments, je crus me sentir sous son œil d'Argus, clignant à travers quelque bosquet. Mais je l'oubliai bientôt pour ne songer qu'à regarder en effet sa maîtresse.

Quant à celle-ci, après avoir fait lentement le tour d'un carré de verdure grillé par le soleil, elle revint s'asseoir sur un banc contre un mur chargé de vignes, et si près de moi, si bien placée en profil, qu'un sot eût pu croire qu'elle posait là pour se faire admirer.

Mais, malheureusement pour mon amour-propre, la vérité est qu'elle m'avait déjà parfaitement oublié. Je pus donc me laisser aller à une contemplation qui eût fait la béatitude ou plutôt la catalepsie de notre ami Daniel.

Je n'étais pas tout à fait tranquille cependant. A la trouver si absorbée, l'idée de la folie me revenait, et je craignais toujours de la voir se livrer à quelque excentricité affligeante. Il n'en fut rien. Elle resta presque un quart d'heure immobile comme une statue. Le soleil montait, et, se faisant déjà chaud, tombait sur sa tête nue, sans qu'elle prît garde à lui plus qu'à moi. Elle a toujours ces magnifiques cheveux bruns touffus et bouffants qui font comme une couronne naturelle à sa tête de Muse; mais ce n'est pas la Muse antique qui regarde et commande : c'est la Muse de la renaissance qui rêve et contemple.

82 ADRIANI. Elle a beancoap souffert, sans doute, et la Muiron m’a dit qu’elle avait été dangereusement malade pendant plus d’un an; mais la force et la santé sont revenues. Le plus complet détachement de la vie a répandu sur sa beauté, dont nous remarquions autrefois l’expression doucement sérieuse, un sérieux encore plus doux. Cela est môme très-étrange; elle n’a pas l’air triste, elle a l’air attentif et recueilli, comme elle l’avait en écoutant les symphonies de Beethoven. Mais il semble qu’elle écoute encore une musique plus belle, et qu’elle soit recueillie dans une satisfaction plus profonde. Elle a même pris un peu d’embonpoint qui manquait aux contours de son visage et de son buste. Son teint est toujours pâle, avec cette nuance légèrement ambrée qui exclut la pénible idée d’une organisation trop lymphatique. Il y a encore du sang et de la vie sous ce beau marbre. Ce qui paraît mort, bien mort, c’est la volonté. Pourtant l’expression du visage ne trahit ni la faiblesse ni l’abattement. Cette âme n’est pas épuisée; elle s’attache à je ne sais quelle certitude qui n’est certainement pas de ce monde. Je remarquai aussi que, contre mon attente, il n’y avait ni désordre dans sa chevelure, ni lâcheté dans sa mise. Sa robe et son peignoir de mousseline étaient flottants et non traînants. Ses formes admirables donDigitized by Coogle

Elle a beaucoup souffert, sans doute, et la Muiron m'a dit qu'elle avait été dangereusement malade pendant plus d'un an; mais la force et la santé sont revenues. Le plus complet détachement de la vie a répandu sur sa beauté, dont nous remarquions autrefois l'expression doucement sérieuse, un sérieux encore plus doux. Cela est même très-étrange; elle n'a pas l'air triste, elle a l'air attentif et recueilli, comme elle l'avait en écoutant les symphonies de Beethoven. Mais il semble qu'elle écoute encore une musique plus belle, et qu'elle soit recueillie dans une satisfaction plus profonde. Elle a même pris un peu d'embonpoint qui manquait aux contours de son visage et de son buste. Son teint est toujours pâle, avec cette nuance légèrement ambrée qui exclut la pénible idée d'une organisation trop lymphatique. Il y a encore du sang et de la vie sous ce beau marbre. Ce qui paraît mort, bien mort, c'est la volonté.

Pourtant l'expression du visage ne trahit ni la faiblesse ni l'abattement. Cette âme n'est pas épuisée; elle s'attache à je ne sais quelle certitude qui n'est certainement pas de ce monde.

Je remarquai aussi que, contre mon attente, il n'y avait ni désordre dans sa chevelure, ni lâcheté dans sa mise. Sa robe et son peignoir de mousseline étaient flottants et non traînants. Ses formes admirables don-

ADRIANI. 53 nent à ses amples vêtements l'élégance chaste des draperies antiques. Je n'avais jamais vu ses pieds ni remarqué ses mains. Ce sont des modèles, des perfections. Enfin, c'est tout un idéal que cette femme. Mais notre fou de Daniel avait raison de nous dire, dans son jargon, que c'était un poëme pour ravir l'âme, et non un être pour émouvoir les sens. La vieille fille revint avec un thé sur un plateau. Elle approcha une petite table verte et causa avec sa maîtresse un instant, pendant que je me disposais à partir ; mais j'étais emprisonné dans une sorte d'impasse. Il me fallait traverser l'endroit même où déjeunait madame de Monteluz, ou couper à travers les buissons, ce qui eût pu lui sembler extraordinaire. Je pris le parti d'aller la saluer en me retirant; mais elle m'arrêta au passage par une politesse qui me jeta dans le plus grand étonnement. Comme elle me rendait mon salut d'un air qui ne témoignait ni surprise ni mécontentement, je me hasardai à lui demander pardon de mon importunité. Je crus rêver quand elle me répondit sans embarras ni circonlocution : — C'est moi, monsieur, qui vous demande pardon de n'avoir pas fait attention à vous ; mais j'ai perdu ici l'habitude de me conduire en maîtresse de maison. Cette Digitized by Google

nent à ses amples vêtements l'élégance chaste des draperies antiques.

Je n'avais jamais vu ses pieds ni remarqué ses mains. Ce sont des modèles, des perfections. Enfin, c'est tout un idéal que cette femme. Mais notre fou de Daniel avait raison de nous dire, dans son jargon, que c'était un poëme pour ravir l'âme, et non un être pour émouvoir les sens.

La vieille fille revint avec un thé sur un plateau. Elle approcha une petite table verte et causa avec sa maîtresse un instant, pendant que je me disposais à partir; mais j'étais emprisonné dans une sorte d'impasse. Il me fallait traverser l'endroit même où déjeunait madame de Monteluz, ou couper à travers les buissons, ce qui eût pu lui sembler extraordinaire. Je pris le parti d'aller la saluer en me retirant; mais elle m'arrêta au passage par une politesse qui me jeta dans le plus grand étonnement.

Comme elle me rendait mon salut d'un air qui ne témoignait ni surprise ni mécontentement, je me hasardai à lui demander pardon de mon importunité. Je crus rêver quand elle me répondit sans embarras ni circonlocution :

— C'est moi, monsieur, qui vous demande pardon de n'avoir pas fait attention à vous; mais j'ai perdu ici l'habitude de me conduire en maîtresse de maison. Cette

54 ADRIANT. habitation est si laide et si pauvre, que je ne songe pas à en faire les honneurs. Je n'oserais pas non plus vous inviter à partager mon maigre déjeuner j mais on s'occupe à vous en préparer un meilleur. J'eus besoin de me rappeler les coutumes hospitalières du pays pour ne pas trouver cette brusque invitation déplacée. Je regardai la femme de chambre, qui me fit rapidement signe d'accepter. — Oui, oui, monsieur, s'écria-t-elle en me poussant un siège de jardin vis-à-vis de sa maîtresse, je cours veiller à cela, et je reviendrai vous avertir. Et elle partit, légère comme une vieille linotte. J'étais embarrassé comme un collégien. On a beau avoir de l'usage, on n'est pas à l'aise dans une situation incompréhensible. — Monsieur, me dit la belle désolée en me regardant avec un visible effort d'attention, c'est bien impoli de vous avouer que je ne me souviens pas du tout de vous. Ce n'est pas ma faute ; j'ai fait une grande maladie, j'ai oublié beaucoup de choses; mais la femme qui me soigne, et qui est une amie pour moi bien plus qu'une servante, m'assure que je vous ai vu, autrefois, chez ma tante, chez ma mère... Ici, la conversation tomba, car je balbutiai je ne sais quoi d'inintelligible, et madame de Monteluz pensait déjà à autre chose. Elle n'entendit pas mes dénégations, qui Digitized by Google

habitation est si laide et si pauvre, que je ne songe pas à en faire les honneurs. Je n'oserais pas non plus vous inviter à partager mon maigre déjeuner; mais on s'occupe à vous en préparer un meilleur.

J'eus besoin de me rappeler les coutumes hospitalières du pays pour ne pas trouver cette brusque invitation déplacée. Je regardai la femme de chambre, qui me fit rapidement signe d'accepter.

— Oui, oui, monsieur, s'écria-t-elle en me poussant un siége de jardin vis-à-vis de sa maîtresse, je cours veiller à cela, et je reviendrai vous avertir.

Et elle partit, légère comme une vieille linotte.

J'étais embarrassé comme un collégien. On a beau avoir de l'usage, on n'est pas à l'aise dans une situation incompréhensible.

— Monsieur, me dit la belle désolée en me regardant avec un visible effort d'attention, c'est bien impoli de vous avouer que je ne me souviens pas du tout de vous. Ce n'est pas ma faute; j'ai fait une grande maladie, j'ai oublié beaucoup de choses; mais la femme qui me soigne, et qui est une amie pour moi bien plus qu'une servante, m'assure que je vous ai vu, *autrefois*, chez ma tante, chez ma mère...

Ici, la conversation tomba, car je balbutiai je ne sais quoi d'inintelligible, et madame de Monteluz pensait déjà à autre chose. Elle n'entendit pas mes dénégations, qui

ADRIANI. SK n’étaient peut-être pas très-énergiques. Je confesse que l’attrait de l’aventure me gagnait et qu’en me scandalisant un peu, l’officieux mensonge de l’extravagante Toinelte ne me contrariait pas beaucoup. Je regardais cette femme qui ressemblait à une somnambule et qui, après l’effort d’une réception si gracieuse, était déjà à cent lieues de moi et répétait : Chez ma mère, comme si elle se parlait à elle-même. Il me fallut, pour deviner comment cette liaison d’idées, t»a tante, ma mère, la replongeait dans son mal, me rappeler qu’elle avait épousé le fils de sa tante. Je vis qu’elle n’était point en tôle-à-tête avec moi, mais avec le spectre de son cher Octave, assis entre nous deux, et cette découverte me mit tout à coup à l’aise en détruisant tout germe de fatuité en moi-même. Après une pause assez longue, elle me regarda d’un air étonné, comme une personne qui se réveille, et me demanda si je demeurais loin. — .Mon Dieu, non, madame, répondis-je; je suis fixé pour quelques jours seulement à Mauzères. — Oui, c’est à deux ou trois lieues d’ici, n’est-ce pas? dit-elle parlant par complaisance et sans savoir de quoi, car elle ne peut ignorer que Mauzères soit â dix minutes de chemin de sa maison. — C’est beaucoup plus près que cela, répondis-je en souriant. Digitized by Google

n'étaient peut-être pas très-énergiques. Je confesse que l'attrait de l'aventure me gagnait et qu'en me scandalisant un peu, l'officieux mensonge de l'extravagante Toinette ne me contrariait pas beaucoup.

Je regardais cette femme qui ressemblait à une somnambule et qui, après l'effort d'une réception si gracieuse, était déjà à cent lieues de moi et répétait : *Chez ma mère,* comme si elle se parlait à elle-même.

Il me fallut, pour deviner comment cette liaison d'idées, *ma tante, ma mère,* la replongeait dans son mal, me rappeler qu'elle avait épousé le fils de sa tante. Je vis qu'elle n'était point en tête-à-tête avec moi, mais avec le spectre de son cher Octave, assis entre nous deux, et cette découverte me mit tout à coup à l'aise en détruisant tout germe de fatuité en moi-même.

Après une pause assez longue, elle me regarda d'un air étonné, comme une personne qui se réveille, et me demanda si je demeurais loin.

— Mon Dieu, non, madame, répondis-je; je suis fixé pour quelques jours seulement à Mauzères.

— Oui, c'est à deux ou trois lieues d'ici, n'est-ce pas? dit-elle parlant par complaisance et sans savoir de quoi, car elle ne peut ignorer que Mauzères soit à dix minutes de chemin de sa maison.

— C'est beaucoup plus près que cela, répondis-je en souriant.

56 ▲DRIANI. Elle eut un imperceptible mouvement comme pour secouer sa tête endolorie, afin d'en écarter l'idée fixe, et, reprenant la parole avec une certaine volubilité, comme si elle eût craint d'oublier, avant de l'avoir dit, ce qu'elle voulait dire : — C'est vrai, dit-elle; le baron de West est mon proche voisin, à ce qu'il paraît. Je ne le vois pas, et c'est uniquement par sauvagerie, par inertie. Je sais que son caractère est aussi honorable que son talent. On l'aime et on l'estime beaucoup dans le pays. Il est venu me rendre visite; j'étais souffrante, je n'ai pu le recevoir; mais il a trop d'esprit pour ne pas savoir qu'une personne comme moi est tout excusée d'avance, et que, si je ne le prie pas de revenir, la privation est toute pour moi et non pour lui. — Je suis sûr, madame, que M. de West pense tout le contraire. Elle ne répondit pas. Je vis qu'il lui était presque impossible de soutenir une conversation, non qu'elle y éprouvât de la répugnance, mais parce qu'elle avait perdu absolument l'habitude d'échanger ses idées. Je me levai, très-peu désireux dès lors de profiter des bonnes intentions de Toiuette, qui me faisait jouer uu personnage indiscret et importun. Mais, en ce moment, la vieille folle arrivait et me criait d'un air triom- . phant : Digitized by Google

Elle eut un imperceptible mouvement comme pour secouer sa tête endolorie, afin d'en écarter l'idée fixe, et, reprenant la parole avec une certaine volubilité, comme si elle eût craint d'oublier, avant de l'avoir dit, ce qu'elle voulait dire :

— C'est vrai, dit-elle; le baron de West est mon proche voisin, à ce qu'il paraît. Je ne le vois pas, et c'est uniquement par sauvagerie, par inertie. Je sais que son caractère est aussi honorable que son talent. On l'aime et on l'estime beaucoup dans le pays. Il est venu me rendre visite; j'étais souffrante, je n'ai pu le recevoir; mais il a trop d'esprit pour ne pas savoir qu'une personne comme moi est tout excusée d'avance, et que, si je ne le prie pas de revenir, la privation est toute pour moi et non pour lui.

— Je suis sûr, madame, que M. de West pense tout le contraire.

Elle ne répondit pas. Je vis qu'il lui était presque impossible de soutenir une conversation, non qu'elle y éprouvât de la répugnance, mais parce qu'elle avait perdu absolument l'habitude d'échanger ses idées. Je me levai, très-peu désireux dès lors de profiter des bonnes intentions de Toinette, qui me faisait jouer un personnage indiscret et importun. Mais, en ce moment, la vieille folle arrivait et me criait d'un air triomphant :

ADRIANI. 57 — Monsieur esl servi ! S’il veut bien me suivre... Je refusai. Madame de Monteluz insista. — Ah! monsieur, me dit-elle, ne m’ôtez pas l’occasion de réparer mes torts envers M. de West en traitant son hôte comme le mien ; vous me feriez croire qu’il me garde rancune et qu'il vous a défendu de me les pardonner en son nom. Je suivis machinalement la Toinetle. Il est bien certain que je mourais de faim et de lassitude. Elle me conduisit dans un pavillon fort délabré où il y avait deux chaises de paille, une table chargée de mets assez rustiques et une vieille causeuse couverte d’indienne déchirée. Par compensation, le vin du cru est bon et la vue magnifique. La Muiron s’assit vis-à-vis de moi, en personne habituée à manger avec les maîtres, et me fit les honneurs, tout en reprenant son bavardage. J’appris d’elle qu’après la mort du cher Octave, madame avait toujours résidé près de sa belle-mère aux environs de Vaucluse, mais que ces deux femmes, tour en s’estimant beaucoup, ne pouvaient se consoler l’une par l’aulre. La mère est une âme forte et rigide en qui la douleur s’est changée en dévotion. Elle se soutient par la prière, par des pratiques minutieuses; elle est toute à l’idée dn devoir et du salut. Il paraît que cela s’accorde en elle avec le goût du monde, qu’elle appelle respect des convenances et nèDigitized by Google

— Monsieur est servi! S'il veut bien me suivre...

Je refusai. Madame de Monteluz insista.

— Ah! monsieur, me dit-elle, ne m'ôtez pas l'occasion de réparer mes torts envers M. de West en traitant son hôte comme le mien; vous me feriez croire qu'il me garde rancune et qu'il vous a défendu de me les pardonner en son nom.

Je suivis machinalement la Toinette. Il est bien certain que je mourais de faim et de lassitude. Elle me conduisit dans un pavillon fort délabré où il y avait deux chaises de paille, une table chargée de mets assez rustiques et une vieille causeuse couverte d'indienne déchirée. Par compensation, le vin du cru est bon et la vue magnifique.

La Muiron s'assit vis-à-vis de moi, en personne habituée à *manger avec les maîtres,* et me fit les honneurs, tout en reprenant son bavardage. J'appris d'elle qu'après la mort du cher Octave, *madame* avait toujours résidé près de sa belle-mère aux environs de Vaucluse, mais que ces deux femmes, tout en s'estimant beaucoup, ne pouvaient se consoler l'une par l'autre. La mère est une âme forte et rigide en qui la douleur s'est changée en dévotion. Elle se soutient par la prière, par des pratiques minutieuses; elle est toute à l'idée du devoir et du salut. Il paraît que cela s'accorde en elle avec le goût du monde, qu'elle appelle respect des convenances et né-

58 ADRIANI. cessilé du bon exemple. Autant que j'ai pu en juger par les appréciations de la Muiron, qui est un peu folle, mais pas très-sotte, madame de Monteluz, la mère, est un esprit assez froid et absolu, qui, sans le vouloir, froisse l'extrême sensibilité de la désolée, et qui commence à s'impatienter doucement de ne pas la trouver plus résignée au fond de l'âme. De là un peu de persécution, tantôt à propos de la religion, tantôt à propos de l'étiquette. I.a pauvre jeune femme s'est trouvée mal à l'aise sous cette domination, qui ne gênait pas seulement ses actions, mais qui voulait s'étendre sur ses sentiments les plus intimes. Elle a emporté sa blessure dans la solitude, prétextant une visite à je ne sais quels parents du haut Languedoc, et des intérêts à surveiller. Elle est partie comme pour voyager et elle a marché un peu au hasard. Elle a trouvé sur son chemin cette jolie petite terre et celte vilaine petite maison, qu'un grandoncle lui avait laissées en héritage et qu'elle ne connaissait pas. Cette solitude lui a plu. L'idée de ne connaître personne aux environs et de pouvoir se laisser oublier là, a été pour elle comme un soulagement nécessaire, après une contrainte au-dessus de ses forces. Elle y est depuis trois mois et frémit à l'idée de retourner chez les grands parents vauclusois. Cette infortunée savoure l'horreur de son isolement et les privations d'une vie de cénobite, comme un écolier en vacances savoure le plaiDigiiized by Google

cessité du bon exemple. Autant que j'ai pu en juger par les appréciations de la Muiron, qui est un peu folle, mais pas très-sotte, madame de Monteluz, la mère, est un esprit assez froid et absolu, qui, sans le vouloir, froisse l'extrême sensibilité de la désolée, et qui commence à s'impatienter doucement de ne pas la trouver plus résignée au fond de l'âme. De là un peu de persécution, tantôt à propos de la religion, tantôt à propos de l'étiquette. La pauvre jeune femme s'est trouvée mal à l'aise sous cette domination, qui ne gênait pas seulement ses actions, mais qui voulait s'étendre sur ses sentiments les plus intimes. Elle a emporté sa blessure dans la solitude, prétextant une visite à je ne sais quels parents du haut Languedoc, et des intérêts à surveiller. Elle est partie comme pour voyager et elle a marché un peu au hasard. Elle a trouvé sur son chemin cette jolie petite terre et cette vilaine petite maison, qu'un grand-oncle lui avait laissées en héritage et qu'elle ne connaissait pas. Cette solitude lui a plu. L'idée de ne connaître personne aux environs et de pouvoir se laisser oublier là, a été pour elle comme un soulagement nécessaire, après une contrainte au-dessus de ses forces. Elle y est depuis trois mois et frémit à l'idée de retourner chez les grands parents vauclusois. Cette infortunée savoure l'horreur de son isolement et les privations d'une vie de cénobite, comme un écolier en vacances savoure le plai-

ÀDRIANI. 59 sir et la liberté. C’est l’offlcieuse Muiron qui, depuis ces trois mois, s’est chargée de mentir en écrivant à la bellemère que sa bru avait à s’occuper de sa propriété du Temple, qu’elle s’en occupait, que cela lui faisait du bien, .ajoutant chaque semaine qu'elle en avait encore pour une semaine. Mais toutes ces semaines tirent à leur ân, non pas tant parce que la belle-mère s’inquiète là-bas, que parce que la Muiron s’ennuie ici. Pourtant, depuis deux jours, les choses ont changé de face comme je te le dirai demain, car je m’aperçois que je t’écris un volume, qu’il est lard, et que tu peux te reposer, ainsi que moi, sur ce premier chapitre. Digiiized by Google

sir et la liberté. C'est l'officieuse Muiron qui, depuis ces trois mois, s'est chargée de mentir en écrivant à la belle-mère que sa bru avait à s'occuper de sa propriété du Temple, qu'elle s'en occupait, que cela lui faisait du bien, ajoutant chaque semaine qu'elle en avait encore pour une semaine. Mais toutes ces semaines tirent à leur fin, non pas tant parce que la belle-mère s'inquiète là-bas, que parce que la Muiron s'ennuie ici.

Pourtant, depuis deux jours, les choses ont changé de face comme je te le dirai demain, car je m'aperçois que je t'écris un volume, qu'il est tard, et que tu peux te reposer, ainsi que moi, sur ce premier chapitre.

Suite de lu lettre de d’Arcères. AoAt... En voyant sur ma table toutes ces pages que je n’ai pas le temps de relire, je me demande comment j’ai été si prolixe sur un sujet qui ne t’intéresse sans doute nullement et qui ne saurait m’intéresser plus d’un jour on deux encore. J’ai envie de jeter tout cela au panier et de repi endre ma lettre où je l’avais laissée avant de m’embarquer dans le récit de cette aventure, si aventure il y a. Et, comme, au fait, il n’y en a pas l’apparence, je peux continuer sans indiscrétion envers ma belle désolée Digiiized by Google

## IV

### Suite de la lettre de d'Argères.

Août...

En voyant sur ma table toutes ces pages que je n'ai pas le temps de relire, je me demande comment j'ai été si prolixe sur un sujet qui ne t'intéresse sans doute nullement et qui ne saurait m'intéresser plus d'un jour ou deux encore. J'ai envie de jeter tout cela au panier et de reprendre ma lettre où je l'avais laissée avant de m'embarquer dans le récit de cette aventure, si aventure il y a. Et, comme, au fait, il n'y en a pas l'apparence, je peux continuer sans indiscrétion envers ma belle désolée

ADRIANI. 61 et sans crainte de te rendre jaloux de mon bonheur. Si je l'ennuie, pardonne-le-moi en songeant que je suis seul dans une grande maison silencieuse ; que la soirée est longue, et que tu es la seule victime que j'aie à immoler à mon oisiveté . D'ailleurs, mon récit va s'augmenter d'une journée de plus, ce qui donne plus de consistance au souvenir que je veux conserver de cette rencontre singulière, et le moyen de le conserver, c'est de l'écrire, dussé-je, apres l'avoir fini, le garder pour moi seul. Je me suis laissé, ôa.ns mon précédent chapitre, à table avec mademoiselle Muiron. Bien que ses confidences eussent pour moi quelque intérêt, je me trouvai insensiblement sur la causeuse plus disposé à dormir qu'à l'écouter. Elle m'avait charitablement invité à fumer mon cigare, assurant que sa maîtresse ne s'en apercevrait pas. Mes yeux se fermèrent, et je m'endormis au léger bruit des assiettes et des tasses qu'elle emportait avec précaution. Quand je m'éveillai, il était au moins midi. La chaleur était accablante; les cousins faisaient invasion dans mon pavillon, et, sauf leur bourdonnement et les bruits lointains des travaux champêtres, un profond silence régnait autour de moi. Je sortis, un peu honteux de mon somme; mais je me trouvai complètement seul dans le jardin. Je pénétrai dans la cour, pensant bien que madame de Monteluz m'avait assez oublié pour qu'il ne fût 4 Digiiized by Google

et sans crainte de te rendre jaloux de mon bonheur. Si je t'ennuie, pardonne-le-moi en songeant que je suis seul dans une grande maison silencieuse ; que la soirée est longue, et que tu es la seule victime que j'aie à immoler à mon oisiveté. D'ailleurs, mon récit va s'augmenter d'une journée de plus, ce qui donne plus de consistance au souvenir que je veux conserver de cette rencontre singulière, et le moyen de le conserver, c'est de l'écrire, dussé-je, après l'avoir fini, le garder pour moi seul.

Je *me suis laissé*, dans mon précédent chapitre, à table avec mademoiselle Muiron. Bien que ses confidences eussent pour moi quelque intérêt, je me trouvai insensiblement sur la causeuse plus disposé à dormir qu'à l'écouter. Elle m'avait charitablement invité à fumer mon cigare, assurant que sa maîtresse ne s'en apercevrait pas. Mes yeux se fermèrent, et je m'endormis au léger bruit des assiettes et des tasses qu'elle emportait avec précaution.

Quand je m'éveillai, il était au moins midi. La chaleur était accablante; les cousins faisaient invasion dans mon pavillon, et, sauf leur bourdonnement et les bruits lointains des travaux champêtres, un profond silence régnait autour de moi. Je sortis, un peu honteux de mon somme ; mais je me trouvai complétement seul dans le jardin. Je pénétrai dans la cour, pensant bien que madame de Monteluz m'avait assez oublié pour qu'il ne fût

62 ADRIANI. pas nécessaire d'aller lui demander pardon de ma grossière séance chez elle, et voulant au moins prendre congé de la duègne. La cour était déserte, la maison muette. Je poussai jusqu'à la basse-cour. Elle n'élait occupée que par une volée de moineaux qui s'enfuit à mon approche. Enfin, je trouvai une grosse servante au fond d'une étable. Elle était en train de traire une vache maigre, et m'apprit, sans se déranger, que madame devait être dans le petit bois, au bout de la prairie, parce que c'était son heure de s'y promener ; que mademoiselle Muiron devait être chez le meunier, au bord de la rivière, parce que c'était son heure d'aller acheter de la volaille. Quant au jardinier, ce n'était pas son jour. — Mais, si monsieur veut quelque chose, ajouta-t-elle d'un air candide, je serai à ses ordres quand j'aurai battu mon beurre. Je la chargeai de mes compliments pour mademoiselle Muiron, et je revenais vers la maison, afin de reprendre le sentier qui conduit à Mauzères, lorsque, par une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée, mes yeux tombèrent sur un joli piano de Pleyel qui brillait comme une perle au milieu du plus pauvre et du plus terne ameublement dont jamais femme élégante sc soit contentée. La vachère, qui m'avait suivi, portant son vase de crème vers la cuisine, vit mon regard fixé avec une cerlaine convoitise sur l'instrument, et me dit : Digitized by Google

pas nécessaire d'aller lui demander pardon de ma grossière séance chez elle, et voulant au moins prendre congé de la duègne. La cour était déserte, la maison muette. Je poussai jusqu'à la basse-cour. Elle n'était occupée que par une volée de moineaux qui s'enfuit à mon approche. Enfin, je trouvai une grosse servante au fond d'une étable. Elle était en train de traire une vache maigre, et m'apprit, sans se déranger, que madame devait être dans le petit bois, au bout de la prairie, parce que c'était son heure de s'y promener ; que mademoiselle Muiron devait être chez le meunier, au bord de la rivière, parce que c'était son heure d'aller acheter de la volaille. Quant au jardinier, ce n'était pas son jour.

— Mais, si monsieur veut quelque chose, ajouta-t-elle d'un air candide, je serai à ses ordres quand j'aurai battu mon beurre.

Je la chargeai de mes compliments pour mademoiselle Muiron, et je revenais vers la maison, afin de reprendre le sentier qui conduit à Mauzères, lorsque, par une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée, mes yeux tombèrent sur un joli piano de Pleyel qui brillait comme une perle au milieu du plus pauvre et du plus terne ameublement dont jamais femme élégante se soit contentée. La vachère, qui m'avait suivi, portant son vase de crème vers la cuisine, vit mon regard fixé avec une certaine convoitise sur l'instrument, et me dit :

ADRIANI. 63 — Ah ! vous regardez la jolie musique à madame I On n’avait jamais rien vu de si beau ici, et madame musique que c’est un plaisir de l’entendre ! C’est mademoiselle Muiron qui a acheté ça à la vente du château de Lestocq, pas loin d’ici. Elle a vu estimer ça comme elle passait en se promenant; elle a dit : « Ça fera peut-être plaisir à madame. » Elle a mis dessus, et elle l’a eu. Dame! elle fait tout ce qu’elle veut, celle-là! Si vous voulez musiquer, faut.pas vous gêner, allez, c’est fait pour ça. Entrez, entrez! mademoiselle Muiron ne s’en fâchera pas, puisqu’elle vous a fait déjeuner avec elle. Là-dessus, elle poussa devant moi la porte du salon, qui n’était même pas fermée au loquet, et s’en alla faire son beurre. Je te disais, l’autre jour, que j’avais eu une jouissance extrême à oublier tout, môme l’art, ce tyran jaloux de nos destinées, ce mangeur d’existences, ce boulet qui m’a longtemps rivé à mille sortes d’esclavages; mais on boude l’art comme une maîtresse aimée. Il y a deux mois que je n’ai rencontré que les chaudrons des auberges de la Suisse, deux mois que je n’ai tiré un son de mon gosier, et, à la vue de ce joli instrument, il me vint une envie extravagante de m’assurer que je n’élais pas endommagé par l'inaction. J’entrai résolûmenÇ j’ouvris le piano, et, tout naturellement, la première chose qui me vint sur les lèvres fut le Nessun maggior dolore, Digilized by Googte

— Ah ! vous regardez la jolie musique à madame ! On n'avait jamais rien vu de si beau ici, et madame musique que c'est un plaisir de l'entendre ! C'est mademoiselle Muiron qui a acheté ça à la vente du château de Lestocq, pas loin d'ici. Elle a vu estimer ça comme elle passait en se promenant; elle a dit : « Ça fera peut-être plaisir à madame. » Elle a mis dessus, et elle l'a eu. Dame ! elle fait tout ce qu'elle veut, celle-là ! Si vous voulez musiquer, faut pas vous gêner, allez, c'est fait pour ça. Entrez, entrez ! mademoiselle Muiron ne s'en fâchera pas, puisqu'elle vous a fait déjeuner avec elle.

Là-dessus, elle poussa devant moi la porte du salon, qui n'était même pas fermée au loquet, et s'en alla faire son beurre.

Je te disais, l'autre jour, que j'avais eu une jouissance extrême à oublier tout, même l'art, ce tyran jaloux de nos destinées, ce mangeur d'existences, ce boulet qui m'a longtemps rivé à mille sortes d'esclavages; mais on boude l'art comme une maîtresse aimée. Il y a deux mois que je n'ai rencontré que les chaudrons des auberges de la Suisse, deux mois que je n'ai tiré un son de mon gosier, et, à la vue de ce joli instrument, il me vint une envie extravagante de m'assurer que je n'étais pas endommagé par l'inaction. J'entrai résolûment, j'ouvris le piano, et, tout naturellement, la première chose qui me vint sur les lèvres fut le *Nessun maggior dolore,*

64 ADRIANI. que, la veille au soir, j'avais entendu chanter de loin par la désolée, et qui a besoin de son accompagnement pour être complet. Je le chantai d'abord à demi-voix, par instinct de discrétion; mais je le répétai plus haut, et, la troisième fuis, j'oubliai que je n'étais pas chez moi et je donnai toute ma voix, satisfait de m'entendre dans un local nu et sonore, et de reconnaître que le repos de mon voyage m'avait fait grand bien. Cette expérience faite, j'oubliai ma petite individualité pour savourer la jouissance que ce court et complet chefd'œuvre doit procurer, môme après mille redites et mille auditions, à un artiste encore jeune. Je ne sais pas si les vieux praticiens se blasent sur leur émotion, ou si elle leur devient tellement personnelle, qu'ils exploitent avec un égal plaisir une drogue ou une perle, pourvu qu'ils l'exploitent bien. Tu m'as dit souvent, mon ami, que, devant un Rubens, tu ne te souvenais plus que tu avais été peintre, et que tu contemplais sans pouvoir analyser. Oui, oui, tu as raison. On est heureux de ne pas se rappeler si on est quelqu'un ou quelque chose, et je crois qu'on ne devient réellement quelque chose ou quelqu'un qu'après s'être fondu et comme consumé dans l'adoration pour les maîtres. Je ne sais pas comment je chantai pour la quatrième fois, ce couplet. Je dus le chanter très-bien, car ce n'était plus moi que j'écoutais, mais le gondolier mélanDigitized by GoogI(

que, la veille au soir, j'avais entendu chanter de loin par la désolée, et qui a besoin de son accompagnement pour être complet. Je le chantai d'abord à demi-voix, par instinct de discrétion; mais je le répétai plus haut, et, la troisième fois, j'oubliai que je n'étais pas chez moi et je donnai toute ma voix, satisfait de m'entendre dans un local nu et sonore, et de reconnaître que le repos de mon voyage m'avait fait grand bien.

Cette expérience faite, j'oubliai ma petite individualité pour savourer la jouissance que ce court et complet chef-d'œuvre doit procurer, même après mille redites et mille auditions, à un artiste encore jeune. Je ne sais pas si les vieux praticiens se blasent sur leur émotion, ou si elle leur devient tellement personnelle, qu'ils exploitent avec un égal plaisir une drogue ou une perle, pourvu qu'ils l'exploitent bien. Tu m'as dit souvent, mon ami, que, devant un Rubens, tu ne te souvenais plus que tu avais été peintre, et que tu contemplais sans pouvoir analyser. Oui, oui, tu as raison. On est heureux de ne pas se rappeler si on est quelqu'un ou quelque chose, et je crois qu'on ne devient réellement quelque chose ou quelqu'un qu'après s'être fondu et comme consumé dans l'adoration pour les maîtres.

Je ne sais pas comment je chantai pour la quatrième fois, ce couplet. Je dus le chanter très-bien, car ce n'était plus moi que j'écoutais, mais le gondolier mélan-

ADRIANI. 63 colique des lagunes sous le balcon de la pâle Desdemona. Je voyais un ciel d'orage, des eaux phosphorescentes, des colonnades mystérieuses, et, sous la tendine de pourpre, une ombre blanche penchée sur une harpe que la brise effleurai l d'insaisissables harmonies. Quand j'eus fini, je me levai, satisfait de ma vision, de mon émotion, et voulant pouvoir les emporter vierges de toute autre pensée ; mais, en me retournant, je vis, dans le fond de l'appartement, madame de Monteluz, assise, la tête dans ses mains, et la Muiron agenouillée devant elle. 11 y eut un moment de stupéfaction de ma part, d'immobilité de la leur. Puis madame de Monteluz, la figure couverte de son mouchoir, et repoussant doucement Toinette qui voulait la suivre, sortit précipitamment. — Mon Dieu, je lui ai fait peut-être beaucoup de mal ? dis-je à la suivante. 11 me semble qu'elle pleure! .Et pourtant elle aime cet air, eile le chante I — Elle le chante bien, répondit Toinette, mais pas si bien que vous, et elle ne se fait pas pleurer elle-même. Vous venez de lui arracher les premières larmes qu'elle ait répandues depuis sa maladie, et c'est du bien ou du mal que vous lui avez fait, je ne sais pas encore; mais je crois que ce sera du bien. Elle est grande musicienne, mais elle ne se souciait plus de rien, et c'est par complaisance pour moi qu'elle chante et joue quelquefois, de4. Digitized by Google

colique des lagunes sous le balcon de la pâle Desdemona. Je voyais un ciel d'orage, des eaux phosphorescentes, des colonnades mystérieuses, et, sous la tendine de pourpre, une ombre blanche penchée sur une harpe que la brise effleurait d'insaisissables harmonies.

Quand j'eus fini, je me levai, satisfait de ma vision, de mon émotion, et voulant pouvoir les emporter vierges de toute autre pensée ; mais, en me retournant, je vis, dans le fond de l'appartement, madame de Monteluz, assise, la tête dans ses mains, et la Muiron agenouillée devant elle. Il y eut un moment de stupéfaction de ma part, d'immobilité de la leur. Puis madame de Monteluz, la figure couverte de son mouchoir, et repoussant doucement Toinette qui voulait la suivre, sortit précipitamment.

— Mon Dieu, je lui ai fait peut-être beaucoup de mal ? dis-je à la suivante. Il me semble qu'elle pleure ! Et pourtant elle aime cet air, elle le chante !

— Elle le chante bien, répondit Toinette, mais pas si bien que vous, et elle ne se fait pas pleurer elle-même. Vous venez de lui arracher les premières larmes qu'elle ait répandues depuis sa maladie, et c'est du bien ou du mal que vous lui avez fait, je ne sais pas encore ; mais je crois que ce sera du bien. Elle est grande musicienne, mais elle ne se souciait plus de rien, et c'est par complai-

66 ADRIANI. puis que j’ai introduit ici ce piano. Je me figure qu’elle a besoin de quelques secousses morales, dût-elle en souffrir, et que ce qu’il y a de pire pour elle, c’est l’espèce d’indifférence où elle est tombée. Je trouvai que la Muiron ne raisonnait pas mal pour le moment. — Mais est-ce donc à cause de cela, lui demandai-je, que vous m’avez retenu ici à l’aide d'un mensonge? — Eh bien, oui, répondit-elle, c’est à cause de cela. J’ai vu que vous étiez artiste musicien : que ce soit par état ou par goût, qu’est-ce que cela fait? Et puis vous êtes aimable, vous êtes charmant, et, si madame pouvait se plaire dans votre compagnie, ne fût-ce qu’une heure ou deux, cela lui rendrait peut-être le goût de vivre comme tout le monde. Est-ce donc un si grand sacrifice que je vous demande, de vous intéresser toute une matinée à la plus belle, à la plus malheureuse et à la meilleure femme qu’il y ait sur la terre? Je fus touché de la sincérité avec laquelle cette Glle parlait, et je lui offris de chanter encore, dût madame de Monteluz revenir pour me chasser. La Muiron m’embrassa presque et me dit : — Tenez ! si vous saviez quelque chose de beau que madame ne connût pas? C’est bien difficile, mais si cela se rencontrait! Tout ce qu’elle sait lui rappelle le temps passé. Une musique qui ne lui rappelerait rien et qui Digiiized by Google

puis que j'ai introduit ici ce piano. Je me figure qu'elle a besoin de quelques secousses morales, dût-elle en souffrir, et que ce qu'il y a de pire pour elle, c'est l'espèce d'indifférence où elle est tombée.

Je trouvai que la Muiron ne raisonnait pas mal pour le moment.

— Mais est-ce donc à cause de cela, lui demandai-je, que vous m'avez retenu ici à l'aide d'un mensonge?

— Eh bien, oui, répondit-elle, c'est à cause de cela. J'ai vu que vous étiez artiste musicien : que ce soit par état ou par goût, qu'est-ce que cela fait? Et puis vous êtes aimable, vous êtes charmant, et, si madame pouvait se plaire dans votre compagnie, ne fût-ce qu'une heure ou deux, cela lui rendrait peut-être le goût de vivre comme tout le monde. Est-ce donc un si grand sacrifice que je vous demande, de vous intéresser toute une matinée à la plus belle, à la plus malheureuse et à la meilleure femme qu'il y ait sur la terre?

Je fus touché de la sincérité avec laquelle cette fille parlait, et je lui offris de chanter encore, dût madame de Monteluz revenir pour me chasser. La Muiron m'embrassa presque et me dit :

— Tenez! si vous saviez quelque chose de beau que madame ne connût pas? C'est bien difficile, mais si cela se rencontrait! Tout ce qu'elle sait lui rappelle le temps passé. Une musique qui ne lui rappelerait rien et qui

ADRIANI. 67 serait bonne, car elle s'y connaît, ne lui ferait peut-êlro que du bien. Je cbanlai ma dernière composition inédite : une idée riante et champêtre qui m'est venue en traversant rOberland, et dont je suis aussi content qu'on peut l'ètre d'une idée qui a pris forme. Pour moi, les idées latentes, si je puis parler ainsi, ont un charme que la réalisation détruit. Madame de Monleluz, qui s'était sauvée dans le jardin pour pleurer, m'entendit. Tcineite, qui s'inquiétait d'elle, et qui alla la trouver, revint me dire qu'elle me demandait, comme une charité, de recommencer. Quand j'eus fini, la désolée ne donnant plus signe de vie, je pris définitivement congé de Toinette; mais je n'avais pas gagné le revers du coteau, que Toinelte me rattrapa. — Je cours après vous pour vous remercier de sa part, me dit-elle. Elle a tant pleuré, qu'elle n'a presque pas la force de dire un mut, et elle a une douleur si di.scrèie, qu'elle ne voudrait pas que vous la vissiez comme cela. Elle dit que ce serait bien mal vous récompenser de ce que vous avez fait pour elle, car elle penseque les larmes sont désagréables à voir. — Désire-t-elle que je revienne un autre jour? — Elle n'a pas dit cela; mais elle a dit : « Ah ! mon Dieu, c'est déjà fini ! quand retrouverais-je...?» Elle s'est Digiiized by Google

serait bonne, car elle s'y connaît, ne lui ferait peut-être que du bien.

Je chantai ma dernière composition inédite : une idée riante et champêtre qui m'est venue en traversant l'Oberland, et dont je suis aussi content qu'on peut l'être d'une idée qui a pris forme. Pour moi, les idées *latentes*, si je puis parler ainsi, ont un charme que la réalisation détruit.

Madame de Monteluz, qui s'était sauvée dans le jardin pour pleurer, m'entendit. Toinette, qui s'inquiétait d'elle, et qui alla la trouver, revint me dire qu'elle me demandait, comme une charité, de recommencer.

Quand j'eus fini, la désolée ne donnant plus signe de vie, je pris définitivement congé de Toinette; mais je n'avais pas gagné le revers du coteau, que Toinette me rattrapa.

— Je cours après vous pour vous remercier de sa part, me dit-elle. Elle a tant pleuré, qu'elle n'a presque pas la force de dire un mot, et elle a une douleur si discrète, qu'elle ne voudrait pas que vous la vissiez comme cela. Elle dit que ce serait bien mal vous récompenser de ce que vous avez fait pour elle, car elle pense que les larmes sont désagréables à voir.

— Désire-t-elle que je revienne un autre jour?

— Elle n'a pas dit cela; mais elle a dit : « Ah! mon Dieu, c'est déjà fini! quand retrouverais-je...?» Elle s'est

68 ADRIANI. arrêtée. Puis elle a repris : « Dis-lui... Non, rien, rien, remercie-le; dis-lui que c'est bien bon de sa part, d'avoir chanté pour moi! que je suis bien reconnaissante. » Je vous le dis, monsieur, et vous vous en allez? — Je reviendrai, Toinettel — Quand ça? • — Quand faut-il revenir? — Dame ! le plus tôt sera le mieux. — Eh bien, ce soir. Je ne me présenterai pas. Elle ne me verra pas. Je lui épargnerai ainsi la fatigue de s'occuper de moi. Je chanterai dans la campagne, à portée d'être entendu. Mais ne l'avertissez point. Je crois que l'inattendu sera pour beaucoup dans sa jouissance. — Ah I monsieur, s'écria Toinette, je voudrais être jeune et jolie pour vous faire plaisir en vous embrassant ! Elle dit cela en rougissant sous son rouge, comme si elle se croyait encore aussi appétissante que modeste, et se sauva comme si j'eusse été d'humeur à la poursuivre. Celte vieille écervelée me gâte un peu ma Desdemoua. Mais, après tout, ce n'est pas sa faute; je ne suis pas obligé d'embrasser la Muiron, et au fond cette confidente de la tragédie a un très-bon cœur. Je tins ma parole : je retournai au Temple à l'entrée de la nuit, non sans être épié, je crois, par M. Comtois, mon valet de chambre, qui est fort curieux et qui s'inDigitized by Coogle

arrêtée. Puis elle a repris : « Dis-lui... Non, rien, rien, remercie-le; dis-lui que c'est bien bon de sa part, d'avoir chanté pour moi! que je suis bien reconnaissante. » Je vous le dis, monsieur, et vous vous en allez?

— Je reviendrai, Toinette!

— Quand ça?

— Quand faut-il revenir?

— Dame! le plus tôt sera le mieux.

— Eh bien, ce soir. Je ne me présenterai pas. Elle ne me verra pas. Je lui épargnerai ainsi la fatigue de s'occuper de moi. Je chanterai dans la campagne, à portée d'être entendu. Mais ne l'avertissez point. Je crois que l'inattendu sera pour beaucoup dans sa jouissance.

— Ah! monsieur, s'écria Toinette, je voudrais être jeune et jolie pour vous faire plaisir en vous embrassant!

Elle dit cela en rougissant sous son rouge, comme si elle se croyait encore aussi appétissante que modeste, et se sauva comme si j'eusse été d'humeur à la poursuivre.

Cette vieille écervelée me gâte un peu ma Desdemona. Mais, après tout, ce n'est pas sa faute; je ne suis pas obligé d'embrasser la Muiron, et au fond cette confidente de la tragédie a un très-bon cœur.

Je tins ma parole : je retournai au Temple à l'entrée de la nuit, non sans être épié, je crois, par M. Comtois, mon valet de chambre, qui est fort curieux et qui s'in-

ADRIANI. 69 quiète de mes mœurs. J’entendis madame de Monteluz, qui avait retenu presque toute ma ballade, et qui en cherchait la fin avec ses doigts sur le piano. Placé sous sa fenêtre, le long du rocher, je la répétai plusieurs fois. On fit silence longtemps; mais tout à coup je vis un spectre auprès de moi : c’était elle. Elle me tendait les deux mains en me disant : — Merci, merci ! vous ôtes bon, vous êtes vraiment bon! Elle avait la voix émue ; mais l’obscurité m’empêcha de voir si elle avait beaucoup pleuré et si elle pleurait encore. Je ne distinguais d’elle que sa taille élégante sous ses voiles blancs et le pâle ovale de sa tête, penchée vers moi avec une bonhomie languissante. — Je ne veux pas que vous vous fatiguiez davantage, me dit-elle d’un ton presque amical. Venez vous reposer en jouant un peu du piano. J’entendis alors la Muiron, dont l’ombre moins svelte se dessina derrière la sienne, lui dire à demi-voix : — Chez vous? à cette heure-ci? comme si elle eût été avide de constater un fait acquis à sa politique. — Eh bien, pourquoi pas? répondit madame de Monteluz. — C’est à cause de ce que l’on pourrait dire, reprit Toinetle, qui parla encore plus bas et dont je devinai plutôt que je n'entendis l'observation. Digitized by Google

quiète de mes mœurs. J'entendis madame de Monteluz, qui avait retenu presque toute ma ballade, et qui en cherchait la fin avec ses doigts sur le piano. Placé sous sa fenêtre, le long du rocher, je la répétai plusieurs fois. On fit silence longtemps; mais tout à coup je vis un spectre auprès de moi : c'était elle. Elle me tendait les deux mains en me disant :

— Merci, merci! vous êtes bon, vous êtes vraiment bon!

Elle avait la voix émue; mais l'obscurité m'empêcha de voir si elle avait beaucoup pleuré et si elle pleurait encore. Je ne distinguais d'elle que sa taille élégante sous ses voiles blancs et le pâle ovale de sa tête, penchée vers moi avec une bonhomie languissante.

— Je ne veux pas que vous vous fatiguiez davantage, me dit-elle d'un ton presque amical. Venez vous reposer en jouant un peu du piano.

J'entendis alors la Muiron, dont l'ombre moins svelte se dessina derrière la sienne, lui dire à demi-voix :

— Chez vous? à cette heure-ci? comme si elle eût été avide de constater un fait acquis à sa politique.

— Eh bien, pourquoi pas? répondit madame de Monteluz.

— C'est à cause de ce que l'on pourrait dire, reprit Toinette, qui parla encore plus bas et dont je devinai plutôt que je n'entendis l'observation.

70 ADRIANI. A quoi madame de Monleluz répondit tout haut : — Je te demande un peu ce que cela peut me faire l En même temps, elle passa son bras sous le mien et fit quelques pas auprès de moi en remontant vers la maison. — Prenez garde, madame ! s'écria Toinette. Monsieur, soutenez madame. En effet, le sentier était fort dangereux; je l'avais pris pendant le crépuscule pour gagner un rocher isolé dont la situation hardie m'avait tenté ; mais la nuit s'était faite, et, pour regagner les terrasses du jardin, il fallait côtoyer un petit abîme assez menaçant. — Ne craignez rien pour moi, et regardez à vos pieds, me dit la désolée en prenant les devants avec assurance. Muiron, prends garde toi-même. — Vous me ferez tomber si vous faites vos imprudences! lui cria encore la Muiron en s'attachant à moi avec frayeur. Voyez, monsieur, si ce n'est pas déraisonnable! ça fige le sang! Ne passez pas par là, madame; faisons le tour! Madame de Monteluz ne semblait pas l'entendre. Elle franchit le pas dangereux sans paraître y songer, et, tout étonnée ensuite de l'elTroi de la Muiron, elle lui dit : — Mais de quoi donc t'inquiètes-tu? Tu sais bien que je n'ai plus le vertige.
Digitized by Googlf

A quoi madame de Monteluz répondit tout haut :

— Je te demande un peu ce que cela peut me faire !

En même temps, elle passa son bras sous le mien et fit quelques pas auprès de moi en remontant vers la maison.

— Prenez garde, madame ! s'écria Toinette. Monsieur, soutenez madame.

En effet, le sentier était fort dangereux ; je l'avais pris pendant le crépuscule pour gagner un rocher isolé dont la situation hardie m'avait tenté ; mais la nuit s'était faite, et, pour regagner les terrasses du jardin, il fallait côtoyer un petit abîme assez menaçant.

— Ne craignez rien pour moi, et regardez à vos pieds, me dit la désolée en prenant les devants avec assurance. Muiron, prends garde toi-même.

— Vous me ferez tomber si vous faites vos imprudences ! lui cria encore la Muiron en s'attachant à moi avec frayeur. Voyez, monsieur, si ce n'est pas déraisonnable ! ça fige le sang ! Ne passez pas par là, madame ; faisons le tour !

Madame de Monteluz ne semblait pas l'entendre. Elle franchit le pas dangereux sans paraître y songer, et, tout étonnée ensuite de l'effroi de la Muiron, elle lui dit :

— Mais de quoi donc t'inquiètes-tu ? Tu sais bien que je n'ai plus le vertige.

ADRIANI. 71 Mon ami, il y avait bien des choses dans ce peu de mots, ei encore plus peut-être dans ce Qu'est-ce que cela peut me faire ? qu'elle avait dit au[>aravant. Pour une femme délicate, n'avoir plus le vertige en côtoyant les précipices, c'est ne plus se soucier de la vie. Pour une femme pure, ne pas se soucier de l'opinion, c'est abdiquer ce que les femmes placent au-dessus de leur vertu. Il y a là un abîme de dégoût de toute chose, plus profond que ceux auxquels peut se briser la vie ou la réputation. Je me demandais, en marchant dans le jardin, silencieux à ses côtés, si je devais me blesser du profond dédain pour ma personne que cette confiance et cette aménité couvraient d'un voile si transparent. J'ai été un peu gâté, lu le sais. J'ai failli devenir fat ou vaniteux au commencement de ma carrière ; tu m'as averti, tu m'as préservé... Pourtant le vieil homme, ou plutôt le jeune homme reparaît apparemment encore quelquefois. J'étais piqué, j'étais sot. Quand nous rentrâmes dans la pièce que l'ancien propriétaire décorait sans doute du titre usurpé de salon, la figure de madame de Monteluz me frappa comme si je la voyais pour la première fois. Ce n'était plus la môme femme qui m'avait surpris et comme effrayé le matin. Elle avait pleuré; ses beaux yeux limpides en avaient un peu souffert, mais toute sa physionomie en était Digitized by Google

Mon ami, il y avait bien des choses dans ce peu de mots, et encore plus peut-être dans ce *Qu'est-ce que cela peut me faire?* qu'elle avait dit auparavant. Pour une femme délicate, n'avoir *plus* le vertige en côtoyant les précipices, c'est ne plus se soucier de la vie. Pour une femme pure, ne pas se soucier de l'opinion, c'est abdiquer ce que les femmes placent au-dessus de leur vertu. Il y a là un abîme de dégoût de toute chose, plus profond que ceux auxquels peut se briser la vie ou la réputation.

Je me demandais, en marchant dans le jardin, silencieux à ses côtés, si je devais me blesser du profond dédain pour ma personne que cette confiance et cette aménité couvraient d'un voile si transparent. J'ai été un peu gâté, tu le sais. J'ai failli devenir fat ou vaniteux au commencement de ma carrière; tu m'as averti, tu m'as préservé... Pourtant le *vieil homme,* ou plutôt le jeune homme reparaît apparemment encore quelquefois. J'étais piqué, j'étais sot.

Quand nous rentrâmes dans la pièce que l'ancien propriétaire décorait sans doute du titre usurpé de salon, la figure de madame de Monteluz me frappa comme si je la voyais pour la première fois. Ce n'était plus la même femme qui m'avait surpris et comme effrayé le matin. Elle avait pleuré; ses beaux yeux limpides en avaient un peu souffert, mais toute sa physionomie en était

 adoucie et embellie. Un voile de mélancolie s'était répandu sur celle tranquillité sculpturale. Ce n'était plus la mer éclatante et pétrifiée sous la glace, à laquelle je l'avais comparée, c'était un lac bleu doucement ému sous les souffles plaintifs de l'automne. Je lui fis encore de la musique ; elle me servit ellemême du thé avec des soins charmants qui ne parurent pins lui coûter que de légers eiîorts de présence d'esprit. Elle parla musique et peinture avec moi, et les noms de plusieurs personnes connues d'elle et de moi dans l'art ou dans le monde vinrent se placer naturellement dans notre entretien et former un lien commun dans nos souvenirs. Elle me dit que j'étais un grand artiste, me questionna sur mes études; mais, bien que Muiron, qui ne nous quittait pas, en prît occasion pour essayer de m'interroger indirectement sur ma position et mes relations, madame de Monleluz la tint en respect par une discrétion exquise sur tout ce qui sortait tant soit peu du domaine de l'art. Elle parut m'accepter de confiance. Ma vanité se remit sur ses pieds. Je crus un moment avoir commencé l'œuvre de sa guérison; mais, en y regardant mieux, je vis que la grâce de cet accueil n'était qu'un plus grand effort d'abnégation. Iæ peu de curiosité qu'elle me témoignait, au milieu d'une admiration d'artiste plus que satisfaisante pour mon amourDigitized by Googli

adoucie et embellie. Un voile de mélancolie s'était répandu sur cette tranquillité sculpturale. Ce n'était plus la mer éclatante et pétrifiée sous la glace, à laquelle je l'avais comparée, c'était un lac bleu doucement ému sous les souffles plaintifs de l'automne.

Je lui fis encore de la musique; elle me servit elle-même du thé avec des soins charmants qui ne parurent plus lui coûter que de légers efforts de présence d'esprit. Elle parla musique et peinture avec moi, et les noms de plusieurs personnes connues d'elle et de moi dans l'art ou dans le monde vinrent se placer naturellement dans notre entretien et former un lien commun dans nos souvenirs. Elle me dit que j'étais un grand artiste, me questionna sur mes études; mais, bien que Muiron, qui ne nous quittait pas, en prît occasion pour essayer de m'interroger indirectement sur ma position et mes relations, madame de Monteluz la tint en respect par une discrétion exquise sur tout ce qui sortait tant soit peu du domaine de l'art. Elle parut m'accepter de confiance.

Ma vanité se remit sur ses pieds. Je crus un moment avoir commencé l'œuvre de sa guérison; mais, en y regardant mieux, je vis que la grâce de cet accueil n'était qu'un plus grand effort d'abnégation. Le peu de curiosité qu'elle me témoignait, au milieu d'une admiration d'artiste plus que satisfaisante pour mon amour-

AORIANr. 73 propre, était la plus grande preuve possible de l'oubli, où, comme homme, je suis destiné à être enseveli par elle. En somme, c'est une femme ravissante, une nature adorable. Tu la connais, si tu te souviens bien de sa figure, qui est le moule exact de son esprit et de son caractère. C'est un esprit sérieux, c'est un caractère angélique. On voit que cette bouche n'a jamais pu dire une médisance, une méchanceté, une dureté quelconque. On sent que cette âme n'a jamais admis la pensée dn mal. C'est une mnsique que sa voix, et toute la douceur, toute l'égalité de son âme, sont dans sa moindre inflexion, dans sa plus insignifiante parole. Elle a pourtant la prononciation nette et le r un peu vibrant des femmes méridionales. Mais une distinction à la fois innée et acquise efface ce que cette habitude a de vulgaire et d'affecté chez les Languedociennes, pour n'y laisser que ce qu'elle a d'harmonieux et de secrètement énergique. Je n'osais pas la prier de chanter; ce fut Muiron qui s'en chargea, et j'appuyai sur la proposition. — Chanter après vous, me dit-elle, serait une grande preuve d'humilité chrétienne, et je n'hésiterais pas si je le pouvais ; mais, aujourd'hui, non ! je ne le pourrais pas I Un autre jour, si vous voulez. — Un autre jour? lui dis-je en me levant. 11 me sera donc permis de venir vous distraire encore un peu avec mes chansons ? 5 Digilized by Google

propre, était la plus grande preuve possible de l'oubli, où, comme homme, je suis destiné à être enseveli par elle.

En somme, c'est une femme ravissante, une nature adorable. Tu la connais, si tu te souviens bien de sa figure, qui est le moule exact de son esprit et de son caractère. C'est un esprit sérieux, c'est un caractère angélique. On voit que cette bouche n'a jamais pu dire une médisance, une méchanceté, une dureté quelconque. On sent que cette âme n'a jamais admis la pensée du mal. C'est une musique que sa voix, et toute la douceur, toute l'égalité de son âme, sont dans sa moindre inflexion, dans sa plus insignifiante parole. Elle a pourtant la prononciation nette et le *r* un peu vibrant des femmes méridionales. Mais une distinction à la fois innée et acquise efface ce que cette habitude a de vulgaire et d'affecté chez les Languedociennes, pour n'y laisser que ce qu'elle a d'harmonieux et de secrètement énergique.

Je n'osais pas la prier de chanter; ce fut Muiron qui s'en chargea, et j'appuyai sur la proposition.

— Chanter après vous, me dit-elle, serait une grande preuve d'humilité chrétienne, et je n'hésiterais pas si je le pouvais; mais, aujourd'hui, non! je ne le pourrais pas! Un autre jour, si vous voulez.

— Un autre jour? lui dis-je en me levant. Il me sera donc permis de venir vous distraire encore un peu avec mes chansons?

74 ADRIANI. — Ai-je dit un autr^ jour? répondit-elle, C'est bien présomptueux! je n'ose pas vous le demander. — Eli bien, moi, lui dis-je, je le demande comme une grâce; mais, avant tout, je tiens à ne pas tromper une personne dont je respecte la tristesse, dont je vénère la confiance. 11 y a eu malentendu entre mademeiselle Muiron et moi, à coup sûr. Elle vous a dit que j'avais l'honneur d'être connu de vous, puisque vous vous êtes accusée ce malin d'un manque de mémoire. Mademoiselle Muiron s'est trompée absolument. Je ne me suis jamais présenté dans votre famille, je ne \ous ai jamais rencontrée dans le monde, je ne vous ai vue qu'au Conservatoire , il y a quatre ans, sans que vous ayez jamais fait la moindre attention à moi. — Eh bien, répondit-elle avec une bienveillance nonchalante, c'est égal, nous nous connaissons maintenant. — Non, madame. Je crois que j'ai le bonheur de vous connaître, car il suffit de vous voir...; mais... — Eh bien, c'est la même chose pour vous, dit- elle en m'interrompant : il suffit de vous entendre ; vous avez l'esprit juste et le cœur vrai. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage pour vous écouter avec sympathie. — Alors, vous ne m'ordonnez pas, vous me défendez peut-être de vous dire qui je suis? C'est le comble de r indifférence. Digilized by Google

— Ai-je dit un autre jour? répondit-elle, C'est bien présomptueux! je n'ose pas vous le demander.

— Eh bien, moi, lui dis-je, je le demande comme une grâce; mais, avant tout, je tiens à ne pas tromper une personne dont je respecte la tristesse, dont je vénère la confiance. Il y a eu malentendu entre mademoiselle Muiron et moi, à coup sûr. Elle vous a dit que j'avais l'honneur d'être connu de vous, puisque vous vous êtes accusée ce matin d'un manque de mémoire. Mademoiselle Muiron s'est trompée absolument. Je ne me suis jamais présenté dans votre famille, je ne vous ai jamais rencontrée dans le monde, je ne vous ai vue qu'au Conservatoire, il y a quatre ans, sans que vous ayez jamais fait la moindre attention à moi.

— Eh bien, répondit-elle avec une bienveillance nonchalante, c'est égal, nous nous connaissons maintenant.

— Non, madame. Je crois que j'ai le bonheur de vous connaître, car il suffit de vous voir...; mais...

— Eh bien, c'est la même chose pour vous, dit-elle en m'interrompant : il suffit de vous entendre; vous avez l'esprit juste et le cœur vrai. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage pour vous écouter avec sympathie.

— Alors, vous ne m'ordonnez pas, vous me défendez peut-être de vous dire qui je suis? C'est le comble de l'indifférence.

ADRIANI. 76 Le ton un peu amer que,(malgré moi, je mis dans ces paroles, parut la frapper. Elle me regarda avec étonnement et jusque dans les yeux, avec une absence de timidité qui était la suprême expression d'une totale absence de coquetterie; puis elle me tendit la main avec une grande franchise en me disant: — Non, ce n'est pas de l'indifférence, c'est de la confiance, vous l'avez dit. Si votre figure n'est pas celle d'un galant homme, je suis devenue aveugle ; si votre intelligence n'est pas supérieure, je suis devenue inepte. De votre côté, vous ne m'avez pas regardée une seconde sans voir que j'ai cent ans; vous n'êtes pas revenu, ce soir, chanter exprès pour moi, sans m'apporter l'aumône d'une profonde pitié. Cela ne m'humilie pas, vous voyez! je l'accepte, au contraire, avec une véritahle reconnaissance. Ne me dites pas qui vous ôtes, et revenez demain. Muiron était bien désappointée de la première partie de cette conclusion. Elle me suivit encore sous prétexte de me reconduire, et finit par me dire naïvement : — Eh bien, voyons, la, monsieur, puisque vous vouliez donner à madame des éclaircissements sur votre positipn, donnez-les-moi ; ce sera la même chose! — Non pas, mon aimable Toinetle, lui répondis-je en riant ; ma position, comme vous dites, devient ici, grâce à vous, un secret que je me ferais un devoir de révéler Digiiized by Google

Le ton un peu amer que, malgré moi, je mis dans ces paroles, parut la frapper. Elle me regarda avec étonnement et jusque dans les yeux, avec une absence de timidité qui était la suprême expression d'une totale absence de coquetterie; puis elle me tendit la main avec une grande franchise en me disant:

— Non, ce n'est pas de l'indifférence, c'est de la confiance, vous l'avez dit. Si votre figure n'est pas celle d'un galant homme, je suis devenue aveugle; si votre intelligence n'est pas supérieure, je suis devenue inepte. De votre côté, vous ne m'avez pas regardée une seconde sans voir que j'ai cent ans; vous n'êtes pas revenu, ce soir, chanter exprès pour moi, sans m'apporter l'aumône d'une profonde pitié. Cela ne m'humilie pas, vous voyez! je l'accepte, au contraire, avec une véritable reconnaissance. Ne me dites pas qui vous êtes, et revenez demain.

Muiron était bien désappointée de la première partie de cette conclusion. Elle me suivit encore sous prétexte de me reconduire, et finit par me dire naïvement :

— Eh bien, voyons, là, monsieur, puisque vous vouliez donner à madame des éclaircissements sur votre position, donnez-les-moi; ce sera la même chose!

— Non pas, mon aimable Toinette, lui répondis-je en riant; ma *position,* comme vous dites, devient ici, grâce à vous, un secret que je me ferais un devoir de révéler

76 ADRIANI. à voire maîtresse, mais que je me fais un plaisir de vous taire. — - Monsieur s'amuse! dit-elle; à la bonne heure! Pourtant il a tort de me traiter si mal. Il me met, moi, dans une position très-délicate. — Où vous vous êtes jetée résolûment vous-même. -Plaignez-vous, ingrat! vous brûliez de voir madame, et vous voilà accueilli par elle comme un ami. — Vous errez, ma chère. Je ne brûlais pas de la voir et je ne suis pas, et je n'aurai jamais le bonheur d'être ' son ami. — Alors... vous nous quittez? vous ne reviendrez plus? dit-elle avec effroi. — Je reviendrai demain et je partirai après-demain. Bonsoir, mademoiselle Toinette. — Tenez, vous ôtes amoureux, flt-elle entre ses dents en me tournant le dos. Eh bien, puisque vous n'avez pas de confiance en moi, ce sera tant pis pour vous ! Je la quittai sur celle belle conclusion, et je me moquai d'elle intérieurement, car je jure... Je ne sais pas pourquoi d'Argères ne jura pas. Il n'acheva pas sa lettre, il ne l'envoya pas à son ami, il ne partit pas. Huit jours après, il lui en envoya une plus concise que voici : Digitized by Coogle

à votre maîtresse, mais que je me fais un plaisir de vous taire.

— Monsieur s'amuse ! dit-elle ; à la bonne heure ! Pourtant il a tort de me traiter si mal. Il me met, moi, dans une position très-délicate.

— Où vous vous êtes jetée résolûment vous-même.

— Plaignez-vous, ingrat ! vous brûliez de voir madame, et vous voilà accueilli par elle comme un ami.

— Vous errez, ma chère. Je ne brûlais pas de la voir et je ne suis pas, et je n'aurai jamais le bonheur d'être son ami.

— Alors... vous nous quittez ? vous ne reviendrez plus ? dit-elle avec effroi.

— Je reviendrai demain et je partirai après-demain. Bonsoir, mademoiselle Toinette.

— Tenez, vous êtes amoureux, fit-elle entre ses dents en me tournant le dos. Eh bien, puisque vous n'avez pas de confiance en moi, ce sera tant pis pour vous !

Je la quittai sur cette belle conclusion, et je me moquai d'elle intérieurement, car je jure...

Je ne sais pas pourquoi d'Argères ne jura pas. Il n'acheva pas sa lettre, il ne l'envoya pas à son ami, il ne partit pas. Huit jours après, il lui en envoya une plus concise que voici :

V Lettre de d’ArgèreM A noMombeM. Non, je ne t’oublie pas. Je t’ai écrit des volumes ces jours derniers. Je les ai mis de côté pour t’en montrer l'épaisseur, comme pièces justificatives de celte asser^ lion. Mais je ne te les ferai pas lire. Âu commencement d'un amour qu’on ignore en soi-même, on est très-bavard. Quand on se sent pris véritablement, on devient muet. Chez moi, ce n’est pas consternation, c’est plutôt recueillement. Te voilà au fait. Je sois sous l’empire d’une passion. Si elle était partagée, je ne le dirais même pas ce qui me concerne. Elle ne l’est pas : donc, j’avoue que je ne suis pas un amant heureux, mais que je suis cependant heureux de sentir que j’aime. Je m’arrête sur ces deux mots, car je vois à ta lettre.
Digitized by Coogle

## V

### Lettre de d'Argères à Descombes.

Non, je ne t'oublie pas. Je t'ai écrit des volumes ces jours derniers. Je les ai mis de côté pour t'en montrer l'*épaisseur*, comme pièces justificatives de cette assertion. Mais je ne te les ferai pas lire. Au commencement d'un amour qu'on ignore en soi-même, on est très-bavard. Quand on se sent pris véritablement, on devient muet. Chez moi, ce n'est pas consternation, c'est plutôt recueillement. Te voilà au fait. Je suis sous l'empire d'une passion. Si elle était partagée, je ne te dirais même pas ce qui me concerne. Elle ne l'est pas : donc, j'avoue que je ne suis pas un amant heureux, mais que je suis cependant heureux de sentir que j'aime.

Je m'arrête sur ces deux mots, car je vois à ta lettre

78 ADRIANI. cher ami, que tes esprits ont pris réellement un vol qui n'est pas le mien. Je dois te sembler ridicule. Cela m’est égal ; mais je ne voudrais pas te sembler importun par mon indifférence à tes occupations. Tu te plains de n’ôtre plus artiste. Je n’en crois rien. Peut-on avoir goûté les suprêmes jouissances de la vie et les dédaigner pour des jouissances vulgaires? Non. La fièvre de spéculations qui te possède en ce moment n’est autre chose elle-même qu'une fougue d’artiste. J’ai été surpris le jour où, accrochant ta palette aux pauvres murailles de ton atelier, tu m’as dit : ' — L’art, c’est la soif de tout. Il faut la richesse pour assouvir les besoins que l’imagination nous crée! Je t’ai répondu, il m’en souvient : — Prends garde ! la soif assouvie, il h’y a peut-être plus d’artiste. — Eh bien, disais-tu, meure l’artiste et avec lui la souffrance ! Je t’ai combattu; mais j'ai apprécié ensuite ta situation et tes facultés. Fils d’un riche et habile spéculateur, il y avait en toi des tendances innées, une capacité noh développée, mais certaine, pour la spéculation; L’art t’avait séduit, il t’appelait de son côté. Tu avais pris, dès l’enfance, dans la riche galerie de ton père, la compréhension et l’enthousiasme dé la peinture. Peut-être aussi mon exemple Pavait-il ihâüëhcé. blâmé, repoussé Digitized by Coogld

cher ami, que tes esprits ont pris réellement un vol qui n'est pas le mien. Je dois te sembler ridicule. Cela m'est égal; mais je ne voudrais pas te sembler importun par mon indifférence à tes occupations. Tu te plains de n'être plus artiste. Je n'en crois rien. Peut-on avoir goûté les suprêmes jouissances de la vie et les dédaigner pour des jouissances vulgaires? Non. La fièvre de spéculations qui te possède en ce moment n'est autre chose elle-même qu'une fougue d'artiste. J'ai été surpris le jour où, accrochant ta palette aux pauvres murailles de ton atelier, tu m'as dit :

— L'art, c'est la soif de tout. Il faut la richesse pour assouvir les besoins que l'imagination nous crée!

Je t'ai répondu, il m'en souvient :

— Prends garde! la soif assouvie, il n'y a peut-être plus d'artiste.

— Eh bien, disais-tu, meure l'artiste et avec lui la souffrance!

Je t'ai combattu; mais j'ai apprécié ensuite ta situation et tes facultés. Fils d'un riche et habile spéculateur, il y avait en toi des tendances innées, une capacité non développée, mais certaine, pour la spéculation. L'art t'avait séduit, il t'appelait de son côté. Tu avais pris, dès l'enfance, dans la riche galerie de ton père, la compréhension et l'enthousiasme de la peinture. Peut-être

ADRIANI. 7» de la famille, réduit à souffrir des privations que tu n'avais pas connues, lu as eu plus de talent que de bonheur et lu t'es découragé, peut-être au moment de / vaincre ! Réconcilié avec ton père à la condition que lu abandonnerais cette carrière improductive pour le suivre dans la sienhe, tii t'es jeté, d'abord avec dégoût, et puis bientôt avec ardeur, dans les jeux de la fortune. Tu as connu là de nouvelles émotions, plus vives, plus absorbantes que les autres. Et maintenant, tu avoues que les jouissances que la fortune achète no sont rieh et s'épuisent en un instant. Tu dis que la jouissance est précisément dans le travail, l'agilalion, les transports qu'exigent et procurent les chances de gain et de perle. Je le comprends, joueur que tu es I Impressionnable et avide d'excitations, artiste en un mot, tu fais, de la spéculation, une espèce de passion que tu pourrais appeler l'art pour l'art. Te dirai-je que je souffre de le voir lancé dans celte arène brûlante? J'aurais mauvaise grâce, quand c'est par toi que moi-même... Mais ce n'est pds de moi qu'il s'agit. Je ne songe qu'au péril de la situation. Je ne m'occupe pas des chances de désastre : lu les supporterais vaillamment dès que les catastrophes seraient un fait accompli, puisque jamais ton honneur ne sôra mis én jeu. Mais je songe, cher ami, à la rapidité do ces Digiiized by Google

de ta famille, réduit à souffrir des privations que tu n'avais pas connues, tu as eu plus de talent que de bonheur et tu t'es découragé, peut-être au moment de vaincre!

Réconcilié avec ton père à la condition que tu abandonnerais cette carrière improductive pour le suivre dans la sienne, tu t'es jeté, d'abord avec dégoût, et puis bientôt avec ardeur, dans les jeux de la fortune. Tu as connu là de nouvelles émotions, plus vives, plus absorbantes que les autres. Et maintenant, tu avoues que les jouissances que la fortune achète ne sont rien et s'épuisent en un instant. Tu dis que la jouissance est précisément dans le travail, l'agitation, les transports qu'exigent et procurent les chances de gain et de perte. Je te comprends, joueur que tu es! Impressionnable et avide d'excitations, artiste en un mot, tu fais, de la spéculation, une espèce de passion que tu pourrais appeler l'art pour l'art.

Te dirai-je que je souffre de te voir lancé dans cette arène brûlante? J'aurais mauvaise grâce, quand c'est par toi que moi-même... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Je ne songe qu'au péril de ta situation. Je ne m'occupe pas des chances de désastre : tu les supporterais vaillamment dès que les catastrophes seraient un fait accompli, puisque jamais ton honneur ne sera mis

 existences fébriles, à l'énorme dépense de forces qu'elles absorbent, à l'étiolement prématuré des facultés qui nous ont été données pour un bonheur plus calme et des émotions mieux ménagées. Je songe à ceux que nous avons vus briller et disparaître, blasés, malades ou tristes, lassés ou éteints, au milieu de leur poursuite, et jusqu'après avoir atteint leur but apparent, la richesse ! Je reviens à mon triste dire : la soif assouvie, l'artiste, l'homme, peut-être, sont anéantis ! Je ne t'accorde pas encore que ce soit un mal consommé. Je suis loin de le penser, et, puisque tu jettes ce cri d'effroi : «Je ne me sens déjà plus artiste! » c'est que tu sens qu'il est encore temps de t'arrêter. Permets-moi de croire que je t'y déciderai, et que j'aurai, à mon retour à Paris, quelque influence sur toi : non pour te ramener, au grand désespoir des tiens, dans le grenier où nous avons peut-être trop souffert, mais pour te rendre au repos, aux plaisirs intellectuels, à la vérité, à l'amour, que tu commences à nier! L'amour! arrête-toi devant ce blasphème! Tu parles à un amoureux qui poursuit son idéal dans les yeux d'une femme, comme tu poursuis le tien sur la roue de la fortune. Cette déesse-là est aveugle comme Cupidon, et, en somme, nous marchons tous deux dans les ténèbres; mais je crois mon but plus réel que le tien, et les sentiers qui m'y conduisent sont bordés des fleurs de la poésie.
Digitized by Coogl

existences fébriles, à l'énorme dépense de forces qu'elles absorbent, à l'étiolement prématuré des facultés qui nous ont été données pour un bonheur plus calme et des émotions mieux ménagées. Je songe à ceux que nous avons vus briller et disparaître, blasés, malades ou tristes, lassés ou éteints, au milieu de leur poursuite, et jusqu'après avoir atteint leur but apparent, la richesse! Je reviens à mon triste dire : la soif assouvie, l'artiste, l'homme, peut-être, sont anéantis!

Je ne t'accorde pas encore que ce soit un mal consommé. Je suis loin de le penser, et, puisque tu jettes ce cri d'effroi : « Je ne me sens déjà plus artiste! » c'est que tu sens qu'il est encore temps de t'arrêter. Permets-moi de croire que je t'y déciderai, et que j'aurai, à mon retour à Paris, quelque influence sur toi : non pour te ramener, au grand désespoir des tiens, dans le grenier où nous avons peut-être trop souffert, mais pour te rendre au repos, aux plaisirs intellectuels, à la vérité, à l'amour, que tu commences à nier! L'amour! arrête-toi devant ce blasphème! Tu parles à un amoureux qui poursuit son idéal dans les yeux d'une femme, comme tu poursuis le tien sur la roue de la fortune. Cette déesse-là est aveugle comme Cupidon, et, en somme, nous marchons tous deux dans les ténèbres; mais je crois mon but plus réel que le tien, et les sentiers qui m'y conduisent sont bordés des fleurs de la poésie.

ADRIANI. 81 Ne ris pas, mon cher Adolphe : j’ai presque envie de pleurer quand je te vois railler nos rêves du passé et nos misères pleines d’espérance et de courage. Quant au principal objet de ta lettre, je te dis non; et mille fois merci, mon ami. Je n’y tiens pas; je trouve que c’est assez. Pour rien au monde je ne voudrais m’embarquer sur ces mers inconnues. Je dois, je veux, avec toi, prêcher d’exemple. Journal de Conilola. Monsieur est, je le crains, un triste sire. Je ne sais pas encore ce qu'il est, mais il s’en cache si bien, que ce doit être très-fâcheux. Sitôt que je le saurai, je le quitterai. Le tout, c’est qu’il me ramène à Paris; autrement, le voyage serait à ma charge. J’ai fait la connaissance d’une voisine qui me désennuie on peu. C’est la femme de charge d’une dame folle qui demeure tout près d’ici. Elle s’appelle Antoinette Muiron, et a beaucoup de conversation et d’esprit. Cette dame folle est riche et de grande maison, ce qui est 5, Digiiized by Google

Ne ris pas, mon cher Adolphe : j'ai presque envie de pleurer quand je te vois railler nos rêves du passé et nos misères pleines d'espérance et de courage.

Quant au principal objet de ta lettre, je te dis non; et mille fois merci, mon ami. Je n'y tiens pas; je trouve que c'est assez. Pour rien au monde je ne voudrais m'embarquer sur ces mers inconnues. Je dois, je veux, avec toi, prêcher d'exemple.

## Journal de Comtois.

Monsieur est, je le crains, un triste sire. Je ne sais pas encore ce qu'il est, mais il s'en cache si bien, que ce doit être très-fâcheux. Sitôt que je le saurai, je le quitterai. Le tout, c'est qu'il me ramène à Paris; autrement, le voyage serait à ma charge.

J'ai fait la connaissance d'une voisine qui me désennuie un peu. C'est la femme de charge d'une dame folle qui demeure tout près d'ici. Elle s'appelle Antoinette Muiron, et a beaucoup de conversation et d'esprit. Cette dame folle est riche et de grande maison, ce qui est

82 ADRIANI. cause que monsieur voudrait profiter de ce qu'elle n'a pas sa tête pour l'épouser. Mademolsellé Muiron ne dit pas la chose comme elle est, niais elle s'iilquièle beaucoup de savoir qui est monsieur, et je vois à son tourment que les choses vont vite. Après tout, je ne peux rien lui apprendre de monsieur, puisque je ne le con^ nais ni d'Ève ni d'Adam; mais le mal qu'il se donne pour épouser une folle prouve assez qu'il n'a ni sou ni maille, et qu'il ne se respecte pas infiniment. Mademoiselle Muiron est très-aimable, mais bien défiante, et, quand je lui dis que sa maîtresse est aliénée, elle fait celle qui se moque de moi ; mais on ne m'attrape pas comme on veut, et je sais bien que cette dame ne sort jamais, qu'elle ne reçoit personne, excepté mon maître, qu'elle chante la nuit, et qu'elle est toujours habillée de blanc. Monsieur flatte sa manie, qui est la musique, et, de chansons en chansons, il la mettra dans le cas d'être forcée de l'épouser. Voilà son plan, qui est bien visible, malgré qu'il s'en cache, môme avec moi. Digilized by Googic

cause que monsieur voudrait profiter de ce qu'elle n'a pas sa tête pour l'épouser. Mademoiselle Muiron ne dit pas la chose comme elle est, mais elle s'inquiète beaucoup de savoir qui est monsieur, et je vois à son tourment que les choses vont vite. Après tout, je ne peux rien lui apprendre de monsieur, puisque je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam; mais le mal qu'il se donne pour épouser une folle prouve assez qu'il n'a ni sou ni maille, et qu'il ne se respecte pas infiniment.

Mademoiselle Muiron est très-aimable, mais bien défiante, et, quand je lui dis que sa maîtresse est aliénée, elle fait celle qui se moque de moi; mais on ne m'attrape pas comme on veut, et je sais bien que cette dame ne sort jamais, qu'elle ne reçoit personne, excepté mon maître, qu'elle chante la nuit, et qu'elle est toujours habillée de blanc. Monsieur flatte sa manie, qui est la musique, et, de chansons en chansons, il la mettra dans le cas d'être forcée de l'épouser. Voilà son plan, qui est bien visible, malgré qu'il s'en cache, même avec moi.

ADRIANI. 83 Karratiou. Le lendemain de la journée que d'Ai gères avait racontée à son ami, récit qui resta dans ses papiers, Laure de Montcluz, üh instant secouée par les larmes qu’avaient provoquées des chants véritablement admirables, retomba dans son inertie, et d'Argères la trouva rentrée dans son marbre comme une Galathée déjà lasse de vivre. Disons quelques mots de ce jeune homme que Comtois et Toinette trouvaient si cruellement mystérieux. Il avait eu ce qu’on appelle une jeunesse orageuse. Beau, intelligent, richement doué, confiant, prooigue, impressionnable, il avait mangé son patrimoine. Forcé de travailler pour vivre, il n’en avait pas été plus malheureux. Malgré quelques douleurs et quelques traverses passagères, touLlui avait souri dans la vie : l’art, le succès, le gain, les femmes surtout. En cela son existence ressemblait à celle de tous les artistes d’élite, de tous les hommes favorisés par la nature, accueillis et adoptés par le monde. Digitized by Coogle

## Narration.

Le lendemain de la journée que d'Argères avait racontée à son ami, récit qui resta dans ses papiers, Laure de Monteluz, un instant secouée par les larmes qu'avaient provoquées des chants véritablement admirables, retomba dans son inertie, et d'Argères la trouva rentrée dans son marbre comme une Galathée déjà lasse de vivre. Disons quelques mots de ce jeune homme que Comtois et Toinette trouvaient si cruellement mystérieux.

Il avait eu ce qu'on appelle une jeunesse orageuse. Beau, intelligent, richement doué, confiant, prodigue, impressionnable, il avait mangé son patrimoine. Forcé de travailler pour vivre, il n'en avait pas été plus malheureux. Malgré quelques douleurs et quelques traverses passagères, tout lui avait souri dans la vie : l'art, le succès, le gain, les femmes surtout. En cela son existence ressemblait à celle de tous les artistes d'élite, de tous les hommes favorisés par la nature, accueillis et

84 ADRFANI. Ce qui le rendait remarquable dans le temps où nous vivons, c'est qu'après avoir usé et abusé d'une vie de triomphes et de plaisirs, il était encore, à trente ans, aussi jeune de corps et d'esprit, aussi impressionnable, aussi naïf de cœur, aussi droit de jugement que le premier jour. C'était une si belle organisation, que nul excès n'avait pu la flétrir au physique, nulle déception la déflorer au moral. Les funestes enivrements qui dévorent tant d'existences vulgaires, et même beaucoup d'existences choisies, n'avaient rien épuisé, rien terni dans la sienne. Ceci est un phénomène que l'affectation du scepticisme rend très-difficile à constater de nos jours, mais dont l'existence n'est pas une pure fiction de roman. Il est encore de ces natures privilégiées dont la virginité morale est inviolable et qui ne le savent pas elles-mêmes. D'Argères avait aimé souvent, et beaucoup aimé; mais, faute de rencontrer sa pareille, il n'avait jamais été lié par l'amour. Il avait souffert, il avait fait souffrir. Né pour être fidèle, il avait été volage. Sincère, il avait trompé en se trompant lui-même sur la durée et la portée de ses affections. Les amours faciles ne l'avaient pas empêché d'être l'éternel amant du difficile. L'idéal remplissait son âme sans l'attrister. Le positif avait accès dans sa vie sans la dévorer. Tout entier à ce qui le passionnait, il regardait peu derrière lui, devant lui encore Digitized by Googli

Ce qui le rendait remarquable dans le temps où nous vivons, c'est qu'après avoir usé et abusé d'une vie de triomphes et de plaisirs, il était encore, à trente ans, aussi jeune de corps et d'esprit, aussi impressionnable, aussi naïf de cœur, aussi droit de jugement que le premier jour. C'était une si belle organisation, que nul excès n'avait pu la flétrir au physique, nulle déception la déflorer au moral. Les funestes enivrements qui dévorent tant d'existences vulgaires, et même beaucoup d'existences choisies, n'avaient rien épuisé, rien terni dans la sienne. Ceci est un phénomène que l'affectation du scepticisme rend très-difficile à constater de nos jours, mais dont l'existence n'est pas une pure fiction de roman. Il est encore de ces natures privilégiées dont la virginité morale est inviolable et qui ne le savent pas elles-mêmes.

D'Argères avait aimé souvent, et beaucoup aimé; mais, faute de rencontrer sa *pareille*, il n'avait jamais été lié par l'amour. Il avait souffert, il avait fait souffrir. Né pour être fidèle, il avait été volage. Sincère, il avait trompé en se trompant lui-même sur la durée et la portée de ses affections. Les amours faciles ne l'avaient pas empêché d'être l'éternel amant du difficile. L'idéal remplissait son âme sans l'attrister. Le positif avait accès dans sa vie sans la dévorer. Tout entier à ce qui le passionnait, il regardait peu derrière lui, devant lui encore

ADRIANf. 85 moins. Pour le passé, il avait la générosité ; pour l’avenir, le courage des forts. Cet homme, oublieux sans ingratitude, entreprenant sans outrecuidance, ne se connaissait pas d'ennemis, parce qu’il n’enviait et ne haïssait personne. Il aimait l’art avec son imagination et avec ses entrailles. Il ne savait donc ce que c’est que la jalousie et les mille odieuses petitesses qui désolent la profession de l’artiste. Il aimait le monde et la solitude, l’inaction complète et le travail dévorant, le bruit et le silence, la jouissance et le rêve. La succession rapide de ses goûts et de ses changements d’habitudes pouvait paraître du caprice et de l’inconséquence : c’était, au contraire, l’effet d’une logique naturelle qui le poussait à se compléter par des jouissances diverses. Il aimait aussi les voyages. Il avait parcouru l'Europe, et, tout en courant vite, tout en vivant beaucoup pour son compte, son grand œil bleu, qui voyait bien, avait embrasse, dans une appréciation juste, les hommes et les choses. Cette expérience ne l’avait rendu ni amer ni pessimiste en aucune façon. Les belles âmes ont une bonté souveraine qui leur fait une loi facile de l’indulgence, une foi solide du progrès. — Il faudrait être niais pour ne pas voir le mal, disaitil ; il faut être impitoyable pour le croire éternel. D’Argères avait donc de grands instincts religieux. Il Digitized by Google

moins. Pour le passé, il avait la générosité; pour l'avenir, le courage des forts.

Cet homme, oublieux sans ingratitude, entreprenant sans outrecuidance, ne se connaissait pas d'ennemis, parce qu'il n'enviait et ne haïssait personne. Il aimait l'art avec son imagination et avec ses entrailles. Il ne savait donc ce que c'est que la jalousie et les mille odieuses petitesses qui désolent la profession de l'artiste.

Il aimait le monde et la solitude, l'inaction complète et le travail dévorant, le bruit et le silence, la jouissance et le rêve. La succession rapide de ses goûts et de ses changements d'habitudes pouvait paraître du caprice et de l'inconséquence : c'était, au contraire, l'effet d'une logique naturelle qui le poussait à se compléter par des jouissances diverses.

Il aimait aussi les voyages. Il avait parcouru l'Europe, et, tout en courant vite, tout en vivant beaucoup pour son compte, son grand œil bleu, qui voyait bien, avait embrassé, dans une appréciation juste, les hommes et les choses. Cette expérience ne l'avait rendu ni amer ni pessimiste en aucune façon. Les belles âmes ont une bonté souveraine qui leur fait une loi facile de l'indulgence, une foi solide du progrès.

— Il faudrait être niais pour ne pas voir le mal, disait-il; il faut être impitoyable pour le croire éternel.

D'Argères avait donc de grands instincts religieux. Il

86 ADRiANI. n’est guère de véritable artiste sans spiritualisme sincère et profond. La foi de l’artiste est môme plus solide que celle dû philosophe. Elle n’est pas discutable pour lui, elle est son instinct, son souffle, sa vie même. D’Argères était à ia fois un grand esprit et un bon enfant. 11 était homme, et c’est avorter que l’insensibilité de celte belle Laure, qu’il admirait trop pour ne pas l’aimer déjà un peu, lui fit éprouver, dans les premiers moments, une certaine morlificaiion intérieure; mais son bon sens prit aisément le dessus et il se moqua de lui-même. — Après tout, se dit-il, c'est moi qui ai voulu la voir, et, l’ayant vue, c’est moi qui ai voulu me produire devant elle. Ses larmes et sa confiance sont un payement fort honnête de mon petit mérite. Que me doit-elle de plus? Et puis, en la voyant si navrée et comme incurable, il se prenait d’une tendre compassion pour elle. Il se reprochait généreusement de s’amuser aux bagatelles de i’amour-propre, devant une souffrance si absolue et si peu importune. Peut-on s’irriter contre le silence des tombes ? L’espèce de maladie ou plutôt de courbature morale qui pesait sur cette femme amena entre elle et d’Argères une manière d’être assez inusitée, et l’espèce d’abîme creusé entre eux par sa douleur fut précisément la cause d’une sorte d'intimité étrange et soudaine. Il est trèsDigitized by Coogl(

n'est guère de véritable artiste sans spiritualisme sincère et profond. La foi de l'artiste est même plus solide que celle du philosophe. Elle n'est pas discutable pour lui, elle est son instinct, son souffle, sa vie même.

D'Argères était à la fois un grand esprit et un bon enfant. Il était homme, et c'est avouer que l'insensibilité de cette belle Laure, qu'il admirait trop pour ne pas l'aimer déjà un peu, lui fit éprouver, dans les premiers moments, une certaine mortification intérieure; mais son bon sens prit aisément le dessus et il se moqua de lui-même.

— Après tout, se dit-il, c'est moi qui ai voulu la voir, et, l'ayant vue, c'est moi qui ai voulu me produire devant elle. Ses larmes et sa confiance sont un payement fort honnête de mon petit mérite. Que me doit-elle de plus?

Et puis, en la voyant si navrée et comme incurable, il se prenait d'une tendre compassion pour elle. Il se reprochait généreusement de s'amuser aux bagatelles de l'amour-propre, devant une souffrance si absolue et si peu importune. Peut-on s'irriter contre le silence des tombes?

L'espèce de maladie ou plutôt de courbature morale qui pesait sur cette femme amena entre elle et d'Argères une manière d'être assez inusitée, et l'espèce d'abîme creusé entre eux par sa douleur fut précisément la cause

ADftIANt. 87 certain qu*à celle époque, sans avoir jamais eu âiicun symptôme d'aliénation, la veuve d'dctaVe nè jouissait pourtant pas d'une lucidité complète. Pour avoir trop contenu les manifestations d'un désespoir violent, elle avait pris une habitude de stupeur dont il ne dépendait pas toujours d'elle de sortir. Plongée ou ravie dans dés contemplations intérieures, tantôt pénibles, tantôt douces, elle était devenue si étrangère au monde extérieur, qu'elle n'avait pas toujours la notion du temps qui s'écoulait et des êtres qui l'entouraient. Èlle passa quelques jours dans un redoublement de fatigue pendant lequel d'Argères resta des heures entières à l'observer et à la suivre, tantôt de près, tantôt à distance, sans qu'elle se rendît bien compte de sa présence. Elle le salua plusieurs fois, comme si, à chaque fois, il venait d'arriver, oubliant qu'elle l'avait déjà salué. Elle le quitta au milieu d'un échange de paroles courtoises et revint, après avoir rêvé seule au bout d'une allée, reprendre ia conversation où elle l'avait laissée, sans s'apercevoir qu'eilé l'eût interrompue. Dans d'autres moments , elle vint finir près dé lui une réflexion ou une rêverie qu'elle avait commencée en elle-même. Enfin , il y eut dans son cerveau des lacunes qui permirent à ce jeune homme, déjà épris, de la voir plus souvent et plus longtemps que lés convenances ne semblaient le permettre, et qui

Digitized by Google

certain qu'à cette époque, sans avoir jamais eu aucun symptôme d'aliénation, la veuve d'Octave ne jouissait pourtant pas d'une lucidité complète. Pour avoir trop contenu les manifestations d'un désespoir violent, elle avait pris une habitude de stupeur dont il ne dépendait pas toujours d'elle de sortir. Plongée ou ravie dans des contemplations intérieures, tantôt pénibles, tantôt douces, elle était devenue si étrangère au monde extérieur, qu'elle n'avait pas toujours la notion du temps qui s'écoulait et des êtres qui l'entouraient. Elle passa quelques jours dans un redoublement de fatigue pendant lequel d'Argères resta des heures entières à l'observer et à la suivre, tantôt de près, tantôt à distance, sans qu'elle se rendît bien compte de sa présence. Elle le salua plusieurs fois, comme si, à chaque fois, il venait d'arriver, oubliant qu'elle l'avait déjà salué. Elle le quitta au milieu d'un échange de paroles courtoises et revint, après avoir rêvé seule au bout d'une allée, reprendre la conversation où elle l'avait laissée, sans s'apercevoir qu'elle l'eût interrompue.

Dans d'autres moments, elle vint finir près de lui une réflexion ou une rêverie qu'elle avait commencée en elle-même. Enfin, il y eut dans son cerveau des lacunes qui permirent à ce jeune homme, déjà épris, de la voir plus souvent et plus longtemps que les convenances ne semblaient le permettre, et qui

 l’eussent compromise dans un pays moins désert, dans une demeure moins isolée, et sous les yeux d’une personne moins dévouée que Toinette. Tant que d’Argères crut à l’impossibilité de devenir amoureux d’un fantôme, il se laissa aller à l’espèce d’attrait curieux qu’il éprouvait à l’observer. Le piano était aussi pour quelque chose dans l’instinct qui l’entraînait vers le Temple, et qui l’y retenait une partie de la journée. Il avait l’âme pleine de pensées musicales qui recommençaient à le tourmenter et donV il demandait à sa propre audition la sanction définitive. La désolée l’écoutait de loin, voulant lui laisser toute liberté et ne pas gêner les hésitations de sa fantaisie par une attente indiscrète. La délicate réserve qu’elle y apporta fit croire parfois à l’artiste que sa jouissance musicale était épuisée, et qu’elle devenait insensible à cette distraction comme à toutes les autres. Il demanda à Tuinette s’il ne devenait pas plus ennuyeux qu’agréable. Celle-ci lui répondit qu’il ne devait rien craindre : ou madame de Monteluz l’écoutait avec plaisir, ou elle ne l’entendait pas du tout, car elle avait la faculté de s’abstraire complètement. Laure avait pris l’habitude de passer presque toute la journée en plein air. La maison ne lui offrant aucune ressource de bien-être et l’attristant sensiblement, elle cherchait le soleil, la vue des arbres, et marchait lenteDigitized by Google

l'eussent compromise dans un pays moins désert, dans une demeure moins isolée, et sous les yeux d'une personne moins dévouée que Toinette.

Tant que d'Argères crut à l'impossibilité de devenir amoureux d'un fantôme, il se laissa aller à l'espèce d'attrait curieux qu'il éprouvait à l'observer.

Le piano était aussi pour quelque chose dans l'instinct qui l'entraînait vers le Temple, et qui l'y retenait une partie de la journée. Il avait l'âme pleine de pensées musicales qui recommençaient à le tourmenter et dont il demandait à sa propre audition la sanction définitive. La désolée l'écoutait de loin, voulant lui laisser toute liberté et ne pas gêner les hésitations de sa fantaisie par une attente indiscrète. La délicate réserve qu'elle y apporta fit croire parfois à l'artiste que sa jouissance musicale était épuisée, et qu'elle devenait insensible à cette distraction comme à toutes les autres. Il demanda à Toinette s'il ne devenait pas plus ennuyeux qu'agréable. Celle-ci lui répondit qu'il ne devait rien craindre : ou madame de Monteluz l'écoutait avec plaisir, ou elle ne l'entendait pas du tout, car elle avait la faculté de s'abstraire complétement.

Laure avait pris l'habitude de passer presque toute la journée en plein air. La maison ne lui offrant aucune ressource de bien-être et l'attristant sensiblement, elle cherchait le soleil, la vue des arbres, et marchait lente-

APRIANI, 89 ment, mais sans relâche, sans jamais sortir de l'enclos qui, tant jardin que bosquet et prairie, présentait, au revers de la colline, un assez vaste parcours. Néanmoins, cette obstination ambulatoire, celte inaction absolue, avec une physionomie absorbée, étaient des symptômes effrayants que Toinette n'osait confier à personne, et qui, augmentant avec la santé apparente de sa maîtresse, lui faisaient perdre la tête aussi, et se jeter dans l'espoir d'une aventure de roman, comme on s'attache à une ancre de salut. D'Argères observait aussi ces symptômes avec une terreur secrète. Sa répugnance pour les fous lui faisait croire que la belle Laure ne pourrait jamais être à ses yeux qu'un objet de pitié j mais, par un phénomène bien connu des imaginations vives, celte pitié et cet effroi le fascinaient et s'emparaient de sa contemplation, de sa rêverie, de sa pensée continuelle. Il croyait l'oublier en faisant de la musique. La maison étant déserte et l'hôtesse invisible, il s'installait devant le piano, où ses idées les plus riantes prenaient, malgré lui, une teinte de sombre tristesse. Il en était épouvanté, et voulait fuir la contagion qui semblait s'être attachée à celle morne demeure, et môme à cet instrument qui lui semblait tout à. coup humide de larmes ou brûlant de fièvre. Mais, tout à coup aussi, la désolée passait à portée de sa vue, et il subissait l'influence maDigitized by Coogle

ment, mais sans relâche, sans jamais sortir de l'enclos qui, tant jardin que bosquet et prairie, présentait, au revers de la colline, un assez vaste parcours. Néanmoins, cette obstination ambulatoire, cette inaction absolue, avec une physionomie absorbée, étaient des symptômes effrayants que Toinette n'osait confier à personne, et qui, augmentant avec la santé apparente de sa maîtresse, lui faisaient perdre la tête aussi, et se jeter dans l'espoir d'une aventure de roman, comme on s'attache à une ancre de salut.

D'Argères observait aussi ces symptômes avec une terreur secrète. Sa répugnance pour les fous lui faisait croire que la belle Laure ne pourrait jamais être à ses yeux qu'un objet de pitié; mais, par un phénomène bien connu des imaginations vives, cette pitié et cet effroi le fascinaient et s'emparaient de sa contemplation, de sa rêverie, de sa pensée continuelle.

Il croyait l'oublier en faisant de la musique. La maison étant déserte et l'hôtesse invisible, il s'installait devant le piano, où ses idées les plus riantes prenaient, malgré lui, une teinte de sombre tristesse. Il en était épouvanté, et voulait fuir la contagion qui semblait s'être attachée à cette morne demeure, et même à cet instrument qui lui semblait tout à coup humide de larmes ou brûlant de fièvre. Mais, tout à coup aussi, la désolée passait à portée de sa vue, et il subissait l'influence ma-

90 ADRIANI. gnélique de sa marche lente et soutenue. Cette beauté, extasiée dans un rêve d'inlini, s'emparait de lui comme pour l'emporter dans un monde inconnu, à travers des pensées sans issue et des énigmes sans mot. C'était un sphinx qui, sans le regarder, sans le voir, l'enlaçait irrésistiblement dans les spirales sans fin de sa promenade fantastique. Oppressé d'une angoisse terrible, l'artiste s'élançait dehors et croisait les pas de là désolée comme pour rompre le charme. Elle se réveillait alors et venait à lui d'abord sans le reconnaître; puis, son regard étonné s'adoucissait, un faible sourire errait sur ses traits ; elle lui disait quelques mots sans suite, et, après quelques tâtonnements de sa volonté pour rentrer dans le mondé réel, elle lui parlait avec une douceur pénétrante. Peti à peu, elle reprenait les grâces de la femme, grâces d'autant plus persuasives qu'elles étaient involontaires. Tantôt elle s'excusait de son manque d'égards, traitant naïvement d'Argères comme un artiste religieusement émü traite un grand maître; tantôt s'excusant de son indiscrétion et disant avec une simplicité d'enfant: — Restez, je m'en vas 1 Je n'écouterai plus, je râe tiendrai bien loin ! Il semblait alors qu'elle eût oublié qu'elle était chez elle, et qu'elle s'imaginât que d'Argéres était le maître de la maisoh et le propriétaire du piano. Digitized by Coogl

gnétique de sa marche lente et soutenue. Cette beauté, extasiée dans un rêve d'infini, s'emparait de lui comme pour l'emporter dans un monde inconnu, à travers des pensées sans issue et des énigmes sans mot. C'était un sphinx qui, sans le regarder, sans le voir, l'enlaçait irrésistiblement dans les spirales sans fin de sa promenade fantastique.

Oppressé d'une angoisse terrible, l'artiste s'élançait dehors et croisait les pas de la désolée comme pour rompre le charme. Elle se réveillait alors et venait à lui d'abord sans le reconnaître; puis, son regard étonné s'adoucissait, un faible sourire errait sur ses traits; elle lui disait quelques mots sans suite, et, après quelques tâtonnements de sa volonté pour rentrer dans le monde réel, elle lui parlait avec une douceur pénétrante. Peu à peu, elle reprenait les grâces de la femme, grâces d'autant plus persuasives qu'elles étaient involontaires. Tantôt elle s'excusait de son manque d'égards, traitant naïvement d'Argères comme un artiste religieusement ému traite un grand maître; tantôt s'excusant de son indiscrétion et disant avec une simplicité d'enfant:

— Restez, je m'en vas! Je n'écouterai plus, je me tiendrai bien loin!

Il semblait alors qu'elle eût oublié qu'elle était chez elle, et qu'elle s'imaginât que d'Argères était le maître de la maison et le propriétaire du piano.

ADRIANI. 91 Cet état de choses insolité et bizarre dura plusieurs jours, pendant lesquels d'Argères, attiré et retenu comme le fer par l'aimant, ne rentra à Mauzères que contraint et forcé par l'heure et le sentiment des coùvenances. Ce peu de jours, qui pouvait avoir dans l'esprit de la désolée la durée d'un instant comme celle d'un siècle, suffit pour créer à celte dernière une habitude, un besoin d'entendre d'Ârgères et de l'apercevoir à chaque instant, besoin dont ëlle ne pouvait se rendre compte, mais qu'elle éprouvait réellement, comme on va le voir. Vers la fin de la semaine, comme M. Comtois écrivait sur son journal : « Dieu merci, on s'en va 1 monsieur m'a dit de redemander ses cravates à la lingerie, » d'Argères, se sentant gagner par un trouble intérieur qu'il était encore temps de combattre par la fuite, résolût de ne plus retourner au Temple et d'aller rejoindre, à Vienne, le baron, dont l'absence menaçait de se prolonger. En conséquence, il ordonna à l'heureux Comtois de faire sa malle pour le lendemain matin, et il s'enferma pour écrire des lettres et mettre en ordre ses papiers. 11 crut devoir adresser à madame de Monleluz quelques mots d'excuse pour la prévenir que des affaires imprévues l'empêchaient d'aller prendre congé d'elle ; mais il ne put jamais trouver l'expression respectueuse sans froideur, et affectueuse sans passion. Il déchira trois fois sa lettre, et il s'impatieptait contre le problème qui s'aDigiiized by Google

Cet état de choses insolite et bizarre dura plusieurs jours, pendant lesquels d'Argères, attiré et retenu comme le fer par l'aimant, ne rentra à Mauzères que contraint et forcé par l'heure et le sentiment des convenances. Ce peu de jours, qui pouvait avoir dans l'esprit de la désolée la durée d'un instant comme celle d'un siècle, suffit pour créer à cette dernière une habitude, un besoin d'entendre d'Argères et de l'apercevoir à chaque instant, besoin dont elle ne pouvait se rendre compte, mais qu'elle éprouvait réellement, comme on va le voir.

Vers la fin de la semaine, comme M. Comtois écrivait sur son journal : « Dieu merci, on s'en va ! monsieur m'a dit de redemander ses cravates à la lingerie, » d'Argères, se sentant gagner par un trouble intérieur qu'il était encore temps de combattre par la fuite, résolut de ne plus retourner au Temple et d'aller rejoindre, à Vienne, le baron, dont l'absence menaçait de se prolonger.

En conséquence, il ordonna à l'heureux Comtois de faire sa malle pour le lendemain matin, et il s'enferma pour écrire des lettres et mettre en ordre ses papiers. Il crut devoir adresser à madame de Monteluz quelques mots d'excuse pour la prévenir que des affaires imprévues l'empêchaient d'aller prendre congé d'elle ; mais il ne put jamais trouver l'expression respectueuse sans froideur, et affectueuse sans passion. Il déchira trois fois

92 ADRIANI. gilait en lui, lorsqu'on frappa à sa porte. Il cria : Entrez, et vit apparaître Antoinette Muiron. — Que diable venez-vous faire ici ? lui dit-il avec l'espèce de dépit que l'on éprouve à la pensée d'èlre vaincu fatalement par un faible adversaire. Pourquoi quittez-vous votre maîtresse, qui est seule, ou pis que seule, avec votre maritorne de laitière ? — Monsieur, répondit Toinette sans se troubler d'un accueil si maussade, je ne suis pas inquiète de madame dans un moment plus que dans l'autre. Elle n'est pas folle, comme il plaît à votre valet de chambre de le dire : elle n'a jamais eu l'idée du suicide... — • Et que m'importe, ce que pense mon valet de chambre? pourquoi connaissez-vous mon valet de chambre ? pourquoi venez-vous ici le questionner? — Je suis venue le questionner sur votre départ, parce que j'ai vu tantôt dans vos yeux que vous ne vouliez pas revenir. — Eh bien, après? — Pourquoi partir demain, monsieur, puisque vous aviez encore une semaine à nous donner ? — Et pourquoi rester, je vous le demande ? La tristesse de madame de Monteluz se communique à moi et me fait mal ; je ne vous l'ai pas caché ; je ne peux en aucune façon l'en distraire... Digitized by Coogle

gitait en lui, lorsqu'on frappa à sa porte. Il cria : *Entrez*, et vit apparaître Antoinette Muiron.

— Que diable venez-vous faire ici ? lui dit-il avec l'espèce de dépit que l'on éprouve à la pensée d'être vaincu fatalement par un faible adversaire. Pourquoi quittez-vous votre maîtresse, qui est seule, ou pis que seule, avec votre maritorne de laitière ?

— Monsieur, répondit Toinette sans se troubler d'un accueil si maussade, je ne suis pas inquiète de madame dans un moment plus que dans l'autre. Elle n'est pas folle, comme il plaît à votre valet de chambre de le dire : elle n'a jamais eu l'idée du suicide...

— Et que m'importe ce que pense mon valet de chambre ? pourquoi connaissez-vous mon valet de chambre ? pourquoi venez-vous ici le questionner ?

— Je suis venue le questionner sur votre départ, parce que j'ai vu tantôt dans vos yeux que vous ne vouliez pas revenir.

— Eh bien, après ?

— Pourquoi partir demain, monsieur, puisque vous aviez encore une semaine à nous donner ?

— Et pourquoi rester, je vous le demande ? La tristesse de madame de Monteluz se communique à moi et me fait mal ; je ne vous l'ai pas caché ; je ne peux en aucune façon l'en distraire...

ADRIANI. 93 — Ah! voilà où vous vous trompez, monsieur! Votre musique lui faisait tant de bien ! — Ma musique, ma musique ! Qu'elle prenne un chanteur à ses gages ! — Allons, dit la Muiron avec un sourire de triomphe, c'est un dépit d'amoureux; je le savais bien I — Eh bien, ce serait une raison de plus pour me sauver! Et vous qui me retenez d'une manière si ridicule, pour ne rien dire de plus, quand vous savez fort bien qu'il n'y a de danger que pour moi, je vous trouve obsédante, folle, presque odieuse ! N'avez-vous pas dit que ce serait tant pis pour moi? Kh bien, allez au diable, et je dirai tant pis pour vous ! Malgré sa douceur habituelle, d'Argères était irrité. La Muiron le désarma en fondant en larmes. — Oui, je suis folle, dit-elle, mais je ne suis pas odieuse ! J'aime ma maîtresse, et je la vois perdue si elle reste ainsi. — Arrachez-la à cette solitude, dit d'Argères radouci ; reconduisez-la chez ses parents. — Oui, monsieur, je le ferai ; mais ce sera pire. Elle n'aura pas plus de consolation, et on la tourmentera par-dessus le marché. — Faites-la voyager ! — Oui, si elle y consentait ; mais comment gouverner une personne\qui vous supplie de la laisser tranquille. Digiiized by Google

— Ah! voilà où vous vous trompez, monsieur! Votre musique lui faisait tant de bien!

— Ma musique, ma musique! Qu'elle prenne un chanteur à ses gages!

— Allons, dit la Muiron avec un sourire de triomphe, c'est un dépit d'amoureux; je le savais bien!

— Eh bien, ce serait une raison de plus pour me sauver! Et vous qui me retenez d'une manière si ridicule, pour ne rien dire de plus, quand vous savez fort bien qu'il n'y a de danger que pour moi, je vous trouve obsédante, folle, presque odieuse! N'avez-vous pas dit que ce serait *tant pis pour moi?* Eh bien, allez au diable, et je dirai tant pis pour vous!

Malgré sa douceur habituelle, d'Argères était irrité. La Muiron le désarma en fondant en larmes.

— Oui, je suis folle, dit-elle, mais je ne suis pas odieuse! J'aime ma maîtresse, et je la vois perdue si elle reste ainsi.

— Arrachez-la à cette solitude, dit d'Argères radouci; reconduisez-la chez ses parents.

— Oui, monsieur, je le ferai; mais ce sera pire. Elle n'aura pas plus de consolation, et on la tourmentera par-dessus le marché.

— Faites-la voyager!

— Oui, si elle y consentait; mais comment gouverner une personne qui vous supplie de la laisser tranquille,

94 ADRIANI. ; J comme un mourant supplierait le bourreau de ne pas le torturer ? — Mais que puis-je à tout cela, moi? Rien, vous le savez de reste ! — Qui sait, monsieur ? Vous l'avez fait pleurer ; c'était déjà un grand miracle. Depuis ce jour-ià, elle est encore plus triste, c'est vrai; mais elle est aussi moins abattue. Llle vous parle dix fois par jour, tandis qu'elle passait des quarante-huit heures sans dire un mot. Elle vous voit, elle vous entend. — Pas toujours ! — Presque toujours ! tandis qu'elle ne m'entendait ni ne me voyait la moitié du temps. Enfin, elle est tourmentée aujourd'hui, ce soir surtout ; elle ne sait de quoi. — Ce n'est pas de mon départ? Elle ne s'en doute seulement pas. — Elle n'a pas remarqué votre manière de lui dire adieu, et pourtant elle sent que vous la quittez. Quelque chose le lui dit. Elle croit que ça ne lui fait rien, et ça lui fait du mai. D'Argères sentit que Toinette était dans le vrai. Il se défendit de plus en plus faiblement, et finit par prendre son chapeau pour la reconduire. Dans le vestibule de Mauzères, ils virent Comtois en observation, qui dit tout bas à Toinette avec un sourire horriblement sardonique : Digiiized by Google

comme un mourant supplierait le bourreau de ne pas le torturer ?

— Mais que puis-je à tout cela, moi? Rien, vous le savez de reste !

— Qui sait, monsieur ? Vous l'avez fait pleurer ; c'était déjà un grand miracle. Depuis ce jour-là, elle est encore plus triste, c'est vrai ; mais elle est aussi moins abattue. Elle vous parle dix fois par jour, tandis qu'elle passait des quarante-huit heures sans dire un mot. Elle vous voit, elle vous entend.

— Pas toujours !

— Presque toujours ! tandis qu'elle ne m'entendait ni ne me voyait la moitié du temps. Enfin, elle est tourmentée aujourd'hui, ce soir surtout ; elle ne sait de quoi.

— Ce n'est pas de mon départ? Elle ne s'en doute seulement pas.

— Elle n'a pas remarqué votre manière de lui dire adieu, et pourtant elle sent que vous la quittez. Quelque chose le lui dit. Elle croit que ça ne lui fait rien, et ça lui fait du mal.

D'Argères sentit que Toinette était dans le vrai. Il se défendit de plus en plus faiblement, et finit par prendre son chapeau pour la reconduire.

Dans le vestibule de Mauzères, ils virent Comtois en observation, qui dit tout bas à Toinette avec un sourire horriblement sardonique :

ADRIANI. 95 — Eh bien, monsieur va voir votre malade? — Oui, monsieur Comtois, répondit Toinette avec w aplomb; ne savez-vous pas que votre maître est médecin? Comtois, tout étourdi de cette nouvelle, retourna dans l'antichambre et écrivit sur son journal : « Je m'en étais toujours douté , monsieur est un bomme de peu : c'est un médecin. »
Digitized by Google

— Eh bien, monsieur va voir votre malade?

— Oui, monsieur Comtois, répondit Toinette avec aplomb; ne savez-vous pas que votre maître est médecin?

Comtois, tout étourdi de cette nouvelle, retourna dans l'antichambre et écrivit sur son journal :

« Je m'en étais toujours douté, monsieur est un homme de peu : c'est un médecin. »

V narration. La soirée était attristée par le vent et la ploie, et tes sentiers détrempés rendaient la marche difficile. D'Argères se persuada qu'il n'accompagnait Toinette que par humanité, et ne parut se rendre à aucune des raisons qu'elle employait pour retarder son départ. Quand ils furent à la porte de l'enclos, une sorte de convention tacite les poussa à y entrer ensemble, tout en parlant d'une manière générale de ce qui les intéressait l'un et l'autre. Toinette se garda bien de lui faire observer qu'il franchissait le seuil : il eût pu se raviser. D'Argères n'eut garde de paraître s'apercevoir de sa distraction : il se serait dû à lui-même de ne point faire on pas de plus. Digitized by Google

## V

### Narration.

La soirée était attristée par le vent et la pluie, et les sentiers détrempés rendaient la marche difficile. D'Argères se persuada qu'il n'accompagnait Toinette que par humanité, et ne parut se rendre à aucune des raisons qu'elle employait pour retarder son départ. Quand ils furent à la porte de l'enclos, une sorte de convention tacite les poussa à y entrer ensemble, tout en parlant d'une manière générale de ce qui les intéressait l'un et l'autre. Toinette se garda bien de lui faire observer qu'il franchissait le seuil : il eût pu se raviser. D'Argères n'eut garde de paraître s'apercevoir de sa distraction : il se serait dû à lui-même de ne point faire un pas de plus.

ADRIANI. 97 \ Madame de Monteluz passait les soirées assise sur la terrasse : mais la pluie l'avait fait rentrer. Ils la trouvèrent au salon, sur une chaise de paille, morne, les bras croisés, les yeux fixés à terre; mais elle tressaillit contre son habitude, en se voyant surprise, et, se levant : — Ah! mes amis, s'écria-t-elle, vous ne m'aviez donc pas abandonnée? Elle pressa la main de d'Ârgères d'une main tremblante et glacée, et embrassa Toinette. Deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues. — Abandonnée! dit Toinette éperdue. Quelle idée avez-vous eue là ! Moi, vous abandonner! — Je ne sais pas, répondit Laure, comme honteuse de son effusion, mais j'ai cru... Elle étouffa un nouveau tressaillement nerveux, et se rassit brisée. — Qu'esl-ce que vous avez donc cru? lui dit d'Argères, irrésistiblement entraîné à plier les genoux près d'elle et à reprendre ses mains dans les siennes. — Voyons, je vous le disais bien, mademoiselle Muiron, vous avez eu tort de la laisser seule. Elle s'est effrayée de la nuit, de l'isolement, du silence. Elle a eu froid, elle a eu peur. Et d'Argères, prenant à Toinette le burnous de laine blanche qu'elle apportait, en enveloppa Laure et laissa quelques instants ses bras autour d'elle comme pour la réchauffer. Dans celte amicale étreinte, l'artiste s'aper* 6 Digitized by Google

Madame de Monteluz passait les soirées assise sur la terrasse; mais la pluie l'avait fait rentrer. Ils la trouvèrent au salon, sur une chaise de paille, morne, les bras croisés, les yeux fixés à terre; mais elle tressaillit contre son habitude, en se voyant surprise, et, se levant :

— Ah! mes amis, s'écria-t-elle, vous ne m'aviez donc pas abandonnée?

Elle pressa la main de d'Argères d'une main tremblante et glacée, et embrassa Toinette. Deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues.

— Abandonnée! dit Toinette éperdue. Quelle idée avez-vous eue là! Moi, vous abandonner!

— Je ne sais pas, répondit Laure, comme honteuse de son effusion, mais j'ai cru...

Elle étouffa un nouveau tressaillement nerveux, et se rassit brisée.

— Qu'est-ce que vous avez donc cru? lui dit d'Argères, irrésistiblement entraîné à plier les genoux près d'elle et à reprendre ses mains dans les siennes. — Voyons, je vous le disais bien, mademoiselle Muiron, vous avez eu tort de la laisser seule. Elle s'est effrayée de la nuit, de l'isolement, du silence. Elle a eu froid, elle a eu peur.

Et d'Argères, prenant à Toinette le burnous de laine blanche qu'elle apportait, en enveloppa Laure et laissa quelques instants ses bras autour d'elle comme pour la réchauffer. Dans cette amicale étreinte, l'artiste s'aper-

^8 ADRIANI. çut OU ne s'aperçut pas qu’il mettait toute son âme. Il était vaincu par son propre entraînement; il ne songeait plus à interroger le spbinx. Si la vie eût tressailli dans ce marbre, il ne l’eût pas senti, tant il était agité luimême. Il se trouvait envahi par la passion, mais envahi tout entier, comme le sont les belles natures, qui n’ont pas besoin de dompter leur ivresse, parce que leur amour est tout un respect, tout un culte. Ceux-là seuls qui n’aiment pas complètement craignent de profaner leur idole par quelque audace. Ils sont impurs, puisqu'ils \ craignent de communiquer l’impureté. D’Argères ne sentit rien de semblable au fond de sa pensée. Laure restait dans ses bras, immobile et chaste, mais elle le regardait avec un doux étonnement où n’entrait aucun effroi. — Elle m’aimera, se ditd’Argères, si elle peut encore aimer ; car je l’aime, et, par là, je la mérite. Si elle m’aime, elle croira en moi, elle m’appartiendra. Dès ce moment, il fut calme. Laure n’avait peut-être pas senti son étreinte, mais elle l’avait remarquée et ne l’avait pas repoussée. Elle était à lui, sinon par l'amour, au moins par l’amitié, puisqu’elle avait foi en lui. Étrangère aux alarmes d’une fausse pudeur, défendue de tout danger auprès d’un homme de bien par la vraie pudeur de l’àme, elle acceptait son intérêt et ses consolations sans les avoir provoqués volontairement. Un sentiment

Digilized by Google

çut ou ne s'aperçut pas qu'il mettait toute son âme. Il était vaincu par son propre entraînement; il ne songeait plus à interroger le sphinx. Si la vie eût tressailli dans ce marbre, il ne l'eût pas senti, tant il était agité lui-même. Il se trouvait envahi par la passion, mais envahi tout entier, comme le sont les belles natures, qui n'ont pas besoin de dompter leur ivresse, parce que leur amour est tout un respect, tout un culte. Ceux-là seuls qui n'aiment pas complétement craignent de profaner leur idole par quelque audace. Ils sont impurs, puisqu'ils craignent de communiquer l'impureté.

D'Argères ne sentit rien de semblable au fond de sa pensée. Laure restait dans ses bras, immobile et chaste, mais elle le regardait avec un doux étonnement où n'entrait aucun effroi.

— Elle m'aimera, se dit d'Argères, si elle peut encore aimer; car je l'aime, et, par là, je la mérite. Si elle m'aime, elle croira en moi, elle m'appartiendra.

Dès ce moment, il fut calme. Laure n'avait peut-être pas senti son étreinte, mais elle l'avait remarquée et ne l'avait pas repoussée. Elle était à lui, sinon par l'amour, au moins par l'amitié, puisqu'elle avait foi en lui. Étrangère aux alarmes d'une fausse pudeur, défendue de tout danger auprès d'un homme de bien par la vraie pudeur de l'âme, elle acceptait son intérêt et ses consolations sans les avoir provoqués volontairement. Un sentiment

ADRIANI. 99 noble, quel qu'il fût, ardent oii fraternel, les unissait donc déjà, grâce aux souverainés révélations des grands instincts. Aucune amertume, aucune l'einte réserve, ne pouvait plus trouver place dans leurs relations. — Allez-vous-en, dit d'Argères à Toinette après qu'elle eut servi le thé. Je veux lui parler. — Comment! monsieur, dit Toinette effarée, je vous gêne? — Oui , parce que vous ne me comprendriez pas. Je veux être seul àvec elle. Entendez-vous! je le veux. Elle sortit consternée, se disant qu'elle avait amené / le loup dans la bergerie, et retombant dans une de ces alternatives où son caractère, mêlé de poésie et de prose, la jetait sans cesse : oser et trembler. D'Argères présenta le thé à madame de Monleluz; il la Ht asseoir sur le moins mauvais fauteuil qu'il put trouver; il lui mit un coussin sous les pieds, et, s'y agenouillant ; — Faites un grand effort sur vous-même, lui dit-il sans préambule et avec une conviction hardie. Ecoulezmoi et répondez-moi. Toujours étonnée, mais silencieuse, elle lui répondit avec les yeux qu'elle s'y engageait. — Qu'est-ce que vous avez cru, ce soir, en vous trouvant seule? ' ' — Ai-je cru quelque chose?

noblé, quel qu'il fût, ardent ou fraternel, les unissait donc déjà, grâce aux souveraines révélations des grands instincts. Aucune amertume, aucune feinte réserve, ne pouvait plus trouver place dans leurs relations.

— Allez-vous-en, dit d'Argères à Toinette après qu'elle eut servi le thé. Je veux lui parler.

— Comment! monsieur, dit Toinette effarée, je vous gêne?

— Oui, parce que vous ne me comprendriez pas. Je veux être seul avec elle. Entendez-vous! je le veux.

Elle sortit consternée, se disant qu'elle avait amené le loup dans la bergerie, et retombant dans une de ces alternatives où son caractère, mêlé de poésie et de prose, la jetait sans cesse : oser et trembler.

D'Argères présenta le thé à madame de Monteluz; il la fit asseoir sur le moins mauvais fauteuil qu'il put trouver; il lui mit un coussin sous les pieds, et, s'y agenouillant :

— Faites un grand effort sur vous-même, lui dit-il sans préambule et avec une conviction hardie. Écoutez-moi et répondez-moi.

Toujours étonnée, mais silencieuse, elle lui répondit avec les yeux qu'elle s'y engageait.

— Qu'est-ce que vous avez cru, ce soir, en vous trouvant seule?

— Ai-je cru quelque chose?

<00 AORIANI. — Oui, VOUS avez commencé celte phrase : * J’ai cru... » II faut l’achever. — Je ne me souviens plus. — Souvenez-vous ! dit d’Argères. Elle ferma les yeux comme pour regarder en ellemême, puis elle lui répondit ; — J’ai cru que j’étais complètement délaissée. — Par qui? — Par vous deux. Par vous, c’était tout simple, et je ne pouvais ni m’en étonner ni m’en plaindre; mais par Toinette... je n’y comprenais rien... Attendez! Oui, j’étais sous l’empire d’un mauvais rêve. — Est-ce que vous avez dormi? — Je ne crois pas. Je rêve aussi bien quand je suis éveillée que quand je dors; et, d’ailleurs, je ne distingue pas toujours bien ma veille de mon sommeil... Ah çà! ajouta-t-elle après une pause inquiète, est-ce que vous ne savez pas que je suis folle? — Pourquoi me retirez-vous vos mains ? dit d’Argères frappé de son mouvement. — Parce que l’on ne s’intéresse pas aux fous, je le sais. Quelque doux et soumis qu’ils soient, on en a peur. Si donc vous ne connaissez pas ma situation, si Toinette ne vous a pas dit que j’étais une sorte d’idiote tranquille, privée de mémoire et incapable de suivre un raisonnement, il faut que vous le sachiez. Digitized by Google

— Oui, vous avez commencé cette phrase : « J'ai cru... » Il faut l'achever.

— Je ne me souviens plus.

— Souvenez-vous! dit d'Argères.

Elle ferma les yeux comme pour regarder en elle-même, puis elle lui répondit :

— J'ai cru que j'étais complétement délaissée.

— Par qui?

— Par vous deux. Par vous, c'était tout simple, et je ne pouvais ni m'en étonner ni m'en plaindre; mais par Toinette... je n'y comprenais rien... Attendez! Oui, j'étais sous l'empire d'un mauvais rêve.

— Est-ce que vous avez dormi?

— Je ne crois pas. Je rêve aussi bien quand je suis éveillée que quand je dors; et, d'ailleurs, je ne distingue pas toujours bien ma veille de mon sommeil... Ah çà! ajouta-t-elle après une pause inquiète, est-ce que vous ne savez pas que je suis folle?

— Pourquoi me retirez-vous vos mains? dit d'Argères frappé de son mouvement.

— Parce que l'on ne s'intéresse pas aux fous, je le sais. Quelque doux et soumis qu'ils soient, on en a peur. Si donc vous ne connaissez pas ma situation, si Toinette ne vous a pas dit que j'étais une sorte d'idiote tranquille, privée de mémoire et incapable de suivre un raisonnement, il faut que vous le sachiez.

ADaiANI. 101 — Pourquoi ? — Parce que je vois bien que vous me portez un généreux intérêt, et que je ne veux pas en usurper plus que je n'en mérite. — Vous méritez tout celui dont je suis capable, si votre mal moral est involontaire. Là est la question ; confessez-vous. — Me confesser? dit madame de Monteluz, dont la figure s'assombrit; et pourquoi donc? — Pour que je sache si je dois vous aimer. — M'aimer! moi? s'écria-t-elle en se levant avec effroi. Oh! non!... Jamais, personne, entendez-vous bien ! — Est-ce que vous croyez que je vous demande de l'amour? dit d'Argères. Pourquoi cette frayeur? — C'est une frayeur d'enfant imbécile, si vous voulez, dit-elle en se rasseyant; mais, pour moi, le mot aimer est un mot terrible; et, quand quelqu'un auprès de moi le prononce... Non ! non! je ne veux pas seulement que Toinette me dise qu'elle m'aime ! Aimer un être mort, c'est affreux! je sais ce que c'est! — Alors, vous voulez seulement qu'on vous plaigne ? Vous n'acceptez, comme vous dites, que la pitié? — Pourquoi la repousserais-je? C'est un bon, un divin sentiment, qui fait encore plus de bien à ceux qui l'éprouvent qu'à ceux qui en sont l'objet. Je sens cela 6. Digiiized by Google

— Pourquoi?

— Parce que je vois bien que vous me portez un généreux intérêt, et que je ne veux pas en usurper plus que je n'en mérite.

— Vous méritez tout celui dont je suis capable, si votre mal moral est involontaire. Là est la question; confessez-vous.

— Me confesser? dit madame de Monteluz, dont la figure s'assombrit; et pourquoi donc?

— Pour que je sache si je dois vous aimer.

— M'aimer! moi? s'écria-t-elle en se levant avec effroi. Oh! non!... Jamais, personne, entendez-vous bien!

— Est-ce que vous croyez que je vous demande de l'amour? dit d'Argères. Pourquoi cette frayeur?

— C'est une frayeur d'enfant imbécile, si vous voulez, dit-elle en se rasseyant; mais, pour moi, le mot aimer est un mot terrible; et, quand quelqu'un auprès de moi le prononce... Non! non! je ne veux pas seulement que Toinette me dise qu'elle m'aime! Aimer un être mort, c'est affreux! je sais ce que c'est!

— Alors, vous voulez seulement qu'on vous plaigne? Vous n'acceptez, comme vous dites, que la pitié?

— Pourquoi la repousserais-je? C'est un bon, un divin sentiment, qui fait encore plus de bien à ceux qui l'éprouvent qu'à ceux qui en sont l'objet. Je sens cela

 en moi-même quand je m'aperçois que j'oublie mon mal auprès des autres malheureux. — Si vous, connaissez encore la pitié, vous ôtes encore capable d'aimer, car la pitié est un amour. — Un amour général qui ne s'attache pas à un seul être au détriment de tous les autres. Voilà celui que j'accepte, et que je peux payer par la reconnaissance. — Cela est très-logique, dit d'Argères en souriant pour cacher l'effroi que lui causait la fermeté de son accent ; et, pour une personne idiote ou folle, c'est assez puissant de raisonnement. Puisque vous êtes si lucide, résumons-nous. Vous ne voulez pas être aimée à l'étal d'individu, mais secourue et consolée par des charités toutes chrétiennes, parce que vous ne valez pas la peine qu'on se consacre à vous en particulier. Pourtant, si Toinette s'absente une heure ou deux, vous êtes Inquiète, vous vous affligez. — Oui, je suis faible, mais je ne suis pas injuste; je ne lui adresse, ni des lèvres ni du cœur, aucun reproche. — Mais pourtant sa vie entière est absorbée dans la vôtre, et vous acceptez ce dévouement. Donc, vous pouvez faire exception à votre rigidité d'abnégation en faveur de quelqu'un, et vous sentez bien que ce quelqu'un vous aime. — Ah 1 monsieur, même de la part de Toinette, qui m'a élevée, qui s'est fait, de me soigner, une habitude Digilized by Google

en moi-même quand je m'aperçois que j'oublie mon mal auprès des autres malheureux.

— Si vous connaissez encore la pitié, vous êtes encore capable d'aimer, car la pitié est un amour.

— Un amour général qui ne s'attache pas à un seul être au détriment de tous les autres. Voilà celui que j'accepte, et que je peux payer par la reconnaissance.

— Cela est très-logique, dit d'Argères en souriant pour cacher l'effroi que lui causait la fermeté de son accent; et, pour une personne idiote ou folle, c'est assez puissant de raisonnement. Puisque vous êtes si lucide, résumons-nous. Vous ne voulez pas être aimée à l'état d'individu, mais secourue et consolée par des charités toutes chrétiennes, parce que vous ne valez pas la peine qu'on se consacre à vous en particulier. Pourtant, si Toinette s'absente une heure ou deux, vous êtes inquiète, vous vous affligez.

— Oui, je suis faible, mais je ne suis pas injuste; je ne lui adresse, ni des lèvres ni du cœur, aucun reproche.

— Mais pourtant sa vie entière est absorbée dans la vôtre, et vous acceptez ce dévouement. Donc, vous pouvez faire exception à votre rigidité d'abnégation en faveur de quelqu'un, et vous sentez bien que ce quelqu'un vous aime.

— Ah! monsieur, même de la part de Toinette, qui m'a élevée, qui s'est fait, de me soigner, une habitude

ADRIANl. 103 impérieuse et uû devoir jaloux, cela me causé des remords. Vous avouerai-je...? Oui, vous voulez queje me confesse ! Eh bien, il y a des heures, des jours entiers où ce remords est si poignant, où je suis si révoltée contre moi-même d'accaparer ainsi, au profit de ma misérable demi-exislehce, le dévouement d'une personne qui a le droit et le besoin d'exister pour elle-même j enfin, je me fais quelquefois tellement honte et aversion, que j'ai des pensées de suicide et que j'y céderais si je ne craignais de laisser des remords imaginaires à cette pauvre fille. Alors, voyez-vous, il me prend des envies sauvages de la fuir, de fuir tout le monde, de n'ôtre plus à charge à personne... Ah! si je savais un désert que je pusse atteindre en liberté! Celui-ci m'a affranchi de la souffrance de mes proches ; mais déjà on me réclame, on me rappelle... et il n'est d'ailleurs pas assez profond, puisque m'y voilà avccToinette qui m'aime, et vous qui parlez de m'aimer. — Le raisonnement est inattaquable, pensa d'Argères, qui l'écoutait sans dépit, parce qu'il voyait en elle une sincérité complète. Je ne vaincrai pas sa douloureuse sagesse. Voyons si les entrailles sont muettes et si tout instinct d'affection humaine est éteint pour jamais. Il se leva en silence, lui balsa la main, et sortit. Toinette était sur le palier, essayant de voir et d'entendre. Digiiized by Google

impérieuse et un devoir jaloux, cela me cause des remords. Vous avouerai-je...? Oui, vous voulez que je me confesse! Eh bien, il y a des heures, des jours entiers où ce remords est si poignant, où je suis si révoltée contre moi-même d'accaparer ainsi, au profit de ma misérable demi-existence, le dévouement d'une personne qui a le droit et le besoin d'exister pour elle-même; enfin, je me fais quelquefois tellement honte et aversion, que j'ai des pensées de suicide et que j'y céderais si je ne craignais de laisser des remords imaginaires à cette pauvre fille. Alors, voyez-vous, il me prend des envies sauvages de la fuir, de fuir tout le monde, de n'être plus à charge à personne... Ah! si je savais un désert que je pusse atteindre en liberté! Celui-ci m'a affranchi de la souffrance de mes proches; mais déjà on me réclame, on me rappelle... et il n'est d'ailleurs pas assez profond, puisque m'y voilà avec Toinette qui m'aime, et vous qui parlez de m'aimer.

— Le raisonnement est inattaquable, pensa d'Argères, qui l'écoutait sans dépit, parce qu'il voyait en elle une sincérité complète. Je ne vaincrai pas sa douloureuse sagesse. Voyons si les entrailles sont muettes et si tout instinct d'affection humaine est éteint pour jamais.

Il se leva en silence, lui baisa la main, et sortit. Toinette était sur le palier, essayant de voir et d'entendre.

104 ADRIANI. II la repoussa avec antoriié et resta quelques instants seul et attentif au moindre bruit. — Que Dieu me pardonne de la torturer peut-être ! pensa-t-il en collant son oreille à la porte. Ce sera son salut. Il entendit enfin un brusque sanglot et rentra vivement. Laure s'était laissée tomber assise sur ses genoux, les mains pendantes, les cheveux dénoués, des larmes sur les joues, dans une attitude de Madeleine an désert. Elle était si belle dans sa douleur, qu'il en fut ébloui. Il eût osé baiser ses larmes s'il eût été certain, dans le premier moment, de les avoir fait couler. Mais le sphinx resta muet. Elle se releva précipitamment en voyant d'Argères à ses côtés, et parut croire qu'elle s'était trompée en pensant qu'il la quittait pour toujours. — Que faisiez-vous là à genoux? lui dit tristement d'Argères un peu découragé. — Je priais, dit-elle. — Et que demandiez-vous à Dieu? — De vous donner du bonheur et de me faire bientôt mourir, répondit-elle d'un ton de candeur angélique. — Mourir! reprit d'Argères abattu. Oui, c'est le refuge des âmes glacées qui ne veulent plus aimer. — Dites qui ne peuvent plus ! Écoutez, ne me croyez pas si lâche que de ne pas avoir lutté. Ne me jugez pas Digitized by Google

Il la repoussa avec autorité et resta quelques instants seul et attentif au moindre bruit.

— Que Dieu me pardonne de la torturer peut-être! pensa-t-il en collant son oreille à la porte. Ce sera son salut.

Il entendit enfin un brusque sanglot et rentra vivement. Laure s'était laissée tomber assise sur ses genoux, les mains pendantes, les cheveux dénoués, des larmes sur les joues, dans une attitude de Madeleine au désert. Elle était si belle dans sa douleur, qu'il en fut ébloui. Il eût osé baiser ses larmes s'il eût été certain, dans le premier moment, de les avoir fait couler.

Mais le sphinx resta muet. Elle se releva précipitamment en voyant d'Argères à ses côtés, et parut croire qu'elle s'était trompée en pensant qu'il la quittait pour toujours.

— Que faisiez-vous là à genoux? lui dit tristement d'Argères un peu découragé.

— Je priais, dit-elle.

— Et que demandiez-vous à Dieu?

— De vous donner du bonheur et de me faire bientôt mourir, répondit-elle d'un ton de candeur angélique.

— Mourir! reprit d'Argères abattu. Oui, c'est le refuge des âmes glacées qui ne veulent plus aimer.

— Dites qui ne peuvent plus! Écoutez, ne me croyez pas si lâche que de ne pas avoir lutté. Ne me jugez pas

ADRIANI. 105 comme fait ma belle-mère, qui me dit que je nourris ma douleur parce que j'aime ma douleur. Non, non, personne n'aime la souffrance! tous les êtres la fuient. J'ai voulu, j'ai souhaité guérir; je le voudrais encore si j'espérais en venir à bout. J'ai obéi à toutes les prescriptions physiques et morales. J'ai écouté le prêtre et le médecin. J'ai recouvré la santé du corps, et croyez bien que ce n'est pas sans peine et sans un mortel ennui que j'ai pu suivre un régime et consacrer du temps à me cultiver comme une plante précieuse, quand je me sentais pour jamais privée de soleil et de parfums. On me disait : « Guérissez le corps, la santé morale reviendra?» Quelle santé morale? La résignation ? On en a de reste devant les maux accomplis et sans remède. La soumission aux volontés de Dieu? Comment pourrais-je me révolter contre ce qui m'a écrasé? Tenez, on succombe à cette guérison-là. Elle s'est faite en moi, et pourtant j'entre toute vivante dans les ténèbres de la mort. Je me porte bien et je perds mes facultés. Ma volonté m'échappe, mes forces intellectuelles s'émoussent. Je ne souffre même plus, je m'ennuie I — Alors, dit d'Argères profondément attristé, vous ne voulez plus lutter? Vous n'essayerez plus rien pour sauver votre âme? —Je n'ai pas dit cela, reprit-elle, je ne le dirai jamais. Je crois à la bonté sans', bornes de Dieu ; mais 6 Digiiized by Google

comme fait ma belle-mère, qui me dit que je nourris ma douleur parce que j'aime ma douleur. Non, non, personne n'aime la souffrance! tous les êtres la fuient. J'ai voulu, j'ai souhaité guérir; je le voudrais encore si j'espérais en venir à bout. J'ai obéi à toutes les prescriptions physiques et morales. J'ai écouté le prêtre et le médecin. J'ai recouvré la santé du corps, et croyez bien que ce n'est pas sans peine et sans un mortel ennui que j'ai pu suivre un régime et consacrer du temps à me cultiver comme une plante précieuse, quand je me sentais pour jamais privée de soleil et de parfums. On me disait : « Guérissez le corps, la santé morale reviendra?» Quelle santé morale? La résignation ? On en a de reste devant les maux accomplis et sans remède. La soumission aux volontés de Dieu? Comment pourrais-je me révolter contre ce qui m'a écrasé? Tenez, on succombe à cette guérison-là. Elle s'est faite en moi, et pourtant j'entre toute vivante dans les ténèbres de la mort. Je me porte bien et je perds mes facultés. Ma volonté m'échappe, mes forces intellectuelles s'émoussent. Je ne souffre même plus, je m'ennuie !

— Alors, dit d'Argères profondément attristé, vous ne voulez plus lutter? Vous n'essayerez plus rien pour sauver votre âme?

— Je n'ai pas dit cela, reprit-elle, je ne le dirai jamais. Je crois à la bonté sans bornes de Dieu ; mais

106 ADRIANI. je crois aussi à nos devoirs sur la terre. Jusqu'à mon dernier jour de lucidité, je me défendrai de mon mieux contre les vertiges qui m'ènvahissent. Vous voyez bien que je le fais; vous exigez que je parle de moi, et j'en parle I C'est pourtant la chose la plus difficile et la plus pénible que je puisse me commander à moi-môme. — Vous avez raison de le faire, et je ne veux pas vous en remercier. Ce n'est pas pour moi que vous le faites: c'est pour vous; dites avec vérité que c'est pour vous! — C'est pour ma famille, qui est contristée, humiliée et scandalisée de ma situation d'esprit; c'est surtout pour cette pauvre fille qui me sert, qui ne m'a jamais quittée, qui a ses travers, je le sais, mais dont rafleclion et la patience effacent toutes les taches devant Dieu et devant moi ; c'est pour vous en cet Instant ! pour vous à qui je ne veux pas léguer, pour remercîment de quelques jours de commisération, l'exemple d'un abandon de moi-môme, qui pourrait, si jamais vous ôtes malheureux, vous faire croire à l'abandon de Dieu envers ses créatures. — Ainsi ce n'est pas pour vous-même? — Pour moi?... Ah! monsieur, vous ne SavBÉ paS une chose effrayante... Non, je ne veux pas vous la dire. — Dites-la! s'écria d'Argércs, dont la passion croisDigiiized by Google

je crois aussi à nos devoirs sur la terre. Jusqu'à mon dernier jour de lucidité, je me défendrai de mon mieux contre les vertiges qui m'envahissent. Vous voyez bien que je le fais; vous exigez que je parle de moi, et j'en parle! C'est pourtant la chose la plus difficile et la plus pénible que je puisse me commander à moi-même.

— Vous avez raison de le faire, et je ne veux pas vous en remercier. Ce n'est pas pour moi que vous le faites : c'est pour vous; dites avec vérité que c'est pour vous!

— C'est pour ma famille, qui est contristée, humiliée et scandalisée de ma situation d'esprit; c'est surtout pour cette pauvre fille qui me sert, qui ne m'a jamais quittée, qui a ses travers, je le sais, mais dont l'affection et la patience effacent toutes les taches devant Dieu et devant moi; c'est pour vous en cet instant! pour vous à qui je ne veux pas léguer, pour remercîment de quelques jours de commisération, l'exemple d'un abandon de moi-même, qui pourrait, si jamais vous êtes malheureux, vous faire croire à l'abandon de Dieu envers ses créatures.

— Ainsi ce n'est pas pour vous-même?

— Pour moi?... Ah! monsieur, vous ne savez pas une chose effrayante... Non, je ne veux pas vous la dire.

— Dites-la! s'écria d'Argères, dont la passion crois-

ADRIANI. i07 santé 5’arpt^jt d’qqe volonté capable d’exercer une sorte d’ascendant magnétique. — Eh bien, répondit-elle, le suicide moral a de plus grands attraits encore que le suicide matériel, si on s’y laissait aller... Il y a dans l’oubli de la réalité, dans le rêve du néant, dans le trouble de la folie, un charme épouvantable qui semble parfois la récompense et le soulagement promis aux violentes douleurs longtemps comprimées! — Taisez- vous! dit d’Argôres; celte pensée doit vous faire frémir. Elle est impie; chassez-la de votre cœur à jamais ; craignez qu’elle ne soit contagieuse pour ceux qui vous comprendraient ! — Oui, vous avez raison ! répondit-elle vivement en loi saisissant le bras comme si elle eût craint, cette fois, de rouler dans un abîme ouvert sous ses pieds. Vous avez raison ! vous avez une âme vraiment croyante, vous ! vous me parlez comme un père... vous me faites du bien, c’est là ce qu'il faut me dire 1 El quoi encore? Parlez-moi, vous me faites du bien! — Si cela est, s’écria d’Argères en la saisissant dans ses bras et en l’y retenant, vous êtes sauvée, je le jure devant Dieu ! Restez là, sans honte, sans crainte, et reposez celte tête malade sur un cœur plein de jeunesse et de force ! Fiez-vous à moi qui ne vous demande rien et qui ne pourrais rien vouloir de vous que ce que vous Digilized by Google

sante s'armait d'une volonté capable d'exercer une sorte d'ascendant magnétique.

— Eh bien, répondit-elle, le suicide moral a de plus grands attraits encore que le suicide matériel, si on s'y laissait aller... Il y a dans l'oubli de la réalité, dans le rêve du néant, dans le trouble de la folie, un charme épouvantable qui semble parfois la récompense et le soulagement promis aux violentes douleurs longtemps comprimées!

— Taisez-vous! dit d'Argères; cette pensée doit vous faire frémir. Elle est impie; chassez-la de votre cœur à jamais; craignez qu'elle ne soit contagieuse pour ceux qui vous comprendraient!

— Oui, vous avez raison! répondit-elle vivement en lui saisissant le bras comme si elle eût craint, cette fois, de rouler dans un abîme ouvert sous ses pieds. Vous avez raison! vous avez une âme vraiment croyante, vous! vous me parlez comme un père... vous me faites du bien, c'est là ce qu'il faut me dire! Et quoi encore? Parlez-moi, vous me faites du bien!

— Si cela est, s'écria d'Argères en la saisissant dans ses bras et en l'y retenant, vous êtes sauvée, je le jure devant Dieu! Restez là, sans honte, sans crainte, et reposez cette tête malade sur un cœur plein de jeunesse et de force! Fiez-vous à moi qui ne vous demande rien et qui ne pourrais rien vouloir de vous que ce que vous

 ne pouvez pas me donner, une affection complète et absolue. Fiez-vous entièrement, Laure ; je sois trop fier pour songer à égarer l'esprit d'une femme comme vous; je me respecte trop moi-môme pour ne pas vous respecter. Votre pudeur alarmée en ce moment me serait une injure mortelle. Écoutez-moi donc et croyez-moi. Ce n'est pas moi, un inconnu, un passant qui vous parle : c'est quelque chose qui est en moi et qui me commande de vous parler; quelque chose de supérieur à votre volonté et à la mienne ; c'est la voix de l'amour même qui remplit mon sein et qui déborde, mais sans délire, sans effroi, sans hésitation. Laure, je vous aime. Je pourrais vous cacher que c'est une passion qui m'envahit, vous offrir seulement, pour vous tranquilliser, une amitié douce et fraternelle. Je vous tromperais; ce serait un plan de séduction, ce serait infâme. 11 faut que vous acceptiez mon amour pour accepter mon amitié, car l'amitié est dans l'amour vrai, et, si l'un vous effraye, l'autre vous est nécessaire. Vous voulez guérir, vous voulez ne pas perdre la notion de Dieu, ni le titre sacré de créature humaine. Arrière donc l'abîme décevant de la folie ! Qu'il soit à jamais fermé! Oubliez que vous y avez plongé un regard coupable. Ayez la volonté ; respectezvous, aimez-vous vous-même, voilà tout ce que je vous demande, tout ce que je prétends vous persuader en vous aimant. INe vous inquiétez pas, ne vous occupez Digilized by Google

ne pouvez pas me donner, une affection complète et absolue. Fiez-vous entièrement, Laure; je suis trop fier pour songer à égarer l'esprit d'une femme comme vous; je me respecte trop moi-même pour ne pas vous respecter. Votre pudeur alarmée en ce moment me serait une injure mortelle. Écoutez-moi donc et croyez-moi. Ce n'est pas moi, un inconnu, un passant qui vous parle : c'est quelque chose qui est en moi et qui me commande de vous parler; quelque chose de supérieur à votre volonté et à la mienne; c'est la voix de l'amour même qui remplit mon sein et qui déborde, mais sans délire, sans effroi, sans hésitation. Laure, je vous aime. Je pourrais vous cacher que c'est une passion qui m'envahit, vous offrir seulement, pour vous tranquilliser, une amitié douce et fraternelle. Je vous tromperais; ce serait un plan de séduction, ce serait infâme. Il faut que vous acceptiez mon amour pour accepter mon amitié, car l'amitié est dans l'amour vrai, et, si l'un vous effraye, l'autre vous est nécessaire. Vous voulez guérir, vous voulez ne pas perdre la notion de Dieu, ni le titre sacré de créature humaine. Arrière donc l'abîme décevant de la folie! Qu'il soit à jamais fermé! Oubliez que vous y avez plongé un regard coupable. Ayez la volonté; respectez-vous, aimez-vous vous-même, voilà tout ce que je vous demande, tout ce que je prétends vous persuader en vous aimant. Ne vous inquiétez pas, ne vous occupez

ADRIANI. i09 pas de moi} ne voyez en moi que le médecin sérieux de votre noble intelligence ébranlée. Je ne veux pas souffrir de mon rôle : j'ai la foi. Quand même Je souffrirais, d'ailleurs! Je ne suis pas sans courage, et je vous dis pour vous rassurer : Sachez que je souffrirais davantage si je vous quittais maintenant. Il lui parla encore avec effusion et trouva l'éloquence du cœur pour la convaincre. Elle l'écouta sans lui imposer silence, sans relever sa tête, qu'il avait attirée sur son épaule, sans exprimer, sans ressentir le moindre doute sur la sincérité et la force du sentiment qu'il exprimait. 11 y eut même un instant où, bercée par le son de sa voix, elle ferma les yeux et l'entendit comme dans un rêve. D'Ârgères avait gagné en partie la cause qu'il plaidait : elle avait foi en lui. Mais elle ne pouvait retrouver si vite la foi en ellemême, et, se relevant doucement, elle lui dit avec un sourire déchirant : — Oui, vous êtes grand, vous êtes vrai, vous êtes jeune, pur et bon. J'accepte de vous la sainte amitié; je voudrais pouvoir accepter le divin amour! Eli bien, je me suis interrogée en vous écoutant, et chacune de vos paroles m'a éclairée sur moi-même. Je ne peux pas accepter une si noble passion, et, pour qu'elle s'efface en vous, pour que l'amitié seule me reste, il faut que nous nous quittions pour longtemps. Vous souffririez près do Digitized by Google

pas de moi; ne voyez en moi que le médecin sérieux de votre noble intelligence ébranlée. Je ne veux pas souffrir de mon rôle : j'ai la foi. Quand même je souffrirais, d'ailleurs! Je ne suis pas sans courage, et je vous dis pour vous rassurer : Sachez que je souffrirais davantage si je vous quittais maintenant.

Il lui parla encore avec effusion et trouva l'éloquence du cœur pour la convaincre. Elle l'écouta sans lui imposer silence, sans relever sa tête, qu'il avait attirée sur son épaule, sans exprimer, sans ressentir le moindre doute sur la sincérité et la force du sentiment qu'il exprimait. Il y eut même un instant où, bercée par le son de sa voix, elle ferma les yeux et l'entendit comme dans un rêve. D'Argères avait gagné en partie la cause qu'il plaidait : elle avait foi en lui.

Mais elle ne pouvait retrouver si vite la foi en elle-même, et, se relevant doucement, elle lui dit avec un sourire déchirant :

— Oui, vous êtes grand, vous êtes vrai, vous êtes jeune, pur et bon. J'accepte de vous la sainte amitié; je voudrais pouvoir accepter le divin amour! Eh bien, je me suis interrogée en vous écoutant, et chacune de vos paroles m'a éclairée sur moi-même. Je ne peux pas accepter une si noble passion, et, pour qu'elle s'efface en vous, pour que l'amitié seule me reste, il faut que nous nous quittions pour longtemps. Vous souffririez près de

110 ADRIÂNI. moi de me sentir indigne d’être si bien aimée. Oui, oui! je sais ce que vous souffririez de la disproportion de nos sentiments. Âh! ceux qui se laissent aimer... — Que voulez-vous dire? — Rien; ne m’interrogez pas; ne réveillons pas ma mémoire; ne songeons pas trop non plus à l’avenir. J’ai peur de tout ce qui n’est pas le moment où je vis. Je vis si rarement! En ce moment-ci, je vis, grâce à vous; je crois au tendre intérêt, aux sollicitudes inûnies, à l’immense dévouement; cela suffit à me faire un bien immense. Soyez donc béni, et que le côté le plus sublime de votre attachement pour moi soit satisfait et récompensé. Je peux vous dire que je guérirai peut-être, ou tout au moins que je veux, que je désire guérir. Voilà tout le baume que, quant à présent, vous pouvez verser sur ma blessure. Davantage serait trop. J’y succomberais peut être. Je n’ai pas la force de regarder le ciel, moi dont les yeux ne peuvent pas même supporter l’ombre. Je deviendrais aveugle; j’éclaterais comme l’argile à un feu trop ardent. Quiltez-moi, et dites-moi seulement que ce n’est pas pour toujours! Toujours! c’est une idée affreuse, c’est comme la mort! Quand j’ai cru, ce soir, que je ne vous reverrais plus... je l’ai cru deux fois : d’abord dans une sorte d’hallucination, pendant que Toinette s’était absentée, et puis tout à l’hem'e avec une lucidité plus cruelle, quand vous ôtes sorti... eh bien.
Digiiized by Google

moi de me sentir indigne d'être si bien aimée. Oui, oui! je sais ce que vous souffririez de la disproportion de nos sentiments. Ah! ceux qui se laissent aimer...

— Que voulez-vous dire?

— Rien; ne m'interrogez pas; ne réveillons pas ma mémoire; ne songeons pas trop non plus à l'avenir. J'ai peur de tout ce qui n'est pas le moment où je vis. Je vis si rarement! En ce moment-ci, je vis, grâce à vous; je crois au tendre intérêt, aux sollicitudes infinies, à l'immense dévouement; cela suffit à me faire un bien immense. Soyez donc béni, et que le côté le plus sublime de votre attachement pour moi soit satisfait et récompensé. Je peux vous dire que je guérirai peut-être, ou tout au moins que je veux, que je désire guérir. Voilà tout le baume que, quant à présent, vous pouvez verser sur ma blessure. Davantage serait trop. J'y succomberais peut être. Je n'ai pas la force de regarder le ciel, moi dont les yeux ne peuvent pas même supporter l'ombre. Je deviendrais aveugle; j'éclaterais comme l'argile à un feu trop ardent. Quittez-moi, et dites-moi seulement que ce n'est pas pour toujours! Toujours! c'est une idée affreuse, c'est comme la mort! Quand j'ai cru, ce soir, que je ne vous reverrais plus... je l'ai cru deux fois : d'abord dans une sorte d'hallucination, pendant que Toinette s'était absentée, et puis tout à l'heure avec une lucidité plus cruelle, quand vous êtes sorti... eh bien,

ADRIANI. 111 dans ma frayeur, je vous pleurais... car je vous aimais, et je vous aime! oui, autant que je peux aimer maintenant! Ne vous y trompez pas, c'est peu de chose, au prix de ce que vous m'offrez. C'est un mouvement égoïste, comme celui de l'enfant qui s'attache à un secours, sans être capable de rendre la pareille. Vous ne devez pas consacrer votre vie, pas même une courte phase de votre vie, à un être frappé de ta plus funeste ingratitude, celle qui s'avoue et ne peut se vaincre. Quand même vous en auriez l'admirable courage, je refuserais, moi ! car je me prendrais en horreur, et mou scrupule deviendrait intolérable. Adieu, adieu! quittezmoi, oubliez-rnoi quelque temps; vivez! Si je guéris, si je me sens renaître, ne fussé-je digne que de l'amitié que vous m'aurez conservée, je vous la réclamerai. Vous êtes trop parfait pour n'avoir pas inspiré déjà d'ardentes amours. Elles n'ont pourtant pas été à la hauteur de voire âme, puisque vous n'avez aucun lien qui vous ait empêché de m'offrir celle âme dévouée; mais c'est, dans votre destinée, une lacune qui sera comblée promptement. Mal ou bien, vous serez encore récompensé mieux que par moi, jusqu'à l'heure où vous rencontrerez la femme culièrement digne de vous. Celle pensée ne trouble pas l'espéiance que je garde de vous retrouver, et d'être pour vous quelque chose comme une sœur respectueuse et tendre.

dans ma frayeur, je vous pleurais... car je vous aimais, et je vous aime! oui, autant que je peux aimer maintenant! Ne vous y trompez pas, c'est peu de chose, au prix de ce que vous m'offrez. C'est un mouvement égoïste, comme celui de l'enfant qui s'attache à un secours, sans être capable de rendre la pareille. Vous ne devez pas consacrer votre vie, pas même une courte phase de votre vie, à un être frappé de la plus funeste ingratitude, celle qui s'avoue et ne peut se vaincre. Quand même vous en auriez l'admirable courage, je refuserais, moi! car je me prendrais en horreur, et mon scrupule deviendrait intolérable. Adieu, adieu! quittez-moi, oubliez-moi quelque temps; vivez! Si je guéris, si je me sens renaître, ne fussé-je digne que de l'amitié que vous m'aurez conservée, je vous la réclamerai. Vous êtes trop parfait pour n'avoir pas inspiré déjà d'ardentes amours. Elles n'ont pourtant pas été à la hauteur de votre âme, puisque vous n'avez aucun lien qui vous ait empêché de m'offrir cette âme dévouée; mais c'est, dans votre destinée, une lacune qui sera comblée promptement. Mal ou bien, vous serez encore récompensé mieux que par moi, jusqu'à l'heure où vous rencontrerez la femme entièrement digne de vous. Cette pensée ne trouble pas l'espérance que je garde de vous retrouver, et d'être pour vous quelque chose comme une sœur respectueuse et tendre.

U2 ADRIANI. Tel fut le résumé, souvent interrompu, des réponses de Laure. En la trouvant si nette dans ses idées et si fortement retranchée dans une humilité douloureuse, l'artiste s'affligea plus d'une fois, mais il ne désespéra pas un instant. Il repoussait l'idée d'une séparation; il refusait l'épreuve de l'absence. Il sentait bien que l'amour se communique par la volonté. Si Laure n'était pas de ces organisations débiles qui en ressentent et en subissent la surprise physique, elle n'en était que mieux disposée à comprendre et à partager une passion complète et vraie. C'était une femme dont il fallait d'abord posséder le cœur et l'esprit. D'Argères n'était pas au-dessous d'une telle tâche. Il ne voulut pas augmenter l'effroi qu'elle avait d'ellemême et promit de se soumettre à toutes ses décisions; mais il demanda deux ou trois jours avant d'en accepter une déflnitive, et il fut autorisé à revenir le lendemain matin.
Digilized by Google

Tel fut le résumé, souvent interrompu, des réponses de Laure. En la trouvant si nette dans ses idées et si fortement retranchée dans une humilité douloureuse, l'artiste s'affligea plus d'une fois, mais il ne désespéra pas un instant. Il repoussait l'idée d'une séparation; il refusait l'épreuve de l'absence. Il sentait bien que l'amour se communique par la volonté. Si Laure n'était pas de ces organisations débiles qui en ressentent et en subissent la surprise physique, elle n'en était que mieux disposée à comprendre et à partager une passion complète et vraie. C'était une femme dont il fallait d'abord posséder le cœur et l'esprit. D'Argères n'était pas au-dessous d'une telle tâche.

Il ne voulut pas augmenter l'effroi qu'elle avait d'elle-même et promit de se soumettre à toutes ses décisions; mais il demanda deux ou trois jours avant d'en accepter une définitive, et il fut autorisé à revenir le lendemain matin.

VII Le même soir, en rentrant, d'Argères écrivit la lettre suivante : « Laure, je suis bien heureux! vous croyez en moi. Vous n'avez admis aucun doute sur ma loyauté. Vous m'avez rendu bien (1er, bien reconnaissant envers moi* même. Jamais je n'ai senti si vivement le prix d'une conscience sons peur et sans reproche. » Vous m'avez rempli d'orgueil pour la première fois de ma vie. Oui, vraiment, voici la première fois que j'obtiens une gloire qui m'élève au-dessus de moi-môme. C'est que vous ôtes une femme unique sur la terre. Lstce la nature ou la douleur qui vous a faite ainsi ? PerDigiiized by Google

## VII

Le même soir, en rentrant, d'Argères écrivit la lettre suivante :

« Laure, je suis bien heureux! vous croyez en moi. Vous n'avez admis aucun doute sur ma loyauté. Vous m'avez rendu bien fier, bien reconnaissant envers moi-même. Jamais je n'ai senti si vivement le prix d'une conscience *sans peur et sans reproche*.

» Vous m'avez rempli d'orgueil pour la première fois de ma vie. Oui, vraiment, voici la première fois que j'obtiens une gloire qui m'élève au-dessus de moi-même. C'est que vous êtes une femme unique sur la terre. Est-ce la nature ou la douleur qui vous a faite ainsi ? Per-

 sonne ne vous ressemble. Vous subjuguez comme en dépit de vous-même. Vous ignorez, non pas seulement la puérile coquetterie de votre sexe, mais encore la légitime puissance de votre beauté physique et morale. Vous êtes humble comme une vraie chrétienne, naïve comme un enfant, simple comme le génie. Je ne sais encore quel génie vous avez, Laure ; peut-être aucun que le vulgaire puisse apprécier; mais vous avez celui de toutes choses pour qui sait vous comprendre. Vous avez surtout celui de l'amour. 11 se manifeste dans la terreur môme qu'il vous cause, dans votre refus de l'essayer encore. Eh bien, j'attendrai. J'attendrai dix ans, s'il 1e faut; mais, certain de ne retrouver nulle part un trésor comme votre âme, je ne renoncerai jamais à le conquérir; mon espérance ne s'éteindra qu'avec ma vie. » Avant de vous revoir, Laure, et comme je ne veux, auprès de vous, m'occuper que de vous, je viens vous parler de moi, de mon passé, de ma vie extérieure. Malgré votre sublime confiance, je me dois à moi-même de vous faire connaître, non pas l'homme qui vous aime, il est tout entier dans l'amour qu'il a mis à vos pieds, mais l'homme que les autres connaissent, l'artiste que vous croiriez peut-être appartenir au monde et qui n'appartiendra plus jamais qu'à vous. » Vous m'avez dit, la première soirée que j'ai passée auprès de vous, que vous aviez entendu parler d'Adriani, Digilized by Googli

ADRIANI. 143 un chanteur de quelque mérite, qui disait sa propre musique, et dont les compositions vous avaient paru belles. C'était un souvenir, qui, chez vous, datait d'avant vos chagrins. Je vous ai questionnée sur son compte, feignant de ne pas le connaître, afin de savoir ce que vous pensiez de lui. Vous ne l'aviez jamais vu, disiez-vous, parce que, à l'époque où il commença à faire un peu de bruit, vous veniez de quitter Paris pour vivre en Provence. Vous aviez su qu'il était parti peu de temps après pour 1a Russie; et puis, le malheur vous ayant frappée, vous aviez perdu la trace de ses pas et le souvenir de son existence ; mais vous disiez que vous aviez quelquefois chanté ou lu ses compositions dans ces derniers temps, et que vous trouviez, dans ce que je vous avais chanté, le môme jour, des formes qui vous rappelaient ' sa manière. » Vous m'avez dit encore : » — Je n'ai guère l'espérance de jamais l'entendre. S'il revient en France (il y est peut-être maintenant), ce n'est pas un homme à courir la province, et on ne le verra jamais sur aucun théâtre. On m'a dit qu'il avait de quoi vivre chétivement sans se vendre au public et qu'il ne chantait que pour des salons amis, pour un auditoire d'élite, sans accepter aucune rétribution. On n'osait même pas lui en proposer une, à moins que ce ne fût pour les pauvres. Il a conservé l'indépendance d'un Digitized by Google

un chanteur de quelque mérite, qui disait sa propre musique, et dont les compositions vous avaient paru belles. C'était un souvenir, qui, chez vous, datait d'avant vos chagrins. Je vous ai questionnée sur son compte, feignant de ne pas le connaître, afin de savoir ce que vous pensiez de lui. Vous ne l'aviez jamais vu, disiez-vous, parce que, à l'époque où il commença à faire un peu de bruit, vous veniez de quitter Paris pour vivre en Provence. Vous aviez su qu'il était parti peu de temps après pour la Russie; et puis, le malheur vous ayant frappée, vous aviez perdu la trace de ses pas et le souvenir de son existence; mais vous disiez que vous aviez quelquefois chanté ou lu ses compositions dans ces derniers temps, et que vous trouviez, dans ce que je vous avais chanté, le même jour, des formes qui vous rappelaient sa manière.

» Vous m'avez dit encore :

» — Je n'ai guère l'espérance de jamais l'entendre. S'il revient en France (il y est peut-être maintenant), ce n'est pas un homme à courir la province, et on ne le verra jamais sur aucun théâtre. On m'a dit qu'il avait de quoi vivre chétivement sans se vendre au public et qu'il ne chantait que pour des salons amis, pour un auditoire d'élite, sans accepter aucune rétribution. On n'osait même pas lui en proposer une, à moins que ce ne fût pour les pauvres. Il a conservé l'indépendance d'un

116 ADRIANI. homme du monde, bien qu'il soit pauvre lui-même. Cela est à sa louange. » Et vous avez ajouté : » — J'ai regretté autrefois de ne pas l'avoir connu ; mais, aujourd'hui, j'en suis toute consolée. Malgré tout ce que l'on m'a dit de son originalité, il ne me semble pas qu'il puisse vous être supérieur. » Eh bien, Laure, cet Âdriani, c'est moi. Je m'appelle effectivement d'Argères, et je suis d'une famille noble; mais mon nom de baptême est Adrien. Né en Italie, j'ai pu, sans déguisement puéril, italianiser ce prénom. Mon père occupait d'assez hauts emplois dans la diplomatie. J'avais été élevé avec soin, j'étais né musicien. Je me suis développé, comme voix et comme instinct, sons un soleil plus musical que le nôtre. J'ai beaucoup vécu, dans mon adolescence, avec le peuple inspiré du midi de l'Europe et des côtes de la Méditerranée. Tout mon génie consiste à n'avoir pas perdu, dans l'étude technique et dans le commerce d'un monde blasé, le goût du simple et du vrai qui avait charmé mes premières im« pressions, formé mes premières pensées. » Orphelin de bonne heure, je me suis trouvé sans direction et sans frein à l'âge des passions. J'avais quelque fortune et beaucoup d'amis, les artistes en ont toujours, car déjà on m'écoutait avec plaisir. Italien autant que Français, jusqu'à l'àge de ma majorité, je ne connus Digilized by Google

homme du monde, bien qu'il soit pauvre lui-même. Cela est à sa louange.

» Et vous avez ajouté :

» — J'ai regretté autrefois de ne pas l'avoir connu ; mais, aujourd'hui, j'en suis toute consolée. Malgré tout ce que l'on m'a dit de son originalité, il ne me semble pas qu'il puisse vous être supérieur.

» Eh bien, Laure, cet Adriani, c'est moi. Je m'appelle effectivement d'Argères, et je suis d'une famille noble ; mais mon nom de baptême est Adrien. Né en Italie, j'ai pu, sans déguisement puéril, italianiser ce prénom. Mon père occupait d'assez hauts emplois dans la diplomatie. J'avais été élevé avec soin, j'étais né musicien. Je me suis développé, comme voix et comme instinct, sous un soleil plus musical que le nôtre. J'ai beaucoup vécu, dans mon adolescence, avec le peuple inspiré du midi de l'Europe et des côtes de la Méditerranée. Tout mon génie consiste à n'avoir pas perdu, dans l'étude technique et dans le commerce d'un monde blasé, le goût du simple et du vrai qui avait charmé mes premières impressions, formé mes premières pensées.

» Orphelin de bonne heure, je me suis trouvé sans direction et sans frein à l'âge des passions. J'avais quelque fortune et beaucoup d'amis, les artistes en ont toujours, car déjà on m'écoutait avec plaisir. Italien autant que Français, jusqu'à l'âge de ma majorité, je ne connus

ADRIANI. H7 la France que dans le monde des grandes villes d'Italie. Je dissipai mes ressources dans une vie facile, enthousiaste, folle môme, au dire de mon conseil do famille, et dans laquelle je ne trouve pourtant rien qui me fasse rougir. Ruiné, je ne voulus pas vivre de hasards et d'industrie comme tant d'autres; je ne voulus point m'endetter; je résolus de tirer parti de mon talent. Mes grands parents jetèrent les hauts cris et m'offrirent de se cotiser poiu* me faire une pension. Je refusai : cela me parut un outrage; mais, pour ne pas blesser en face leurs préjugés, je vins en France; je me mis en relation avec des artistes; je chantai dans plusieurs réunions; j'y fus goûté, encouragé, et je cherchai à me procurer des élèves; mais cette ressource arrivait lentement, et le métier de professeur m'était antipathique. Démontrer le beau, expliquer le vrai dans les arts, c'est possible dans un cours, à force de talent et d'éloquence ; mais dépenser toute ma puissance pour des élèves, la plupart inintelligents ou frivoles, je ne pus m'y résigner. Mon temps se laissait absorber, d'ailleurs, par des leçons à quelques jeunes gens bien doués et pauvres, qui me dédommageaient intellectuellement de'mes fatigues, mais qui ne pouvaient conjurer ma misère. 9 ]j3i misère, je ne la crains pas extraordinairement; je ne la sens même pas beaucoup quand elle ne se convertit pas en solitude. La solitude me menaçait. Je mis Digitized by Google

la France que dans le monde des grandes villes d'Italie. Je dissipai mes ressources dans une vie facile, enthousiaste, folle même, au dire de mon conseil de famille, et dans laquelle je ne trouve pourtant rien qui me fasse rougir. Ruiné, je ne voulus pas vivre de hasards et d'industrie comme tant d'autres; je ne voulus point m'endetter; je résolus de tirer parti de mon talent. Mes grands parents jetèrent les hauts cris et m'offrirent de se cotiser pour me faire une pension. Je refusai : cela me parut un outrage; mais, pour ne pas blesser en face leurs préjugés, je vins en France; je me mis en relation avec des artistes; je chantai dans plusieurs réunions; j'y fus goûté, encouragé, et je cherchai à me procurer des élèves; mais cette ressource arrivait lentement, et le métier de professeur m'était antipathique. Démontrer le beau, expliquer le vrai dans les arts, c'est possible dans un cours, à force de talent et d'éloquence ; mais dépenser toute ma puissance pour des élèves, la plupart inintelligents ou frivoles, je ne pus m'y résigner. Mon temps se laissait absorber, d'ailleurs, par des leçons à quelques jeunes gens bien doués et pauvres, qui me dédommageaient intellectuellement de mes fatigues, mais qui ne pouvaient conjurer ma misère.

» La misère, je ne la crains pas extraordinairement; je ne la sens même pas beaucoup quand elle ne se convertit pas en solitude. La solitude me menaçait. Je mis

118 ADRIANI. l’amour dans mon grenier. Il me trompa. L’idéal pour moi, c’est de vivre à deux. H ne se 'réalisa pas. Je respecte mes souvenirs; mais le milieu où je pouvais mériter et savourer le bonheur vrai ne se fit pas autour de moi; et j’avais, d’ailleurs, une soif trop ardente des joies parfaites, qui ne sont pas semées en ce monde et qu’on n’y rencontre probablement qu’une fois. » Je ne brisai rien, j’échappai à tout. Je ressentis et je causai des chagrins dont il ne m’appartenait pas de trouver le remède. La fuite seule pouvait en faire cesser le renouvellement. Je partis. Je voyageai. Le produit fort modeste de quelques publications musicales, qui eurent du succès, me permit de ne rien devoir à la libéralité de mes enthousiastes. Pour un homme qui a quelque talent spécial et point d’ambition, le monde est accessible, et partout je me vis comblé d’égards, ce que je préférai à être comblé d’argent. Je pus consentir à être associé aux plaisirs des riches et des grands de la terre, et je peux dire que je n’y fus pas recherché seulement comme chanteur. On voulut bien me traiter comme un hoftirae, quand on me vit me conduire en homme. Je ne sache pas avoir eu à payer d’autre écot, que celui d’être et de demeurer moi-môme. Et, en vérité, je ne comprends guère qu’un artiste qui se respecte ait besoin d’autre chose que d’un habit noir et d’une complète absence de vices et de prétentions, pour se trouver à la hauteur de Digitized by Google

l'amour dans mon grenier. Il me trompa. L'idéal pour moi, c'est de vivre à deux. Il ne se réalisa pas. Je respecte mes souvenirs; mais le milieu où je pouvais mériter et savourer le bonheur vrai ne se fit pas autour de moi; et j'avais, d'ailleurs, une soif trop ardente des joies parfaites, qui ne sont pas semées en ce monde et qu'on n'y rencontre probablement qu'une fois.

» Je ne brisai rien, j'échappai à tout. Je ressentis et je causai des chagrins dont il ne m'appartenait pas de trouver le remède. La fuite seule pouvait en faire cesser le renouvellement. Je partis. Je voyageai. Le produit fort modeste de quelques publications musicales, qui eurent du succès, me permit de ne rien devoir à la libéralité de mes enthousiastes. Pour un homme qui a quelque talent spécial et point d'ambition, le monde est accessible, et partout je me vis comblé d'égards, ce que je préférai à être comblé d'argent. Je pus consentir à être associé aux plaisirs des riches et des grands de la terre, et je peux dire que je n'y fus pas recherché seulement comme chanteur. On voulut bien me traiter comme un homme, quand on me vit me conduire en homme. Je ne sache pas avoir eu à payer d'autre écot, que celui d'être et de demeurer moi-même. Et, en vérité, je ne comprends guère qu'un artiste qui se respecte ait besoin d'autre chose que d'un habit noir et d'une complète absence de vices et de prétentions, pour se trouver à la hauteur de

ÀDRIÂNI. 149 toutes les convenances sociales. Je ne me fais, au reste, qu'un très-léger mérite d'avoir su renoncer aux vanités et aux emportements de la jeunesse, dès le jour où la satisfaction de ces appétits violents me fut refusée par la fortune. Je ne devins point un sage : les plaisirs courent assez d'eux-mêmes après celui qui sait en procurer aux autres et qui ne s'en montre pas trop affamé. Mais je corrigeai en moi le travers du désordre, qui est une paresse de l'esprit, et je reconnus que j'avais conquis la liberté du lendemain avec un peu de prévoyance dans le jour présent. «'Enfin je ne souffris pas de jouir du luxe des autres, et de me dire que je n'aurais en ma possession que le nécessaire. Ces besoins qu'éprouvent les artistes de devenir ou de paraître grands seigneurs m'ont toujours semblé des faiblesses de parvenus. L'homme, qui a possédé par lui-même n'a plus eelle fièvre d'éblouir qui dévore les pauvres enrichis. Élevé dans le bien-être, je ne méprisais ni n'enviais des biens dont ma prodigalité avait su faire gaiement le sacrifice à mes plaisirs, mais que je n'aurais pu reconquérir sans faire le sacrifice de ma fierté et de mon indépendance. » La fortune est quelquefois comme le monde : elle sourit à ceux qui ne courent pas sur ses pas. Un petit héritage très-inattendu me permit de revenir à Paris. Je me fis encore entendre, j'eus de grands succès.
Le puDigiiized by Google

toutes les convenances sociales. Je ne me fais, au reste, qu'un très-léger mérite d'avoir su renoncer aux vanités et aux emportements de la jeunesse, dès le jour où la satisfaction de ces appétits violents me fut refusée par la fortune. Je ne devins point un sage : les plaisirs courent assez d'eux-mêmes après celui qui sait en procurer aux autres et qui ne s'en montre pas trop affamé. Mais je corrigeai en moi le travers du désordre, qui est une paresse de l'esprit, et je reconnus que j'avais conquis la liberté du lendemain avec un peu de prévoyance dans le jour présent.

» Enfin je ne souffris pas de jouir du luxe des autres, et de me dire que je n'aurais en ma possession que le nécessaire. Ces besoins qu'éprouvent les artistes de devenir ou de paraître grands seigneurs m'ont toujours semblé des faiblesses de parvenus. L'homme, qui a possédé par lui-même n'a plus cette fièvre d'éblouir qui dévore les pauvres enrichis. Élevé dans le bien-être, je ne méprisais ni n'enviais des biens dont ma prodigalité avait su faire gaiement le sacrifice à mes plaisirs, mais que je n'aurais pu reconquérir sans faire le sacrifice de ma fierté et de mon indépendance.

» La fortune est quelquefois comme le monde : elle sourit à ceux qui ne courent pas sur ses pas. Un petit héritage très-inattendu me permit de revenir à Paris. Je me fis encore entendre, j'eus de grands succès. Le pu-

 blic grossissait dans les réunions d'abord choisies, puis nombreuses et ardentes où je me laissais entraîner. Le public voulut m'avoir à lui. L'Opéra m'offrit et m'offre encore un engagement considérable. Les élèves assiégeaient ma porte. Les concerts me promettaient une riche moisson. J'ai tout refusé, tout quitté pour aller revoir la Suisse, le mois dernier. J'avais placé, de confiance, ma petite fortune chez un ami qui, sans me rien dire, l'avait risquée dans une opération commerciale que je ne connais ni ne comprends, mais qu'il regardait comme certaine. S'il l'eût perdue, je ne l'aurais jamais su; il me l'eût restituée; il l'a décuplée. Pendant que je gravissais les glaciers et que mon âme chantait au bruit des cataractes, je devenais riche à mon insu : je 1e suis! J'ai cinq cent mille francs. Je n'ai pas connu mon bonheur tout de suite. J'ai si peu de désirs dans l'ordre des choses matérielles maintenant, que j'aurais perdu sans effroi cette richesse relative, le lendemain du jour où elle me fut annoncée; mais, aujourd'hui, aujourd'hui, Laure, elle me rend heureux, puisqu'elle me permet de me donner à vous. Je m'appartiens ! Où vous voudrez vivre, je peux vivre et vivre à l'abri des privations. Votre Toinette m'a dit que vous êtes riche; je ne sais ce qu'elle entend parla; j'ignore si vous l'êtes plus ou moins que moi. Je vous avoue que je ne m'en occupe pas et que cela m'est indifférent. 11 est des sentiments qui n'admettent pas ce Digilized by Google

blic grossissait dans les réunions d'abord choisies, puis nombreuses et ardentes où je me laissais entraîner. Le public voulut m'avoir à lui. L'Opéra m'offrit et m'offre encore un engagement considérable. Les élèves assiégeaient ma porte. Les concerts me promettaient une riche moisson. J'ai tout refusé, tout quitté pour aller revoir la Suisse, le mois dernier. J'avais placé, de confiance, ma petite fortune chez un ami qui, sans me rien dire, l'avait risquée dans une opération commerciale que je ne connais ni ne comprends, mais qu'il regardait comme certaine. S'il l'eût perdue, je ne l'aurais jamais su; il me l'eût restituée; il l'a décuplée. Pendant que je gravissais les glaciers et que mon âme chantait au bruit des cataractes, je devenais riche à mon insu : je le suis! J'ai cinq cent mille francs. Je n'ai pas connu mon bonheur tout de suite. J'ai si peu de désirs dans l'ordre des choses matérielles maintenant, que j'aurais perdu sans effroi cette richesse relative, le lendemain du jour où elle me fut annoncée; mais, aujourd'hui, aujourd'hui, Laure, elle me rend heureux, puisqu'elle me permet de me donner à vous. Je m'appartiens! Où vous voudrez vivre, je peux vivre et vivre à l'abri des privations. Votre Toinette m'a dit que vous êtes riche; je ne sais ce qu'elle entend par là; j'ignore si vous l'êtes plus ou moins que moi. Je vous avoue que je ne m'en occupe pas et que cela m'est indifférent. Il est des sentiments qui n'admettent pas ce

ABRIANT. 121 genre de réflexions. Je vous connais assez pour savoir que, si vous m'aimiez assez pour être à moi, vous m'eussiez accepté pauvre comme je vous accepterais riche, sans me préoccuper des soupçons d'un monde auquel ni ma vie ni ma conscience n'appartiennent. » Si vous chérissez la solitude, nous chercherons la solitude; nous la trouverons aisément à nous deux; car, pour une femme, elle n'existe nulle part sans une protection. Vous n'aurez pas à craindre de m'arrachera une vie agitée et brillante. Je suis repu de mouvement, et mon soleil à moi est dans mon âme : c'est mon amour, c'est vous l D'ailleurs, je n'ai jamais compris cet autre besoin factice que la plupart des artistes éprouvent de se trouver en contact avec la foule. Je ne suis pas de ceuxlà. Je ne hais ni ne méprise ce qu'on appelle le public. Le public, c'est une petite députation de l'humanité, en somme, et j'aime, je respecte mes semblables. Mais c'est par mon âme, ce n'est point par mes yeux ni par mes oreilles que je suis en rapport avec eux. Si une bonne et belle pensée se produit en moi, je sais qu'elle leur profitera, et je ressens leur sympathie en dehors du temps et de l'espace. La répulsion ou l'engouement du public immédiat peut errer, mais la réflexion des masses redresse l'erreur. Il faut donc contempler le vrai dans l'homme face à face, être pour ainsi dire en tête-à-tête avec l'ame de l'humanité dans les conceptions de l'intelligence et Digitized by Google

genre de réflexions. Je vous connais assez pour savoir que, si vous m'aimiez assez pour être à moi, vous m'eussiez accepté pauvre comme je vous accepterais riche, sans me préoccuper des soupçons d'un monde auquel ni ma vie ni ma conscience n'appartiennent.

» Si vous chérissez la solitude, nous chercherons la solitude; nous la trouverons aisément à nous deux; car, pour une femme, elle n'existe nulle part sans une protection. Vous n'aurez pas à craindre de m'arracher à une vie agitée et brillante. Je suis repu de mouvement, et mon soleil à moi est dans mon âme : c'est mon amour, c'est vous ! D'ailleurs, je n'ai jamais compris cet autre besoin factice que la plupart des artistes éprouvent de se trouver en contact avec la foule. Je ne suis pas de ceux-là. Je ne hais ni ne méprise ce qu'on appelle le public. Le public, c'est une petite députation de l'humanité, en somme, et j'aime, je respecte mes semblables. Mais c'est par mon âme, ce n'est point par mes yeux ni par mes oreilles que je suis en rapport avec eux. Si une bonne et belle pensée se produit en moi, je sais qu'elle leur profitera, et je ressens leur sympathie en dehors du temps et de l'espace. La répulsion ou l'engouement du public immédiat peut errer, mais la réflexion des masses redresse l'erreur. Il faut donc contempler le vrai dans l'homme face à face, être pour ainsi dire en tête-à-tête avec l'âme de l'humanité dans les conceptions de l'intelligence et

 dans les inspirations du cœur. Voilà le respect, voilà l'affection qu'on doit aux hommes, et, dans cette notion de leur confraternité avec nous-mômes, ceux de l'avenir autant que ceux d'aujourd'hui comparaissent pour nous servir de juges, de conseils ou d'amis. » Mais, dans le besoin de les voir sourire, de respirer leur encens, comme dans la crainte poignante de ne pas être compris d'emblée, il y a quelque chose de maladif qui ne tiendrait pas contre une pensée sérieuse, si le talent qui se produit était sérieux et prenait son siège dans la conscience. » Laure, tu pourras m'aimer, je le sens, je le veux! Jamais, quand je me suis prosterné en esprit devant Dieu, source du vrai et du bon, pour lui demander de me garder dans ses voies, il ne m'a laissé impuissant à produire des accents vrais, des idées élevées. En ce moment, je lui demande ses dons les plus sublimes, l'amour vrai partagé ; et je l'implore avec tant de feu et de naïveté, qu'il m'exaucera. » Nous irons où tu voudras; nous resterons ici, nous parcourrons des pays nouveaux, nous nous cacherons sous terre, nous dépenserons ma pelito fortune en un jour, ou nous assurerons par elle l'équilibre à notre avenir. Tu n'as pas de volontés, je lésais. Je veux, j'attends que lu en aies. Je serai bien heureux le jour où je verrai poindre seulement une fantaisie, et je sens que, pour la Digitized by Google

dans les inspirations du cœur. Voilà le respect, voilà l'affection qu'on doit aux hommes, et, dans cette notion de leur confraternité avec nous-mêmes, ceux de l'avenir autant que ceux d'aujourd'hui comparaissent pour nous servir de juges, de conseils ou d'amis.

» Mais, dans le besoin de les voir sourire, de respirer leur encens, comme dans la crainte poignante de ne pas être compris d'emblée, il y a quelque chose de maladif qui ne tiendrait pas contre une pensée sérieuse, si le talent qui se produit était sérieux et prenait son siége dans la conscience.

» Laure, tu pourras m'aimer, je le sens, je le veux! Jamais, quand je me suis prosterné en esprit devant Dieu, source du vrai et du bon, pour lui demander de me garder dans ses voies, il ne m'a laissé impuissant à produire des accents vrais, des idées élevées. En ce moment, je lui demande ses dons les plus sublimes, l'amour vrai partagé; et je l'implore avec tant de feu et de naïveté, qu'il m'exaucera.

» Nous irons où tu voudras; nous resterons ici, nous parcourrons des pays nouveaux, nous nous cacherons sous terre, nous dépenserons ma petite fortune en un jour, ou nous assurerons par elle l'équilibre à notre avenir. Tu n'as pas de volontés, je le sais. Je veux, j'attends que tu en aies. Je serai bien heureux le jour où je verrai poindre seulement une fantaisie, et je sens que, pour la

ADRIÂNI. 123 satisfaire, je transnorterai , s’il le faut, des montagnes... » Laisse-moi t’aimer, ne me plains pas d’aimer seul. Ne sais-tu pas que c’est déjà du bonheur que tu me donnes en m’élevant à la plénitude de mes propres facultés, en me plaçant au faîte de ma propre énergie ! » Laisse-toi aimer, ange blessé ! Un jour, je te le jure, tu remercieras Dieu de me l’avoir permis. » A toi, malgré loi, et pour toujours. » Adbiam. » JoarnnI «le romtolM. Monsieur est un homme de rien. C’est un artiste! Je m’en étais toujours douté. J’ai lu, par hasard, ce soir, un vieux morceau de journal dont je me sers pour me mettre des papillotes. Il y avait dessus, à la date de janvier dernier : « Le célèbre chanteur et compositeur Adriani, dont le nom véritable est d’Argères, est enfin revenu des neiges de la... et s’est fait entendre dans les salons de..., où il Digilized by Google

satisfaire, je transporterai, s'il le faut, des montagnes...

» Laisse-moi t'aimer, ne me plains pas d'aimer seul. Ne sais-tu pas que c'est déjà du bonheur que tu me donnes en m'élevant à la plénitude de mes propres facultés, en me plaçant au faîte de ma propre énergie!

» Laisse-toi aimer, ange blessé! Un jour, je te le jure, tu remercieras Dieu de me l'avoir permis.

» A toi, malgré toi, et pour toujours.

» ADRIANI. »

**Journal de Comtois.**

Monsieur est un homme de rien. C'est un artiste! Je m'en étais toujours douté. J'ai lu, par hasard, ce soir, un vieux morceau de journal dont je me sers pour me mettre des papillotes. Il y avait dessus, à la date de janvier dernier :

« Le célèbre chanteur et compositeur Adriani, dont le nom véritable est d'Argères, est enfin revenu des neiges de la... et s'est fait entendre dans les salons de..., où il

124 ADRIANI. a ravi une foule de... méthode... les femmes... sa beauté idéale... un engagement... l'Opéra... » Le reste des lignes manque ; mais c'est assez clair comme ça; et me voilà dans une jolie position! Valet de chambre d'un chanteur, d'un histrion, sans doute ! Je vas écrire à ma femme de me chercher une place. En attendant, j'espère bien qu'il ne me fera pas banque* roule de mon voyage. D'ailleurs, l'intrigant va faire fortune. Il épouse sa folle, puisqu'il en est revenu ce soir passé minuit. Elle le battra, c'est tout ce que je lui souhaite pour m'avoir si bien attrapé. IVarratittii. D'Argères, ou plutôt Adriani, car c'est sous ce nom que son existence avait pris de l'éclat, dormit mieux: qu'il n'avait fait depuis huit jours. H ferma sa lettre, qu'il voulait envoyer à Laure avant de la revoir, et goûta un repos délicieux, bercé par les riantes fictions de l'espérance. En s'éveillant, il sonna Comtois pour le charger de sa missive. Mais Comtois avait une figure et Digitized by Google

a ravi une foule de... méthode... les femmes... sa beauté idéale... un engagement... l'Opéra... »

Le reste des lignes manque ; mais c'est assez clair comme ça; et me voilà dans une jolie position! Valet de chambre d'un chanteur, d'un histrion, sans doute! Je vas écrire à ma femme de me chercher une place. En attendant, j'espère bien qu'il ne me fera pas banqueroute de mon voyage. D'ailleurs, l'intrigant va faire fortune. Il épouse sa folle, puisqu'il en est revenu ce soir passé minuit. Elle le battra, c'est tout ce que je lui souhaite pour m'avoir si bien attrapé.

## Narration.

D'Argères, ou plutôt Adriani, car c'est sous ce nom que son existence avait pris de l'éclat, dormit mieux qu'il n'avait fait depuis huit jours. Il ferma sa lettre, qu'il voulait envoyer à Laure avant de la revoir, et goûta un repos délicieux, bercé par les riantes fictions de l'espérance. En s'éveillant, il sonna Comtois pour le charger de sa missive. Mais Comtois avait une figure et

ADRIANI. 125 une attitude si extraordinaires^ qu'il hésita à mettre son secret dans les mains d'un être bavard^ sot et curieux. — Voilà monsieur réveillé ! fit Comtois d'un air qu'il croyait être goguenard et qui n'était que stupide. Sans doute monsieur a bien dormi ? H ne souffre pas du mal de dents, lui ! Ce n'est pas comme moi, qui n'ai pas pu fermer l'œil : ce qui m'a conduit à lire de vieux journaux où j'ai trouvé des choses bien drôles ! — Si vous êtes malade, Comtois, allez vous recoucher. Je me passerai de vous. — J'aimerais mieux que monsieur me donnât une petite consultation. — Pour les dents? Je ne saurais. Je n'y ai eu mal de ma vie. — Ah! c'est que je croyais monsieur médecin? Ici, Comtois, voulant se livrer à un rire sardonique, fit une grimace si laide, qu'Âdriani le crut en proie à de violentes souffrances. Il insista pour le renvoyer; mais Comtois n'en voulut pas démordre, et s'acharna à raser son maître. — Que monsieur ne craigne rien, lui dit-il en se livrant à cette opération quotidienne où il excellait et dont il tirait une incommensurable vanité, je raserais, comme on dit, les pieds dans le feu. J'ai la main si légère, que, eussé-je des convulsions, par suite de mes dents, vous ne me sentiriez point. Je sais ce qu'on doit

Digilized by Google

une attitude si extraordinaires, qu'il hésita à mettre son secret dans les mains d'un être bavard, sot et curieux.

— Voilà monsieur réveillé ! fit Comtois d'un air qu'il croyait être goguenard et qui n'était que stupide. Sans doute monsieur a bien dormi ? Il ne souffre pas du mal de dents, lui ! Ce n'est pas comme moi, qui n'ai pas pu fermer l'œil : ce qui m'a conduit à lire de vieux journaux où j'ai trouvé des choses bien drôles !

— Si vous êtes malade, Comtois, allez vous recoucher. Je me passerai de vous.

— J'aimerais mieux que monsieur me donnât une petite consultation.

— Pour les dents ? Je ne saurais. Je n'y ai eu mal de ma vie.

— Ah ! c'est que je croyais monsieur médecin ?

Ici, Comtois, voulant se livrer à un rire sardonique, fit une grimace si laide, qu'Adriani le crut en proie à de violentes souffrances. Il insista pour le renvoyer; mais Comtois n'en voulut pas démordre, et s'acharna à raser son maître.

— Que monsieur ne craigne rien, lui dit-il en se livrant à cette opération quotidienne où il excellait et dont il tirait une incommensurable vanité, je raserais, comme on dit, les pieds dans le feu. J'ai la main si légère, que, eussé-je des convulsions, par suite de mes dents, vous ne me sentiriez point. Je sais ce qu'on doit

 de précanlions, sartont quand on approche le rasoir d'un gosier comme celui de monsieur. Quant à moi, on pourrait bien me couper le sifflet, l'Opéra n'y perdrait rien; mais peut-être qu'il y a des mille et des cents dans le gosier de monsieur. — Le drôle sait qui je suis, pensa Adriani : j'ai bien fait d'écrire. Il faut que je me hâte de courir là-bas, avant qu'il ail eu le temps de bavarder avec Toinette. Comme il sortait, Adriani vit arriver la chaise de poste du baron de West, qui revenait de Vienne, et qui, de loin, lui faisait de grands bras. Désolé de ce contretemps, il feignit de ne pas le reconnaître et se jeta dans les vignes. A travers les pampres, il vit la voiture qui s'arrêtait, ce qui lui fit craindre que le baron no courût après lui. Il se glissa ie long d'une haie, et se trouva en face de la vachère du Temple, qui prenait le plus court à travers les vignes pour gagner la route. — Où allez-vous? lui dit-il. — Je vas porter une lettre à M. d'Argères, réponditelle. C'est-il vous qui s'appelle comme ça? Adriani ouvrit le billet. Il était de la main de Toinette. « Madame n'a pas bien dormi cette nuit. Elle gardera la chambre ce malin. Elle prie bien monsieur de ne venir qu'apt ès midi. » — Retournez vite au Temple, dit Adriani, et remettez
Digitized by Google

de précautions, surtout quand on approche le rasoir d'un gosier comme celui de monsieur. Quant à moi, on pourrait bien me couper le sifflet, l'Opéra n'y perdrait rien; mais peut-être qu'il y a des mille et des cents dans le gosier de monsieur.

— Le drôle sait qui je suis, pensa Adriani : j'ai bien fait d'écrire. Il faut que je me hâte de courir là-bas, avant qu'il ait eu le temps de bavarder avec Toinette.

Comme il sortait, Adriani vit arriver la chaise de poste du baron de West, qui revenait de Vienne, et qui, de loin, lui faisait de grands bras. Désolé de ce contretemps, il feignit de ne pas le reconnaître et se jeta dans les vignes. A travers les pampres, il vit la voiture qui s'arrêtait, ce qui lui fit craindre que le baron ne courût après lui. Il se glissa le long d'une haie, et se trouva en face de la vachère du Temple, qui prenait le plus court à travers les vignes pour gagner la route.

— Où allez-vous? lui dit-il.

— Je vas porter une lettre à M. d'Argères, répondit-elle. C'est-il vous qui s'appelle comme ça?

Adriani ouvrit le billet. Il était de la main de Toinette.

« Madame n'a pas bien dormi cette nuit. Elle gardera la chambre ce matin. Elle prie bien monsieur de ne venir qu'après midi. »

— Retournez vite au Temple, dit Adriani, et remettez

ADRIANI. 127 ceci à madame elle-môme, aussitôt que vous pourrez entrer chez elle. 11 ajouta un louis à son message, pour que Mariette comprit qu'il y avait profit pour elle à s'en bien acquitter. Puis il revint sur ses pas, en feignant d’apercevoir le baron, qui arrivait à lui.
Digilized by Google

ceci à madame elle-même, aussitôt que vous pourrez entrer chez elle.

Il ajouta un louis à son message, pour que Mariotte comprît qu'il y avait profit pour elle à s'en bien acquitter.

Puis il revint sur ses pas, en feignant d'apercevoir le baron, qui arrivait à lui.

VIII I^ baron l'embrassa cordialement; mais U avait vii réchange des lettres, il connaissait la figure de la messagère, et, remarquant une certaine agitation chez soa hôte, il l'en plaisanta. — Ah! tète d'artiste! lui dit-il en rentrant avec lui au château, vous voilà déjà lancée dans un roman. Laissez donc les enfants seuls! vous n'aurez pas plus tôt tourné les talons, qu'ils s'envoleront pour le pays de la fantaisie. Moi qui revenais transporté de reconnaissance pour le courage que vous aviez eu de m'attendre dans mon désert!... Ah 1 vous avez su déjà peupler la solitude, mon bel ermite ! Eh bien, c'est beau, cela. 11 n'y a qu'une belle Digitized by Google

## VIII

Le baron l'embrassa cordialement; mais il avait vu l'échange des lettres, il connaissait la figure de la messagère, et, remarquant une certaine agitation chez son hôte, il l'en plaisanta.

— Ah! tête d'artiste! lui dit-il en rentrant avec lui au château, vous voilà déjà lancée dans un roman. Laissez donc les enfants seuls! vous n'aurez pas plus tôt tourné les talons, qu'ils s'envoleront pour le pays de la fantaisie. Moi qui revenais transporté de reconnaissance pour le courage que vous aviez eu de m'attendre dans mon désert!... Ah! vous avez su déjà peupler la solitude, mon bel ermite! Eh bien, c'est beau, cela. Il n'y a qu'une belle

ADRIANI. i29 femme dans le voisinage, vous la découvrez; c'est une veuve inconsolable, vous la consolez. Ma foi, vous avez élé plus habile ou plus hardi que moi. Je me suis cassé le nez à sa porte. Comment diable vous y êtes-vous pris î On n'a jamais vu de nonne mieux claquemurée, de princesse ou de fée mieux défendue par les esprits invisibles. Ah! je le devine, votre voix est le cor enchanté qui a terrassé les monstres du désespoir et fait tomber les barrières du souvenir. C'est affaire à vous, mon jeune maître. Je vous en fais d'autant plus mon compliment que c'est un joli parti : vingt et quelques années, pas d'enfants et une fortune de quinze ou vingt mille francs de rente en fonds de terre, ce qui suppose un capital de...
— Elle n'a que cela? s'écria naïvement Adriani, qui, malgré lui, craignait d'aspirer à une femme assez riche pour s'entendre dire qu'il la recherchait par ambition. Le baron se méprit sur cette exclamation et répondit en riant :
~ Dame! ce n'est pas le Potose, et je vois que vous avez donné dans les gasconnades de sa vieille suivante, une grande bavarde qui vient souvent ici faire la dame, et qui, humiliée de résider dans le tandis du Temple, vante à tout venant les merveilles du château de Larnac, situé, dit-elle, dans le canton de Vaucluse. Le pays est Digitized by Google

femme dans le voisinage, vous la découvrez; c'est une veuve inconsolable, vous la consolez. Ma foi, vous avez été plus habile ou plus hardi que moi. Je me suis cassé le nez à sa porte. Comment diable vous y êtes-vous pris ? On n'a jamais vu de nonne mieux claquemurée, de princesse ou de fée mieux défendue par les esprits invisibles. Ah! je le devine, votre voix est le cor enchanté qui a terrassé les monstres du désespoir et fait tomber les barrières du souvenir. C'est affaire à vous, mon jeune maître. Je vous en fais d'autant plus mon compliment que c'est un joli parti : vingt et quelques années, pas d'enfants et une fortune de quinze ou vingt mille francs de rente en fonds de terre, ce qui suppose un capital de...

— Elle n'a que cela? s'écria naïvement Adriani, qui, malgré lui, craignait d'aspirer à une femme assez riche pour s'entendre dire qu'il la recherchait par ambition.

Le baron se méprit sur cette exclamation et répondit en riant :

— Dame! ce n'est pas le Potose, et je vois que vous avez donné dans les gasconnades de sa vieille suivante, une grande bavarde qui vient souvent ici faire la dame, et qui, humiliée de résider dans le taudis du Temple, vante à tout venant les merveilles du château de Larnac, situé, dit-elle, dans le canton de Vaucluse. Le pays est

 célèbre, j’en conviens ; mais, nous autres habitants du Midi, nous savons bien qu'on y donne le nom de châ^ teau à de maigres pigeonniers. Sachez cela aussi, mon cher enfant, et ne vous laissez pas éblouir par de beaux yeux baignés de larmes; d’autant plus que , je ne sais pas si c’est vrai et si vous avez été à même de vous en apercevoir, la châtelaine du Temple passe pour être un peu folle. — Fort bien, reprit Adriani ; vous croyez que je songe à m’établir selon les habitudes et les calculs de la vie bourgeoise ! — Mon Dieu, cher ami, pardonnez>moi, dit le baron. Je sais que vous êtes un grand artiste, des plus fiers, incorruptible quand il s’agit de la Muse; mais je suis un peu sceptique, vous savez! J’ai cinquante ans, et je sais que, le lendemain du jour où l'artiste est riche, il est déjà ambitieux. Pourquoi ne le seriez>vous pas? La fortune n’est qu’un but pour celui qui, comme vous et moi, aspire à de poétiques loisirs... Vous avez dit tout à l'heure un mot qui m’a frappé, étonné, je l’avoue; un mot qui jurait dans votre bouche inspirée... — Oui, j’ai dit : Elle n’a que cela ? et c’était un cri de joie. Ecoutez-moi, cher baron : j’aime cette femme. Je la vois tous les jours, et, comme, en gardant le silence, je pourrais la compromettre auprès de vous, puisque vous riez déjà d'une aventure que vous jugez accomplie Digitized by Google

célèbre, j'en conviens ; mais, nous autres habitants du Midi, nous savons bien qu'on y donne le nom de château à de maigres pigeonniers. Sachez cela aussi, mon cher enfant, et ne vous laissez pas éblouir par de beaux yeux baignés de larmes; d'autant plus que, je ne sais pas si c'est vrai et si vous avez été à même de vous en apercevoir, la châtelaine du Temple passe pour être un peu folle.

— Fort bien, reprit Adriani ; vous croyez que je songe à m'établir selon les habitudes et les calculs de la vie bourgeoise !

— Mon Dieu, cher ami, pardonnez-moi, dit le baron. Je sais que vous êtes un grand artiste, des plus fiers, incorruptible quand il s'agit de la Muse; mais je suis un peu sceptique, vous savez ! J'ai cinquante ans, et je sais que, le lendemain du jour où l'artiste est riche, il est déjà ambitieux. Pourquoi ne le seriez-vous pas? La fortune n'est qu'un but pour celui qui, comme vous et moi, aspire à de poétiques loisirs... Vous avez dit tout à l'heure un mot qui m'a frappé, étonné, je l'avoue; un mot qui jurait dans votre bouche inspirée...

— Oui, j'ai dit : *Elle n'a que cela ?* et c'était un cri de joie. Ecoutez-moi, cher baron : j'aime cette femme. Je la vois tous les jours, et, comme, en gardant le silence, je pourrais la compromettre auprès de vous, puisque vous riez déjà d'une aventure que vous jugez accomplie

ÀDHIANI. 131 OU inévitable, je veux tout vous dire, et je jure que ce sera la vérité. Adriani raconta avec détail et fidélité, au baron, tout ce qui s'était passé entre madame de Monteluz et lui. Le baron l'écouta avec intérêt, s'émerveilla de la rapide invasion d'un amour si entier chez un homme qu'il croyait connaître, et que jusque-là il n'avait pas connu jusqu'au fond, et finit par conseiller la prudence à son jeune ami. Le baron était un digne homme et un excellent esprit à beaucoup d'égards; mais la poésie de son âme s'était réfugiée dans ses vers, et la vie de province avait grossi à ses yeux l'importance des choses positives. Délicat dans le domaine des arts, mais en proie à des soucis matériels qu'il cachait de son mieux, il avait, malgré son lyrisme et ses enthousiasmes littéraires et musicaux, contracté quelque chose de la sécheresse des vieux garçons. Adriani soutirait de lui avoir fait sa contidence, mais il ne se le reprocha point. Il s'y était vu forcé pour conserver intacte l'auréole de pureté autour de son idole. Selon le baron, il n'y avait pas de grande douleur sans un peu d'affectation à la longue. S'il n'osait pas tout à fait dire et penser que madame de Monteluz posait les regrets, il n'en admettait pas moins la probabilité d'un instinct de coquetterie sévèrement drapée dans son
Digitized by Google

ou inévitable, je veux tout vous dire, et je jure que ce sera la vérité.

Adriani raconta avec détail et fidélité, au baron, tout ce qui s'était passé entre madame de Monteluz et lui.

Le baron l'écouta avec intérêt, s'émerveilla de la rapide invasion d'un amour si entier chez un homme qu'il croyait connaître, et que jusque-là il n'avait pas connu jusqu'au fond, et finit par conseiller la prudence à son jeune ami. Le baron était un digne homme et un excellent esprit à beaucoup d'égards; mais la poésie de son âme s'était réfugiée dans ses vers, et la vie de province avait grossi à ses yeux l'importance des choses positives. Délicat dans le domaine des arts, mais en proie à des soucis matériels qu'il cachait de son mieux, il avait, malgré son lyrisme et ses enthousiasmes littéraires et musicaux, contracté quelque chose de la sécheresse des vieux garçons.

Adriani souffrait de lui avoir fait sa confidence, mais il ne se le reprocha point. Il s'y était vu forcé pour conserver intacte l'auréole de pureté autour de son idole.

Selon le baron, il n'y avait pas de grande douleur sans un peu d'affectation à la longue. S'il n'osait pas tout à fait dire et penser que madame de Monteluz posait les regrets, il n'en admettait pas moins la probabilité d'un instinct de coquetterie sévèrement drapée dans son

l. deuil. Au fond, il était peut-être un peu piqué de n’avoir pas été reçu et de voir son jeune hôte admis d’emblée; et puis il était contrarié de trouver ce dernier préoccupé et absorbé par l’amour, lorsqu’il arrivait chargé d’hémistiches qu’il brûlait naïvement de faire ronfler dans un salon sonore, longtemps veuf d’auditeurs intelligents. Le baron avait fait des poëmes épiques qui ne l’eussent jamais tiré de l’obscurité s’il ne se fût heureusement avisé cle traduire en vers quelques chefs-d’œuvre grecs. Grand helléniste, doué du vers facile et harmonieux, il avait un talent réel pour babiller noblement la pensée d’autrui. Pour son propre compte, il avait peu d’idées, et la forme ne peut couvrir le vide sans cesser d'être forme elle-même. Elle est alors comme un vêlement splendide, flasque et pendant sur un échalas. Le succès de ses traductions avait presque afOigé le baron. Il souriait aux éloges, mais il était humilié intérieurement. 11 aspirait toujours à briller par lui-même, et, après trente ans de travail assidu et minutieux, il rêvait la gloire et parlait de son avenir littéraire comme un poëte de vingt ans. Après de nombreuses tentatives plus estimables qu’amusantes dans des genres différents, il s’était mis en tête de publier un petit recueil de vers choisis intitulé la Lyre d’Adriani. Voici quel était son but : Digilized by Google

deuil. Au fond, il était peut-être un peu piqué de n'avoir pas été reçu et de voir son jeune hôte admis d'emblée; et puis il était contrarié de trouver ce dernier préoccupé et absorbé par l'amour, lorsqu'il arrivait chargé d'hémistiches qu'il brûlait naïvement de faire ronfler dans un salon sonore, longtemps veuf d'auditeurs intelligents.

Le baron avait fait des poëmes épiques qui ne l'eussent jamais tiré de l'obscurité s'il ne se fût heureusement avisé de traduire en vers quelques chefs-d'œuvre grecs. Grand helléniste, doué du vers facile et harmonieux, il avait un talent réel pour habiller noblement la pensée d'autrui. Pour son propre compte, il avait peu d'idées, et la forme ne peut couvrir le vide sans cesser d'être forme elle-même. Elle est alors comme un vêtement splendide, flasque et pendant sur un échalas.

Le succès de ses traductions avait presque affligé le baron. Il souriait aux éloges, mais il était humilié intérieurement. Il aspirait toujours à briller par lui-même, et, après trente ans de travail assidu et minutieux, il rêvait la gloire et parlait de son avenir littéraire comme un poëte de vingt ans. Après de nombreuses tentatives plus estimables qu'amusantes dans des genres différents, il s'était mis en tête de publier un petit recueil de vers choisis intitulé *la Lyre d'Adriani.*

Voici quel était son but :

ADRIANl. 133 Adriani faisait souvent lui-même ses paroles sur sa musique. 11 était grand poète sans prétendre à l'être. Une idée simple mais nette, une déduction logique, un langage harmonieux, qui était lui-même un rhyihme tout fait pour le chant, c'en était assez, selon lui, pour motiver et porter ses idéps musicales. Il avait raison. La musique peut exprimer des idées aussi bien que des sentiments, quoi qu'on en ail dit; d'autant plus que, pas plus qu' Adriani, nous ne voyons bien la limite où le sentiment devient une idée et où l'idée cesse absolument d'être un sentiment. 1^ rage des distinctions et des classiQcations a mordu la critique de ce siècle-ci, et nous sommes devenus si savants, que nous en sommes bêtes. Mais, quand, par le sens éminemment contemplatif qui est en elle, la musique s'élève à des aspirations qui sont véritablement des idées, il faut que l'expression littéraire soit d'autant plus simple, et procède, pour ainsi dire, par la lettre naïve des paraboles. Autrement, les mots écrasent l'esprit de la mélodie, et la forme emporte le fond. En entendant Adriani raisonner sur ce sujet et s'excuser modestement de faire des vers à son propre usage, le baron, qui les trouva trop simples, rêva de lui créer un petit fonds de poésies où il pût puiser ses inspirations musicales. Ayant vu à Paris le succès d'enthousiasme du jeune artiste, il se dit, avec raison, que sa bouche

8 Digilized by Google

Adriani faisait souvent lui-même ses paroles sur sa musique. Il était grand poëte sans prétendre à l'être. Une idée simple mais nette, une déduction logique, un langage harmonieux, qui était lui-même un rhythme tout fait pour le chant, c'en était assez, selon lui, pour motiver et porter ses idées musicales. Il avait raison. La musique peut exprimer des idées aussi bien que des sentiments, quoi qu'on en ait dit; d'autant plus que, pas plus qu'Adriani, nous ne voyons bien la limite où le sentiment devient une idée et où l'idée cesse absolument d'être un sentiment. La rage des distinctions et des classifications a mordu la critique de ce siècle-ci, et nous sommes devenus si savants, que nous en sommes bêtes. Mais, quand, par le sens éminemment contemplatif qui est en elle, la musique s'élève à des aspirations qui sont véritablement des idées, il faut que l'expression littéraire soit d'autant plus simple, et procède, pour ainsi dire, par la lettre naïve des paraboles. Autrement, les mots écrasent l'esprit de la mélodie, et la forme emporte le fond.

En entendant Adriani raisonner sur ce sujet et s'excuser modestement de faire des vers à son propre usage, le baron, qui les trouva trop simples, rêva de lui créer un petit fonds de poésies où il pût puiser ses inspirations musicales. Ayant vu à Paris le succès d'enthousiasme du jeune artiste, il se dit, avec raison, que sa bouche

 serait pour lui celle de la Renommée, et il revint chez lui se meure à l'œuvre. Il fallait donc qu'Adriani subît celte lecture ou plutôt cette déclamation, et, ^uanJ il vit que son hôte souffrait réellement de sa préoccupation, il s'exécuta et lui demanda communication du matmscrit^ en attendant l'heure où il lui serait permis d'aller au Temple. C'était une grande erreur de la part du baron, que de vouloir infuser son souffle au génie le plus individuel et le plus indépendant qu'il fût possible de rencontrer. Dès les premiers mots, Adriani sentit que son âme serait emprisonnée dans cet étui ciselé et diamanté par les mains du baron. Sincère et loyal, il essaya de le lui faire comprendre, tout en Jui donnant la part d'éloges qui lui était justement duc. L'éternel combat entre le maestro et le poêle de livret s'ensuivit. Le baron n'admettait pas que la description dût être légèrement esquissée et que la musique dût remplir de sa propre poésie le sujet aiusi indiqué. — Quand vous me peignez en quatre vers l'alouette s'élevant vers le soleil, à travers les brises embaumées du matin, disait Adriani, vous faites une peinture qui ne laisse rien à l'imagination. Or, la musique, c'est l'imagination même ; c'est elle qui est chargée de transporter le rêve de l'auditeur dans la poésie du matin. Si vous me dites tout bonnement ValouetU monte, ou l'alouette Digitized by Google

ADRIANI. 435 vole, c’est bien assez pour moi. J’ai bien pins d’images que vous à mon service, puisque, dans une courte phrase, je peux résumer le sentiment infini de ma contemplation. — A votre dire, s’écria le baron, les sons prouvent plus que les mots? — En politique, en rhétorique, en métaphysique, en tout ce qui n’est pas de son domaine, non certes ; mais en musique, oui. — C’est qu’on n’a pas encore fait rie poésie vraiment lyrique dans notre langue, mon cher. Est-ce que les anciens ne chantaient pas des poèmes épiques? Est-ce que les gondoliers de Venise ne chantent pas l’Arioste et le Tasse? — Nonj pas ! Ils les psalmodient sur un rhythme à la manière des anciens, et c’est un peu comme cela que les faiseurs de romances et de ballades ont rhythmé les vers romantiques de nos jours. Tout le monde peut faire de cette musique-là, tout le monde en fait; mais ce n’est pas de la musique, je vous le déclare. Paix à la cendre d’Hippolyte Monpou et consorts ! Pierre Dupont fait les choses plus ouvertement; il arrange son chant pour ses paroles, auxquelles il donne, avec raison, la préférence. Je donnerai de tout mon cœur le pas, dans mon estime, à vos vers sur ma musique; mais je ne peux pas faire ma musique pour vos vers. Ils sont beaux, si vous voulez, ils sont trop faits. Ils existent trop pour être chantés.
Digitized by Google

*vole*, c'est bien assez pour moi. J'ai bien plus d'images que vous à mon service, puisque, dans une courte phrase, je peux résumer le sentiment infini de ma contemplation.

— A votre dire, s'écria le baron, les sons prouvent plus que les mots?

— En politique, en rhétorique, en métaphysique, en tout ce qui n'est pas de son domaine, non certes ; mais en musique, oui.

— C'est qu'on n'a pas encore fait de poésie vraiment lyrique dans notre langue, mon cher. Est-ce que les anciens ne chantaient pas des poëmes épiques? Est-ce que les gondoliers de Venise ne chantent pas l'Arioste et le Tasse?

— Non, pas! Ils les psalmodient sur un rhythme à la manière des anciens, et c'est un peu comme cela que les faiseurs de romances et de ballades ont rhythmé les vers romantiques de nos jours. Tout le monde peut faire de cette musique-là, tout le monde en fait; mais ce n'est pas de la musique, je vous le déclare. Paix à la cendre d'Hippolyte Monpou et consorts! Pierre Dupont fait les choses plus ouvertement; il arrange son chant pour ses paroles, auxquelles il donne, avec raison, la préférence. Je donnerai de tout mon cœur le pas, dans mon estime, à vos vers sur ma musique; mais je ne peux pas faire ma musique pour vos vers. Ils sont beaux, si vous voulez, ils sont trop faits. Ils existent trop pour être chantés.

136 ADRIANI. La discassion dora jusqu'au déjeuner et reprit audes> sert. Pour en finir, Âdriani promit d'essayer; mais la grande difficulté, c'est que le volume devait porter le titre de Lyre d' Adriani, et que le baron eût voulu un engagement sérieux de la part de son hôte. ■— Vous avez de la gloire, lui disait-il, et je suis votre ancien et fidèle ami. J'ai travaillé longtemps pour obtenir le succès que vous avez conquis en deux matins. Vous reconnaissez que je possède le vocabulaire limpide et harmonieux qui ne s'attache pas au gosier du chanteur comme des arêtes de poisson. Vous m'avez dit cent fois que, sous ce rapport-là, j'étais le plus musical des poètes. Aidez-moi donc à enfourcher mon Pégase et soyez le soleil qui dégourdira ses ailes. — Oui, pensait Adriani, c'est-à-dire que tu voudrais que nous fussions, moi le cheval, et toi le cavalier. Le baron avait oublié le rendez-vous que son hôte attendait avec une si vive impatience. Adriani fut forcé de le lui rappeler. — Ah 1 folle jeunesse ! dit le baron. Allez donc, courez à votre perte, et oubliez la Muse pour la femme; c'est dans l'ordre ! Adriani arriva au Temple deux minutes après midi. Il était tourmenté par le billet de Toinette. 11 fallait que madame de Monteluz fût bien souffrante pour garder la chambre, elle si matinale et si active dans sa lenteur inDigiiized by Google

La discussion dura jusqu'au déjeuner et reprit au dessert. Pour en finir, Adriani promit d'essayer; mais la grande difficulté, c'est que le volume devait porter le titre de *Lyre d'Adriani*, et que le baron eût voulu un engagement sérieux de la part de son hôte.

— Vous avez de la gloire, lui disait-il, et je suis votre ancien et fidèle ami. J'ai travaillé longtemps pour obtenir le succès que vous avez conquis en deux matins. Vous reconnaissez que je possède le vocabulaire limpide et harmonieux qui ne s'attache pas au gosier du chanteur comme des arêtes de poisson. Vous m'avez dit cent fois que, sous ce rapport-là, j'étais le plus musical des poëtes. Aidez-moi donc à enfourcher mon Pégase et soyez le soleil qui dégourdira ses ailes.

— Oui, pensait Adriani, c'est-à-dire que tu voudrais que nous fussions, moi le cheval, et toi le cavalier.

Le baron avait oublié le rendez-vous que son hôte attendait avec une si vive impatience. Adriani fut forcé de le lui rappeler.

— Ah! folle jeunesse! dit le baron. Allez donc, courez à votre perte, et oubliez la Muse pour la femme; c'est dans l'ordre!

Adriani arriva au Temple deux minutes après midi. Il était tourmenté par le billet de Toinette. Il fallait que madame de Monteluz fût bien souffrante pour garder la chambre, elle si matinale et si active dans sa lenteur in-

ADRIANl. 137 quiète. Peut-être aussi était-ce un symptôme rassurant pour sa guérison morale. Le calme n'est-il pas la santé de l'âme? Toinetle, contre sa coutume, ne vint pas à la rencontre d'Âdriani. Le jardin était désert, la maison fermée. Il se hasarda à frapper doucement : rien ne bougea. Il Ot le tour et trouva toutes les portes, toutes les fenêtres closes. 11 chercha Mariette, l'unique habitante des bâtiments extérieurs. Elle battait son beurre avec autant de tranquillité que le premier jour où il lui avait parlé. — Madame n'est pas levée? lui dit-il. — Pas que je sache, répondit-elle. — Et Toinette ? — Ma foi, je ne l'ai pas encore vue. Faut qu'elle ait mal dormi, et madame pareillement. — Vous n'avez donc pas encore pu remettre ma lettre ? — Nop, monsieur; la voilà avec votre louis d'or, sur le bord de l'auge à ma vache. Prenez-les, puisque vous allez voir madame vous-même, et peut-être avant moi. Âdriani reprit la lettre et laissa le louis. — Eh bien, et ça? dit Mariette. — C'est pour vous. ■- Pour moi ? Tiens, pourquoi donc? Adriani était déjà sorti du collier et retournait vers la maison. Tout à coup une idée le frappa. Il revint sur ses pas. 8. Digitized by Google

138 ADRIANI. •— Mariolte, dit-il à la fille au front bas, qui examinait son louis en riant toute seule et très-haut, à quelle heure mademoiselle Muiron vous a-t-elle donc remis celle lettre pour moi? — Ma foi, monsieur, elle m'a réveillée au beau milieu de la nuit pour me dire que, sitôt levée, il faudrait vous la porter. Je ne sais pas quelle heure il faisait, mais le jour ne se montrait point du tout. Adriani fut effrayé de cette circonstance. Ou Laure avait été grièvement malade dans la nuit, ou le billet avait été écrit d'avance pour retarder, pour éviter peutêtre l'entrevue promise. Il attendit deux mortelles heures dans l'enclos. Son inquiétude devint de l'épouvante. Il entendit enfin du bruit dans la maison. H chercha une porte ouverte, et vit Mariolte sur cellede la cuisine. Elle riait encore toute seule. — Qu'avez-vous à rire? lui demanda-t-il; ne craignezvous pas de réveiller madame ? — Ah bah 1 fit la grosse fille; je la croyais levée. Estce que vous ne l'avez pas encore vue? Est-ce qu'elle n'est point descendue au jardin? — Non, j'en viens. Mais Toinette est debout, sans doute? — Je ne sais pas. — Avec qni parliez-vous donc tout à riieunî'
Digitized by Google

ADRIANI. i39 — Avec mes lonis d’or, monsieur. Dame ! on n’en a pas souvent six dans sa poche. « C’est donc le rendezvous des or! que je me disais. Madame qui m’en fait donner cinq, cette nuit... » — Elle vous a fait payer vos gages, cette nuit? — Oh! bien plus que mes gages, qui sont de... — N’importe. Comment vous a-t-on remis cela? à quelle heure? — Quand je vous dis que je n’en sais rien. II faisait nuit noire. Mademoiselle Muiron m’a remis sa lettre pour vous, et puis elle a mis cet or-là, qui était dans du papier, sur la chaise à côté de mon lit, en me disant : « Mariette, je viens de faire mes comptes. Je vous apporte votre dû et un petit cadeau de madame, parce qu’elle a été contente de vous. » Là-dessus, j’ai dit : « C’est bien,» et je me suis rendormie sur l’autre oreille sans ouvrir le papier. — Mais c’est un départ ou un testament! s’écria Adriani, à qui une sueur froide monta au front. Et il s’élança dans la maison. — Ah! mon Dieu, monsieur, vous me faites peur! dit Mariette en le suivant. Est-ce que madame se serait fait mourir? Adriani parcourut le rez-de-chaussée. II trouva le salon comme il l’avait laissé la veille. On ne l’avait pas rangé. Le coussin qu’il avait placé lui-même sous les Digitized by Googlc

— Avec mes louis d'or, monsieur. Dame! on n'en a pas souvent six dans sa poche. « C'est donc le rendez-vous des or! que je me disais. Madame qui m'en fait donner cinq, cette nuit... »

— Elle vous a fait payer vos gages, cette nuit?

— Oh! bien plus que mes gages, qui sont de...

— N'importe. Comment vous a-t-on remis cela? à quelle heure?

— Quand je vous dis que je n'en sais rien. Il faisait nuit noire. Mademoiselle Muiron m'a remis sa lettre pour vous, et puis elle a mis cet or-là, qui était dans du papier, sur la chaise à côté de mon lit, en me disant : « Mariotte, je viens de faire mes comptes. Je vous apporte votre dû et un petit cadeau de madame, parce qu'elle a été contente de vous. » Là-dessus, j'ai dit : « C'est bien,» et je me suis rendormie sur l'autre oreille sans ouvrir le papier.

— Mais c'est un départ ou un testament! s'écria Adriani, à qui une sueur froide monta au front.

Et il s'élança dans la maison.

— Ah! mon Dieu, monsieur, vous me faites peur! dit Mariotte en le suivant. Est-ce que madame se serait fait mourir?

Adriani parcourut le rez-de-chaussée. Il trouva le salon comme il l'avait laissé la veille. On ne l'avait pas rangé. Le coussin qu'il avait placé lui-même sous les

140 ADRIANI. pieds de I^ure était toujours près du fauteuil, et le fauteuil près de la cheminée, où il avait fait brûler les pommes de pin pour réchauffer l'atmosphère salpêtrée de l'appartement. Le piano était ouvert. Les bougies avaient brûlé jusqu'à la bobèche. Mariotte avait été frapper à la chambre de Toinetle. Personne n'avait répondu. Elle y était entrée. Le lit était défait, les armoires ouvertes et vides. Adriani, à celte nouvelle, envoya Mariotte frapper chez madame de Monteluz. Même silence ; mais Mariotte ne put entrer : on avait emporté la clef de la chambre. Adriani, terrifié, enfonça la porte : même vide, même désertion que chez Toinette. — Où mettait-on les malles, les cartons de voyage î dit-il à la servante. — Là, répondit-elle en entrant dans le cabinet. Ils n'y sont plus; madame est partie! Ce mot tomba sur le cœur de l'artiste comme une montagne. Il entendit bourdonner dans ses oreilles comme un beffroi sonnant les funérailles d'un monde écroulé. Il s'assit sur la dernière marche de l'escalier, la tête dans scs mains, tandis que la paysanne insouciante se mettait à balayer philosophiquement les corridors. Digilized by Google

pieds de Laure était toujours près du fauteuil, et le fauteuil près de la cheminée, où il avait fait brûler les pommes de pin pour réchauffer l'atmosphère salpêtrée de l'appartement. Le piano était ouvert. Les bougies avaient brûlé jusqu'à la bobèche.

Mariotte avait été frapper à la chambre de Toinette. Personne n'avait répondu. Elle y était entrée. Le lit était défait, les armoires ouvertes et vides. Adriani, à cette nouvelle, envoya Mariotte frapper chez madame de Monteluz. Même silence ; mais Mariotte ne put entrer : on avait emporté la clef de la chambre. Adriani, terrifié, enfonça la porte : même vide, même désertion que chez Toinette.

— Où mettait-on les malles, les cartons de voyage ? dit-il à la servante.

— Là, répondit-elle en entrant dans le cabinet. Ils n'y sont plus; madame est partie!

Ce mot tomba sur le cœur de l'artiste comme une montagne. Il entendit bourdonner dans ses oreilles comme un beffroi sonnant les funérailles d'un monde écroulé. Il s'assit sur la dernière marche de l'escalier, la tête dans ses mains, tandis que la paysanne insouciante se mettait à balayer philosophiquement les corridors.

IX Il nous est bien permis de soulever le voile qui couvrait les sentiments intimes de notre héroïne. Mais, pour les faire bien comprendre, il faut retracer brièvement l'histoire de ces mêmes sentiments avant l'époque où Toinette raconta à d'Argères-Adriani les événements de la vie de sa maîtresse. Quand nous disons notre héroïne, c'est pour rester classique dans cette très-simple histoire ; car Laure de Larnac n'était rien moins que ce qu'on entend, en général, par une nature d'héroïne de roman. Elle n'était nullement romanesque, et l'imagination, qui jette dans les aventures et dans la vie exceptionnelle, n'était pas le moteur de ses volontés ni de ses actions. Digitized by Google

## IX

Il nous est bien permis de soulever le voile qui couvrait les sentiments intimes de notre héroïne. Mais, pour les faire bien comprendre, il faut retracer brièvement l'histoire de ces mêmes sentiments avant l'époque où Toinette raconta à d'Argères-Adriani les événements de la vie de sa maîtresse.

Quand nous disons notre héroïne, c'est pour rester classique dans cette très-simple histoire; car Laure de Larnac n'était rien moins que ce qu'on entend, en général, par une nature d'héroïne de roman. Elle n'était nullement romanesque, et l'imagination, qui jette dans les aventures et dans la vie exceptionnelle, n'était pas le moteur de ses volontés ni de ses actions.

Elle était cepemlaiit poCte, en ce sens qu'elle était toute poésie, et Adriani avait trouvé le vrai mol pour la peindre : elle avait l'aspect tranquille et puissant d'une muse rêveuse. Mais sa rêverie perpétuelle, môme dans le temps où elle vivait sans douleur, était une sorte d'extase d'amour, une absorption constante dans la plénitude du cœur. Il est des êtres ainsi faits, des êtres extraordinairement intelligents, qui ne sont intelligents que parce qu'ils sont aimants. Constatons-le, au risque de tomber dans l'esprit critique de notre siècle et de disséquer un peu trop l'être humain : le sentiment et la pensée, l'affection, la raison, l'imagination deviennent une seule et même faculté dans leur action sur une âme saine; mais l'initiative appartient toujours à l'un de ces principes, et, pour parler tout simplement, les plus belles natures, selon nous, sont celles qui commencent par aimer, et qui mettent ensuite leur sagesse et leur poésie d'accord avec leur tendresse. Laure, intelligente et forte, n'avait pas seulement besoin d'aimer. Enfant, elle avait pleuré sa mère avec an désespoir au-dessus de son âge. L'amitié de son • cousin Octave, enfant comme elle, avait été son refuge. Elle l'avait chéri comme si l'esprit de cette mère eût passé en lui. De là une bahitude et une nécessité d'aimer Octave qui eurent quelque chose de fatal et auxDigilized by Google

ADAIÀNI. 143 • quelles les forces de la puberté ne chaDgèrent et u’ajoa> tèrent rien de sensible pour elle-même. Qu’étail-ce qu'Octave? Toinette l’avait dit : un enfant beau et bon^ qui aimait autant que cela lui était possible; mais ce possible pouvait-il se comparer à la paissance de Laure ? Nullement. La vie physique jouait un rôle trop prononcé dans cette organisation de chasseur antique. La divinité pouvait s’éprendre de lui, il l’admirait sans la comprendre. Il était content d’être saisi et enlevé par elle; mais il restait chasseur. Ce fut la légende d’Âdonis, que la déesse ravissait la nuit dans ses sanctuaires, mais qui, au lever du jour, retournait aux bêtes des bois : «Et il y retourna si bien, comme disent les bonnes gens, qu’il y trouva ia mort. » L’obstination de la préférence dont il fut l’objet s’explique par l’absence. Laure, arrachée à son compagnon d’enfance, en fit un amant dans sou âme, dès qu’elle eut compris l’impossibilité sociale de se consacrer à son frère^ à moins qu’il ne devînt son époux. Elle n'hésita pas un instant, et, jusqu’au jour de l’hyménée, elle ignora que le rôle d’épouse ne fût pas identique à celui de sœur. Les transports de la passion d’Octave, suivis d’invincibles accablements d’esprit, eussent dû jeter quelque, soudaine clarté dans l’esprit de Laure. Elle ferma instinctivement les yeux, et sou exquise chasteté ne comprit jamais que l’amour des sens n’est qu’une des faces Digitized by Google

quelles les forces de la puberté ne changèrent et n'ajoutèrent rien de sensible pour elle-même.

Qu'était-ce qu'Octave? Toinette l'avait dit : un enfant beau et bon, qui aimait autant que cela lui était possible; mais ce possible pouvait-il se comparer à la puissance de Laure? Nullement. La vie physique jouait un rôle trop prononcé dans cette organisation de chasseur antique. La divinité pouvait s'éprendre de lui, il l'admirait sans la comprendre. Il était content d'être saisi et enlevé par elle; mais il restait chasseur. Ce fut la légende d'Adonis, que la déesse ravissait la nuit dans ses sanctuaires, mais qui, au lever du jour, retournait aux bêtes des bois : «Et il y retourna si bien, comme disent les bonnes gens, qu'il y trouva la mort. »

L'obstination de la préférence dont il fut l'objet s'explique par l'absence. Laure, arrachée à son compagnon d'enfance, en fit un amant dans son âme, dès qu'elle eut compris l'impossibilité sociale de se consacrer à son *frère*, à moins qu'il ne devînt son époux. Elle n'hésita pas un instant, et, jusqu'au jour de l'hyménée, elle ignora que le rôle d'épouse ne fût pas identique à celui de sœur.

Les transports de la passion d'Octave, suivis d'invincibles accablements d'esprit, eussent dû jeter quelque soudaine clarté dans l'esprit de Laure. Elle ferma instinctivement les yeux, et son exquise chasteté ne comprit jamais que l'amour des sens n'est qu'une des faces

 de l’amour. Elle cnit à une inégalité de caractère qu’elle accepta avec son inaltérable douceur, résultat d’un magnifique équilibre dans sa propre organisation. Mais, peu à peu, elle s’effraya mortellement de ces lacunes dans les soins de son mari. Octave était une espèce de sauvage inculte et incultivable. Les talents et l’intelligence de sa femme lui inspiraient un respect naïf, une vanité de paysan qui écarquille les yeux en voyant sa petite fille lire et écrire ; mais il eût vainement essayé de comprendre et de sentir; il n’essaya point. Laure n’eut point le sot amour-propre de s’en trouver blessée. Quand elle le voyait s’endormir auprès de son piano, elle continuait à le contempler et jouait comme sur du velours, ou chantait de la voix d’une mère qui berce son enfant. Si Toinelte, qui était imprudemment épilogueuse dans ses jours de gaieté, lui disait : « Hélas I madame, à quoi bon avoir appris tant de belles choses? » elle loi répondait avec un sourire d’ange : « Cela sert peut-être à lui donner de jolis rêves! » Mais elle voyait bien que l’inaction était le supplice de son jeune mari, et que, faute de pouvoir remplir, seulement une heure, une occupation intellectuelle quelconque, il lui fallait retnplir toutes ses journéos de mouvement et d’émotions physiques. Soumis et dévoué d’intention. Octave eût sacrifié ses goûts à la société de sa femme. 11 le tenta même dans

Digiiized by Google

de l'amour. Elle crut à une inégalité de caractère qu'elle accepta avec son inaltérable douceur, résultat d'un magnifique équilibre dans sa propre organisation. Mais, peu à peu, elle s'effraya mortellement de ces lacunes dans les soins de son mari. Octave était une espèce de sauvage inculte et *incultivable*. Les talents et l'intelligence de sa femme lui inspiraient un respect naïf, une vanité de paysan qui écarquille les yeux en voyant sa petite fille lire et écrire; mais il eût vainement essayé de comprendre et de sentir; il n'essaya point.

Laure n'eut point le sot amour-propre de s'en trouver blessée. Quand elle le voyait s'endormir auprès de son piano, elle continuait à le contempler et jouait comme sur du velours, ou chantait de la voix d'une mère qui berce son enfant. Si Toinette, qui était imprudemment épilogueuse dans ses jours de gaieté, lui disait : « Hélas! madame, à quoi bon avoir appris tant de belles choses? » elle lui répondait avec un sourire d'ange : « Cela sert peut-être à lui donner de jolis rêves! » Mais elle voyait bien que l'inaction était le supplice de son jeune mari, et que, faute de pouvoir remplir, seulement une heure, une occupation intellectuelle quelconque, il lui fallait remplir toutes ses journées de mouvement et d'émotions physiques.

Soumis et dévoué d'intention, Octave eût sacrifié ses goûts à la société de sa femme. Il le tenta même dans

ADRIANI. 145 les premiers jours de leur union, en la voyant étonnée jusqu'à la stupéfaction devant le besoin qu'il éprouvait de la quitter; mais ce changement d'habitudes le rendait malade. 11 devenait bleu quand il n'était pas au grand air, et il n'y en avait pas assez, môme dans un jardin, pour nourrir ses vastes poumons. 11 lui fallait le vent do la course et le sommet des montagnes. Le jour où, en le voyant partir aux premiers rayons du soleil, elle lui dit le cœur serré : « Je ne te reverrai donc pas avant la nuit? » il s'étonna de lui-même, et lui répondit : — C'est vrai, au fait ! Viens avec moi. Nous ferons une petite chasse tranquille, et nous ne nous quitterons pas. Pendant une semaine, Laure essaya de le suivre à cheval ; mais elle reconnut bientôt que, môme en ne lui imposant pas la chasse tranquille, môme en supportant de la fatigue et affrontant des dangers, elle le gênait sans qu'il s'en rendit compte, vrai chasseur aime à être seul. Ses plus doux moments sont ceux où il quitte ses compagnons et savoure ses périls, ses découvertes, ses ruses, son obstination, son adresse, sans en partager avec eux l'émotion. Le chasseur le plus positif goûte un charme particulier dans le mystère des bois, dans l'indépendance absolue de ses mouvements, de ses fantaisies, de ses haltes. C'est son art, c'est sa poésie, à lui. Laure comprit cela et ne le suivit plus. Octave, que 9 Digitized by Google

les premiers jours de leur union, en la voyant étonnée jusqu'à la stupéfaction devant le besoin qu'il éprouvait de la quitter; mais ce changement d'habitudes le rendait malade. Il devenait bleu quand il n'était pas au grand air, et il n'y en avait pas assez, même dans un jardin, pour nourrir ses vastes poumons. Il lui fallait le vent de la course et le sommet des montagnes.

Le jour où, en le voyant partir aux premiers rayons du soleil, elle lui dit le cœur serré : « Je ne te reverrai donc pas avant la nuit? » il s'étonna de lui-même, et lui répondit :

— C'est vrai, au fait! Viens avec moi. Nous ferons une petite chasse tranquille, et nous ne nous quitterons pas.

Pendant une semaine, Laure essaya de le suivre à cheval; mais elle reconnut bientôt que, même en ne lui imposant pas la chasse tranquille, même en supportant de la fatigue et affrontant des dangers, elle le gênait sans qu'il s'en rendit compte. Le vrai chasseur aime à être seul. Ses plus doux moments sont ceux où il quitte ses compagnons et savoure ses périls, ses découvertes, ses ruses, son obstination, son adresse, sans en partager avec eux l'émotion. Le chasseur le plus positif goûte un charme particulier dans le mystère des bois, dans l'indépendance absolue de ses mouvements, de ses fantaisies, de ses haltes. C'est son art, c'est sa poésie, à lui.

Laure comprit cela et ne le suivit plus. Octave, que

i46 ADRIANI. les cris étouffés de sa femme retenaient an bord des abîmes, se sentit soulagé d'un grand poids quand il put s'abandonner de nouveau à sa force, à son adresse et à sa témérité peu communes. Laure ne songea pas seulement à lui adresser un reproche : pourvu qu'il fût heureux, elle ne s'inquiétait pas d'elle-même; mais elle sentit involontairement l'ennui et la tristesse de l'abandon. Elle combattit cette langueur. Elle cultiva ses talents, elle s'adonna aux soins de l'intérieur, elle s'initia même à ses affaires, qu'Octave n'eût jamais su gouverner. Elle remplit ses journées d'une activité qui eût préservé de la reflexion une tête plus vive, mais qui ne put remplir le vide de son cœur. Il lui eût fallu la présence assidue de l'être aimé. Elle avait passé avec courage loin de lui les années de l'adolescence, aspirant avec une foi naïve à l'avenir qui la réunirait à lui sans distraction, sans partage, sans défaillance de bonheur. Elle avait quitté Paris et le monde avec joie, à l'idée de s'absorber dans le calme des félicités infinies, et elle se trouvait vivre eu tête-à-tête avec une belle-mère qui l'eslimait sans la comprendre et qui l'honorait sans l'aimer. Madame de Monteluz, la mère, était un de ces êtres froids, convenables, honnêtes, qui, par esprit de justice, ne veulent pas troubler violemment le bonheur des autres, mais qui, par insensibilité de caractère, ne peuvent ni l'augmenter ni en adoucir la perle. Digitized by Google

les cris étouffés de sa femme retenaient au bord des abîmes, se sentit soulagé d'un grand poids quand il put s'abandonner de nouveau à sa force, à son adresse et à sa témérité peu communes. Laure ne songea pas seulement à lui adresser un reproche : pourvu qu'il fût heureux, elle ne s'inquiétait pas d'elle-même; mais elle sentit involontairement l'ennui et la tristesse de l'abandon. Elle combattit cette langueur. Elle cultiva ses talents, elle s'adonna aux soins de l'intérieur, elle s'initia même à ses affaires, qu'Octave n'eût jamais su gouverner. Elle remplit ses journées d'une activité qui eût préservé de la réflexion une tête plus vive, mais qui ne put remplir le vide de son cœur. Il lui eût fallu la présence assidue de l'être aimé. Elle avait passé avec courage loin de lui les années de l'adolescence, aspirant avec une foi naïve à l'avenir qui la réunirait à lui sans distraction, sans partage, sans défaillance de bonheur. Elle avait quitté Paris et le monde avec joie, à l'idée de s'absorber dans le calme des félicités infinies, et elle se trouvait vivre en tête-à-tête avec une belle-mère qui l'estimait sans la comprendre et qui l'honorait sans l'aimer. Madame de Monteluz, la mère, était un de ces êtres froids, convenables, honnêtes, qui, par esprit de justice, ne veulent pas troubler violemment le bonheur des autres, mais qui, par insensibilité de caractère, ne peuvent ni l'augmenter ni en adoucir la perte.

ADRIA.NI. <47 Laare était donc accablée d'an malaise moral dont elle ne se rendait pas bien compte à elle-même. Octave no s'en doutait seulement pas. Il trouvait cette façon de vivre toute naturelle. Il avait été élevé par sa mère dans l'idée que les hommes ne doivent pas encombrer la maison, et que les femmes aiment à se livrer aux soins domestiques sans subir le contrôle de ces désœuvrée. Il faisait comme avait fait son père : il vivait dehors pour ne pas gêner les femmes, et il ne pouvait se défendre de les trouver gênantes à la p^omenade.^ Quand il ne chassait pas avec la rage d'un Indien, il pêchait avec la patience d'un Chinois. Il avait des chevaux à dresser, à panser, à contempler, de grands abalis d'arbres à surveiller, opérations dont le bruit et le désordre étaient pour lui un spectacle et une musique en harmonie avec la rudesse de ses organes. Au retour de ces agitations, il adorait sa femme, mais il n'avait pas une idée à échanger avec elle. Il fallait manger et dormir, deux grandes opérations dans l'existence d'un homme si robuste. Les courts élans de sa passion, qui était pourtant réelle, ne se traduisaient par aucune délicatesse. C'était de la passion physique dans l'amitié. La tendresse et l'enthousiasme lui étaient également inconnus. Ces deux époux ne vécurent pas assez longtemps ensemble pour que la femme arrivât à se dire qu'elle était malheureuse. Peut-être ne se le fût-elle jamais dit : sa Digitized by Googlc

Laure était donc accablée d'un malaise moral dont elle ne se rendait pas bien compte à elle-même. Octave ne s'en doutait seulement pas. Il trouvait cette façon de vivre toute naturelle. Il avait été élevé par sa mère dans l'idée que les hommes ne doivent pas encombrer la maison, et que les femmes aiment à se livrer aux soins domestiques sans subir le contrôle de ces désœuvrés. Il faisait comme avait fait son père : il vivait dehors pour ne pas gêner les femmes, et il ne pouvait se défendre de les trouver gênantes à la promenade. Quand il ne chassait pas avec la rage d'un Indien, il pêchait avec la patience d'un Chinois. Il avait des chevaux à dresser, à panser, à contempler, de grands abatis d'arbres à surveiller, opérations dont le bruit et le désordre étaient pour lui un spectacle et une musique en harmonie avec la rudesse de ses organes. Au retour de ces agitations, il adorait sa femme, mais il n'avait pas une idée à échanger avec elle. Il fallait manger et dormir, deux grandes opérations dans l'existence d'un homme si robuste. Les courts élans de sa passion, qui était pourtant réelle, ne se traduisaient par aucune délicatesse. C'était de la passion physique dans l'amitié. La tendresse et l'enthousiasme lui étaient également inconnus.

Ces deux époux ne vécurent pas assez longtemps ensemble pour que la femme arrivât à se dire qu'elle était malheureuse. Peut-être ne se le fût-elle jamais dit : sa

 puissance d’abnégation, son instinct de fidélité lui eussent fait accepter l’éternel veuvage d’un époux vivant. Quand ce deuil devint celui d’un mort, elle ne se souvint pas de déceptions qu’elle ne s’était point encore avouées; mais un fait subsista dans son passé : c’est qu’elle n’avait connu ni l’amour ni le bonheur, et qu’elle pleura naïvement des biens qu’elle n’avait jamais possédés. L’amour d’Âdriani lui apportait donc tout un monde de révélations qu’elle n’avait pas pressenties. Par lui,' elle pouvait être initiée à sa propre énergie, qu’elle ignorait et qui avait toujours été refoulée en elle par la crainte de faire souffrir Octave. Quand Octave l’avait vue triste, il s’était affecté et effrayé jusqu’à en avoir des attaques de nerfs, mais sans comprendre comment il avait pu être la cause de sa tristesse. C’est Laure qui avait dû le rassurer, le consoler, l’égayer et le presser de retourner à ses forêts et à ses étangs. Âdriani ne s’était pas senti inquiet du passé de Laure. Quelques mots échappés à Toinette avaient suffi pour lui ôter tout sentiment de jalousie à propos de l’époux regretté. Il comprenait fort bien qu’il ne lui serait pas difficile d’aimer mieux et de donner plus de bonheur; mais il fallait que Laure consentît à le mettre à l’épreuve, et là se rencontra une résistance qu’il n’avait pas prévue si énergique dans une âme si éprouvée et si fatiguée. Nous croyons pouvoir affirmer cependant que ce désesDigilized by Google

puissance d'abnégation, son instinct de fidélité lui eussent fait accepter l'éternel veuvage d'un époux vivant. Quand ce deuil devint celui d'un mort, elle ne se souvint pas de déceptions qu'elle ne s'était point encore avouées; mais un fait subsista dans son passé : c'est qu'elle n'avait connu ni l'amour ni le bonheur, et qu'elle pleura naïvement des biens qu'elle n'avait jamais possédés.

L'amour d'Adriani lui apportait donc tout un monde de révélations qu'elle n'avait pas pressenties. Par lui, elle pouvait être initiée à sa propre énergie, qu'elle ignorait et qui avait toujours été refoulée en elle par la crainte de faire souffrir Octave. Quand Octave l'avait vue triste, il s'était affecté et effrayé jusqu'à en avoir des attaques de nerfs, mais sans comprendre comment il avait pu être la cause de sa tristesse. C'est Laure qui avait dû le rassurer, le consoler, l'égayer et le presser de retourner à ses forêts et à ses étangs.

Adriani ne s'était pas senti inquiet du passé de Laure. Quelques mots échappés à Toinette avaient suffi pour lui ôter tout sentiment de jalousie à propos de l'époux regretté. Il comprenait fort bien qu'il ne lui serait pas difficile d'aimer mieux et de donner plus de bonheur; mais il fallait que Laure consentît à le mettre à l'épreuve, et là se rencontra une résistance qu'il n'avait pas prévue si énergique dans une âme si éprouvée et si fatiguée.

Nous croyons pouvoir affirmer cependant que ce déses-

ADRIANI. 149 poir de veuve, si réel el si profond, que, par moments, il avait engourdi et menacé de détruire chez Laure la raison ou ia vie, ne prenait pas sa source dans un re' gret des jours de son mariage. Ce qu'elle croyait regretter, c'était bien le beau et bon Jeune homme à qui elle s'était dévouée ; mais ce qu'elle regrettait effectivement, c'était le temps de ses propres aspirations, de ses propres illusions. En perdant cet époux, elle avait vu disparaître le but de quinze années d'existence ; car, dès la première enfance, elle s'était consacrée à lui ; elle avait été séparée de lui ensuite pendant huit années (de douze à vingt ans); c'étiiit donc toute une vie qu'elle avait vécu pour rien, et le coup qui l'accablait, au début d'une vie nouvelle, lui fit croire qu'elle ne s'en relèverait jamais. Elle se crut morte avec Octave ; elle désira mourir pour le rejoindre ; elle regretta de ne pas succomber à son épouvante devant l'avenir. L'espérance est une loi de la vie, surtout dans la jeunesse. La perdre, c'est un état violent qui ne peut se prolonger sans amener la destruction de l'être ainsi privé du souffle régénérateur. C'était toute la maladie de Laure, mais elle était grave. La nature luttait pourtant, et l'amour inassouvi, l'amour latent, sans but connu, sans désir formulé, couvait sous la cendre. Laure en était arrivée au point de redouter sa propre douleur, et de désirer s'y soustraire; Digitized by Google

poir de veuve, si réel et si profond, que, par moments, il avait engourdi et menacé de détruire chez Laure la raison ou la vie, ne prenait pas sa source dans un regret des jours de son mariage. Ce qu'elle croyait regretter, c'était bien le beau et bon jeune homme à qui elle s'était dévouée; mais ce qu'elle regrettait effectivement, c'était le temps de ses propres aspirations, de ses propres illusions. En perdant cet époux, elle avait vu disparaître le but de quinze années d'existence; car, dès la première enfance, elle s'était consacrée à lui; elle avait été séparée de lui ensuite pendant huit années (de douze à vingt ans); c'était donc toute une vie qu'elle avait vécu pour rien, et le coup qui l'accablait, au début d'une vie nouvelle, lui fit croire qu'elle ne s'en relèverait jamais. Elle se crut morte avec Octave; elle désira mourir pour le rejoindre; elle regretta de ne pas succomber à son épouvante devant l'avenir.

L'espérance est une loi de la vie, surtout dans la jeunesse. La perdre, c'est un état violent qui ne peut se prolonger sans amener la destruction de l'être ainsi privé du souffle régénérateur. C'était toute la maladie de Laure, mais elle était grave.

La nature luttait pourtant, et l'amour inassouvi, l'amour latent, sans but connu, sans désir formulé, couvait sous la cendre. Laure en était arrivée au point de redouter sa propre douleur, et de désirer s'y soustraire;

150 ADRIANI. mais elle croyait trouver le remède dans l'oubli; elle ne voulait pas croire et elle ne savait pas, inexpérimentée et candide qu'elle était, que l'amour est le seul bien qui remplace l'amour. Elle s'efforçait donc d'anéantir en elle-même le sentiment de l'existence réelle, et de se perdre dans le rêve de l'inconnu. Elle regardait les nuages et les étoiles, plongée dans des aspirations religieuses et métaphysiques qui la soutinrent pendant quelque temps; mais l'âme humaine ne peut suivre impunément ces routes sans limites et sans issue. Le catholicisme a écrit le mot mystère au fronton de son temple, sachant bien que, pour croire, il ne pas faut trop chercher. Le ciel ne se révèle pas. Il s'entr'ouvre à l'espérance, à l'enthousiasme, à la science, et se referme aussitôt, ou se peuple, à nos yeux éblouis et trompés, de fantaisies délirantes. Laure sentit que ces hallucinations la menaçaient. Épouvantée, elle en détourna ses regards et retomba brisée sur la terre, convaincue qu'elle ne pouvait embrasser l'infini, et que son organisation positive dans l'affection (c'est-àdire essentiellement humaine et par là excellente) s'y refusait plus que toute autre. Elle en était là quand elle vit Adriani. Son premier pas vers lui fut une attention plus marquée qu'elle n'avait encore pu en accorder à aucun homme depuis son malheur; le second pas fut l'admiration envers une belle

Digiiized by Google

mais elle croyait trouver le remède dans l'oubli; elle ne voulait pas croire et elle ne savait pas, inexpérimentée et candide qu'elle était, que l'amour est le seul bien qui remplace l'amour.

Elle s'efforçait donc d'anéantir en elle-même le sentiment de l'existence réelle, et de se perdre dans le rêve de l'inconnu. Elle regardait les nuages et les étoiles, plongée dans des aspirations religieuses et métaphysiques qui la soutinrent pendant quelque temps; mais l'âme humaine ne peut suivre impunément ces routes sans limites et sans issue. Le catholicisme a écrit le mot *mystère* au fronton de son temple, sachant bien que, pour croire, il ne pas faut trop chercher. Le ciel ne se révèle pas. Il s'entr'ouvre à l'espérance, à l'enthousiasme, à la science, et se referme aussitôt, ou se peuple, à nos yeux éblouis et trompés, de fantaisies délirantes. Laure sentit que ces hallucinations la menaçaient. Épouvantée, elle en détourna ses regards et retomba brisée sur la terre, convaincue qu'elle ne pouvait embrasser l'infini, et que son organisation positive dans l'affection (c'est-à-dire essentiellement humaine et par là excellente) s'y refusait plus que toute autre.

Elle en était là quand elle vit Adriani. Son premier pas vers lui fut une attention plus marquée qu'elle n'avait encore pu en accorder à aucun homme depuis son malheur; le second pas fut l'admiration envers une belle

ADRIANI. 151 nature qui se révélait dans un talent sympathique; le troisième fut la reconnaissance. Mais, quand elle vit l'amour face à face, elle en eut peur comme d'un spectre, et, pendant que l'artiste lui écrivait une lettre, qu'elle ne devait pas recevoir, elle lui écrivait celle qui suit : « Noble cœur, adieu ! Soyez béni. Je pars ! il faut que je vous quitte. J'ai trop peur de prendre les consolations que je recevrais de vous pour celles que je vous donnerais. J'aurais encore bien des choses à vous dire de moi, ami! Pourquoi ne vous les ai-je pas dites tout à l'heure quand vous étiez là ? pourquoi ne me sont-elles pas venues î Voilà qu'elles m'apparaissent comme des lum.iéres vives. C'est sans doute l'orgueil qui agissait en moi et m'empêchait de m'accuser tout à fait devant vous! Oui, voilà le danger de ma situation : c'est de me laisser enivrer par le sentiment que vous m'exprimez, au point d'en être vaine et de vous cacher combien je le mérite peu. Eh bien, il faut qne je me punisse du passé et du présent, il faut que je vous dise tout. » Vous m'aimez sans me connaître. Ce ne peut pas être ma personne qui vous a charmé : vous avez pu aspirer sans doute aux plus belles, aux plus aimables femmes de l'univers, et je ne suis plus que le fantôme d'un être déjà très-ordinaire. Je n'ai eu qu'un motif d'estime envers moi-même ; je me croyais capable d'un Digiiized by Google

nature qui se révélait dans un talent sympathique; le troisième fut la reconnaissance. Mais, quand elle vit l'amour face à face, elle en eut peur comme d'un spectre, et, pendant que l'artiste lui écrivait une lettre, qu'elle ne devait pas recevoir, elle lui écrivait celle qui suit :

« Noble cœur, adieu ! Soyez béni. Je pars ! il faut que je vous quitte. J'ai trop peur de prendre les consolations que je recevrais de vous pour celles que je vous donnerais. J'aurais encore bien des choses à vous dire de moi, ami! Pourquoi ne vous les ai-je pas dites tout à l'heure quand vous étiez là ? pourquoi ne me sont-elles pas venues ? Voilà qu'elles m'apparaissent comme des lumières vives. C'est sans doute l'orgueil qui agissait en moi et m'empêchait de m'accuser tout à fait devant vous! Oui, voilà le danger de ma situation : c'est de me laisser enivrer par le sentiment que vous m'exprimez, au point d'en être vaine et de vous cacher combien je le mérite peu. Eh bien, il faut que je me punisse du passé et du présent, il faut que je vous dise tout.

» Vous m'aimez sans me connaître. Ce ne peut pas être ma personne qui vous a charmé : vous avez pu aspirer sans doute aux plus belles, aux plus aimables femmes de l'univers, et je ne suis plus que le fantôme d'un être déjà très-ordinaire. Je n'ai eu qu'un motif d'estime envers moi-même ; je me croyais capable d'un

152 ADRIANI. grand , d’un éternel amour. Là était mon erreur, là est aussi la vôtre. Vous vénérez en moi l’ombre d’une puissance qui n’exista jamais. J’ai été au-dessous de mon ambition, au-dessous de ma tâche. Ami, plaignez-moi, et ne n’admirez plus, vous qui m’admiriez pour avoir su aimer! Je ne l’ai pas su, j’ai mal aimé! » Oui, voilà mon histoire en deux mots. Je n’ai pas été pour l’homme qui m’avait remis le soin de son bonheur la sainte, l’ange que je me flattais d’être. Je n’ai pas su l’absorber en moi, parce que j’ai trop souhaité de l’absorber. Ce n’est pas ainsi qu’on doit aimer; vous me le prouvez bien, vous qui ne me demandez rien que de me laisser chérir ! Moi, j’aurais voulu qu'il m’aimât au point de s’ennuyer loin de moi. Ses distractions, ses amusements n’étaient pas les miens. Si je l’avais osé, j’aurais haï ses plaisirs que je ne partageais pas. Je ne le lui ai jamais dit, je ne l’ai jamais dit à personne; mais où est le mérite du silence? La soumission n’est là qu’un calcul d’intérêt personnel qui consent à souffrir beaucoup pour ne pas risquer de souffrir davantage. J’aurais craint que la plainte n’éloignât tout â fait de moi celui que mon égoïsme eût voulu détacher de lui-même et anéantir à mon profit. Mon cœur était lâche, il était mécontent, c’est-â-dire coupable. La docilité extérieure n’est qu’un masque transparent : on n’est pas habile, on n’est pas fort quand on n’est pas sincère. Faute de pouDigitized by Google

grand, d'un éternel amour. Là était mon erreur, là est aussi la vôtre. Vous vénérez en moi l'ombre d'une puissance qui n'exista jamais. J'ai été au-dessous de mon ambition, au-dessous de ma tâche. Ami, plaignez-moi, et ne n'admirez plus, vous qui m'admiriez pour avoir su aimer! Je ne l'ai pas su, j'ai mal aimé!

» Oui, voilà mon histoire en deux mots. Je n'ai pas été pour l'homme qui m'avait remis le soin de son bonheur la sainte, l'ange que je me flattais d'être. Je n'ai pas su l'absorber en moi, parce que j'ai trop souhaité de l'absorber. Ce n'est pas ainsi qu'on doit aimer; vous me le prouvez bien, vous qui ne me demandez rien que de me laisser chérir! Moi, j'aurais voulu qu'il m'aimât au point de s'ennuyer loin de moi. Ses distractions, ses amusements n'étaient pas les miens. Si je l'avais osé, j'aurais haï ses plaisirs que je ne partageais pas. Je ne le lui ai jamais dit, je ne l'ai jamais dit à personne; mais où est le mérite du silence? La soumission n'est là qu'un calcul d'intérêt personnel qui consent à souffrir beaucoup pour ne pas risquer de souffrir davantage. J'aurais craint que la plainte n'éloignât tout à fait de moi celui que mon égoïsme eût voulu détacher de lui-même et anéantir à mon profit. Mon cœur était lâche, il était mécontent, c'est-à-dire coupable. La docilité extérieure n'est qu'un masque transparent : on n'est pas habile, on n'est pas fort quand on n'est pas sincère. Faute de pou-

ADRIANI. 153 voir ou de savoir accepter les goûts d'Octave, je lui en gâtais la jouissance par une tristesse mal déguisée parce qu'elle était mal combattue et jamais vaincue. Deux ou trois fois j'ai inquiété son repos, effrayé la conscience do son affection et fait couler ses larmes. Trois fois ! oui, en six mois d'union qui nous étaient comptés et dont j'aurais dû lui faire un siècle, une éternité de joie sans mélange, je l'ai troublé et affligé trois fois ! Et le jour môme... Il faut que j'aie le courage de remuer ces souvenirs affreux, vous m'y forcez! Le jour même qui devait nous séparer pour jamais, je le vis quitter mes côtés et s'habiller pour sortir, sans avoir la force de lui dire un moU 11 fais ait un temps affreux. J'étais sottement offensée de ce qu'il affrontait les rigueurs de l'iiiver pour un but qui n'était pas moi. J'ai pris ensuite le chagrin violent que j'avais ressenti dans ce moment-là pour un pressentiment. C'en était un peut-être? C'est une dernière faveur du ciel, une dernière bonté de Dieu envers nous, ces mystérieux avertissements qu'il nous donne ! Nous devrions les deviner et les suivre ! Je ne pus démêler ce qui se passait en moi. Je n'eusse rien empêché, je ne savais pas combattre les désirs d'Octave; mais, au moins, je l'eusse embrassé une dernière fois ; il fût parti avec la conscience de mon amour. » Je restai immobile, absorbée dans mon égoïste ef9. Digiiized by Google

voir ou de savoir accepter les goûts d'Octave, je lui en gâtais la jouissance par une tristesse mal déguisée parce qu'elle était mal combattue et jamais vaincue. Deux ou trois fois j'ai inquiété son repos, effrayé la conscience de son affection et fait couler ses larmes. Trois fois! oui, en six mois d'union qui nous étaient comptés et dont j'aurais dû lui faire un siècle, une éternité de joie sans mélange, je l'ai troublé et affligé trois fois! Et le jour même... Il faut que j'aie le courage de remuer ces souvenirs affreux, vous m'y forcez! Le jour même qui devait nous séparer pour jamais, je le vis quitter mes côtés et s'habiller pour sortir, sans avoir la force de lui dire un mot. Il fais ait un temps affreux. J'étais sottement offensée de ce qu'il affrontait les rigueurs de l'hiver pour un but qui n'était pas moi. J'ai pris ensuite le chagrin violent que j'avais ressenti dans ce moment-là pour un pressentiment. C'en était un peut-être? C'est une dernière faveur du ciel, une dernière bonté de Dieu envers nous, ces mystérieux avertissements qu'il nous donne! Nous devrions les deviner et les suivre! Je ne pus démêler ce qui se passait en moi. Je n'eusse rien empêché, je ne savais pas combattre les désirs d'Octave; mais, au moins, je l'eusse embrassé une dernière fois; il fût parti avec la conscience de mon amour.

» Je restai immobile, absorbée dans mon égoïste ef-

 froi de l’abandon. 11 se pencha vers moi pour m’embrasser : je fermai les yeux pour retenir mes larmes, je feignis de dormir; je ne lui rendis pas sa dernière caresse. On me l’a rapporté sanglant et déchiré, mort! mort sans que je lui aie donné seulement l’adieu de chaque matin I mort sans que j’aie pu lui pardonner le soir, dans un sourire, les angoisses journalières de mon faible cœur! mort le jour même où, pour la première fois, mon âme jalouse exhalait ce cri impie : « 11 ne m’aime » pas ! » Ah t c’est là ce qui l’a tué ! Le doute est une malédiction, et la malédiction de l’amour ouvre l’abîme des fatales destinées. » L’infortuné! Ce n’était pas lui qui n’aimait pas, puisque sa conscience était si tranquille. C’est moi, je vous l’ai dit, je vous le répète, qui ai mal aimé ! » Vous le voyez, ma vie est un remords plus encore qu’un regret, et j’ai si mal profité de mon bonheur, je l’ai tellement empoisonné par mes muettes exigences, que ce n’est pas le passé que je pleure, c’est l’avenir, que j’aurais pu consacrer à la tranquille félicité d’Octave, et dont je lui avais déjà gâté les prémices. » Je ne mérite donc pas d’être consolée; je ne le serais peut-être pas. Je subis, dans l’horreur de ma solitude, une expiation inévitable. Elle n’a pas duré assez longtemps; je ne suis point encore pardonnée, puisque le bienfait de l’amour qui s’offre à moi, au lieu de Digitized by Google

froi de l'abandon. Il se pencha vers moi pour m'embrasser : je fermai les yeux pour retenir mes larmes, je feignis de dormir; je ne lui rendis pas sa dernière caresse. On me l'a rapporté sanglant et déchiré, mort! mort sans que je lui aie donné seulement l'adieu de chaque matin! mort sans que j'aie pu lui pardonner le soir, dans un sourire, les angoisses journalières de mon faible cœur! mort le jour même où, pour la première fois, mon âme jalouse exhalait ce cri impie : « Il ne m'aime » pas! » Ah! c'est là ce qui l'a tué! Le doute est une malédiction, et la malédiction de l'amour ouvre l'abîme des fatales destinées.

» L'infortuné! Ce n'était pas lui qui n'aimait pas, puisque sa conscience était si tranquille. C'est moi, je vous l'ai dit, je vous le répète, qui ai mal aimé!

» Vous le voyez, ma vie est un remords plus encore qu'un regret, et j'ai si mal profité de mon bonheur, je l'ai tellement empoisonné par mes muettes exigences, que ce n'est pas le passé que je pleure, c'est l'avenir, que j'aurais pu consacrer à la tranquille félicité d'Octave, et dont je lui avais déjà gâté les prémices.

» Je ne mérite donc pas d'être consolée; je ne le serais peut-être pas. Je subis, dans l'horreur de ma solitude, une expiation inévitable. Elle n'a pas duré assez longtemps; je ne suis point encore pardonnée, puisque le bienfait de l'amour qui s'offre à moi, au lieu de

ÂDRIANI. iS5 me faire tressaillir de joie, me fait reculer d’épouvante. » Dans la première jeunesse, on croit pouvoir donner autant qu’on reçoit ; on ne s’inquiète pas du peu que l’on est et du peu que l’on vaut. Quand on est vieilli et flétri comme moi par un châtiment céleste, on frémit à l’idée de faire souffrir ce qu’on a souffert. Plus grand et meilleur que moi, vous souffririez encore davantage. Plus attentif et plus réfléchi qu’Octave, vous vous désabuseriez de moi, et, enchaîné peut-être par la générosité, par le respect de vous-même, vous seriez le plus à plaindre de nous deux. » Tenez, le divin amour n’est fait que pour les belles âmes. La mienne n’est pas un sanctuaire digne de le re-: cevoir. Adieu, adieu! ne voyez dans ma fuite qu’un hommage rendu â la grandeur de votre caractère et à, la noblesse de votre affection. » Laure. » Le vieux paysan qui combattait faiblement les envahissements de l’ortie et du liseron dans je jardin du Temple, remit cette lettre à Adriani au moment où il se levait, désespéré, pour fuir à jamais la maison abandonnée. Avant de lire, Adriani interrogea le bonhomme ; le message lui avait été remis, sans aucune explication, par madame de Monteluz elle-même, au moment où elle l’avait renvoyé du plus procliain relais de poste. C'est Digiiized by Google

me faire tressaillir de joie, me fait reculer d'épouvante.

» Dans la première jeunesse, on croit pouvoir donner autant qu'on reçoit ; on ne s'inquiète pas du peu que l'on est et du peu que l'on vaut. Quand on est vieilli et flétri comme moi par un châtiment céleste, on frémit à l'idée de faire souffrir ce qu'on a souffert. Plus grand et meilleur que moi, vous souffririez encore davantage. Plus attentif et plus réfléchi qu'Octave, vous vous désabuseriez de moi, et, enchaîné peut-être par la générosité, par le respect de vous-même, vous seriez le plus à plaindre de nous deux.

» Tenez, le divin amour n'est fait que pour les belles âmes. La mienne n'est pas un sanctuaire digne de le recevoir. Adieu, adieu! ne voyez dans ma fuite qu'un hommage rendu à la grandeur de votre caractère et à la noblesse de votre affection.

» Laure. »

Le vieux paysan qui combattait faiblement les envahissements de l'ortie et du liseron dans le jardin du Temple, remit cette lettre à Adriani au moment où il se levait, désespéré, pour fuir à jamais la maison abandonnée. Avant de lire, Adriani interrogea le bonhomme ; le message lui avait été remis, sans aucune explication, par madame de Monteluz elle-même, au moment où elle l'avait renvoyé du plus prochain relais de poste. C'est

456 ADRIANI. lui qui l'y avait menée, ainsi que Toinette, avec ses mulets. Il avait été appelé vers deux heures du matin par Toinette elle - môme, sa chaumière étant à une très-petite distance du Temple. Il avait trouvé les malles faites, il les avait chargées sur la calèche, et n'avait vu madame de Monteluz qu'au moment où elle y montait, et à celui où elle en était descendue. Tout cela s'était passé sans que le rude sommeil de Mariette en fût troublé. Toinette avait chargé ce paysan de garder la maison. Un arrangement antérieur avait confié à son fils la régie du petit domaine. On ne savait pas quand on reviendrait, on ne savait pas encore où l'on allait directement. Cela dépendrait des lettres d'affaires que madame recevrait à Tournon. On descendrait peut-être le Rhône en bateau, on remonterait peut-être par la route de Lyon. Bref, cet homme ne savait rien, sinon, comme Mariette, que madame était partie. Il la regrettait; il disait que la bonne jeune dame était bien un peu détraquée dans ses esprits, mais que jamais maîtresse plus douce et plus généreuse n'avait parlé au pauvre monde. Ce fut comme une oraison funèbre, car il ajouta : — Je crois bien que nous ne la reverrons plus et qu'elle n'est pas pour faire de vieux os. Elle a trop de mal dans son idée ! Adriani retourna au petit salon. Il se jeta sur le fauteuil où Laure s'était assise la veille et dévora sa lettre. Digilized by Google

lui qui l'y avait menée, ainsi que Toinette, avec ses mulets. Il avait été appelé vers deux heures du matin par Toinette elle-même, sa chaumière étant à une très-petite distance du Temple. Il avait trouvé les malles faites, il les avait chargées sur la calèche, et n'avait vu madame de Monteluz qu'au moment où elle y montait, et à celui où elle en était descendue. Tout cela s'était passé sans que le rude sommeil de Mariotte en fût troublé. Toinette avait chargé ce paysan de garder la maison. Un arrangement antérieur avait confié à son fils la régie du petit domaine. On ne savait pas quand on reviendrait, on ne savait pas encore où l'on allait directement. Cela dépendrait des lettres d'affaires que madame recevrait à Tournon. On descendrait peut-être le Rhône en bateau, on remonterait peut-être par la route de Lyon. Bref, cet homme ne savait rien, sinon, comme Mariotte, que *madame était partie*. Il la regrettait; il disait que la bonne jeune dame était bien un peu détraquée dans ses esprits, mais que jamais maîtresse plus douce et plus généreuse n'avait parlé au pauvre monde.

Ce fut comme une oraison funèbre, car il ajouta :

— Je crois bien que nous ne la reverrons plus et qu'elle n'est pas pour faire de vieux os. Elle a trop de mal dans son idée!

Adriani retourna au petit salon. Il se jeta sur le fauteuil où Laure s'était assise la veille et dévora sa lettre.

ADRIANI. 157 Il la commença avec abattemenl; il la termina en la baisant avec transport. Quel plus doux aveu pouvait-il recevoir que cette confession ? De quel plus grand charme Laure pouvait-elle se revêtir à ses yeux que de lui avouer, dans son repentir naïf, et sans savoir ce qu'elle avouait, que sa conscience plus que son cœur était fidèle à la mémoire d'Octave, et que ce cœur était vierge d'un amour partagé, par conséquent d'un amour complet? Adriani avait déjà pressenti qu'il n'avait pas à lutter contre un mort. Il ne se trompa pas sur la véritable portée de cette lettre ingénue. H reconnut que l'urne pouvait être couronnée de fleurs et inaugurée par lui, sans amertume, au seuil de son avenir. Laure perdrait ses remords et se relèverait vis-à-vis d'elle-même le jour où elle saurait ce que c'est que le véritable amour, et combien peu elle avait offensé Dieu en le rêvant sur le cœur impuissant d'Octave. Ainsi, en croyant décourager Adriani et l'éloigner d'elle, Laure avait resserré le lieu qu'elle voulait rompre. L'extrême candeur agit souvent comme ferait l'extrême habileté. Elle obéit à la loi du vrai d'une manière toute fatale. Si la ruse prend le masque de la loyauté, c'est parce qu'elle sait bien que la loyauté est le seul pouvoir infaillible sur les bons esprits. Digitized by Google

Il la commença avec abattement; il la termina en la baisant avec transport. Quel plus doux aveu pouvait-il recevoir que cette confession? De quel plus grand charme Laure pouvait-elle se revêtir à ses yeux que de lui avouer, dans son repentir naïf, et sans savoir ce qu'elle avouait, que sa conscience plus que son cœur était fidèle à la mémoire d'Octave, et que ce cœur était vierge d'un amour partagé, par conséquent d'un amour complet?

Adriani avait déjà pressenti qu'il n'avait pas à lutter contre un mort. Il ne se trompa pas sur la véritable portée de cette lettre ingénue. Il reconnut que l'urne pouvait être couronnée de fleurs et inaugurée par lui, sans amertume, au seuil de son avenir. Laure perdrait ses remords et se relèverait vis-à-vis d'elle-même le jour où elle saurait ce que c'est que le véritable amour, et combien peu elle avait offensé Dieu en le rêvant sur le cœur impuissant d'Octave.

Ainsi, en croyant décourager Adriani et l'éloigner d'elle, Laure avait resserré le lien qu'elle voulait rompre. L'extrême candeur agit souvent comme ferait l'extrême habileté. Elle obéit à la loi du vrai d'une manière toute fatale. Si la ruse prend le masque de la loyauté, c'est parce qu'elle sait bien que la loyauté est le seul pouvoir infaillible sur les bons esprits.

X Adriani fui dérangé dans de douces médilalions par le vieux paysan qui venait emballer le piano. — Où vous a-l-on dit de l'envoyer? lui demanda-t-il. — Nulle part, monsieur. On m'a commandé de ne pas le laisser à rtiumidilé, de le mettre tout de suite dans sa caisse et de le tenir tout prêt, parce qu'on le ferait réclamer bientôt. Il paraît que madame y lient beaucoup, car elle m'a recommandé cela elle-même. Adriani prit une prompte résolution. — Où elle va, je le saurai, se dit-il ; où elle sera, je la rejoindrai. Il savait l'heure et le lieu du premier départ en poste. C'en était assez. Il retourna à Mauzères, embrassa le baron, lui emprunta un cabriolet et partit avec Comtois. Au relais, il apprit que les deux voyageuses avaient pris, en effet, la route de Tournon. Il commanda des Digilized by Google

## X

Adriani fut dérangé dans de douces méditations par le vieux paysan qui venait emballer le piano.

— Où vous a-t-on dit de l'envoyer? lui demanda-t-il.

— Nulle part, monsieur. On m'a commandé de ne pas le laisser à l'humidité, de le mettre tout de suite dans sa caisse et de le tenir tout prêt, parce qu'on le ferait réclamer bientôt. Il paraît que madame y tient beaucoup, car elle m'a recommandé cela elle-même.

Adriani prit une prompte résolution.

— Où elle va, je le saurai, se dit-il; où elle sera, je la rejoindrai.

Il savait l'heure et le lieu du premier départ en poste. C'en était assez. Il retourna à Mauzères, embrassa le baron, lui emprunta un cabriolet et partit avec Comtois.

Au relais, il apprit que les deux voyageuses avaient pris, en effet, la route de Tournon. Il commanda des

ADHIANI. 159 chevaux de poste et arriva au bord du Rhône avant la nuit. Là, il eut une inspiration. Toinette devait lui avoir écrit ; elle devait avoir prévu son anxiété et ses poursuites. Ou elle les seconderait, ou elle s'efforcerait de l'en décourager; mais elle n'était pas femme à rester oisive au milieu d'une telle aventure. 11 courut au bureau de la poste, exhiba son passe-port, et relira une lettre à son adresse ; « Monsieur, disait Toinette, madame l'a voulu. C'est bien malgré moi ! Mais aussi pourquoi n'avez-vous pas daigné me dire si votre fortune répond à vos manières et si le nom que vous portez est le votre? J'ai eu peur d'avoir été trop loin, et je me suis trouvée sans défense, quand madame m'a dit : y> — Partons, je le veux! » Quelle est son idée? Croiriez-vous que je n'en sais rien ? Jamais je ne l'ai vue comme elle est. C'est une volonté, une activité qui sentent la fièvre. Je ne la reconnais plus. Je vous écris du bateau à vapeur où nous sommes déjà embarquées, attendant la cloche du départ. Tout ce que je sais, c'est que nous descendons jusqu'à Avignon. 11 me paraît bien impossible que nous n'allions pas au moins saluer madame la marquise au château de Larnac. Vous trouverez une autre lettre de moi, bureau restant, comme celle-ci, à Avignon. » Toaroon, sept beares dn matie. « Digitized by Cooglc

chevaux de poste et arriva au bord du Rhône avant la nuit. Là, il eut une inspiration. Toinette devait lui avoir écrit; elle devait avoir prévu son anxiété et ses poursuites. Ou elle les seconderait, ou elle s'efforcerait de l'en décourager; mais elle n'était pas femme à rester oisive au milieu d'une telle aventure.

Il courut au bureau de la poste, exhiba son passe-port, et retira une lettre à son adresse :

« Monsieur, disait Toinette, madame l'a voulu. C'est bien malgré moi ! Mais aussi pourquoi n'avez-vous pas daigné me dire si votre fortune répond à vos manières et si le nom que vous portez est le votre? J'ai eu peur d'avoir été trop loin, et je me suis trouvée sans défense, quand madame m'a dit :

» — Partons, je le veux!

» Quelle est son idée? Croiriez-vous que je n'en sais rien ? Jamais je ne l'ai vue comme elle est. C'est une volonté, une activité qui sentent la fièvre. Je ne la reconnais plus. Je vous écris du bateau à vapeur où nous sommes déjà embarquées, attendant la cloche du départ. Tout ce que je sais, c'est que nous descendons jusqu'à Avignon. Il me paraît bien impossible que nous n'allions pas au moins saluer madame la marquise au château de Larnac. Vous trouverez une autre lettre de moi, bureau restant, comme celle-ci, à Avignon.

» Tournon, sept heures du matin. »

160 ADRIANI. Adriani descendit le Rhône etlroava un autre bulletin de Toinetle qui lui annonçait qu'on se Tendait effectivement au château de Larnac , où , depuis le mariage de son lils, la marquise de Monteluz avait, à la prière de I^ure, établi sa résidence. « Je ne pense pas que nous y fassions un long séjour, disait Toinelte. Ne venez donc pas nous y rejoindre, monsieur. Je vous en ai assez dit sur le caractère et les idées de madame la marquise pour que vous compreniez qu'une imprudence pourrait nous amener des peines. Si vous voulez écrire, envoyez-moi vos lettres. » Suivait l'adresse détaillée. Adriani ne tint pas compte des terreurs de Toinette. Il continua sa route et alla s'installer au village de Vaucluse, à une lieue de Larnac, fort décidé à affronter la belle-mère et toute la famille plutôt que de renoncer à ses espérances. Il avait le meilleur prétexte du monde pour se trouver dans un lieu qui attire tous les voyageurs par la beauté des sites environnants, le voisinage de la célèbre fontaine et les souvenirs du grand poète. Il apprit bientôt que la jeune marquise de Monteluz était de retour dans son château. Mieux connue dans ce pays que dans le Vivarais, elle n'y passait pas pour folle le moins du monde. Tout le monde respectait son deuil et plaignait son infortune. Adriani fut condamné à entendre, de la bouche de son hôte qu'il avait questionné Digitized by Google

Adriani descendit le Rhône et trouva un autre bulletin de Toinette qui lui annonçait qu'on se rendait effectivement au château de Larnac, où, depuis le mariage de son fils, la marquise de Monteluz avait, à la prière de Laure, établi sa résidence.

« Je ne pense pas que nous y fassions un long séjour, disait Toinette. Ne venez donc pas nous y rejoindre, monsieur. Je vous en ai assez dit sur le caractère et les idées de madame la marquise pour que vous compreniez qu'une imprudence pourrait nous amener des peines. Si vous voulez écrire, envoyez-moi vos lettres. »

Suivait l'adresse détaillée.

Adriani ne tint pas compte des terreurs de Toinette. Il continua sa route et alla s'installer au village de Vaucluse, à une lieue de Larnac, fort décidé à affronter la belle-mère et toute la famille plutôt que de renoncer à ses espérances. Il avait le meilleur prétexte du monde pour se trouver dans un lieu qui attire tous les voyageurs par la beauté des sites environnants, le voisinage de la célèbre fontaine et les souvenirs du grand poëte.

Il apprit bientôt que la jeune marquise de Monteluz était de retour dans son château. Mieux connue dans ce pays que dans le Vivarais, elle n'y passait pas pour folle le moins du monde. Tout le monde respectait son deuil et plaignait son infortune. Adriani fut condamné à entendre, de la bouche de son hôte qu'il avait questionné

ADRIANI. 161 avec précaution, le récit épique de la mort du jeune marquis, cl à feindre de l'écouter comme une chose nouvelle. 11 en fut dédommagé par les grands éloges qu'on donnait à la beauté de celle qu'on appelait 1a nouvelle Laure de Vaucluse. On parlait aussi de sa bonté, de sa grâce et de ses talents. Après avoir entendu ainsi, en déjeunant, la causerie de son hôte, Adriani, arrivé depuis une heure et incapable de goûter un moment de repos avant d'avoir atteint le but de sa course, se disposa à sortir, en disant à Comtois de ne pas l'attendre et de ne pas s'inquiéter de lui. — Eh quoi ! monsieur, s'écria Comtois effaré, vous ne dormirez pas un instant? — Libre à vous de dormir toute la journée, mon cher Comtois. — Mais c'est que monsieur me laisse là dans un pays affreux, où je ne connais pas une âme... Et si monsieur ne revenait pas? —Je compte revenir, Comtois, et je n'entreprends rien de tragique. Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui va se noyer? — Non, monsieur... Mais enfin... si monsieur prenait fantaisie d'aller plus loin sans moi... — Vous m'êtes donc bien attaché, monsieur Comtois? dit Adriani d'un air moqueur. — Ce n'est pas pour ça, répondit Comtois piqué; mais Digiiized by Google

avec précaution, le récit épique de la mort du jeune marquis, et à feindre de l'écouter comme une chose nouvelle. Il en fut dédommagé par les grands éloges qu'on donnait à la beauté de celle qu'on appelait la *nouvelle Laure de Vaucluse.* On parlait aussi de sa bonté, de sa grâce et de ses talents.

Après avoir entendu ainsi, en déjeunant, la causerie de son hôte, Adriani, arrivé depuis une heure et incapable de goûter un moment de repos avant d'avoir atteint le but de sa course, se disposa à sortir, en disant à Comtois de ne pas l'attendre et de ne pas s'inquiéter de lui.

— Eh quoi ! monsieur, s'écria Comtois effaré, vous ne dormirez pas un instant ?

— Libre à vous de dormir toute la journée, mon cher Comtois.

— Mais c'est que monsieur me laisse là dans un pays affreux, où je ne connais pas une âme... Et si monsieur ne revenait pas ?

— Je compte revenir, Comtois, et je n'entreprends rien de tragique. Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui va se noyer ?

— Non, monsieur... Mais enfin... si monsieur prenait fantaisie d'aller plus loin sans moi...

— Vous m'êtes donc bien attaché, monsieur Comtois ? dit Adriani d'un air moqueur.

— Ce n'est pas pour ça, répondit Comtois piqué ; mais

162 AU RIANT. on est toujours inquiet quand on ne voit pas devant soi. Avec monsieur, on marche toujours dans les ténèbres. — Ténèbres? dit Adriani en partant d'un éclat de rire qui acheva de mortifier Comtois. Il fait le plus beau soleil du monde, mon cher ! — N'importe, reprit Comtois irrité. Je ne connaissais pas monsieur pour un artiste ; je suis entré à son service, de confiance, et je voudrais que monsieur prit la peine de me rassurer ou de me congédier. — Fort bien ! vous dédaignez les arts ! dit Adriani, que les angoisses de son valet de chambre commençaient à divertir, et qui, en achevant de s'habiller, n'était pas fâché de lui rendre ses mépris en taquineries inquiétantes ; c'est mal à vous, monsieur Comtois. Entre gens de rien, comme vous et moi, on devrait se soutenir, au lieu de se soupçonner. — Aurait-il vu mon journal? pensa Comtois. Il sentit l'ironie et baissa le ton. — Mon Dieu, monsieur, je no prétends pas que monsieur... — Si fait, vous pensez que je vous ai amené au bout de la France et que je vais vous y oublier. Les artistes sont tous fous, égoïstes, indélicats. Dame! vous les connaissez bien, je le vois, et il n'y a pas moyen de vous en faire accroire ! — Monsieur plaisante ! dit Comtois épouvanté. Digilized by Google

on est toujours inquiet quand on ne voit pas devant soi. Avec monsieur, on marche toujours *dans les ténèbres*.

— Ténèbres? dit Adriani en partant d'un éclat de rire qui acheva de mortifier Comtois. Il fait le plus beau soleil du monde, mon cher !

— N'importe, reprit Comtois irrité. Je ne connaissais pas monsieur pour un artiste ; je suis entré à son service, de confiance, et je voudrais que monsieur prît la peine de me rassurer ou de me congédier.

— Fort bien ! vous dédaignez les arts ! dit Adriani, que les angoisses de son valet de chambre commençaient à divertir, et qui, en achevant de s'habiller, n'était pas fâché de lui rendre ses mépris en taquineries inquiétantes ; c'est mal à vous, monsieur Comtois. Entre gens de rien, comme vous et moi, on devrait se soutenir, au lieu de se soupçonner.

— Aurait-il vu mon journal? pensa Comtois.

Il sentit l'ironie et baissa le ton.

— Mon Dieu, monsieur, je ne prétends pas que monsieur...

— Si fait, vous pensez que je vous ai amené au bout de la France et que je vais vous y oublier. Les artistes sont tous fous, égoïstes, indélicats. Dame ! vous les connaissez bien, je le vois, et il n'y a pas moyen de vous en faire accroire !

— Monsieur plaisante ! dit Comtois épouvanté.

ADRI ANI. 163 Et, se croyant aux prises avec un aventurier qui levait le masque, il supputait des frais de séjour illimité à Vaucluse, dans une vaine attente de son retour, et des frais de route pour retourner seul à Paris. Adriani prit son chapeau et se dirigea vers la porte, sans autre explication. Comtois pâlit. Son maître avait laissé presque tous ses effets à Mauzères. Pressé de partir, il n'avait emporté qu'une légère valise et un nécessaire de voyage fort simple. Il n'y avait pas là de quoi indemniser ComtoisAdriani attendait qu'il lui adressât quelque impertinence, afin de savoir à quoi s'en tenir sur son caractère; mais Comtois n'avait pas d'autre vice que la sottise. Esclave do devoir, il se sentait condamné à la confiance par celle que son maître lui avait témoignée en mille occasions. Adriani sourit en voyant cette anxiété refoulée par le respect humain. — A propos, dit-il en revenant sur ses pas, comme frappé d'un souvenir : j'ai mis mon portefeuille dans ce tiroir. Prenez-le sur vous. Comtois ; bien que les gens de cette auberge aient l'air honnête , ce sera encore plus sûr. Il lui donna la clef du tiroir et sortit. Comtois ouvrit prccipiiamment le portefeuille et vit qu'il contenait une dizaine de mille francs en billets de banque. Le calme se fit dans son âme, l'appétit lui revint. Digitized by Googlc

Et, se croyant aux prises avec un aventurier qui levait le masque, il supputait des frais de séjour illimité à Vaucluse, dans une vaine attente de son retour, et des frais de route pour retourner seul à Paris.

Adriani prit son chapeau et se dirigea vers la porte, sans autre explication. Comtois pâlit. Son maître avait laissé presque tous ses effets à Mauzères. Pressé de partir, il n'avait emporté qu'une légère valise et un nécessaire de voyage fort simple. Il n'y avait pas là de quoi indemniser Comtois.

Adriani attendait qu'il lui adressât quelque impertinence, afin de savoir à quoi s'en tenir sur son caractère; mais Comtois n'avait pas d'autre vice que la sottise. Esclave du devoir, il se sentait condamné à la confiance par celle que son maître lui avait témoignée en mille occasions. Adriani sourit en voyant cette anxiété refoulée par le respect humain.

— A propos, dit-il en revenant sur ses pas, comme frappé d'un souvenir : j'ai mis mon portefeuille dans ce tiroir. Prenez-le sur vous, Comtois ; bien que les gens de cette auberge aient l'air honnête, ce sera encore plus sûr.

Il lui donna la clef du tiroir et sortit.

Comtois ouvrit précipitamment le portefeuille et vit qu'il contenait une dizaine de mille francs en billets de banque. Le calme se fit dans son âme, l'appétit lui revint.

i64 A.DRIANI. Il acheva iranquillement le déjeuner de son maître, et savoura les excellentes truites de la Sorgue accommodées avec une véritable maestria par l'hôte de l'hôtel de Pétrarque. Il rangea tout, ensuite, avec les plus grands égards pour la chambre de son maître, nettoya son en> crier de voyage et s'en servit pour consigner dans son journal les réflexions suivantes : < Bourgade de Vaaclase, 1" septembre 18... « Monsieur n'est qu'un artiste, c'est la vérité; mais, malgré ça, c'est un très-galant homme, qui montre aux gens, dans l'occasion, le cas qn'il fait de leur probité. Monsieur est aussi un homme fort aimable. Il a causé avec moi, ce matin, pour la première fois, et m'a mis à même de voir qu'il n'est pas sans esprit et sans éducation. » Après quoi, Comtois alla voir la grotte et le lac sou^ terrain de Vaucluse; ce qui lui fournit matière à une lettre descriptive adressée à son épouse, et qui commençait ainsi : « Bien de plus étonné que moi à la vue de cette eau chantée par M. Pétrarque ! etc. » Constatons un fait, avant de laisser M. Comtois à ses élucubrations : c'est qu'il avait ponr sa femme une affection protectrice. Il avouait volontiers à ses amis qn'il

Digiiized by Google

Il acheva tranquillement le déjeuner de son maître, et savoura les excellentes truites de la Sorgue accommodées avec une véritable *maestria* par l'hôte de l'hôtel de *Pétrarque*. Il rangea tout, ensuite, avec les plus grands égards pour la chambre de son maître, nettoya son encrier de voyage et s'en servit pour consigner dans son journal les réflexions suivantes :

« Bourgade de Vaucluse, 1er septembre 18...

« Monsieur n'est qu'un artiste, c'est la vérité; mais, malgré ça, c'est un très-galant homme, qui montre aux gens, dans l'occasion, le cas qu'il fait de leur probité. Monsieur est aussi un homme fort aimable. Il a causé avec moi, ce matin, pour la première fois, et m'a mis à même de voir qu'il n'est pas sans esprit et sans éducation. »

Après quoi, Comtois alla voir la grotte et le lac souterrain de Vaucluse; ce qui lui fournit matière à une lettre descriptive adressée à son *épouse*, et qui commençait ainsi :

« Rien de plus étonné que moi à la vue de cette eau chantée par M. Pétrarque ! etc. »

Constatons un fait, avant de laisser M. Comtois à ses élucubrations : c'est qu'il avait pour sa femme une affection protectrice. Il avouait volontiers à ses amis qu'il

ADRIANI. 165 avait fait un mariage de garnison, car elle était simple cuisinière et ne meltpil pas un mot d'orlbograpbe ; mais elle avait de l'esprit naturel, disait-il, et devinait des choses au-dessus de sa portée. Voilà pourquoi il n'était pas fàcbé de l'éblouir, dans l'occasion, par une supériorité qu'il jugeait incontestable. Âdriani avait pourtant passé devant la source sans lui accorder un regard. Il avait traversé les montagnes environnantes, se dirigeant à vol d'oiseau vers le village de Gordès, qu'on lui avait indiqué comme voisin de Larnac. Il arrivait au milieu du jour, insensible à la fatigue et à une chaleur accablante, au terme de sa course. Là seulement, il put songer à admirer le pays, qui était superbe, et des vallées fertiles, protégées de montagnes d'un ^sez beau caractère. Larnac était un vieux manoir d'un aspect imposant par sa situation, d'une importance médiocre cependant, mais rendu confortable par la longue résidence d'une famille aisée et les soins que la belle-mère de Laure y avait donnés durant la tutelle de cette dernière. Dans les premiers jours de son mariage, Laure elle-même avait rempli sa demeure d'une certaine élégance, sans luxe déplacé. Elle eût voulu faire aimer cet intérieur à son jeune mari. Depuis la mort d'Octave, Laure ne s'était plus souciée ni occupée de rien; mais la marquise avait entretenu toutes choses avec ponctualité. Digiiized by Google

avait fait un *mariage de garnison*, car elle était simple cuisinière et ne mettait pas un mot d'orthographe; mais elle avait de l'esprit naturel, disait-il, et devinait des choses au-dessus de sa portée. Voilà pourquoi il n'était pas fâché de l'éblouir, dans l'occasion, par une supériorité qu'il jugeait incontestable.

Adriani avait pourtant passé devant la source sans lui accorder un regard. Il avait traversé les montagnes environnantes, se dirigeant à vol d'oiseau vers le village de Gordès, qu'on lui avait indiqué comme voisin de Larnac. Il arrivait au milieu du jour, insensible à la fatigue et à une chaleur accablante, au terme de sa course.

Là seulement, il put songer à admirer le pays, qui était superbe, et des vallées fertiles, protégées de montagnes d'un assez beau caractère. Larnac était un vieux manoir d'un aspect imposant par sa situation, d'une importance médiocre cependant, mais rendu confortable par la longue résidence d'une famille aisée et les soins que la belle-mère de Laure y avait donnés durant la tutelle de cette dernière. Dans les premiers jours de son mariage, Laure elle-même avait rempli sa demeure d'une certaine élégance, sans luxe déplacé. Elle eût voulu faire aimer cet intérieur à son jeune mari. Depuis la mort d'Octave, Laure ne s'était plus souciée ni occupée de rien; mais la marquise avait entretenu toutes choses avec ponctualité.

166 ADRIANI. Le mot de ponctualité est celui qui convient le mieux pour résumer le caractère et l'existence entière de cette femme que son entourage distinguait de Laure en l'appelant la marquise, tandis que Laure, marquise aussi, mais tenue dans une sorte d'infériorité de convenance, était désignée sous le nom de madame Octave. Nous suivrons cette donnée quant à la belle-mère, pour éviter toute confusion. Son nom de fille, comme on dit encore dans les anciennes familles, était Andrée d'Oppédèle. Elle avait été fort belle, mais froide, sans charme et sans grâce. Élevée dans un couvent d'Avignon, produite ensuite dans le monde d'Avignon, de Marseille, de Nîmes et d'üzès, mariée à un gentilhomme sans avoir, mais dont les ancêtres avaient fourni des viguiers à toutes les vigueries de la Provence :'épouse sans amour, mère sans faiblesse, femme sans reproche, elle avait mené, sous le plus beau soleil du monde, une vie glacée par les préjugés aristocratiques et religieux, si obstines dans le midi de la France. Ces préjugés n'étaient pas chez elle à l'état violent. Toute violence lui était inconnue. Ils étaient à l'état de foi inébranlable, béate, indestructible. Vue d'un seul côté, c'était une très-respectable nature, rigide sur tous les points d'honneur, désintéressée, libérale autant que lui permettaient ses idées d'ordre et la médiocrité de sa fortune; indulgente autant que peut l'être une orihoDigitized by Google

Le mot de ponctualité est celui qui convient le mieux pour résumer le caractère et l'existence entière de cette femme que son entourage distinguait de Laure en l'appelant *la marquise,* tandis que Laure, marquise aussi, mais tenue dans une sorte d'infériorité de convenance, était désignée sous le nom de *madame Octave.* Nous suivrons cette donnée quant à la belle-mère, pour éviter toute confusion.

Son *nom de fille,* comme on dit encore dans les anciennes familles, était Andrée d'Oppédète. Elle avait été fort belle, mais froide, sans charme et sans grâce. Élevée dans un couvent d'Avignon, produite ensuite dans le monde d'Avignon, de Marseille, de Nîmes et d'Uzès, mariée à un gentilhomme sans avoir, mais dont les ancêtres avaient fourni des viguiers à toutes les vigueries de la Provence : épouse sans amour, mère sans faiblesse, femme sans reproche, elle avait mené, sous le plus beau soleil du monde, une vie glacée par les préjugés aristocratiques et religieux, si obstinés dans le midi de la France. Ces préjugés n'étaient pas chez elle à l'état violent. Toute violence lui était inconnue. Ils étaient à l'état de foi inébranlable, béate, indestructible. Vue d'un seul côté, c'était une très-respectable nature, rigide sur tous les points d'honneur, désintéressée, libérale autant que lui permettaient ses idées d'ordre et la médiocrité de sa fortune; indulgente autant que peut l'être une ortho-

A.DRIANI. 167 doxie à seize quartiers ; chaste autant que peut l'être une femme qui, par ordre du confesseur, subit sans amour la loi du mariage. Longtemps la belle Andrée brilla dans le nmnde provençal comme un meuble d'apparat qui ornait les fêles sans les égayer. Sans sortir de sa famille, qui se ramifiait par ses alliances à une population entière de cousins, d'oncles, de germains et issus de germains, elle se trouvait très-répandue. Les devoirs de famille lui créèrent donc des habitudes de représentation et d'hospitalité, et, quand elle avait dit le monde, objet de son respect ou de ses égards, elle croyait parler de l'univers, et ne se doutait pas que l'opinion pût dicter ses arrêts ailleurs que dans le petit groupe que formaient, en somme, ses grandes relations au sein d'une petite caste. Le récit de Toineite, relativement à la longue opposition de la marquise au mariage d'Octave et de sa pupille, était parfaitement véridiqne. Celte mère rigide, celte fière patricienne pauvre, eût laissé mourir d'amour et de douleur son fils et sa nièce plutôt que de se laisser soupçonner de calcul et de captation. Elle ne céda qu'en voyant Laure loucher à sa majorité sans varier sa préférence; mais, en cédant, elle se garda bien de témoigner aucune joie d'un mariage qui redorait un peu le blason de sa famille. Elle ne ressentit môme aucune admiration pour la consumee et la générosité do sa pupille. Elle les Digilized by Google

doxie à seize quartiers : chaste autant que peut l'être une femme qui, par ordre du confesseur, subit sans amour la loi du mariage.

Longtemps la belle Andrée brilla dans le monde provençal comme un meuble d'apparat qui ornait les fêtes sans les égayer. Sans sortir de sa famille, qui se ramifiait par ses alliances à une population entière de cousins, d'oncles, de germains et issus de germains, elle se trouvait très-répandue. Les devoirs de famille lui créèrent donc des habitudes de représentation et d'hospitalité, et, quand elle avait dit *le monde,* objet de son respect ou de ses égards, elle croyait parler de l'univers, et ne se doutait pas que l'opinion pût dicter ses arrêts ailleurs que dans le petit groupe que formaient, en somme, ses grandes relations au sein d'une petite caste.

Le récit de Toinette, relativement à la longue opposition de la marquise au mariage d'Octave et de sa pupille, était parfaitement véridiqne. Cette mère rigide, cette fière patricienne pauvre, eût laissé mourir d'amour et de douleur son fils et sa nièce plutôt que de se laisser soupçonner de calcul et de captation. Elle ne céda qu'en voyant Laure toucher à sa majorité sans varier sa préférence; mais, en cédant, elle se garda bien de témoigner aucune joie d'un mariage qui redorait un peu le blason de sa famille. Elle ne ressentit même aucune admiration pour la constance et la générosité de sa pupille. Elle les

168 ADRIANI. regarda comme des choses toutes simples, à la hauteur desquelles sa fierté, à défaut de sa sensibilité, l'eût placée, et elle se contenta de dire : — C'est bien, je me rends l La mort tragique de son fils n'entama point ce mâle courage. Elle avait sans doute des entrailles maternelles, et elle en ressentit le déchirement; mais, la première consternation passée, on ne s'aperçut de sa douleur qu'à la disparition complète du rare et pâle sourire qui effleurait parfois Jadis ses traits austères. Quelques fils argentés se mêlèrent à ses cheveux, jusque-là noirs comme l'ébène. On jugea qu'elle avait mortellement souffert sous son air résigné. C'est possible, c'est probable; mais ce ne fut pas seulement la piété qui triompha de ses regrets, ce fut l'orgueil et même la vanité. Il n'est point de femme belle sans complaisance secrète pour ellemême. Faute de charmes, la belle Andrée n'avait jamais plu à personne. Elle le savait, elle l'avait senti. Elle savait aussi qu'elle ne pouvait briller ni par l'esprit, ni par l'instruction. Elle s'enveloppa dans sa fermeté de caractère, qu'en plus d'une occasion on avait remarquée, et que son mari vantait pour avoir quelque chose à vanter dans son intérieur. Elle s'y enferma si bien, que nulle matrone romaine n'y eût mis plus de pompe et de solennité. Au moment où Adriani approchait du cliàleau, Laui e Digitized by Google

regarda comme des choses toutes simples, à la hauteur desquelles sa fierté, à défaut de sa sensibilité, l'eût placée, et elle se contenta de dire :

— C'est bien, je me rends !

La mort tragique de son fils n'entama point ce mâle courage. Elle avait sans doute des entrailles maternelles, et elle en ressentit le déchirement; mais, la première consternation passée, on ne s'aperçut de sa douleur qu'à la disparition complète du rare et pâle sourire qui effleurait parfois jadis ses traits austères. Quelques fils argentés se mêlèrent à ses cheveux, jusque-là noirs comme l'ébène. On jugea qu'elle avait mortellement souffert sous son air résigné. C'est possible, c'est probable; mais ce ne fut pas seulement la piété qui triompha de ses regrets, ce fut l'orgueil et même la vanité. Il n'est point de femme belle sans complaisance secrète pour elle-même. Faute de charmes, la belle Andrée n'avait jamais plu à personne. Elle le savait, elle l'avait senti. Elle savait aussi qu'elle ne pouvait briller ni par l'esprit, ni par l'instruction. Elle s'enveloppa dans sa fermeté de caractère, qu'en plus d'une occasion on avait remarquée, et que son mari vantait pour avoir quelque chose à vanter dans son intérieur. Elle s'y enferma si bien, que nulle matrone romaine n'y eût mis plus de pompe et de solennité.

Au moment où Adriani approchait du château, Laure

ADAIANI. 169 et sa belle-mère, assises dans nn assez beau salon, qui passait pour somptueux dans un pays où le luxe a fort peu pénétré, causaient ensemble pour la première fois *v depuis bien longtemps. Laure, involontairement, mais profondément froissée par le stoïcisme intolérant de la marquise, s'était presque toujours renfermée dans un silence respectueux, se disant, avec raison, qu'une personne dont toute l'action morale se bornait à la science des égards n'avait pas droit à autre chose que des égards. Arrivée la veille et très-fatiguée, Laure s'était levée tard et commençait avec la marquise un entretien qui ne pouvait être un épanchement et qui prenait le caractère d'une explication. — Eh bien, ma fille, dit la marquise, dont la voix inflexible ne savait mettre aucune douceur dans ce parler maternel, vous êtes reposée, vous pouvez me parler de vous-même. Mademoiselle Muiron, que j'ai interrogée ce matin sur votre santé, m'a répondu que vous étiez à la fois mieux et plus mal j mais cette bonne personne a si peu de jugement, que j'aime mieux ne m'en rapporter qu'à vous. Je ne saurais la suivre dans son langage affecté et dans ses réponses embrouillées. Voyons, comment vous trouvez-vous au physique et au moral, après l'étrange voyage que vous venez de faire? I.aure se sentit peu disposée à répondre à des marques d'intérêt qui ressemblaient à une critique. Elle se contenta 10 Digitized by Googlc

et sa belle-mère, assises dans un assez beau salon, qui passait pour somptueux dans un pays où le luxe a fort peu pénétré, causaient ensemble pour la première fois depuis bien longtemps. Laure, involontairement, mais profondément froissée par le stoïcisme intolérant de la marquise, s'était presque toujours renfermée dans un silence respectueux, se disant, avec raison, qu'une personne dont toute l'action morale se bornait à la *science des égards* n'avait pas droit à autre chose que des égards. Arrivée la veille et très-fatiguée, Laure s'était levée tard et commençait avec la marquise un entretien qui ne pouvait être un épanchement et qui prenait le caractère d'une explication.

— Eh bien, ma fille, dit la marquise, dont la voix inflexible ne savait mettre aucune douceur dans ce parler maternel, vous êtes reposée, vous pouvez me parler de vous-même. Mademoiselle Muiron, que j'ai interrogée ce matin sur votre santé, m'a répondu que vous étiez à la fois mieux et plus mal ; mais cette bonne personne a si peu de jugement, que j'aime mieux ne m'en rapporter qu'à vous. Je ne saurais la suivre dans son langage affecté et dans ses réponses embrouillées. Voyons, comment vous trouvez-vous au physique et au moral, après l'étrange voyage que vous venez de faire?

Laure se sentit peu disposée à répondre à des marques d'intérêt qui ressemblaient à une critique. Elle se contenta

y 170 ADRIANI. de sooriro avec mélaacolie et de demander pourquoi la marquise qualifiait son voyage d'étrange. — Je ne prétends pas ridiculiser vos démarches, ma très-chère, répondit la marquise, encore moins les blâmer. Je me suis permis seulement de penser que vous étiez bien jeune pour quitter ainsi l'aile maternelle, et bien faible de santé pour vous jeter dans la solitude. Laure garda le silence, décidée à n'entamer jamais aucune lutte avec sa belle-mère. Celle-ci reprit : — Vous ôtes maîtresse de vos actions, je le sais, et je reconnais vos droits à l'indépendance. Ce n'est donc pas de moi que vous relèverez jamais, mais des convenances d'un monde qui n'aura pas pour vous l'iudulgence à « laquelle vous prétendez. — Je ne prétends à rien, répondit Laure; mais puisje savoir de quoi ce monde souverain m'accuse? — De rien que je sache; mais il s'étonne un peu, et peut-être trouverez-vous avec moi qu'il ne faudrait même pas inquiéter les jugements humains. — Je pense que vous avez toujours raison, chère maman, dit la jeune femme avec une douceur sans abandon. Vous ne pouvez pas vous tromper, et vos pensées sont un code, comme vos actions sont un modèle infaillible vis-à-vis du monde : mais je ne suis plus du monde, moi, vous le savez. — Je regrette, reprit la marquise, sans montrer son Digiiized by Google

de sourire avec mélancolie et de demander pourquoi la marquise qualifiait son voyage d'étrange.

— Je ne prétends pas ridiculiser vos démarches, ma très-chère, répondit la marquise, encore moins les blâmer. Je me suis permis seulement de penser que vous étiez bien jeune pour quitter ainsi l'aile maternelle, et bien faible de santé pour vous jeter dans la solitude.

Laure garda le silence, décidée à n'entamer jamais aucune lutte avec sa belle-mère. Celle-ci reprit :

— Vous êtes maîtresse de vos actions, je le sais, et je reconnais vos droits à l'indépendance. Ce n'est donc pas de moi que vous relèverez jamais, mais des convenances d'un monde qui n'aura pas pour vous l'indulgence à laquelle vous prétendez.

— Je ne prétends à rien, répondit Laure; mais puis-je savoir de quoi ce monde souverain m'accuse?

— De rien que je sache; mais il s'étonne un peu, et peut-être trouverez-vous avec moi qu'il ne faudrait même pas inquiéter les jugements humains.

— Je pense que vous avez toujours raison, chère maman, dit la jeune femme avec une douceur sans abandon. Vous ne pouvez pas vous tromper, et vos pensées sont un code, comme vos actions sont un modèle infaillible vis-à-vis du monde : mais je ne suis plus du monde, moi, vous le savez.

— Je regrette, reprit la marquise, sans montrer son

ADRIANI. 171 mécontentement par la moindre émotion, qae vous persistiez dans cette bizarrerie de vous croire aiïranchie de tous les liens que subissent sans effort les âmes bien nées. J'aurais cru que le temps et le recueillement de la solitude, que les fruits de la prière et la gravité de votre rôle de veuve, vous procureraient enfin le courage de donner le bon exemple. Je suis persuadée que vous ne sentez pas le danger où vous mettez les âmes, en vous montrant si consternée, si indifférente aux témoignages d'estime qui vous entourent. Permettez à mon affection de vous dire qu'on se doit aux autres, et que les regrets les mieux fondés, le chagrin le plus légitime, peuvent revêtir une apparence de romanesque et de passionné qui ne sied point à une jeune femme... La marquise en était là de son sermon, quand Toinette entra, la figure bouleversée, en disant à Laure : — Madame, vous plaît-il de venir un instant? — Qu'est-ce donc? dit la marquise en se levant. Estil arrivé un accident à quelqu'un de la maison? — Non, madame, répondit Toinette embarrassée. C'est quelqu'un qui demande à voir madame Octave. — Un homme de la campagne? reprit la marquise. Qu'il vienne; nous écoutons tout le monde. — Non, dit Laure, qui avait compris, du premier regard, le trouble de Toinette, et dont le cœur s'ouvrait Digitized by Google

mécontentement par la moindre émotion, que vous persistiez dans cette bizarrerie de vous croire affranchie de tous les liens que subissent sans effort les âmes bien nées. J'aurais cru que le temps et le recueillement de la solitude, que les fruits de la prière et la gravité de votre rôle de veuve, vous procureraient enfin le courage de donner le bon exemple. Je suis persuadée que vous ne sentez pas le danger où vous mettez les âmes, en vous montrant si consternée, si indifférente aux témoignages d'estime qui vous entourent. Permettez à mon affection de vous dire qu'on se doit aux autres, et que les regrets les mieux fondés, le chagrin le plus légitime, peuvent revêtir une apparence de romanesque et de passionné qui ne sied point à une jeune femme...

La marquise en était là de son sermon, quand Toinette entra, la figure bouleversée, en disant à Laure :

— Madame, vous plaît-il de venir un instant?

— Qu'est-ce donc? dit la marquise en se levant. Est-il arrivé un accident à quelqu'un de la maison?

— Non, madame, répondit Toinette embarrassée. C'est quelqu'un qui demande à voir madame Octave.

— Un homme de la campagne? reprit la marquise. Qu'il vienne; nous écoutons tout le monde.

— Non, dit Laure, qui avait compris, du premier regard, le trouble de Toinette, et dont le cœur s'ouvrait

172 ADRIANl. inopinément à une profonde satisfaction : c’est une visite, n’est-ce pas, 'foinetteî — Eh bien, quelle est donc cette manière d’annoncer? dit la marquise à ïoinelie. Vous vous levez, ma tille? Vous allez au-devant de la personne?... Sachez d’abord qui c’est. —C’est une personne que je connais, répondit Laure en allant jusqu’à la porte du salon, et en tendant la main à Adriani. ^ Adriani entra en baisant celte main avec transport. La marquise resta stupéfaite. Adriani était si ému, si enivré d’être reçu ainsi, qu’il ne voyait pas seulement la marquise. — Maman, dit Laure à sa belle-mère avec l’aisance la moins équivoque, je vous présente M. d’Argères, dont je n’ai pas encore eu le temps de vous parler, mais qui mérite de vous un bon accueil. — Je n’ai pas à en douter, ma fille, répondit la marquise en saluant Adriani, d’après celui que vous lui faites. Vous avez connu monsieur dans votre voyage, et il faut que ce soit un homme d’un grand mérite pour qu’une si nouvelle connaissance ait déjà pris place dans votre intimité. Adriani, qui tenait toujours la main de Laure dans les siennes, se réveilla comme en sursaut, non pas tant aux paroles de la marquise, qu’il entendit confusément. Digitized by Google

inopinément à une profonde satisfaction : c'est une visite, n'est-ce pas, Toinette?

— Eh bien, quelle est donc cette manière d'annoncer? dit la marquise à Toinette. Vous vous levez, ma fille? Vous allez au-devant de la personne?... Sachez d'abord qui c'est.

—C'est une personne que je connais, répondit Laure en allant jusqu'à la porte du salon, et en tendant la main à Adriani.

Adriani entra en baisant cette main avec transport. La marquise resta stupéfaite.

Adriani était si ému, si enivré d'être reçu ainsi, qu'il ne voyait pas seulement la marquise.

— Maman, dit Laure à sa belle-mère avec l'aisance la moins équivoque, je vous présente M. d'Argères, dont je n'ai pas encore eu le temps de vous parler, mais qui mérite de vous un bon accueil.

— Je n'ai pas à en douter, ma fille, répondit la marquise en saluant Adriani, d'après celui que vous lui faites. Vous avez connu monsieur dans votre voyage, et il faut que ce soit un homme d'un grand mérite pour qu'une si nouvelle connaissance ait déjà pris place dans votre intimité.

Adriani, qui tenait toujours la main de Laure dans les siennes, se réveilla comme en sursaut, non pas tant aux paroles de la marquise, qu'il entendit confusément,

ADRIANl. 173 qu’au regard terrible qu’elle attacha sur lui. Il n’y avait pourtant aucune colère dans ce regard ; mais il s’en échappait un froid de glace qui passait dans tous les membres. Adriani quitta la main de Laure après l’avoir baisée une seconde fois ; il salua profondément la marquise, et, surmontant l’espèce de paralysie que lui causait l’aspect de cette femme, il la regarda fixement aussi, attendant qu’elle passât de l’épigramme au reproche. La marquise restait debout, et cette attitude était fort significative. Laure ne pouvait ni s’asseoir ni faire asseoir son hôte, avant que la vieille dame, habituée d’ailleurs au rôle de première maîtresse de la maison, leur en eût donné l’exemple. Cette situation bizarre dura presque une minute, c’està-dire un siècle, si l’on se représente l’embarras intérieur d' Adriani. Mais il avait trop d’usage pour ne pas paraître aussi à l’aise que si la marquise l’eût reçu à bras ouverts, et cette aisance la frappa vivement. Elle sentit quelque chose de supérieur dans cet inconnu, et, comme, à ses yeux, la supériorité, c'était un grand nom ou une grande position dans le monde, elle craignit d’avoir été trop loin et se rassit en invitant, d’un geste royal, sa bellefille et son hôte à en faire autant. Puis elle se renferma 10. Digilized by Google

qu'au regard terrible qu'elle attacha sur lui. Il n'y avait pourtant aucune colère dans ce regard ; mais il s'en échappait un froid de glace qui passait dans tous les membres.

Adriani quitta la main de Laure après l'avoir baisée une seconde fois ; il salua profondément la marquise, et, surmontant l'espèce de paralysie que lui causait l'aspect de cette femme, il la regarda fixement aussi, attendant qu'elle passât de l'épigramme au reproche.

La marquise restait debout, et cette attitude était fort significative. Laure ne pouvait ni s'asseoir ni faire asseoir son hôte, avant que la vieille dame, habituée d'ailleurs au rôle de première maîtresse de la maison, leur en eût donné l'exemple.

Cette situation bizarre dura presque une minute, c'est-à-dire un siècle, si l'on se représente l'embarras intérieur d'Adriani.

Mais il avait trop d'usage pour ne pas paraître aussi à l'aise que si la marquise l'eût reçu à bras ouverts, et cette aisance la frappa vivement. Elle sentit quelque chose de supérieur dans cet inconnu, et, comme, à ses yeux, la supériorité, c'était un grand nom ou une grande position dans le monde, elle craignit d'avoir été trop loin et se rassit en invitant, d'un geste royal, sa belle-fille et son hôte à en faire autant. Puis elle se renferma

174 ADRIÂNI. dans un silence majestueux, mais droite sur son fauteuil et attendant une explication. Il n'appartenait pas à Laure de la donner. Elle ne pon> vait disposer de la révélation, qu'Adriani ne voulait sans doute pas faire à un tiers, de ses sentiments secrets. Elle eût été bien embarrassée de donner le moindre éclaircissement sur la position qu'il occupait dans la s6> ciété, puisqu'elle n'avait pas seulement songé à s'en enquérir. Toinelte, qui, par privilège d'ancienneté, avait place au salon, s'était réfugiée dans un coin où, feignant de ranger une corbeille à ouvrage, épouvantée de l'attitude que prenaient les choses, mais curieuse d'en voir l'issue, elle offrait la vivante image de la perplexité. Digitized by Google

dans un silence majestueux, mais droite sur son fauteuil et attendant une explication.

Il n'appartenait pas à Laure de la donner. Elle ne pouvait disposer de la révélation, qu'Adriani ne voulait sans doute pas faire à un tiers, de ses sentiments secrets. Elle eût été bien embarrassée de donner le moindre éclaircissement sur la position qu'il occupait dans la société, puisqu'elle n'avait pas seulement songé à s'en enquérir.

Toinette, qui, par privilége d'ancienneté, avait place au salon, s'était refugiée dans un coin où, feignant de ranger une corbeille à ouvrage, épouvantée de l'attitude que prenaient les choses, mais curieuse d'en voir l'issue, elle offrait la vivante image de la perplexité.

* XI La personne la plus calme, en apparence, dans ce groupe pétrifié, c’était Adriani. Laure, tranquille pour elle-même, qui ne sentait rien à se reprocher, n’était pas - sans inquiétude pour celui qui, en lui marquant un attacliement si tranché, s’exposait pour elle à d’injustes affronts. Adriani était homme de résolution, et, voyant bien clairement que la marquise ne quitterait pas la place sans savoir à quoi s’en tenir, il parla ainsi en s'adressant à la vieille dame avec une assurance respectueuse : — Il est tout simple que madamo la marquise de Monteluz, car c’est à elle que j’ai l'honneur de parler... Digilized by Google

## XI

La personne la plus calme, en apparence, dans ce groupe pétrifié, c'était Adriani. Laure, tranquille pour elle-même, qui ne sentait rien à se reprocher, n'était pas sans inquiétude pour celui qui, en lui marquant un attachement si tranché, s'exposait pour elle à d'injustes affronts.

Adriani était homme de résolution, et, voyant bien clairement que la marquise ne quitterait pas la place sans savoir à quoi s'en tenir, il parla ainsi en s'adressant à la vieille dame avec une assurance respectueuse :

— Il est tout simple que madame la marquise de Monteluz, car c'est à elle que j'ai l'honneur de parler...

176 ÂDRIANI. (la marquise fit une légère inclinatioii de tête), yeaille savoir quelle est la personne assez audacieuse pour se présenter ainsi devant elle. Cette personne est audacieuse, en effet, très-audacieuse ; elle ne se le dissimule pas; mais madame la marquise n’a pas sujet de s'en alarmer, puisque ce n’est pas devant elle que l’audacieux s’attendait à être admis. Il se serait fait présenter à elle selon toutes les formalités requises et avec tout le respect qu’il sait lui devoir, si l’honneur de lui faire sa cour eût été le but de sa visite. La personne, la prononciation, les manières d’Adriani avaient tant de distinction naturelle et acquise, et, en ce moment, sa volonté donnait quelque chose de si décidé à sa physionomie , que la marquise , se demandant vainement où elle avait entendu prononcer avec éclat le nom de d’Argères , se figura qu’elle voyait devant elle quelque prince étranger. Elle accepta donc paisiblement l’espèce de leçon que lui donnait l’inconnu, certaine qu’il allait y joindre quelque chose d’assez flatteur pour la dédommager. Adriani poursuivit : — Cependant, puisque l’occasion me sert si bien, et que me voilà favorisé au point de me trouver en présence des deux châtelaines de Larnac, je ne suis pas assez écolier pour ne pas en profiter avec empressement. J’aurais cru d’abord qu’il me suffisait d’être présenté Digitized by Google

(la marquise fit une légère inclination de tête), veuille savoir quelle est la personne assez audacieuse pour se présenter ainsi devant elle. Cette personne est audacieuse, en effet, très-audacieuse; elle ne se le dissimule pas; mais madame la marquise n'a pas sujet de s'en alarmer, puisque ce n'est pas devant elle que l'audacieux s'attendait à être admis. Il se serait fait présenter à elle selon toutes les formalités requises et avec tout le respect qu'il sait lui devoir, si l'honneur de lui faire sa cour eût été le but de sa visite.

La personne, la prononciation, les manières d'Adriani avaient tant de distinction naturelle et acquise, et, en ce moment, sa volonté donnait quelque chose de si décidé à sa physionomie, que la marquise, se demandant vainement où elle avait entendu prononcer avec éclat le nom de d'Argères, se figura qu'elle voyait devant elle quelque prince étranger. Elle accepta donc paisiblement l'espèce de leçon que lui donnait l'inconnu, certaine qu'il allait y joindre quelque chose d'assez flatteur pour la dédommager.

Adriani poursuivit :

— Cependant, puisque l'occasion me sert si bien, et que me voilà favorisé au point de me trouver en présence des deux châtelaines de Larnac, je ne suis pas assez écolier pour ne pas en profiter avec empressement. J'aurais cru d'abord qu'il me suffisait d'être présenté

 par la fille à la mère pour être accepté de confiance; mais madame la marquise daignant m'interroger... La marquise ne broncha pas. Elle mettait la convenance fort au-dessus de la courtoisie, et la fausse convenance au-dessus de la vraie, qui eut exigé qu'elle acceptât, les yeux fermés, la caution de sa belle-fille. Elle attendit la suite, en femme qui ne transige pas. Âdriani, qui l'observait attentivement sans pouvoir surprendre l'ombre d'une incertitude ou d'un accommodement dans ses yeux clairs, poursuivit sans se troubler : — Je me vois donc forcé de faire ma propre apologie, en dépit de toutes les règles de la modestie. Je la ferai très- cour te. Je suis un homme irréprochable. J'ai quelque talent, quelque fortune. J'appartiens à une famille honorable. Je suis passionnément épris de madame Laure de Monteluz. J'ai osé le lui dire et mettre mon existence à ses pieds. Loin de m'encourager, elle m'a fui; je l'ai suivie, parce que je persiste, et que je suis décidé à ne renoncer à mes espérances que chassé d'ici par ellemême. Laure resta immobile et comme recueillie dans une méditation calme. Un pâle sourire éclairait sa figure. La marquise était plus pétrifiée que jamais. Toinette retenait son souffle. Pourtant la marquise n'était pas ennemie de cette sorte de solennité brusque, qu'elle attribuait à l'aplomb Digitized by Google

par la fille à la mère pour être accepté de confiance; mais madame la marquise daignant m'interroger...

La marquise ne broncha pas. Elle mettait la convenance fort au-dessus de la courtoisie, et la fausse convenance au-dessus de la vraie, qui eut exigé qu'elle acceptât, les yeux fermés, la caution de sa belle-fille. Elle attendit la suite, en femme qui ne transige pas.

Adriani, qui l'observait attentivement sans pouvoir surprendre l'ombre d'une incertitude ou d'un accommodement dans ses yeux clairs, poursuivit sans se troubler :

— Je me vois donc forcé de faire ma propre apologie, en dépit de toutes les règles de la modestie. Je la ferai très-courte. Je suis un homme irréprochable. J'ai quelque talent, quelque fortune. J'appartiens à une famille honorable. Je suis passionnément épris de madame Laure de Monteluz. J'ai osé le lui dire et mettre mon existence à ses pieds. Loin de m'encourager, elle m'a fui; je l'ai suivie, parce que je persiste, et que je suis décidé à ne renoncer à mes espérances que chassé d'ici par elle-même.

Laure resta immobile et comme recueillie dans une méditation calme. Un pâle sourire éclairait sa figure.

La marquise était plus pétrifiée que jamais. Toinette retenait son souffle.

Pourtant la marquise n'était pas ennemie de cette sorte de solennité brusque, qu'elle attribuait à l'aplomb

 d’un grand personnage. Elle aimait la lutte et l’obslination de la controverse. — Monsieur, répondit-elle, dans les usages de la noblesse méridionale, une demande en mariage exige la réunion des principaux membres d’une famille ; mais je crois deviner que vous êtes étranger , du moins à cette partie de la France dont nous sommes, ma fille et moi. — Oui, madame, répondit l’artiste avec vivacité et en regardant l^aure, qu’il lui tardait d’instruire mieux et plus vite que sa belle-mère. Je suis à moitié étranger, puisque ma mère étaititalienne, que je suis né à Naples, et que je porte volontiers le nom d’Adriani. Laure tressaillit, rougit faiblement, comme à la joie d’une agréable découverte, et tendit de nouveau la main à l’artiste, sans faire la moindre attention à l’étonnement de sa belle-mère et à la consternation de Toinette. Ce fut 'une ivresse de bonheur pour Adriani que ce mouvement spontané. Laure le savait artiste, et c’était un titre à ses yeux. Quant à la marquise, qui, sans être musicienne, avait toujours montré beaucoup d’encouragement et de condescendance pour la passion de Laure à l’endroit de la musique, ou elle ne sc rappela pas avoir ouï parler d’un chanteur du nom d’Adriani, ou, si elle se souvint d’avoir lu ce nom gravé sur les cahiers de sa belle-fllle. Digilized by Google

d'un grand personnage. Elle aimait la lutte et l'obstination de la controverse.

— Monsieur, répondit-elle, dans les usages de la noblesse méridionale, une demande en mariage exige la réunion des principaux membres d'une famille; mais je crois deviner que vous êtes étranger, du moins à cette partie de la France dont nous sommes, ma fille et moi.

— Oui, madame, répondit l'artiste avec vivacité et en regardant Laure, qu'il lui tardait d'instruire mieux et plus vite que sa belle-mère. Je suis à moitié étranger, puisque ma mère était Italienne, que je suis né à Naples, et que je porte volontiers le nom d'Adriani.

Laure tressaillit, rougit faiblement, comme à la joie d'une agréable découverte, et tendit de nouveau la main à l'artiste, sans faire la moindre attention à l'étonnement de sa belle-mère et à la consternation de Toinette.

Ce fut une ivresse de bonheur pour Adriani que ce mouvement spontané. Laure le savait artiste, et c'était un titre à ses yeux.

Quant à la marquise, qui, sans être musicienne, avait toujours montré beaucoup d'encouragement et de condescendance pour la passion de Laure à l'endroit de la musique, ou elle ne se rappela pas avoir ouï parler d'un chanteur du nom d'Adriani, ou, si elle se souvint d'avoir lu ce nom gravé sur les cahiers de sa belle-fille,

ADRIÂMI. 179 elle ne voulut pas supposer que ce fût celui qui se donnait pour riche et bien né. Elle se confirma dans la supposition d'une destinée des plus brillantes, et reprit son résumé. — Je crois, monsieur, d'après votre personne et votre langage, que vos poursuites peuvent être très-flatteuses pour ma fille; mais, avec la vivacité italienne qui vous caractérise, vous voulez marcher trop vite. La chose est délicate au possible dans l'esprit de deux femmes appelées par vous à se prononcer sans prendre conseil que d'elles-mômes. Vous nous permettrez donc de nous consulter d'abord, ma fille et moi, et ensuite de réunir notre famille avant de prendre une résolution aussi grave. C'est l'avis de ma fille et le mien. Adriani interrogea les regards de Laure, qui restaient doux, mais vagues. —A quoi songez-vous, ma fille? dit la marquise étonnée de sa préoccupation. Laure se réveilla et dit avec calme : — Je pensais à lui, maman, à ce qu'il nous dit. A quoi voulez-vous que je songe quand il est là? Je l'aime autant qu'il m'est possible d'aimer, et pourtant je ne peux pas encore lui répondre. Je ne peux pas, il le sait bien. — Ainsi, Laure, rien n'est changé entre nous? s'écria Adriani. Eh bien, merci pour la part de confiance que vous me conservez. Je craignais d'avoir à la reconquérir. Digilized by Google

elle ne voulut pas supposer que ce fût celui qui se donnait pour riche et bien né. Elle se confirma dans la supposition d'une destinée des plus brillantes, et reprit son résumé.

— Je crois, monsieur, d'après votre personne et votre langage, que vos poursuites peuvent être très-flatteuses pour ma fille; mais, avec la vivacité italienne qui vous caractérise, vous voulez marcher trop vite. La chose est délicate au possible dans l'esprit de deux femmes appelées par vous à se prononcer sans prendre conseil que d'elles-mêmes. Vous nous permettrez donc de nous consulter d'abord, ma fille et moi, et ensuite de réunir notre famille avant de prendre une résolution aussi grave. C'est l'avis de ma fille et le mien.

Adriani interrogea les regards de Laure, qui restaient doux, mais vagues.

— A quoi songez-vous, ma fille? dit la marquise étonnée de sa préoccupation.

Laure se réveilla et dit avec calme :

— Je pensais à lui, maman, à ce qu'il nous dit. A quoi voulez-vous que je songe quand il est là? Je l'aime autant qu'il m'est possible d'aimer, et pourtant je ne peux pas encore lui répondre. Je ne peux pas, il le sait bien.

— Ainsi, Laure, rien n'est changé entre nous? s'écria Adriani. Eh bien, merci pour la part de confiance que vous me conservez. Je craignais d'avoir à la reconquérir.

180 AbRIANI. Je ne m’en effrayais pourtant pas : j’y étais si bien résolu ! Soyez bénie, si cette fuite ne cache pas le désir de m’échapper pour toujours. — Ma fuite ne cache rien, répondit Laure. N’avez-vous pas reçu ma lettre? Je n’ai jamais fait un pas ni dit un mot qui cachât quelque chose; ne le savez-vous pas? — Oui, je le sais. J’ai tort de parler comme je le fais. Je vous comprends, je vous connais, et c’est pour cela que je vous adore. Vous avez cru devoir me détacher de vous et m’y aider. Vous savez, Laure, que je n’accepte pas votre opinion sur vous-même. Déterminé plus que jamais à la combattre, me voilà à vos pieds. Il faut bien que vous m’y laissiez jusqu’à ce que votre amitié pour moi devienne de l’amour ou de l’aversion. Quant à moi, je n’accepterai qu’un seul arrêt de vous : celui de la haine ou du mépris. — Celui-là n’arrivera jamais, Adriani. Il m’est aussi impossible de croire que vous me deviendrez odieux, qu’il m’est impossible de savoir si je partagerai votre passion. Dans celte incertitude, mon rôle vis-à-vis de vous peut-il se prolonger? Voulez-vous donc que, moi qui n’ai qu’une vertu, celle de la franchise, j’accepte le personnage d’une coquette, et que j’entretienne des espérances peut-être mal fondées? Quillez-moi et donnezmoi du temps, voilà ce que je vous ai demandé, ce que je vous demande encore. Digilized by Google

Je ne m'en effrayais pourtant pas : j'y étais si bien résolu ! Soyez bénie, si cette fuite ne cache pas le désir de m'échapper pour toujours.

— Ma fuite ne cache rien, répondit Laure. N'avez-vous pas reçu ma lettre? Je n'ai jamais fait un pas ni dit un mot qui cachât quelque chose; ne le savez-vous pas?

— Oui, je le sais. J'ai tort de parler comme je le fais. Je vous comprends, je vous connais, et c'est pour cela que je vous adore. Vous avez cru devoir me détacher de vous et m'y aider. Vous savez, Laure, que je n'accepte pas votre opinion sur vous-même. Déterminé plus que jamais à la combattre, me voilà à vos pieds. Il faut bien que vous m'y laissiez jusqu'à ce que votre amitié pour moi devienne de l'amour ou de l'aversion. Quant à moi, je n'accepterai qu'un seul arrêt de vous : celui de la haine ou du mépris.

— Celui-là n'arrivera jamais, Adriani. Il m'est aussi impossible de croire que vous me deviendrez odieux, qu'il m'est impossible de savoir si je partagerai votre passion. Dans cette incertitude, mon rôle vis-à-vis de vous peut-il se prolonger? Voulez-vous donc que, moi qui n'ai qu'une vertu, celle de la franchise, j'accepte le personnage d'une coquette, et que j'entretienne des espérances peut-être mal fondées? Quittez-moi et donnez-moi du temps, voilà ce que je vous ai demandé, ce que je vous demande encore.

A9RIAN]. 181 — Et voilà, répondit Adriani avec impétuosité, ce que je ne peux pas vous accorder, moi ! Je sais très-bien contre quels souvenirs, contre quels découragements j'ai à lutter pour vous vaincre. De loin, j'échouerai à coup sûr. Mes lettres, en supposant que vous vous engagiez à les lire, ne prouveront rien en ma faveur. Des paroles ne sont pas des actions. Si vous me chassez, je suis perdu, je le sais; je suis maudit! Adriani, à cette pensée, fut si fortement ému, que sa ûgure s'altéra et que des larmes vinrent au bords de ses paupières; de vraies larmes qu'une excitation volontaire n'arrachait pas au système nerveux d'un artiste, mais qu'une douleur véritable répandait dans la voix et sur le visage d'un homme, en dépit de lui-même. Laure les vit, et l'effet en fut si soudain et si sympathique sur elle, que ses yeux s'humectèrent aussi. — Non, lui dit-elle, je ne veux pas que vous partiez triste ; je ne veux pas vous avoir rendu malheureux, ne fut-ce que passagèrement I Vous resterez près de nous jusqu'à ce que je vous aie fait consentir à vous éloigner sans amertume. — Toinette, va, je te prie, faire préparer la chambre de M, Adriani. Je l'invite à passer quelques jours chez moi.— Maman, ajoula-l-elle dès que Toinette fut sortie, je vous demande pardon de prendre ce parti sans vous consulter. Il est des circonstances, je le vois, ‘'bla conscience et le cœur sont d'accord pour comman44 Digiiized by Google

— Et voilà, répondit Adriani avec impétuosité, ce que je ne peux pas vous accorder, moi ! Je sais très-bien contre quels souvenirs, contre quels découragements j'ai à lutter pour vous vaincre. De loin, j'échouerai à coup sûr. Mes lettres, en supposant que vous vous engagiez à les lire, ne prouveront rien en ma faveur. Des paroles ne sont pas des actions. Si vous me chassez, je suis perdu, je le sais; je suis maudit!

Adriani, à cette pensée, fut si fortement ému, que sa figure s'altéra et que des larmes vinrent au bords de ses paupières; de vraies larmes qu'une excitation volontaire n'arrachait pas au système nerveux d'un artiste, mais qu'une douleur véritable répandait dans la voix et sur le visage d'un homme, en dépit de lui-même.

Laure les vit, et l'effet en fut si soudain et si sympathique sur elle, que ses yeux s'humectèrent aussi.

— Non, lui dit-elle, je ne veux pas que vous partiez triste ; je ne veux pas vous avoir rendu malheureux, ne fut-ce que passagèrement! Vous resterez près de nous jusqu'à ce que je vous aie fait consentir à vous éloigner sans amertume. — Toinette, va, je te prie, faire préparer la chambre de M. Adriani. Je l'invite à passer quelques jours chez moi. — Maman, ajouta-t-elle dès que Toinette fut sortie, je vous demande pardon de prendre ce parti sans vous consulter. Il est des circonstances, je le vois, où la conscience et le cœur sont d'accord pour comman-

182 ADKIANI der notre conduite, dût-elle ne pas être approuvée par les êtres que nous respectons le plus. C'est à moi maintenant de vous persuader humblement de penser comme moi sur le compte de l'ami que j'ose vous présenter de nouveau comme tel, et qui aspire à votre bienveillance. La marquise était si étourdie de ce qui se passait sous ses yeux, qu'elle ne put d'abord trouver une parole. Tout son lisage l'abandonnait. Elle croyait rêver. Elle connaissait Laure pour entêtée. C'est le mot que, depuis l'enfance de sa pupille, elle appliquait, sans gaieté ni aigreur, à son caractère. Le résultat de cette persistance dans les sentiments ayant été un heureux mariage pour le fils de la marquise, celle-ci avait dû reconnaître qu'elle ne regrettait pas d'avoir été vaincue et dominée (c'est ainsi qu'elle parlak) par celte petite fille. Depuis la mort d'Octave, l'accablement de Laure, également invincible, sa haine pour ce que la marquise appelait le monde, surtout son absence récente, qui ressemblait un peu à une révolte déguisée contre les habitudes de la famille, avaient bien choqué les idées de la vieille dame ; mais elle se flattait de ramener sa bru à une soumission absolue, du moins en sa présence. Elle fut donc abasourdie de la voir se fiancer, en quelque sorte à sa barbe (elle en avait un peu), avec un inconnu,sans avoir égard aux sages lenteurs et aux minutieuses enquêtes qu'elle so réservait d'apporter, en obstacle ou en aide. Digilized by Google

ADHIAMl. ^ 188 dji^ touit projet de mariage que Laure pourrait former. Vous avez été bien vite, en effet, ma obère Laure, dit-elle enfin d'un ton d'autant plus aigre qu'il était plus réservé. Le parti très-étrange que vous prenez de retenir monsieur, au risque de compromettre votre réputation, est le fâcheux résultat d'imprudences commises sans doute dans votre malheureux voyage. Il est trop tard assurément pour s'en affliger, et je n'ai pas l'habitude de me faire persécutante sans utilité. Puisque vous n'êtes plus parfaitement maîtresse de vos actions, et que vous avez cru devoir témoigner à un tendre adorateur des sentiments après l'aveu desquels il n'y a de possible que des transactions, je dois baisser la tête en silence, et prier pour que l'issue du roman soit heureuse pouf vous, édiflante pour les autres. Ayant ainsi parlé, et dit toutes ces choses dures d'une voix très-douce, la dame se leva, salua Adriani, et quitta l'appartement avec l'affectation d'une personne qui se ^ent de trop. 11 était temps qu'elle se retirât, elle l'avait senti ellexnème en voyant le feu de l'indignation monter au visage d'Adriani. Ce généreux esprit se révoltait tout entier contre la sécheresse du cœur, et cette dureté, presque insultante envers une femme aussi éprouvée que la pauvre Laure, lui paraissait un crime. Même en dehors de son amour pour elle, il eût éprouvé le besoin Digitized by Google

dans tout projet de mariage que Laure pourrait former.

— Vous avez été bien vite, en effet, ma chère Laure, dit-elle enfin d'un ton d'autant plus aigre qu'il était plus réservé. Le parti très-étrange que vous prenez de retenir monsieur, au risque de compromettre votre réputation, est le fâcheux résultat d'imprudences commises sans doute dans votre malheureux voyage. Il est trop tard assurément pour s'en affliger, et je n'ai pas l'habitude de me faire persécutante sans utilité. Puisque vous n'êtes plus parfaitement maîtresse de vos actions, et que vous avez cru devoir témoigner à un tendre adorateur des sentiments après l'aveu desquels il n'y a de possible que des transactions, je dois baisser la tête en silence, et prier pour que l'issue du roman soit heureuse pour vous, édifiante pour les autres.

Ayant ainsi parlé, et dit toutes ces choses dures d'une voix très-douce, la dame se leva, salua Adriani, et quitta l'appartement avec l'affectation d'une personne qui se sent de trop.

Il était temps qu'elle se retirât, elle l'avait senti elle-même en voyant le feu de l'indignation monter au visage d'Adriani. Ce généreux esprit se révoltait tout entier contre la sécheresse du cœur, et cette dureté, presque insultante envers une femme aussi éprouvée que la pauvre Laure, lui paraissait un crime. Même en dehors de son amour pour elle, il eût éprouvé le besoin

184 ABRIANI. de la venger de ces froids sarcasmes. Quand la marcpiise eut repoussé la porte sur elle, il était debout, l'œil menaçant, la bouche contractée par le dédain. Laure lui prit le bras pour l'arracher à son anxiété. — Eh bien, lui dit-elle en souriant, vous ne saviez pas ce qu'il fallait braver pour approcher de moi, ici? — Si, je le savais, répondit-il. Je sois venu quand même. — Et vous resterez quand même. — Non pas quand même, mais parce que. La vue de cette femme me fait bénir ma persévérance, et elle m'explique tout. Ce n'est pas d'avoir perdu Octave, c'est d'être restée sous le joug de sa mère, qui vous fait désespérer de toutes choses et de vous-même. C'est là le souffle de mort qui vous tuerait, et auquel mon influence et ma volonté doivent vous soustraire. — Pardonnez-lui, Adriani. Elle obéit à une croyance, et, d'ailleurs, ce n'est pas le moment de la maudire : c'est à elle que vous devez d'être ici pour quelques jours. Si je n'avais pas eu la certitude qu'en apprenant qui vous êtes elle allait vous faire quelque affront, je ne me serais pas départie si aisément de la conduite que je m'étais tracée envers vous ; mais j'ai pris les devants, en lui rappelant que je suis ici chez moi et qu'elle n'en peut chasser personne. — Qu'elle soit donc bénie, cette barre de fer qui vous enferme , mais qui pliera ou se rompra devant vous. Digilized by Google

de la venger de ces froids sarcasmes. Quand la marquise eut repoussé la porte sur elle, il était debout, l'œil menaçant, la bouche contractée par le dédain. Laure lui prit le bras pour l'arracher à son anxiété.

— Eh bien, lui dit-elle en souriant, vous ne saviez pas ce qu'il fallait braver pour approcher de moi, ici?

— Si, je le savais, répondit-il. Je suis venu quand même.

— Et vous resterez quand même.

— Non pas quand même, mais parce que. La vue de cette femme me fait bénir ma persévérance, et elle m'explique tout. Ce n'est pas d'avoir perdu Octave, c'est d'être restée sous le joug de sa mère, qui vous fait désespérer de toutes choses et de vous-même. C'est là le souffle de mort qui vous tuerait, et auquel mon influence et ma volonté doivent vous soustraire.

— Pardonnez-lui, Adriani. Elle obéit à une croyance, et, d'ailleurs, ce n'est pas le moment de la maudire : c'est à elle que vous devez d'être ici pour quelques jours. Si je n'avais pas eu la certitude qu'en apprenant qui vous êtes elle allait vous faire quelque affront, je ne me serais pas départie si aisément de la conduite que je m'étais tracée envers vous; mais j'ai pris les devants, en lui rappelant que je suis ici chez moi et qu'elle n'en peut chasser personne.

— Qu'elle soit donc bénie, cette barre de fer qui vous enferme, mais qui pliera ou se rompra devant vous,

ADRIANI. 185 j'en fais le serment. Onblions-la ponr le moment, et laissez-moi vous parler de moi, à propos de ce que vous venez de dire. Ce que je suis, je vois bien qu'elle ne le sait pas encore; il est temps que vous le sachiez vous-môme. — Non, non ! répondit Laure, j'en sais assez. Vous êtes l'admirable Adriani dont la fierté et le désintéressement égaient le génie et l'inspiration. Si vous avez, en effet, de la fortune (on m'avait dit le contraire), laissez moi l'ignorer ou ne l'apprendre que par hasard. Ah ! mon ami, croyez-vous que, si mon cœur se refuse à l'amour qui vous est dû, l'obstacle soit en vous? Non, certes. Quelle que soit votre condition dans la vie, je ne veux connaître de vous que vous-même. — Eh bien, reprit Adriani, c'est de moi-même que je vous parlerai en vous disant que je dois la fortune à des hasards, et non à des travaux qui pourraient me distraire de vous. Il raconta alors tout ce qui était contenu dans la lettre que nous avons rapportée, et qu'il n'avait pu faire tenir à I^aure. Ils causaient ensemble depuis deux heures, lorsque Toinette revint dire à la jeune femme que sa belle-mère désirait qu'elle voulût bien monter dans sa chambre un instant. — Qu'y a-t-il, Toinette? dit Laure en se levant. Eston bien courroucé contre nous? Digitized by Google

j'en fais le serment. Oublions-la pour le moment, et laissez-moi vous parler de moi, à propos de ce que vous venez de dire. Ce que je suis, je vois bien qu'elle ne le sait pas encore; il est temps que vous le sachiez vous-même.

— Non, non ! répondit Laure, j'en sais assez. Vous êtes l'admirable Adriani dont la fierté et le désintéressement égalent le génie et l'inspiration. Si vous avez, en effet, de la fortune (on m'avait dit le contraire), laissez moi l'ignorer ou ne l'apprendre que par hasard. Ah ! mon ami, croyez-vous que, si mon cœur se refuse à l'amour qui vous est dû, l'obstacle soit en vous? Non, certes. Quelle que soit votre condition dans la vie, je ne veux connaître de vous que vous-même.

— Eh bien, reprit Adriani, c'est de moi-même que je vous parlerai en vous disant que je dois la fortune à des hasards, et non à des travaux qui pourraient me distraire de vous.

Il raconta alors tout ce qui était contenu dans la lettre que nous avons rapportée, et qu'il n'avait pu faire tenir à Laure.

Ils causaient ensemble depuis deux heures, lorsque Toinette revint dire à la jeune femme que sa belle-mère désirait qu'elle voulût bien monter dans sa chambre un instant.

— Qu'y a-t-il, Toinette? dit Laure en se levant. Est-on bien courroucé contre nous?

186 ADRIAlfT. — Hélas ! oui/ madame,' répondit Toinette, qnî avait les yeux rouges et gonflés ; madame m'a fait mille questions, et jamais juge criminel n'a torturé de la sorte un témoin. Que pouvais-je lui répondre? Monsieur eût bien mieux fait de me dire son secret. J'aurais pu présenter la vérité dans son meilleur jour. — Quel secret, Toinette ? dit Adriani impatienté. De ce que je voyage sous mon nom de famille pour éviter les importunités qui accablent un artiste dont le pseudonyme est connu de tous les amateurs, et dont heureusement la figure est moins connue que les ouvrages, doit-on conclure que je rougis de ma profession? Esl-ce là l'opinion de la marquise ? Prend-elle l'espèce de modestie, qui est le refuge de mon indépendance de promeneur, pour une lâcheté d'imbécile? — Je ne saurais vous dire ce qu'elle pense; mais votre nom d'Adriani l'a intriguée. Elle a une mémoire désolante. Elle m'a demandé brusquement si vous chantiez. J'ai répondu que c'est par la musique que vous aviez fait connaissance avec nous. J'ai cru tout arranger en racontant la vérité, moi ! Elle s'est écriée : C'est cela ! Et, après m'avoir traitée comme une intrigante, avec ses petites paroles pincées qui vous figent le sang, elle m'a ordonné d'appeler madame. — J'y vais, dit Laure tranquillement. Tu as bien fait d'être sincère, Toinette. — El vous, mon ami, ne soyez Digilized by Google

— Hélas! oui, madame, répondit Toinette, qui avait les yeux rouges et gonflés; madame m'a fait mille questions, et jamais juge criminel n'a torturé de la sorte un témoin. Que pouvais-je lui répondre? Monsieur eût bien mieux fait de me dire son secret. J'aurais pu présenter la vérité dans son meilleur jour.

— Quel secret, Toinette? dit Adriani impatienté. De ce que je voyage sous mon nom de famille pour éviter les importunités qui accablent un artiste dont le pseudonyme est connu de tous les amateurs, et dont heureusement la figure est moins connue que les ouvrages, doit-on conclure que je rougis de ma profession? Est-ce là l'opinion de la marquise? Prend-elle l'espèce de modestie, qui est le refuge de mon indépendance de promeneur, pour une lâcheté d'imbécile?

— Je ne saurais vous dire ce qu'elle pense; mais votre nom d'Adriani l'a intriguée. Elle a une mémoire désolante. Elle m'a demandé brusquement si vous chantiez. J'ai répondu que c'est par la musique que vous aviez fait connaissance avec nous. J'ai cru tout arranger en racontant la vérité, moi! Elle s'est écriée : *C'est cela!* Et, après m'avoir traitée comme une intrigante, avec ses petites paroles pincées qui vous figent le sang, elle m'a ordonné d'appeler madame.

— J'y vais, dit Laure tranquillement. Tu as bien fait d'être sincère, Toinette. — Et vous, mon ami, ne soyez

ADRlANi. 187 pas inquiet pour mbi. J’ai peut-être plus d’éûergiô qu’on ne m’en supposerait. Laure trouva sa belle-mère à genoux sur on prie-Dieu. ï.a chambre petite et sombre qu’elle occupait au château de Larnac était pauvre, nue et propre comme celle d’une religieuse. Jamais Laure n’aVait pu la faire consentir à prendre sa part dans le bien-être qu’elle avait apporté dans la famille. Hautaine et stoïque, la noble dame couchait sur la dure, et, autant par orgueil que par humilité, elle ne souffrait pas le velours d’un coussin entre ses genoux et le bois de chêne de son prie-Dieu. Elle ne s’était pourtant pas mise en prières dans ce moment par ostentation ni par hypocrisie. Elle s’était sentie indignée, et elle demandait à Dieu de n’en rien faire paraître. Sincère, mais complètement inintelligente des délicatesses du cœur, elle croyait avoir remporté une victoire décisive sur elle-même, quand, sans élever la voix, ni ressentir la moindre accélération de son sang, elle avait réussi à blesser avec préméditation la dignité ou la sensibilité d'autrui. — Ma fille, dit-elle en se relevant, asseyez-vous^ et veuillez m’écouter avec sagesse. Vous avez apparemment, sur l’importance des distinctions sociales, des idées qui diffèrent entièrement des miennes? — Je crois que oui, en effet, chère maman, répondit Laure. Digitized by Google

pas inquiet pour moi. J'ai peut-être plus d'énergie qu'on ne m'en supposerait.

Laure trouva sa belle-mère à genoux sur un prie-Dieu. La chambre petite et sombre qu'elle occupait au château de Larnac était pauvre, nue et propre comme celle d'une religieuse. Jamais Laure n'avait pu la faire consentir à prendre sa part dans le bien-être qu'elle avait apporté dans la famille. Hautaine et stoïque, la noble dame couchait sur la dure, et, autant par orgueil que par humilité, elle ne souffrait pas le velours d'un coussin entre ses genoux et le bois de chêne de son prie-Dieu.

Elle ne s'était pourtant pas mise en prières dans ce moment par ostentation ni par hypocrisie. Elle s'était sentie indignée, et elle demandait à Dieu de n'en rien faire paraître. Sincère, mais complétement inintelligente des délicatesses du cœur, elle croyait avoir remporté une victoire décisive sur elle-même, quand, sans élever la voix, ni ressentir la moindre accélération de son sang, elle avait réussi à blesser avec préméditation la dignité ou la sensibilité d'autrui.

— Ma fille, dit-elle en se relevant, asseyez-vous, et veuillez m'écouter avec sagesse. Vous avez apparemment, sur l'importance des distinctions sociales, des idées qui diffèrent entièrement des miennes?

— Je crois que oui, en effet, chère maman, répondit Laure.

1^8 ADRTANI. — Je m’en étais doutée quelquefois, reprit la marquise, surtout dans ces derniers temps ; mais l’éloignement que nous avons l’une et l’autre pour toute espèce de discussion oiseuse nous a empêchées de nous bien connaître jusqu’à ce jour, et je le regrette. J’aurais pu combattre en vous des tendances dangereuses aux idées révolutionnaires de ce malheureux siècle. J’aime à croire pourtant que ces tendances sont combattues en vousmême par le sentiment de votre propre dignité, et qu’en ajournant les espérances blessantes de M. Adriani, vous vous rappelez ce qu’il est et gui vous êtes. Elle fit une pause pour attendre la réponse de son interlocutrice, qui avait pris, dès l’enfance, l’habitude de ne jamais l’interrompre. Laure répondit en résumant, en quelques mots, sans réflexion aucune, l’iiistoire qu’ Adriani venait de lui raconter. Puis elle attendit à son tour le jugement que porterait la marquise. — D’après ce que vous me dites, répondit celle-ci, et je veux supposer que M. d’Argères vous a bien dit la vérité, je vois qu’il mérite de l’estime et des égards. Sa naissance, quoique sortable, à ce que je crois, ne me parait pas à la hauteur de la vôtre; sa fortune, si elle est bien réelle, est supérieure à celle que vous possédez; mais je vous estime assez pour croire que ce ne serait pas à vos yeux une compensation suffisante. Ce> pendant, j'admets les inclinations de cœur qui font acDigitized by Coogle

— Je m'en étais doutée quelquefois, reprit la marquise, surtout dans ces derniers temps; mais l'éloignement que nous avons l'une et l'autre pour toute espèce de discussion oiseuse nous a empêchées de nous bien connaître jusqu'à ce jour, et je le regrette. J'aurais pu combattre en vous des tendances dangereuses aux idées révolutionnaires de ce malheureux siècle. J'aime à croire pourtant que ces tendances sont combattues en vous-même par le sentiment de votre propre dignité, et qu'en ajournant les espérances blessantes de M. Adriani, vous vous rappelez *ce* qu'il est et *qui* vous êtes.

Elle fit une pause pour attendre la réponse de son interlocutrice, qui avait pris, dès l'enfance, l'habitude de ne jamais l'interrompre. Laure répondit en résumant, en quelques mots, sans réflexion aucune, l'histoire qu'Adriani venait de lui raconter. Puis elle attendit à son tour le jugement que porterait la marquise.

— D'après ce que vous me dites, répondit celle-ci, et je veux supposer que M. d'Argères vous a bien dit la vérité, je vois qu'il mérite de l'estime et des égards. Sa naissance, quoique sortable, à ce que je crois, ne me paraît pas à la hauteur de la vôtre; sa fortune, si elle est bien réelle, est supérieure à celle que vous possédez; mais je vous estime assez pour croire que ce ne serait pas à vos yeux une compensation suffisante. Cependant, j'admets les inclinations de cœur qui font ac-

ADRIANI. m cepter sans rougir la richesse, bien que mon flls n’eùt jamais obtenu mon consentement pour vous épouser, si votre origine eût été au-dessous de la sienne. Ce sont là, ma fille, des scrupules et des convictions personnels que je ne prétendrais pas vous imposer, s’il n'y avait pas d'autre obstacle entre vous et les projets inouïs de M. d’Argères; mais il en existe un si réel, que je ne puis me dispenser de vous en retracer l’importance. Vous savez, ma fille, que je n’ai pas la sottise de mépriser les artistes, pas plus que je ne méprise aucune condition honnête. J'ai connu, par rapport à vous, et je vous ai fait connaître des musiciens renommés, entre autres M. Habeneck, qui était un homme très-bien élevé, • et qui, en vous donnant quelques leçons d’accompagnement pour faire plaisir à votre maître de piano, n’a rien voulu recevoir pour prix de sa peine. Cela m’a forcée à l’inviter à dîner, et je ne l’ai pas regretté, en voyant qu’il ne buvait pas comme font la plupart des musiciens, et pouvait parler sur son art d’une manière intéressante. Vous avez désiré qu’on fit de la musique chez nous. J’y répugnais, parce que votre fortune, suffisante ailleurs, ne nous permettait pas d’exercer à Paris une hospitalité bien convenable, et que je craignais un air d’intimité de notre part avec des artistes. J’ai cédé pourtant, et j’ai consenti à de petites répnions où des musiciens choisis, s’attirant les uns les autres, sont venus procurer aux 11. Digitized by Google

cepter sans rougir la richesse, bien que mon fils n'eût jamais obtenu mon consentement pour vous épouser, si votre origine eût été au-dessous de la sienne. Ce sont là, ma fille, des scrupules et des convictions personnels que je ne prétendrais pas vous imposer, s'il n'y avait pas d'autre obstacle entre vous et les projets inouïs de M. d'Argères; mais il en existe un si réel, que je ne puis me dispenser de vous en retracer l'importance. Vous savez, ma fille, que je n'ai pas la sottise de mépriser les artistes, pas plus que je ne méprise aucune condition honnête. J'ai connu, par rapport à vous, et je vous ai fait connaître des musiciens renommés, entre autres M. Habeneck, qui était un homme très-bien élevé, et qui, en vous donnant quelques leçons d'accompagnement pour faire plaisir à votre maître de piano, n'a rien voulu recevoir pour prix de sa peine. Cela m'a forcée à l'inviter à dîner, et je ne l'ai pas regretté, en voyant qu'il ne *buvait pas* comme font la plupart des musiciens, et pouvait parler sur son art d'une manière intéressante. Vous avez désiré qu'on fît de la musique chez nous. J'y répugnais, parce que votre fortune, suffisante ailleurs, ne nous permettait pas d'exercer à Paris une hospitalité bien convenable, et que je craignais un air d'intimité de notre part avec des artistes. J'ai cédé pourtant, et j'ai consenti à de petites réunions où des musiciens choisis, s'attirant les uns les autres, sont venus procurer aux

 personnes de votre société des moments agréables. J’ai eu tort certainement, si vous avez pu conclure de la que ces artistes étaient vos égaux. Je suis répréhensible de n’avoir pas prévu que celte idée germerait tôi oii tard dans Une tête que je ne savais pas aussi exaltée qu'elle l’était, ou qu’elle l’est devenue. Mon but était, d’abord, de satisfaire vos goûts et d’y employer des revenus qui étaient vôtres; ensuite, de vous faire briller dans un mondé d’élite, où vos talents et votre beauté pouvaient vous mettre à même de vous établir plus avantageusement, pécuniairement parlant, que vous n’avez voulu le faire. J’étais, je suis toujours une provinciale, moi; je n’en rougis pas, bien au contraire ! Mais je voulais faire de vous une Parisienne, afin de n’avoir pas à me reprocher de vous avoir tenue dans un milieu où l’amour de mon fils vous devînt une sorte de nécessité. Eh bien, ma chère Laure, toutes mes précautions ont été déjouées par vous. D’abord, vous avez épousé mon fils; ensuite, vous avec cru qu’il vous était possible de vous remarier avec un artiste. Voyons, n’est-ce pas pas là votre pensée dans ces derniers temps? — Je sais, maman, répondit Laure, que je voudrais en vain modifier vos idées sur l’inégalité des conditions. Je ne l’entreprendrai pas. Incapable de modifier les miennes, mon respect pour vous m’ordonne de me taire quand vous avez prononcé.
Digiiized by Google

personnes de votre société des moments agréables. J'ai eu tort certainement, si vous avez pu conclure de là que ces artistes étaient vos égaux. Je suis répréhensible de n'avoir pas prévu que cette idée germerait tôt ou tard dans une tête que je ne savais pas aussi exaltée qu'elle l'était, ou qu'elle l'est devenue. Mon but était, d'abord, de satisfaire vos goûts et d'y employer des revenus qui étaient vôtres; ensuite, de vous faire briller dans un monde d'élite, où vos talents et votre beauté pouvaient vous mettre à même de vous établir plus avantageusement, pécuniairement parlant, que vous n'avez voulu le faire. J'étais, je suis toujours une provinciale, moi; je n'en rougis pas, bien au contraire! Mais je voulais faire de vous une Parisienne, afin de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir tenue dans un milieu où l'amour de mon fils vous devînt une sorte de nécessité. Eh bien, ma chère Laure, toutes mes précautions ont été déjouées par vous. D'abord, vous avez épousé mon fils; ensuite, vous avec cru qu'il vous était possible de vous remarier avec un artiste. Voyons, n'est-ce pas pas là votre pensée dans ces derniers temps?

— Je sais, maman, répondit Laure, que je voudrais en vain modifier vos idées sur l'inégalité des conditions. Je ne l'entreprendrai pas. Incapable de modifier les miennes, mon respect pour vous m'ordonne de me taire quand vous avez prononcé.

ADRIANI. 191 — Alors, vous pensez vous retrancher pent-être sur Ce que M. d'Argères n'est pas ce qu'on appelle un artiste? Vous l'essayeriez en vain , ma très-chère. Des malheurs que je ne suis pas très-disposée à plaindre, puisqu'il avoue avoir perdu sa fortune en dissipations de jeune homme, l'ont réduit volontairement à subir cette dégradation. Je dis volontairement, parce que vous prétendez que sa famille lui a olTerl une pension pour l'y faire renoncer. J'ai une médiocre opinion, je vous le confesse, d'un homme qui blesse ouvertement celle de ses parents, et je préférerais beaucoup pour vous M. d'Ai^ gères ruiné, mais fidèle aux convenances de sa caste, que M. Adriani enrichi par le hasard et illustré par son savoir-faire. Je sais que nous avons eu, dans l'émigration, de très-grands seigneurs réduits à faire usage de leurs talents d'agrément en pays étranger. C'est par nécessité qu'ils ont pris ce parti, et ils sont bien excusés par la persécution révolutionnaire; mais, dans le cas de votre M. d'Argères, il n'en est point ainsi. C'est son goût qui l'a poussé au travail, et le travail ne dégrade pas l'homme, mais il le déplace à jamais. M. d'Argères a cessé d'exister pour ses pairs le jour où il a laissé imprimer, sur une affiche de concert ou de spectacle, le nom d' Adriani, et à paraître de sa personne devant des spectateurs payants. Vous pensez qu'il n'a jamais monté sur les tréteaux? Vous vous trompez, et sa mémoire le Digitized by Google

— Alors, vous pensez vous retrancher peut-être sur ce que M. d'Argères n'est pas ce qu'on appelle un artiste? Vous l'essayeriez en vain, ma très-chère. Des malheurs que je ne suis pas très-disposée à plaindre, puisqu'il avoue avoir perdu sa fortune en dissipations de jeune homme, l'ont réduit volontairement à subir cette dégradation. Je dis volontairement, parce que vous prétendez que sa famille lui a offert une pension pour l'y faire renoncer. J'ai une médiocre opinion, je vous le confesse, d'un homme qui blesse ouvertement celle de ses parents, et je préférerais beaucoup pour vous M. d'Argères ruiné, mais fidèle aux convenances de sa caste, que M. Adriani enrichi par le hasard et illustré par son savoir-faire. Je sais que nous avons eu, dans l'émigration, de très-grands seigneurs réduits à faire usage de leurs talents d'agrément en pays étranger. C'est par nécessité qu'ils ont pris ce parti, et ils sont bien excusés par la persécution révolutionnaire; mais, dans le cas de votre M. d'Argères, il n'en est point ainsi. C'est son goût qui l'a poussé au travail, et le travail ne dégrade pas l'homme, mais il le déplace à jamais. M. d'Argères a cessé d'exister pour ses pairs le jour où il a laissé imprimer, sur une affiche de concert ou de spectacle, le nom d'Adriani, et à paraître de sa personne devant des spectateurs payants. Vous pensez qu'il n'a jamais monté sur les tréteaux? Vous vous trompez, et sa mémoire le

492 ADRIANI. trompe lui-même. Je me suis parfaitement rappelé tout à l'heure la manière dont notre grand-cousin, M. de Montesclat, nous parla de lui, il y a environ trois ans, à son retour de Paris. Lui aussi se pique de flonflons, et il noos dit qu'il n'avait rien entendu de plus parfait dans son voyage qu'on certain Adriani qui avait chanté, je ne sais plus sur quel théâtre, au bénéPice de je ne sais plus qooL.. Attendez I c'était au bénéQce des réfugiés italiens. Oui, c'est cela. Triste prétexte ou triste motif, ma Qlle, qui prouverait que ce monsieur a des opinions fort contraires à celles de votre monde ! La marquise parla encore longtemps sur ce ton et démontra par a plus b qu'un homme, livré à la critique, l'était à l'insulte : en quoi elle ne se trompait pas beaucoup ; mais, comptant pour rien, ignorant môme tout à fait ce que les vocations vraies ordonnent aux artistes de savoir souffrir, elle fit de subtiles distinctions entre l'honneur du gentilhomme, qui peut demander raison à un malotru, et celui de l'artiste, qui ne peut faire tirer l'épée à toute une salle, et qui, pqur recevoir l'aumône des applaudissements, s'expose de gaieté de cœur à l'outrage des sifflets. Lnfin, elle fut logique à son point de vue, diserte à sa manière, et conclut en suppliant sa belle-Ûlte de lui faire un serment sur l'Évangile : c'est qu'elle renverrait l'artiste le lendemain, après lui avoir ôté radicalement la prétention d'être son mari. Digitized by Coogle

trompe lui-même. Je me suis parfaitement rappelé tout à l'heure la manière dont notre grand-cousin, M. de Montesclat, nous parla de lui, il y a environ trois ans, à son retour de Paris. Lui aussi se pique de flonflons, et il nous dit qu'il n'avait rien entendu de plus parfait dans son voyage qu'un certain Adriani qui avait chanté, je ne sais plus sur quel théâtre, au bénéfice de je ne sais plus quoi... Attendez! c'était au bénéfice des réfugiés italiens. Oui, c'est cela. Triste prétexte ou triste motif, ma fille, qui prouverait que ce monsieur a des opinions fort contraires à celles de votre monde!

La marquise parla encore longtemps sur ce ton et démontra par *a* plus *b* qu'un homme, livré à la critique, l'était à l'insulte : en quoi elle ne se trompait pas beaucoup; mais, comptant pour rien, ignorant même tout à fait ce que les vocations vraies ordonnent aux artistes de savoir souffrir, elle fit de subtiles distinctions entre l'honneur du gentilhomme, qui peut demander raison à un malotru, et celui de l'artiste, qui ne peut faire tirer l'épée à toute une salle, et qui, pour recevoir l'aumône des applaudissements, s'expose de gaieté de cœur à l'outrage des sifflets. Enfin, elle fut logique à son point de vue, diserte à sa manière, et conclut en suppliant sa belle-fille de lui faire un serment sur l'Évangile : c'est qu'elle renverrait *l'artiste* le lendemain, après lui avoir ôté radicalement la prétention d'être son mari.

XII Comme toutes les personnes réfléchies, qui discutent intérieurement, Laure ne discutait jamais en paroles. Elle laissa couler ce flot de réprobation sur la tête d'Âdriani, auquel elle s'identifiait dans le sentiment de la résistance ; puis, sommée de promettre, elle refusa nettement. — Non, maman, dit-elle, jamais! Dans la crise de mes plus mortelles douleurs, j'ai failli former des vœux qui maintenant détruiraient vos craintes, mais qui me causeraient des remords. J'aurais volontiers juré, dans ces moments-là, de n'aimer plus jamais ; à présent, je ne suis pas sûre de ne point aimer. Tant que cette afDigitized by Google

## XII

Comme toutes les personnes réfléchies, qui discutent intérieurement, Laure ne discutait jamais en paroles. Elle laissa couler ce flot de réprobation sur la tête d'Adriani, auquel elle s'identifiait dans le sentiment de la résistance; puis, sommée de promettre, elle refusa nettement.

— Non, maman, dit-elle, jamais! Dans la crise de mes plus mortelles douleurs, j'ai failli former des vœux qui maintenant détruiraient vos craintes, mais qui me causeraient des remords. J'aurais volontiers juré, dans ces moments-là, de n'aimer plus jamais; à présent, je ne suis pas sûre de ne point aimer. Tant que cette af-

194 ADRIANI. fecUon sera incertaine et incomplète, je suis résolue à éloigner l'homme qui me l'inspire; mais, si, après avoir essayé tour à tour l'effet de sa présence et de son absence, je me sens capable de m'attacher à lui, certaine de ne rencontrer jamais un plus digne objet, j'obéirai à mon cœur. Ce sera pour moi la volonté de Dieu; car, loin d'avoir à me combattre jusqu'à présent, je ne fais autre chose que de lui demander 1e bienfait de la vie, et, si l'amour triomphe de mon abattement, je le recevrai comme on reçoit la grâce. Voilà ma pensée, voilà mes résolutions ; je ne vous tromperai jamais. Daignez ne voir aucune résistance personnelle contre vous dans cette résistance de tout mon être à vos opinions. — Laurel Laure! s'écria la marquise, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été dans une querelle, vous brisez votre vie et la mienne ! 11 y avait une sorte de douleur dans son accent. Laure en fut touchée, et, se jetant à genoux devant elle, elle lui prit les mains : ■— Ma chère tante, lui dit-elle, revenant par instinct à l'habitude de ses jeunes années, ne me relirez pas votre sollicitude, quelque indigne que je vous paraisse. Dieu m'est témoin qu'en vous combattant je vous respecte... — Ah ! vous ne m'avez jamais aimée ! dit la marquise surprise par un sentiment de tristesse. Digitized by Coogle

fection sera incertaine et incomplète, je suis résolue à éloigner l'homme qui me l'inspire; mais, si, après avoir essayé tour à tour l'effet de sa présence et de son absence, je me sens capable de m'attacher à lui, certaine de ne rencontrer jamais un plus digne objet, j'obéirai à mon cœur. Ce sera pour moi la volonté de Dieu; car, loin d'avoir à me combattre jusqu'à présent, je ne fais autre chose que de lui demander le bienfait de la vie, et, si l'amour triomphe de mon abattement, je le recevrai comme on reçoit la grâce. Voilà ma pensée, voilà mes résolutions ; je ne vous tromperai jamais. Daignez ne voir aucune résistance personnelle contre vous dans cette résistance de tout mon être à vos opinions.

— Laure! Laure! s'écria la marquise, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été dans une querelle, vous brisez votre vie et la mienne!

Il y avait une sorte de douleur dans son accent. Laure en fut touchée, et, se jetant à genoux devant elle, elle lui prit les mains :

— Ma chère tante, lui dit-elle, revenant par instinct à l'habitude de ses jeunes années, ne me retirez pas votre sollicitude, quelque indigne que je vous paraisse. Dieu m'est témoin qu'en vous combattant je vous respecte...

— Ah! vous ne m'avez jamais aimée! dit la marquise surprise par un sentiment de tristesse.

IDAIANI. 196 Mais ce fat un éclair rapide ; bile reprlti âtéë la froî^ deur de l’inslnuatloa obstinée : — Si vous aviez le moindre attachement pour moi, vous renonceriez à des cbimères plutôt qüe de

m’afiligër ainsi I

Mais ce fut un éclair rapide ; elle reprit, avec la froideur de l'insinuation obstinée :

— Si vous aviez le moindre attachement pour moi, vous renonceriez à des chimères plutôt que de m'affliger ainsi !

— Oui, oui, dit la jeune femme toujours à ses pieds, je renoncerais à des chimères; mais à une certitude, je ne le dois pas. Écoutez-moi comme une mère; ce sera la première fois de ma vie que j'aurai essayé de vous attendrir, et, si j'échoue, je n'aurai rien à me reprocher. Vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais connue, ou bien c'est vous qui n'aimez pas vos enfants et qui ne pouvez sacrifier aucun de vos principes austères à leur bonheur, à leur existence. Ce n'est point un reproche que je vous adresse ; vous avez la grandeur d'une mère spartiate !...

— Dites d'une mère chrétienne, répliqua la marquise. Celle des Macchabées vit torturer ses fils et leur prêcha la vraie foi jusque dans les bras de la mort.

— Eh bien, connaissez mes souffrances et voyez mon agonie, répondit Laure avec force ; vous ajouterez cette palme à vos triomphes, si vous restez indifférente et inébranlable. Je me meurs, ma mère, je m'éteins, je deviens folle ou idiote, si quelqu'un ne me sauve et ne m'impose, par sa foi et sa volonté, l'amour que je n'ai plus la force de trouver en moi-même. J'ai trop souffert, voyez-vous !

i96 ADRIANI. j’ai souffert depuis mon enfance. Vous n’avez jamais voulu vous douter de cela, vous qui ne pouvez pas souffrir ! Vous n’avez jamais vu que je mourais, enfant, de la mort de ma mère. Jamais vous n’avez eu une larme pour celle qui était vôtre sœur, et cette insensibi* lité ou cette force faisait de vous, à mes yeux, un objet d’épouvante, une puissance incompréhensible. Quand vous me faisiez dire mes prières, à genoux devant vous, comme m’y voilà encore, les sanglots m’étouffaient. Vous preniez mon mouchoir, vous le passiez rudement sur ma figure inondée, et vous me disiez : » — Ne pleurez pas, enfant; c’est mal, puisque votre mère est au ciel f » Vous aviez raison ; mais les enfants ont besoin de tendresse. C’est leur religion, à eux, et vous m’eussiez fait plus de bien en me pressant sur votre cœur et en mêlant une de vos larmes aux miennes, qu’en brisant mes genoux et en écrasant ma sensibilité dans la prière. Vous n’avez jamais eu pour moi la douce assistance de la pitié, plus féconde, croyez-moi, que les remontrances du courage. On ne fortifie qu’en aidant, en prenant sur soi une part du fardeau des affligés. Vous me laissiez tout porter en me criant : » — Déiivre-toi toi-même ! ■ Ohl jamais une caresse! jamais une plainte! Aussi n’étais-je pas exigeante en fait de commisération, et. Digilized by Google

j'ai souffert depuis mon enfance. Vous n'avez jamais voulu vous douter de cela, vous qui ne pouvez pas souffrir ! Vous n'avez jamais vu que je mourais, enfant, de la mort de ma mère. Jamais vous n'avez eu une larme pour celle qui était vôtre sœur, et cette insensibilité ou cette force faisait de vous, à mes yeux, un objet d'épouvante, une puissance incompréhensible. Quand vous me faisiez dire mes prières, à genoux devant vous, comme m'y voilà encore, les sanglots m'étouffaient. Vous preniez mon mouchoir, vous le passiez rudement sur ma figure inondée, et vous me disiez :

» — Ne pleurez pas, enfant; c'est mal, puisque votre mère est au ciel !

» Vous aviez raison; mais les enfants ont besoin de tendresse. C'est leur religion, à eux, et vous m'eussiez fait plus de bien en me pressant sur votre cœur et en mêlant une de vos larmes aux miennes, qu'en brisant mes genoux et en écrasant ma sensibilité dans la prière. Vous n'avez jamais eu pour moi la douce assistance de la pitié, plus féconde, croyez-moi, que les remontrances du courage. On ne fortifie qu'en aidant, en prenant sur soi une part du fardeau des affligés. Vous me laissiez tout porter en me criant :

» — Délivre-toi toi-même !

» Oh ! jamais une caresse ! jamais une plainte ! Aussi n'étais-je pas exigeante en fait de commisération, et,

A.SRIÂNI. 197 quand Octave me disait ; « Viens jouer, ma pauvre Laure! » je le suivais sans résistance et je renfermais ma^tristesse pour ne pas la lui faire partager. Tout est là, voyez-vous! Quand ou est aimant, on ne trouve sa propre énergie que dans le désir de complaire aux autres. Abandonné à soi-même et certain de souffrir seul, on succombe! Quand on a bien reconnu que les encouragements de la froide raison n'expriment que l'impatience et la lassitude de voir souffrir, on apprend à se contenir, on prend l'extérieur de la résignation, et on se dévore soi-même. Voilà ce que vous avez fait de moi! un être tranquille et silencieux, qui vit au dedans et qui est forcé d'éclater ou de périr. Et, pendant mon long amour pour Octave, n'avez-vous pas travaillé sans relâche à ra'ôter le seul rêve de bonheur auquel je me fusse attachée ? C'est votre résistance qui a fait la force et la durée de cet amour. Pendant mon union avec loi, vous m'avez vue souffrir d'une terreur affreuse ; quelquefois j'ai osé vous dire : » — Je crois qu'il ne m'aime pas! rt II m'aimait pourtant, mais il n'était pas tout entier à l'affection, et la vie d'intérieur lui était impossible. C'est vous qui l'aviez formé à ce mépris du foyer domestique, ne redoutant pour lui aucun danger, n'admettant pas que la société d'un fils ou d'un époux fût nécessaire à sa mère ou à sa femme ! Mes inquiétudes pour sa vie Digitized by Google

quand Octave me disait : « Viens jouer, ma *pauvre* Laure! » je le suivais sans résistance et je renfermais ma tristesse pour ne pas la lui faire partager. Tout est là, voyez-vous! Quand on est aimant, on ne trouve sa propre énergie que dans le désir de complaire aux autres. Abandonné à soi-même et certain de souffrir seul, on succombe! Quand on a bien reconnu que les encouragements de la froide raison n'expriment que l'impatience et la lassitude de voir souffrir, on apprend à se contenir, on prend l'extérieur de la résignation, et on se dévore soi-même. Voilà ce que vous avez fait de moi! un être tranquille et silencieux, qui vit au dedans et qui est forcé d'éclater ou de périr. Et, pendant mon long amour pour Octave, n'avez-vous pas travaillé sans relâche à m'ôter le seul rêve de bonheur auquel je me fusse attachée ? C'est votre résistance qui a fait la force et la durée de cet amour. Pendant mon union avec lui, vous m'avez vue souffrir d'une terreur affreuse; quelquefois j'ai osé vous dire :

» — Je crois qu'il ne m'aime pas!

» Il m'aimait pourtant, mais il n'était pas tout entier à l'affection, et la vie d'intérieur lui était impossible. C'est vous qui l'aviez formé à ce mépris du foyer domestique, ne redoutant pour lui aucun danger, n'admettant pas que la société d'un fils ou d'un époux fût nécessaire à sa mère ou à sa femme! Mes inquiétudes pour sa vie

198 ÂDRIANI. TOUS faisaient soarire> et, quant à celles qui avaient son amour pour objet, vous me répondiez ; » -* H n’a point de maîtresse ailleurs j il a des principes religieux; donc, il vous aime, et, si vous n’êtes pas heureuse, c’est que vous rêvez des sentiments romanesques que n’admet point la sainteté du mariage. » Eh bien, vous ôtes peut-être dans la réalité, vous avez peut-être l’appréciation juste de la fatalité qui préside aux destinées humaines l Mais vous acceptes son arrêt sans effort, et, moi, je ne le peux pas; non, tenez, ma mère, je ne le peux pas ! Je ne vous demandais plus qu’une chose : c’était de me laisser pleurer mon mari toute seule, là, dans un coin, de savourer ma douleur jusqu’à ce qu’elle fût épuisée. Vous ne l’avez pas voulu. Dès le lendemain d’une catastrophe effroyable, vous m’avez reproché d’être sourde aux compliments de condoléance de votre innombrable famille. 11 fallait, au retour de la cérémonie funèbre, faire les honneurs d’un repas : voire famille avait faim ! Puis, tous les jours, des visites du matin jusqu’à la nuit! 11 fallait écouter ces odieuses questions de l’oisiveté curieuse ou de la pitié sans délicatesse, entendre vos parents se faire les uns aux autres le récit de l’événement, l'horrible description des blessures!... Vous pouviez affronter tout cela et dire à toutes choses : « La volonté de Dieu soit faite ! » Moi, je fuyais, je m’enfermais, j’étouffais mes cris. TolDigitized by Coogle

vous faisaient sourire, et, quant à celles qui avaient son amour pour objet, vous me répondiez :

» — Il n'a point de maîtresse ailleurs; il a des principes religieux; donc, il vous aime, et, si vous n'êtes pas heureuse, c'est que vous rêvez des sentiments romanesques que n'admet point la sainteté du mariage.

» Eh bien, vous êtes peut-être dans la réalité, vous avez peut-être l'appréciation juste de la fatalité qui préside aux destinées humaines! Mais vous acceptez son arrêt sans effort, et, moi, je ne le peux pas; non, tenez, ma mère, je ne le peux pas! Je ne vous demandais plus qu'une chose : c'était de me laisser pleurer mon mari toute seule, là, dans un coin, de savourer ma douleur jusqu'à ce qu'elle fût épuisée. Vous ne l'avez pas voulu. Dès le lendemain d'une catastrophe effroyable, vous m'avez reproché d'être sourde aux compliments de condoléance de votre innombrable famille. Il fallait, au retour de la cérémonie funèbre, faire les honneurs d'un repas : votre famille avait faim! Puis, tous les jours, des visites du matin jusqu'à la nuit! Il fallait écouter ces odieuses questions de l'oisiveté curieuse ou de la pitié sans délicatesse, entendre vos parents se faire les uns aux autres le récit de l'événement, l'horrible description des blessures!... Vous pouviez affronter tout cela et dire à toutes choses : « La volonté de Dieu soit faite! » Moi, je fuyais, je m'enfermais, j'étouffais mes cris. Toi-

ÀDRIÀNI. 199 nette m’a gardée^ évanoaie on égarée ^ des nuits entié> res. Et, quand je me traînais dans votre salon, vous ne me pardonniez pas une distraction, une méprise de nom ou de personne, qui ne pouvait être taxée d’impolitesse que par des amis sans cœur et des parents sans entrailles. a Eh bien, vous m’avez réduite à un tel état de contrainte morale, que je me suis sentie^ un jour, abrutie et comme retombée en enfance. C’est alors que je me suis éloignée de vous pour respirer, pour tâcher de reprendre mes esprits. Je n’avais pas de but devant moi ; je m’en allais au hasard. J’ai trouvé sur mon chemin une pauvre maison bien laide qui m’appartenait, où j’avais le droit de m’appartenir moi-mômé, de m’enfermer, de me faire oublier. L’amour d’un homme généreux et tendre est venu m’y trouver. J’ai cru que je ne pourrais y répondre. Par respect pour lui, je suis venue reprendre ma chaîne-, croyant qu’il m’oublierait. Il m’a suivie. Il est là, il dit que je l’aimerai, il veut que je l’aime. Il attendra que je le connaisse, que je l’apprécie; 11 accepte toutes les épreuves, tous les retards, et je le repousserais sans l’entendre ! et je renoncerais à ma dernière bliance de salut! Pourquoi? Pour ne pas choquer des préjugés que je ne partage pas? Vous vous trompez cependant en croyant que je suis infatuée d’idées nouvelles et que je porte de l’exaltation dans ma résistance. Hélas I est-ce que j’ai des idées, moi? Est-ce que, élevée Digitized by Coogle

nette m'a gardée, évanouie ou égarée ; des nuits entières. Et, quand je me traînais dans votre salon, vous ne me pardonniez pas une distraction, une méprise de nom ou de personne, qui ne pouvait être taxée d'impolitesse que par des amis sans cœur et des parents sans entrailles.

» Eh bien, vous m'avez réduite à un tel état de contrainte morale, que je me suis sentie, un jour, abrutie et comme retombée en enfance. C'est alors que je me suis éloignée de vous pour respirer, pour tâcher de reprendre mes esprits. Je n'avais pas de but devant moi ; je m'en allais au hasard. J'ai trouvé sur mon chemin une pauvre maison bien laide qui m'appartenait, où j'avais le droit de m'appartenir moi-même, de m'enfermer, de me faire oublier. L'amour d'un homme généreux et tendre est venu m'y trouver. J'ai cru que je ne pourrais y répondre. Par respect pour lui, je suis venue reprendre ma chaîne, croyant qu'il m'oublierait. Il m'a suivie, il est là, il dit que je l'aimerai, il veut que je l'aime. Il attendra que je le connaisse, que je l'apprécie ; il accepte toutes les épreuves, tous les retards, et je le repousserais sans l'entendre ! et je renoncerais à ma dernière chance de salut ! Pourquoi ? Pour ne pas choquer des préjugés que je ne partage pas ? Vous vous trompez cependant en croyant que je suis infatuée d'idées nouvelles et que je porte de l'exaltation dans ma résistance. Hélas ! est-ce que j'ai des idées, moi ? Est-ce que, élevée

 comme je l’ai été, et ne vivant (^’aillenrs que pour Octave, je me suis jamais demandé ce que c’était qu’une mésalliance ? Jamais je n’ai si bien compris l'injustice et l’erreur des opinions que vous défendez, que depuis une heure que je vous écoute. Je ne les eusse peut-être jamais réprouvées si mon cœur, qui s'éveille et s’agite, ne me faisait entendre des vérités plus persuasives, plus chrétiennes et plus humaines que les vôtres. Vous me' croyez impie ! Non, ma mère, je ne suis pas impie. Je crois autant que vous à la loi de l'Évangile, mais je la comprends autrement. J'y vois une doctrine pleine de tendresse, de dévouement et d’humilité, qui m’ordonne d’aimer autrement qu’en vue des vanités et des ambitions de ce monde. Laure s’arrêta, épuisée, et chercha dans les yeux de sa belle-mère l’émotion qui remplissait son âme et sa voix. Elle n’y trouva qu’une incrédulité profonde, une sorte de raillerie muette qui était l'athéisme du fanatisme. Qu’on nous passe cette antithèse, paradoxale en apparence. Le fanatique n’aime Dieu qu’en Dieu et en dehors de l’humanité. Il oublie ou il ignore que nous sommes tous formés de son essence, animés de sa vie, et que, compter pour rien nos malheurs et nos droits, c’est remettre le Christ en croix dans la personne de l’humanité. La marquise ne répondit à aucun des reproches de sa belle-fille. Elle n’en tint aucun compte. Elle les accepta

Digiiized by Google

comme je l'ai été, et ne vivant d'ailleurs que pour Octave, je me suis jamais demandé ce que c'était qu'une mésalliance ? Jamais je n'ai si bien compris l'injustice et l'erreur des opinions que vous défendez, que depuis une heure que je vous écoute. Je ne les eusse peut-être jamais réprouvées si mon cœur, qui s'éveille et s'agite, ne me faisait entendre des vérités plus persuasives, plus chrétiennes et plus humaines que les vôtres. Vous me croyez impie ! Non, ma mère, je ne suis pas impie. Je crois autant que vous à la loi de l'Évangile, mais je la comprends autrement. J'y vois une doctrine pleine de tendresse, de dévouement et d'humilité, qui m'ordonne d'aimer autrement qu'en vue des vanités et des ambitions de ce monde.

Laure s'arrêta, épuisée, et chercha dans les yeux de sa belle-mère l'émotion qui remplissait son âme et sa voix. Elle n'y trouva qu'une incrédulité profonde, une sorte de raillerie muette qui était l'athéisme du fanatisme. Qu'on nous passe cette antithèse, paradoxale en apparence. Le fanatique n'aime Dieu qu'en Dieu et en dehors de l'humanité. Il oublie ou il ignore que nous sommes tous formés de son essence, animés de sa vie, et que, compter pour rien nos malheurs et nos droits, c'est remettre le *Christ en croix* dans la personne de l'humanité.

La marquise ne répondit à aucun des reproches de sa belle-fille. Elle n'en tint aucun compte. Elle les accepta

ADRIANI. 201 même comme des éloges, comme une justice qui loi était rendue. En les lui adressant, Laure savait bien qu'elle n'en serait pas blessée. Elle n'avait pas non plus espéré la fléchir : elle la connaissait trop bien. Elle avait voulu s'expliquer, se formuler une fois pour toutes. La marquise se leva et la laissa à genoux. Laure dut se relever d'elle-même sans avoir obtenu la plus légère marque de tendresse ou d'indulgence. — Vous êtes fort éloquente, ma Allé, dit la marquise, et je comprends le prestige que vous pouvez exercer sur des imaginations vives ; mais la mienne n'est pas de ce nombre, et je ne prends pas le réveil de vos sens pour un besoin tout à fait divin de votre âme. — Assez, madame, assez! dit Laure indignée. Ne m'aimez pas, j'y consens; mais ne m'insultez pas, je ne le mérite point. — Vous insulter, ma fille ! Dieu m'en garde ! 11 n'y a rien là que de fort naturel et même de légitime, quand un mariage bien assorti et d'un bon exempte sanctionne nos désirs et termine les ennuis du veuvage. Mais nous sommes coupables quand nous cédons à l'inquiétude des passions, sans égard pour le respect que nous nous devons à nous-mêmes. Vous seriez dans ce cas si vous me refusiez la promesse que j'ai réclamée de vous tout à l'beure. Digitized by Google

même comme des éloges, comme une justice qui lui était rendue. En les lui adressant, Laure savait bien qu'elle n'en serait pas blessée.

Elle n'avait pas non plus espéré la fléchir : elle la connaissait trop bien. Elle avait voulu s'expliquer, se formuler une fois pour toutes.

La marquise se leva et la laissa à genoux. Laure dut se relever d'elle-même sans avoir obtenu la plus légère marque de tendresse ou d'indulgence.

— Vous êtes fort éloquente, ma fille, dit la marquise, et je comprends le prestige que vous pouvez exercer sur des imaginations vives ; mais la mienne n'est pas de ce nombre, et je ne prends pas le réveil de vos sens pour un besoin tout à fait divin de votre âme.

— Assez, madame, assez! dit Laure indignée. Ne m'aimez pas, j'y consens; mais ne m'insultez pas, je ne le mérite point.

— Vous insulter, ma fille! Dieu m'en garde! Il n'y a rien là que de fort naturel et même de légitime, quand un mariage bien assorti et d'un bon exemple sanctionne nos désirs et termine les ennuis du veuvage. Mais nous sommes coupables quand nous cédons à l'inquiétude des passions, sans égard pour le respect que nous nous devons à nous-mêmes. Vous seriez dans ce cas si vous me refusiez la promesse que j'ai réclamée de vous tout à l'heure.

202 ▲ DRIANI. — Je TOUS la refuse encore. — Vous y penserez ceUe nuit, pt, demain, comme yos tantes de Roqueforte et de Roquebrune viennent passer ici la journée avec leurs enfants, j'espère que vous m'épargnerez la honte îel l'embarras de leur présenter M. Adriani. — Et s'il en était autrement, madame? si je le leur présentais moi-même? — Oh ! libre à vous, ma fille l dit la marquise avec uu sourire effrayant, car c'était le premier depuis la mort de son fils, et il ressemblait à une malédiction. Vous êtes maîtresse de vos actions, et je n'ai ni le droit ni l'envie de vous imposer un deuil éternel. Vous le savez^ je suis désintéressée pour mon fils mort, comme je l'ai été pour mon fils vivant. Mais, comme mes devoirs visà-vis du reste de ma famille subsisteront tant que je serai de ce monde , il ne me convient pas de les enfreindre pour vous faire plaisir. Aucune puissance humaine ne me décidera à faire à mes parents l'affront d^ les éloigner d'ici, et la pire des insultes serait de leur annoncer la possibilité de leur alliance avec un chanteur. Vous y réfléchirez donc et vous choisirez. Ou M. Adriani ne sera plus ici demain à midi, ou c'est moi qui sortirai de votre maison pour n'y jamais rentrer. Laure s'approcha de sa belle-mère, prit sa main et la baisa avec une froideur égale à la sienne, en lui disant : Digitized by Google

— Je vous la refuse encore.

— Vous y penserez cette nuit, et, demain, comme vos tantes de Roqueforte et de Roquebrune viennent passer ici la journée avec leurs enfants, j'espère que vous m'épargnerez la honte et l'embarras de leur présenter M. Adriani.

— Et s'il en était autrement, madame? si je le leur présentais moi-même?

— Oh! libre à vous, ma fille! dit la marquise avec un sourire effrayant, car c'était le premier depuis la mort de son fils, et il ressemblait à une malédiction. Vous êtes maîtresse de vos actions, et je n'ai ni le droit ni l'envie de vous imposer un deuil éternel. Vous le savez, je suis désintéressée pour mon fils mort, comme je l'ai été pour mon fils vivant. Mais, comme mes devoirs vis-à-vis du reste de ma famille subsisteront tant que je serai de ce monde, il ne me convient pas de les enfreindre pour vous faire plaisir. Aucune puissance humaine ne me décidera à faire à mes parents l'affront de les éloigner d'ici, et la pire des insultes serait de leur annoncer la possibilité de leur alliance avec un chanteur. Vous y réfléchirez donc et vous choisirez. Ou M. Adriani ne sera plus ici demain à midi, ou c'est moi qui sortirai de votre maison pour n'y jamais rentrer.

Laure s'approcha de sa belle-mère, prit sa main et la baisa avec une froideur égale à la sienne, en lui disant :

ADRIANl. 203 — Non, ma mère, vous ne sortirez pas dici ; vous ne qnilterez pas nne maison qni est devenne la vôtre, et où la tombe de votre fils vous attache pour jamais. Elle sortit sans s’expliquer davantage, passa dans sa chambre et écrivit à Âdriani ; « Partez, mon ami, pour que ma belle-mère ne parte pas. Je lui dois ici le sacrifice de ma propre satisfaction. Mais je vous ai promis quelques jours. Partez ce soir pour Mauzères, je partirai demain pour le Temple. » Toinelte porta ce billet à Adriani sans savoir ce qu'il contenait. Âdriani n’eut pas une hésitation, pas un doute. Il partit à l’heure même, sans dire un mot. La marquise dîna de bon appétit. Ce fut toute la satisfaction qu’elle exprima à sa belle-fille. Le lendemain, lorsqu’elle s’éveilla (et elle était fort matinale), elle apprit que f^ure et Toinette étaient aussi parties dans la nuit, sans rien dire à personne. La tante de Roqueforte et la tante de Roqnebrone, la cousine de Miremagne et le cousin de Monlesclat arrivèrent fort exactement à midi, avec une nuée de petits cousins bruyants et de petites cousines endimanchées. Tout ce monde, qui accourait pour saluer le retour de madame Octave, fut plus ou moins désappointé, mais surtout intrigué d’apprendre qu’elle était déjà repartie. Dans un milieu moins intime, la marquise eût pu exr pliquer ce mystère par la classique défaite des alTaires Digitized by Google

— Non, ma mère, vous ne sortirez pas d'ici ; vous ne quitterez pas une maison qui est devenue la vôtre, et où la tombe de votre fils vous attache pour jamais.

Elle sortit sans s'expliquer davantage, passa dans sa chambre et écrivit à Adriani :

« Partez, mon ami, pour que ma belle-mère ne parte pas. Je lui dois ici le sacrifice de ma propre satisfaction. Mais je vous ai promis quelques jours. Partez ce soir pour Mauzères, je partirai demain pour le Temple. »

Toinette porta ce billet à Adriani sans savoir ce qu'il contenait. Adriani n'eut pas une hésitation, pas un doute. Il partit à l'heure même, sans dire un mot. La marquise dîna de bon appétit. Ce fut toute la satisfaction qu'elle exprima à sa belle-fille. Le lendemain, lorsqu'elle s'éveilla (et elle était fort matinale), elle apprit que Laure et Toinette étaient aussi parties dans la nuit, sans rien dire à personne.

La tante de Roqueforte et la tante de Roquebrune, la cousine de Miremagne et le cousin de Montesclat arrivèrent fort exactement à midi, avec une nuée de petits cousins bruyants et de petites cousines endimanchées. Tout ce monde, qui accourait pour saluer le retour de *madame Octave*, fut plus ou moins désappointé, mais surtout intrigué d'apprendre qu'elle était déjà repartie.

Dans un milieu moins intime, la marquise eût pu expliquer ce mystère par la classique défaite des affaires

 de famille; mais ni les Larnac ni les Montelaz ne ponvaient avoir des intérêts cachés pour les deux ou trois cents personnes qui, de près on de loin, réclamaient leur conûance à titre de parents. La curiosité des provinciaux est ardente et naïve. Accablée de questions, la marquise prit le parti de dire ce qu'elle croyait, de bonne foi, être la vérité. — Écoutez, dit-elle, je ne peux ni ne veux vous tromper; mais, pour le repos et la considération de la famille, il faut que ceci reste entre nous et ne devienne pas la pâture du pays. Que le peuple et la bourgeoisie croient donc que madame Octave a de graves affaires dans le Vivarais. C'est un devoir pour vous tous de parler ainsi. — Sans doute, sans doute, dit la tante de Koqueforte ; nous comprenons bien qu'il y a autre chose, et c'est... — C'est ce qu'il y a de plus triste au monde, reprit la marquise. Ma belle-ûlle est folle ! Là-dessus, elle raconta comme quoi, sans motifs appréciables à la raison humaine, Laure, après être partie pour voyager, était revenue, au moment où elle annonçait dans ses lettres l'intention de prolonger son absence ; comme quoi elle était arrivée, l'avant-veille, à Larnac, avec l'intention apparente d'y rester, et comme quoi elle était repartie au bout de vingt-quatre heures, sans s'expliquer aucunement. Digiiized by Google

de famille; mais ni les Larnac ni les Monteluz ne pouvaient avoir des intérêts cachés pour les deux ou trois cents personnes qui, de près ou de loin, réclamaient leur confiance à titre de parents. La curiosité des provinciaux est ardente et naïve. Accablée de questions, la marquise prit le parti de dire ce qu'elle croyait, de bonne foi, être la vérité.

— Écoutez, dit-elle, je ne peux ni ne veux vous tromper; mais, pour le repos et la considération de la famille, il faut que ceci reste entre nous et ne devienne pas la pâture du pays. Que le peuple et la bourgeoisie croient donc que madame Octave a de graves affaires dans le Vivarais. C'est un devoir pour vous tous de parler ainsi.

— Sans doute, sans doute, dit la tante de Roqueforte; nous comprenons bien qu'il y a autre chose, et c'est...

— C'est ce qu'il y a de plus triste au monde, reprit la marquise. Ma belle-fille est folle!

Là-dessus, elle raconta comme quoi, *sans motifs appréciables à la raison humaine*, Laure, après être partie pour voyager, était revenue, au moment où elle annonçait dans ses lettres l'intention de prolonger son absence; comme quoi elle était arrivée, l'avant-veille, à Larnac, avec l'intention apparente d'y rester, et comme quoi elle était repartie au bout de vingt-quatre heures, sans s'expliquer aucunement.

ADRIANI. 205 — Tout me porte à croire, ajoutait la marquise, qu’elle a pris goût à sa petite propriété dans l'Ârdèche, et qu’elle a la fantaisie d’y faire bâtir, pour passer les étés dans un climat moins chaud que le nôtre. Dans tout cela, je ne vois rien à blâmer, sinon le silence qu’elle garde sur ses projets; mais cela même ne saurait m’offenser, puisque la pauvre créature ne sait pas trop elle-même ce qu’elle veut, et que l’air distrait et presque égaré que vous lui avez vu par moments est maintenant sa physionomie habituelle. J’attendrai de savoir où elle est pour aviser à ce que je dois faire. Si son mal augmente au point que mes soins lui soient nécessaires, je tâcherai de la ramener ici, ou bien je la suivrai où elle souhaitera que je la suive. Me voilà donc parmi vous comme l’oiseau sur la branche, et attendant, en ceci comme en toutes choses, la volonté de Dieu ! Il ne fut point question d’Adriani. On sut, au bout de quelques jours, qu’un inconnu avait fait une visite aux dames de Larnac; mais on n’apprit sur cette visite rien d’assez particulier pour la faire coïncider avec le départ subit de Laure. La marquise répondit, sur ce point, de manière à écarter toute idée de rapprochement, et dit qu’elle croyait avoir reçu ce jour-là les offres d’un commis-voyageur dont elle ne savait même pas le nom. a Digitized by Google

— Tout me porte à croire, ajoutait la marquise, qu'elle a pris goût à sa petite propriété dans l'Ardèche, et qu'elle a la fantaisie d'y faire bâtir, pour passer les étés dans un climat moins chaud que le nôtre. Dans tout cela, je ne vois rien à blâmer, sinon le silence qu'elle garde sur ses projets; mais cela même ne saurait m'offenser, puisque la pauvre créature ne sait pas trop elle-même ce qu'elle veut, et que l'air distrait et presque égaré que vous lui avez vu par moments est maintenant sa physionomie habituelle. J'attendrai de savoir où elle est pour aviser à ce que je dois faire. Si son mal augmente au point que mes soins lui soient nécessaires, je tâcherai de la ramener ici, ou bien je la suivrai où elle souhaitera que je la suive. Me voilà donc parmi vous comme l'oiseau sur la branche, et attendant, en ceci comme en toutes choses, la volonté de Dieu!

Il ne fut point question d'Adriani. On sut, au bout de quelques jours, qu'un inconnu avait fait une visite aux dames de Larnac; mais on n'apprit sur cette visite rien d'assez particulier pour la faire coïncider avec le départ subit de Laure. La marquise répondit, sur ce point, de manière à écarter toute idée de rapprochement, et dit qu'elle croyait avoir reçu ce jour-là les offres d'un commis-voyageur dont elle ne savait même pas le nom.

Jfourn^ do Co^toia. Maiizcres, 10 sopleuibru 18. . . J’avais bien raison de penser que j’aurais du désagré4nent avec mon artiste. Ce n’est pas qu’H soit mauvais garçon : c’est, au contraire, un bien bon enfant, et que je considère comme un vrai camarade. Mais tous les artistes sont, ou des toqués ou des canaHles. Le mien est dans les toqués, li me faitvolter de Manières à Vaucluse, et de Vaucluse à Manières, le temps de défaire sa valise, de brosser son babit et de refaire sa valise. Par bonheur que je m’étais dépêché d’aller voir la fontaine de M. de Pétrarque; sans quoi, je ne l’aurais pas vue. Si ce n’est Digilized by Cooglc

ADRfANÏ. que je crois qu'il a de l'afiiitié pour moi, je me deman* derais pourquoi il me garde, car je ne lui sers qu'à h) raser, et encore faut-il que je le guette pour l'empêcher de se raser lui-même. Je pense bien qu'il n'a pas toujours eu le moyen de se faire servir et qu'il n'en a pas l'habitude. Mais il paraît bien qu'il a celle de courir et d'échiner son monde, car je suis sur les dents, qui, par parenthèse; me font toujours bien mal. Aiarration. Adriani reçut, à Valence, un nouveau billet de Laure. « Ne soyez pas inquiet, lui disait-elle , je suis en route; mais la pauvre Toinette a une de ces migraines violentes qui exigent vingt-quatre heures de repos. Jo la soigne, afin d'arriver plus vite. Je serai au Temple mardi soir. » Adriani avait donc trente-six heures d'avance sur Laure. 11 les mit à profit pour lui ménager une surprise. Il s'arrêta ttne matinée à Valence et mit à contribution tous les magasins de la ville pour se procurer des meubles, des rideaux, des vases d'ornement, des tapis, tont Digilized by Google

que je crois qu'il a de l'amitié pour moi, je me demanderais pourquoi il me garde, car je ne lui sers qu'à le raser, et encore faut-il que je le guette pour l'empêcher de se raser lui-même. Je pense bien qu'il n'a pas toujours eu le moyen de se faire servir et qu'il n'en a pas l'habitude. Mais il paraît bien qu'il a celle de courir et d'échiner son monde, car je suis sur les dents, qui, par parenthèse, me font toujours bien mal.

## Narration.

Adriani reçut, à Valence, un nouveau billet de Laure.

« Ne soyez pas inquiet, lui disait-elle, je suis en route; mais la pauvre Toinette a une de ces migraines violentes qui exigent vingt-quatre heures de repos. Je la soigne, afin d'arriver plus vite. Je serai au Temple mardi soir. »

Adriani avait donc trente-six heures d'avance sur Laure. Il les mit à profit pour lui ménager une surprise. Il s'arrêta une matinée à Valence et mit à contribution tous les magasins de la ville pour se procurer des meubles, des rideaux, des vases d'ornement, des tapis, tout

208 ADRIANI. ce qu'il put trouver de moins pacotille, dans la pacotille que Paris fournit à la province. Comtois eut l'esprit de découvrir un bric-à-brac où son maître fit main basse sur d'assez belles choses. En cette circonstance. Comtois, malgré son éternel mal de dents, sut se rendre utile. Il marchanda, paya, fit emballer et charger les colis, et fit gagner beaucoup de temps par l'ordre qu'il apporta dans ces détails. Adriani voulait aussi des fleurs. Comtois courut d'un côté, tandis qu'il courait de l'autre, et - les pépiniéristes des faubourgs livrèrent des caisses d'orangers et de grenadiers en fleurs, des lauriers-roses, des dahlias, des héliotropes, des verveines, enfin ce qu'on peut trouver à peu près partout maintenant, mais en assez grande quantité pour rajeunir l'aspect du triste jardin du Temple. Un bateau prit ce chargement, et Adriani gagna Tournon pour disposer aussitôt les moyens de transporter par terre sans interruption. Presque tout arriva sans encombre. L'artiste et son valet de chambre, aidés d'ouvriers pris à la journée, arrangèrent à la hâte le pauvre manoir dont Laure avait subi la laideur et l'incommodité avec tant d'indifférence. Il y eut bien des rideaux trop longs, des tentures mal ajustées, mais les murs noircis du rez-de-chaussée disparurent sous les étoffes, et le carreau disjoint sous les tapis. Les orties, qui croissaient jusqu'au seuil du vestiDigitized by Google

ce qu'il put trouver de moins pacotille, dans la pacotille que Paris fournit à la province. Comtois eut l'esprit de découvrir un *bric-à-brac* où son maître fit main basse sur d'assez belles choses. En cette circonstance, Comtois, malgré son éternel mal de dents, sut se rendre utile. Il marchanda, paya, fit emballer et charger les *colis*, et fit gagner beaucoup de temps par l'ordre qu'il apporta dans ces détails. Adriani voulait aussi des fleurs. Comtois courut d'un côté, tandis qu'il courait de l'autre, et les pépiniéristes des faubourgs livrèrent des caisses d'orangers et de grenadiers en fleurs, des lauriers-roses, des dahlias, des héliotropes, des verveines, enfin ce qu'on peut trouver à peu près partout maintenant, mais en assez grande quantité pour rajeunir l'aspect du triste jardin du Temple.

Un bateau prit ce chargement, et Adriani gagna Tournon pour disposer aussitôt les moyens de transporter par terre sans interruption.

Presque tout arriva sans encombre. L'artiste et son valet de chambre, aidés d'ouvriers pris à la journée, arrangèrent à la hâte le pauvre manoir dont Laure avait subi la laideur et l'incommodité avec tant d'indifférence. Il y eut bien des rideaux trop longs, des tentures mal ajustées, mais les murs noircis du rez-de-chaussée disparurent sous les étoffes, et le carreau disjoint sous les tapis. Les orties, qui croissaient jusqu'au seuil du vesti-

ADRIANI. 209 bolo, farent arrachées. Le sable s'étendit partent aux abords de la maison. Les caisses d'arbustes furent disposées en massifs d'un aspect agréable^ les plates-bandes reçurent les pots de fleurs. De grands vases de terre cuite, d'une forme assez heureuse, meublèrent de fleurs les coins du salon et les embrasures des fenêtres. Des candélabres et des lustres de même matière et d'une égale simplicité, mais dont le ton de glaise se mariait bien aux guirlandes de lierre qu'Adriani y enroula luimême, prirent ce sentiment de la grâce que l'artiste sait donner aux moindres choses. Enfin, dans l'espace d'un jour, tout fut transformé comme par enchantement dans la demeure de Laure, et les ouvriers furent congédiés au coucher du soleil, afin qu'elle y trouvât la solitude et le silence qu'elle aimait. Comtois resta le dernier pour épousseter, pour enlever les brins de mousse et les feuilles de rose restées sur le tapis, pour allumer le feu parfumé de branches résineuses, pour donner aux draperies le coup de main du maître. Puis il se retira, assez satisfait des éloges d'Adriani, pour aller coucher à Mauzères et y annoncer son maître, qui n'avait pas encore pris le temps de s'y montrer. Pourtant Comtois, qui avait l'habitude de se plaindre, se plaignit dans son journal, comme on l'a vu au commencement de ce chapitre, d'être éreinté et de n'avoir rien à faire. 11 ne fit aucune mention des embelDigitized by Google

bule, furent arrachées. Le sable s'étendit partout aux abords de la maison. Les caisses d'arbustes furent disposées en massifs d'un aspect agréable, les plates-bandes reçurent les pots de fleurs. De grands vases de terre cuite, d'une forme assez heureuse, meublèrent de fleurs les coins du salon et les embrasures des fenêtres. Des candélabres et des lustres de même matière et d'une égale simplicité, mais dont le ton de glaise se mariait bien aux guirlandes de lierre qu'Adriani y enroula lui-même, prirent ce sentiment de la grâce que l'artiste sait donner aux moindres choses. Enfin, dans l'espace d'un jour, tout fut transformé comme par enchantement dans la demeure de Laure, et les ouvriers furent congédiés au coucher du soleil, afin qu'elle y trouvât la solitude et le silence qu'elle aimait.

Comtois resta le dernier pour épousseter, pour enlever les brins de mousse et les feuilles de rose restées sur le tapis, pour allumer le feu parfumé de branches résineuses, pour donner aux draperies le coup de main du maître. Puis il se retira, assez satisfait des éloges d'Adriani, pour aller coucher à Mauzères et y annoncer son maître, qui n'avait pas encore pris le temps de s'y montrer. Pourtant Comtois, qui avait l'habitude de se plaindre, se plaignit dans son journal, comme on l'a vu au commencement de ce chapitre, d'être éreinté et de n'avoir rien à faire. Il ne fit aucune mention des embel-

 lissemeuts du Tetuple. Ayant deviné très au-delà de la réâliié, et commençant à ressentir pour son artiste une sorte d'attachement; il ne voulut pas gloser davantage sur ses amours. En outre. Comtois comptait pour rien ê d'avoir travaillé comme un nègre toute la journée, et ce qu'il appelait être utile à soh maître eût consisté, selon lui, en dorloteries à sa personne, accotnpagnées de conversations intéressantes. La conversation était le rêve de Comtois; et toute préoccupation contraire de la part dè ses maîtres lui paraissait constituer le délit d'ingrat!^ tude. Quand Adriani se trouva seul dans le petit salon rajeuni et parfumé du Temple, il essaya le piano; qu'il avait fait tirer de sa caisse et replacer au centre de l'a[)partement. Le local était devenu moins sonore; léchant, plus voilé, semblait plus intime et plus mystérieux. Puis, accablé de fatigue, l'artiste se jeta sur une chaise dans un coin. Il ne voulait pas fouler le premier divan de velours réservé à Laure. Il regardait l'ensemble de soh ornementation, que vingt bougies allumées rendaient plus gaie. Il se rappelait le moment où il était entré en ce lieu après la fuite de Laure, et, comparant l'effroi et la détresse qu'il avait éprouvés à l'espoir et à la joie qu'il y apportait maintenant, il regardait dans cette vie de quatre ou cinq jours comme dans un rêve. — Et si elle n'arrivait pas ! se dii-il tout à coup ; si Digitized by Coogte

lissements du Temple. Ayant deviné très au-delà de la réalité, et commençant à ressentir pour *son artiste* une sorte d'attachement, il ne voulut pas gloser davantage sur ses amours. En outre, Comtois comptait pour rien d'avoir travaillé comme un nègre toute la journée, et ce qu'il appelait être utile à son maître eût consisté, selon lui, en dorloteries à sa personne, accompagnées de *conversations intéressantes*. La conversation était le rêve de Comtois, et toute préoccupation contraire de la part de ses maîtres lui paraissait constituer le délit d'ingratitude.

Quand Adriani se trouva seul dans le petit salon rajeuni et parfumé du Temple, il essaya le piano, qu'il avait fait tirer de sa caisse et replacer au centre de l'appartement. Le local était devenu moins sonore; le chant, plus voilé, semblait plus intime et plus mystérieux. Puis, accablé de fatigue, l'artiste se jeta sur une chaise dans un coin. Il ne voulait pas fouler le premier divan de velours réservé à Laure. Il regardait l'ensemble de son ornementation, que vingt bougies allumées rendaient plus gaie. Il se rappelait le moment où il était entré en ce lieu après la fuite de Laure, et, comparant l'effroi et la détresse qu'il avait éprouvés à l'espoir et à la joie qu'il y apportait maintenant, il regardait dans cette vie de quatre ou cinq jours comme dans un rêve.

— Et si elle n'arrivait pas! se dit-il tout à coup; si

ADRIANI. 2H C’était elle qoi fût malade!... un accident en voyagea, non! mais la volonté de sa belle-mère, des ménagements, des devoirs... Il imagina tout, plutôt qu’un manque de foi; mais une terreur vague s’emparait de loi à chaque minute qui s’écoulait. Enfin, vers neuf heures, il entendit le roulement lointain d’une voiture. Il s’élança dehors. Laufe arrivait en effet. Elle avait trouvé, au relais de poste, les mulets de sa ferme conduits par le vieux Ladouze; qn’Adriani avait envoyé d’avance à sa rencontre pour la mener par la traverse inévitable. S’il en eût eu lé temps, Âdriani aurait fait faire un chemin. La surprise de Laure fut bien vive et bien douce quand elle vit le miracle accompli dans sa demeure. Quelques jouis auparavant, elle ne s’en serait peut-être pas aperçue ; mais elle vit tout par les yeux du cœur. Aucune prévoyance, aucune recherche ne lui échappa. En entrant dans le salon et en voyant le piano ouvert, elle chercha des yeux l’enchanteur. — Où est-il donc? s’écria-t-elle. — Monsieur... monsieur chose? lui dit Mariette, qui ne pouvait retenir aucun nom; il était là tout à l’heure, et il a bien travaillé toute la journée pour faire arranger tout ce que madame avait été acheter à la ville. Il a dit bien des fois : « Tâchez que madame soit contente ! » 11 s’est occupé de tout, même du souper qui attend maDigitized by Google

c'était elle qui fût malade!... un accident en voyage... non! mais la volonté de sa belle-mère, des ménagements, des devoirs...

Il imagina tout, plutôt qu'un manque de foi; mais une terreur vague s'emparait de lui à chaque minute qui s'écoulait. Enfin, vers neuf heures, il entendit le roulement lointain d'une voiture. Il s'élança dehors. Laure arrivait en effet. Elle avait trouvé, au relais de poste, les mulets de sa ferme conduits par le vieux Ladouze, qu'Adriani avait envoyé d'avance à sa rencontre pour la mener par la traverse inévitable. S'il en eût eu le temps, Adriani aurait fait faire un chemin.

La surprise de Laure fut bien vive et bien douce quand elle vit le miracle accompli dans sa demeure. Quelques jours auparavant, elle ne s'en serait peut-être pas aperçue; mais elle vit tout par les yeux du cœur. Aucune prévoyance, aucune recherche ne lui échappa. En entrant dans le salon et en voyant le piano ouvert, elle chercha des yeux l'enchanteur.

— Où est-il donc? s'écria-t-elle.

— Monsieur... monsieur chose? lui dit Mariotte, qui ne pouvait retenir aucun nom; il était là tout à l'heure, et il a bien travaillé toute la journée pour faire arranger tout ce que madame avait été acheter à la ville. Il a dit bien des fois : « Tâchez que madame soit contente! » Il s'est occupé de tout, même du souper qui attend ma-

2i2 ASRIANI. dame; il m’a dit de ne mettre que deux couverts et il est parti ; mais voilà ce qu’il m’a donné pour madame. C’était un billet. « Laure, lui disait-il, quand vous daignerez me recevoir, envoyez Mariette par le sentier des vignes. » — Tout de suite, dit Laure à Mariotte, courez ! — Et chère Toinette, mets on troisième couvert. Mariotte n’alla pas loin, Adriani attendait à l’entrée de la première vigne. Il n’exigeait pas, dans sa pensée, d’être appelé si vite ; mais, du revers du coteau, il écoutait le doux bruit de l’arrivée de sa maîtresse, et il contemplait avec délices la petite lueur que l’éclairage de la maison faisait monter derrière les pampres noirs au sommet du ravin. Il se rappelait que, si, le lendemain de son arrivée à Mauzères, il n’eût remarqué cette lueur et demandé à un garde-cbasse si c’était le lever de la lune, il n’eût peut-être jamais connu Laure. C’était la réponse de cet homme qui lui avait fait ralentir le pas et entendre la voix pénétrante de la désolée. Combien de fois, depuis, Adriani, en prenant on évitant le sentier, avait interrogé ce point rapproché de l’horizon, pour savoir si l'on donnait ou si l’on veillait au Temple ? Bien peu de fois en réalité, puisque si peu de jours séparaient l’envahissement de cet amour de sa première éclosion; mais ces jours d’enivrement sont si pleins, qu'ils semblent résumer des siècles. Digilized by Google

dame; il m'a dit de ne mettre que deux couverts et il est parti; mais voilà ce qu'il m'a donné pour madame.

C'était un billet.

« Laure, lui disait-il, quand vous daignerez me recevoir, envoyez Mariotte par le sentier des vignes. »

— Tout de suite, dit Laure à Mariotte, courez! — Et chère Toinette, mets un troisième couvert.

Mariotte n'alla pas loin, Adriani attendait à l'entrée de la première vigne. Il n'exigeait pas, dans sa pensée, d'être appelé si vite; mais, du revers du coteau, il écoutait le doux bruit de l'arrivée de sa maîtresse, et il contemplait avec délices la petite lueur que l'éclairage de la maison faisait monter derrière les pampres noirs au sommet du ravin. Il se rappelait que, si, le lendemain de son arrivée à Mauzères, il n'eût remarqué cette lueur et demandé à un garde-chasse si c'était le lever de la lune, il n'eût peut-être jamais connu Laure. C'était la réponse de cet homme qui lui avait fait ralentir le pas et entendre la voix pénétrante de la désolée.

Combien de fois, depuis, Adriani, en prenant ou évitant le sentier, avait interrogé ce point rapproché de l'horizon, pour savoir si l'on dormait ou si l'on veillait au Temple? Bien peu de fois en réalité, puisque si peu de jours séparaient l'envahissement de cet amour de sa première éclosion; mais ces jours d'enivrement sont si pleins, qu'ils semblent résumer des siècles.

ADRIÂNI. 2i3 Jasque-là, la maison, peu éclairée, s'était signalée quelquefois à l'approche d'Âdriani par un reflet si faible que, pour des yeux indifférents, il eût été insaisissable. En ce moment elle brillait comme un phare, malgré les rideaux dont il l'avait en quelque sorte voilée; mais le feu de la cuisine de Mariette projetait sa lueur aux alentours, et c'était comme un heureux présage dans le ciel, comme une fanfare de vie dans l'habitation. Adriani bondit de joie en voyant arriver Mariette. Surprise dans l'obscurité, elle poussa un cri si vigoureusement accentué, que Laure l'entendit du salon, et, facilement frappée de l'attente de quelque catastrophe comme celle qui lui avait enlevé Octave, elle sortit et courut impétueusement à la rencontre d'Âdriani. C'était la première fois, depuis trois ans, qu'elle éprouvait une émotion vive, produite par un fait extérieur, et que son corps engourdi reprenait le mouvement de la course. Elle tomba essoufflée, tremblante, dans les bras d' Adriani, mais rajeunie, en fait, de cent ans de langueur qui s'étaient amassés sur sa tête. Ce fut, relativement au passé, le plus doux moment de la vie de l'artiste. Laure, revenue de son effroi, pleura, mais c'était de joie. Elle entraîna d'un pas rapide Adriani au salon. Elle regarda et admira tout naïvement, appuyée sur son bras, et s'extasiant comme eût. fait une provinciale, mais comprenant comme une

Digitized by Google

Jusque-là, la maison, peu éclairée, s'était signalée quelquefois à l'approche d'Adriani par un reflet si faible que, pour des yeux indifférents, il eût été insaisissable. En ce moment elle brillait comme un phare, malgré les rideaux dont il l'avait en quelque sorte voilée; mais le feu de la cuisine de Mariotte projetait sa lueur aux alentours, et c'était comme un heureux présage dans le ciel, comme une fanfare de vie dans l'habitation.

Adriani bondit de joie en voyant arriver Mariotte. Surprise dans l'obscurité, elle poussa un cri si vigoureusement accentué, que Laure l'entendit du salon, et, facilement frappée de l'attente de quelque catastrophe comme celle qui lui avait enlevé Octave, elle sortit et courut impétueusement à la rencontre d'Adriani.

C'était la première fois, depuis trois ans, qu'elle éprouvait une émotion vive, produite par un fait extérieur, et que son corps engourdi reprenait le mouvement de la course. Elle tomba essoufflée, tremblante, dans les bras d'Adriani, mais rajeunie, en fait, de cent ans de langueur qui s'étaient amassés sur sa tête.

Ce fut, relativement au passé, le plus doux moment de la vie de l'artiste. Laure, revenue de son effroi, pleura, mais c'était de joie. Elle entraîna d'un pas rapide Adriani au salon. Elle regarda et admira tout naïvement, appuyée sur son bras, et s'extasiant comme eût fait une provinciale, mais comprenant comme une

2U ADRIANf. artiste en quoi le goût avait triomphé du manque d'éléments de luxe. Elle voulut voir aux flambeaux le parterre improvisé autour de la maison, et, quand Mariette annonça que le souper était servi, elle admira encore toutes les petites merveilles qui avaient rendu la salle à manger presque élégante et l'aspect de la table moins cénobiiique. Comtois avait dépisté, chez le bric-à-brac de Valence, un service à peu près complet en vieille faïence ornée, très-belle, et quelques autres objets provenant, selon toute apparence, de la saisie ou du pillage de quelque mobilier seigneurial à l'époque févolulionnaife. Mariotte avait lavé, frotté et un peu cassé toute la journée. En somme, la petite salle était riante, éclairée, séchée. Des bandes d'indienne à fleurs roses, attachées aux murs par quelques clous planté^ à la hâte dans les Corniches, cachaient l'affreux papier jaune d'ocre en lambeaux, et donnaient l'air de fraîcheur et de propreté qui est, en somme, le seul luxe nécessaire. C'était toute une révolution dans la vie d'une femme qui, naguère, n'eût pas songé à faire replacer une vitre dont l'absence l'enrhumait à son insu, que d'accepter avec plaisir ce retour aux délicatesses de la vie. Les délicatesses de l'âme, dont celles de ce bien-être matériel étaient l'expression, touchaient profondément aussi cette veuve dont l'époux rude, lourd et stoïque, avait raillé et Digitized by Google

artiste en quoi le goût avait triomphé du manque d'éléments de luxe. Elle voulut voir aux flambeaux le parterre improvisé autour de la maison, et, quand Mariotte annonça que le souper était servi, elle admira encore toutes les petites merveilles qui avaient rendu la salle à manger presque élégante et l'aspect de la table moins cénobitique. Comtois avait dépisté, chez le bric-à-brac de Valence, un service à peu près complet en vieille faïence ornée, très-belle, et quelques autres objets provenant, selon toute apparence, de la saisie ou du pillage de quelque mobilier seigneurial à l'époque révolutionnaire. Mariotte avait lavé, frotté et un peu cassé toute la journée. En somme, la petite salle était riante, éclairée, séchée. Des bandes d'indienne à fleurs roses, attachées aux murs par quelques clous plantés à la hâte dans les corniches, cachaient l'affreux papier jaune d'ocre en lambeaux, et donnaient l'air de fraîcheur et de propreté qui est, en somme, le seul luxe nécessaire.

C'était toute une révolution dans la vie d'une femme qui, naguère, n'eût pas songé à faire replacer une vitre dont l'absence l'enrhumait à son insu, que d'accepter avec plaisir ce retour aux délicatesses de la vie. Les délicatesses de l'âme, dont celles de ce bien-être matériel étaient l'expression, touchaient profondément aussi cette veuve dont l'époux rude, lourd et stoïque, avait raillé et

AUHIANI. 21 S presque méprisé les tendres prévenances. Adriani dou> nait à Laure le genre de soins qu'elle avait offerts en vain à Octave. 11 aimait donc comme elle comprenait qu'on dût aimer. Laure eut comme un attendrissement enjoué pendant 1e souper. Elle avait l'esprit libre, aussi présent que si elle n'eût jamais senti les atteintes d'une paralysie morale. Elle ne ressentait aucune fatigue de son voyage. Cependant elle était réellement fatiguée, et, pendant le dessert, la joue appuyée sur sa main, l'œil appesanti sous ses longues paupières, la bouche rosée et souriante, elle s'assoupit au son de la voix d'Âdriani, qui causait gaiement avec Toinette.

— Ah! mon cher enfant, dit la pauvre Muiron en baissant la voix, que de folies vous nous faites faire! Mais aussi que de miracles vous savez faire ! Si la marquise nous voyait là, tous trois, je crois que ses grands yeux d'émail nous changeraient en statues; mais, après tout, quoi qu'elle dise et quoi qu'il arrive, j'ai tant de joie de voir ma Laure guérie, que je danserais si je n'avais peur de la réveiller. Car elle dort, monsieur! Et voilà une chose qui ne lui est pas arrivée depuis son malheur, de s'assoupir avant trois ou quatre heures du matin! Si elle dort toute une nuit, je dirai que vous êtes un magicien. Et voyez donc comme elle est belle, comme elle a l'air heureux ! Elle a sa figure d'enfant. Digitized by Coogle

presque méprisé les tendres prévenances. Adriani donnait à Laure le genre de soins qu'elle avait offerts en vain à Octave. Il aimait donc comme elle comprenait qu'on dût aimer.

Laure eut comme un attendrissement enjoué pendant le souper. Elle avait l'esprit libre, aussi présent que si elle n'eût jamais senti les atteintes d'une paralysie morale. Elle ne ressentait aucune fatigue de son voyage. Cependant elle était réellement fatiguée, et, pendant le dessert, la joue appuyée sur sa main, l'œil appesanti sous ses longues paupières, la bouche rosée et souriante, elle s'assoupit au son de la voix d'Adriani, qui causait gaiement avec Toinette.

— Ah! mon cher enfant, dit la pauvre Muiron en baissant la voix, que de folies vous nous faites faire! Mais aussi que de miracles vous savez faire! Si la marquise nous voyait là, tous trois, je crois que ses grands yeux d'émail nous changeraient en statues; mais, après tout, quoi qu'elle dise et quoi qu'il arrive, j'ai tant de joie de voir ma Laure guérie, que je danserais si je n'avais peur de la réveiller. Car elle dort, monsieur! Et voilà une chose qui ne lui est pas arrivée depuis son malheur, de s'assoupir avant trois ou quatre heures du matin! Si elle dort toute une nuit, je dirai que vous êtes un magicien. Et voyez donc comme elle est belle, comme elle a l'air heureux! Elle a sa figure d'enfant.

2i6 ADIUANl. Elle était jolie comme cela dans son berceau. Ah! tenez, si elle se met véritablement à vous aimer, vous serez bien tout ce qui vous plaira, prince ou baladin : moi, je vous aimerai aussi de toute mon âme pour me l'avoir sauvée. . La Mniron dit encore à Âdriani bien des choses encourageantes. Elle lui raconta que la marquise avait déjà maintes fois tourmenté Laure depuis un an pour l'engager, non pas à se marier tout de suite, mais à en accepter l'idée, et elle l'avait fait obséder des hommages de plusieurs prétendants plus ou moins désagréables. 11 y en avait pourtant deux fort bien, disait Toinette : jeunes, riches, aussi beaux garçons qu'Octave et plus civilisés. I^ure avait été révoltée, indignée intérieurement de leurs prétentions. Elle les avait découragés dés le premier jour. Aussi, je désespérais de la voir jamais se consoler, ajoutait Toinette ; je me demandais quel demidieu il fallait être pour lui ouvrir les yeuv, et, si vous y réussissez, je me dirai que vous êtes un dieu tout entier. Lorsque Toinette sut, peu à peu, l'histoire d' Adriani, elle ne combattit plus ses espérances par d'inutiles appréhensions, Elle souhaita vivement que les préjugés de la marquise lussent comptés pour rien, et son rôle se concentia dans^ celui d'avocat et de panégyriste enthousiaste du jeune artiste auprès de sa maîtresse. J>es jours heureux, mais trop vite troublés, se levèrent Digiiized by Google

Elle était jolie comme cela dans son berceau. Ah! tenez, si elle se met véritablement à vous aimer, vous serez bien tout ce qui vous plaira, prince ou baladin : moi, je vous aimerai aussi de toute mon âme pour me l'avoir sauvée.

La Muiron dit encore à Adriani bien des choses encourageantes. Elle lui raconta que la marquise avait déjà maintes fois tourmenté Laure depuis un an pour l'engager, non pas à se marier tout de suite, mais à en accepter l'idée, et elle l'avait fait obséder des hommages de plusieurs prétendants plus ou moins désagréables. Il y en avait pourtant deux *fort bien*, disait Toinette : jeunes, riches, aussi beaux garçons qu'Octave et plus civilisés. Laure avait été révoltée, indignée intérieurement de leurs prétentions. Elle les avait découragés dès le premier jour. Aussi, je désespérais de la voir jamais se consoler, ajoutait Toinette ; je me demandais quel *demi-dieu* il fallait être pour lui ouvrir les yeux, et, si vous y réussissez, je me dirai que vous êtes un dieu tout entier.

Lorsque Toinette sut, peu à peu, l'histoire d'Adriani, elle ne combattit plus ses espérances par d'inutiles appréhensions. Elle souhaita vivement que les préjugés de la marquise fussent comptés pour rien, et son rôle se concentra dans celui d'avocat et de panégyriste enthousiaste du jeune artiste auprès de sa maîtresse.

Des jours heureux, mais trop vite troublés, se levèrent

ADRIANI. 217 sur la destinée d'Adriani. Laure lui avait fait promettre de ne lui adresser aucune question sur l'avenir, pendant toute la semaine qu'elle venait lui consacrer. Elle consentait à l'écouler plaider la cause de son amour, à mettre à l'épreuve sa soumission et son dévouement de tous les instants. Était-elle encore incertaine an dedans d'elle-même? Pouvait-elle résister à tant d'éloquence vraie, à tant d'attentions exquises, à tant de respects et de charmes d'intimité que l'artiste sut mettre au service de sa passion? Et si elle n'y résistait plus intérieurement, si elle prenait confiance en elle-même, si elle associait son avenir au sien, pourquoi tardait-elle à le lui dire ? Parfois Âdriani, dont l'âme jeune et bouillante avait peine à s'identifier aux accablements de celte âme éprouvée, s'imagina que Laure obéissait â un instinct de coquetterie légitime et retardait sa joie pour lui en faire sentir le prix. Il en fut heureux et fier : cette douce et naïve fierté de l^ure iui semblait le réveil de la nature dans le cœur de la femme. Mais il n'en était point encore ainsi. Laure était plus parfaite et moins heureuse qu'elle ne semblait. Elle ne faisait ni désirer ni attendre; elle attendait, elle désirait encore elle-même le réveil complet de son être. 11 y avait en elle une ténacité singulière et difficile â vaincre, pour une situation donnée dans la vie morale. Aveuglément dévouée dans ses affections, elle savait si bien ne 13 Digitized by Google

sur la destinée d'Adriani. Laure lui avait fait promettre de ne lui adresser aucune question sur l'avenir, pendant toute la semaine qu'elle venait lui consacrer. Elle consentait à l'écouter plaider la cause de son amour, à mettre à l'épreuve sa soumission et son dévouement de tous les instants. Était-elle encore incertaine au dedans d'elle-même? Pouvait-elle résister à tant d'éloquence vraie, à tant d'attentions exquises, à tant de respects et de charmes d'intimité que l'artiste sut mettre au service de sa passion? Et si elle n'y résistait plus intérieurement, si elle prenait confiance en elle-même, si elle associait son avenir au sien, pourquoi tardait-elle à le lui dire? Parfois Adriani, dont l'âme jeune et bouillante avait peine à s'identifier aux accablements de cette âme éprouvée, s'imagina que Laure obéissait à un instinct de coquetterie légitime et retardait sa joie pour lui en faire sentir le prix. Il en fut heureux et fier : cette douce et naïve fierté de Laure lui semblait le réveil de la nature dans le cœur de la femme.

Mais il n'en était point encore ainsi. Laure était plus parfaite et moins heureuse qu'elle ne semblait. Elle ne faisait ni désirer ni attendre; elle attendait, elle désirait encore elle-même le réveil complet de son être. Il y avait en elle une ténacité singulière et difficile à vaincre, pour une situation donnée dans la vie morale. Aveuglément dévouée dans ses affections, elle savait si bien ne

218 ADRIANI. pouvoir plus se reprendre^ qu'elle éta^ réellement tremblante à la pensée de se donner. Elle se faisait de l'amour partagé une si haute idée, qu'elle avait comme une terreur religieuse à l'entrée du sanctuaire. Plus jalouse d'elle-mème qu'Adriani ne se sentait fondé à l'être, elle craignait d'apercevoir dans ses souvenirs l'ombre d'Ociave la disputant à un nouvel amour. Et, comme chaque jour atténuait cette image pour grandir celle d'Adriani, comme chaque point de comparaison était à l'avantage triomphant et incontestable de ce dernier, elle se disait que, plus elle attendrait, plus elle serajt digne de lui. Elle eût regardé comme un crime, envers cet amant si abandonné à son empire, de récompenser tant de flamme pure par une tendresse équivoque oq insuffisante. — Non, non, lui ditrelle à la fln de la semaine promise, je ne veux pas vous aimer à demi; passion qui n'est pas payée par une passion équiyalpnte est un supplice. A Dieu ne plaise que je vous le fas^p connaître ! Attendons encore. Ne sommes-nous pas bien içiî Adrianiy qui craigpait qu'elle ne parlât de séparation, la remercia avec ivresse. Elle prit son bras et lui dit ; — Sortons de l'enclos; yous me l'avez fait si joli et si précieux, que je m'y troqve bien; piais je me souviens mmntepant de m'y être enfermée volontairement par suite de je np sais qu'elle mqoie monastique, je veux Digiiized by Google

pouvoir plus se reprendre, qu'elle était réellement tremblante à la pensée de se donner. Elle se faisait de l'amour partagé une si haute idée, qu'elle avait comme une terreur religieuse à l'entrée du sanctuaire. Plus jalouse d'elle-même qu'Adriani ne se sentait fondé à l'être, elle craignait d'apercevoir dans ses souvenirs l'ombre d'Octave la disputant à un nouvel amour. Et, comme chaque jour atténuait cette image pour grandir celle d'Adriani, comme chaque point de comparaison était à l'avantage triomphant et incontestable de ce dernier, elle se disait que, plus elle attendrait, plus elle serait digne de lui. Elle eût regardé comme un crime, envers cet amant si abandonné à son empire, de récompenser tant de flamme pure par une tendresse équivoque ou insuffisante.

— Non, non, lui dit-elle à la fin de la semaine promise, je ne veux pas vous aimer à demi. Une passion qui n'est pas payée par une passion équivalente est un supplice. A Dieu ne plaise que je vous le fasse connaître! Attendons encore. Ne sommes-nous pas bien ici?

Adriani, qui craignait qu'elle ne parlât de séparation, la remercia avec ivresse. Elle prit son bras et lui dit :

— Sortons de l'enclos; vous me l'avez fait si joli et si précieux, que je m'y trouve bien; mais je me souviens maintenant de m'y être enfermée volontairement par suite de je ne sais qu'elle manie monastique. Je veux

ADRIANI. 219 secouer toutes ces lâches fantaisies- Venez! nous prendrons possession ensemble de ces collines où je ne nie suis encore promenée qu'avec les yeux. En marchant, elle admira avec lui, au coucher du soleil, la beauté du pays environnant, et, du sommet d'une éminence, elle vit les tourelles de Mauzères. — Cela me parait bien joli, lui dit-elle, et c'est si près! Ah! pourquoi cela n'est-il pas à vous! nous pourrions passer l'automne dans ce pays. Nous nous verrions, comme à présent, tous tes jours, sans scandaliser personne, et je crois que nulle part ailleurs nous ne serions plus libres. Je ne crains pas l'opinion, moi, et je purais la braver s'il le fallait; mais je n'aime pas les agressions inutiles et qui semblent provoquer l'atteur tion. Le bonheur n'est pas arrogant. 11 sait bien qu'pp le jalouse et qu'il humilie ceux qui n'ont pas su le trouver. Le mien aimerait à se cacher, non par lâcheté^ mais par paodestie. — Mauzères sera à moi, se djt Adrianj. Dès le soir même, en se retrouvaql auprès du baron, il amena la conversation avec lui sur les agréments de sa propriété, feignant de s'intéresser beaucoup au^f questions agricoles et domestiqqes qui partageaieql sa vie avec le commerce des iluses. Le baron tira de son sein un de ces problématiques soupirs qui n'appartiennent qu'aux propriéfôires, et luj dit : Digitized by Google

secouer toutes ces lâches fantaisies. Venez! nous prendrons possession ensemble de ces collines où je ne me suis encore promenée qu'avec les yeux.

En marchant, elle admira avec lui, au coucher du soleil, la beauté du pays environnant, et, du sommet d'une éminence, elle vit les tourelles de Mauzères.

— Cela me paraît bien joli, lui dit-elle, et c'est si près! Ah! pourquoi cela n'est-il pas à vous! nous pourrions passer l'automne dans ce pays. Nous nous verrions, comme à présent, tous les jours, sans scandaliser personne, et je crois que nulle part ailleurs nous ne serions plus libres. Je ne crains pas l'opinion, moi, et je saurais la braver s'il le fallait; mais je n'aime pas les agressions inutiles et qui semblent provoquer l'attention. Le bonheur n'est pas arrogant. Il sait bien qu'on le jalouse et qu'il humilie ceux qui n'ont pas su le trouver. Le mien aimerait à se cacher, non par lâcheté, mais par modestie.

— Mauzères sera à moi, se dit Adriani.

Dès le soir même, en se retrouvant auprès du baron, il amena la conversation avec lui sur les agréments de sa propriété, feignant de s'intéresser beaucoup aux questions agricoles et domestiques qui partageaient sa vie avec le *commerce des Muses*. Le baron tira de son sein un de ces problématiques soupirs qui n'appartiennent qu'aux propriétaires, et lui dit :

220 ADRIâNI. — Hélas! mon ami, tout cela est bel et bon; mais le proverbe dit vrai : « Qui a terre, a guerre! » Vous me croyez ici le plus heureux des hommes ; eh bien, si je trouvais de ma propriété ce qu'elle vaut (je ne dis pas ce qu'elle m'a coûté en embellissements et réparations), je bénirais l'acquéreur qui me débarrasserait de mes soucis. ' Le baron hésita un peu avant de continuer ; mais, voyant qu'Adriani l'écoutait avec intérêt : — Je vais vous confier ma position comme à un ami, lui dit-il : je dois presque autant que je possède. — Quoi ! vous si sage? dit Adriani en souriant. — Mon cher enfant, la poésie est un goût ruineux! Vous l'ignorez, vous qui cumulez l'ode et le chant; mais sachez que les vers ne se vendent point et que les succès purement littéraires coûtent à un homme la bourse et la vie. Mes poèmes sont lus, mais si peu achetés, qu'il m'a fallu faire tous les frais de publication, lesquels ne me sont jamais rentrés. Je n'ai pas voulu, en les offrant aux éditeurs, mettre ma renommée à la merci de leurs intérêts. J'ai beaucoup écrit, beaucoup imprimé, ne m'inquiétant pas d'encombrer la boutique des libraires, pourvu que la critique et le public fussent tenus en haleine, et que mon nom se fît au prix de ma fortune. Je ne m'en repens pas. J'ai préféré l'art à la richesse. N'ayant, Dieu merci, ni femme ni enfants, quel plus Digitized by Google

— Hélas! mon ami, tout cela est bel et bon; mais le proverbe dit vrai : « Qui a terre, a guerre! » Vous me croyez ici le plus heureux des hommes; eh bien, si je trouvais de ma propriété ce qu'elle vaut (je ne dis pas ce qu'elle m'a coûté en embellissements et réparations), je bénirais l'acquéreur qui me débarrasserait de mes soucis.

Le baron hésita un peu avant de continuer; mais, voyant qu'Adriani l'écoutait avec intérêt :

— Je vais vous confier ma position comme à un ami, lui dit-il : je dois presque autant que je possède.

— Quoi! vous si sage? dit Adriani en souriant.

— Mon cher enfant, la poésie est un goût ruineux! Vous l'ignorez, vous qui cumulez l'ode et le chant; mais sachez que les vers ne se vendent point et que les succès purement littéraires coûtent à un homme la bourse et la vie. Mes poëmes sont lus, mais si peu achetés, qu'il m'a fallu faire tous les frais de publication, lesquels ne me sont jamais rentrés. Je n'ai pas voulu, en les offrant aux éditeurs, mettre ma renommée à la merci de leurs intérêts. J'ai beaucoup écrit, beaucoup imprimé, ne m'inquiétant pas d'encombrer la boutique des libraires, pourvu que la critique et le public fussent tenus en haleine, et que mon nom se fît au prix de ma fortune. Je ne m'en repens pas. J'ai préféré l'art à la richesse. N'ayant, Dieu merci, ni femme ni enfants, quel plus

AVaiÂNI 221 noble usage pouvais-je faire de mes biens que de les répandre dans mon Hippocrène? J'aimais aussi le commerce des lettrés. J'ai vécu à Paris, j'ai ouvert un salon, j'ai donné des dîners, des_ soirées littéraires. J'ai rendu des services aux artistes; j'ai voyagé pour retremper mon inspiration et pouvoir chanter ex professa les merveilles de la nature et des antiques civilisations. Que vous dirai-je? on m'a cru riche parce que j'ai mangé mon fonds avec mon revenu et que j'ai eu la libéralité ^ des vrais riches. Je n'avais pourtant qu'une fortune médiocre, et le peu qui m'en reste est grevé d'hypothèques; je vis encore honorablement; mais chaque année fait la boule de neige, et je serai bientôt forcé de vendre Mauzères, qui est tout ce que j'ai, pour payer le capital et les intérêts arriérés de mes dettes. — Eh bien, vendez Mauzères sans attendre que le mal empire. — Sans doute, sans doute l il faudrait le pouvoir! — Qui vous en empêche? — Ma fâcheuse position, qui est enfin connue dans le pays, et qui fait qu'on attend le jour de l'expropriation pour acheter à meilleur compte. Et puis la baisse de prix que des intempéries particulières et des morlalités de bestiaux ont amenée dans nos localités et qui est si considérable, que je me trouverais réduit à néant. Par exemple, Mauzères vaut trois cent mille francs; je ne

Digilized by Google

noble usage pouvais-je faire de mes biens que de les répandre dans mon Hippocrène? J'aimais aussi le commerce des lettrés. J'ai vécu à Paris, j'ai ouvert un salon, j'ai donné des dîners, des soirées littéraires. J'ai rendu des services aux artistes; j'ai voyagé pour retremper mon inspiration et pouvoir chanter *ex professo* les merveilles de la nature et des antiques civilisations. Que vous dirai-je? on m'a cru riche parce que j'ai mangé mon fonds avec mon revenu et que j'ai eu la libéralité des vrais riches. Je n'avais pourtant qu'une fortune médiocre, et le peu qui m'en reste est grevé d'hypothèques; je vis encore honorablement; mais chaque année fait la boule de neige, et je serai bientôt forcé de vendre Mauzères, qui est tout ce que j'ai, pour payer le capital et les intérêts arriérés de mes dettes.

— Eh bien, vendez Mauzères sans attendre que le mal empire.

— Sans doute, sans doute! il faudrait le pouvoir!

— Qui vous en empêche?

— Ma fâcheuse position, qui est enfin connue dans le pays, et qui fait qu'on attend le jour de l'expropriation pour acheter à meilleur compte. Et puis la baisse de prix que des intempéries particulières et des mortalités de bestiaux ont amenée dans nos localités et qui est si considérable, que je me trouverais réduit à néant. Par exemple, Mauzères vaut trois cent mille francs; je ne

222 A.DRIANÎ. le vendrais peut-être pas cent cinqliahte mlüé cette année. Je serais liitéralemeht sans pain, puisque, devant deux cent mille francs, je n’aurais pas môme de quoi désintéresser mes créanciers. C’est grave! je ne siiià plus jeune, et, s’il me kllait subir l'humiliation des pour* suites, je me brûlerais la cervelle. — Ainsi, en vendant Mauzères aujourd’liui trois cent mille francs, si cela était possible, voiis auriez encore cent mille francs pour vivre ? — Je m’estimerais fort hfeurèùx; car, avec les inléfêts, dont je paye seulement une barlie, je n’ai pas lë revenu de cette somme. — Eh bien, mon ami, voulez-vbiis me vendre Wauzères? — A vous, mon cher Adriani? Non. ^our la moitié de la somme qu’il me faudrait, vous trouverez, en ce moment, vingt propriétés dans ce pays-ci, qui seront de la môme valeur. — N’importe, dit Adriani, j’aime Mauzères et je paye la convenance : c’est rationnel et légitime. — Vous ine sauvez! s’écria le baron. Mais il eut un scrupule d’honnête homme et se ravisa. — Non, non, reprit-il, je ne dois pas vous laisser fairé cette folie! vous avez deux motifs pour la faire : votre amour d’abord, je le devine de reste; et puis' la généreuse idée de sauver un ami ! Digitized by Google

le vendrais peut-être pas cent cinquante mille cette année. Je serais littéralement sans pain, puisque, devant deux cent mille francs, je n'aurais pas même de quoi désintéresser mes créanciers. C'est grave! je ne suis plus jeune, et, s'il me fallait subir l'humiliation des poursuites, je me brûlerais la cervelle.

— Ainsi, en vendant Mauzères aujourd'hui trois cent mille francs, si cela était possible, vous auriez encore cent mille francs pour vivre ?

— Je m'estimerais fort heureux; car, avec les intérêts, dont je paye seulement une partie, je n'ai pas le revenu de cette somme.

— Eh bien, mon ami, voulez-vous me vendre Mauzères?

— A vous, mon cher Adriani? Non. Pour la moitié de la somme qu'il me faudrait, vous trouverez, en ce moment, vingt propriétés dans ce pays-ci, qui seront de la même valeur.

— N'importe, dit Adriani, j'aime Mauzères et je paye la convenance : c'est rationnel et légitime.

— Vous me sauvez! s'écria le baron.

Mais il eut un scrupule d'honnête homme et se ravisa.

— Non, non, reprit-il, je ne dois pas vous laisser faire cette folie! vous avez deux motifs pour la faire : votre amour d'abord, je le devine de reste; et puis la généreuse idée de sauver un ami!

ADRIÂNI. 223 — Ce sont deux excellents motifs, et je n'en connais pas de meilleurs sur la terre. N'en ayez pas de scrupule : Mauzères vaut, en dehors de votre position précaire et d'un moment de crise particulière à cette province, trois cent mille francs. — Sur l'honneur! — Vous l'avez dit, cela me suffit sans aucun serment de votre part; je ne vous interroge plus, je raisonne. Je dis donc que, dans deux ou trois ans (avant peut-être), cet immeuble aura recouvré toute sa valeur. Je no serai donc point lésé, et le service que je vous rends peut être considéré comme une simple avance de fonds. Aimezvous celte résidence? reslez-y, et permetlez-moi seulement de vous la solder et d'y demeurer avec vous. — Non, non, dit le baron. Je brûle de vivre à Paris; je me rouille, je m'étiole ici. Oh! mes cinq mille livres de rente et Paris, voilà mon rêve depuis dix ans 1 Il y eut cependant encore un certain combat de délicatesse entre les deux amis. Adriani insista si bien, que le baron céda et laissa voir autant d'empressement pour vendre qu'Adriani en éprouvait pour acheter.
Digitized by Google

— Ce sont deux excellents motifs, et je n'en connais pas de meilleurs sur la terre. N'en ayez pas de scrupule : Mauzères vaut, en dehors de votre position précaire et d'un moment de crise particulière à cette province, trois cent mille francs.

— Sur l'honneur!

— Vous l'avez dit, cela me suffit sans aucun serment de votre part; je ne vous interroge plus, je raisonne. Je dis donc que, dans deux ou trois ans (avant peut-être), cet immeuble aura recouvré toute sa valeur. Je ne serai donc point lésé, et le service que je vous rends peut être considéré comme une simple avance de fonds. Aimez-vous cette résidence? restez-y, et permettez-moi seulement de vous la solder et d'y demeurer avec vous.

— Non, non, dit le baron. Je brûle de vivre à Paris; je me rouille, je m'étiole ici. Oh! mes cinq mille livres de rente et Paris, voilà mon rêve depuis dix ans!

Il y eut cependant encore un certain combat de délicatesse entre les deux amis. Adriani insista si bien, que le baron céda et laissa voir autant d'empressement pour vendre qu'Adriani en éprouvait pour acheter.

XIV Dès le lendemain, Adriani et M. de West se rendirent à Tournon, chez M. Bosquet, banquier et ami de celui-ci, qui, sur les preuves de solvabilité que lui fournit l’artiste, et sur la caution morale du baron, versa cent mille francs à ce dernier et s'engagea à satisfaire tous ses créanciers dans la huitaine, à la condition qu’il serait subrogé dans leurs hypothèques sur la terre de Mauzères et dans le privilège du vendeur, au cas où les fonds d’Adriani ne lui seraient pas encore remboursés. Adriani était d'autant plus à même d'inspirer confiance entière, qu'il présentait à M. Bosquet une lettre de Descombes, datée du 42 septembre, et reçue à l’instant même. Digitized by Google

## XIV

Dès le lendemain, Adriani et M. de West se rendirent à Tournon, chez M. Bosquet, banquier et ami de celui-ci, qui, sur les preuves de solvabilité que lui fournit l'artiste, et sur la caution morale du baron, versa cent mille francs à ce dernier et s'engagea à satisfaire tous ses créanciers dans la huitaine, à la condition *qu'il serait subrogé dans leurs hypothèques sur la terre de Mauzères et dans le privilége du vendeur,* au cas où les fonds d'Adriani ne lui seraient pas encore remboursés.

Adriani était d'autant plus à même d'inspirer confiance entière, qu'il présentait à M. Bosquet une lettre de Descombes, datée du 12 septembre, et reçue à l'instant même,

ADRIANI. •225 qui rentretenail de sa siluaiioo flnancière et se résumait «tiusi (c'était la réponse à une lettre que nous n'avons pas cru nécessaire de rapporter, dans laquelle Âdriani, sans lui indiquer le mode de placement de ses fonds, lui disait rêver l'acquisition d'une maison de campagne : « Te voilà à la tête de cinq cent mille francs, et tu n'as point de dettes. Pour toi, c'est la richesse. Cependant, si tu étais tenté de doubler, de tripler peut-être ton capital, je me ferais fort d'y réussir avant peu de jours. Je résiste à la tentation devant ta philosophie et tes rêves champêtres. Achète donc une Arcadie, si tu la trouves sous ta main. Je tiendrai les fonds à ta disposition, à ta première requête. » Le soir, Adriani courut chez Laure. Elle ne s'était pas inquiétée de son absence durant la journée. Il l'avait prévenue par un billet, sans lui dire de quoi il était question ,* mais elle avait trouvé le temps mortellement long, et elle se hâta de le lui dire avec la naïveté joyeuse d'un malade qui annonce à son médecin les symptômes évidents de sa guérison. — Mauzères est à moi, lui dit Adriani en lui baisant les mains. Tant que vôus voudrez rester au Temple, et toutes les fois que vous y voudrez revenir, je pourrai être là sous votre main, sous vos pieds, sans que mou bonheur d'être votre esclave soit trahi par des invraisemblances de situation. t3. Digitized by Google

qui l'entretenait de sa situation financière et se résumait ainsi (c'était la réponse à une lettre que nous n'avons pas cru nécessaire de rapporter, dans laquelle Adriani, sans lui indiquer le mode de placement de ses fonds, lui disait rêver l'acquisition d'une maison de campagne :

« Te voilà à la tête de cinq cent mille francs, et tu n'as point de dettes. Pour toi, c'est la richesse. Cependant, si tu étais tenté de doubler, de tripler peut-être ton capital, je me ferais fort d'y réussir avant peu de jours. Je résiste à la tentation devant ta philosophie et tes rêves champêtres. Achète donc une Arcadie, si tu la trouves sous ta main. Je tiendrai les fonds à ta disposition, à ta première requête. »

Le soir, Adriani courut chez Laure. Elle ne s'était pas inquiétée de son absence durant la journée. Il l'avait prévenue par un billet, sans lui dire de quoi il était question; mais elle avait trouvé le temps mortellement long, et elle se hâta de le lui dire avec la naïveté joyeuse d'un malade qui annonce à son médecin les symptômes évidents de sa guérison.

— Mauzères est à moi, lui dit Adriani en lui baisant les mains. Tant que vous voudrez rester au Temple, et toutes les fois que vous y voudrez revenir, je pourrai être là sous votre main, sous vos pieds, sans que mon bonheur d'être votre esclave soit trahi par des invraisemblances de situation.

226 ADRl ANI. Lanre fut un instant partagée entre la reconnaissance et la crainte. C'était presque un mariage que cet arrangement, et elle se reprochait l'en traînement de la veille. Adriani la devina et se hâta de lui dire que cette affaire était pour lui un sage placement, et qu'en outre elle rendait un grand service à M. de West. • — Si mon voisinage venait à vous inquiéter, ajoutat-il, je n'habiterais jamais Mauzères sans votre ordre. — Ah ! mon ami, s'écria Laure en lui prenant les deux mains avec effusion, vous m'aimez trop ! Que ferai-je pour le mériter ? Journal de Comtola. 16 septembre 18... Voilà bien des choses étonnantes. Mon ariisie est riche. Il achète Mauzères, il tire des mille et des cenis de sa poche, et M. le baron de West l'appelle son sauveur, quand il croit qu'on n'écoule pas ce qu'ils disent. Je ne sais pas trop si je resterai ici, moi, au cas que Digitized by Google

Laure fut un instant partagée entre la reconnaissance et la crainte. C'était presque un mariage que cet arrangement, et elle se reprochait l'entraînement de la veille. Adriani la devina et se hâta de lui dire que cette affaire était pour lui un sage placement, et qu'en outre elle rendait un grand service à M. de West.

— Si mon voisinage venait à vous inquiéter, ajouta-t-il, je n'habiterais jamais Mauzères sans votre ordre.

— Ah! mon ami, s'écria Laure en lui prenant les deux mains avec effusion, vous m'aimez trop! Que ferai-je pour le mériter?

**Journal de Comtois.**

16 septembre 18...

Voilà bien des choses étonnantes. Mon artiste est riche. Il achète Mauzères, il tire des mille et des cents de sa poche, et M. le baron de West l'appelle son sauveur, quand il croit qu'on n'écoute pas ce qu'ils disent. Je ne sais pas trop si je resterai ici, moi, au cas que

ADRIANI. 227 M. Àdriani veuille y rester longtemps. Je ne déteste pas la campagne; mais, comme dit lé bàroii, on s'ÿ rouille beaucoup. Il est vrai que M. Adriani prendrait peut-être ma femme comme cuisinière et que je ferais élever mes enfants dans la campagne, ce qui me ferait une économie. Mais il faut voir comment ça tournera. Je ne peux pas croire qu'un artiste ait gagné tant d'argent par des moyens naturels. Celui-là est bien gentil et bien honnête homme, mais enfin ce n'est pas grand'chose. % ■.ettre de DcMonibeit à Adriani. 14 septembre. Jë te disais, âvant-hier, d'acheter tofaAt'cadie.Attërids ùii peu ; je tieils une si magnifique opération, qu'il fatidrail êlte insensé pour ne pas t'y associer. Tu m'as dit de placer tomme je l'entendrais, tout en me défendant de clietcher à t'entichir davantage; mais il y à des coups dë fortune tjui sont des placements si sûts, que je me rëprocheraië éternellement de ne t'avoir pas fait gagner Digitized by Google

M. Adriani veuille y rester longtemps. Je ne déteste pas la campagne; mais, comme dit le baron, on s'y rouille beaucoup. Il est vrai que M. Adriani prendrait peut-être ma femme comme cuisinière et que je ferais élever mes enfants dans la campagne, ce qui me ferait une économie. Mais il faut voir comment ça tournera. Je ne peux pas croire qu'un artiste ait gagné tant d'argent par des moyens naturels. Celui-là est bien gentil et bien honnête homme, mais enfin ce n'est pas grand'chose.

### Lettre de Descombes à Adriani.

14 septembre.

Je te disais, avant-hier, d'acheter ton Arcadie. Attends un peu; je tiens une si magnifique opération, qu'il faudrait être insensé pour ne pas t'y associer. Tu m'as dit de placer comme je l'entendrais, tout en me défendant de chercher à t'enrichir davantage; mais il y a des coups de fortune qui sont des placements si sûrs, que je me reprocherais éternellement de ne t'avoir pas fait gagner

228 ADRIANI. cent pour cent quand je le pouvais. Dors tranquille; demain ou après-demain, tu seras millionnaire. liarrAdon. Adriani dormit tranquille, après toutefois avoir répondu, courrier par courrier, à son ami, pour lui confirmer la nouvelle qu'il avait acheté à Mauzères et qu'il avait disposé sur lui d'une somme de trois cent mille francs, remboursable, dans la hui laine, à M. Bosquet, de Tournon. Son premier avis, daté du 14 et parti de Tournon même, avait déjà dû parvenir à Descombes au moment où il le lui réitérait. Adriani, avec son désintéressement et sa libéralité, n'était pas une tète faible comme il plaît aux gens avides de qualifier indistinctement leà caractères nobles et les imbéciles. Il s'était ruiné de gaieté de cœur dans la première phase de sa jeunesse, mais non pas sans avoir conscience de ses sacrifices. 11 s'était jeté dans le plaisir, mais non dans tes vanités stupides qui ne sont pas le plaisir, et, s'il eût fait ses comptes, il eût pu constater que ces entraînement^ avaient toujours eu un but d'4* Digitized by Googl

cent pour cent quand je le pouvais. Dors tranquille; demain ou après-demain, tu seras millionnaire.

## Narration.

Adriani dormit tranquille, après toutefois avoir répondu, courrier par courrier, à son ami, pour lui confirmer la nouvelle qu'il avait acheté à Mauzères et qu'il avait disposé sur lui d'une somme de trois cent mille francs, remboursable, dans la huitaine, à M. Bosquet, de Tournon. Son premier avis, daté du 14 et parti de Tournon même, avait déjà dû parvenir à Descombes au moment où il le lui réitérait.

Adriani, avec son désintéressement et sa libéralité, n'était pas une tête faible comme il plaît aux gens avides de qualifier indistinctement les caractères nobles et les imbéciles. Il s'était ruiné de gaieté de cœur dans la première phase de sa jeunesse, mais non pas sans avoir conscience de ses sacrifices. Il s'était jeté dans le plaisir, mais non dans les vanités stupides qui ne sont pas le plaisir, et, s'il eût fait ses comptes, il eût pu constater que ces entraînements avaient toujours eu un but d'a-

• ADRIANI. 229 mour, d’amitié ou de charité, de poésie ou de confiance chevaleresque, auprès duquel ses satisfactions matérielles n’avaient eu qu’une faible part dans le désastre. Il s’était rendu compte de ses risques, il les avait affrontés et subis avec une philosophie enjouée. Il comprenait donc sa situation présente et ne se serait pas exposé à un risque nouveau, du moment que sa nouvelle fortune était à ses yeux un moyen de liberté dans le rêve de son amour. Il ne s’effraya pas de la lettre de Descombes, et cependant il se hâta de lui renouveler son injonction. Il passa la journée du lendemain auprès de Laure. Elle était plus belle que de coutume, et, en quelque sorte, radieuse. Chaque jour amenait un progrès immense. Elle se décida à chanteravec lui, et ce fut un ravissement nouveau pour l’artiste. Elle chantait, non pas avec autant d’iiabililé, mais avec autant de pureté et de vérité qu’Adriani lui-même, dans l'ordre des sentiments doux et tendres. Adriani savait à quoi s’en tenir sur le mérite des difficultés vaincues. La plupart des cantatrices de profession sacrifient l’accent et la pensée aux tours de force, et, dans les salons de Paris ou de la province, la jeune fille ou la belle dame qui a su acquérir la roulade à force d’exercice éblouit l’auditoire en écrasant du coup la timide romance de pensionnaire. A ces talents misérables et rebattus, Adriani préférai! Digitized by Coogle

mour, d'amitié ou de charité, de poésie ou de confiance chevaleresque, auprès duquel ses satisfactions matérielles n'avaient eu qu'une faible part dans le désastre.

Il s'était rendu compte de ses risques, il les avait affrontés et subis avec une philosophie enjouée. Il comprenait donc sa situation présente et ne se serait pas exposé à un risque nouveau, du moment que sa nouvelle fortune était à ses yeux un moyen de liberté dans le rêve de son amour. Il ne s'effraya pas de la lettre de Descombes, et cependant il se hâta de lui renouveler son injonction.

Il passa la journée du lendemain auprès de Laure. Elle était plus belle que de coutume, et, en quelque sorte, radieuse. Chaque jour amenait un progrès immense. Elle se décida à chanter avec lui, et ce fut un ravissement nouveau pour l'artiste. Elle chantait, non pas avec autant d'habilité, mais avec autant de pureté et de vérité qu'Adriani lui-même, dans l'ordre des sentiments doux et tendres. Adriani savait à quoi s'en tenir sur le mérite des difficultés vaincues. La plupart des cantatrices de profession sacrifient l'accent et la pensée aux tours de force, et, dans les salons de Paris ou de la province, la jeune fille ou la belle dame qui a su acquérir la roulade à force d'exercice éblouit l'auditoire en écrasant du coup la timide romance de pensionnaire.

A ces talents misérables et rebattus, Adriani préférait

230 ADRJ ANI. de beaucoup la chanson de la villageoise qiii tourne son rouet ou berce son poupon, tl avait rarement éprouvé des jouissances complètes en écoutant les autres artistes; il eût pu compter ceux qui l'avaient transporté par le beau dans le simple, et par le grand dans le vrai. Il eut un de ces transports de joie en découvrant chez I^ure un instinct supérieur et des facultés d'interprétation que lés leçons avaient pu développer, mais non créer en elle. Ce n'était pas la première élève de tel ou tel professeur faisant dire, à chaque effort de la manière : « Je té reconnais, méthode ! » C'était une individualité adorable, qui s'était aidée de la connaissance scientifique suffisante pour se produire vis-à-vis d'elle-même, dans sa nature d'intelligence et de cœur ; c'était une de ces puissances d'élite que, dans toute une vie, l'on rencontre tout au plus deux ou trois fois, pour vous faire entendre ce qu'on a dans l'àme. Adriani fut heureux surtout de constater que cette iildividualité avait dû comprendre la sienne propre, jusque dans ses plus exquises délicatesses. C'est toujours une souffrance secrète pour un artiste que de se voir admiré et applaudi sur la foi d'autrui, ou par rapport à celles de ses qualités qu'il estime le moins. Jusque-là, il avait senti, chez Laure, une intelligence éclairée par le cœur autant que par des connaissances spéciales; mais il ne savait pas qu'un génie égal au sien lui tenait compte de Digitized by Coogle

de beaucoup la chanson de la villageoise qui tourne son rouet ou berce son poupon. Il avait rarement éprouvé des jouissances complètes en écoutant les autres artistes; il eût pu compter ceux qui l'avaient transporté par le beau dans le simple, et par le grand dans le vrai. Il eut un de ces transports de joie en découvrant chez Laure un instinct supérieur et des facultés d'interprétation que les leçons avaient pu développer, mais non créer en elle. Ce n'était pas la première élève de tel ou tel professeur faisant dire, à chaque effort de la manière : « Je te reconnais, méthode! » C'était une individualité adorable, qui s'était aidée de la connaissance scientifique suffisante pour se produire vis-à-vis d'elle-même, dans sa nature d'intelligence et de cœur; c'était une de ces puissances d'élite que, dans toute une vie, l'on rencontre tout au plus deux ou trois fois, pour vous faire entendre ce qu'on a dans l'âme.

Adriani fut heureux surtout de constater que cette individualité avait dû comprendre la sienne propre, jusque dans ses plus exquises délicatesses. C'est toujours une souffrance secrète pour un artiste que de se voir admiré et applaudi sur la foi d'autrui, ou par rapport à celles de ses qualités qu'il estime le moins. Jusque-là, il avait senti, chez Laure, une intelligence éclairée par le cœur autant que par des connaissances spéciales; mais il ne savait pas qu'un génie égal au sien lui tenait compte de

ADRIÀM. 23i tous les trésors qu'il lui prodiguait dans le seul but de la distraire et de lui être agréable. Il se vil apprécié comme il ne l'avait jamais été par aucun public, et tout ce qu'il put lui dire fut de s'écrier : — Ah! j'ai trouvé ma sœur. Je deviendrai artiste! Quelles heures délicieuses, quelles journées remplies, quelle fusion d'enthousiasme, quelle identification d'expansion sublime rêva l'artiste en descendant vers Mauzères par le sentier des vignes, au lever de la lune 1 Des chœurs célestes chantaient dans les nuages pâles, et tous les échos de son âme étaient éveillés et sonores. Il trouva le baron occupé â ranger ses papiers et à faire son triage définitif. Le brave homme était bien consolé de ne pouvoir intituler son volume : la Lyre d'Adriani. Il rêvait de faire le livret d'un opéra. — Quel dommage que vous soyez riche ! dit-il â son hôte; vous seriez premier sujet à l'Opéra, et quel rôle j'ai lâ pour vous ! 11 touchait tour â tour son front et les feuilles volantes de son sujet ébauché. Adriani tremblait qu'il ne voulût lui en faire part. Heureusement, le baron n'avait pas cette détestable pensée. — Nous en reparlerons quand vous viendrez â Paris, reprit-il ; car vous ne passerez pas l'hiver ici ! — Ce n'est pas probable, dit Adriani au hasard et pour le faire patienter. Digiiized by Google

tous les trésors qu'il lui prodiguait dans le seul but de la distraire et de lui être agréable. Il se vit apprécié comme il ne l'avait jamais été par aucun public, et tout ce qu'il put lui dire fut de s'écrier :

— Ah ! j'ai trouvé ma sœur. Je deviendrai artiste!

Quelles heures délicieuses, quelles journées remplies, quelle fusion d'enthousiasme, quelle identification d'expansion sublime rêva l'artiste en descendant vers Mauzères par le sentier des vignes, au lever de la lune ! Des chœurs célestes chantaient dans les nuages pâles, et tous les échos de son âme étaient éveillés et sonores.

Il trouva le baron occupé à ranger ses papiers et à faire son triage définitif. Le brave homme était bien consolé de ne pouvoir intituler son volume : *la Lyre d'Adriani*. Il rêvait de faire le livret d'un opéra.

— Quel dommage que vous soyez riche! dit-il à son hôte ; vous seriez premier sujet à l'Opéra, et quel rôle j'ai là pour vous !

Il touchait tour à tour son front et les feuilles volantes de son sujet ébauché. Adriani tremblait qu'il ne voulût lui en faire part. Heureusement, le baron n'avait pas cette détestable pensée.

— Nous en reparlerons quand vous viendrez à Paris, reprit-il ; car vous ne passerez pas l'hiver ici !

— Ce n'est pas probable, dit Adriani au hasard et pour le faire patienter.

232 ADRIANI. — Oui, oui, je vous communiquerai cela là-bas, et vous me donnerez conseil. J'aurai préparé mon terrain. Je connais tout le personnel administratif et artiste des théâtres lyriques; j'aurai un tour de faveur qnand je voudrai. Tenez, mon enfant, vous ne m'avez pas seulement sauvé de ma ruine, vous avez fait ma fortune. Je périssais ici; forcé de m'annihiler dans les soucis matériels, je n'avais plus d'inspiration! Oh! ne dites pas le contraire! je le sais, je me connais, allez! Eh bien, je vais refleurir au soleil de l'intelligence! Je ne suis pas fait pour cette vie bourgeoise et rustique. Je me suis trompé quand j'ai cru que la solitude et le soleil du Midi me seraient favorables. Je suis une plante du Nord, moi, et je me sens étranger ici. 11 me faut le brouillard mystérieux et le tumulte harmonieux des grandes villes; il me faut la conversation, l'échange des idées, les émotions vigoureuses de l'art et les luttes de l'ambition littéraire. Vous verrez, vous verrez ! Débarrassé des sales paperasses d'huissier et de notaire, je vais m'élancer dans ma sphère véritable. J'aurai du succès, et de la gloire, et de l'argent! car il en faut, voyez- vous, pour soutenir la dignité de l'art. Quand j'aurai fait gagner des millions aux entreprises théâtrales, tous ces geus-là croiront en moi, et je pourrai tenter des choses nouvelles, faire entrer le drame lyrique dans des voles inexplorées. C'est une mine d'or que les cent mille francs que vous Digilized by Google

— Oui, oui, je vous communiquerai cela là-bas, et vous me donnerez conseil. J'aurai préparé mon terrain. Je connais tout le personnel administratif et artiste des théâtres lyriques; j'aurai un tour de faveur qnand je voudrai. Tenez, mon enfant, vous ne m'avez pas seulement sauvé de ma ruine, vous avez fait ma fortune. Je périssais ici; forcé de m'annihiler dans les soucis matériels, je n'avais plus d'inspiration! Oh! ne dites pas le contraire! je le sais, je me connais, allez! Eh bien, je vais refleurir au soleil de l'intelligence! Je ne suis pas fait pour cette vie bourgeoise et rustique. Je me suis trompé quand j'ai cru que la solitude et le soleil du Midi me seraient favorables. Je suis une plante du Nord, moi, et je me sens étranger ici. Il me faut le brouillard mystérieux et le tumulte harmonieux des grandes villes; il me faut la conversation, l'échange des idées, les émotions vigoureuses de l'art et les luttes de l'ambition littéraire. Vous verrez, vous verrez! Débarrassé des sales paperasses d'huissier et de notaire, je vais m'élancer dans ma sphère véritable. J'aurai du succès, et de la gloire, et de l'argent! car il en faut, voyez-vous, pour soutenir la dignité de l'art. Quand j'aurai fait gagner des millions aux entreprises théâtrales, tous ces gens-là croiront en moi, et je pourrai tenter des choses nouvelles, faire entrer le drame lyrique dans des voies inexplorées. C'est une mine d'or que les cent mille francs que vous

ADRIÂNI. 233 m’avez mis là dans la poche, non pour moi, je u’y tiens pas, mais pour le progrès du beau- et pour l’essor de la Muse ! D’ailleurs, j’en veux, j’en dois gagner un peu pour moi aussi, de l’argent! Je n’oublie pas que ceci est un prêt éventuel que vous m’avez fait. Si dans trois ans Mauzères n’est pas en situation d’être vendu trois cent mille francs, je vous le rachète au même prix, entendezvous? J’exige qu’il en soit ainsi ! Comtois écrivit à sa femme, entre autres renseignements : « Ça ira bien si ça dure. Il aurait l’intention de me mettre à la tête de sa maison, et je ne serais plus valet de chambre, mais plutôt économe. Ma foi, j’en ris, mais il paraît qu’il faut servir les artistes pour faire son chemin. » Le baron s’endormit en rêvant la gloire et la fortune, Adriani en rêvant le bonheur et l’amour. Â son réveil, l’artiste reçut des mains de Comtois la lettre suivante de Descombes : « Tou avis arrive un jour trop lard. J’ai tout risqué, tout perdu ! Je t’ai ruiné, j’ai ruiné mon père et moi ! Mon père est parti; moi, je reste. Oh! oui, je reste, va! Adieu, Adriani. Ah! lu avais bien raison !... » Adriani ouvrit en frémissant une autre lettre. Elle Digitized by Coogle

m'avez mis là dans la poche, non pour moi, je n'y tiens pas, mais pour le progrès du beau et pour l'essor de la Muse! D'ailleurs, j'en veux, j'en dois gagner un peu pour moi aussi, de l'argent! Je n'oublie pas que ceci est un prêt éventuel que vous m'avez fait. Si dans trois ans Mauzères n'est pas en situation d'être vendu trois cent mille francs, je vous le rachète au même prix, entendez-vous? J'exige qu'il en soit ainsi!

Comtois écrivit à sa femme, entre autres renseignements :

« Ça ira bien si ça dure. *Il* aurait l'intention de me mettre à la tête de sa maison, et je ne serais plus valet de chambre, mais plutôt économe. Ma foi, j'en ris, mais il paraît qu'il faut servir les artistes pour faire son chemin. »

Le baron s'endormit en rêvant la gloire et la fortune, Adriani en rêvant le bonheur et l'amour. A son réveil, l'artiste reçut des mains de Comtois la lettre suivante de Descombes :

« Ton avis arrive un jour trop tard. J'ai tout risqué, tout perdu! Je t'ai ruiné, j'ai ruiné mon père et moi! Mon père est parti; moi, je reste. Oh! oui, je reste, va! Adieu, Adriani. Ah! tu avais bien raison!... »

Adriani ouvrit en frémissant une autre lettre. Elle

^34 AtRIÀNI était d’une certaihë ValSHe, ihaîtresse dé Descombes. « Accourez, monsieur Âdriani. Il a pris du poison. On l'a secouru malgré lui. 11 vit encore, mais pour quelques jours seulement. Je l'ai fait transporter chez moi> où je le tiens caché. Tout est saisi chez lui. Venez, car il a toute sa tête et ne pense qu’à vous. Vous lui procurerez une mort moins affreuse ; car vous êtes grand et généreux, vous, et il n’estime que vous au monde. Venez vite! on dit qu'il ne passera la semaine. » Âdriani fut si accablé du malheur de son ami, qu’il ne songea pas d’abord au sien propre. 11 demanda sur-lechamp des chevaux, et, pendant qu’on attelait, il courut au Temple. Ce fut seulement à moitié de sa course qu’il se rendit compte du désastre qui l’atteignait. Il n’avait rien dit au baron de ces horribles lettres. Personne n’avait pu lui rappeler qu’il devait trois ceht mille francs et qu’il ne lui restait rien. Ce fut donc un nouveau coup de foudre qui, ajouté âu premier, l’arrêta, comme paralysé, au milieu des vignes. — Mais je suis déshonoré et mort aussi, moil s’écriat-il. Descombes n’a pas tué que lui-même : il a tué mon amour, mon avenir, ma vie ! Que vais-je devenir ? Il se laissa tomber sur le revers d’un fossé ombragé et se prit à pleurer son espérance avec un désespoir d’enfant. Digilized by Google

était d'une certaine Valérie, maîtresse de Descombes.

« Accourez, monsieur Adriani. Il a pris du poison. On l'a secouru malgré lui. Il vit encore, mais pour quelques jours seulement. Je l'ai fait transporter chez moi, où je le tiens caché. Tout est saisi chez lui. Venez, car il a toute sa tête et ne pense qu'à vous. Vous lui procurerez une mort moins affreuse ; car vous êtes grand et généreux, vous, et il n'estime que vous au monde. Venez vite ! on dit qu'il ne passera la semaine. »

Adriani fut si accablé du malheur de son ami, qu'il ne songea pas d'abord au sien propre. Il demanda sur-le-champ des chevaux, et, pendant qu'on attelait, il courut au Temple. Ce fut seulement à moitié de sa course qu'il se rendit compte du désastre qui l'atteignait. Il n'avait rien dit au baron de ces horribles lettres. Personne n'avait pu lui rappeler qu'il devait trois cent mille francs et qu'il ne lui restait rien. Ce fut donc un nouveau coup de foudre qui, ajouté au premier, l'arrêta, comme paralysé, au milieu des vignes.

— Mais je suis déshonoré et mort aussi, moi ! s'écria-t-il. Descombes n'a pas tué que lui-même : il a tué mon amour, mon avenir, ma vie ! Que vais-je devenir ?

Il se laissa tomber sur le revers d'un fossé ombragé et se prit à pleurer son espérance avec un désespoir d'enfant.

ÀDRIANi. 23S — Lè hiàlhenreut se disait-il, il a tué Làùté aussi. Je l'avais présque gbérie, je l'aurais sauvée, et la voilà seule pour jamais. Qui l'aimera comme rrloi, qui là coiivaincra comme j'aurais su le faire? Qui Sëi-a libre, comme je l'étais, de lui consacrer dés années de patience et toute une vie de bonheur? Qui la comprendra? Qui lui pardonnera d'avoir aimé? Qui la devinera ël là jugera capable d'aimer encore? Oui, Ladre est perdue, car il faut qu'elle retombe dans sod morne désespoir où qu'elle accepte l'amour d'un homme sâris ressource et sans fierté : un homme taré par le plus fatal hasard... uii hasard auquel personne ne Croira peut-êtrе!... Un banqueroutier, moi aussi I il se calma en arrêtant sa pensée sur te dernier point. Personne ne pouvait l'accuser d'avoir spéculé sur une prétendue fortune, puisqu'il n'avait pas touché unô obole pour son compte. Il lui serait facile de le prouver. Le froid public, qui âssiste en amateur aux désastres dë la réalité, rirait de son aventure. On dirait : — Voilà un pauvre diable qui s'est cru seigneur, du jour au lendemain, et dont le réveil est fort maussade. Ce serait tout. Mais quel triste personnage allait jouer l'amant, presque le fiancé delà jeune marquise! Comme on allait l'accuser de se rattacher à elle pour réparer sa débâcle par un bon mariage ! Quel blâme, quëllé irôüie, la noble famille de Ladre, la vieille marquise én tête. Digilized by Google

— Le malheureux se disait-il, il a tué Laure aussi. Je l'avais presque guérie, je l'aurais sauvée, et la voilà seule pour jamais. Qui l'aimera comme moi, qui la convaincra comme j'aurais su le faire? Qui sera libre, comme je l'étais, de lui consacrer des années de patience et toute une vie de bonheur? Qui la comprendra? Qui lui pardonnera d'avoir aimé? Qui la devinera et la jugera capable d'aimer encore? Oui, Laure est perdue, car il faut qu'elle retombe dans son morne désespoir ou qu'elle accepte l'amour d'un homme sans ressource et sans fierté : un homme taré par le plus fatal hasard... un hasard auquel personne ne croira peut-être!... Un banqueroutier, moi aussi!

Il se calma en arrêtant sa pensée sur ce dernier point. Personne ne pouvait l'accuser d'avoir spéculé sur une prétendue fortune, puisqu'il n'avait pas touché une obole pour son compte. Il lui serait facile de le prouver. Le froid public, qui assiste en amateur aux désastres de la réalité, rirait de son aventure. On dirait :

— Voilà un pauvre diable qui s'est cru seigneur, du jour au lendemain, et dont le réveil est fort maussade.

Ce serait tout. Mais quel triste personnage allait jouer l'amant, presque le fiancé de la jeune marquise! Comme on allait l'accuser de se rattacher à elle pour réparer sa *débâcle* par un *bon* mariage! Quel blâme, quelle ironie, la noble famille de Laure, la vieille marquise en tête,

 allait déverser sur elle et sur lui ! Sur lui, il pourrait aisément braver ces orgueilleux provinciaux j mais l'humiliation et le ridicule atteindraient la femme assez insensée pour s'attacher à un aventurier, à un intrigant. Ce ne serait pas en des termes plus doux qu'on ferait mention d'Adriani : il devait s'y attendre et s'y préparer. L'idée lui vint que la terre de Mauzères n'avait pas fondu dans le cataclysme, qu'elle était toujours là pour garantir le banquier de Tournon et rendre au baron l'existence précaire, mais encore possible, qu'il avait eue la veille ; mais cette consolation ne tint pas contre la réflexion. Le banquier avait prêté une somme double de la valeur actuelle et peut-ôu*e future de l'immeuble. Il se repentirait amèrement de sa confiance, et il exigerait du baron, comme une compensation encore insuffisante, le remboursement des cent mille francs qu'il lui avait versés. Le baron, chevaleresque à l'occasion, serait le premier à vouloir s'en dépouiller. Ainsi, parle fait, le vendeur se trouverait ruiné, et le prêteur encore lésé. — Celte solution est impossible, pensa le malheureux artiste. Elle me laisse odieux et honni; elle méfait lâche et coupable si, par mon travail, je ne répare pas celte catastrophe. Une fois sur ce terrain , Adriani ne pouvait se faire d'illusions sur les moyens de regagner rapidement celte Digitized by Google

ADRIANI. 237 somme relativement immense. Il était là dans sa partie et fort de sa propre expérience. Le vie modeste et facile dn compositeur qni avait chanté gratis sa musique n'avait plus rien de possible. Il lui faudrait donner des concerts et conrir le monde, non plus en amateur, mais en homme qui spécule sur les amitiés et les relations honorables formées en d'autres temps. Ce moyen lui parut non-seulement gros d'humiliations, mais encore précaire. Il s'était donné, prodigué généreusement. Bien peu de gens sont assez reconnaissants pour payer, après coup, le plaisir qu'ils ont eu pour rien. La moindre réclamation directe à cet égard serait odieuse à un homme de son caractère. Les plus nobles virtuoses ne se dissimulent pas qu'un concert est un impôt prélevé sur la bourse de chacune de leurs connaissances et qu'il n'y faut pas revenir trop souvent, ou se résigner à ne pas voir sourire tous les visages à la présentation des billets qu'on n'ose pas refuser. D'ailleurs, Adriani ne savait pas et ne saurait jamais organiser lui-même un succès rétribué. Fort peu de gens comprennent et cherchent le génie ; il faut les éblouir par une certaine mise en scène pour les attirer. Le pouf était aussi inconnu qu'impossible à Adriani. Une seule porte s'ouvrait devant lui, celle du théâtre. Là, le succès est tout organisé d'avance, dans un but collectif, pour tout artiste dont la valeur est cotée aux Digitized by Coogle

somme relativement immense. Il était là dans sa partie et fort de sa propre expérience. Le vie modeste et facile du compositeur qui avait chanté *gratis* sa musique n'avait plus rien de possible. Il lui faudrait donner des concerts et courir le monde, non plus en amateur, mais en homme qui spécule sur les amitiés et les relations honorables formées en d'autres temps. Ce moyen lui parut non-seulement gros d'humiliations, mais encore précaire. Il s'était donné, prodigué généreusement. Bien peu de gens sont assez reconnaissants pour payer, après coup, le plaisir qu'ils ont eu pour rien. La moindre réclamation directe à cet égard serait odieuse à un homme de son caractère. Les plus nobles virtuoses ne se dissimulent pas qu'un concert est un impôt prélevé sur la bourse de chacune de leurs connaissances et qu'il n'y faut pas revenir trop souvent, ou se résigner à ne pas voir sourire tous les visages à la présentation des billets qu'on n'ose pas refuser. D'ailleurs, Adriani ne savait pas et ne saurait jamais organiser lui-même un succès rétribué. Fort peu de gens comprennent et cherchent le génie; il faut les éblouir par une certaine mise en scène pour les attirer. Le *pouf* était aussi inconnu qu'impossible à Adriani.

Une seule porte s'ouvrait devant lui, celle du théâtre. Là, le succès est tout organisé d'avance, dans un but collectif, pour tout artiste dont la valeur est cotée aux

238 ADRIANI dépenses de l’administralion." Là, en trois ans, avec des congés, Adriani pouvajl gagner trois cent mille francs, car il pourrait aussj donper des leçons à un prix très7 élevé, dès qu’il serait popularisé} et, là seulement, il sortirait de la gloire à huis clos qu’il avait préférée à l’éclat de la scène } là, enfin, il serait exploité au profit d’une entreprise commerciale et n’appartiendrait réellement au public que sous le rapport du talent. Ce n’est pas lui directement qu’on viendrait payer à la porte. On y achèterait bien, comme l’avait dit la vieille nqarquise, le droit de le siffler j mais, du moins, il ne l’aurait pas vendu eq personne et à son profil pnrennent individuel. -r II eq est temps encore 1 se dil-i|; les offres qu’on m’a faites sont toutes récentes : yoilà mon devoir tracé, C’est la mort de l’artiste peut-être, car ma yocalipn q’é-: tait pas là, mais c’est le salut de l’homme. |1 se leva pour aller annoncer ^ résolutiqq à Laure. — Elle me plaindra, pensait-ii> mais elle qi’enpouraT géra. Elle cpmprendra que mon honneur, ma copscience exigent que je ra’éloigqe, et peut-être que... Il s’arrêta glacé, atterré. Il se souvenait qup Laure, en lui parlant d’ Adriani^ alors qu’ejle ne ponnajssait en^ core que d’Argères, avait fait un grand mérite à l’apr tiste de n’avoir Jamais voulu se vendre au public. Lpimême ensuite s’en était vanlé^ et il avait été trèsTévident pour lui, eq plqsieurs circonstances, qqp Laure éprouDigiiized by Google

dépenses de l'administration. Là, en trois ans, avec des congés, Adriani pouvait gagner trois cent mille francs, car il pourrait aussi donner des leçons à un prix très-élevé, dès qu'il serait popularisé; et, là seulement, il sortirait de la gloire à huis clos qu'il avait préférée à l'éclat de la scène; là, enfin, il serait exploité au profit d'une entreprise commerciale et n'appartiendrait réellement au public que sous le rapport du talent. Ce n'est pas lui directement qu'on viendrait payer à la porte. On y achèterait bien, comme l'avait dit la vieille marquise, le droit de le siffler; mais, du moins, il ne l'aurait pas vendu en personne et à son profit purement individuel.

— Il en est temps encore! se dit-il; les offres qu'on m'a faites sont toutes récentes : voilà mon devoir tracé. C'est la mort de l'artiste peut-être, car ma vocation n'était pas là, mais c'est le salut de l'homme.

Il se leva pour aller annoncer sa résolution à Laure.

— Elle me plaindra, pensait-il, mais elle m'encouragera. Elle comprendra que mon honneur, ma conscience exigent que je m'éloigne, et peut-être que...

Il s'arrêta glacé, atterré. Il se souvenait que Laure, en lui parlant d'Adriani, alors qu'elle ne connaissait encore que d'Argères, avait fait un grand mérite à l'artiste de n'avoir jamais voulu se vendre au public. Lui-même ensuite s'en était vanté, et il avait été très-évident pour lui, en plusieurs circonstances, que Laure éprou-

ADRIANI. 2^^ vait une véritable répugnance pour |a profession qu'il allait embrasser. Cela tenait-il à un préjugé fortement ancré dans les mœurs de sa caste, dans sa dévote famille particulièrement? Avait-elle sucé ce préjugé avec le laj^ et le conservait-elle, à son insu, tout en méprisant les préjugés en général? N'était-ce pas plutôt un Résultat de son caractère concentré, modeste, un peu sauvage, qui lui faisait regarder avec effroi et dégoût les provocaUons du talent à l'applaudissement de la foule? 11 est certain qu'elle faisait mystère du sien propre, qu'elle adorait la discrétion de celui d'Adriani vis-à-vis du vulgaire, et qu'elle lui avait dit vingt fois, quand il s'était défendu d'égaler les grands chanteurs de notre époque : — Ah ! laissez , laissez ! des acteurs ! Ils ont tout donné à tout l'univers 1 II ne leur reste plus rien dans l'âme pour ceux qui les aiment I Laure se trompait. Les vrais grands artistes ont en réserve des diamants cachés, dont la miqe est inépuir sable ; mais elle ne les avait pas assez fréquentés pour le savoir, et elle était d'ailleurs disposée aune tendre ja? lousie dans l'art comme dans l'amour. Et puis, quelle lutte il lui faudrait engager avec sa famille pour s'attacher à la destinée d'un comédien, puisque déjà elle était presque maudite par sa belle-niôre^ pour s'être affecüonqée envers je iqoins comédien (je Digitized by Google

vait une véritable répugnance pour la profession qu'il allait embrasser.

Cela tenait-il à un préjugé fortement ancré dans les mœurs de sa caste, dans sa dévote famille particulièrement? Avait-elle sucé ce préjugé avec le lait et le conservait-elle, à son insu, tout en méprisant les préjugés en général? N'était-ce pas plutôt un résultat de son caractère concentré, modeste, un peu sauvage, qui lui faisait regarder avec effroi et dégoût les provocations du talent à l'applaudissement de la foule? Il est certain qu'elle faisait mystère du sien propre, qu'elle adorait la discrétion de celui d'Adriani vis-à-vis du vulgaire, et qu'elle lui avait dit vingt fois, quand il s'était défendu d'égaler les grands chanteurs de notre époque :

— Ah! laissez, laissez! des acteurs! Ils ont tout donné à tout l'univers! Il ne leur reste plus rien dans l'âme pour ceux qui les aiment!

Laure se trompait. Les vrais grands artistes ont en réserve des diamants cachés, dont la mine est inépuisable; mais elle ne les avait pas assez fréquentés pour le savoir, et elle était d'ailleurs disposée à une tendre jalousie dans l'art comme dans l'amour.

Et puis, quelle lutte il lui faudrait engager avec sa famille pour s'attacher à la destinée d'un comédien, puisque déjà elle était presque maudite par sa belle-mère, pour s'être affectionnée envers le moins comédien de

240 ADRIAM. tous les virtuoses ! Ce ne serait plus le blâme de l'orgueil nobiliaire : ce serait l'anatbème religieux le plus absolu, le plus foudroyant. Jamais il n'y aurait de retour possible. Qu'elle eût dit d'un acteur : « Oui, je l'aime ! » elle était pour jamais repoussée, seule avec lui dans le monde. — Elle est capable de ce sacrifice, pensa-t-il ; mais sais-je si elle m'aime? Et, si cela est, qu'ai-je fait jusqu'ici pour elle ? Quel droit ai-je acquis à son dévouement, pour aller le lui imposer? Non, si elle me l'offrait en ce moment, je serais lâche de l'accepter. Si j'eusse été engagé â l'Opéra, il y a trois semaines, aurais-je seulement la pensée de m'offrir à elle pour me charger de sa destinée? Je me serais cru imprudent d'y songer. El â présent, de quel front irai-je lui dire : « Je ne suis pas libre, je ne m'appartiens plus, je n'ai môme pas de quoi vous faire vivre de mon travail, puisque je suis esclave d'une dette d'argent autant qu'esclave du public et du théâtre. Tout ce que je vous ai affirmé est un rêve, tout ce que je vous ai promis est un leurre. Suivez-moi, sacrifiez-moi tout ; je n'ai aucune protection, aucune indépendance, aucun repos, aucune solitude, aucune intimité â vous donner en échange ; je n'ai môme pas celle pure et modeste gloire que vous chérissiez. Venez, aimez-moi quand même, parce que je vous désire. Soyez la femme d'un comédien ! » Digitized by Google

tous les virtuoses ! Ce ne serait plus le blâme de l'orgueil nobiliaire : ce serait l'anathème religieux le plus absolu, le plus foudroyant. Jamais il n'y aurait de retour possible. Qu'elle eût dit d'un acteur : « Oui, je l'aime ! » elle était pour jamais repoussée, seule avec lui dans le monde.

— Elle est capable de ce sacrifice, pensa-t-il ; mais sais-je si elle m'aime ? Et, si cela est, qu'ai-je fait jusqu'ici pour elle ? Quel droit ai-je acquis à son dévouement, pour aller le lui imposer ? Non, si elle me l'offrait en ce moment, je serais lâche de l'accepter. Si j'eusse été engagé à l'Opéra, il y a trois semaines, aurais-je seulement la pensée de m'offrir à elle pour me charger de sa destinée ? Je me serais cru imprudent d'y songer. Et à présent, de quel front irai-je lui dire : « Je ne suis pas libre, je ne m'appartiens plus, je n'ai même pas de quoi vous faire vivre de mon travail, puisque je suis esclave d'une dette d'argent autant qu'esclave du public et du théâtre. Tout ce que je vous ai affirmé est un rêve, tout ce que je vous ai promis est un leurre. Suivez-moi, sacrifiez-moi tout ; je n'ai aucune protection, aucune indépendance, aucun repos, aucune solitude, aucune intimité à vous donner en échange ; je n'ai même pas cette pure et modeste gloire que vous chérissiez. Venez, aimez-moi quand même, parce que je vous désire. Soyez la femme d'un comédien ! »

ADRIANI. 241 Tontes ces réflexions, tontes ces doulenrs se succédèrent rapidement. Il jeta un dernier regard snr les plus hautes branches du coteau, celles qu'il connaissait si bien comme les plus voisines du Temple. Il arracha une touffe de pampres, la froissa, la couvrit de baisers et la jeta devant lui, s'imaginant que Laure y poserait peut-être les pieds; puis il cacha son visage dans ses mains et s'enfuit comme un fou, retenant les sanglots dans sa poitrine et s'étourdissant dans la fièvre de sa course. Il trouva la voiture prête dans la cour de son fatal château de Mauzères, et Comtois, qui l'attendait, joyeux d'aller revoir son épouse et sa petite famille. 11 monta dans sa chambre et écrivit à la hâte ces trois lignes : « Laure, un de mes plus chers amis se meurt d'une mort affreuse. 11 me demande; je ne puis différer d'une heure, d'un instant. Je vous écrirai de Paris; je vous dirai... » Il n'en put écrire davantage ; il effaça les trois derniers mots, signa, et envoya un exprès. Puis il passa chez le baron, qui venait de s'habiller et qui, pâle, tremblant, tenait un journal ouvert. Adriani comprit qu'il savait tout. Le baron bégaya, n'entendit pas ce que lui disait l'artiste, et, tout à coup, se jetant dans ses bras 44 Digiiized by Google

Toutes ces réflexions, toutes ces douleurs se succédèrent rapidement. Il jeta un dernier regard sur les plus hautes branches du coteau, celles qu'il connaissait si bien comme les plus voisines du Temple. Il arracha une touffe de pampres, la froissa, la couvrit de baisers et la jeta devant lui, s'imaginant que Laure y poserait peut-être les pieds; puis il cacha son visage dans ses mains et s'enfuit comme un fou, retenant les sanglots dans sa poitrine et s'étourdissant dans la fièvre de sa course.

Il trouva la voiture prête dans la cour de son fatal château de Mauzères, et Comtois, qui l'attendait, joyeux d'aller revoir *son épouse et sa petite famille*. Il monta dans sa chambre et écrivit à la hâte ces trois lignes :

« Laure, un de mes plus chers amis se meurt d'une mort affreuse. Il me demande; je ne puis différer d'une heure, d'un instant. Je vous écrirai de Paris; je vous dirai... »

Il n'en put écrire davantage; il effaça les trois derniers mots, signa, et envoya un exprès. Puis il passa chez le baron, qui venait de s'habiller et qui, pâle, tremblant, tenait un journal ouvert. Adriani comprit qu'il savait tout. Le baron bégaya, n'entendit pas ce que lui disait l'artiste, et, tout à coup, se jetant dans ses bras

242 ADRlAiyi — Al} ! ïno}} pauvre enfant ! a'écria-t-ü, vous êtes perdu, et moi aussi ! Mais c'est ma faute Ah I les voilà, ces biens de la terre ! Leur source est impure et ils no profitent pas aux honnêtes gens. Pourquoi les poêles et les artistes veulent-ils posséder ! Leur lot en ce mpnde a toujours été et sera toujours d'errer comme Homère, une lyre à la main et les yeux fermés ! •— Rassurez-vous sur votre compte et sur le mien, mon ami, répondit l'artiste en l'embrassant. Mon désespoir est assez grand ; ne l'aggravons pas par de vaines craintes ; vous n'êtes pas ruiné, ni moi non plus. Mon avoir est resté intact. J'avais défendu au pauvre Descombes d'en disposer. — Non, vous dites cela pour rassurer ma conscience. Courons chez Bosquet, et rendons-lui cet à-compte. — Laissez donc I dit Adriani en remettant le portefeuille dans les mains de son ami ; je vous donne ma parole d'honneur que M. Bosquet sera soldé dans huit jours et que je serai propriétaire de Mauzères comme vous de vos cinq mille livres de rente, Allons, du courage ! je verrai Bosquet en passant à Tournon ; je le tranquilliserai, s'il est inquiet, Achevez vos emballages et venez me rejoindre à Paris. Je ne puis vous attendre qn seul jour : mon pauvre ami respire encore et m'at-r tend. D'ailleurs, je suis trop accablé pour être un agréable compagnon de voyage, Digitized by Google i

XV Adriâni partit leé yeus fermés, non pa^ qu'il songeât âü précepte du baron, mais parce qu'il craignait de voir arriver Toiuette ou Mariotte pàr les vignes, tl trouva M. Bosquet atterré de la nouvelle de la faillite Descombes, dont le contre-coup lui causait un assez grave préjudice. C'était un homme impressionnable et encore inexpérimenté dans tes affaires. 11 était si troublé, qu'il comprit peu ce que lui disait son débiteur. Adriani n'cut donc pas de peine à le tranquilliser sur son propre compte. Bosquet connaissait la probité du baron; il avait pris hypothèque, et, quand il aurait dà Digitized by Coogle

## XV

Adriani partit les yeux fermés, non pas qu'il songeât au précepte du baron, mais parce qu'il craignait de voir arriver Toinette ou Mariotte par les vignes. Il trouva M. Bosquet atterré de la nouvelle de la faillite Descombes, dont le contre-coup lui causait un assez grave préjudice. C'était un homme impressionnable et encore inexpérimenté dans les affaires. Il était si troublé, qu'il comprit peu ce que lui disait son débiteur. Adriani n'eut donc pas de peine à le tranquilliser sur son propre compte. Bosquet connaissait la probité du baron; il avait pris hypothèque, et, quand il aurait dû

244 ADR1A.M. perdre une cinquantaine de mille francs sur la vente de Mauzères, il était de ceux qui croyaient aux grands succès, partant aux grands prolits littéraires de M. de West. D'ailleurs, il venait de faire une perte beaucoup plus importante dans la famille Descombes, une perte certaine. Celle qu'il risquait avec Adriani éuit moindre et lui laissait de l'espoir. Elle ne l'émut pas comme elle l'eût fait la veille, et, bien que l'artiste ne lui donnât aucune garantie, il ne l'humilia par aucun doute blessant. Le rapide voyage d'Adriani lui parut être un siècle d'angoisses et de douleurs. La certitude d'être forcé de renoncer à Laure constituait à elle seule une telle amertume, que le reste lui en paraissait amoindri. Du moins, tout ce qui pouvait faire échouer ses projets de travail et de réhabilitation ne se présenta pas trop à sa pensée. C'était bien assez de pleurer le passé, sans se préoccuper de l'avenir. Tout était flétri et désenchanté dans la vie morale et intellectuelle de l'artiste. 11 entra à Paris dans le brouillard gris du matin, comme un condamné qui se dirige vers l'échafaud et qui ne voit pas le chemin qu'on lui fait prendre. 11 descendit chez Valérie. Descombes respirait encore, mais les sourds gémissements de l'agonie avaient commencé. H se ranima en reconnaissant son ami et put lui dire à plusieurs reprises : Digitized by Google

perdre une cinquantaine de mille francs sur la vente de Mauzères, il était de ceux qui croyaient aux grands succès, partant aux grands profits littéraires de M. de West. D'ailleurs, il venait de faire une perte beaucoup plus importante dans la famille Descombes, une perte certaine. Celle qu'il risquait avec Adriani était moindre et lui laissait de l'espoir. Elle ne l'émut pas comme elle l'eût fait la veille, et, bien que l'artiste ne lui donnât aucune garantie, il ne l'humilia par aucun doute blessant.

Le rapide voyage d'Adriani lui parut être un siècle d'angoisses et de douleurs. La certitude d'être forcé de renoncer à Laure constituait à elle seule une telle amertume, que le reste lui en paraissait amoindri. Du moins, tout ce qui pouvait faire échouer ses projets de travail et de réhabilitation ne se présenta pas trop à sa pensée. C'était bien assez de pleurer le passé, sans se préoccuper de l'avenir. Tout était flétri et désenchanté dans la vie morale et intellectuelle de l'artiste.

Il entra à Paris dans le brouillard gris du matin, comme un condamné qui se dirige vers l'échafaud et qui ne voit pas le chemin qu'on lui fait prendre. Il descendit chez Valérie. Descombes respirait encore, mais les sourds gémissements de l'agonie avaient commencé. Il se ranima en reconnaissant son ami et put lui dire à plusieurs reprises :

ADRIÂNI. 245 — Pardonne-moi! pardonne-moi! Adriani réussit à lui faire comprendre, à lui faire croire que la somme fatale n'avait pas été versée par Bosquet, et que sa ruine n'avail aucune des consét quences funestes qui, sur toutes choses, tourmentaient le moribond; mais le malheureux Descombes, tout en exhalant ses derniers souffles, avait encore toute sa tête, toute sa mémoire. 11 sentit bientôt qu' Adriani le trompait pour le consoler. — Généreux ! lui dit-il avec un regard de douleur suprême. Puis sa raison se perdit tout à coup; il cria des mots d'argot de la Bourse, vit des chiffres formidables passer devant ses yeux, et s'efforça de les effacer avec ses mains convulsives; puis il se prit à rire, disant : — La misère!... l'art!... Je suis peintre!... Ce furent ses dernières paroles. Ses dents craquèrent dans d'affreux grincements. 11 expira. Adriani demeura atterré auprès de ce lit de mort, qui était celui de sa propre destruction morale. Valérie l'emmena dans son salon. — Adriani, lui dit-elle, je suis consternée et navrée. Pourtant ma douleur ne peut se comparer à la vôtre : Descombes ne m'a pas aimée. Excepté vous, le malheureux n'aimait plus rien ni personne. Il avait peut-être raison ! Il méprisait ses propres plaisirs et les payait maU. Digitized by Google

— Pardonne-moi ! pardonne-moi !

Adriani réussit à lui faire comprendre, à lui faire croire que la somme fatale n'avait pas été versée par Bosquet, et que sa ruine n'avait aucune des conséquences funestes qui, sur toutes choses, tourmentaient le moribond; mais le malheureux Descombes, tout en exhalant ses derniers souffles, avait encore toute sa tête, toute sa mémoire. Il sentit bientôt qu'Adriani le trompait pour le consoler.

— Généreux ! lui dit-il avec un regard de douleur suprême.

Puis sa raison se perdit tout à coup; il cria des mots d'argot de la Bourse, vit des chiffres formidables passer devant ses yeux, et s'efforça de les effacer avec ses mains convulsives; puis il se prit à rire, disant :

— La misère !... l'art !... Je suis peintre !...

Ce furent ses dernières paroles. Ses dents craquèrent dans d'affreux grincements. Il expira.

Adriani demeura atterré auprès de ce lit de mort, qui était celui de sa propre destruction morale. Valérie l'emmena dans son salon.

— Adriani, lui dit-elle, je suis consternée et navrée. Pourtant ma douleur ne peut se comparer à la vôtre : Descombes ne m'a pas aimée. Excepté vous, le malheureux n'aimait plus rien ni personne. Il avait peut-être raison ! Il méprisait ses propres plaisirs et les payait ma-

246 ADRIANI. gnifiquement, sans y aüacher aucun prix. Ce que je possède me vient de lui. Eh bien, prenez tout ce qu'il y a ici. Je n'ai jamais su garder l'argent; mais tout ce luxe, c'était à lui. Il ornait celle maison, non pour m'êlre agréable, mais pour y rassembler ses amis et y causer d'aftaires en ayant l'air de s'y amuser. Bien que tout cela soit sous mon nom, je crois, je sens que c'est à vous : vous le seul dépouille que j'estime et que je plaigne, car les autres le poussaient à sa perle, et, après avoir excité et partagé sa fièvre, ils l'ont tous maudit et abandonné. Vous, qui ne ressemblez à personne, restez ici, vous êtes chez vous. Valérie ajouta en pâlissant : — J'en sortirai si vous l'exigez. Adriani se savait aimé de Valérie. 11 avait résisté à cette sorte d'entraînement qu'un sentiment énergique, quelque peu durable qu'il puisse être, exerce toujours sur un jeune homme. 11 n'avait pas voulu tromper Descombes, Valérie le savait bien; elle savait bien aussi qu'il n'acceplerait pas ses sacriüces, bien qu'elle en fit l'olTreavec une sincérité exaltée; mais ce qu'elle ne savait pas, c'est que le cœur d'Adriani était mort pour les alTections passagères. — Vous ne pensez pas à ce que vous dites, ma pauvre enfant, lui répondit-il avec douceur. Eu tout cas, ce serait trop tôt pour le dire. M'attendrez-vous pas que ce Digitized by Google

gnifiquement, sans y attacher aucun prix. Ce que je possède me vient de lui. Eh bien, prenez tout ce qu'il y a ici. Je n'ai jamais su garder l'argent; mais tout ce luxe, c'était à lui. Il ornait cette maison, non pour m'être agréable, mais pour y rassembler ses amis et y causer d'affaires en ayant l'air de s'y amuser. Bien que tout cela soit sous mon nom, je crois, je sens que c'est à vous : vous le seul dépouillé que j'estime et que je plaigne, car les autres le poussaient à sa perte, et, après avoir excité et partagé sa fièvre, ils l'ont tous maudit et abandonné. Vous, qui ne ressemblez à personne, restez ici, vous êtes chez vous.

Valérie ajouta en pâlissant :

— J'en sortirai si vous l'exigez.

Adriani se savait aimé de Valérie. Il avait résisté à cette sorte d'entraînement qu'un sentiment énergique, quelque peu durable qu'il puisse être, exerce toujours sur un jeune homme. Il n'avait pas voulu tromper Descombes, Valérie le savait bien; elle savait bien aussi qu'il n'accepterait pas ses sacrifices, bien qu'elle en fît l'offre avec une sincérité exaltée; mais ce qu'elle ne savait pas, c'est que le cœur d'Adriani était mort pour les affections passagères.

— Vous ne pensez pas à ce que vous dites, ma pauvre enfant, lui répondit-il avec douceur. En tout cas, ce serait trop tôt pour le dire. N'attendrez-vous pas que ce

ADIUANI. 247 malheureux, qui est là, soit sorti de votre maison pour l'offrir à un autre ? — Ah! vous ne me comprenez pas, dit-elle, humiliée, et se hâtant de faire, par amour-propre, encore plus qu'elle n'avait résolu d'abord; vendons tout, prenez tout, et ne m'en sachez aucun gré; je serai consolée sî je vous sauve. — Bien, Valérie I ayez de tels élans de cœur, et rencontrez un honnête homme qui les accepte ! niais je lie puis être cet homme-là. — Mais qu'allez-vous devenir î — Je m'engage à l'Opéra. — Vous? — Oui, moi, et dès aujourd'hui, il le faut. — Ah! je comprends ; vous devez la somme. Eh bien, hâtez-vous : on est en pourparlers avec Lélio. Attendez i oui, à cinq heures, Gourtet viendra ici. (Elle parlait d'un personnage des plus influents dans les destinées du théâtre.) 11 ignore, comme tout le monde, que Descombes était ici. J'ai dû le cacher pour le soustraire aux poursuites et aux reproches. Eh bien, je saurai où en sont les affaires qui vous intéressent. Valérie n'ajouta pas qu'elle avait sur Gourtet une influence d'autant plus irrésistible qu'il la poursuivait depuis quelque temps et qu'elle ne lui avait encore rien promis. Elle sentait bien qu'Adriani rejetterait son assisDigilized by Google

malheureux, qui est là, soit sorti de votre maison pour l'offrir à un autre ?

— Ah! vous ne me comprenez pas, dit-elle, humiliée, et se hâtant de faire, par amour-propre, encore plus qu'elle n'avait résolu d'abord; vendons tout, prenez tout, et ne m'en sachez aucun gré; je serai consolée si je vous sauve.

— Bien, Valérie! ayez de tels élans de cœur, et rencontrez un honnête homme qui les accepte! mais je ne puis être cet homme-là.

— Mais qu'allez-vous devenir ?

— Je m'engage à l'Opéra.

— Vous ?

— Oui, moi, et dès aujourd'hui. Il le faut.

— Ah! je comprends ; vous devez la somme. Eh bien, hâtez-vous : on est en pourparlers avec Lélio. Attendez! oui, à cinq heures, Courtet viendra ici. (Elle parlait d'un personnage des plus influents dans les destinées du théâtre.) Il ignore, comme tout le monde, que Descombes était ici. J'ai dû le cacher pour le soustraire aux poursuites et aux reproches. Eh bien, je saurai où en sont les affaires qui vous intéressent.

Valérie n'ajouta pas qu'elle avait sur Courtet une influence d'autant plus irrésistible qu'il la poursuivait depuis quelque temps et qu'elle ne lui avait encore rien promis. Elle sentait bien qu'Adriani rejetterait son assis-

 tance; mais elle* crut devoir lui donner on conseil qu'il reconnut irès-sage. — Gardez-vous de faire connaître votre position à ces gens-là, lui dit-elle. Si vous voulez un engagement de cinquante ou soixante mille francs, feignez de n'avoir pas le moindre besoin d'argent. Soyez réellement propriétaire d'un château dans le Midi ; que la faillite de Descombes ne vous ait pas atteint. Je dirai que vous avez un million; autrement, on vous offrira vingt mille francs. Il n'y a que les riches qu'on paye cher, vous le savez bien. Adriani promit de revenir à cinq heures. Il courut chez ses connaissances pour s'informer de son côté, et cacha sou désastre avec d'autant moins de scrupule que c'était une tache de moins sur la mémoire du pauvre Descombes. Il apprit avec terreur, chez Meyerbeer, que rOpéra avait fait choix de son premier ténor et que le traité devait êU'e signé dans la journée. Il le fut, en effet, mais à sept heures, chez Valérie, entre le directeur, que Courtet manda à cet effet, séance tenante, et Adriani, pour trois ans, et moyennant soixantecinq mille francs par année. Ce que les influences les plus compétentes et les intérêts les plus déterminants eussent pu débattre longtemps sans succès , comme de coutume, l'ascendant d'une femme l'emporta d'assaut. Digilized by Google

tance; mais elle crut devoir lui donner un conseil qu'il reconnut très-sage.

— Gardez-vous de faire connaître votre position à ces gens-là, lui dit-elle. Si vous voulez un engagement de cinquante ou soixante mille francs, feignez de n'avoir pas le moindre besoin d'argent. Soyez réellement propriétaire d'un château dans le Midi; que la faillite de Descombes ne vous ait pas atteint. Je dirai que vous avez un million; autrement, on vous offrira vingt mille francs. Il n'y a que les riches qu'on paye cher, vous le savez bien.

Adriani promit de revenir à cinq heures. Il courut chez ses connaissances pour s'informer de son côté, et cacha son désastre avec d'autant moins de scrupule que c'était une tache de moins sur la mémoire du pauvre Descombes. Il apprit avec terreur, chez Meyerbeer, que l'Opéra avait fait choix de son premier ténor et que le traité devait être signé dans la journée.

Il le fut, en effet, mais à sept heures, chez Valérie, entre le directeur, que Courtet manda à cet effet, séance tenante, et Adriani, pour trois ans, et moyennant soixante-cinq mille francs par année. Ce que les influences les plus compétentes et les intérêts les plus déterminants eussent pu débattre longtemps sans succès, comme de coutume, l'ascendant d'une femme l'emporta d'assaut.

ADRIANI. 349 Valérie retint les deux administratenrs à diner. Adriani voulait s’enfuir. — Restez, lui dit-elle. Demain, tout Paris saura que Descombes est mort, et qu’il est mort chez moi. Dès que son pauvre corps sera enlevé, j’avouerai la vérité. Jusque-là, je crains qu’on ne vienne me tourmenter. J’ai eu soin de recevoir comme de coutume. Sa chambre était assez isolée pour qu’on ne se doutât de rien ; mais, aujourd’hui, voyez-vous, la force me manque, j’ai froid, j’ai peur; je crains de me trahir; je sortirai après diner, je ne rentrerai que demain. Laisser un mort tout seul pourtant! Je suis bien sûre que mes gens n’oseront pas rester. S'il est seul, il faudra bien que je reste! Mais j’en deviendrai folle... Ayez pitié de moi! Adriani resta, et, quand il fut seul avec le corps de son malheureux ami, il souffrit moins que pendant cet affreux dîner où il ne fut même pas question d’art, mais d’affaires, de projets et de nouvelles du monde. 11 se jeta sur un divan et dormit pendant quelques heures. Il s’éveilla au milieu de la nuit. L’appartement était complètement désert et fermé. Des bougies brûlaient dans la chambre mortuaire, dont les portes restaient ouvertes sur une petite galerie sombre remplie de fleurs. Aucune cérémonie religieuse ne devait avoir lieu pour le suicidé. Il avait formellement défendu qu’on présentât sa dépouille à l’église, sachant qu'en pareil cas on nie le Digilized by Google

Valérie retint les deux administrateurs à dîner. Adriani voulait s'enfuir.

— Restez, lui dit-elle. Demain, tout Paris saura que Descombes est mort, et qu'il est mort chez moi. Dès que son pauvre corps sera enlevé, j'avouerai la vérité. Jusque-là, je crains qu'on ne vienne me tourmenter. J'ai eu soin de recevoir comme de coutume. Sa chambre était assez isolée pour qu'on ne se doutât de rien ; mais, aujourd'hui, voyez-vous, la force me manque, j'ai froid, j'ai peur ; je crains de me trahir ; je sortirai après dîner, je ne rentrerai que demain. Laisser un mort tout seul pourtant ! Je suis bien sûre que mes gens n'oseront pas rester. S'il est seul, il faudra bien que je reste ! Mais j'en deviendrai folle... Ayez pitié de moi !

Adriani resta, et, quand il fut seul avec le corps de son malheureux ami, il souffrit moins que pendant cet affreux dîner où il ne fut même pas question d'art, mais d'affaires, de projets et de nouvelles du monde. Il se jeta sur un divan et dormit pendant quelques heures. Il s'éveilla au milieu de la nuit. L'appartement était complétement désert et fermé. Des bougies brûlaient dans la chambre mortuaire, dont les portes restaient ouvertes sur une petite galerie sombre remplie de fleurs. Aucune cérémonie religieuse ne devait avoir lieu pour le suicidé. Il avait formellement défendu qu'on présentât sa dépouille à l'église, sachant qu'en pareil cas on nie le

250 ADRl ANI. saicidc pour fléchir Ifes rétds dti clét'gé, ël voulànt que personne ne pût douter du châtiment qu'il s'était infligé à lui-même. Cependant Valérie, bbéissànt à ses impressions d'enfance, avait placé un crucifix sur lë drap blanc qui dessinait les formes anguleuses dil fcadavre ; liiais âUcune de ces liriêtes qui sont, à défaut de foi vive, le dernier adieu de la famille et de l'amitié, ne troublait le morne silence de celte Veillée funèbre. Adriani prià poüi* l'ihfortuné comme il savait, t)rier. Il eut vers Dieu des élans de ccéur véritables, des attendrissements profonds et des effusions d'espéraUce, qui font, en somme, lë résumé de toute invocation sincère. Il avait celte superstition pieuse, et peut-être légitime, dé penser qu'une âme, qui s'en va seule dans la sphère inconnue aux vivants, a besoin, pour rejoindre le foyer d'où elle est émanée, de l'assistance des âmes dont elle se sépare ici-bas. Les rites des religions ne sont pas de vains simulacres; les chants, les pleurs, toute cérémonie qui accompagne la dépouille de l'homme d'une solennité extérieure est l'expression de celte assistance audelà de la mort. Adriani sut gré â Valérie de lui avoir confié le soin de remplacer tout ce qui manquait au suicidé. Une immense pitié, un pardon sans bornes s'étendirent sur lui, et le cœur d' Adriani s'offrit à Dieu comme la caution de la Digiiized by Google

suicidé pour fléchir les refus du clergé, et voulant que personne ne pût douter du châtiment qu'il s'était infligé à lui-même. Cependant Valérie, obéissant à ses impressions d'enfance, avait placé un crucifix sur le drap blanc qui dessinait les formes anguleuses du cadavre ; mais aucune de ces prières qui sont, à défaut de foi vive, le dernier adieu de la famille et de l'amitié, ne troublait le morne silence de cette veillée funèbre.

Adriani pria pour l'infortuné comme il savait prier. Il eut vers Dieu des élans de cœur véritables, des attendrissements profonds et des effusions d'espérance, qui font, en somme, le résumé de toute invocation sincère. Il avait cette superstition pieuse, et peut-être légitime, de penser qu'une âme, qui s'en va seule dans la sphère inconnue aux vivants, a besoin, pour rejoindre le foyer d'où elle est émanée, de l'assistance des âmes dont elle se sépare ici-bas. Les rites des religions ne sont pas de vains simulacres; les chants, les pleurs, toute cérémonie qui accompagne la dépouille de l'homme d'une solennité exterieure est l'expression de cette assistance au-delà de la mort.

Adriani sut gré à Valérie de lui avoir confié le soin de remplacer tout ce qui manquait au suicidé. Une immense pitié, un pardon sans bornes s'étendirent sur lui, et le cœur d'Adriani s'offrit à Dieu comme la caution de la

ADRIAKI. 2Si t réli^bilitatioQ de r^n fortuné dans un monda meilleur, ou d^ns i^tie série de nouvelles épreuves, (.e pardon, il le lui avait exprimé à lui-même, mais ce n'était pas assez. Dans une nuit de recueillement et de méditation, Adriani put s'interroger, se dépouiller, pour l'avenir comme pour le passé, de tout levain d'amertume, et prononcer sur cette tombe l'absolution complète que le prêtre n'eût pas osé accorder. Puis, ranimé et fortiflé par la conscience de sa grandeur d'âme, Adriani se rattacha à sa propre destinée par le sentiment du devoir. 11 se dit que l'homme est condamné au travail, non pas seulement à celui qui amuse et féconde l'esprit, mais encore à celui qui use et déchire l'âme. 11 ne se dissimula pas que la société devait tendre à rendre le fardeau plus léger pour tous ; que l'étal parfait serait celui qui établirait un équilibre entre le plaisir et la peine, entre le labeur et la jouissance; mais, en face d'une société où trop de mal pèse sur les uns et trop peu sur les autres, il comprit que le choix de l'âme fière et courageuse devait être parmi les plus chargés et les plus exposés. Il vil en face, sur les traits contractés et déjà hideux du spéculateur, les traces du travail excessif, mais anormal, qui consiste à faire servir d'enjeu, dans une lutte ardente et folle, l'argent, signe matériel et produit irrécusable â son origine du travail de l'homme. Il entoura d'une compassion tendre Digiiized by Google

réhabilitation de l'infortuné dans un monde meilleur, ou dans une série de nouvelles épreuves. Ce pardon, il le lui avait exprimé à lui-même, mais ce n'était pas assez. Dans une nuit de recueillement et de méditation, Adriani put s'interroger, se dépouiller, pour l'avenir comme pour le passé, de tout levain d'amertume, et prononcer sur cette tombe l'absolution complète que le prêtre n'eût pas osé accorder.

Puis, ranimé et fortifié par la conscience de sa grandeur d'âme, Adriani se rattacha à sa propre destinée par le sentiment du devoir. Il se dit que l'homme est condamné au travail, non pas seulement à celui qui amuse et féconde l'esprit, mais encore à celui qui use et déchire l'âme. Il ne se dissimula pas que la société devait tendre à rendre le fardeau plus léger pour tous; que l'état parfait serait celui qui établirait un équilibre entre le plaisir et la peine, entre le labeur et la jouissance; mais, en face d'une société où trop de mal pèse sur les uns et trop peu sur les autres, il comprit que le choix de l'âme fière et courageuse devait être parmi les plus chargés et les plus exposés. Il vit en face, sur les traits contractés et déjà hideux du spéculateur, les traces du travail excessif, mais anormal, qui consiste à faire servir d'enjeu, dans une lutte ardente et folle, l'argent, signe matériel et produit irrécusable à son origine du travail de l'homme. Il entoura d'une compassion tendre

252 ADRIANI. la mémoire de son ami ; mais il condamna son œuvre, source d'illusions, d'orgueil et de démence, poursuite de réalités qui sont le fléau du vrai, le but diamétralement opposé à la destinée de l'homme sur la terre et aux fins de la Providence. Kt, quand il pensa à son amour, il se demanda s'il eût été digne d'en savourer sans remords l'élernelle douceur. 11 lui sembla que, pour embrasser et retenir l'idéal, il fallait avoir souiTcrt et travaillé plus qu'il n'avait fait. — Voilà pourquoi j'ai aimé Laure avec idolâtrie dès les premiers jours, se dit-il : c'est qu'elle avait bu le calice de la douleur et que je la sentais digne d'entrer dans le repos des félicités bien acquises; et voilà aussi pourquoi elle ne m'a pas aimé de môme; voilà pourquoi elle a hésité, et pourquoi, malgré ses propres efforts, elle a été préservée de ma passion. Je ne la méritais pas, moi qui n'avais cueilli dans la vie d'artiste que des roses sans épines ; je n'avais pas reçu le baptême de l'esclavage ; je ne m'étais en fait immolé à rien et à personne. Elle sentait bien que je n'avais pas, comme elle, subi ma part de martyre et que je n'étais pas son égal. 11 lui écrivit sous l'impression de ces pensées, et l'informa de toute la vérité en lui disant un éternel adieu. 1^, son âme se brisa encore. Il ne reprit courage qn'en regardant encore le front dévasté de Descombes Digitized by Google

la mémoire de son ami ; mais il condamna son œuvre, source d'illusions, d'orgueil et de démence, poursuite de réalités qui sont le fléau du vrai, le but diamétralement opposé à la destinée de l'homme sur la terre et aux fins de la Providence.

Et, quand il pensa à son amour, il se demanda s'il eût été digne d'en savourer sans remords l'éternelle douceur. Il lui sembla que, pour embrasser et retenir l'idéal, il fallait avoir souffert et travaillé plus qu'il n'avait fait.

— Voilà pourquoi j'ai aimé Laure avec idolâtrie dès les premiers jours, se dit-il : c'est qu'elle avait bu le calice de la douleur et que je la sentais digne d'entrer dans le repos des félicités bien acquises ; et voilà aussi pourquoi elle ne m'a pas aimé de même ; voilà pourquoi elle a hésité, et pourquoi, malgré ses propres efforts, elle a été préservée de ma passion. Je ne la méritais pas, moi qui n'avais cueilli dans la vie d'artiste que des roses sans épines ; je n'avais pas reçu le baptême de l'esclavage ; je ne m'étais en fait immolé à rien et à personne. Elle sentait bien que je n'avais pas, comme elle, subi ma part de martyre et que je n'étais pas son égal.

Il lui écrivit sous l'impression de ces pensées, et l'informa de toute la vérité en lui disant un éternel adieu.

Là, son âme se brisa encore. Il ne reprit courage qu'en regardant encore le front dévasté de Descombes

ADllIANl. 253 et sa bouche conlraciée par le désespoir jusque dans le calme de la mort. ÂlloDs, se dit-il, mieux vaut encore ma vie désolée pour moi seul, que celle mort désolante pour les autres. Il suivit seul le convoi de cet homme dont tant de gens recherchaient naguère l'opulence, l'audace et le succès. Puis il prit un jour de repos, et se prépara, par l'étude, à son prochain début. La place était vide depuis un mois. On lui donnait quinze jours pour être prêt à débuter dans Lucie. Il dut pourtant s'occuper de régler sa position. Il était lié avec des gens de toute condition, et dans le nombre il pouvait choisir le capitaliste qui regarderait sa probité, son énergie et son talent réunis comme une caution infaillible. 11 s'adressa à celui dont il était le mieux connu et le mieux apprécié, lui confia son embarras, et lui demanda trois cent mille francs escomptés sur trois années de sa vie. On refusa de saisir d'avance ses appointements; on se contenta de prendre hypothèque sur Mauzères. La somme fut envoyée à M. Bosquet dans le délai de la promesse qui lui avait été faite, et Adriani reçut, en échange, ses litres de propriété sur la terre et châtellenie de Mauzères. Quand cette affaire fut réglée, Adriani respira un peu, et se dit naïvement qu'au milieu de son malheur son étoile ne l'abandonnait pas. ib Digitized by Google

et sa bouche contractée par le désespoir jusque dans le calme de la mort.

— Allons, se dit-il, mieux vaut encore ma vie désolée pour moi seul, que cette mort désolante pour les autres.

Il suivit seul le convoi de cet homme dont tant de gens recherchaient naguère l'opulence, l'audace et le succès.

Puis il prit un jour de repos, et se prépara, par l'étude, à son prochain début. La place était vide depuis un mois. On lui donnait quinze jours pour être prêt à débuter dans *Lucie*.

Il dut pourtant s'occuper de régler sa position. Il était lié avec des gens de toute condition, et dans le nombre il pouvait choisir le capitaliste qui regarderait sa probité, son énergie et son talent réunis comme une caution infaillible. Il s'adressa à celui dont il était le mieux connu et le mieux apprécié, lui confia son embarras, et lui demanda trois cent mille francs escomptés sur trois années de sa vie. On refusa de saisir d'avance ses appointements; on se contenta de prendre hypothèque sur Mauzères. La somme fut envoyée à M. Bosquet dans le délai de la promesse qui lui avait été faite, et Adriani reçut, en échange, ses titres de propriété sur la terre et châtellenie de Mauzères. Quand cette affaire fut réglée, Adriani respira un peu, et se dit naïvement qu'au milieu de son malheur son étoile ne l'abandonnait pas.

2S4 ADRTANI. Il ne songea pas à se dire qne, pour inspirer tant de confiance, il fallait être, comme talent et comme caractère, aussi capable que lui de la justiQer. Le jour du début arriva. Adriani était tranquille et maître de lui-même, mais mortellement triste au fond du cœur. Il n'avait pas eu à organiser son succès. La direction môme n'avait pas eu lieu de s'en préoccuper. Le inonde entier, comme s'intitule la société parisienne, accourait de lui-même, prévenu d'avance en faveur de l'artiste, résolu à le soutenir en cas de lutte, curieux aussi de le voir sur les planches, et avide de pouvoir dire, en cas de succès : a C'est moi qui le protège. » La jeunesse dilettante qui envahit ce vaste parterre savait riiistoire d'Adriani, sa récente fortune, sa ruine, sa résignation, sa conduite envers Descombes.: car, en

dépit de tous ses soins, la vérité s’était déj

Il ne songea pas à se dire que, pour inspirer tant de confiance, il fallait être, comme talent et comme caractère, aussi capable que lui de la justifier.

Le jour du début arriva. Adriani était tranquille et maître de lui-même, mais mortellement triste au fond du cœur. Il n'avait pas eu à organiser son succès. La direction même n'avait pas eu lieu de s'en préoccuper. Le monde entier, comme s'intitule la société parisienne, accourait de lui-même, prévenu d'avance en faveur de l'artiste, résolu à le soutenir en cas de lutte, curieux aussi de le voir sur les planches, et avide de pouvoir dire, en cas de succès : « C'est moi qui le protége. » La jeunesse dilettante qui envahit ce vaste parterre savait l'histoire d'Adriani, sa récente fortune, sa ruine, sa résignation, sa conduite envers Descombes; car, en dépit de tous ses soins, la vérité s'était déjà fait jour. On connaissait donc son caractère, et l'on s'intéressait à l'homme avant d'aimer l'artiste.

La musique de *Lucie* est facile, mélodique, et porte d'elle-même le virtuose. Un grand attendrissement y tient lieu de profondeur. Cela se pleure plutôt que cela ne se chante, et, en fait de chant, le public aime beaucoup les larmes. Adriani, dont les moyens étaient immenses, ne redoutait point cette partition, et savait qu'il n'y avait pas à y chercher autre chose que l'interprétation de cœur trouvée par Rubini. Il savait aussi que le

ADRIANI. 255 public de l'Opéra français exige plus le jeu que le chant chez l'acteur, et ne comprend pas toujours que la douleur soit plus belle dans l'âme que dans les bras. Quand Rubini pleure Lucie, la main mollement posée sur sa poitrine, les gens qui écoutent avec les yeux le trouvent froid; ceux qui entendent sont saisis jusqu'au fond du cœur par cet accent profond qui sort des entrailles, et qui, sans imitation puérile des sanglots de la réalité, sans eontorsion et sans grimace, vous pénètre de son exquise sensibilité. C'est ainsi qu'Adriani l'entendait; mais il était sur la scène du drame lyrique. 11 lui fallait trouver ce qu'on appelle, en argot de théâtre, des effets. 11 le savait, et il en avait entrevu de très-simples, que son inspiration ou son émotion devaient faire réussir ou échouer. Ayant cherché dans le plus pur de sa conscience d'artiste, il se fiait à sa destinée. Il arriva donc à sa loge sans aucun trouble, et attendit le signal sans vertige. L'homme qui a veillé avec toute sa capacité et toute sa volonté à l'armement de son navire, s'embarque paisible et se remet aux mains de la Providence, préparé à tout événement. Adriani était préservé par son caractère, par son expérience, par sa tristesse même, de la soif de plaire, de la rivalité de talent, de l'angoisse du triomphe, tourments inouïs chez la plupart des artistes. Il ne voyait, dans le combat qu'il allait livrer, que l'accomplissement d'un devoir inévi*» Digiiized by Google

public de l'Opéra français exige plus le jeu que le chant chez l'acteur, et ne comprend pas toujours que la douleur soit plus belle dans l'âme que dans les bras. Quand Rubini pleure Lucie, la main mollement posée sur sa poitrine, les gens qui écoutent avec les yeux le trouvent froid; ceux qui *entendent* sont saisis jusqu'au fond du cœur par cet accent profond qui sort des entrailles, et qui, sans imitation puérile des sanglots de la réalité, sans contorsion et sans grimace, vous pénètre de son exquise sensibilité. C'est ainsi qu'Adriani l'entendait; mais il était sur la scène du drame lyrique. Il lui fallait trouver ce qu'on appelle, en argot de théâtre, des *effets*. Il le savait, et il en avait entrevu de très-simples, que son inspiration ou son émotion devaient faire réussir ou échouer. Ayant cherché dans le plus pur de sa conscience d'artiste, il se fiait à sa destinée.

Il arriva donc à sa loge sans aucun trouble, et attendit le signal sans vertige. L'homme qui a veillé avec toute sa capacité et toute sa volonté à l'armement de son navire, s'embarque paisible et se remet aux mains de la Providence, préparé à tout événement. Adriani était préservé par son caractère, par son expérience, par sa tristesse même, de la soif de plaire, de la rivalité de talent, de l'angoisse du triomphe, tourments inouïs chez la plupart des artistes. Il ne voyait, dans le combat qu'il allait livrer, que l'accomplissement d'un devoir inévi-

256 A1)RIAN(. table, le sacriflce de sa personnalité, de ses goûts, l'ab* négation de son juste orgueil et de sa chère indépendance. C'était bien assez de mal, sans y joindre les tortures de la vanité. Costumé, fardé, assis dans sa loge, entouré de ses plus chauds partisans et de ses amis les plus dévoués, il était absorbé par une idée fixe. — Adieu, Laure! adieu, amour que je ne retrouverai jamais ! disait-il en lui-mème. Dans cinq minutes, quand le rideau de fausse pourpre aura découvert mon visage, ma personne, mon savoir-faire, mon être tout entier aux yeux de l'assemblée, ton ami, ton serviteur, ton amant, ton époux ne sera plus pour toi qu'un rêve évanoui dont le souvenir le fera peut-être rougir. Ah ! puisse-t-il ne pas te faire pleurer! Puisses-tu ne m'avoir pas aimé! Voilà le dernier vœu que je suis réduit à former! On lui demandait s'il était ému, s'il se sentait bien portant, si son costume ne le gênait pas, s'il n'avait pas quelque préoccupation dont on pût le délivrer dans ce moment suprême. Il remerciait et souriait machinalement; mais les questions qui frappaient son oreille se transformaient dans sa rêverie. Il s'imaginait qu'on lui demandait : « Lst-ce que vous l'aimez toujours? Est-ce que vous ne vous en consolerez pas? Est-ce que vous pouvez penser à elle dans un pareil moment? « Et il répondait intérieurement : « Je suis sous l'empire d'une Digitized by Coogle

AURIANI. 257 fatalité étrange; je ne vois qu'elle, je ne pense qu'à elle, je n'aime qu'elle, et je ne crois pas pouvoir aimer jamais une autre qu'elle. » On l'appela. Le directeur le saisit dans l'escalier, lui toucha le cœur en riant et s'écria : — Tranquille tout de bon? C'est merveilleux! c'est admirable! — Je le crois bien, pensa l'artiste en continuant à descendre, c'est un cœur mort ! Cette idée remua et ranima tellement ce qu'il croyait être le dernier souffle de sa vie morale, qu'il entra en scène sans se rappeler un mot, une note de ce qu'il allait dire et chanter. Bien lui prit de savoir si bien son rôle et sa partie, que les sons et les paroles sortaient de lui comme d'un automate. Les premiers applaudissements le réveillèrent. Sa beauté, son timbre admirable, la grâce et la noblesse de toute sa personne, qui donnaient naturellement l'apparence de l'art consommé à tous ses mouvements, ravirent le public avant qu'il eôt fait preuve de talent ou de volonté. — Allons, se dit-il avec un amer sourire, mes amis sont là et souffrent de me voir si tiède ! Aidons-les à me soutenir. Et puis on me paye cher; il faut être consciencieux. • Il fit de son mieux, et ce fut si bien, que, dès ses premières scènes, son succès fut incontestable et de bonaloi. Digiiized by Google

fatalité étrange; je ne vois qu'elle, je ne pense qu'à elle, je n'aime qu'elle, et je ne crois pas pouvoir aimer jamais une autre qu'elle. »

On l'appela. Le directeur le saisit dans l'escalier, lui toucha le cœur en riant et s'écria :

— Tranquille tout de bon? C'est merveilleux! c'est admirable!

— Je le crois bien, pensa l'artiste en continuant à descendre, c'est un cœur mort!

Cette idée remua et ranima tellement ce qu'il croyait être le dernier souffle de sa vie morale, qu'il entra en scène sans se rappeler un mot, une note de ce qu'il allait dire et chanter. Bien lui prit de savoir si bien son rôle et sa partie, que les sons et les paroles sortaient de lui comme d'un automate. Les premiers applaudissements le réveillèrent. Sa beauté, son timbre admirable, la grâce et la noblesse de toute sa personne, qui donnaient naturellement l'apparence de l'art consommé à tous ses mouvements, ravirent le public avant qu'il eût fait preuve de talent ou de volonté.

— Allons, se dit-il avec un amer sourire, mes amis sont là et souffrent de me voir si tiède! Aidons-les à me soutenir. Et puis on me paye cher; il faut être consciencieux.

Il fit de son mieux, et ce fut si bien, que, dès ses premières scènes, son succès fut incontestable et de bon aloi.

l. — C’esl eulové, mon petit! lui dit gaiement quelqu’un du théâtre. Encore un acte comme ça et fen Nourrit est enfoncé 1 — Ah! tais-toi, malheureux.! s’écria Adriani, qui avait connu et ai mé l’admirable et excellent Nourrit, et qui vit sa ûn tragique et déchirante repasser devant ses yeux comme l’abîme de désespoir où s’engloutit parfois la vie des grands artistes. Il trouva dans sa loge le baron de West, qui le serra dans ses bras en pleurant. — Je comprends tout, s’écriait le digue homme. C’est à caus e de moi, c’est pour moi que vous en ôtes réduit là! Je ne m’en consolerais jamais, si je n’étais sûr que c’est le dieu des arts qui l’a voulu, et que vous tourniez le dos à la gloire en vous enterrant à la campagne. Allons, vous chanterez mon opéra avant qu’il soit trois mois ! Où demeurez-vous, pour que j’aille vous exposer mon plan? — Parlez-moi d’elle! s’écria Adriani. Où est-elle? Que savez-vous d’elle? L’avez-vous aperçue? Savez-vous...? — Quoi? qui, elle? Ah! oui... Mais non. Je ne sais rien, sinon quelle n’a rien fait d^excentrique à propos de votre départ. On l’a vue dans son jardin comme à l’ordinaire. Elle ne paraissait pas plus malade ni plus dérangée d’esprit qu’auparavant. Attendez ! oui, on m’a dit qu’elle partait, qu'on faisait des emballages chez elle. Digiiized by Google

ADRIANI. 2b Elle doit être retournée à son rocher de Vaucluse. Le diable soit de celte veuve! Comment! vous y pensez tant que ça — Quand avez-vous (juillé Mauzères? rei)rit Adriani. — Il y a trois jours. J'arrive il y a une heure, je vois votre nom sur l'affiche, je crois rêver; je m'informe; je remets à demain le soin de dîner, et me voilà, non sans peine; il y a un monde !... — On ne vous a rien remis pour moi ? — Qui? où? Ah ! là-bas? Mais non; je vous l'aurais dit tout de suite. Est-ce qu'elle ne vous écrit pas? Adriani quitta le baron. Laure n'avait pas répondu à sa lettre, et elle retournait à Larnac. — Que1a volonté de Dieu soit faite! se dit-il. Elle ne m'aimait pas; tant mieux. Et celle heureuse solution lui arracha des larmes brûlantes. — Monsieur a bien mal aux nerfs! lui dit Comtois, qui ne s'abaissait pas au métier d'habilleur d'un comédien, mais qui, resté à son service par attachement quand môme, assistait à ta représentation et venait le féliciter. Ça ne m'étonne pas que monsieur soit fatigué; il est obligé de tant crier! Tout le monde est très-content de monsieur. On dit que monsieur a de Vut dans la poitrine; J'espère que ça u'esl pas dangereux pour la santé de monsieur? Mais, si j'étais de monsieur, au lieu de boire Digitized by Coogle

Elle doit être retournée à son rocher de Vaucluse. Le diable soit de cette veuve! Comment! vous y pensez tant que ça!

— Quand avez-vous quitté Mauzères? reprit Adriani.

— Il y a trois jours. J'arrive il y a une heure, je vois votre nom sur l'affiche, je crois rêver; je m'informe; je remets à demain le soin de dîner, et me voilà, non sans peine; il y a un monde!...

— On ne vous a rien remis pour moi?

— Qui? où? Ah! là-bas? Mais non; je vous l'aurais dit tout de suite. Est-ce qu'elle ne vous écrit pas?

Adriani quitta le baron. Laure n'avait pas répondu à sa lettre, et elle retournait à Larnac.

— Que la volonté de Dieu soit faite! se dit-il. Elle ne m'aimait pas; tant mieux.

Et cette heureuse solution lui arracha des larmes brûlantes.

— Monsieur a bien mal aux nerfs! lui dit Comtois, qui ne s'abaissait pas au métier d'habilleur d'un comédien, mais qui, resté à son service par attachement quand même, assistait à la représentation et venait le féliciter. Ça ne m'étonne pas que monsieur soit fatigué; il est obligé de tant crier! Tout le monde est très-content de monsieur. On dit que monsieur a de l'*ut* dans la poitrine; j'espère que ça n'est pas dangereux pour la santé de monsieur? Mais, si j'étais de monsieur, au lieu de boire

2fi0 ADRIANI. comme ça une goutte d’eau dans l’entr'acte, je me mettrais dans l’estomac un bon gigot de mouton et une ou deux bonnes bouteilles de bordeaux pour me donner des forces. L’air final fut chanté par Adriani d’une manière vraiment sublime. C’était là qu’on l’attendait. Il y fut chanteur complet et acteur charmant; sa douleur fut dans l’âme plus qu’au dehors; mais ses poses étaient naturellement si belles et si heureuses, qu’on le dispensa de l'épilepsie. Il ne cria pas, malgré l’expression dont se servait Comtois ; il chanta Jusqu'au bout, et l’émotion produite fut .si vraie, que ses amis laissèrent presque tomber le rideau sans songer à l’applaudir : ils pleuraient. Aussitôt des cris enthousiastes le rappelèrent. Il y eut des dissidents, sans nul doute; mais ceux-là ne comptent pas et se taisent quand la majorité se prononce. Adriani fit un grand effort sur lui-même pour revenir, de sa personne, recevoir l’ovation d’usage. Il lui semblait que, jusque-là, il avait été incognito sur le théâtre, et qu’en cessant d’être le personnage de la pièce pour saluer et remercier la foule, il recevait d’elle le collier et le sceau de l’esclavage. Aux premiers pas qu’il fil sur la scène pour subir son triomphe, une couronne tomba à ses pieds. En même temps, une femme vêtue de rose et couronnée de fleurs rentra précipitamment dans la baignoire d’avant-scëne, où, cachée jusque-là, elle n’avait pas été aperçue par Digitized by Google

comme ça une goutte d'eau dans l'entr'acte, je me mettrais dans l'estomac un bon gigot de mouton et une ou deux bonnes bouteilles de bordeaux pour me donner des forces.

L'air final fut chanté par Adriani d'une manière vraiment sublime. C'était là qu'on l'attendait. Il y fut chanteur complet et acteur charmant; sa douleur fut dans l'âme plus qu'au dehors; mais ses poses étaient naturellement si belles et si heureuses, qu'on le dispensa de l'épilepsie. Il ne cria pas, malgré l'expression dont se servait Comtois; il chanta jusqu'au bout, et l'émotion produite fut si vraie, que ses amis laissèrent presque tomber le rideau sans songer à l'applaudir : ils pleuraient.

Aussitôt des cris enthousiastes le rappelèrent. Il y eut des dissidents, sans nul doute; mais ceux-là ne comptent pas et se taisent quand la majorité se prononce. Adriani fit un grand effort sur lui-même pour revenir, de sa personne, recevoir l'ovation d'usage.

Il lui semblait que, jusque-là, il avait été *incognito* sur le théâtre, et qu'en cessant d'être le personnage de la pièce pour saluer et remercier la foule, il recevait d'elle le collier et le sceau de l'esclavage.

Aux premiers pas qu'il fit sur la scène pour subir son triomphe, une couronne tomba à ses pieds. En même temps, une femme vêtue de rose et couronnée de fleurs rentra précipitamment dans la baignoire d'avant-scène, où, cachée jusque-là, elle n'avait pas été aperçue par

ADRIANI. 261 Adriani. Il ne fit qae l'entrevoir en ce moment, et elle disparut comme une vision. — Je suis fou, pensa-t-il; je la vois partout! Une robe rose! des fleurs! Cllo ici! Allons donc, malheureux! Rentre en toi-même et ramasse ce tribut de la première femme venue ! Il s’avança pourtant jusqu’à la rampe, au milieu d’une pluie de bouquets, tenant machinalement la couronne, et plongeant du regard dans la loge où ce fantôme lui était apparu; la loge était vide et la porte ouverte. 45. Digitized by Coogle

Adriani. Il ne fit que l'entrevoir en ce moment, et elle disparut comme une vision.

— Je suis fou, pensa-t-il; je la vois partout! Une robe rose! des fleurs! Elle ici! Allons donc, malheureux! Rentre en toi-même et ramasse ce tribut de la première femme venue!

Il s'avança pourtant jusqu'à la rampe, au milieu d'une pluie de bouquets, tenant machinalement la couronne, et plongeant du regard dans la loge où ce fantôme lui était apparu; la loge était vide et la porte ouverte.

XVI Il fui arrêté quelque temps dans les couloirs intérieurs, après qu’on eut baissé le rideau, par les félicitations de tout le personnel du théâtre. La sympathie comme l’envie eurent pour lui d'ardents éloges : l’envie, au théâtre, est même un peu plus complimenteuse que l’admiration. Comme il arrivait â sa loge. Comtois, d'un air radieux dans sa bêtise, accourut â sa rencontre, en lui criant d’un air mystérieux : Monsieur, madame est là! — Madame? dit Adriani, qui eut comme un éblouissesemont et fut forcé de s’arrêter. — Ëh ! oui, lui dit le baron accourant aussi ; c’est Digilized by Google

## XVI

Il fut arrêté quelque temps dans les couloirs intérieurs, après qu'on eut baissé le rideau, par les félicitations de tout le personnel du théâtre. La sympathie comme l'envie eurent pour lui d'ardents éloges : l'envie, au théâtre, est même un peu plus complimenteuse que l'admiration.

Comme il arrivait à sa loge, Comtois, d'un air radieux dans sa bêtise, accourut à sa rencontre, en lui criant d'un air mystérieux :

— Monsieur, madame est là!

— Madame? dit Adriani, qui eut comme un éblouissement et fut forcé de s'arrêter.

— Eh! oui, lui dit le baron accourant aussi; c'est

ADKIANI. 263 ÎQOUÏ, mais cela est! Ah! on vous aime, à ce qu'il paraît! Ce u'est pas élouuant! vous êtes si beau! Ma foi, elle est diablement belle aussi; je ne la croyais pas si belle que ça ! Adriani n'entendail pas le baron ; il était déjà aux pieds de Laure. Mais il fut forcé de se relever aussitôt : dix personnes, suivies de beaucoup d'autres, faisaient invasion dans sa loge. 11 était si éperdu.', qu'il ne savait pas qui lui parlait, ni ce qu'on lui disait. Il vit bientôt tous les regards se porter sur Laure avec étonnement, avec admiration. Elle était, en effet, d'une beauté surprenante dans sa toilette de soirée. Les bras nus, le buste voilé, mais triomphant de mugniQceuce sous des flots de rubans, la tôle parée de fleurs qui ne pouvaient contenir sa luxuriante chevelure ondulée, la figure animée par une joie sérieuse, le regard franc et tranquille, l'air modeste sans confusion et l'allilude aisée comme celle de la loyauté chaste, elle semblait dire à tous ces hommes curieux et charmés : — Eh bien, voyez-moi ici; je ne me cache pas I' Toinette, en robe de soie et en bonnet à rubans, ressemblait assez à une fausse mère d'actrice. Son embarras était risible et on chuchotait déjà sur la belle maîtresse qu'Adriani venait d'acheter; on lui en faisait compliment en des termes qui l'eussent exaspéré, s'il n'eut pas été

Digitized by Coogte

inouï, mais cela est! Ah! on vous aime, à ce qu'il paraît! Ce n'est pas étonnant! vous êtes si beau! Ma foi, elle est diablement belle aussi; je ne la croyais pas si belle que ça!

Adriani n'entendait pas le baron; il était déjà aux pieds de Laure. Mais il fut forcé de se relever aussitôt : dix personnes, suivies de beaucoup d'autres, faisaient invasion dans sa loge. Il était si éperdu, qu'il ne savait pas qui lui parlait, ni ce qu'on lui disait. Il vit bientôt tous les regards se porter sur Laure avec étonnement, avec admiration.

Elle était, en effet, d'une beauté surprenante dans sa toilette de soirée. Les bras nus, le buste voilé, mais triomphant de magnificence sous des flots de rubans, la tête parée de fleurs qui ne pouvaient contenir sa luxuriante chevelure ondulée, la figure animée par une joie sérieuse, le regard franc et tranquille, l'air modeste sans confusion et l'attitude aisée comme celle de la loyauté chaste, elle semblait dire à tous ces hommes curieux et charmés :

— Eh bien, voyez-moi ici; je ne me cache pas!

Toinette, en robe de soie et en bonnet à rubans, ressemblait assez à une fausse mère d'actrice. Son embarras était risible et on chuchotait déjà sur la belle maîtresse qu'Adriani venait d'acheter; on lui en faisait compliment en des termes qui l'eussent exaspéré, s'il n'eut pas été

 comme ivre, lorsqu'à une invitation de venir souper qui lui fut faite, Laure se leva : — Pardon, messieurs, dit-elle d'un son de voix qui arracha une exclamation à plusieurs des dilettanti présents à celte rencontre, je suis forcée de vous enlever Adriani. Nous sommes venues de loin pour l'entendre et le voir. 11 faut qu'il nous reconduise et qu'il soupe avec nous. Et, comme on souriait de la naïveté de cette déclararation, elle ajouta d'un ton qui sentait, je ne dirav pas la femme du monde, mais la femme haut placée par son éducation et ses mœurs : — Nous sommes des provinciales et nous agissons avec la franchise de nos coutumes. Nous en avons le droit vis-à-vis de lui. — Oui, madame, répondit Adriani en baisant la main de Laure avec un profond respect. Je suis bien fier de vous voir réclamer les droits de l'amitié, et celle que vous daignez m'accorder est le seul vrai triomphe de ma soirée. Laure prit alors le bras du baron de West, et le pria de la conduire à sa voiture, oCi elle attendrait qu' Adriani eût quitté son costume pour la rejoindre. Adriani se hâta, au milieu d'un feu croisé de questions. — Cette dame, dit-il avec cet accent de conviction profonde qui impose malgré qu'on en ait, c'est la femme

Digiiized by Google

ADRIANI. 265 qae je respecte le plus au monde. Son nom ne vous ap> prendrait rien. Elle est de la province, elle vous l'a dit. — Parbleu! dit le baron en rentrant, elle n'est pas venue ici en cachette : vous pouvez bien dire qui elle est! — Vous avez raison, dit Adriani, qui sentit qu'un air de mystère compromettrait Laure, tandis que l'assurance de la franchise triompherait des^oupçons jusqu'à un certain point : c'est la marquise de Monteluz. — Laure de Larnac ! s'écria une des personnes présentes. Je ne la reconnaissais pas. Comme elle est embellie ! Une personne qui chantait comme aucune cantatrice ne chante! une musicienne consommée, la! un talent sérieux ! Je ne m'étonne pas qu'elle traite Adriani comme son frère ! Messieurs, pas de propos sur celte femme-là. Elle a aimé comme on n'aime plus dans noü'e siècle, et son mari ne doit être jaloux de personne, pas même d' Adriani, ce qui est tout dire. — Mais elle est veuve ! dit le baron. — Vrai? Eh bien, puisse-t-elle vous épouser, Adriani! Je ne vous souhaite pas moins, et vous ne méritez pas moins. Adriani serra la main de celui qui lui parlait ainsi, et s courut rejoindre Laure. — Où allez-vous? lui dit-il avant de donner des ordres au cocher. — Chez vous, répondit-elle. J'ai bien des choses à Digiiized by Google

que je respecte le plus au monde. Son nom ne vous apprendrait rien. Elle est de la province, elle vous l'a dit.

— Parbleu! dit le baron en rentrant, elle n'est pas venue ici en cachette : vous pouvez bien dire qui elle est!

— Vous avez raison, dit Adriani, qui sentit qu'un air de mystère compromettrait Laure, tandis que l'assurance de la franchise triompherait des soupçons jusqu'à un certain point : c'est la marquise de Monteluz.

— Laure de Larnac! s'écria une des personnes présentes. Je ne la reconnaissais pas. Comme elle est embellie ! Une personne qui chantait comme aucune cantatrice ne chante! une musicienne consommée, la! un talent sérieux! Je ne m'étonne pas qu'elle traite Adriani comme son frère! Messieurs, pas de propos sur cette femme-là. Elle a aimé comme on n'aime plus dans notre siècle, et son mari ne doit être jaloux de personne, pas même d'Adriani, ce qui est tout dire.

— Mais elle est veuve ! dit le baron.

— Vrai? Eh bien, puisse-t-elle vous épouser, Adriani! Je ne vous souhaite pas moins, et vous ne méritez pas moins.

Adriani serra la main de celui qui lui parlait ainsi, et courut rejoindre Laure.

— Où allez-vous? lui dit-il avant de donner des ordres au cocher.

— Chez vous, répondit-elle. J'ai bien des choses à

2C6 ADRIANI. VOUS (lire ; mais je ne veux pas m’expliquer cela en courant, et je vous demande le calme d'une audience. Adriani était suffoqué de joie et parlait comme dans un rêve. 11 était logé, presque pauvrement, dans un local assez spacieux pour que sa voix n’y fût point étouffée et brisée dans les études ; mais il était à peine meublé. Résolu à se contenter du strict nécessaire, afin de s’acquitter plus vite et plus sûrement, il était installé, non comme un homme qui doit dépenser, mais comme un homme qui doit économiser cent mille francs par an. Comtois, qui était réellement précieux comme valet de chambre, cl qui, sachant eulin les faits, ne pouvait plus refuser son estime à son artiste, suppléait à cette sorte de pénurie volontaire par des soins et des attentions qui marquaient de l’attachement et qui empêchèrent Adriani de s’en séparer, bien qu’un domestique lui parût un luxe dont il eût pu se priver aussi. Glace à Comtois, un ambigu assez convenable allen* dait Adriani à tout événement. 11 se hâta d’allumer lé feu, car il faisait froid et l’artiste souffrait de voir sa belle maîtresse si mal reçue. — Vous me donnez une meilleure bospilalilé, lui ditelle, que celle que je vous ai offerte au Temple dans les premiers jours. Et, se mettant à table avec lui et Toinette, elle regarda Digitized by Google

vous dire ; mais je ne veux pas m'expliquer cela en courant, et je vous demande le calme d'une audience.

Adriani était suffoqué de joie et parlait comme dans un rêve.

Il était logé, presque pauvrement, dans un local assez spacieux pour que sa voix n'y fût point étouffée et brisée dans les études ; mais il était à peine meublé. Résolu à se contenter du strict nécessaire, afin de s'acquitter plus vite et plus sûrement, il était installé, non comme un homme qui doit dépenser, mais comme un homme qui doit économiser cent mille francs par an.

Comtois, qui était réellement précieux comme valet de chambre, et qui, sachant enfin les faits, ne pouvait plus refuser son estime à son artiste, suppléait à cette sorte de pénurie volontaire par des soins et des attentions qui marquaient de l'attachement et qui empêchèrent Adriani de s'en séparer, bien qu'un domestique lui parût un luxe dont il eût pu se priver aussi.

Grâce à Comtois, un ambigu assez convenable attendait Adriani à tout événement. Il se hâta d'allumer le feu, car il faisait froid et l'artiste souffrait de voir sa belle maîtresse si mal reçue.

— Vous me donnez une meilleure hospitalité, lui dit-elle, que celle que je vous ai offerte au Temple dans les premiers jours.

Et, se mettant à table avec lui et Toinette, elle regarda

ADKIANI. 267 avec atleudrissemeat la simplicité du service et la nudité de Tappartement. — Je m'attendais à cela, dit-elle. C'est bien 1 Tout ce que vous faites est dans la logique du vrai et du juste. — Est-il vrai, s'écria- t-il, que vous...? — Mangez donc, répondit-elle, nous causerons après. Et moi aussi, je meurs de faim. Je suis arrivée ce matin, j'ai couru toute la journée, savez-vous pourquoi? Pour arriver à ce joli tour de force de me faire habiller à la mode en douze heures. Je voulais être belle et parée pour avoir le droit de vous jeter une couronne et de mé présenter dans votre loge. N'est-ce pas la plus grande fête de ma vie, et n'êtes-vous pas pour moi le premier personnage du monde? — Et celte robe rose? dit Adriani en portant avec ardeur à ses lèvres un des rubans qui flottaient au bras de Laure. Je ne vous ai jamais vue qu'en blanc. — Mon deuil est fini, dit-elle, et j'ai cherché la couleuf la plus riante pour vous porter bonheur. Quand Toinette emporia le souper avec Comtois : — Mais parlez-moi donc! dit Adriani à Laure; ditesmoi si je rêve, si c'est bien vous qui êtes là, et si vous n'allez pas vous envoler pour toujours! Tenez, je crois que je suis devenu fou, que vous êtes morte et que c'est votre ombre qui vient me voir une dernière fois. — Adriani, répondit-elle, écoulez-moi. Digitized by Google

avec attendrissement la simplicité du service et la nudité de l'appartement.

— Je m'attendais à cela, dit-elle. C'est bien ! Tout ce que vous faites est dans la logique du vrai et du juste.

— Est-il vrai, s'écria-t-il, que vous...?

— Mangez donc, répondit-elle, nous causerons après. Et moi aussi, je meurs de faim. Je suis arrivée ce matin, j'ai couru toute la journée, savez-vous pourquoi? Pour arriver à ce joli tour de force de me faire habiller à la mode en douze heures. Je voulais être belle et parée pour avoir le droit de vous jeter une couronne et de me présenter dans votre loge. N'est-ce pas la plus grande fête de ma vie, et n'êtes-vous pas pour moi le premier personnage du monde?

— Et cette robe rose? dit Adriani en portant avec ardeur à ses lèvres un des rubans qui flottaient au bras de Laure. Je ne vous ai jamais vue qu'en blanc.

— Mon deuil est fini, dit-elle, et j'ai cherché la couleur la plus riante pour vous porter bonheur.

Quand Toinette emporta le souper avec Comtois :

— Mais parlez-moi donc! dit Adriani à Laure ; dites-moi si je rêve, si c'est bien vous qui êtes là, et si vous n'allez pas vous envoler pour toujours! Tenez, je crois que je suis devenu fou, que vous êtes morte et que c'est votre ombre qui vient me voir une dernière fois.

— Adriani, répondit-elle, écoutez-moi.

268 ADIUANI. Et, s’agenouillant sur le carreau avec sa belle robe de moire, sans qu'Adriani, stupéfait, pût comprendre ce qu’elle faisait, elle prit ses deux mains et lui dit : — Vous vous êtes offert à moi tout entier et pour toujours. Je ne vous ai point accepté, je ne veux pas vous accepter encore, je n’en ai pas le droit. Je ne vous ai pas assez prouvé que je vous méritais. H ne faut donc pas que la question soit posée comme cela. Si vous voulez que je sois tranquille et confiante, il faut que ce soit vous qui m’acceptiez telle que je suis, par bonté, par générosité, par compassion, par amitié ! Comme vous me demandiez de vous souffrir auprès de moi, je vous demande de me souffrir auprès de vous. Mes droits sont moindres, je le sais, car vous m'offriez une passion sublime et toutes les joies du ciel dans les trésors de votre cœur. Je n’ose rien vous dire de moi. Il y a si peu de temps que j’existe (je suis née le jour où je vous ai vu pour la première fois), que je ne me connais pas encore. Mais je crois que je deviendrai digne de vous, si je vis auprès de vous. Laissez-moi donc apprendre à vous aimer, et, quand vous serez content de mon cœur, prenez ma main et chargez-vous de ma destinée. Adriani fut si éperdu, qu’il regardait Laure à ses pieds et l'écoutait lui dire ces choses délirantes, sans songer à la relever et à lui répondre. Il tomba suffoqué sur une chaise et pleura comme un enfant, l^uis il se coucha à Digitized by Google

Et, s'agenouillant sur le carreau avec sa belle robe de moire, sans qu'Adriani, stupéfait, pût comprendre ce qu'elle faisait, elle prit ses deux mains et lui dit :

— Vous vous êtes offert à moi tout entier et pour toujours. Je ne vous ai point accepté, je ne veux pas vous accepter encore, je n'en ai pas le droit. Je ne vous ai pas assez prouvé que je vous méritais. Il ne faut donc pas que la question soit posée comme cela. Si vous voulez que je sois tranquille et confiante, il faut que ce soit vous qui m'acceptiez telle que je suis, par bonté, par générosité, par compassion, par amitié! Comme vous me demandiez de vous souffrir auprès de moi, je vous demande de me souffrir auprès de vous. Mes droits sont moindres, je le sais, car vous m'offriez une passion sublime et toutes les joies du ciel dans les trésors de votre cœur. Je n'ose rien vous dire de moi. Il y a si peu de temps que j'existe (je suis née le jour où je vous ai vu pour la première fois), que je ne me connais pas encore. Mais je crois que je deviendrai digne de vous, si je vis auprès de vous. Laissez-moi donc apprendre à vous aimer, et, quand vous serez content de mon cœur, prenez ma main et chargez-vous de ma destinée.

Adriani fut si éperdu, qu'il regardait Laure à ses pieds et l'écoutait lui dire ces choses délirantes, sans songer à la relever et à lui répondre. Il tomba suffoqué sur une chaise et pleura comme un enfant. Puis il se coucha à

ADRIANI. 269 ses pieds et les baisa avec idolâtrie. Laure était à lui tout entière par la volonté, et cette possession divine, la seule qui établisse la possession vraie, suffisait à des effusions de bonheur, à des ivresses de Tàme qui devaient rendre intarissables les félicités de l'avenir.
Digitized by Coogle

ses pieds et les baisa avec idolâtrie. Laure était à lui tout entière par la volonté, et cette possession divine, la seule qui établisse la possession vraie, suffisait à des effusions de bonheur, à des ivresses de l'âme qui devaient rendre intarissables les félicités de l'avenir.

CONCLUSION Trois ans après, M. el madame Àdriani, car, ils ne prenaient le nom de d'Argères que sur les actes, suivaient, en se tenant par le bras et par les mains, le sentier des vignes pour aller revoir le Temple. Non-seulement Âdriani, soutenu et encouragé par sa compagne dévouée, avait gagné en France et en Angleterre la somme qui le rendait propriétaire de Mauzères, mais encore il avait pu faire embellir celle demeure, rajeunir le mobilier classique du baron, se créer là une relraile commode et charmante. Enfiu, il était arrivé à l'aisance, à la liberté, et il devait ces biens à son travail. Loin d'amoindrir son talent et d'épuiser son âme, le théâtre

Digitized by Google

# CONCLUSION

Trois ans après, M. et madame Adriani, car ils ne prenaient le nom de d'Argères que sur les actes, suivaient, en se tenant par le bras et par les mains, le sentier des vignes pour aller revoir le Temple. Non-seulement Adriani, soutenu et encouragé par sa compagne dévouée, avait gagné en France et en Angleterre la somme qui le rendait propriétaire de Mauzères, mais encore il avait pu faire embellir cette demeure, rajeunir le mobilier classique du baron, se créer là une retraite commode et charmante. Enfin, il était arrivé à l'aisance, à la liberté, et il devait ces biens à son travail. Loin d'amoindrir son talent et d'épuiser son âme, le théâtre

ADRl AN I. 271 avait développé en lui des facultés nouvelles. I( avait acquis la connaissance des effets vérilables, l'entente dès masses musicales. Il savait le .théâtre, eu un mot, nûii pas seulement comme virtuosé, mais comme composieur, dans une sphère plus étendue que celle où il s'était renfermé seul auparavant. H n'avait pas, comme le baron de West, ébauché le plan d'un opéra. Il apportait des opéras plein son cœur et plein sa tête, de quoi travailler à loisir et créer avec délices tout le resté de sa vie. Il n'entrait donc pas dans l'oisiveté du riche en venant prendre possession de son petit manoir. Trois ans plus tôt, il n'eût sans doute pas oublié Tart, mais il se fût arrêté dans son essor ; et qui sait si Laure ne l'eût pas entravé dans ses progrès, en lui persuadant et en se persuadant à elle-même qu'il n'en avait point à faire? L'artiste meurt quand il divorce avec le public d'une manière absolue. Il lui est aussi nuisible de se reprendre entièrement que de se donner avec excès. Il s'épuise à demeurer toujours sur la brèche. La lutte ardente et passionnée arrive, à la longue, à troubler Sa vue et à n'exciter plus que ses nerfs. Il a besoin de rentrer souvent en lui-même, et de se poser face à face, comme Adriani l'avait dit, avec l'humanité abstraité. Mais une abstraction ne lui suffit pas continuellement : elle arrive à le troubler aussi, et tout excès de parti pris conduit aux mêmes ver liges. Digitized by Google

avait développé en lui des facultés nouvelles. Il avait acquis la connaissance des effets véritables, l'entente des masses musicales. Il *savait* le théâtre, en un mot, non pas seulement comme virtuose, mais comme compositeur, dans une sphère plus étendue que celle où il s'était renfermé seul auparavant. Il n'avait pas, comme le baron de West, ébauché le plan d'un opéra. Il apportait des opéras plein son cœur et plein sa tête, de quoi travailler à loisir et créer avec délices tout le reste de sa vie. Il n'entrait donc pas dans l'oisiveté du riche en venant prendre possession de son petit manoir.

Trois ans plus tôt, il n'eût sans doute pas oublié l'art, mais il se fût arrêté dans son essor; et qui sait si Laure ne l'eût pas entravé dans ses progrès, en lui persuadant et en se persuadant à elle-même qu'il n'en avait point à faire? L'artiste meurt quand il divorce avec le public d'une manière absolue. Il lui est aussi nuisible de se reprendre entièrement que de se donner avec excès. Il s'épuise à demeurer toujours sur la brèche. La lutte ardente et passionnée arrive, à la longue, à troubler sa vue et à n'exciter plus que ses nerfs. Il a besoin de rentrer souvent en lui-même, et de se poser face à face, comme Adriani l'avait dit, avec l'humanité abstraite. Mais une abstraction ne lui suffit pas continuellement : elle arrive à le troubler aussi, et tout excès de parti pris conduit aux mêmes vertiges.

272 ADRIANI. Adriani avait souffert, musicalement parlant, pendan t ces trois années d'épreuves. Il avait été forcé de chanter de mauvaises choses, il les avait entendu applaudir avec frénésie. Il s'était reproché d'y contribuer par son talent. Il avait maintes fois maudit intérieurement le mauvais goût triomphant des œuvres du génie. Mais il avait lutté pour le génie, et quelquefois il avait fait remporter à Mozart, à Rossini, à Weber, des victoires éclatantes. 11 avait été trahi, persécuté, irrité, comme le sont tous les artistes redoutables; mais, soutenu dans ces épreuves par le caractère tranquille, généreux et ferme de sa femme, récompensé par un amour sans bornes, par une sorte de culte dont les témoignages avaient une suavité d'abandon inconnue à la plupart des êtres, il s'était trouvé si heureux, qu'il avait à peine senti passer les souffrances attachées à sa condition. Un mot, un regard de Laure, effaçaient sur son front le léger pli des soucis extérieurs. Un baiser d'elle sur ce front si beau y faisait rentrer, comme par enchantement, la sérénité de l'idéal ou l'enthousiasme de la croyance. Installés définitivement à Mauzères, comme dans le nid où chaque essor de leurs ailes devait les ramener pour se reposer et se retremper dans la sainte possession l'un de l'autre, ils venaient faire un pèlerinage à cette triste maison qui était comme le paradis de leurs souvenirs. Elle était aussi bien entretenue que possible par Digilized by Google

Adriani avait souffert, musicalement parlant, pendant ces trois années d'épreuves. Il avait été forcé de chanter de mauvaises choses, il les avait entendu applaudir avec frénésie. Il s'était reproché d'y contribuer par son talent. Il avait maintes fois maudit intérieurement le mauvais goût triomphant des œuvres du génie. Mais il avait lutté pour le génie, et quelquefois il avait fait remporter à Mozart, à Rossini, à Weber, des victoires éclatantes. Il avait été trahi, persécuté, irrité, comme le sont tous les artistes redoutables; mais, soutenu dans ces épreuves par le caractère tranquille, généreux et ferme de sa femme, récompensé par un amour sans bornes, par une sorte de culte dont les témoignages avaient une suavité d'abandon inconnue à la plupart des êtres, il s'était trouvé si heureux, qu'il avait à peine senti passer les souffrances attachées à sa condition. Un mot, un regard de Laure, effaçaient sur son front le léger pli des soucis extérieurs. Un baiser d'elle sur ce front si beau y faisait rentrer, comme par enchantement, la sérénité de l'idéal ou l'enthousiasme de la croyance.

Installés définitivement à Mauzères, comme dans le nid où chaque essor de leurs ailes devait les ramener pour se reposer et se retremper dans la sainte possession l'un de l'autre, ils venaient faire un pèlerinage à cette triste maison qui était comme le paradis de leurs souvenirs. Elle était aussi bien entretenue que possible par

ADKIANr. 273 le vieux Ladoaze et par la Adèle et rieuse Mariette. Ils y retrouvèrent donc cet air de fête qu'Adriani y avait apporté en un jour d'espérance, et 'foinette, qui avait pris les devants, avec le trésor dans ses bras, leur en Ht les honneurs. Le trésor avait un an. 11 s'appelait Âdrienne. Cela parlait déjà un peu et roulait sur le gazon, sous prétexte de savoir un peu marcher. C'était le plus ravissant petit être que l'Amour, qui s'y entend bien, eût offert aux bénédictions de la Providence et aux baisers d'une famille. Adriani, contrairement aux instincts et aux préjugés de la plupart des pères, était enchanté que ce fût une Aile. La perfection, selon lui, était femme, puisque Laure était femme. L'enfant entendait ou sentait déjà la musique, et, quand son père et sa mère unissaient leurs âmes et leurs voix dans une chanson de berceuse faite à son usage, ses yeux s'agrandissaient dans ses joues rebondies, et son regard Axe semblait contempler les merveilles de ce monde divin, dont les marmots ont peutêtre encore le souvenir. — Explique-moi donc, dit Adriani à sa femme en l'attirant doucement contre son cœur (l'enfant était enlacée à son cou ), comment il se fait que tu m'aimes ! Je t'avoue que je n'y crois pas encore, tant je comprends avec peine qu'un ange soit descendu à mes côtés et m'ait

Digitized by Coogle

le vieux Ladouze et par la fidèle et rieuse Mariotte. Ils y retrouvèrent donc cet air de fête qu'Adriani y avait apporté en un jour d'espérance, et Toinette, qui avait pris les devants, avec le *trésor* dans ses bras, leur en fit les honneurs.

Le *trésor* avait un an. Il s'appelait Adrienne. Cela parlait déjà un peu et roulait sur le gazon, sous prétexte de savoir un peu marcher. C'était le plus ravissant petit être que l'Amour, qui s'y entend bien, eût offert aux bénédictions de la Providence et aux baisers d'une famille. Adriani, contrairement aux instincts et aux préjugés de la plupart des pères, était enchanté que ce fût une fille. La perfection, selon lui, était femme, puisque Laure était femme.

L'enfant entendait ou sentait déjà la musique, et, quand son père et sa mère unissaient leurs âmes et leurs voix dans une chanson de berceuse faite à son usage, ses yeux s'agrandissaient dans ses joues rebondies, et son regard fixe semblait contempler les merveilles de ce monde divin, dont les marmots ont peut-être encore le souvenir.

— Explique-moi donc, dit Adriani à sa femme en l'attirant doucement contre son cœur (l'enfant était enlacée à son cou), comment il se fait que tu m'aimes! Je t'avoue que je n'y crois pas encore, tant je comprends avec peine qu'un ange soit descendu à mes côtés et m'ait

274 ADRIANI. suivi dans les étranges et rudes chemins où je t'ai fait marcher ! El il se plut à lui rappeler, ce que, depuis trois ans, elle avait supporté en souriant pour l'amour de lui : les malédictions de sa famille, l'abandon de son ancien entourage, l'étonnement du monde, la vie si peu aisée dans les commencements, si retirée d'habitude; car Laure n'avait voulu se procurer aucun bien-être, tant que son amant se l'était refusé à lui-même. Leur intérieur avait été si modeste, que, relativement à ses jeunes années et au séjour de Larnac, le séjour de Paris et de Londres avait été pour elle presque rigide d'austérité. Comme elle avait changé aussi toutes ses idées pour arriver à s'intéresser à la destinée d'un artiste vendu et livré à la foule ! Comme, du jour au lendemain, elle avait abjuré toutes ses notions sur la dignité de l'art et sur le mystère du bonheur, pour venir, du fond de ce

désert, saluer, en plein thé

suivi dans les étranges et rudes chemins où je t'ai fait marcher!

Et il se plut à lui rappeler, ce que, depuis trois ans, elle avait supporté en souriant pour l'amour de lui : les malédictions de sa famille, l'abandon de son ancien entourage, l'étonnement du monde, la vie si peu aisée dans les commencements, si retirée d'habitude; car Laure n'avait voulu se procurer aucun bien-être, tant que son amant se l'était refusé à lui-même. Leur intérieur avait été si modeste, que, relativement à ses jeunes années et au séjour de Larnac, le séjour de Paris et de Londres avait été pour elle presque rigide d'austérité. Comme elle avait changé aussi toutes ses idées pour arriver à s'intéresser à la destinée d'un artiste vendu et livré à la foule! Comme, du jour au lendemain, elle avait abjuré toutes ses notions sur la dignité de l'art et sur le mystère du bonheur, pour venir, du fond de ce désert, saluer, en plein théâtre, le triomphe d'un débutant!

— Dis-moi donc, redis-moi donc toujours, s'écria-t-il, ce qui s'est passé en toi, ici, le jour où tu as connu ma résolution et reçu mes adieux!

— Tu le sais, répondit-elle, quoique je n'aie jamais pu te le bien expliquer; j'ai senti que j'allais mourir, voilà tout. Je ne comprenais rien, sinon que tu renonçais à moi; et, pardonne-le-moi, j'ai cru que tu ne m'aimais plus, puisque tu me disais de t'oublier. Tes belles

ADRIANI. 27Ç raisons me paraissaient si niaises devant mon amour 1... — Tu m'aimais donc déjà à ce point? — Certainement, mais je ne le savais pas. Je ne l'ai su qu'au moment où je me suis dit : « •— Je ne le reverrai donc plus I » Alors j'ai eu un dernier accès de délire. Je me suis jetée sur mon lit, enveloppée d'un drap comme d'un linceul, et j'ai dit à Toinette, qui me tourmentait: » — Laisse-moi, couvre-moi la figure, ne me regarde plus, va faire creuser dans un coin du jardin, et rappeljetoi la place, pour la lui montrer, s'il revient jamais ici. » Toinette m'a répondu, me parlant comme quand j'étais enfant : » — Écoute, ma I^aure, il t'attend là-bas 1 II s'impatiente, il se désole, il croit que tu ne veux plus de lui parce qu'il est malheureux. Lève-toi et viens le trouver. » Je me suis levée, j'ai demandé où était la voiture, et puis j'ai pleuré, j'ai ri, je me suis calmée. J'ai vu clair alors dans l'avenir, j'ai relu ta lettre, je l'ai comprise; j'ai mis ordre à mes affaires avec la plus grande liberté d'esprit. J'ai été à Larnac, je n'ai rien dit à ma bellemère, sinon que je partais pour longtemps; je lui ai renouvelé tous ses pouvoirs au gouvernement de Larnac et à la disposition de mes revenus, au cas où elle consentirait à se relâcher du scrupule qu'elle met à me les faire passer sans en rien retenir pour elle-même. J'ai bien vu

Digitized by Coogle

raisons me paraissaient si niaises devant mon amour!...

— Tu m'aimais donc déjà à ce point?

— Certainement, mais je ne le savais pas. Je ne l'ai su qu'au moment où je me suis dit :

« — Je ne le reverrai donc plus!

» Alors j'ai eu un dernier accès de délire. Je me suis jetée sur mon lit, enveloppée d'un drap comme d'un linceul, et j'ai dit à Toinette, qui me tourmentait :

» — Laisse-moi, couvre-moi la figure, ne me regarde plus, va faire creuser dans un coin du jardin, et rappelle-toi la place, pour la lui montrer, s'il revient jamais ici.

» Toinette m'a répondu, me parlant comme quand j'étais enfant :

» — Écoute, ma Laure, il t'attend là-bas! Il s'impatiente, il se désole, il croit que tu ne veux plus de lui parce qu'il est malheureux. Lève-toi et viens le trouver.

» Je me suis levée, j'ai demandé où était la voiture, et puis j'ai pleuré, j'ai ri, je me suis calmée. J'ai vu clair alors dans l'avenir, j'ai relu ta lettre, je l'ai comprise; j'ai mis ordre à mes affaires avec la plus grande liberté d'esprit. J'ai été à Larnac, je n'ai rien dit à ma belle-mère, sinon que je partais pour longtemps; je lui ai renouvelé tous ses pouvoirs au gouvernement de Larnac et à la disposition de mes revenus, au cas où elle consentirait à se relâcher du scrupule qu'elle met à me les faire passer sans en rien retenir pour elle-même. J'ai bien vu

 qu’elle était fort contrariée de me voir si raisonnable dans toutes ces choses positives, au moment où elle me faisait passer pour aliénée auprès de la famille. J’ai compris que, pour la soulager d’une grande anxiété, je devais m’enfermer dans ma chambre, ne voir personne et passer pour maniaque. Pendant six mois ensuite, elle a réussi à faire croire ou au moins à faire dire que j’étais à Paris dans une maison de santé. Quand la vérité a éclaté comme la foudre, quand les âmes charitables ont refusé de croire que le mariage eût sanctionné notre amour, préférant l’idée d’un caprice de galanterie de ma part à la certitude d’une mésalliance, tu sais quelle sèche malédiction m’a été lancée. Ëh bien, pas plus dans l’attente de cet anathème que dans son accomplissement, je n’ai pensé te faire un sacriflce. J’obéissais à mon égoïsme, bien avéré pour moi-môme; je ne pouvais vivre sans toi; je cherchais la vie, voilà tout ! — Et, depuis, cette aversion que tu avais ressentie auparavant pour l’état que j'ai embrassé n’est jamais revenue troubler ton bonheur? — Je ne m’en suis jamais souvenue. Je m’étais donc bien cruellement prononcée là-dessus? — Mais oui, autant que moi-même ! — Eh bien, c’est à cause de cela ! Tu ne voulais pas être comédien, je haïssais l’état de comédien. Tu t’es fait comédien, j'ai reconnu que c’était le plus bel état du monde. Digitized by Coogte

qu'elle était fort contrariée de me voir si raisonnable dans toutes ces choses positives, au moment où elle me faisait passer pour aliénée auprès de la famille. J'ai compris que, pour la soulager d'une grande anxiété, je devais m'enfermer dans ma chambre, ne voir personne et passer pour maniaque. Pendant six mois ensuite, elle a réussi à faire croire ou au moins à faire dire que j'étais à Paris dans une maison de santé. Quand la vérité a éclaté comme la foudre, quand les âmes charitables ont refusé de croire que le mariage eût sanctionné notre amour, préférant l'idée d'un caprice de galanterie de ma part à la certitude d'une mésalliance, tu sais quelle sèche malédiction m'a été lancée. Eh bien, pas plus dans l'attente de cet anathème que dans son accomplissement, je n'ai pensé te faire un sacrifice. J'obéissais à mon égoïsme, bien avéré pour moi-même; je ne pouvais vivre sans toi; je cherchais la vie, voilà tout!

— Et, depuis, cette aversion que tu avais ressentie auparavant pour l'état que j'ai embrassé n'est jamais revenue troubler ton bonheur?

— Je ne m'en suis jamais souvenue. Je m'étais donc bien cruellement prononcée là-dessus?

— Mais oui, autant que moi-même!

— Eh bien, c'est à cause de cela! Tu ne voulais pas être comédien, je haïssais l'état de comédien. Tu t'es fait comédien, j'ai reconnu que c'était le plus bel état du monde.

AURIANl. 277 — Pas pour toujours? — C’eût été pour toujours si tu en avais jugé ainsi. Voyons, n’ai-je pas été, pendant ces trois années, l’ôlre le plus heureux de la terre? Outre ton amour, qui eût suffl, et au delà, à tous mes désirs, ne m’as-tu pas entourée d’amis excellents, d’artistes exquis, de jouissances élevées? Comment aurais-je pu, dans ce milieu si charmant et si affectueux, regretter les grands-oncles et les petits-cousins de Vaucluse? En vérité, tu as l’air de te moquer de moi, quand tu me rappelles mon isolement et mon obscurité. Est-ce que, dans le cas où j’aurais aimé l’éclat, je n’avais pas ta gloire? C’est bien plutôt moi qui devrais m’étonner qu’un homme tel que toi ait pu apercevoir et ramasser, dans ce coin perdu, la pauvre désolée, à moitié idiote ! Oui, oui, je m’étonnerais, si je ne savais que les grandes âmes sont seules capables de grands amours. — Non, dit Adriani [ mêlant sous ses baisers les cheveux blonds de sa fille aux noirs cheveux de sa femme, il n’est pas nécessaire d’être un homme supérieur pour savoir aimer! C’est aussi une erreur monstrueuse de croire que les grandes passions soient la fatalité des âmes faibles. L’amour n’est ni une infirmité ni une faculté surnaturelle... — Tu as raison, dit Laure en l’inlerrompant, l’amour, c’est le vrai ! 11 suffit de n’avoir ni le cœur souillé, ni «6 Digitized by Coogle

— Pas pour toujours?

— C'eût été pour toujours si tu en avais jugé ainsi. Voyons, n'ai-je pas été, pendant ces trois années, l'être le plus heureux de la terre? Outre ton amour, qui eût suffi, et au delà, à tous mes désirs, ne m'as-tu pas entourée d'amis excellents, d'artistes exquis, de jouissances élevées? Comment aurais-je pu, dans ce milieu si charmant et si affectueux, regretter les grands-oncles et les petits-cousins de Vaucluse? En vérité, tu as l'air de te moquer de moi, quand tu me rappelles mon isolement et mon obscurité. Est-ce que, dans le cas où j'aurais aimé l'éclat, je n'avais pas ta gloire? C'est bien plutôt moi qui devrais m'étonner qu'un homme tel que toi ait pu apercevoir et ramasser, dans ce coin perdu, la pauvre désolée, à moitié idiote! Oui, oui, je m'étonnerais, si je ne savais que les grandes âmes sont seules capables de grands amours.

— Non, dit Adriani mêlant sous ses baisers les cheveux blonds de sa fille aux noirs cheveux de sa femme, il n'est pas nécessaire d'être un homme supérieur pour savoir aimer! C'est aussi une erreur monstrueuse de croire que les grandes passions soient la fatalité des âmes faibles. L'amour n'est ni une infirmité ni une faculté surnaturelle...

— Tu as raison, dit Laure en l'interrompant, l'amour, c'est le vrai! Il suffit de n'avoir ni le cœur souillé, ni

278 ADRIANI. l’esprit faussé, pour savoir que c’est la loi la plus humaine, parce que c’est la plus divine. Ils rentrèrent de bonne heure à Mauzères pour y recevoir le baron, dont ils attendaient la visite. Le baron n’avait pas réalisé ses rêves de gloire et de fortune à rOpéra; mais il avait reçu une mission archéologique pour explorer l’Asie Mineure et une partie de l’Égypte, et il venait de la remplir d'une manière assez brillante. Il était donc tout rajeuni et tout radieux, et il passa l’au*. tomne avec ses deux amis avant d’entreprendre de nouvelles conquêtes sur l’antiquité. Laure tenta, par tous les moyens, de ramener à elle sa belle-mère. La marquise fut implacable et prédit à l’heureuse compagne d’Âdriani une vie d’abandon, de désordre et de honte. Un comédien ne pouvait être honnête et fidèle. 11 ruinerait sa femme et déshonorerait ses enfants. Je ne sais pas si elle ne lit pas un peu entrevoir l’échafaud en perspective. Cependant elle fit une grave maladie et envoya son pardon. Elle se rétablit rapide* ment et le révoqua. Les infirmités l’adouciront peutêtre. Toinelte, considérée, en Provence, comme une infâme entremetteuse, passa avec raison, en I.anguedoc, pour une excellente femme. Elle est traitée par les deux époux comme une inséparable amie. Comtois continue à être fort sujet aux maux de àents ;
Digitized by Google

l'esprit faussé, pour savoir que c'est la loi la plus humaine, parce que c'est la plus divine.

Ils rentrèrent de bonne heure à Mauzères pour y recevoir le baron, dont ils attendaient la visite. Le baron n'avait pas réalisé ses rêves de gloire et de fortune à l'Opéra; mais il avait reçu une mission archéologique pour explorer l'Asie Mineure et une partie de l'Égypte, et il venait de la remplir d'une manière assez brillante. Il était donc tout rajeuni et tout radieux, et il passa l'automne avec ses deux amis avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes sur l'antiquité.

Laure tenta, par tous les moyens, de ramener à elle sa belle-mère. La marquise fut implacable et prédit à l'heureuse compagne d'Adriani une vie d'abandon, de désordre et de honte. Un comédien ne pouvait être honnête et fidèle. Il ruinerait sa femme et déshonorerait ses enfants. Je ne sais pas si elle ne fit pas un peu entrevoir l'échafaud en perspective. Cependant elle fit une grave maladie et envoya son pardon. Elle se rétablit rapidement et le révoqua. Les infirmités l'adouciront peut-être.

Toinette, considérée, en Provence, comme une infâme entremetteuse, passa avec raison, en Languedoc, pour une excellente femme. Elle est traitée par les deux époux comme une inséparable amie.

Comtois continue à être fort sujet aux maux de dents;

ADRIANl. 279 mais l’admission de sa famille dans la maison de son maître l’a réconcilié avec l’air vif dn Vivarais. Il continue à tenir son journal et l’enricliit de réflexions intéressantes sur la musique, sujet où il est devenu si compétent, que personne n’ose ouvrir la bouche devant lui, pas môme Adriani, qui redoute beaucoup ses dissertations en tout genre, mais qui l'a rendu fort heureux en lui donnant de la copie à faire. Comtois n’avait jamais perdu l’habitude d’enregistrer, à son point de vue, les moindres actions de son maître. Pendant trois ans, il l’avait désigné sous le titre amical de won artiste. Mais, du jour où Adriani rentra comme châtelain dans son domaine de Mauzères, Comtois se remit à écrire respectueusement : Monsieur. t I N. Digitized by Coogle

mais l'admission de sa famille dans la maison de son maître l'a réconcilié avec l'air vif du Vivarais. Il continue à tenir son journal et l'enrichit de réflexions intéressantes sur la musique, sujet où il est devenu si compétent, que personne n'ose ouvrir la bouche devant lui, pas même Adriani, qui redoute beaucoup ses dissertations en tout genre, mais qui l'a rendu fort heureux en lui donnant de la copie à faire.

Comtois n'avait jamais perdu l'habitude d'enregistrer, à son point de vue, les moindres actions de son maître. Pendant trois ans, il l'avait désigné sous le titre amical de *mon artiste*. Mais, du jour où Adriani rentra comme châtelain dans son domaine de Mauzères, Comtois se remit à écrire respectueusement : *Monsieur*.

FIN.

Olgitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate**

COLLECTION MICHEL LÉVY ŒUVRES t>K GEORGE SAND Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

# ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

ŒUVRES DE GEORGE SAND Format srand iB-iS HISTOIRE DE MA VIE 10 TOl. 1 — 1 — INDIANA 1 — JEANNE 1 — LA MARE Aü DIABLE 1 — LA PETITS FADETTE 1 — ’ FRANÇOIS LE CIIAMPI 1 — TEVERINO — LEONE 1 * 3 — LA COMTESSE DE RDDOLSTADT 2 — ANDRÉ 1 — HORACE 1 — JACQUES 1 LE MEUNIER D’aNGIBAULT 1 -* LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE 1 — LUCREZIA FLORIANI — 1 — LÉLIA — METELLA — HELCDIOR — CORA. 2 — LE PÉCHÉ DE MONSIEUR ANTOINE 2 — LE PICCININO 2 — SIMON — LA MARQUISE — M ROÜSSET 1 — LA DERNIÈRE ALDINI — MYRZA — LES VISIONS DE LA NUIT 1 “* LE SECRÉTAIRE INTIME — UATTÊA — LA VALLÉE NOIRE 1 “■

PARU. — TTP. DS V* DONDET-OUPRÉ, RCS BAJNT-LOÜIS, 46.

Digilized by Google

# ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

**Format grand in-18**

| | |
|---|---|
| HISTOIRE DE MA VIE | 10 vol. |
| MAUPRAT | 1 — |
| VALENTINE | 1 — |
| INDIANA | 1 — |
| JEANNE | 1 — |
| LA MARE AU DIABLE | 1 — |
| LA PETITE FADETTE | 1 — |
| FRANÇOIS LE CHAMPI | 1 — |
| TEVERINO — LEONE LEONI | 1 — |
| CONSUELO | 3 — |
| LA COMTESSE DE RUDOLSTADT | 2 — |
| ANDRÉ | 1 — |
| HORACE | 1 — |
| JACQUES | 1 — |
| LE MEUNIER D'ANGIBAULT | 1 — |
| LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE | 1 — |
| LUCREZIA FLORIANI — LAVINIA | 1 — |
| LÉLIA — METELLA — MELCHIOR — CORA | 2 — |
| LE PÉCHÉ DE MONSIEUR ANTOINE | 2 — |
| LE PICCININO | 2 — |
| SIMON — LA MARQUISE — M ROUSSET | 1 — |
| LA DERNIÈRE ALDINI — MYRZA — LES VISIONS DE LA NUIT | 1 — |
| LE SECRÉTAIRE INTIME — MATTÉA — LA VALLÉE NOIRE | 1 — |

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

SIMON LA MARQUISE MONSIEUR ROUSSET — MOUNY-ROBIN LES SAUVAGES DE PARIS PAB GEORGE SAND PARIS MICHEL LÉVY FRÈRES, LIRRAIIŒS-EÜITEURS nUE VIVIENilE, 3 DIS 1857 — Roproduclion et tradaction résetvéos. — Digiiized by Googfe

# SIMON

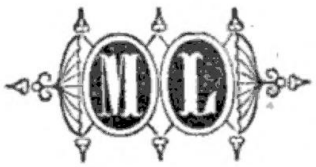
LA MARQUISE

MONSIEUR ROUSSET — MOUNY-ROBIN

LES SAUVAGES DE PARIS

PAR

## GEORGE SAND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

— Reproduction et traduction réservées. —

**The text on this page is estimated to be only 11.80% accurate**

Digitized by Google T- 4

NOTICE Simon vint, je crois, en 4836, vers le même temps que Mauprat. Le roman n’est pas , je crois , des mieux conduits; mais il m’a semblé que maître Parquet et sa fille Bonne étaient des personnages assez vrais. J’avais connu leurs types , en plusieurs exemplaires , dans la réalité. GEOHGE SÂNO. Nohant, octobre 1853. Digilized by Google

# NOTICE

*Simon* vint, je crois, en 1836, vers le même temps que *Mauprat*. Le roman n'est pas, je crois, des mieux conduits; mais il m'a semblé que maître Parquet et sa fille Bonne étaient des personnages assez vrais. J'avais connu leurs types, en plusieurs exemplaires, dans la réalité.

GEORGE SAND.

Nohant, octobre 1853.

A MADAME LA COMTESSE DE *** Mysiéricuse amie, soyez la iiatroiine de ce pauvre pelil conte. Palriciemie, excusez les aiitipaibies du couleur rustique. Madame, ne dites h personne que tous êtes sa sœur. Cœur trois fois noble, descendez Jusqu'à lui cl rendeu-ie fier. Comtesse, soyez pardounée. Étoile cachée , rcconnaissez*vous à ces litanies. Digitized by Google

## A MADAME LA COMTESSE DE ***

Mystérieuse amie, soyez la patronne de ce pauvre petit conte.
Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique.
Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur.
Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez-le fier.
Comtesse, soyez pardonnée.
Étoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies.

SIMON I. A quelque distance du chef-lieu do préfecture, dans un beau vallon de la Marche , on remarque , au-dessus d'un village nommé Fougères, un vieux château plus recommandable par l'ancienneté et la solidité de sa construction que par sa forme ou son étendue. Il paraît avoir été fortifié. Sa position sur ta pointe d'une colline assez escarpée à l'ouest, et les ruines d'un petit fort posé vis-à-vis sur une autre colline, semblent l'attester. En 1820, on voyait encore plusieurs bastions et de larges pans de murailles former une dentelure imposante autour du château ; mais ces débris encombrant les cours de la ferme, les propriétaires en vendaient chaque année les matériaux , et même les donnaient à ceux des habitants qui voulaient bien prendre la peine de les emporter. Ces propriétaires étaient de riches fermiers qui habitaient une maison blanche à un étage et couverte en tuiles , à deux portées de fusil du château. Quelques portions de bâtiment, qui avaient été les communs et les écuries du châtelain, servaient désormais d'étables pour les troupeaux et de logement pour les garçons de ferme. Quant aux vastes salles du manoir féodal, elles étaient vides, délabrées, et seulement bien munies de portes et fenêtres , car elles servaient de greniers à blé. Ce n'est pas que le pays pro1 Digitized by Google

# SIMON

## I.

A quelque distance du chef-lieu de préfecture, dans un beau vallon de la Marche, on remarque, au-dessus d'un village nommé Fougères, un vieux château plus recommandable par l'ancienneté et la solidité de sa construction que par sa forme ou son étendue. Il paraît avoir été fortifié. Sa position sur la pointe d'une colline assez escarpée à l'ouest, et les ruines d'un petit fort posé vis-à-vis sur une autre colline, semblent l'attester. En 1820, on voyait encore plusieurs bastions et de larges pans de murailles former une dentelure imposante autour du château; mais ces débris encombrant les cours de la ferme, les propriétaires en vendaient chaque année les matériaux, et même les donnaient à ceux des habitants qui voulaient bien prendre la peine de les emporter. Ces propriétaires étaient de riches fermiers qui habitaient une maison blanche à un étage et couverte en tuiles, à deux portées de fusil du château. Quelques portions de bâtiment, qui avaient été les communs et les écuries du châtelain, servaient désormais d'étables pour les troupeaux et de logement pour les garçons de ferme. Quant aux vastes salles du manoir féodal, elles étaient vides, délabrées, et seulement bien munies de portes et fenêtres, car elles ser-

 duise beaucoup de grains ; mais les cultivateurs qui avaient acheté les terres de Fougères comme biens nationaux, avaient amassé une assez belle fortune en s'approvisionnant, dans le Berri , de céréales qu'ils entassaient dans leur château, et revendaient dans leur province à un plus haut prix. C'est une spéculation dont le peuple se trouverait bien, si le spéculateur consentait à subir avec lui le déficit des mauvaises années. Mais alors, au contraire, sous prétexte du grand dommage que les rats et les charançons ont fait dans les greniers , il porte ses denrées à un taux exorbitant , et s'engraisse des derniers deniers que le pauvre se laisse arracher au temps de la disette. Les frères Mathieu , propriétaires de Fougères, avaient, à tort ou à raison , encouru ce reproche de rapacité ; il est certain qu'on entendit avec joie, dans le hameau, circuler la nouvelle suivante ; Le comte de Fougères, émigré, que le retour des Bourbons n'avalt pas encore ramené en France , écrivait d'Italie à M. Parquet , ancien procureur , maintenant avoué au chef-lieu du département, pour lui annoncer qu'ayant relevé sa fortune par des spéculations commerciales, il désirait revenir dans sa patrie et reprendre possession du domaine de ses pères. Il chargeait donc M. Parquet d'entrer en négociation avec les acquéreurs du château et de ses dépendances , non sans lui recommander de bien cacher de quelle part venaient ces propositions. Pourtant, le comte de Fougères, las de la profession de négociant qu'il exerçait depuis vingt ans au delà des Alpes, et voyant la possibilité de reprendre ses honneurs et ses titres en France , ne put s'empêcher d'écrire son espoir et son impatience à ses parents et à ses alliés, lesquels, pour leur part, ne purent s'empêcher de dire tout haut que la noblesse n'était pas tout à fait écrasée par Digitized by Google

duise beaucoup de grains ; mais les cultivateurs qui avaient acheté les terres de Fougères comme biens nationaux, avaient amassé une assez belle fortune en s'approvisionnant, dans le Berri, de céréales qu'ils entassaient dans leur château, et revendaient dans leur province à un plus haut prix. C'est une spéculation dont le peuple se trouverait bien, si le spéculateur consentait à subir avec lui le déficit des mauvaises années. Mais alors, au contraire, sous prétexte du grand dommage que les rats et les charançons ont fait dans les greniers, il porte ses denrées à un taux exorbitant, et s'engraisse des derniers deniers que le pauvre se laisse arracher au temps de la disette.

Les frères Mathieu, propriétaires de Fougères, avaient, à tort ou à raison, encouru ce reproche de rapacité ; il est certain qu'on entendit avec joie, dans le hameau, circuler la nouvelle suivante :

Le comte de Fougères, émigré, que le retour des Bourbons n'avait pas encore ramené en France, écrivait d'Italie à M. Parquet, ancien procureur, maintenant avoué au chef-lieu du département, pour lui annoncer qu'ayant relevé sa fortune par des spéculations commerciales, il désirait revenir dans sa patrie et reprendre possession du domaine de ses pères. Il chargeait donc M. Parquet d'entrer en négociation avec les acquéreurs du château et de ses dépendances, non sans lui recommander de bien cacher de quelle part venaient ces propositions.

Pourtant, le comte de Fougères, las de la profession de négociant qu'il exerçait depuis vingt ans au delà des Alpes, et voyant la possibilité de reprendre ses honneurs et ses titres en France, ne put s'empêcher d'écrire son espoir et son impatience à ses parents et à ses alliés, lesquels, pour leur part, ne purent s'empêcher de dire tout haut que la noblesse n'était pas tout à fait écrasée par

SIMON. 5 la révolution , et que bientôt peut-être on verrait les armoiries de la famille refleurir au tympan des portes du château de Fougères. Pourquoi la population reçut-elle cette nouvelle avec plaisir? La famille de Fougères n'avait laissé dans le pays que le souvenir de dîners fort honorables et d'une politesse exquise. Cela s'appelait des bienfaits, parce qu'une quantité de marmitons, de braconniers et de filles de basse-cour avaient trouvé leur compte à servir dans cette maison. Le bonheur des riches est inappréciable , puisqu'en se contentant de manger leurs revenus de quelque façon que ce soit, iis répandent l'abondance autour d'eux. Le pauvre les bénit , pourvu qu'il lui |soit accordé de gagner, au prix de ses sueurs, un mince salaire. Le bourgeois les salue et les honore , pour peu qu'il en obtienne une marque de protection. Leurs égaux les soutiennent de leur crédit et de leur influence, pourvu qu'ils fassent un bon usage de leur argent, c'est-à-dire pourvu qu'ils ne soient ni trop économes ni trop généreux. Ces habitudes contractées depuis le commencement de la société n'avaient pas tendu à s'affaiblir sous l'empire. La restauration venait leur donner un nouveau sacre en rendant ou accordant à l'aristocratie des titres et des privilèges tacites, dont tout le monde feignait de ne point accepter l'injustice et le ridicule, et que tout le monde recherchait, respectait ou enviait. Il en est , il en sera encore longtemps ainsi. Le système monarchique ne tend pas à enno. blir le cœur de l'homme. Quelques vieux paysans patriotes déclamèrent un peu contre les bastions qu'on allait reconstruire , contre les meurtrières du haut desquelles ou allait assommer le pauvre peuple. Mais on n'y crut pas. La seule logique que connaisse bien le paysan , c'est le sentiment de sa force. On no s'effraya donc pas du retour des anciens Digitized by Google

la révolution, et que bientôt peut-être on verrait les armoiries de la famille refleurir au tympan des portes du château de Fougères.

Pourquoi la population reçut-elle cette nouvelle avec plaisir? La famille de Fougères n'avait laissé dans le pays que le souvenir de dîners fort honorables et d'une politesse exquise. Cela s'appelait des bienfaits, parce qu'une quantité de marmitons, de braconniers et de filles de basse-cour avaient trouvé leur compte à servir dans cette maison. Le bonheur des riches est inappréciable, puisqu'en se contentant de manger leurs revenus de quelque façon que ce soit, ils répandent l'abondance autour d'eux. Le pauvre les bénit, pourvu qu'il lui soit accordé de gagner, au prix de ses sueurs, un mince salaire. Le bourgeois les salue et les honore, pour peu qu'il en obtienne une marque de protection. Leurs égaux les soutiennent de leur crédit et de leur influence, pourvu qu'ils fassent un bon usage de leur argent, c'est-à-dire pourvu qu'ils ne soient ni trop économes ni trop généreux. Ces habitudes contractées depuis le commencement de la société n'avaient pas tendu à s'affaiblir sous l'empire. La restauration venait leur donner un nouveau sacre en rendant ou accordant à l'aristocratie des titres et des priviléges tacites, dont tout le monde feignait de ne point accepter l'injustice et le ridicule, et que tout le monde recherchait, respectait ou enviait. Il en est, il en sera encore longtemps ainsi. Le système monarchique ne tend pas à ennoblir le cœur de l'homme.

Quelques vieux paysans patriotes déclamèrent un peu contre les bastions qu'on allait reconstruire, contre les meurtrières du haut desquelles on allait assommer le pauvre peuple. Mais on n'y crut pas. La seule logique que connaisse bien le paysan, c'est le sentiment de sa force. On ne s'effraya donc pas du retour des anciens

6 SIMON. maîtres : on en plaisanta un peu , on le désira encore davantage. Les fermiers enrichis sont de mauvais seigneurs pour la plupart; l'économie, qui faisait leur vertu dans le travail , devient leur grand vice dans la jouissance. Le journalier les trouve rudes et parcimonieux; il aime mieux avoir affaire à ces hommes aux mains blanches, qui ne savent pas au juste combien pèse le soc d'une charrue au bras d'un rustre , et qui paient selon les convenances plus que selon le tarif. Et puis le maire, l'adjoint, le percepteur, le curé et toutes les autorités civiles et religieuses du canton , tressaillaient d'aise à l'idée de ces estimables dîners qui leur revenaient de droit si la noble famille recouvrait son héritage. On a beau dire , les fonctionnaires ont un grand crédit sur l'esprit du peuple. Ils proclament, ils placardent, ils emprisonnent et ils délivrent, ils protègent et ils nuisent. Jamais des hommes qui ont à leur disposition les pancartes imprimées, les ménétriers, les gendarmes, les clefs de l'hôpital et les listes de dénonciation , ne seront des personnages indifférents. Ils pourront se passer du suffrage de leurs administrés , et leurs administrés ne pourront se dispenser de leur complaire. Quand donc le curé, le maire, les adjoints, le percepteur, le juge de paix, et tutti quanti, eurent décidé que le retour de la famille de Fougères était un bonheur inappréciable pour la commune, les vieilles femmes dirent des prières pour qu'il plût au ciel de la ramener bien vite ; la jeunesse du village se réjouit à l'idée des fêtes champêtres qui auraient lieu pour . célébrer son installation , et les journaliers tinrent une espèce de conseil dans lequel il fut résolu qu'on demanderait au nouveau seigneur l'augmentation d'un sou par jour dans le salaire du travail agricole. M. de Fougères, qui, en recevant de son avoué M. Parquet la promesse d'un succès, s'était rendu à Paris afin Digilized by Google

maîtres : on en plaisanta un peu, on le désira encore davantage. Les fermiers enrichis sont de mauvais seigneurs pour la plupart; l'économie, qui faisait leur vertu dans le travail, devient leur grand vice dans la jouissance. Le journalier les trouve rudes et parcimonieux; il aime mieux avoir affaire à ces hommes aux mains blanches, qui ne savent pas au juste combien pèse le soc d'une charrue au bras d'un rustre, et qui paient selon les convenances plus que selon le tarif.

Et puis le maire, l'adjoint, le percepteur, le curé et toutes les autorités civiles et religieuses du canton, tressaillaient d'aise à l'idée de ces estimables dîners qui leur revenaient de droit si la noble famille recouvrait son héritage. On a beau dire, les fonctionnaires ont un grand crédit sur l'esprit du peuple. Ils proclament, ils placardent, ils emprisonnent et ils délivrent, ils protégent et ils nuisent. Jamais des hommes qui ont à leur disposition les pancartes imprimées, les ménétriers, les gendarmes, les clefs de l'hôpital et les listes de dénonciation, ne seront des personnages indifférents. Ils pourront se passer du suffrage de leurs administrés, et leurs administrés ne pourront se dispenser de leur complaire. Quand donc le curé, le maire, les adjoints, le percepteur, le juge de paix, et *tutti quanti*, eurent décidé que le retour de la famille de Fougères était un bonheur inappréciable pour la commune, les vieilles femmes dirent des prières pour qu'il plût au ciel de la ramener bien vite ; la jeunesse du village se réjouit à l'idée des fêtes champêtres qui auraient lieu pour célébrer son installation, et les journaliers tinrent une espèce de conseil dans lequel il fut résolu qu'on demanderait au nouveau seigneur l'augmentation d'un sou par jour dans le salaire du travail agricole.

M. de Fougères, qui, en recevant de son avoué M. Parquet la promesse d'un succès, s'était rendu à Paris afin

SIMON. 7 d'étrc plus à portée de négocier son affaire, fui informé de ces détails , et reçut même une lettre écrite par le garde champêtre de Fougères , et revêtue, en guise de signatures, d'une vingtaine de croix, par laquelle on lo suppliait d'accéder à cette demande d'augmentation dans le salaire des journées. On ajoutait que la commune faisait des vœux pour la réussite des négociations de M. Parquet, et on espérait qu'en fin de cause, pour peu que les frères Mathieu montrassent de l'obstination , sa majesté le Roi Dix-Huit ferait finir ces difficultés et lâcherait un ordre de mettre dehors les spogliateurs de la famillo et M. le comte. M. de Fougères avait trop bien appris la vio réelle durant son exil pour ne pas savoir que les affaires ne se faisaient pas ainsi; mais, en véritable négociant qu'il était, il comprit le parti qu'il pouvait tirer des dispositions de ses ex-vassaux. Il chargea ses émissaires de promettre une augmentation de deux sous par jour aux journaliers; et dès lors ce qu'il avait prévu arriva. 11 n'y eut sorte de vexations sourdes et perfides dont les frères Mathieu ne fussent accablés. On arrachait l'épine qui bordait leurs [)rés, afin que toutes les brebis du pays pussent, en passant, manger et coucher l'herbe; et si un des agneaux de la ferme Mathieu venait, par la négligence du berger, à tondre la largeur de sa langue chez le voisin , on le mettait en fourrière, et le garde champêtre , qui était à la tête de la conspiration pour cause de vengeance particulière , dressait procès-verbal et constatait un délit tel que quinze vaches n'eussent pu le faire. D'autres fois on habituait les oies de toute la commune à chercher pâture jusque dans le jardin des Mathieu; et si une de leurs poules s'avisait de voler sur le chaume d'un toit , on lui tordait le cou sans pitié, sous prétexte qu'elle avait cherché à dégrader la maison. On poussa la dérision jusqu'à Digiiized by Google

d'être plus à portée de négocier son affaire, fut informé de ces détails, et reçut même une lettre écrite par le garde champêtre de Fougères, et revêtue, en guise de signatures, d'une vingtaine de croix, par laquelle on le suppliait d'accéder à cette demande d'augmentation dans le salaire des journées. On ajoutait que la commune faisait des vœux pour la réussite des négociations de M. Parquet, et on espérait qu'en fin de cause, pour peu que les frères Mathieu montrassent de l'obstination, sa majesté le *Roi Dix-Huit* ferait finir ces difficultés et *lâcherait un ordre* de mettre dehors les *spogliateurs* de la famille et M. le comte.

M. de Fougères avait trop bien appris la vie réelle durant son exil pour ne pas savoir que les affaires ne se faisaient pas ainsi; mais, en véritable négociant qu'il était, il comprit le parti qu'il pouvait tirer des dispositions de ses ex-vassaux. Il chargea ses émissaires de promettre une augmentation de deux sous par jour aux journaliers; et dès lors ce qu'il avait prévu arriva. Il n'y eut sorte de vexations sourdes et perfides dont les frères Mathieu ne fussent accablés. On arrachait l'épine qui bordait leurs prés, afin que toutes les brebis du pays pussent, en passant, manger et coucher l'herbe; et si un des agneaux de la ferme Mathieu venait, par la négligence du berger, à tondre la largeur de sa langue chez le voisin, on le mettait en fourrière, et le garde champêtre, qui était à la tête de la conspiration pour cause de vengeance particulière, dressait procès-verbal et constatait un délit tel que quinze vaches n'eussent pu le faire. D'autres fois on habituait les oies de toute la commune à chercher pâture jusque dans le jardin des Mathieu; et si une de leurs poules s'avisait de voler sur le chaume d'un toit, on lui tordait le cou sans pitié, sous prétexte qu'elle avait cherché à dégrader la maison. On poussa la dérision jusqu'à

8 SIMON, empoisonner leurs chiens, sous prétexte qu'ils avaient ou Vinfcntion de mordre les enfants du village. Mais l'artifice tourna contre son auteur ; les frères Mathieu comprirent bientôt de quoi il s'agissait. Paysans eux-mêmes, et paysans marchois, qui plus est, ils savaient les ruses de la guerre. Jls commencèrent par lâcher pied, et, quittant leur habitation de Fougères, ils s'allèrent fixer dans une autre propriété qu'ils avaient près do la ville. De cette manière , les vexations eurent moins d'ardeur, ne tombant plus directement sur les objets d'animadversion qu'on voulait expulser. Les paysans continuèrent à faire un peu de pillage, dans un pur esprit do rapitie, ayant pris goût à la chose. Mais les Mathieu se soucièrent médiocrement d'un déficit momentané dans leurs revenus ; ce déficit dùtril durer deux ou trois ans , ils se promirent de le faire payer cher à M. le comte, et se réjouirent de voir les habitants de F'ougères contracter des habitudes de filouterie qu'il ne leur serait pas facile désormais de perdre et dont leur nouveau seigneur serait la première victime. Les négociations durèrent quatre ans, et M. de Fougères dut s'estimer heureux de payer sa terre cent mille francs au-dessus de sa valeur. L'avoué Parquet lui écrivit : « Hâtez-vous do les prendre au mot, car, si vous tardez un peu , ils en demanderont le double. > Le comte se soumit, et le contrat fut rédigé. II. Parmi le petit nombre des vieux partisans de la liberté qui voyaient d'un mauvais œil et dans un triste silence le retour de l'ancien seigneur, il y avait un personnage remarquable, et dont, pour la première fois peut-être, tians le cours de sa longue carrière, l'influence se voyait Digilized by Google

empoisonner leurs chiens, sous prétexte qu'ils avaient eu l'*intention* de mordre les enfants du village.

Mais l'artifice tourna contre son auteur; les frères Mathieu comprirent bientôt de quoi il s'agissait. Paysans eux-mêmes, et paysans marchois, qui plus est, ils savaient les ruses de la guerre. Ils commencèrent par lâcher pied, et, quittant leur habitation de Fougères, ils s'allèrent fixer dans une autre propriété qu'ils avaient près de la ville. De cette manière, les vexations eurent moins d'ardeur, ne tombant plus directement sur les objets d'animadversion qu'on voulait expulser. Les paysans continuèrent à faire un peu de pillage, dans un pur esprit de rapine, ayant pris goût à la chose. Mais les Mathieu se soucièrent médiocrement d'un déficit momentané dans leurs revenus; ce déficit dût-il durer deux ou trois ans, ils se promirent de le faire payer cher à M. le comte, et se réjouirent de voir les habitants de Fougères contracter des habitudes de filouterie qu'il ne leur serait pas facile désormais de perdre et dont leur nouveau seigneur serait la première victime.

Les négociations durèrent quatre ans, et M. de Fougères dut s'estimer heureux de payer sa terre cent mille francs au-dessus de sa valeur. L'avoué Parquet lui écrivit : « Hâtez-vous de les prendre au mot, car, si vous tardez un peu, ils en demanderont le double. » Le comte se soumit, et le contrat fut rédigé.

## II.

Parmi le petit nombre des vieux partisans de la liberté qui voyaient d'un mauvais œil et dans un triste silence le retour de l'ancien seigneur, il y avait un personnage remarquable, et dont, pour la première fois peut-être, dans le cours de sa longue carrière, l'influence se voyait

SIMON, 9 méconnue. C’était une femme âgée do soixante-dix ans, et courbée par les fatigues et les chagrins plus encore que par la vieillesse. Malgré son existence débile, son visage avait encore une expression de vivacité intelligente , et son caractère n’avait rien perdu de la fermeté virile qui l'avait rendue respectable à tous les habitants du village. Cette femme s’appelait Jeanne Féline; elle était veuve d’un laboureur, et n’avait conservé d’une nombreuse famille qu’un fils, dernier enfant de sa vieillesse , faible de corps, mais doué comme elle d’une noble intelligence. Cette intelligence , qui brille rarement sous le chaume , parce que les facultés élevées n’y trouvent point l’occasion de se développer, avait su se faire jour dans la famille Féline. Le frère de Jeanne, de simple pâtre, était devenu un prêtre aussi estimable par ses mœurs que par ses lumières. Il avait laissé une mémoire honorable dans le pays, et le mince héritage de douze cents livres de rente à sa sœur, ce qui pour elle était une véritable fortune. Se voyant arrivée à la vieillesse , et n’ayant plus qu’un enfant peu propre par sa constitution à suivre la profession de ses pères , Jeanne lui avait fait donner une éducation aussi bonne que sesjmoyens l’avaient permis. L’école du village , puis le collège de la ville avaient suffi au jeune Simon pour comprendre qu’il était destiné à vivre de l’intelligence et non d’un travail manuel ; mais lorsque sa mère voulut le faire entrer au séminaire, la bonne femme n’appréciant , dans sa piété, aucune vocation plus haute que l’état religieux , le jeune homme montra une invincible répugnance , et la supplia de le laisser partir pour quelque grande ville où il put achever son éducation et tenter une autre carrière. Ce fut une grande douleur pour Jeanne ; mais elle céda aux raisons que lui donnait son fils. « J’ai toujours reconnu, lui dit-elle , que l’esprit de sa1. Digitized by Google

méconnue. C'était une femme âgée de soixante-dix ans, et courbée par les fatigues et les chagrins plus encore que par la vieillesse. Malgré son existence débile, son visage avait encore une expression de vivacité intelligente, et son caractère n'avait rien perdu de la fermeté virile qui l'avait rendue respectable à tous les habitants du village. Cette femme s'appelait Jeanne Féline; elle était veuve d'un laboureur, et n'avait conservé d'une nombreuse famille qu'un fils, dernier enfant de sa vieillesse, faible de corps, mais doué comme elle d'une noble intelligence. Cette intelligence, qui brille rarement sous le chaume, parce que les facultés élevées n'y trouvent point l'occasion de se développer, avait su se faire jour dans la famille Féline. Le frère de Jeanne, de simple pâtre, était devenu un prêtre aussi estimable par ses mœurs que par ses lumières. Il avait laissé une mémoire honorable dans le pays, et le mince héritage de douze cents livres de rente à sa sœur, ce qui pour elle était une véritable fortune. Se voyant arrivée à la vieillesse, et n'ayant plus qu'un enfant peu propre par sa constitution à suivre la profession de ses pères, Jeanne lui avait fait donner une éducation aussi bonne que ses moyens l'avaient permis. L'école du village, puis le collége de la ville avaient suffi au jeune Simon pour comprendre qu'il était destiné à vivre de l'intelligence et non d'un travail manuel; mais lorsque sa mère voulut le faire entrer au séminaire, la bonne femme n'appréciant, dans sa piété, aucune vocation plus haute que l'état religieux, le jeune homme montra une invincible répugnance, et la supplia de le laisser partir pour quelque grande ville où il pût achever son éducation et tenter une autre carrière. Ce fut une grande douleur pour Jeanne; mais elle céda aux raisons que lui donnait son fils.

« J'ai toujours reconnu, lui dit-elle, que l'esprit de sa-

10 SIMON. gesse était dans notre famille. Mon père fut un homme sage et craignant Dieu. Mon frère a été un honrme sage, instruit dans la science et aimant Dieu. Vous devez être sage aussi, quand les épreuves de la jeunesse seront finies. Je pense donc que votre dessein vous est inspiré par le bon ange. Peut-êti e aussi que la volonté divine n'est pas de laisser finir notre race. Vous en êtes le dernier rejeton ; c'était peut-être un désir téméraire de ma part que celui de vous engager dans le célibat. Sans doute , les moindres familles sont aussi précieuses devant Dieu que les plus illustres, et nul homme n'a le droit de tarir dans ses veines le sang de sa lignée , s'il n'a des frères ou des sœurs pour la perpétuer. Allez donc ou vous voulez, mon fils, et que la volonté d'en haut soit faite. » Ainsi parlait, ainsi pensait la mère Féline. C'était une noble créature , vraiment religieuse , et n'ayant d'une paysanne que le costume, la frugalité et les laborieuses habitudes; ou plutôt c'était une de ces paysannes comme il a dû en exister beaucoup avant que les mœurs patriarcales eussent été remplacées par l'âge de fer de la corruj)tion et de la servitude. Mais cet âge d'or a-t-il jamais existé lui-même? Jeanne était née sage et droite ; son frère , l'abbé Féline, l'avait perfectionnée par ses exemples et par ses discours. Il lui avait tout au plus appris à lire ; mais il lui avait enseigné par toutes les actions, par toutes les pensées, par toutes les paroles de sa vie, le véritable esprit du christianisme. Cet esprit de religion , si effacé, si corrompu , si perverti , si souillé par scs ministres , depuis le fondateur jusqu'à nos jours , semble heureusement, de temps à autre, se réveiller, avec sa pureté sans tache et sa simplicité antique, dans quelques âmes d'élite qui le font encore comprendre et goûter autour d'elles. L'abbé Féline, et par suite sa sœur Jeanne, étaient de Digitized by-GoOgle

gesse était dans notre famille. Mon père fut un homme sage et craignant Dieu. Mon frère a été un homme sage, instruit dans la science et aimant Dieu. Vous devez être sage aussi, quand les épreuves de la jeunesse seront finies. Je pense donc que votre dessein vous est inspiré par le bon ange. Peut-être aussi que la volonté divine n'est pas de laisser finir notre race. Vous en êtes le dernier rejeton ; c'était peut-être un désir téméraire de ma part que celui de vous engager dans le célibat. Sans doute, les moindres familles sont aussi précieuses devant Dieu que les plus illustres, et nul homme n'a le droit de tarir dans ses veines le sang de sa lignée, s'il n'a des frères ou des sœurs pour la perpétuer. Allez donc où vous voulez, mon fils, et que la volonté d'en haut soit faite. »

Ainsi parlait, ainsi pensait la mère Féline. C'était une noble créature, vraiment religieuse, et n'ayant d'une paysanne que le costume, la frugalité et les laborieuses habitudes ; ou plutôt c'était une de ces paysannes comme il a dû en exister beaucoup avant que les mœurs patriarcales eussent été remplacées par l'âge de fer de la corruption et de la servitude. Mais cet âge d'or a-t-il jamais existé lui-même ?

Jeanne était née sage et droite ; son frère, l'abbé Féline, l'avait perfectionnée par ses exemples et par ses discours. Il lui avait tout au plus appris à lire ; mais il lui avait enseigné par toutes les actions, par toutes les pensées, par toutes les paroles de sa vie, le véritable esprit du christianisme. Cet esprit de religion, si effacé, si corrompu, si perverti, si souillé par ses ministres, depuis le fondateur jusqu'à nos jours, semble heureusement, de temps à autre, se réveiller, avec sa pureté sans tache et sa simplicité antique, dans quelques âmes d'élite qui le font encore comprendre et goûter autour d'elles. L'abbé Féline, et par suite sa sœur Jeanne, étaient de

SIMON. U ces nobles âmes , les seules et les vraies âmes apostoliques, dont l'apparition a toujours été rare, quelque nombreux que fussent les ministres et les adeptes du culte. Il y en a beaucoup d'appelés , mais peu d'élus , a dit le Christ. Beaucoup prennent le Ihyrse , a dit Platon , mais peu sont inspirés par le dieu. Malheureusement , cet enthousiasme de la fol et cette simplicité de cœur qui font l'homme pieux sont presque impossibles à conserver dans le contact de notre civilisation investigatrice. Le jeune Simon subit la fatalité attachée à notre époque ; il nç put pas éclairer son esprit sans perdre le trésor de son enfance, la conviction. Cependant il demeura aussi attaché à la foi catholique qu'il est possible de l'étre à un homme de ce monde. Le souvenir des vertus de son oncle, le spectacle de la sainte vieillesse de sa mère , lui restèrent sous les yeux comme un monument sacré devant lequel il devait passer toute sa vie en s'inclinant et sans pser porter ostensiblement un regard d'examen profane dans le sanctuaire. Il eut donc soin de cacher à Jeanne les ravages que l'esprit de raisonnement et de scepticisme avaient faits en lui. Chaque fois que les vacances lui permettaient de revenir passer l'automne auprès d'elle, il veillait attentivement à ce que rien ne trahît la situation de son esprit. Il lui fut facile d'agir ainsi sans hypocrisie et sans effort. Il trouvait chez cette vénérable femme une hante sagesse et une poétique naïveté, qui ne permettaient jamais à l'ennui ou au dédain de condamner ou de critiquer le moindre do ses actes. D'ailleurs, -un profond sentiment d'amour unissait ces âmes formées de la même essence, et jamais rien de ce qui remplissait l'une ne pouvait fatiguer ni blesser l'autre. Dans leur ignorance des besoins de la civilisation , Jeanne et Simon s'étaient crus assez riches pour vivre
Digitized by Google

ces nobles âmes, les seules et les vraies âmes apostoliques, dont l'apparition a toujours été rare, quelque nombreux que fussent les ministres et les adeptes du culte. Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, a dit le Christ. Beaucoup prennent le thyrse, a dit Platon, mais peu sont inspirés par le dieu.

Malheureusement, cet enthousiasme de la foi et cette simplicité de cœur qui font l'homme pieux sont presque impossibles à conserver dans le contact de notre civilisation investigatrice. Le jeune Simon subit la fatalité attachée à notre époque ; il ne put pas éclairer son esprit sans perdre le trésor de son enfance, la conviction. Cependant il demeura aussi attaché à la foi catholique qu'il est possible de l'être à un homme de ce monde. Le souvenir des vertus de son oncle, le spectacle de la sainte vieillesse de sa mère, lui restèrent sous les yeux comme un monument sacré devant lequel il devait passer toute sa vie en s'inclinant et sans oser porter ostensiblement un regard d'examen profane dans le sanctuaire. Il eut donc soin de cacher à Jeanne les ravages que l'esprit de raisonnement et de scepticisme avaient faits en lui. Chaque fois que les vacances lui permettaient de revenir passer l'automne auprès d'elle, il veillait attentivement à ce que rien ne trahît la situation de son esprit. Il lui fut facile d'agir ainsi sans hypocrisie et sans effort. Il trouvait chez cette vénérable femme une haute sagesse et une poétique naïveté, qui ne permettaient jamais à l'ennui ou au dédain de condamner ou de critiquer le moindre de ses actes. D'ailleurs, un profond sentiment d'amour unissait ces âmes formées de la même essence, et jamais rien de ce qui remplissait l'une ne pouvait fatiguer ni blesser l'autre.

Dans leur ignorance des besoins de la civilisation, Jeanne et Simon s'étaient crus assez riches pour vivre

n SIMON. l’un et l’autre avec les douze cents livres de rente léguées par le curé ; la moitié de ce môme revenu avait suffi à la première éducation du jeune homme, l’autre avait procuré une douce aisance à la sobre et rustique existence de Jeanne ; mais Simon , qui désirait vivement aller étudier à Paris , et qui déjà se trouvait endetté à Poitiers après deux ans de séjour, éprouva de grandes perplexités. Il lui était odieux de penser à abandonner son entreprise et de retomber dans l’ignorance du paysan. Il lui était plus odieux encore de retrancher à sa mère l’humble bien-être qu’il eût voulu doubler au prix de sa vie. Il songea sérieusement à se brûler la cervelle; son caractère avait trop de force pour communiquer sa douleur; Féline l'ignora, mais elle s’effraya de voir la sombre mélancolie qui envahissait cette jeune âme, et qui, dès celte époque, y laissa les traces ineffaçables d’une rude et profonde souffrance. Heureusement dans cette détresse le ciel envoya un ami à Simon ; ce fut son parrain , le voisin Parquet, un fies meilleurs hommes que cette province ait possédés. Parquet était natif du village de Fougères, et, bien que sa charge l'eût établi à la ville dans une maison confortable achetée de ses deniers, il aimait à venir passer les trois jours de la semaine dont il pouvait disposer dans la maisonnette de ses ancêtres, tous procureurs de père en tils, tous bons vivants, laborieux, et s’étant, à ce qu’il semblait , fait une règle héréditaire de gagner beaucoup, afin de beaucoup dépenser sans ruiner leurs enfants. Néanmoins, maître Simon Parquet, après avoir montré beaucoup de penchant à la prodigalité dans sa jeunesse, était devenu assez rangé dans son âge mûr ])Our amasser une jolie fortune. Ce miracle s’était opéré, disait-on , par l’amour qu’il portait à sa lille chérie , (ju’d voulait voir avantageusement établie. Le fait est que lu Digitized by Google

l'un et l'autre avec les douze cents livres de rente léguées par le curé ; la moitié de ce même revenu avait suffi à la première éducation du jeune homme, l'autre avait procuré une douce aisance à la sobre et rustique existence de Jeanne ; mais Simon, qui désirait vivement aller étudier à Paris, et qui déjà se trouvait endetté à Poitiers après deux ans de séjour, éprouva de grandes perplexités. Il lui était odieux de penser à abandonner son entreprise et de retomber dans l'ignorance du paysan. Il lui était plus odieux encore de retrancher à sa mère l'humble bien-être qu'il eût voulu doubler au prix de sa vie. Il songea sérieusement à se brûler la cervelle ; son caractère avait trop de force pour communiquer sa douleur ; Féline l'ignora, mais elle s'effraya de voir la sombre mélancolie qui envahissait cette jeune âme, et qui, dès cette époque, y laissa les traces ineffaçables d'une rude et profonde souffrance.

Heureusement dans cette détresse le ciel envoya un ami à Simon : ce fut son parrain, le voisin Parquet, un des meilleurs hommes que cette province ait possédés. Parquet était natif du village de Fougères, et, bien que sa charge l'eût établi à la ville dans une maison confortable achetée de ses deniers, il aimait à venir passer les trois jours de la semaine dont il pouvait disposer dans la maisonnette de ses ancêtres, tous procureurs de père en fils, tous bons vivants, laborieux, et s'étant, à ce qu'il semblait, fait une règle héréditaire de gagner beaucoup, afin de beaucoup dépenser sans ruiner leurs enfants. Néanmoins, maître Simon Parquet, après avoir montré beaucoup de penchant à la prodigalité dans sa jeunesse, était devenu assez rangé dans son âge mûr pour amasser une jolie fortune. Ce miracle s'était opéré, disait-on, par l'amour qu'il portait à sa fille chérie, qu'il voulait voir avantageusement établie. Le fait est que la

SIMON. 13 parcimonie do sa femme lui avait fait autrefois aimer le désordre, par esprit de contradiction; mais aussitôt que la dame fut morte, Parquet goûta beaucoup moins de plaisir en mangeant le fruit qui n'était plus défendu , et trouva dans ses ressources assez de temps et d'argent pour bien profiler et pour bien user de la vie ; il demeura généreux et devint sage. Sa fille était agréable sans être jolie, sensée plus que spirituelle, douce, laborieuse, pleine d'ordre pour sa maison, de soin pour son père et de bonté pour tous; elle semblait avoir pris à cœur de mériter le doux nom de Bonne , que son père lui avait donné par suite d'idées systématiques analogues à celles de M. Shandy. La maison de campagne de maître Parquet était située à l'entrée du village, au-dessus de la chaumière de Jeanne Féline , au-dessous du château de Fougères. Ces trois habitations , avec leurs grandes et petites dépendances , couvraient la colline. L'ancien parc du château , converti en pâturage, descendait jusqu'aux confins du jardin symétrique de M. Parquet, et le mur crépi de ce dernier n'était séparé que par un sentier de la haie qui fermait le potager rustique de la mère Féline. Ce voisinage intime avait permis aux deux familles de se connaître et de s'apprécier. Simon Féline et Bonne Parquet étaient amis et compagnons d'enfance. L'avoué avait été uni d'une profonde estime et d'une vive amitié avec l'abbé Féline; on disait même que, dans sa jeunesse, il avait soupiré inutilement pour les yeux noirs de Jeanne. U est certain que, dans son amitié pour cette vieille femme , il y avait un mélange de respect et de galanterie surannée qui faisait parfois sourire le grave Simon. C'était, du reste, la seule passion romanesque qui eût trouvé place dans l'existence très-positive de l'ex-procureur. Des distractions fort peu exquises, et qu'il appelait assez mal à propos les consoDigitized by Google

parcimonie de sa femme lui avait fait autrefois aimer le désordre, par esprit de contradiction; mais aussitôt que la dame fut morte, Parquet goûta beaucoup moins de plaisir en mangeant le fruit qui n'était plus défendu, et trouva dans ses ressources assez de temps et d'argent pour bien profiter et pour bien user de la vie; il demeura généreux et devint sage. Sa fille était agréable sans être jolie, sensée plus que spirituelle, douce, laborieuse, pleine d'ordre pour sa maison, de soin pour son père et de bonté pour tous; elle semblait avoir pris à cœur de mériter le doux nom de *Bonne*, que son père lui avait donné par suite d'idées systématiques analogues à celles de M. Shandy.

La maison de campagne de maître Parquet était située à l'entrée du village, au-dessus de la chaumière de Jeanne Féline, au-dessous du château de Fougères. Ces trois habitations, avec leurs grandes et petites dépendances, couvraient la colline. L'ancien parc du château, converti en pâturage, descendait jusqu'aux confins du jardin symétrique de M. Parquet, et le mur crépi de ce dernier n'était séparé que par un sentier de la haie qui fermait le potager rustique de la mère Féline. Ce voisinage intime avait permis aux deux familles de se connaître et de s'apprécier. Simon Féline et Bonne Parquet étaient amis et compagnons d'enfance. L'avoué avait été uni d'une profonde estime et d'une vive amitié avec l'abbé Féline; on disait même que, dans sa jeunesse, il avait soupiré inutilement pour les yeux noirs de Jeanne. Il est certain que, dans son amitié pour cette vieille femme, il y avait un mélange de respect et de galanterie surannée qui faisait parfois sourire le grave Simon. C'était, du reste, la seule passion romanesque qui eût trouvé place dans l'existence très-positive de l'ex-procureur. Des distractions fort peu exquises, et qu'il appelait assez mal à propos *les conso-*

14 SIMON. lotions d'une douce philosophie , étaient venues à son secours, et avaient empêché , disait-il , que sa vie ne fût livrée à un désespoir abrutissant. Depuis cette époque de rêves enchanteurs et de larmes vaines, il avait vu Jeanne devenir mère de douze enfants. Dans sa prospérité comme dans sa douleur, elle avait toujours trouvé dans M. Parquet un digne voisin et un ami dévoué. L'excellent homme était rempli de finesse et de pénétration. Il devina plutôt qu'il ne découvrit le secret de Simon. Il lui arracha enfin l'aveu de ses dettes et de son embarras. Alors, l'emmenant dans son cabinet, à la ville : a Tiens, lui dit-il en lui mettant un portefeuille dans la main, voici une somme de dix mille francs que je viens de recevoir d'un riche , pour lui en avoir fait gagner autrefois quatre cent mille. C'est une aubaine sur laquelle je ne comptais plus, le client s'étant ruiné et enrichi deux ou trois fois depuis. Personne ne sait que cette somme m'est rentrée , pas même ma fille ; garde-moi le secret. 11 n'est pas bon qu'un jeune homme laisse dire qu'il a reçu un service. La plus noble chose du monde, c'est de l'accepter d'un véritable ami ; mais le monde ne comprend rien à cela. Peut-être qu'un autre t'eût proposé de te compter une pension ou de payer tes lettres de change. Ce dernier point est contraire à mes principes d'ordre, et, quant au premier, je trouve qu'il en coûte assez à ton orgueil d'accepter une fois. Renouveler cette cérémonie serait te condamner à un supplice périodique. Tu as du cœur, tu as de la modération; cette somme doit te suffire pour passer à Paris plusieurs années , à moins que tu ne contractes des vices. Songe à cela, c'est ton affaire. Tout ce que je te dirais à cet égard n'y changerait rien. Dieu te garde d'une jeunesse orageuse comme fut la mienne ! » Simon , étourdi d'un service si considérable, voulut en Digilized by Googl

SIMON. 15 vain le refuser en exprimant ses craintes de ne pouvoir le rendre assez vite. « Je le donne trente ans de crédit, répondit Parquet en riant ; lu paieras aux enfants de ma fille , avec les intérêts, si tu veux. Je ne cherche point à blesser ta fierté. — Mais s'il m'arrive de mourir sans m'acquitter, comment fera ma mère? — Aussi je ne te demande pas de billet, reprit l'avoué d'un ton brusque ; ni ta mère ni mes héritiers n'en sauront rien. Allons , va-t'en , en voilà assez ; sache seulement que je ne suis ni si généreux ni si imprudent que tu le penses. Simon , tu es destiné à faire ton chemin , souviens-toi de ce que je te dis : le neveu de mon pauvre Féline, le fils de Jeanne, n'est pas voué à l'obscurité. Avant qu'il soit vingt ans peut-être , je serai fort honoré de ta protection. Je ne ris pas. Adieu , Simon, laisse-moi déjeuner. » Simon paya mille francs de dettes qu'il avait à Poitiers, et alla travailler à Paris. Il n'aimait pas l'étude des lois , et avait songé à y renoncer. Mais le service que Parquet venait de lui rendre lui faisait presque un devoir de persévérer dans une profession qui, en raison des études déjà faites et de la protection assurée à ses débuts par son vieil ami, lui offrirait plus vite que toute autre les moyens de s'acquitter. L'enfant travailla donc avec courage, avec héroïsme; il simplifia ses dépenses autant que possible, et rendit sa vie aussi solitaire que celle d'un jeune lévite. La nature ne l'avait pas fait pour cette retraite et pour ces privations ; des passions ardentes fermentaient dans son sein ; une énergie extraordinaire , le besoin d'une largo existence, le débordaient. Il sut comprimer les élans de son caractère sous la terrible loi de la conscience. Toute cette existence de sacrifices et de mortifications fut un véritable martyre , dont pas un ami ne reçut la

SIMON, K* confidence; Dieu seul en fut témoin. Jeanne s'effraya de la maigreur et de la pâleur de sou fils, lorsqu'elle le revit les années suivantes. Elle sut seulement qu'il avait la mauvaise habitude de travailler la nuit. Parquet se demanda si c'était le vice ou la sagesse qui avait terni déjà la fleur de la jeunesse sur ce noble visage. Il n'osa le lui demander à lui-mème, car Simon n'était pas très-expansif; il était dévoré de fierté, et, quoiqu'il ressentit au fond du cœur une vive reconnaissance pour son ami, il ne pouvait surmonter la souffrance qu'il éprouvait auprès de lui. 11 le fuyait avec douleur et n'avait pas seulement la force de lui dire : « Je travaille , et j'espère le succès de mes peines ; » car il rougissait de sa honte même , il ne craignait rien tant que de se l'entendre reprocher. Le caractère de Parquet étant plus ouvert et plus hardi , il ne comprit pas les sentiments de Simon , et les attribua à la honte ou au remords d'avoir mal employé son temps et son argent. Il eut la 'délicatesse de ne pas lui faire de question et de ne pas sembler s'apercevoir de son embarras. Bonne, qui ne sut à quoi attribuer la conduite de son compagnon d'enfance, s'en affligea assez sérieuse, ment pour faire craindre à son père que ce jeune homme ne lui inspirât un sentiment plus vif que la simple amitié. Cependant, à l'automne de 4824, Simon revint avec son diplôme d'avocat et sa thèse en latin dédiée à l'ami Parquet. Personne ne s'attendait à un succès aussi prompt. Simon ne l'avait pas même annoncé à sa mère dans ses lettres. Ce fut un grand jour de joie et d'attendrissement jK)ur les deux vieillards. Bonne eut les larmes aux yeux en serrant la main de son jeune ami. Mais la tristesse et la pâleur de Simon ne s'animèrent pas un instant. Il sembla impatient de voir finir le dîner que Parquet donnait, pour lui faire fête , aux notables du pays et aux plus proches amis. Il s'éclipsa sur le premier prétexte qu'il put Digitized by Google

SIMON. 17 trouver, et alla se promc'uer seul dans la montagne. Tous les Jours suivants il montra le même amour pour la solitude , le même besoin do silence et d'oubli. Parquet l'engageait avec chaleur à s'emparer de la première affaire qui serait plaidée à la fin des vacances, et à faire son début au barreau. Simon lui serrait la main et répondait : « Avant tout , il faut que je me repose. Je suis accablé de fatigue. » Cela n'était que trop vrai. Mais à ce malaise venait se joindre une tristesse profonde. Simon portait au dedans de lui-mème la lèpre qui consume les âmes actives lorsque leur destinée ne répond pas à leurs facultés. Il était dévoré d'une inquiétude sans cause et d'une impatience sans but qu'il eût été bien embarrassé d'e.xpliqucr et do confier à tout autre qu'à lui-mème , car il comprenait à peine son mal et n'osait se l'avouer. Il était ambitieux. Il se sentait à l'étroit dans la vie et ne savait vers quelle issue s'envoler. Ce qu'il avait souhaité d'être ne lui semblait plus, maintenant qu'il avait mis les deux pieds sur cet échelon, qu'une conquête dérisoire hasardée sur le champ de l'infini. Simple paysan, il avait désiré une profession éclairée ; avocat , il rêvait les succès parlementaires de la politique, sans savoir encore s'il aurait assez de talent oratoire pour défendre la propriété d'une haie ou d'un sillon. Ainsi partagé entre le mépris de sa condition présente, le désir de monter au-dessus et la crainte de rester au-dessous, il était en proie à de véritables angoisses et les cachait avec soin, sachant mieux que personne que cet état tenait de la folie et qu'il fallait le surmonter par l'effort de sa propre volonté. Cotte maladie do l'àme est commune aujourd'hui à tous les jeunes gens qui abandonnent la position de leur famille pour en conquérir une plus élevée. C'est une pitié (jue de les en voir tou.s atteints, même les plus médiocres, chez qui l'ambition Digitized by Google

trouver, et alla se promener seul dans la montagne. Tous les jours suivants il montra le même amour pour la solitude, le même besoin de silence et d'oubli. Parquet l'engageait avec chaleur à s'emparer de la première affaire qui serait plaidée à la fin des vacances, et à faire son début au barreau. Simon lui serrait la main et répondait : « Avant tout, il faut que je me repose. Je suis accablé de fatigue. »

Cela n'était que trop vrai. Mais à ce malaise venait se joindre une tristesse profonde. Simon portait au dedans de lui-même la lèpre qui consume les âmes actives lorsque leur destinée ne répond pas à leurs facultés. Il était dévoré d'une inquiétude sans cause et d'une impatience sans but qu'il eût été bien embarrassé d'expliquer et de confier à tout autre qu'à lui-même, car il comprenait à peine son mal et n'osait se l'avouer. Il était ambitieux. Il se sentait à l'étroit dans la vie et ne savait vers quelle issue s'envoler. Ce qu'il avait souhaité d'être ne lui semblait plus, maintenant qu'il avait mis les deux pieds sur cet échelon, qu'une conquête dérisoire hasardée sur le champ de l'infini. Simple paysan, il avait désiré une profession éclairée; avocat, il rêvait les succès parlementaires de la politique, sans savoir encore s'il aurait assez de talent oratoire pour défendre la propriété d'une haie ou d'un sillon. Ainsi partagé entre le mépris de sa condition présente, le désir de monter au-dessus et la crainte de rester au-dessous, il était en proie à de véritables angoisses et les cachait avec soin, sachant mieux que personne que cet état tenait de la folie et qu'il fallait le surmonter par l'effort de sa propre volonté. Cette maladie de l'âme est commune aujourd'hui à tous les jeunes gens qui abandonnent la position de leur famille pour en conquérir une plus élevée. C'est une pitié que de les en voir tous atteints, même les plus médiocres, chez qui l'ambition

18 SIMON. (déjà si répréhensible dans les grandes âmes lorsqu'elle y naît trop vite) devient ridicule et insupportable, n'étant fondée sur aucune prétention légitime. Simon n'était pas de ces génies avortés qui se dévorent du regret de n'avoir pu exister. Il sentait sa force, il savait ce qu'il avait accompli, ce qu'il accomplirait encore. Mais quand? Toute la question était une question de temps. Il savait bien qu'à l'heure dite il reprendrait la charrue pour tracer dans le roc le pénible sillon de sa vie. Il souffrait par anticipation les douleurs de ce nouveau martyre, auquel il savait bien que la mollesse et l'amour grossier de soimôme ne viendraient pas le soustraire. II souffrait , mais non pas comme la plupart de ceux qui se lamentent de leur impuissance ; il subissait en silence le mal des grandes âmes. Il sentait se former en lui un géant, et sa frêle jeunesse pliait sous le poids de cet autre lui-même qui grondait dans son sein. Il s'appliquait celte métaphore , et souvent , lorsqu'au fond d'un ravin , il se jetait avec accablement sur la bruyère, il se disait en lui-même qu'il était comme une femme enceinte , fatiguée de porter le fruit de ses entrailles. « Quand donc te produirai-je au jour, dragon? s'écriait-il dans son délire ; quand donc te lancerai-je devant moi à travers le monde pour m'y frayer une route? Seras-lu vaste comme mon aspiration , seras-tu étroit comme ma poitrine? Est-ce la cité, est-ce la souris qui va sortir de ce pénible et long enfantement? » En attendant celte heure terrible, il s'étendait sur la mousse des collines et à l'ombre des forêts de bouleaux qui serpentent sur les bords pittoresques de la Creuse ; il goûtait parfois quelques heures d'un sommeil agité comme l'ondo du torrent et comme le vent de l'orage. Tantôt il marchait avec rapidité pendant tout un jour, tantôt il restait assis sur un rocher, du lever au coucher Digitized by Google

(déjà si répréhensible dans les grandes âmes lorsqu'elle y naît trop vite) devient ridicule et insupportable, n'étant fondée sur aucune prétention légitime. Simon n'était pas de ces génies avortés qui se dévorent du regret de n'avoir pu exister. Il sentait sa force, il savait ce qu'il avait accompli, ce qu'il accomplirait encore. Mais *quand?* Toute la question était une question de temps. Il savait bien qu'à l'heure dite il reprendrait la charrue pour tracer dans le roc le pénible sillon de sa vie. Il souffrait par anticipation les douleurs de ce nouveau martyre, auquel il savait bien que la mollesse et l'amour grossier de soi-même ne viendraient pas le soustraire. Il souffrait, mais non pas comme la plupart de ceux qui se lamentent de leur impuissance; il subissait en silence le mal des grandes âmes. Il sentait se former en lui un géant, et sa frêle jeunesse pliait sous le poids de cet autre lui-même qui grondait dans son sein.

Il s'appliquait cette métaphore, et souvent, lorsqu'au fond d'un ravin, il se jetait avec accablement sur la bruyère, il se disait en lui-même qu'il était comme une femme enceinte, fatiguée de porter le fruit de ses entrailles. « Quand donc te produirai-je au jour, dragon? s'écriait-il dans son délire; quand donc te lancerai-je devant moi à travers le monde pour m'y frayer une route? Seras-tu vaste comme mon aspiration, seras-tu étroit comme ma poitrine? Est-ce la cité, est-ce la souris qui va sortir de ce pénible et long enfantement? »

En attendant cette heure terrible, il s'étendait sur la mousse des collines et à l'ombre des forêts de bouleaux qui serpentent sur les bords pittoresques de la Creuse; il goûtait parfois quelques heures d'un sommeil agité comme l'onde du torrent et comme le vent de l'orage. Tantôt il marchait avec rapidité pendant tout un jour, tantôt il restait assis sur un rocher, du lever au coucher

SIMON. 19 du soleil. Sa santé périssait , mais son âme ne vivait qu'avec plus d'intensité, et son courage renaissait avec les douleurs physiques qui lui donnaient un aliment. A ces maux se réunissaient les irritations bilieuses d'un sentiment politique très-prononcé. A vingt-deux ans, les sentiments sont des principes, et ces principes-là sont des passions. Simon avait sucé les idées républicaines au sein de sa mère. Son père, soldat de la république, avait été massacré par les chouans. L'abbé Féline avait compris la fraternité des hommes comme Jésus l'avait enseignée, et Jeanne, imbue de ses pensées , admettait si peu le droit divin pour les dignités temporelles, qu'à son insu, vingt fois par jour, elle était hérétique. Son fils prenait plaisir à l'entendre proférer ces saints blasphèmes. Il se gardait de les lui faire apercevoir, et s'enivrait de l'énergie de cette sauvage vertu qui répondait si bien à toutes les fibres de son être. «Ma mère, s'écriait-il quelquefois avec enthousiasme, vous étiez digne d'être une matrone romaine aux plus beaux jours de la république. » Jeanne ne savait pas l'histoire romaine , mais elle avait réellement les vertus de l'ancienne Rome. A celte époque, où il était sérieusement question du retour des anciens privilèges , où l'on présentait des lois sur le droit d'aînesse, où l'on votait des indemnités pour les émigrés, quoique la mère et le fils Féline n'eussent aucune prévention personnelle contre la famille de Fougères, ils virent avec regret tout l'attirail aratoire des frères Mathieu sortir du donjon féodal pour faire place à la livrée du comte. La vieille Jeanne prévoyait bien, dans son expérience, que , l'amour du nouveau une fois calmé, ce maître tant désiré ne manquerait ni d'ennemis ni de défauts. Elle était blessée , surtout , d'entendre le jeune curé de Fougères parler de lui rendre des honneurs semblables à ceux qui escorteraient les reliques d'un saint, et

Digiiized by Google

du soleil. Sa santé périssait, mais son âme ne vivait qu'avec plus d'intensité, et son courage renaissait avec les douleurs physiques qui lui donnaient un aliment.

A ces maux se réunissaient les irritations bilieuses d'un sentiment politique très-prononcé. A vingt-deux ans, les sentiments sont des principes, et ces principes-là sont des passions. Simon avait sucé les idées républicaines au sein de sa mère. Son père, soldat de la république, avait été massacré par les chouans. L'abbé Féline avait compris la fraternité des hommes comme Jésus l'avait enseignée, et Jeanne, imbue de ses pensées, admettait si peu le droit divin pour les dignités temporelles, qu'à son insu, vingt fois par jour, elle était hérétique. Son fils prenait plaisir à l'entendre proférer ces saints blasphèmes. Il se gardait de les lui faire apercevoir, et s'enivrait de l'énergie de cette sauvage vertu qui répondait si bien à toutes les fibres de son être. « Ma mère, s'écriait-il quelquefois avec enthousiasme, vous étiez digne d'être une matrone romaine aux plus beaux jours de la république. » Jeanne ne savait pas l'histoire romaine, mais elle avait réellement les vertus de l'ancienne Rome.

A cette époque, où il était sérieusement question du retour des anciens priviléges, où l'on présentait des lois sur le droit d'aînesse, où l'on votait des indemnités pour les émigrés, quoique la mère et le fils Féline n'eussent aucune prévention personnelle contre la famille de Fougères, ils virent avec regret tout l'attirail aratoire des frères Mathieu sortir du donjon féodal pour faire place à la livrée du comte. La vieille Jeanne prévoyait bien, dans son expérience, que, l'amour du nouveau une fois calmé, ce maître tant désiré ne manquerait ni d'ennemis ni de défauts. Elle était blessée, surtout, d'entendre le jeune curé de Fougères parler de lui rendre des honneurs semblables à ceux qui escorteraient les reliques d'un saint, et

SIMON. n demandait par quelles vertus cet inconnu avait mérité qu'on parlât d'aller le recevoir en procession. Néanmoins, comme elle ne s'exprimait devant ses concitoyens qu'avec douceur et mesure, malgré le grand crédit que ses vertus, sa sagesse et sa piété lui avaient acquis sur leurs esprits, ils la traitèrent un peu comme Cassandre, et n'en continuèrent pas moins d'élever des reposoirs sur la route par laquelle le comte de Fougères devait arriver. III. Quelques jours avant celui où le comte de Fougères était attendu dans son domaine , on vit , dès le matin , mademoiselle Bonne faire charger un mulet des plus beaux fruits de son jardin , fruits rares dans le pays , et que M. Parquet soignait presque aussi tendrement que sa fille. Le digne homme était parti la veille. Bonne monta en croupe, suivant l'usage, derrière son domestique. On attacha le mulet chargé de vivres à la queue du cheval que montaient la demoiselle et son écuyer en blouse et en guêtres de toile. Dans cet équipage, la fille de l'avoué descendit au petit trot le chemin tournant qui se plonge avec rapidité dans la vallée ; car, quoique Fougères soit situé dans un joli vallon bien creusé en entonnoir, le sol de ce vallon est encore beaucoup plus élevé que celui de la vallée principale, où l'on découvre au loin les clochers du chef-lieu, et notre hameau est caché dans ces collines rocailleuses qu'on décore du nom de montagnes dans le pays, comme un nid de milan dans le cratère éteint d'un ancien volcan. Le soleil, encore rouge, commençait à monter sur l'horizon de bruyères qui se découpe en lignes arrondies vers tous les points de ce paysage , lorsque Simon , en débusquant d'un sentier rapide caché dans les genêts Digitized by Google

demandait par quelles vertus cet inconnu avait mérité qu'on parlât d'aller le recevoir en procession. Néanmoins, comme elle ne s'exprimait devant ses concitoyens qu'avec douceur et mesure, malgré le grand crédit que ses vertus, sa sagesse et sa piété lui avaient acquis sur leurs esprits, ils la traitèrent un peu comme Cassandre, et n'en continuèrent pas moins d'élever des reposoirs sur la route par laquelle le comte de Fougères devait arriver.

## III.

Quelques jours avant celui où le comte de Fougères était attendu dans son domaine, on vit, dès le matin, mademoiselle Bonne faire charger un mulet des plus beaux fruits de son jardin, fruits rares dans le pays, et que M. Parquet soignait presque aussi tendrement que sa fille. Le digne homme était parti la veille. Bonne monta en croupe, suivant l'usage, derrière son domestique. On attacha le mulet chargé de vivres à la queue du cheval que montaient la demoiselle et son écuyer en blouse et en guêtres de toile. Dans cet équipage, la fille de l'avoué descendit au petit trot le chemin tournant qui se plonge avec rapidité dans la vallée; car, quoique Fougères soit situé dans un joli vallon bien creusé en entonnoir, le sol de ce vallon est encore beaucoup plus élevé que celui de la vallée principale, où l'on découvre au loin les clochers du chef-lieu, et notre hameau est caché dans ces collines rocailleuses qu'on décore du nom de montagnes dans le pays, comme un nid de milan dans le cratère éteint d'un ancien volcan.

Le soleil, encore rouge, commençait à monter sur l'horizon de bruyères qui se découpe en lignes arrondies vers tous les points de ce paysage, lorsque Simon, en débusquant d'un sentier rapide caché dans les genêts

SIMON. 21 épineux , se trouva face à face sur la route avec sa douce voisine. Pour tout autre que lui la rencontre de cette aimable personne eût été ce que le vol d'une colombe était jadis pour les augures. Mais Simon, toujours brusque et préoccupé, ne s'aperçut point de la vive rougeur qui colora les joues de la jeune Glle, et du mélange de plaisir et de peine qui passa dans son regard. « Eh bien , mademoiselle Bonne , lui dit-il de sa voix pleine et grave, vous voilà donc entrée en fonctions? je vous en fais mon compliment. — Que voulez-vous dire , monsieur Simon ? répondit mademoiselle Parquet un peu fâchée de cette apostrophe. — Mais n'allez-vous pas à la ville pour cette grande et solennelle cérémonie de la signature du contrat? M. le comte, notre bon et illustre seigneur, veux-je dire, n'estil pas arrivé chez vous hier soir, et ne daigne-t-il pas manger vos provisions en attendant qu'il ait la bonté de nous apporter ici sa botte à baiser ? Ne vous voilà-t-il pas en route pour courir à sa rencontre, lui préparer son dîner et le saluer avec tout le respect d'une humble vassale? Combien de temps allez-vous nous dérober la présence de cet astre resplendissant? Songez à l'impatience... — Taisez-vous, monsieur Simon , interrompit Bonne avec un peu d'humeur. Toutes ces plaisanteries-là sont fort méchantes. Croyez-vous que mon père et moi soyons les humbles serviteurs de qui que ce soit? Pensez-vous que votre monsieur le comte soit autre chose pour nous qu'un client et un hôte envers lequel nous n'avons que des devoirs de probité et de politesse à remplir? — A Dieu ne plaise que j'en pense autrement ! répondit Simon avec plus de douceur. Cependant, voisine, il me semble que votre père n'avait pas jugé convenable ou du moins nécessaire , de vous emmener hier avec lui. Digitized by Google

épineux, se trouva face à face sur la route avec sa douce voisine. Pour tout autre que lui la rencontre de cette aimable personne eût été ce que le vol d'une colombe était jadis pour les augures. Mais Simon, toujours brusque et préoccupé, ne s'aperçut point de la vive rougeur qui colora les joues de la jeune fille, et du mélange de plaisir et de peine qui passa dans son regard.

« Eh bien, mademoiselle Bonne, lui dit-il de sa voix pleine et grave, vous voilà donc entrée en fonctions? je vous en fais mon compliment.

— Que voulez-vous dire, monsieur Simon? répondit mademoiselle Parquet un peu fâchée de cette apostrophe.

— Mais n'allez-vous pas à la ville pour cette grande et solennelle cérémonie de la signature du contrat? M. le comte, notre bon et illustre seigneur, veux-je dire, n'est-il pas arrivé chez vous hier soir, et ne daigne-t-il pas manger vos provisions en attendant qu'il ait la bonté de nous apporter ici sa botte à baiser? Ne vous voilà-t-il pas en route pour courir à sa rencontre, lui préparer son dîner et le saluer avec tout le respect d'une humble vassale? Combien de temps allez-vous nous dérober la présence de cet astre resplendissant? Songez à l'impatience...

— Taisez-vous, monsieur Simon, interrompit Bonne avec un peu d'humeur. Toutes ces plaisanteries-là sont fort méchantes. Croyez-vous que mon père et moi soyons les humbles serviteurs de qui que ce soit? Pensez-vous que votre monsieur le comte soit autre chose pour nous qu'un client et un hôte envers lequel nous n'avons que des devoirs de probité et de politesse à remplir?

— A Dieu ne plaise que j'en pense autrement! répondit Simon avec plus de douceur. Cependant, voisine, il me semble que votre père n'avait pas jugé convenable ou du moins nécessaire, de vous emmener hier avec lui.

SIMON. îi D’où vient donc que vous voilà en roule ce matin pour le rejoindre? — C’est que j’ai reçu un exprès et une lettre de lui au point du jour, répondit Bonne. — Si matin ? répliqua Simon d’un air de doute. ~ Tenez, monsieur le censeur! dit Bonne en tirant de son sein un billet qu’elle lui jeta. — Ohl je vous crois, s’écria-t-il en voulant le lui rendre. -Non pas, non pas, repartit la jeune fille; vous m’accusez de courir au-devant d’un homme malgré la défense de mon père , je veux que vous me fassiez des excuses. — A la bonne heure , dit Simon en jetant les yeux sur le billet , qui était conçu en ces termes : « Lève-toi vite, ma chère enfant , et viens me trouver. M. de Fougères n’est point un freluquet; ou, s’il l’est, son équipage du moins ne me donne pas de crainte. En outre, il m’a amené une dame que je suis fort en peine de recevoir convenablement. J’ai besoin de la présence au logis. Apporte des fruits, des gâteaux et des confitures. « Ton père qui t'aime. » — En ce cas, chère voisine, dit Simon en lui rendant le billet , je vous demande pardon et déclare que je suis un brutal. — Est-ce là tout? répondit Bonne en lui tendant la main. — Je déclare, dit-il en la lui baisant, que vous ôtes Bonne la bien baptisée. C’est le mot de ma mère toutes les fois qu’elle vous nomme. — Et répondez-vous toujours amenf — Toujours.
Digitized by Google

D'où vient donc que vous voilà en route ce matin pour le rejoindre?

— C'est que j'ai reçu un exprès et une lettre de lui au point du jour, répondit Bonne.

— Si matin? répliqua Simon d'un air de doute.

— Tenez, monsieur le censeur! dit Bonne en tirant de son sein un billet qu'elle lui jeta.

— Oh! je vous crois, s'écria-t-il en voulant le lui rendre.

— Non pas, non pas, repartit la jeune fille; vous m'accusez de courir au-devant d'un homme malgré la défense de mon père, je veux que vous me fassiez des excuses.

— A la bonne heure, dit Simon en jetant les yeux sur le billet, qui était conçu en ces termes :

« Lève-toi vite, ma chère enfant, et viens me trouver. M. de Fougères n'est point un freluquet; ou, s'il l'est, son équipage du moins ne me donne pas de crainte. En outre, il m'a amené une dame que je suis fort en peine de recevoir convenablement. J'ai besoin de ta présence au logis. Apporte des fruits, des gâteaux et des confitures.

« *Ton père qui t'aime.* »

— En ce cas, chère voisine, dit Simon en lui rendant le billet, je vous demande pardon et déclare que je suis un brutal.

— Est-ce là tout? répondit Bonne en lui tendant la main.

— Je déclare, dit-il en la lui baisant, que vous êtes Bonne la bien baptisée. C'est le mot de ma mère toutes les fois qu'elle vous nomme.

— Et répondez-vous toujours *amen?*

— Toujours.

SIMON. 23 — Surtout quand vous ne pensez pas à autre chose? — Pourquoi cela? que signifie ce reproche? » répondit Simon avec beaucoup d'étonnement. Bonne rougit et baissa les yeux avec embarras. Elle eût mieux aimé que Simon soutînt cette petite guetre que de ne pas comprendre l'intérêt qu'elle y mettait. Elle n'avait pas assez de vivacité dans l'esprit pour continuer sur ce ton, et pour réparer une étourderie par une plaisanterie quelconque. Elle se troubla , et lui dit adieu en frappant le flanc de son cheval avec une branche de peuplier qui lui servait de cravache. Simon la suivit des yeux quelques minutes avec surprise ; puis, haussant les épaules comme un homme qui s'aperçoit de l'emploi puéril de son temps et de son attention, il reprit en sifflant le cours de sa promenade solitaire. La pauvre Bonne avait eu un instant de joie et de confiance imprudente. Elle l'avait cru jaloux en le voyant blâmer son empressement d'aller recevoir M. de Fougères ; mais d'ordinaire elle s'apercevait vite, après ces lueurs d'espoir, qu'elle s'était abusée, et que Simon n'était pas même occupé d'elle. La Marche est un pays montueux qui n'a rien de grandiose, mais dont l'aspect, à la fois calme et sauvage, m'a toujours paru propre à tenter un ermite ou un poêle. Plusieurs personnes le préfèrent à l'Auvergne, en ce qu'il a un caractère plus simple et plus décidé. L'Auvergne, dont le ciel me garde d'ailleurs de médire I a des beautés un peu empruntées aux Alpes, mais réduites à des dimensions trop étroites pour produire de grands efllets. Le pays marchois , son voisin, a , si je puis m'exprimer ainsi, plus de bonhomie et de naïveté dans son désordre; ses nttntagnes de fougères ne se hérissent pas de roches menaçantes ; elles entr'ouvrent çà et là leur robe de verdure pour montrer leurs flancs arides que ronge un lichen blanchâtre. Les torrents fougueux ne s'élancent pas de

Digitized by Google

— Surtout quand vous ne pensez pas à autre chose?

— Pourquoi cela? que signifie ce reproche? » répondit Simon avec beaucoup d'étonnement.

Bonne rougit et baissa les yeux avec embarras. Elle eût mieux aimé que Simon soutînt cette petite guerre que de ne pas comprendre l'intérêt qu'elle y mettait. Elle n'avait pas assez de vivacité dans l'esprit pour continuer sur ce ton, et pour réparer une étourderie par une plaisanterie quelconque. Elle se troubla, et lui dit adieu en frappant le flanc de son cheval avec une branche de peuplier qui lui servait de cravache. Simon la suivit des yeux quelques minutes avec surprise; puis, haussant les épaules comme un homme qui s'aperçoit de l'emploi puéril de son temps et de son attention, il reprit en sifflant le cours de sa promenade solitaire. La pauvre Bonne avait eu un instant de joie et de confiance imprudente. Elle l'avait cru jaloux en le voyant blâmer son empressement d'aller recevoir M. de Fougères; mais d'ordinaire elle s'apercevait vite, après ces lueurs d'espoir, qu'elle s'était abusée, et que Simon n'était pas même occupé d'elle.

La Marche est un pays montueux qui n'a rien de grandiose, mais dont l'aspect, à la fois calme et sauvage, m'a toujours paru propre à tenter un ermite ou un poëte. Plusieurs personnes le préfèrent à l'Auvergne, en ce qu'il a un caractère plus simple et plus décidé. L'Auvergne, dont le ciel me garde d'ailleurs de médire! a des beautés un peu empruntées aux Alpes, mais réduites à des dimensions trop étroites pour produire de grands effets. Le pays marchois, son voisin, a, si je puis m'exprimer ainsi, plus de bonhomie et de naïveté dans son désordre; ses montagnes de fougères ne se hérissent pas de roches menaçantes; elles entr'ouvrent çà et là leur robe de verdure pour montrer leurs flancs arides que ronge un lichen blanchâtre. Les torrents fougueux ne s'élancent pas de

SIMON. ik leur sein et ne grondent pas parmi les décombres ; de mystérieux ruisseaux, cachés sous la mousse, filtrent goutte à goutte le long des parois granitiques et s'y creusent parfois un bassin qui suffît à désaltérer la bécassine solitaire ou le vanneau à la voix mélancolique. Le bouleau allonge sa taille serrée dans un étui de satin blanc, et balance son léger branchage sur le versant des ravins rocailleux ; là où la croupe des collines s'arrondit sous le pied des pâtres , une herbe longue et 6ne , bien coupée de ruisseaux et bien plantée de hêtres et de châtaigniers, nourrit de grands moutons très-blancs et couverts d'une laine plate et rude, des poulains trapus et robustes , des vaches naines fécondes en lait excellent. Dans les vallées, on cultive l'orge, l'avoine et le seigle ; sur les monticules, on engraisse les troupeaux. Dans la partie plus sauvage qu'on appelle la montagne , et où le vallon de Fougères se trouve jeté comme une oasis , on trouve du gibier en abondance, et on recueille la digitale , cette belle plante sauvage que la mode des anévrismes a mise en faveur, et qui élève dans les lieux les plus arides ses hautes pyramides de cloches purpurines, tigrées de noir et de blanc. Là aussi le buis sauvage et le houx aux feuilles d'émeraude tapissent les gorges où serpente la Creuse. La Creuse est une des plus charmantes rivières de France ; c'est un torrent profond et rapide , mais silencieux et calme dans sa course, encaissé, limpide, toujours couronné de verdure, et baisant le pied de ces monti ameni qu'eût aimés Métastase. Somme toute, le pays est pauvre ; les gros propriétaires y mènent plus joyeuse vie que dans les provinces plus fertiles, comme il arrive toujours. Nulle part la bonne chère ne compte des dévots plus fervents. Mais le paysan économe , laborieux et frugal , habitué à la rudesse de son sort, et dédaignant de l'adoucir par de folles dé» Digitized by GoogI

leur sein et ne grondent pas parmi les décombres; de mystérieux ruisseaux, cachés sous la mousse, filtrent goutte à goutte le long des parois granitiques et s'y creusent parfois un bassin qui suffit à désaltérer la bécassine solitaire ou le vanneau à la voix mélancolique. Le bouleau allonge sa taille serrée dans un étui de satin blanc, et balance son léger branchage sur le versant des ravins rocailleux; là où la croupe des collines s'arrondit sous le pied des pâtres, une herbe longue et fine, bien coupée de ruisseaux et bien plantée de hêtres et de châtaigniers, nourrit de grands moutons très-blancs et couverts d'une laine plate et rude, des poulains trapus et robustes, des vaches naines fécondes en lait excellent. Dans les vallées, on cultive l'orge, l'avoine et le seigle; sur les monticules, on engraisse les troupeaux. Dans la partie plus sauvage qu'on appelle la montagne, et où le vallon de Fougères se trouve jeté comme une oasis, on trouve du gibier en abondance, et on recueille la digitale, cette belle plante sauvage que la mode des anévrismes a mise en faveur, et qui élève dans les lieux les plus arides ses hautes pyramides de cloches purpurines, tigrées de noir et de blanc. Là aussi le buis sauvage et le houx aux feuilles d'émeraude tapissent les gorges où serpente la Creuse. La Creuse est une des plus charmantes rivières de France; c'est un torrent profond et rapide, mais silencieux et calme dans sa course, encaissé, limpide, toujours couronné de verdure, et baisant le pied de ces *monti ameni* qu'eût aimés Métastase.

Somme toute, le pays est pauvre; les gros propriétaires y mènent plus joyeuse vie que dans les provinces plus fertiles, comme il arrive toujours. Nulle part la bonne chère ne compte des dévots plus fervents. Mais le paysan économe, laborieux et frugal, habitué à la rudesse de son sort, et dédaignant de l'adoucir par de folles dé-

SIMON. •25 penses, vit de châtaignes et de sarrasin ; il aime l'argent plus que le bien-être; la chicane est son élément, le commerce tant soit peu frauduleux est son art et son théâtre, ün marchand forain marchois est pour les provinces voisines un personnage aussi redoutable que nécessaire ; il a le talent incroyable de tromper toujours et de ne Jamais perdre son crédit. J'en ai connu plus d'un qui aurait donné des leçons de diplomatie au prince de Talleyrand. Le cultivateur du Berri est destiné, de père en fils, à être sa proie, à le maudire, à l'enrichir et à le donner au diable , qui le lui renvoie chaque année plus rusé, plus prodigue de belles paroles , plus irrésistible et plus fripon. Simon Féline était une de ces natures supérieures par leur habileté et leur puissance , qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien , suivant la direction qui leur est imprimée. Dès le principe, son éducation éteignit en lui l'instinct marchois de maquignonnage , et développa d'abord le sentiment religieux. A l'âge de puberté, l'éducation philosophique vint mêler la logique à la pensée, la réflexion à l'enthousiasme ; puis, la passion sillonna son âme de ces grands éclairs qui peu à peu devaient la révéler à elle-même. Mais au milieu de ces ouragans elle conserva toujours un caractère de mysticisme, et l'amour de la contemplation domina l'esprit d'examen. A côté de sa soif d'avenir et de ses appétits de puissance, Simon conservait dans la solitude un sentiment d'extase religieuse. Il s'y plongeait pour guérir les blessures qu'il avait reçues dans un choc imaginaire avec la société ; et parfois , au lieu du rôle actif qu'il avait entrevu , il se surprenait à caresser je ne sais quel rêve de perfection chrétienne et philosophique, quasi militante , quasi monacale. 11 passait souvent, comme je l'ai déjà dit , des journées s Digitized by Coogle

penses, vit de châtaignes et de sarrasin ; il aime l'argent plus que le bien-être ; la chicane est son élément, le commerce tant soit peu frauduleux est son art et son théâtre. Un marchand forain marchois est pour les provinces voisines un personnage aussi redoutable que nécessaire ; il a le talent incroyable de tromper toujours et de ne jamais perdre son crédit. J'en ai connu plus d'un qui aurait donné des leçons de diplomatie au prince de Talleyrand. Le cultivateur du Berri est destiné, de père en fils, à être sa proie, à le maudire, à l'enrichir et à le donner au diable, qui le lui renvoie chaque année plus rusé, plus prodigue de belles paroles, plus irrésistible et plus fripon.

Simon Féline était une de ces natures supérieures par leur habileté et leur puissance, qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qui leur est imprimée. Dès le principe, son éducation éteignit en lui l'instinct marchois de maquignonnage, et développa d'abord le sentiment religieux. A l'âge de puberté, l'éducation philosophique vint mêler la logique à la pensée, la réflexion à l'enthousiasme ; puis, la passion sillonna son âme de ces grands éclairs qui peu à peu devaient la révéler à elle-même. Mais au milieu de ces ouragans elle conserva toujours un caractère de mysticisme, et l'amour de la contemplation domina l'esprit d'examen. A côté de sa soif d'avenir et de ses appétits de puissance, Simon conservait dans la solitude un sentiment d'extase religieuse. Il s'y plongeait pour guérir les blessures qu'il avait reçues dans un choc imaginaire avec la société ; et parfois, au lieu du rôle actif qu'il avait entrevu, il se surprenait à caresser je ne sais quel rêve de perfection chrétienne et philosophique, quasi militante, quasi monacale.

Il passait souvent, comme je l'ai déjà dit, des journées

 entières au fond des bois, sans épuiser la vigueur de celte imagination qu'il n'osait montrer au logis. Le jour de sa rencontre avec mademoiselle Parquet, il fit une assez longue course pour n'être de retour que vers le soir. Avant de regagner sa diaumière, Simon voulut voir coucher le soleil au même lieu d'où il avait contemplé son lever. C'était le sommet de la dernière colline qui encadrait le vallon, et sur lequel s'élevaient les ruines du petit fort destiné jadis à répondre aux batteries du château et à garder l'entrée du vallon. De cette colline on jouissait d'une vue magnifique ; on plongeait d'une part dans le vallon de Fougères, et de l'autre on embrassait la vaste et profonde arène où serpente la Creuse. Simon aimait de prédilection cette ruine qu'habitaient de grands lézards verts et des orfraies au plumage flambloyant. La seule tour qui restait debout en entier avait été aussi un but de promenade quotidienne pour l'abbé Féline. Simon avait à peine connu oe digne homme ; mais il en conservait un vague souvenir, exalté par l'enthousiasme de sa mère et par la vénération des habitants. Il ne passait pas un jour sans aller saluer ces décombres sur lesquels son oncle s'était tant de fois assis dans le silence de la méditation, et dont plusieurs pierres portaient encore les initiales de son nom , creusées avec un couteau. L'abbé avait donné à cette tour le nom de Tour de la Duchesse, parce qu'un de ces grands oiseaux de nuit , remarquables par leur voix effrayante, et assez rares en tous pays, en avait fait longtemps sa demeure ; ce nom s'était conservé dans les environs, et les amis superstitieux do bon curé prétendaient que, la nuit anniversaire de ses funérailles, la duchesse revenait encore se porcher sur le sommet de la tour et jeter de longs cris de détresse jusqu'au premier coup de Angélus du matin. Assis sur le seuil de la tour, Simon regardait l'astre Digitized by Coogte

entières au fond des bois, sans épuiser la vigueur de cette imagination qu'il n'osait montrer au logis. Le jour de sa rencontre avec mademoiselle Parquet, il fit une assez longue course pour n'être de retour que vers le soir. Avant de regagner sa chaumière, Simon voulut voir coucher le soleil au même lieu d'où il avait contemplé son lever. C'était le sommet de la dernière colline qui encadrait le vallon, et sur lequel s'élevaient les ruines du petit fort destiné jadis à répondre aux batteries du château et à garder l'entrée du vallon. De cette colline on jouissait d'une vue magnifique; on plongeait d'une part dans le vallon de Fougères, et de l'autre on embrassait la vaste et profonde arène où serpente la Creuse. Simon aimait de prédilection cette ruine qu'habitaient de grands lézards verts et des orfraies au plumage flambloyant. La seule tour qui restait debout en entier avait été aussi un but de promenade quotidienne pour l'abbé Féline. Simon avait à peine connu ce digne homme; mais il en conservait un vague souvenir, exalté par l'enthousiasme de sa mère et par la vénération des habitants. Il ne passait pas un jour sans aller saluer ces décombres sur lesquels son oncle s'était tant de fois assis dans le silence de la méditation, et dont plusieurs pierres portaient encore les initiales de son nom, creusées avec un couteau. L'abbé avait donné à cette tour le nom de *Tour de la Duchesse*, parce qu'un de ces grands oiseaux de nuit, remarquables par leur voix effrayante, et assez rares en tous pays, en avait fait longtemps sa demeure; ce nom s'était conservé dans les environs, et les amis superstitieux du bon curé prétendaient que, la nuit anniversaire de ses funérailles, la *duchesse* revenait encore se percher sur le sommet de la tour et jeter de longs cris de détresse jusqu'au premier coup de l'*Angelus* du matin.

Assis sur le seuil de la tour, Simon regardait l'astre

SIMON. 27 magnifique s’abaisser lentement sur les collines de Glenny, lorsqu’il entendit une voix inconnue parler à deux pas de lui une langue étrangère , et en se retournant il vit deux personnages d’un aspect fort singulier. Le plus rapproché était un homme d’environ cinquante ans, d’une figure assez ouverte en apparence, mais moins agréable au second coup d’œil qu’au premier. Cette physionomie, qui n’avait pourtant rien de repoussant, était singularisée par une coiffure poudrée à ailes de pigeon, tout à fait surannée ; une large cravate tombant sur un ample jabot, des culottes courtes, des bottes à revers et un habit à basques très-longues, rappelaient exactement le costume qu’on portait en France au commencement de l'empire. Ce personnage stationnaire tenait une cravache de laquelle il désignait les objets environnants à sa compagne; et, au milieu du dialecte ultramontain qu’il parlait, Simon fut surpris de lui entendre prononcer purement le nom des collines et des villages qui s’étendaient sous leurs yeux. La compagne de ce voyageur bizarre était une jeune femme d’une taille élégante que dessinait un habit d’amazone. Mais, au lieu du chapeau de castor que portent chez nous les femmes avec ce costume, l’étrangère était coiffée seulement d’un grand voile de dentelle noire qui tombait sur scs épaules et se nouait sur sa poitrine. Au lieu de cravache, elle avait à la main une ombrelle , et , occupée de l’autre main à dégager sa longue jupe des ronces qui l’accrochaient, elle avançait lentement, tournant souvent la tète en arrière, ou rabattant son voile et son ombrelle pour se préserver de l’éclat du soleil couchant qui dardait scs rayons du niveau de l’horizon. Tout cela fut cause que, malgré l’attention avec laquelle Simon stupéfait observait l’un et l’autre inconnus, ii ne put voir que confusément les traits de la jeune dame. Digitized by Coogle

magnifique s'abaisser lentement sur les collines de Glenny, lorsqu'il entendit une voix inconnue parler à deux pas de lui une langue étrangère, et en se retournant il vit deux personnages d'un aspect fort singulier.

Le plus rapproché était un homme d'environ cinquante ans, d'une figure assez ouverte en apparence, mais moins agréable au second coup d'œil qu'au premier. Cette physionomie, qui n'avait pourtant rien de repoussant, était singularisée par une coiffure poudrée à ailes de pigeon, tout à fait surannée; une large cravate tombant sur un ample jabot, des culottes courtes, des bottes à revers et un habit à basques très-longues, rappelaient exactement le costume qu'on portait en France au commencement de l'empire. Ce personnage stationnaire tenait une cravache de laquelle il désignait les objets environnants à sa compagne; et, au milieu du dialecte ultramontain qu'il parlait, Simon fut surpris de lui entendre prononcer purement le nom des collines et des villages qui s'étendaient sous leurs yeux.

La compagne de ce voyageur bizarre était une jeune femme d'une taille élégante que dessinait un habit d'amazone. Mais, au lieu du chapeau de castor que portent chez nous les femmes avec ce costume, l'étrangère était coiffée seulement d'un grand voile de dentelle noire qui tombait sur ses épaules et se nouait sur sa poitrine. Au lieu de cravache, elle avait à la main une ombrelle, et, occupée de l'autre main à dégager sa longue jupe des ronces qui l'accrochaient, elle avançait lentement, tournant souvent la tête en arrière, ou rabattant son voile et son ombrelle pour se préserver de l'éclat du soleil couchant qui dardait ses rayons du niveau de l'horizon. Tout cela fut cause que, malgré l'attention avec laquelle Simon stupéfait observait l'un et l'autre inconnus, il ne put voir que confusément les traits de la jeune dame.

SIMON. 5ii IV. Par suite do son caractère farouche, ennemi des puérilités de la conversation et de toute espèce d'oisiveté d'esprit, Simon se leva après deux ou trois minutes d'examen, et fit quelques pas pour fuir les importuns qui prenaient possession de sa solitude ; mais l'homme à ailes de pigeon, courant vers lui avec une politesse empressée, lui adressa la parole dans le patois des montagnes, pour lui faire cette question dont Simon resta stupéfait : « Mille pardons si je vous dérange , Monsieur ; mais n'êtes-vous pas un parent de feu le digne abbé Féline? — Je suis son neveu, répondit Simon en français; car le patois marchois ne lui était déjà plus familier, après quelques années de séjour au dehors. — En ce cas, Monsieur, dit l'étranger, parlant français à son tour sans le moindre accent ultramontain, permettez-moi de presser votre main avec une vive émotion. Votre figure me rappelle exactement les nobles traits d'un des hommes les plus estimables dont notre province honore la mémoire. Vous devez être le fils de... Permettez que je recueille mes souvenirs... » Après un moment d'hésitation, il ajouta : « Vous devez être un des fils de sa sœur ; elle venait de se marier lorsque le règne de la terreur me chassa de mon pays. — Je suis le dernier de ses fils, » répondit Simon de plus en plus étonné de la prodigieuse mémoire de celui qu'il reconnaissait devoir être le comte de Fougères. Et il en était presque touché, lorsque la pensée lui vint que, le comte ayant déjà pu prendre des renseignements de M. Parquet sur les personnes du village, il pouvait bien y avoir un peu de charlatanisme dans cette affectation de Digitized by Google

SIMON. S9 tendre souvenance. Alors , ramené au sentiment d'antipathie qu'il avait pour tout objet d'adulation, et retirant sa main qu'il avait laissé prendre, il salua et tenta encore de s'éloigner. Mais M. de Fougères ne lui en laissa pas le loisir. Il l'accabla de questions sur sa famille, sur ses voisins, sur ses études, et parut attendre ses réponses avec tant d'intérêt que Simon ne put jamais trouver un instant pour s'échapper. Malgré ses préventions et sa méfiance , il ne put s'empêcher de remarquer dans ce bavardage une naïveté puérile qui ressemblait à de la bonhomie. Il acheva de se réconcilier avec lui lorsque le comte lui dit qu'il était parti de la ville, à cheval , aussitôt après la signature du contrat , afin d'éviter les honneurs solennels qui l'attendaient sur son passage. « Le bon M. Parquet m'a dit, ajouta-t-il, que ces braves gens voulaient faire des folies pour nous. Je pensais qu'en arrivant plusieurs jours plus tôt qu'ils n'y comptaient j'échapperais à cette ovation ridicule ; mais avant de serrer la main de mes anciens amis, je n'ai pu résister au désir de contempler ce beau site et de monter jusqu'à la tour où , dans mon adolescence, je venais rêver comme vous, monsieui- Féline. Oui, j'y suis venu souvent avec votre oncle lorsqu'il n'était encore que séminariste ; nous y avons parlé plus d'une fois de l'incertitude de l'avenir et des vicissitudes de la fortune. La ruine de ma caste était assez imminente alors pour qu'il pût me prédire les désastres qui m'attendaient. Il me prêchait le courage, le détachement, le travail... Oui , mon cher monsieur, continua le comte en voyant que Simon l'écoutait avec intérêt, et je puis dire que ses bons conseils n'ont pas été entièrement perdus... Je n'ai pas été de ceux qui passèrent le temps à se lamenter, ou qui oublièrent leur dignité jusqu'à tendre la main. J'ai pensé que travailler était plus noble que men2. Digitized by Google

tendre souvenance. Alors, ramené au sentiment d'antipathie qu'il avait pour tout objet d'adulation, et retirant sa main qu'il avait laissé prendre, il salua et tenta encore de s'éloigner.

Mais M. de Fougères ne lui en laissa pas le loisir. Il l'accabla de questions sur sa famille, sur ses voisins, sur ses études, et parut attendre ses réponses avec tant d'intérêt que Simon ne put jamais trouver un instant pour s'échapper. Malgré ses préventions et sa méfiance, il ne put s'empêcher de remarquer dans ce bavardage une naïveté puérile qui ressemblait à de la bonhomie. Il acheva de se réconcilier avec lui lorsque le comte lui dit qu'il était parti de la ville, à cheval, aussitôt après la signature du contrat, afin d'éviter les honneurs solennels qui l'attendaient sur son passage. « Le bon M. Parquet m'a dit, ajouta-t-il, que ces braves gens voulaient faire des folies pour nous. Je pensais qu'en arrivant plusieurs jours plus tôt qu'ils n'y comptaient j'échapperais à cette ovation ridicule ; mais avant de serrer la main de mes anciens amis, je n'ai pu résister au désir de contempler ce beau site et de monter jusqu'à la tour où, dans mon adolescence, je venais rêver comme vous, monsieur Féline. Oui, j'y suis venu souvent avec votre oncle lorsqu'il n'était encore que séminariste ; nous y avons parlé plus d'une fois de l'incertitude de l'avenir et des vicissitudes de la fortune. La ruine de ma caste était assez imminente alors pour qu'il pût me prédire les désastres qui m'attendaient. Il me prêchait le courage, le détachement, le travail... Oui, mon cher monsieur, continua le comte en voyant que Simon l'écoutait avec intérêt, et je puis dire que ses bons conseils n'ont pas été entièrement perdus... Je n'ai pas été de ceux qui passèrent le temps à se lamenter, ou qui oublièrent leur dignité jusqu'à tendre la main. J'ai pensé que travailler était plus noble que men-

30 • SIMON. (lier. Et puis, je suis un franc Marchois , voyez-vous ! J’avais emporté d’ici l’instinct industrieux qui n’abandonne jamais le montagnard. Savez-vous ce que je fis? Je réalisai le prcduit do quelques diamants que j’avais réussi à sauver ainsi qu’un peu d’or ; j’achetai un petit fonds de commerce, et je me fixai dans une ville où le négoce commençait à fleurir. Les afTaires de Trieste prospérèrent vite, et les miennes par conséquent. Nous étions là une colonie de transfuges de tous pays : Français, Anglais, Orientaux, Italiens. Les habitants nous accueillaient avec empressement. Les débris de la noblesse vénitienne, à laquelle on avait arraché sa forme de gouvernement et jusqu’à sa nationalité, vinrent plus tard se joindre à nous, pour acquérir ou pour consommer. Oh ! maintenant , Trieste est une ville do commerce d’une grande importance. J'en revendique ma part de gloire, entendez-vous? On a dit assez de mal des émigrés, et la plupart d’entre eux l’ont mérité ; il est juste que l’on ne confonde pas les boucs avec les brebis, comme disait le bon abbé Féline. J’ai reçu plusieurs lettres de lui dans mon exil, et je les ai conservées; je vous les ferai voir. Elles sont pleines d’approbation et d’encouragement. Ce sont là des titres véritables, monsieur Féline; on peut en être fier, n’est-ce pas? A'on è vero, riamma? » ajouta-t-il en se tournant, avec la vivacité inquiète et un peu triviale qui caractérisait scs manières, vers la jeune dame qui l’accompagnait, et qui, depuis un instant seulement, s’était rapprochée de lui. La personne qui portait ce nom -étrange ne répondit que par un signe de tête ; mais elle releva son ombrelle, et ses yeux rencontrèrent ceux de Simon Féline. Lorsque deux personnes d’un caractère analogue trèsénergique se regardent pour la première fois, sans aucun doute il se passe entre elles, avant de se reconnaître et Digüi-.:;" hÿ Google

SIMON. 31 de sympathiser, une sorte de lutte mystérieuse qui les émeut profondément. Pressées de s'adopter, mais incertaines et craintives, ces âmes sœurs s'appellent et se repoussent en même temps. Elles cherchent à se saisir et craignent de se laisser étreindre. La haine et l'amour sont alors des passions également imminentes, également prêtes à jaillir comme l'éclair du choc de ces natures qui ont la dureté du caillou, et qui, comme lui, recèlent le feu sacré dans leur sein. Simon Féline ne put s'expliquer l'effet que cette femme produisit sur lui. Il eut besoin de toute sa force pour soutenir un regard qui , en cet instant sans doute , rencontrait le seul être auquel il pût faire comprendre toute sa puissance. Ce regard, qui n'avait probablement rien de surnaturel pour le vulgaire, fit tressaillir Féline comme un appel ou comme un défi ; il no sut pas lequel des deux ; mais toute sa volonté se concentra dans son œil pour y répondre ou pour l'affronter. Le visage de la femme inconnue n'avait pourtant rien qui ressemblât à l'effronterie; son front semblait être 1e siège d'une audace noble; le reste du visage, pâle et d'une régulière beauté, exprimait un calme voisin do la froideur. Le regard seul était un mystère; il semblait être le ministre d'une pensée scrutatrice et impénétrable. Simon était d'une organisation délicate et nerveuse; son émotion fut si vive que son trouble intérieur produisit quelque chose comme un sentiment de colère et de répulsion. Tout cela se passa plus rapidement que la parole no peut le raconter; mais, depuis le moment où elle leva son ombrelle jusqu'à celui où elle la baissa lentement sur son visage, tant d'étonnement se peignit sur celui de Simon que le comte de Fougères en fut frappé. 11 attribua à la seule admiration la fixité du regard de sa nouvelle connaissance et la légère contraction de sa bouche. Digilized by Google

de sympathiser, une sorte de lutte mystérieuse qui les émeut profondément. Pressées de s'adopter, mais incertaines et craintives, ces âmes sœurs s'appellent et se repoussent en même temps. Elles cherchent à se saisir et craignent de se laisser étreindre. La haine et l'amour sont alors des passions également imminentes, également prêtes à jaillir comme l'éclair du choc de ces natures qui ont la dureté du caillou, et qui, comme lui, recèlent le feu sacré dans leur sein.

Simon Féline ne put s'expliquer l'effet que cette femme produisit sur lui. Il eut besoin de toute sa force pour soutenir un regard qui, en cet instant sans doute, rencontrait le seul être auquel il pût faire comprendre toute sa puissance. Ce regard, qui n'avait probablement rien de surnaturel pour le vulgaire, fit tressaillir Féline comme un appel ou comme un défi; il ne sut pas lequel des deux; mais toute sa volonté se concentra dans son œil pour y répondre ou pour l'affronter. Le visage de la femme inconnue n'avait pourtant rien qui ressemblât à l'effronterie; son front semblait être le siége d'une audace noble; le reste du visage, pâle et d'une régulière beauté, exprimait un calme voisin de la froideur. Le regard seul était un mystère; il semblait être le ministre d'une pensée scrutatrice et impénétrable. Simon était d'une organisation délicate et nerveuse; son émotion fut si vive que son trouble intérieur produisit quelque chose comme un sentiment de colère et de répulsion.

Tout cela se passa plus rapidement que la parole ne peut le raconter; mais, depuis le moment où elle leva son ombrelle jusqu'à celui où elle la baissa lentement sur son visage, tant d'étonnement se peignit sur celui de Simon que le comte de Fougères en fut frappé. Il attribua à la seule admiration la fixité du regard de sa nouvelle connaissance et la légère contraction de sa bouche.

8TM0N. « C’est ma fille, lui dit-il d’un air de vanité satisfaite, mon unique enfant ; c’est une Italienne. J’aurais voulu l’élever un peu plus à la française; mais son sese la plaçait sous l’autorité plus immédiate de sa mère... — Vous vous êtes marié en pays étranger? » demanda Simon , qui dès cet instant affecta des manières trèsassurécs, sans doute pour faire sentir à mademoiselle de Fougères qu’elle ne l’avait pas intimidé. Le comte, qui n’aimait rien tant que de parler de lui, de sa famille et de ses affaires, satisfit la curiosité feinte ou réelle de son interlocuteur. « J’ai épousé une Vénitienne, répondit-il, et j’ai ou le malheur de la perdre il y a quelques années ; c’est ce qui m’a dégoûté de l’Italie. C’était une Falier, grande famille qui reçut une rude atteinte dans la personne de Marine, le doge décapité ; vous savez cette histoire? Les descendants ont été ruinés du coup, ce qui ne les empêche pas d’être d’une illustre race... Au reste, ce sont là des vanités dont la raison de notre siècle fait justice. Ce qui fait la véritable puissance aujourd’hui, ce n’est pas le parchemin , c’est l’argent... Eh! eh! n’est-ce pas, monsieur Féline? Non é vero^ Fiamma? — F l'oiiore, » prononça derrière l’ombrelle une voix à la fois mâle et douce, qui fit tressaillir Simon. Ce timbre pectoral et grave des femmes italiennes , indice de courage et de générosité, n’avait jamais frappé son oreille. Quand une Française n’a pas une voix flùtée, elle a une voix rauque et choquante. 11 n’appartient qu’aux ultramontaines d’avoir ces notes pleines et harmonieuses qui font douter au premier instant si elles sortent d’une poitrine de femme ou de celle d’un adolescent. Cet organe sévère, celte réponse fière et laconique , détruisirent en un instant les préventions défavorables de Simon. Digitized by Google

« C'est ma fille, lui dit-il d'un air de vanité satisfaite, mon unique enfant ; c'est une Italienne. J'aurais voulu l'élever un peu plus à la française ; mais son sexe la plaçait sous l'autorité plus immédiate de sa mère...

— Vous vous êtes marié en pays étranger? » demanda Simon, qui dès cet instant affecta des manières très-assurées, sans doute pour faire sentir à mademoiselle de Fougères qu'elle ne l'avait pas intimidé.

Le comte, qui n'aimait rien tant que de parler de lui, de sa famille et de ses affaires, satisfit la curiosité feinte ou réelle de son interlocuteur.

« J'ai épousé une Vénitienne, répondit-il, et j'ai eu le malheur de la perdre il y a quelques années ; c'est ce qui m'a dégoûté de l'Italie. C'était une Falier, grande famille qui reçut une rude atteinte dans la personne de Marino, le doge décapité ; vous savez cette histoire? Les descendants ont été ruinés du coup, ce qui ne les empêche pas d'être d'une illustre race... Au reste, ce sont là des vanités dont la raison de notre siècle fait justice. Ce qui fait la véritable puissance aujourd'hui, ce n'est pas le parchemin, c'est l'argent... Eh ! eh ! n'est-ce pas, monsieur Féline? *Non è vero, Fiamma?*

— *E l'onore*, » prononça derrière l'ombrelle une voix à la fois mâle et douce, qui fit tressaillir Simon.

Ce timbre pectoral et grave des femmes italiennes, indice de courage et de générosité, n'avait jamais frappé son oreille. Quand une Française n'a pas une voix flûtée, elle a une voix rauque et choquante. Il n'appartient qu'aux ultramontaines d'avoir ces notes pleines et harmonieuses qui font douter au premier instant si elles sortent d'une poitrine de femme ou de celle d'un adolescent. Cet organe sévère, cette réponse fière et laconique, détruisirent en un instant les préventions défavorables de Simon.

SIMON. 3S Le comte parut un peu confus, mémo un peu mécontent; mais il se hâta do parler d'autre chose. Il semblait dominé par la supériorité de sa fille; du moins, malgré le peu d'attention qu'elle accordait à la conversation , marchant toujours deux pas en arrière et ne répondant que par monosyllabes, il ne pouvait résister à l'habitude d'invoquer toujours son suffrage et de terminer toutes ses périodes par ce Non è vero, Fiammaf qui produisait un effet magnétique sur Simon et le forçait à reporter ses regards sur la silencieuse Italienne. Quoique le comte de Fougères eût complètement détruit ;l'i Jée que Simon s'était faite de la morgue et des prétentions ridicules d'un émigré redevenu seigneur de village, il était bien loin d'avoir gagné son cœur par ses cajoleries. Il est vrai que Simon le prenait pour un excellent homme, plein de franchise et d'abandon ; néanmoins, et comme si l'esprit de contradiction se fût emparé de son jugement, il était choqué de je ne sais quoi de bourgeois que le châtelain de Fougères avait contracté, sans doute, à son comptoir. Il en était à se dire qu'il valait mieux être ce que la société nous a fait que de jouer un rôle amphibie entre la roture et le patriciat. Il trouvait ce désaccord frappant dans chaque parole du comte , et ne pouvant, d'après son extérieur expansif, l'attribuer à la mauvaise foi , il l'attribuait à un manque total d'intelligence et de logique. Par exemple, il eut envie de sourire quand l'ex-négociant de Trieste lui dit ; « Qu'esl-ce qu'un nom? je vous le demande ; est-il propriété plus chimérique ou plus inutile? Quand j'af monté ma boutique à Trieste , je commençai par quitter mon nom et mon titre, et je reconstruisis ma fortune sous celui de signor Spazzetla, ce qui veut dire M. Labros.se. Eh bien 1 mon commerce a prospéré , mon nom est devenu estimable et m'a ouvert lo plus grand crédit. Je vouDigitized by Google

Le comte parut un peu confus, même un peu mécontent; mais il se hâta de parler d'autre chose. Il semblait dominé par la supériorité de sa fille; du moins, malgré le peu d'attention qu'elle accordait à la conversation, marchant toujours deux pas en arrière et ne répondant que par monosyllabes, il ne pouvait résister à l'habitude d'invoquer toujours son suffrage et de terminer toutes ses périodes par ce *Non è vero, Fiamma?* qui produisait un effet magnétique sur Simon et le forçait à reporter ses regards sur la silencieuse Italienne.

Quoique le comte de Fougères eût complétement détruit l'idée que Simon s'était faite de la morgue et des prétentions ridicules d'un émigré redevenu seigneur de village, il était bien loin d'avoir gagné son cœur par ses cajoleries. Il est vrai que Simon le prenait pour un excellent homme, plein de franchise et d'abandon; néanmoins, et comme si l'esprit de contradiction se fût emparé de son jugement, il était choqué de je ne sais quoi de bourgeois que le châtelain de Fougères avait contracté, sans doute, à son comptoir. Il en était à se dire qu'il valait mieux être ce que la société nous a fait que de jouer un rôle amphibie entre la roture et le patriciat. Il trouvait ce désaccord frappant dans chaque parole du comte, et ne pouvant, d'après son extérieur expansif, l'attribuer à la mauvaise foi, il l'attribuait à un manque total d'intelligence et de logique. Par exemple, il eut envie de sourire quand l'ex-négociant de Trieste lui dit :

« Qu'est-ce qu'un nom? je vous le demande; est-il propriété plus chimérique ou plus inutile? Quand *j'ai monté ma boutique* à Trieste, je commençai par quitter mon nom et mon titre, et je reconstruisis ma fortune sous celui de signor Spazzetta, ce qui veut dire M. Labrosse. Eh bien! mon commerce a prospéré, mon nom est devenu estimable et m'a ouvert le plus grand crédit. Je vou-

34 SIMON. (irais bien que quelqu’un vînt me prouver que le nom de Spazzetta ne vaut pas celui de Fougères ! » Simon, fatigué de ce raisonnement absurde, se permit, dans sa franchise montagnarde, de le contredire, mais sans aigreur. « Permettez-moi de croire, Monsieur, lui dit-il , que vous n’ètes pas bien convaincu de ce que vous dites ou que vous n’y avez pas bien réfléchi ; car si vous estimiez beaucoup votre nom de commerce, vous le conserveriez aujourd’hui ; et si vous n’aviez pas estimé infiniment votre nom de famille , vous ne l’auriez jamais quitté , et vous n’auriez pas craint de le compromettre dans le négoce. Enfin, vous devez préférer un titre seigneurial à un nom de maison d’entrepôt , puisque vous avez fait de grands sacrifices d’argent pour rentrer dans la possession de votre domaine héréditaire. » Ces réflexions parurent frapper le comte, et soulevant un œil très-vif, quoique fatigué par des rides nombreuses, il examina Simon d’un air de surprise et de doute. Mais reprenant aussitôt l’aisance communicative de ses manières : (t Et l’amour du pays. Monsieur, le comptez-vous pour rien ? reprit-il. Croyez-vous qu’on oublie les lieux qui vous ont vu naître ? Ah ! jeune homme 1 vous ne sa> vez pas ce que c'est que l’exil. » Tonte raison de sentiment imposait silence à Simon. Lors môme qu’il ne l’eût pas crue bien sincère, il n’eût osé montrer ses doutes. Quelle objection la délicatesse nous permet-e’.'.Q lorsqu’on invoque des choses que nous respectp"'S nous -mêmes? Lorsque les patriciens nous vantent l’excellence de leur race ennoblie par les exploits de leurs pères, nous sommes sans réponse ; nous ne saurions dire que nous ne faisons point de cas de l’héroïsme, et nous ne pouvons pas leur insinuer qu’il faudrait avant tout ressembler à leurs pères. Digitized by Google

drais bien que quelqu'un vînt me prouver que le nom de Spazzetta ne vaut pas celui de Fougères ! »

Simon, fatigué de ce raisonnement absurde, se permit, dans sa franchise montagnarde, de le contredire, mais sans aigreur.

« Permettez-moi de croire, Monsieur, lui dit-il, que vous n'êtes pas bien convaincu de ce que vous dites ou que vous n'y avez pas bien réfléchi ; car si vous estimiez beaucoup votre nom de commerce, vous le conserveriez aujourd'hui ; et si vous n'aviez pas estimé infiniment votre nom de famille, vous ne l'auriez jamais quitté, et vous n'auriez pas craint de le compromettre dans le négoce. Enfin, vous devez préférer un titre seigneurial à un nom de maison d'entrepôt, puisque vous avez fait de grands sacrifices d'argent pour rentrer dans la possession de votre domaine héréditaire. »

Ces réflexions parurent frapper le comte, et soulevant un œil très-vif, quoique fatigué par des rides nombreuses, il examina Simon d'un air de surprise et de doute. Mais reprenant aussitôt l'aisance communicative de ses manières : « Et l'amour du pays, Monsieur, le comptez-vous pour rien ? reprit-il. Croyez-vous qu'on oublie les lieux qui vous ont vu naître ? Ah ! jeune homme ! vous ne savez pas ce que c'est que l'exil. »

Toute raison de sentiment imposait silence à Simon. Lors même qu'il ne l'eût pas crue bien sincère, il n'eût osé montrer ses doutes. Quelle objection la délicatesse nous permet-elle lorsqu'on invoque des choses que nous respectons nous-mêmes ? Lorsque les patriciens nous vantent l'excellence de leur race ennoblie par les exploits de leurs pères, nous sommes sans réponse ; nous ne saurions dire que nous ne faisons point de cas de l'héroïsme, et nous ne pouvons pas leur insinuer qu'il faudrait avant tout ressembler à leurs pères.

SIMON. 35 La nuit tombait lorsque Simon , forcé de descendre le sentier do la colline avec le comte, put enfin espérer de le quitter. Pour rien au monde, après avoir si chaudement blâmé l'empressement des habitants à courir à la rencontre de leur seigneur, il n'eût voulu se rendre leur complice en lui servant d'escorte. Il prévint donc l'offre que le comte allait lui faire de l'accompagnrr à pied , et doubla le pas sous prétexte de faire avancer ses chevaux de selle , que tenait un domestique , sous un massif de châtaigniers, au bord de la route. Cette politesse, qui était si peu dans son caractère, facilita son évasion; mais, après avoir fait signe au jockey d'aller rejoindre ses maîtres, il ne put surmonter la curiosité de jeter un dernier regard sur la fière Italienne dont les yeux noirs l'avaient troublé un moment. Sc cachant dans le massif, il vit mademoiselle de Fougères monter avec calme et lenteur sur le cheval de pays qu'elle avait loué à la ville. C'était une haquenée noire et échevelée , vigoureusé et peu habituée à l'obéissance. Elle semblait se croire libre d'aller à sa fantaisie sous la main d'une femme ; mais la brune amazone lui fit sentir si durement le mors et l'éperon , qu'elle se cabra d'une manière furieuse à plusieurs reprises. «Finissez, Fiamma, finissez ces imprudences, pour l'amour de Dieu ! s'écria le comte d'un air plus ennuyé qu'effrayé ; cette affreuse bête va vous tuer 1 — Non , mon père , répondit la jeune fille en italien ; elle va m'obéir. > Et en effet, Fiamma mit tranquillement sa monture aU trot, sans avoir changé un seul instant de visage. Simon crut retrouver, dans cette parole, l'esprit despotique du sang patricien , et il s'éloigna en maudissant cette race incorrigible qui aspire sans cesse à traiter les hommes comme des chevaux.
, Digitized by Google

La nuit tombait lorsque Simon, forcé de descendre le sentier de la colline avec le comte, put enfin espérer de le quitter. Pour rien au monde, après avoir si chaudement blâmé l'empressement des habitants à courir à la rencontre de leur seigneur, il n'eût voulu se rendre leur complice en lui servant d'escorte. Il prévint donc l'offre que le comte allait lui faire de l'accompagnrr à pied, et doubla le pas sous prétexte de faire avancer ses chevaux de selle, que tenait un domestique, sous un massif de châtaigniers, au bord de la route. Cette politesse, qui était si peu dans son caractère, facilita son évasion; mais, après avoir fait signe au jockey d'aller rejoindre ses maîtres, il ne put surmonter la curiosité de jeter un dernier regard sur la fière Italienne dont les yeux noirs l'avaient troublé un moment. Se cachant dans le massif, il vit mademoiselle de Fougères monter avec calme et lenteur sur le cheval de pays qu'elle avait loué à la ville. C'était une haquenée noire et échevelée, vigoureuse et peu habituée à l'obéissance. Elle semblait se croire libre d'aller à sa fantaisie sous la main d'une femme; mais la brune amazone lui fit sentir si durement le mors et l'éperon, qu'elle se cabra d'une manière furieuse à plusieurs reprises. « Finissez, Fiamma, finissez ces imprudences, pour l'amour de Dieu! s'écria le comte d'un air plus ennuyé qu'effrayé; cette affreuse bête va vous tuer!

— Non, mon père, répondit la jeune fille en italien; elle va m'obéir. »

Et en effet, Fiamma mit tranquillement sa monture au trot, sans avoir changé un seul instant de visage. Simon crut retrouver, dans cette parole, l'esprit despotique du sang patricien, et il s'éloigna en maudissant cette race incorrigible qui aspire sans cesse à traiter les hommes comme des chevaux.

SlAlOiN. 3t; V. Pendant qu'à la faveur des ombres de la nuit , et en suivant un chemin dont le comte avait conservé le plan dans un des mille recoins de sa méthodique mémoire, les voyageurs longeaient le village et se glissaient incognito vers la demeure de M. Parquet ; l'avoué , monté sur sa mule et portant sa Glle en croupe, revenait aussi à Fougères, murmurant un peu contre l'activité inquièto de son hôte. « Après tout , disaitril à la mélancolique mademoisello Bonne, j'approuve fort le bon sens qu'il a eu de se soustraire à la cérémonie grotesque qu'on lui réservait , mais, quant à moi, j'aurais voulu voir cela, ne fùt-ce que pour me désopiler un tant soit peu la rate. Ce Fougères est un bon diable, pas trop ridicule, et ne manquant pas de sens à certains égards. Mais quand, après tout, il aurait essuyé les salves d'artillerie du village avec leurs fusils sans batteries , quand il aurait avalé la harangue du maire, celle du curé et celle du garde champêtre, ce n'eût pas été trop payer le bonheur qu'il a eu de ne perdre que cent mille francs sur son marché. Le pauvre comte! il était bien tranquille et bien heureu.\ là-bas dans son pays d'Istrie, où il vendait do la belle et bonne chandelle, d'excellent amadou, du savon, du poivre..., car, il ne faut pas gazer, notre cher comte était épicier. Qu'on appelle ce commerce-là comme on voudra , et qu'on y gagne tout l'argent du monde , ce n'est pas moins le même commerce que fait en petit la mère L'Oignon à Fougères. — Comment, épicier! reprit naïvement mademoiselle Parquet ; j'avais cru lui entendre dire qu'il était «ma ieur..» Digilized by Google

## V.

Pendant qu'à la faveur des ombres de la nuit, et en suivant un chemin dont le comte avait conservé le plan dans un des mille recoins de sa méthodique mémoire, les voyageurs longeaient le village et se glissaient incognito vers la demeure de M. Parquet; l'avoué, monté sur sa mule et portant sa fille en croupe, revenait aussi à Fougères, murmurant un peu contre l'activité inquiète de son hôte.

« Après tout, disait-il à la mélancolique mademoiselle Bonne, j'approuve fort le bon sens qu'il a eu de se soustraire à la cérémonie grotesque qu'on lui réservait, mais, quant à moi, j'aurais voulu voir cela, ne fût-ce que pour me désopiler un tant soit peu la rate. Ce Fougères est un bon diable, pas trop ridicule, et ne manquant pas de sens à certains égards. Mais quand, après tout, il aurait essuyé les salves d'artillerie du village avec leurs fusils sans batteries, quand il aurait avalé la harangue du maire, celle du curé et celle du garde champêtre, ce n'eût pas été trop payer le bonheur qu'il a eu de ne perdre que cent mille francs sur son marché. Le pauvre comte! il était bien tranquille et bien heureux là-bas dans son pays d'Istrie, où il vendait de la belle et bonne chandelle, d'excellent amadou, du savon, du poivre..., car, il ne faut pas gazer, notre cher comte était épicier. Qu'on appelle ce commerce-là comme on voudra, et qu'on y gagne tout l'argent du monde, ce n'est pas moins le même commerce que fait en petit la mère L'Oignon à Fougères.

— Comment, épicier! reprit naïvement mademoiselle Parquet; j'avais cru lui entendre dire qu'il était *armateur...*

SIMON. 37 — Eh ! sans doute, armateur en épiceries. Eh 1 mon Dieu ! à présent il va faire le commerce des bestiaux. Je ne sais pas lequel est moins noble du mouton ou de sa graisse, du bœuf ou de sa corne, de l'abeille ou de son miel. Cependant ces gens-là s'imaginent que la propriété d'une terre les relève, surtout quand il y a quelque vieux pan de muraille armoriée qui croule sur le bord d'un ravin. Jolie habitation, ma foi 1 que celle du château de Fougères 1 Avant de la rendre supportable, il lui faudra encore dépenser cinquante mille francs. Je parie qu'il avait là-bas une bonne maison bien close et bien meublée, sur la vente de laquelle il aura perdu moitié, dans son empressement de revoir ses tourelles lézardées et ses belles salles délabrées, où les rats tiennent cour plénière. — Il m'a pourtant semblé , reprit Bonne , être un homme dégagé de tous ces vieux préjugés. — Est-ce que tu le crois sincère ? répondit vivement M. Parquet. Il se peut qu'il aime l'argent, et j'ai cru m'en apercevoir, malgré la sottise qu'il a faite de racheter son hef... mais sois sûre qu'il est encore plus vaniteux que cupide. Quand tu verras un noble cracher sur son blason, souviens-toi de ce que je te dis. Bonne, tu verras ton père travailler gratis pour les riches. — Avez-vous fait attention à sa fille , mon père ? dit mademoiselle Parquet en sortant d'une sorte de rêverie. — Eh 1 eh ! si j'avais seulement une trentaine d'années de moins , j'y ferais beaucoup d'attention. Ce n'est pas qu'il faille croire les mauvaises plaisanteries de nos amis. Bonne, entends-tu? J'ai toujours été un homme sage et donnant le bon exemple ; mais je veux dire que mademoiselle de Fougères est une gaillarde bien tournée et qui a une paire d'yeux noirs... Je n'ai jamais vu d'yeux aussi beaux, si ce n'est lorsque Jeanne Féline avait vingtcinq ans. Digitized by Google

— Eh ! sans doute, armateur en épiceries. Eh ! mon Dieu ! à présent il va faire le commerce des bestiaux. Je ne sais pas lequel est moins noble du mouton ou de sa graisse, du bœuf ou de sa corne, de l'abeille ou de son miel. Cependant ces gens-là s'imaginent que la propriété d'une terre les relève, surtout quand il y a quelque vieux pan de muraille armoriée qui croule sur le bord d'un ravin. Jolie habitation, ma foi ! que celle du château de Fougères ! Avant de la rendre supportable, il lui faudra encore dépenser cinquante mille francs. Je parie qu'il avait là-bas une bonne maison bien close et bien meublée, sur la vente de laquelle il aura perdu moitié, dans son empressement de revoir ses tourelles lézardées et ses belles salles délabrées, où les rats tiennent cour plénière.

— Il m'a pourtant semblé, reprit Bonne, être un homme dégagé de tous ces vieux préjugés.

— Est-ce que tu le crois sincère ? répondit vivement M. Parquet. Il se peut qu'il aime l'argent, et j'ai cru m'en apercevoir, malgré la sottise qu'il a faite de racheter son fief... mais sois sûre qu'il est encore plus vaniteux que cupide. Quand tu verras un noble cracher sur son blason, souviens-toi de ce que je te dis, Bonne, tu verras ton père travailler gratis pour les riches.

— Avez-vous fait attention à sa fille, mon père ? dit mademoiselle Parquet en sortant d'une sorte de rêverie.

— Eh ! eh ! si j'avais seulement une trentaine d'années de moins, j'y ferais beaucoup d'attention. Ce n'est pas qu'il faille croire les mauvaises plaisanteries de nos amis, Bonne, entends-tu ? J'ai toujours été un homme sage et donnant le bon exemple ; mais je veux dire que mademoiselle de Fougères est une gaillarde bien tournée et qui a une paire d'yeux noirs... Je n'ai jamais vu d'yeux aussi beaux, si ce n'est lorsque Jeanne Féline avait vingt-cinq ans.

38 SIMON. — Il y a longtemps de cela, mon père, interrompit Bonne en souriant, — Eh I sans doute, il y a longtemps, répondit l'avoué. Je n'avais que quinze ans alors. Je la regardais lorsciu'cllo allait à l'église : c'était un ange , belle comme mademoiselle de Fougères, et bonne comme toi, ma fille. — Et croyez-vous , mon père , que mademoiselle de Fougères ne soit pas aussi bonne qu'elle est belle? — Oh 1 cela, je n'en sais rien ; si elle est bonne, c'est de trop ; car elle a do l'esprit comme un diable et tout le jugement qui manque à son père. — Elle ne me paraît pas approuver beaucoup son obstination à revoir Fougères, et le séjour de noire village parait la tenter médiocrement, » ajouta mademoiselle Bonne. Tandis que le père et la fille devisaient ainsi, la mule, arrivée à la porte du logis, s'était arrêtée, et M. Parquet, en mettant pied à terre pour ouvrir cette porte et en cherchant les clefs dans ses poches, continuait la conversation sans faire attention à Simon Féline, qui était à deux pas de lui, appuyé contre la haie de son jardin. a Sans doute médiocrement, répétait l'es-procuceur. Une fille de cÆt àge-là, qu'on amène en France, doit avoir laissé siw la rive étrangère quelque damoiseau épris d'elle. Si j'avais été le galant d'une si belle créature, je ne me la serais pas laissé enlever. — Est-ce votre avis en pareille matière, monsieur Parquet? dit Simon en souriant. — Au diable, grommela M. Parquet. Oh! bonsoir, voisin Simon, répondit-il; vous écxjutiez? Vraiment, pensa-t-il en faisant entrer dans sa cour le mulet qui portait Bonne , je ne viendrai donc jamais à bout de me persuader que je suis vieux et que ma fille est jeune? AhI Digitized by Google

— Il y a longtemps de cela, mon père, interrompit Bonne en souriant.

— Eh ! sans doute, il y a longtemps, répondit l'avoué. Je n'avais que quinze ans alors. Je la regardais lorsqu'elle allait à l'église : c'était un ange, belle comme mademoiselle de Fougères, et bonne comme toi, ma fille.

— Et croyez-vous, mon père, que mademoiselle de Fougères ne soit pas aussi bonne qu'elle est belle ?

— Oh ! cela, je n'en sais rien ; si elle est bonne, c'est de trop : car elle a de l'esprit comme un diable et tout le jugement qui manque à son père.

— Elle ne me paraît pas approuver beaucoup son obstination à revoir Fougères, et le séjour de notre village paraît la tenter médiocrement, » ajouta mademoiselle Bonne.

Tandis que le père et la fille devisaient ainsi, la mule, arrivée à la porte du logis, s'était arrêtée, et M. Parquet, en mettant pied à terre pour ouvrir cette porte et en cherchant les clefs dans ses poches, continuait la conversation sans faire attention à Simon Féline, qui était à deux pas de lui, appuyé contre la haie de son jardin.

« Sans doute médiocrement, répétait l'ex-procureur. Une fille de cet âge-là, qu'on amène en France, doit avoir laissé sur la rive étrangère quelque damoiseau épris d'elle. Si j'avais été le galant d'une si belle créature, je ne me la serais pas laissé enlever.

— Est-ce votre avis en pareille matière, monsieur Parquet? dit Simon en souriant.

— Au diable, grommela M. Parquet. Oh! bonsoir, voisin Simon, répondit-il; vous écoutiez? Vraiment, pensa-t-il en faisant entrer dans sa cour le mulet qui portait Bonne, je ne viendrai donc jamais à bout de me persuader que je suis vieux et que ma fille est jeune? Ah!

SIMON. 39 qu’il est diflicile de parler convenablement à une fille dont on est le père. » Tandis que M. Parquet donnait des ordres à l’écurie, mademoiselle Bonne en donnait à la cuisine, et s’occupait avec activité de préparer le lit et le souper de ses hôtes. Ils arrivèrent peu d’instants après. Ce n’était pas un petit embarras pour l’avoué que d’héberger ces illustres personnages à la ville et à la campagne. La maison du village était très-petite ; cependant elle était très-confortable, comme tout ce qui devait contribuer à embellir l’existence de M. Parquet. M. Parquet était à la fois le plus poétique et le plus positif de tous les hommes. Quand il avait les pieds bien chauds, un fauteuil bien mollet, une table bien servie, de bon vin dans un large verre, il était capable de s’attendrir jusqu’aux larmes, et de déclamer un sonnet de Pétrarque en regardant du coin de l’œil la vieille Jeanne Féline, occupée gravement à tourner son rouet sur le seuil do sa porte. Quoiqu’il fût encore actif, alerte, bien qu’un peu gros, et préservé de toute infirmité, il prenait parfois le ion plaintif et philosophique pour célébrer en petits vers, dans le goût de La Fare et de Chaulieu , la solennité de la tombe, qui s'entr'ouvrait pour le recevoir, et sur le bord de laquelle il voulait encore effeuiller les roses du plaisir. Mais le mérite de M. Parquet ne se bornait pas à l’aimable humeur d’un vieillard anacréontique. C’était un homme généreux, un ami sincère, un voisin cordial, et, qui plus est, un homme d’affaires voué, depuis In commencement de sa carrière , au culte de la plus striete probité. Il avait trop d’esprit et de sens pour n’avoir pas su arranger sa vie de manière à contenter les autres et soi-mème. Sa grande pratique , sa profonde et impitoyable connaissance des roueries de la procédure, et son activité infatigable, en avaient fait, dans la province , l’homme Digitized by Google

qu'il est difficile de parler convenablement à une fille dont on est le père.»

Tandis que M. Parquet donnait des ordres à l'écurie, mademoiselle Bonne en donnait à la cuisine, et s'occupait avec activité de préparer le lit et le souper de ses hôtes. Ils arrivèrent peu d'instants après. Ce n'était pas un petit embarras pour l'avoué que d'héberger ces illustres personnages à la ville et à la campagne. La maison du village était très-petite; cependant elle était très-confortable, comme tout ce qui devait contribuer à embellir l'existence de M. Parquet. M. Parquet était à la fois le plus poétique et le plus positif de tous les hommes. Quand il avait les pieds bien chauds, un fauteuil bien mollet, une table bien servie, de bon vin dans un large verre, il était capable de s'attendrir jusqu'aux larmes, et de déclamer un sonnet de Pétrarque en regardant du coin de l'œil la vieille Jeanne Féline, occupée gravement à tourner son rouet sur le seuil de sa porte. Quoiqu'il fût encore actif, alerte, bien qu'un peu gros, et préservé de toute infirmité, il prenait parfois le ton plaintif et philosophique pour célébrer en petits vers, dans le goût de La Fare et de Chaulieu, la *solennité de la tombe, qui s'entr'ouvrait pour le recevoir, et sur le bord de laquelle il voulait encore effeuiller les roses du plaisir.*

Mais le mérite de M. Parquet ne se bornait pas à l'aimable humeur d'un vieillard anacréontique. C'était un homme généreux, un ami sincère, un voisin cordial, et, qui plus est, un homme d'affaires voué, depuis le commencement de sa carrière, au culte de la plus stricte probité. Il avait trop d'esprit et de sens pour n'avoir pas su arranger sa vie de manière à contenter les autres et soi-même. Sa grande pratique, sa profonde et impitoyable connaissance des roueries de la procédure, et son activité infatigable, en avaient fait, dans la province, l'homme

 de sa classe le plus important et le plus recherché. Aces talents il joignait, tant bien que mal , celui de la parole; car M. Parquet cumulait les fonctions d'avoué et celles d'avocat. Il s'exprimait en bons termes, pérorait avec abondance, et dans les affaires civiles, grâce à une dialectique serrée et à une obstination puissante, il était presque toujours sûr du succès. Il est vrai qu'au criminel il produisait des effets de moins bon aloi. Comme tout avocat de province, il aimait de passion les discours de cour d'assises; c'est l'occasion d'arrondir des périodes sonores, et de lancer des métaphores chatoyantes. Les juges et le gros public en étaient émerveillés; les dames de la ville pleuraient à chaudes larmes, et pendant trois jours, maître Parquet, rouge et bouffi, conservait dans son ménage l'accent emphatique et le geste théâtral. Il faut avouer que, dans cet état d'irritation et de triomphe, il était beaucoup moins aimable que de coutume. Il s'enivrait de ses propres paroles et tombait dans des divagations un peu trop prolongées; ou bien il se maintenait dans un état de colère factice qui faisait trembler ses chiens et ses servantes. A l'entendre alors demander sou café d'une voix tonnante, ou s'emporter, à la lecture du journal, contre les abus de la tyrannie, on l'eût pris pour un Cromwell ou pour un Spartacus. Mais mademoiselle Bonne , qui connaissait son caractère , s'en effrayait fort peu , et ne craignait pas de l'interrompre pour lui dire : a Mon père , si tu parles si fort , tu seras enroué demain matin , et tu ne pourras pas plaider. — C'est vrai, répondait l'excellent homme avec douceur. Ah ! Bonne, le ciel t'a placée près de moi comme un ange gardien , pour me préserver de moi-mème. Fais-moi taire et emporte les liqueurs. Que sommes-nous sans les femmes? des animaux cruels, livrés à de fuDigiiized by Google

SIMON. 41 nestes emportements. Mais elles! comme des divinités bienfaisantes, elles veillent sur nous et adoucissent In rudesse de nos âmes! Allons, Bonne, laisse-moi m'attendrir, et verse-moi encore un peu d'aniselle. — Non, mon père, c'est assez , disait la jeune fille ; vous avez déjà mal à la gorge. — O mon enfant ! reprenait l'avocat d'une voix plaintive et d'un regard suppliant , refuseras-tu les consolations du dieu de l'Inde et de la Thrace à un vieillard infortuné dont les forces s'éteignent? Vois, ma tôle s'affaiblit et se penche vers la tombe , ma voix tremblante se glace dans mon gosier par l'effet de l'àge et du malheur. . . » Si, au milieu de ces lamentations élégiaques, un client importun venait interrompre maître Parquet, il bondissait comme un lion sur son fauteuil , et s'écriait d'une voix de stentor : « Laissez-moi tranquille , laissez-moi jouir de la vie ; je vous donne tous au diable! Je ne veux pas entendre parler d'affaires quand je dîne. » Cependant, si quelque lucrative occasion se présentait, ou s'il s'agissait de rendre service à un ami, maître Parquet revenait à la raison comme par enchantement. Toujours sage dans sa conduite et entendant bien ses intérêts, toujours bon et prêt à se dévouer pour les siens, il passait des fumées du souper aux subtilités de la chicane avec une aisance merveilleuse. Quelques-uns do ceux qui ne le connaissaient qu'à demi le croyaient égoïste, parce qu'ils le voyaient sensuel. Ils ne saisissaient qu'un côté de cet homme richement organisé pour jouir de la vie, jaloux d'associer les autres à son bonheur, et prêt à quitter les douceurs du coin du feu afin d'avoir la volupté d'y revenir, le cœur rempli du témoignage d'une bonne action. C'est ainsi qu'il était épicurien , disait-il gaiement. Il pratiquait on grand la doctrine. Digitized by Google

nestes emportements. Mais elles! comme des divinités bienfaisantes, elles veillent sur nous et adoucissent la rudesse de nos âmes! Allons, Bonne, laisse-moi m'attendrir, et verse-moi encore un peu d'anisette.

—Non, mon père, c'est assez, disait la jeune fille; vous avez déjà mal à la gorge.

— O mon enfant! reprenait l'avocat d'une voix plaintive et d'un regard suppliant, refuseras-tu les consolations du dieu de l'Inde et de la Thrace à un vieillard infortuné dont les forces s'éteignent? Vois, ma tête s'affaiblit et se penche vers la tombe, ma voix tremblante se glace dans mon gosier par l'effet de l'âge et du malheur...»

Si, au milieu de ces lamentations élégiaques, un client importun venait interrompre maître Parquet, il bondissait comme un lion sur son fauteuil, et s'écriait d'une voix de stentor :

« Laissez-moi tranquille, laissez-moi jouir de la vie; je vous donne tous au diable! Je ne veux pas entendre parler d'affaires quand je dîne. »

Cependant, si quelque lucrative occasion se présentait, ou s'il s'agissait de rendre service à un ami, maître Parquet revenait à la raison comme par enchantement. Toujours sage dans sa conduite et entendant bien ses intérêts, toujours bon et prêt à se dévouer pour les siens, il passait des fumées du souper aux subtilités de la chicane avec une aisance merveilleuse. Quelques-uns de ceux qui ne le connaissaient qu'à demi le croyaient égoïste, parce qu'ils le voyaient sensuel. Ils ne saisissaient qu'un côté de cet homme richement organisé pour jouir de la vie, jaloux d'associer les autres à son bonheur, et prêt à quitter les douceurs du coin du feu afin d'avoir la volupté d'y revenir, le cœur rempli du témoignage d'une bonne action. C'est ainsi qu'il était épicurien, disait-il gaiement. Il pratiquait en grand la doctrine.

(2 SIMON. Du reste, quand il avait affaire aux fripons ou aux ladres, c'était le plus fm matois et le plus impitoyable écorcheur qu'eût jamais enfanté son ordre. Autant il se montrait modeste et génei eux envers les pauvres, autant il rançonnait les riches. A l'égard des avares , il était sardonique jusqu'à la cruauté. Il avait coutume de dire que l'aident du pauvre n'avait pour lui qu'une mauvaise odeur de cuivre; mais le cuivre même du mauvais riche avait une couleur d'or qui l'affriandait. Ce n'était donc pas par déférence pour son rang ni par pur esprit d'hospitalité qu'il se faisait l'homme d'affaires et l'aubergiste du comte de Fougères, Sans flatter ses travers, il avait le bon goût de ne point les choquer, et disait tout bas à sa hile que cet homme devait avoir les poches pleines de sequins de Venise, dont il ne lui serait pas désagréable de connaître l'effigie. Bonne, dont le rôle était plus désintéressé , regardait comme un point d'honneur de recevoir convenablement scs hôtes, et surtout de montrer à mademoiselle de Fougères qu'elle possédait à fond la science de l'économie domestique. La candide enfant s'imaginait que, dans toutes les positions de la vie , les soins du ménage sont la gloire là plus brillante de la femme. Mais, hélas, la jeune étrangère ne s'apercevait pas seulement de la manière dont le linge était blanchi et parfumé. Elle n'accordait pas la plus légère marque d'admiration à la cuisson des confitures. Elle se contentait de dire, en prenant la main de Bonne, chaque fois qu'elle lui présentait quelque chose; «C'est bon, c'est bien. On est bien chez vous; vous êtes bonne comme un ange; » et la fille de l'avoué, étonnée de ce ton brusque et affectueux, ne pouvait s'empêcher d'aimer l'Italienne , bien qu'elle renversât toutes scs notions sur l'idéal de la sympathie. M. Parquet, ayai^L appris, de la bouche deM. de FouDigitized by Google

Du reste, quand il avait affaire aux fripons ou aux ladres, c'était le plus fin matois et le plus impitoyable écorcheur qu'eût jamais enfanté son ordre. Autant il se montrait modeste et généreux envers les pauvres, autant il rançonnait les riches. A l'égard des avares, il était sardonique jusqu'à la cruauté. Il avait coutume de dire que l'argent du pauvre n'avait pour lui qu'une mauvaise odeur de cuivre; mais le cuivre même du mauvais riche avait une couleur d'or qui l'affriandait.

Ce n'était donc pas par déférence pour son rang ni par pur esprit d'hospitalité qu'il se faisait l'homme d'affaires et l'aubergiste du comte de Fougères. Sans flatter ses travers, il avait le bon goût de ne point les choquer, et disait tout bas à sa fille que cet homme devait avoir les poches pleines de sequins de Venise, dont il ne lui serait pas désagréable de connaître l'effigie. Bonne, dont le rôle était plus désintéressé, regardait comme un point d'honneur de recevoir convenablement ses hôtes, et surtout de montrer à mademoiselle de Fougères qu'elle possédait à fond la science de l'économie domestique. La candide enfant s'imaginait que, dans toutes les positions de la vie, les soins du ménage sont la gloire la plus brillante de la femme. Mais, hélas, la jeune étrangère ne s'apercevait pas seulement de la manière dont le linge était blanchi et parfumé. Elle n'accordait pas la plus légère marque d'admiration à la cuisson des confitures. Elle se contentait de dire, en prenant la main de Bonne, chaque fois qu'elle lui présentait quelque chose: «C'est bon, c'est bien. On est bien chez vous; vous êtes bonne comme un ange;» et la fille de l'avoué, étonnée de ce ton brusque et affectueux, ne pouvait s'empêcher d'aimer l'Italienne, bien qu'elle renversât toutes ses notions sur l'idéal de la sympathie.

M. Parquet, ayant appris, de la bouche de M. de Fou-

SIMON. 43 gères , sa rencontre et sa connaissance avec Simon Féline, voulut, moins pour faire honneur à son hôte que pour se désennuyer d'une société qui le gênait un peu , aller chercher son voisin et 1e faire souper chez lui; mais il ne put y déterminer Simon. Le jeune républicain eût trop craint de paraître rechercher la faveur du puissant. a Je sais que le seigneur est affable, répondit-il aux instances de Parquet, mais je sens que j'aurais de la peine à l'être autant que lui; et n'étant pas disposé à lui accorder une dose de bienveillance égale à celle qu'il me jette à la tête, je crois qu'il est bon que nos relations en restent là. » Parquet fut obligé d'aller dire à M. de Fougères que son jeune ami, fatigué d'avoir chassé tout le jour, était déjà couché et endormi. On se mit à table; mais, malgré les soins que l'on avait pris pour cacher l'arrivée du comte, il n'était pas possible qu'un aussi grand événement fût ignoré tout un soir, et une députation de villageois, ayant en tète le garde champêtre, orateur fort remarquable, se présenta à la porte et frappa de manière à l'enfoncer jusqu'à ce qu'on eût pris le parti de capituler et d'écouter le compliment. Après ceux-là arriva une seconde bando avec les violons, la cornemuse et les coups de pistolet; puis un chœur de dindonnières qui chanta faux une ballade en quatre-vingt-dix couplets dans le dialecte barbare du pays , et présenta des bouquets à mademoiselle de Fougères. Enfin, l'arrière-garde des polissons et des goujats, qui s'attendaient bien à prendre la truelle pour recrépir le vieux château, ferma la marche avec des brandons, des pétards et des cris do joie à faire dresser les cheveux sur la tête. Par émulation , le sacristain courut sonner les cloches, tous les chiens du village se mirent à pousser des hurlements affreux auxquels répondirent du Digitized by Coogle

gères, sa rencontre et sa connaissance avec Simon Féline, voulut, moins pour faire honneur à son hôte que pour se désennuyer d'une société qui le gênait un peu, aller chercher son voisin et le faire souper chez lui; mais il ne put y déterminer Simon. Le jeune républicain eût trop craint de paraître rechercher la faveur du puissant.

« Je sais que le seigneur est affable, répondit-il aux instances de Parquet, mais je sens que j'aurais de la peine à l'être autant que lui; et n'étant pas disposé à lui accorder une dose de bienveillance égale à celle qu'il me jette à la tête, je crois qu'il est bon que nos relations en restent là. »

Parquet fut obligé d'aller dire à M. de Fougères que son jeune ami, fatigué d'avoir chassé tout le jour, était déjà couché et endormi. On se mit à table; mais, malgré les soins que l'on avait pris pour cacher l'arrivée du comte, il n'était pas possible qu'un aussi grand événement fût ignoré tout un soir, et une députation de villageois, ayant en tête le garde champêtre, orateur fort remarquable, se présenta à la porte et frappa de manière à l'enfoncer jusqu'à ce qu'on eût pris le parti de capituler et d'écouter le compliment. Après ceux-là arriva une seconde bande avec les violons, la cornemuse et les coups de pistolet; puis un chœur de dindonnières qui chanta faux une ballade en quatre-vingt-dix couplets dans le dialecte barbare du pays, et présenta des bouquets à mademoiselle de Fougères. Enfin, l'arrière-garde des polissons et des goujats, qui s'attendaient bien à prendre la truelle pour recrépir le vieux château, ferma la marche avec des brandons, des pétards et des cris de joie à faire dresser les cheveux sur la tête. Par émulation, le sacristain courut sonner les cloches, tous les chiens du village se mirent à pousser des hurlements affreux auxquels répondirent du

 fond des bois tous les loups de la montagne. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu un pareil vacarme dans le vallon de Fougères. En vain le comte supplia qu'on lui épargnât ces honneurs; en vain le procureur furieux menaça de faire jouer la pompe-arrosoir de son Jardin sur les récalcitrants; en vain les deux demoiselles se barricadèrent dans leur chambre pour échapper au bruit et à l'ennui de ces adorations. On vit dans cette mémorable soirée combien l'amour des peuples est ardent pour ses maîtres quand il ne les connaît pas. Les pétards, le désordre et les chants se prolongèrent bien avant dans la nuit. Le comte avait donné de l'argent qu'on alla boire au cabaret. Personne ne put dormir dans le village. La mère Féline en eut un peu de mécontentement, et Simon en témoigna beaucoup d'humeur. Simon se leva au point du jour et alla chercher, dans Jes retraites les plus désertes des ravins , le repos et le silence que la présence des étrangers avait chassés du village. Dans ses rêves de philosophie poétique , l'état rustique lui avait toujours semblé le plus pur et le plus agréable à Dieu; lorsque, dans les villes, il avait été choqué des désordres et de la corruption des hommes civilisés, il avait aimé à reporter sa pensée sur ces paisibles habitants de la campagne, sur ce peuple de pâtres et de laboureurs qu'il voyait au travers de Virgile et de la magie des souvenirs de l'enfance. Mais à mesure qu'il avait avancé dans les réalités de la vie , de vives souffrances s'étaient fait sentir. Il voyait maintenant que , là comme ailleurs , l'homme de bien était une exception , que les turpitudes que l'on ne pouvait commettre faute de moyens d'exécution étaient effectivement les seules qu'on ne commît pas ; que ces hommes grossiers n'étaient pas des hommes simples, et que cette vie de frugalité n'était pas une vie de tempérance. 11 en était vivement affecté , Digitized by Googte

SIMON. 45 et par instants sa douleur tournait à la colère et a la misan* thropic. C'est une crise grave, une épreuve terrible dans la destinée d'un jeune homme , que cette époque de transition entre les beaux rêves de l'adolescence contemplative et les expériences tristes de la vie d'action ! Presque tous ceux qui la subissent y succombent. Il faut une âme forte et riche en générosité pour résister au découragement qui naît de la déception. Les esprits faibles, en pareille occasion, se dégradent et se corrompent; les imaginations vives et superbes s'endurcissent et se dessèchent. Il n'appartient qu'aux hommes d'intelligence et de cœur de résister à la tentation qu'ils éprouvent de haïr ou d'imiter la foule , au besoin de se détacher de l'humanité par le mépris , ou de se laisser choir à son niveau par l'abrutissement. Simon sentit qu'il fallait combattre de toute sa force l'amertume empoisonnée de ce calice. Son organisation ardente lui eût ouvert assez volontiers l'accès du vice ; son intelligence élevée lui eût également suggéré le dédain de ses semblables. Sa perte était imminente , car il était de ces hommes qui ne peuvent se perdre à demi. Il n'avait pas à choisir entre le rôle de la sensualité qui se vautre dans le bourbier et celui de la raison orgueilleuse qui s'en prend à Dieu et aux hommes de sa chute. Il lui fallait jouer ces deux rôles à la fois, sans pouvoir abjurer une des deux faces de son être. Heureusement, il en possédait une troisième , la bonté du cœur, le besoin d'amour et de pitié. Celle-là l'emporta. C'est elle qui lui fit verser des larmes abondantes au fond des bois , et qui lui donna la force d'y rester pour ne pas voir la sottise et l'avilissement de ses concitoyens, pour n'être pas tenté de maudire ce qu'il ne pouvait empêcher. Il prit le parti d'aller voir un parent qui demeurait Digitized by Google

et par instants sa douleur tournait à la colère et a la misanthropie.

C'est une crise grave, une épreuve terrible dans la destinée d'un jeune homme, que cette époque de transition entre les beaux rêves de l'adolescence contemplative et les expériences tristes de la vie d'action ! Presque tous ceux qui la subissent y succombent. Il faut une âme forte et riche en générosité pour résister au découragement qui naît de la déception. Les esprits faibles, en pareille occasion, se dégradent et se corrompent; les imaginations vives et superbes s'endurcissent et se dessèchent. Il n'appartient qu'aux hommes d'intelligence et de cœur de résister à la tentation qu'ils éprouvent de haïr ou d'imiter la foule, au besoin de se détacher de l'humanité par le mépris, ou de se laisser choir à son niveau par l'abrutissement. Simon sentit qu'il fallait combattre de toute sa force l'amertume empoisonnée de ce calice. Son organisation ardente lui eût ouvert assez volontiers l'accès du vice; son intelligence élevée lui eût également suggéré le dédain de ses semblables. Sa perte était imminente, car il était de ces hommes qui ne peuvent se perdre à demi. Il n'avait pas à choisir entre le rôle de la sensualité qui se vautre dans le bourbier et celui de la raison orgueilleuse qui s'en prend à Dieu et aux hommes de sa chute. Il lui fallait jouer ces deux rôles à la fois, sans pouvoir abjurer une des deux faces de son être. Heureusement, il en possédait une troisième, la bonté du cœur, le besoin d'amour et de pitié. Celle-là l'emporta. C'est elle qui lui fit verser des larmes abondantes au fond des bois, et qui lui donna la force d'y rester pour ne pas voir la sottise et l'avilissement de ses concitoyens, pour n'être pas tenté de maudire ce qu'il ne pouvait empêcher.

Il prit le parti d'aller voir un parent qui demeurait

SIMON. «r. Jans la montagne. Il fit ce voyage à pied , le long des ravins, lits desséchés des torrents d'hiver. Il resta plusieurs jours absent , et, quand il revint au village, M. de Fougères était parti. Depuis celte époque jusqu'au printemps suivant, le comte habita la ville. Il y loua une maison et y reçut toute la province. Il trouva la même servilité dans toutes les classes. 11 était riche, sagement honorable, et, pour des dîners de province, ses dîners ne manquaient pas de mérite. Il était en outre assez bien en cour pour faire obtenir de petits emplois à des gens incapables, ou pour prévenir des destitutions méritées par l'inconduite. Los créatures servent mieux la vanité que les amis. M. de Fougères put bientôt jouir d'un grand crédit et de ce qu'on appelle l'estime générale , c'est-à-dire l'instinct de solidarité dans les intérêts bourgeois. Dès le lendemain de son arrivée h Fougères, il avait mis les ouvriers en besogne. Comme par esprit de représailles, la maison blanche des frères Mathieu avait été convertie en grange , et les greniers à blé du château redevenaient des salles de plaisance. Les grosses réparations furent peu considérables; la carcasse du vieux donjon était solide et saine. Les maçons furent employés à relever les tourelles qui pouvaient encore servir de communs autour du préau , à déblayer les ruines qui gênaient, à rétrécir et à régulariser autant que possible l'ancienne enceinte. Avec tous ces soins on réussit à faire du château un logis assez laid , fort incommode en^ core , très-froid , mais vaste , et meublé avec une richesse apparente. Comme on vit passer beaucoup do dorures et d'étoffes hautes en couleur, on ne manqua pas de dire d'abord que M. de Fougères déployait un luxe éblouissant; mais un connaisseur eût facilement reconnu que, dans tous ces objets de parade, il n'y avait aucune valeur réelle. M. de Fougères tenait, dans ses choix, le milieu Digitized by Google

dans la montagne. Il fit ce voyage à pied, le long des ravins, lits desséchés des torrents d'hiver. Il resta plusieurs jours absent, et, quand il revint au village, M. de Fougères était parti. Depuis cette époque jusqu'au printemps suivant, le comte habita la ville. Il y loua une maison et y reçut toute la province. Il trouva la même servilité dans toutes les classes. Il était riche, sagement honorable, et, pour des dîners de province, ses dîners ne manquaient pas de mérite. Il était en outre assez bien en cour pour faire obtenir de petits emplois à des gens incapables, ou pour prévenir des destitutions méritées par l'inconduite. Les créatures servent mieux la vanité que les amis. M. de Fougères put bientôt jouir d'un grand crédit et de ce qu'on appelle l'estime générale, c'est-à-dire l'instinct de solidarité dans les intérêts bourgeois. Dès le lendemain de son arrivée à Fougères, il avait mis les ouvriers en besogne. Comme par esprit de représailles, la maison blanche des frères Mathieu avait été convertie en grange, et les greniers à blé du château redevenaient des salles de plaisance. Les grosses réparations furent peu considérables; la carcasse du vieux donjon était solide et saine. Les maçons furent employés à relever les tourelles qui pouvaient encore servir de communs autour du préau, à déblayer les ruines qui gênaient, à rétrécir et à régulariser autant que possible l'ancienne enceinte. Avec tous ces soins on réussit à faire du château un logis assez laid, fort incommode encore, très-froid, mais vaste, et meublé avec une richesse apparente. Comme on vit passer beaucoup de dorures et d'étoffes hautes en couleur, on ne manqua pas de dire d'abord que M. de Fougères déployait un luxe éblouissant; mais un connaisseur eût facilement reconnu que, dans tous ces objets de parade, il n'y avait aucune valeur réelle. M. de Fougères tenait, dans ses choix, le milieu

SIMON. 47 entre l'ostentation des anciens nobles et l'économie du marchand d'épices. Il eut pendant ce semestre une vie très-agitée et qui semblait convenir exclusivement à ses habitudes de tracasserie commerciale. Il allait de Paris à Guéret, de Limoges à Fougères, avec autant de facilité que ses ancêtres eussent été de leur chambre à coucher à la tribune de leur chapelle. Il achetait, il revendait, il spéculait sur tout ; il étonnait ses fournisseurs par sa finesse , sa mémoire et sa ponctualité dans les plus petites choses. On s'aperçut bientôt dans le pays qu'il n'y avait pas tant à gagner avec lui qu'on se l'était imaginé. Il était impossible de le tromper; et quand il avait supputé à un centime près la valeur d'un objet, il déclarait généreusement que le gain du marchand devait être de tant. Ce tant, tout équitable qu'il était, la plume à la main, était si pou de chose au prix de ce qu'on avait e.spéré arracher de sa vanité, qu'on était fort mécontent. Mais on n'osait pas le dire : car on voyait bien que le comte était encore généreux ( retiré des affaires comme il l'était) de discuter tout bas les secrets du métier et de ne pas les révéler à ses pareils. A ces vexations honnêtes, il joignait les formes d'une obséquieuse politesse contractée en Italie, le pays des révérences et des belles paroles. Les mauvais plaisants de l'endroit prétendaient que lorsqu'on allait lui rendre visite, dans la précipitation avec laquelle il offrait une chaise et sa protection , il lui arrivait souvent encore de faire à la hâle un cornet de papier pour présenter la cannelle ou la cassonade qu'il était habitué à débiter. Du reste , on le disait bon homme, serviable, incapable d'un mauvais procédé. On avait espéré trouver en lui un supérieur avec tous les avantages y attachés. Il fallait bien so contenter do n'avoir affaire qu'à un égal. Les ouvriers do Fougères employés à la journée étaient les plus satisfaits; ils étaient surDigitized by Google

entre l'ostentation des anciens nobles et l'économie du marchand d'épices. Il eut pendant ce semestre une vie très-agitée et qui semblait convenir exclusivement à ses habitudes de tracasserie commerciale. Il allait de Paris à Guéret, de Limoges à Fougères, avec autant de facilité que ses ancêtres eussent été de leur chambre à coucher à la tribune de leur chapelle. Il achetait, il revendait, il spéculait sur tout; il étonnait ses fournisseurs par sa finesse, sa mémoire et sa ponctualité dans les plus petites choses. On s'aperçut bientôt dans le pays qu'il n'y avait pas tant à gagner avec lui qu'on se l'était imaginé. Il était impossible de le tromper; et quand il avait supputé à un centime près la valeur d'un objet, il déclarait généreusement que le gain du marchand devait être de *tant*. Ce *tant*, tout équitable qu'il était, la plume à la main, était si peu de chose au prix de ce qu'on avait espéré arracher de sa vanité, qu'on était fort mécontent. Mais on n'osait pas le dire : car on voyait bien que le comte était encore généreux (retiré des affaires comme il l'était) de discuter tout bas les secrets du métier et de ne pas les révéler à ses pareils. A ces vexations honnêtes, il joignait les formes d'une obséquieuse politesse contractée en Italie, le pays des révérences et des belles paroles. Les mauvais plaisants de l'endroit prétendaient que lorsqu'on allait lui rendre visite, dans la précipitation avec laquelle il offrait une chaise et sa protection, il lui arrivait souvent encore de faire à la hâte un cornet de papier pour présenter la cannelle ou la cassonade qu'il était habitué à débiter. Du reste, on le disait bon homme, serviable, incapable d'un mauvais procédé. On avait espéré trouver en lui un supérieur avec tous les avantages *y attachés*. Il fallait bien se contenter de n'avoir affaire qu'à un égal. Les ouvriers de Fougères employés à la journée étaient les plus satisfaits; ils étaient sur-

SIMON. veillés de près, à la vérité, par des agents sévères, mais ils avaient leurs deux sous d'augmentation de salaire, et chaque fois que le comte venait donner un coup d'œil aux travaux , ils avaient copieusement pour boire. Il eût pu avoir tous les vices , on l'eût porté en triomphe s'il l'eût voulu. Quant à mademoiselle de Fougères, on n'en disait absolument rien, sinon que c'était une très-belle personne, ne parlant pas français. On attribuait à cette ignorance de la langue sa réserve et son absence de liaison avec les femmes du pays. Cependant quelques beaux esprits, qui prétendaient savoir l'italien, ayant essayé de lier conversation avec elle, ne l'avaient pas trouvée moins laconique dans ses réponses. M. de Fougères, qui semblait inquiet lorsqu'on parlait à sa fille, non de ce qu'on lui disait, mais de ce qu'elle allait répondre , cherchait à pallier la sécheresse de ses manières en disant aux uns qu'elle était fort timide et craignait de faire des fautes de français; aux autres, qu'elle n'était pas habituée à parler l'italien, mais le dialecte de Venise et de Trieste. Simon , pressé par M. Parquet de faire son début au barreau, s'en abstint pendant tout l'hiver. Ce ne fut chez lui ni l'effet de la paresse ni celui du dégoût. Le métier d'avocat lui inspirait, il est vrai, une extrême répugnance, mais il ne voulait pas se soustraire à la tâche pénible de la vie. Aux heures où les flatteries de l'ambition faisaient place au spectacle de la nécessité aride, quand cette montagne d'ennuis et de misères s'élevait entre lui et le but inconnu et chimérique peut-être de ses vagues désirs, il se raidissait contre la difficulté et comparait sa destinée au calvaire que tout homme de bien doit gravir courageusement, sans se demander si le terme du voyage sera le ciel ou la croix, la potence ou l'immortalité. Le retard qu'il voulait apporter à ses débuts no fut Digitized by Google

veillés de près, à la vérité, par des agents sévères, mais ils avaient leurs deux sous d'augmentation de salaire, et chaque fois que le comte venait donner un coup d'œil aux travaux, ils avaient copieusement pour boire. Il eût pu avoir tous les vices, on l'eût porté en triomphe s'il l'eût voulu.

Quant à mademoiselle de Fougères, on n'en disait absolument rien, sinon que c'était une très-belle personne, ne parlant pas français. On attribuait à cette ignorance de la langue sa réserve et son absence de liaison avec les femmes du pays. Cependant quelques beaux esprits, qui prétendaient savoir l'italien, ayant essayé de lier conversation avec elle, ne l'avaient pas trouvée moins laconique dans ses réponses. M. de Fougères, qui semblait inquiet lorsqu'on parlait à sa fille, non de ce qu'on lui disait, mais de ce qu'elle allait répondre, cherchait à pallier la sécheresse de ses manières en disant aux uns qu'elle était fort timide et craignait de faire des fautes de français; aux autres, qu'elle n'était pas habituée à parler l'italien, mais le dialecte de Venise et de Trieste.

Simon, pressé par M. Parquet de faire son début au barreau, s'en abstint pendant tout l'hiver. Ce ne fut chez lui ni l'effet de la paresse ni celui du dégoût. Le métier d'avocat lui inspirait, il est vrai, une extrême répugnance, mais il ne voulait pas se soustraire à la tâche pénible de la vie. Aux heures où les flatteries de l'ambition faisaient place au spectacle de la nécessité aride, quand cette montagne d'ennuis et de misères s'élevait entre lui et le but inconnu et chimérique peut-être de ses vagues désirs, il se raidissait contre la difficulté et comparait sa destinée au calvaire que tout homme de bien doit gravir courageusement, sans se demander si le terme du voyage sera le ciel ou la croix, la potence ou l'immortalité.

Le retard qu'il voulait apporter à ses débuts ne fut

SIMON. 49 fondé d'abord que sur le besoin de repos physique et intellectuel, puis sur la crainte de n'être pas suffisamment éclairé touchant les devoirs de sa nouvelle profession. H avait jusque-là étudié la lettre des lois ; maintenant il en voulait pénétrer l'esprit, afin de l'observer ou de le combattre , selon qu'il conviendrait à sa conscience et à sa raison de le faire. Enfermé dans sa cabane, durant les soirs d'hiver, avec les livres poudreux que lui prêtait M. Parquet , il lisait quelques pages et méditait durant de longues heures. Son imagination se détournait bien souvent de la voie et faisait de fougueux écarts dans les espaces de la pensée. Mais ces excursions ne sont jamais sans fruit pour une grande intelligence: elle y va en écolier, elle en revient en conquérant. Simon pensait qu'il y a bien des manières d'être orateur, et que, malgré les systèmes arrêtés de M. Parquet sur la forme et sur le fond , chaque homme doué de la parole a en soi ses moyens de conviction et ses éléments de puissance propres à lui-même. Ennemi-né des discussions inutiles , il écoutait les leçons et les préceptes de son vieil ami avec le respect de la jeunesse et de l'afifection ; mais il notait, dans le secret de sa raison, les objections qu'il eût faites à un disciple , et renfermait le secret de sa supériorité autant par prudence que par modestie. Une seule fois, il s'était laissé aller à discuter un point de droit public, et Parquet, frappé de la hardiesse de ses opinions, s'était écrié : « Diable 1 mon cher ami, quand on pense ainsi, il ne faut pas le dire trop tôt. Avant de faire le législateur, il faut se résoudre à être légiste. Si un homme célèbre se permet de censurer la loi, on l'écoute; mais si un enfant comme vous s'en avise, on se moque de lui. — Vous avez raison , » répondit Simon ; et il se tut aussitôt. Cependant, décidé à ne pas suivre une routine pour Digiiized by Google

fondé d'abord que sur le besoin de repos physique et intellectuel, puis sur la crainte de n'être pas suffisamment éclairé touchant les devoirs de sa nouvelle profession. Il avait jusque-là étudié la lettre des lois ; maintenant il en voulait pénétrer l'esprit, afin de l'observer ou de le combattre, selon qu'il conviendrait à sa conscience et à sa raison de le faire. Enfermé dans sa cabane, durant les soirs d'hiver, avec les livres poudreux que lui prêtait M. Parquet, il lisait quelques pages et méditait durant de longues heures. Son imagination se détournait bien souvent de la voie et faisait de fougueux écarts dans les espaces de la pensée. Mais ces excursions ne sont jamais sans fruit pour une grande intelligence : elle y va en écolier, elle en revient en conquérant. Simon pensait qu'il y a bien des manières d'être orateur, et que, malgré les systèmes arrêtés de M. Parquet sur la forme et sur le fond, chaque homme doué de la parole a en soi ses moyens de conviction et ses éléments de puissance propres à lui-même. Ennemi-né des discussions inutiles, il écoutait les leçons et les préceptes de son vieil ami avec le respect de la jeunesse et de l'affection ; mais il notait, dans le secret de sa raison, les objections qu'il eût faites à un disciple, et renfermait le secret de sa supériorité autant par prudence que par modestie. Une seule fois, il s'était laissé aller à discuter un point de droit public, et Parquet, frappé de la hardiesse de ses opinions, s'était écrié : « Diable ! mon cher ami, quand on pense ainsi, il ne faut pas le dire trop tôt. Avant de faire le législateur, il faut se résoudre à être légiste. Si un homme célèbre se permet de censurer la loi, on l'écoute ; mais si un enfant comme vous s'en avise, on se moque de lui.

— Vous avez raison, » répondit Simon ; et il se tut aussitôt.

Cependant, décidé à ne pas suivre une routine pour

50 SIMON. laquelle il ne se sentait pas fait, il voulait se laisser mûrir autant que possible. Rien no le pressait plus de se lancer dans la carrière, maintenant qu'il était reçu avocat, qu'il n'avait plus de dépense à faire, et qu'il était sûr de s'acquitter quand il voudrait. D'ailleurs, il travaillait à faire des extraits, des recherches et des analyses, pour aider M. Parquet dans son travail , et celui-ci s'en trouvait si bien qu'il était obligé de faire un effort de générosité et de désintéressement pour l'engager à travailler pour son propre compte. Durant cet hiver, qui fut assez doux pour le climat , Simon eut soin d'éviter la rencontre du comte de Fougères. Malgré les prévenances dont l'accablait ce gentilhomme , il ne sentait aucune sympathie pour lui. Il y avait dans son extérieur une absence de dignité qui le choquait plus que n'eût fait la morgue seigneuriale d'un vrai patricien. II lui semblait toujours voir, dans les concessions libérales de son langage et dans la politesse insinuante de ses manières , la peur d'être maltraité dans une nouvelle révolution et d'être forcé de retourner à son comptoir de Trieste. Mademoiselle de Fougères menait une vio assez étrange pour une jeune personne. Elle semblait aimer la solitude passionnément, ou goûter fort peu la société de la province. Du moins elle ne paraissait dans le salon de son père que le temps strictement nécessaire pour en faire les honneurs , ce dont elle s'acquittait avec une politesse froide et silencieuse. Elle n'accompagnait pas son père dans ses fréquents voyages, et restait enfermée dans sa chambre avec des livres, ou montait à cheval , escortée d'un seul domestique. Quelquefois elle venait à Fougères faire une visite à mademoiselle Parquet, ou donner un coup d'œil rapide aux travaux du château. Il lui arrivait parfois alors de sortir avec Bonne pour faire une promeDigitized by Google

SIMON. 51 rade à pied dans la montagne, ou mémo de s'enfoncer dans les ravins, à cheval et entièrement seule. Simon, qui, malgré le froid et les glaces, continuait son genre de vie errante et rêveuse, la rencontra quelquefois dans les lieux les plus déserts, tantôt galopant sur le bord du torrent avec une hardiesse téméraire , tantôt immobile sur un rocher, tandis que son cheval fumant cherchait, sous le givre, quelques brins d'herbe aux environs. Lorsqu'elle était surprise dans ses méditations, elle se levait précipitamment, appelait son cheval, qu'elle avait dressé comme un chien à venir au nom de Sauvage^ lui ordonnait de se tendre sur les jambes afin qu'elle pût atteindre à l'étrier sans le secours de personne , et , se lançant au milieu des rochers ou sur le versant glacé des collines, elle disparaissait avec la rapidité d'une flèche. Ces rencontres avaient un caractère romanesque qui plaisait à Simon, quoiqu'il n'y attachât pas plus d'importance que ces petits incidents ne méritaient. Cependant, malgré le sentiment d'orgueil qui l'empôchait de s'abandonner à l'attrait d'une beauté placée hors de sa sphère , et destinée sans doute à n'avoir jamais pour lui qu'un dédain insolent s'il essayait de franchir la ligne chimérique qui les séparait , Simon ne pouvait défendre son imagination d'accueillir un peu trop obstinément l'image de cette personne fantastique. C'était une si belle créature, que tout être doué de poésie devait lui rendre hommage, au moins un hommage d'artiste, calme, désintéressé , sincère ; et Simon était plus poëte et plus artiste qu'il ne croyait l'être. Peu à peu cette imago devint si importune, qu'il désira s'en débarrasser, et appeler à son secours l'impression pénible qu'elle lui avait faite au premier abord. Il chercha un motif d'antipathie à lui opposer et fit des questions sur son compte, afin d'entendre répéter qu'elle Digitized by Google

nade à pied dans la montagne, ou même de s'enfoncer dans les ravins, à cheval et entièrement seule.

Simon, qui, malgré le froid et les glaces, continuait son genre de vie errante et rêveuse, la rencontra quelquefois dans les lieux les plus déserts, tantôt galopant sur le bord du torrent avec une hardiesse téméraire, tantôt immobile sur un rocher, tandis que son cheval fumant cherchait, sous le givre, quelques brins d'herbe aux environs. Lorsqu'elle était surprise dans ses méditations, elle se levait précipitamment, appelait son cheval, qu'elle avait dressé comme un chien à venir au nom de *Sauvage*, lui ordonnait de se tendre sur les jambes afin qu'elle pût atteindre à l'étrier sans le secours de personne, et, se lançant au milieu des rochers ou sur le versant glacé des collines, elle disparaissait avec la rapidité d'une flèche. Ces rencontres avaient un caractère romanesque qui plaisait à Simon, quoiqu'il n'y attachât pas plus d'importance que ces petits incidents ne méritaient.

Cependant, malgré le sentiment d'orgueil qui l'empêchait de s'abandonner à l'attrait d'une beauté placée hors de sa sphère, et destinée sans doute à n'avoir jamais pour lui qu'un dédain insolent s'il essayait de franchir la ligne chimérique qui les séparait, Simon ne pouvait défendre son imagination d'accueillir un peu trop obstinément l'image de cette personne fantastique. C'était une si belle créature, que tout être doué de poésie devait lui rendre hommage, au moins un hommage d'artiste, calme, désintéressé, sincère; et Simon était plus poëte et plus artiste qu'il ne croyait l'être.

Peu à peu cette image devint si importune, qu'il désira s'en débarrasser, et appeler à son secours l'impression pénible qu'elle lui avait faite au premier abord. Il chercha un motif d'antipathie à lui opposer et fit des questions sur son compte, afin d'entendre répéter qu'elle

 semblait hautaine et froide. En outre, on blâmait beau* coup dans le pays ses courses à cheval et son genre de vie solitaire. En province, tout ce qui est excentrique est criminel. Cependant l'attrait de curiosité qui , chez Simon, se cachait sous ses efforts d'aversion, ne fut pas satisfait par les réponses vagues qu'il obtint. Il se résolut à presser de questions mademoiselle Bonne, qui seule semblait connaître un peu l'étrangère. Jusque-là, Bonne avait détourné la conversation lorsqu'il s'était agi de sa mystérieuse amie ; mais, lorsque Simon insista, elle lui répondit avec un peu d'humeur : « Cela ne vous regarde pas. Quel que soit le caractère de mademoiselle de Fougères, il ne lui plaît pas apparemment qu'on 1e juge , puisqu'elle ne le montre pas. Elle m'a priée, une fois pour toutes, de ne jamais redire à personne un mot de nos conversations , quelque puériles et indifférentes qu'elles pussent être. Il y a bien des choses dans son caractère que je ne comprends pas; elle a beaucoup plus d'esprit que moi. Qu'il vous suffise de savoir que c'est une personne que j'estime et que j'aime de toute mon âme. » Simon essaya de la faire parler en piquant son amourpropre. « Si vous voulez que je vous dise ma pensée, chère voisine, reprit-il , vous saurez que je doute fort de votre intimité avec mademoiselle de Fougères. Je croirais presque qu'il y a de votre part un peu de vanité, je no dis pas à être liée avec notre future châtelaine, mais à être la seule confidente d'une personne si réservée dans sa conduite et dans ses paroles. D'abord, permettezmoi de vous demander en quelle langue s'expriment ces épanchements de vos âmes, car mademoiselle de Fougères ne sait pas, à ce que l'on dit, assembler trois phrases de la nôtre. » Mais cet artifice ne réussit point. Bonne se prit à souDigitized by Google

semblait hautaine et froide. En outre, on blâmait beaucoup dans le pays ses courses à cheval et son genre de vie solitaire. En province, tout ce qui est excentrique est criminel. Cependant l'attrait de curiosité qui, chez Simon, se cachait sous ses efforts d'aversion, ne fut pas satisfait par les réponses vagues qu'il obtint. Il se résolut à presser de questions mademoiselle Bonne, qui seule semblait connaître un peu l'étrangère. Jusque-là, Bonne avait détourné la conversation lorsqu'il s'était agi de sa mystérieuse amie ; mais, lorsque Simon insista, elle lui répondit avec un peu d'humeur :

« Cela ne vous regarde pas. Quel que soit le caractère de mademoiselle de Fougères, il ne lui plaît pas apparemment qu'on le juge, puisqu'elle ne le montre pas. Elle m'a priée, une fois pour toutes, de ne jamais redire à personne un mot de nos conversations, quelque puériles et indifférentes qu'elles pussent être. Il y a bien des choses dans son caractère que je ne comprends pas; elle a beaucoup plus d'esprit que moi. Qu'il vous suffise de savoir que c'est une personne que j'estime et que j'aime de toute mon âme. »

Simon essaya de la faire parler en piquant son amour-propre. « Si vous voulez que je vous dise ma pensée, chère voisine, reprit-il, vous saurez que je doute fort de votre intimité avec mademoiselle de Fougères. Je croirais presque qu'il y a de votre part un peu de vanité, je ne dis pas à être liée avec notre future châtelaine, mais à être la seule confidente d'une personne si réservée dans sa conduite et dans ses paroles. D'abord, permettez-moi de vous demander en quelle langue s'expriment ces épanchements de vos âmes, car mademoiselle de Fougères ne sait pas, à ce que l'on dit, assembler trois phrases de la nôtre. »

Mais cet artifice ne réussit point. Bonne se prit à sou-

SIMON. 53 rire et lui répondit : a fites-voiis bien sûr que je ne sache pas l'italien? » Il fut impossible d'en obtenir autre chose. VI. Par une belle matinée du printemps de <825, Simon étant sorti avec son fusil donna la chasse à un de ces milans de forte race qu'on trouve dans la Marche. Cousins germains de l'aigle, presque aussi grands que lui, ils en ont le courage et l'intelligence. Les enfants qui peuvent s'eu emparer dans le nid les élèvent et les habituent à chasser les souris de la maison. Ils deviennent très-familiers et très-doux. J'en ai vu un qui prenait trèsdélicatement des mouches sur le visage d'un enfant endormi, en l'effleurant de ce bec terrible dont il déchirait les lapereaux et les couleuvres. Simon, ayant cru blesser légèrement sa proie, la vit s'éloigner et se perdre , et continua sa promenade. Au bout de quelques heures, il repassa par la même goi^e ; et comme il pensait à tout autre chose, il vit tout à coup mademoiselle de Fougères qui descendait précipitamment la colline au-dessus de lui , en lui criant : « Ârrètez-le , arrêtez-le ! il est à vos pieds! » Il crut qu'elle avait laissé échapper son cheval et se pencha sur le ravin pour le chercher; mais il n'aperçut rien , et, reportant scs regards sur mademoiselle de Fougères, il vit qu'elle venait à lui en courant toujours, et qu'elle avait les mains et la figure ensanglantées. Soit l'efltet de la compassion qu'éprouve un noble cœur à l'aspect de la souffrance, soit la douleur de voir une si belle créature en cet état, Simon fut surpris d'une angoisse inexprimable en pensant qu'elle venait de faire une chute do cheval. Il s'élança vers elle pour la secourir ; mais son visage n'exprimait point la souffrance : elle avait le teint animé d'un éclat Digiiized by Google

rire et lui répondit : « Êtes-vous bien sûr que je ne sache pas l'italien ? » Il fut impossible d'en obtenir autre chose.

## VI.

Par une belle matinée du printemps de 1825, Simon étant sorti avec son fusil donna la chasse à un de ces milans de forte race qu'on trouve dans la Marche. Cousins germains de l'aigle, presque aussi grands que lui, ils en ont le courage et l'intelligence. Les enfants qui peuvent s'en emparer dans le nid les élèvent et les habituent à chasser les souris de la maison. Ils deviennent très-familiers et très-doux. J'en ai vu un qui prenait très-délicatement des mouches sur le visage d'un enfant endormi, en l'effleurant de ce bec terrible dont il déchirait les laporeaux et les couleuvres.

Simon, ayant cru blesser légèrement sa proie, la vit s'éloigner et se perdre, et continua sa promenade. Au bout de quelques heures, il repassa par la même gorge ; et comme il pensait à tout autre chose, il vit tout à coup mademoiselle de Fougères qui descendait précipitamment la colline au-dessus de lui, en lui criant : « Arrêtez-le, arrêtez-le ! il est à vos pieds ! » Il crut qu'elle avait laissé échapper son cheval et se pencha sur le ravin pour le chercher ; mais il n'aperçut rien, et, reportant ses regards sur mademoiselle de Fougères, il vit qu'elle venait à lui en courant toujours, et qu'elle avait les mains et la figure ensanglantées. Soit l'effet de la compassion qu'éprouve un noble cœur à l'aspect de la souffrance, soit la douleur de voir une si belle créature en cet état, Simon fut surpris d'une angoisse inexprimable en pensant qu'elle venait de faire une chute de cheval. Il s'élança vers elle pour la secourir ; mais son visage n'exprimait point la souffrance : elle avait le teint animé d'un éclat

SIMON. 56 elle-même en obtenait rarement un baiser, il se sentait prêt maintenant à entourer celte jeune fille de ses bras et à la presser contre son cœur, non avec le trouble d'un désir amoureux (il était loin d'y songer), mais avec l'effusion d'une tendresse fraternelle pour un enfant blessé; c'était un caractère trop impétueux, un cœur trop chaste pour subir la contrainte d'une vaine timidité ou pour accepter celle des préjugés, lorsqu'il était vivement ému. Il prit le mouchoir de mademoiselle de Fougères, le trempa dans l'eau, et se mit à lui laver les tempes avec tant de soin, d'affection et de simplicité, qu'elle, à son tour, sentit sa méfiance et sa rudesse habituelles céder à l'ascendant d'une irrésistible sympathie. « Dieu merci ! vous n'ètes pas blessée au visage , lui dit-il avec attendrissement ; c'est avec ses ailes ensanglantées que l'insensé vous aura fait ces taches ; mais vos mains t laissez-les tremper dans l'eau... laissez-moi les voir... il y a vraiment beaucoup do mal !... » Et Simon, qui avait la vue courte, se baissant pour les regarder, en approcha ses lèvres avec un entrainement incroyable. Mademoiselle de Fougères retira brusquement ses mains et fixa sur lui ce regard sévère qui l'avait choqué à la première rencontre. Mais cette fois il trouva sa fierté légitime; ses yeux lui firent une réponse si amicale, si franche et si persuasive, qu'elle s'adoucit tout à coup ; elle reprit confiance, et lui dit d'un air gai : « Vous avez du sang sur les lèvres, et savez-vous bien quel sang? ~ C'est du sang aristocratique, répondit Simon, mais c'est le vôtre. — C'est du sang noble. Monsieur, reprit l'Italienne avec hauteur; c'est du pur sang républicain. Êtes-vous digne de porter un pareil cachet sur la bouche? •—Juste cicll s'écria Simon en se levant, si je n'en

Digitized by Google

elle-même en obtenait rarement un baiser, il se sentait prêt maintenant à entourer cette jeune fille de ses bras et à la presser contre son cœur, non avec le trouble d'un désir amoureux (il était loin d'y songer), mais avec l'effusion d'une tendresse fraternelle pour un enfant blessé; c'était un caractère trop impétueux, un cœur trop chaste pour subir la contrainte d'une vaine timidité ou pour accepter celle des préjugés, lorsqu'il était vivement ému. Il prit le mouchoir de mademoiselle de Fougères, le trempa dans l'eau, et se mit à lui laver les tempes avec tant de soin, d'affection et de simplicité, qu'elle, à son tour, sentit sa méfiance et sa rudesse habituelles céder à l'ascendant d'une irrésistible sympathie. « Dieu merci! vous n'êtes pas blessée au visage, lui dit-il avec attendrissement; c'est avec ses ailes ensanglantées que l'insensé vous aura fait ces taches; mais vos mains! laissez-les tremper dans l'eau... laissez-moi les voir... il y a vraiment beaucoup de mal!... » Et Simon, qui avait la vue courte, se baissant pour les regarder, en approcha ses lèvres avec un entraînement incroyable. Mademoiselle de Fougères retira brusquement ses mains et fixa sur lui ce regard sévère qui l'avait choqué à la première rencontre. Mais cette fois il trouva sa fierté légitime; ses yeux lui firent une réponse si amicale, si franche et si persuasive, qu'elle s'adoucit tout à coup; elle reprit confiance, et lui dit d'un air gai :

« Vous avez du sang sur les lèvres, et savez-vous bien quel sang?

— C'est du sang aristocratique, répondit Simon, mais c'est le vôtre.

— C'est du sang noble, Monsieur, reprit l'Italienne avec hauteur; c'est du pur sang républicain. Êtes-vous digne de porter un pareil cachet sur la bouche?

— Juste ciel! s'écria Simon en se levant, si je n'en

SIMON, 57 suis pas digne encore par mes actions, je le suis par mes sentiments ; mais , ajouta-t-il en retombant à genoux près d'elle , vous vous moquez de moi , vous n'êtes pas républicaine ; vous ne pouvez pas l'être. — Apprenez, répondit-elle, que je suis d'un pays où on ne peut pas cesser de l'être à moins de se dégrader. Notre république a duré plus que celle de Rome , et ce n'est que d'hier que nous sommes esclaves ; mais sachez que nous savons haïr nos tyrans, nous autres. Un Vénitien, à moins d'avoir abjuré sa patrie , ne baiserait pas la main d'une Allemande , taudis que vous êtes à genoux près de moi, que vous croyez monarchique. — Je sais que vous êtes belle comme un ange et brave comme un lion , et à présent que je vous sais républicaine, je baiserais vos pieds si vous me le permettiez. — Vous êtes forts en beaux discours sur la liberté, vous autres, reprit-elle; mais nous avons un proverbe que vous devez comprendre : Piùfatti chc parole. A l'heure qu'il est nous sommes sous le joug, et on nous croit écrasés parce que nous le portons en silence ; mais^ on ne sait pas ce que sera notre réveil quand l'heure sera venue. — Je crains qu'elle n'arrive pas plus tôt pour vous que pour nous, répondit Simon ; si toutes les âmes italiennes étaient aussi courageuses que la vôtre, si tous les cœurs français étaient aussi convaincus que le mien , nous no subirions pas la honte des lois étrangères. — Espérons des jours meilleurs, dit Fiamma ; mais ce n'est pas le moment de parler politique. Pourquoi ne venez-vous pas chez mon père? — Mais, dit Simon un peu embarrassé , je n'ai pas l'honneur de le connaître. — Il vous a engagé plusieurs fois, je le sais ; pourquoi avez- vous refusé? Digitized by Coogle

suis pas digne encore par mes actions, je le suis par mes sentiments ; mais, ajouta-t-il en retombant à genoux près d'elle, vous vous moquez de moi, vous n'êtes pas républicaine ; vous ne pouvez pas l'être.

— Apprenez, répondit-elle, que je suis d'un pays où on ne peut pas cesser de l'être à moins de se dégrader. Notre république a duré plus que celle de Rome, et ce n'est que d'hier que nous sommes esclaves ; mais sachez que nous savons haïr nos tyrans, nous autres. Un Vénitien, à moins d'avoir abjuré sa patrie, ne baiserait pas la main d'une Allemande, tandis que vous êtes à genoux près de moi, que vous croyez monarchique.

— Je sais que vous êtes belle comme un ange et brave comme un lion, et à présent que je vous sais républicaine, je baiserais vos pieds si vous me le permettiez.

— Vous êtes forts en beaux discours sur la liberté, vous autres, reprit-elle ; mais nous avons un proverbe que vous devez comprendre : *Più fatti che parole*. A l'heure qu'il est nous sommes sous le joug, et on nous croit écrasés parce que nous le portons en silence ; mais on ne sait pas ce que sera notre réveil quand l'heure sera venue.

— Je crains qu'elle n'arrive pas plus tôt pour vous que pour nous, répondit Simon ; si toutes les âmes italiennes étaient aussi courageuses que la vôtre, si tous les cœurs français étaient aussi convaincus que le mien, nous ne subirions pas la honte des lois étrangères.

— Espérons des jours meilleurs, dit Fiamma ; mais ce n'est pas le moment de parler politique. Pourquoi ne venez-vous pas chez mon père ?

— Mais, dit Simon un peu embarrassé, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Il vous a engagé plusieurs fois, je le sais ; pourquoi avez-vous refusé ?

53 SIMON, — Vous savez combien mes opinions diffèrent des siennes, et vous me le demandez? — Mon père n'a point d'opinions politiques , répondit brusquement Fiamma ; et, à cause de cela, il serait désobligeant autant qu'inutile de discuter avec lui. C'est un homme très-doux et très-poli , et si les gens de bien no s'éloignaient pas de lui à cause de ses prétendues opinions, il ne serait pas réduit à remplir son salon de cette canaille qui s'y traîne à genoux. — Vous parlez bien durement de vos courtisans , dit Simon ; si votre père les accueillait avec une franchise aussi rude, j'ai peine à croire qu'ils fussent aussi empressés à lui rendre hommage. — Sans doute , si mon père avait assez de force pour comprendre ses véritables intérêts et sa véritable dignité, il aurait en France un beau rôle à jouer. Mais votre noblesse française est démoralisée ; vous l'avez si maltraitco qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ce n'est pas ainsi que nous agissons et que nous pensons chez nous. Le peuple n'a qu'un ennemi : l'étranger ; ses vieux nobles sont les • capitaines qu'il choisirait si le temps était venu de marcher au combat. Nous sommes familiers avec le peuple, nous autres; nous savons qu'il nous aime, et il sait que nous ne le craignons pas. Ce n'est pas lui qui a profité de nos dépouilles ; ce n'est pas lui qui voudrait en profiter, si on pouvait nous dépouiller encore. Mais nous sommes ruinés , et nous n'en valons que mieux ; je suis convaincue qu'il n'est pas bon de faire fortune, et j'ai vu souvent perdre en mérite ce qu'on gagnait en argent. Restez donc pauvre le plus longtemps qire vous pourrez, monsieur Féline, et ne vous pressez pas de faire servir votre intelligence à votre bien-être. — C'est ce dont on ne manquerait pas de m'accuser si je me montrais chez votre père dans la société do Digitized by Googl

— Vous savez combien mes opinions diffèrent des siennes, et vous me le demandez?

— Mon père n'a point d'opinions politiques, répondit brusquement Fiamma; et, à cause de cela, il serait désobligeant autant qu'inutile de discuter avec lui. C'est un homme très-doux et très-poli, et si les gens de bien ne s'éloignaient pas de lui à cause de ses prétendues opinions, il ne serait pas réduit à remplir son salon de cette canaille qui s'y traîne à genoux.

— Vous parlez bien durement de vos courtisans, dit Simon; si votre père les accueillait avec une franchise aussi rude, j'ai peine à croire qu'ils fussent aussi empressés à lui rendre hommage.

— Sans doute, si mon père avait assez de force pour comprendre ses véritables intérêts et sa véritable dignité, il aurait en France un beau rôle à jouer. Mais votre noblesse française est démoralisée; vous l'avez si maltraitée qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ce n'est pas ainsi que nous agissons et que nous pensons chez nous. Le peuple n'a qu'un ennemi : l'étranger; ses vieux nobles sont les capitaines qu'il choisirait si le temps était venu de marcher au combat. Nous sommes familiers avec le peuple, nous autres; nous savons qu'il nous aime, et il sait que nous ne le craignons pas. Ce n'est pas lui qui a profité de nos dépouilles; ce n'est pas lui qui voudrait en profiter, si on pouvait nous dépouiller encore. Mais nous sommes ruinés, et nous n'en valons que mieux; je suis convaincue qu'il n'est pas bon de faire fortune, et j'ai vu souvent perdre en mérite ce qu'on gagnait en argent. Restez donc pauvre le plus longtemps que vous pourrez, monsieur Féline, et ne vous pressez pas de faire servir votre intelligence à votre bien-être.

— C'est ce dont on ne manquerait pas de m'accuser si je me montrais chez votre père dans la société de

SIMO>'. t9 ceux qui y vont, répondit Simon , et je suis malheureux de vous connaître à présent; car j'aurai souvent la tentation de m'exposer au blâme de ceux qui pensent bien. — Si cela doit être, il faut résister à la tentation, reprit la jeune fille avec l'air grave et assuré qui lui était habituel ; mais dans peu de jours nous serons installés à Fougères, et je pense bien que vous pourrez nous voir sans vous compromettre. J'espère que mon père se réservera chaque semaine des jours de liberté, où les gens de cœur pourront l'aborder sans coudoyer les valets de l'administration. Du moins j'y travaillerai de tout mon pouvoir. Maintenant occupons-nous de ma capture; il faut que vous lui rendiez le même service qu'à moi , et que vous examiniez ses plaies. » Simon obéit, soigna le captif blessé, et procéda sur-lechamp à l'amputation de l'aile brisée ; après quoi il l'enveloppa d'un linge humide et se 'chargea de le soigner, s'engageant sur l'Iionaeur à le porter lui-mèrae au château dès qu'il serait guéri et apprivoisé. « Ce n'est pas tout , lui dit-elle ; vous allez m'aider a chercher mon cheval, que j'ai abandonné dans le bois. — Je cours le chercher,, et je vous l'amènerai ici, répondit Simon. — Non pas, dit Fiamma en souriant; selon vos coutumes et vos idées françaises , je suis votre ennemie; vous ne devez pas me .servir. Selon mon cœur et selon ma raison, je suis votre ami le plus respectueux et le plus dévoué, répondit Simon. Diles-moi de quel côté vous avez laissé Sauvage. — Vous savez son nom? dit-elle en souriant; allons-y ensemble. Il n'ohéitqu'à ma voix ou à celle do mon serviteur ; et puisque vous ôtes mon aimi..» Digitized by Google

ceux qui y vont, répondit Simon, et je suis malheureux de vous connaître à présent; car j'aurai souvent la tentation de m'exposer au blâme de ceux qui pensent bien.

— Si cela doit être, il faut résister à la tentation, reprit la jeune fille avec l'air grave et assuré qui lui était habituel; mais dans peu de jours nous serons installés à Fougères, et je pense bien que vous pourrez nous voir sans vous compromettre. J'espère que mon père se réservera chaque semaine des jours de liberté, où les gens de cœur pourront l'aborder sans coudoyer les valets de l'administration. Du moins j'y travaillerai de tout mon pouvoir. Maintenant occupons-nous de ma capture; il faut que vous lui rendiez le même service qu'à moi, et que vous examiniez ses plaies. »

Simon obéit, soigna le captif blessé, et procéda sur-le-champ à l'amputation de l'aile brisée; après quoi il l'enveloppa d'un linge humide et se chargea de le soigner, s'engageant sur l'honneur à le porter lui-même au château dès qu'il serait guéri et apprivoisé.

« Ce n'est pas tout, lui dit-elle; vous allez m'aider à chercher mon cheval, que j'ai abandonné dans le bois.

— Je cours le chercher, et je vous l'amènerai ici, répondit Simon.

— Non pas, dit Fiamma en souriant; selon vos coutumes et vos idées françaises, je suis votre ennemie; vous ne devez pas me servir.

— Selon mon cœur et selon ma raison, je suis votre ami le plus respectueux et le plus dévoué, répondit Simon. Dites-moi de quel côté vous avez laissé Sauvage.

— Vous savez son nom? dit-elle en souriant; allons-y ensemble. Il n'obéit qu'à ma voix ou à celle de mon serviteur; et puisque vous êtes mon ami...

CO SIMON. — Je suis à la fois l'un et l'autre, reprit Simon. Voulezvous prendre mon bras? — Ce n'est pas la coutume de mon pays, répondit Fiamma. Chez nous, les femmes n'ont pas besoin de s'appuyer sur un défenseur. Le peuple ne les coudoie pas. Nous sortons seules et à toute heure. Personne ne nous insulte. On nous respecte parce qu'on nous aime. Ici, on ne nous distingue des hommes que pour nous opprimer ou nous railler. C'est un méchant pays que votre France. J'espère que vous valez mieux qu'elle. — Faites une révolution en Italie, répondit Simon, et j'irai m'y faire tuer sous vos drapeaux. » Tout en parlant ainsi ils arrivèrent à la lisière du bois. Fiamma appela son cheval à plusieurs reprises, et bientôt il fit entendre le bruit de son sabot sur les cailloux. Comme elle avait les mains empaquetées, Simon l'aida à monter et la conduisit jusqu'à l'entrée du vallon en tenant Sauvage par la bride. Chemin faisaut, ils échangèrent , en peu de paroles, les confidences de toute leur vie. C'était une histoire bien courte et bien pure de part et d'autre. Ils étaient du même âge. Fiamma avait chéri sa mère comme Féline chérissait la sienne. Depuis qu'elle l'avait perdue, elle avait vécu à la campagne dans une villa que son père avait achetée entre les bords de l'Adriatique et le pied des Alpes. Là, Fiamma s'élait habituée à une vie active, aventureuse et guerrière, tantôt chassant l'ours et le chamois dans les montagnes, tantôt bravant la tempête sur mer dans une barque, et toujours se nourrissant de l'idée romanesque qu'un jour peut-être elle pourrait faire la guerre de partisan dans ces contrées dont elle connaissait tous les sentiers. L'absence do M. de Fougères , qui était venu en France pour racheter ses terres, l'avait laissée maîtresse de ses actions, et son indépendance naturello avait pris un dévelopement qu'il Digitized by Google

— Je suis à la fois l'un et l'autre, reprit Simon. Voulez-vous prendre mon bras?

— Ce n'est pas la coutume de mon pays, répondit Fiamma. Chez nous, les femmes n'ont pas besoin de s'appuyer sur un défenseur. Le peuple ne les coudoie pas. Nous sortons seules et à toute heure. Personne ne nous insulte. On nous respecte parce qu'on nous aime. Ici, on ne nous distingue des hommes que pour nous opprimer ou nous railler. C'est un méchant pays que votre France. J'espère que vous valez mieux qu'elle.

— Faites une révolution en Italie, répondit Simon, et j'irai m'y faire tuer sous vos drapeaux. »

Tout en parlant ainsi ils arrivèrent à la lisière du bois. Fiamma appela son cheval à plusieurs reprises, et bientôt il fit entendre le bruit de son sabot sur les cailloux. Comme elle avait les mains empaquetées, Simon l'aida à monter et la conduisit jusqu'à l'entrée du vallon en tenant Sauvage par la bride. Chemin faisant, ils échangèrent, en peu de paroles, les confidences de toute leur vie. C'était une histoire bien courte et bien pure de part et d'autre. Ils étaient du même âge. Fiamma avait chéri sa mère comme Féline chérissait la sienne. Depuis qu'elle l'avait perdue, elle avait vécu à la campagne dans une villa que son père avait achetée entre les bords de l'Adriatique et le pied des Alpes. Là, Fiamma s'était habituée à une vie active, aventureuse et guerrière, tantôt chassant l'ours et le chamois dans les montagnes, tantôt bravant la tempête sur mer dans une barque, et toujours se nourrissant de l'idée romanesque qu'un jour peut-être elle pourrait faire la guerre de partisan dans ces contrées dont elle connaissait tous les sentiers. L'absence de M. de Fougères, qui était venu en France pour racheter ses terres, l'avait laissée maîtresse de ses actions, et son indépendance naturelle avait pris un dévelopement qu'il

SIMON. 61 n'était plus possible de restreindre. Cependant le respect qu'elle avait pour son père était seul capable de lui dicter des lois ; elle avait obéi à ses ordres en quittant l'Italie avec une gouvernante. Après peu de mois de séjour à Paris, elle était venue s'établir à Guéret, en attendant qu'elle s'établit à Fougères. « Il me tarde que cela soit fait , dit-elle en achevant son récit. Puisqu'il faut abandonner ma patrie, j'aime mieux vivre dans ce vallon sauvage, qui me rappelle certains sites à l'entrée de mes Alpes chéries, que dans vos villes prosaïques et dans ce pandémonium sans physionomie et sans caractère que vous appelez votre capitale, et que vous devriez appeler votre peste, votre abîme et votre fléau. Maintenant , adieu ; je vous prie d'appeler notre milan Italia, de ne pas oublier que nous en avons fait la conquête ensemble et d'en avoir bien soin. Si quelqu'un vous parle de moi , dites que je ne sais pas deux mots de français ; je ne me soucie pas de parler avec tous ces laquais de la royauté qui ont baisé le knout des Cosaques et le bâton des caporaux schlagucurs de l'Autriche. — Laissez-moi baiser le sabot de votre cheval , dit Simon en riant ; c'est une noble créature qui n'obéit qu'à vous. — Et qui ne m'obéit que par amitié, reprit Fiamma. Mais ne touchez pas à son sabot , et donnez-moi une poignée de main : E viva la libertà ! » Elle lui tendit sa main qui saignait encore , et entra dans le vallon au galop. Simon baisa encore ce sang généreux et essuya ses doigts à nu sur sa poitrine. Puis il alla s'enfermer dans sa chambre, et, jetant sa tète dans ses mains, il resta éveillé jusqu'au matin dans un état d'ivresse impossible à décrire. 4 Digitized by Google

n'était plus possible de restreindre. Cependant le respect qu'elle avait pour son père était seul capable de lui dicter des lois; elle avait obéi à ses ordres en quittant l'Italie avec une gouvernante. Après peu de mois de séjour à Paris, elle était venue s'établir à Guéret, en attendant qu'elle s'établit à Fougères.

« Il me tarde que cela soit fait, dit-elle en achevant son récit. Puisqu'il faut abandonner ma patrie, j'aime mieux vivre dans ce vallon sauvage, qui me rappelle certains sites à l'entrée de mes Alpes chéries, que dans vos villes prosaïques et dans ce pandémonium sans physionomie et sans caractère que vous appelez votre capitale, et que vous devriez appeler votre peste, votre abîme et votre fléau. Maintenant, adieu; je vous prie d'appeler notre milan *Italia*, de ne pas oublier que nous en avons fait la conquête ensemble et d'en avoir bien soin. Si quelqu'un vous parle de moi, dites que je ne sais pas deux mots de français; je ne me soucie pas de parler avec tous ces laquais de la royauté qui ont baisé le knout des Cosaques et le bâton des caporaux schlagueurs de l'Autriche.

— Laissez-moi baiser le sabot de votre cheval, dit Simon en riant; c'est une noble créature qui n'obéit qu'à vous.

— Et qui ne m'obéit que par amitié, reprit Fiamma. Mais ne touchez pas à son sabot, et donnez-moi une poignée de main : *E viva la libertà!* »

Elle lui tendit sa main qui saignait encore, et entra dans le vallon au galop. Simon baisa encore ce sang généreux et essuya ses doigts à nu sur sa poitrine. Puis il alla s'enfermer dans sa chambre, et, jetant sa tête dans ses mains, il resta éveillé jusqu'au matin dans un état d'ivresse impossible à décrire.

69 SIMON. V I f . Simon demeura plus de vingt-quatre heures sous le charme de cette aventure. Aucune réflexion fâcheuse ne pouvait trouver place au milieu de son enivrement. Les âmes les plus fortes sont les plus spontanément vaincues et les plus complètement envahies par une jiassion digne d'elles. En elles, rien ne résiste, rien ne so défend de l'enthousiasnae, parce que leur premier besoin est de chérir et d'admirer. Les conseils de la prudence et de l'intérêt personnel sont étouffés par ce besoin d'amour et de dévouement qui les déborde. Mais, après les élans de la joie et le sentiment de l'adoration, Simon sentit le besoin de renouveler cette pure jouissance à la source qui l'avait produite. 11 lui fallait revoir mademoiselle de Fougères; tout ce qui n'était pas elle n'existait plus. La tendresse que sa môro lui avait uniquement et exclusivement inspirée jusque-là s'affaiblissait elle-même sous les tressaillements convulsifs de son coeur impatient. 11 s'effraya des ravages de cet incendie, sans penser d'abord à l'éteindre; mais plusieurs jours écoulés sans revoir Fiamma portèrent son désir à un tel point d'angoisse et de souffrance qu'il sentit la nécessité de le combattre. Simon ne s'était pas beaucoup inquiété jusque-là de ce qu'il éprouvait. Il n'avait pas encore aimé, il ne savait j)as à quel ennemi il avait affaire ; il s'imaginait qu'il triompherait dès qu'il serait bien résolu à triompher, dès qu'il lui serait prouvé que les souffrances do cet amour l'emportaient sur les joies. Cet instant venu , il appela la réflexion à son secours. Il se demanda sur quelle certitude était fondée cette admiration extatique qui absorbait toutes ses pensés, quel lien durable quelques paroles

Digitized by Google

## VII.

Simon demeura plus de vingt-quatre heures sous le charme de cette aventure. Aucune réflexion fâcheuse ne pouvait trouver place au milieu de son enivrement. Les âmes les plus fortes sont les plus spontanément vaincues et les plus complétement envahies par une passion digne d'elles. En elles, rien ne résiste, rien ne se défend de l'enthousiasme, parce que leur premier besoin est de chérir et d'admirer. Les conseils de la prudence et de l'intérêt personnel sont étouffés par ce besoin d'amour et de dévouement qui les déborde.

Mais, après les élans de la joie et le sentiment de l'adoration, Simon sentit le besoin de renouveler cette pure jouissance à la source qui l'avait produite. Il lui fallait revoir mademoiselle de Fougères; tout ce qui n'était pas elle n'existait plus. La tendresse que sa mère lui avait uniquement et exclusivement inspirée jusque-là s'affaiblissait elle-même sous les tressaillements convulsifs de son cœur impatient. Il s'effraya des ravages de cet incendie, sans penser d'abord à l'éteindre; mais plusieurs jours écoulés sans revoir Fiamma portèrent son désir à un tel point d'angoisse et de souffrance qu'il sentit la nécessité de le combattre.

Simon ne s'était pas beaucoup inquiété jusque-là de ce qu'il éprouvait. Il n'avait pas encore aimé, il ne savait pas à quel ennemi il avait affaire ; il s'imaginait qu'il triompherait dès qu'il serait bien résolu à triompher, dès qu'il lui serait prouvé que les souffrances de cet amour l'emportaient sur les joies. Cet instant venu, il appela la réflexion à son secours. Il se demanda sur quelle certitude était fondée cette admiration extatique qui absorbait toutes ses pensés, quel lien durable quelques paroles

SIMON. C3 échangées avec cette jeune fille pouvaient avoir cimenté. En quoi s'ctait-elle montrée grande, forte, magnanime, brave, sincère ? Qu'avait-il vu? une lutte enfantine avec un oiseau de proie, et l'ardeur romanesque d'une jeune tète pour des idées généreuses dont l'application serait peut-être au-dessus de la portée de son caractère. Mais, hélas! toutes les réflexions de Simon manquèrent leur but , et ses armes tournèrent leur pointe contre son cœur. Plus il y songeait, plus Fiamma se trouvait digne de son enthousiasme. Ce n'était pas un enfant, la femme qui se condamnait au silence et à la feinte depuis six mois plutôt que d'échanger ses nobles pensées avec des êtres indignes de la comprendre; et ce qu'aucune adulation n'avait pu obtenir de sa défiance stoïque, Simon l'avait conquis avec un regard. Profond comme la sagesse et hardi comme la bonne foi, celui de Fiamma avait lu en lui rapidement, et sa langue s'était déliée comme par magie. Elle lui avait dit le secret de son ûme, le mystère de sa vie; et elle ne lui avait pas seulement recommandé le silence , tant elle semblait sûre de sa discrétion. Il y avait en elle quelque chose de viril qui semblait fait pour ressentir l'amitié sérieuse et l'estime tranquille. Avec quel dévouement une telle créature n'était-elle pas capable de braver la mort pour une noble cause, elle qui pour un jouet d'enfant se laissait déchirer du bec de l'aigle comme une jeune Spartiate ! Enfin, les séductions d'aucune vanité n'étaient capables de l'entraîner, puisqu'elle s'était fait un genre de vie entièrement en dehors de celui que la fortune de son père semblait lui tracer, puisqu'elle fuyait les salons pour les bois, les fades conversations pour la lecture, et les flagorneries d'une petite cour pour l'entretien ingénu de la douce mademoiselle Parquet. Il se demandait comment il n'avait pas compris , dès le premier jour de sa Digitized by Google

échangées avec cette jeune fille pouvaient avoir cimenté. En quoi s'était-elle montrée grande, forte, magnanime, brave, sincère ? Qu'avait-il vu? une lutte enfantine avec un oiseau de proie, et l'ardeur romanesque d'une jeune tête pour des idées généreuses dont l'application serait peut-être au-dessus de la portée de son caractère.

Mais, hélas! toutes les réflexions de Simon manquèrent leur but, et ses armes tournèrent leur pointe contre son cœur. Plus il y songeait, plus Fiamma se trouvait digne de son enthousiasme. Ce n'était pas un enfant, la femme qui se condamnait au silence et à la feinte depuis six mois plutôt que d'échanger ses nobles pensées avec des êtres indignes de la comprendre; et ce qu'aucune adulation n'avait pu obtenir de sa défiance stoïque, Simon l'avait conquis avec un regard. Profond comme la sagesse et hardi comme la bonne foi, celui de Fiamma avait lu en lui rapidement, et sa langue s'était déliée comme par magie. Elle lui avait dit le secret de son âme, le mystère de sa vie; et elle ne lui avait pas seulement recommandé le silence, tant elle semblait sûre de sa discrétion. Il y avait en elle quelque chose de viril qui semblait fait pour ressentir l'amitié sérieuse et l'estime tranquille. Avec quel dévouement une telle créature n'était-elle pas capable de braver la mort pour une noble cause, elle qui pour un jouet d'enfant se laissait déchirer du bec de l'aigle comme une jeune Spartiate! Enfin, les séductions d'aucune vanité n'étaient capables de l'entraîner, puisqu'elle s'était fait un genre de vie entièrement en dehors de celui que la fortune de son père semblait lui tracer, puisqu'elle fuyait les salons pour les bois, les fades conversations pour la lecture, et les flagorneries d'une petite cour pour l'entretien ingénu de la douce mademoiselle Parquet. Il se demandait comment il n'avait pas compris, dès le premier jour de sa

SIMON. 64 rencontre sur la colline , le feu divin caché sous le voile de cette mystérieuse Isis ; comment cette voix généreuse qui avait prononcé avec un accent si ferme le mot d'honneur à son oreille n'avait pas éveillé jusqu'au fond de ses entrailles le sentiment d'une frâternilé sainte; puis, il se l'expliquait en se disant qu'une femme comme elle était la réalisation d'un si beau rêve qu'en touchant à cette réalité on n'osait pas encore y croire. Simon ne songea plus à lutter contre son admiration , mais il résolut de s'efforcer à en modérer l'exaltation. Il sentait qu'il lui serait impossible désormais de faire attention à aucune autre femme; mais il se disait que la société ayant posé une barrière insurmontable entre cellelà et lui, il ne devait pas se nourrir d'illusions auprès d'elle. Mademoiselle de Fougères était indépendante par son caractère et par sa position. Elle était majeure, et sa mère , disait-on , lui avait laissé de quoi vivre. Mais Simon eût rougi de rechercher la main d'une riche héritière. Il se disait qu'au premier mot d'amour d'un jeune bachelier, elle devait s'imaginer nécessairement qu'il avait des vues de séduction méprisables. L'idée seule que l'opinion publique eût pu lui attribuer ces sentiments le faisait frémir de colère et de honte. Il prit donc la ferme résolution, au cas même où mademoiselle do Fougères accorderait plus d'attention à son dévouement qu'il n'était raisonnable de s'y attendre, de s'en tenir avec elle aux termes de la plus respectueuse amitié. Pour cela , il ne fallait pas être surpris par ces émotions irrésistibles qui l'avaient dominé auprès d'elle. Simon espéra en avoir la force ; mais, pour y parvenir, il se décida à s'éloigner pendant quelque temps des lieux qui lui retraçaient trop vivement cette scène d'enchantement. Il partit pour Nevers, où un étudiant de ses amis , récemment reçu avocat, l'appelait pour fêter son installation. Digitized by Google

rencontre sur la colline, le feu divin caché sous le voile de cette mystérieuse Isis; comment cette voix généreuse qui avait prononcé avec un accent si ferme le mot d'*honneur* à son oreille n'avait pas éveillé jusqu'au fond de ses entrailles le sentiment d'une fraternité sainte; puis, il se l'expliquait en se disant qu'une femme comme elle était la réalisation d'un si beau rêve qu'en touchant à cette réalité on n'osait pas encore y croire.

Simon ne songea plus à lutter contre son admiration, mais il résolut de s'efforcer à en modérer l'exaltation. Il sentait qu'il lui serait impossible désormais de faire attention à aucune autre femme; mais il se disait que la société ayant posé une barrière insurmontable entre celle-là et lui, il ne devait pas se nourrir d'illusions auprès d'elle. Mademoiselle de Fougères était indépendante par son caractère et par sa position. Elle était majeure, et sa mère, disait-on, lui avait laissé de quoi vivre. Mais Simon eût rougi de rechercher la main d'une riche héritière. Il se disait qu'au premier mot d'amour d'un jeune bachelier, elle devait s'imaginer nécessairement qu'il avait des vues de séduction méprisables. L'idée seule que l'opinion publique eût pu lui attribuer ces sentiments le faisait frémir de colère et de honte. Il prit donc la ferme résolution, au cas même où mademoiselle de Fougères accorderait plus d'attention à son dévouement qu'il n'était raisonnable de s'y attendre, de s'en tenir avec elle aux termes de la plus respectueuse amitié. Pour cela, il ne fallait pas être surpris par ces émotions irrésistibles qui l'avaient dominé auprès d'elle. Simon espéra en avoir la force; mais, pour y parvenir, il se décida à s'éloigner pendant quelque temps des lieux qui lui retraçaient trop vivement cette scène d'enchantement. Il partit pour Nevers, où un étudiant de ses amis, récemment reçu avocat, l'appelait pour fêter son installation.

SIMON. CÇ Pendant ce temps, le comte de Fougères vint prendre possession de sa nouvelle demeure. Les villageois tenaient trop à lui faire payer une sorte de denier à Dieu pour lui épargner de nouvelles fêtes et de nouveaux honneurs. Quand il vit que rien ne pouvait l'y soustraire , il s'exé» cuta noblement et paya une barrique de vin aux chers vassaux, en désirant de tout son cœur que leur vive affection se refroidit un peu à son égard. Ce n'était pas là le moyen. Il fut fêté , chanté , complimenté, aubadé encore une fois de cornemuse, bombardé encore une fois de pétards. Il se comporta en bon prince , donna une quantité exorbitante de poignées de main , leva son chapeau jusque devant les chiens du village, varia à l'inhni l'arrangement des mots invariables de ses gracieuses réponses , subit les plus interminables et les plus fatigantes conversations avec une patience évangélique , baisa enfin, comme disait poétiquement M. Parquet, le bas de la robe de la déesse Incongruité^ et, s'étant fait souverain populaire autant que possible, alla se coucher brisé de fatigue, infecté de miasmes prolétaires, et supputant dans sa cervelle administrative de combien (en raison de ses avances de fonds en affabilité paternelle) il augmenterait le loyer de ceux-ci et diminuerait les gages de ceux-là. Mademoiselle de Fougères montra un caractère qui fut décidément taxé de hauteur et d'impertinence , en s'enfermant dans sa chambre durant toutes ces pasquinades sentimentales. Elle se rendit invisible, et son père ne put faire plier cette franchise sauvage devant les considérations politiques de sa situation ; elle avait une manière muette et respectueuse de lui résister qui le brisait comme une paille , lui , mesquin d'idées , de sentiments et de langage. Il sentait qu'il ne pouvait régner sur cette âme de fer que par la conviction , et que précisément la puis4. Digiiized by Google

Pendant ce temps, le comte de Fougères vint prendre possession de sa nouvelle demeure. Les villageois tenaient trop à lui faire payer une sorte de *denier à Dieu* pour lui épargner de nouvelles fêtes et de nouveaux honneurs. Quand il vit que rien ne pouvait l'y soustraire, il s'exécuta noblement et paya une barrique de vin aux chers vassaux, en désirant de tout son cœur que leur vive affection se refroidît un peu à son égard. Ce n'était pas là le moyen. Il fut fêté, chanté, complimenté, aubadé encore une fois de cornemuse, bombardé encore une fois de pétards. Il se comporta en bon prince, donna une quantité exorbitante de poignées de main, leva son chapeau jusque devant les chiens du village, varia à l'infini l'arrangement des mots invariables de ses gracieuses réponses, subit les plus interminables et les plus fatigantes conversations avec une patience évangélique, baisa enfin, comme disait poétiquement M. Parquet, le bas de la robe de la déesse *Incongruité*, et, s'étant fait souverain populaire autant que possible, alla se coucher brisé de fatigue, infecté de miasmes prolétaires, et supputant dans sa cervelle administrative de combien (en raison de ses avances de fonds en affabilité paternelle) il augmenterait le loyer de ceux-ci et diminuerait les gages de ceux-là.

Mademoiselle de Fougères montra un caractère qui fut décidément taxé de hauteur et d'impertinence, en s'enfermant dans sa chambre durant toutes ces pasquinades sentimentales. Elle se rendit invisible, et son père ne put faire plier cette franchise sauvage devant les considérations politiques de sa situation; elle avait une manière muette et respectueuse de lui résister qui le brisait comme une paille, lui, mesquin d'idées, de sentiments et de langage. Il sentait qu'il ne pouvait régner sur cette âme de fer que par la conviction, et que précisément la puis-

SIMON. (ÎIIÎ üance d.> conviction lui niamjuait. Désespérant de corriger sn fille , il prenait le parti de lui permettre de se cacher ou de se taire. Quelques jours après ces fêtes extraordinaires, la fêle patronale du village arriva. M. de Fougères était parti la veille pour une foire de bestiaux dans le Bourbonnais; car, à peine investi de la dignité de châtelain, il était redevenu commerçant. De tous les personnages qui lui avaient témoigné leur zèle, un seul croyait n'avoir pas assez plié le genou devant son nom et devant son titre. C'était le curé, jeune homme sans jugement et sans vraie piété, qui, ayant lu je ne sais quelle chartre ecclésiastique, s'imagina ressusciter une coutume singulière à la première occasion. Le jour de la fête patronale, le sacristain fut dépêché auprès de mademoiselle de Fougères pour la prier de ne pas manquer d'assister à la bénédiction du saint-sacrement. Ce message étonna beaucoup la jeune Italienne. Elle trouva étrange qu'un prêtre s'arrogeât le droit de lui tracer son devoir de cette manière. Néanmoins elle ne crut pas pouvoir se dispenser d'accomplir ce devoir, que son éducation lui rendait sacré. Mais, redoutant quelque embûche dans le genre de celles qu'elle avait su éviter jusque-là , elle ne monta pas à la tribune réservée aux anciens seigneurs de Fougères , tribune placée en évidence à la droite du chœur, et que le curé avait fait décorer à ses frais d'un tapis et de plusieurs fauteuils. Fiamma attendit que les vêpres fussent commencées, et, se glissant dans l'église sous le costume le plus simple , elle se mêla à la foule des femmes qui, dans ces campagnes, s'agenouillent sur le pavé do l'église. Elle délestait les adulations faites à une classe quelconque, mais elle pensait que devant Dieu elle ne pouvait se courber avec trop d'humilité. C'est en vain qu'elle espérait échapper au regard inDigitized by Coogte

sance de conviction lui manquait. Désespérant de corriger sa fille, il prenait le parti de lui permettre de se cacher ou de se taire.

Quelques jours après ces fêtes extraordinaires, la fête patronale du village arriva. M. de Fougères était parti la veille pour une foire de bestiaux dans le Bourbonnais; car, à peine investi de la dignité de châtelain, il était redevenu commerçant. De tous les personnages qui lui avaient témoigné leur zèle, un seul croyait n'avoir pas assez plié le genou devant son nom et devant son titre. C'était le curé, jeune homme sans jugement et sans vraie piété, qui, ayant lu je ne sais quelle chartre ecclésiastique, s'imagina ressusciter une coutume singulière à la première occasion. Le jour de la fête patronale, le sacristain fut dépêché auprès de mademoiselle de Fougères pour la prier de ne pas manquer d'assister à la bénédiction du saint-sacrement. Ce message étonna beaucoup la jeune Italienne. Elle trouva étrange qu'un prêtre s'arrogeât le droit de lui tracer son devoir de cette manière. Néanmoins elle ne crut pas pouvoir se dispenser d'accomplir ce devoir, que son éducation lui rendait sacré. Mais, redoutant quelque embûche dans le genre de celles qu'elle avait su éviter jusque-là, elle ne monta pas à la tribune réservée aux anciens seigneurs de Fougères, tribune placée en évidence à la droite du chœur, et que le curé avait fait décorer à ses frais d'un tapis et de plusieurs fauteuils. Fiamma attendit que les vêpres fussent commencées, et, se glissant dans l'église sous le costume le plus simple, elle se mêla à la foule des femmes qui, dans ces campagnes, s'agenouillent sur le pavé de l'église. Elle détestait les adulations faites à une classe quelconque, mais elle pensait que devant Dieu elle ne pouvait se courber avec trop d'humilité.

C'est en vain qu'elle espérait échapper au regard in-

f?IMON. 07 vestigateur du curé ou à celui du sacristain qui était chargé de la découvrir. L'église était fort petite , et l'usage du pays veut que toutes les femmes soient séparées des hommes et rassemblées dans une des nefs. Entre le Magnificat et le Pange lingua, dans l'intervalle réservé à l'officiant pour revêtir ses ornements pontificaux , le sacristain traversa 1a foule féminine et vint supplier mademoiselle de Fougères, de la part du curé, de prendre une place plus convenable à son rang. Sur son refus de monter à la tribune, l'opinifitre desservant fit apporter auprès ^de la balustrade qui sépare les deux sexes, à l'entrée du chœur, un fauteuil et un coussin, comme il eût fait pour son évêque. Il pensait que mademoiselle de Fougères ne résisterait pas à cette honorable invitation, et il se décida à monter à l'autel. Pendant ce temps, les rangs de femmes qui séparaient mademoiselle de Fougères du fauteuil insolent s'étaient entr'ouverts , et tous les regards la sollicitaient pour qu'elle daignât en prendre possession. La seule Jeanne Féline, un peu distraite de sa fervente prière et profondément choquée dans son sens droit et incorruptible de ce qui se passait, abaissa son livre, releva son capulet, et fixa sur mademoiselle de Fougères ce regard où l'orgueil de la vertu et le feu de la jeunesse brillaient au milieu des ravages de l'âge et de la douleur. Fiamma la vit et reconnut la mère de Simon, à une lointaine analogie de traits, à une similitude frappante d'expression. Elle avait entendu mademoiselle Parquet vanter le mérite de cette femme, elle avait désiré rencontrer l'occasion de la connaître. Elle soutint donc, son regard et lui exprima par le sien qu'elle était prête à entrer en communication avec elle. Madame Féline, hardie et ingénue comme la vérité , lui adressa aussitôt la parole pour lui dire à demi-voix : Digitized by Google

vestigateur du curé ou à celui du sacristain qui était chargé de la découvrir. L'église était fort petite, et l'usage du pays veut que toutes les femmes soient séparées des hommes et rassemblées dans une des nefs. Entre le *Magnificat* et le *Pange lingua*, dans l'intervalle réservé à l'officiant pour revêtir ses ornements pontificaux, le sacristain traversa la foule féminine et vint supplier mademoiselle de Fougères, de la part du curé, de prendre une place plus convenable à son rang. Sur son refus de monter à la tribune, l'opiniâtre desservant fit apporter auprès de la balustrade qui sépare les deux sexes, à l'entrée du chœur, un fauteuil et un coussin, comme il eût fait pour son évêque. Il pensait que mademoiselle de Fougères ne résisterait pas à cette honorable invitation, et il se décida à monter à l'autel.

Pendant ce temps, les rangs de femmes qui séparaient mademoiselle de Fougères du fauteuil insolent s'étaient entr'ouverts, et tous les regards la sollicitaient pour qu'elle daignât en prendre possession. La seule Jeanne Féline, un peu distraite de sa fervente prière et profondément choquée dans son sens droit et incorruptible de ce qui se passait, abaissa son livre, releva son capulet, et fixa sur mademoiselle de Fougères ce regard où l'orgueil de la vertu et le feu de la jeunesse brillaient au milieu des ravages de l'âge et de la douleur. Fiamma la vit et reconnut la mère de Simon, à une lointaine analogie de traits, à une similitude frappante d'expression. Elle avait entendu mademoiselle Parquet vanter le mérite de cette femme, elle avait désiré rencontrer l'occasion de la connaître. Elle soutint donc son regard et lui exprima par le sien qu'elle était prête à entrer en communication avec elle.

Madame Féline, hardie et ingénue comme la vérité, lui adressa aussitôt la parole pour lui dire à demi-voix :

BIMON. P.S > Ebbiflnl Mademoiselle, qu’est'Ce que votre con> science vous ordonne de faire? — Ma conscience, répondit Fiamma sans hésiter, m’ordonne de rester ici , et de vous offrir ce fauteuil comme une marque de respect qui vous est due. » Jeanne Féline s’attendait si peu à cette réponse, qu’elle resta stupéfaite. Mademoiselle de Fougères n’était pas une personne que l’on pût accuser, comme son père, de courtiser la popularité. On lui reprochait le défaut contraire , et Jeanne n’avait pas compris pourquoi elle était restée mêlée à la foule depuis le commencement de la cérémonie. Enfin son visage s’adoucit; et, résistant à Fiamma qui voulait la conduire au fauteuil , elle lui dit : ■ Non pas moi : il me siérait mal de prendre une place d’honneur devant Dieu qui connaît le fond du cœur et ses misères. Mais voyez ! la doyenne du village , celle qui a vu quatre générations, et qui d’ordinaire a une chaise, est ici par terre. On l’a oubliée à cause de vous au* jourd’hui. » Mademoiselle de Fougères suivit la direction du geste de Jeanne , et vit une femme centenaire à laquelle de jeunes Tdles avaient fait une sorte de coussin avec leurs capes de futaine. Elle s’approcha d’elle, et, avec l’aide de madame Féline , elle l’aida à se relever et à s’installer sur le fauteuil. La doyenne se laissa faire, ne comprenant rien à ce qui se passait, et remerciant d’un signe de sa tête tremblante. Mademoiselle de Fougères se mit à genoux sur le pavé auprès de Jeanne , de manière à être entièrement cachée par le dossier du grand fauteuil sur lequel la doyenne , qui ne remplissait plus ses devoirs de piété que par habitude , s’assoupit doucement au bout de quelques minutes. Cependant le curé, qui n’avait pas la vue très-bonne et Digitized by Google

« Eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que votre conscience vous ordonne de faire?

— Ma conscience, répondit Fiamma sans hésiter, m'ordonne de rester ici, et de vous offrir ce fauteuil comme une marque de respect qui vous est due. »

Jeanne Féline s'attendait si peu à cette réponse, qu'elle resta stupéfaite.

Mademoiselle de Fougères n'était pas une personne que l'on pût accuser, comme son père, de courtiser la popularité. On lui reprochait le défaut contraire, et Jeanne n'avait pas compris pourquoi elle était restée mêlée à la foule depuis le commencement de la cérémonie. Enfin son visage s'adoucit; et, résistant à Fiamma qui voulait la conduire au fauteuil, elle lui dit:

« Non pas moi: il me siérait mal de prendre une place d'honneur devant Dieu qui connaît le fond du cœur et ses misères. Mais voyez! la doyenne du village, celle qui a vu quatre générations, et qui d'ordinaire a une chaise, est ici par terre. On l'a oubliée à cause de vous aujourd'hui. »

Mademoiselle de Fougères suivit la direction du geste de Jeanne, et vit une femme centenaire à laquelle de jeunes filles avaient fait une sorte de coussin avec leurs capes de futaine. Elle s'approcha d'elle, et, avec l'aide de madame Féline, elle l'aida à se relever et à s'installer sur le fauteuil. La doyenne se laissa faire, ne comprenant rien à ce qui se passait, et remerciant d'un signe de sa tête tremblante. Mademoiselle de Fougères se mit à genoux sur le pavé auprès de Jeanne, de manière à être entièrement cachée par le dossier du grand fauteuil sur lequel la doyenne, qui ne remplissait plus ses devoirs de piété que par habitude, s'assoupit doucement au bout de quelques minutes.

Cependant le curé, qui n'avait pas la vue très-bonne et

SIMON. C9 qui savait d'ailleurs que le regard baissé convient à la ferveur de l'officiant, aperçut confusément une femme coiffée de blanc sur le fauteuil. Il pensa que sa négociation avait réussi et se mit à officier tranquillement ; mais lorsqu'au moment réservé à l'explosion de son vaste projet, après avoir descendu les trois marches de l'autel et s'être mis à genoux pour encenser le saint-sacrement, il se releva , traversa le chœur et s'avança vers le fauteuil pour rendre le même honneur à mademoiselle de Fougères, selon les us et coutumes de l'ancienne féodalité, Û s'aperçut de sa méprise, etson bras resta suspendu entre le ciel et la terre, tandis que toute la congrégation des fidèles, l'œil ouvert et la bouche béante, se demandait la cause des honneurs insolites rendus à la mère Mathurin. Le jeune curé ne perdit point la tête , et, voyant que mademoiselle de Fougères avait mis un peu d'obstination et de malice dans cette aventure , il lui prouva qu'elle n'aurait pas le dernier mot; car il se retourna vivement de l'autre côté et se mit à encenser la tribune seigneuriale, comme pour rendre à cette place vide les honneurs dus au titre plus qu'à la personne. Tout le village resta ébahi, et il fallut plus de six mois pour faire adopter la véritable version de cet événement aux commentateurs exténués de recherches et de discussions. Les parents de la mère doyenne ne manquèrent pas de dire qu'elle avait été bénie en vertu d'un ancien usage qui décernait cette préférence aux centenaires, et que M. le curé avait trouvé dans les archives de la commune. Quant à elle , comme elle était à peu près aveugle et dormait plus qu'à demi pendant qu'on lui rendait cet honneur; comme son oreille avait le bonheur d'être fermée pour jamais à toutes les paroles humaines et à tous les bruits de la terre , elle mourut sans savoir qu'elle avait été encensée. Digitized by Google

qui savait d'ailleurs que le regard baissé convient à la ferveur de l'officiant, aperçut confusément une femme coiffée de blanc sur le fauteuil. Il pensa que sa négociation avait réussi et se mit à officier tranquillement; mais lorsqu'au moment réservé à l'explosion de son vaste projet, après avoir descendu les trois marches de l'autel et s'être mis à genoux pour encenser le saint-sacrement, il se releva, traversa le chœur et s'avança vers le fauteuil pour rendre le même honneur à mademoiselle de Fougères, selon les us et coutumes de l'ancienne féodalité, il s'aperçut de sa méprise, etson bras resta suspendu entre le ciel et la terre, tandis que toute la congrégation des fidèles, l'œil ouvert et la bouche béante, se demandait la cause des honneurs insolites rendus à la mère Mathurin.

Le jeune curé ne perdit point la tête, et, voyant que mademoiselle de Fougères avait mis un peu d'obstination et de malice dans cette aventure, il lui prouva qu'elle n'aurait pas le dernier mot; car il se retourna vivement de l'autre côté et se mit à encenser la tribune seigneuriale, comme pour rendre à cette place vide les honneurs dus au titre plus qu'à la personne. Tout le village resta ébahi, et il fallut plus de six mois pour faire adopter la véritable version de cet événement aux commentateurs exténués de recherches et de discussions. Les parents de la mère doyenne ne manquèrent pas de dire qu'elle avait été bénie en vertu d'un ancien usage qui décernait cette préférence aux centenaires, et que M. le curé avait trouvé dans les archives de la commune. Quant à elle, comme elle était à peu près aveugle et dormait plus qu'à demi pendant qu'on lui rendait cet honneur; comme son oreille avait le bonheur d'être fermée pour jamais à toutes les paroles humaines et à tous les bruits de la terre, elle mourut sans savoir qu'elle avait été encensée.

70 SiMOiV. Depuis cetie aventure, Jeanne Féline conçut une haute estime pour mademoiselle de Fougères'; et, au lieu d'éviter de parler d'elle comme elle avait fait jusqu'alors , elle questionna mademoiselle Bonne avec intérêt sur le caractère de sa noble amie. Bonne avait tant de respect pour la sagesse et la prudence de sa voisine, qu'elle se crut dispensée avec elle du secret que Fiamma lui avait imposé. Elle lui confia les sentiments généreux et les vertus vraiment libérales de cette jeune hile , et lui dit le désir qu'elle avait témoigné de la connaître. Malgré le plaisir que la bonne Féline ressentit de ces réponses , elle se défendit de faire connaissance avec la châtelaine. «Comment voulez-vous que cela se fasse? réponditrelle' Son père trouverait mauvais sans doute au fond du cœur qu'elle vint me voir ; et quant à moi, je ne saurais aller demander à ses domestiques la permission do l'approcher. J'attendrai l'occasion ; et, si je la rencontre , je lui dirai ma satisfaction de sa conduite à l'église. Sans la sagesse de cette enfant, M. le curé, qui est vraiment trop léger pour un ministre du Seigneur, eût offensé la majesté de Dieu par un véritable scandale. » Madame Féline étant dans ces dispositions , l'occasion ne se fit pas attendre. Un matin que mademoiselle de Fougères passait devant sa cabane pour aller voir mademoiselle Parquet , elle vit Jeanne penchée sur sa petite fenêtre à hauteur d'appui , qu'encadrait le pampre rustique. La bonne dame était occupée à faire manger dans sa main le milan royal. « Bonjour, Italia 1 » dit Fiamma en passant. Madame Féline releva la tête , et, charmée de voir la jeune fille , elle lia conversation avec elle. L'éducation et la santé de l'oiseau étaient un sujet tout trouvé. «Comment se fait-il que vous sachiez son nom? demanda Jeanne. Je ne l'ai dit à personne, car je ne pouDigitized by Google

Depuis cette aventure, Jeanne Féline conçut une haute estime pour mademoiselle de Fougères; et, au lieu d'éviter de parler d'elle comme elle avait fait jusqu'alors, elle questionna mademoiselle Bonne avec intérêt sur le caractère de sa noble amie. Bonne avait tant de respect pour la sagesse et la prudence de sa voisine, qu'elle se crut dispensée avec elle du secret que Fiamma lui avait imposé. Elle lui confia les sentiments généreux et les vertus vraiment libérales de cette jeune fille, et lui dit le désir qu'elle avait témoigné de la connaître. Malgré le plaisir que la bonne Féline ressentit de ces réponses, elle se défendit de faire connaissance avec la châtelaine. « Comment voulez-vous que cela se fasse? répondit-elle. Son père trouverait mauvais sans doute au fond du cœur qu'elle vînt me voir; et quant à moi, je ne saurais aller demander à ses domestiques la permission de l'approcher. J'attendrai l'occasion; et, si je la rencontre, je lui dirai ma satisfaction de sa conduite à l'église. Sans la sagesse de cette enfant, M. le curé, qui est vraiment trop léger pour un ministre du Seigneur, eût offensé la majesté de Dieu par un véritable scandale. »

Madame Féline étant dans ces dispositions, l'occasion ne se fit pas attendre. Un matin que mademoiselle de Fougères passait devant sa cabane pour aller voir mademoiselle Parquet, elle vit Jeanne penchée sur sa petite fenêtre à hauteur d'appui, qu'encadrait le pampre rustique. La bonne dame était occupée à faire manger dans sa main le milan royal.

« Bonjour, Italia! » dit Fiamma en passant.

Madame Féline releva la tête, et, charmée de voir la jeune fille, elle lia conversation avec elle. L'éducation et la santé de l'oiseau étaient un sujet tout trouvé.

« Comment se fait-il que vous sachiez son nom? demanda Jeanne. Je ne l'ai dit à personne, car je ne pou-

SIMON. 71 vais pas m'en souvenir ; mais , quand vous l'avez prononcé, j'ai bien reconnu celui que mon fils lui donnait; car c'est mon fils qui l'a rapporté de la montagne. — Et qui l'a pris dans la gorge aux Hérissons, reprit Fiamma. — Vraiment! vous le savez? s'écria Jeanne. Vous l'avez donc rencontré à la chasse? — Et j'ai même chassé avec lui ce jour-là, répondit mademoiselle de Fougères. J'ai encore sur les mains les marques de courage de monsieur, ajouta-t-elle en donnant une petite tape à l'oiseau ; et c'est M. Simon qui nous a servi de chirurgien à tous deux. — En vérité!... Oh! à présent, dit madame Féline en secouant la tête avec un sourire, je comprends l'amitié qu'il portait à ce gourmand, et pourquoi il m'a tant recommandé en partant d'en avoir soin. Allons! maintenant j'en prendrai plus de souci encore ; car, si vous êtes telle que vous semblez être , je vous aime, vous 1 — Vous ne pouvez pas me dire une chose plus agréable , » répondit Fiamma en portant vivement à ses lèvres la main ridée que lui tendait Jeanne. Puis, coi^no si ce mouvement impétueux eût trahi quelque secrète jtensée de son cœur, elle rougit et garda le silence. Féline ne pouvait interpréter cette émotion : elle se mit tout de suite à lui parler du curé et de la doyenne, de la république et de la monarchie, de la religion , de tout ce qui l'intéressait, et par-dessus tout de son fils. Mademoiselle do Fougères fut étonnée du sens profond et même de la grâce spirituelle et naïve de cet esprit supérieur, vierge de toute corruption sociale. Elle n'avait pas cru qu'il fût possible de joindre si peu de culture à tant de fonds. Ce fut pour elle un sujet d'admiration et bientôt d'enthousiasme ; car autant Fiamma était indomptable dans antipathies , autant elle était passionnée dans ses Digitized by Coogic

vais pas m'en souvenir; mais, quand vous l'avez prononcé, j'ai bien reconnu celui que mon fils lui donnait; car c'est mon fils qui l'a rapporté de la montagne.

— Et qui l'a pris dans la gorge aux Hérissons, reprit Fiamma.

— Vraiment! vous le savez? s'écria Jeanne. Vous l'avez donc rencontré à la chasse?

— Et j'ai même chassé avec lui ce jour-là, répondit mademoiselle de Fougères. J'ai encore sur les mains les marques de courage de monsieur, ajouta-t-elle en donnant une petite tape à l'oiseau; et c'est M. Simon qui nous a servi de chirurgien à tous deux.

— En vérité!... Oh! à présent, dit madame Féline en secouant la tête avec un sourire, je comprends l'amitié qu'il portait à ce gourmand, et pourquoi il m'a tant recommandé en partant d'en avoir soin. Allons! maintenant j'en prendrai plus de souci encore; car, si vous êtes telle que vous semblez être, je vous aime, vous!

— Vous ne pouvez pas me dire une chose plus agréable, » répondit Fiamma en portant vivement à ses lèvres la main ridée que lui tendait Jeanne. Puis, comme si ce mouvement impétueux eût trahi quelque secrète pensée de son cœur, elle rougit et garda le silence. Féline ne pouvait interpréter cette émotion : elle se mit tout de suite à lui parler du curé et de la doyenne, de la république et de la monarchie, de la religion, de tout ce qui l'intéressait, et par-dessus tout de son fils. Mademoiselle de Fougères fut étonnée du sens profond et même de la grâce spirituelle et naïve de cet esprit supérieur, vierge de toute corruption sociale. Elle n'avait pas cru qu'il fût possible de joindre si peu de culture à tant de fonds. Ce fut pour elle un sujet d'admiration et bientôt d'enthousiasme; car autant Fiamma était indomptable dans ses antipathies, autant elle était passionnée dans ses

7i SIMON. amitiés. C est en effet un magnifique spectacle pour une âme tourmentée de l'amour du beau et contristée par la vue du laid, que celui d'une organisation assez riche pour se passer d'embellissement factice et pour recevoir tout de Dieu et d'elle-méme. En peu de jours une affection profonde , une sympathie complète s'établit entre Jeanne et Fiamma. Mettant de côté l'une et l'autre les entraves 'de ces considérations sociales faites pour le vulgaire, elles se lièrent étroitement , et Jeanne passa autantd'heures dans la chambre et dans l'oratoire de Fiamma que celle-ci en passa dans la cabane et dans le potager rustique de Jeanne. Mademoiselle Parquet se joignit souvent à leurs entretiens, et sa jeune amie lui apprit à connaître madame Féline. Jusque-là Bonne n'avait respecté en elle qu'une solide vertu, une admirable bonté ; elle ignorait qu'il y eôt aussi à admirer une haute intelligence. Elle s'étonna d'abord de voir que Fiamma , avec toutes ses lectures et toutes scs connaissances, ne s'ennuyait pas un instant dans la compagnie d'une femme qui n'avait jamais lu que la Bible. Fiamma lui fit comprendre que la Bible ftit la source de toute sagesse et de toute poésie; que l'esprit de ces pages divines s'était incarné dans la personne de Jeanne, dont toutes les paroles, comme toutes les pensées, avaient la grandeur et la simplicité des saintes Écritures. L'àme de Bonne fit elle-même un progrès dans le contact de ces deux âmes supérieures à la sienne, non en bonté, mais en vigueur. VIII. Un jour, au mois de mai , vers midi , l'air étant fort thaud au dehors , et la cabane de Féline remplie d'une agréable fraîcheur, ces trois femmes étaient réunies dans une douce intimité. Jeanne , enfoncée dans son vieux fauDigitized by Google

amitiés. C est en effet un magnifique spectacle pour une âme tourmentée de l'amour du beau et contristée par la vue du laid, que celui d'une organisation assez riche pour se passer d'embellissement factice et pour recevoir tout de Dieu et d'elle-même. En peu de jours une affection profonde, une sympathie complète s'établit entre Jeanne et Fiamma. Mettant de côté l'une et l'autre les entraves de ces considérations sociales faites pour le vulgaire, elles se lièrent étroitement, et Jeanne passa autant d'heures dans la chambre et dans l'oratoire de Fiamma que celle-ci en passa dans la cabane et dans le potager rustique de Jeanne. Mademoiselle Parquet se joignit souvent à leurs entretiens, et sa jeune amie lui apprit à connaître madame Féline. Jusque-là Bonne n'avait respecté en elle qu'une solide vertu, une admirable bonté; elle ignorait qu'il y eût aussi à admirer une haute intelligence. Elle s'étonna d'abord de voir que Fiamma, avec toutes ses lectures et toutes ses connaissances, ne s'ennuyait pas un instant dans la compagnie d'une femme qui n'avait jamais lu que la Bible. Fiamma lui fit comprendre que la Bible était la source de toute sagesse et de toute poésie; que l'esprit de ces pages divines s'était incarné dans la personne de Jeanne, dont toutes les paroles, comme toutes les pensées, avaient la grandeur et la simplicité des saintes Écritures. L'âme de Bonne fit elle-même un progrès dans le contact de ces deux âmes supérieures à la sienne, non en bonté, mais en vigueur.

## VIII.

Un jour, au mois de mai, vers midi, l'air étant fort chaud au dehors, et la cabane de Féline remplie d'une agréable fraîcheur, ces trois femmes étaient réunies dans une douce intimité. Jeanne, enfoncée dans son vieux fau-

SIMON. 73 teuil, roulait un échoveau de ni de chanvre sur une noix ; Italia , perchée sur le pivot du dévidoir, et conservant encore un peu d'irritabilité , poussait de temps en temps un petit cri aigre-doux , allongeait le bec pour saisir le ni , mais sans oser toucher aux doigts de son institutrice; mademoiselle Parquet, assise sur le buffet, lisait tout haut le livre de Ruth dans la vieille Bible de la famille Féline, dont le caractère était si fin que Jeanne ne pouvait plus le distinguer. Quanta mademoiselle de Fougères, fatiguée d'une course rapide qu'elle avait faite avec Sauvage dans la matinée , elle s'était assise sur une botte do pois secs, aux pieds de Jeanne; et, cédant au bien-être que lui apportaient la fraîcheur, le repos, le bruit monotone et doux de la voix qui lisait , elle s'était laissée aller au sommeil. Jeanne, semblable à la vieille Noémi, avait attiré sur ses genoux la tête de cette fille chérie, et chassait avec tendresse les insectes dont le bourdonnement eût pu la tourmenter. Simon entra dans ce moment. 11 arrivait de Nevers; on ne l'attendait pas encore. Il Gt un pas et resta immobile. Le soleil , glissant à travers le feuillage de la croisée et tombant en poussière d'or sur le front humide et sur les cheveux d^ jais de Fiamma, lui montra d'abord le dernier objet qu'il dût s'attendre à rencontrer dans sa cabane et sur le giron de sa mère. Il venait de faire bien des efforts depuis trois mois pour chasser de son âme l'image de cette femme , et c'était là qu'il la retrouvait! Il crut rêver, resta quelques instants sans pouvoir articuler un mot; et enfin, joignant les mains , il murmura une parole que ni sa mère ni Bonne ne pouvaient comprendre; O fatum! Fiamma reconnut sa voix et n'ouvrit pas les yeux. Ce fut le premier artiGce de sa vie. L'amour n'est que magie et divination. Elle vit à travers ses paupières abaissées et frémissantes de curiosité Digitized by Coogle

teuil, roulait un écheveau de fil de chanvre sur une noix; Italia, perchée sur le pivot du dévidoir, et conservant encore un peu d'irritabilité, poussait de temps en temps un petit cri aigre-doux, allongeait le bec pour saisir le fil, mais sans oser toucher aux doigts de son institutrice; mademoiselle Parquet, assise sur le buffet, lisait tout haut le livre de Ruth dans la vieille Bible de la famille Féline, dont le caractère était si fin que Jeanne ne pouvait plus le distinguer. Quant à mademoiselle de Fougères, fatiguée d'une course rapide qu'elle avait faite avec Sauvage dans la matinée, elle s'était assise sur une botte de pois secs, aux pieds de Jeanne; et, cédant au bien-être que lui apportaient la fraîcheur, le repos, le bruit monotone et doux de la voix qui lisait, elle s'était laissée aller au sommeil. Jeanne, semblable à la vieille Noémi, avait attiré sur ses genoux la tête de cette fille chérie, et chassait avec tendresse les insectes dont le bourdonnement eût pu la tourmenter. Simon entra dans ce moment. Il arrivait de Nevers; on ne l'attendait pas encore. Il fit un pas et resta immobile. Le soleil, glissant à travers le feuillage de la croisée et tombant en poussière d'or sur le front humide et sur les cheveux de jais de Fiamma, lui montra d'abord le dernier objet qu'il dût s'attendre à rencontrer dans sa cabane et sur le giron de sa mère. Il venait de faire bien des efforts depuis trois mois pour chasser de son âme l'image de cette femme, et c'était là qu'il la retrouvait! Il crut rêver, resta quelques instants sans pouvoir articuler un mot; et enfin, joignant les mains, il murmura une parole que ni sa mère ni Bonne ne pouvaient comprendre: *O fatum!* Fiamma reconnut sa voix et n'ouvrit pas les yeux. Ce fut le premier artifice de sa vie.

L'amour n'est que magie et divination. Elle vit à travers ses paupières abaissées et frémissantes de curiosité

 l’émotion et la joie mêlée cio conslornalion qu’éprouvait Simon. Madame Féline, poussant un cri do joie, avait tondu les bras à son Gis. Fiamma, l’entendant s’approcher, jugea qu’il était temps do se réveiller : elle prit le parti de soulever sa tête et de se frotter les yeux pendantqu’il embrassait sa mère, a Oh 1 dit la bonne femme, vous voilà un peu étonné, Simon 1 vous me pensiez trop vieille pour avoir d’autres enfants que vous , et pourtant voilà quo je suis devenue mère de deux Biles en >notre absence. . —Vous êtes heureuse, ma mère, répondritril; mais moi, me voilà humilié; car je ne suis pas digne d’être leur frère. — Je ne sai.s pas si Bonne est superbe à ce point do ne vouloir pas reconnaître votre parenté, dit mademoiselle de Fougères en lui tendant la main; mais, quant à moi , j’avais déjà signé avec vous un pacte de fraternité d’opinions. » Simon ne put rien répondre. Il lui pressa la main avec un trouble plus indiscret quo tout ce qu’il eût pu dire ; et, pour se donner de l’aplomb , il demanda à Bonne la permission de l’embrasser, ce dont il s’acquitta avec assurance. Cette marque d’amitié enorgueillit Bonne comme une préférence; elle no connaissait rien aux roueries ingénues de la passion. Madame Féline s’empressa de questionner son Gis sur sa santé, sur la fatigue, sur la faim qu’il devait éprouver. Il demanda à manger, aBn d’avoir une occupation et un maintien. 11 ne pouvait se remettre do son désordre. Un champion qui s’est préparé longtemps à un rude combat, et qui, en arrivant, voit l’ennemi tranquille et déjà maître du champ de bataille, n’est pas plus bouleversé et embarrassé de son rôle que ne l’était Simon. Bonne courut dans tous les coins de la cabane pour aider Jeanne à rasscmljler quelques aliments et à les servir sur une petite Digitized by Google

l'émotion et la joie mêlée de consternation qu'éprouvait Simon. Madame Féline, poussant un cri de joie, avait tendu les bras à son fils. Fiamma, l'entendant s'approcher, jugea qu'il était temps de se réveiller : elle prit le parti de soulever sa tête et de se frotter les yeux pendant qu'il embrassait sa mère. « Oh ! dit la bonne femme, vous voilà un peu étonné, Simon ! vous me pensiez trop vieille pour avoir d'autres enfants que vous, et pourtant voilà que je suis devenue mère de deux filles en votre absence.

—Vous êtes heureuse, ma mère, répondit-il; mais moi, me voilà humilié; car je ne suis pas digne d'être leur frère.

—Je ne sais pas si Bonne est superbe à ce point de ne vouloir pas reconnaître votre parenté, dit mademoiselle de Fougères en lui tendant la main; mais, quant à moi, j'avais déjà signé avec vous un pacte de fraternité d'opinions. » Simon ne put rien répondre. Il lui pressa la main avec un trouble plus indiscret que tout ce qu'il eût pu dire; et, pour se donner de l'aplomb, il demanda à Bonne la permission de l'embrasser, ce dont il s'acquitta avec assurance. Cette marque d'amitié enorgueillit Bonne comme une préférence; elle ne connaissait rien aux roueries ingénues de la passion.

Madame Féline s'empressa de questionner son fils sur sa santé, sur la fatigue, sur la faim qu'il devait éprouver. Il demanda à manger, afin d'avoir une occupation et un maintien. Il ne pouvait se remettre de son désordre. Un champion qui s'est préparé longtemps à un rude combat, et qui, en arrivant, voit l'ennemi tranquille et déjà maître du champ de bataille, n'est pas plus bouleversé et embarrassé de son rôle que ne l'était Simon. Bonne courut dans tous les coins de la cabane pour aider Jeanne à rassembler quelques aliments et à les servir sur une petite

SIMON. table. Voulant marquer son affection à sa manière, Toxcellente fille alla cueillir des fruits au jardin , et revint toute rouge et tout empressée, sans songer que les hommes s'éprennent plus volontiers d'une chimère que d'un bien qui s'offre de lui-même. « Il n'y a que moi , dit mademoiselle de Fougères à Simon, qui ne fasse rien pour vous ici. Vous êtes comme Jésus arrivant chez Marthe et Marie. Je suis celle qui se tient tranquille à écouter le Seigneur, tandis que l'autre travaille et se dévoue. — Et cependant, répondit Simon, le Seigneur préféra Marie, et conseilla à sa sœur de ne pas prendre une peine inutile. — Pourquoi me dites-vous cela si bas? reprit mademoiselle de Fougères avec sa brusquerie accoutumée. On dirait que vous craignez une méchante application de vos paroles. — Oh ! j'espère qu'il ne se prend pas pour notre Seigneur ! répliqua mademoiselle Bonne en riant. — Mais voulez-vous que je vous aide, chère amie? dit mademoiselle de Fougères. Ce ne sera pas pour faire ma cour à monsignor Popolo, je vous prie de le croire ; ce sera pour vous soulager, mia buona. — Oh 1 je n'ai pas besoin de vous, ma dogaressa, répondit Bonne, à qui sa compagne avait appris quelques mots italiens. Vos mains sont trop fines pour les soins du ménage. — Croyez- vous? dit vivement Fiamma. Pourquoi traînez-vous ce seau d'eau avec tant de gaucherie, ma petite? — Voulez-vous bien me faire le plaisir de l'enlever de terre d'un demi-pouce? répondit l'autre jeune fille d'un air de défi. — Je vais vous montrer comme il faut vous y prendre, dit Fiamma sur le même ton; car vraiment, ma

Digitized by Google

table. Voulant marquer son affection à sa manière, l'excellente fille alla cueillir des fruits au jardin, et revint toute rouge et tout empressée, sans songer que les hommes s'éprennent plus volontiers d'une chimère que d'un bien qui s'offre de lui-même.

« Il n'y a que moi, dit mademoiselle de Fougères à Simon, qui ne fasse rien pour vous ici. Vous êtes comme Jésus arrivant chez Marthe et Marie. Je suis celle qui se tient tranquille à écouter le Seigneur, tandis que l'autre travaille et se dévoue.

— Et cependant, répondit Simon, le Seigneur préféra Marie, et conseilla à sa sœur de ne pas prendre une peine inutile.

— Pourquoi me dites-vous cela si bas? reprit mademoiselle de Fougères avec sa brusquerie accoutumée. On dirait que vous craignez une méchante application de vos paroles.

— Oh! j'espère qu'il ne se prend pas pour *notre Seigneur!* répliqua mademoiselle Bonne en riant.

— Mais voulez-vous que je vous aide, chère amie? dit mademoiselle de Fougères. Ce ne sera pas pour faire ma cour à *monsignor Popolo*, je vous prie de le croire; ce sera pour vous soulager, *mia buona.*

— Oh! je n'ai pas besoin de vous, ma *dogaressa*, répondit Bonne, à qui sa compagne avait appris quelques mots italiens. Vos mains sont trop fines pour les soins du ménage.

— Croyez-vous? dit vivement Fiamma. Pourquoi traînez-vous ce seau d'eau avec tant de gaucherie, ma petite?

— Voulez-vous bien me faire le plaisir de l'enlever de terre d'un demi-pouce? répondit l'autre jeune fille d'un air de défi.

— Je vais vous montrer comme il faut vous y prendre, dit Fiamma sur le même ton; car vraiment, ma

,g SIMON. mignonne , vous n’y entendez rien , et vous me faites peine. » Alors, saisissant d’une seule main le seau rempli d’eau, elle l’enleva de terre et le posa sur la table. « Oh 1 la force et le courage du lion de Venise 1 » s’écria Simon avec chaleur. Bonne fut un peu piquée. « Ne vous fâchez pas, cher ange , dit Fiamma à son amie ; la prudence des serpents et la douceur des colombes vous restent en partage. Mais quant à cela, ajouta-t-elle en étendant son bras blanc, et ferme comme du marbre de Carrare, sachez qu’il y a autant do différence entre mes muscles et les vôtres qu’entre vos collines de la Marche et nos montagnes des Alpes, entre vos petites graines de sarrasin et nos larges épis de maïs. Allons , Bonne, c’est vous qui êtes la dogaresse ; je suis la montagnarde : c’est moi qui suis Marthe à mon tour ; vous êtes Marie. Le Seigneur vous bénira ; je vous cède mes droits. Mais, chut! voici madame Féline; ne disons pas de légèretés sur des choses aussi saintes; elle nous gronderait, et elle ferait bien. » Tandis que Simon se condamnait à déjeuner, quoiqu’il fût trop oppressé pour en avoir envie ; que Bonne, assise à table entre lui et madame Féline, feignait d’écouter la relation de son voyage avec curiosité, afin d’avoir le droit de lui verser du cidre et de lui couper du pain d’orge; tandis que mademoiselle de Fougères jouait avec Italia et luttait avec elle d’attitudes impérieuses en la contrefaisant et en imitant ses cris d’impatience , M. Parquet entra dans la chaumière. « Bravi tutti! s’écria-t-il en voyant cette aimable compagnie ; le ciel est'favorable aux braves gens. » Et apres avoir embrassé tendrement son filleul , il baisa la main de mademoiselle de Fougères avec assez de grâce pour Digitized by Google

mignonne, vous n'y entendez rien, et vous me faites peine. »

Alors, saisissant d'une seule main le seau rempli d'eau, elle l'enleva de terre et le posa sur la table.

« Oh ! la force et le courage du lion de Venise ! » s'écria Simon avec chaleur.

Bonne fut un peu piquée.

« Ne vous fâchez pas, cher ange, dit Fiamma à son amie ; la prudence des serpents et la douceur des colombes vous restent en partage. Mais quant à cela, ajouta-t-elle en étendant son bras blanc et ferme comme du marbre de Carrare, sachez qu'il y a autant de différence entre mes muscles et les vôtres qu'entre vos collines de la Marche et nos montagnes des Alpes, entre vos petites graines de sarrasin et nos larges épis de maïs. Allons, Bonne, c'est vous qui êtes la dogaresse ; je suis la montagnarde : c'est moi qui suis Marthe à mon tour ; vous êtes Marie. Le Seigneur vous bénira ; je vous cède mes droits. Mais, chut ! voici madame Féline ; ne disons pas de légèretés sur des choses aussi saintes ; elle nous gronderait, et elle ferait bien. »

Tandis que Simon se condamnait à déjeuner, quoiqu'il fût trop oppressé pour en avoir envie ; que Bonne, assise à table entre lui et madame Féline, feignait d'écouter la relation de son voyage avec curiosité, afin d'avoir le droit de lui verser du cidre et de lui couper du pain d'orge ; tandis que mademoiselle de Fougères jouait avec Italia et luttait avec elle d'attitudes impérieuses en la contrefaisant et en imitant ses cris d'impatience, M. Parquet entra dans la chaumière.

« *Bravi tutti !* s'écria-t-il en voyant cette aimable compagnie ; le ciel est favorable aux braves gens. » Et apres avoir embrassé tendrement son filleul, il baisa la main de mademoiselle de Fougères avec assez de grâce pour

SIMON. 77 montrer qu'il avait été faire un tour de promenade ï Versailles dans sa jeunesse. Puis, jetant un coup d'ocft perspicace de l'un à l'autre : « Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de nouvelles de monsieur votre père, belle demoiselle? » demanda-t-il à Fiamma d'un air trèssignificatif. Cette question fut pour Simon comme une goutte d'eau froide sur un brasier. Il était en train de se laisser aller à de nouveaux enchantements; le seul nom du comte réveilla en lui mille réflexions pénibles. Il examina le visage de mademoiselle de Fougères pour savoir si elle avait quelque appréhension du retour de son père ; mais la noble harmonie de ce visage n'était jamais troublée par des craintes légères. «Je l'attends demain, répondit-elle tranquillement; mais il se pourrait cependant qu'il fût déjà de retour, car il est si actif en toutes choses qu'il part et revient toujours plus tôt qu'il ne l'avait projeté. — Et s'il était à cette heure au château? fit observer Simon, incapable de maîtriser son inquiétude. — Il y serait sans doute occupé déjà de mille soins, répondit-elle , et plus pressé de compter avec son régisseur que de toute autre chose. » Elle resta encore une demi-heure , affectant beaucoup de calme ; puis elle mit son chapeau et pria M. Parquet de lui donner le bras jusqu'au château. Dès qu'ils furent sortis de la chaumière : « Pourquoi ne m'avez-vous pas appri tout franchement que mon père était arrivé? luiditelle. Croyez-vous que je n'aie pas lu cela sur votre figure? — En vérité ! fit l'avoué. Fin contre fin... — Il ne s'agit pas de nous adresser des compliments réciproques, interrompit la pétulante Fiamma. Voyons, mon cher sigisbee , que signifiait votre physionomie ? qu'avez-vous dans l'esprit? Digilized by Google

montrer qu'il avait été faire un tour de promenade à Versailles dans sa jeunesse. Puis, jetant un coup d'œil perspicace de l'un à l'autre : « Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de nouvelles de monsieur votre père, belle demoiselle? » demanda-t-il à Fiamma d'un air très-significatif.

Cette question fut pour Simon comme une goutte d'eau froide sur un brasier. Il était en train de se laisser aller à de nouveaux enchantements; le seul nom du comte réveilla en lui mille réflexions pénibles. Il examina le visage de mademoiselle de Fougères pour savoir si elle avait quelque appréhension du retour de son père ; mais la noble harmonie de ce visage n'était jamais troublée par des craintes légères.

« Je l'attends demain, répondit-elle tranquillement; mais il se pourrait cependant qu'il fût déjà de retour, car il est si actif en toutes choses qu'il part et revient toujours plus tôt qu'il ne l'avait projeté.

— Et s'il était à cette heure au château? fit observer Simon, incapable de maîtriser son inquiétude.

— Il y serait sans doute occupé déjà de mille soins, répondit-elle, et plus pressé de compter avec son régisseur que de toute autre chose. »

Elle resta encore une demi-heure, affectant beaucoup de calme; puis elle mit son chapeau et pria M. Parquet de lui donner le bras jusqu'au château. Dès qu'ils furent sortis de la chaumière : « Pourquoi ne m'avez-vous pas appri tout franchement que mon père était arrivé? lui dit-elle. Croyez-vous que je n'aie pas lu cela sur votre figure?

— En vérité! fit l'avoué. Fin contre fin...

— Il ne s'agit pas de nous adresser des compliments réciproques, interrompit la pétulante Fiamma. Voyons, mon cher sigisbée, que signifiait votre physionomie? qu'avez-vous dans l'esprit?

73 SIMON. — J’ai dans l’esprit, répondit Parquet d’un ton doux et paternel, que vous avez écouté un peu trop votre bon cœur durant cette dernière absence de M. le comte. Je vous l’ai dit, Jeanne Féline est un ange de vertu ; je ne vous souhaiterais pas de plus haute noblesse que d’étre sa fille. Simon est un digne jeune homme qui mériterait de Dieu la faveur d’avoir une sœur telle que vous; mais votre père, qui n’entend rien aux relations de sentiments, si belles et si saintes qu’elles soient, blâmera certainement votre intimité avec cette famille de paysans. Il n’eût pas approuvé que vous vissiez madame Féline sur le pied d’égalité, comme vous faites ; à plus forte raison maintenant que voici son fils de retour. Vous savez tout ce que la malice du public peut imaginer en cette occasion. Avez-vous réfléchi à cela? Ne croyez-vous pas que désormais, du moins pendant les semaines du séjour de M. de Fougères au château , vous feriez bien de cesser vos relations avec la maison Féline? — Je sais, mon ami, répondit Fiamma, que ce serait une conduite prudente, si tant est que l’intérêt personnel doive céder à l’absurdité par crainte de querelles ; je sais que mon père, tout en accablant M. Féline de compliments et do prévenances, le remercierait volontiers de ne pas répondre à ses invitations. Malgré sa ponctualité à saluer profondément madame Féline et à lui demander de ses nouvelles dans la rue, il n’oserait lui offrir une chaise dans son salon à côté de la femme du sous-préfet. Cependant il faudra bien qu’il en vienne là. Il m’en coûtera quelque peine ; j’essuierai des admonestations ennuyeuses, et j’entendrai émettre des principes de morale et de bienséance qui feront bouillir mon sang dans mes veines ; mais, comme à l’ordinaire, je tiendrai bon , je serai respectueuse, et ma volonté sera faite. Ne vous inquiétez donc de rien ; mon père est un homme qu’il faut Digitized by Google

SIMON. 79 forcer à bien agir en le prenant au mot. Je me charge de faire dîner madame Féline à sa table ; chargez-vous d'amener M. Féline à lui rendre visite. — Mais vous tenez donc bien à la société de ces Féline? demanda M. Parquet, qui voulait toujours savoir le On mot de toute affaire, et ne commençait aucune démarche, si légère qu'elle fût, sans avoir confessé sa partie. — J'y tiens comme je tiens à vous et'à votre Allé, répondit Fiamma avec fermeté. Si mon père croyait conforme à ses intérêts et à scs préjugés de m'éloigner de vous, pensez-vous que je ne résisterais pas de toutes mes forces à cette injustice ? — Vous avez une manière de dire, reprit maître Parquet tout attendri , qui fait qu'on vous obéit aveuglément ; vous me feriez fabriquer de la fausse monnaie. Cependant, avant de vous céder, je veux, ma chère Allé, pour me venger de l'ascendant que vous prenez sur moi, vous adresser quelques reproches. Vous n'avez pas assez de déférence pour voire père ; vous lui faites trop sentir votre supériorité... Ecoutez-moi jusqu'au bout. Je sais que vous avez avec lui le meilleur ton, et que jamais une parole blessante n'est sortie de votre bouche; mais, voyez-vous! si Bonne, avec tout votre respect extérieur, me traitait comme vous le traitez au fond de l'âmo , j'aimerais mieux qu'elle m'arrachât ma perruque et qu'elle me la jetât au visage, sauf à se rendre ensuite à mes raisons. — Ah! monsieur Parquet, s'écria Fiamma d'un ton douloureux, pouvez-vous comparer la sympathie do cœur et la conformité des principes qui vous lient à votre fille avec ce qui se passe entre M. de Fougères et moi? Je conviens que, dans ma conduite envers lui, je manque souvent de prudence. Digitized by Google

forcer à bien agir en le prenant au mot. Je me charge de faire dîner madame Féline à sa table ; chargez-vous d'amener M. Féline à lui rendre visite.

— Mais vous tenez donc bien à la société de ces Féline ? demanda M. Parquet, qui voulait toujours savoir le fin mot de toute affaire, et ne commençait aucune démarche, si légère qu'elle fût, sans avoir confessé sa partie.

— J'y tiens comme je tiens à vous et à votre fille, répondit Fiamma avec fermeté. Si mon père croyait conforme à ses intérêts et à ses préjugés de m'éloigner de vous, pensez-vous que je ne résisterais pas de toutes mes forces à cette injustice ?

— Vous avez une manière de dire, reprit maître Parquet tout attendri, qui fait qu'on vous obéit aveuglément ; vous me feriez fabriquer de la fausse monnaie. Cependant, avant de vous céder, je veux, ma chère fille, pour me venger de l'ascendant que vous prenez sur moi, vous adresser quelques reproches. Vous n'avez pas assez de déférence pour votre père ; vous lui faites trop sentir votre supériorité... Ecoutez-moi jusqu'au bout. Je sais que vous avez avec lui le meilleur ton, et que jamais une parole blessante n'est sortie de votre bouche ; mais, voyez-vous ! si Bonne, avec tout votre respect extérieur, me traitait comme vous le traitez au fond de l'âme, j'aimerais mieux qu'elle m'arrachât ma perruque et qu'elle me la jetât au visage, sauf à se rendre ensuite à mes raisons.

— Ah ! monsieur Parquet, s'écria Fiamma d'un ton douloureux, pouvez-vous comparer la sympathie de cœur et la conformité des principes qui vous lient à votre fille avec ce qui se passe entre M. de Fougères et moi ? Je conviens que, dans ma conduite envers lui, je manque souvent de prudence.

80 SIMON. — Prudence! Interrompit M. Parquet a\oc un mouvement chagrin. Voilà de ces mots qui sont cruels à entendre! Je ne m'explique pas, Fiamma, que vous, si généreuse, si tendre, si dévouée pour nous, vous n'ayez pas dans le cœur le moindre sentiment d'afifection pour votre père. Moi, je suis enchanté que vous ne lui ressembliez pas ; je l'aime médiocrement, et vous, je vous chéris comme une seconde fille; mais enfin, cette clairvoyance, cette justice cruelle avec laquelle vous pesez les défauts de celui qui vous a donné le jour... — Arrêtez, Parquet, s'écria Fiamma, et regardez le mal que vous me faites 1 » Parquet fut effrayé de l'altération de son visage et de la pâleur mortelle de ses lèvres. — Eh bien ! mon Dieu , s'écria-t-il à son tour, ne parlons plus de tout cela. — Oh ! mon ami ! n'en parlons jamais , répondit la jeune fille en faisant un effort pour marcher ; car vous me feriez dire ce que je no veux pas, ce que je ne dois jamais dire à personne. — Juste ciel ! reprit M. Parquet , dont la curiosité s'éveilla vivement. A-t-il donc eu quelque tort exécrable à votre égard? Avez-vous contre lui des sujets de plainte assez terribles pour étouffer la voix du sang? — Non, monsieur Parquet, ce n'est pas cela, répondítelle. Il y a dans ma vie un mystère que je ne peux jamais révéler et dont je ne peux me plaindre qu'à la destinée. Ne m'interrogez pas, mais soyez indulgent pour moi et ne me jugez pas. Ma situation est si exceptionnelle, que mon caractère et ma conduite doivent être bizarres, — Adieu , voici en effet la chaise de poste du comte dans la cour. Faites ce que je vous ai dit : vale et me ama. » Pauvre enfant! pensa M. Parquet en retournant chez Digitized by Google

SIMON, 81 lui. Il faut qu'elle ait une âme bien orageuse, ou que ce Fougères soit un bien méchant cuistre avec ses ailes de pigeon ! Allons ! il y aura eu là quelque cas d'inclination contrariée. Ah ! les jeunes filles l L'amour, c'est l'insecte rongeur qui s'attaque aux plus belles roses! Décidément, pour ma part, je renonce aux lois du trop aimable Cupidon , et je m'abandonne aux consolations d'une douce philosophie. IX. Gouverné entièrement par la chère dogaresse (c'est ainsi qu'en raison de son caractère absolu et de ses manières impériales l'érudit avoué avait surnommé mademoiselle de Fougères), M. Parquet céda à ses désirs et se contenta de lui adresser de temps en temps une tendre admonestation, à laquelle Fiamma mettait fin par des réticences mystérieuses. Au grand étonnement de l'avoué, madame Féline et son fils reçurent au salon du château un accueil tel que, malgré l'extrême fierté de Jeanne et la méfiance ombrageuse de Simon , ils ne craignirent point d'y retourner plusieurs fois , et purent se trouver presque tous les jours avec mademoiselle de Fougères, soit chez eux, soit chez M. Parquet, sans craindre de voir ces précieuses relations interrompues par une intervention étrangère. L'avoué , qui seul connaissait à fond le caractère du comte, avait sujet d'être plus surpris qu'eux ; car il ne l'avait jamais vu plier sous aucun ascendant, et il savait que ses formes gracieuses et son babil prévenant cachaient une opiniâtreté inflexible et beaucoup de despotisme. Sa fille était la seule personne de son ménage qu'il ne dominât point. Toutes les autres étaient réduites à une servilité qu'on eût pu prendre pour de l'amour, à voir le ton patelin dont il leur commandait en présence 5. Digilized by Google

lui. Il faut qu'elle ait une âme bien orageuse, ou que ce Fougères soit un bien méchant cuistre avec ses ailes de pigeon ! Allons ! il y aura eu là quelque cas d'inclination contrariée. Ah ! les jeunes filles ! L'amour, c'est l'insecte rongeur qui s'attaque aux plus belles roses ! Décidément, pour ma part, je renonce aux lois du trop aimable Cupidon, et je m'abandonne aux consolations d'une douce philosophie.

## IX.

Gouverné entièrement par la chère dogaresse (c'est ainsi qu'en raison de son caractère absolu et de ses manières impériales l'érudit avoué avait surnommé mademoiselle de Fougères), M. Parquet céda à ses désirs et se contenta de lui adresser de temps en temps une tendre admonestation, à laquelle Fiamma mettait fin par des réticences mystérieuses. Au grand étonnement de l'avoué, madame Féline et son fils reçurent au salon du château un accueil tel que, malgré l'extrême fierté de Jeanne et la méfiance ombrageuse de Simon, ils ne craignirent point d'y retourner plusieurs fois, et purent se trouver presque tous les jours avec mademoiselle de Fougères, soit chez eux, soit chez M. Parquet, sans craindre de voir ces précieuses relations interrompues par une intervention étrangère. L'avoué, qui seul connaissait à fond le caractère du comte, avait sujet d'être plus surpris qu'eux ; car il ne l'avait jamais vu plier sous aucun ascendant, et il savait que ses formes gracieuses et son babil prévenant cachaient une opiniâtreté inflexible et beaucoup de despotisme. Sa fille était la seule personne de son ménage qu'il ne dominât point. Toutes les autres étaient réduites à une servilité qu'on eût pu prendre pour de l'amour, à voir le ton patelin dont il leur commandait en présence

SIMON. BS des étrangers, mats qui n'était rien moins que cela aux yeux de M. Parquet, initié aux mystères de l'intérieur. 11 est vrai que Fiamma était un être organisé pour une résistance indomptable. Mais autant notre avoué avait jugé impossible que le père entravât les libertés de la fille, autant il lui avait semblé certain que jamais la fille n'obtiendrait un acte de complaisance paternelle. Leurs deux existences avaient marché côte à côte, s'efileurant tous les jours et ne se touchant jamais. Leurs goûts, en se mentrant diamétralement opposés , semblaient consacrer irrévocablement ce divorce de deux êtres que la société avait condamnés à vivre sous le même toit, et que le sentiment des convenances enveloppait à cet égard d'un voile impénétrable pour le public. Fn voyant le comte vaincu, ou du moins entamé dans cette lutte mystérieuse, M. Parquet se livra â mille commentaires. Un homme qui savait le secret de toutes les familles ne pouvait se résoudre tranquillement à ignorer celui-là, Cependant Fiamma, qui connaissait tous scs faibles et qui déployait toutes les coquetteries enfantines de son esprit pour le gouverner, seule au monde sut résister à su curiosité et la museler. Dans les premiers temps, Simon, résolu à s'observer héroïquement, eut beaucoup à souffrir. Toutes ses joies avaient un aiguillon empoisonné. 11 se croyait toujours à la veille d'une explosion dont le dénoùment devait le couvrir de honte et de remords. Mais peu à peu jl se rassura. La conduite et le caractère de mademoiselle de Fougères vinrent à son aide d'une façon merveilleuse. Soit qu'elle eût deviné le secret de Simon et qu'elle employât toute la pudeur de son âme à en refouler l'aveu trop prompt, soit qu'elle portât dans son affection pour lui le calme d'une sagesse au-dessus de son âge, elle mit dans leurs relations le charme d'une confiance récjproDigitized by Google

des étrangers, mais qui n'était rien moins que cela aux yeux de M. Parquet, initié aux mystères de l'intérieur. Il est vrai que Fiamma était un être organisé pour une résistance indomptable. Mais autant notre avoué avait jugé impossible que le père entravât les libertés de la fille, autant il lui avait semblé certain que jamais la fille n'obtiendrait un acte de complaisance paternelle. Leurs deux existences avaient marché côte à côte, s'effleurant tous les jours et ne se touchant jamais. Leurs goûts, en se montrant diamétralement opposés, semblaient consacrer irrévocablement ce divorce de deux êtres que la société avait condamnés à vivre sous le même toit, et que le sentiment des convenances enveloppait à cet égard d'un voile impénétrable pour le public. En voyant le comte vaincu, ou du moins entamé dans cette lutte mystérieuse, M. Parquet se livra à mille commentaires. Un homme qui savait le secret de toutes les familles ne pouvait se résoudre tranquillement à ignorer celui-là. Cependant Fiamma, qui connaissait tous ses faibles et qui déployait toutes les coquetteries enfantines de son esprit pour le gouverner, seule au monde sut résister à sa curiosité et la museler.

Dans les premiers temps, Simon, résolu à s'observer héroïquement, eut beaucoup à souffrir. Toutes ses joies avaient un aiguillon empoisonné. Il se croyait toujours à la veille d'une explosion dont le dénoûment devait le couvrir de honte et de remords. Mais peu à peu il se rassura. La conduite et le caractère de mademoiselle de Fougères vinrent à son aide d'une façon merveilleuse. Soit qu'elle eût deviné le secret de Simon et qu'elle employât toute la pudeur de son âme à en refouler l'aveu trop prompt, soit qu'elle portât dans son affection pour lui le calme d'une sagesse au-dessus de son âge, elle mit dans leurs relations le charme d'une confiance récipro-

SIMON. R) que. En la voyant tous les jours, Simon découvrit qu'elle possédait au plus haut point la force et la tranquillité morales qu'excluent ordinairement des facultés impé* tueuses et des besoins d'activité comme ceux dont elle était douée. A l'emportement d'amour qui l'avait surpria d'abord vinrent S6 joindre un respect et une vénération dont la douceur se répandit sur toutes ses pensées. Pen* dant six mois, cette sérénité fut si saintement soutenue de part et d'autre que ces deux jeunes gens , dont l'un était ,bien presque aussi homme que l'autre , se crurent destinés à se chérir tpute leur vie comme deux frères. Mais un événement important daps leur vie uniforme et paisible vint réveiller chez Simon l'intensité douloureuse de son amour. Au retour de l'hiver, M. de Fougères reçut la visite d'un parent de sa défunte éppuse, qui arrivait d'Italie, chargé pour lui de valeurs considérables, réalisation de ses derniers fionds commerciaux, qu'il voulait placer en fonds de terre pour arrondir sa propriété. Le comto n'était pas homme à accueillir froidement un hôte chargé d'or, et son estime pour le marquis d'Asolo était fondée déjà sur la fortune que possédait pe jeune patricien par lui-môme. Il lui pardonnait d'être républicain, parce qu'en Vénétie l'opinion républicaine n'engage pas à d'au» tre dévouement à la cause populaire qu'à la haine de l'étranger et à des actes de résistance contre lui dans l'occasion. Il plaisait au noble caractère de Fiamma de poétiser cet esprit libéral de ses compatriotes ; mais elle savait bien au fond que la république de Venise était aussi loin de son idéal politique, que la France constitutionnelle l'était encore , à ses yeux , de Venise esclave. Elle n'en disait rien à Simon par orgueil national ; elle s'en plaignait avec son compatriote, parce qu'elle n'eût pu lui faire [>artager ses illusions. Digilized by Google

que. En la voyant tous les jours, Simon découvrit qu'elle possédait au plus haut point la force et la tranquillité morales qu'excluent ordinairement des facultés impétueuses et des besoins d'activité comme ceux dont elle était douée. A l'emportement d'amour qui l'avait surpris d'abord vinrent se joindre un respect et une vénération dont la douceur se répandit sur toutes ses pensées. Pendant six mois, cette sérénité fut si saintement soutenue de part et d'autre que ces deux jeunes gens, dont l'un était bien presque aussi homme que l'autre, se crurent destinés à se chérir toute leur vie comme deux frères. Mais un événement important dans leur vie uniforme et paisible vint réveiller chez Simon l'intensité douloureuse de son amour.

Au retour de l'hiver, M. de Fougères reçut la visite d'un parent de sa défunte épouse, qui arrivait d'Italie, chargé pour lui de valeurs considérables, réalisation de ses derniers fonds commerciaux, qu'il voulait placer en fonds de terre pour *arrondir* sa propriété. Le comte n'était pas homme à accueillir froidement un hôte chargé d'or, et son estime pour le marquis d'Asolo était fondée déjà sur la fortune que possédait ce jeune patricien par lui-même. Il lui pardonnait d'être républicain, parce qu'en Vénétie l'opinion républicaine n'engage pas à d'autre dévouement à la cause populaire qu'à la haine de l'étranger et à des actes de résistance contre lui dans l'occasion. Il plaisait au noble caractère de Fiamma de poétiser cet esprit libéral de ses compatriotes; mais elle savait bien au fond que la république de Venise était aussi loin de son idéal politique, que la France constitutionnelle l'était encore, à ses yeux, de Venise esclave. Elle n'en disait rien à Simon par orgueil national; elle s'en plaignait avec son compatriote, parce qu'elle n'eût pu lui faire partager ses illusions.

8( SIMON. Eilo avait vu quelquefois le marquis en Italie et le connaissait assez peu ; mais la vue d'un compatriote et d'un co-opinionnaire fut pour elle un événement agréable au fond de l'exil. C'était un bon jeune homme, extraordinairement cultivé pour un Lombard. Quoique un peu gros, il était d'une beauté remarquable ; l'expression de son visage était sereine, noble et douce ; la santé, le courage et l'amour de la vie brillaient dans ses yeux d'un tel éclat qu'on eût pu parfois s'y tromper et y voir le feu de l'intelligence. Tout en lui inspirait la condance et l'estime. Il avait un cœur aimant et sincère, le caractère loyal et brave, l'imagination vive et toujours prête pour la grande passion, comme cela est d'usage en son pays. Il était venu en France pour s'instruire des choses et des hommes, et il avait tiré assez bon parti de son voyage. Mais, au mi» lieu de son cours de philosophie et de politique, l'amour des aventures, si naturel à vingt-cinq ans, l'avait poussé en personne à Fougères, où la présence de sa belle cousine lui faisait espérer de bâtir yn roman négligé en Italie. C'était un de ces hommes un peu corrompus , mais encore naïfs, que le monde entraîne, et qui ne sont pas fâchés d'y paraître beaucoup plus roués qu'ils ne le sont en effet. Une femme d'esprit peut les rendre aussi sérieusement amoureux qu'ils affectent d'étro incapables de le devenir, surtout si, comme Fiamma, elle ne songe pas à opérer ce miracle. Asolo était fort capable d'enlever sa cousine si elle eût été aussi éventée qu'elle avait passé pour l'être dans sa province d'Italie, où ses courses à cheval et sa vie indépendante avaient , comme en Marche, excité, non 1e blâme, mais le doute et la curiosité de ceux qui ne voyaient i)as de près sa conduite irréprochable. Il avait assez d'esprit pour la jouer et la punir s'il l'eût trouvée habile en coquetterie ; mais, quand Digitized by Google

SIMON. 85 Ü la vit si clifTérente de ro qu'il l'avait jii;j:éo de loin; quand il la trouva si forte, si prudente, si fière, et en même temps si bonne, si franche et si naïve, il en devint éperdûment amoureux ; et, au bout de huit jours passés près d'elle, il lui eût offert, s'il l'eût osé déjà, son nom et sa fortune, son sang et sa vie. Celte facilité à se prendre à l'amour est le beau côté des âmes que le vice entraîne facilement. Elle est plus remarquable en Italie, où les organisations, plus fécondes et plus mobiles, passent du plaisir grossier à l'exaltation romanesque, comme de l'apathie politique à l'héroïsme, avec une promptitude et une bonne foi extraordinaires. Ces âmes ont plusieurs caractères opposés qui vivent dans le même être en bonne intelligence, chacun régnant à son tour. Asolo avait fait assez bon marché de son républicanisme dans le beau monde de Paris. Il l'avait un peu traité comme un habit de parade qui, n'étant pas de mode à l'étranger, devait être remplacé par le costume de bon ton du pays ; mais, quand il vit Fiamma si ardente et si romanesque sur ce chapitre, il reprit l'habit ultramontain, et les principes républicains retrouvèrent de l'éloquence dans sa bouche, grâce à cette belle langue italienne, où les lieux communs ont encore de la pompe et de la grandeur. Dans les premiers jours il adopta ce rôle pour lui plaire; mais avant la lin de la semaine il était aussi convaincu que déclamatoire, et sans aucun doute il eût sacrifié son marquisat de Vénétie et versé tout son sang pour un regard de son héroïne. Fiamma, confiante et bonne pour ceux qui semblaient penser comme elle, crut le voir à son état normal et le prit en grande amitié. Cependant elle la lui eût fait acheter par quelque malice si elle eût connu sa conduite antérieure dans les salons parisiens. Le comte de Fougères enchanté de son allié le preDigitized by Google

il la vit si différente de ce qu'il l'avait jugée de loin; quand il la trouva si forte, si prudente, si fière, et en même temps si bonne, si franche et si naïve, il en devint éperdûment amoureux; et, au bout de huit jours passés près d'elle, il lui eût offert, s'il l'eût osé déjà, son nom et sa fortune, son sang et sa vie. Cette facilité à se prendre à l'amour est le beau côté des âmes que le vice entraîne facilement. Elle est plus remarquable en Italie, où les organisations, plus fécondes et plus mobiles, passent du plaisir grossier à l'exaltation romanesque, comme de l'apathie politique à l'héroïsme, avec une promptitude et une bonne foi extraordinaires. Ces âmes ont plusieurs caractères opposés qui vivent dans le même être en bonne intelligence, chacun régnant à son tour. Asolo avait fait assez bon marché de son républicanisme dans le beau monde de Paris. Il l'avait un peu traité comme un habit de parade qui, n'étant pas de mode à l'étranger, devait être remplacé par le costume de bon ton du pays; mais, quand il vit Fiamma si ardente et si romanesque sur ce chapitre, il reprit l'habit ultramontain, et les principes républicains retrouvèrent de l'éloquence dans sa bouche, grâce à cette belle langue italienne, où les lieux communs ont encore de la pompe et de la grandeur.

Dans les premiers jours il adopta ce rôle pour lui plaire; mais avant la fin de la semaine il était aussi convaincu que déclamatoire, et sans aucun doute il eût sacrifié son marquisat de Vénétie et versé tout son sang pour un regard de son héroïne.

Fiamma, confiante et bonne pour ceux qui semblaient penser comme elle, crut le voir à son état normal et le prit en grande amitié. Cependant elle la lui eût fait acheter par quelque malice si elle eût connu sa conduite antérieure dans les salons parisiens.

Le comte de Fougères enchanté de son allié le pre-

SIMON. mier jour, en rabattit beaucoup lorsque cette explosion de patriotisme eut lieu. Il craignit que cet insensé ne le discréditât complètement, d'autant plus que, pour complaire à sa cousine, le Lombard affecta de terrasser lo préfet et le receveur général dans un déjeuner orageux où le bon vin aida à son éloquence. Les vulgaires amis du pouvoir ont ce bonheur inappréciable qu'entre eux ils se craignent et se regardent comme tous également capables de dénonciation. Le comte devint pâle comme la mort. II était porté comme candidat à la députation, et, s'il avait fait de grands sacrifices pour racheter son Qef, c'était dans l'espoir d'être pair de France un jour, quand le roi daignerait élargir les mailles du Glet et donner de l'élasticité aux institutions. Il lui fallut beaucoup d'ha>* bileté pour expliquer à ses hôtes ce que c'était que I4 république vénitienne et pour leur prouver que le marquis venait de parler dans le sens ari^icratique. Mais toute chose a son bon côté pour le navigateur habile, attentif au moindre souffle du vent, Le comte crut bientôt s'apercevoir d'une différence extraordinaire dans les manières de sa fille ; et, espérant l'accomplissement d'un miracle dans ses idées, il 6t entendre au cousin qu'elle serait un jour aussi riche qu'elle était belle. Sa joie fut grande quand le marquis lui répondit clairement qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait Géchir l'obstination avec laquelle sa pousine semblait s'être vouée au célibat, et qu'il suppliait le comte de lui laisser le temps de prouver son dévouement à cette belle insensible. La permission de prolonger son séjour à Fougères lui fut accordée d'autant plus vile, qu'il écouta fort peu attentivement l'énumération des biens du beaupère , ce qui montrait le désintéressement d'un homme vraiment épris et peu chatouilleux sur la rédaction d'un contrat. DigitizfK! by Google

mier jour, en rabattit beaucoup lorsque cette explosion de patriotisme eut lieu. Il craignit que cet insensé ne le discrédităt complétement, d'autant plus que, pour complaire à sa cousine, le Lombard affecta de terrasser le préfet et le receveur général dans un déjeuner orageux où le bon vin aida à son éloquence. Les vulgaires amis du pouvoir ont ce bonheur inappréciable qu'entre eux ils se craignent et se regardent comme tous également capables de dénonciation. Le comte devint pâle comme la mort. Il était porté comme candidat à la députation, et, s'il avait fait de grands sacrifices pour racheter son fief, c'était dans l'espoir d'être pair de France un jour, quand le roi daignerait élargir les mailles du filet et donner de l'élasticité aux institutions. Il lui fallut beaucoup d'habileté pour expliquer à ses hôtes ce que c'était que la république vénitienne et pour leur prouver que le marquis venait de parler dans le sens aristocratique.

Mais toute chose a son bon côté pour le navigateur habile, attentif au moindre souffle du vent. Le comte crut bientôt s'apercevoir d'une différence extraordinaire dans les manières de sa fille ; et, espérant l'accomplissement d'un miracle dans ses idées, il fit entendre au cousin qu'elle serait un jour aussi riche qu'elle était belle. Sa joie fut grande quand le marquis lui répondit clairement qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait fléchir l'obstination avec laquelle sa cousine semblait s'être vouée au célibat, et qu'il suppliait le comte de lui laisser le temps de prouver son dévouement à cette belle insensible. La permission de prolonger son séjour à Fougères lui fut accordée d'autant plus vite, qu'il écouta fort peu attentivement l'énumération des biens du beau-père, ce qui montrait le désintéressement d'un homme vraiment épris et peu chatouilleux sur la rédaction d'un contrat.

SIMON. S7 Cependant, comme le comte se souvint de l'opiniâtreté avec laquelle Fiamma avait refusé plusieurs propositions de mariage et avec quelle sécheresse elle avait traité à Paris tous les jeunes gens qu'elle avait soupçonnés d'avoir des prétentions à sa main , il ne regarda pas encore la partie comme gagnée, et conseilla au marquis de ne pas brusquer sa déclaration. Les semaines s'écoulèrent donc pour le marquis d'une manière charmante au château de Fougères. De plus en plus amoureux, il conçut beaucoup d'espoir ; car Fiamma, lui ayant dit dès le principe quelle ne voulait pas se marier, ne lui reparla plus de ses projets pour l'avenir et lui témoigna désormais une affection sincère. Dans l'attente du succès, je marquis, un peu impatient, un peu dépité de voir toujours la famille Féline et la famille Parquet s'opposer à de longs tôte-à-tète avec sa cousine, mais plein de franchise dans le fond de l'âme et touché de l'amitié qu'on lui témoignait, vécut pendant ces jours rigoureux de l'hiver d'une vie chaude et pleine qui faisait diversion à celle du monde. Fiamma lui avait présenté ses amis de village, et elle avait prié ceux-ci d'adopter la parenté de son cousin. L'esprit enjoué, l'originalité tout italienne do Parquet et la grâce modeste de Bonne charmèrent le marquis. 11 goûta moins Simon , dont les longs regards, tournés sans cesse vers Fiamma, lui donnèrent tout de suite à penser. Mais le calme des manières de celle-ci avec le. jeune légiste et la comparaison que le brillant marquis fit de cette figure maigre, pâle et souffrante, avec l'image radieuse que- lui présentait son miroir, le rassurèrent bientôt ; il était fat, comme tout Italien jeune et passablement fait, mais d'une fatuité qui n'a rien d'insolent, et qui se résigne d'autant mieux à manquer un succès qu'elle est plus certaine d'en obtenir beaucoup d'autres. Digitized by Googlt

Cependant, comme le comte se souvint de l'opiniâtreté avec laquelle Fiamma avait refusé plusieurs propositions de mariage et avec quelle sécheresse elle avait traité à Paris tous les jeunes gens qu'elle avait soupçonnés d'avoir des prétentions à sa main, il ne regarda pas encore la partie comme gagnée, et conseilla au marquis de ne pas brusquer sa déclaration.

Les semaines s'écoulèrent donc pour le marquis d'une manière charmante au château de Fougères. De plus en plus amoureux, il conçut beaucoup d'espoir; car Fiamma, lui ayant dit dès le principe qu'elle ne voulait pas se marier, ne lui reparla plus de ses projets pour l'avenir et lui témoigna désormais une affection sincère. Dans l'attente du succès, le marquis, un peu impatient, un peu dépité de voir toujours la famille Féline et la famille Parquet s'opposer à de longs tête-à-tête avec sa cousine, mais plein de franchise dans le fond de l'âme et touché de l'amitié qu'on lui témoignait, vécut pendant ces jours rigoureux de l'hiver d'une vie chaude et pleine qui faisait diversion à celle du monde. Fiamma lui avait présenté ses amis de village, et elle avait prié ceux-ci d'adopter la parenté de son cousin. L'esprit enjoué, l'originalité tout italienne de Parquet et la grâce modeste de Bonne charmèrent le marquis. Il goûta moins Simon, dont les longs regards, tournés sans cesse vers Fiamma, lui donnèrent tout de suite à penser. Mais le calme des manières de celle-ci avec le jeune légiste et la comparaison que le brillant marquis fit de cette figure maigre, pâle et souffrante, avec l'image radieuse que lui présentait son miroir, le rassurèrent bientôt; il était fat, comme tout Italien jeune et passablement fait, mais d'une fatuité qui n'a rien d'insolent, et qui se résigne d'autant mieux à manquer un succès qu'elle est plus certaine d'en obtenir beaucoup d'autres.

8S SIMON. Quant à la mère Féline, Asolo n’y comprit rien du tout. Il pensa que l’affection de Fiamma pour cette vieille venait de quelque habitude de dévote , de quelque asso* dation de chapelet ou d’ex-voto. Jeanne passait sa vie à jeûner pour donner son pain aux pau^'res; elle soignait les malades, et instruisait les orpheîn.à dans la religion. Le marquis pensa qu’elle était le ministre des charités’, la surintendante des aumônes de la châtelaine ; et , empressé de complaire à tout ce qui plaisait à Fiamma , il se mit à chanter des cantiques à madame Féline. Il avait une voix magnifique , et le soir, dans le silence du parc ou du verger, tous se taisaient pour l’écouter. La bonne Jeanne était émue jusqu’aux larmes de cette pure mélodie italienne qu’elle entendait pour la première fois de sa vie, et pendant ce temps le marquis se réjouissait de faire souffrir son pâle et silencieux rival. On prétend que les femmes seules ont le secret de ces petites rivalités d’amour-propre. J’en appelle à tout homme de bonne foi ; est-il un de nous qui n’ait eu envie de jeter par la fenêtre un rival assez heureux pour attendrir par ses chants la femme que nous aimons ? Ne sommesnous pas jaloux de sa science , de son esprit, de sa réputation, de son cheval, de son habit? Ne trouvons-nous pas fort mauvais que notre maîtresse s’aperçoive de ses avantages? Plus ces avantages sont puérils , plus nous en sommes blessés. Simon souffrait horriblement. Cette parenté , cette familiarité, ce dialecte qu’il ne comprenait pas, cette habitation actuelle sous le même toit, tout le blessait. Dans les premiers jours cependant il trouvait naturel que Fiamma eût du plaisir à retrouver un parent, un compatriote , un débris de sa chère république ; mais , lorsqu’il vit cette prétendue visite se prolonger indéfiniment et ce compatriote devenir un ami, il le craignit d’abord comme tel ; Digiit vl h. CoogU

« SIMON. 89 puis il découvrit qu'il était amoureux , qu'il cherchait à se faire aimer, et toutes les tortures de la jalousie, entrèrent dans son cœur. Trop fier pour montrer ses angoisses , sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait faire à Fiamma ni question ni reproche sans trahir le secret d'une passion qu'elle devait ignorer, craignant par-dessus tout la vanité du Lombard, il résolut de s'éloigner, sauf à en mourir de désespoir. X. Un matin , Fiamma , profitant d'un de ces rayons de soleil si précieux dans les montagnes en hiver, était montée à cheval avec son parent , et le hasard les avait conduits à la gorge aux Hérissons , non loin de l'endroit où l'aventure du milan était arrivée. Fiamma tomba dans la rêverie, et Ruggier Asolo, surpris de cette mélancolie subite, la pressa de questions. Elle voulut d'abord les éluder; mais, comme il insista et qu'elle avait de l'amitié pour lui, elle chercha quelque sujet de chagrin sans importance qu'elle pût lui donner comme une confidence pour le satisfaire. Elle ne trouva rien de mieux à lui dire, si ce n'est que l'aspect de ces montagnes lui rappelait sa patrie et la remplissait de tristesse. « Juste ciel ! s'écria le marquis , et qui vous empêcho d'y retourner? — Mon père a vendu ses dernières propriétés et jusqu'à la maison do campagne que j'aimais. C'est là que ma mère m'avait élevée et , pour ainsi dire), cachée, afin de me soustraire aux tracasseries odieuses de cette vie de lucre et de parcimonie, qu'on appelle une honnête industrie. C'est là qu'après la mort de cette malheureuse bien-aimée j'aurais voulu passer le reste de mes jours dans l'étude, le silence et la prière; mais la desllDigilized by Google

puis il découvrit qu'il était amoureux, qu'il cherchait à se faire aimer, et toutes les tortures de la jalousie entrèrent dans son cœur.

Trop fier pour montrer ses angoisses, sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait faire à Fiamma ni question ni reproche sans trahir le secret d'une passion qu'elle devait ignorer, craignant par-dessus tout la vanité du Lombard, il résolut de s'éloigner, sauf à en mourir de désespoir.

## X.

Un matin, Fiamma, profitant d'un de ces rayons de soleil si précieux dans les montagnes en hiver, était montée à cheval avec son parent, et le hasard les avait conduits à la gorge aux Hérissons, non loin de l'endroit où l'aventure du milan était arrivée. Fiamma tomba dans la rêverie, et Ruggier Asolo, surpris de cette mélancolie subite, la pressa de questions. Elle voulut d'abord les éluder; mais, comme il insista et qu'elle avait de l'amitié pour lui, elle chercha quelque sujet de chagrin sans importance qu'elle pût lui donner comme une confidence pour le satisfaire. Elle ne trouva rien de mieux à lui dire, si ce n'est que l'aspect de ces montagnes lui rappelait sa patrie et la remplissait de tristesse.

« Juste ciel! s'écria le marquis, et qui vous empêche d'y retourner?

— Mon père a vendu ses dernières propriétés et jusqu'à la maison de campagne que j'aimais. C'est là que ma mère m'avait élevée et, pour ainsi dire, cachée, afin de me soustraire aux tracasseries odieuses de cette vie de lucre et de parcimonie, qu'on appelle une honnête industrie. C'est là qu'après la mort de cette *malheureuse bien-aimée* j'aurais voulu passer le reste de mes jours dans l'étude, le silence et la prière; mais la desti-

 née, qui me condamnait à être riche, en dépit de mon mépris pour toutes les jouissances du luxe, m'a poursuivie jusque-là. Elle a vendu et rasé mon ermitage; elle m'a jetée dans ce pays glacé, loin des souvenirs qui m'étaient chers et chez une nation que je méprise. Voilà pourquoi je suis triste quelquefois ; car je suis plus heureuse que je ne croyais possible de l'être à une fille qui a perdu sa mère. Je me suis soumise aux habitudes et au climat de cette contrée ; la rigueur de ce ciel mélancolique convient d'ailleurs aux soucis de mon cœur. J'ai rencontré dans ce village un bonheur inespéré. Ce vallon renfermait des êtres qui devaient s'emparer de ma destinée, la fixer, l'asservir et la consoler! Chose étrange que les desseins cachés de la Providence ! Qui m'eût prédit cela, alors que je gravissais les rives escarpées de la Piave, et les forêts terribles de Fellre , si chères au vieux Titien? — Anima mia, répondit le marquis avec sa tendresse d'expressions italiennes , vous no pouvez pas vivre dans ce nid de corbeaux, parmi ces" bonnes gens qui no vous vont pas à la cheville, quelque effort que vous fassiez pour les élever jusqu'à vous. Que le cher comte, votre père, ait trouvé à satisfaire ses \ues d'intérêt et d'ambition en revenant ici, c'est fort bien , et il a eu le droil, de vous y traîner à sa suite; mais la nature et la société, la voix de Dieu et celle du peuple , vous rappellent dans notre belle patrie. Avec vos talents, votre caractère viril et magnanime, votre courage héroïque , vous êtes appelée à y jouer un rôle actif... — Croyez-vous? s'écria Fiamma , dont les yeux brillaient d'un fou sauvage. Ah ! s'il y avait quelque chose à faire pour la liberté ; si les seigneurs do nos campagnes, si les paysans de nos vallons, si le peuple de nos villes, pouvaient se réveiller! Si seulement ces généreux bandits de nos Alpes , qui se retranchèrent dans les gorges Digitized by Coogle

née, qui me condamnait à être riche, en dépit de mon mépris pour toutes les jouissances du luxe, m'a poursuivie jusque-là. Elle a vendu et rasé mon ermitage; elle m'a jetée dans ce pays glacé, loin des souvenirs qui m'étaient chers et chez une nation que je méprise. Voilà pourquoi je suis triste quelquefois; car je suis plus heureuse que je ne croyais possible de l'être à une fille qui a perdu sa mère. Je me suis soumise aux habitudes et au climat de cette contrée; la rigueur de ce ciel mélancolique convient d'ailleurs aux soucis de mon cœur. J'ai rencontré dans ce village un bonheur inespéré. Ce vallon renfermait des êtres qui devaient s'emparer de ma destinée, la fixer, l'asservir et la consoler! Chose étrange que les desseins cachés de la Providence! Qui m'eût prédit cela, alors que je gravissais les rives escarpées de la Piave, et les forêts terribles de Feltre, si chères au vieux Titien?

— *Anima mia*, répondit le marquis avec sa tendresse d'expressions italiennes, vous ne pouvez pas vivre dans ce nid de corbeaux, parmi ces bonnes gens qui ne vous vont pas à la cheville, quelque effort que vous fassiez pour les élever jusqu'à vous. Que le cher comte, votre père, ait trouvé à satisfaire ses vues d'intérêt et d'ambition en revenant ici, c'est fort bien, et il a eu le droit de vous y traîner à sa suite; mais la nature et la société, la voix de Dieu et celle du peuple, vous rappellent dans notre belle patrie. Avec vos talents, votre caractère viril et magnanime, votre courage héroïque, vous êtes appelée à y jouer un rôle actif...

— Croyez-vous? s'écria Fiamma, dont les yeux brillaient d'un feu sauvage. Ah! s'il y avait quelque chose à faire pour la liberté; si les seigneurs de nos campagnes, si les paysans de nos vallons, si le peuple de nos villes, pouvaient se réveiller! Si seulement ces généreux bandits de nos Alpes, qui se retranchèrent dans les gorges

SIMON. 91 des torrents pour fermer le passage aux soldais étran* gers, et qui moururent tous jusqu'au dernier, comme les hommes des Thermopyles , plutôt que de subir un joug infâme ; si ces bandes héroïques de contrebandiers et de pâtres, auxquels il n'a manqué que des chefs à la fois puissants et fidèles , pouvaient se ranimer et sortir de leurs cendres éparses sous nos bruyères!... Mais quelles folies disons*nous I Parlons d'autre chose , cousin ; cela me donne la fièvre. — Eh bien I ayons la fièvre, et parlons-en, ma Fiamma. Songe , noble sœur , qu'à force de parler de son mal on s'indigne contre sa faiblesse, on se lève et on marche. Sache que chaque jour, dans notre Italie , un patriote , à force de se plaindre comme nous, s'éveille et se tient prêt à nous suivre. Les paysans sont prêts, je te le dis , cousine. Les hommes des Alpes n'ont pas changé ; leur courage n'a pas plus faibli sous la verge autrichienne que les cimes de nos glaciers n'ont fondu au soleil. Il ne leur manque que des chefs qui s'entendent. Sait-on où s'arrêterait l'avalanche qu'une poignée d'hommes pourrait détacher? Toi et moi , et cinq ou six de nos amis qui sont résolus à me suivre et à m'obéir aveuglément , c'en serait assez pour entraîner la première masse. — O Ruggier ! s'écria Fiamma en crispant la main qui tenait les rênes et en faisant cabrer son cheval , si vous disiez vrai, s'il y avait seulement une lueur d'espoir!... mais, hélas ! tout cela est un cauchemar. Il vous est permis de tenter de le réaliser; mais moi , misérable ! ce détestable accoutrement de femme, qui me comprime le cœur, me force à rester là immobile , à faire do stériles vœux et à me déchirer les entrailles de colère 1 — Tu seras parmi nous, Fiamma! s'écria le marquis, profitant de sa fantaisie et entraîné par son amour à la partager. Tu serais, à notre tête, la Jeanne d'Ârc de l'ItaDigitized by Google

des torrents pour fermer le passage aux soldats étrangers, et qui moururent tous jusqu'au dernier, comme les hommes des Thermopyles, plutôt que de subir un joug infâme; si ces bandes héroïques de contrebandiers et de pâtres, auxquels il n'a manqué que des chefs à la fois puissants et fidèles, pouvaient se ranimer et sortir de leurs cendres éparses sous nos bruyères!... Mais quelles folies disons-nous! Parlons d'autre chose, cousin; cela me donne la fièvre.

— Eh bien! ayons la fièvre, et parlons-en, ma Fiamma. Songe, noble sœur, qu'à force de parler de son mal on s'indigne contre sa faiblesse, on se lève et on marche. Sache que chaque jour, dans notre Italie, un patriote, à force de se plaindre comme nous, s'éveille et se tient prêt à nous suivre. Les paysans sont prêts, je te le dis, cousine. Les hommes des Alpes n'ont pas changé; leur courage n'a pas plus faibli sous la verge autrichienne que les cimes de nos glaciers n'ont fondu au soleil. Il ne leur manque que des chefs qui s'entendent. Sait-on où s'arrêterait l'avalanche qu'une poignée d'hommes pourrait détacher? Toi et moi, et cinq ou six de nos amis qui sont résolus à me suivre et à m'obéir aveuglément, c'en serait assez pour entraîner la première masse.

— O Ruggier! s'écria Fiamma en crispant la main qui tenait les rênes et en faisant cabrer son cheval, si vous disiez vrai, s'il y avait seulement une lueur d'espoir!... mais, hélas! tout cela est un cauchemar. Il vous est permis de tenter de le réaliser; mais moi, misérable! ce détestable accoutrement de femme, qui me comprime le cœur, me force à rester là immobile, à faire de stériles vœux et à me déchirer les entrailles de colère!

— Tu seras parmi nous, Fiamma! s'écria le marquis, profitant de sa fantaisie et entraîné par son amour à la partager. Tu serais, à notre tête, la Jeanne d'Arc de l'Ita-

SIMON. 9î lie, belle et sainte comme elle , comme elle brave et in* spirée! Crois-tu que cette héroïne ait eu plus de force et de cœur que toi? Crois-tu qu'elle ait aimé sa patrie avec plus d'ardeur? Vois , Dieu semble t'avoir formée exprès pour un rôle extraordinaire. Dès le premier jour où je t'ai vue, j'ai pressenti ta grandeur future, j'ai vu sur ton visage le sceau d'une mission divine. Vois ta beauté, vois ton intelligence , vois ta santé robuste qui s'accommode de tous les climats, do toutes les privations; vois ta hardiesse si contraire à l'esprit de ton sexe ; vois jusqu'à ta force musculaire, jusqu'à cette petite main qui est de fer pour dompter un cheval et qui porterait un mousquet aussi bien queCarpaccioI... » Fiamma tressaillit comme si une flèche l'eût touchée. « Qu'avez-vous donc? lui dit son cousin en voyant une vive rougeur couvrir aussitôt son visage; chère enfant, si le brave bandit Carpaccio n'avait pas été pendu à deux pas de mon domaine d'Asolo peu d'années après votre naissance, je croirais qu'une aventure de roman vous a rendu ce souvenir terrible. — Parlons d'autre chose, je vous prie, répondit Fiamma, je me sens mal ; vous flattez trop mon penchant à l'exaltation. Toutes ces chimères sont bonnes à forger sur le versant des Alpes , quand on n'a qu'un pas à faire pour être hors de la portée de ce monde railleur et sceptique qui paralyse toutes les idées grandes en les traitant de folles. Ici, au milieu du cloaque , on est ridicule rien que de se promener sur un cheval pour prendre l'air. Rentrons, cousin ; le froid me gagne. » Ruggicr Asolo tourna son cheval dans la direction que lui imposait Fiamma du bout de sa cravaclie ; mais il avait fait vibrer une corde dont il espérait tirer tous les tons de sa mélopée. Ramenant sa cousine , malgré elle , à l'idée romanesque d'une guerre de partisans, il la ra* Digitized by Google

lie, belle et sainte comme elle, comme elle brave et inspirée! Crois-tu que cette héroïne ait eu plus de force et de cœur que toi? Crois-tu qu'elle ait aimé sa patrie avec plus d'ardeur? Vois, Dieu semble t'avoir formée exprès pour un rôle extraordinaire. Dès le premier jour où je t'ai vue, j'ai pressenti ta grandeur future, j'ai vu sur ton visage le sceau d'une mission divine. Vois ta beauté, vois ton intelligence, vois ta santé robuste qui s'accommode de tous les climats, de toutes les privations; vois ta hardiesse si contraire à l'esprit de ton sexe; vois jusqu'à ta force musculaire, jusqu'à cette petite main qui est de fer pour dompter un cheval et qui porterait un mousquet aussi bien que Carpaccio!... »

Fiamma tressaillit comme si une flèche l'eût touchée. « Qu'avez-vous donc? lui dit son cousin en voyant une vive rougeur couvrir aussitôt son visage; chère enfant, si le brave bandit Carpaccio n'avait pas été pendu à deux pas de mon domaine d'Asolo peu d'années après votre naissance, je croirais qu'une aventure de roman vous a rendu ce souvenir terrible.

— Parlons d'autre chose, je vous prie, répondit Fiamma, je me sens mal; vous flattez trop mon penchant à l'exaltation. Toutes ces chimères sont bonnes à forger sur le versant des Alpes, quand on n'a qu'un pas à faire pour être hors de la portée de ce monde railleur et sceptique qui paralyse toutes les idées grandes en les traitant de folles. Ici, au milieu du cloaque, on est ridicule rien que de se promener sur un cheval pour prendre l'air. Rentrons, cousin; le froid me gagne. »

Ruggier Asolo tourna son cheval dans la direction que lui imposait Fiamma du bout de sa cravache; mais il avait fait vibrer une corde dont il espérait tirer tous les tons de sa mélopée. Ramenant sa cousine, malgré elle, à l'idée romanesque d'une guerre de partisans, il la ra-

SIMON. 93 menait au désir de revoir l'Italie et de le suivre. Fiamma était tellement absorbée par la partie poétique de celle idée, qu'elle ne songeait seulement pas aux conséquences positives que son cousin cherchait à déduire comme moyens d'exécution. La voyant enflammée d'une ardeur guerrière, il commençait à faire entendre clairement l'offre de son amour et de sa main , lorsqu'il s'aperçut que Fiamnia ne l'écoutait plus. Elle avait poussé son cheval jusqu'au bord du ravin, et de là elle contemplait un obfet éloigné dans la vallée de la Creuse. « Dites-moi, mon bon Ruggier, dit-elle en l'interrompant, ce voyageur à cheval, là-bas, sur le chemin de Guéret, n'est-ce pas Simon Féline ? — Oui, c'est lui, répondit Ruggier, autant que je puis reconnaître celle taille voûtée et ce chapeau à la mode il y a trois ans. Votre ami Simon est vraiment taillé, chère cousine, pour faire un curé de village. J'espère que vous le ferez entrer au séminaire, et qu'il confessera dans quelques années vos jolis petits péchés. — Dites-moi , cousin , reprit Fiamma sans entendre qu'il lui parlait, la tête de son cheval n'est-elle pas tournée du côté do la ville , et n'a-t-il pas un porte-manteau derrière lui? — Exactement comme vous dites, ma cousine; vous avez une vue excellente pour discerner tout l'attirail presbytérien de M. Féline. Je crois que, pour vous plaire, nous serons obligés de l'emmener avec nous. Il pourra servir d'aumônier à notre petite armée. — Ne plaisantez pas sur Simon Féline , cousin Ruggier, ré{K)ndit Fiamma d'un ton ferme et grave. C'est un homme qui vaudrait à lui seul plus que nous tous ensemble ; et s'il avait un rôle de prêtre à jouer parmi nous , sachez qu'il aurait plus d'ûme, plus de génie et plus d'éloquence que saint Btu nard pour prêcher les nouvelles croisades Digitized by Google

menait au désir de revoir l'Italie et de le suivre. Fiamma était tellement absorbée par la partie poétique de cette idée, qu'elle ne songeait seulement pas aux conséquences positives que son cousin cherchait à déduire comme moyens d'exécution. La voyant enflammée d'une ardeur guerrière, il commençait à faire entendre clairement l'offre de son amour et de sa main, lorsqu'il s'aperçut que Fiamma ne l'écoutait plus. Elle avait poussé son cheval jusqu'au bord du ravin, et de là elle contemplait un objet éloigné dans la vallée de la Creuse.

« Dites-moi, mon bon Ruggier, dit-elle en l'interrompant, ce voyageur à cheval, là-bas, sur le chemin de Guéret, n'est-ce pas Simon Féline ?

— Oui, c'est lui, répondit Ruggier, autant que je puis reconnaître cette taille voûtée et ce chapeau à la mode il y a trois ans. Votre ami Simon est vraiment taillé, chère cousine, pour faire un curé de village. J'espère que vous le ferez entrer au séminaire, et qu'il confessera dans quelques années vos jolis petits péchés.

— Dites-moi, cousin, reprit Fiamma sans entendre qu'il lui parlait, la tête de son cheval n'est-elle pas tournée du côté de la ville, et n'a-t-il pas un porte-manteau derrière lui?

— Exactement comme vous dites, ma cousine ; vous avez une vue excellente pour discerner tout l'attirail presbytérien de M. Féline. Je crois que, pour vous plaire, nous serons obligés de l'emmener avec nous. Il pourra servir d'aumônier à notre petite armée.

— Ne plaisantez pas sur Simon Féline, cousin Ruggier, répondit Fiamma d'un ton ferme et grave. C'est un homme qui vaudrait à lui seul plus que nous tous ensemble ; et s'il avait un rôle de prêtre à jouer parmi nous, sachez qu'il aurait plus d'âme, plus de génie et plus d'éloquence que saint Bernard pour prêcher les nouvelles croisades

SIMON. contre la tyrannie et pour en montrer le chemin. Mais pourquoi s'en va-t-il , et sans nous avoir prévenus? » ajouta-t-elle avec beaucoup de préoccupation , et comme so parlant à elle-même. Elle tomba dans une rêverie profonde , et son cheval , qu'elle faisait bondir comme un chevreuil quelques instants auparavant, obéissant à l'impulsion de son bras calme et détendu, so mit à suivre au pas le sentier. Ruggicr étonné la vit se pencher devant une roche que baignait l'eau du torrent. C'est là qu'elle s'était assise avec Simon, lorsqu'il avait lavé lui-même le sang de son visage, alors que le torrent, desséché par l'été , n'était qu'un paisible ruisseau. Â la yive exaltation qu'elle venait d'éprouver succédèrent des pensées d'un autre genre, et des larmes qu'elle ne put retenir mouillèrent sa paupière. Alors elle laissa tomber tout à fait de ses mains la bride de Sauvage , et le docile animal , obéissant à toutes ses impressions, s'arrêta. « Adieu , Italie ! dit-elle d'une voix étouffée. C'en est fait 1 Tu viens de recevoir le dernier élan de mon cœur, la dernière étreinte de mon amoureuse ambition. Montagnes sublimes, patrie bien-aimée, terre poétique, nous ne nous reverrons plus; c'est ici que je suis enchaînée; ce rocher abritera mes os. — Ne vous désespérez pas ainsi, ma vie, mon bien ! s'écria le marquis avec feu, vous me déchirez l'âme. Eh quoi! le courage vous manque-t-il au moment d'aocomplir le voeu de toute voire vie ! Ne suis-je pas à vos pieds? Ne comprenez-vous pas que mon âme tout entière... — C'est vous qui ne me comprenez pas, ami Ruggier, interrompit Fiamma ; et puisque vous avez surpris le secret de mes pensées, puisque vous avez vu quelle puissance une ambition enthousiaste et folle exerce sur moi, Digitized by Coogle

contre la tyrannie et pour en montrer le chemin. Mais pourquoi s'en va-t-il, et sans nous avoir prévenus? » ajouta-t-elle avec beaucoup de préoccupation, et comme se parlant à elle-même.

Elle tomba dans une rêverie profonde, et son cheval, qu'elle faisait bondir comme un chevreuil quelques instants auparavant, obéissant à l'impulsion de son bras calme et détendu, se mit à suivre au pas le sentier. Ruggier étonné la vit se pencher devant une roche que baignait l'eau du torrent. C'est là qu'elle s'était assise avec Simon, lorsqu'il avait lavé lui-même le sang de son visage, alors que le torrent, desséché par l'été, n'était qu'un paisible ruisseau. A la vive exaltation qu'elle venait d'éprouver succédèrent des pensées d'un autre genre, et des larmes qu'elle ne put retenir mouillèrent sa paupière. Alors elle laissa tomber tout à fait de ses mains la bride de Sauvage, et le docile animal, obéissant à toutes ses impressions, s'arrêta.

« Adieu, Italie! dit-elle d'une voix étouffée. C'en est fait! Tu viens de recevoir le dernier élan de mon cœur, la dernière étreinte de mon amoureuse ambition. Montagnes sublimes, patrie bien-aimée, terre poétique, nous ne nous reverrons plus; c'est ici que je suis enchaînée; ce rocher abritera mes os.

— Ne vous désespérez pas ainsi, ma vie, mon bien! s'écria le marquis avec feu, vous me déchirez l'âme. Eh quoi! le courage vous manque-t-il au moment d'accomplir le vœu de toute votre vie! Ne suis-je pas à vos pieds? Ne comprenez-vous pas que mon âme tout entière...

— C'est vous qui ne me comprenez pas, ami Ruggier, interrompit Fiamma; et puisque vous avez surpris le secret de mes pensées, puisque vous avez vu quelle puissance une ambition enthousiaste et folle exerce sur moi,

SIMON. 95 je veux lever tout à faille voile qui me couvre à vos yeux, et vous montrer le fond de mon cœur. J'ai dans- le sang une ardeur martiale qui m'égare souvent et me jette dans un monde imaginaire où nulle affection humaine ne semble pouvoir me suivre. Vous devez croire que la guerre et les aventures sont les seules passions que je connaisse. Eh bien ! sachez que ce n'est là qu'une face de mon être. J'ai cru longtemps n'en avoir pas d'autre ; mais j'ai reconnu depuis peu que c'était une maladie de mon âme oisive , et qu'une passion plus vraie , plus douce , plus conforme à la destinée que le ciel marque aux femmes , dominait et calmait dans mon cœur ces agitations fébriles, ces désirs presque féroces de vengeance politique. Cette passion, c'est l'amour. Vous êtes mon parent, soyez mon confident et mon ami. Nous allons nous quitter bientôt, sans doute. Vous allez revoir l'Italie où je ne retournerai plus. Peut-être ne presserai-je plus jamais votre main loyale. Souvenez-vous , quand nous serons de nouveau séparés par les Alpes , que , ne jwuvant rien vous offrir pour marque d'amitié et vous laisser comme gage de souvenir, je vous ai donné le secret de mon cœur et l'ai mis dans le vôtre. J'aime Simon Féline. » Le marquis fut tellement bouleversé de cette naïve confidence, qu'il eut un véritable mouvement do fureur et de désespoir. Tournant un regard inexprimable vers le ciel, puis sur sa cousine, il eut envie de jurer, de pleurer et de rire en même temps ; mais comme chez les hommes de sa trempe l'affection et la vanité ne se détrônent jamais complètement l'une l'autre, le sentiment de l'orgueil blessé et la crainte d'être ridicule emportèrent son amour, comme le vent balaie la neige nouvellement tombée. Un sang-froid sublime rendit à ses manières la politesse, la grâce et le bon goût avec lesquels doit s'exprimer le plus parfait dédain. Digitized by Google

je veux lever tout à fait le voile qui me couvre à vos yeux, et vous montrer le fond de mon cœur. J'ai dans le sang une ardeur martiale qui m'égare souvent et me jette dans un monde imaginaire où nulle affection humaine ne semble pouvoir me suivre. Vous devez croire que la guerre et les aventures sont les seules passions que je connaisse. Eh bien! sachez que ce n'est là qu'une face de mon être. J'ai cru longtemps n'en avoir pas d'autre; mais j'ai reconnu depuis peu que c'était une maladie de mon âme oisive, et qu'une passion plus vraie, plus douce, plus conforme à la destinée que le ciel marque aux femmes, dominait et calmait dans mon cœur ces agitations fébriles, ces désirs presque féroces de vengeance politique. Cette passion, c'est l'amour. Vous êtes mon parent, soyez mon confident et mon ami. Nous allons nous quitter bientôt, sans doute. Vous allez revoir l'Italie où je ne retournerai plus. Peut-être ne presserai-je plus jamais votre main loyale. Souvenez-vous, quand nous serons de nouveau séparés par les Alpes, que, ne pouvant rien vous offrir pour marque d'amitié et vous laisser comme gage de souvenir, je vous ai donné le secret de mon cœur et l'ai mis dans le vôtre. J'aime Simon Féline. »

Le marquis fut tellement bouleversé de cette naïve confidence, qu'il eut un véritable mouvement de fureur et de désespoir. Tournant un regard inexprimable vers le ciel, puis sur sa cousine, il eut envie de jurer, de pleurer et de rire en même temps; mais comme chez les hommes de sa trempe l'affection et la vanité ne se détrônent jamais complétement l'une l'autre, le sentiment de l'orgueil blessé et la crainte d'être ridicule emportèrent son amour, comme le vent balaie la neige nouvellement tombée. Un sang-froid sublime rendit à ses manières la politesse, la grâce et le bon goût avec lesquels doit s'exprimer le plus parfait dédain.

96 SIMON. « Ce que vous me dites m'étonne peu , chère cousine, rcpondit-il. Dans l'isolement où vous vivez, il est. naturel que le seul homme que vous connaissiez soit celui dont vous vous enamouriez... » Il allait débiter avec une admirable douceur une longue suite de riens charmants dont l'ironie eût semblé l'effet de la maladresse et de l'indifférence ; mais Fiamma , dont l'humeur était peu endurante, se sentit blessée de cette première remarque et l'interrompit en lui disant : « Vous vous trompez d une unité, mon cher cousin, en disant que Simon Féline est le seul homme que j'aie pu choisir. Vous êtes deux ici, et vous avez certes d'assez grandes qualités pour lutter avec lui dans mon estime ; en outre, personne ne peut nier que vous ne soyez plus grand, plus beau, plus riche et mieux habillé que Simon le presbytérien ; il y avait donc bien des raisons pour que je me prisse pour vous d'une passion romanesque, de préférence à ce pauvre paysan que j'ai vu tout à l'heure passer là-bas sur la route, et dont le départ m'a fait plus de peine que la réalisation de tous mes châteaux en Espagne ne me ferait de plaisir. Eh bienl cependant, je vous jure que je n'ai pas plus songé à m'enamourer de vous que vous de moi. Continuez vos observations, cousin, je vous écoute. » Le marquis , voyant qu'il n'aurait pas beau jeu avec Fiamma Faliero, prit lo parti d'abjurer toute amertume et de parler sérieusement et de bonne amitié avec elle. 11 discuta avec beaucoup de calme et de bonne foi les chances d'un mariage entre elle et Simon. a Je n'en vois aucune d'admissible, lui répondit Fiamma, je n'ai jamais compté là-dessus ; je ne sais même pas si je l'ai jamais souhaité. Cette amitié fraternelle , exclusive lie tout autre amour et de toute autre union , satisDigitized by Google

97 fait le besoin de mon âme et n’ébranle pas l’aversion que j’ai pour le mariage. » Ils rentrèrent fort bons amis. Le marquis témoigna beaucoup de reconnaissance de la marque de conGance qu’il venait de recevoir; mais, dès qu’il fut entré, il commanda à son valdt de chambre de recharger sa voiture et de demander des chevaux de poste. Il exprima au comte, dans des termes laconiques, sa douleur d’avoir été repoussé, et son impatience ne se calma qu’en voyant les chevaux entrer dans la cour. Alors un reste d’amour Gt passer un vif attendrissement dans son âme. L’air de regret sincère avec lequel Fiamma, après avoir écouté le mensonge accoutumé d’une lettre imprévue et d’une affaire importante , lui serra cordialement la main , amena sur ses lèvres quelques paroles entrecoupées et dans ses yeux quelques larmes passionnées. Il sentit que cet épisode laisserait un souvenir tendre dans sa vie. On peut croire cependant qu’il n’en mourut pas de douleur, et qu’il reparut trois jours après, en parfaite santé, au balcon de l’Opéra italien. XI. Le plus grand désir du comte de Fougères, depuis qu’il avait sa G lie auprès de lui, c’était de s’en débarrasser. Il semblait que la destinée capricieuse, jalouse d’opérer dans cette famille le contraste le plus complet , eût imposé à la Glle la haine du mariage en raison inverse de l’impatience que le père éprouvait de la voir établie. Outre les raisons mystérieuses que M. Parquet cherchait à déduire de cette manie réciproque , il en existait de bien palpables, et qui, prenant leur source dans le caractère de l’un et de l’autre, sufGsait presque pour l’expliquer. M. de Fougères était de la véritable race des 6 Digiiized by Google

fait le besoin de mon âme et n'ébranle pas l'aversion que j'ai pour le mariage. »

Ils rentrèrent fort bons amis. Le marquis témoigna beaucoup de reconnaissance de la marque de confiance qu'il venait de recevoir; mais, dès qu'il fut entré, il commanda à son valet de chambre de recharger sa voiture et de demander des chevaux de poste. Il exprima au comte, dans des termes laconiques, sa douleur d'avoir été repoussé, et son impatience ne se calma qu'en voyant les chevaux entrer dans la cour. Alors un reste d'amour fit passer un vif attendrissement dans son âme. L'air de regret sincère avec lequel Fiamma, après avoir écouté le mensonge accoutumé d'une *lettre imprévue* et d'une *affaire importante*, lui serra cordialement la main, amena sur ses lèvres quelques paroles entrecoupées et dans ses yeux quelques larmes passionnées. Il sentit que cet épisode laisserait un souvenir tendre dans sa vie. On peut croire cependant qu'il n'en mourut pas de douleur, et qu'il reparut trois jours après, en parfaite santé, au balcon de l'Opéra italien.

## XI.

Le plus grand désir du comte de Fougères, depuis qu'il avait sa fille auprès de lui, c'était de s'en débarrasser. Il semblait que la destinée capricieuse, jalouse d'opérer dans cette famille le contraste le plus complet, eût imposé à la fille la haine du mariage en raison inverse de l'impatience que le père éprouvait de la voir établie. Outre les raisons mystérieuses que M. Parquet cherchait à déduire de cette manie réciproque, il en existait de bien palpables, et qui, prenant leur source dans le caractère de l'un et de l'autre, suffisait presque pour l'expliquer. M. de Fougères était de la véritable race des

08 SIMON. avares. Son intelligence n'était développée que sous la face de l'habileté et de l'activité en affaires , et la seule vanité qu'il eût, c'était celle d'être riche. Il n'appliquait pas trop cette vanité aux menus détails de la vie', et l'économie se faisait remarquer dans toutes ses habitudes. Son point d'honneur était d'avoir toujours à sa disposition des sommes considérables pour tenter des coups de fortune , et de savoir doubler à point son enjeu dans les calculs de la finance. C'est ainsi qu'il n'avait pas hésité à abjurer son patriciat lorsque les chances de la destinée lui avaient fait entrevoir le succès dans le négoce ; c'est ainsi qu'il venait d'abjurer le négoce pour reprendre le patriciat en voyant la fortune sourire de nouveau à cette classe disgraciée. Il avait compté qu'un titre et un château le mettraient à même de briguer toutes les faveurs de la nouvelle cour de France. Ensuite il calcula qu'une belle fille étant un fonds de commerce , c'était bien longtemps le laisser dormir, et qu'un gendre influent par sa naissance pourrait l'aider dans son ambition. C'était dans ces idées qu'il s'était souvenu de sa fille, à peu près oubliée en Italie , et que , rendant grâces au caprice qui lui avait fait aimer le célibat jusqu'à l'âge do vingt deux ans , il l'avait rappelée auprès de lui et l'avait produite à Paris dans les salons du faubourg Saint-Germain. Mais quand il vit que ce caprice était insurmontable, i^ éprouva beaucoup do regret d'avoir sur les bras une personne qu'il connaissait à peine , et dont le caractère inflexible et les idées absolues lui étaient un continuel sujet de malaise et do contrariété. Les opinions républicaines de cette enfant enthousiaste avaient achevé de le désespérer; il craignait à chaque instant qu'elle ne le compromît; il rougissait d'elle, et, no la comprenant nullement, il la regardait sincèrement comme une folle du genre sérieux et splocnétique. Digitized by Google

SIMON. Alors il n’avait plus désiré que de s’en défaire à tout prix , pourvu toutefois que son gendre futur eût assez de fortune ou assez d’amour pour ne pas lui demander une dot considérable, et pourvu surtout que sa naissance fût assez élevée pour ne porter aucune atteinte au blason de Fougères. Le comte faisait en réalité très-peu de cas de la noblesse ; il ne comprenait nullement le parti poétique et chevaleresque que la vanité peut en tirer. Mais comme à cette époque c’était le premier point pour parvenir, comme d’ailleurs le comte n’avait pas d’autre titre à la faveur royale que sa naissance et sa qualité d’émigré, il eût mieux aimé garder sa fille toute sa vie auprès de lui que de la donner à un roturier. Malheureusement cotte fille était majeure, et, avec les singularités de son humeur et l’audace tranquille de ses résolutions , il était à craindre qu’elle ne fit un choix étrange. Son père avait frémi de la voir liée si étroitement à la famille Féline. Il avait eu avec elle à ce sujet Une seule explication , à la suite de laquelle il s’était résigné, comme par miracle, à la laisser maîtresse de ses actions, et même à faire un accueil obligeant à ses nouveaux amis. Mais, depuis, cette intimité lui avait donné de nouvelles inquiétudes , et le bon accueil que Fiamma avait fait à son cousin l’avait soulagé à temps d’une grande anxiété. Soit que le marquis d’Asolo, abjurant scs opinions , se fixât en France et se rattachât aux principes de la cour, soit qu’il retournât faire de la république en Italie et reconquérir les privilèges de la seigneurie vénitienne , c’était un beau parti pour l’ambition , et do plus un prompt moyen de se délivrer de celle qu’en public le comte appelait sa fille chérie , affectant de la consulter sur tout et de rechercher sans cesse son approbation , quoique en réalité tous les sacrifices de sa tendresse paternelle se fussent bornés à contracter l’innocente habiDigitized by Google

Alors il n'avait plus désiré que de s'en défaire à tout prix, pourvu toutefois que son gendre futur eût assez de fortune ou assez d'amour pour ne pas lui demander une dot considérable, et pourvu surtout que sa naissance fût assez élevée pour ne porter aucune atteinte au blason de Fougères. Le comte faisait en réalité très-peu de cas de la noblesse; il ne comprenait nullement le parti poétique et chevaleresque que la vanité peut en tirer. Mais comme à cette époque c'était le premier point pour parvenir, comme d'ailleurs le comte n'avait pas d'autre titre à la faveur royale que sa naissance et sa qualité d'émigré, il eût mieux aimé garder sa fille toute sa vie auprès de lui que de la donner à un roturier.

Malheureusement cette fille était majeure, et, avec les singularités de son humeur et l'audace tranquille de ses résolutions, il était à craindre qu'elle ne fît un choix étrange. Son père avait frémi de la voir liée si étroitement à la famille Féline. Il avait eu avec elle à ce sujet une seule explication, à la suite de laquelle il s'était résigné, comme par miracle, à la laisser maîtresse de ses actions, et même à faire un accueil obligeant à ses nouveaux amis. Mais, depuis, cette intimité lui avait donné de nouvelles inquiétudes, et le bon accueil que Fiamma avait fait à son cousin l'avait soulagé à temps d'une grande anxiété. Soit que le marquis d'Asolo, abjurant ses opinions, se fixât en France et se rattachât aux principes de la cour, soit qu'il retournât faire de la république en Italie et reconquérir les priviléges de la seigneurie vénitienne, c'était un beau parti pour l'ambition, et de plus un prompt moyen de se délivrer de celle qu'en public le comte appelait sa fille chérie, affectant de la consulter sur tout et de rechercher sans cesse son approbation, quoique en réalité tous les sacrifices de sa tendresse paternelle se fussent bornés à contracter l'innocente habi-

100 SIMON. tude do finir toutes scs dissertations par ces trois mots : l^on é vero, Fiatnma? ' Lorsqu'il vit le marquis d'Asolo si brusquement éconduit, il entra dans un de ces accès de violence dont les gens du dehors no l'eussent jamais cru capable, mais devant lesquels sa maison avait souvent l'occasion de trembler. Il appela sa fille au moment où le cousin s'éloignait de Fougères dans sa chaise de poste, tandis que Fiamma prenait naturellement le chemin de la maison Féline; alors, la priant de remonter dans sa chambre, il l'y suivit, et en ferma les fenêtres et les portes pour que l'explosion de sa colère ne se fit pas entendre au loin. Fiamma avait prévu cette éruption volcanique. Elle la contempla avec une insensibilité apparente, quoiqu'une fureur profonde embrasât les secrets replis de son âme orgueilleuse. Quand le comte eut frappé sur la table (sans pourtant s'oublier lui-même jusqu'à la briser); quand il eut lancé autour de lui les éclairs de ses petits yeux bridés, et qu'il lui eut intimé, dans les termes les plus blessants qu'il pftt trouver, l'ordre d'entrer dans un couvent ou de cesser toute relation avec la famille Féline , elle le pria avec un sang-froid cruel de modérer son emportement, dans la crainte, lui dit-elle, d'un de ces accès de toux nerveuse auxquels il était sujet; puis, s'asseyant de manière à ne pas friper sa robe et à conserver dans leur liberté tous les mouvements de son corps, elle lui répondit ainsi dans le plus pur toscan, avec cette gesticulation noble et avec cet accent sonore et un peu ampoulé des Vénitiens lorsqu'ils quittent leur dialecte rapide et serré : « Il me semble que l'objet de cette décision a déjà été discuté entre nous au printemps dernier, et que nous avons pris des conclusions à cet égard. Votre Seigneurie les aurait-elle oubliées, ou bien me serais-je écartée des Digitized by Google

tude de finir toutes ses dissertations par ces trois mots : *Non è vero, Fiamma?*

Lorsqu'il vit le marquis d'Asolo si brusquement éconduit, il entra dans un de ces accès de violence dont les gens du dehors ne l'eussent jamais cru capable, mais devant lesquels sa maison avait souvent l'occasion de trembler. Il appela sa fille au moment où le cousin s'éloignait de Fougères dans sa chaise de poste, tandis que Fiamma prenait naturellement le chemin de la maison Féline; alors, la priant de remonter dans sa chambre, il l'y suivit, et en ferma les fenêtres et les portes pour que l'explosion de sa colère ne se fît pas entendre au loin.

Fiamma avait prévu cette éruption volcanique. Elle la contempla avec une insensibilité apparente, quoiqu'une fureur profonde embrasât les secrets replis de son âme orgueilleuse. Quand le comte eut frappé sur la table (sans pourtant s'oublier lui-même jusqu'à la briser); quand il eut lancé autour de lui les éclairs de ses petits yeux bridés, et qu'il lui eut intimé, dans les termes les plus blessants qu'il pût trouver, l'ordre d'entrer dans un couvent ou de cesser toute relation avec la famille Féline, elle le pria avec un sang-froid cruel de modérer son emportement, dans la crainte, lui dit-elle, d'un de ces accès de toux nerveuse auxquels il était sujet; puis, s'asseyant de manière à ne pas friper sa robe et à conserver dans leur liberté tous les mouvements de son corps, elle lui répondit ainsi dans le plus pur toscan, avec cette gesticulation noble et avec cet accent sonore et un peu ampoulé des Vénitiens lorsqu'ils quittent leur dialecte rapide et serré :

« Il me semble que l'objet de cette décision a déjà été discuté entre nous au printemps dernier, et que nous avons pris des conclusions à cet égard. *Votre Seigneurie* les aurait-elle oubliées, ou bien me serais-je écartée des

SIMON. loi conventions que notre mutuelle parole d'honnour avait rendues sacrées? — Oui, certes, Mademoiselle! vous avez violé ces conventions et vos promesses. J'ai été bien sot, pour ma part, de me fier aux singeries majestueuses d'une potilo comédienne qui passe sa vie à essayer de m'en imposer par ses poses tragiques et ses réponses solennelles! Vous avez beaucoup trop suivi le théâtre de la Fenice, Signera, et je dois m'estimer heureux que vous n'ayez pas pris ia fantaisie de monter sur les planches. — Vous devriez savoir, Monsieur, qu'il n'y a aucune fantaisie folle et désespérée dont il soit prudent de défier une fille dans ma position. Cependant vous avez raison d'être sûr que vous me défieriez en vain de faire une chose qui ne fût pas conforme à mon orgueil et à ma réserve habituelle. — En vérité, c'est bien de la bonté de votre part! reprit le comte avec aigreur. Et en quoi, s'il vous plaît, votre position est-elle si malheureuse? — Je ne me suis pas servie de cette expression. Monsieur, répondit Fiamma. Je ne me suis jamais permis de qualifier en aucune façon la position que vous m'avez faite... — Laissez cette ironie , répondit brusquement le comte ; je sais de reste ce que valent vos simulacres de respect et de politesse. Allons, répondez franchement: d'où vient votre inconcevable ardeur à me désespérer, et votre obstination surhumaine à prendre toujours le parti diamétralement contraire à celui qui pourrait satisfaire la raison et ma sollicitude pour un enfant ingrat? » Les tentatives de déclamation sentimentale étaient ordinairement le second point des remontrances du comte. C'était le moment où Fiamma voyait clairement faiblir son adversaire sous le sentiment d'une honte intérieure. 6. Digitized by Google

conventions que notre mutuelle parole d'honneur avait rendues sacrées?

— Oui, certes, Mademoiselle! vous avez violé ces conventions et vos promesses. J'ai été bien sot, pour ma part, de me fier aux singeries majestueuses d'une petite comédienne qui passe sa vie à essayer de m'en imposer par ses poses tragiques et ses réponses solennelles! Vous avez beaucoup trop suivi le théâtre de la Fenice, Signora, et je dois m'estimer heureux que vous n'ayez pas pris la fantaisie de monter sur les planches.

— Vous devriez savoir, Monsieur, qu'il n'y a aucune fantaisie folle et désespérée dont il soit prudent de défier une fille dans ma position. Cependant vous avez raison d'être sûr que vous me défieriez en vain de faire une chose qui ne fût pas conforme à mon orgueil et à ma réserve habituelle.

— En vérité, c'est bien de la bonté de votre part! reprit le comte avec aigreur. Et en quoi, s'il vous plaît, votre position est-elle si malheureuse?

— Je ne me suis pas servie de cette expression, Monsieur, répondit Fiamma. Je ne me suis jamais permis de qualifier en aucune façon la position que vous m'avez faite...

— Laissez cette ironie, répondit brusquement le comte; je sais de reste ce que valent vos simulacres de respect et de politesse. Allons, répondez franchement: d'où vient votre inconcevable ardeur à me désespérer, et votre obstination surhumaine à prendre toujours le parti diamétralement contraire à celui qui pourrait satisfaire la raison et ma sollicitude pour un enfant ingrat? »

Les tentatives de déclamation sentimentale étaient ordinairement le second point des remontrances du comte. C'était le moment où Fiamma voyait clairement faiblir son adversaire sous le sentiment d'une honte intérieure.

401 IMON. Un sourire d’une amère éloquence elüeiira ses lèvres pâles. Puis, après un instant de silence , que le comte oppressé n’eut pas la force de rompre, elle lui dit avec une douceur d’intonation qui cherchait à pallier la ru? desse de son raisonnement: « Pourquoi , mon père , chercher vainement à raviver en vous-méme un sentiment qui n’a jamais habité vos en* trailles? Je ne me suis jamais plainte, et mon intention n’est pas de rompre l’éternel silence que le devoir m’irU' pose. Si je comprends bien le sujet de votre colère , vog$ me faites un crime de n’avoir point écouté les propositions du marquis d’Asolo, et vous craignez que je ne songe à contracter une union disproportionnée selon vous avec Simon Féline. J’ai l’honneur de vous rappeler quo vous avez reçu de moi une parole sacrée de négation ù cet égard. Mon intention, aujourd’hui comme alors, est de ne point me marier; et quoique vous ne connaissiez point mon caractère, vous avez pu examiner assez ma conduite pour savoir que je ne suis point capable de me livrer à un sentiment contraire à mes devoirs et à ma fierté. Vouée au célibat par mes goûts et par mes convictions, j’ai l’honneur de vous renouveler rengagement formel que j’ai pris de ne jamais disposer de moi ^aps votre approbation , tant que vous continuerez à me traiter avec la justice et la modération quo j’implore et que je réclame de votre sagesse et de votre prudence. — Oui , sans doute ! répliqua le comte en faisant des efforts pour redevenir plus calme, tandis qu’un profond dépit succédait à sa violence irréfléchie. Vous voudrez bien ne pas vous aller joindre à quelque troupe de lx)hémiens dans vos Alpes, ou ne pas vous marier à un paysan de ce village , tant que je consentirai à vous laisser vivre de la façon la plus étrange et la plus indécente qu’une jeune personne puisse rêver, tant que je vous verrai tranquilDigitized by Google

Un sourire d'une amère éloquence effleura ses lèvres pâles. Puis, après un instant de silence, que le comte oppressé n'eut pas la force de rompre, elle lui dit avec une douceur d'intonation qui cherchait à pallier la rudesse de son raisonnement:

« Pourquoi, mon père, chercher vainement à raviver en vous-même un sentiment qui n'a jamais habité vos entrailles? Je ne me suis jamais plainte, et mon intention n'est pas de rompre l'éternel silence que le devoir m'impose. Si je comprends bien le sujet de votre colère, vous me faites un crime de n'avoir point écouté les propositions du marquis d'Asolo, et vous craignez que je ne songe à contracter une union disproportionnée selon vous avec Simon Féline. J'ai l'honneur de vous rappeler que vous avez reçu de moi une parole sacrée de négation à cet égard. Mon intention, aujourd'hui comme alors, est de ne point me marier; et quoique vous ne connaissiez point mon caractère, vous avez pu examiner assez ma conduite pour savoir que je ne suis point capable de me livrer à un sentiment contraire à mes devoirs et à ma fierté. Vouée au célibat par mes goûts et par mes convictions, j'ai l'honneur de vous renouveler l'engagement formel que j'ai pris de ne jamais disposer de moi sans votre approbation, tant que vous continuerez à me traiter avec la justice et la modération que j'implore et que je réclame de votre sagesse et de votre prudence.

— Oui, sans doute! répliqua le comte en faisant des efforts pour redevenir plus calme, tandis qu'un profond dépit succédait à sa violence irréfléchie. Vous voudrez bien ne pas vous aller joindre à quelque troupe de bohémiens dans vos Alpes, ou ne pas vous marier à un paysan de ce village, tant que je consentirai à vous laisser vivre de la façon la plus étrange et la plus indécente qu'une jeune personne puisse rêver, tant que je vous verrai tranquil-

SIMON. 103 lement courir Ifes bois à cheval avec je ne sais qui ; tant que je fermerai les yeux sur je ne sais quelle intrigue sentimentale dont moi seul peut-être ici suis la dupe... » Le feu de la colère monta au visage de mademoiselle de Fougères. Elle se leva , et regarda son père en face avec une telle expression de reproche et une telle fierté d'innocence, qu'il fut obligé un instant de baisser Ic^ yeux. Jamais elle n'avait mieux mérité le nom symbolique que sa mère lui avait choisi. a Monsieur, dit-elle en prenant sa voix de contralto trois notes plus bas qu'à l'ordinaire, il y a vingt-deux ans que je suis au monde , déshéritée de votre tendresse et même de votre attention. J'ai accepté cette indifférence sans surprise et sans dépit , comme une chose juste et naturelle... » Le comte se leva à son tour en frémissant , et ses pe^ ti ts yeux sortirent de sa tête. — Que voulez-vous dire, Fiamma? s'écria-t-il avecqn accent de fureur et d'angoisse. — Rien qui doive vous irriter à ce point, répondit Fiamma tranquillement. Je veux dire (et j'ai le droit de 1e dire ) que vos intérêts commerciaux et l'importance de vos affaires ne vous ont jamais permis de vous occuper de moi , et que j'ai compris combien mon éducation et mes goûts me rendaient étrangère aux sujets de votre sollicitude. — Est-ce là tout ce que vous vouliez dire? reprit le comte toujours debout et tremblant. — Quelle autre chose pourrais-je avoir à vous dire? répondit Fiamma avec une froideur dont l'autorité le força de se rasseoir. — Continuez votre discours à grand effet, dit-il en levant les épaules et en se tournant de côté sur son fauteuil avec impatieojce ; puisqu'il faut que j'avale votre Digitized by Google

lement courir les bois à cheval avec je ne sais qui ; tant que je fermerai les yeux sur je ne sais quelle intrigue sentimentale dont moi seul peut-être ici suis la dupe... »

Le feu de la colère monta au visage de mademoiselle de Fougères. Elle se leva, et regarda son père en face avec une telle expression de reproche et une telle fierté d'innocence, qu'il fut obligé un instant de baisser les yeux. Jamais elle n'avait mieux mérité le nom symbolique que sa mère lui avait choisi.

« Monsieur, dit-elle en prenant sa voix de contralto trois notes plus bas qu'à l'ordinaire, il y a vingt-deux ans que je suis au monde, déshéritée de votre tendresse et même de votre attention. J'ai accepté cette indifférence sans surprise et sans dépit, comme une chose juste et naturelle... »

Le comte se leva à son tour en frémissant, et ses petits yeux sortirent de sa tête.

— Que voulez-vous dire, Fiamma? s'écria-t-il avec un accent de fureur et d'angoisse.

— Rien qui doive vous irriter à ce point, répondit Fiamma tranquillement. Je veux dire (et j'ai le droit de le dire) que vos intérêts commerciaux et l'importance de vos affaires ne vous ont jamais permis de vous occuper de moi, et que j'ai compris combien mon éducation et mes goûts me rendaient étrangère aux sujets de votre sollicitude.

— Est-ce là tout ce que vous vouliez dire? reprit le comte toujours debout et tremblant.

— Quelle autre chose pourrais-je avoir à vous dire? répondit Fiamma avec une froideur dont l'autorité le força de se rasseoir.

— Continuez votre discours à grand effet, dit-il en levant les épaules et en se tournant de côté sur son fauteuil avec impatience; puisqu'il faut que j'avale votre

10^ SIMON. récitifif, allez, que j’arrive au moins au finale le plus tôt possible. — Je dis, Monsieur, reprit Fiamma, insensible en apparence à une raillerie qui lui déchirait les entrailles, car rien n’est plus amer à une personne grave et de bonne foi que le reproche de charlatanisme; je dis. Monsieur, qu’il y a vingt-deux ans que j’existe , et que vous ne vous occupez pas de moi. Il y en a six aujourd'hui (je vous prie de remarquer cet anniversaire } que je vis absolument seule, privée d’une mère adorable, sans conseil, sans appui , entièrement livrée à moi-même. Quoique vivant loin de moi depuis le jour de ma naissance, quoique séparé de moi par les Alpes durant cinq de ces dernières années, vous avez pu prendre sur moi assez d’informations pour savoir que jamais le soupçon d’une faute n’a effleure ma vie, que jamais l’ombre d’un homme n’a passé sur le mur du parc où vous m’avez laissée à la garde d’une servante infirme et débonnaire ; et depuis que je suis sous vos yeux , si vous avez daigné les jeter sur mes démarches , vous avez pu savoir que je n’ai eu que deux tète-à-têto en ma vie avec un homme : le premier fut amené avec M. Féline par l’effet d’un hasard que je vous ai raconté ; le second , avec le marquis d’Asolo, fut amené par l’effet de votre désir et de votre volonté. • — Est-il vrai que cela soit ainsi? dit le comte, embarrassé de son rôle et craignant d’avoir à demander pardon. — Vous m’avez fait l’honneur jusqu’ici, répondit Fiamma , de croire à ma parole et de ne pas la récuser. — Et c'est peut-être une folie que j’ai faite , répliqua-t-il avec une aménité mêlée d’humeur. Vous êtes toujours là prête à vous emporter comme un cheval ombrageux ou à vous défendre comme un lion blessé I Digitized by Google

récitatif, allez, que j'arrive au moins au *finale* le plus tôt possible.

— Je dis, Monsieur, reprit Fiamma, insensible en apparence à une raillerie qui lui déchirait les entrailles, car rien n'est plus amer à une personne grave et de bonne foi que le reproche de charlatanisme; je dis, Monsieur, qu'il y a vingt-deux ans que j'existe, et que vous ne vous occupez pas de moi. Il y en a six *aujourd'hui* (je vous prie de remarquer cet anniversaire) que je vis absolument seule, privée d'une mère adorable, sans conseil, sans appui, entièrement livrée à moi-même. Quoique vivant loin de moi depuis le jour de ma naissance, quoique séparé de moi par les Alpes durant cinq de ces dernières années, vous avez pu prendre sur moi assez d'informations pour savoir que jamais le soupçon d'une faute n'a effleuré ma vie, que jamais l'ombre d'un homme n'a passé sur le mur du parc où vous m'avez laissée à la garde d'une servante infirme et débonnaire; et depuis que je suis sous vos yeux, si vous avez daigné les jeter sur mes démarches, vous avez pu savoir que je n'ai eu que deux tête-à-tête en ma vie avec un homme : le premier fut amené avec M. Féline par l'effet d'un hasard que je vous ai raconté; le second, avec le marquis d'Asolo, fut amené par l'effet de votre désir et de votre volonté.

— Est-il vrai que cela soit ainsi? dit le comte, embarrassé de son rôle et craignant d'avoir à demander pardon.

— Vous m'avez fait l'honneur jusqu'ici, répondit Fiamma, de croire à ma parole et de ne pas la récuser.

— Et c'est peut-être une folie que j'ai faite, répliqua-t-il avec une aménité mêlée d'humeur. Vous êtes toujours là prête à vous emporter comme un cheval ombrageux ou à vous défendre comme un lion blessé!

SIMON. ,05 Qtio sais-je , après tout , moi , de votre vie passée? Je n'y étais pas... — Puisque vous n'y étiez pas, Monsieur, reprit Fiamma avec force , vous supposiez sans doute que vous n'aviez rien à craindre pour moi des dangers de la jeunesse et de l'isolement, ou bien... — Sans doute! sans doute! certainement! interrompit le comte , honteux , terrassé et pressé d'échapper à cette logique rigoureuse. Eh bien! voyons; à quoi nous arrêtons-nous? Vous n'aimez pas votre cousin , et vous ne voulez pas vous marier? Vous ne voulez pas non plus de M. Féline, mais vous voulez le voir, me contraindre à le recevoir ici pour empêcher qu'on en jase , et passer votre vie chez la vieille femme à dire des oremus et à faire de la politique de village. Tout cela me serait fort égal s'il était possible qu'on connût l'inflexibilité de vos principes et la régularité de vos mœurs; mais vous n'avez pas daigné vous laisser connaître, et l'on fait déjà sur vous, dans le pays, des commentaires de toute sorte. Il faut donc que ces relations inconvenantes et cette intimité déplacée cessent absolument , ou bien je vous exhorterai à suivre la première intention que vous eûtes en arrivant en France , qui était de vous retirer dans un couvent, et à laquelle je m'opposai, espérant que vous prendriez le parti de vous établir plus avantageusement. — Vous avez trop de bonté pour moi maintenant. Monsieur, répondit Fiamma; mais je vous ferai observer qu'aucune loi ne condamne plus les iilles à entrer au couvent malgré elles, et que, d'ailleurs, je suis majeure, par conséquent libre de fixer mon domicile où il me plaira. Le sentiment dos convenances et la crainte du scandale m'ont engagée jusqu'ici à vous imposer le déplaisir de ma présence; mais si votre désir est de m'éloiDigitized by Google

Que sais-je, après tout, moi, de votre vie passée? Je n'y étais pas...

—Puisque *vous n'y étiez pas*, Monsieur, reprit Fiamma avec force, vous supposiez sans doute que vous n'aviez rien à craindre pour moi des dangers de la jeunesse et de l'isolement, ou bien...

—Sans doute! sans doute! certainement! interrompit le comte, honteux, terrassé et pressé d'échapper à cette logique rigoureuse. Eh bien! voyons; à quoi nous arrêtons-nous? Vous n'aimez pas votre cousin, et vous ne voulez pas vous marier? Vous ne voulez pas non plus de M. Féline, mais vous voulez le voir, me contraindre à le recevoir ici pour empêcher qu'on en jase, et passer votre vie chez la vieille femme à dire des *oremus* et à faire de la politique de village. Tout cela me serait fort égal s'il était possible qu'on connût l'inflexibilité de vos principes et la régularité de vos mœurs; mais vous n'avez pas daigné vous laisser connaître, et l'on fait déjà sur vous, dans le pays, des commentaires de toute sorte. Il faut donc que ces relations inconvenantes et cette intimité déplacée cessent absolument, ou bien je vous exhorterai à suivre la première intention que vous eûtes en arrivant en France, qui était de vous retirer dans un couvent, et à laquelle je m'opposai, espérant que vous prendriez le parti de vous établir plus avantageusement.

—Vous avez trop de bonté pour moi maintenant, Monsieur, répondit Fiamma; mais je vous ferai observer qu'aucune loi ne condamne plus les filles à entrer au couvent malgré elles, et que, d'ailleurs, je suis majeure, par conséquent libre de fixer mon domicile où il me plaira. Le sentiment des convenances et la crainte du scandale m'ont engagée jusqu'ici à vous imposer le déplaisir de ma présence; mais si votre désir est de m'éloi-

106 SIMON. gner des lieux que vous habitez, je vous prierai de me laisser choisir ma retraite et vivre avec les quinze cents livres de rente que ma mère m'a léguées et qui ont suffi jusqu'ici, même dans l'intérieur de votre riche maison , à toutes mes dépenses. Votre Seigneurie le saitl... » Elle appuya sur ces derniers mots avec affectation. « En vérité , Fiamma , vous me rendrez fou , s'écria le comte on mellant ses deux mains sur ses tempes. Vous joignez à votre amertume de caractère des singularités inouïes. Vous vous obstinez à vivre misérablement au sein du luxe , pour faire croire apparemment que je suis avare envers vous. — J'espère, Monsieur, répondit-elle, que vous ne me supposez pas de si lâches pensées, et que vous voudrez bien attribuer à mes goûts seulement la modestie de mes habitudes. — Enfin, vous dites, reprit le comte impatienté, que vous voulez vivre ici à votre guise, en dépit du déshonneur qui peut rejaillir sur moi, ou me couvrir d'une autre sorte de déshonneur en allant vivre seule et loin de moi? Il faut que je passe pour un lâche Cassandre ou pour un tyran domestiqua : charmante alternative , en vérité I — Non , Monsieur, répondit Fiamma, je ne veux point vous mettre dans cette alternative. S'il est vrai que mes relations avec la famille Féline soient un objet de scandale, vous avez le droit de m'en avertir, et je suis prête à les faire cesser s'il est nécessaire. Mais le hasard s'est chargé à point de remédier au mal. M. Féline est parti ce matin du village , pour se fixer à Guéret , où il va exercer sa profession, et où vous savez que je ne vais jamais. Nos entrevues ici deviendront donc assez rares et assez courtes pour n'attirer l'attention de personne. — A la bonne heure , dit le comte de Fougères , heureux d'en être quitte à si bon marché. Maintenant, rosDigitized by Coogle

gner des lieux que vous habitez, je vous prierai de me laisser choisir ma retraite et vivre avec les quinze cents livres de rente que ma mère m'a léguées et qui ont suffi jusqu'ici, même dans l'intérieur de votre riche maison, à toutes mes dépenses. Votre Seigneurie le sait!... »

Elle appuya sur ces derniers mots avec affectation.

« En vérité, Fiamma, vous me rendrez fou, s'écria le comte en mettant ses deux mains sur ses tempes. Vous joignez à votre amertume de caractère des singularités inouïes. Vous vous obstinez à vivre misérablement au sein du luxe, pour faire croire apparemment que je suis avare envers vous.

— J'espère, Monsieur, répondit-elle, que vous ne me supposez pas de si lâches pensées, et que vous voudrez bien attribuer à mes goûts seulement la modestie de mes habitudes.

— Enfin, vous dites, reprit le comte impatienté, que vous voulez vivre ici à votre guise, en dépit du déshonneur qui peut rejaillir sur moi, ou me couvrir d'une autre sorte de déshonneur en allant vivre seule et loin de moi? Il faut que je passe pour un lâche Cassandre ou pour un tyran domestique : charmante alternative, en vérité!

— Non, Monsieur, répondit Fiamma, je ne veux point vous mettre dans cette alternative. S'il est vrai que mes relations avec la famille Féline soient un objet de scandale, vous avez le droit de m'en avertir, et je suis prête à les faire cesser s'il est nécessaire. Mais le hasard s'est chargé à point de remédier au mal. M. Féline est parti ce matin du village, pour se fixer à Guéret, où il va exercer sa profession, et où vous savez que je ne vais jamais. Nos entrevues ici deviendront donc assez rares et assez courtes pour n'attirer l'attention de personne.

— A la bonne heure, dit le comte de Fougères, heureux d'en être quitte à si bon marché. Maintenant, res-

SIMON. 107 tons tranquilles, Fiamma, cl n’ayons plus de querelles; car cela me fait un mal affreux, et voilà que je commence à tousser. — Il me semble , Monsieur, que ce n’est pas moi qui les provoque , répliqua-t-elle. » Le comte affecta d’être suffoqué par son asthme , afin de terminer une discussion où , comme do coutume , il avait été forcé de battre en retraite. Il sortit en se maudissant de n’avoir pas su résister à un mouvement de colère, et en se promettant bien de ne plus s’occuper de longtemps de la conduite et de l’avenir de sa fille. XII. Fiamma, non moins impatiente que le comte de voir arriver la fin d’une discussion où elle avait parlé cependant avec lenteur et gravité, courut chez la mère Féline. Elle la trouva triste et malade; elle lui dit qu’elle avait aperçu de loin Simon sur la route de Guéret , et demanda s'il reviendrait le soir, quoique , à voir son attirail , elle eût bien observé qu’il allait faire une longue absence. Le ton dont madame Féline lui répondit qu’il ne reviendrait pas même le lendemain, lui fit comprendre, qu’elle ne s’était pas trompée dans ses conjectures. Fiamma depuis plusieurs jours avait compris la douleur de Simon et n’avait cherché qu’une occasion pour la faire cesserj Cette impatience d’avoir une explication avec le marquis avait été remarquée et interprétée en sens contraire par l’infortuné Simon. Il était parti une heure trop tôt. Le cœur de Fiamma se brisait en songeant aux tortures qu’il avait dû éprouver et qu’il éprouvait sans doute encore ; mais, d’un autre côté , ce départ étant devenu une chose nécessaire , elle devait maintenir son jeune ami dans sa résolution courageuse. 11 lui restait à chercher Digilized by Google

tons tranquilles, Fiamma, et n'ayons plus de querelles; car cela me fait un mal affreux, et voilà que je commence à tousser.

— Il me semble, Monsieur, que ce n'est pas moi qui les provoque, répliqua-t-elle. »

Le comte affecta d'être suffoqué par son asthme, afin de terminer une discussion où, comme de coutume, il avait été forcé de battre en retraite. Il sortit en se maudissant de n'avoir pas su résister à un mouvement de colère, et en se promettant bien de ne plus s'occuper de longtemps de la conduite et de l'avenir de sa fille.

## XII.

Fiamma, non moins impatiente que le comte de voir arriver la fin d'une discussion où elle avait parlé cependant avec lenteur et gravité, courut chez la mère Féline. Elle la trouva triste et malade; elle lui dit qu'elle avait aperçu de loin Simon sur la route de Guéret, et demanda s'il reviendrait le soir, quoique, à voir son attirail, elle eût bien observé qu'il allait faire une longue absence. Le ton dont madame Féline lui répondit qu'il ne reviendrait pas même le lendemain, lui fit comprendre, qu'elle ne s'était pas trompée dans ses conjectures. Fiamma depuis plusieurs jours avait compris la douleur de Simon et n'avait cherché qu'une occasion pour la faire cesser. Cette impatience d'avoir une explication avec le marquis avait été remarquée et interprétée en sens contraire par l'infortuné Simon. Il était parti une heure trop tôt. Le cœur de Fiamma se brisait en songeant aux tortures qu'il avait dû éprouver et qu'il éprouvait sans doute encore; mais, d'un autre côté, ce départ étant devenu une chose nécessaire, elle devait maintenir son jeune ami dans sa résolution courageuse. Il lui restait à chercher

 un moyen de lui donner des consolations sans affaiblir ce courage : elle y songea un instant ; c'était une position délicate que la sienne vis-à-vis de Jeanne. Il était facile de voir dans les traits et dans les manières de la vieille femme qu'elle avait deviné récemment le secret de son fils et qu'elle croyait ses douleurs sans remède. < a C'est le jour des départs , lui dit tout d'un coup Fiamma, sans paraître comprendre .l'importance de celui de Simon. Mon cousin vient de partir tout à l'heure! — De partir ! sainte Vierge ! s'écria la vieille femme avec la vivacité de l'amour maternel ; votre cousin est parti, chère demoiselle? Chère enfant! et comment donc si vite? — C'est un petit secret que je ne veux confier qu'à vous , ma chère vieille mère , » répondit Fiamma ; et , approchant son escabeau do la chaise de Jeanne , elle lui parla ainsi en baissant la voix d'un petit air mystérieux : « Vous saurez que le cher cousin s'était mis en tête de m'épouser, — Je le savais bien , interrompit Jeanne , nous en parlions avec Simon tous les soirs... — Vous en parliez? qu'en disait-il? — Il me demandait s'il ne me semblait pas que ce jeune homme fût amoureux de vous , et s'il était possible que , la chose étant, vous ne vous en aperçussiez pas... Je vous demande pardon do nos réflexions , ma petite, cela ne nous regardait pas; mais, moi, je vous aime tant que je ne puis me lasser de parler de vous et d'y penser. — Eh bien! mère Féline, vous ne vous trompiez pas si vous supposiez que je m'en étais aperçue. Il y avait huit jours que je savais le beau secret de mon cousin et que je m'attendais à une déclaration , lorsque j'a itrouvé Digitized by Google

SIMON. 109 l’occasion de prévenir ses frais d’éloquence et de lui 'dé* clarer, moi, que je ne voulais me soumettre ni à l’amour ni au mariage. — 11 paraît que vous avez parlé clairement et prononcé sans appel , puisqu’il est parti tout de suite? — Une heure après ! Voyez comme l’amour est chose facile à guérir! A l’heure qu’il est , je suis sûre qu’il est à l’auberge de Guéret et qu*il se regarde dans un beau miroir de poche pour s’assurer que l’air de nos montagnes n’a pas altéré la fraîcheur de ses lèvres et la rondeur de ses joues. Mais pourquoi secouez-vous la tète , mère? On dirait que, dans votre jugement, l’amour est une chose plus sérieuse que cela? — Quant à moi, je n’ai pas connu ses douleurs dans ma jeunesse , répondit Jeanne. J’aimai Pierre Féline , mon cousin , et je l’épousai. Nous étions pauvres tous deux ; j’étais une paysanne comme lui ; il n’y eut ni obstacles ni retards. Quand il est mort, j’étais vieille déjà ; alors j’étais habituée au malheur; j’avais enterré successivement onze enfants, et, sans mon Simon, je n’avais plus qu’à mourir. La douleur est le fait de la vieillesse ; je ne me révoltai pas d’ôlre éprouvée après avoir été heureuse. Cependant, si j’étais appelée aujourd’hui à voir périr mon Simon, mon dernier bonheur, ma seule consolation!... Âb! Dieu me préserve seulement d’y songer 1 — Et pourquoi auriez-vous cette affreuse pensée? Simon est d’une bonne santé. — Hélas! pas trop! — Mais il a la force d’âme qui commande au corps de vivre. — II n’a bien que trop de force d’âme comme celai elle le ronge ! Mais parlons de vous, Fiamma. — Non , parlons de lui , mère Jeanne. Moi , je suis forte, bien portante , tranquille, délivrée de mon cousin; 7 Digitized by Coogle

l'occasion de prévenir ses frais d'éloquence et de lui déclarer, moi, que je ne voulais me soumettre ni à l'amour ni au mariage.

— Il paraît que vous avez parlé clairement et prononcé sans appel, puisqu'il est parti tout de suite?

— Une heure après! Voyez comme l'amour est chose facile à guérir! A l'heure qu'il est, je suis sûre qu'il est à l'auberge de Guéret et qu'il se regarde dans un beau miroir de poche pour s'assurer que l'air de nos montagnes n'a pas altéré la fraîcheur de ses lèvres et la rondeur de ses joues. Mais pourquoi secouez-vous la tête, mère? On dirait que, dans votre jugement, l'amour est une chose plus sérieuse que cela?

— Quant à moi, je n'ai pas connu ses douleurs dans ma jeunesse, répondit Jeanne. J'aimai Pierre Féline, mon cousin, et je l'épousai. Nous étions pauvres tous deux; j'étais une paysanne comme lui; il n'y eut ni obstacles ni retards. Quand il est mort, j'étais vieille déjà; alors j'étais habituée au malheur; j'avais enterré successivement onze enfants, et, sans mon Simon, je n'avais plus qu'à mourir. La douleur est le fait de la vieillesse; je ne me révoltai pas d'être éprouvée après avoir été heureuse. Cependant, si j'étais appelée aujourd'hui à voir périr mon Simon, mon dernier bonheur, ma seule consolation!... Ah! Dieu me préserve seulement d'y songer!

— Et pourquoi auriez-vous cette affreuse pensée? Simon est d'une bonne santé.

— Hélas! pas trop!

— Mais il a la force d'âme qui commande au corps de vivre.

— Il n'a bien que trop de force d'âme comme cela! elle le ronge! Mais parlons de vous, Fiamma.

— Non, parlons de lui, mère Jeanne. Moi, je suis forte, bien portante, tranquille, délivrée de mon cousin;

SIMON. 110 occupons-nous de Simon. Il est parti triste, j'ai vu cela ces jours-ci. Je ne vous demande pas ce qu'il avait; je m'en doute. — Vous vous en doutez? s'écria Jeanne en relevant sa tête inclinée par l'âge , et en fixant ses yeux encore vifs et beaux sur Fiamma. — Sans doute , répondit la jeune hypocrite ; je sais combien sa profession lui est antipathique , et je sais pourtant qu'il n'y a plus à reculer. Il m'a confié ses dégoûts, ses ennuis, ses craintes pour l'avenir. — En effet, c'est là ce qui le tourmente, répondit Jeanne , et je suis fâchée qu'il ne vous ait pas parlé avant de partir; mais il avait tant de chagrin de nous quitter, qu'il a craint de manquer de force s'il nous faisait des adieux. — Je comprends tout cela , reprit Fiamma ; cependant je trouve qu'il est parti un peu brusquement; je lui aurais donné du courage s'il m'eût consultée. — Oui , certes , dit Jeanne, s'il vous eût vue aujourd'hui, il serait parti moins malheureux. — Il faudra qu'il revienne causer avec nous, dit Fiamma ; mais pas avant quelques jours , afin de ne pas perdre le fruit de ce grand effort. En attendant, ne pourriez-vous lui écrire, mère Féline? — Hélas ! je ne lui écris jamais, et pour cause. — Oh bien 1 sainte femme, vous ne savez pas écrire; je pose les deux genoux devant vous , illettrée sublime I — Qu'est-ce que vous dites là, mon enfant? vous vous moquez de moi ! — Je baise le bas de ta robe , sainte Geneviève-des7rés, paysanne sur la terre , reine dans les deux ! Mais voyons, je vais écrire à Simon sous votre dictée... — Eh bien oui! Mais non; j'ai bien des petits secrets à lui dire, dans lesquels vous êtes de trop, mignonne. Digitized by Google

SIMON. ni — En vérité? Eh bien! jo vais lui écrire de ma part , et vous lui porterez ma lettre. — Bonté divine ! que lui écrirez-vous donc? — Rien d'important ni d'efficace pour le consoler, malheureusement. L'avenir seul peut apporter le remède à ses maux; mais je lui parlerai de mon amitié, de celle de son parrain, de celle de Bonne... Jo lui dirai qu'il se doit à nous tous, à vous surtout, sa mère chérie... qu'il faut espérer, prendre courage , soigner sa santé , surmonter ses peines , vivre enfin , et nous aimer comme nous l'aimons. — Écrivez donc tout cela, cher ange, et je le porterai moi-même ; car j'ai quelque chose en outre à lui dire. »- Quoi donc? dit la malicieuse Fiamma. — Rien qui vous concerne , dit la vieille femme. — Oh ! je le crois ! » reprit l'enfant avec un sourire. Elle se plaça dans un coin pour écrire, et la vieille se prépara au départ; elle mit son jupon rayé , sa cape de molleton blanc et ses mitons de laine tricotée. « Mais, comment irai-je? s'écria-t-elle tout d'un coup; il a emprunté le cheval de M. Parquet pour s'en aller, et la mule de mademoiselle Bonne est en campagne. — Je vous prêterai Sauvage. — Oh ! oh ! non pas , je ne suis pas lasse de vivre tant que j'aurai mon Simon ! — Comment donc faire? dit Fiamma. Chercher un cheval dans le village? cela va nous retarder. Il est déjà quatre heures. Et si nous n'en trouvons pas , il faudra que Simon passe cette soirée dans la tristesse ! — Et cette nuit, dit Jeanne , oh 1 c'est cotte nuit que je redoute pour lui ; la dernière a été si terrible 1 — Pauvre Simon! dit Fiamma. Allons, mère Féline , il n'y a qu'un moyen. Vous monterez sur Sauvage ; il est doux comme un mouton quand je suis avec lui. Je le

Digitized by Google

— En vérité? Eh bien! je vais lui écrire de ma part, et vous lui porterez ma lettre.

— Bonté divine! que lui écrirez-vous donc?

— Rien d'important ni d'efficace pour le consoler, malheureusement. L'avenir seul peut apporter le remède à ses maux; mais je lui parlerai de mon amitié, de celle de son parrain, de celle de Bonne... Je lui dirai qu'il se doit à nous tous, à vous surtout, sa mère chérie... qu'il faut espérer, prendre courage, soigner sa santé, surmonter ses peines, vivre enfin, et nous aimer comme nous l'aimons.

— Écrivez donc tout cela, cher ange, et je le porterai moi-même; car j'ai quelque chose en outre à lui dire.

— Quoi donc? dit la malicieuse Fiamma.

— Rien qui vous concerne, dit la vieille femme.

— Oh! je le crois! » reprit l'enfant avec un sourire.

Elle se plaça dans un coin pour écrire, et la vieille se prépara au départ; elle mit son jupon rayé, sa cape de molleton blanc et ses mitons de laine tricotée.

« Mais, comment irai-je? s'écria-t-elle tout d'un coup; il a emprunté le cheval de M. Parquet pour s'en aller, et la mule de mademoiselle Bonne est en campagne.

— Je vous prêterai Sauvage.

— Oh! oh! non pas, je ne suis pas lasse de vivre tant que j'aurai mon Simon!

— Comment donc faire? dit Fiamma. Chercher un cheval dans le village? cela va nous retarder. Il est déjà quatre heures. Et si nous n'en trouvons pas, il faudra que Simon passe cette soirée dans la tristesse!

— Et cette nuit, dit Jeanne, oh! c'est cette nuit que je redoute pour lui; la dernière a été si terrible!

— Pauvre Simon! dit Fiamma. Allons, mère Féline, il n'y a qu'un moyen. Vous monterez sur Sauvage; il est doux comme un mouton quand je suis avec lui. Je le

llî SIMON. tiendrai par la bride, et je vous conduirai à pied jusqu'à la ville. — Il y a trois lieues ! Je ne le souffrirai jamais. Prenez-moi en croupe. — Sauvage n'est pas habitué à cela ; il pourrait nous jeter toutes deux par terre ; d'ailleurs il est si petit que nous serions fort mal à l'aise sur son dos. Allons, je cours le chercher ; êtes-vous prête ? — Je ne me laisserai jamais conduire ainsi par vous. — Il le faut pourtant bien ; ce sera charmant , nous aurons l'air de la Fuite en Égypte. — Mais que va-t-on dire? Il ne faut pas nous montrer ainsi dans le village. — Traversez-le à pied , et attendez-moi au grand buis , à l'entrée de la montagne ; nous irons par la Coursière , nous ne rencontrerons personne. Allons, partez ; j'y serai aussi têt que vous. » Un quart d'heure après, ccs deux femmes cheminaient sur le sentier sinueux de la montagne , Jeanne assise sur le petit cheval et enveloppée dans sa cape. Fiamma marchait devant elle , un petit manteau espagnol jeté sur l'épaule, la bride passée au bras, et de temps en temps parlant à Sauvage pour le calmer ; car il éfeiit fort ennuyé d'aller ainsi au pas, et de n'être pas sollicité à caracoler de temps en temps. Cependant, le sentier devenant de plus en plus difficile et escarpé, la nuit commençant à tomber, l'instinct de la prudence le rendit calme et attentif à tous ses pas. Quoique Fiamma marchât comme un Basque , franchissant les roches et se débarrassant des broussailles avec plus de légèreté que Sauvage lui-même, il était sept heures du soir lorsqu'elle aperçut les lumières de la ville. Elle engagea sa vieille amie à mettre pied à terre pour descendre le versant rapide de la dernière colline ; et tandis que Sauvage les Digitu"-..

tiendrai par la bride, et je vous conduirai à pied jusqu'à la ville.

— Il y a trois lieues! Je ne le souffrirai jamais. Prenez-moi en croupe.

— Sauvage n'est pas habitué à cela; il pourrait nous jeter toutes deux par terre; d'ailleurs il est si petit que nous serions fort mal à l'aise sur son dos. Allons, je cours le chercher; êtes-vous prête?

— Je ne me laisserai jamais conduire ainsi par vous.

— Il le faut pourtant bien; ce sera charmant, nous aurons l'air de la *Fuite en Égypte*.

— Mais que va-t-on dire? Il ne faut pas nous montrer ainsi dans le village.

— Traversez-le à pied, et attendez-moi au grand buis, à l'entrée de la montagne; nous irons par la Coursière, nous ne rencontrerons personne. Allons, partez; j'y serai aussi tôt que vous. »

Un quart d'heure après, ces deux femmes cheminaient sur le sentier sinueux de la montagne, Jeanne assise sur le petit cheval et enveloppée dans sa cape. Fiamma marchait devant elle, un petit manteau espagnol jeté sur l'épaule, la bride passée au bras, et de temps en temps parlant à Sauvage pour le calmer; car il était fort ennuyé d'aller ainsi au pas, et de n'être pas sollicité à caracoler de temps en temps. Cependant, le sentier devenant de plus en plus difficile et escarpé, la nuit commençant à tomber, l'instinct de la prudence le rendit calme et attentif à tous ses pas. Quoique Fiamma marchât comme un Basque, franchissant les roches et se débarrassant des broussailles avec plus de légèreté que Sauvage lui-même, il était sept heures du soir lorsqu'elle aperçut les lumières de la ville. Elle engagea sa vieille amie à mettre pied à terre pour descendre le versant rapide de la dernière colline; et tandis que Sauvage les

SIMON. 113 suivait de lui>mé(ne comme un chien, elle soutint Jeanne de son bras robuste, et la conduisit jusqu'aux premières maisons. Là, elle lui remit sa lettre pour Simon, et, après l'avoir embrassée, elle remonta sur son cheval. a Bon Dieu! dit Jeanne, si je ne craignais pas les mauvaises langues, je vous emmènerais avec moi coucher à la ville. Voilà le vent qui se lève; il fait noir comme dans l'enfer, et si la neige venait à tomber ! Hélas ! je suis effrayée de vous voir partir ainsi, seule, à cette heure, par ce froid mortel. — Allons, bonne mère , ne craignez rien ; donnez-moi votre bénédiction , elle me préservera de tout danger. Je vous salue, je vous aime , et comme une véritable héroïne de vorndsi, je m'élance à cheval dans la nuit orageuse. n Jeanne, transie de froid , resta pourtant immobile à l'entrée de la rue jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre le galop de Sauvage sur la terre durcie par la gelée. « O neige ! ne tombe pas, murmura la vieille femme en se signant ; lune blanche , lève-toi vite ; et vous , sainte Vierge, veillez sur elle ! » Lorsqu'elle arriva au domicile de maître Parquet , elle fut enchantée d'apprendre de la servante que l'avoué était au café, et que Simon était seul dans l'étude. Elle entra, et le vit appuyé contre le poêle , la tête dans ses mains. Le bruit des petits sabots plats de sa mère le fit tressaillir. Avant qu'elle eût parlé, il avait reconnu son pas encore égal et ferme. Il s'élança dans ses bras , et pour la première fois de sa vie il s'abandonna au besoin de se laisser consoler par la tendresse maternelle. Un torrent de larmes coula de ses yeux sur le sein de la vieille Jeanne. « Vous avez fui votre mère, et votre mère court après vous, lui dit-elle avec l'accent grondeur de la tendresse. Digitized by Google

suivait de lui-même comme un chien, elle soutint Jeanne de son bras robuste, et la conduisit jusqu'aux premières maisons. Là, elle lui remit sa lettre pour Simon, et, après l'avoir embrassée, elle remonta sur son cheval.

« Bon Dieu! dit Jeanne, si je ne craignais pas les mauvaises langues, je vous emmènerais avec moi coucher à la ville. Voilà le vent qui se lève; il fait noir comme dans l'enfer, et si la neige venait à tomber! Hélas! je suis effrayée de vous voir partir ainsi, seule, à cette heure, par ce froid mortel.

— Allons, bonne mère, ne craignez rien; donnez-moi votre bénédiction, elle me préservera de tout danger. Je vous salue, je vous aime, et comme une véritable héroïne de roman, *je m'élance à cheval dans la nuit orageuse.*»

Jeanne, transie de froid, resta pourtant immobile à l'entrée de la rue jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre le galop de Sauvage sur la terre durcie par la gelée. « O neige! ne tombe pas, murmura la vieille femme en se signant; lune blanche, lève-toi vite; et vous, sainte Vierge, veillez sur elle! »

Lorsqu'elle arriva au domicile de maître Parquet, elle fut enchantée d'apprendre de la servante que l'avoué était au café, et que Simon était seul dans l'étude. Elle entra, et le vit appuyé contre le poêle, la tête dans ses mains. Le bruit des petits sabots plats de sa mère le fit tressaillir. Avant qu'elle eût parlé, il avait reconnu son pas encore égal et ferme. Il s'élança dans ses bras, et pour la première fois de sa vie il s'abandonna au besoin de se laisser consoler par la tendresse maternelle. Un torrent de larmes coula de ses yeux sur le sein de la vieille Jeanne.

« Vous avez fui votre mère, et votre mère court après vous, lui dit-elle avec l'accent grondeur de la tendresse.

SIMON. 114 Autrefois vous n'eussiez pas agi ainsi , votre mère était votre seul amour ; à présent j'ai une rivale , un ange que j'aime aussi, mais que j'aime moins que vous. Pourquoi l'aimez-vous plus que moi? — Oh! ma bonne vieille, ma sainte mère! ne me faites pas de reproches , répondit Simon ; je suis trop malheureux. N'empoisonnez pas cet instant où la seule vue de vos cheveux blancs suffît à me donner de la joie au milieu de mon désespoir. Ne croyez pas que je vous aime moins que par le passé. Tant que je vous aurai, je pourrai tout supporter; quand vous mourrez, je mourrai. — Tais-toi, enfant. Il y a quelqu'un qui saura bien (o consoler!... Tais-toi, écoute. Le cousin est parti; on ne l'aime pas, on ne veut pas de lui ; il ne reviendra pas. — Grand Dieu ! ma mère , ne me trompez-vous pas pour me consoler? » s'écria Simon. Et il se fît raconter les moindres détails de l'entrevue de Fiamma avec sa mère. Il était si ému , si oppressé , qu'il écoutait à peine la réponse à ses mille questions , tant il avait hâte d'en faire de nouvelles ! Il ne comprenait pas la plupart du temps, et se faisait répéter cent fois la même chose. Ce ne fut qu'au bout d'une heure de conversation qu'il comprit la manière dont Fiamma avait accompagné sa mère ; et alors seulement Jeanne, rassurée sur le désespoir de son fils , sentit se réveiller ses inquiétudes pour Fiamma, et laissa échapper ces mots : O O mon Dieu ! je ne m'effraie pour elle ni de la nuit ni de la solitude ; elle a un bon cheval , elle est brave et forte comme lui; mais s'il venait à tomber de la neige avant qu'elle fût rentrée ! C'est si dangereux dans nos montagnes ! » Simon pâlit et fit signe à Jeanne d'écouter. Le vent sifflait avec violence autour de cette maison bien close et bien chauffée. Simon pensa au froid qui devait glacer les Digitized by Google

Autrefois vous n'eussiez pas agi ainsi, votre mère était votre seul amour; à présent j'ai une rivale, un ange que j'aime aussi, mais que j'aime moins que vous. Pourquoi l'aimez-vous plus que moi?

— Oh! ma bonne vieille, ma sainte mère! ne me faites pas de reproches, répondit Simon; je suis trop malheureux. N'empoisonnez pas cet instant où la seule vue de vos cheveux blancs suffit à me donner de la joie au milieu de mon désespoir. Ne croyez pas que je vous aime moins que par le passé. Tant que je vous aurai, je pourrai tout supporter; quand vous mourrez, je mourrai.

— Tais-toi, enfant. Il y a quelqu'un qui saura bien te consoler!... Tais-toi, écoute. Le cousin est parti; on ne l'aime pas, on ne veut pas de lui; il ne reviendra pas.

— Grand Dieu! ma mère, ne me trompez-vous pas pour me consoler? » s'écria Simon.

Et il se fit raconter les moindres détails de l'entrevue de Fiamma avec sa mère. Il était si ému, si oppressé, qu'il écoutait à peine la réponse à ses mille questions, tant il avait hâte d'en faire de nouvelles! Il ne comprenait pas la plupart du temps, et se faisait répéter cent fois la même chose. Ce ne fut qu'au bout d'une heure de conversation qu'il comprit la manière dont Fiamma avait accompagné sa mère; et alors seulement Jeanne, rassurée sur le désespoir de son fils, sentit se réveiller ses inquiétudes pour Fiamma, et laissa échapper ces mots:

« O mon Dieu! je ne m'effraie pour elle ni de la nuit ni de la solitude; elle a un bon cheval, elle est brave et forte comme lui; mais s'il venait à tomber de la neige avant qu'elle fût rentrée! C'est si dangereux dans nos montagnes! »

Simon pâlit et fit signe à Jeanne d'écouter. Le vent sifflait avec violence autour de cette maison bien close et bien chauffée. Simon pensa au froid qui devait glacer les

SIMON. 115 membres de Fiamma durant cette nuit rigoureuse ; l'angoisse passa dans son cœur, il courut ouvrir la fenêtre : des flocons de neige, amoncelés sur la vitre , tombèrent à ses pieds. Un cri sympathique partit de son sein et de celui de sa mère ; puis ils restèrent immobiles et pâles à se regarder en silence. Simon courut seller le cheval de M. Parquet, et bientôt il fut sur le sentier de la montagne , courant à toute bride sur les traces de Sauvage. Hélas ! la neige les avait couvertes. Jeanne n'avait pas dit un mot pour l'empêcher de partir. Mais, quand elle se trouva seule, le poids d'une double inquiétude tombant sur son cœur, elle leva les bras vers le ciel et lui demanda de ne pas voir lever le jour si son fils ne devait pas revenir. Cependant, elle se rassura peu à peu en voyant que la neige n'épaississait pas. Simon rentra à deux heures du matin. 11 avait été loin sans atteindre la trace de Fiamma. Elle avait été rapide comme le vent et les nuages. Mais la neige ayant cessé de tomber et la lune s'étant levée dans tout son éclat, il avait reconnu la piste de Sauvage, et, un peu en arrière, celle de plusieurs loups qui avaient dû le suivre assez longtemps ; car il avait remarqué ces traces jusqu'à l'entrée du village de Fougères. Là les sabots du cheval s'étaient montrés délivrés de leur sinistre cortège, et il avait espéré atteindre la brave amazone , mais en vain. 11 avait conduit sa monture à la cabane pour la faire reposer un instant, et , pendant ce temps, il s'était glissé dans les cours du château. Il avait vu , à la lueur des flambeaux , Sauvage fumant de sueur, entre deux palefreniers empressés à le frotter et à l'envelopper de couvertures. Il avait même entendu dire à un de ces laquais : « Diable ! voilà une drôle de promenade ! Heureusement que M. le comte est couché. Sa toux nerveuse l'occupe plus que sa fille. » L'autre avait répondu : « C'est Digitized by Google

membres de Fiamma durant cette nuit rigoureuse ; l'angoisse passa dans son cœur, il courut ouvrir la fenêtre : des flocons de neige, amoncelés sur la vitre, tombèrent à ses pieds. Un cri sympathique partit de son sein et de celui de sa mère ; puis ils restèrent immobiles et pâles à se regarder en silence.

Simon courut seller le cheval de M. Parquet, et bientôt il fut sur le sentier de la montagne, courant à toute bride sur les traces de Sauvage. Hélas ! la neige les avait couvertes. Jeanne n'avait pas dit un mot pour l'empêcher de partir. Mais, quand elle se trouva seule, le poids d'une double inquiétude tombant sur son cœur, elle leva les bras vers le ciel et lui demanda de ne pas voir lever le jour si son fils ne devait pas revenir. Cependant, elle se rassura peu à peu en voyant que la neige n'épaississait pas. Simon rentra à deux heures du matin. Il avait été loin sans atteindre la trace de Fiamma. Elle avait été rapide comme le vent et les nuages. Mais la neige ayant cessé de tomber et la lune s'étant levée dans tout son éclat, il avait reconnu la piste de Sauvage, et, un peu en arrière, celle de plusieurs loups qui avaient dû le suivre assez longtemps ; car il avait remarqué ces traces jusqu'à l'entrée du village de Fougères. Là les sabots du cheval s'étaient montrés délivrés de leur sinistre cortége, et il avait espéré atteindre la brave amazone, mais en vain. Il avait conduit sa monture à la cabane pour la faire reposer un instant, et, pendant ce temps, il s'était glissé dans les cours du château. Il avait vu, à la lueur des flambeaux, Sauvage fumant de sueur, entre deux palefreniers empressés à le frotter et à l'envelopper de couvertures. Il avait même entendu dire à un de ces laquais : « Diable ! voilà une drôle de promenade ! Heureusement que M. le comte est couché. Sa toux nerveuse l'occupe plus que sa fille. » L'autre avait répondu : « C'est

SIMON. 116 bon ! cela ne nous regarde pas. Mademoiselle n'est pas ce qu'elle parait, ni monsieur non plus. Mademoiselle est bonne, il ne faut pas parler d'elle. Monsieur a le diable au corps, il faut avoir soin d'en dire du bien. » Simon était revenu à Guéret par la grande route. C'était le plus long, mais il y avait moins de dangers et de difficultés. En attendant, M. Parquet s'était fait raconter toute l'histoire, et, quoique madame Féline eût caché le secret de Simon, il avait tout compris et tout deviné d'avance. Ils soupèrent tous trois ensemble, et, tout en buvant la presque totalité du vin chaud qu'il avait fait préparer pour son filleul, M. Parquet parla ainsi : « Enfant , tu es amoureux de mademoiselle de Fougères, et tu ne lui déplais pas. Elle a fait vœu de célibat, tu as fait vœu de ne lui parler jamais de ton amour, M. de Fougères ne consentira jamais à te la donner; voilà trois obstacles à ton mariage. Cependant ces trois là ne pèsent pas une once si tu viens à bout de lever le quatrième ; et celui-là, c'est la misère et ton obscurité. Il faut sortir d'incertitude ; il faut plaider d'aujourd'hui en huit. Si tu n'as pas de talent, il faut en acquérir ; si tu en as, il n'y a plus qu'un peu de patience à prendre, un peu d'argent à gagner, et mademoiselle de Fougères est à toi. » Simon, dont le cœur frémissait durant ce discours, supplia son cher parrain de ne point le leurrer de ces chimères. Mais M. Parquet était un optimiste absolu après boire. « Cela sera comme je te dis , s'écria-t-il avec colère ; tu as du talent, j'en suis sûr. Quand j'avance une chose pareille, on doit me croire. Tu seras un jour célèbre, et par conséquent riche et puissant. C'est assez reculer, il faut sauter ; il faut jeter ton anneau ducal dans l'Adriatique ; il faut être le doge de notre dogaresse. Tu as tout ce qu'il faut dans ta cervelle et dans la poitrine , dans Digitized by Google

bon ! cela ne nous regarde pas. Mademoiselle n'est pas ce qu'elle paraît, ni monsieur non plus. Mademoiselle est bonne, il ne faut pas parler d'elle. Monsieur a le diable au corps, il faut avoir soin d'en dire du bien. »

Simon était revenu à Guéret par la grande route. C'était le plus long, mais il y avait moins de dangers et de difficultés. En attendant, M. Parquet s'était fait raconter toute l'histoire, et, quoique madame Féline eût caché le secret de Simon, il avait tout compris et tout deviné d'avance. Ils soupèrent tous trois ensemble, et, tout en buvant la presque totalité du vin chaud qu'il avait fait préparer pour son filleul, M. Parquet parla ainsi :

« Enfant, tu es amoureux de mademoiselle de Fougères, et tu ne lui déplais pas. Elle a fait vœu de célibat, tu as fait vœu de ne lui parler jamais de ton amour, M. de Fougères ne consentira jamais à te la donner ; voilà trois obstacles à ton mariage. Cependant ces trois-là ne pèsent pas une once si tu viens à bout de lever le quatrième ; et celui-là, c'est ta misère et ton obscurité. Il faut sortir d'incertitude ; il faut plaider d'aujourd'hui en huit. Si tu n'as pas de talent, il faut en acquérir ; si tu en as, il n'y a plus qu'un peu de patience à prendre, un peu d'argent à gagner, et mademoiselle de Fougères est à toi. »

Simon, dont le cœur frémissait durant ce discours, supplia son cher parrain de ne point le leurrer de ces chimères. Mais M. Parquet était un optimiste absolu après boire.

« Cela sera comme je te dis, s'écria-t-il avec colère ; tu as du talent, j'en suis sûr. Quand j'avance une chose pareille, on doit me croire. Tu seras un jour célèbre, et par conséquent riche et puissant. C'est assez reculer, il faut sauter ; il faut jeter ton anneau ducal dans l'Adriatique ; il faut être le doge de notre dogaresse. Tu as tout ce qu'il faut dans ta cervelle et dans ta poitrine, dans

SIMON. 117 ton âme et dans tes poumons pour être orateur. Dans huit jours la question sera résolue, ou bien il faudra poser une nouvelle question sans se rebuter. » Simon , craignant que le vin chaud et les divagations décevantes de son parrain ne vinssent à lui porter à la tête, alla se coucher. En se déshabillant, il trouva dans son gilet la lettre que sa mère lui avait remise de la part de Fiamma, et que, dans son effroi à l'aspect de la neige et dans les agitations qui en avaient été la suite, il n'a* vait pas pu lire. A ce surcroît de bonheur, il baisa la lettre avec effusion ; il l'ouvrit d'une main tremblante. Il croyait y trouver une amicale semonce ; il n'y trouva que ces mots ; « Simon, travaillez. Je vous aime. » Pendant que, brisé de fatigue, mais heureux comme il ne l'avait jamais été de sa vie, il s'endormait dans un bon lit, sa mère, conduite galamment par l'avoué jusqu'à la porte de la meilleure chambre de la maison, lui adressait quelques reproches. « Vous échauffez trop la tète de mon pauvre enfant , lui disait-elle. Vous lui promettez comme certaines des choses presque impossibles. Au premier obstacle, vous le verrez perdre courage pour s'être trop vite flatté ; et ce sera votre faute, voisin. — Ne craignez donc rien , répondit M. Parquet ; il lui faut un aiguillon. L'ambition s'est endormie ; il faut se servir de l'amour pour l'aider à poser hardiment les fondements de sa destinée. Il importe peu qu'il épouse sa belle, pourvu qu'il épouse sa profession. » XIII. Simon débuta. Parquet lui avait réservé une belle affaire ; il la lui avait gardée avec amour. C'était un beau 7. Digitized by Google

ton âme et dans tes poumons pour être orateur. Dans huit jours la question sera résolue, ou bien il faudra poser une nouvelle question sans se rebuter. »

Simon, craignant que le vin chaud et les divagations décevantes de son parrain ne vinssent à lui porter à la tête, alla se coucher. En se déshabillant, il trouva dans son gilet la lettre que sa mère lui avait remise de la part de Fiamma, et que, dans son effroi à l'aspect de la neige et dans les agitations qui en avaient été la suite, il n'avait pas pu lire. A ce surcroît de bonheur, il baisa la lettre avec effusion ; il l'ouvrit d'une main tremblante. Il croyait y trouver une amicale semonce ; il n'y trouva que ces mots :

« Simon, travaillez. Je vous aime. »

Pendant que, brisé de fatigue, mais heureux comme il ne l'avait jamais été de sa vie, il s'endormait dans un bon lit, sa mère, conduite galamment par l'avoué jusqu'à la porte de la meilleure chambre de la maison, lui adressait quelques reproches.

« Vous échauffez trop la tête de mon pauvre enfant, lui disait-elle. Vous lui promettez comme certaines des choses presque impossibles. Au premier obstacle, vous le verrez perdre courage pour s'être trop vite flatté ; et ce sera votre faute, voisin.

— Ne craignez donc rien, répondit M. Parquet ; il lui faut un aiguillon. L'ambition s'est endormie ; il faut se servir de l'amour pour l'aider à poser hardiment les fondements de sa destinée. Il importe peu qu'il épouse sa belle, pourvu qu'il épouse sa profession. »

## XIII.

Simon débuta. Parquet lui avait réservé une belle affaire ; il la lui avait gardée avec amour. C'était un beau

118 SIMON. crime à grand effet , avec passion , scènes tragiques , mystères, tout ce qui rend le spectacle de la cour d'assises si émouvant pour le peuple. Tout le monde s'étonna de voir que Parquet cédait le monopole de cette matière à succès à un enfant dont on n'espérait pas grand'chose, attendu son extérieur débile et ses manières réservées. La plupart des dilettanti de déclamation faillirent se retirer avec humeur. Simon fit un effort inouï sur le dégoût qu'il éprouvait à se mettre en évidence et sur la timidité naturelle à l'homme consciencieux. Il articula les premiers mots avec une angoisse inexprimable. Ses genoux se dérobaient sous loi ; un nuage fiottait autour de sa tête. Plusieurs fois il hésita à se rasseoir ou à s'enfuir. Il avait écrit sur une feuille volante de ses pièces, au moment de se lever ; « Cet instant va décider de ma vie. S'il y a une lueur d'espoir, je vais la rallumer ou l'éteindre à jamais. » C'était à Fiamma qu'il pensait. La crise était arrivée ; il allait faire un pas vers elle ou voir un abîme s'ouvrir entre eux. L'importance du succès n'était pas en rapport avec le tort irréparable de la défaite. Avec du talent, il avait une chance pour posséder cette femme ; sans talent, il les avait toutes pour la perdre. Que de motifs de terreur et d'éblouissement ! Mais il avait mis sur son cœur le billet de Fiamma, les trois seuls mots qu'il possédait de son écriture. Il eut confiance en cette relique, et continua, quoique sa parole fût confuse et entrecoupée. Le bon Parquet, assis à ses côtés, était plus à plaindre encore que lui ; il rougissait et pâlissait tour à tour. Il portait alternativement un regard d'anxiété sur Simon , comme pour le supplier d'avoir courage; puis, comme s'il eût craint d'avoir été aperçu, il reportait son regard terrible et menaçant sur les juges, pour défendre à leurs visages cette expression de pitié ou d'ironie qui condamne et décourage. Enfin, Digitized by Google

crime à grand effet, avec passion, scènes tragiques, mystères, tout ce qui rend le spectacle de la cour d'assises si émouvant pour le peuple. Tout le monde s'étonna de voir que Parquet cédait le monopole de cette matière à succès à un enfant dont on n'espérait pas grand'chose, attendu son extérieur débile et ses manières réservées. La plupart des dilettanti de déclamation faillirent se retirer avec humeur. Simon fit un effort inouï sur le dégoût qu'il éprouvait à se mettre en évidence et sur la timidité naturelle à l'homme consciencieux. Il articula les premiers mots avec une angoisse inexprimable. Ses genoux se dérobaient sous lui; un nuage flottait autour de sa tête. Plusieurs fois il hésita à se rasseoir ou à s'enfuir. Il avait écrit sur une feuille volante de ses pièces, au moment de se lever : « Cet instant va décider de ma vie. S'il y a une lueur d'espoir, je vais la rallumer ou l'éteindre à jamais. » C'était à Fiamma qu'il pensait. La crise était arrivée : il allait faire un pas vers elle ou voir un abîme s'ouvrir entre eux. L'importance du succès n'était pas en rapport avec le tort irréparable de la défaite. Avec du talent, il avait une chance pour posséder cette femme; sans talent, il les avait toutes pour la perdre. Que de motifs de terreur et d'éblouissement!

Mais il avait mis sur son cœur le billet de Fiamma, les trois seuls mots qu'il possédait de son écriture. Il eut confiance en cette relique, et continua, quoique sa parole fût confuse et entrecoupée. Le bon Parquet, assis à ses côtés, était plus à plaindre encore que lui; il rougissait et pâlissait tour à tour. Il portait alternativement un regard d'anxiété sur Simon, comme pour le supplier d'avoir courage; puis, comme s'il eût craint d'avoir été aperçu, il reportait son regard terrible et menaçant sur les juges, pour défendre à leurs visages cette expression de pitié ou d'ironie qui condamne et décourage. Enfin,

SIMON. 119 il se tournait de temps en temps vers le public , pour faire taire ses chuchotements et sos murmures d'un air à la fois imposant et paternel qui semblait dire : « Prenez patience, vous allez être satisfaits ; c'est moi qui vous en réponds. » Cette agonie ne fut pas longue, Simon eut bientôt pris le dessus. Sa taille se redressa et grandit peu à peu. Sa voix pure et grave prit de la force, sans perdre un reste d'émotion qui lui donnait plus de puissance encore. Son visage resta pâle et mélancolique ; mais ses grands yeux noirs lancèrent des éclairs, et une majesté sublime entoura son front d'une invisible auréole. D'abord on s'étonna de la simplicité de ses paroles et de la sobriété de ses gestes, et on disait encore : Pas mal, lorsque Parquet murmurait déjà entre ses lèvres : Bien ! bien ! Mais bientôt la conviction passa dans tous les coeurs, et l'orateur s'empara de son auditoire au point que l'esprit s'abstint de le juger. Les fibres furent émues, les âmes subirent la loi d'obéissance sympathique qu'il est donné aux âmes supérieures de leur imposer. Ceux qui aimaient le plus la métaphore ampoulée pleurèrent comme les autres, et ne s'aperçurent pas que la métaphore manquait à son discours. Parquet, plus habitué à l'analyse, s'en aperçut, et ne s'étonna pas qu'on pût être grand par d'autres moyens que ceux qu'il avait estimés jusqu'alors. Il avait trop de sens pour ne pas le savoir depuis longtemps; mais il n'eût pas cru qu'un auditoire grossier pût se passer d'un peu de ce qu'il appelait la poudre aux yeux. De ce moment il se sentit supplanté, et la faiblesse de la nature lui fit éprouver un mouvement de chagrin; mais ce chagrin ne dura pas plus de temps qu'il n'en fallut pour prendre une large prise de tabac en fronçant un peu le sourcil. En secouant sur son rabat l'excédant de ce copieux chargement , le digne homme Digitized by Google

il se tournait de temps en temps vers le public, pour faire taire ses chuchotements et ses murmures d'un air à la fois imposant et paternel qui semblait dire : « Prenez patience, vous allez être satisfaits; c'est moi qui vous en réponds. »

Cette agonie ne fut pas longue, Simon eut bientôt pris le dessus. Sa taille se redressa et grandit peu à peu. Sa voix pure et grave prit de la force, sans perdre un reste d'émotion qui lui donnait plus de puissance encore. Son visage resta pâle et mélancolique; mais ses grands yeux noirs lancèrent des éclairs, et une majesté sublime entoura son front d'une invisible auréole. D'abord on s'étonna de la simplicité de ses paroles et de la sobriété de ses gestes, et on disait encore : *Pas mal*, lorsque Parquet murmurait déjà entre ses lèvres : *Bien ! bien !* Mais bientôt la conviction passa dans tous les cœurs, et l'orateur s'empara de son auditoire au point que l'esprit s'abstint de le juger. Les fibres furent émues, les âmes subirent la loi d'obéissance sympathique qu'il est donné aux âmes supérieures de leur imposer. Ceux qui aimaient le plus la métaphore ampoulée pleurèrent comme les autres, et ne s'aperçurent pas que la métaphore manquait à son discours. Parquet, plus habitué à l'analyse, s'en aperçut, et ne s'étonna pas qu'on pût être grand par d'autres moyens que ceux qu'il avait estimés jusqu'alors. Il avait trop de sens pour ne pas le savoir depuis longtemps; mais il n'eût pas cru qu'un auditoire grossier pût se passer d'un peu de ce qu'il appelait la *poudre aux yeux*. De ce moment il se sentit supplanté, et la faiblesse de la nature lui fit éprouver un mouvement de chagrin; mais ce chagrin ne dura pas plus de temps qu'il n'en fallut pour prendre une large prise de tabac en fronçant un peu le sourcil. En secouant sur son rabat l'excédant de ce copieux chargement, le digne homme

120 SIMON. secoua les légers grains de misère humaine qui eussent pu obscurcir la sincérité de sa joie. Il fondit en larmes en embrassant son filleul à la fin de l'audience, et en lui disant : «t C'est fini, Je ne plaide plus, et désormais c'est par toi que je triomphe. » Ils avaient fait trois pas dans la rue, lorsque Parquet, s'arrêtant pour regarder une paysanne qui passait aussi vite que la foule pouvait le permettre, se dit comme à lui-même : a Ouais ! voilà une montagnarde qui a la main bien blanche ! » Simon se retourna précipitamment; il ne vit qu'une femme enveloppée d'une cape qui cachait entièrement son visage, parce que d'une main elle la tenait abaissée comme pour défendre une vue faible de l'éclat du soleil. Celte main était si belle et cette démarche si alerte, que Simon ne put s'y tromper. C'était Fiamma. Il eut bien de la peine à s'empêcher de courir après elle. « Gardez-vous-en bien, lui dit Parquet : ce serait une indiscrétion. Puisqu'on se déguise, c'est qu'on ne veut pas que vous sachiez qu'on était là. D'ailleurs, peut-être nous sommes-nous trompés ! — Ce n'est pas moi qu'elle peut tromper en se déguisant, dit Simon. N'ai-je pas reconnu ces deux raies bleues au poignet , reste des cruautés du bec d'Italia?... — Oh! l'œil de l'amant! dit Parquet. Eh bien ! Simon, qu'est-ce que je te disais? On t'aime, et tu as du talent; et un jour... — Et un jour je me brûlerai la cervelle , répondit Simon en lui pressant vivement le bras, si je me laisse prendre à vos belles paroles. Mon ami , épargnez-moi, dans ce moment surtout, où je n'ai pas bien ma tête, et où je ne me soutiens plus qu'avec peine... Appuie-toi sur moi, lui dit Parquet, tâchons de reDigiiized by Google

secoua les légers grains de misère humaine qui eussent pu obscurcir la sincérité de sa joie. Il fondit en larmes en embrassant son filleul à la fin de l'audience, et en lui disant : « C'est fini, je ne plaide plus, et désormais c'est par toi que je triomphe. »

Ils avaient fait trois pas dans la rue, lorsque Parquet, s'arrêtant pour regarder une paysanne qui passait aussi vite que la foule pouvait le permettre, se dit comme à lui-même :

« Ouais ! voilà une montagnarde qui a la main bien blanche ! »

Simon se retourna précipitamment ; il ne vit qu'une femme enveloppée d'une cape qui cachait entièrement son visage, parce que d'une main elle la tenait abaissée comme pour défendre une vue faible de l'éclat du soleil. Cette main était si belle et cette démarche si alerte, que Simon ne put s'y tromper. C'était Fiamma. Il eut bien de la peine à s'empêcher de courir après elle.

« Gardez-vous-en bien, lui dit Parquet : ce serait une indiscrétion. Puisqu'on se déguise, c'est qu'on ne veut pas que vous sachiez qu'on était là. D'ailleurs, peut-être nous sommes-nous trompés !

— Ce n'est pas moi qu'elle peut tromper en se déguisant, dit Simon. N'ai-je pas reconnu ces deux raies bleues au poignet, reste des cruautés du bec d'Italia ?...

— Oh ! l'œil de l'amant ! dit Parquet. Eh bien ! Simon, qu'est-ce que je te disais ? On t'aime, et tu as du talent ; et un jour...

— Et un jour je me brûlerai la cervelle, répondit Simon en lui pressant vivement le bras, si je me laisse prendre à vos belles paroles. Mon ami, épargnez-moi, dans ce moment surtout, où je n'ai pas bien ma tête, et où je ne me soutiens plus qu'avec peine...

— Appuie-toi sur moi, lui dit Parquet, tâchons de re-

SIMON. 121 joindre ta mère dans cette foule, et viens avec moi boire du bishof à la maison. Je n'y manque Jamais après avoir plaidé, et je m'en trouve bien : d'ailleurs je ne serai pas fâché d'en boire moi-même ; j'ai sué , tremblé et brûlé plus que toi en t'écoutant. » Simon , n'osant aller encore à Fougères , écrivit à Fiamma pour la remercier des encouragements qu'elle lui avait donnés et auxquels il devait le bonheur de son début. Il était bien résolu à ne pas violer son vœu , mais néanmoins il lui échappa malgré lui des paroles passionnées et l'expression d'une vague espérance. Fiamma le comprit et lui répondit une lettre fort affectueuse , mais plus réservée qu'il ne s'y était attendu. Elle semblait rétracter avec une extrême adresse le sens passionné que Simon eût pu donner aux trois mots de son premier billet, et lui faire entend."e qu'il y aurait folie de sa part à prendre pour une déclaration d'amour celte parole écrite , ou plutôt criée du fond d'une âme fraternelle , en un moment de sainte sollicitude. En parlant succinctement du départ de son cousin, elle ne perdait pas l'occasion de parler de son aversion pour le mariage et de l'incapacité de son âme pour tout autre sentiment que l'amitié et le dévouement politique. Elle finissait en engageant Simon à lui écrire souvent, à lui rendre compte de toutes les actions et de toutes les émotions de sa vie, comme il avait coutume de le faire à Fougères ; elle se liait par une promesse réciproque. Simon ne fut pas aussi reconnaissant de celte lettre qu'il eût dû l'être ; il eût accusé mademoiselle de Fougères d'un mouvement de hauteur, s'il n'eût rapporté au mystère de sa conduite, relativement au vœu de célibat, toutes les démarches qu'il ne comprenait pas bien ; mais cette excuse ne lui était que plus cruelle, car ce mystère le tourmentait étrangement. Il avait entendu

Parquet Digitized by Google

joindre ta mère dans cette foule, et viens avec moi boire du bishof à la maison. Je n'y manque jamais après avoir plaidé, et je m'en trouve bien : d'ailleurs je ne serai pas fâché d'en boire moi-même ; j'ai sué, tremblé et brûlé plus que toi en t'écoutant. »

Simon, n'osant aller encore à Fougères, écrivit à Fiamma pour la remercier des encouragements qu'elle lui avait donnés et auxquels il devait le bonheur de son début. Il était bien résolu à ne pas violer son vœu, mais néanmoins il lui échappa malgré lui des paroles passionnées et l'expression d'une vague espérance.

Fiamma le comprit et lui répondit une lettre fort affectueuse, mais plus réservée qu'il ne s'y était attendu. Elle semblait rétracter avec une extrême adresse le sens passionné que Simon eût pu donner aux trois mots de son premier billet, et lui faire entendre qu'il y aurait folie de sa part à prendre pour une déclaration d'amour cette parole écrite, ou plutôt criée du fond d'une âme fraternelle, en un moment de sainte sollicitude. En parlant succinctement du départ de son cousin, elle ne perdait pas l'occasion de parler de son aversion pour le mariage et de l'incapacité de son âme pour tout autre sentiment que l'amitié et le dévouement politique. Elle finissait en engageant Simon à lui écrire souvent, à lui rendre compte de toutes les actions et de toutes les émotions de sa vie, comme il avait coutume de le faire à Fougères ; elle se liait par une promesse réciproque.

Simon ne fut pas aussi reconnaissant de cette lettre qu'il eût dû l'être ; il eût accusé mademoiselle de Fougères d'un mouvement de hauteur, s'il n'eût rapporté au mystère de sa conduite, relativement au vœu de célibat, toutes les démarches qu'il ne comprenait pas bien ; mais cette excuse ne lui était que plus cruelle, car ce mystère le tourmentait étrangement. Il avait entendu Parquet

 faire mille suppositions, dont la plus constante était celle d'un engagement pris en Italie, en raison d'un amour contrarié. Cependant, comme mademoiselle de Fougères ne parlait jamais de retourner dans son pays, quoiqu'elle fût majeure et libre de quitter son père ou de lui arracher son consentement, il était probable qu'il n'y avait plus pour elle aucun espoir de ce côté-là. C'était peut" être à un mort qu'elle conservait cette noble fidélité, que M. Parquet ne regardait cependant pas comme inviolable. Il encourageait donc Simon à garder l'espérance , et le pauvre enfant, quoique rongé par cette espérance dévorante , la conservait malgré lui, tout en niant qu'il l'eût jamais conçue. Cependant les mois et les années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans leur situation respective, et l'espoir de Simon s'évanouit. Mademoiselle de Fougères se montra constamment la mémo : aussi bonne , aussi dévouée, aussi exclusivement occupée de lui ; mais jamais il n'y eut plus dans ses lettres une parole équivoque , jamais dans ses manières une contradiction , d légère qu'elle fût, avec ses paroles. Sa vio fut toujours aussi solitaire , aussi calme au dehors, aussi orageuse au dedans. Lorsque le feu de la jeunesse tourmentait cette tête ardente, le grand air, le vent des montagnes, la chaleur du soleil , suffisaient à la rafraîchir ou à l'éteindre par la fatigue. Quelquefois elle se levait avant le jour, allait brider elle-même son cheval , et disparaissait avec lui jusqu'au soir. Jamais on ne la rencontra en aucune compagnie que ce fût. Deux pistolets d'arçon, dont elle se fût fort bien servie au besoin , et un grand chien-loup horriblement hargneux qu'elle s'adjoignit pour garde du corps, la mettaient à l'abri des hommes et des bêtes. D'ailleurs , au bout d'un certain temps, elle avait inspiré assez d'estime et de respect pour être sûre de ne Digitized by Google

faire mille suppositions, dont la plus constante était celle d'un engagement pris en Italie, en raison d'un amour contrarié. Cependant, comme mademoiselle de Fougères ne parlait jamais de retourner dans son pays, quoiqu'elle fût majeure et libre de quitter son père ou de lui arracher son consentement, il était probable qu'il n'y avait plus pour elle aucun espoir de ce côté-là. C'était peut-être à un mort qu'elle conservait cette noble fidélité, que M. Parquet ne regardait cependant pas comme inviolable. Il encourageait donc Simon à garder l'espérance, et le pauvre enfant, quoique rongé par cette espérance dévorante, la conservait malgré lui, tout en niant qu'il l'eût jamais conçue.

Cependant les mois et les années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans leur situation respective, et l'espoir de Simon s'évanouit. Mademoiselle de Fougères se montra constamment la même : aussi bonne, aussi dévouée, aussi exclusivement occupée de lui; mais jamais il n'y eut plus dans ses lettres une parole équivoque, jamais dans ses manières une contradiction, si légère qu'elle fût, avec ses paroles. Sa vie fut toujours aussi solitaire, aussi calme au dehors, aussi orageuse au dedans. Lorsque le feu de la jeunesse tourmentait cette tête ardente, le grand air, le vent des montagnes, la chaleur du soleil, suffisaient à la rafraîchir ou à l'éteindre par la fatigue. Quelquefois elle se levait avant le jour, allait brider elle-même son cheval, et disparaissait avec lui jusqu'au soir. Jamais on ne la rencontra en aucune compagnie que ce fût. Deux pistolets d'arçon, dont elle se fût fort bien servie au besoin, et un grand chien-loup horriblement hargneux qu'elle s'adjoignit pour garde du corps, la mettaient à l'abri des hommes et des bêtes.

D'ailleurs, au bout d'un certain temps, elle avait inspiré assez d'estime et de respect pour être sûre de ne

SIMON. 133 rencontrer nulle part d'hostilité insolente ou de trouver partout des défenseurs empressés. L'opinion, qui s'abuse souvent, mais qui s'éclaire toujours, redevint peu à peu équitable envers elle. Quoiqu'elle fit des libéralités fort strictes, eu égard à l'argent qu'on lui supposait disponible , quoique son maintien semblât toujours altier et son caractère incapable d'aucune concession à la force populaire, le peuple du village et des environs, émerveillé de la pureté de ses mœurs avec une vie si indépendante et une beauté si remarquable, la prit, sinon en grande amitié, du moins en grande considération. On lui demandait plus souvent dos conseils que des aumônes, et on se laissait volontiers guider par elle dans les affaires délicates. M. Parquet prétendait qu'elle lui enlevait beaucoup de clientèles à force de concilier les inimitiés et d'apaiser des ressentiments. La sagesse et l'équité semblaient être la base de son caractère et en exclure un peu la tendresse et l'enthousiasme. Simon le pensait ainsi ; Parquet, devant qui elle s'observait moins, en jugeait autrement. Souvent, lorsqu'ils parlaient d'elle ensemble, le jeune homme opinait que l'amour était une passion inconnue à Fiamma ; Parqpiet secouait la tète. « Qu'elle n'en ait pas pour toi, lui disait-il, je n'en répondrais pas ; je ne sais plus à quoi m'en tenir à cet égard ; mais qu'elle n'en ait jamais eu pour personne ou qu'elle ne soit jamais capable d'en avoir, c'est ce qu'on ne me persuadera pas aisément. Tu plaides mieux que moi, Féline, mais tu ne connais pas mieux le cœur humain. Sois sûr que j'ai surpris chez elle bien des contradictions : par exemple, un jour elle nous fit un grand discours pour nous prouver qu'il valait mieux soulager peu à peu le pauvre, et l'aider à sortir lui-méme de sa misère , que de lui donner tout à coup le bien-être dont Digitized by Google

rencontrer nulle part d'hostilité insolente ou de trouver partout des défenseurs empressés. L'opinion, qui s'abuse souvent, mais qui s'éclaire toujours, redevint peu à peu équitable envers elle. Quoiqu'elle fît des libéralités fort strictes, eu égard à l'argent qu'on lui supposait disponible, quoique son maintien semblât toujours altier et son caractère incapable d'aucune concession à la force populaire, le peuple du village et des environs, émerveillé de la pureté de ses mœurs avec une vie si indépendante et une beauté si remarquable, la prit, sinon en grande amitié, du moins en grande considération. On lui demandait plus souvent des conseils que des aumônes, et on se laissait volontiers guider par elle dans les affaires délicates. M. Parquet prétendait qu'elle lui enlevait beaucoup de clientèles à force de concilier les inimitiés et d'apaiser des ressentiments. La sagesse et l'équité semblaient être la base de son caractère et en exclure un peu la tendresse et l'enthousiasme.

Simon le pensait ainsi ; Parquet, devant qui elle s'observait moins, en jugeait autrement. Souvent, lorsqu'ils parlaient d'elle ensemble, le jeune homme opinait que l'amour était une passion inconnue à Fiamma ; Parquet secouait la tête.

« Qu'elle n'en ait pas pour toi, lui disait-il, je n'en répondrais pas ; je ne sais plus à quoi m'en tenir à cet égard ; mais qu'elle n'en ait jamais eu pour personne ou qu'elle ne soit jamais capable d'en avoir, c'est ce qu'on ne me persuadera pas aisément. Tu plaides mieux que moi, Féline, mais tu ne connais pas mieux le cœur humain. Sois sûr que j'ai surpris chez elle bien des contradictions : par exemple, un jour elle nous fit un grand discours pour nous prouver qu'il valait mieux soulager peu à peu le pauvre, et l'aider à sortir lui-même de sa misère, que de lui donner tout à coup le bien-être dont

1Î4 SIMON. il ne ferait qu'abuser. Cela pouvait être fort juste, mais deux heures après je vis que cette modération n'était guère dans son caractère ; c^r en passant devant la maison du pauvre Mion, cl en le voyant entrer avec ses enfants sous sa misérable hutte , où l'on no peut se tenir debout , elle s'écria avec chaleur : a O ciel ! avec mille francs on donnerait à celte famille un logement sain , et cependant elle reste courbée sous ce hangar, à la porte d'un château l... » Je lui fis observer qu'elle pouvait bien disposer d'un billet de mille francs pour des malheureux ; M. de Fougères m'avait encore dit la veille : o Engagez donc Fiamma à me demander tout ce qu'elle désire , et j'y souscrirai. Je ne me plains que de son excessive économie. » Fiamma alors changea de visage et me répondit d'un air étrange : « Parquet, vous devriez être habitué à cette vérité aussi ancienne que le monde l Ne vous fiez pas à l'apparence. » Va, Simon , ajoutait Parquet , sois sûr qu'il y a là un mystère d'iniquité de la part de M. de Fougères. Simon lui renvoyait en riant cette phrase de cour d'assises et trouvait la supposition folle. 11 était bien prouvé désormais pour tout le monde que M. de Fougères était un hypocrite de bonté, mais non de probité ; un homme dur, égoïste, étroit d'idées et de sentiments, peureux et avare ; mais il était impossible de trouver en lui assez d'étoffe pour en habiller le personnage du plus maigre scélérat. Cependant, comme les gens heureux et faits pour l'être se lassent vite des investigations actives et s'accommodent de tout ce qui s'accommode à eux , M. Parquet finit par accepter mademoiselle de Fougères pour ce qu'elle voulait être , et il en vint même à conseiller à Simon de la regarder comme sa sœur et de ne plus songer à devenir son amant ou son époux. Simon s'efforça de s'habituer à cette conviction ; mais il avait beau faire , Digitized by Google

il ne ferait qu'abuser. Cela pouvait être fort juste, mais deux heures après je vis que cette modération n'était guère dans son caractère; car en passant devant la maison du pauvre Mion, et en le voyant entrer avec ses enfants sous sa misérable hutte, où l'on ne peut se tenir debout, elle s'écria avec chaleur : « O ciel! avec mille francs on donnerait à cette famille un logement sain, et cependant elle reste courbée sous ce hangar, à la porte d'un château!... » Je lui fis observer qu'elle pouvait bien disposer d'un billet de mille francs pour des malheureux; M. de Fougères m'avait encore dit la veille : « Engagez donc Fiamma à me demander tout ce qu'elle désire, et j'y souscrirai. Je ne me plains que de son excessive économie. » Fiamma alors changea de visage et me répondit d'un air étrange : « Parquet, vous devriez être habitué à cette vérité aussi ancienne que le monde : Ne vous fiez pas à l'apparence. » Va, Simon, ajoutait Parquet, sois sûr qu'il y a là *un mystère d'iniquité* de la part de M. de Fougères. Simon lui renvoyait en riant cette phrase de cour d'assises et trouvait la supposition folle. Il était bien prouvé désormais pour tout le monde que M. de Fougères était un hypocrite de bonté, mais non de probité; un homme dur, égoïste, étroit d'idées et de sentiments, peureux et avare; mais il était impossible de trouver en lui assez d'étoffe pour en habiller le personnage du plus maigre scélérat.

Cependant, comme les gens heureux et faits pour l'être se lassent vite des investigations actives et s'accommodent de tout ce qui s'accommode à eux, M. Parquet finit par accepter mademoiselle de Fougères pour ce qu'elle voulait être, et il en vint même à conseiller à Simon de la regarder comme sa sœur et de ne plus songer à devenir son amant ou son époux. Simon s'efforça de s'habituer à cette conviction; mais il avait beau faire,

SIMON. 12S ia force de son amour l'écartait à chaque instant avec impatience. Trop fier pour vouloir être plaint, depuis longtemps il avait cessé d'avouer sa passion , et il ia cachait désormais non-seulement à son ami, mais encore à sa mère. Jeanne n'en était pas dupe; on ne trompe pas une mère comme elle; mais elle respectait son courage, et seule peut-être contre tous elle ne désespérait pas de le voir récompensé. Plusieurs partis se présentèrent inutilement pour mademoiselle de Fougères. Il en fut ainsi pour mademoiselle Parquet. Cette jeune personne montra , il est vrai , un peu d'hésitation chaque fois, et ne se prononça Jamais, comme son amie, contre le mariage; mais, au fond du cœur, plus elle voyait ou croyait voir Simon renoncer à son amour pour Fiamma , plus elle se flattait qu'il reconnaîtrait combien elle était elle-même un parti sortable , et ofl'rant ( à lui spécialement ) toutes les garanties du bonheur et du bien-être. Elle garda aussi son secret, même avec Fiamma, ayant un peu de honte d'aimer un homme qui se montrait si peu empressé à l'obtenir, et craignant, en prenant un arbitre , de perdre la faible espérance qu'elle conservait encore. L'amour ayant pris dans le cœur de Simon un caractère grave, constant, mélancolique, il continua ses débuts avec le plus grand succès. Il fut aidé à se faire connaître par l'abandon que lui fit M. Parquet de sa toque d'avocat. Se réservant les tracas lucratifs de l'étude , il lui fit plaider toutes les causes qu'il eût plaidées lui-même. Depuis longtemps il avait caressé cette espérance de se retirer du barreau en y laissant un successeur digne de lui et créé par lui. Il avait mis là tout son orgueil , et il triomphait de ne pas laisser l'héritage de sa clientèle aux rivaux qui avaient osé lutter contre lui durant sa vie oratoire. Il se sentait trop vieux pour parler avec les Digitized by Google

la force de son amour l'écartait à chaque instant avec impatience. Trop fier pour vouloir être plaint, depuis longtemps il avait cessé d'avouer sa passion, et il la cachait désormais non-seulement à son ami, mais encore à sa mère. Jeanne n'en était pas dupe; on ne trompe pas une mère comme elle; mais elle respectait son courage, et seule peut-être contre tous elle ne désespérait pas de le voir récompensé.

Plusieurs partis se présentèrent inutilement pour mademoiselle de Fougères. Il en fut ainsi pour mademoiselle Parquet. Cette jeune personne montra, il est vrai, un peu d'hésitation chaque fois, et ne se prononça jamais, comme son amie, contre le mariage; mais, au fond du cœur, plus elle voyait ou croyait voir Simon renoncer à son amour pour Fiamma, plus elle se flattait qu'il reconnaîtrait combien elle était elle-même un parti sortable, et offrant (à lui spécialement) toutes les garanties du bonheur et du bien-être. Elle garda aussi son secret, même avec Fiamma, ayant un peu de honte d'aimer un homme qui se montrait si peu empressé à l'obtenir, et craignant, en prenant un arbitre, de perdre la faible espérance qu'elle conservait encore.

L'amour ayant pris dans le cœur de Simon un caractère grave, constant, mélancolique, il continua ses débuts avec le plus grand succès. Il fut aidé à se faire connaître par l'abandon que lui fit M. Parquet de sa toque d'avocat. Se réservant les tracas lucratifs de l'étude, il lui fit plaider toutes les causes qu'il eût plaidées lui-même. Depuis longtemps il avait caressé cette espérance de se retirer du barreau en y laissant un successeur digne de lui et créé par lui. Il avait mis là tout son orgueil, et il triomphait de ne pas laisser l'héritage de sa clientèle aux rivaux qui avaient osé lutter contre lui durant sa vie oratoire. Il se sentait trop vieux pour parler avec les

H6 SIMON, mêmes avantages qu’autrefois. Ses dents l’abandonnaient; et il disait souvent qu’il avait bien fait d’imiter les grands comédiens, qui se retirent avant d’avoir perdu , la faveur du public idolâtre. Simon s’acquitta , envers lui et malgré lui, des avances généreuses qu’il en avait reçues; mais, après avoir satisfait à ce devoir, il montra assez [;eu d’empressement à proBter de sa réputation et de sa force. Appelé au loin, il s’y traînait nonchalanament et plaidait en artiste plutôt qu’en praticien , c'està-dire selon que l’occasion lui semblait belle pour faire un grand acte de justice ou de talent, sans s’occuper beaucoup de ses protits personnels. Parquet le louait de sa générosité , mais il s’attachait à lui prouver qu’elle pouvait s’accommoder d’une volonté active et soutenue de faire fortune. Simon se voyait forcé de lui avouer que l’ambition était morte dans son cœur, qu’il n’aimait son métier que sous la face de l’art, et que peu lui importait l’avenir. Ses opinions politiques étaient pourtant toujours aussi prononcées et sa foi aussi ardente; mais il semblait ne plus s’attribuer la force de lui faire faire de grands progrès. Fiamma, qui l’étudiait attentivement dans les rares entrevues qu’elle avait avec lui et dans les nombreuses lettres qu’elle en recevait, comprit que l’amour était devenu chez lui un mal plutôt qu’un bien, et qu’il était nécessaire d’opérer en lui une révolution. XIV. Elle alla un jour frapper à la porte de M. de Fougères et pria son valet de chambre de lui dire qu’elle désirait lui parler, s’il en avait le temps , et qu’elle l’attendait dans son appartement; car elle n’entrait jamais dans celui de M. de Fougères, et, comme leurs occupations n’avaient rien de commun , ils passaient quelquefois pluDigitized by Google

mêmes avantages qu'autrefois. Ses dents l'abandonnaient; et il disait souvent qu'il avait bien fait d'imiter les grands comédiens, qui se retirent avant d'avoir perdu la faveur du public idolâtre. Simon s'acquitta, envers lui et malgré lui, des avances généreuses qu'il en avait reçues; mais, après avoir satisfait à ce devoir, il montra assez peu d'empressement à profiter de sa réputation et de sa force. Appelé au loin, il s'y traînait nonchalamment et plaidait en artiste plutôt qu'en praticien, c'est-à-dire selon que l'occasion lui semblait belle pour faire un grand acte de justice ou de talent, sans s'occuper beaucoup de ses profits personnels. Parquet le louait de sa générosité, mais il s'attachait à lui prouver qu'elle pouvait s'accommoder d'une volonté active et soutenue de faire fortune. Simon se voyait forcé de lui avouer que l'ambition était morte dans son cœur, qu'il n'aimait son métier que sous la face de l'art, et que peu lui importait l'avenir. Ses opinions politiques étaient pourtant toujours aussi prononcées et sa foi aussi ardente; mais il semblait ne plus s'attribuer la force de lui faire faire de grands progrès. Fiamma, qui l'étudiait attentivement dans les rares entrevues qu'elle avait avec lui et dans les nombreuses lettres qu'elle en recevait, comprit que l'amour était devenu chez lui un mal plutôt qu'un bien, et qu'il était nécessaire d'opérer en lui une révolution.

## XIV.

Elle alla un jour frapper à la porte de M. de Fougères et pria son valet de chambre de lui dire qu'elle désirait lui parler, s'il en avait le temps, et qu'elle l'attendait dans son appartement; car elle n'entrait jamais dans celui de M. de Fougères, et, comme leurs occupations n'avaient rien de commun, ils passaient quelquefois plu-

SIMON. Ii7 sieurs jours sous le même toit sans se voir. Un instant après qu'elle fut rentrée chez elle , M. de Fougères se présenta. Il avait dans les manières une aménité charmante depuis quelque temps; et comme il conserv'ait cette bonne disposition avec elle, jusque dans le tête-àtête , s'empressant à lui complaire et recherchant son approbation sur les choses les plus frivoles , elle avait lioü de penser qu'il avait quelque concession de principes à lui demander. a Me voici , ma chère Fiamma , lui dit-il , et je suis d'autant plus content d'avoir été appelé par vous que j'avais moi-même à vous parler d'une affaire importante. — Écouterai-jo , Monsieur, les ordres que vous avez à me donner, ou commencerai-je par vous présenter ir.a supplique ? — Pourquoi ne m'appelez-vous pas votre père , Fiamma? Je suis affligé de la froideur de vos manières avec moi. Nous avons été longtemps sans nous connaître ; mais aujourd'hui que nous avons lieu de nous estimer réciproquement, un peu d'affection ne viendra-t-elle pas de vous à moi? — Je vous appellerai mon père si vous le désirez, » répondit Fiamma assez froidement; car, à voirie patelinage de ce préambule, elle craignait une tentative d'empiétement sur son indépendance et ne se livrait nullement à la flatterie. Elle entra tout de suite en matière et demanda , non la permission^ mais \ approbation de se retirer dans un couvent. Fiamma avait alors vingt-cinq ans, et il était difficile de lui imposer d'autres lois que celles des convenances , celles de l'affection n'existant pas. M. de Fougères montra un peu de malaise. « Certainement, ma chère fille, dit-il, je ne puis ni ne veux m'opposer à aucune de vos volontés; mais si, par tendresse

Digitized by Google

sieurs jours sous le même toit sans se voir. Un instant après qu'elle fut rentrée chez elle, M. de Fougères se présenta. Il avait dans les manières une aménité charmante depuis quelque temps; et comme il conservait cette bonne disposition avec elle, jusque dans le tête-à-tête, s'empressant à lui complaire et recherchant son approbation sur les choses les plus frivoles, elle avait lieu de penser qu'il avait quelque concession de principes à lui demander.

« Me voici, ma chère Fiamma, lui dit-il, et je suis d'autant plus content d'avoir été appelé par vous que j'avais moi-même à vous parler d'une affaire importante.

— Écouterai-je, Monsieur, les ordres que vous avez à me donner, ou commencerai-je par vous présenter ma supplique?

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas votre père, Fiamma? Je suis affligé de la froideur de vos manières avec moi. Nous avons été longtemps sans nous connaître; mais aujourd'hui que nous avons lieu de nous estimer réciproquement, un peu d'affection ne viendra-t-elle pas de vous à moi?

— Je vous appellerai mon père si vous le désirez, » répondit Fiamma assez froidement; car, à voir le patelinage de ce préambule, elle craignait une tentative d'empiétement sur son indépendance et ne se livrait nullement à la flatterie. Elle entra tout de suite en matière et demanda, non la *permission*, mais l'*approbation* de se retirer dans un couvent. Fiamma avait alors vingt-cinq ans, et il était difficile de lui imposer d'autres lois que celles des convenances, celles de l'affection n'existant pas.

M. de Fougères montra un peu de malaise. « Certainement, ma chère fille, dit-il, je ne puis ni ne veux m'opposer à aucune de vos volontés; mais si, par tendresse

128 SIMON. et par raison , je puis obtenir de vous que vous n’exé> cutiez pas co dessein, dans les circonstances où nous nous trouvons vis-à-vis l’un de l’autre...» Il s’arrêta avec embarras. « Je vous avoue, Monsieur, dit-elle, que j’ignore absolument ce qu’ont d’extraordinaire ces circonstances, et par conséquent ce qu’elles ont de commun avec le désir que je manifeste. — En vérité , Fiamma , vous l’ignorez , et ce n’est pas en raison de ces circonstances que vous désirez vous éloigner de moi? — ■ Je vous le jure , Monsieur. — En ce cas, ma fille, que votre volonté soit faite. Seulement vous ne refuserez pas de sanctionner par votre présence l’acte qui va changer mon existence... » Ici le comte entra dans une apologie tourmentée et fatigante de sa conduite, durant laquelle il répéta plus de vingt fois : Non è vero, Fiamma f pour arriver au résultat difficile qui lui tenait à la gorge. Enfin il avoua, avec beaucoup de trouble et d’appréhension , qu’il était à la veille do se remarier. « En vérité ! s’écria Fiamma en tressaillant sur sa chaise. Eh bien , mon père , je vous approuve et même je vous remercie; vous ne pouviez m’apprendre une plus heureuse nouvelle, et la joie que j’en ressens est si vive que je ne sais comment l’exprimer. » Le comte la regarda en face attentivement , et', voyant en effet la satisfaction briller sur son visage , il devint rêveur et lui dit en oubliant tout à fait son rôle : a Mais pourquoi donc êtes-vous si réjouie, Fiamma? Je suis obligé de vous faire observer que les conséquences de ce mariage peuvent diminuer votre fortune considérablement , et que toute autre personne , dans votre position, m’en ferait peut-être un reproche. Il y a dans

Digiiized by Google

et par raison, je puis obtenir de vous que vous n'exécutiez pas ce dessein, dans les circonstances où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre... » Il s'arrêta avec embarras.

« Je vous avoue, Monsieur, dit-elle, que j'ignore absolument ce qu'ont d'extraordinaire ces circonstances, et par conséquent ce qu'elles ont de commun avec le désir que je manifeste.

— En vérité, Fiamma, vous l'ignorez, et ce n'est pas en raison de ces circonstances que vous désirez vous éloigner de moi?

— Je vous le jure, Monsieur.

— En ce cas, ma fille, que votre volonté soit faite. Seulement vous ne refuserez pas de sanctionner par votre présence l'acte qui va changer mon existence... » Ici le comte entra dans une apologie tourmentée et fatigante de sa conduite, durant laquelle il répéta plus de vingt fois : *Non è vero, Fiamma?* pour arriver au résultat difficile qui lui tenait à la gorge. Enfin il avoua, avec beaucoup de trouble et d'appréhension, qu'il était à la veille de se remarier.

« En vérité! s'écria Fiamma en tressaillant sur sa chaise. Eh bien, mon père, je vous approuve et même je vous remercie; vous ne pouviez m'apprendre une plus heureuse nouvelle, et la joie que j'en ressens est si vive que je ne sais comment l'exprimer. »

Le comte la regarda en face attentivement, et, voyant en effet la satisfaction briller sur son visage, il devint rêveur et lui dit en oubliant tout à fait son rôle :

« Mais pourquoi donc êtes-vous si réjouie, Fiamma? Je suis obligé de vous faire observer que les conséquences de ce mariage peuvent diminuer votre fortune considérablement, et que toute autre personne, dans votre position, m'en ferait peut-être un reproche. Il y a dans

129 SIMON. toutes vos pensées quelque chose d'inexplicable pour Fiamma sourit. «Vous êtes habitué, Monsieur, lui ditrelle , à mettre la richesse en tète des causes du bonheur. Je orois que vous avez raison , vivant de la vie d'action et de réalité. Quant à moi , habituée à me nourrir de rêveries et de contemplations , je ne fais aucun cas, Votre Seigneurie le sait , des biens temporels. (Ella lo sa ' était une locution habituelle de Fiamma avec son père, équivalente au Non è verof de celui-ci.) Destinée au célibat, continua-t-elle , j'ai toujours pensé avec regret que ces richesses si précieuses et si nécessaires aux hommes, acquises par vous avec tant de peines et de soucis, deviendraient stériles entre mes mains, et qu'il était bien regrettable que vous n'eussiez pas d'autres enfants que moi pour perpétuer votre nom et utiliser votre fortune. « .i • i — Dites-vous ce que vous pensez, Fiamma? s écria le comte en l'observant toujours attentivement. — Votre Seigneurie le sait. — Pourquoi dites-vous que je le sais? Ella sa, reprit Fiamma, que quinze cents livres de rente me suffisent pour être à l'aise, que je n'ai point le goût du luxe , que mes vêtements sont d'une excessive simplicité, que je n'ai point de domestique particulier, que je me sers moi-même , que je ne sors jamais qu'avec mon cheval, lequel dans le pays a coûté cinquante écus. — Je sais tout cela, Fiamma, et je m'en étonne; maintenant j'espère que, loin de vous regarder comme ruinée et forcée à cette économie , vous vous souviendrez que la moitié et même le quart de votre héritage est encore assez considérable pour vous faire riche , et que s il vous plaît de vous marier. . . — Votre Seigneurie sait que je ne le veux pas. MainDigitized by Google

toutes vos pensées quelque chose d'inexplicable pour moi... »

Fiamma sourit. « Vous êtes habitué, Monsieur, lui dit-elle, à mettre la richesse en tête des causes du bonheur. Je crois que vous avez raison, vivant de la vie d'action et de réalité. Quant à moi, habituée à me nourrir de rêveries et de contemplations, je ne fais aucun cas, *Votre Seigneurie le sait*, des biens temporels. (*Ella lo sa!* était une locution habituelle de Fiamma avec son père, équivalente au *Non è vero?* de celui-ci.) Destinée au célibat, continua-t-elle, j'ai toujours pensé avec regret que ces richesses si précieuses et si nécessaires aux hommes, acquises par vous avec tant de peines et de soucis, deviendraient stériles entre mes mains, et qu'il était bien regrettable que vous n'eussiez pas d'autres enfants que moi pour perpétuer votre nom et utiliser votre fortune.

— Dites-vous ce que vous pensez, Fiamma? s'écria le comte en l'observant toujours attentivement.

— Votre Seigneurie le sait.

— Pourquoi dites-vous que je le sais?

— *Ella sa*, reprit Fiamma, que quinze cents livres de rente me suffisent pour être à l'aise, que je n'ai point le goût du luxe, que mes vêtements sont d'une excessive simplicité, que je n'ai point de domestique particulier, que je me sers moi-même, que je ne sors jamais qu'avec mon cheval, lequel dans le pays a coûté cinquante écus.

— Je sais tout cela, Fiamma, et je m'en étonne; maintenant j'espère que, loin de vous regarder comme ruinée et forcée à cette économie, vous vous souviendrez que la moitié et même le quart de votre héritage est encore assez considérable pour vous faire riche, et que s'il vous plaît de vous marier...

— Votre Seigneurie sait que je ne le veux pas. Main-

130 SIMON. tenant veut-elle me permettre d'entrer au couvent le plus tôt possible? » Ce n'était pas l'avis du comte. Il était d'une insigne poltronnerie devant l'opinion publique; et, comme tous les gens sans vertu , toute l'affaire de sa vie , après l'argent (et peut-être à cause de la considération dont il avait besoin pour s'enrichir), était de passer pour les avoir toutes. Il craignait beaucoup qu'on ne blâmât son mariage, et il sentait qu'il était facile à sa fille, soit par ses plaintes , soit par une affectation de silence et de retraite monastique , de se donner pour une victime de cette fantaisie. Il la supplia de venir à Paris avec lui , afin d'assister à son mariage , et d'y fixer ensuite sa résidence dans le couvent qu'il lui plairait de choisir, mais non d'une manière abolue ; car il désirait qu'elle reparût avec lui momentanément dans la province , afin qu'on ne les crût pas brouillés ensemble. Tout cet arrangement se conciliait assez avec les projets de Fiamma. Elle consentit à tout, et son père la quitta enchanté d'elle , bénissa*nt cette fois sa bizarrerie et lui baisant la main avec une grâce tout italienne. La nouvelle du mariage de M. de Fougères avec une riche veuve encore jeune se répandit bientôt. Le comte avait coupé ses ailes de pigeon, supprimé la poudre , les culottes courtes, et s'était , en un mot, adonisé. On s'aperçut alors qu'il n'était pas si vieux qu'on l'avait cru. Ses cheveux étaient encore bruns, sa tournure alerte, et l'on pouvait craindre pour sa fille l'arrivée de plusieurs héritiers dans la famille. Fiamma s'en réjouissait sincèrement. Parquet , tout en connaissant son indifférence pour les richesses , trouvait encore dans cette joie excessive quelque chose d'extraordinaire. Quant à Simon , une grande douleur était entrée dans son àmc, et mille pressentiments sinistres lui rendirent Digiiized by Google

tenant veut-elle me permettre d'entrer au couvent le plus tôt possible? »

Ce n'était pas l'avis du comte. Il était d'une insigne poltronnerie devant l'opinion publique; et, comme tous les gens sans vertu, toute l'affaire de sa vie, après l'argent (et peut-être à cause de la considération dont il avait besoin pour s'enrichir), était de passer pour les avoir toutes. Il craignait beaucoup qu'on ne blâmât son mariage, et il sentait qu'il était facile à sa fille, soit par ses plaintes, soit par une affectation de silence et de retraite monastique, de se donner pour une victime de cette fantaisie. Il la supplia de venir à Paris avec lui, afin d'assister à son mariage, et d'y fixer ensuite sa résidence dans le couvent qu'il lui plairait de choisir, mais non d'une manière abolue; car il désirait qu'elle reparût avec lui momentanément dans la province, afin qu'on ne les crût pas brouillés ensemble.

Tout cet arrangement se conciliait assez avec les projets de Fiamma. Elle consentit à tout, et son père la quitta enchanté d'elle, bénissant cette fois sa bizarrerie et lui baisant la main avec une grâce tout italienne.

La nouvelle du mariage de M. de Fougères avec une riche veuve encore jeune se répandit bientôt. Le comte avait coupé ses ailes de pigeon, supprimé la poudre, les culottes courtes, et s'était, en un mot, adonisé. On s'aperçut alors qu'il n'était pas si vieux qu'on l'avait cru. Ses cheveux étaient encore bruns, sa tournure alerte, et l'on pouvait craindre pour sa fille l'arrivée de plusieurs héritiers dans la famille. Fiamma s'en réjouissait sincèrement. Parquet, tout en connaissant son indifférence pour les richesses, trouvait encore dans cette joie excessive quelque chose d'extraordinaire.

Quant à Simon, une grande douleur était entrée dans son âme, et mille pressentiments sinistres lui rendirent

SIMON. 131 effrayant ce départ de Fiamma ; elle annonçait cependant son retour pour le printemps suivant avec sa future belle-mère. Mais peu à peu Simon comprit, à ses lettres, que le bonheur de sa présence était perdu pour lui. Quand il sut qu'elle était entrée dans un couvent , son désespoir augmenta. Il craignit, avec quelque apparence de raison , qu'elle ne s'y enfermât pour toujours : elle avait passé l'âge où ie grand air et l'exercice sont indispensables, et le couvent n'apporta guère d'autre modification à son genre de vie. Depuis longtemps il la voyait rarement et n'avait que des communications épistolaires avec elle. Mais les précieuses entrevues , et surtout ces longues lettres si bonnes , si philosophiques , si sages , si pures de morale et de sentiment, ces lettres qui l'eussent empêché de se corrompre s'il eût été disposé à le faire, et qui l'eussent fait grand s'il ne l'eût été par luimême, allaient peut-être lui manquer pour Jamais. Peu à peu , en effet, les lettres devinrent rares et laconiques , et la probabilité que Fiamma rétablit sa résidence habituelle à Fougères devint précaire. Il écrivit d'autant plus qu'on lui écrivait moins , et témoigna sa douleur très-vivement. On lui répondit avec bonté, mais de manière à lui prouver la nécessité de se soumettre. Alors Simon perdit tout à fait l'espoir qu'il avait gardé mystérieusement au fond de son cœur. Il pleura avec amertume, s'irrita contre la destinée, accusa Fiamma d'avoir un cœur de fer, et songea à se brûler la cervelle. Peut-être l'eût-il fait s'il n'eût pas eu de mère. Alors ce que Fiamma avait prévu arriva. Il abandonna les rêves de l'amour, et conservant l'amertume du regret au fond do ses entrailles comme un cadavre qui reste enseveli sous les eaux , il se Jeta tout à fait dans 1a vie active. L'ambition se ralluma , car il fallait à Simon FéDigitized by Google

effrayant ce départ de Fiamma; elle annonçait cependant son retour pour le printemps suivant avec sa future belle-mère.

Mais peu à peu Simon comprit, à ses lettres, que le bonheur de sa présence était perdu pour lui. Quand il sut qu'elle était entrée dans un couvent, son désespoir augmenta. Il craignit, avec quelque apparence de raison, qu'elle ne s'y enfermât pour toujours : elle avait passé l'âge où le grand air et l'exercice sont indispensables, et le couvent n'apporta guère d'autre modification à son genre de vie. Depuis longtemps il la voyait rarement et n'avait que des communications épistolaires avec elle. Mais les précieuses entrevues, et surtout ces longues lettres si bonnes, si philosophiques, si sages, si pures de morale et de sentiment, ces lettres qui l'eussent empêché de se corrompre s'il eût été disposé à le faire, et qui l'eussent fait grand s'il ne l'eût été par lui-même, allaient peut-être lui manquer pour jamais.

Peu à peu, en effet, les lettres devinrent rares et laconiques, et la probabilité que Fiamma rétablît sa résidence habituelle à Fougères devint précaire. Il écrivit d'autant plus qu'on lui écrivait moins, et témoigna sa douleur très-vivement. On lui répondit avec bonté, mais de manière à lui prouver la nécessité de se soumettre.

Alors Simon perdit tout à fait l'espoir qu'il avait gardé mystérieusement au fond de son cœur. Il pleura avec amertume, s'irrita contre la destinée, accusa Fiamma d'avoir un cœur de fer, et songea à se brûler la cervelle. Peut-être l'eût-il fait s'il n'eût pas eu de mère.

Alors ce que Fiamma avait prévu arriva. Il abandonna les rêves de l'amour, et conservant l'amertume du regret au fond de ses entrailles comme un cadavre qui reste enseveli sous les eaux, il se jeta tout à fait dans la vie active. L'ambition se ralluma, car il fallait à Simon Fé-

SIMON. S3i line le repos de la tombe ou la vie des passions. Il se rendit aux conseils de M. Parquet , et s'occupa exclusivement de son état. Sa renommée grandit, et son crédit devint tel en peu de temps qu'il put compter à coup sûr sur une fortune considérable pour l'avenir et sur une haute carrière politique. Au milieu des fatigues et des ennuis de cette existence laborieuse, la crainte de perdre bientôt sa mère et d'être livré seul et sans affection exclusive au caprice de la destinée se 6t vivement sentir. Jeanne faiblissait, non. de caractère , mais de santé. Elle avait quelquefois des absences de mémoire , et semblait vivre dans une sorte de somnambulisme. Quand elle retrouvait la plénitude de ses facultés , c'était avec une intensité qui ressemblait à la fièvre , et faisait craindre la fin prochaine d'une vie qui avait perdu la régularité de son cours Simon Féline avait de si grandes obligations à l'excellent M. Parquet, qu'il était avide de trouver un moyen de s'acquitter. Ces raisons, réunies à un peu de dépit contre celle qui s'était emparée si longtemps de lui exclusivement pour l'abandonner tout d'un coup sans motif, lui firent songer à rechercher Bonne Parquet en mariage. 11 en parla à son père. a Doucement , doucement ! répondit l'avoué. Ce serait le vœu le plus cher de mon cœur, et tu te souviens que ce l'était avant que nous eussions pensé à faire de toi un grand personnage; je n'y ai renoncé qu'en te voyant amoureux de notre pauvre dogaresse , que voici , hélas ! bien loin de nous, et peut-être pour toujours. Maintenant , si tu veux épouser Bonne , et que Bonne veuille t'épouser, c'est bien. Mais prenons garde... — Craignez-vous que je ne sois pas bien guéri de mon amour insensé? dit Simon; il y a plus de quatre ans que je ne me flatte plus; c'est une assez longue épreuve. \ Digitized by Google

SIMON. 133 — II n’y a pas ai longtemps que cela ! dit Parquet en hochant la tête. Enfin, réfléchis... Tu es un gros bonnet à présent, maître Simon ; et cependant j’aimerais mieux que ma fille n’eût pas l’honneur de porter ton nom que de la voir manquer du bonheur domestique si nécessaire aux femmes, vu que rien ne le remplace pour elles. Ma pauvre Bonne n’est pas une princesse de roman comme notre chère dogaresse , qui l’a supplantée , et que je voudrais voir ici, dût-elle la supplanter encore! Dans tous les cas, garde-toi de parler de tes intentions avant d’être bien sûr de toi. » Simon, sans faire part à Bonne de ses projets, se montra plus occupé d'elle que par le passé. Il l’examina avec attention , et remarqua dans cette jeune fille les plus belles qualités du cœur. Bonne , plus jeune de plusieurs années que ses amis Simon et Fiamma , avait acquis des agréments au lieu d’en perdre ; elle était assez bien faite, sans être précisément belle. En outre , elle s'était parée d’un petit défaut dont l’absurdité des hommes démontre la puissance, lorsqu’au contraire il devrait êter du prix à la femme qui l’acquiert. A force de voir soupirer autour d’elle d’honorables adorateurs, elle était devenue un peu coquette. Sa naïveté timide s’était laissé corrompre ou s’était embellie (comme il vous plaira) de mille petites ruses demi-élégantes , demi-villageoises. Depuis que son amie Fiamma était partie, elle s’était approprié quelques-unes de ses belles manières; et quelquefois elle se surprenait à faire la dogaresse , tout en faisant manger scs poules . ou en préparant le bishof de son père. Simon , qui avait été longtemps sans la voir, s’étonna de ce changement et se laissa prendre à un piège bien simple et bien connu , mais qui ne manque jamais son effet. Il se trouva en concurrence avec un rival, et il désira, ne fût-ce que par orgueil, le faire renvoyer. Il avait 8 Digitized by Google

— Il n'y a pas si longtemps que cela! dit Parquet en hochant la tête. Enfin, réfléchis... Tu es un gros bonnet à présent, maître Simon; et cependant j'aimerais mieux que ma fille n'eût pas l'honneur de porter ton nom que de la voir manquer du bonheur domestique si nécessaire aux femmes, vu que rien ne le remplace pour elles. Ma pauvre Bonne n'est pas une princesse de roman comme notre chère dogaresse, qui l'a supplantée, et que je voudrais voir ici, dût-elle la supplanter encore! Dans tous les cas, garde-toi de parler de tes intentions avant d'être bien sûr de toi. »

Simon, sans faire part à Bonne de ses projets, se montra plus occupé d'elle que par le passé. Il l'examina avec attention, et remarqua dans cette jeune fille les plus belles qualités du cœur. Bonne, plus jeune de plusieurs années que ses amis Simon et Fiamma, avait acquis des agréments au lieu d'en perdre; elle était assez bien faite, sans être précisément belle. En outre, elle s'était parée d'un petit défaut dont l'absurdité des hommes démontre la puissance, lorsqu'au contraire il devrait ôter du prix à la femme qui l'acquiert. A force de voir soupirer autour d'elle d'honorables adorateurs, elle était devenue un peu coquette. Sa naïveté timide s'était laissé corrompre ou s'était embellie (comme il vous plaira) de mille petites ruses demi-élégantes, demi-villageoises. Depuis que son amie Fiamma était partie, elle s'était approprié quelques-unes de ses belles manières; et quelquefois elle se surprenait à faire la dogaresse, tout en faisant manger ses poules ou en préparant le bishof de son père.

Simon, qui avait été longtemps sans la voir, s'étonna de ce changement et se laissa prendre à un piége bien simple et bien connu, mais qui ne manque jamais son effet. Il se trouva en concurrence avec un rival, et il désira, ne fût-ce que par orgueil, le faire renvoyer. Il avait

 dans le caractère un peu l'amour de la domination. C'est le mal des âmes qui se sentent fortes , et souvent celte preuve de leur force est la source de leurs faiblesses. Bonne s'aperçut de la surprise qu'il éprouvait de ne pas supplanter son concurrent aussi vite qu'il se l'était imaginé ; elle changea cette surprise en dépit avec un peu de ruse. Le concurrent était un jeune médecin d'une belle et bonne figure, ne manquant pas de talent, et assez capable , non de lutter avec Simon , mais de faire oublier une ingratitude. Bonne, en petite ru^e, l'accueillit d'autant mieux qu'elle vit Simon plus assidu. M. Parquet s'aperçut de ce manège, et, ne reconnaissant pas là la droiture accoutumée de sa chère enfant , il la gronda un peu. « Écoutez, cher papa, lui dit-elle; M. Simon est un capricieux qui m'a fait assez souffrir. Je l'ai attendu longtemps, croyant ce que tout le monde croyait , qu'il flnirait par se prononcer. Il ne l'a pas fait dans le temps où je ne souffrais aucun galant près de moi pour ne pas le décourager. A présent, il daigne s'apercevoir que j'existe, que je ne suis pas tout à fait aussi béte qu'il se l'était imaginé, et il trouve fort mauvais, sans doute, que je ne tombe pas à genoux devant lui. Moi, je vous dirai que je suis un peu revenue de mes idées romanesques , et que je ne mourrai pas do chagrin s'il m'abandonne de nouveau. En raison de cela, je prends mes précautions. D'ailleurs, tout n'est pas fini d'un certain côté, et j'ai écrit une lettre dont j'attends l'effet. » M. Parquet l'interrogea vivement pour savoir quel était le sujet de cette lettre. Il sut seulement d'abord qu'elle était adressée à Fiamma; enfin, comme il était extrêmement curieux et passablement absolu, il obtint que sa fille lui en montrât le brouillon, l'original étant parti. « Ma noble amie , votre père va , dit-on , arriver ici à Digitized by Google

dans le caractère un peu l'amour de la domination. C'est le mal des âmes qui se sentent fortes, et souvent cette preuve de leur force est la source de leurs faiblesses. Bonne s'aperçut de la surprise qu'il éprouvait de ne pas supplanter son concurrent aussi vite qu'il se l'était imaginé; elle changea cette surprise en dépit avec un peu de ruse. Le concurrent était un jeune médecin d'une belle et bonne figure, ne manquant pas de talent, et assez capable, non de lutter avec Simon, mais de faire oublier une ingratitude. Bonne, en petite rusée, l'accueillit d'autant mieux qu'elle vit Simon plus assidu. M. Parquet s'aperçut de ce manége, et, ne reconnaissant pas là la droiture accoutumée de sa chère enfant, il la gronda un peu.

« Écoutez, cher papa, lui dit-elle; M. Simon est un capricieux qui m'a fait assez souffrir. Je l'ai attendu longtemps, croyant ce que tout le monde croyait, qu'il finirait par se prononcer. Il ne l'a pas fait dans le temps où je ne souffrais aucun galant près de moi pour ne pas le décourager. A présent, il daigne s'apercevoir que j'existe, que je ne suis pas tout à fait aussi bête qu'il se l'était imaginé, et il trouve fort mauvais, sans doute, que je ne tombe pas à genoux devant lui. Moi, je vous dirai que je suis un peu revenue de mes idées romanesques, et que je ne mourrai pas de chagrin s'il m'abandonne de nouveau. En raison de cela, je prends mes précautions. D'ailleurs, tout n'est pas fini d'un certain côté, et j'ai écrit une lettre dont j'attends l'effet. »

M. Parquet l'interrogea vivement pour savoir quel était le sujet de cette lettre. Il sut seulement d'abord qu'elle était adressée à Fiamma; enfin, comme il était extrêmement curieux et passablement absolu, il obtint que sa fille lui en montrât le brouillon, l'original étant parti.

« Ma noble amie, votre père va, dit-on, arriver ici à

SIMON. 1 oO « la fin du mois. Vous nous aviez fait espérer d'abord a que vous l'accompagneriez , et maintenant vos domes« tiques disent qu'ils ne vous attendent pas. Je vous sup« plie, ma bien-aimée, de faire votre possible pour venir. « Je touche à une épreuve difficile de ma vie. Je suis « exposée à de grands dangers , parmi lesquels vous ■ seule pouvez me guider et me protéger. Si vous avez « jamais eu de l'amitié pour moi, venez, au nom du ciel 1 « Je compte sur votre cœur généreux , que ni la piété « fervente à laquelle vous vous livrez, ni le bonheur dont « vous semblez jouir dans la solitude, n'ont pu refroidir « à mon à égard. Adieu , ma dogaresse chérie. Je vous attends. » a Et quelle est votre intention , mademoiselle Diplomatie? dit M. Parqpet en achevant ce billet. — Oh 1 mon père ! je n'en sais trop rien, répondit Bonne ; mais il est certain que de ma vie je ne ferai la moindre démarche importante et ne me permettrai la moindre pensée trop vive sans consulter Fiamma. » Parquet ne comprenant rien à ces mystères de jeunes filles, pria Simon de ne pas être trop assidu auprès de Bonne, a N'allez pas chasser encore cet amoureux qu'elle a aujourd'hui, lui dit-il, et qui n'est pas à mépriser; car on ne sait pas ce qui peut arriver, et ma fille est d'âge à se marier. » Ces choses se passaient à la ville, où la famille Parquet vivait désormais habituellement. A l'époque où le comte de Fougères dut revenir, Bonne retourna au village pour attendre son amie. Fiamma n'avait pas répondu, mais elle arriva et courut embrasser mademoiselle Parquet , qui eut , ce jour-là et les jours suivants, de longues conférences avec elle. Digitized by Google

« la fin du mois. Vous nous aviez fait espérer d'abord « que vous l'accompagneriez, et maintenant vos domes- « tiques disent qu'ils ne vous attendent pas. Je vous sup- « plie, ma bien-aimée, de faire votre possible pour venir. « Je touche à une épreuve difficile de ma vie. Je suis « exposée à de grands dangers, parmi lesquels vous « seule pouvez me guider et me protéger. Si vous avez « jamais eu de l'amitié pour moi, venez, au nom du ciel! « Je compte sur votre cœur généreux, que ni la piété « fervente à laquelle vous vous livrez, ni le bonheur dont « vous semblez jouir dans la solitude, n'ont pu refroidir « à mon à égard. Adieu, ma dogaresse chérie. Je vous attends. »

« Et quelle est votre intention, mademoiselle Diplomatie? dit M. Parquet en achevant ce billet.

— Oh! mon père! je n'en sais trop rien, répondit Bonne; mais il est certain que de ma vie je ne ferai la moindre démarche importante et ne me permettrai la moindre pensée trop vive sans consulter Fiamma. »

Parquet ne comprenant rien à ces mystères de jeunes filles, pria Simon de ne pas être trop assidu auprès de Bonne. « N'allez pas chasser encore cet amoureux qu'elle a aujourd'hui, lui dit-il, et qui n'est pas à mépriser; car on ne sait pas ce qui peut arriver, et ma fille est d'âge à se marier. »

Ces choses se passaient à la ville, où la famille Parquet vivait désormais habituellement. A l'époque où le comte de Fougères dut revenir, Bonne retourna au village pour attendre son amie. Fiamma n'avait pas répondu, mais elle arriva et courut embrasser mademoiselle Parquet, qui eut, ce jour-là et les jours suivants, de longues conférences avec elle.

!3G SIMON. XV. Cinq ans après l'époque où Simon était entré un matin dans sa chaumière en revenant d'un voyage entrepris avec l'intention d'oublier Fiamma , et où il l'avait trouvée endormie sur le sein de sa mère, il entra dans cette même maisonnette toujours pauvre , toujours fraîche et propre, toujours entourée de feuillage. Madame Féline n'avait voulu rien changer à sa manière de vivre, et c'est tout au plus si son fils avait pu lui faire accepter de lé> gers dons. Comme alors Simon ne s'attendait point à revoir Fiamma, Bonne ne lui avait pas fait confidence de sa démarche, et la famille de Fougères était arrivée la veille seulement. Il retrouva le groupe de ces trois femmes à peu près tel qu'il l'avait vu jadis lorsqu'il s'écria : O Fatum ! Seulement Jeanne tournait moins vite son fil autour de son peloton et le laissait souvent tomber , et Italie, devenu excessivement chauve et déguenillé , repo> sait dans une altitude mélancolique sur le seuil de la maison. Fiamma ne dormait pas , elle attendait Simon ; elle n'était pas à beaucoup près aussi calme et aussi gaie que la première fois. Elle se leva dès qu'il parut et marcha à sa rencontre... Simon ne l'avait pas vue depuis deux ans. Il croyait bien être guéri de ce que cette affection avait eu de violent et d'exclusif ; mais à peine l'eut-il aperçue qu'il devint pâle comme la mort, et, s'appuyant contre le mur de la cabane, il s'écria dans une sorte d'égarement : « Oui, c'est ma destinée 1 » Fiamma lui prit la main avec tendresse. « Allons, embrassez-Ie donc! lui dit Bonne en la poussant avec un peu de brusquerie dans les bras de Féline. C'est à présent un plus grand personnage que vous, madame la dogaresse.
Digilized by Google

## XV.

Cinq ans après l'époque où Simon était entré un matin dans sa chaumière en revenant d'un voyage entrepris avec l'intention d'oublier Fiamma, et où il l'avait trouvée endormie sur le sein de sa mère, il entra dans cette même maisonnette toujours pauvre, toujours fraîche et propre, toujours entourée de feuillage. Madame Féline n'avait voulu rien changer à sa manière de vivre, et c'est tout au plus si son fils avait pu lui faire accepter de légers dons. Comme alors Simon ne s'attendait point à revoir Fiamma, Bonne ne lui avait pas fait confidence de sa démarche, et la famille de Fougères était arrivée la veille seulement. Il retrouva le groupe de ces trois femmes à peu près tel qu'il l'avait vu jadis lorsqu'il s'écria : *O Fatum !* Seulement Jeanne tournait moins vite son fil autour de son peloton et le laissait souvent tomber, et Italia, devenu excessivement chauve et déguenillé, reposait dans une attitude mélancolique sur le seuil de la maison. Fiamma ne dormait pas, elle attendait Simon ; elle n'était pas à beaucoup près aussi calme et aussi gaie que la première fois. Elle se leva dès qu'il parut et marcha à sa rencontre... Simon ne l'avait pas vue depuis deux ans. Il croyait bien être guéri de ce que cette affection avait eu de violent et d'exclusif ; mais à peine l'eut-il aperçue qu'il devint pâle comme la mort, et, s'appuyant contre le mur de la cabane, il s'écria dans une sorte d'égarement : « Oui, c'est ma destinée ! »

Fiamma lui prit la main avec tendresse.

« Allons, embrassez-le donc ! lui dit Bonne en la poussant avec un peu de brusquerie dans les bras de Féline. C'est à présent un plus grand personnage que vous, madame la dogaresse.

SIMON. 137 — Pourquoi êtes-vous changée , Fiamma? dit vivement Féline en regardant son amie; mon Dieul qu'y a-t-il? Je ne vous ai jamais vue ainsi 1 Vous est-il arrivé malheur? J'ai cru que cela n'était pas fait pour vous. — Allons donc! s'écria Bonne avec une familiarité qu'elle n'avait jamais eue avec Simon , vous voyez bien que c'est la joie de vous revoir. Et vous, faut-il que je vous apporte une glace pour vous montrer la belle 6gure que vous faites? — Mon amie, dit-elle à Fiamma, une demi-heure après, en traversant le verger de la mère Féline , vous voyez que je ne me suis pas trompée. Croyez-vous que je puisse épouser un homme qui se trouve mal en vous voyant? Et pensez-vous qu'à l'heure qu'il est il se souvienne de m'avoir priée avant-hier d'être sa femme ? — Pourquoi non? et qu'importe? — Taisez-vous, taisez-vous, fourbe l s'écria Bonne; vous savez bien qu'il vous aime et qu'il n'en guérira jamais. Mais rassurez-vous, mon amie ; je ne comptais pas sur un pareil miracle, et j'ai dit hier à mon jeune médecin qu'il pouvait revenir ce soir, que je lui donnerais mon dernier mot. Vous pouvez imaginer quel il sera , et voyez ! je n'en meurs pas de désespoir ! Ai-je maigri depuis une demi-heure? Mes cheveux n'ont pas blanchi , que je sache? Ne m'est-il pas tombé quelque dent? C'est inexplicable, mais depuis que Simon s'est trouvé mal je me sens tout à fait bien ; il ne me reste pas la plus petite incertitude ni le moindre regret. Allez, ma Fiamma, vous êtes la seule femme que cet homme-là puisse aimer, de même qu'il est le seul homme... — Ne dites pas cela, vous ne le savez pas. Bonne, interrompit Fiamma d'un ton si grave que Bonne n'osa pas répliquer. » M. Parquet eut le soir un long entretien avec sa fille , 8.
Digitized by Google

— Pourquoi êtes-vous changée, Fiamma? dit vivement Féline en regardant son amie; mon Dieu! qu'y a-t-il? Je ne vous ai jamais vue ainsi! Vous est-il arrivé malheur? J'ai cru que cela n'était pas fait pour vous.

— Allons donc! s'écria Bonne avec une familiarité qu'elle n'avait jamais eue avec Simon, vous voyez bien que c'est la joie de vous revoir. Et vous, faut-il que je vous apporte une glace pour vous montrer la belle figure que vous faites?

— Mon amie, dit-elle à Fiamma, une demi-heure après, en traversant le verger de la mère Féline, vous voyez que je ne me suis pas trompée. Croyez-vous que je puisse épouser un homme qui se trouve mal en vous voyant? Et pensez-vous qu'à l'heure qu'il est il se souvienne de m'avoir priée avant-hier d'être sa femme?

— Pourquoi non? et qu'importe?

— Taisez-vous, taisez-vous, fourbe! s'écria Bonne; vous savez bien qu'il vous aime et qu'il n'en guérira jamais. Mais rassurez-vous, mon amie; je ne comptais pas sur un pareil miracle, et j'ai dit hier à mon jeune médecin qu'il pouvait revenir ce soir, que je lui donnerais mon dernier mot. Vous pouvez imaginer quel il sera, et voyez! je n'en meurs pas de désespoir! Ai-je maigri depuis une demi-heure? Mes cheveux n'ont pas blanchi, que je sache? Ne m'est-il pas tombé quelque dent? C'est inexplicable, mais depuis que Simon s'est trouvé mal je me sens tout à fait bien; il ne me reste pas la plus petite incertitude ni le moindre regret. Allez, ma Fiamma, vous êtes la seule femme que cet homme-là puisse aimer, de même qu'il est le seul homme...

— Ne dites pas cela, vous ne le savez pas, Bonne, interrompit Fiamma d'un ton si grave que Bonne n'osa pas répliquer. »

M. Parquet eut le soir un long entretien avec sa fille,

SIMON. 13S à la suite duquel il l'embrassa en fondant en larmes , et en lui disant ; « Bonne, les noms symboliques ont toujours porté bonheur , tu es ce que je connais de meilleur et de plus estimable au monde. 11 est minuit, mais c'est égal ; il faut que j'aille trouver la dogaresse ; elle se couche tard, et d'ailleurs elle peut bien recevoir en robe de chambre un vieux sigisbée comme moi... Il fut un temps... Mais la douce philosophie... » En murmurant ses réflexions favorites, M. Parquet prit sa canne, son chapeau, et alla, par les jardins du château, frapper à la porte vitrée de l'appartement de Fiamma. Elle était en prières et paraissait fort agitée. Elle tressaillit en entendant un bruit de pas sous sa fenêtre; mais en reconnaissant la voix de son sigisbée, elle se rassura et courut lui ouvrir. Après un assez long exorde : « Il faut en finir, lui dit-il, Simon vous aime à la folie ; ce qui le prouve, c'est qu'il m'a demandé ma fille avant-hier, et qu'aujourd'hui il ne s'en souvient pas plus que de la première pomme qu'il a cueillie. Ma fille vient de lui écrire à ce sujet. Tenez, voyez quelle lettre 1 et sachez comme on vous aime ici. » «Mon bon. Simon, quoique vous m'ayez reproché « l'autre jour d'être une coquette de village, je vous dirai « qu'une vraie coquette vous écrirait aujourd'hui , d'un « petit ton sec , qu'elle ne vous aime pas et qu'elle dé« daigne vos propositions; mais à Dieu ne plaise que je « renie l'amitié sainte que j'ai pour vous depuis que « j'existe ! Si je vous écris, ce n'est pas pour sauver « mon orgueil humilié, c'est pour vous épargner l'em« barras de me retirer votre demande. Non , mon bon « Simon ! vous vous êtes trompé ; vous ne m'aimez pas. « Vous aimez celle que j'aime aussi de toute mon âme. « Nous allons réunir nos efforts, mon père et moi , pour Digitized by Google

à la suite duquel il l'embrassa en fondant en larmes, et en lui disant : « Bonne, les noms symboliques ont toujours porté bonheur, tu es ce que je connais de meilleur et de plus estimable au monde. Il est minuit, mais c'est égal; il faut que j'aille trouver la dogaresse; elle se couche tard, et d'ailleurs elle peut bien recevoir en robe de chambre un vieux sigisbée comme moi... Il fut un temps... Mais la douce philosophie... »

En murmurant ses réflexions favorites, M. Parquet prit sa canne, son chapeau, et alla, par les jardins du château, frapper à la porte vitrée de l'appartement de Fiamma. Elle était en prières et paraissait fort agitée. Elle tressaillit en entendant un bruit de pas sous sa fenêtre; mais en reconnaissant la voix de son sigisbée, elle se rassura et courut lui ouvrir.

Après un assez long exorde : « Il faut en finir, lui dit-il, Simon vous aime à la folie; ce qui le prouve, c'est qu'il m'a demandé ma fille avant-hier, et qu'aujourd'hui il ne s'en souvient pas plus que de la première pomme qu'il a cueillie. Ma fille vient de lui écrire à ce sujet. Tenez, voyez quelle lettre! et sachez comme on vous aime ici. »

« Mon bon Simon, quoique vous m'ayez reproché « l'autre jour d'être une coquette de village, je vous dirai « qu'une vraie coquette vous écrirait aujourd'hui, d'un « petit ton sec, qu'elle ne vous aime pas et qu'elle dé- « daigne vos propositions; mais à Dieu ne plaise que je « renie l'amitié sainte que j'ai pour vous depuis que « j'existe! Si je vous écris, ce n'est pas pour sauver « mon orgueil humilié, c'est pour vous épargner l'em- « barras de me retirer votre demande. Non, mon bon « Simon! vous vous êtes trompé; vous ne m'aimez pas. « Vous aimez celle que j'aime aussi de toute mon âme. « Nous allons réunir nos efforts, mon père et moi, pour

SIMON. 139 « qu'elle renonce au couvent. Tout le désir de mon cœur « serait de vivre entre vous deux , à condition que vous U reporteriez une partie de votre amitié pour moi sur le « mari que j'ai choisi et à qui je commanderai de vous « chérir et de vous estimer. Ella lo sa, comme dit quela qu'un. Adieu, Simon. a Votre sœur, Bonne. » — Laissez-moi baiser cette lettre, dit Fiamma, non à cause de ce qu'elle croit produire ^ mais à cause de la sainteté du cœur de celle qui l'a écrite. Ah 1 Parquet , c'est bien là votre fille!... Mais ne vous abusez pas, mon ami ; je ne peux pas épouser Simon. Il n'y faut pas songer. — Oh ! cette fois, je n'y renoncerai pas aisément, répliqua Parquet; car c'est la dernière tentative que je ferai. Si je ne réussis pas, vous dis-je, c'est une affaire finie. Mais je vous avertis , Fiamma , que je ne sortirai pas d'ici sans vous avoir confessée, et que vous me direz votre secret , ou je Tirai demander à votre père , à votre belle-mère , à vos deux petits frères , à l'univers entier. — Taisez-vous , mon sigisbée ; ne parlez pas si haut. Vous n'aurez mon secret qu'avec ma vie, et cependant ma vie est aussi pure devant Dieu et devant les hommes que celle de votre fille chérie. En outre, sachez que mon secret importe peu maintenant à mes projets de solitude. Mon père a levé tous mes scrupules par son mariage et la naissance de ses deux jumeaux, qui. Dieu merci ! se portent bien et seront peut-être suivis de beaucoup d'autres. Maintenant, si je ne me marie pas, je vais vous dire pourquoi ; c'est que , jusqu'ici , je n'ai pu épouser Simon Féline, et que maintenant je ne peux pas en épouser d'autre. Digitized by Google

« qu'elle renonce au couvent. Tout le désir de mon cœur « serait de vivre entre vous deux, à condition que vous « reporteriez une partie de votre amitié pour moi sur le « mari que j'ai choisi et à qui je commanderai de vous « chérir et de vous estimer. *Ella lo sa*, comme dit *quel-« qu'un*. Adieu, Simon.

« Votre sœur, BONNE. »

— Laissez-moi baiser cette lettre, dit Fiamma, non à cause de ce qu'elle croit produire, mais à cause de la sainteté du cœur de celle qui l'a écrite. Ah! Parquet, c'est bien là votre fille!... Mais ne vous abusez pas, mon ami; je ne peux pas épouser Simon. Il n'y faut pas songer.

— Oh! cette fois, je n'y renoncerai pas aisément, répliqua Parquet; car c'est la dernière tentative que je ferai. Si je ne réussis pas, vous dis-je, c'est une affaire finie. Mais je vous avertis, Fiamma, que je ne sortirai pas d'ici sans vous avoir confessée, et que vous me direz votre secret, ou je l'irai demander à votre père, à votre belle-mère, à vos deux petits frères, à l'univers entier.

— Taisez-vous, mon sigisbée; ne parlez pas si haut. Vous n'aurez mon secret qu'avec ma vie, et cependant ma vie est aussi pure devant Dieu et devant les hommes que celle de votre fille chérie. En outre, sachez que mon secret importe peu maintenant à mes projets de solitude. Mon père a levé tous mes scrupules par son mariage et la naissance de ses deux jumeaux, qui, Dieu merci! se portent bien et seront peut-être suivis de beaucoup d'autres. Maintenant, si je ne me marie pas, je vais vous dire pourquoi : c'est que, jusqu'ici, je n'ai pu épouser Simon Féline, et que maintenant je ne peux pas en épouser d'autre.

140 SIMON. — II faut parler catégoriquement. Pourquoi ne pou* viez-vous pas épouser Féline ? — Parce qu'il n'avait rien. — Singulière réponse dans votre bouche ! Et maintenant, pourquoi ne pouvez-vous pas en épouser un autre? — Parce que je le préfère à tout autre. — Bon, ceci est mieux, Eh bien , pourquoi ne pouvezvous pas l'épouser maintenant? — Parce qu'il est riche. — Oh ! ma foi, je m'y perds ! Je ne suis pas le sphinx; et cependant je vais me casser la tète contre les murs si vous ne pariez autrement. — Eh bien , je vais m'expliquer mieux. Sachez que, par une raison qu'il m'est impossible de vous dire, j'ai renoncé volontairement à jamais rien recevoir de mon père tant qu'il vivra ; et j'aurais beaucoup hésité, même après sa mort, à accepter son héritage, si aujourd'hui je ne voyais son héritage reporté en majeure partie sur une famille de son choix. — Quelle chose étrange ! et pourquoi cela ? — C'est là ce que je ne vous dirai pas ; mon père ignorait cette résolution , et j'ai des raisons pour la lui cacher. — En vérité? ^ — En vérité ; il ignore encore que j'ai fait vœu de pauvreté en entrant dans l'âge de raison. — Bon Dieu! c'est donc une affaire de dévotion? un vœu de pauvreté, de chasteté?... Ah ! pour le vœu d'humilité, dogaresse, vous y avez manqué souvent ! — G' ^t possible, répondit Fiamma en souriant, mais écoutez-moi. Conduite par lui dans le monde, destinée à faire un mariage d'argent ou de convenance, il fallait, ou apporter de l'argent , et je n'en voulais pas recevoir de mon père ; ou en trouver, et je n'en vouto pas rece* Digitized by Google

— Il faut parler catégoriquement. Pourquoi ne pouviez-vous pas épouser Féline?

— Parce qu'il n'avait rien.

— Singulière réponse dans votre bouche! Et maintenant, pourquoi ne pouvez-vous pas en épouser un autre?

— Parce que je le préfère à tout autre.

— Bon, ceci est mieux, Eh bien, pourquoi ne pouvez-vous pas l'épouser maintenant?

— Parce qu'il est riche.

— Oh! ma foi, je m'y perds! Je ne suis pas le sphinx; et cependant je vais me casser la tête contre les murs si vous ne parlez autrement.

— Eh bien, je vais m'expliquer mieux. Sachez que, par une raison qu'il m'est impossible de vous dire, j'ai renoncé volontairement à jamais rien recevoir de mon père tant qu'il vivra; et j'aurais beaucoup hésité, même après sa mort, à accepter son héritage, si aujourd'hui je ne voyais son héritage reporté en majeure partie sur une famille de son choix.

— Quelle chose étrange! et pourquoi cela?

— C'est là ce que je ne vous dirai pas; mon père ignorait cette résolution, et j'ai des raisons pour la lui cacher.

— En vérité?

— En vérité; il ignore encore que j'ai fait vœu de pauvreté en entrant dans l'âge de raison.

— Bon Dieu! c'est donc une affaire de dévotion? un vœu de pauvreté, de chasteté?... Ah! pour le vœu d'humilité, dogaresse, vous y avez manqué souvent!

— C'est possible, répondit Fiamma en souriant, mais écoutez-moi. Conduite par lui dans le monde, destinée à faire un mariage d'argent ou de convenance, il fallait, ou apporter de l'argent, et je n'en voulais pas recevoir de mon père; ou en trouver, et je n'en voulais pas rece-

SIMON. ni voir de mon mari. Je ne me souciais, vous le concevrez aisément, ni d'un jeune homme qui m'eût prise à la con> dilion d'une fortune que Je ne pouvais accepter, ni d'un vieillard qui eût daigné me donner la sienne en apprenant que je n'avais rien... et puis, pour refuser cette dot, il eût fallu laisser deviner mes motifs à mon père, et c'est là ce que je craignais plus que la mort. — Huml dit Parquet, pensez-vous bien qu'un renard aussi madré ait pu vivre auprès d'un secret où son argent jouait un rôle, sans le découvrir? — J'espère que oui ; mais quand même je saurais qu'il en est informé, j'aimerais mieux mourir que de m'en expliquer avec lui. Il est certaines choses qu'il ne dirait pas devant moi sans que... mais ne divaguons pas. Parquet ; réfléchissez en outre que je ne pouvais pas m'assurer d'un mari qui respecterait mes scrupules, et qui n'accepterait pas tout d'abord la dot que mon père eût offerte. — Sans doute, mais Simon Féline pourtant... — Simon Féline était le seul homme de la terre qui m'eût inspiré cette confiance ; mais, outre les difficultés que mon père eût faites et ferait encore pour accepter l'alliance d'un fils de laboureur. Féline, n'ayant rien, ne pouvait se charger d'une famille avant d'avoir un état bien assuré. — Et, cet état une fois bien assuré, ne songeâtes-vous pas qu'il serait possible de lever les autres difficultés? votre père n'eût-il pas dérogé un peu devant la considération de ne point vous donner de dot? — Je ne le pense pas. Il était préoccupé alors de la fantaisie d'avoir des places et des honneurs, et rien de ce qui eût pu lui faire perdre les faveurs de la cour ne lui eût semblé admissible. — Mais, que diable l une fille majeure...
Digilizod by Google

voir de mon mari. Je ne me souciais, vous le concevrez aisément, ni d'un jeune homme qui m'eût prise à la condition d'une fortune que je ne pouvais accepter, ni d'un vieillard qui eût daigné me donner la sienne en apprenant que je n'avais rien... et puis, pour refuser cette dot, il eût fallu laisser deviner mes motifs à mon père, et c'est là ce que je craignais plus que la mort.

— Hum ! dit Parquet, pensez-vous bien qu'un renard aussi madré ait pu vivre auprès d'un secret où son argent jouait un rôle, sans le découvrir?

— J'espère que oui ; mais quand même je saurais qu'il en est informé, j'aimerais mieux mourir que de m'en expliquer avec lui. Il est certaines choses qu'il ne dirait pas devant moi sans que... mais ne divaguons pas, Parquet ; réfléchissez en outre que je ne pouvais pas m'assurer d'un mari qui respecterait mes scrupules, et qui n'accepterait pas tout d'abord la dot que mon père eût offerte.

— Sans doute, mais Simon Féline pourtant...

— Simon Féline était le seul homme de la terre qui m'eût inspiré cette confiance ; mais, outre les difficultés que mon père eût faites et ferait encore pour accepter l'alliance d'un fils de laboureur, Féline, n'ayant rien, ne pouvait se charger d'une famille avant d'avoir un état bien assuré.

— Et, cet état une fois bien assuré, ne songeâtes-vous pas qu'il serait possible de lever les autres difficultés? votre père n'eût-il pas dérogé un peu devant la considération de ne point vous donner de dot?

— Je ne le pense pas. Il était préoccupé alors de la fantaisie d'avoir des places et des honneurs, et rien de ce qui eût pu lui faire perdre les faveurs de la cour ne lui eût semblé admissible.

— Mais, que diable ! une fille majeure...

SIMON. 14-2 — Parquet, je dois plus de respect extérieur à la volonté de M. de Fougères que si j'étais avec lui dans des termes ordinaires. Je suis dépositaire d'un secret plus sacré que mon bonheur et que ma vie , et tout ce qui pourrait amener un éclat entre lui et moi m'est plus défendu et plus impossible que si toutes les lois de la terre s'y opposaient. — Etrange ! étrange ! dit Parquet en se frappant le front ; mais, lorsque votre père se maria, il avait renoncé à son ambition administrative ; car il no prit une femme qu'en désespoir de cause : nous le savons, quoi qu'il en dise. Il eût pu entendre raison pour votre mariage avec Simon , si vous m'eussiez chargé de cela. Simon était déjà à flot ; moins qu'aujourd'hui, il est vrai, mais assez pour voguer avec vous. — Non , mon ami , vous vous trompez. J'ai mieux compris que vous la position de Simon. Je l'ai examinée avec plus d'attention et de sollicitude, quoique vous n'en ayez pas manqué, j'ai vu que Simon n'était pas seulement un homme de talent, j'ai vu qu'il était un homme de génie, et qu'il avait le champ précieux de son avenir à cultiver avec soin. Sa tendresse pour moi, les soins du ménage , les soucis de famille qui paralysent les plus belles facultés, eussent gêné son essor... — Non , vous vous trompez , Fiamma , je vous jure ; tout cela pour vous, et avec vous, l'eût fait marcher plus vite. — Je ne le pensai pas, et je n'en juge pas encore ainsi. Ma présence lui devenait funeste ; je m'éloignai. Ajoutez à toutes ces raisons que revenir en sa faveur sur une résolution tellement annoncée depuis longtemps , arracher de force un époux aux entraves que des dispositions fortuites de la société plaçaient en dehors de ma sphère, quereller mon père, risquer mon secret, faire du Digitized by Google

— Parquet, je dois plus de respect extérieur à la volonté de M. de Fougères que si j'étais avec lui dans des termes ordinaires. Je suis dépositaire d'un secret plus sacré que mon bonheur et que ma vie, et tout ce qui pourrait amener un éclat entre lui et moi m'est plus défendu et plus impossible que si toutes les lois de la terre s'y opposaient.

— Etrange ! étrange ! dit Parquet en se frappant le front ; mais, lorsque votre père se maria, il avait renoncé à son ambition administrative ; car il ne prit une femme qu'en désespoir de cause : nous le savons, quoi qu'il en dise. Il eût pu entendre raison pour votre mariage avec Simon, si vous m'eussiez chargé de cela. Simon était déjà à flot ; moins qu'aujourd'hui, il est vrai, mais assez pour voguer avec vous.

— Non, mon ami, vous vous trompez. J'ai mieux compris que vous la position de Simon. Je l'ai examinée avec plus d'attention et de sollicitude, quoique vous n'en ayez pas manqué, j'ai vu que Simon n'était pas seulement un homme de talent, j'ai vu qu'il était un homme de génie, et qu'il avait le champ précieux de son avenir à cultiver avec soin. Sa tendresse pour moi, les soins du ménage, les soucis de famille qui paralysent les plus belles facultés, eussent gêné son essor...

— Non, vous vous trompez, Fiamma, je vous jure ; tout cela pour vous, et avec vous, l'eût fait marcher plus vite.

— Je ne le pensai pas, et je n'en juge pas encore ainsi. Ma présence lui devenait funeste ; je m'éloignai. Ajoutez à toutes ces raisons que revenir en sa faveur sur une résolution tellement annoncée depuis longtemps, arracher de force un époux aux entraves que des dispositions fortuites de la société plaçaient en dehors de ma sphère, quereller mon père, risquer mon secret, faire du

SIMON. 143 scandale, remplir la province de mon nom sans être assurée du succès, suffisait pour m'empêcher de le tenter , moi, fière au point, de ne pas souffrir seulement qu'on me connaisse assez pour savoir quelle langue je parle. — Mais maintenant qu'allons-nous faire? — Maintenant, nous resterons comme nous sommes. Simon est riche; et bientôt Simon sera puissant avec la révolution qui se prépare en France. Moi , je n'ai rien ; je ne peux plus vouloir d'un époux qui m'enrichirait du fruit de son travail, quand moi, par un caprice inexplicable, je renoncerais à ma dot. — Oh ! si c'est là tout, c'est peu de chose. 1® Simon Féline se soucie fort peu de votre dot, je crois qu'il sera charmé de ne pas avoir à compter avec votre père ; 2" quant à vos scrupules de fierté , j'espère qu'il saura bien les lever ; 3" je sais une chose que vous ne savez pas, et qui va singulièrement amener à vous monsieur le comte. Je ne répondrais pas qu'avant deux jours je n'en fisse un agneau. — Que voulez-vous dire ? — Eh! cela c'est mon secret, à moi aussi, et je le garde. Maintenant je me retire, et vous me permettez d'emporter quelque espoir? — Oh ! surtout gardez-vous de mettre de nouvelles chimères dans l'esprit de ce jeune homme. — Vous ne l'aimez donc pas? — Vous me faites une question à laquelle je ne répondrais pas affirmativement quand même j'aurais dans le cœur la plus belle passion de roman qui ait jamais été inventée. — Je ne vous demande pas de me dire si vous l'aimez. Seulement, si vous ne l'aimez pas , diles-le , afin que je ne prenne pas une peine inutile... Allons, parlez : dites que vous ne l'aimez pas l... » Digilized by Google

scandale, remplir la province de mon nom sans être assurée du succès, suffisait pour m'empêcher de le tenter, moi, fière au point de ne pas souffrir seulement qu'on me connaisse assez pour savoir quelle langue je parle.

— Mais maintenant qu'allons-nous faire?

— Maintenant, nous resterons comme nous sommes. Simon est riche; et bientôt Simon sera puissant avec la révolution qui se prépare en France. Moi, je n'ai rien; je ne peux plus vouloir d'un époux qui m'enrichirait du fruit de son travail, quand moi, par un caprice inexplicable, je renoncerais à ma dot.

— Oh! si c'est là tout, c'est peu de chose. 1° Simon Féline se soucie fort peu de votre dot, je crois qu'il sera charmé de ne pas avoir à compter avec votre père; 2° quant à vos scrupules de fierté, j'espère qu'il saura bien les lever; 3° je sais une chose que vous ne savez pas, et qui va singulièrement amener à vous monsieur le comte. Je ne répondrais pas qu'avant deux jours je n'en fisse un agneau.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! cela c'est mon secret, à moi aussi, et je le garde. Maintenant je me retire, et vous me permettez d'emporter quelque espoir?

— Oh! surtout gardez-vous de mettre de nouvelles chimères dans l'esprit de ce jeune homme.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Vous me faites une question à laquelle je ne répondrais pas affirmativement quand même j'aurais dans le cœur la plus belle passion de roman qui ait jamais été inventée.

— Je ne vous demande pas de me dire si vous l'aimez. Seulement, si vous ne l'aimez pas, dites-le, afin que je ne prenne pas une peine inutile... Allons, parlez : dites que vous ne l'aimez pas!... »

SIMON. 14i De nouveaux coups se firent entendre à la porte vitrée, et Bonne parut toute tremblante. « Mon pèrel ma Fiamma! s'écria-t-elle, Simon a disparu. Madame Féline est gravement indisposée : elle a le délire. Je ne sais que faire pour la calmer ; elle demande son fils, elle demande sa fille Fiamma. Venez la voir et m'aider à la soigner. » Les trois amis se précipitèrent vers la demeure de Féline. La vieille femme était assise sur son lit et parlait toute seule avec force. c O mon Dieu ! voilà comme était ma mère mourante, dit Fiamma d'une voix étouffée en pressant le bras de Parquet. Je n'aurai pas la force de voir cela. Le délire me gagne. Oh! le secret... l'heure fatale... la nuit... la mortl... Laissez-moi m'enfuir, mes amisl — Au nom du ciel! prenez courage, mon enfant, dit M. Parquet. Voici madame Féline qui vous a reconnue. Elle se calme ; elle avance les bras vers vous pour vous saisir. Approchez, surmontez l'horreur de vos souvenirs. — Oui, vous avez raison, dit Fiamma; manquer de force ici serait un crime. » Elle s'approcha du lit et couvrit de baisers la main de Jeanne. « O mon enfant I lui dit la vieille femme , pourquoi avez-vous pris cette terrible nuit pour vous marier? C'est l'anniversaire des funérailles de mon frère le curé, un ange qui est retourné au ciel, et dont il eût fallu r^pecter la mémoire. C'est un jour de deuil , et non pas un jour de fête. Mais Simon était si pressé d'aller à l'église ! Jamais je n'ai pu l'en empêcher ; je l'ai appelé par toute la maison. Il est parti sans moi , sans sa vieille mère , pour une cérémonie comme celle-là ! Vous le rendez fou, mr. mignonne. Dites-moi, le curé vous a-t-il encensée? Vjus en êtes digne autant que fille d'Ëvc peut l'étre. Ma Digiiized by Google

De nouveaux coups se firent entendre à la porte vitrée, et Bonne parut toute tremblante.

« Mon père ! ma Fiamma ! s'écria-t-elle, Simon a disparu. Madame Féline est gravement indisposée : elle a le délire. Je ne sais que faire pour la calmer ; elle demande son fils, elle demande sa fille Fiamma. Venez la voir et m'aider à la soigner. »

Les trois amis se précipitèrent vers la demeure de Féline. La vieille femme était assise sur son lit et parlait toute seule avec force.

« O mon Dieu ! voilà comme était ma mère mourante, dit Fiamma d'une voix étouffée en pressant le bras de Parquet. Je n'aurai pas la force de voir cela. Le délire me gagne. Oh ! le secret... l'heure fatale... la nuit... la mort !... Laissez-moi m'enfuir, mes amis !

— Au nom du ciel ! prenez courage, mon enfant, dit M. Parquet. Voici madame Féline qui vous a reconnue. Elle se calme ; elle avance les bras vers vous pour vous saisir. Approchez, surmontez l'horreur de vos souvenirs.

— Oui, vous avez raison, dit Fiamma ; manquer de force ici serait un crime. »

Elle s'approcha du lit et couvrit de baisers la main de Jeanne.

« O mon enfant ! lui dit la vieille femme, pourquoi avez-vous pris cette terrible nuit pour vous marier ? C'est l'anniversaire des funérailles de mon frère le curé, un ange qui est retourné au ciel, et dont il eût fallu respecter la mémoire. C'est un jour de deuil, et non pas un jour de fête. Mais Simon était si pressé d'aller à l'église ! Jamais je n'ai pu l'en empêcher ; je l'ai appelé par toute la maison. Il est parti sans moi, sans sa vieille mère, pour une cérémonie comme celle-là ! Vous le rendez fou, ma mignonne. Dites-moi, le curé vous a-t-il encensée ? Vous en êtes digne autant que fille d'Ève peut l'être. Ma

Sl^fON. 145 Flarona, ma Ruth bien-aiinée, mais où est mon fils? Il est donc resté à l'église? Oh 1 n'enlends-je pas le cri de la duchesse ? Elle chante les funérailles de mon pauvre frère. Vous les avez oubliées, vous autres ; vous avez fait sonner les cloches de la joie; et moi je pleure... » Elle fondit en larmes comme un enfant; puis elle s'endormit au milieu des caresses de Bonne et de Fiamraa. Lejeune médecin amoureux do Bonne, et qu'elle avait fait appeler, arriva, et lui trouva un simple mouvement de Gèvre, qui se calmait de moment en moment. Seulement , elle se réveillait parfois pour dire à l'oreille de Fiamma : « Simon est allé à l'église. Pourquoi Simon ne revient-il pas? » Ces paroles frappèrent Fiamma. Elle commença à concevoir de l'inquiétude pour son ami , et , ne partageant pas l'opinion où l'on était que Simon fût retourné à Guéret la veille au soir, elle s'esquiva pour monter dans sa chambre. Tout y était dans le plus grand désordre, le lit défait, les vêlements épars ; cette nuit avait dû être terrible pour Simon. Alors, laissant ses amis auprès de Jeanne, et poussée machinalement par les paroles qu'ello lui avait entendu répéter dans son délire , elle courut a l'église. Elle la trouva fermée, déserte aux alentours. S-îulement un chien qui hurlait à la lune, devant le porche reblanchi, lui causa une impression de terreur superstitieuse. En cherchant au hasard où elle dirigerait ses pas, le sentier qui menait à la tour de la Duchesse s'ofi'rit à elle, et elle s'y jeta en courant, appelée par une sorte de divination. L'horloge sonna trois heures du matin, lorsque Fiamma, au milieu de la rosée, et à la lueur de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, tandis que le crépuscule commençait à paraître, atteignit les ruines du petit fort. Elle appela Simon. Un cri étouflé lui répondit, et aussitôt la ligure pâle de son amant sortit du 0 Digilized by Google

Flamma, ma Ruth bien-aimée, mais où est mon fils? Il est donc resté à l'église? Oh! n'entends-je pas le cri de la *duchesse?* Elle chante les funérailles de mon pauvre frère. Vous les avez oubliées, vous autres; vous avez fait sonner les cloches de la joie; et moi je pleure... »

Elle fondit en larmes comme un enfant; puis elle s'endormit au milieu des caresses de Bonne et de Fiamma. Le jeune médecin amoureux de Bonne, et qu'elle avait fait appeler, arriva, et lui trouva un simple mouvement de fièvre, qui se calmait de moment en moment. Seulement, elle se réveillait parfois pour dire à l'oreille de Fiamma : « Simon est allé à l'église. Pourquoi Simon ne revient-il pas? »

Ces paroles frappèrent Fiamma. Elle commença à concevoir de l'inquiétude pour son ami, et, ne partageant pas l'opinion où l'on était que Simon fût retourné à Guéret la veille au soir, elle s'esquiva pour monter dans sa chambre. Tout y était dans le plus grand désordre, le lit défait, les vêtements épars; cette nuit avait dû être terrible pour Simon. Alors, laissant ses amis auprès de Jeanne, et poussée machinalement par les paroles qu'elle lui avait entendu répéter dans son délire, elle courut à l'église. Elle la trouva fermée, déserte aux alentours. Seulement un chien qui hurlait à la lune, devant le porche reblanchi, lui causa une impression de terreur superstitieuse. En cherchant au hasard où elle dirigerait ses pas, le sentier qui menait à la tour de la Duchesse s'offrit à elle, et elle s'y jeta en courant, appelée par une sorte de divination. L'horloge sonna trois heures du matin, lorsque Fiamma, au milieu de la rosée, et à la lueur de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, tandis que le crépuscule commençait à paraître, atteignit les ruines du petit fort. Elle appela Simon. Un cri étouffé lui répondit, et aussitôt la figure pâle de son amant sortit du

SIMON. 14G milieu dos ruines. Il avait l'air si sombre que Fiamma on eut peur, elle qui n'avait peur de rien an monde. « C'est vous 1 s'écria-t-il ; que venez-vous faire ici i Que voulez-vous de moi? N'êtes-voiis pas lasse de me tuer? Faut-il que je vous aide? Avez-vous apporté le fer ou le poison? Etes-vous un spectre ou une femme? Pourquoi vous êtes-vous emparée de toute ma vie ? Pourquoi m'ôtez-vous le présent et l'avenir? Pourquoi êtes-vous revenue? J'allais guérir peut-être, et maintenant je suis perdu. — Simon , vous êtes dans le délire , répondit-elle en voulant lui prendre la main. — Laissez-moi, s'écria-t-il en la repoussant ; ne me touchez pas, je suis capable de vous tuer 1... Vous êtes ma damnation, vous êtes l'enfer qui me consume 1 Savezvous ce que vous faites de moi? un fou et un lâche 1... Allez demander à Bonne Parquet ce que je lui ai dit avant-hier, et demandez-moi ce que je vais lui dire aujourd'hui.Tout mon sang ne pourra laver l'insulte faite aux cheveux blancs de sou père; son père! mon plus ancien ami, mon bienfaiteur, mon père aussi à moi ; car je lui dois tout. Sans lui, je serais retourné à la charrue et J*y serais resté. Oh ! il est vrai que je ne vous aurais pas connue , ou que je n'eusse jamais songé à vous aimer. Et ce vénérable prêtre, qui m'a béni le jour de ma naissance en me disant : « Suis la noble profession de tes pères ; ouvre de ton bras un sillon pénible ; connais la misère, et, avec elle, la résignation I » co frère de ma mère, dont la cloche va sonner la commémoration funéraire au lever du jour, il ne serait pas là , autour de moi, depuis le lever de la lune pour me reprocher ma faute, pour me dire : a Tu vas faire une infamie 1 » et cependant j'aimerais mieux souffrir mille morts et me laisser enterrer sous la boue que de remettre les pieds Digiiized by Google

milieu des ruines. Il avait l'air si sombre que Fiamma en eut peur, elle qui n'avait peur de rien au monde.

« C'est vous ! s'écria-t-il ; que venez-vous faire ici ? Que voulez-vous de moi ? N'êtes-vous pas lasse de me tuer ? Faut-il que je vous aide ? Avez-vous apporté le fer ou le poison ? Etes-vous un spectre ou une femme ? Pourquoi vous êtes-vous emparée de toute ma vie ? Pourquoi m'ôtez-vous le présent et l'avenir ? Pourquoi êtes-vous revenue ? J'allais guérir peut-être, et maintenant je suis perdu.

— Simon, vous êtes dans le délire, répondit-elle en voulant lui prendre la main.

— Laissez-moi, s'écria-t-il en la repoussant ; ne me touchez pas, je suis capable de vous tuer !... Vous êtes ma damnation, vous êtes l'enfer qui me consume ! Savez-vous ce que vous faites de moi ? un fou et un lâche !... Allez demander à Bonne Parquet ce que je lui ai dit avant-hier, et demandez-moi ce que je vais lui dire aujourd'hui. Tout mon sang ne pourra laver l'insulte faite aux cheveux blancs de son père ; son père ! mon plus ancien ami, mon bienfaiteur, mon père aussi à moi ; car je lui dois tout. Sans lui, je serais retourné à la charrue et j'y serais resté. Oh ! il est vrai que je ne vous aurais pas connue, ou que je n'eusse jamais songé à vous aimer. Et ce vénérable prêtre, qui m'a béni le jour de ma naissance en me disant : « Suis la noble profession de tes pères ; ouvre de ton bras un sillon pénible ; connais la misère, et, avec elle, la résignation ! » ce frère de ma mère, dont la cloche va sonner la commémoration funéraire au lever du jour, il ne serait pas là, autour de moi, depuis le lever de la lune pour me reprocher ma faute, pour me dire : « Tu vas faire une infamie ! » et cependant j'aimerais mieux souffrir mille morts et me laisser enterrer sous la boue que de remettre les pieds

SIMON. in dans la maison où est la fillo que j'ai outrngoo. Dis-moi, Fiamma, connais-tu un moyen pour faire une trahison sans se déshonorer? — Simon, calmez-vous, répondit-elle en lui prenant les mains de force, rappelez-vous qui vous ètos et à qui vous parlez. Regardez-moi , moi ! vous dis-je ; ne me reconnaissez-vous pas? — Oh 1 je te reconnais ! dit Simon en tombant à genoux avec une autre expression d'égarement dans les yeux ; tu es l'étoile du matin, toujours blanche ; l'étoile des mers, dont aucun nuage ne peut ternir l'éclat! Tu es tout CO que j'aime, tout ce que j'aimerai sur la terre. — Simon , au nom du ciel ! revenez à la raison , lui dit-elle. Vos douleurs ne sont pas fondées; vous n'avez pas outragé vos amis. J'ai là une lettre de Bonne pour vous ; je ne devrais peut-être pas me charger de vous la remettre; mais je vous vois si agité... — Quelle lettre? Que peut-elle m'écrire? (Charge-t-elle son amant de me tuer? Oh 1 à la bonne heure ! Si je pouvais lui donner ma vie au lieu de mon coeur, qui ne m'appartient pas I — Bonne vous rend votre promesse et s'engage ailleurs ; elle vous aime toujours; vous êtes toujours, après elle, ce que son père aime le mieux au monde. M'entendez-vous, me comprenez-vous, Simon ? — Je vous entends, et je ne sais pas si c'est un rêve. Où sommes-nous ? Comment êtes-vous Venue ici? Oh! certainement je rêve. » 11 mit ses deux mains sur son visage et resta abimé dans une rêverie profonde. Fiamma , ne sachant comment le ramener à la raison et l'arracher à cet état violent qui lui déchirait l'àme , oubliant dans cet état d'agitation toute la réserve de son caractère , et subissant Digitized by Google

dans la maison où est la fille que j'ai outragée. Dis-moi, Fiamma, connais-tu un moyen pour faire une trahison sans se déshonorer?

— Simon, calmez-vous, répondit-elle en lui prenant les mains de force, rappelez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez. Regardez-moi, moi! vous dis-je; ne me reconnaissez-vous pas?

— Oh! je te reconnais! dit Simon en tombant à genoux avec une autre expression d'égarement dans les yeux; tu es l'étoile du matin, toujours blanche; l'étoile des mers, dont aucun nuage ne peut ternir l'éclat! Tu es tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai sur la terre.

— Simon, au nom du ciel! revenez à la raison, lui dit-elle. Vos douleurs ne sont pas fondées; vous n'avez pas outragé vos amis. J'ai là une lettre de Bonne pour vous; je ne devrais peut-être pas me charger de vous la remettre; mais je vous vois si agité...

— Quelle lettre? Que peut-elle m'écrire? Charge-t-elle son amant de me tuer? Oh! à la bonne heure! Si je pouvais lui donner ma vie au lieu de mon cœur, qui ne m'appartient pas!

— Bonne vous rend votre promesse et s'engage ailleurs; elle vous aime toujours; vous êtes toujours, après elle, ce que son père aime le mieux au monde. M'entendez-vous, me comprenez-vous, Simon?

— Je vous entends, et je ne sais pas si c'est un rêve. Où sommes-nous? Comment êtes-vous venue ici? Oh! certainement je rêve. »

Il mit ses deux mains sur son visage et resta abîmé dans une rêverie profonde. Fiamma, ne sachant comment le ramener à la raison et l'arracher à cet état violent qui lui déchirait l'âme, oubliant dans cet état d'agitation toute la réserve de son caractère, et subissant

148 SIMON. l'effet du délire qu'elle venait de contempler dèux fois dans quelques heures , jeta ses bras autour du cou de Simon et fondit en larmes. «O mon Dieu! que vous ai-je fait? s'écria-t-elle, et pourquoi ne me reconnaissez-vous plus? Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Pourquoi m'avez -vous maudite? Est-ce que vous allez mourir comme ma mère, en m'éloignant de vous, en me criant : a Ole-toi de là, ma honte I ôte-toi de là, mon crime! » Hélas 1 je n'ai jamais fait de mal à personne, et tout ce que j'aime me repousse, tout ce que j'aime meurt dans les convulsions, en me disant que c'est moi qui suis le péché et la mort ! » En parlant ainsi, elle se laissa tomber des bras de Simon sur la pierre couverte de mousse ; et , cachant son visage sous les tresses éparses de ses cheveux noirs, elle éclata en sanglots. Pleurer était une chose aussi rare que violente pour Fiamma. Simon sortit comme d'un profond sommeil en entendant les accents de douleur de cette voix chérie ; sans comprendre ce qu'elle disait, il l'écouta; il la vit par terre, abîmée dans ses larmes , couverte de la pluie glacée du malin. 11 jeta un cri de surprise, et, la saisissant dans ses bras, il la pressa contre son cœur en l'appelant des plus doux noms, et en réchauffant de baisers sa belle chevelure et ses mains humides. Peu à peu ils se reconnurent, et, revenus à eux-mèmes, ils n'eurent pas la force de détacher leurs bras enlacés et leurs lèvres unies; ils se dirent tout ce que, depuis cinq ans, ils renfermaient dans leur âme avec l'héroïsme de la vertu. Fiamma savait bien tout ce que Simon avait souffert; mais tout ce qu'elle lui apprit était si nouveau pour lui qu'il faillit mourir de joie. «Comment n'eu étais-tu pas sûr? lui dit-elle; comment n'as-tu pas vu daus toute ma conduite , que , malDigitized by Google

l'effet du délire qu'elle venait de contempler deux fois dans quelques heures, jeta ses bras autour du cou de Simon et fondit en larmes.

« O mon Dieu ! que vous ai-je fait? s'écria-t-elle, et pourquoi ne me reconnaissez-vous plus? Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Pourquoi m'avez-vous maudite? Est-ce que vous allez mourir comme ma mère, en m'éloignant de vous, en me criant : « Ote-toi de là, ma honte ! ôte-toi de là, mon crime ! » Hélas ! je n'ai jamais fait de mal à personne, et tout ce que j'aime me repousse, tout ce que j'aime meurt dans les convulsions, en me disant que c'est moi qui suis le péché et la mort ! »

En parlant ainsi, elle se laissa tomber des bras de Simon sur la pierre couverte de mousse ; et, cachant son visage sous les tresses éparses de ses cheveux noirs, elle éclata en sanglots. Pleurer était une chose aussi rare que violente pour Fiamma.

Simon sortit comme d'un profond sommeil en entendant les accents de douleur de cette voix chérie ; sans comprendre ce qu'elle disait, il l'écouta ; il la vit par terre, abîmée dans ses larmes, couverte de la pluie glacée du matin. Il jeta un cri de surprise, et, la saisissant dans ses bras, il la pressa contre son cœur en l'appelant des plus doux noms, et en réchauffant de baisers sa belle chevelure et ses mains humides. Peu à peu ils se reconnurent, et, revenus à eux-mêmes, ils n'eurent pas la force de détacher leurs bras enlacés et leurs lèvres unies ; ils se dirent tout ce que, depuis cinq ans, ils renfermaient dans leur âme avec l'héroïsme de la vertu. Fiamma savait bien tout ce que Simon avait souffert ; mais tout ce qu'elle lui apprit était si nouveau pour lui qu'il faillit mourir de joie.

« Comment n'en étais-tu pas sûr? lui dit-elle ; comment n'as-tu pas vu dans toute ma conduite, que, mal-

SIMON. 1^9 gré io peu d'espoir que je m'étais permis , tous mes désirs, tous mes efforts ont tendu à t'élever jusqu'à moi et à me conserver pour toi? Hélas ! qu'est-ce que je fais aujourd'hui qu'il y a encore tant d'obstacles , et pourquoi ai-je la confiance de te dévoiler les secrets de mon âme, moi pour qui les épanchements ont toujours été des crimes, et qui en commets sans doute un à l'heure qu'il est, en te donnant des espérances que je ne pourrai peut-être pas réaliser? — O ma sœur! ô ma femme! s'écria Simon, ne parle pas d'obstacles. Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi quo c'est de l'amour que tu as pour moi depuis cinq ans... Non, ne dis pas cela , je ne le mérite pas; dis quo c'est de l'amour que tu as maintenant. C'est encore un bonheur et une gloire à rendre le ciel jaloux. Dis-moi que tu savais que je t'aimais et quo tu le voulais , et que tu ne m'as ni oublié , ni déshérité do ta tendresse , et laissemoi faire le reste. Quoi que ce soit au monde, je lèverai cet obstacle comme une paille. Est-il quelque chose d'impossible à un amour pareil au mien , à une joie comme celle que j'éprouve? Laisse-moi me mettre à genoux devant toi et baiser l'herbe quo foule ton pied. O Fiamma ! c'est ici que je t'ai vue pour la première fois. Le soleil se couchait dans toute sa magnificence ; il t'embrasait de sa beauté, il t'inondait de ses reflets ardents. Tu étais si belle que tu me Gs peur. Je ne croyais point aux anges ; je te pris pour un démon. J'étais si troublé que je te vis à peine. Un nuage t'enveloppait, et tes yeux seuls t'illuminaient de leurs éclairs. Il me sembla ensuite que je ne te voyais pas pour la première fois , que je t'avais déjà vue quelque part , dans mes rêves peut-être. Souvenir de la tombe ou révélation de l'autre vie, tu étais ma sœur. J'avais ce type de grandeur et do beauté devant les yeux depuis que je songeais à la beauté et à la Digitized by Google

gré le peu d'espoir que je m'étais permis, tous mes desirs, tous mes efforts ont tendu à t'élever jusqu'à moi et à me conserver pour toi? Hélas! qu'est-ce que je fais aujourd'hui qu'il y a encore tant d'obstacles, et pourquoi ai-je la confiance de te dévoiler les secrets de mon âme, moi pour qui les épanchements ont toujours été des crimes, et qui en commets sans doute un à l'heure qu'il est, en te donnant des espérances que je ne pourrai peut-être pas réaliser?

—O ma sœur! ô ma femme! s'écria Simon, ne parle pas d'obstacles. Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que c'est de l'amour que tu as pour moi depuis cinq ans... Non, ne dis pas cela, je ne le mérite pas; dis que c'est de l'amour que tu as maintenant. C'est encore un bonheur et une gloire à rendre le ciel jaloux. Dis-moi que tu savais que je t'aimais et que tu le voulais, et que tu ne m'as ni oublié, ni déshérité de ta tendresse, et laisse-moi faire le reste. Quoi que ce soit au monde, je lèverai cet obstacle comme une paille. Est-il quelque chose d'impossible à un amour pareil au mien, à une joie comme celle que j'éprouve? Laisse-moi me mettre à genoux devant toi et baiser l'herbe que foule ton pied. O Fiamma! c'est ici que je t'ai vue pour la première fois. Le soleil se couchait dans toute sa magnificence; il t'embrasait de sa beauté, il t'inondait de ses reflets ardents. Tu étais si belle que tu me fis peur. Je ne croyais point aux anges; je te pris pour un démon. J'étais si troublé que je te vis à peine. Un nuage t'enveloppait, et tes yeux seuls t'illuminaient de leurs éclairs. Il me sembla ensuite que je ne te voyais pas pour la première fois, que je t'avais déjà vue quelque part, dans mes rêves peut-être. Souvenir de la tombe ou révélation de l'autre vie, tu étais ma sœur. J'avais ce type de grandeur et de beauté devant les yeux depuis que je songeais à la beauté et à la

ISO SIMON. grandeur. Et cependant tu m'épouvantais par l'air d'au* torilé surhumaine avec lequel tu semblais dire : «Je suis ton maître et ton Dieu ; mets-toi à genoux et commence à m'adorer, car c'est ta destinée. » Mais quand Je te rencontrai ensuite couverte de ce sang que j'ai encore sur les lèvres, je tombai à tes pie Js, je te rendis hommage sans hésiter, sans comprendre ce que je faisais. O Fiamma I si tu savais quel amour furieux cette goutte de ton sang m'a inoculé ! » Ils auraient oublié la marche des heures sans un incident que le hasard , toujours poétique en faveur des amants, Gt naître au milieu de leur entretien passionné. L'oiseau de nuit qui faisait sa ronde autour des ruines, apercevant les premières clartés du soleil, s'envola épouvanté vers la tour qui lui servait de retraite. Ses yeux myopes , déjà troublés par l'éclat du jour, ne distinguèrent pas le couple assis au pied de sa demeure, et il effleura leurs fronts de son aile en poussant un long cri d'alarme. « C'est la duchesse! dit Simon en se levant, c'est son dernier cri du matin ; c'est l'heure et le jour où l'abbé Féline, le vénérable frère do ma mère, a rendus on âme au Seigneur. Fiamma , tous les hommes ont coutume do se gloriGer du mérite de leurs ancêtres ou de leurs parents. Ce n'est pas là un préjugé , je le sens à la force morale et aux sentiments religieux que j'ai tirés ^ute ma vie du souvenir de ce bon prêtre. C'est là l'humble gloire de mon humble famille. Je l'ai invoquée toutes les fois que mes maux ont ébranlé mon courage, et que j'ai craint d'offenser son ombre sacrée, toujours debout entre moi et l'uttrait du mal. Jamais je n'ai laissé écouler cette heure solennelle sans me prosterner chaque année, ou dans le secret de ma cellule quand j'étais loin d'ici , ou devant le modeste autel qui recevait autrefois les Digitized by Google

SIMON. 151 ferventes prières de mon oncle. Viens avec moi, ma bien-aiméo ; viens t'agenouüler dans cette petite église dont il fut le lévite assidu , et où jamais il n'entra sans avoir le coeur et les mains pures. Ce n'est pas pour lui qu'il faut prier, c'est pour nous-mêmes, afin que les impérissables sympathies de son âme immortelle descendent sur nous, afîn que l'émulation de ses vertus nous rende semblables à lui , afin aussi que Dieu , qui lui accordà de bonne heure le ciel, son seul amour, bénisse notre amour qui, pour nous, est le ciel. » Les deux amants, appuyés l'un sur l'autre, descendirent le sentier et se rendirent à l'église du village , où ils prièrent avec enthousiasme. Simon avait un profond sentiment de la perfection de la Divinité et de l'immortalité de l'àme. Fiamma, Italienne et femmo, était franchement catholique. Pour n'être point remarqués par le grand nombre de villageoises et de vieillards des deux sexes qui venaient régulièrement dire, ce jour-là, les prières des morts pour l'abbé Féline, ils avaient traversé les ombrages du cimetière , et ils montèrent à la travée par la petite porte de la sacristie. Cette fois, Fiamma prit place dans la tribune seigneuriale; Simon était à ses côtés. Un rideau rouge les cachait à tout autre regard que celui des anges gardiens du saint lieu. Par une fente de ce rideau , Simon vit l'aulel étinceler aux rayons empourprés du matin. Tout était prêt pour le service funèbre qui devait être célébré à midi. La piété de Bonne s'était 'occupée la veille de ces saints devoirs en remplacement de Jeanne, qui, pour la première fois, n'en avait pas eu la force. Le drap mortuaire , avec sa grande croix d'argent, était étendu sur le cénotaphe et semé de violettes printanières. Des lis sans tache , mêlés à des branches de cyprès fraîchement coupées, embaumaient le chœur. Les oiseaux chantaient et voltigeaient autour Digitized by Google

ferventes prières de mon oncle. Viens avec moi, ma bien-aimée; viens t'agenouiller dans cette petite église dont il fut le lévite assidu, et où jamais il n'entra sans avoir le cœur et les mains pures. Ce n'est pas pour lui qu'il faut prier, c'est pour nous-mêmes, afin que les impérissables sympathies de son âme immortelle descendent sur nous, afin que l'émulation de ses vertus nous rende semblables à lui, afin aussi que Dieu, qui lui accorda de bonne heure le ciel, son seul amour, bénisse notre amour qui, pour nous, est le ciel. »

Les deux amants, appuyés l'un sur l'autre, descendirent le sentier et se rendirent à l'église du village, où ils prièrent avec enthousiasme. Simon avait un profond sentiment de la perfection de la Divinité et de l'immortalité de l'âme. Fiamma, Italienne et femme, était franchement catholique. Pour n'être point remarqués par le grand nombre de villageoises et de vieillards des deux sexes qui venaient régulièrement dire, ce jour-là, les prières des morts pour l'abbé Féline, ils avaient traversé les ombrages du cimetière, et ils montèrent à la travée par la petite porte de la sacristie. Cette fois, Fiamma prit place dans la tribune seigneuriale; Simon était à ses côtés. Un rideau rouge les cachait à tout autre regard que celui des anges gardiens du saint lieu. Par une fente de ce rideau, Simon vit l'autel étinceler aux rayons empourprés du matin. Tout était prêt pour le service funèbre qui devait être célébré à midi. La piété de Bonne s'était occupée la veille de ces saints devoirs en remplacement de Jeanne, qui, pour la première fois, n'en avait pas eu la force. Le drap mortuaire, avec sa grande croix d'argent, était étendu sur le cénotaphe et semé de violettes printanières. Des lis sans tache, mêlés à des branches de cyprès fraîchement coupées, embaumaient le chœur. Les oiseaux chantaient et voltigeaient autour

SIMON. 15Î des fenêtres entr'ouvertes, devant lesquelles on voyait se balancer les branches des arbres émus par la brise matinale. A l'intérieur régnait un religieux silence, interrompu seulement de temps à autre par les pas inégaux d'un vieillard qui entrait avec précaution, ou par le cri d'un enfant que sa mère allaitait en priant. « O mon amie ! dit Simon à l'oreille de sa fiancée . quel charme indicible votre présence répand sur cette heure ordinairement si mélancolique dans ma vie! Quelle promesse de bonheur m'apporte-l-elle donc pour que l'aspect d'un cercueil et le souvenir d'un mort fassent naître en moi des idées si suaves et un calme si délicieux? — Tout est beau et serein dans la mort du juste, lui répondit Fiamma; son départ cause des larmes, mais son souvenir laisse l'espérance et la consolation sur la ferre.» XVI. Fiamma sortit la première de l'église; elle n'avait point osé dire à Simon l'indisposition de sa mère , et elle voulait avoir de ses nouvelles par elle-même avant do rentrer au château. Elle la trouva dormant d'un sommeil paisible. Ne se sentant pas la force d'aller à l'église, Jeanne avait fait mettre son livre de prières et son crucifix sur son lit. Le psautier était ouvert au De profundis, et le rosaire était enlacé aux mains jointes de la vieille femme, qui s'était doucement assoupie en s'entretenant avec l'âme de son frère. Bonne travaillait auprès d'elle. Fiamma baisa le front ridé de Jeanne sans l'éveiller, et pressa Bonne contre son cœur. Celle-ci vit bien, à l'émotion de son amie, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle voulut la suivre sur le seuil Digitized by Googl

des fenêtres entr'ouvertes, devant lesquelles on voyait se balancer les branches des arbres émus par la brise matinale. A l'intérieur régnait un religieux silence, interrompu seulement de temps à autre par les pas inégaux d'un vieillard qui entrait avec précaution, ou par le cri d'un enfant que sa mère allaitait en priant.

« O mon amie! dit Simon à l'oreille de sa fiancée, quel charme indicible votre présence répand sur cette heure ordinairement si mélancolique dans ma vie! Quelle promesse de bonheur m'apporte-t-elle donc pour que l'aspect d'un cercueil et le souvenir d'un mort fassent naître en moi des idées si suaves et un calme si délicieux?

—Tout est beau et serein dans la mort du juste, lui répondit Fiamma; son départ cause des larmes, mais son souvenir laisse l'espérance et la consolation sur la terre. »

## XVI.

Fiamma sortit la première de l'église; elle n'avait point osé dire à Simon l'indisposition de sa mère, et elle voulait avoir de ses nouvelles par elle-même avant de rentrer au château. Elle la trouva dormant d'un sommeil paisible. Ne se sentant pas la force d'aller à l'église, Jeanne avait fait mettre son livre de prières et son crucifix sur son lit. Le psautier était ouvert au *De profundis*, et le rosaire était enlacé aux mains jointes de la vieille femme, qui s'était doucement assoupie en s'entretenant avec l'âme de son frère. Bonne travaillait auprès d'elle. Fiamma baisa le front ridé de Jeanne sans l'éveiller, et pressa Bonne contre son cœur. Celle-ci vit bien, à l'émotion de son amie, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle voulut la suivre sur le seuil

8ÎM0N. 15U de la chaumière et l'interroger. Mais il n*y a rien de si pudique que le sentiment de l'amour. Fiamma s'enfuit en mettant son doigt sur sa bouche , comme si le som* meil de madame Féline eût été la seule cause de sa réserve. Bientôt Simon rentra. Il s'inquiétait de ne pas voir arriver à l'église sa mère toujours si matinale et si exacte surtout pour cette commémoration. Il s'effraya encore plus en la voyant couchée; mais Bonne le rassura, et ils se mirent à causer à voix basse. Bonne était curieuse , non des sottes puérilités de la vie , mais de tout ce qui intéressait son cœur aimant. Sa noble conduite réclamait toute la confiance de Simon. Il lui ouvrit son âme, lui avoua sa joie et ses espérances, et lui dit que c'était à elle qu'il devrait son bonheur. Cette dernière parole acheva de consoler Bonne de son sacrifice, et, dès qu'elle fut bien assurée que l'amour de Simon était payé de retour, elle sentit dans son cœur le même calme et le même désintéressement qu'elle aurait eus si Féline eût toujours été son frère. Dans l'après-midi, Simon alla trouver M. Parquet au sortir de l'ofâce. Jusqu'au dernier coup de la cloche , le bon avoué s'était livré au sommeil , et, sans le pieux devoir qu'il avait à remplir envers son défunt ami, il déclarait qu'aprës une nuit si remplie d'émotions il ne se fût pas si tôt arraché aux caresses de Morphée. « Mon ami , lui dit son filleul , je viens vous déclarer qu'il faut que vous arrangiez à tout prix mon mariage. — Ohl oh! décidément? dit M. Parquet, qui n'avait pas revu sa fille dans la journée. Il y a pourtant des réflexions à vous soumettre encore. J'ai parlé de vous à mademoiselle de Fougères. — Et moi aussi, mon ami, je lui ai parié.
9. Digitized by Google

de la chaumière et l'interroger. Mais il n'y a rien de si pudique que le sentiment de l'amour. Fiamma s'enfuit en mettant son doigt sur sa bouche, comme si le sommeil de madame Féline eût été la seule cause de sa réserve.

Bientôt Simon rentra. Il s'inquiétait de ne pas voir arriver à l'église sa mère toujours si matinale et si exacte surtout pour cette commémoration. Il s'effraya encore plus en la voyant couchée; mais Bonne le rassura, et ils se mirent à causer à voix basse. Bonne était curieuse, non des sottes puérilités de la vie, mais de tout ce qui intéressait son cœur aimant. Sa noble conduite réclamait toute la confiance de Simon. Il lui ouvrit son âme, lui avoua sa joie et ses espérances, et lui dit que c'était à elle qu'il devrait son bonheur. Cette dernière parole acheva de consoler Bonne de son sacrifice, et, dès qu'elle fut bien assurée que l'amour de Simon était payé de retour, elle sentit dans son cœur le même calme et le même désintéressement qu'elle aurait eus si Féline eût toujours été son frère.

Dans l'après-midi, Simon alla trouver M. Parquet au sortir de l'office. Jusqu'au dernier coup de la cloche, le bon avoué s'était livré au sommeil, et, sans le pieux devoir qu'il avait à remplir envers son défunt ami, il déclarait qu'après une nuit si remplie d'émotions il ne se fût pas si tôt arraché aux *caresses de Morphée*.

« Mon ami, lui dit son filleul, je viens vous déclarer qu'il faut que vous arrangiez à tout prix mon mariage.

— Oh! oh! décidément? dit M. Parquet, qui n'avait pas revu sa fille dans la journée. Il y a pourtant des réflexions à vous soumettre encore. J'ai parlé de vous à mademoiselle de Fougères.

— Et moi aussi, mon ami, je lui ai parlé.

SIMON. 154 — Ah! et elle vous a ôté tout espoir? Alors je dôses* père moi-même... — Non , mon cher Parquet, ne désespérez pas , elle m'aime. — Elle vous l'a dit? Je le savais, moi, mais je ne croyais pas qu'elle vous épouserait. Du moment qu'elle vous l'a dit, elle consent à vous épouser; car c'est une fille qui ne se laisse pas entraîner par la passion. Tout ce quelle dit, tout ce qu'elle fait est le résultat d'une volonté arrêtée. Ainsi, ce n'est pas Bonne que vous venez me demander, c'est Fiamma? — Oui , mon père. — Tu as raison de m'appeler ainsi ; je ne cesserai jamais de te regarder comme mon fils, Attends-moi donc ici, je vais et je reviens. — Mais où donc courez-vous si vite? —Chez M. de Fougères. — C'est vous presser beaucoup. Avez-vous réfléchi à cette première démarche? Avez-vous consulté Fiamma sur le moyen d'obtenir le consentement de son père sans blesser la prudence et sans ajouter de nouveaux obstacles à ceux qui existent déjà? — Et quels sont-ils, ces obstacles? — Je les ignore , mais je présume que c'es( la vanité nobiliaire du comte. — Si c'est là tout, j'ai ton affaire dans ma pocho. — Comment? — 11 suffit. Fiamma t'a-t-elle dit son grand secret? — Non , en vérité. — Alors je ne sais ce que je fais ni où je marche. Celto fille a une tête de fer, et nous ne la tenons pas encore. Voyons, que t'a-t-elle promis? — Rien. Mais elle n'aimo. — Eh bien! alors il faut agir sans elle. Il y a dans son Digilized by Google

— Ah! et elle vous a ôté tout espoir? Alors je désespère moi-même...

— Non, mon cher Parquet, ne désespérez pas, elle m'aime.

— Elle vous l'a dit? Je le savais, moi, mais je ne croyais pas qu'elle vous épouserait. Du moment qu'elle vous l'a dit, elle consent à vous épouser; car c'est une fille qui ne se laisse pas entraîner par la passion. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait est le résultat d'une volonté arrêtée. Ainsi, ce n'est pas Bonne que vous venez me demander, c'est Fiamma?

— Oui, mon père.

— Tu as raison de m'appeler ainsi; je ne cesserai jamais de te regarder comme mon fils, Attends-moi donc ici, je vais et je reviens.

— Mais où donc courez-vous si vite?

— Chez M. de Fougères.

— C'est vous presser beaucoup. Avez-vous réfléchi à cette première démarche? Avez-vous consulté Fiamma sur le moyen d'obtenir le consentement de son père sans blesser la prudence et sans ajouter de nouveaux obstacles à ceux qui existent déjà?

— Et quels sont-ils, ces obstacles?

— Je les ignore, mais je présume que c'est la vanité nobiliaire du comte.

— Si c'est là tout, j'ai ton affaire dans ma poche.

— Comment?

— Il suffit. Fiamma t'a-t-elle dit son grand secret?

— Non, en vérité.

— Alors je ne sais ce que je fais ni où je marche. Cette fille a une tête de fer, et nous ne la tenons pas encore. Voyons, que t'a-t-elle promis?

— Rien. Mais elle n'aime.

— Eh bien! alors il faut agir sans elle. Il y a dans son

SIMON. âme quelque scrupule , quelque terreur qu'il faut vaincre. Elle ne veut pas de dot, et tu es riche; voilà, je crois, son objection. — Et moi , si elle a une dot, je ne veux pas a elle . Voilà la mienne. . „ * j — Bon! dit l'avoué, c'est ainsi que je 1 entends. Allons, ma canne, où l'ai-je posée? et mon chapeau? — Où allez-vous donc de ce pas , mon père? dit Bonne, qui rentrait en cet instant. — Au château. — Alors remettez donc votre habit neuf que vous venez de quitter. —Non pas; ce serait faire trop d'honneur à cet — Comment l vous allez au château avec cet habit troué qui ne vous sert qu'au jardinage? — Sans nul doute, et avec mes sabots encore 1 Croistu pas que je vais m'attifer pour un Fougères? — Mais sa femme? On doit des égards aux dames. — Sa femme? Elle me trouvera encore trop bien. —Je vous assure, mon père, que vous avez tort. J'ai trouvé hier M. le comte bien froid pour vous. Vous perdrez sa clientèle , vous verrez cela. Et puis, en vous voyant si malpropre, cette dame va penser que je suis une paresseuse, une fille sans cœur, qui ne songe qu'à sa toilette et qui ne soigne pas celle de son père. —Je ne perdrai la clientèle de personne, répondit l'avoué d'un ton superbe, et personne no se permettra de faire de réflexions sur mon compte. » En parlant ainsi, il prit le chemin du château. II y entra d'un air rogue , sans essuyer ses sabots à la porte , à la grande indignation des laquais. Il demanda le comte à voix haute , pénétra dans le salon tout dune pièce, sans être annoncé, faisant craquer les parquets, craDigiiized by Google

âme quelque scrupule, quelque terreur qu'il faut vaincre. Elle ne veut pas de dot, et tu es riche : voilà, je crois, son objection.

— Et moi, si elle a une dot, je ne veux pas d'elle. Voilà la mienne.

— Bon ! dit l'avoué, c'est ainsi que je l'entends. Allons, ma canne, où l'ai-je posée? et mon chapeau?

— Où allez-vous donc de ce pas, mon père? dit Bonne, qui rentrait en cet instant.

— Au château.

— Alors remettez donc votre habit neuf que vous venez de quitter.

— Non pas; ce serait faire trop d'honneur à cet *avaricieux*.

— Comment! vous allez au château avec cet habit troué qui ne vous sert qu'au jardinage?

— Sans nul doute, et avec mes sabots encore! Crois-tu pas que je vais m'attifer pour un Fougères?

— Mais sa femme? On doit des égards aux dames.

— Sa femme? Elle me trouvera encore trop bien.

— Je vous assure, mon père, que vous avez tort. J'ai trouvé hier M. le comte bien froid pour vous. Vous perdrez sa clientèle, vous verrez cela. Et puis, en vous voyant si malpropre, cette dame va penser que je suis une paresseuse, une fille sans cœur, qui ne songe qu'à sa toilette et qui ne soigne pas celle de son père.

— Je ne perdrai la clientèle de personne, répondit l'avoué d'un ton superbe, et personne ne se permettra de faire de réflexions sur mon compte. »

En parlant ainsi, il prit le chemin du château. Il y entra d'un air rogue, sans essuyer ses sabots à la porte, à la grande indignation des laquais. Il demanda le comte à voix haute, pénétra dans le salon tout d'une pièce, sans être annoncé, faisant craquer les parquets, cra-

SIMON. 150 chant sur les tapis et couvrant les meubles de tabac. Ces manières bourrues , chez un homme aussi fin et aussi prudent que maître Parquet, pénétrèrent de ter> reur la jeune comtesse de Fougères , qui travaillait dans l'embrasure d'une fenêtre. Au lieu d'essayer de lui fairo baisser le ton, ce à quoi elle n'eût pas manqué en toute autre occasion , elle l'accabla de politesses et alla ellemême chercher son mari , afin que Parquet ne s'avisât pas de dire , comme le grand roi : T ai failli attendre. La nouvelle comtesse de Fougères était une veuve de province , entendant ses intérêts tout aussi bien que le comte , et tout à fait digne d'être sa moitié. Mais depuis quelque temps elle avait un tort grave aux yeux de M. de Fougères. Une grande partie de ses biens était mise en échec par un procès dont l'issue donnait des craintes assez fondées. « Je vous demande un million de pardons, s'écria le comte de Fougères en entrant et en se tenant courbé , afin d'avoir un air excessivement poli, sans faire trop de révérences affectées ; je vous ai fait attendre bien malgré moi. J'ai voulu rester jusqu'à la fin de l'office et aller même jeter à mou tour de l'eau bénite sur la tombe do ce digne abbé Féline. — Vous avez pris trop de peine , monsieur le comIe » répondit Parquet brusquement ; l'abbé Féline est au ciel depuis longtemps, et nous n'y sommes pas encore , nous autres. — Hélas ! sans doute , répliqua le comte d'un ton patelin ; qui peut se croire digne d'y entrer? — Ceux-là seuls qui méprisent les biens de la terre , reprit l'avoué. Mais, voyons , monsieur le comte , je ne suis pas venu ici pour un entretien mystique ; je viens vous dire que je ne puis souscrire à votre demande. — En vérité 1 s'écria le comte , alfoctant un air conDigitized by Google

chant sur les tapis et couvrant les meubles de tabac.

Ces manières bourrues, chez un homme aussi fin et aussi prudent que maître Parquet, pénétrèrent de terreur la jeune comtesse de Fougères, qui travaillait dans l'embrasure d'une fenêtre. Au lieu d'essayer de lui faire baisser le ton, ce à quoi elle n'eût pas manqué en toute autre occasion, elle l'accabla de politesses et alla elle-même chercher son mari, afin que Parquet ne s'avisât pas de dire, comme le grand roi: *J'ai failli attendre.* La nouvelle comtesse de Fougères était une veuve de province, entendant ses intérêts tout aussi bien que le comte, et tout à fait digne d'être sa moitié. Mais depuis quelque temps elle avait un tort grave aux yeux de M. de Fougères. Une grande partie de ses biens était mise en échec par un procès dont l'issue donnait des craintes assez fondées.

« Je vous demande un million de pardons, s'écria le comte de Fougères en entrant et en se tenant courbé, afin d'avoir un air excessivement poli, sans faire trop de révérences affectées; je vous ai fait attendre bien malgré moi. J'ai voulu rester jusqu'à la fin de l'office et aller même jeter à mon tour de l'eau bénite sur la tombe de ce digne abbé Féline.

— Vous avez pris trop de peine, monsieur le comte, répondit Parquet brusquement; l'abbé Féline est au ciel depuis longtemps, et nous n'y sommes pas encore, nous autres.

— Hélas! sans doute, répliqua le comte d'un ton patelin; qui peut se croire digne d'y entrer?

— Ceux-là seuls qui méprisent les biens de la terre, reprit l'avoué. Mais, voyons, monsieur le comte, je ne suis pas venu ici pour un entretien mystique; je viens vous dire que je ne puis souscrire à votre demande.

— En vérité! s'écria le comte, affectant un air con-

SIMON. 157 sterné et une grande surprise, aGn de ramener, s'il était possible, quelque remords dans l'âme de Parquet. — En vérité, monsieur le comte. Vous m'avez fait là une demande injuste , et dont je ne pouvais pas être l'interprète sans inconvenance et sans folie. — Vous n'avez donc pas rempli ma commission auprès de M. Féline? — Des choses de cette importance, monsieur le comte, ne se traitent pas ordnairement par ambassade, mais de puissance à puissance. Ah! il se peut que le mot vous paraisse fort, mais il en est ainsi. Simon Féline, mon 61leul, le Gis de la mère Jeanne , est à cette heure une grande puissance devant laqi'^lle les titres et les fortunes baissent pavillon ; car il n'y a ni fortune ni rang sans le droit ; et l'avocat en est l'organe, l'interprète et le défenseur... » Précisément Fiamma avait prêté , quelques jours auparavant, à M. Parquet, la comédie de l'Avocat vénitien, par Goldoni : l'avoué en avait été si ravi qu'il en avait traduit sur-le-champ toutes les déclamations, et il en récita plusieurs à M. de Fougères avec une mémoire impitoyable, à titre d'improvisation. « Et juste ciel ! répondit le comte, tout étourdi de son éloquence et des éclats do cette voix qui n'avait pas perdu les indexions du prétoire, personne plus que moi, mon cher monsieur Parquet, n'admire le talent et ne le salue plus profondément en toute occasion. M. Simon Féline en particulier est l'homme dont j'admire le plus le noble caractère et les hautes facultés; ne le lui avez-vous pas dit de ma part? — Je lui ai dit tout ce qu'il convenait de lui dire. — Lui avez-vous dit combien cette affaire a d'importance pour moi , pour ma femme? Songe-t-il qu'en se chargeant des intérêts de la partie adverse, il se pose Digitized by Google

sterné et une grande surprise, afin de ramener, s'il était possible, quelque remords dans l'âme de Parquet.

— En vérité, monsieur le comte. Vous m'avez fait là une demande injuste, et dont je ne pouvais pas être l'interprète sans inconvenance et sans folie.

— Vous n'avez donc pas rempli ma commission auprès de M. Féline?

— Des choses de cette importance, monsieur le comte, ne se traitent pas ordnairement par ambassade, mais de puissance à puissance. Ah! il se peut que le mot vous paraisse fort, mais il en est ainsi. Simon Féline, mon filleul, le fils de la mère Jeanne, est à cette heure une grande puissance devant laquelle les titres et les fortunes baissent pavillon ; car il n'y a ni fortune ni rang sans le droit ; et l'avocat en est l'organe, l'interprète et le défenseur... »

Précisément Fiamma avait prêté, quelques jours auparavant, à M. Parquet, la comédie de *l'Avocat vénitien*, par Goldoni : l'avoué en avait été si ravi qu'il en avait traduit sur-le-champ toutes les déclamations, et il en récita plusieurs à M. de Fougères avec une mémoire impitoyable, à titre d'improvisation.

« Et juste ciel! répondit le comte, tout étourdi de son éloquence et des éclats de cette voix qui n'avait pas perdu les inflexions du prétoire, personne plus que moi, mon cher monsieur Parquet, n'admire le talent et ne le salue plus profondément en toute occasion. M. Simon Féline en particulier est l'homme dont j'admire le plus le noble caractère et les hautes facultés; ne le lui avez-vous pas dit de ma part?

— Je lui ai dit tout ce qu'il convenait de lui dire.

— Lui avez-vous dit combien cette affaire a d'importance pour moi, pour ma femme? Songe-t-il qu'en se chargeant des intérêts de la partie adverse, il se pose

SrMON. )53 l'antagoniste 'd'une famille honorable , et en particulier d'un homme qui l'a comblé des égards dus à son mérite, d'un ancien ami de sa famille, et de son digne oncle sur* tout; d'un homme enfin qui, s'élevant au-dessus des préjugés de sa caste et devinant le brillant avenir du jeune avocat, l'a reçu avec distinction alors que sa position dans le monde était encore précaire? • — La position de Simon n'a jamais été précaire, perroettez-moi de vous le dire, monsieur le comte : Simon est né homme de génie ; avec cela et le moindre secours d'un ami on arrive à tout. Ce secours ne lui a pas manqué, et, si j'eusse fait défaut, vingt autres eussent acquitté leur dette de reconnaissance mvers cette noble famille ; oui, noble ^ monsieur le comte : la noblesse est dans les sentiments de l'àme et non pas dans le sang des artères. » Ici M. Parquet plaça à propos une nouvelle déclamation qui ne fit pas moins d'effet que la première. « Hélas 1 monsieur Parquet, dit le comte qui devenait plus poli à mesure que son dépit secret et sa mortelle impatience augmentaient, vous prêchez un converti ! En quoi ai-je pu blesser M. Féline et lui faire croire que je ne rendais pas justice à son mérite? M'a-t-on prêté quelque propos inconvenant? Ai-je manqué d'égards directement ou indirectement à sa famille? Ma fille aurait-elle oublié, en arrivant, d'aller s'informer de la santé de madame Féline? Elles étaient fort liées ensemble autrefois, et je voyais avec plaisir des relations aussi édifiantes. Ne les ai-je pas encouragées, loin de les contrarier?... — Et pour quelle raison les eussiez - vous contrariées? C'eût été une folie, une lâcheté indigne d'un homme aussi éclairé et aussi délicat que vous l'êtes, monsieur le comte. — Vous savez donc bien à quel point je dédaigne l'importance que mes pareils mettent à ces vaincs distincDigitized by Google

l'antagoniste d'une famille honorable, et en particulier d'un homme qui l'a comblé des égards dus à son mérite, d'un ancien ami de sa famille, et de son digne oncle surtout; d'un homme enfin qui, s'élevant au-dessus des préjugés de sa caste et devinant le brillant avenir du jeune avocat, l'a reçu avec distinction alors que sa position dans le monde était encore précaire?

— La position de Simon n'a jamais été précaire, permettez-moi de vous le dire, monsieur le comte : Simon est né homme de génie; avec cela et le moindre secours d'un ami on arrive à tout. Ce secours ne lui a pas manqué, et, si j'eusse fait défaut, vingt autres eussent acquitté leur dette de reconnaissance envers cette noble famille; oui, *noble*, monsieur le comte : la noblesse est dans les sentiments de l'âme et non pas dans le sang des artères. »

Ici M. Parquet plaça à propos une nouvelle déclamation qui ne fit pas moins d'effet que la première.

« Hélas! monsieur Parquet, dit le comte qui devenait plus poli à mesure que son dépit secret et sa mortelle impatience augmentaient, vous prêchez un converti! En quoi ai-je pu blesser M. Féline et lui faire croire que je ne rendais pas justice à son mérite? M'a-t-on prêté quelque propos inconvenant? Ai-je manqué d'égards directement ou indirectement à sa famille? Ma fille aurait-elle oublié, en arrivant, d'aller s'informer de la santé de madame Féline? Elles étaient fort liées ensemble autrefois, et je voyais avec plaisir des relations aussi édifiantes. Ne les ai-je pas encouragées, loin de les contrarier?...

— Et pour quelle raison les eussiez-vous contrariées? C'eût été une folie, une lâcheté indigne d'un homme aussi éclairé et aussi délicat que vous l'êtes, monsieur le comte.

— Vous savez donc bien à quel point je dédaigne l'importance que mes pareils mettent à ces vaines distinc-

SIMON. . ID9 lions! Comment M. Féline a-l-il pu s'imaginer que j'étais arrêté, dans mon désir do lui demander l'appui de son talent, par d'aussi sottes considérations? — M. Féline ne s'imagine rien du tout, monsieur le comte ; c'est moi qui me suis imaginé une chose que je vais vous dire franchement et qui n'est pas dépourvue de raison. Jïcoutez-moi bien. De père en fils les Parquet ont placé les Fougères en tète de leur clientèle; c'est bien. Vous avez eu une affaire, vous en avez e»i deux , vous en avez eu trois ; M* Simon Parquet a remué les dossiers de M. le comte Foulon de Fougères ; il a plaidé ses causes au barreau, et, soit la bonté des causes , soit le zèle de l'avocat, soit l'aptitude de l'avoué, M. de Fougères a gagné trois procès... — Je n'attribue mes victoires qu'à votre talent et à votre zèle , mon cher monsieur Parquet. — Laissez-moi dire. J'arrive à la péripétie , au quatrième acte (M. Parquet avait toujours le rôle d'Alberto Casaboni dans la tête), Je veux dire au quatrième procès. M. de Fougères épouse une dame de bonne maison et passablement riche , qui lui donne deux héritiers d'un coup et qui lui en fait espérer d'autres. C'est le cas, sinon d'augmenter sa fortune, du moins de no pas la laisser péricliter. Or, il se krouve qu'une difficulté inattendue se présente, et que madame de Fougères , selon toute apparence, va perdre cinq cent mille francs , peutêtre plus, légués à ladite dame par testament d'un sien oncle. Dicat testator et erit lex. Mais ledit testament ne paraît pas avoir été rédigé dans l'exercice d'une pleine liberté d'esprit... — Vous savez bien , monsieur Parquet , que le bon droit est du côté... — Je ne me prononce pas, monsieur le comte, J'expose l'affaire. M. le comte de Fougères se trouve donc Digitized by Google

tions! Comment M. Féline a-t-il pu s'imaginer que j'étais arrêté, dans mon désir de lui demander l'appui de son talent, par d'aussi sottes considérations?

— M. Féline ne s'imagine rien du tout, monsieur le comte; c'est moi qui me suis imaginé une chose que je vais vous dire franchement et qui n'est pas dépourvue de raison. Écoutez-moi bien. De père en fils les Parquet ont placé les Fougères en tête de leur clientèle; c'est bien. Vous avez eu une affaire, vous en avez eu deux, vous en avez eu trois; Me Simon Parquet a remué les dossiers de M. le comte Foulon de Fougères; il a plaidé ses causes au barreau, et, soit la bonté des causes, soit le zèle de l'avocat, soit l'aptitude de l'avoué, M. de Fougères a gagné trois procès...

— Je n'attribue mes victoires qu'à votre talent et à votre zèle, mon cher monsieur Parquet.

— Laissez-moi dire. J'arrive à la péripétie, au quatrième acte (M. Parquet avait toujours le rôle d'Alberto Casaboni dans la tête), je veux dire au quatrième procès. M. de Fougères épouse une dame de bonne maison et passablement riche, qui lui donne deux héritiers d'un coup et qui lui en fait espérer d'autres. C'est le cas, sinon d'augmenter sa fortune, du moins de ne pas la laisser péricliter. Or, il se trouve qu'une difficulté inattendue se présente, et que madame de Fougères, selon toute apparence, va perdre cinq cent mille francs, peut-être plus, légués à ladite dame par testament d'un sien oncle. *Dicat testator et erit lex.* Mais ledit testament ne paraît pas avoir été rédigé dans l'exercice d'une pleine liberté d'esprit...

— Vous savez bien, monsieur Parquet, que le bon droit est du côté...

— Je ne me prononce pas, monsieur le comte, j'expose l'affaire. M. le comte de Fougères se trouve donc

SIMON. 160 dans la nécessité de s'en remettre une quatrième fois au zèle et à la loyauté de M* Simon Parquet. » Le comte étouffa un soupir d'angoisses ; M. Parquet passa à un effet d'éloquence, et dit avec un accent pathétique : « Mais M» Simon Parquet n'est plus ce robuste athlète , ce lutteur antique qui, semblable au discobole, lançait dans l'arène avec la rapidité de la foudre un argument à deux tranchants. Sa gloire a pâli, ses tempes sont dévastées, ses dents se sont éclaircies, sa faible voix (M. Parquet prononça ces mots d'une voix de stentor) ne porte plus, dans l'âme de ses adversaires et de ses juges, le frisson de la crainte ou les émotions de la conviction. Assis sur son siège, comme il convient à un sage vieillard, à un jurisconsulte expérimenté, il ne se mêle plus aux luttes judiciaires; il éclaire, il dirige l'avocat; mais il lui laisse savourer les vaines fumées du triomphe et recueillir les décevantes acclamations de la foule. En un mot, il a cédé à son filleul, à son ami , à son disciple, à son fils adoptif, le célèbre avocat Simon Féline, le sceptre de la parole. » M. de Fougères prit le parti d'accepter une prise de tabac d'Espagne que lui offrit M« Parquet en terminant cette période ; celui-ci respira et reprit sur un ton de discussion sophistique : « Il était simple, il était juste, il était naturel , il était vraisemblable, il était, dis-je, en quelque sorte certain , que M. le comte de Fougères , confiant à M" Parquet la direction de ce nouveau procès, le chargerait de demander au premier avocat de la province et à un des premiers de la France, à M® Simon Féline , s'il lui était agréable de se charger de plaider sa cause. Jamais aucun des clients de M® Parquet n'avait encore manqué à cette marque d'estime envers le disciple bien-aimé du vieux Digitized by Google

dans la nécessité de s'en remettre une quatrième fois au zèle et à la loyauté de Me Simon Parquet. »

Le comte étouffa un soupir d'angoisses; M. Parquet passa à un effet d'éloquence, et dit avec un accent pathétique :

« Mais Me Simon Parquet n'est plus ce robuste athlète, ce lutteur antique qui, semblable au discobole, lançait dans l'arène avec la rapidité de la foudre un argument à deux tranchants. Sa gloire a pâli, ses tempes sont dévastées, ses dents se sont éclaircies, sa faible voix (M. Parquet prononça ces mots d'une voix de stentor) ne porte plus, dans l'âme de ses adversaires et de ses juges, le frisson de la crainte ou les émotions de la conviction. Assis sur son siége, comme il convient à un sage vieillard, à un jurisconsulte expérimenté, il ne se mêle plus aux luttes judiciaires; il éclaire, il dirige l'avocat; mais il lui laisse savourer les vaines fumées du triomphe et recueillir les décevantes acclamations de la foule. En un mot, il a cédé à son filleul, à son ami, à son disciple, à son fils adoptif, le célèbre avocat Simon Féline, le sceptre de la parole. »

M. de Fougères prit le parti d'accepter une prise de tabac d'Espagne que lui offrit Me Parquet en terminant cette période; celui-ci respira et reprit sur un ton de discussion sophistique :

« Il était simple, il était juste, il était naturel, il était vraisemblable, il était, dis-je, en quelque sorte certain, que M. le comte de Fougères, confiant à Me Parquet la direction de ce nouveau procès, le chargerait de demander au premier avocat de la province et à un des premiers de la France, à Me Simon Féline, s'il lui était agréable de se charger de plaider sa cause. Jamais aucun des clients de Me Parquet n'avait encore manqué à cette marque d'estime envers le disciple bien-aimé du vieux

SIMON. If.l patron, envers le trop honoré patron de l'illustre disciple ; M. le comte de Fougères y a cependant manqué . et certes , ici ce n'est ni l'exacte connaissance des formes du monde , ni le sentiment exquis dos convenances sociales, qui ont manqué à l'accusé... je veux dire à M. le comte do Fougères; ce n'est pas non plus la malice, le déchaînement, la haine, la jalousie, le mépris; ce n'est aucune de ces passions violentes qui ont induit M. de Fougères à faire un aussi sanglant affront à M« Simon Parquet et à mon client.... je veux dire à M« Simon Féline. Non, Messieurs, M. de Fougères est un homme recommandable à tous égards, exempt de passions mauvaises, incapable de méchants procédés... — Allons , mon bon monsieur Parquet , dit le comte d'un ton caressant, espérant faire abandonner à son terrible antagoniste ce plaidoyer impitoyable, dans lequel il se trouvait, par une étrange inadvertance de l'orateur, jouer à la fois le rôle du tribunal et celui de l'accusé. Au fait ! mon cher ami , que me reprochez-vous donc? Quelles méfiances me prêtez-vous? Pourquoi n'avez-vous pas compris que le hasard, l'éloignement, des considérations particulières envers un avocat respectable , ancien ami de la famille do ma femme , le désir de ma femme ellemême, tout cela réuni, et rien autre chose que cela pourtant, m'a inspiré la malheureuse idée de charger M*** de plaider pour moi? — Ah 1 malheureuse est l'idée , certainement 1 s'écria M. Parquet en se barbouillant la face de tabac. Trois fois malheureuse est l'idée qui vous a conduit à cette démarche! C'est une impasse, monsieur le comte, il faut y rester et attendre que la muraille tombe! M*** plaidant contre Simon Féline , voyez-vous , c'est la tentative la plus étrange, la plus folle, la plus déplorable, la plus désespérée, que la démence ou la fatalité puisse inspirer. Digitized by Google

patron, envers le trop honoré patron de l'illustre disciple; M. le comte de Fougères y a cependant manqué. et certes, ici ce n'est ni l'exacte connaissance des formes du monde, ni le sentiment exquis des convenances sociales, qui ont manqué à l'accusé... je veux dire à M. le comte de Fougères; ce n'est pas non plus la malice, le déchaînement, la haine, la jalousie, le mépris; ce n'est aucune de ces passions violentes qui ont induit M. de Fougères à faire un aussi sanglant affront à Me Simon Parquet et à mon client.... je veux dire à Me Simon Féline. Non, Messieurs, M. de Fougères est un homme recommandable à tous égards, exempt de passions mauvaises, incapable de méchants procédés...

— Allons, mon bon monsieur Parquet, dit le comte d'un ton caressant, espérant faire abandonner à son terrible antagoniste ce plaidoyer impitoyable, dans lequel il se trouvait, par une étrange inadvertance de l'orateur, jouer à la fois le rôle du tribunal et celui de l'accusé. Au fait! mon cher ami, que me reprochez-vous donc? Quelles méfiances me prêtez-vous? Pourquoi n'avez-vous pas compris que le hasard, l'éloignement, des considérations particulières envers un avocat respectable, ancien ami de la famille de ma femme, le désir de ma femme elle-même, tout cela réuni, et rien autre chose que cela pourtant, m'a inspiré la malheureuse idée de charger M*** de plaider pour moi?

— Ah! malheureuse est l'idée, certainement! s'écria M. Parquet en se barbouillant la face de tabac. Trois fois malheureuse est l'idée qui vous a conduit à cette démarche! C'est une impasse, monsieur le comte, il faut y rester et attendre que la muraille tombe! M*** plaidant contre Simon Féline, voyez-vous, c'est la tentative la plus étrange, la plus folle, la plus déplorable, la plus désespérée, que la démence ou la fatalité puisse inspirer.

162 SIMON. Où diable aviez-vous l'esprit? Pardon , si je jure ; l'intérêt que je porte au succès d'une affaire qui m'est confiée me fait regarder avec douleur l'avenir et le dénoûment de celle-ci. — Eh ! mon Dieu ! M. Féline plaide donc décidément contre moi? On l'en a donc prié? Il y a donc consenti? Il s'y est donc engagé ? C'est donc irrévocable ? Ah ! monsieur Parquet, il n'eût tenu qu'à vous, il ne tiendrait peut-être qu'à vous encore de l'empêcher de prendre part à cette lutte. Sur mon honneur, je vous jure que , s'il en était temps encore, si je ne craignais de faire un outrage à l'avocat distingué que j'ai eu l'imprudence, la maladresse de lui préférer, j'irais supplier M. Féline d'être mon défenseur. Ne le pouvant pas, ne puis-je espérer du moins qu'en raison de toutes les considérations que j'ai fait valoir tout à l'heure , il ne prendra pas parti contre moi? M. Féline est-il à cela près? Avec son immense réputation, ses larges profits, ses occupations multipliées, les mille occasions de faire sa fortune et de déployer son talent qui se présentent à lui sans cesse... — Tous les jours, à tout heure , il n'est occupé qu'à remercier des clients et à renvoyer des pièces. — Eh bien ! comment ne peut-il pas faire le sacrifice d'une seule aflaire , lorsqu'il y va d'intérêts aussi graves pour un ami ? — Hum! pensa M. Parquet, M. le comte a lâché un mot bien fort, il tombe dans la nasse. Pour un ami , reprit-il, c'est beaucoup dire. Simon se moque de trois, de six, de douze affaires de plus ou de moins ; mais il n'csl pas insensible à une méfiance injuste , à des soupçons injurieux. — Au nom du ciell expliquez-vous enfin, s'écria le comte avec vivacité ; qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? que me reproche-t-il?
Digitized by Google

Où diable aviez-vous l'esprit? Pardon, si je jure ; l'intérêt que je porte au succès d'une affaire qui m'est confiée me fait regarder avec douleur l'avenir et le dénoûment de celle-ci.

— Eh ! mon Dieu ! M. Féline plaide donc décidément contre moi? On l'en a donc prié? Il y a donc consenti? Il s'y est donc engagé? C'est donc irrévocable? Ah ! monsieur Parquet, il n'eût tenu qu'à vous, il ne tiendrait peut-être qu'à vous encore de l'empêcher de prendre part à cette lutte. Sur mon honneur, je vous jure que, s'il en était temps encore, si je ne craignais de faire un outrage à l'avocat distingué que j'ai eu l'imprudence, la maladresse de lui préférer, j'irais supplier M. Féline d'être mon défenseur. Ne le pouvant pas, ne puis-je espérer du moins qu'en raison de toutes les considérations que j'ai fait valoir tout à l'heure, il ne prendra pas parti contre moi? M. Féline est-il à cela près? Avec son immense réputation, ses larges profits, ses occupations multipliées, les mille occasions de faire sa fortune et de déployer son talent qui se présentent à lui sans cesse...

— Tous les jours, à tout heure, il n'est occupé qu'à remercier des clients et à renvoyer des pièces.

— Eh bien ! comment ne peut-il pas faire le sacrifice d'une seule affaire, lorsqu'il y va d'intérêts aussi graves pour *un ami?*

— *Hum !* pensa M. Parquet, M. le comte a lâché un mot bien fort, il tombe dans la nasse. Pour *un ami*, reprit-il, c'est beaucoup dire. Simon se moque de trois, de six, de douze affaires de plus ou de moins ; mais il n'est pas insensible à une méfiance injuste, à des soupçons injurieux.

— Au nom du ciel ! expliquez-vous enfin, s'écria le comte avec vivacité ; qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? que me reproche-t-il?

SIMON. 1G3 — II faut donc vous le dire? — Je vous le demande en grôce , à mains jointes. — Eh bien ! je le dirai. Il y a do la politique en dessous de ces cartes-là, monsieur le comte. » Parquet vit aussitôt qu'il approchait du joint; car, malgré toute son adresse, le comte se troubla. « II y a de la politique, reprit Parquet avec fermeté et abandonnant toute son emphase ironique. Vos adversaires sont des plébéiens , des ennemis particuliers et assez en vue de la puissance ministérielle. Qui a droit? Nul ne le sait encore , ni vous, ni moi, ni vos adversaires. A chance égale, Simon aurait eu beaucoup de sympathie pour la cause des plébéiens, fort peu pour la vôtre ; Simon n'aime pas les patriciens, et son opinion républicaine vous a fait peur. Simon n'eût peut-être pas entrepris votre cause ; c'est possible, je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, ce dont je réponds sur ma tête, c'est qu'au cas où il l'eût acceptée il l'eût défendue avec loyauté, avec force, et, j'ose le dire, ill'eùtgagnéc. Mais vous avez craint un refus, ce qui est une faiblesse d'amour-propre ; ou bien vous avez craint quelque chose de pire, une trahison... Dites, l'avez-'/ous craint, oui ou non? — Jamais, monsieur Parquet, jamais, je vous en donne... — Ne jurez pas, monsieur le comte ; vous l'avez dit à quelqu'un, et voici vos paroles ; a Ces gens-Ià s'entendent tous entre eux ; comment voulez-vous qu'on se fonde sur le sérieux d'un débat judiciaire entre des gens qui vont le soir fraterniser au cabaret , ou , ce qu'il y a de pire, se prêtent mutuellement des serments épouvantables dans un club carbonaro? » — Je n'ai jamais dit cela , monsieur Parquet , s'écria le comte au désespoir. Je suis le plus malheureux des hommes ; on m'a indignement calomnié. » Digilized by Google

— Il faut donc vous le dire?

— Je vous le demande en grâce, à mains jointes.

— Eh bien! je le dirai. Il y a de la politique en dessous de ces cartes-là, monsieur le comte. »

Parquet vit aussitôt qu'il approchait du joint; car, malgré toute son adresse, le comte se troubla.

« Il y a de la politique, reprit Parquet avec fermeté et abandonnant toute son emphase ironique. Vos adversaires sont des plébéiens, des ennemis particuliers et assez en vue de la puissance ministérielle. Qui a droit? Nul ne le sait encore, ni vous, ni moi, ni vos adversaires. A chance égale, Simon aurait eu beaucoup de sympathie pour la cause des plébéiens, fort peu pour la vôtre; Simon n'aime pas les patriciens, et son opinion républicaine vous a fait peur. Simon n'eût peut-être pas entrepris votre cause; c'est possible, je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, ce dont je réponds sur ma tête, c'est qu'au cas où il l'eût acceptée il l'eût défendue avec loyauté, avec force, et, j'ose le dire, il l'eût gagnée. Mais vous avez craint un refus, ce qui est une faiblesse d'amour-propre; ou bien vous avez craint quelque chose de pire, une trahison... Dites, l'avez-vous craint, oui ou non?

— Jamais, monsieur Parquet, jamais, je vous en donne...

— Ne jurez pas, monsieur le comte; vous l'avez dit à quelqu'un, et voici vos paroles : « Ces gens-là s'entendent tous entre eux; comment voulez-vous qu'on se fonde sur le sérieux d'un débat judiciaire entre des gens qui vont le soir fraterniser au cabaret, ou, ce qu'il y a de pire, se prêtent mutuellement des serments épouvantables dans un club carbonaro? »

— Je n'ai jamais dit cela, monsieur Parquet, s'écria le comte au désespoir. Je suis le plus malheureux des hommes; on m'a indignement calomnié. »

164 SIMON. Sa détresse fit pitié à M. Parquet, en même temps qu'elle lui donna envie de rire ; car mieux que personne il savait l'innocence de M. de Fougères quant à ce propos. L'amplification était close dans le cerveau de M. Parquet. Le comte avait confié son affaire à un autre que Simon, par méfiance de son habileté et par crainte aussi de sa trop grande délicatesse. L'affaire était mauvaise ,il le savait. Ce n'était pas un orateur éloquent et chaleureux qu'il lui fallait, c'était un ergoteur intrépide, un sophiste spécieux. Il pouvait triompher avec l'homme qu'il avait choisi, mais non pas triompher de Simon plaidant pour ses coopinionnaires, et qui , dans une position tout à fait favorable au développement de son caractère, devait là, plus qu'en aucune autre occasion, déployer cette puissance, cette bravoure et cette rudesse d'honnêtelé qui faisaient sa plus grande force. D'un mot il culbuterait toutes les controverses, d'autant plus que c'était un homme à tout oser en matière politique et à tout dire sans le moindre ménagement. Il est vrai aussi que les adversaires du comte n'avaient pas encore choisi Simon pour leur défenseur; que Simon n'avait pas songé à leur en servir ; qu'il ignorait même le prétendu affront fait par M. de Fougères à son intégrité; en un mot, que toute cette indignation et toutes ces menaces étaient le savant artifice que depuis la veille maître Parquet tenait en réserve avec le plus grand mystère, sachant bien que Simon no s'y prêterait pas volontiers. L'artifice, il faut aussi le dire, n'eût pas été loin sans la timidité d'esprit du comte ; mais , sous le caractère le plus obstiné, cet homme cachait la tête la plus faible. Toujours habitué à louvoyer , à tout oser sous le voile d'une hypocrite politesse, dès qu'on l'attaquait en face , il était perdu. Cela était difficile; il inspirait trop de dégoût aux âmes fortes; il leurrait de trop de promesses Digitized by Google

Sa détresse fit pitié à M. Parquet, en même temps qu'elle lui donna envie de rire ; car mieux que personne il savait l'innocence de M. de Fougères quant à ce propos. L'amplification était close dans le cerveau de M. Parquet. Le comte avait confié son affaire à un autre que Simon, par méfiance de son habileté et par crainte aussi de sa trop grande délicatesse. L'affaire était mauvaise ; il le savait. Ce n'était pas un orateur éloquent et chaleureux qu'il lui fallait, c'était un ergoteur intrépide, un sophiste spécieux. Il pouvait triompher avec l'homme qu'il avait choisi, mais non pas triompher de Simon plaidant pour ses coopinionnaires, et qui, dans une position tout à fait favorable au développement de son caractère, devait là, plus qu'en aucune autre occasion, déployer cette puissance, cette bravoure et cette rudesse d'honnêteté qui faisaient sa plus grande force. D'un mot il culbuterait toutes les controverses, d'autant plus que c'était un homme à tout oser en matière politique et à tout dire sans le moindre ménagement.

Il est vrai aussi que les adversaires du comte n'avaient pas encore choisi Simon pour leur défenseur ; que Simon n'avait pas songé à leur en servir ; qu'il ignorait même le prétendu affront fait par M. de Fougères à son intégrité ; en un mot, que toute cette indignation et toutes ces menaces étaient le savant artifice que depuis la veille maître Parquet tenait en réserve avec le plus grand mystère, sachant bien que Simon ne s'y prêterait pas volontiers.

L'artifice, il faut aussi le dire, n'eût pas été loin sans la timidité d'esprit du comte ; mais, sous le caractère le plus obstiné, cet homme cachait la tête la plus faible. Toujours habitué à louvoyer, à tout oser sous le voile d'une hypocrite politesse, dès qu'on l'attaquait en face, il était perdu. Cela était difficile ; il inspirait trop de dégoût aux âmes fortes ; il leurrait de trop de promesses

SIMON. 1C5 et de protestations les esprits faibles, pour qu'on daignât ou pour qu'on osât lui faire des reproches ; et certes , M. Parquet ne s'en fût jamais donné la peine sans l'espoir et la volonté de tirer parti de sa confusion pour son grand dessein. Ce qu'il avait prévu arriva. Le comte se retrancha , pour sa justification , dans des serments d'estime , de confiance, de dévouement , d'affection pour la cause plébéienne et pour Simon Féline spécialement. 11 fit bon marché de la noblesse, de la parenté , de la monarchie , de toutes les hiérarchies sociales , à condition qu'on lui laisserait gagner son procès. Depuis longtemps il s'était réservé tant de portes ouvertes , qu'il était difficile de le saisir. M. Parquet le poussa et l'égara dans son propre labyrinthe ; il le força de s'enferrer jusqu'au bout. — Allons, lui dit-il , il ne faut pas tant vous échauffer contre ceux qui ont répété vos paroles. Ce n'est pas un grand mal , après tout, dans votre position ; vous avez été forcé d'émigrer. La révolution vous a dépouillé, banni. Il est simple que vous ayez des préventions contre nous et que vous nous confondiez tous dans vos ressentiments. — Je n'ai point de ressentiments, s'écria le comte, je n'ai aucune espèce de prévention. Je n'en veux à personne ; je n'accuse que la noblesse de ses propres revers. Je sais que tous les hommes sont égaux devant Dieu comme devant la loi , devant toute opinion saine comme devant tout droit social. Enfin, j'estime maître Parquet, honnête homme, habile, généreux, instruit, cent fois plus qu'un gentilhomme ignorant, égoïste, borné. — C'est fort bon, je le crois jusqu'à un certain point, répondit M. Parquet; mais cependant je vais vous mettre à une épreuve. Si j'avais vingt-cinq ans, une jolie aisance et une certaine réputation , et que je fusse amoureux de votre fille, me la donneriez-vous en mariage? Digilizod by Google

et de protestations les esprits faibles, pour qu'on daignât ou pour qu'on osât lui faire des reproches ; et certes, M. Parquet ne s'en fût jamais donné la peine sans l'espoir et la volonté de tirer parti de sa confusion pour son grand dessein.

Ce qu'il avait prévu arriva. Le comte se retrancha, pour sa justification, dans des serments d'estime, de confiance, de dévouement, d'affection pour la cause plébéienne et pour Simon Féline spécialement. Il fit bon marché de la noblesse, de la parenté, de la monarchie, de toutes les hiérarchies sociales, à condition qu'on lui laisserait gagner son procès. Depuis longtemps il s'était réservé tant de portes ouvertes, qu'il était difficile de le saisir. M. Parquet le poussa et l'égara dans son propre labyrinthe ; il le força de s'enferrer jusqu'au bout.

— Allons, lui dit-il, il ne faut pas tant vous échauffer contre ceux qui ont répété vos paroles. Ce n'est pas un grand mal, après tout, dans votre position ; vous avez été forcé d'émigrer. La révolution vous a dépouillé, banni. Il est simple que vous ayez des préventions contre nous et que vous nous confondiez tous dans vos ressentiments.

— Je n'ai point de ressentiments, s'écria le comte, je n'ai aucune espèce de prévention. Je n'en veux à personne ; je n'accuse que la noblesse de ses propres revers. Je sais que tous les hommes sont égaux devant Dieu comme devant la loi, devant toute opinion saine comme devant tout droit social. Enfin, j'estime maître Parquet, honnête homme, habile, généreux, instruit, cent fois plus qu'un gentilhomme ignorant, égoïste, borné.

— C'est fort bon, je le crois jusqu'à un certain point, répondit M. Parquet ; mais cependant je vais vous mettre à une épreuve. Si j'avais vingt-cinq ans, une jolie aisance et une certaine réputation, et que je fusse amoureux de votre fille, me la donneriez-vous en mariage ?

UC SIMOÎ». — Pourquoi non? dit le comte, qui ne se méfiait guère des vues de M. Parquet sur Fiamma. — A moi, Parquet? vous consentirie2 à être mon beaupère, à entendre appeler votre fille madame Parquet ? à avoir pour gendre un procureur? Vous ne dites pas ce que vous pensez, monsieur le comte ! — Je ne pense pas , dit le comte en riant, qu'à votre âge vous me demandiez la main de ma fille ; mais si vous aviez vingt-cinq ans et que vous me tendissiez un piège innocent, je vous dirais : Allez à l'appariement de Fiamma, mon cher Parquet , et si elle vous accorde son cœur, je vous accorde sa main. Je serais flatté et honoré de l'alliance d'un homme tel que vous. — Eh bien ! vous êtes un brave homme ! Touchez là ! s'écria M. Parquet avec des yeux pétillants d'une malice que M. de Fougères prit pour l'expression de l'amourpropre satisfait. Je vais chercher Simon, je vous l'amène... - Allez, mon ami, allez vite, mon bon Parquet, dit le comte en lui pressant les mains , je vous en aurai une éternelle reconnaissance. — Et vous lui donnerez votre fille en mariage, reprit Parquet ; moyennant quoi , il refusera de plaider contre vous, et s'engagera, pour l'avenir, à plaider gratis tous les procès que vous pourrez avoir, jusqu'à la concurrence de deux cents... — Ma fille en mariage!... dit M. de Fougères en reculant de trois pas et on pâlissant de colère. Est-ce là la condition ? M. Féline veut épouser Fiamma? — Eh bien! pourquoi pas?... reprit M. Parquet d'un air assuré ; le trouvez-vous trop vieux , celui-là ? Il est juste de l'âge de Fiamma ; il est beau comme un ange , il s'est fait un plus grand nom que celui que vos pères vous ont laissé. 11 appartient à la plus honnête famille du pays. Il gagne de vingt-cinq à trente mille francs par an. Il a Digitized by Google

— Pourquoi non? dit le comte, qui ne se méfiait guère des vues de M. Parquet sur Fiamma.

— A moi, Parquet? vous consentiriez à être mon beau-père, à entendre appeler votre fille madame Parquet? à avoir pour gendre un procureur? Vous ne dites pas ce que vous pensez, monsieur le comte!

— Je ne pense pas, dit le comte en riant, qu'à votre âge vous me demandiez la main de ma fille; mais si vous aviez vingt-cinq ans et que vous me tendissiez un piége innocent, je vous dirais : Allez à l'appartement de Fiamma, mon cher Parquet, et si elle vous accorde son cœur, je vous accorde sa main. Je serais flatté et honoré de l'alliance d'un homme tel que vous.

— Eh bien! vous êtes un brave homme! Touchez là! s'écria M. Parquet avec des yeux pétillants d'une malice que M. de Fougères prit pour l'expression de l'amour-propre satisfait. Je vais chercher Simon, je vous l'amène...

— Allez, mon ami, allez vite, mon bon Parquet, dit le comte en lui pressant les mains, je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

— Et vous lui donnerez votre fille en mariage, reprit Parquet; moyennant quoi, il refusera de plaider contre vous, et s'engagera, pour l'avenir, à plaider gratis tous les procès que vous pourrez avoir, jusqu'à la concurrence de deux cents...

— Ma fille en mariage!... dit M. de Fougères en reculant de trois pas et en pâlissant de colère. Est-ce là la condition? M. Féline veut épouser Fiamma?

— Eh bien! pourquoi pas?... reprit M. Parquet d'un air assuré; le trouvez-vous trop vieux, celui-là? Il est juste de l'âge de Fiamma; il est beau comme un ange, il s'est fait un plus grand nom que celui que vos pères vous ont laissé. Il appartient à la plus honnête famille du pays. Il gagne de vingt-cinq à trente mille francs par an. Il a

SIMON. 167 toutes les supériorités, toutes les vertus, toutes les grùces. Il vous demande votre fille, et vous hésitez? — Ma fille ne veut pas se marier, répondit sèchement le comte. — Est-ce là l'unique cause de votre refus , monsieur le comte? — Oui, monsieur Parquet, l'unique ; mais vous savez qu'elle est invincible. — Je ne sais rien du tout, monsieur le comte, que ce qu'il vous plaira de me dire franchement. M'autorisezvous à faire ce que vous venez d'imaginer vous-mème, de monter à l'appartement de Fiamma et de lui demander son cœur et sa main, non pour moi , vieux barbon , mais pour Simon Féline, et, si j'obtiens cette promesse, la ratifierez-vous sur-le-champ? - Sur-le-champ, monsieur Parquet, répondit le comte, à qui la réflexion venait de rendre le calme de l'hypocrisie ; seulement permettez-moi de vous dire que cette manière de procéder, imaginée par moi dans la chaleur de l'entretien et dans la gaieté d'une supposition, est contraire dans l'application à toutes les convenances. Nous arriverons au même but sans blesser la pudeur de Fiamma. — Fiamma n'a pas besoin de pudeur avec moi, je vous assure, monsieur le comte. Je pourrais être votre père, à plus forte raison le sien ; laissez-moi donc aller lui parler, et je vous réponds qu'elle ne se gênera pas pour me dire ce qu'elle pense. — Je ne puis permettre que cela se passe ainsi, repiit le comte ; ma femme sert de mère à Fiamma : c'est à elle qu'il faudrait s'adresser d'abord , elle en causerait avec ma fille... — Votre femme est de l'âge de Fiamma et no peut jouer sérieusement le rôle de sa mère ; ensuite, je doute Digitized by Google

toutes les supériorités, toutes les vertus, toutes les grâces. Il vous demande votre fille, et vous hésitez?

— Ma fille ne veut pas se marier, répondit sèchement le comte.

— Est-ce là l'unique cause de votre refus, monsieur le comte?

— Oui, monsieur Parquet, l'unique; mais vous savez qu'elle est invincible.

— Je ne sais rien du tout, monsieur le comte, que ce qu'il vous plaira de me dire franchement. M'autorisez-vous à faire ce que vous venez d'imaginer vous-même, de monter à l'appartement de Fiamma et de lui demander son cœur et sa main, non pour moi, vieux barbon, mais pour Simon Féline, et, si j'obtiens cette promesse, la ratifierez-vous sur-le-champ?

– Sur-le-champ, monsieur Parquet, répondit le comte, à qui la réflexion venait de rendre le calme de l'hypocrisie; seulement permettez-moi de vous dire que cette manière de procéder, imaginée par moi dans la chaleur de l'entretien et dans la gaieté d'une supposition, est contraire dans l'application à toutes les convenances. Nous arriverons au même but sans blesser la pudeur de Fiamma.

— Fiamma n'a pas besoin de pudeur avec moi, je vous assure, monsieur le comte. Je pourrais être votre père, à plus forte raison le sien; laissez-moi donc aller lui parler, et je vous réponds qu'elle ne se gênera pas pour me dire ce qu'elle pense.

— Je ne puis permettre que cela se passe ainsi, reprit le comte; ma femme sert de mère à Fiamma : c'est à elle qu'il faudrait s'adresser d'abord, elle en causerait avec ma fille...

— Votre femme est de l'âge de Fiamma et ne peut jouer sérieusement le rôle de sa mère; ensuite, je doute

1C8 SIMON. qu’elle ait beaucoup d’influence sur son esprit ; ainsi on peut s’épargner la peine de chercher ce prétexte. — Ce prétexte? Pensez-vous que je me serve de prétexte? dit le comte blessé; croyez-vous que je ne sois pas assez franc et assez maître de mes actions pour refuser ou pour accorder la main de ma fille? — C’est précisément là l’objet de la question , répondit hardiment Parquet, à qui il n’était pas facile d’en imposer; mais voici Fiamma elle -même, et c’est devant vous qu’elle va me répondre. — Qu’il n’en soit pas question en cet instant ni de cette manière, je vous en prie, » dit le comte en s’efforçant de faire sentir son autorité à M. Parquet ; mais Parquet était déterminé à tout braver. Mademoiselle de Fougères entrait en cet instant. Il marcha au-devant d’elle et la prit par le bras , comme s’il eût craint qu’on ne la lui arrachât avant qu’il eût parlé. « Fiamma, dit-il en l’amenant vers son père , répondez à une question très-concise : voulez-vous épouser Simon Féline? » Fiamma tressaillit, puis elle se remit aussitôt, regarda le visage impassible de son père , et vit , à la blancheur de ses lèvres , qu’il était dévoré de ressentiment. Elle répondit sans hésiter : « J’y consens, si mon père le permet. — Une fille bien née no répond jamais ainsi , dit le comte en se levant ; avant de déclarer aussi librement ses désirs, elle demande conseil à ses parents. Il y a une espèce d’effronterie à procéder de la sorte. Il est évident que je ne puis vous refuser mon consentement ; je ne le puis, ni ne le veux; car j’estime infiniment le choix que vous avez fait. Seulement je trouve dans le mystère de ce choix, et dans la manière dont on a surpris ma franchise , tout ce qu’il y a de plus opposé à la décence do la femme , à la loyauté de l’ami , et au respect dû au père. » Digilized by Google

qu'elle ait beaucoup d'influence sur son esprit; ainsi on peut s'épargner la peine de chercher ce prétexte.

— Ce prétexte? Pensez-vous que je me serve de prétexte? dit le comte blessé; croyez-vous que je ne sois pas assez franc et assez maître de mes actions pour refuser ou pour accorder la main de ma fille?

— C'est précisément là l'objet de la question, répondit hardiment Parquet, à qui il n'était pas facile d'en imposer; mais voici Fiamma elle-même, et c'est devant vous qu'elle va me répondre.

— Qu'il n'en soit pas question en cet instant ni de cette manière, je vous en prie, » dit le comte en s'efforçant de faire sentir son autorité à M. Parquet; mais Parquet était déterminé à tout braver. Mademoiselle de Fougères entrait en cet instant. Il marcha au-devant d'elle et la prit par le bras, comme s'il eût craint qu'on ne la lui arrachât avant qu'il eût parlé. « Fiamma, dit-il en l'amenant vers son père, répondez à une question très-concise : voulez-vous épouser Simon Féline? » Fiamma tressaillit, puis elle se remit aussitôt, regarda le visage impassible de son père, et vit, à la blancheur de ses lèvres, qu'il était dévoré de ressentiment. Elle répondit sans hésiter : « J'y consens, si mon père le permet.

— Une fille bien née ne répond jamais ainsi, dit le comte en se levant; avant de déclarer aussi librement ses désirs, elle demande conseil à ses parents. Il y a une espèce d'effronterie à procéder de la sorte. Il est évident que je ne puis vous refuser mon consentement; je ne le puis, ni ne le veux; car j'estime infiniment le choix que vous avez fait. Seulement je trouve dans le mystère de ce choix, et dans la manière dont on a surpris ma franchise, tout ce qu'il y a de plus opposé à la décence de la femme, à la loyauté de l'ami, et au respect dû au père. »

SIMON. Ib9 Ayant ainsi parlé avec ceUe apparence de dignité que les vieux aristocrates possèdent au plus haut degré , et qu'ils savent ressaisir dans les occasions même où leurs actions manquent le plus de la véritable dignité , il repoussa du pied le fauteuil qui était derrière lui et sortit brusquement de la chambre. « Ce consentement équivaut à un refus, dit Fiamma à son ami ; Parquet, nous avons été trop vite. — La balle est lancée, dit Parquet, il ne faut plus la laisser retomber. — Je me charge de plier mon père comme un roseau si M. Féline consent à refuser ma dot. — Il n'y consent pas, répondit Parquet: il exige qu'il en soit ainsi. — Si mon père ne cède pas à cette séduction, il n'y a plus d'espérance , reprit Fiamma ; car une explication serait inévitable entre lui et moi , et j'aime mieux mo faire religieuse que d'épouser Simon au prix de cette explication. — Toujours le secret ! dit Parquet avec humeur en se retirant. Comment faire marcher une affaire dont les pièces ne sont pas au dossier ! » XVII. Fiamma, prévoyant bien que la colère de son père aurait une prochaine explosion , s'était sauvée au fond du parc, espérant éviter sa vue pendant les premières heures. Mais le destin voulut qu'ils se rencontrassent dans l'endroit le plus retiré de l'enclos. M. de Fougères allait précisément là cacher et étouffer son dépit; et voyant l'objet de sa fureur, il oublia la résolution qu'il avait prise de se modérer. Ses petits yeux grossirent et gon»
1 J Digitized by Google

Ayant ainsi parlé avec cette apparence de dignité que les vieux aristocrates possèdent au plus haut degré, et qu'ils savent ressaisir dans les occasions même où leurs actions manquent le plus de la véritable dignité, il repoussa du pied le fauteuil qui était derrière lui et sortit brusquement de la chambre.

« Ce consentement équivaut à un refus, dit Fiamma à son ami; Parquet, nous avons été trop vite.

— La balle est lancée, dit Parquet, il ne faut plus la laisser retomber.

— Je me charge de plier mon père comme un roseau si M. Féline consent à refuser ma dot.

— Il n'y consent pas, répondit Parquet: il exige qu'il en soit ainsi.

— Si mon père ne cède pas à cette séduction, il n'y a plus d'espérance, reprit Fiamma; car une explication serait inévitable entre lui et moi, et j'aime mieux me faire religieuse que d'épouser Simon au prix de cette explication.

— Toujours le secret! dit Parquet avec humeur en se retirant. Comment faire marcher une affaire dont les pièces ne sont pas au dossier! »

## XVII.

Fiamma, prévoyant bien que la colère de son père aurait une prochaine explosion, s'était sauvée au fond du parc, espérant éviter sa vue pendant les premières heures. Mais le destin voulut qu'ils se rencontrassent dans l'endroit le plus retiré de l'enclos. M. de Fougères allait précisément là cacher et étouffer son dépit; et voyant l'objet de sa fureur, il oublia la résolution qu'il avait prise de se modérer. Ses petits yeux grossirent et gon-

 fièrent ses paupières ridées ; il fut forcé de se jeter sur un banc pour ne pas étouffer. C'était en effet une grande contrariété pour le comte que celte ouverture inattendue de M. Parquet et l'adhésion subite qu'y avait donnée sa fille. En voyant Fiamma se retirer au couvent et ne plus faire chez lui que des apparitions de stricte bienséance, il s'était flatté, pendant deux ans, d'en être tout à fait débarrassé. Sa joie avait été au comble lorsque Fiamma lui avait dit , huit jours auparavant, que son intention était de prendre le voile, et qu'elle allait l'accompagner à Fougères pour faire ses adieux à ses amis du village et leur donner l'assurance de la liberté d'esprit et de la satisfaction véritable avec lesquelles elle embrassait l'état monastique. Ce voyage avait paru d'autant plus convenable et d'autant plus avantageux à M. de Fougères vis-à-vis do l'opinion publique, qu'il se croyait plus assuré de la résolution inébranlable de sa fille. La crainte d'une inclination de sa part pour Féline n'avait jamais été sérieuse en lui, et, s'il l'avait eue, depuis longtemps elle s'était dissipée. 11 ignorait leur correspondance, et, lors même qu'il en eût été le confident , il eût pu croire que Simon était guéri de son amour et que Fiamma ne l'avait jamais partagé. La scène qui venait d'avoir lieu avait donc été pour lui un coup de foudre. Ce n'est pas qu'une alliance avec Féline fût désormais aussi disproportionnée à ses yeux qu'elle l'eût été deux ou trois ans auparavant. Depuis la veille surtout, M. de Fougères commençait à apprécier les avantages de la position et l'importance des talents de Simon. Il avait vu en arrivant les sommités aristocratiques de la province. Il avait dîné à la préfecture, et là tous les convives avaient déploré les opinions de M. Féline avec une chaleur qui prouvait le cas qu'on faisait de sa force ou la crainte qu'elle inspirait. On s'était Digiiized by Google

flèrent ses paupières ridées ; il fut forcé de se jeter sur un banc pour ne pas étouffer.

C'était en effet une grande contrariété pour le comte que cette ouverture inattendue de M. Parquet et l'adhésion subite qu'y avait donnée sa fille. En voyant Fiamma se retirer au couvent et ne plus faire chez lui que des apparitions de stricte bienséance, il s'était flatté, pendant deux ans, d'en être tout à fait débarrassé. Sa joie avait été au comble lorsque Fiamma lui avait dit, huit jours auparavant, que son intention était de prendre le voile, et qu'elle allait l'accompagner à Fougères pour faire ses adieux à ses amis du village et leur donner l'assurance de la liberté d'esprit et de la satisfaction véritable avec lesquelles elle embrassait l'état monastique. Ce voyage avait paru d'autant plus convenable et d'autant plus avantageux à M. de Fougères vis-à-vis de l'opinion publique, qu'il se croyait plus assuré de la résolution inébranlable de sa fille. La crainte d'une inclination de sa part pour Féline n'avait jamais été sérieuse en lui, et, s'il l'avait eue, depuis longtemps elle s'était dissipée. Il ignorait leur correspondance, et, lors même qu'il en eût été le confident, il eût pu croire que Simon était guéri de son amour et que Fiamma ne l'avait jamais partagé.

La scène qui venait d'avoir lieu avait donc été pour lui un coup de foudre. Ce n'est pas qu'une alliance avec Féline fût désormais aussi disproportionnée à ses yeux qu'elle l'eût été deux ou trois ans auparavant. Depuis la veille surtout, M. de Fougères commençait à apprécier les avantages de la position et l'importance des talents de Simon. Il avait vu en arrivant les sommités aristocratiques de la province. Il avait dîné à la préfecture, et là tous les convives avaient déploré les opinions de M. Féline avec une chaleur qui prouvait le cas qu'on faisait de sa force ou la crainte qu'elle inspirait. On s'était

SIMON. 171 surtout étonné de l'imprudence qu'avait commise M. de Fougères en ne le choisissant pas pour avocat ou en ne s'assurant pas d'avance de sa neutralité. Le séjour de Paris rend essentiellement dédaigneux pour les talents de la province ; on s'imagine que la capitale absorbe toutes les supériorités et en déshérite le reste du sol. Cela était arrivé à M. de Fougères; il s'éveilla pénible' ment de celte erreur dès les premières opinions qu'il entendit émettre à ses pairs sur la puissance de Féline. Cette jeune renommée avait pris subitement tant d'éclat, que la surprise et l'inquiétude du plaideur furent extrêmes. Il courut aussitôt se confier à M. Parquet. C'est pour cela que Bonne , prenant son embarras pour de la froideur, était revenue au village, la veille dans la soirée, pénétrée de l'idée que le comte avait découvert les projets de son père à l'égard de Fiamma, et qu'il en était offensé. Cependant M. de Fougères s'était fiatté que Simon n'oserait pas résister à la crainte de se faire un ennemi d'un homme tel que lui , et il avait pris le parti de le flagorner dans la personne de M. Parquet, n'imaginant guère qu'il allait tomber dans un piège. Il y était tombé avec une simplicité qui le couvrait de honte à ses propres yeux , et qui poussait à l'exaspération l'aversion profonde qu'il avait pour la caste plébéienne. En raison do ses adulations et de ses platitudes devant celte caste, M. de Fougères lui portait, dans le secret de son cœur, la haine héréditaire dont les nobles ne guériront jamais et que ressentent avec plus d'amertume ceux d'entre eux qui ont la lâcheté de mendier son appui et de la tromper par couardise. Ayant depuis deux ans concentré toutes ses affections (si toutefois les avares ont des affections) sur sa nouvelle famille, il mettait son orgueil et sa joie à ménager une Digitized by Coogte

surtout étonné de l'imprudence qu'avait commise M. de Fougères en ne le choisissant pas pour avocat ou en ne s'assurant pas d'avance de sa neutralité. Le séjour de Paris rend essentiellement dédaigneux pour les talents de la province; on s'imagine que la capitale absorbe toutes les supériorités et en déshérite le reste du sol. Cela était arrivé à M. de Fougères; il s'éveilla péniblement de cette erreur dès les premières opinions qu'il entendit émettre à *ses pairs* sur la puissance de Féline. Cette jeune renommée avait pris subitement tant d'éclat, que la surprise et l'inquiétude du plaideur furent extrêmes. Il courut aussitôt se confier à M. Parquet. C'est pour cela que Bonne, prenant son embarras pour de la froideur, était revenue au village, la veille dans la soirée, pénétrée de l'idée que le comte avait découvert les projets de son père à l'égard de Fiamma, et qu'il en était offensé.

Cependant M. de Fougères s'était flatté que Simon n'oserait pas résister à la crainte de se faire un ennemi d'un homme tel que lui, et il avait pris le parti de le flagorner dans la personne de M. Parquet, n'imaginant guère qu'il allait tomber dans un piége. Il y était tombé avec une simplicité qui le couvrait de honte à ses propres yeux, et qui poussait à l'exaspération l'aversion profonde qu'il avait pour la caste plébéienne. En raison de ses adulations et de ses platitudes devant cette caste, M. de Fougères lui portait, dans le secret de son cœur, la haine héréditaire dont les nobles ne guériront jamais et que ressentent avec plus d'amertume ceux d'entre eux qui ont la lâcheté de mendier son appui et de la tromper par couardise.

Ayant depuis deux ans concentré toutes ses affections (si toutefois les avares ont des affections) sur sa nouvelle famille, il mettait son orgueil et sa joie à ménager une

 grande fortune à ses héritiers. Il avait regardé Fiamma comme morte, et il avait eu la politesse de lui offrir une vingtaine de mille francs de dot pour épouser le Seigneur, à peu près comme il eût réservé cette somme à des obsèques dignes du rang de sa famille. Mais Fiamma avait refusé jusqu'à ce don, en alléguant que le petit héritage de sa mère lui suffirait pour entrer au couvent et pour s'y ensevelir. Maintenant, au lieu de cette heureuse conclusion à l'importune existence de sa fille chérie (il l'appelait ainsi surtout depuis qu'elle approchait de la tombe où il eût voulu la clouer vivante ), il prévoyait qu'il faudrait s'exécuter et lui donner une dot convenable. Il supposait que Féline avait des dettes ou de l'ambition; il regardait cette race d'avocats et de procureurs comme une armée ennemie, qui le couvrirait de b'âme dans le pays s'il ne faisait pas honorablement les choses, et, en fin de cause, il savait que sa fille pouvait se passer de son consentement. Son cœur était donc dévoré de toutes les chenilles de l'avarice , et il ne voyait aucune issue à son embarras; car la seule chose qui l'eût rassuré, la résolution de Fiamma contre le mariage, venait d'être subitement révoquée d'une manière laconique et absolue dont il ne connaissait que trop la valeur. Il n'avait donc qu'un moyen de se soulager, c'était de se mettre en colère; et il faut que celte envie soit bien irrésistible, puisqu'elle aggravait tout le mal et qu'il s'y abandonna néanmoins. Il éclata donc en reproches amers sur la trahison de M. Parquet, dont Fiamma s'était rendue complice en le traitant comme un père de comédie. Il qualifia ce projet de sourde et méprisable intrigue, et la conduite de Fiamma d'hypocrisie consommée. «C'était donc là où devaient vous conduire cette dévotion austère , lui dit-ii , Digitized by Google

grande fortune à ses héritiers. Il avait regardé Fiamma comme morte, et il avait eu la politesse de lui offrir une vingtaine de mille francs de dot pour épouser le Seigneur, à peu près comme il eût réservé cette somme à des obsèques dignes du rang de sa famille. Mais Fiamma avait refusé jusqu'à ce don, en alléguant que le petit héritage de sa mère lui suffirait pour entrer au couvent et pour s'y ensevelir.

Maintenant, au lieu de cette heureuse conclusion à l'importune existence de sa *fille chérie* (il l'appelait ainsi surtout depuis qu'elle approchait de la tombe où il eût voulu la clouer vivante), il prévoyait qu'il faudrait s'exécuter et lui donner une dot convenable. Il supposait que Féline avait des dettes ou de l'ambition; il regardait cette race d'avocats et de procureurs comme une armée ennemie, qui le couvrirait de blâme dans le pays s'il ne faisait pas honorablement les choses, et, en fin de cause, il savait que sa fille pouvait se passer de son consentement. Son cœur était donc dévoré de toutes les chenilles de l'avarice, et il ne voyait aucune issue à son embarras; car la seule chose qui l'eût rassuré, la résolution de Fiamma contre le mariage, venait d'être subitement révoquée d'une manière laconique et absolue dont il ne connaissait que trop la valeur. Il n'avait donc qu'un moyen de se soulager, c'était de se mettre en colère; et il faut que cette envie soit bien irrésistible, puisqu'elle aggravait tout le mal et qu'il s'y abandonna néanmoins.

Il éclata donc en reproches amers sur la trahison de M. Parquet, dont Fiamma s'était rendue complice en le traitant comme un père de comédie. Il qualifia ce projet de sourde et méprisable intrigue, et la conduite de Fiamma d'hypocrisie consommée. « C'était donc là où devaient vous conduire cette dévotion austère, lui dit-il,

SIMON. 17S et cet amour insatiable de la retraite! J'en ferai compliment aux nonnes qui en ont été dupes ou complices. J'admire beaucoup aussi le prétexte que vous m'avez ^ donné , pour venir me demander, sous le manteau de la > prudence , la main de M. Féline ; car c'est vous qui faites ici le rôle de l'homme. Ce n'est pas lui qui veut m'arracher mon consentement, c'est vous-même. C'est vous sans doute qui viendrez à la tête des notaires me présenter une de ces sommations qu'on appelle respectueuses par ironie sans doute pour l'autorité paternelle. ' — Monsieur, répondit Fiamma avec le même calme qu'elle avait toujours apporté dans ces pénibles relations, j'espère que je n'aurai pas recours à de semblables moyens, et qu'après avoir mûri l'idée de ce mariage dans votre sagesse vous l'approuverez avec bonté. Si vous étiez plus calme, je vous prierais de m'expliquer sur quoi vous fondez vos répugnances ; mais vous ne m'entendriez pas dans ce moment-ci. Je me bornerai à vous dire que vous n'avez pas été trompé ; que cela du moins a toujours été éloigné de ma pensée et de mon intention ; que je suis absolument étrangère à la forme que M. Parquet a pu donner aux propositions de M. Féline; que j'ai été de bonne foi dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici , et qu'avanthier encore ma résolution de prendre le voile me semblait inébranlable. Je suis venue ici , croyant assister au mariage de M. Féline avec Bonne Parquet; et lorsque je je vous donnai autrefois ma parole d'honneur de ne jamais laisser concevoir à M. Féline des espérances contraires à la raison ou à l'honneur... — Alors vous mentiez comme aujourd'hui! s'écria M. de Fougères. Il fallait que vous fussiez bien éprise déjà de cet homme pour qu'un seul jour passé ici , après une aussi longue séparation , vous ait mis aussi bien d'accord. Allons, je ne suis pas un Géronte. Quoique lu. Digitized by Google

et cet amour insatiable de la retraite! J'en ferai compliment aux nonnes qui en ont été dupes ou complices. J'admire beaucoup aussi le prétexte que vous m'avez donné, pour venir me demander, sous le manteau de la prudence, la main de M. Féline; car c'est vous qui faites ici le rôle de l'homme. Ce n'est pas lui qui veut m'arracher mon consentement, c'est vous-même. C'est vous sans doute qui viendrez à la tête des notaires me présenter une de ces sommations qu'on appelle *respectueuses* par ironie sans doute pour l'autorité paternelle.

— Monsieur, répondit Fiamma avec le même calme qu'elle avait toujours apporté dans ces pénibles relations, j'espère que je n'aurai pas recours à de semblables moyens, et qu'après avoir mûri l'idée de ce mariage dans votre sagesse vous l'approuverez avec bonté. Si vous étiez plus calme, je vous prierais de m'expliquer sur quoi vous fondez vos répugnances; mais vous ne m'entendriez pas dans ce moment-ci. Je me bornerai à vous dire que vous n'avez pas été trompé; que cela du moins a toujours été éloigné de ma pensée et de mon intention; que je suis absolument étrangère à la forme que M. Parquet a pu donner aux propositions de M. Féline; que j'ai été de bonne foi dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, et qu'avant-hier encore ma résolution de prendre le voile me semblait inébranlable. Je suis venue ici, croyant assister au mariage de M. Féline avec Bonne Parquet; et lorsque je je vous donnai autrefois ma parole d'honneur de ne jamais laisser concevoir à M. Féline des espérances contraires à la raison ou à l'honneur...

— Alors vous mentiez comme aujourd'hui! s'écria M. de Fougères. Il fallait que vous fussiez bien éprise déjà de cet homme pour qu'un seul jour passé ici, après une aussi longue séparation, vous ait mis aussi bien d'accord. Allons, je ne suis pas un Géronte. Quoique

174 SIMON. VOUS soyez une intrigante habile, vous ne me ferez pas croire que le temps de votre retraite au couvent ait été très-sainiement employé. Après une vie comme celle que vous meniez ici, après des jours et des nuits passés on ne sait où, je ne serais pas étonné que des raisons majeures vous eussent tout d'un coup forcée à vous cacher, et je présume que M. Féline, ayant fait fortune , est saisi aujourd'hui d'un remords de conscience ; car vous êtes tous fort pieux, lui, sa mère, vous, et la confidente, mademoiselle Parquet... — Monsieur, dit Fiamma avec énergie, vous m'outragez et je ne le souffrirai pas, car vous n'en avez pas le droit. Dieu sait que vous n'avez aucun droit sur moi. — J'en ai que vous ignorez , Mademoiselle , et qu'il est temps de vous faire savoir, s'écria le comte hors de lui. J'ai le droit du bienfaiteur sur l'obligé, do celui qui donne sur celui qui reçoit; j'ai le droit qu'un homme acquiert en subissant dans sa maison la présence d'un étranger et en l'y élevant par compassion. Ce droit , signora Carpaccio, le comte de Fougères l'a acquis en daignant nourrir la ff lie d'un bandit et d'une... — Et d'une femme parfaite, indignement sacrifiée à un misérable tel que vous, répondit Fiamma d'un air et d'un ton qui forcèrent le comte à se rasseoir. Puisque vous savez tout, monsieur le comte, sachez bien quo, de mon côté, je n'ignore rien, et je vais vous le prouver. Restez ici; ne bougez pas, ne m'interrompez pas, jovous le défends! La mémoire de ma mère est sacrée pour moi. N'espérez pas la flétrir à mes yeux, ni me faire rougir de devoir le jour à un chef de partisans , à un héros qui est mort pour sa patrie , et dont jo suis plus fière que de vos ancêtres, dont une loi absurde et impie me force de porter le nom. Bianca Faliero, do la race ducale de Venise, et Dionigi Carpaccio, pay.san des Alpes, défenseur

Digilized by Google

vous soyez une intrigante habile, vous ne me ferez pas croire que le temps de votre retraite au couvent ait été très-saintement employé. Après une vie comme celle que vous meniez ici, après des jours et des nuits passés on ne sait où, je ne serais pas étonné que des raisons majeures vous eussent tout d'un coup forcée à vous cacher, et je présume que M. Féline, ayant fait fortune, est saisi aujourd'hui d'un remords de conscience; car vous êtes tous fort pieux, lui, sa mère, vous, et la confidente, mademoiselle Parquet...

— Monsieur, dit Fiamma avec énergie, vous m'outragez et je ne le souffrirai pas, car vous n'en avez pas le droit. Dieu sait que vous n'avez aucun droit sur moi.

— J'en ai que vous ignorez, Mademoiselle, et qu'il est temps de vous faire savoir, s'écria le comte hors de lui. J'ai le droit du bienfaiteur sur l'obligé, de celui qui donne sur celui qui reçoit; j'ai le droit qu'un homme acquiert en subissant dans sa maison la présence d'un étranger et en l'y élevant par compassion. Ce droit, signora Carpaccio, le comte de Fougères l'a acquis en daignant nourrir la fille d'un bandit et d'une...

— Et d'une femme parfaite, indignement sacrifiée à un misérable tel que vous, répondit Fiamma d'un air et d'un ton qui forcèrent le comte à se rasseoir. Puisque vous savez tout, monsieur le comte, sachez bien que, de mon côté, je n'ignore rien, et je vais vous le prouver. Restez ici; ne bougez pas, ne m'interrompez pas, je vous le défends! La mémoire de ma mère est sacrée pour moi. N'espérez pas la flétrir à mes yeux, ni me faire rougir de devoir le jour à un chef de partisans, à un héros qui est mort pour sa patrie, et dont je suis plus fière que de vos ancêtres, dont une loi absurde et impie me force de porter le nom. Bianca Faliero, de la race ducale de Venise, et Dionigi Carpaccio, paysan des Alpes, défenseur

SIMON. 178 et martyr de la liberté , c'était une noble alliance , et il n'y a qu'une grande âme comme celle de ma mère qui dût savoir préférer la protection généreuse du brave partisan à l'avilissante faveur du comte de Stagenbracht. — Que voulez-vous dire? s'écria le comte en essayant de se lever et en bondissant sur son siège avec égarement; quel nom avez-vous prononcé? A quelle impure source de calomnie avez-vous puisé l'ingratitude et l'outrage dont vous payez ma miséricorde envers vous? — La voici , cette source impure 1 dit Fiamma en tirant de son sein un paquet de lettres ; c'est celle de votre fortune, signor Spazetta. Voici les preuves de votre infamie, écrites et signées de votre propre main ; voici les pièces du marché que vous avez conclu avec un seigneur autrichien pour lui vendre votre femme ; voici votre première espérance de racheter le fief de Fougères , monsieur le comte ; car voici la quittance do l'à-compte que vous avez reçu sur l'espoir du déshonneur de ma mère. Mais elle n'a pas voulu le consommer pour vous ni l'accepter pour elle-même ; voici la concession de cette maison de campagne où vous aviez consigné ma mère, pour la soustraire , disiez-vous , aux fatigues du commerce et rétablir sa santé délicate ; mais , en effet, pour la placer sous la main du comte, à trois pas de sa villa... Mais vous aviez compté sans le secours du chevaleresque Carpaccio , monsieur le comte. Malheureusement il rôdait autour du château de M. Stagenbracht, lorsque les cris de ma mère, qu'on enlevait par son ordre et par votre permission, parvinrent jusqu'à lui. C'est alors que, par une tentative désespérée, trois contre dix, il la délivra et fit ce que vous auriez dû faire, en tuant de sa propre main le ravisseur. Si la reconnaissance de ma mère pour ce libérateur, et son admiration pour un courage intrépide, lui ont fait fouler aux pieds le préjugé du rang et raanDigitized by Google

et martyr de la liberté, c'était une noble alliance, et il n'y a qu'une grande âme comme celle de ma mère qui dût savoir préférer la protection généreuse du brave partisan à l'avilissante faveur du comte de Stagenbracht.

— Que voulez-vous dire? s'écria le comte en essayant de se lever et en bondissant sur son siége avec égarement; quel nom avez-vous prononcé? A quelle impure source de calomnie avez-vous puisé l'ingratitude et l'outrage dont vous payez ma miséricorde envers vous?

— La voici, cette source impure! dit Fiamma en tirant de son sein un paquet de lettres; c'est celle de votre fortune, signor Spazetta. Voici les preuves de votre infamie, écrites et signées de votre propre main; voici les pièces du marché que vous avez conclu avec un seigneur autrichien pour lui vendre votre femme; voici votre première espérance de racheter le fief de Fougères, monsieur le comte; car voici la quittance de l'à-compte que vous avez reçu sur l'espoir du déshonneur de ma mère. Mais elle n'a pas voulu le consommer pour vous ni l'accepter pour elle-même; voici la concession de cette maison de campagne où vous aviez consigné ma mère, pour la soustraire, disiez-vous, aux fatigues du commerce et rétablir sa santé délicate; mais, en effet, pour la placer sous la main du comte, à trois pas de sa villa... Mais vous aviez compté sans le secours du chevaleresque Carpaccio, monsieur le comte. Malheureusement il rôdait autour du château de M. Stagenbracht, lorsque les cris de ma mère, qu'on enlevait par son ordre et par votre permission, parvinrent jusqu'à lui. C'est alors que, par une tentative désespérée, trois contre dix, il la délivra et fit ce que vous auriez dû faire, en tuant de sa propre main le ravisseur. Si la reconnaissance de ma mère pour ce libérateur, et son admiration pour un courage intrépide, lui ont fait fouler aux pieds le préjugé du rang et man-

SIMOIf. 176 quer à des devoirs que vous aviez indignement souillés le premier, c'est à Dieu seul qu'appartiennent la remontrance et le pardon. Quant à vous, monsieur le comte, au lieu d'insulter les cendres de cette femme infortunée, c'est à vous qu'il appartient de baisser la tête et de vous taire, car vous voyez que je suis bien informée. » Le comte resta, en effet, immobile, silencieux, atterré. « Je vous ai dit , continua Fiamma , ce que je devais vous dire pour l'honneur de ma mère ; quant au mieu , Monsieur, il me reste à vous rappeler que vous avez encore moins le droit d'y porter atteinte : car vous êtes un étranger pour moi , et non-seulement il n'y a aucun lien de famille entre m us, mais encore j'ai été élevée loin de vos yeux, sans que vous ayez jamais rien fait pour moi... Ne m'interrompez pas. Je sais fort bien que la crainte de voir ébruiter votre crime vous a disposé envers ma mère à une indulgence qu'un honnête homme n'eêt puisée que dans sa propre générosité. Je sens que vous avez daigné ne point la priver du nécessaire , d'autant plus qu'elle tenait de sa famille les faibles ressources que je possède aujourd'hui. Je sais que vous ne l'avez point maltraitée et que vous vous êtes contenté de l'insulter et de la menacer. Je sais enhii que vous l'avez laissée mourir sans l'attrister de votre présence : voilà votre clémence envers elle. Quant à vos bontés pour moi, les voici : vous m'avez laissée vivre avec mon modeste héritage jusqu'au moment où, pensant acquérir des protections par mon établissement, vous m'avez arrachée à ma retraite et au tombeau de ma mère pour me jeter dans un monde où je n'ai pas voulu servir d'échelon à votre fortune. Je savais de quoi vous étiez capable, monsieur le comte ; mais ce qui me rassurait, c'est qu'un contrat de vente illégitime eût été plus nuisible que favorable à vos nouveaux intérêts. Il ne s'agissait plus pour vous de payer un fonds de commerce Digiiized by Google

quer à des devoirs que vous aviez indignement souillés le premier, c'est à Dieu seul qu'appartiennent la remontrance et le pardon. Quant à vous, monsieur le comte, au lieu d'insulter les cendres de cette femme infortunée, c'est à vous qu'il appartient de baisser la tête et de vous taire, car vous voyez que je suis bien informée. »

Le comte resta, en effet, immobile, silencieux, atterré.

« Je vous ai dit, continua Fiamma, ce que je devais vous dire pour l'honneur de ma mère; quant au mien, Monsieur, il me reste à vous rappeler que vous avez encore moins le droit d'y porter atteinte : car vous êtes un étranger pour moi, et non-seulement il n'y a aucun lien de famille entre nous, mais encore j'ai été élevée loin de vos yeux, sans que vous ayez jamais rien fait pour moi... Ne m'interrompez pas. Je sais fort bien que la crainte de voir ébruiter votre crime vous a disposé envers ma mère à une indulgence qu'un honnête homme n'eût puisée que dans sa propre générosité. Je sens que vous avez daigné ne point la priver du nécessaire, d'autant plus qu'elle tenait de sa famille les faibles ressources que je possède aujourd'hui. Je sais que vous ne l'avez point maltraitée et que vous vous êtes contenté de l'insulter et de la menacer. Je sais enfin que vous l'avez laissée mourir sans l'attrister de votre présence : voilà votre clémence envers elle. Quant à vos bontés pour moi, les voici : vous m'avez laissée vivre avec mon modeste héritage jusqu'au moment où, pensant acquérir des protections par mon établissement, vous m'avez arrachée à ma retraite et au tombeau de ma mère pour me jeter dans un monde où je n'ai pas voulu servir d'échelon à votre fortune. Je savais de quoi vous étiez capable, monsieur le comte ; mais ce qui me rassurait, c'est qu'un contrat de vente illégitime eût été plus nuisible que favorable à vos nouveaux intérêts. Il ne s'agissait plus pour vous de payer un fonds de commerce

SIMON. 177 d'épiceries, vous vouliez désormais jeter de l'éclat sur voti c maison. Je ne me serais jamais rapprochée de vous, sans le secret inviolable que je devais aux malheurs de ma mère, sans la prudence extrême avec laquelle je voulais, par une apparence de déférence à vos volontés, éloigner ici, comme en Italie , tout soupçon sur la légitimité de ma naissance. Croyez bien que c'est pour elle , pour elle seule , pour le repos de son âme inquiète, pour le respect dû à ses cendres abandonnées , que je me suis résignée pendant plusieurs années à vivre près de vous et à vous disputer pas à pas mon indépendance sans vous pousser à bout. Un ami imprudent a allumé aujourd'hui votre fureur contre moi , au point qu'elle a rompu toutes les digues. Cette explication, la première que nous avons ensemble sur un tel sujet, et la dernière que nous aurons, je m'en flatte , a été amenée par un concours de circonstances étrangères à ma volonté ; mais puisqu'il en est ainsi , je m'épargnerai les pieux mensonges que je voulais vous faire sur mon vœu de pauvreté, je vous dirai franchement ce que je vous aurais dit à travers un voile. Vous pouvez donner ma main à Simon Féline sans craindre que je fasse valoir sur votre fortune des droits que j'ai, aux termes de la loi, mais que ma conscience et ma fierté repoussent. La seule condition à laquelle j'ai accordé la promesse de ma maiii est celle-ci. Pour sauver les apparences et mettre vos enfants légitimes à couvert de toute réclamation de la part des miens (si Dieu permet que le sang de Carpaccio ne soit pas maudit), M. Féline vous signera une quittance de tous les biens présents et futurs, que votre respect pour les convenances et mes droits d'héritage m'eussent assurés... — M. Féline sait-il donc le secret de votre naissance? dit M. de Fougères avec anxiété. — Ni celui-là, ni le t'dfre. Monsieur, répondit Fiamma : Digiiized by Google

d'épiceries, vous vouliez désormais jeter de l'éclat sur votre maison. Je ne me serais jamais rapprochée de vous, sans le secret inviolable que je devais aux malheurs de ma mère, sans la prudence extrême avec laquelle je voulais, par une apparence de déférence à vos volontés, éloigner ici, comme en Italie, tout soupçon sur la légitimité de ma naissance. Croyez bien que c'est pour elle, pour elle seule, pour le repos de son âme inquiète, pour le respect dû à ses cendres abandonnées, que je me suis résignée pendant plusieurs années à vivre près de vous et à vous disputer pas à pas mon indépendance sans vous pousser à bout. Un ami imprudent a allumé aujourd'hui votre fureur contre moi, au point qu'elle a rompu toutes les digues. Cette explication, la première que nous avons ensemble sur un tel sujet, et la dernière que nous aurons, je m'en flatte, a été amenée par un concours de circonstances étrangères à ma volonté ; mais puisqu'il en est ainsi, je m'épargnerai les pieux mensonges que je voulais vous faire sur mon vœu de pauvreté, je vous dirai franchement ce que je vous aurais dit à travers un voile. Vous pouvez donner ma main à Simon Féline sans craindre que je fasse valoir sur votre fortune des droits que j'ai, aux termes de la loi, mais que ma conscience et ma fierté repoussent. La seule condition à laquelle j'ai accordé la promesse de ma main est celle-ci. Pour sauver les apparences et mettre vos enfants légitimes à couvert de toute réclamation de la part des miens (si Dieu permet que le sang de Carpaccio ne soit pas maudit), M. Féline vous signera une quittance de tous les biens présents et futurs, que votre respect pour les convenances et mes droits d'héritage m'eussent assurés...

— M. Féline sait-il donc le secret de votre naissance? dit M. de Fougères avec anxiété.

— Ni celui-là, ni le *vôtre*, Monsieur, répondit Fiamma :

178 SIMON. ces deux secrets sont inséparables , vous devez le comprendre; et si, en divulguant l'un, on flétrissait la mémoire de ma mère , je serais forcée de divulguer l'autre pour la justifier. Ainsi, soyez tranquille ; ces []apiers que j'ai trouvés sur elle après sa mort ne seront jamais produits au jour si vous ne m'y contraignez par un acte de folie, et ils seront anéantis avec moi sans que mon époux luimême en soupçonne l'existence. » Depuis le moment où M. de Fougères avait aperçu les papiers dans la main de Fiamma jusqu'à celui où elle les remit dans son sein, il avait été partagé entre le trouble de la consternation et la tentation de s'élancer sur elle pour les lui arracher. S'il n'avait pas réalisé cette dernière pensée, c'est qu'il savait Fiamma forte de corps et intrépide do caractère , capable de se laisser arracher la vie plutôt que de livrer le dépôt qu'elle possédait; d'ailleurs il avait espéré l'obtenir de bonne grâce. Il balbutia donc quelques mots pour faire entendre que son consentement au mariage était attaché à l'anéantissement de ces terribles preuves. Fiamma ne lui répondit que par un sourire qui exprimait un refus inflexible, et, le saluant sans daigner lui demander une promesse qu'il ne pouvait pas refuser, elle s'éloigna en silence. Alors le comte se leva et fit deux pas sur ses traces, vivement tenté do la saisir par surprise et d'employer la violence pour arracher sa sentence d'infamie. Mais, au même instant, la pâle et calme figure de Simon Féline parut de l'autre côté de la haie, dans le jardin du voisin Parquet. Le comte le salua profondément, tourna sur scs talons et disparut. Le mariage de Simon Féline et de Fiamma Faliero fut célébré à la fin du printemps, dans la petite église où ils avaient dit une si fervente prière le jour de leurs mutuels aveux. A côté de ce beau couple, on vit l'aimable Bonne Digilized by Google

SIMON. 179 s’engager dans les mêmes liens avec le jeune médecin qui l’aimait, et qu’elle ne haïssait pas, c’était son expression. Le comte de Fougères assista au mariage avec une exquise aménité. Jamais on ne l’avait vu si empressé de plaire à tout le monde. Heureusement pour lui, cette noce se passait en famille , au village, et sans éclat, dans la maison Parquet. Aucun de ses pairs, et sa nouvelle épouse elle-même, qui fut très à propos malade ce jour-là, ne put être témoin des détails de cette fête, qui consomma sa mésalliance. La bonne mère Féline se trouva assez bien rétablie pour en recevoir tous les honneurs. Tout se passa avec calme , avec douceur , avec simplicité, avec cette dignité si rare dans la célébration do l’hyménée. Aucun propos obscène ne ternit la blancheur du front des deux charmantes épousées. Le seul maître Parquet ne put s’empêcher de glisser quelques madrigaux semi-anacréontiques , qu’on lui pardonna, vu qu’il avait bu un peu plus que de raison. Cependant ni lui ni aucun des convives ne dépassa les bornes d’un aimable abandon et d’une douce philosophie. Le curé prit part au repas, après avoir promis à Jeanne de ne plus s’aviser d’encenser personne. Le seul événement fâcheux qui résulta de ces modestes réjouissances, ce fut la mort d’italia, que l’on trouva le lendemain matin étendu sur les débris du festin et victime de son intempérance. En vertu d’un arrangement que conseilla et que décida M. Parquet, M. de Fougères renonça aux principaux avantages du testament fait en faveur de sa femme, ahn de ne pas perdre le tout, et l’honneur de sa famille par-dessus le marché. Cet échec, que ne compensait pas en entier la renonciation de Féline à toute dot ou héritage, l’affligea bien, et il quitta précipitamment le pays, heureux du moins Digitized by Google

s'engager dans les mêmes liens avec le jeune médecin qui l'aimait, et qu'elle ne haïssait pas, c'était son expression. Le comte de Fougères assista au mariage avec une exquise aménité. Jamais on ne l'avait vu si empressé de plaire à tout le monde. Heureusement pour lui, cette noce se passait en famille, au village, et sans éclat, dans la maison Parquet. Aucun de ses *pairs*, et sa nouvelle épouse elle-même, qui fut très à propos malade ce jour-là, ne put être témoin des détails de cette fête, qui consomma sa mésalliance. La bonne mère Féline se trouva assez bien rétablie pour en recevoir tous les honneurs. Tout se passa avec calme, avec douceur, avec simplicité, avec cette dignité si rare dans la célébration de l'hyménée. Aucun propos obscène ne ternit la blancheur du front des deux charmantes épousées. Le seul maître Parquet ne put s'empêcher de glisser quelques madrigaux semi-anacréontiques, qu'on lui pardonna, vu qu'il avait bu un peu plus que de raison. Cependant ni lui ni aucun des convives ne dépassa les bornes d'un *aimable abandon* et d'une *douce philosophie*. Le curé prit part au repas, après avoir promis à Jeanne de ne plus s'aviser d'encenser personne. Le seul événement fâcheux qui résulta de ces modestes réjouissances, ce fut la mort d'Italia, que l'on trouva le lendemain matin étendu sur les débris du festin et victime de son intempérance.

En vertu d'un arrangement que conseilla et que décida M. Parquet, M. de Fougères renonça aux principaux avantages du testament fait en faveur de sa femme, afin de ne pas perdre le tout, et l'honneur de sa famille par-dessus le marché.

Cet échec, que ne compensait pas en entier la renonciation de Féline à toute dot ou héritage, l'affligea bien, et il quitta précipitamment le pays, heureux du moins

180 SIMON. de so débarrasser du voisinage et de l'intimité, non de la famille Féline , qui ne l'importunait guère de ses empressements, mais de M. Parquet, qui, affectant de le prendre désormais au mot et de le traiter d'égal à égal, s'amusait à le faire cruellement souffrir. Il est vraisemblable que les relations du village avec le château eussent été de plus en plus rares et froides , sans un événement qui vint tout à coup plier jusqu'à terre l'épine dorsale du comte de Fougères: la chute d'une dynastie et l'établissement d'une autre. Le règne du tiers-état sembla effacer tous les vestiges d'orgueil nobiliaire que M. de Fougères n'avait pas laissés dans la boutique de M. Spazetta. Tant que la royauté bourgeoise n'eut pas pris décidément le dessus sur les résistances sincères, le comte , espérant tout , ou plutôt craignant tout de l'influence des avocats et de la puissance des grandes âmes, se fit l'adulateur de son gendre , et par conséquent de M. Parquet. Simon avait peine à dissimuler son dégoût pour cette conduite, et M. Parquet y trouvait un inépuisable sujet de moquerie et de divertissement. Mais quand la puissance régnante eut absorbé ou paralysé l'opposition; quand, n'ayant plus peur du parti républicain, elle se tourna vers l'aristocratie et chercha à la conquérir , M. de Fougères suivit l'exemple de la mauvaise race de courtisans qui ne peut pas perdre l'habitude de servir ; et, cessant de faire de l'indignation au fond de son château avec le sardonique M. Parquet, il se brouilla avec lui et avec Simon sur le premier prétexte venu; puis il revint à Paris faire sa cour à quiconque lui donna l'espoir de le pousser à la pairie, chimérique espoir qu'il avait caressé sous le règne précédent. PIN DE SIMON. Digilized by Google

de se débarrasser du voisinage et de l'intimité, non de la famille Féline, qui ne l'importunait guère de ses empressements, mais de M. Parquet, qui, affectant de le prendre désormais au mot et de le traiter d'égal à égal, s'amusait à le faire cruellement souffrir.

Il est vraisemblable que les relations du village avec le château eussent été de plus en plus rares et froides, sans un événement qui vint tout à coup plier jusqu'à terre l'épine dorsale du comte de Fougères : la chute d'une dynastie et l'établissement d'une autre. Le règne du tiers-état sembla effacer tous les vestiges d'orgueil nobiliaire que M. de Fougères n'avait pas laissés dans la boutique de M. Spazetta. Tant que la royauté bourgeoise n'eut pas pris décidément le dessus sur les résistances sincères, le comte, espérant tout, ou plutôt craignant tout de l'influence des avocats et de la puissance des grandes âmes, se fit l'adulateur de son gendre, et par conséquent de M. Parquet. Simon avait peine à dissimuler son dégoût pour cette conduite, et M. Parquet y trouvait un inépuisable sujet de moquerie et de divertissement. Mais quand la puissance régnante eut absorbé ou paralysé l'opposition ; quand, n'ayant plus peur du parti républicain, elle se tourna vers l'aristocratie et chercha à la conquérir, M. de Fougères suivit l'exemple de la mauvaise race de courtisans qui ne peut pas perdre l'habitude de servir ; et, cessant de faire de l'indignation au fond de son château avec le sardonique M. Parquet, il se brouilla avec lui et avec Simon sur le premier prétexte venu ; puis il revint à Paris faire sa cour à quiconque lui donna l'espoir de le pousser à la pairie, chimérique espoir qu'il avait caressé sous le règne précédent.

FIN DE SIMON.

**The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate**

LA MARQUISE î Digitized by Google

# LA MARQUISE

Digilized by Google

LA MARQUISE I. La marquise de R... n’était pas fort spirituelle, quoiqu’il soit reçu en littérature que toutes les vieilles femmes doivent pétiller d’esprit. Son ignorance était extrême sur toutes les choses que le frottement du monde ne lui avait point apprises. Elle n’avait pas non plus cette excessive délicatesse d’expression, cette pénétration exquise, co tact merveilleux qui distinguent, à ce qu’on dit, les femmes qui ont beaucoup vécu. Elle était, au contraire , étourdie, brusque, franche, quelquefois même cynique. Elle détruisait absolument toutes les idées que je m’étais faites d’une marquise du bon temps. Et pourtant elle était bien marquise, et elle avait vu la cour do Louis XV; mais, comme ç’avait été dès lors un caractère d’exception, je vous prie de ne pas chercher dans son histoire l’étude sérieuse des mœurs d’une époque. La société me semble si difficile à connaître bien et à bien peindre dans tous les temps, que je ne veux point m’en mêler. Je me bornerai à vous raconter de ces faits particuliers qui établissent des rapports de sympathie irrécusable entre les hommes de toutes les sociétés et de tous les siècles. Je n’avais jamais trouvé un grand charme dans la société de cette marquise. Elle ne me semblait remarquable

Digitized by Google

# LA MARQUISE

## I.

La marquise de R... n'était pas fort spirituelle, quoiqu'il soit reçu en littérature que toutes les vieilles femmes doivent pétiller d'esprit. Son ignorance était extrême sur toutes les choses que le frottement du monde ne lui avait point apprises. Elle n'avait pas non plus cette excessive délicatesse d'expression, cette penétration exquise, ce tact merveilleux qui distinguent, à ce qu'on dit, les femmes qui ont beaucoup vécu. Elle était, au contraire, étourdie, brusque, franche, quelquefois même cynique. Elle détruisait absolument toutes les idées que je m'étais faites d'une marquise du bon temps. Et pourtant elle était bien marquise, et elle avait vu la cour de Louis XV; mais, comme ç'avait été dès lors un caractère d'exception, je vous prie de ne pas chercher dans son histoire l'étude sérieuse des mœurs d'une époque. La société me semble si difficile à connaître bien et à bien peindre dans tous les temps, que je ne veux point m'en mêler. Je me bornerai à vous raconter de ces faits particuliers qui établissent des rapports de sympathie irrécusable entre les hommes de toutes les sociétés et de tous les siècles.

Je n'avais jamais trouvé un grand charme dans la société de cette marquise. Elle ne me semblait remarquable

 que pour la prodigieuse mémoire qu'elle avait conservée du temps de sa jeunesse , et pour la lucidité virile avec laquelle s'xprimaient ses souvenirs. Du reste, elle était, comme tous les vieillards, oublieuse des choses de la veille et insouciante des événements qui n'avaient point sur sa destinée une influence directe. Elle n'avait pas eu une de ces beautés piquantes qui, manquant d'éclat et de régularité, ne pouvaient se passer d'esprit. Une femme ainsi faite en acquérait pour devenir aussi belle que celles qui l'étaient davantage. La marquise , au contraire , avait eu le malheur d'être incontestablement belle. Je n'ai vu d'elle que son portrait, qu'elle avait, comme toutes les vieilles femmes, la coquetterie d'étaler dans sa chambre à tous les regards. Elle y était représentée en nymphe chasseresse, avec un corsage de salin imprimé imitant la peau de tigre, des manches de dentelle, un arc de bois de sandal et un croissant de perles qui se jouait sur ses cheveux crêpés. C'était, malgré tout, une admirable peinture, et surtout une admirable femme ; grande, svelte, brune, avec des yeux noirs, des traits sévères et nobles, une bouche vermeille qui ne souriait point, et des mains qui, dit-on, avaient fait le désespoir de la princesse de Lamballe. Sans la dentelle, le satin et la poudre^, c'eût été vraiment là une de ces nymphes fières et agiles que les mortels apercevaient au foud des forêts ou sur le flanc des montagnes pour en devenir fous d'amour et de regret. Pourtant la marquise avait eu peu d'aventures. De son propre aveu, elle avait passé pour manquer d'esprit. Les hommes blasés d'alors aimaient moins la beauté pour elle-même que pour ses agaceries coquettes. Des femmes infiniment moins admirées lui avaient ravi tous ses adorateurs, et, ce qu'il y a d'étrange, elle n'avait pas semblé s'en soucier beaucoup. Ce qu'elle m'ava-t raconté, à bâDigitized by Google

que pour la prodigieuse mémoire qu'elle avait conservée du temps de sa jeunesse, et pour la lucidité virile avec laquelle s'xprimaient ses souvenirs. Du reste, elle était, comme tous les vieillards, oublieuse des choses de la veille et insouciante des événements qui n'avaient point sur sa destinée une influence directe.

Elle n'avait pas eu une de ces beautés piquantes qui, manquant d'éclat et de régularité, ne pouvaient se passer d'esprit. Une femme ainsi faite en acquérait pour devenir aussi belle que celles qui l'étaient davantage. La marquise, au contraire, avait eu le malheur d'être incontestablement belle. Je n'ai vu d'elle que son portrait, qu'elle avait, comme toutes les vieilles femmes, la coquetterie d'étaler dans sa chambre à tous les regards. Elle y était représentée en nymphe chasseresse, avec un corsage de satin imprimé imitant la peau de tigre, des manches de dentelle, un arc de bois de sandal et un croissant de perles qui se jouait sur ses cheveux crêpés. C'était, malgré tout, une admirable peinture, et surtout une admirable femme ; grande, svelte, brune, avec des yeux noirs, des traits sévères et nobles, une bouche vermeille qui ne souriait point, et des mains qui, dit-on, avaient fait le désespoir de la princesse de Lamballe. Sans la dentelle, le satin et la poudre, c'eût été vraiment là une de ces nymphes fières et agiles que les mortels apercevaient au fond des forêts ou sur le flanc des montagnes pour en devenir fous d'amour et de regret.

Pourtant la marquise avait eu peu d'aventures. De son propre aveu, elle avait passé pour manquer d'esprit. Les hommes blasés d'alors aimaient moins la beauté pour elle-même que pour ses agaceries coquettes. Des femmes infiniment moins admirées lui avaient ravi tous ses adorateurs, et, ce qu'il y a d'étrange, elle n'avait pas semblé s'en soucier beaucoup. Ce qu'elle m'avait raconté, *à bâ-*

LA MARQUISE. 185 tons rompus, de sa vie me faisait penser que ce cœur-là n'avait point eu de jeunesse, et que la froideur de l'égoïsme avait dominé toute autre faculté. Cependant je voyais autour d'elle des amitiés assez vives pour la vieillesse ; ses petits-enfants la chérissaient, et elle faisait du bien sans ostentation ; mais comme elle ne se piquait pas de principes, et avouait n'avoir jamais aimé son amant, le vicomte de Larrieux, je ne pouvais pas trouver d'autre explication à son caractère. Un soir je la vis plus expansive encore que de coutume." Il y avait de la tristesse dans ses pensées. « Mon cher enfant, me dit-elle, le vicomte de Larrieux vient de mourir de sa goutte ; c'est une grande douleur pour moi , qui fus son amie pendant soixante ans. Et puis il est effrayant de voir comme l'on meurt 1 Ce n'est pas étonnant, il était si vieux I — Quel âge avait-il? demandai-je. — Quatre-vingt-quatre ans. Pour moi, j'en ai quatrevingts; mais je ne suis pas infirme comme il l'était; je dois espérer de vivre plus que lui. N'importe! voici plusieurs de mes amis qui s'en vont cette année, et on a beau se dire qu'on est plus jeune et plus robuste , on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur quand on voit partir ainsi ses contemporains. — Ainsi , lui dis-je , voilà tous les regrets que vous lui accordez, à ce pauvre Larrieux , qui vous a adorée pendant soixante ans, qui n'a cessé de se plaindre de vos rigueurs, et qui ne s'en est jamais rebuté? C'était le modèle des amants, celui-là! On ne fait plus de pareils hommes ! — Laissez donc, dit la marquise avec un sourire froid , cet homme avait la manie de se lamenter et de se dire malheureux. Il ne l'était pas du tout , chacun le sait. » Voyant ma marquise en train de babiller, je la pressai Digiiized by Google

*tons rompus*, de sa vie me faisait penser que ce cœur-là n'avait point eu de jeunesse, et que la froideur de l'égoïsme avait dominé toute autre faculté. Cependant je voyais autour d'elle des amitiés assez vives pour la vieillesse : ses petits-enfants la chérissaient, et elle faisait du bien sans ostentation ; mais comme elle ne se piquait pas de principes, et avouait n'avoir jamais aimé son amant, le vicomte de Larrieux, je ne pouvais pas trouver d'autre explication à son caractère.

Un soir je la vis plus expansive encore que de coutume. Il y avait de la tristesse dans ses pensées. « Mon cher enfant, me dit-elle, le vicomte de Larrieux vient de mourir de sa goutte ; c'est une grande douleur pour moi, qui fus son amie pendant soixante ans. Et puis il est effrayant de voir comme l'on meurt ! Ce n'est pas étonnant, il était si vieux !

— Quel âge avait-il? demandai-je.

— Quatre-vingt-quatre ans. Pour moi, j'en ai quatre-vingts ; mais je ne suis pas infirme comme il l'était ; je dois espérer de vivre plus que lui. N'importe ! voici plusieurs de mes amis qui s'en vont cette année, et on a beau se dire qu'on est plus jeune et plus robuste, on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur quand on voit partir ainsi ses contemporains.

— Ainsi, lui dis-je, voilà tous les regrets que vous lui accordez, à ce pauvre Larrieux, qui vous a adorée pendant soixante ans, qui n'a cessé de se plaindre de vos rigueurs, et qui ne s'en est jamais rebuté? C'était le modèle des amants, celui-là ! On ne fait plus de pareils hommes !

— Laissez donc, dit la marquise avec un sourire froid, cet homme avait la manie de se lamenter et de se dire malheureux. Il ne l'était pas du tout, chacun le sait. »

Voyant ma marquise en train de babiller, je la pressai

 de questions sur ce vicomte de Larrieux et sur elle-même; et voici la singulière réponse que j'en obtins. « Mon cher enfant, je vois bien que vous me regardez comme une personne d'un caractère très-maussade et très-inégal. Il se peut que cela soit. Jugez-en vous-même : je vais vous dire toute mon histoire, et vous confesser des travers que je n'ai jamais dévoilés à personne. Vous qui êtes d'une époque sans préjugés, vous me trouverez moins coupable peut-être que je ne me le semble à moimême; mais, quelle que soit l'opinion que vous prendrez de moi, je ne mourrai pas sans m'être fait connaître à quelqu'un. Peut-être me donnerez-vous quelque marque de compassion qui adoucira la tristesse de mes souvenirs. Je fus élevée à Saint-Cyr. L'éducation brillante qu'on y recevait produisait effectivement fort peu do chose. J'en sortis à seize ans pour épouser le marquis de R..., qui en avait cinquante, et je n'osai pas m'en plaindre, car tout le monde me félicitait sur ce beau mariage , et toutes les fdles sans fortune enviaient mon sort. J'ai toujours eu peu d'esprit ; dans ce temps-là j'étais tout à fait bête. Cette éducation claustrale avait achevé d'engourdir mes facultés déjà très-lentes. Je sortis du couvent avec une de ces niaises innocences dont on a bien tort de nous faire un mérite, et qui nuisent souvent au lx»nheur de toute notre vie. En effet, l'expérience que j'acquis en six mois de mariage trouva un esprit si étroit pour la recevoir, qu'elle ne me servit de rien. J'appris, non pas à connaître la vie, mais à douter de moi-même. J'entrai dans le monde avec des idées tout à fait fausses et des préventions dont toute ma vie n'a pu détruire l'effet. A seize ans et demi j'étais veuve ; et ma belle-mère , qui m'avait prise en amitié pour la nullité de mon caractère, m'exhorta à me remarier. Il est vrai que j'étais Digitized by Google

de questions sur ce vicomte de Larrieux et sur elle-même; et voici la singulière réponse que j'en obtins.

« Mon cher enfant, je vois bien que vous me regardez comme une personne d'un caractère très-maussade et très-inégal. Il se peut que cela soit. Jugez-en vous-même : je vais vous dire toute mon histoire, et vous confesser des travers que je n'ai jamais dévoilés à personne. Vous qui êtes d'une époque sans préjugés, vous me trouverez moins coupable peut-être que je ne me le semble à moi-même; mais, quelle que soit l'opinion que vous prendrez de moi, je ne mourrai pas sans m'être fait connaître à quelqu'un. Peut-être me donnerez-vous quelque marque de compassion qui adoucira la tristesse de mes souvenirs.

Je fus élevée à Saint-Cyr. L'éducation brillante qu'on y recevait produisait effectivement fort peu de chose. J'en sortis à seize ans pour épouser le marquis de R..., qui en avait cinquante, et je n'osai pas m'en plaindre, car tout le monde me félicitait sur ce beau mariage, et toutes les filles sans fortune enviaient mon sort.

J'ai toujours eu peu d'esprit; dans ce temps-là j'étais tout à fait bête. Cette éducation claustrale avait achevé d'engourdir mes facultés déjà très-lentes. Je sortis du couvent avec une de ces niaises innocences dont on a bien tort de nous faire un mérite, et qui nuisent souvent au bonheur de toute notre vie.

En effet, l'expérience que j'acquis en six mois de mariage trouva un esprit si étroit pour la recevoir, qu'elle ne me servit de rien. J'appris, non pas à connaître la vie, mais à douter de moi-même. J'entrai dans le monde avec des idées tout à fait fausses et des préventions dont toute ma vie n'a pu détruire l'effet.

A seize ans et demi j'étais veuve; et ma belle-mère, qui m'avait prise en amitié pour la nullité de mon caractère, m'exhorta à me remarier. Il est vrai que j'étais

LA MARQÜISE. 187 grosse , et que le faible douaire qu'on me laissait devait retourner ü la famille de mon mari au cas où je donnerais un beau-père à son héritier. Dès que mon deuil fut passé, on me produisit donc dans le monde, et l'on m'y entoura do galants. J'étais alors dans tout l'éclat de la beauté, et, de l'aveu de toutes les femmes, il n'était point de figure ni de taille qui pussent m'ôtre comparées. Mais mon mari, ce libertin vieux et blasé qui n'avait jamais eu pour moi qu'un dédain ironique, et qui m'avait épousée pour obtenir une place promise à ma considération , m'avait laissé tant d'aversion pour le mariage que jamais je ne voulus consentir à contracter de nouveaux liens. Dans mon ignorance de la vio, je m'imaginais que tous les hommes étaient les mômes, que tous avaient cette sécheresse de cœur, celte impitoyable ironie, ces caresses froides et insultantes qui m'avaient tant humiliée. Toute bornée que j'étais, j'avais fort bien compris que les rares transports de mon mari ne s'adressaient qu'à une belle femme, et qu'il n'y mettait rien de son âme. Je redevenais ensuite pour lui une sotte dont il rougissait en public, et qu'il eût voulu pouvoir renier. Cette funeste entrée dans la vie me désenchanta pour jamais. Mon cœur, qui n'était peut-être pas destiné à celte froideur, se resserra et s'entoura de méfiances. Je pris les hommes en aversion et en dégoût. Leurs hommages m'insultèrent; je ne vis en eux que des fourbes qui se faisaient esclaves pour devenir tyrans. Je leur vouai un ressentiment et une haine éternels. Quand on n'a pas besoin de vertu, on n'en a pas ; voilà pourquoi , avec les mœurs les plus austères, je ne fus point vertueuse. Oh ! combien je regrettai do ne pouvoir l'être 1 combien je l'enviai, cette force morale et religieuse qui combat les passions et colore la vio ! la mienne fut si froide et si nulle! que n'eussé-je point donné pour Digitized by Google

grosse, et que le faible douaire qu'on me laissait devait retourner à la famille de mon mari au cas où je donnerais un beau-père à son héritier. Dès que mon deuil fut passé, on me produisit donc dans le monde, et l'on m'y entoura de galants. J'étais alors dans tout l'éclat de la beauté, et, de l'aveu de toutes les femmes, il n'était point de figure ni de taille qui pussent m'être comparées.

Mais mon mari, ce libertin vieux et blasé qui n'avait jamais eu pour moi qu'un dédain ironique, et qui m'avait épousée pour obtenir une place promise à ma considération, m'avait laissé tant d'aversion pour le mariage que jamais je ne voulus consentir à contracter de nouveaux liens. Dans mon ignorance de la vie, je m'imaginais que tous les hommes étaient les mêmes, que tous avaient cette sécheresse de cœur, cette impitoyable ironie, ces caresses froides et insultantes qui m'avaient tant humiliée. Toute bornée que j'étais, j'avais fort bien compris que les rares transports de mon mari ne s'adressaient qu'à une belle femme, et qu'il n'y mettait rien de son âme. Je redevenais ensuite pour lui une sotte dont il rougissait en public, et qu'il eût voulu pouvoir renier.

Cette funeste entrée dans la vie me désenchanta pour jamais. Mon cœur, qui n'était peut-être pas destiné à cette froideur, se resserra et s'entoura de méfiances. Je pris les hommes en aversion et en dégoût. Leurs hommages m'insultèrent; je ne vis en eux que des fourbes qui se faisaient esclaves pour devenir tyrans. Je leur vouai un ressentiment et une haine éternels.

Quand on n'a pas besoin de vertu, on n'en a pas; voilà pourquoi, avec les mœurs les plus austères, je ne fus point vertueuse. Oh! combien je regrettai de ne pouvoir l'être! combien je l'enviai, cette force morale et religieuse qui combat les passions et colore la vie! la mienne fut si froide et si nulle! que n'eussé-je point donné pour

183 LA MARQUISE. avoir des passions à réprimer, une lutte à soutenir, pour pouvoir me jeter à genoux et prier comme ces jeunes femmes que je voyais, au sortir du couvent, se maintenir sages dans le monde durant quelques années à force de ferveur et de résistance 1 Moi , malheureuse , qu'avais-je à faire sur la terre ? Rien qu'à me parer, à me montrer et à m'ennuyer. Je n'avais point de cœur, point de remords, point de terreurs; mon ange gardien dormait au lieu de veiller. La Vierge et ses chastes mystères étaient pour moi sans consolation et sans poésie. Je n'avais nul besoin des protections célestes ; les dangers n'étaient pas faits pour moi, et je me méprisais pour ce dont j'eusse dû me glorifier. Car il faut vous dire que je m'en prenais à moi autant qu'aux autres quand je trouvais en moi cette volonté de ne pas aimer dégénérée en impuissance. J'avais souvent confié aux femmes qui me pressaient de faire choix d'un mari ou d'un amant l'éloignement que m'inspiraient l'ingratitude, l'égoïsme et la brutalité des hommes. Elles me riaient au nez quand je parlais ainsi , m'assurant que tous n'étaient pas semblables à mon vieux mari, et qu'ils avaient des secrets pour se faire pardonner leurs défauts et leurs vices. Cette manière de raisonner me révoltait; j'étais humiliée d'être femme en entendant d'autres femmes exprimer des sentiments aussi grossiers, et rire comme des folles quand l'indignation me montait au visage. Je m'imaginais un instant valoir mieux qu'elles toutes. Et puis je retombais avec douleur sur moi-même ; l'ennui me rongeait. La vie des autres était remplie , la mienne était vide et oisive. Alors je m'accusais de folie et d'ambition démesurée ; je me mettais à croire tout ce que m'avaient dit ces femmes rieuses et philosophes, qui prenaient si bien leur siècle comme il était. Je me disais Digitized by Google

avoir des passions à réprimer, une lutte à soutenir, pour pouvoir me jeter à genoux et prier comme ces jeunes femmes que je voyais, au sortir du couvent, se maintenir sages dans le monde durant quelques années à force de ferveur et de résistance! Moi, malheureuse, qu'avais-je à faire sur la terre? Rien qu'à me parer, à me montrer et à m'ennuyer. Je n'avais point de cœur, point de remords, point de terreurs; mon ange gardien dormait au lieu de veiller. La Vierge et ses chastes mystères étaient pour moi sans consolation et sans poésie. Je n'avais nul besoin des protections célestes : les dangers n'étaient pas faits pour moi, et je me méprisais pour ce dont j'eusse dû me glorifier.

Car il faut vous dire que je m'en prenais à moi autant qu'aux autres quand je trouvais en moi cette volonté de ne pas aimer dégénérée en impuissance. J'avais souvent confié aux femmes qui me pressaient de faire choix d'un mari ou d'un amant l'éloignement que m'inspiraient l'ingratitude, l'égoïsme et la brutalité des hommes. Elles me riaient au nez quand je parlais ainsi, m'assurant que tous n'étaient pas semblables à mon vieux mari, et qu'ils avaient des secrets pour se faire pardonner leurs défauts et leurs vices. Cette manière de raisonner me révoltait; j'étais humiliée d'être femme en entendant d'autres femmes exprimer des sentiments aussi grossiers, et rire comme des folles quand l'indignation me montait au visage. Je m'imaginais un instant valoir mieux qu'elles toutes.

Et puis je retombais avec douleur sur moi-même; l'ennui me rongeait. La vie des autres était remplie, la mienne était vide et oisive. Alors je m'accusais de folie et d'ambition démesurée; je me mettais à croire tout ce que m'avaient dit ces femmes rieuses et philosophes, qui prenaient si bien leur siècle comme il était. Je me disais

LA MARQUISE. ^g9 que l’ignorance m’avait perdue, que je m’étais forgé des espérances chimériques , que j’avais révé des hommes loyaux et parfaits qui n’étaient point de ce mende. En un mol, je m’accusais de tous les torts qu’on avait eus envers moi. Tant que les femmes espérèrent me voir bientôt con-* vertie à leurs maximes et à ce qu’elles appelaient leur sagesse , elles me supportèrent. Il y en avait même plus d’une qui fondait sur moi un grand espoir de justification pour elle-même, plus d’unè qui avait passé des témoignages exagérés d’une vertu farouche à une conduite éventée , et qui se flattait de me voir donner au monde l’exemple d’une légèreté capable d’excuser la sienne. Mais quand elles virent que cela ne se réalisait point, que j’avais déjà vingt ans et que j'étais incorruptible , elles me prirent en horreur; elles prétendirent que j’étais leur critique incarnée et vivante; elles me tournèrent en ridicule avec leurs amants, et ma conquête fut l’objet des plus outrageants projets et des plus immorales entreprises. Des femmes d’un haut rang dans le monde ne rougirent point de tramer en riant d’infâmcs complots contre moi, et, dans la liberté de mœurs de la campagne, je fus attaquée de toutes les manières avec un acharnement de désirs qui ressemblait à de la haine. Il y eut des hommes qui promirent à leurs maîtresses de m’apprivoiser, et des femmes qui permirent à leurs amants de l’essayer. Il y eut des maîtresses de maison qui s’offrirent à égarer ma raison avec l’aide des vins de leurs soupers. J’eus des amis et des parents qui me présentèrent, pour me tenter, des hommes dont j’aurais fait de très-beaux cochers pour ma voiture. Comme j’avais eu l’ingénuité de leur ouvrir toute mon âme, elles savaient fort bien que ce n’était ni la piété, ni l’honneur, ni un ancien amour qui me préservait , mais bien la méfiance et un II. Digiiized by Google

que l'ignorance m'avait perdue, que je m'étais forgé des espérances chimériques, que j'avais rêvé des hommes loyaux et parfaits qui n'étaient point de ce monde. En un mot, je m'accusais de tous les torts qu'on avait eus envers moi.

Tant que les femmes espérèrent me voir bientôt convertie à leurs maximes et à ce qu'elles appelaient leur sagesse, elles me supportèrent. Il y en avait même plus d'une qui fondait sur moi un grand espoir de justification pour elle-même, plus d'unè qui avait passé des témoignages exagérés d'une vertu farouche à une conduite éventée, et qui se flattait de me voir donner au monde l'exemple d'une légèreté capable d'excuser la sienne.

Mais quand elles virent que cela ne se réalisait point, que j'avais déjà vingt ans et que j'étais incorruptible, elles me prirent en horreur; elles prétendirent que j'étais leur critique incarnée et vivante; elles me tournèrent en ridicule avec leurs amants, et ma conquête fut l'objet des plus outrageants projets et des plus immorales entreprises. Des femmes d'un haut rang dans le monde ne rougirent point de tramer en riant d'infâmes complots contre moi, et, dans la liberté de mœurs de la campagne, je fus attaquée de toutes les manières avec un acharnement de désirs qui ressemblait à de la haine. Il y eut des hommes qui promirent à leurs maîtresses de m'apprivoiser, et des femmes qui permirent à leurs amants de l'essayer. Il y eut des maîtresses de maison qui s'offrirent à égarer ma raison avec l'aide des vins de leurs soupers. J'eus des amis et des parents qui me présentèrent, pour me tenter, des hommes dont j'aurais fait de très-beaux cochers pour ma voiture. Comme j'avais eu l'ingénuité de leur ouvrir toute mon âme, elles savaient fort bien que ce n'était ni la piété, ni l'honneur, ni un ancien amour qui me préservait, mais bien la méfiance et un

190 LA MARQUISE. sentiment do répulsion involontaire ; elles ne manquèrent pas de divulguer mon caractère , et, sans tenir compte des incertitudes et des angoisses de mon âme, elles répandirent hardiment que je méprisais tous les hommes. Il n'est rien qui les blesse plus que ce sentiment; ils pardonnent plutôt le libertinage que le dédain. Aussi partagèrent-ils l'aversion que les femmes avaient pour moi; ils ne me recherchèrent plus que pour satisfaire leur vengeance et me railler ensuite. Je trouvai l'ironie et la fausseté écrites sur tous les fronts, et ma misanthropie s'en accrut chaque jour. Une femme d'esprit eût pris son parti sur tout cela; elle eût persévéré dans la résistance, ne fût-ce que pour augmenter la rage de ses rivales; elle se fût jetée ouvertement dans la piété pour se rattacher à la société de ce petit nombre de femmes vertueuses qui , même en ce lemps-là, faisaient l'édification des honnêtes gens. Mais je n'avais pas assez de force dans le caractère pour faire face à l'orage qui grossissait contre moi. Je me voyais délaissée , haïe , méconnue ; déjà ma réputation était sacrifiée aux imputations les plus horribles et les plus bizarres. Certaines femmes, vouées à la plus licencieuse débauche, feignaient de se voir en danger auprès de moi. II. Sur ces entrefaites arriva de province un homme sans talent, sans esprit , sans aucune qualité énergique ou séduisante, mais doué d'une grande candeur et d'une droiture de sentiments bien rare dans le monde où je vivais. Je commençais à me dire qu'il fallait faire enfin un choix., comme disaient mes compagnes. Je ne pouvais pas me marier, étant mère, et, n'ayant confiance à la bonté d'aucun homme , je ne croyais pas avoir ce droit. C'était Digitized by Google

sentiment de répulsion involontaire ; elles ne manquèrent pas de divulguer mon caractère, et, sans tenir compte des incertitudes et des angoisses de mon âme, elles répandirent hardiment que je méprisais tous les hommes. Il n'est rien qui les blesse plus que ce sentiment; ils pardonnent plutôt le libertinage que le dédain. Aussi partagèrent-ils l'aversion que les femmes avaient pour moi; ils ne me recherchèrent plus que pour satisfaire leur vengeance et me railler ensuite. Je trouvai l'ironie et la fausseté écrites sur tous les fronts, et ma misanthropie s'en accrut chaque jour.

Une femme d'esprit eût pris son parti sur tout cela; elle eût persévéré dans la résistance, ne fût-ce que pour augmenter la rage de ses rivales; elle se fût jetée ouvertement dans la piété pour se rattacher à la société de ce petit nombre de femmes vertueuses qui, même en ce temps-là, faisaient l'édification des honnêtes gens. Mais je n'avais pas assez de force dans le caractère pour faire face à l'orage qui grossissait contre moi. Je me voyais délaissée, haïe, méconnue; déjà ma réputation était sacrifiée aux imputations les plus horribles et les plus bizarres. Certaines femmes, vouées à la plus licencieuse débauche, feignaient de se voir en danger auprès de moi.

## II.

Sur ces entrefaites arriva de province un homme sans talent, sans esprit, sans aucune qualité énergique ou séduisante, mais doué d'une grande candeur et d'une droiture de sentiments bien rare dans le monde où je vivais. Je commençais à me dire qu'il fallait faire enfin un *choix*, comme disaient mes compagnes. Je ne pouvais pas me marier, étant mère, et, n'ayant confiance à la bonté d'aucun homme, je ne croyais pas avoir ce droit. C'était

LA MARjQUISE. 1 ] donc un amant qu'il me fallait accepter pour être au niveau de la compagnie où j'étais jetée. Je me déterminai en faveur de ce provincial , dont le nom et l'état dans le monde me couvraient d'une assez belle protection. C'était le vicomte de Larrieux. Il m'aimait lui , et dans la sincérité de son âme ! Mais son âmel en avait-il une? C'était un de ces hommes froids et positifs qui n'ont pas même pour eux l'élégance du vice et l'esprit du mensonge. Il m'aimait à son ordinaire, comme mon mari m'avait quelquefois aimée. Il n'était frappé que de ma beauté, et ne se mettait pas en peine de découvrir mon cœur. Chez lui ce n'était pas dédain , c'était ineptie. S'il eût trouvé en moi la puissance d'aimer, il n'eût pas su comment y répondre. Je ne crois pas qu'il ait existé un homme plus matériel que ce pauvre Larrieux. Il mangeait avec volupté, il s'endormait sur tous les fauteuils, et le reste du temps il prenait du tabac. 11 était ainsi toujours occupé à satisfaire quelque appétit physique. Je ne pense pas qu'il eût une idée par jour. Avant de l'élever jusqu'à mon intimité, j'avais de l'amitié pour lui , parce que si je ne trouvais en lui rien do grand, du moins je n'y trouvais rien de méchant; et en cela seul consistait sa supériorité sur tout ce qui m'entourait. Je me flattai donc, en écoutant scs galanteries, qu'il me réconcilierait avec la nature humaine , et je me confiai à sa loyauté. Mais à peine lui eus-je donné suimoi ces droits que les femmes faibles ne reprennent jamais, qu'il me persécuta d'un genre d'obsession insupportable, et réduisit tout son système d'affection aux seuls témoignages qu'il fût capable d'apprécier. Vous voyez, mon ami, que j'étais to.mbée de Charybdc en Scylla. Cet homme, qu'à son large appétit et à ses habitudes du sieste j'avais cru d'un sang si calme, n'avait Digitized by Google

donc un amant qu'il me fallait accepter pour être au niveau de la compagnie où j'étais jetée. Je me déterminai en faveur de ce provincial, dont le nom et l'état dans le monde me couvraient d'une assez belle protection. C'était le vicomte de Larrieux.

Il m'aimait lui, et dans la sincérité de son âme! Mais son âme! en avait-il une? C'était un de ces hommes froids et positifs qui n'ont pas même pour eux l'élégance du vice et l'esprit du mensonge. Il m'aimait à son ordinaire, comme mon mari m'avait quelquefois aimée. Il n'était frappé que de ma beauté, et ne se mettait pas en peine de découvrir mon cœur. Chez lui ce n'était pas dédain, c'était ineptie. S'il eût trouvé en moi la puissance d'aimer, il n'eût pas su comment y répondre.

Je ne crois pas qu'il ait existé un homme plus matériel que ce pauvre Larrieux. Il mangeait avec volupté, il s'endormait sur tous les fauteuils, et le reste du temps il prenait du tabac. Il était ainsi toujours occupé à satisfaire quelque appétit physique. Je ne pense pas qu'il eût une idée par jour.

Avant de l'élever jusqu'à mon intimité, j'avais de l'amitié pour lui, parce que si je ne trouvais en lui rien de grand, du moins je n'y trouvais rien de méchant; et en cela seul consistait sa supériorité sur tout ce qui m'entourait. Je me flattai donc, en écoutant ses galanteries, qu'il me réconcilierait avec la nature humaine, et je me confiai à sa loyauté. Mais à peine lui eus-je donné sur moi ces droits que les femmes faibles ne reprennent jamais, qu'il me persécuta d'un genre d'obsession insupportable, et réduisit tout son système d'affection aux seuls témoignages qu'il fût capable d'apprécier.

Vous voyez, mon ami, que j'étais tombée de Charybde en Scylla. Cet homme, qu'à son large appétit et à ses habitudes du sieste j'avais cru d'un sang si calme, n'avait

92 LA MARQUISE. même pas en lui le sentiment de cette forte amitié que j'espérais rencontrer. Il disait en riant qu'il lui était impossible d'avoir de l'amitié pour une belle femme. Et si vous saviez ce qu'il appelait l'amour 1 Je n'ai point la prétention d'avoir été pétrie d'un autre limon que toutes les autres créatures humaines. A présent que je ne suis plus d'aucun sexe, je pense que j'étais alors tout aussi femme qu'une autre, mais qu'il a manqué au développement de mes facultés de rencontrer un homme que je pusse aimer assez pour jeter un peu de poésie sur les foits de la vie animale. Hais cela n'étant point, vous-même, qui êtes un homme, et par conséquent moins délicat sur cette perception de sentiment, vous devez comprendre le dégoût qui s'empare du cœur quand on se soumet aux exigences de l'amour sans en avoir compris les besoins. En trois jours le vicomte de Larrieux me devint insoutenable. Eh bien 1 mon cher, je n'eus jamais l'énergie de me débarrasser de lui 1 Pendant soixante ans il a fait mon tourment et ma satiété. Par complaisance, par faiblesse ou par ennui, je l'ai supporté. Toujours mécontent de mes répugnances, et toujours attiré vers moi par les obstacles que je mettais à sa passion , il a eu pour moi l'amour le plus patient, le plus courageux, le plus soutenu et le plus ennuyeux qu'un homme ait jamais eu pour une femme. Il est vrai que , depuis que je l'avais érigé auprès de moi en protecteur, mon rôle dans le monde était infiniment moins désagréable. Les hommes n'osaient plus me rechercher ; car le vicomte était un terrible ferrailleur et un atroce jaloux. Les femmes qui avaient prédit que j'étais incapable de fixer un homme , voyaient avec dépit le vicomte enchaîné à mon char ; et peut-être entrait-il dans ma patience envers lui un peu de cette vanité qui Digiiized by Google

même pas en lui le sentiment de cette forte amitié que j'espérais rencontrer. Il disait en riant qu'il lui était impossible d'avoir de l'amitié pour une belle femme. Et si vous saviez ce qu'il appelait l'amour!

Je n'ai point la prétention d'avoir été pétrie d'un autre limon que toutes les autres créatures humaines. A présent que je ne suis plus d'aucun sexe, je pense que j'étais alors tout aussi femme qu'une autre, mais qu'il a manqué au développement de mes facultés de rencontrer un homme que je pusse aimer assez pour jeter un peu de poésie sur les faits de la vie animale. Mais cela n'étant point, vous-même, qui êtes un homme, et par conséquent moins délicat sur cette perception de sentiment, vous devez comprendre le dégoût qui s'empare du cœur quand on se soumet aux exigences de l'amour sans en avoir compris les besoins. En trois jours le vicomte de Larrieux me devint insoutenable.

Eh bien! mon cher, je n'eus jamais l'énergie de me débarrasser de lui! Pendant soixante ans il a fait mon tourment et ma satiété. Par complaisance, par faiblesse ou par ennui, je l'ai supporté. Toujours mécontent de mes répugnances, et toujours attiré vers moi par les obstacles que je mettais à sa passion, il a eu pour moi l'amour le plus patient, le plus courageux, le plus soutenu et le plus ennuyeux qu'un homme ait jamais eu pour une femme.

Il est vrai que, depuis que je l'avais érigé auprès de moi en protecteur, mon rôle dans le monde était infiniment moins désagréable. Les hommes n'osaient plus me rechercher; car le vicomte était un terrible ferrailleur et un atroce jaloux. Les femmes qui avaient prédit que j'étais incapable de fixer un homme, voyaient avec dépit le vicomte enchaîné à mon char; et peut-être entrait-il dans ma patience envers lui un peu de cette vanité qui

LA MARQUISE. 193 ne permet point à une femme de paraître délaissée. Il n'y avait pourtant pas de quoi se glorifier beaucoup dans la personne de ce pauvre Larrieux ; mais c'était un fort bot homme ; il avait du cœur, il savait se taire à propos, il menait un grand train de vie, il ne manquait pas non plus de cette fatuité modeste qui fait ressortir le mérite d'une femme. Enfin, outre que les femmes n'étaient point du tout dédaigneuses de cette fastidieuse beauté qui me semblait être le principal défaut du vicomte, elles étaient surprises du dévouement sincère qu'il me marquait, et le proposaient pour modèle à leurs amants. Je m'étais donc placée dans une situation enviée ; mais cela, je vous assure, me dédommageait médiocrement des ennuis de l'intimité. Je les supportai pourtant avec résignation , et je gardai à Larrieux une inviolable fidélité. Voyez, mon cher enfant, si je fus aussi coupable envers lui que vous l'avez pensé. — Je vous ai parfaitement comprise, lui répondis-je ; c'est vous dire que je vous plains et que je vous estime. Vous avez fait aux mœurs de votre temps un véritable sacrifice, et vous fûtes persécutée parce que vous valiez mieux que ces mœurs-là. Avec un peu plus de force morale, vous eussiez trouvé dans la vertu tout le bonheur que vous ne trouvâtes point dans une intrigue. Mais laissez-moi m'étonner d'un fait ; c'est que vous n'ayez point rencontré, dans tout le cours de votre vie, un seul homme capable de vous comprendre et digno de vous convertir au véritable amour. Faut-il en conclure que les hommes d'aujourd'hui valent mieux que les hommes d'autrefois? — Ce serait de votre part une grande fatuité , me répondit-elle en riant. J'ai fort peu à me louer des hommes de mon temps, et cependant je doute que vous ayez fait beaucoup de progrès ; mais ne moralisons point. Qu'ils Digitized by Google

ne permet point à une femme de paraître délaissée. Il n'y avait pourtant pas de quoi se glorifier beaucoup dans la personne de ce pauvre Larrieux; mais c'était un fort bel homme; il avait du cœur, il savait se taire à propos, il menait un grand train de vie, il ne manquait pas non plus de cette fatuité modeste qui fait ressortir le mérite d'une femme. Enfin, outre que les femmes n'étaient point du tout dédaigneuses de cette fastidieuse beauté qui me semblait être le principal défaut du vicomte, elles étaient surprises du dévouement sincère qu'il me marquait, et le proposaient pour modèle à leurs amants. Je m'étais donc placée dans une situation enviée; mais cela, je vous assure, me dédommageait médiocrement des ennuis de l'intimité. Je les supportai pourtant avec résignation, et je gardai à Larrieux une inviolable fidélité. Voyez, mon cher enfant, si je fus aussi coupable envers lui que vous l'avez pensé.

— Je vous ai parfaitement comprise, lui répondis-je; c'est vous dire que je vous plains et que je vous estime. Vous avez fait aux mœurs de votre temps un véritable sacrifice, et vous fûtes persécutée parce que vous valiez mieux que ces mœurs-là. Avec un peu plus de force morale, vous eussiez trouvé dans la vertu tout le bonheur que vous ne trouvâtes point dans une intrigue. Mais laissez-moi m'étonner d'un fait : c'est que vous n'ayez point rencontré, dans tout le cours de votre vie, un seul homme capable de vous comprendre et digne de vous convertir au véritable amour. Faut-il en conclure que les hommes d'aujourd'hui valent mieux que les hommes d'autrefois?

— Ce serait de votre part une grande fatuité, me répondit-elle en riant. J'ai fort peu à me louer des hommes de mon temps, et cependant je doute que vous ayez fait beaucoup de progrès; mais ne moralisons point. Qu'ils

194 LA MARQUISE. soient ce qu'ils sont ; la faute do mon malheur est toute à moi ; je n'avais pas l'esprit de le juger. Avec ma sauvage fierté, il aurait fallu être une femme supérieure, et choisir d'un coup d'œil d'aigle entre tous ces hommes si plats, si faux et si vides, un de ces êtres vrais et nobles, qui sont rares et exceptionnels dans tous les temps. J'étais trop ignorante, trop bornée pour cela. A force de vivre, j'ai acquis plus de jugement : je me suis aperçue que certains d'entre eux , que j'avais confondus dans ma haine , méritaient d'autres sentiments ; mais alors j'étais vieille. 11 n'était plus temps de m'en aviser. — Et tant que vous fûtes jeune, repris-je , vous ne fûtes pas une seule fois tentée de faire un nouvel essai? Cette aversion farouche n'a jamais été ébranlée? Cela est étrange. » III. La marquise garda un instant le silence ; mais tout a coup, posant avec bruit sur la table sa tabatière d'or, qu'elle avait longtemps roulée entre ses doigts, « Eh bien , puisque j'ai commencé à me confesser, dit-elle, je veux tout avouer. Écoutez bien : « Une fois, une seule fois dans ma vie j'ai été amoureuse, mais amoureuse comme personne ne l'a été, d'un amour passionné, indomptable, dévorant, et pourtant idéal et platonique s'il en fut. Oh ! cela vous étonne bien, d'apprendre qu'une marquise du dix-huitième siècle n'ait eu dans toute sa vie qu'un amour, et un amour platonique! C'est que, voyez-vous, mon enfant, vous autres jeunes gens , vous croyez bien connaître les femmes, et vous n'y entendez rien. Si beaucoup de vieilles de quatrevingts ans se mettaient à vous raconter franchement leur Digitized by Google

LA MARQUISE. 195 vie, peut-être découvririez-voua dans Tâme féminine des sources de vice et de vertu dont vous n'avez pas l'idée. Maintenant devinez de quel rang fut l'homme pour qui, moi , marquise, et marquise hautaine et Gère entre toutes, je perdis tout à fait la tête. — Le roi de France ou le dauphin Louis XVI. — Oh ! si vous débutez ainsi, il vous faudra trois heures pour arriver Jusqu'à mon amant. J'aime mieux vous le dire : c'était un comédien. — C'était toujours bien un roi. J'imagine. — Le plus noble et le plus élégant qui monta Jamais sur les planches. Vous n'êtes pas surpris? — Pas trop. J'ai ouï dire que ces unions disproportionnées n'étaient pas rares, même dans le temps où les préjugés avaient le plus de force en France. Laquelle des amies de madame d'Épinay vivait donc avec Jéliotto? — Comme vous connaissez notre temps ! Cela fait pitié. Eh! c'est précisément parce que ces trails-là sont consignés dans les mémoires, et cités avec étonnement, que vous devriez conclure leur rareté et leur contradiction avec les mœurs du temps. Soyez sûr qu'ils faisaient dès lors un grand scandale ; et lorsque vous entendez parler d'horribles dépravations, du duc de Guiche et de Manicamp, de madame de Lionne et de sa fille, vous pouvez être assuré que ces choses-là étaient aussi révoltantes au temps où elles se passèrent qu'au temps où vous les lisez. Croyez-vous donc que ceux dont la plume indignée vous les a transmises fussent les seuls honnêtes gens de France? » Je n'osais point contredire la marquise. Je ne sais lequel de nous deux était compétent pour Juger la question. Je la ramenai à son histoire, qu'elle reprit ainsi : « Pour vous prouver combien peu cela était toléré, je vous dirai que la première fois que Je le vis, et que J'exDigiiized by Google

vie, peut-être découvririez-vous dans l'âme féminine des sources de vice et de vertu dont vous n'avez pas l'idée.

Maintenant devinez de quel rang fut l'homme pour qui, moi, marquise, et marquise hautaine et fière entre toutes, je perdis tout à fait la tête.

— Le roi de France ou le dauphin Louis XVI.

— Oh! si vous débutez ainsi, il vous faudra trois heures pour arriver jusqu'à mon amant. J'aime mieux vous le dire : c'était un comédien.

— C'était toujours bien un roi, j'imagine.

— Le plus noble et le plus élégant qui monta jamais sur les planches. Vous n'êtes pas surpris?

— Pas trop. J'ai ouï dire que ces unions disproportionnées n'étaient pas rares, même dans le temps où les préjugés avaient le plus de force en France. Laquelle des amies de madame d'Épinay vivait donc avec Jéliotte?

— Comme vous connaissez notre temps! Cela fait pitié. Eh! c'est précisément parce que ces traits-là sont consignés dans les mémoires, et cités avec étonnement, que vous devriez conclure leur rareté et leur contradiction avec les mœurs du temps. Soyez sûr qu'ils faisaient dès lors un grand scandale; et lorsque vous entendez parler d'horribles dépravations, du duc de Guiche et de Manicamp, de madame de Lionne et de sa fille, vous pouvez être assuré que ces choses-là étaient aussi révoltantes au temps où elles se passèrent qu'au temps où vous les lisez. Croyez-vous donc que ceux dont la plume indignée vous les a transmises fussent les seuls honnêtes gens de France? »

Je n'osais point contredire la marquise. Je ne sais lequel de nous deux était compétent pour juger la question. Je la ramenai à son histoire, qu'elle reprit ainsi :

« Pour vous prouver combien peu cela était toléré, je vous dirai que la première fois que je le vis, et que j'ex-

196 LÀ MARQUISE. primai mon admiration à la comtesse de Ferrières, qui se trouvait auprès de moi , elle me répondit : a Ma toute belle, vous ferez bien de ne pas dire vore avis si «haudeleent devant une autre que moi ; on vous raillerait cruellement si l'on vous soupçonnait d'oublier qu'aux yeux d'une femme bien née un comédien ne peut pas être un homme. » Cette parole de madame de Ferrières me resta dans l'esprit, je ne sais pourquoi. Dans la situation où j'étais, ce ton de mépris me paraissait absurde ; et cette crainte que je ne vinsse à me compromettre par mon admiration semblait une hypocrite méchanceté. Il s'appelait Lélio, était Italien de naissance, mais parlait admirablement le français. Il pouvait bien avoir trentecinq ans , quoique sur la scène il parût souvent n'en avoir pas vingt. Il jouait mieux Corneille que Racine ; mais dans l'un et dans l'autre il était inimitable. —Je m'étonne, dis-je en interrompant la marquise, que son nom ne soit pas resté dans les annales du talent dramatique. — Il n'eut jamais de réputation, répondit- elle; on ne l'appréciait ni à la ville et à la cour. Â ses débuts, j'ai ouï dire qu'il fut outrageusement sifflé. Par la suite, on lui tint compte de la chaleur de son âme et de ses efforts pour se perfectionner ; on le toléra , on l'applaudit parfois ; mais, en somme, on le considéra toujours comme un comédien de mauvais goût. C'était un homme qui , en fait d'art, n'était pas plus de son siècle qu'en fait de mœurs je n'étais du mien. Ce fut peut-être là le rapport immatériel, mais tout-puissant, qui des deux extrémités de la chaîne sociale attira nos âmes l'une vers l'autre. Le public n'a pas plus compris Lélio que le^monde ne m'a jugée. « Cet homme est exagéré, disait-on de lui ; il se force, il ne sent rien ; » et do f Digitized by Google

primai mon admiration à la comtesse de Ferrières, qui se trouvait auprès de moi, elle me répondit : « Ma toute belle, vous ferez bien de ne pas dire vore avis si chaudeleent devant une autre que moi ; on vous raillerait cruellement si l'on vous soupçonnait d'oublier qu'aux yeux d'une femme bien née un comédien ne peut pas être un homme. »

Cette parole de madame de Ferrières me resta dans l'esprit, je ne sais pourquoi. Dans la situation où j'étais, ce ton de mépris me paraissait absurde ; et cette crainte que je ne vinsse à me compromettre par mon admiration semblait une hypocrite méchanceté.

Il s'appelait Lélio, était Italien de naissance, mais parlait admirablement le français. Il pouvait bien avoir trente-cinq ans, quoique sur la scène il parût souvent n'en avoir pas vingt. Il jouait mieux Corneille que Racine ; mais dans l'un et dans l'autre il était inimitable.

— Je m'étonne, dis-je en interrompant la marquise, que son nom ne soit pas resté dans les annales du talent dramatique.

— Il n'eut jamais de réputation, répondit-elle ; on ne l'appréciait ni à la ville et à la cour. A ses débuts, j'ai ouï dire qu'il fut outrageusement sifflé. Par la suite, on lui tint compte de la chaleur de son âme et de ses efforts pour se perfectionner ; on le toléra, on l'applaudit parfois ; mais, en somme, on le considéra toujours comme un comédien de mauvais goût.

C'était un homme qui, en fait d'art, n'était pas plus de son siècle qu'en fait de mœurs je n'étais du mien. Ce fut peut-être là le rapport immatériel, mais tout-puissant, qui des deux extrémités de la chaîne sociale attira nos âmes l'une vers l'autre. Le public n'a pas plus compris Lélio que le monde ne m'a jugée. « Cet homme est exagéré, disait-on de lui ; il se force, il ne sent rien ; » et de

LA MARQUISE. 137 moi l'on disait ailleurs : « Cette femme est méprisante et froide; elle n'a pas de cœur. » Qui sait si nous n'étions pas les deux êtres qui sentaient le plus vivement de l'époque I Dans ce temps-là , on jouait la tragédie décemment; il fallait avoir bon ton, même en donnant un soufflet ; il fallait mourir convenablement et tomber avec grâce. L'art dramatique était façonné aux convenances du beau monde; la diction et le geste des acteurs étaient en rapport avec les paniers et la poudre dont on affublait encore Phèdre et Clytemnestre. Je n'avais pas calculé et senti les défauts de celte école. Je n'allais pas loin dans mes réflexions ; seulement la tragédie m'ennuyait à mourir ; et comme il était de mauvais ton d'en convenir, j'allais courageusement m'y ennuyer deux fois par semaine ; mais l'air froid et contraint dont j'écoutais ces pompeuses tirades faisait dire de moi que j'étais insensible au charme des beaux vers. J'avais fait une assez longue absence de Paris , quand je retournai un soir à la Comédie-Française pour voir jouer le Cîd. Pendant mon séjour à la campagne , Lélio avait été admis à ce théâtre, et je le voyais pour la première fois. Il joua Rodrigue. Je n'entendis pas plus tôt le son de sa voix que je fus émue. C'était une voix plus pénétrante que sonore, une voix nerveuse et accentuée. Sa voix était une des choses que l'on critiquait en lui. On voulait que le Cid eût une basse-taille, c-orame on voulait que tous les héros de l'antiquité fussent grands et forts. Un roi qui n'avait pas cinq pieds six pouces ne pouvait pas ceindre le diadème : cela était contraire aux arrêts du bon goût. Lélio était petit et grêle ; sa beauté no consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des altitudes , dans l'abandon de la démarche, dans l'expression Gère et mélancolique de la phyDigitized by Google

moi l'on disait ailleurs : « Cette femme est méprisante et froide; elle n'a pas de cœur. » Qui sait si nous n'étions pas les deux êtres qui sentaient le plus vivement de l'époque!

Dans ce temps-là, on jouait la tragédie *décemment;* il fallait avoir bon ton, même en donnant un soufflet; il fallait mourir convenablement et tomber avec grâce. L'art dramatique était façonné aux convenances du beau monde; la diction et le geste des acteurs étaient en rapport avec les paniers et la poudre dont on affublait encore Phèdre et Clytemnestre. Je n'avais pas calculé et senti les défauts de cette école. Je n'allais pas loin dans mes réflexions; seulement la tragédie m'ennuyait à mourir; et comme il était de mauvais ton d'en convenir, j'allais courageusement m'y ennuyer deux fois par semaine; mais l'air froid et contraint dont j'écoutais ces pompeuses tirades faisait dire de moi que j'étais insensible au charme des beaux vers.

J'avais fait une assez longue absence de Paris, quand je retournai un soir à la Comédie-Française pour voir jouer *le Cid*. Pendant mon séjour à la campagne, Lélio avait été admis à ce théâtre, et je le voyais pour la première fois. Il joua Rodrigue. Je n'entendis pas plus tôt le son de sa voix que je fus émue. C'était une voix plus pénétrante que sonore, une voix nerveuse et accentuée. Sa voix était une des choses que l'on critiquait en lui. On voulait que le Cid eût une basse-taille, comme on voulait que tous les héros de l'antiquité fussent grands et forts. Un roi qui n'avait pas cinq pieds six pouces ne pouvait pas ceindre le diadème : cela était contraire aux arrêts du bon goût.

Lélio était petit et grêle; sa beauté ne consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la phy-

198 LA MARQUISE, sionomio. Jo n’ai jamais vu dans une statue , dans tine peinture, dans un homme, une puissance de beauté plus idéale et plus suave. C’est pour lui qu’aurait dû être créé le mot de charme, qui s’appliquait à toutes ses paroles, à tous ses rçgards, à tous ses mouvements. Que vous dirai-je ! Ce fut en effet un charme jeté sur moi. Cet homme, qui marchait, qui parlait, qui agissait sans méthode et sans prétention , qui sanglotait avec le cœur autant qu’avec la voix, qui s’oubliait lui-mémo pour s’identifier avec la passion ; cet homme que l’àme semblait user et briser, et dont un regard rcnlermait tout l’amour que j’avais cherché vainement dans le monde , exerça sur moi une puissance vraiment électrique ; cet homme, qui n’était pas né dans son temps de gloire et de sympathies, et qui n’avait que moi pour le comprendre et marcher avec lui, fut, pendant cinq ans, mon roi, mon dieu, ma vie, mon amour. Je ne pouvais plus vivre sans le voir ; il me gouvernait, il me dominait. Ce n’élait pas un homme pour moi; mais jel ’entendais autrement que madame de Ferrières; c’était bien plus ; c’était une puissance morale, un maître intellectuel, dont l’âme pétrissait la mienne à son gré. Bientôt il me fut impossible de renfermer les impressions que je recevais de lui. J’abandonnai ma loge à la Comédie-Française peur ne pas me trahir. Je feignis d’ôtre devenue dévote, et d’aller, le soir, prier dans les églises. Au lieu de cela, je m’habillais en grisette, et j’allais me mêler au peuple pour l’écouter et le contempler à mon aise. Enfin, je gagnai un des employés du théâtre, et j’eus, dans un coin de la salle ,..uno place étroite et secrète où nul regard ne pouvait m’atteindre et où je me rendais par un passage dérobé. Pour plus do sûreté, je m’habillais en écolier. Ces folies que je faisais pour un homme avec lequel je n’avais jamais échangé un mot ni un regard, Digitized by Google

sionomie. Je n'ai jamais vu dans une statue, dans une peinture, dans un homme, une puissance de beauté plus idéale et plus suave. C'est pour lui qu'aurait dû être créé le mot de *charme*, qui s'appliquait à toutes ses paroles, à tous ses regards, à tous ses mouvements.

Que vous dirai-je! Ce fut en effet un *charme* jeté sur moi. Cet homme, qui marchait, qui parlait, qui agissait sans méthode et sans prétention, qui sanglotait avec le cœur autant qu'avec la voix, qui s'oubliait lui-même pour s'identifier avec la passion; cet homme que l'âme semblait user et briser, et dont un regard renfermait tout l'amour que j'avais cherché vainement dans le monde, exerça sur moi une puissance vraiment électrique; cet homme, qui n'était pas né dans son temps de gloire et de sympathies, et qui n'avait que moi pour le comprendre et marcher avec lui, fut, pendant cinq ans, mon roi, mon dieu, ma vie, mon amour.

Je ne pouvais plus vivre sans le voir : il me gouvernait, il me dominait. Ce n'était pas un homme pour moi; mais je l'entendais autrement que madame de Ferrières; c'était bien plus : c'était une puissance morale, un maître intellectuel, dont l'âme pétrissait la mienne à son gré. Bientôt il me fut impossible de renfermer les impressions que je recevais de lui. J'abandonnai ma loge à la Comédie-Française pour ne pas me trahir. Je feignis d'être devenue dévote, et d'aller, le soir, prier dans les églises. Au lieu de cela, je m'habillais en grisette, et j'allais me mêler au peuple pour l'écouter et le contempler à mon aise. Enfin, je gagnai un des employés du théâtre, et j'eus, dans un coin de la salle, une place étroite et secrète où nul regard ne pouvait m'atteindre et où je me rendais par un passage dérobé. Pour plus de sûreté, je m'habillais en écolier. Ces folies que je faisais pour un homme avec lequel je n'avais jamais échangé un mot ni un regard,

LA MARQUISE. )<.. avaient="" pour="" moi="" tout="" l="" du="" myst="" et="" toute="" bonheur.="" qu.ind="" de="" la="" com="" sonnait="" pendule="" mon="" salon="" violentes="" palpitations="" me="" saisissaient.="" j="" recueillir="" tandis="" qu="" appr="" ma="" voiture="" je="" marchais="" avec="" agitation="" si="" larrieux="" pr="" le="" brutalisais="" renvoyer="" un="" art="" infini="" les="" autres="" importuns.="" que="" donna="" cette="" passion="" th="" n="" pas="" croyable.="" il="" faut="" eu="" bien="" del="" dissimulation="" finesse="" cacher="" pendant="" cinq="" ans="" qui="" plus="" jaloux="" des="" hommes="" tous="" m="" vous="" dire="" lieu="" combattre="" livrais="" avidit="" d="" elle="" purel="" pourquoi="" donc="" en="" aurais-je="" rougi="" cr="" une="" vie="" nouvelle="" enfin="" ce="" conna="" sentir="" jusqu="" certain="" point="" faisait="" femme.="" heureuse="" fi="" trembler="" premi="" fois="" violente="" palpitation="" vint="" c="" inerte="" autant="" jeune="" au="" premier="" mouvement="" renferm="" dans="" son="" sein.="" devins="" boudeuse="" rieuse="" maligne="" in="" bon="" observa="" donnait="" singuliers="" caprices.="" monde="" on="" trouva="" chaque="" jour="" davantage="" noir="" se="" veloutait="" sourire="" avait="" pens="" mes="" remarques="" sur="" toutes="" choses="" portaient="" juste="" allaient="" loin="" ne="" aurait="" crue="" capable.="" fit="" pourtant="" innocent.="" suis="" souvenirs="" parce="" voici="" o="" ils="" disant="" semble=""

rajeunis="" bat="" digitized="" by="" google="">

avaient pour moi tout l'attrait du mystère et toute l'illusion du bonheur. Quand l'heure de la comédie sonnait à l'énorme pendule de mon salon, de violentes palpitations me saisissaient. J'essayais de me recueillir, tandis qu'on apprêtait ma voiture; je marchais avec agitation, et si Larrieux était près de moi, je le brutalisais pour le renvoyer; j'éloignais avec un art infini les autres importuns. Tout l'esprit que me donna cette passion de théâtre n'est pas croyable. Il faut que j'aie eu bien de la dissimulation et bien de la finesse pour la cacher pendant cinq ans à Larrieux, qui était le plus jaloux des hommes, et à tous les méchants qui m'entouraient.

Il faut vous dire qu'au lieu de la combattre je m'y livrais avec avidité, avec délices. Elle était si pure! Pourquoi donc en aurais-je rougi? Elle me créait une vie nouvelle; elle m'initiait enfin à tout ce que j'avais désiré connaître et sentir; jusqu'à un certain point elle me faisait femme.

J'étais heureuse, j'étais fière de me sentir trembler, étouffer, défaillir. La première fois qu'une violente palpitation vint éveiller mon cœur inerte, j'eus autant d'orgueil qu'une jeune mère au premier mouvement de l'enfant renfermé dans son sein. Je devins boudeuse, rieuse, maligne, inégale. Le bon Larrieux observa que la dévotion me donnait de singuliers caprices. Dans le monde, on trouva que j'embellissais chaque jour davantage, que mon œil noir se veloutait, que mon sourire avait de la pensée, que mes remarques sur toutes choses portaient plus juste et allaient plus loin qu'on ne m'en aurait crue capable. On en fit tout l'honneur à Larrieux, qui en était pourtant bien innocent.

Je suis décousue dans mes souvenirs, parce que voici une époque de ma vie où ils m'inondent. En vous les disant, il me semble que je rajeunis et que mon cœur bat

ÏOI) lA MARQUISE. encore au nom de Lélio. Je vous disais tout à l'heure qu'en entendant sonner la pendule je frémissais de joie et d'impatience. Maintenant encore il me semble ressentir l'espèce de suffocation délicieuse quis'emparait de moi au timbre de cette sonnerie. Depuis ce temps-là des vicissitudes de fortune m'ont amenée à me trouver fort heureuse dans un petit appartement du Marais. Eh bien ! je ne regrette rien de mon riche hôtel , de mon noble faubourg et de ma splendeur passée , que les objets qui m'eussent rappelé ce temps d'amour et de rêves. J'ai sauvé du désastre quelques meubles qui datent de celte époque, et que je regarde avec la même émotion que si l'heure allait sonner, et que si le pied de mes chevaux battait le pavé. Oh ! mon enfant , n'aimez jamais ainsi ; car c'est un orage qui ne s'apaise qu'à la mort ! Alors je partais, vive, et légère, et jeune, et heureuse! Je commençais à apprécier tout ce dont se composait ma vie, le luxe, fa jeunesse, la beauté. Le bonheur se révélait à moi par tous les sens , par tous les pores. Doucement pliée au fond de mon carrosse , les pieds enfoncés dans la fourrure , je voyais ma figure brillante et parée se répéter dans la glace encadrée d'or placée vis-à-vis de moi. Le costume des femmes, dont on s'est tant moqué depuis, était alors d'une richesse et d'un éclat extraordinaires ; porté avec goût et châtié dans ses exagérations, il prêtait à la beauté une noblesse et une grâce moelleuse dont les peintures ne sauraient vous donner l'idée. Avec tout cet attirail de plumes , d'étoiïes et de fleurs , une femme était forcée de mettre une sorte de lenteur à tous ses mouvements. J'en ai vu de fort blanches qui , lorsqu'elles étaient poudrées et habillées de blanc , traînant leur longue queue de moire et balançant avec souplesse les plumes de leur front, pouvaient, sans hyperbole, être comparées à des cygnes. C'était, en effet, quoi qu'en ait Digiiized by Google

encore au nom de Lélio. Je vous disais tout à l'heure qu'en entendant sonner la pendule je frémissais de joie et d'impatience. Maintenant encore il me semble ressentir l'espèce de suffocation délicieuse qui s'emparait de moi au timbre de cette sonnerie. Depuis ce temps-là des vicissitudes de fortune m'ont amenée à me trouver fort heureuse dans un petit appartement du Marais. Eh bien ! je ne regrette rien de mon riche hôtel, de mon noble faubourg et de ma splendeur passée, que les objets qui m'eussent rappelé ce temps d'amour et de rêves. J'ai sauvé du désastre quelques meubles qui datent de cette époque, et que je regarde avec la même émotion que si l'heure allait sonner, et que si le pied de mes chevaux battait le pavé. Oh ! mon enfant, n'aimez jamais ainsi ; car c'est un orage qui ne s'apaise qu'à la mort !

Alors je partais, vive, et légère, et jeune, et heureuse ! Je commençais à apprécier tout ce dont se composait ma vie, le luxe, la jeunesse, la beauté. Le bonheur se révélait à moi par tous les sens, par tous les pores. Doucement pliée au fond de mon carrosse, les pieds enfoncés dans la fourrure, je voyais ma figure brillante et parée se répéter dans la glace encadrée d'or placée vis-à-vis de moi. Le costume des femmes, dont on s'est tant moqué depuis, était alors d'une richesse et d'un éclat extraordinaires ; porté avec goût et châtié dans ses exagérations, il prêtait à la beauté une noblesse et une grâce moelleuse dont les peintures ne sauraient vous donner l'idée. Avec tout cet attirail de plumes, d'étoffes et de fleurs, une femme était forcée de mettre une sorte de lenteur à tous ses mouvements. J'en ai vu de fort blanches qui, lorsqu'elles étaient poudrées et habillées de blanc, traînant leur longue queue de moire et balançant avec souplesse les plumes de leur front, pouvaient, sans hyperbole, être comparées à des cygnes. C'était, en effet, quoi qu'en ait

 dit Rousseau , bien plus à des oiseaux qu'à des guêpes que nous ressemblions avec ces énormes plis de satin, cette profusion de mousselines et de bouffantes qui cachaient un petit corps tout frêle , comme le duvet cache la tourterelle; avec ces longs ailerons de dentelle qui tombaient du bras , avec ces vives couleurs qui bigarraient nos jupes, nos rubans et nos pierreries ; et quand nous tenions nos petits pieds en équilibre dans de jolies mules à talons, c'est alors vraiment que nous semblions craindre de toucher la terre, et que nous marchions avec la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette au bord d'un ruisseau. A l'époque dont je vous parle, on commençait à porter de la poudre blonde, qui donnait aux cheveux une teinte douce et cendrée. Cette manière d'atténuer la crudité des tons de la chevelure donnait au visage beaucoup de douceur et aux yeux un éclat extraordinaire. Le front, entièrement découvert, se perdait dans les pâles nuances de ces cheveux de convention ; il en paraissait plus large , plus pur, et toutes les femmes avaient l'air noble. Aux crêpés, qui n'ont jamais été gracieux, à mon sens, avaient succédé les coiffures basses , les grosses boucles rejetées en arrière et tombant sur le cou et sur les épaules. Cette coiffure m'allait fort bien, et j'étais renommée pour la richesse et l'invention de mes parures. Je sortais tantôt avec une robe de velours nacarat garnie de grèbe, tantôt avec une tunique de satin blanc, bordée de peau de tigre, quelquefois avec un habit complet de damas lilas lamé d'argent, et des plumes blanches montées eu perles. C'est ainsi que j'allais faire quelques visites en attendant l'heure de la seconde pièce ; car Lélio ne jouait jamais dans la première. Je faisais sensation dans les salons , et lorsque je remontais dans mon carrosse je regardais avec complaisance Digitized by Google

dit Rousseau, bien plus à des oiseaux qu'à des guêpes que nous ressemblions avec ces énormes plis de satin, cette profusion de mousselines et de bouffantes qui cachaient un petit corps tout frêle, comme le duvet cache la tourterelle; avec ces longs ailerons de dentelle qui tombaient du bras, avec ces vives couleurs qui bigarraient nos jupes, nos rubans et nos pierreries; et quand nous tenions nos petits pieds en équilibre dans de jolies mules à talons, c'est alors vraiment que nous semblions craindre de toucher la terre, et que nous marchions avec la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette au bord d'un ruisseau.

A l'époque dont je vous parle, on commençait à porter de la poudre blonde, qui donnait aux cheveux une teinte douce et cendrée. Cette manière d'atténuer la crudité des tons de la chevelure donnait au visage beaucoup de douceur et aux yeux un éclat extraordinaire. Le front, entièrement découvert, se perdait dans les pâles nuances de ces cheveux de convention; il en paraissait plus large, plus pur, et toutes les femmes avaient l'air noble. Aux crêpés, qui n'ont jamais été gracieux, à mon sens, avaient succédé les coiffures basses, les grosses boucles rejetées en arrière et tombant sur le cou et sur les épaules. Cette coiffure m'allait fort bien, et j'étais renommée pour la richesse et l'invention de mes parures. Je sortais tantôt avec une robe de velours nacarat garnie de grèbe, tantôt avec une tunique de satin blanc, bordée de peau de tigre, quelquefois avec un habit complet de damas lilas lamé d'argent, et des plumes blanches montées en perles. C'est ainsi que j'allais faire quelques visites en attendant l'heure de la seconde pièce; car Lélio ne jouait jamais dans la première.

Je faisais sensation dans les salons, et lorsque je remontais dans mon carrosse je regardais avec complaisance

SG2 LA MARQUISE. la femme qui aimait Lélio, et qui pouvait s’cn faire aimer. Jusque-là le seul plaisir que j’eusse trouvé à être belle consistait dans la jalousie que j’inspirais. Le soin que je prenais à m’embellir était une bien bénigne vengeance envers ces femmes qui avaient ourdi de si horribles complots contre moi. Mais du moment que j’aimai, je me mis à jouir de ma beauté pour moi-mème. Je n’avais que cela à offrir à Lélio en compensation de tous les triomphes qu’on lui déniait à Paris, et je m’amusais à me représenter l’orgueil et la joie de ce pauvre comédien si moqué , si méconnu , si rebuté , le jour où il apprendrait que la marquise de R... lui avait voué son culte. Au reste, ce n’étaient là que des rêves riants et fugitifs ; c’étaient tous les résultats , tous les profits que je tirais de ma position. Dès que mes pensées prenaient un corps et que je m’apercevais de la consistance d’un projet quelconque de mon amour, je l’étouffais courageusement, et tout l’orgueil du rang reprenait ses droits sur mon âme. Vous me regardez d’un air étonné? Je vous expliquerai cela tout à l’heure. Laissez-moi parcourir le monde enchanté de mes souvenirs. Vers huit heures , je me faisais descendre à la petite église des Carmélites, près le Luxembourg ; je renvoyais ma voiture , et j’étais censée assister à des conférences religieuses qui s’y tenaient à cette heure-là ; mais je ne faisais que traverser l’église et le jardin ; je sortais par une autre rue. J’allais trouver dans sa mansarde une jeune ouvrière nommée Florence , qui m’était toute dévouée. Je m’enfermais dans sa chambre , et je déposais avec joie sur son grabat tous mes atours pour endosser l’habit noir carré , l’épée à gaine de chagrin et la perruque symétrique d’un jeune proviseur de collège aspirant à la prêtrise. Grande comme j’étais, brune et le regard inoffensif, j’avais bien l’air gauche et hypocrite Digitized by Google

la femme qui aimait Lélio, et qui pouvait s'en faire aimer. Jusque-là le seul plaisir que j'eusse trouvé à être belle consistait dans la jalousie que j'inspirais. Le soin que je prenais à m'embellir était une bien bénigne vengeance envers ces femmes qui avaient ourdi de si horribles complots contre moi. Mais du moment que j'aimai, je me mis à jouir de ma beauté pour moi-même. Je n'avais que cela à offrir à Lélio en compensation de tous les triomphes qu'on lui déniait à Paris, et je m'amusais à me représenter l'orgueil et la joie de ce pauvre comédien si moqué, si méconnu, si rebuté, le jour où il apprendrait que la marquise de R... lui avait voué son culte.

Au reste, ce n'étaient là que des rêves riants et fugitifs ; c'étaient tous les résultats, tous les profits que je tirais de ma position. Dès que mes pensées prenaient un corps et que je m'apercevais de la consistance d'un projet quelconque de mon amour, je l'étouffais courageusement, et tout l'orgueil du rang reprenait ses droits sur mon âme. Vous me regardez d'un air étonné? Je vous expliquerai cela tout à l'heure. Laissez-moi parcourir le monde enchanté de mes souvenirs.

Vers huit heures, je me faisais descendre à la petite église des Carmélites, près le Luxembourg ; je renvoyais ma voiture, et j'étais censée assister à des conférences religieuses qui s'y tenaient à cette heure-là ; mais je ne faisais que traverser l'église et le jardin ; je sortais par une autre rue. J'allais trouver dans sa mansarde une jeune ouvrière nommée Florence, qui m'était toute dévouée. Je m'enfermais dans sa chambre, et je déposais avec joie sur son grabat tous mes atours pour endosser l'habit noir carré, l'épée à gaîne de chagrin et la perruque symétrique d'un jeune proviseur de collége aspirant à la prêtrise. Grande comme j'étais, brune et le regard inoffensif, j'avais bien l'air gauche et hypocrite

LA MARQUISE. 20i d’un petit prcstolet qui se cache pour aller au spectacle. Florence, qui me supposait une intrigue véritable au dehors, riait avec moi de mes métamorphoses, et j’avouo que je ne les eusse pas prises plus gaiement pour aller m’enivrer de plaisir et d’amour, comme toutes ces jeunes folles qui avaient des soupers clandestins dans les petites maisons. Je montais dans un fiacre , et j’allais me blottir dans ma logette du théâtre. Ah 1 alors mes palpitations , mes terreurs , mes joies , mes impatiences cessaient. Un recueillement profond s’emparait de toutes mes facultés, et je restais comme absorbée jusqu’au lever du rideau, dans l’attente d’une grande solennité. Comme le vautour prend une perdrix dans son vol magnétique, comme il la tient haletante et immobile dans le cercle magique qu’il trace au-dessus d’elle , l’ûme de Lélio, sa grande âme de tragédien et do poète, enveloppait toutes mes facultés et me plongeait dans la torpeur de l’admiration. J’écoutais, les mains contractées sur mon genou, le menton appuyé sur le velours d’Ulrecht do la loge, le front baigné de sueur. Je retenais ma respiration , je maudissais la clarté fatigante des lumières , qui lassait mes yeux secs et brûlants, attachés à tous ses gestes, à tous ses pas. J’aurais voulu saisir la moindre palpitation de son sein, le moindre pli de son front. Ses émotions feintes, ses malheurs de théâtre, me pénétraient comme des choses réelles. Je ne savais bientôt plus distinguer l’erreur de la vérité. Lélio n’existait plus pour moi : c’était Rodrigue, c’était Bajazet, c’était Hippolyte. Je haïssais ses ennemis, je tremblais pour ses dangers ; ses douleurs me faisaient répandre avec lui des flots de larmes ; sa mort m’arrachait des cris que j’étais forcée d’étouffer en mâchant mon mouchoir. Dans lesentr’actes, je tombais épuisée au fond de ma logo ; j’y rcs'.ais comme Digilized by Google

d'un petit prestolet qui se cache pour aller au spectacle. Florence, qui me supposait une intrigue véritable au dehors, riait avec moi de mes métamorphoses, et j'avoue que je ne les eusse pas prises plus gaiement pour aller m'enivrer de plaisir et d'amour, comme toutes ces jeunes folles qui avaient des soupers clandestins dans les petites maisons.

Je montais dans un fiacre, et j'allais me blottir dans ma logette du théâtre. Ah! alors mes palpitations, mes terreurs, mes joies, mes impatiences cessaient. Un recueillement profond s'emparait de toutes mes facultés, et je restais comme absorbée jusqu'au lever du rideau, dans l'attente d'une grande solennité.

Comme le vautour prend une perdrix dans son vol magnétique, comme il la tient haletante et immobile dans le cercle magique qu'il trace au-dessus d'elle, l'âme de Lélio, sa grande âme de tragédien et de poëte, enveloppait toutes mes facultés et me plongeait dans la torpeur de l'admiration. J'écoutais, les mains contractées sur mon genou, le menton appuyé sur le velours d'Utrecht de la loge, le front baigné de sueur. Je retenais ma respiration, je maudissais la clarté fatigante des lumières, qui lassait mes yeux secs et brûlants, attachés à tous ses gestes, à tous ses pas. J'aurais voulu saisir la moindre palpitation de son sein, le moindre pli de son front. Ses émotions feintes, ses malheurs de théâtre, me pénétraient comme des choses réelles. Je ne savais bientôt plus distinguer l'erreur de la vérité. Lélio n'existait plus pour moi : c'était Rodrigue, c'était Bajazet, c'était Hippolyte. Je haïssais ses ennemis, je tremblais pour ses dangers; ses douleurs me faisaient répandre avec lui des flots de larmes; sa mort m'arrachait des cris que j'étais forcée d'étouffer en mâchant mon mouchoir. Dans les entr'actes, je tombais épuisée au fond de ma loge; j'y restais comme

304 LA MARQUISE. morte, jusqu'à ce que l'aigre ritournelle m'eût annoncé le lever du rideau. Alors je ressuscitais , je redevenais forte et ardente , pour admirer, pour sentir, pour pleurer. Que de fraîcheur, que de poésie, que de jeunesse il y avait dans le talent de cet homme 1 II fallait que toute cette génération fût de glace pour ne pas tomber à ses pieds. Et pourtant, quoiqu'il choquât toutes les idées reçues, quoiqu'il lui fût impossible de se faire au goût de ce sot public, quoiqu'il scandalisât les femmes par le désordre de sa tenue , quoiqu'il offensât les hommes par ses mépris pour leurs sottes exigences, il avait des moments de puissance sublime et de fascination irrésistible, où il prenait tout ce public rétif et ingrat dans son regard et dans sa parole , comme dans le creux de sa main , et il le forçait d'applaudir et de frissonner. Cela était rare, parce que l'on ne change pas subitement tout l'esprit d'un siècle; mais quand cela arrivait, les applaudissements étaient frénétiques ; il semblait que , subjugués alors par son génie , les Parisiens voulussent expier toutes leurs injustices. Moi, je croyais plutôt que cet homme avait par instants une puissance surnaturelle, et que ses plus amers contempteurs se sentaient entraînés à le faire triompher malgré eux. En vérité, dans ces moments-là la salle do la Comédie-Française semblait frappée de délire, et en sortant on se regardait tout étonné d'avoir applaudi Lélio. Pour moi , je me livrais alors à mon émotion ; je criais, je pleurais, je le nommais avec passion, je l'appelais avec folie ; ma faible voix se perdait heureusement dans le grand orage qui éclatait autour de moi. D'autres fois on le siillait dans des situations où il me semblait sublime, et je quittais le spectacle avec rage. Ces jours-là étaient les plus dangereux pour moi. J'étais violemment tentée d'aller le trouver, de pleurer avec lui, Digitized by Google

morte, jusqu'à ce que l'aigre ritournelle m'eût annoncé le lever du rideau. Alors je ressuscitais, je redevenais forte et ardente, pour admirer, pour sentir, pour pleurer. Que de fraîcheur, que de poésie, que de jeunesse il y avait dans le talent de cet homme! Il fallait que toute cette génération fût de glace pour ne pas tomber à ses pieds.

Et pourtant, quoiqu'il choquât toutes les idées reçues, quoiqu'il lui fût impossible de se faire au goût de ce sot public, quoiqu'il scandalisât les femmes par le désordre de sa tenue, quoiqu'il offensât les hommes par ses mépris pour leurs sottes exigences, il avait des moments de puissance sublime et de fascination irrésistible, où il prenait tout ce public rétif et ingrat dans son regard et dans sa parole, comme dans le creux de sa main, et il le forçait d'applaudir et de frissonner. Cela était rare, parce que l'on ne change pas subitement tout l'esprit d'un siècle; mais quand cela arrivait, les applaudissements étaient frénétiques; il semblait que, subjugués alors par son génie, les Parisiens voulussent expier toutes leurs injustices. Moi, je croyais plutôt que cet homme avait par instants une puissance surnaturelle, et que ses plus amers contempteurs se sentaient entraînés à le faire triompher malgré eux. En vérité, dans ces moments-là la salle de la Comédie-Française semblait frappée de délire, et en sortant on se regardait tout étonné d'avoir applaudi Lélio. Pour moi, je me livrais alors à mon émotion; je criais, je pleurais, je le nommais avec passion, je l'appelais avec folie; ma faible voix se perdait heureusement dans le grand orage qui éclatait autour de moi.

D'autres fois on le sifflait dans des situations où il me semblait sublime, et je quittais le spectacle avec rage. Ces jours-là étaient les plus dangereux pour moi. J'étais violemment tentée d'aller le trouver, de pleurer avec lui,

LA MARQUISE. 305 de maudire le siècle et de le consoler en lui oiïrant mon enthousiasme et mon amour. Un soir que Je sortais par le passage dérobé où j'étais admise, je vis passer rapidement devant moi un homme petit et maigre qui se dirigeait vers la rue. Un machiniste lui ôta son chapeau en lui disant : ■ Bonsoir, monsieur Lélio. > Aussitôt , avide de regarder de près cet homme extraordinaire, je m'élance sur ses traces, je traverse la rue , et sans me soucier du danger auquel je m'expose, j'entre avec lui dans un café. Heureusement c'était un café borgne, où je ne devais rencontrer aucune personne de mon rang. Quand, à la clarté d'un mauvais lustre enfumé, j'eus jeté les yeux sur Lélio , je crus m'être trompée et avoir suivi un autre que lui. Il avait au moins trente-cinq ans: il était jaune , ûélri , usé ; il était mal mis ; il avait l'air commun ; il parlait d'une voix rauque et éteinte , donnait la main à des pleutres , avalait de l'eau-de-vie et jurait horriblement. Il me fallut entendre prononcer plusieurs fois son nom pour m'assurer que c'était bien là le dieu du théâtre et l'interprète du grand Corneille. Je ne retrouvais plus rien en lui des charmes qui m'avaient fascinée, pas même son regard si noble, si ardent et si triste. Son œil était morne, éteint, presque stupide; sa prononciation accentuée devenait ignoble en s'adressant au garçon de café, en parlant de jeu, de cabaret et de filles. Sa démarche était lâche , sa tournure sale , ses joues mal essuyées de fard. Ce n'était plus Hippolyte, c'était Lélio. Le temple était vide et pauvre; l'oracle était muet; le dieu s'était fait homme ; pas même homme, comédien. Il sortit , et je restai longtemps stupéfaite à ma place , ne songeant point à avaler le vin chaud épicé que j'avais demandé pour me donner un air cavalier. Quand je m'aperçus du lieu où j'étais et des regards qui s'attachaient 12 Digitized by Google

de maudire le siècle et de le consoler en lui offrant mon enthousiasme et mon amour.

Un soir que je sortais par le passage dérobé où j'étais admise, je vis passer rapidement devant moi un homme petit et maigre qui se dirigeait vers la rue. Un machiniste lui ôta son chapeau en lui disant : « Bonsoir, monsieur Lélio. » Aussitôt, avide de regarder de près cet homme extraordinaire, je m'élance sur ses traces, je traverse la rue, et sans me soucier du danger auquel je m'expose, j'entre avec lui dans un café. Heureusement c'était un café borgne, où je ne devais rencontrer aucune personne de mon rang.

Quand, à la clarté d'un mauvais lustre enfumé, j'eus jeté les yeux sur Lélio, je crus m'être trompée et avoir suivi un autre que lui. Il avait au moins trente-cinq ans : il était jaune, flétri, usé ; il était mal mis ; il avait l'air commun ; il parlait d'une voix rauque et éteinte, donnait la main à des pleutres, avalait de l'eau-de-vie et jurait horriblement. Il me fallut entendre prononcer plusieurs fois son nom pour m'assurer que c'était bien là le dieu du théâtre et l'interprète du grand Corneille. Je ne retrouvais plus rien en lui des charmes qui m'avaient fascinée, pas même son regard si noble, si ardent et si triste. Son œil était morne, éteint, presque stupide ; sa prononciation accentuée devenait ignoble en s'adressant au garçon de café, en parlant de jeu, de cabaret et de filles. Sa démarche était lâche, sa tournure sale, ses joues mal essuyées de fard. Ce n'était plus Hippolyte, c'était Lélio. Le temple était vide et pauvre ; l'oracle était muet ; le dieu s'était fait homme ; pas même homme, comédien.

Il sortit, et je restai longtemps stupéfaite à ma place, ne songeant point à avaler le vin chaud épicé que j'avais demandé pour me donner un air cavalier. Quand je m'aperçus du lieu où j'étais et des regards qui s'attachaient

206 LA MARQUISE. sur moi, la peur me prit; c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une situation si équivoque et dans un contact si direct avec des gens de cette classe ; depuis, l'émigration m'a bien aguerrie à ces inconvenances de position. Je me levai et j'essayai de fuir, mais j'oubliai de payer. Le garçon courut après moi. Teus une honte effroyable; il fallut rentrer, m'expliquer au comptoir, soutenir tous les regards méfiants et moqueurs dirigés sur moi. Quand je fus sortie, il me sembla qu'on me suivait. Je cherchai vainement un fiacre pour m'y jeter, il n'y en avait plus devant la Comédie. Des pas lourds se faisaient entendre toujours sur les miens. Je me retournai en tremblant ; je vis un grand escogriffe que j'avais remarqué dans un coin du café , et qui avait bien l'air d'un mouchard ou de quelque chose de pis. Il me parla ; je ne sais pas ce qu'il me dit, la frayeur m'ôtait l'intelligence ; cependant j'eus assez de présence d'esprit pour m'en débarrasser. Transformée tout d'un coup en héroïne par ce courage que donne la peur, je lui allongeai rapidement un coup de calme dans la figure, et, jetant aussitôt la canne pour mieux courir, tandis qu'il restait étourdi de mon" audace J je pris ma course, légère comme un trait, et ne m'arrêtai que chez Florence. Quand je m'éveillai le lendemain à midi dans mon lit à rideaux ouatés et à chapiteaux de plumes roses, je crus avoir fait un rêve , et j'éprouvai de ma déception et de mon aventure de la veille une grande mortification. Je me crus sérieusement guérie de mon amour, et j'essayai de m'en féliciter; mais ce fut en vain. J'en éprouvais un regret mortel ; l'ennui retombait sur ma vie, tout se désenchantait. Ce jour-là je mis Larrieux à la porte. Le soir arriva et ne m'apporta plus ces agitations bienfaisantes des autres soirs. Le monde me sembla insipide. J'allai à l'église; j'écoutai la conférence, résolue à

Digitized by Google

sur moi, la peur me prit; c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une situation si équivoque et dans un contact si direct avec des gens de cette classe; depuis, l'émigration m'a bien aguerrie à ces inconvenances de position.

Je me levai et j'essayai de fuir, mais j'oubliai de payer. Le garçon courut après moi. J'eus une honte effroyable; il fallut rentrer, m'expliquer au comptoir, soutenir tous les regards méfiants et moqueurs dirigés sur moi. Quand je fus sortie, il me sembla qu'on me suivait. Je cherchai vainement un fiacre pour m'y jeter, il n'y en avait plus devant la Comédie. Des pas lourds se faisaient entendre toujours sur les miens. Je me retournai en tremblant; je vis un grand escogriffe que j'avais remarqué dans un coin du café, et qui avait bien l'air d'un mouchard ou de quelque chose de pis. Il me parla; je ne sais pas ce qu'il me dit, la frayeur m'ôtait l'intelligence; cependant j'eus assez de présence d'esprit pour m'en débarrasser. Transformée tout d'un coup en héroïne par ce courage que donne la peur, je lui allongeai rapidement un coup de canne dans la figure, et, jetant aussitôt la canne pour mieux courir, tandis qu'il restait étourdi de mon audace, je pris ma course, légère comme un trait, et ne m'arrêtai que chez Florence. Quand je m'éveillai le lendemain à midi dans mon lit à rideaux ouatés et à chapiteaux de plumes roses, je crus avoir fait un rêve, et j'éprouvai de ma déception et de mon aventure de la veille une grande mortification. Je me crus sérieusement guérie de mon amour, et j'essayai de m'en féliciter; mais ce fut en vain. J'en éprouvais un regret mortel; l'ennui retombait sur ma vie, tout se désenchantait. Ce jour-là je mis Larrieux à la porte.

Le soir arriva et ne m'apporta plus ces agitations bienfaisantes des autres soirs. Le monde me sembla insipide. J'allai à l'église; j'écoutai la conférence, résolue à

LA -MAr.QUISE. ïj7 me faire dévote ; je m'y enrhumai : j'en revins malade. Je gardai le lit plusieurs jours. La comtesse do Ferrières vint me voir, m'assura que je n'avais point de fièvre, que le lit me rendait malade, qu'il fallait me distraire, sortir, aller à la Comédie. Je crois qu'elle avait des vues sur Larrieux, et qu'elle voulait ma mort. Il en arriva autrement; elle me força d'aller avec elle voir jouer Cinna. « Vous ne venez plus au spectacle, me disait-elle; c'est la dévotion et l'ennui qui vous minent. Il y a longtemps que vous n'avez vu Léjjo ; il a fait des progrès ; on l'applaudit quelquefois maintenant ; j'ai dans l'idée qu'il deviendra supportable. » Je ne sais comment je me laissai entraîner. Au reste, désenchantée de Lélio comme je l'étais, je ne risquais plus de me perdre en affrontant ses séductions en public. Je me parai excessivement, et j'allai en grande loge d'avant-scêfne braver un danger auquel je ne croyais plus. Mais le danger ne fut jamais plus imminent. Lélio f t sublime, et je m'aperçus que jamais je n'en avais été plus éprise. L'aventure de la veille ne me paraissait plus qu'un rêve ; il ne se pouvait pas que Lélio fût autre qu'il ne me paraissait sur la scène. Malgré moi , je retombai dans toutes Jes agitations terribles qu'il savait me communiquer. Je fus forcée de couvrir mon visage en pleurs do mon mouchoir ; dans mon désordre, j'effaçai mon rouge, j'enlevai mes mouches, et la comtesse de Ferrières m'engagea à me retirer au fond de ma loge, parce que mon émotion faisait événement dans la salle. Heureusement j'eus l'adresse de faire croire que tout cet attendrissement était produit par le jeu de mademoiselle Hippolyte Clairon. C'était, à mon avis, une tragédienne bien froide et bien compassée , trop supérieure pcuUêtre , par son éducation et son caractère, à la profession du thécàtro comme on l'entendait alors ; mais la manière dont ello Digitized by Google

me faire dévote ; je m'y enrhumai : j'en revins malade.

Je gardai le lit plusieurs jours. La comtesse de Ferrières vint me voir, m'assura que je n'avais point de fièvre, que le lit me rendait malade, qu'il fallait me distraire, sortir, aller à la Comédie. Je crois qu'elle avait des vues sur Larrieux, et qu'elle voulait ma mort.

Il en arriva autrement ; elle me força d'aller avec elle voir jouer *Cinna*. « Vous ne venez plus au spectacle, me disait-elle ; c'est la dévotion et l'ennui qui vous minent. Il y a longtemps que vous n'avez vu Léljo ; il a fait des progrès ; on l'applaudit quelquefois maintenant ; j'ai dans l'idée qu'il deviendra supportable. »

Je ne sais comment je me laissai entraîner. Au reste, désenchantée de Lélio comme je l'étais, je ne risquais plus de me perdre en affrontant ses séductions en public. Je me parai excessivement, et j'allai en grande loge d'avant-scène braver un danger auquel je ne croyais plus.

Mais le danger ne fut jamais plus imminent. Lélio fut sublime, et je m'aperçus que jamais je n'en avais été plus éprise. L'aventure de la veille ne me paraissait plus qu'un rêve ; il ne se pouvait pas que Lélio fût autre qu'il ne me paraissait sur la scène. Malgré moi, je retombai dans toutes les agitations terribles qu'il savait me communiquer. Je fus forcée de couvrir mon visage en pleurs de mon mouchoir ; dans mon désordre, j'effaçai mon rouge, j'enlevai mes mouches, et la comtesse de Ferrières m'engagea à me retirer au fond de ma loge, parce que mon émotion faisait événement dans la salle. Heureusement j'eus l'adresse de faire croire que tout cet attendrissement était produit par le jeu de mademoiselle Hippolyte Clairon. C'était, à mon avis, une tragédienne bien froide et bien compassée, trop supérieure peut-être, par son éducation et son caractère, à la profession du théâtre comme on l'entendait alors ; mais la manière dont elle

^08 LA MARQUISE. disait Tout beau, dans Cinna, lui avait fait une réputation de haut lieu. 11 est vrai de dire que, lorsqu'elle jouait avec Lélio, elle devenait très-supérieure à elle-même. Quoiqu'elle affichât aussi un mépris de bon ton pour sa méthode , elle subissait l'influence de son génie sans s'en apercevoir, et s'inspirait de lui lorsque la passion les mettait en rapport sur la scène. Ce soir-là Lélio me remarqua, soit pour ma parure, soit pour mon émotion ; car je le vis se pencher, dans un instant où il était hors de scène , vers un des hommes qui étaient assis à cette époque sur le théâtre , et lui demander mon nom. Je compris cela à la manière dont leurs regards me désignèrent. J'en eus un battement de cœur qui faillit m'étouffer, et je remarquai que dans le cours de la pièce les yeux de Lélio se dirigèrent plusieurs fois de mon côté. Que n'aurais-je pas donné pour savoir ce que lui avait dit de moi le chevalier de Brétillac , celui qu'il avait interrogé , et qui , en me regardant , hii avait parlé à plusieurs reprises 1 La figure de Lélio, forcée de rester grave pour ne pas déroger à la dignité de son rôle, n'avait rien exprimé qui pût me faire deviner le genre de renseignements qu on lui donnait sur mon compte. Je connaissais du reste fort peu ce Brétillac; je n'imaginais pas ce qu'il avait pu dire de moi en bien ou en mal. Do ce soir seulement je compris l'espèce d'amour qui m'enchainait à Lélio ; c'était une passion tout intellectuelle, toute romanesque. Ce n'était pas lui que j'aimais, mais le héros des anciens jours qu'il savait représenter ; ces types de franchise, de loyauté et de tendresse à jamais perdus revivaient en lui , et je me trouvais avec lui et par lui reportée à une époque de vertus désormais oubliées. J'avais l'orgueil de penser qu'en ces jours-là je n'eusse pas été méconnue et diffamée, que mon cœur eiu Digitized by Google

disait *Tout beau*, dans *Cinna*, lui avait fait une réputation de haut lieu.

Il est vrai de dire que, lorsqu'elle jouait avec Lélio, elle devenait très-supérieure à elle-même. Quoiqu'elle affichât aussi un mépris de bon ton pour sa méthode, elle subissait l'influence de son génie sans s'en apercevoir, et s'inspirait de lui lorsque la passion les mettait en rapport sur la scène.

Ce soir-là Lélio me remarqua, soit pour ma parure, soit pour mon émotion; car je le vis se pencher, dans un instant où il était hors de scène, vers un des hommes qui étaient assis à cette époque sur le théâtre, et lui demander mon nom. Je compris cela à la manière dont leurs regards me désignèrent. J'en eus un battement de cœur qui faillit m'étouffer, et je remarquai que dans le cours de la pièce les yeux de Lélio se dirigèrent plusieurs fois de mon côté. Que n'aurais-je pas donné pour savoir ce que lui avait dit de moi le chevalier de Brétillac, celui qu'il avait interrogé, et qui, en me regardant, lui avait parlé à plusieurs reprises! La figure de Lélio, forcée de rester grave pour ne pas déroger à la dignité de son rôle, n'avait rien exprimé qui pût me faire deviner le genre de renseignements qu'on lui donnait sur mon compte. Je connaissais du reste fort peu ce Brétillac; je n'imaginais pas ce qu'il avait pu dire de moi en bien ou en mal.

De ce soir seulement je compris l'espèce d'amour qui m'enchaînait à Lélio : c'était une passion tout intellectuelle, toute romanesque. Ce n'était pas lui que j'aimais, mais le héros des anciens jours qu'il savait représenter; ces types de franchise, de loyauté et de tendresse à jamais perdus revivaient en lui, et je me trouvais avec lui et par lui reportée à une époque de vertus désormais oubliées. J'avais l'orgueil de penser qu'en ces jours-là je n'eusse pas été méconnue et diffamée, que mon cœur eût

LA MARQUISE. 209 pu se donner, et que je n'eusse pas été réduite à aimer un fantôme de comédie. Lélio n'était pour moi que l'ombre du Cid, que le représentant de l'amour antique et chevaleresque dont on se moquait maintenant en France. Lui, l'homme , l'histrion , je ne le craignais guère , je l'avais vu ; je ne pouvais l'aimer qu'en public. Mon Lélio à moi, c'était un être factice que je ne pouvais plus saisir dès qu'on éloignait le lustre de la Comédie. Il lui fallait l'illusion de la scène, le reflet des quinquets, le fard du costume pour être celui que j'aimais^En dépouillant tout cela, il rentrait pour moi dans le néant; comme une étoile il s'effacait à l'éclat du jour. Hors les planches il ne me prenait plus la moindre envie de le voir, et meme j'en eusse été désespérée. C'eût été pour mot comme de contempler un grand homme réduit à un peu de cendre dans un vase d'argile. Mes fréquentes absences aux heures où j'avais l'habitude de recevoir Larrieux , et surtout mon refus formel d'être désormais sur un autre pied avec lui que sur celui de l'amitié , lui inspirèrent un accès de jalousie mieux fondé, je l'avoue, qu'aucun de ceux qu'il eût ressentis. Un soir que j'allais aux Carmélites dans l'intention de m'en échapper par l'autre issue, je m'aperçus qu'il me suivait, et je compris qu'il serait désormais presque impossible de lui cacher mes courses nocturnes. Je pris donc le parti d'aller publiquement au théâtre. J'acquis peu à peu l'hypocrisie nécessaire pour renfermer mes impressions, et d'ailleurs je me mis à professer hautement pour Hippolyte Clairon une admiration qui pouvait donner le change sur mes véritables sentiments. J'étais désormais plus gênée ; forcée comme je l'étais de m'observer attentivement, mon plaisir était moins vif et moins profond. Mais de cette situation il en naquit une autre qui établit une compensation rapide. Lélio me voyait, il m'observait ; 12. Digiiized by Google

pu se donner, et que je n'eusse pas été réduite à aimer un fantôme de comédie. Lélio n'était pour moi que l'ombre du Cid, que le représentant de l'amour antique et chevaleresque dont on se moquait maintenant en France. Lui, l'homme, l'histrion, je ne le craignais guère, je l'avais vu ; je ne pouvais l'aimer qu'en public. Mon Lélio à moi, c'était un être factice que je ne pouvais plus saisir dès qu'on éloignait le lustre de la Comédie. Il lui fallait l'illusion de la scène, le reflet des quinquets, le fard du costume pour être celui que j'aimais. En dépouillant tout cela, il rentrait pour moi dans le néant ; comme une étoile il s'effaçait à l'éclat du jour. Hors les planches il ne me prenait plus la moindre envie de le voir, et même j'en eusse été désespérée. C'eût été pour moi comme de contempler un grand homme réduit à un peu de cendre dans un vase d'argile.

Mes fréquentes absences aux heures où j'avais l'habitude de recevoir Larrieux, et surtout mon refus formel d'être désormais sur un autre pied avec lui que sur celui de l'amitié, lui inspirèrent un accès de jalousie mieux fondé, je l'avoue, qu'aucun de ceux qu'il eût ressentis. Un soir que j'allais aux Carmélites dans l'intention de m'en échapper par l'autre issue, je m'aperçus qu'il me suivait, et je compris qu'il serait désormais presque impossible de lui cacher mes courses nocturnes. Je pris donc le parti d'aller publiquement au théâtre. J'acquis peu à peu l'hypocrisie nécessaire pour renfermer mes impressions, et d'ailleurs je me mis à professer hautement pour Hippolyte Clairon une admiration qui pouvait donner le change sur mes véritables sentiments. J'étais désormais plus gênée ; forcée comme je l'étais de m'observer attentivement, mon plaisir était moins vif et moins profond. Mais de cette situation il en naquit une autre qui établit une compensation rapide. Lélio me voyait, il m'observait ;

210 LA MARQUISE. ma beauté l'avait frappé, ma sensibilité le flattait. Ses regards avaient peine à se détacher de moi. Quelquefois il en eut des distractions qui mécontentèrent le public. Bientôt il me fut impossible de m'y tromper; il m'aimait à en perdre la tête. Ma loge ayant semblé faire envie à la princesse de Vaudemont, je la lui avais cédée pour en prendre une plus petite, plus enfoncée et mieux située. J'étais tout à fait sur la rampe, je ne perdais pas un regard de Lélio, et les siens pouvaient m'y chercher sans me compromettre. D'ailleurs, je n'avais même plus besoin de ce moyen pour correspondre avec toutes ses sensations : dans le son de sa voix, dans les soupirs de son sein, dans l'accent qu'il donnait à certains vers, à certains mots, je comprenais qu'il s'adressait à moi. J'étais la plus fière et la plus heureuse des femmes ; car à ces heurcs-là ce n'était pas du comédien, c'était du héros que j'étais aimée. Eh bien ! après deux années d'un amour que j'avais nourri inconnu et solitaire au fond de mon âme, trois hivers s'écoutèrent encore sur cet amour désormais partagé sans que jamais mon regard donnât à Lélio le droit d'espérer autre chose que ces rapports intimes et mystérieux. J'ai su depuis que Lélio m'avait souvent suivie dans les promenades ; je ne daignai pas l'apercevoir ni le distinguer dans la foule, tant j'étais peu avertie par le désir de le distinguer hors du théâtre. Ces cinq années sont les seules que j'aie vécu sur quatre-vingts. ün jour enfin je lus dans le Mercure de France le nom d'un nouvel acteur engagé à la Comédie-Française , à la place de Lélio, qui partait pour l'étranger. Cette nouvelle fut un coup mortel pour moi ; je ne concevais point comment je pourrais vivre désormais sans cette émotion, sans cette existence de passion et d'orage. Cela fit faire à mon amour un progrès immense et faillit me perdre.
Digilized by Google

211 LA MARQUISE. Désormais je ne me combattis plus pour étouffer dès sa naissance toute pensée contraire à la dignité de mon rang. Je ne m'applaudis plus de ce qu'était réellement Lélio. Je souffris , je murmurai en secret de ce qu'il n'était point ce qu'il paraissait être sur les planches, et j'allai jusqu'à le souhaiter beau et jeune comme l'art le faisait chaque soir, afin de pouvoir lui sacrifier tout l'orgueil de mes préjugés et toutes les répugnances do mon organisation. Maintenant que j'allais perdre cet être moral qui remplissait depuis si longtemps mon àme, il me prenait envie de réaliser tous mes rêves et d'essayer de la vie positive, sauf à détester ensuite et la vie, et Lélio, et moi-même. J'en étais à ces irrésolutions, lorsque je reçus une lettre d'une écriture inconnue ; c'est la seule lettre d'amour que j'aie conservée parmi les mille protestations écrites do Larrieux et les mille déclarations parfumées de cent autres. C'est qu'en effet c'est la seule lettre d'amour que j'aie reçue. » La marquise s'interrompit, se leva, alla ouvrir d'une main assurée un coffre de marqueterie, et en tira une lettre bien froissée, bien amincie, que je lus avec peine. « Madame , a Je suis moralement sûr que cette lettre ne vous inspi« rera que du mépris; vous ne la trouverez même pas « digne de votre colère. Mais qu'importe à l'homme qui « tombe dans un abîme une pierre de plus ou de moins « dans le fond? Vous me considérerez comme un fou, et « vous ne vous tromperez pas. Eh bien 1 vous me plain« drez peut-être en secret , car vous ne pourrez pas douter « de ma sincérité. Quelque humble que la piété vous ait « faite, vous comprendrez peut-être l'étendue de mon « désespoir ; vous devez savoir déjà. Madame, ce que vos « yeux peuvent faire de mal et de bien.

Désormais je ne me combattis plus pour étouffer dès sa naissance toute pensée contraire à la dignité de mon rang. Je ne m'applaudis plus de ce qu'était réellement Lélio. Je souffris, je murmurai en secret de ce qu'il n'était point ce qu'il paraissait être sur les planches, et j'allai jusqu'à le souhaiter beau et jeune comme l'art le faisait chaque soir, afin de pouvoir lui sacrifier tout l'orgueil de mes préjugés et toutes les répugnances de mon organisation. Maintenant que j'allais perdre cet être moral qui remplissait depuis si longtemps mon âme, il me prenait envie de réaliser tous mes rêves et d'essayer de la vie positive, sauf à détester ensuite et la vie, et Lélio, et moi-même.

J'en étais à ces irrésolutions, lorsque je reçus une lettre d'une écriture inconnue; c'est la seule lettre d'amour que j'aie conservée parmi les mille protestations écrites de Larrieux et les mille déclarations parfumées de cent autres. C'est qu'en effet c'est la seule lettre d'amour que j'aie reçue. »

La marquise s'interrompit, se leva, alla ouvrir d'une main assurée un coffre de marqueterie, et en tira une lettre bien froissée, bien amincie, que je lus avec peine.

« Madame,

« Je suis moralement sûr que cette lettre ne vous inspi-
« rera que du mépris; vous ne la trouverez même pas
« digne de votre colère. Mais qu'importe à l'homme qui
« tombe dans un abîme une pierre de plus ou de moins
« dans le fond? Vous me considérerez comme un fou, et
« vous ne vous tromperez pas. Eh bien! vous me plain-
« drez peut-être en secret, car vous ne pourrez pas douter
« de ma sincérité. Quelque humble que la piété vous ait
« faite, vous comprendrez peut-être l'étendue de mon
« désespoir; vous devez savoir déjà, Madame, ce que vos
« yeux peuvent faire de mal et de bien.

213 LA MARQUISE. « Eh bien 1 dis-je, si j'obtiens de vous une seule pensée « de compassion , si ce soir, à l'heure avidement appelée « où chaque soir je recommence à vivre , j'aperçois sur « vos traits une légère expression de pitié, je partirai « moins malheureux ; j'emporterai de France un souvenir « qui me donnera peut-être la force de vivre ailleurs et d'y U poursuivre mon ingrate et pénible carrière. « Mais vous* devez le savoir déjà. Madame : il est im^ possible que mon trouble, mon emportement , mes cris ■{ de colère et de désespoir ne m'aient pas trahi vingt fois « sur la

scène. Vous n’avez pas pu allumer tous ces feux

« Eh bien ! dis-je, si j'obtiens de vous une seule pensée « de compassion, si ce soir, à l'heure avidement appelée « où chaque soir je recommence à vivre, j'aperçois sur « vos traits une légère expression de pitié, je partirai « moins malheureux ; j'emporterai de France un souvenir « qui me donnera peut-être la force de vivre ailleurs et d'y « poursuivre mon ingrate et pénible carrière.

« Mais vous devez le savoir déjà, Madame : il est im- « possible que mon trouble, mon emportement, mes cris « de colère et de désespoir ne m'aient pas trahi vingt fois « sur la scène. Vous n'avez pas pu allumer tous ces feux « sans avoir un peu la conscience de cè que vous faisiez. « Ah ! vous avez peut-être joué comme le tigre avec sa « proie, vous vous êtes fait un amusement peut-être de « mes tourments et de mes folies.

« Oh ! non : c'est trop de présomption. Non, Madame, « je ne le crois pas ; vous n'y avez jamais songé. Vous êtes « sensible aux vers du grand Corneille, vous vous identi- « fiez avec les nobles passions de la tragédie : voilà tout. « Et moi, insensé, j'ai osé croire que ma voix seule éveil- « lait quelquefois vos sympathies, que mon cœur avait « un écho dans le vôtre, qu'il y avait entre vous et moi « quelque chose de plus qu'entre moi et le public. Oh ! « c'était une insigne, mais bien douce folie ! Laissez-la- « moi, Madame ; que vous importe ? Craindriez-vous que « j'allasse m'en vanter ? De quel droit pourrais-je le faire, « et quel titre aurais-je pour être cru sur ma parole ? Je « ne ferais que me livrer à la risée des gens sensés. Lais- « sez-la-moi, vous dis-je, cette conviction que j'accueille « en tremblant et qui m'a donné plus de bonheur à elle « seule que la sévérité du public envers moi ne m'a donné « de chagrin. Laissez-moi vous bénir, vous remercier à « genoux de cette sensibilité que j'ai découverte dans « votre âme et que nulle autre âme ne m'a accordée, de

LA MARQUISE. 313 f ces larmes que je vous ai vue verser sur mes malheurs a de théâtre, et qui ont souvent porté mes inspirations « jusqu'au délire ; de ces regards timides qui , je l'ai cru « du moins, cherchaient à me consoler des froideurs de a mon auditoire. « Oh ! pourquoi êtes-vous née dans l'éclat et dans le « faste ! pourquoi ne suis-je qu'un pauvre artiste sans « gloire et sans nom ! Que n'ai-je la faveur du public et la « richesse d'un financier à troquer contre un nom, contre « un de ces titres que jusqu'ici j'ai dédaignés, et qui me « permettraient peut-être d'aspirer à vous ! Autrefois je « préférais la distinction du talent à toute autre; je me dea mandais à quoi bon être chevalier ou marquis, si ce n'est « pour être sot , fat et impertinent ; je haïssais l'orgueil « des grands, et je me croyais assez vengé de leurs dé« dains si je m'élevais au-dessus d'eux par mon génie. « Chimères et déceptions I mes forces ont trahi mon « ambition insensée. Je suis resté obscur ; j'ai fait pis, j'ai « frisé le succès, et je l'ai laissé échapper. Je croyais me « sentir grand, et on m'a jeté dans la poussière; je c m'imaginais toucher au sublime , on m'a condamné au a ridicule. La destinée m'a pris avec mes rêves déme« surés et mon âme audacieuse , et elle m'a brisé comme « un roseau I Je suis un homme bien malheureux ! « Mais la plus grande de mes folies, c'est d'avoir jeté « mes regards au delà de cette rampe de quinquets qui O trace une ligne invincible entre moi et le reste de la so« ciété. C'est pour moi le cercle de Popilius. J'ai voulu !e « franchir I J'ai osé avoir des yeux, moi comédien , et les a arrêter sur une belle femme l sur une femme si jeune, « si noble, si aimante et placée si hauti car vous êtes tout « cela. Madame, je lésais. Le monde vous accuse de frj« deur et de dévotion outrée, moi seul je vous juge et je « vous connais. Un seul de vos sourires, une seule de vos Digiiized by Google

« ces larmes que je vous ai vue verser sur mes malheurs « de théâtre, et qui ont souvent porté mes inspirations « jusqu'au délire ; de ces regards timides qui, je l'ai cru « du moins, cherchaient à me consoler des froideurs de « mon auditoire.

« Oh ! pourquoi êtes-vous née dans l'éclat et dans le « faste ! pourquoi ne suis-je qu'un pauvre artiste sans « gloire et sans nom ! Que n'ai-je la faveur du public et la « richesse d'un financier à troquer contre un nom, contre « un de ces titres que jusqu'ici j'ai dédaignés, et qui me « permettraient peut-être d'aspirer à vous ! Autrefois je « préférais la distinction du talent à toute autre; je me de- « mandais à quoi bon être chevalier ou marquis, si ce n'est « pour être sot, fat et impertinent ; je haïssais l'orgueil « des grands, et je me croyais assez vengé de leurs dé- « dains si je m'élevais au-dessus d'eux par mon génie.

« Chimères et déceptions ! mes forces ont trahi mon « ambition insensée. Je suis resté obscur ; j'ai fait pis, j'ai « frisé le succès, et je l'ai laissé échapper. Je croyais me « sentir grand, et on m'a jeté dans la poussière ; je « m'imaginais toucher au sublime, on m'a condamné au « ridicule. La destinée m'a pris avec mes rêves déme- « surés et mon âme audacieuse, et elle m'a brisé comme « un roseau ! Je suis un homme bien malheureux !

« Mais la plus grande de mes folies, c'est d'avoir jeté « mes regards au delà de cette rampe de quinquets qui « trace une ligne invincible entre moi et le reste de la so- « ciété. C'est pour moi le cercle de Popilius. J'ai voulu le « franchir ! J'ai osé avoir des yeux, moi comédien, et les « arrêter sur une belle femme ! sur une femme si jeune, « si noble, si aimante et placée si haut ! car vous êtes tout « cela, Madame, je le sais. Le monde vous accuse de froi- « deur et de dévotion outrée, moi seul je vous juge et je « vous connais. Un seul de vos sourires, une seule de vos

314 L1 MARQUISE. a larmes, out sufli pour démentir les fables stupides qu'un « chevalier de Brétillac m'a débitées contre vous. « Mais (juclle destinée est donc aussi la vôtre! Quelle « étrange fatalité pèse donc sur vous comme sur moi, pour « qu'au sein d'un monde si brillant et qui se dit si éclairé, « vous n'ayez trouvé pour vous rendre justice que le cœur « d'un pauvre comédien? Eh bien! rien ne m'ôtera cette « pensée triste et consolante; c'est que, si nous étions nés « sur le môme échelon de la société, vous n'auriez pas pu < m'échapper, quels qu'eussent été mes rivaux, quelle que tt soit ma médiocrité. 11 aurait fallu vous rendre à une vé« rité, c'est qu'il y a en moi quelque chose de plus grand « que leurs fortunes et leurs titres, la puissance de vous « aimer. a LÉuo. » Celte lettre , continua la marquise , étrange pour le temps où elle fut écrite, me sembla, malgré quelques souvenirs de déclamation racinienne qui percent dans le commencement, tellement forte et vraie, j'y trouvai un sentiment de passion si neuf et si hardi , que j'en fus bouleversér . Le reste de fierté qui combattait en moi s'évanouit. i'eusse donné tous mes jours pour une heure d'un pareil amour. Je ne vous raconterai pas mes anxiétés, mes fantaisies, mes terreurs; moi-méme je no pourrais en retrouver le fil et la liaison. Je répondis quelques mots que voici , autant que je me les rappelle : « Je ne vous accuse pas, Lélio, j'accuse la destinée ; je « ne vous plains pas seul, je me plains aussi. Pour au« cune raison d'orgueil , de prudence ou de pruderie , je a ne voudrais vous retirer la consolation de vous croire « distingué de moi. Gardez-la , parce que c'est la seule « que j'aie à vous ofirir. Je ne puis jamais consentir à. « vous voir. I Digitized by Google

LA MARQUISE.; 2!5 Le lendemain je reçus un billet que je lus à la hâte, et que j'eus à peine le temps de jeter au fou pour le dérober à Larrieux, qui me surpi it occupée à le lire. Il était à peu près conçu en ces termes : « Madame , il faut que je vous parle ou que je meure. « Une fois, une seule fois, une heure seulement, si vous « voulez. Que craignez-vous donc d'une entrevue, puis« que vous vous fiez à mon honneur et à ma discrétion? « Madame, je sais qui vous êtes; je connais l'austérité de « vos mœurs, je connais votre piété, je connais même vos « sentiments pour le vicomte de Larrieux. Je n'ai pas la « sottise d'espérer de vous autre chose qu'une parole do « pitié ; mais il faut qu'elle tombe de vos lèvres sur moi. « Il faut que mon cœur la recueille et l'emporte, on il faut « que mon cœur se brise. € Lélio. » Je dirai pour ma gloire , car toute noble et courageuse confiance est glorieuse dans le danger, que je n'eus pas un inslant la crainte d'être raillée par un impudent libertin. Je crus religieusement à l'humble sincérité de Lélio. D'ailleurs j'étais payée pour avoir confiance en ma force; je résolus de le voir. J'avais complètement oublié sa figure flétrie, son mauvais ton , son air commun ; je ne connaissais plus de lui que le prestige de son génie, son style et son amour. Je lui répondis ; « Je vous verrai ; trouvez un lieu sûr ; mais n'espérez « de moi que ce que vous demandez. J'ai foi en vous « comme en Dieu. Si vous cherchiez à en abuser, vous « seriez un misérable, et je ne vous craindrais pas. » Réponse. « Votre confiance vous sauverait du dernier « des scélérats. Vous verrez. Madame, que Lélio n'en est « pas indigne. Le duc de a eu la bonté de me proposer

Digitized by Google

Le lendemain je reçus un billet que je lus à la hâte, et que j'eus à peine le temps de jeter au feu pour le dérober à Larrieux, qui me surprit occupée à le lire. Il était à peu près conçu en ces termes :

« Madame, il faut que je vous parle ou que je meure. « Une fois, une seule fois, une heure seulement, si vous « voulez. Que craignez-vous donc d'une entrevue, puis- « que vous vous fiez à mon honneur et à ma discrétion? « Madame, je sais qui vous êtes; je connais l'austérité de « vos mœurs, je connais votre piété, je connais même vos « sentiments pour le vicomte de Larrieux. Je n'ai pas la « sottise d'espérer de vous autre chose qu'une parole de « pitié; mais il faut qu'elle tombe de vos lèvres sur moi. « Il faut que mon cœur la recueille et l'emporte, ou il faut « que mon cœur se brise. « Lélio. »

Je dirai pour ma gloire, car toute noble et courageuse confiance est glorieuse dans le danger, que je n'eus pas un instant la crainte d'être raillée par un impudent libertin. Je crus religieusement à l'humble sincérité de Lélio. D'ailleurs j'étais payée pour avoir confiance en ma force; je résolus de le voir. J'avais complétement oublié sa figure flétrie, son mauvais ton, son air commun; je ne connaissais plus de lui que le prestige de son génie, son style et son amour. Je lui répondis :

« Je vous verrai; trouvez un lieu sûr; mais n'espérez « de moi que ce que vous demandez. J'ai foi en vous « comme en Dieu. Si vous cherchiez à en abuser, vous « seriez un misérable, et je ne vous craindrais pas. »

Réponse. « Votre confiance vous sauverait du dernier « des scélérats. Vous verrez, Madame, que Lélio n'en est « pas indigne. Le duc de *** a eu la bonté de me proposer

216 LA MARQUISE. « souvent sa maison de la rue de Valois ; qu'en aurais-je « fait? II y a trois ans qu'il n'existe plus pour moi qu'uno « femme sous le ciel. Daignez être au rendez-vous au • sortir de la comédie. » Suivaient les indications de lieu. Je reçus ce billet à quatre heures. Toute cette négocia* lion s'était passée dans l'espace d'un jour. J'avais employé cette journée à parcourir mes appartements comme une personne privée de raison; j'avais la fièvre. Cette rapidité d'événements et de décisions, contraires à cinq ans de résolutions, m'emportait comme un rêve; et quand j'eus pris le dernier parti, quand je vis que je m'étais engagée et qu'il n'était plus temps de reculer, je tombai accablée sur mon ottomane, ne respirant plus et voyant ma chambre tourner sous mes pieds. Je fus sérieusement incommodée; il fallut envoyer chercher un chirurgien qui me saigna. Je défendis à mes gens de dire un mot à qui que ce fût de mon indisposition ; je craignais les importunités des donneurs de conseils, et je ne voulais pas qu'on m'empêchât de sortir le soir. En attendant l'heure , je me jetai sur mon lit et je défendis ma porte même à M. de Larrieux. La saignée m'avait physiquement soulagée en m'affaiblissant. Je tombai dans un grand aco.abIement d'esprit ; toutes mes illusions s'envolèrent avec l'excitation de la fièvre. Je retrouvai la raison et la mémoire ; je me rappelai la terrible déception du café , la misérable allure do Lélio; je m'apprêtai à rougir de ma folie, à tomber du faite de mes chimères dans une plate et ignoble réalité. Je ne pouvais plus comprendre comment je m'étais décidée à troquer cette héroïque et romanesque tendresse contre le dégoût qui m'attendait et la honte qui empoisonnerait tous mes souvenirs. J'eus alors un mortel regret de Digitized by Google

« souvent sa maison de la rue de Valois; qu'en aurais-je
« fait? Il y a trois ans qu'il n'existe plus pour moi qu'une
« femme sous le ciel. Daignez être au rendez-vous au
« sortir de la comédie. »

Suivaient les indications de lieu.

Je reçus ce billet à quatre heures. Toute cette négociation s'était passée dans l'espace d'un jour. J'avais employé cette journée à parcourir mes appartements comme une personne privée de raison; j'avais la fièvre. Cette rapidité d'événements et de décisions, contraires à cinq ans de résolutions, m'emportait comme un rêve; et quand j'eus pris le dernier parti, quand je vis que je m'étais engagée et qu'il n'était plus temps de reculer, je tombai accablée sur mon ottomane, ne respirant plus et voyant ma chambre tourner sous mes pieds.

Je fus sérieusement incommodée; il fallut envoyer chercher un chirurgien qui me saigna. Je défendis à mes gens de dire un mot à qui que ce fût de mon indisposition; je craignais les importunités des donneurs de conseils, et je ne voulais pas qu'on m'empêchât de sortir le soir. En attendant l'heure, je me jetai sur mon lit et je défendis ma porte même à M. de Larrieux.

La saignée m'avait physiquement soulagée en m'affaiblissant. Je tombai dans un grand accablement d'esprit; toutes mes illusions s'envolèrent avec l'excitation de la fièvre. Je retrouvai la raison et la mémoire; je me rappelai la terrible déception du café, la misérable allure de Lélio; je m'apprêtai à rougir de ma folie, à tomber du faîte de mes chimères dans une plate et ignoble réalité. Je ne pouvais plus comprendre comment je m'étais décidée à troquer cette héroïque et romanesque tendresse contre le dégoût qui m'attendait et la honte qui empoisonnerait tous mes souvenirs. J'eus alors un mortel regret de

LA MARQUISE. §17 ce que j'avais fait; je pleurai mes enchantements, ma vie d'amour, et l'avenir de satisfaction pure et intime que j'allais renverser. Je pleurai surtout Lélio, qu'en le voyant j'allais perdre à jamais, que j'avais eu tant de bonheur à aimer pendant cinq ans, et que je ne pourrais plus aimer dans quelques heures. Dans mon chagrin je me tordis les bras avec force ; ma saignée se rouvrit , le sang coula avec abondance; je n'eus que le temps de sonner ma femme de chambre, qui me trouva évanouie dans mon lit. Un profond et lourd sommeil, contre lequel je luttai vainement, s'empara de moi. Je ne rêvai point, je ne souffris point , je fus comme morte pendant quelques heures. Quand j'ouvris les yeux ma chambre était sombre, mon hôtel silencieux ; ma suivante dormait sur une chaise au pied de mon lit. Je restai quelque temps dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui ne me permettait pas un souvenir, pas une pensée. Tout d'un coup la mémoire me revient; je me demande si l'heure et le jour du rendez-vous sont passés , si j'ai dormi une heure ou un siècle, s'il fait jour ou nuit , si mon manque de parole n'a pas tué Lélio, s'il est temps encore. J'essaie de me lever, mes forces s'y refusent; je lutte quelques instants comme dans le cauchemar. Enfin je rassemble toute ma volonté, je l'appelle au secours de mes membres accablés. Je m'élance sur le parquet; j'entr'ouvre mes rideaux ; je vois briller la lune sur les arbres de mon jardin ; je cours à la pendule, elle marque dix heures. Je saute sur ma femme de chambre, je la secoue, je l'éveille en sursaut: «Quinette, quel jour sommesnous? » Elle quitte sa chaise en criant et veut fuir, car elle me croit dans le délire ; je la retiens, je la rassure ; j'apprends que j'ai dormi trois heures seulement. Je remercie Dieu. Je demande un fiacre ; Quinette me regarde avec stupeur. Enfin elle se convainc que j'ai toute ma 13 Digiiized by Google

ce que j'avais fait ; je pleurai mes enchantements, ma vie d'amour, et l'avenir de satisfaction pure et intime que j'allais renverser. Je pleurai surtout Lélio, qu'en le voyant j'allais perdre à jamais, que j'avais eu tant de bonheur à aimer pendant cinq ans, et que je ne pourrais plus aimer dans quelques heures.

Dans mon chagrin je me tordis les bras avec force ; ma saignée se rouvrit, le sang coula avec abondance ; je n'eus que le temps de sonner ma femme de chambre, qui me trouva évanouie dans mon lit. Un profond et lourd sommeil, contre lequel je luttai vainement, s'empara de moi. Je ne rêvai point, je ne souffris point, je fus comme morte pendant quelques heures. Quand j'ouvris les yeux ma chambre était sombre, mon hôtel silencieux ; ma suivante dormait sur une chaise au pied de mon lit. Je restai quelque temps dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui ne me permettait pas un souvenir, pas une pensée. Tout d'un coup la mémoire me revient ; je me demande si l'heure et le jour du rendez-vous sont passés, si j'ai dormi une heure ou un siècle, s'il fait jour ou nuit, si mon manque de parole n'a pas tué Lélio, s'il est temps encore. J'essaie de me lever, mes forces s'y refusent ; je lutte quelques instants comme dans le cauchemar. Enfin je rassemble toute ma volonté, je l'appelle au secours de mes membres accablés. Je m'élance sur le parquet ; j'entr'ouvre mes rideaux ; je vois briller la lune sur les arbres de mon jardin ; je cours à la pendule, elle marque dix heures. Je saute sur ma femme de chambre, je la secoue, je l'éveille en sursaut : « Quinette, quel jour sommes-nous? » Elle quitte sa chaise en criant et veut fuir, car elle me croit dans le délire ; je la retiens, je la rassure ; j'apprends que j'ai dormi trois heures seulement. Je remercie Dieu. Je demande un fiacre ; Quinette me regarde avec stupeur. Enfin elle se convainc que j'ai toute ma

2J8 LA MARQUISE. tète, elle transmet mon ordre et s'apprête à m'habiller. Je me fis donner le plus simple et le plus chaste de mes habits ; je ne plaçai dans mes cheveux aucun ornement ; je refusai de mettrU du rouge. Je voulais avant tout inspirer à Lélio l'estime et le respect , qui m'étaient plus précieux que son amour. Cependant j'eus un sentiment de plaisir lorsque Quinette, étonnée de tout cè qui me passait par l'esprit , me dit , en me regardant de la tête aux pieds : « En vérité , Madame , je ne sais pas comment vous faites; vous n'avez qu'une simple robe blanche sans queue et sans panier ; vous êtes malade et pâle comme la mort; vous n'avez pas seulement voulu mettre une mouche ; eh bien ! je veux rhourir si je vous ai jamais vue aussi belle que cé soir. Je plains les hommes qui vous regarderont ! — Tu me crois donc bien sage, ma pauvre Quinette t — Hélas ! madame la marquise , je demande tous les jours au ciel de le devenir comme vous; mais jusqu'ici... — Allons, ingénue, donne-moi mon mantelet et moh manchon. A minuit j'étais à la n;aison de la ruo de Valois. J'étais soigneusement voilée. Une espèce de valet de chambre vint me recevoir ; c'était le seul hôte visible de cette mystérieuse demeure. Il me conduisit à travers les détours d'un sombre jardin jusqu'à un pavillon enseveli dans l'ombre et le silence. Après avoir déposé dans le vestibule sa lanterne de soie verte, il m'ouvrit la porte d'un appartement obscur et profond , me montra d'un geste respectueux et d'un air impassible le rayon de lumière qui arrivait du fond de l'enfilade, et me dit à voix basse, comme s'il eût craint d'éveiller les échos endormis : « Madame est seule , personne n'est encore arrivé. Madame trouvera dans le salon d'été une sonnette à laquelle je répondrai si elle a besoin de quelque chose. » Et il disDigilized by Google

tête, elle transmet mon ordre et s'apprête à m'habiller.

Je me fis donner le plus simple et le plus chaste de mes habits; je ne plaçai dans mes cheveux aucun ornement; je refusai de mettre du rouge. Je voulais avant tout inspirer à Lélio l'estime et le respect, qui m'étaient plus précieux que son amour. Cependant j'eus un sentiment de plaisir lorsque Quinette, étonnée de tout ce qui me passait par l'esprit, me dit, en me regardant de la tête aux pieds : « En vérité, Madame, je ne sais pas comment vous faites; vous n'avez qu'une simple robe blanche sans queue et sans panier; vous êtes malade et pâle comme la mort; vous n'avez pas seulement voulu mettre une mouche; eh bien! je veux mourir si je vous ai jamais vue aussi belle que ce soir. Je plains les hommes qui vous regarderont!

— Tu me crois donc bien sage, ma pauvre Quinette?

— Hélas! madame la marquise, je demande tous les jours au ciel de le devenir comme vous; mais jusqu'ici...

— Allons, ingénue, donne-moi mon mantelet et mon manchon.

A minuit j'étais à la maison de la rue de Valois. J'étais soigneusement voilée. Une espèce de valet de chambre vint me recevoir; c'était le seul hôte visible de cette mystérieuse demeure. Il me conduisit à travers les détours d'un sombre jardin jusqu'à un pavillon enseveli dans l'ombre et le silence. Après avoir déposé dans le vestibule sa lanterne de soie verte, il m'ouvrit la porte d'un appartement obscur et profond, me montra d'un geste respectueux et d'un air impassible le rayon de lumière qui arrivait du fond de l'enfilade, et me dit à voix basse, comme s'il eût craint d'éveiller les échos endormis : « Madame est seule, personne n'est encore arrivé. Madame trouvera dans le salon d'été une sonnette à laquelle je répondrai si elle a besoin de quelque chose. » Et il dis-

 parut comme par enchantement, en refermant la porte sur moi. 11 me prit une peur horrible ; je craignis d'être tombée dans un guet-apens. Je le rappelai. Il parut aussitôt; son air solennellement béte me rassura. Je lui demandai quelle heure' il était ; je le savais fort bien : j'avais fait sonner plus de dix fois ma montre dans la voiture. « Il est minuit , répondtril sans lever les yeux sur moi. » Je vis que c'était un homme parfaitement insthiit des devoirs de sa charge. Je me décidai à pénétrer jusqu'au .salon d'été, et je me convainquis de l'injustice de mes craintes en voyant toutes les portes qui donnaient sur le jardin fermées seulement par des portières de soie peinte à l'orientale. Rien n'était délicieux comme ce boudoir, qui n'était , à vrai dire, qu'un salon de musique, le plus honnête du monde. Les murs étaient de stuc blanc comme la neige, les cadres des glaces en argent mat; des instruments de musique, d'une richesse extraordinaire, étaient épars sur des meubles de velours blanc à glands de perles. Toute la lumière arrivait du haut, mais cachée par des feuilles d'albàtre, qui formaient comme un plafond à la rotonde. On aurait pu prendre cette clarté mate et douce pour celle de la lune. J'examinai avec curiosité, avec intérêt , cette retraite, à laquelle mes souvenirs ne pouvaient rien comparer. C'était et ce fut la seule fois de ma vie que je mis le pied dans une petite maison ; mais soit que ce ne fût pas la pièce destinée à servir de temple aux galants mystères qui s'y célébraient, soit que Lélio en eût fait disparaître tout objet qui eût pu blesser ma vue et me faire souffrir de ma situation , ce lieu ne justifiait aucune des répugnances que j'avais senties en y entrant. Une seule statue de marbre blanc en décorait le milieu ; elle était antique, et représentait Isis voilée, avec un doigt sur scs lèvres. Les glaces qui nous reflétaient , elle et moi , Digiiized by Google

parut comme par enchantement, en refermant la porte sur moi.

Il me prit une peur horrible ; je craignis d'être tombée dans un guet-apens. Je le rappelai. Il parut aussitôt ; son air solennellement bête me rassura. Je lui demandai quelle heure il était ; je le savais fort bien : j'avais fait sonner plus de dix fois ma montre dans la voiture. « Il est minuit, répondit-il sans lever les yeux sur moi. » Je vis que c'était un homme parfaitement instruit des devoirs de sa charge. Je me décidai à pénétrer jusqu'au salon d'été, et je me convainquis de l'injustice de mes craintes en voyant toutes les portes qui donnaient sur le jardin fermées seulement par des portières de soie peinte à l'orientale. Rien n'était délicieux comme ce boudoir, qui n'était, à vrai dire, qu'un salon de musique, le plus honnête du monde. Les murs étaient de stuc blanc comme la neige, les cadres des glaces en argent mat ; des instruments de musique, d'une richesse extraordinaire, étaient épars sur des meubles de velours blanc à glands de perles. Toute la lumière arrivait du haut, mais cachée par des feuilles d'albâtre, qui formaient comme un plafond à la rotonde. On aurait pu prendre cette clarté mate et douce pour celle de la lune. J'examinai avec curiosité, avec intérêt, cette retraite, à laquelle mes souvenirs ne pouvaient rien comparer. C'était et ce fut la seule fois de ma vie que je mis le pied dans une petite maison ; mais soit que ce ne fût pas la pièce destinée à servir de temple aux galants mystères qui s'y célébraient, soit que Lélio en eût fait disparaître tout objet qui eût pu blesser ma vue et me faire souffrir de ma situation, ce lieu ne justifiait aucune des répugnances que j'avais senties en y entrant. Une seule statue de marbre blanc en décorait le milieu ; elle était antique, et représentait Isis voilée, avec un doigt sur ses lèvres. Les glaces qui nous reflétaient, elle et moi,

 pâles et vêtues de blanc, et chastement drapées toutes deux , me faisaient illusion au point qu'il me fallait remuer pour distinguer sa forme de la mienne. Tout d'un coup ce silence morne, effrayant et délicieux à la fois , fut interrrompu ; la porte du fond s'ouvrit et se referma; des pas légers firent doucement craquer les parquets. Je tombai sur un fauteuil , plus morte que vive ; j'allais voir Lélio de près, hors du théâtre. Je fermai les yeux, et je lui dis intérieurement adieu avant de les rouvrir. Mais quelle fut ma surprise ! Lélio était beau conome les anges ; il n'avait pas pris le temps d'ôter son costume de théâtre : c'était le plus élégant que je lui eusse vu. Sa taille, mince et souple, était serrée dans un pourpoint espagnol de satin blanc. Ses nœuds d'épaule et de jarretière étaient en ruban rouge-cerise; un court manteau, de même couleur, était jeté sur son épaule. 11 avait une énorme fraise de point d'Angleterre, les cheveux courts et sans poudre ; une toque ombragée de plumes blanches se balançait sur son front, où brillait une rosace de diamants. C'était dans ce costume qu'il venait de jouer le rôle de don Juan du Festin de Pierre. Jamais je ne l'avais vu aussi beau , aussi jeune, aussi poétique, que dans ce moment. Yélasquez se fût prosterné devant un tel modèle. Il se mit à mes genoux. Je ne pus m' empêcher de lui tendre la main. Il avait l'air si craintif et si soumis! Un homme épris au point d'être timide devant une femme, c'était si rare dans ce temps-là I et un homme de trentecinq ans, un comédien I N'importe : il me sembla , il me semble encore qu'il était dans toute la fraîcheur de l'adolescence. Sous ces blancs habits, il ressemblait à un jeune page ; son front avait toute la pureté, son cœur agité toute l'ardeur d'un Digiiized by Google

pâles et vêtues de blanc, et chastement drapées toutes deux, me faisaient illusion au point qu'il me fallait remuer pour distinguer sa forme de la mienne.

Tout d'un coup ce silence morne, effrayant et délicieux à la fois, fut interrrompu; la porte du fond s'ouvrit et se referma; des pas légers firent doucement craquer les parquets. Je tombai sur un fauteuil, plus morte que vive; j'allais voir Lélio de près, hors du théâtre. Je fermai les yeux, et je lui dis intérieurement adieu avant de les rouvrir.

Mais quelle fut ma surprise! Lélio était beau comme les anges; il n'avait pas pris le temps d'ôter son costume de théâtre: c'était le plus élégant que je lui eusse vu. Sa taille, mince et souple, était serrée dans un pourpoint espagnol de satin blanc. Ses nœuds d'épaule et de jarretière étaient en ruban rouge-cerise; un court manteau, de même couleur, était jeté sur son épaule. Il avait une énorme fraise de point d'Angleterre, les cheveux courts et sans poudre; une toque ombragée de plumes blanches se balançait sur son front, où brillait une rosace de diamants. C'était dans ce costume qu'il venait de jouer le rôle de don Juan du *Festin de Pierre*. Jamais je ne l'avais vu aussi beau, aussi jeune, aussi poétique, que dans ce moment. Vélasquez se fût prosterné devant un tel modèle.

Il se mit à mes genoux. Je ne pus m'empêcher de lui tendre la main. Il avait l'air si craintif et si soumis! Un homme épris au point d'être timide devant une femme, c'était si rare dans ce temps-là! et un homme de trente-cinq ans, un comédien!

N'importe: il me sembla, il me semble encore qu'il était dans toute la fraîcheur de l'adolescence. Sous ces blancs habits, il ressemblait à un jeune page; son front avait toute la pureté, son cœur agité toute l'ardeur d'un

LA MARQUISE. 231 premier amour. Il prit mes mains et les couvrit de baisers dfivorants. Alors je devins folle ; j'attirai sa tête sur mes genoux ; je caressai son front brûlant , ses cheveux rudes et noirs, son cou brun , qui se perdait dans la molle blancheur de sa collerette , et Lélio ne s'enhardit point. Tous ses transports se concentrèrent dans son cœur; il se mit à pleurer comme une femme. Je fus inondée de ses sanglotsOh ! je vous avoue que j'y mêlai les miens avec délices. Je le forçai de relever sa tête et de me regarder. Qu'il était beau , grand Dieu ! Que ses yeux avaient d'éclat et de tendresse! Que son âme vraie et chaleureuse prêtait de charmes aux défauts même de sa figure et aux outrages des veilles et des années ! Oh 1 la puissance de l'ûme ! qui n'a pas compris ses miracles n'a jamais aimé! En voyant des rides prématurées à son beau front, de la langueur à Bon sourire, de la pâleur à ses lèvres, j'étais attendrie ; j'avais besoin de pleurer sur les chagrins, les dégoûts et les travaux de sa vie. Je m'identifiais à toutes ses peines, même à celles de son long amour sans espoir pour moi , et je n'avais plus qu'une volonté, celle de réparer le mal qu'il avait souffert. « Mou cher Lélio, mon grand Rodrigue, mon beau don Juan ! lui disais-je dans mon égarement. > Ses regards me brûlaient. Il me parla, il me raconta toutes les phases, tous les progrès de son amour ; il me dit comment , d'un histrion aux mœurs relâchées, j'avais fait de lui un homme ardent et vivace , comme je l'avais élevé à ses propres yeux , comme je lui avais rendu le courage et les illusions de la jeunesse ; il me dit son respect , sa vénération pour moi , son mépris pour les sottes forfanteries de l'amour à la mode; il me dit qu'il donnerait tous les jours qui lui restaient à vivre pour une heure passée dans mes bras, mais qu'il sacrifierait cette heure-là et tous les

Digilized by Google

premier amour. Il prit mes mains et les couvrit de baisers dévorants. Alors je devins folle ; j'attirai sa tête sur mes genoux ; je caressai son front brûlant, ses cheveux rudes et noirs, son cou brun, qui se perdait dans la molle blancheur de sa collerette, et Lélio ne s'enhardit point. Tous ses transports se concentrèrent dans son cœur ; il se mit à pleurer comme une femme. Je fus inondée de ses sanglots.

Oh ! je vous avoue que j'y mêlai les miens avec délices. Je le forçai de relever sa tête et de me regarder. Qu'il était beau, grand Dieu ! Que ses yeux avaient d'éclat et de tendresse ! Que son âme vraie et chaleureuse prêtait de charmes aux défauts même de sa figure et aux outrages des veilles et des années ! Oh ! la puissance de l'âme ! qui n'a pas compris ses miracles n'a jamais aimé ! En voyant des rides prématurées à son beau front, de la langueur à son sourire, de la pâleur à ses lèvres, j'étais attendrie ; j'avais besoin de pleurer sur les chagrins, les dégoûts et les travaux de sa vie. Je m'identifiais à toutes ses peines, même à celles de son long amour sans espoir pour moi, et je n'avais plus qu'une volonté, celle de réparer le mal qu'il avait souffert.

« Mon cher Lélio, mon grand Rodrigue, mon beau don Juan ! lui disais-je dans mon égarement. » Ses regards me brûlaient. Il me parla, il me raconta toutes les phases, tous les progrès de son amour ; il me dit comment, d'un histrion aux mœurs relâchées, j'avais fait de lui un homme ardent et vivace, comme je l'avais élevé à ses propres yeux, comme je lui avais rendu le courage et les illusions de la jeunesse ; il me dit son respect, sa vénération pour moi, son mépris pour les sottes forfanteries de l'amour à la mode ; il me dit qu'il donnerait tous les jours qui lui restaient à vivre pour une heure passée dans mes bras, mais qu'il sacrifierait cette heure-là et tous les

 jours à la crainte de m'offenser. Jamais éloquence plus pé> nétranle n'entraina le cœur d'une femme; jamais le tendre Racine ne fit parler l'amour avec cette conviction , cette poésie et cette force. Tout ce que la passion peut inspirer de délicat et de grave , de suave et d'impétueux, ses paroles , sa voix , ses yeux , ses caresses et sa soumission me l'apprirent. Hélas i s'abusait-il lui-mème? jouait-il la comédie? « — Je ne le crois certainement pas, » m'écriai-je en regardant la marquise. Elle semblait rajeunir en parlant^ et dépouiller ses cent ans, comme la fée Urgèle. Je ne sais qui a dit que le cœur d'une femme n'a point de rides. c Écoutez la fin , me dit-elle. Brûlée, égarée, perdue par tout ce qu'il me disait , je jetai mes deux bras autour de lui , je frissonnai en touchant le satin de son habit , en respirant le parfum de ses cheveux. Ma tête s'égara. Tout ce que j'ignorais, tout ce que je croyais être incapable de ressentir, se révéla à moi; mais ce fut trop violent, je m'évanouis. Il me rappela à moi-même par de prompt secours. Je le trouvai à mes pieds, plus timide, plus ému que jamais. « Ayez pitié de moi, me dit-il ; tuez-moi, chassez-moi... » Il était plus pûle et plus mourant que moi. Mais toutes ces résolutions nerveuses que j'avais éprouvées dans le cours d'une si orageuse journée me faisaient rapidement passer d'une disposition à une autre. Ce rapide éclair d'une nouvelle existence avait pâli ; mon sang était redevenu calme ; les délicatesses du véritable amour reprirent le dessus. « Écoutez , Lélio, lui dis-je, ce n'est point le mépris qui m'arrache à vos transports. Il se peut faire que j'aie toutes les susceptibilités qu'on nous inculque dès l'enfance, et qui deviennent pour nous comme une seconde nature;
Digilized by Google

jours à la crainte de m'offenser. Jamais éloquence plus pénétrante n'entraîna le cœur d'une femme; jamais le tendre Racine ne fit parler l'amour avec cette conviction, cette poésie et cette force. Tout ce que la passion peut inspirer de délicat et de grave, de suave et d'impétueux, ses paroles, sa voix, ses yeux, ses caresses et sa soumission me l'apprirent. Hélas! s'abusait-il lui-même? jouait-il la comédie?

« — Je ne le crois certainement pas, » m'écriai-je en regardant la marquise. Elle semblait rajeunir en parlant, et dépouiller ses cent ans, comme la fée Urgèle. Je ne sais qui a dit que le cœur d'une femme n'a point de rides.

« Écoutez la fin, me dit-elle. Brûlée, égarée, perdue par tout ce qu'il me disait, je jetai mes deux bras autour de lui, je frissonnai en touchant le satin de son habit, en respirant le parfum de ses cheveux. Ma tête s'égara. Tout ce que j'ignorais, tout ce que je croyais être incapable de ressentir, se révéla à moi; mais ce fut trop violent, je m'évanouis.

Il me rappela à moi-même par de prompt secours. Je le trouvai à mes pieds, plus timide, plus ému que jamais. « Ayez pitié de moi, me dit-il; tuez-moi, chassez-moi... » Il était plus pâle et plus mourant que moi.

Mais toutes ces révolutions nerveuses que j'avais éprouvées dans le cours d'une si orageuse journée me faisaient rapidement passer d'une disposition à une autre. Ce rapide éclair d'une nouvelle existence avait pâli; mon sang était redevenu calme; les délicatesses du véritable amour reprirent le dessus.

« Écoutez, Lélio, lui dis-je, ce n'est point le mépris qui m'arrache à vos transports. Il se peut faire que j'aie toutes les susceptibilités qu'on nous inculque dès l'enfance, et qui deviennent pour nous comme une seconde nature;

LA MARQUISE. mais ce n'est pas ici que je pourrais m'en souvenir, puisque ma nature elle-même vient d'être transformée en une autre qui m'était inconnue. Si vous m'aimez , aidez-moi à vous résister. Laissez-moi emporter d'ici la satisfaction délicieuse de ne vous avoir aimé qu'avec le cœur. Peutêtre, si je n'avais appartenu à personne, me donnerais-je à vous avec joie ; mais sachez que Larrieux m'a profanée; sachez qu'entraînée par l'horrible nécessité de faire comme tout le monde, j'ai subi les caresses d'un homme que je u'ai jamais aimé ; sachez que le dégoût que j'en ai ressenti a éteint chez moi l'imagination au point que je vous haïrais peut-être à présent si j'avais succombé tout à l'heure. Ah! ne faisons point ce terrible essai! restez pur dans mon cœur et dans ma mémoire. Séparons-nous pour jamais, et emportons d'ici tout un avenir de pensées riantes et de souvenirs adorés. Je jure, Lélio, que je vous aimerai jusqu'à la mort. Je sens que les glaces de l'âge n'éteindront pas cette flamme ardente. Je jure aussi do n'ètre jamais à un autre homme après vous avoir résisté. Cet effort ne me sera pas difficile, et vous pouvez me croire. » hélio se prosterna devant moi; il ne m'implora point, il ne me lit point jde reproches ; il me dit qu'il n'avait pas espéré tout le bonheur que je lui avais donné , et qu'il n'avait pas le droit d'en exiger davantage. Cependant , en recevant ses adieux , son abattement et l'émotion de sa voix m'effrayèrent. Je lui demandai s'il ne penserait pas à moi avec bonheur, ai les extases de celte nuit ne répandraient pas leurs charuies sur tous ses jours, si ses peines passées et futures n'en seraient pas adoucies chaque fois qu'il l'invoquerait. Il se ranima pour jurer et promettre tout ce que je voulus. H tomba do nouveau à mes pieds, et baisa ma robe avec emportement. Je sentis que je chancelais; je lui fis un signe, et il s'éloigna. La voilure Digitized by Google

mais ce n'est pas ici que je pourrais m'en souvenir, puisque ma nature elle-même vient d'être transformée en une autre qui m'était inconnue. Si vous m'aimez, aidez-moi à vous résister. Laissez-moi emporter d'ici la satisfaction délicieuse de ne vous avoir aimé qu'avec le cœur. Peut-être, si je n'avais appartenu à personne, me donnerais-je à vous avec joie; mais sachez que Larrieux m'a profanée; sachez qu'entraînée par l'horrible nécessité de faire comme tout le monde, j'ai subi les caresses d'un homme que je n'ai jamais aimé; sachez que le dégoût que j'en ai ressenti a éteint chez moi l'imagination au point que je vous haïrais peut-être à présent si j'avais succombé tout à l'heure. Ah! ne faisons point ce terrible essai! restez pur dans mon cœur et dans ma mémoire. Séparons-nous pour jamais, et emportons d'ici tout un avenir de pensées riantes et de souvenirs adorés. Je jure, Lélio, que je vous aimerai jusqu'à la mort. Je sens que les glaces de l'âge n'éteindront pas cette flamme ardente. Je jure aussi de n'être jamais à un autre homme après vous avoir résisté. Cet effort ne me sera pas difficile, et vous pouvez me croire. »

Lélio se prosterna devant moi; il ne m'implora point, il ne me fit point de reproches; il me dit qu'il n'avait pas espéré tout le bonheur que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas le droit d'en exiger davantage. Cependant, en recevant ses adieux, son abattement et l'émotion de sa voix m'effrayèrent. Je lui demandai s'il ne penserait pas à moi avec bonheur, si les extases de cette nuit ne répandraient pas leurs charmes sur tous ses jours, si ses peines passées et futures n'en seraient pas adoucies chaque fois qu'il l'invoquerait. Il se ranima pour jurer et promettre tout ce que je voulus. Il tomba de nouveau à mes pieds, et baisa ma robe avec emportement. Je sentis que je chancelais; je lui fis un signe, et il s'éloigna. La voiture

 que j’avais fait demander arriva. L’intendant automate de ce séjour clandestin frappa trois coups en dehors pour m’avertir. Lélio se jeta devant la porte avec désespoir ; il avait l’air d’un spectre. Je le repoussai doucement, et il céda. Alors je franchis la porte, et , comme il voulait me suivre, je lui montrai une chaise au milieu du salon , au> dessous de la statue d’isis. Il s’y assit. Un sourire passionné erra sur ses lèvres, ses yeux firent jaillir un dernier éclair de reconnaissance et d’amour. Il était encore beau , encore jeune, encore grand d’Espagne. Au bout de quelques pas, et au moment de le perdre pour jamais, je me retournai et jetai sur lui un dernier regard. Le désespoir l’avait brisé. Il était redevenu vieux, décomposé, ctlrayant. Son corps semblait paralysé. Sa lèvre conU actée essayait un sourire égaré. Son œil était vitreux et tei no : ce n’était plus que Lélio, l’ombre d’un amant et d’un prince. » La marquise fit une pause ; puis, avec un sourire sombre et en se décomposant elle-même comme une ruine qui s’écroule, elle reprit : a Depuis ce moment je n’ai pas entendu parler de lui. » La marquise fit une nouvelle pause plus longue que la première ; mais avec cette terrible force d’âme que donnent l’effet des longues années, l’amour obstiné de la vie ou l’espoir prochain de la mort, elle redevint gaie et me dit en souriant : a Eh bien 1 croirez-vous désormais à la vertu du dix-huitième siècle ? — Madame , lui répondis-je, je n’ai point envie d’en douter; cependant, si j’étais moins attendri, je vous dirais peut-être que vous fûtes très-bien avisée de vous faire saigner ce jour-là. — Misérables hommes 1 dit la marquise, vous ne comprenez rien à l’histoire du cœur. > GEORGE SAND. Digitized by Google

que j'avais fait demander arriva. L'intendant automate de ce séjour clandestin frappa trois coups en dehors pour m'avertir. Lélio se jeta devant la porte avec désespoir; il avait l'air d'un spectre. Je le repoussai doucement, et il céda. Alors je franchis la porte, et, comme il voulait me suivre, je lui montrai une chaise au milieu du salon, au-dessous de la statue d'Isis. Il s'y assit. Un sourire passionné erra sur ses lèvres, ses yeux firent jaillir un dernier éclair de reconnaissance et d'amour. Il était encore beau, encore jeune, encore grand d'Espagne. Au bout de quelques pas, et au moment de le perdre pour jamais, je me retournai et jetai sur lui un dernier regard. Le désespoir l'avait brisé. Il était redevenu vieux, décomposé, effrayant. Son corps semblait paralysé. Sa lèvre contractée essayait un sourire égaré. Son œil était vitreux et terne : ce n'était plus que Lélio, l'ombre d'un amant et d'un prince. »

La marquise fit une pause; puis, avec un sourire sombre et en se décomposant elle-même comme une ruine qui s'écroule, elle reprit : « Depuis ce moment je n'ai pas entendu parler de lui. »

La marquise fit une nouvelle pause plus longue que la première; mais avec cette terrible force d'âme que donnent l'effet des longues années, l'amour obstiné de la vie ou l'espoir prochain de la mort, elle redevint gaie et me dit en souriant : « Eh bien ! croirez-vous désormais à la vertu du dix-huitième siècle ?

— Madame, lui répondis-je, je n'ai point envie d'en douter; cependant, si j'étais moins attendri, je vous dirais peut-être que vous fûtes très-bien avisée de vous faire saigner ce jour-là.

— Misérables hommes ! dit la marquise, vous ne comprenez rien à l'histoire du cœur. »

GEORGE SAND.

MONSIEUR ROUSSET Digitized by Goog[e

# MONSIEUR ROUSSET

MONSIEUR ROUSSET (FRAGMEM D'UN ROMAN INÉDIT.)

^ Vous riez de ces choses? dit à son tour M. Guigne , .dont i'air était devenu iort sérieux , et voilà que .vous riez plus fort parce que je n'en ris point. Mes amis, j'ai été wrame vous incrédule, esprit fort, mais l'aventure qui m'est arrivée ,en ce genre dans iina jeunesse a fait sur moi une telle inapcession., que je n'aime pas à euleudre plaisanter sur un pareil sujet. . . . , ^ • • • • • O Enfin, après s'être longtemps fait prier, il parla ainsi : C'était en 4730, j'avais alors une vingtaine d'années, j'étais assez joli garçon, quoiqu'il n'y paraisse guère aujourd'hui. Je n'avais pas ce crâne dégarni, ce gros nez, ces petits yeux éraillés, ,ces joues flétries; j'avais le teint frais, l'œil vif, le nez vierge de tabac , la taille élégante dans sa petitesse , le jarret tendu , la jambe admirable comme cela peutise ypir encore. En somme, j'étais un joli petit cavalier, point gauche, nullement timide, et déjà stylé à prendre toutes les manières, soit bonnes, soit mauvaises, des gens avec qui je me trouvais ; faisant des madrigaux avec les belles dames, jurant avec les soudards, philosophant avec les beaux esprits, raisonnant ^avec.les ecclésiastiques, et déraisonnant avec les marquis. Digiiized by Google

# MONSIEUR ROUSSET

(FRAGMENT D'UN ROMAN INÉDIT.)

. . . . . .

— Vous riez de ces choses? dit à son tour M. Guigne, dont l'air était devenu fort sérieux, et voilà que vous riez plus fort parce que je n'en ris point. Mes amis, j'ai été comme vous incrédule, esprit fort, mais l'aventure qui m'est arrivée en ce genre dans ma jeunesse a fait sur moi une telle impression, que je n'aime pas à entendre plaisanter sur un pareil sujet. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Enfin, après s'être longtemps fait prier, il parla ainsi :

C'était en 1730, j'avais alors une vingtaine d'années, j'étais assez joli garçon, quoiqu'il n'y paraisse guère aujourd'hui. Je n'avais pas ce crâne dégarni, ce gros nez, ces petits yeux éraillés, ces joues flétries; j'avais le teint frais, l'œil vif, le nez vierge de tabac, la taille élégante dans sa petitesse, le jarret tendu, la jambe admirable comme cela peut se voir encore. En somme, j'étais un joli petit cavalier, point gauche, nullement timide, et déjà stylé à prendre toutes les manières, soit bonnes, soit mauvaises, des gens avec qui je me trouvais; faisant des madrigaux avec les belles dames, jurant avec les soudards, philosophant avec les beaux esprits, raisonnant avec les ecclésiastiques, et déraisonnant avec les marquis.

228 MONSIEUR ROUSSET. Enfin je plaisais et je réussissais partout, et ma profession de comédien homme de lettres était un passe - port qui me faisait également bien accueillir dans la bonne :x}mme dans la mauvaise compagnie. Je me rendais de Lyon à Dijon par le coche , pour rejoindre la troupe de :ampagne dont je faisais partie C'était vers le milieu de l'automne, le temps était brumeux et déjà assez frais. Je me trouvai faire une dizaine de lieues avec un certain baron de Guernay qu'une affaire avait appelé dans les environs, et qui retournait coucher à son château situé dans une petite vallée de Bourgogne, à cent pas de la grand'route. Il était grand causeur, grand questionneur, grand amateur de vers et de romans. Je le charmai par ma conversation, et il ne sut pas plus tôt que j'étais auteur et acteur, qu'il ne voulut plus se séparer de moi. C'était un de ces düettanti qui ont toujours en poche quelque petite drôlerie dramatique et qui espèrent vous la faire trouver excellente et vous en faire cadeau , pour avoir le plaisir de la voir représentée au prochain cheflieu de bailliage sans bourse délier. Je ne m'y laissai point prendre , mais j'acceptai l'offre qu'il me fit de passer la nuit dans son manoir. Le coche s'arrêtait fort peu plus loin , et la tenue de mon baron m'annonçait un meilleur gîte et un meilleur souper que l'hôtellerie où j'aurais été forcé de passer douze ou quinze heures en attendant de pouvoir repartir. Nous fîmes donc arrêter le coche à l'entrée de l'avenue qui aboutissait à la grand'route. Deux domestiques en petite livrée nous attendaient pour porter la canne et le portefeuille de Monsieur. Ils prirent ma valise, et nous nous acheminâmes vers le castel de Guernay qui était, par ma foi , de fort belle apparence, au soleil couchant. — Parbleu ! me dit le baron chemin faisant, la baronne va être bjen étonnée de me voir arriver avec un inconnu! l Digilized by Google

Enfin je plaisais et je réussissais partout, et ma profession de comédien homme de lettres était un passe-port qui me faisait également bien accueillir dans la bonne comme dans la mauvaise compagnie. Je me rendais de Lyon à Dijon par le coche, pour rejoindre la troupe de campagne dont je faisais partie..... C'était vers le milieu de l'automne, le temps était brumeux et déjà assez frais. Je me trouvai faire une dizaine de lieues avec un certain baron de Guernay qu'une affaire avait appelé dans les environs, et qui retournait coucher à son château situé dans une petite vallée de Bourgogne, à cent pas de la grand'route. Il était grand causeur, grand questionneur, grand amateur de vers et de romans. Je le charmai par ma conversation, et il ne sut pas plus tôt que j'étais auteur et acteur, qu'il ne voulut plus se séparer de moi. C'était un de ces *dilettanti* qui ont toujours en poche quelque petite drôlerie dramatique et qui espèrent vous la faire trouver excellente et vous en faire cadeau, pour avoir le plaisir de la voir représentée au prochain chef-lieu de bailliage sans bourse délier. Je ne m'y laissai point prendre, mais j'acceptai l'offre qu'il me fit de passer la nuit dans son manoir. Le coche s'arrêtait fort peu plus loin, et la tenue de mon baron m'annonçait un meilleur gîte et un meilleur souper que l'hôtellerie où j'aurais été forcé de passer douze ou quinze heures en attendant de pouvoir repartir.

Nous fîmes donc arrêter le coche à l'entrée de l'avenue qui aboutissait à la grand'route. Deux domestiques en petite livrée nous attendaient pour porter la canne et le portefeuille de Monsieur. Ils prirent ma valise, et nous nous acheminâmes vers le castel de Guernay qui était, par ma foi, de fort belle apparence, au soleil couchant.

— Parbleu ! me dit le baron chemin faisant, la baronne va être bien étonnée de me voir arriver avec un inconnu !

MONSIEUR ROCSSET. 2J9 — Et peut-être plus fâchée encore que surprise, ajoutai-je, lorsque monsieur le baron lui dira que cet inconnu est un comédien. — Non, répondit-il, ma femme est sans préjugés. C'est une personne de beaucoup d'esprit que la baronne, vous verrez ! C'est une vraie Parisienne, et même un peu trop, car elle ne peut pas souffrir la campagne, et depuis trois jours qu'elle y est, elle prétend que je veux l'enterrer et la faire mourir d'ennui. Elle sera donc charmée d'avoir à souper un aimable convive comme vous, et si vous n'étiez pas trop fatigué pour lui réciter ensuite quelques tirades, ou lui faire lecture de ma pièce de théâtre qu'elle n'a jamais voulu écouter avec attention , comme vous la lirezeomme un ange, j'en suis certain... Je vis bien qu'il me faudrait payer mon écot, et je m'y résignai tout de suite de bonne grâce en promettant au baron de lire et de réciter tout ce qu'il voudrait. — Vous êtes un aimable homme! s'écria-t-il, et je suis si content de vous, que je complote déjà de vous faire manquer le coche demain et de vous garder quarante-huit heures au château de Guernay. — Certes, lui dis-je, l'offre serait bien tentante si... — Pas de si, reprit-il. Vous verrez , mon cher ami, que c'est une demeure agréable et aussi bien tenue que si elle avait toujours été habitée. Et pourtant il y a trois ans que je n'y suis point venu, sinon en passant; trois ans que je suis marié. Monsieur, et que madame la baronne n'a pas voulu seulement venir voir si c'était un pigeonnier ou un château. C'est avec les plus grandes peines du monde que je l'ai décidée enfin à y venir passer un mois, car il me faudra bien un mois pour installer mon nouvel intendant, et le mettre au courant de mes affaires. Or, vous comprenez, mon cher... Comment vous appelle-t-on ? Digitized by Googte

— Et peut-être plus fâchée encore que surprise, ajoutai-je, lorsque monsieur le baron lui dira que cet inconnu est un comédien.

— Non, répondit-il, ma femme est sans préjugés. C'est une personne de beaucoup d'esprit que la baronne, vous verrez ! C'est une vraie Parisienne, et même un peu trop, car elle ne peut pas souffrir la campagne, et depuis trois jours qu'elle y est, elle prétend que je veux l'enterrer et la faire mourir d'ennui. Elle sera donc charmée d'avoir à souper un aimable convive comme vous, et si vous n'étiez pas trop fatigué pour lui réciter ensuite quelques tirades, ou lui faire lecture de ma pièce de théâtre qu'elle n'a jamais voulu écouter avec attention, comme vous la lirez comme un ange, j'en suis certain...

Je vis bien qu'il me faudrait payer mon écot, et je m'y résignai tout de suite de bonne grâce en promettant au baron de lire et de réciter tout ce qu'il voudrait.

— Vous êtes un aimable homme ! s'écria-t-il, et je suis si content de vous, que je complote déjà de vous faire manquer le coche demain et de vous garder quarante-huit heures au château de Guernay.

— Certes, lui dis-je, l'offre serait bien tentante si...

— Pas de si, reprit-il. Vous verrez, mon cher ami, que c'est une demeure agréable et aussi bien tenue que si elle avait toujours été habitée. Et pourtant il y a trois ans que je n'y suis point venu, sinon en passant; trois ans que je suis marié, Monsieur, et que madame la baronne n'a pas voulu seulement venir voir si c'était un pigeonnier ou un château. C'est avec les plus grandes peines du monde que je l'ai décidée enfin à y venir passer un mois, car il me faudra bien un mois pour installer mon nouvel intendant, et le mettre au courant de mes affaires. Or, vous comprenez, mon cher... Comment vous appelle-t-on ?

S30 MONSIEUR ROÜ8SET. — Rosidor, Monsieur, répondis-je. (C'était mon nom de guerre en ce temps-là.) — Oui , oui , Rosidor, reprit-il ; vous me l'avez déjà . dR, je vous demande pardon. Donc, mon cher Rosidor, vous comprenez que je ne pouvais pas laisser à Paris, pendant un mois, une jeune femme comme la mienne , qui vient justement de perdre la tante qui lui servait de chaperon... — Monsieur le baron ne voudrait pas me faire croire, repris-je en souriant, qu'il a le gothique malheur d'être jaloux. ■ — Jaloux, non, mais prudent; il faut toujours l'être. 11 n'y a que les fats qui soient toujours tranquilles. Vous voyez que M. le baron parlait quelquefois comme un homme d'esprit , mais il n'agissait pas toujours de même, comme vous le verrez bientôt, tant il est vrai que faire et dire sont deux. — Jusqu'à présent, dit Florville, l'histoire est agréable, mais je n'y vois pas l'ombre d'un revenant. — Patience, dit M. Guigne. Écoutez-naoi avec quelque attention , bien que ce que je vais vous dire ne soit d'abord qu'un détail insignifiant en apparence. Le baron me devança de quelques instants pour m'annoncer à sa femme. En apprenant qu'elle aurait un homme à souper, elle sonna sa fille de chambre pour se faire un peu accommoder. Puis , en apprenant que ce convive était un comédien, elle la congédia, pensant qu'un comédien n'était pas plus un homme qu'un mari. Et enfin, quand je fus présenté, elle s'avisa , à ma figure et à ma jeunesse, de penser que je pourrais bien être une espèce d'homme, et elle sortiUdu salon un moment avant le souper. Lorsqu'elle revint se mettre à table, j'observai fort bien qu'elle avait un œil de poudre et un ruban de plus.
Digiiized by Google

— Rosidor, Monsieur, répondis-je. (C'était mon nom de guerre en ce temps-là.)

— Oui, oui, Rosidor, reprit-il; vous me l'avez déjà dit, je vous demande pardon. Donc, mon cher Rosidor, vous comprenez que je ne pouvais pas laisser à Paris, pendant un mois, une jeune femme comme la mienne, qui vient justement de perdre la tante qui lui servait de chaperon...

— Monsieur le baron ne voudrait pas me faire croire, repris-je en souriant, qu'il a le gothique malheur d'être jaloux.

— Jaloux, non, mais prudent; il faut toujours l'être. Il n'y a que les fats qui soient toujours tranquilles.

Vous voyez que M. le baron parlait quelquefois comme un homme d'esprit, mais il n'agissait pas toujours de même, comme vous le verrez bientôt, tant il est vrai que faire et dire sont deux.

— Jusqu'à présent, dit Florville, l'histoire est agréable, mais je n'y vois pas l'ombre d'un revenant.

— Patience, dit M. Guigne. Écoutez-moi avec quelque attention, bien que ce que je vais vous dire ne soit d'abord qu'un détail insignifiant en apparence.

Le baron me devança de quelques instants pour m'annoncer à sa femme. En apprenant qu'elle aurait un homme à souper, elle sonna sa fille de chambre pour se faire un peu accommoder. Puis, en apprenant que ce convive était un comédien, elle la congédia, pensant qu'un comédien n'était pas plus un homme qu'un mari. Et enfin, quand je fus présenté, elle s'avisa, à ma figure et à ma jeunesse, de penser que je pourrais bien être une espèce d'homme, et elle sortit du salon un moment avant le souper. Lorsqu'elle revint se mettre à table, j'observai fort bien qu'elle avait un œil de poudre et un ruban de plus.

MONSIEUR ROUSSET. 231 La baronne de Guernay était plus piquante que jolie , plus coquette que spirituelle ; mais on n'y regarde pas de si près à vingt ans. Je la trouvai charmante, et je ne tardai pas à le lui faire comprendre. Elle me fit comprendre, de son côté, qu'elle ne s'offensait point de mon jugement, mais qu'elle ne verrait en moi qu'un artiste, du moins jusqu'à la Jfin du souper. Il y eut entre son mari et elle une petite altercation domestique qu'on ne se fût pas permise devant un étranger de meilleure condition que moi, mais qui me prouva, malgré ma petite vanité, que l'on me regardait comme un personnage sans conséquence. Je résolus de me rendre un peu plus important , du moins aux yeux de la baronne. J'étais encore assez niais pour croire qu'une aventure avec .unefemme de qualité pouvait changer l'état de la question. Je ne pris, du reste, pas grand intérêt au sujet de leur querelle. Je dois pourtant appeler votre attention sur ce détail, qui est tout le nœud de mon histoire.. — Vous m'avez tout l'air de nous improviser un roman, dit Flprimond en bâillant sans la moindre politesse. — Vous allez voir, reprit M. Guigne , combien il serait prosaïque et mal combiné pour faire de l'effet. La querelle du baron et de la baronne roula pendant un quart d'heure sur deux intendants dont l'un était mort avant l'arrivée de madame au château, et dont l'autre, destiné à remplacer le défunt, ne se pressait point d'arriver. Gomme madame s'ennuyait à la campagne, et souhaitait d'y laisser monsieur faire les affaires et installer le nouvel intendant, elle trouvait que M. Rousset était un sot de s'ètre laissé mourir au moment où le beau monde revient à Paris, et où personne ne va s'installer dans ses terres. Elle trouvait que M. Buisson était un autre sot do

Digilized by Google

La baronne de Guernay était plus piquante que jolie, plus coquette que spirituelle; mais on n'y regarde pas de si près à vingt ans. Je la trouvai charmante, et je ne tardai pas à le lui faire comprendre. Elle me fit comprendre, de son côté, qu'elle ne s'offensait point de mon jugement, mais qu'elle ne verrait en moi qu'un artiste, du moins jusqu'à la fin du souper.

Il y eut entre son mari et elle une petite altercation domestique qu'on ne se fût pas permise devant un étranger de meilleure condition que moi, mais qui me prouva, malgré ma petite vanité, que l'on me regardait comme un personnage sans conséquence. Je résolus de me rendre un peu plus important, du moins aux yeux de la baronne. J'étais encore assez niais pour croire qu'une aventure avec une femme de qualité pouvait changer l'état de la question.

Je ne pris, du reste, pas grand intérêt au sujet de leur querelle. Je dois pourtant appeler votre attention sur ce détail, qui est tout le nœud de mon histoire.

— Vous m'avez tout l'air de nous improviser un roman, dit Florimond en bâillant sans la moindre politesse.

— Vous allez voir, reprit M. Guigne, combien il serait prosaïque et mal combiné pour faire de l'effet. La querelle du baron et de la baronne roula pendant un quart d'heure sur deux intendants dont l'un était mort avant l'arrivée de madame au château, et dont l'autre, destiné à remplacer le défunt, ne se pressait point d'arriver. Comme madame s'ennuyait à la campagne, et souhaitait d'y laisser monsieur faire les affaires et installer le nouvel intendant, elle trouvait que M. Rousset était un sot de s'être laissé mourir au moment où le beau monde revient à Paris, et où personne ne va s'installer dans ses terres. Elle trouvait que M. Buisson était un autre sot de

MONSIEUR ROUS8ET. S32 se faire désirer, et elle faisait entendre que M. le baron de Guernay était un troisième sot d'être accouru et de l'avoir fait accourir elle-même au-devant d'un homme d'affaires dont le métier était d'attendre et non pas d'être attendu. — D'abord, ma chère baronne, répondait le baron, ce pauvre Rousset est mort le plus tard qu'il a pu , car il avait quatre-vingt-deux ans, et il a maintenu un ordre admirable dans mes affaires et dans ma maison pendant trente ou quarante ans qu'il a gouverné les biens de ma famille. C'était un homme précieux et que je dois regretter. Vous voyez dans quelle belle tenue il a laissé cette demeure et quel ordre il y avait établi. — Tout cela m'est bien égal , dit la baronne ; je ne l'ai pas connu, et je ne peux pas partager vos regrets. D'ailleurs, vous exagérez tout, baron. Ma femme de chambre, qui a causé avec les domestiques d'ici , m'a dit que ce vieillard était avare comme Harpagon , et que depuis longtemps il avait perdu la tète. — Sans doute, ses facultés avaient baissé avec l'âge. Pourtant il n'y parait point à mes affaires, et quant à son économie, puisqu'elle était à mon. profit, je ne vois pas comment je pourrais m'en plaindre. — Allons, je vous passe votre Rousset, puisqu'il est mort, dit la baronne; mais je ne vous pardonne pas votre Buisson. Je ne le connais pas plus que l'autre ; mais je lui en veux encore plus pour son impertinence de n'être pas encore ici. Il n'y a que vous, baron , pour prendre des serviteurs de cette espèce-là ; des gens qui ont l'air de se faire prier pour entrer chez vous. Un monsieur Buisson qui vous tient le bec dans l'eau , ici, à ne rien commencer et à ne rien finir par conséquent ! Enfin , je vous déclare, mon ami, que si votre M. Buisson n'est pas ici demain , comme il n'y a pas de raison pour qu'il se décide, Digiiized by Google

 ' je m'en vais , moi , et je vous laisse me suivre ou rester, comme il vous plaira. — Mais patience donc! chère amie; vous me ferez perdre l'esprit, s'écria le baron. M. Buisson sera ici demain matin , ce soir peut-être. J'ai encore reçu de lui ce matin une lettre qui me l'annonce. Que diable ! un homme d'affaires n'est pas un valet, et tant qu'il n'est pas entré en fonctions, on n'a pas d'ordres à lui donner. — Il fallait lui écrire que c'était à prendre ou à laisser... — J'en aurais eu bien de garde 1 c'est un homme qui m'est trop bien recommandé , un homme aussi précieux que le pauvre Rousset dans son genre. — Pourvu qu'il ne soit pas fou aussi, celui-là I dit la baronne avec dépit; car je crois que vous avez juré de les prendre aux petites maisons 1 Le baron ne put se défendre de hausser les épaules d'impatience, et comme on se levait de table, il dit à un valet : — Lapierre , vous direz au concierge de se tenir éveillé jusqu'à minuit, car M. Buisson , mon nouvel intendant , voyageant à cheval, peut arriver tard dans la soirée. — Oui, monsieur le baron, répondit Lapierre; j'y veillerai moi-même. L'appartement de feu M. Rousset est tout préparé pour recevoir M. Buisson. Là-dessus nous passâmes au salon , et il ne fut plus question ni de Buisson ni de Rousset. Madame la baronne voulut bien se souvenir que j'étais là , et on me demanda de réciter des vers. J'offris de lire la pièce du baron ; mais madame dit qu'elle l'avait entendue six fois, qu'elle la savait par cœur, et qu'elle préférait le Corneille ou le Racine. Pour me venger de ses petits grands airs , je m'obstinais avec le baron. Il fallut transiger ; on convint Digilized by Google

je m'en vais, moi, et je vous laisse me suivre ou rester, comme il vous plaira.

— Mais patience donc! chère amie; vous me ferez perdre l'esprit, s'écria le baron. M. Buisson sera ici demain matin, ce soir peut-être. J'ai encore reçu de lui ce matin une lettre qui me l'annonce. Que diable! un homme d'affaires n'est pas un valet, et tant qu'il n'est pas entré en fonctions, on n'a pas d'ordres à lui donner.

— Il fallait lui écrire que c'était à prendre ou à laisser...

— J'en aurais eu bien de garde! c'est un homme qui m'est trop bien recommandé, un homme aussi précieux que le pauvre Rousset dans son genre.

— Pourvu qu'il ne soit pas fou aussi, celui-là! dit la baronne avec dépit; car je crois que vous avez juré de les prendre aux petites maisons!

Le baron ne put se défendre de hausser les épaules d'impatience, et comme on se levait de table, il dit à un valet :

— Lapierre, vous direz au concierge de se tenir éveillé jusqu'à minuit, car M. Buisson, mon nouvel intendant, voyageant à cheval, peut arriver tard dans la soirée.

— Oui, monsieur le baron, répondit Lapierre; j'y veillerai moi-même. L'appartement de feu M. Rousset est tout préparé pour recevoir M. Buisson.

Là-dessus nous passâmes au salon, et il ne fut plus question ni de Buisson ni de Rousset. Madame la baronne voulut bien se souvenir que j'étais là, et on me demanda de réciter des vers. J'offris de lire la pièce du baron; mais madame dit qu'elle l'avait entendue six fois, qu'elle la savait par cœur, et qu'elle préférait le Corneille ou le Racine. Pour me venger de ses petits grands airs, je m'obstinais avec le baron. Il fallut transiger; on convint

334 MONSIEUR ROUSSET. que je lirais les plus beaux morceaux de M. le baron . Ah ! les beaux morceaux que c'était 1 Après quoi, je fus libre de choisir ce qu'il me plairait de déclamer. J'avais remarqué que le baron était extrêmement fatigué, et qu'il lui avait fallu tout l'amour qu'il portait à sou œuvre pour le tenir éveillé jusqu'au bout. J'achevai de l'endormir en récitant d'un ton monotone de lourdes tirades de nos vieux auteurs. Je lui débitai avec emphase du Pradon, du Mairet et du Campistron, et il lui arriva enfin de ronfler tout haut. Madame bâillait, elle me trouvait froid ', mon débit et le choix de mes vers lui faisaient penser que je n'étais ni bon acteur ni homme de goût. Elle prit le parti de taquiner la somnolence de son mari. 41 en eut du dépit^ et alla se coucher, me laissant avec elle et une eorte de demoiselle de compagnie qui cousait au bout du salon, et qui ne tarda pas à s'éclipser, soit qu'elie fiût assoupie aussi par ma voix, soit qu'elle eût, d'un côté, la consigne de rester auprès de madame, de l'autre, celle de n'y pas rester aussitôt que monsieur aurait tourné les talons. Me voilà doac enfin en tête-à-téte avec la petite baronne, qui as me paraissait y conseutir que faute de mieux ou par un reste de curiosité. Aussitôt je change de visage, d'attitude, de voix et de sujets. De plat comédien de province, je redeviens l'acteur que vous connaissez et que j'étais déjà. Je laisse les rôles d'Agamemnon et d'Auguste, je m'empare des rôles de jeunesse et de passion ; je suis le Cid aux pieds de Chimène, Titus soupirant pour Bérénice ; puis je m'assure que la baronne entend bien l'italien, et, sur sa demande, j'improvise une scène à l'italienne. Déjà ma jeune châtelaine était émue ; je lui apparaissais sous un nouveau jour. Ses yeux bleus avaient fait semblant de verser quelques larmes et son sein d'étre oppressé ; mais je remarquais, moi, qu'elle avait l'œil brUDigilized by Google

que je lirais les plus beaux morceaux de M. le baron. Ah! les beaux morceaux que c'était! Après quoi, je fus libre de choisir ce qu'il me plairait de déclamer.

J'avais remarqué que le baron était extrêmement fatigué, et qu'il lui avait fallu tout l'amour qu'il portait à son œuvre pour le tenir éveillé jusqu'au bout. J'achevai de l'endormir en récitant d'un ton monotone de lourdes tirades de nos vieux auteurs. Je lui débitai avec emphase du Pradon, du Mairet et du Campistron, et il lui arriva enfin de ronfler tout haut. Madame bâillait, elle me trouvait froid ; mon débit et le choix de mes vers lui faisaient penser que je n'étais ni bon acteur ni homme de goût. Elle prit le parti de taquiner la somnolence de son mari. Il en eut du dépit, et alla se coucher, me laissant avec elle et une sorte de demoiselle de compagnie qui cousait au bout du salon, et qui ne tarda pas à s'éclipser, soit qu'elle fût assoupie aussi par ma voix, soit qu'elle eût, d'un côté, la consigne de rester auprès de madame, de l'autre, celle de n'y pas rester aussitôt que monsieur aurait tourné les talons.

Me voilà donc enfin en tête-à-tête avec la petite baronne, qui ne me paraissait y consentir que faute de mieux ou par un reste de curiosité. Aussitôt je change de visage, d'attitude, de voix et de sujets. De plat comédien de province, je redeviens l'acteur que vous connaissez et que j'étais déjà. Je laisse les rôles d'Agamemnon et d'Auguste, je m'empare des rôles de jeunesse et de passion ; je suis le Cid aux pieds de Chimène, Titus soupirant pour Bérénice ; puis je m'assure que la baronne entend bien l'italien, et, sur sa demande, j'improvise une scène à l'italienne. Déjà ma jeune châtelaine était émue ; je lui apparaissais sous un nouveau jour. Ses yeux bleus avaient fait semblant de verser quelques larmes et son sein d'être oppressé ; mais je remarquais, moi, qu'elle avait l'œil bril-

MONSIEUR ROU8SET. S35 lantet la main brûlante, car j’avais réussi à effleurer cette main en gesticulant à propos. Lorsqu’elle me demanda comment, dans les canevas italiens, le dialogue nous venait si facilement que le public croyait entendre une pièce apprise par cœur, j’eus l’adresse de lui répondre que cela dépendait bien plus des acteurs qui nous donnaient la réplique que du sujet même de la pièce, et que tel personnage nous rendait éloquent par ses regards ou par l’inspiration qu’il nous communiquait. Par exemple, lui dis-je, dans une scène d’amour, il peut arriver qu’on exprime au naturel le sentiment que vous inspire votre interlocutrice. Cela s’est vu, et je suis certain que j’aurais été sublime dans certaines pièces, si j’avais eu devant les yeux un objet aussi accompli que je le rêvais en méditant mon rôle. La baronne devint pensive. — Je voudrais bien vous entendre et vous voir, diUelle, dans un de ces moments d’inspiration. Je n’ai vS jouer par les Italiens que des farces. — Il ne tiendrait qu’à vous. Madame, répondis-je, de voir traiter un sujet sérieux. — Comment cela? fit-dle d’un ton de naïveté raf6née. — 11 faudrmt que vous eussiez la bonté de vous prêter pour un instant à une supposition scénique. Par exemple, je suis Linval ou Yalère, je suis amoureux de Céliante, ou de Chloé. Je me plains de sa rigueur dans un monologue. Daignez faire attention, je vais commencer. Je serai peutêtre un peu froid, un peu gêné au début ; mais vous daignerez vous lever et vous placer derrière moi, comme si vous surpreniez le secret de ma passkm. Je vous verrai dans la glace, et vos regards daigneront m’encourager. Dans mon rôle, pourtant, je serai censé ne pas vous voir, et j'aurai si peu d’espoir, que je tirerai mon épée pour Digitized by Google

lant et la main brûlante, car j'avais réussi à effleurer cette main en gesticulant à propos. Lorsqu'elle me demanda comment, dans les canevas italiens, le dialogue nous venait si facilement que le public croyait entendre une pièce apprise par cœur, j'eus l'adresse de lui répondre que cela dépendait bien plus des acteurs qui nous donnaient la réplique que du sujet même de la pièce, et que tel personnage nous rendait éloquent par ses regards ou par l'inspiration qu'il nous communiquait. Par exemple, lui dis-je, dans une scène d'amour, il peut arriver qu'on exprime au naturel le sentiment que vous inspire votre interlocutrice. Cela s'est vu, et je suis certain que j'aurais été sublime dans certaines pièces, si j'avais eu devant les yeux un objet aussi accompli que je le rêvais en méditant mon rôle.

La baronne devint pensive.

— Je voudrais bien vous entendre et vous voir, dit-elle, dans un de ces moments d'inspiration. Je n'ai vu jouer par les Italiens que des farces.

— Il ne tiendrait qu'à vous, Madame, répondis-je, de voir traiter un sujet sérieux.

— Comment cela? fit-elle d'un ton de naïveté raffinée.

— Il faudrait que vous eussiez la bonté de vous prêter pour un instant à une supposition scénique. Par exemple, je suis Linval ou Valère, je suis amoureux de Céliante, ou de Chloé. Je me plains de sa rigueur dans un monologue. Daignez faire attention, je vais commencer. Je serai peut-être un peu froid, un peu gêné au début; mais vous daignerez vous lever et vous placer derrière moi, comme si vous surpreniez le secret de ma passion. Je vous verrai dans la glace, et vos regards daigneront m'encourager. Dans mon rôle, pourtant, je serai censé ne pas vous voir, et j'aurai si peu d'espoir, que je tirerai mon épée pour

 me percer le sein. Vous m'arrêterez en me disant ; Je t'aime... — Vraiment, je vous dirai cela? — Oui, Madame, ce n'est pas long à retenir ; mais il faudra que vous ayez la bonté de me le dire avec assez d'âme pour produire sur moi une certaine illusion. Alors je me précipiterai à vos genoux, et je vous exprimerai ma reconnaissance. Je suis certain qu'alors je trouverai les expressions les plus passionnées et que mon jeu approchera tellement de la vérité, que vous y serez trompé vous-même. — Tout de bon, je suis curieuse de voir cela, dit la baronne, et je vais essayer de faire ma partie dans ce dialogue. Commencez donc, je me place derrière vous, et je vous regarde. — Oh ! Madame, pas comme cela 1 D faut jouer un peu, il faut mettre une certaine tendresse dans votre pantomime I — Mais pas avant que vous ayez parlé. Je ne peux pas savoir que vous m'aimez avant que vous l'ayez dit. — O Âminte ! m'écriai-je. (J'avais entendu le baron lui donner ce nom, qui était le sien.) Et là-dessus je divaguai assez abondamment pendant quelques instants, puis je fis mine de me poignarder, et ma princesse m'arrêta en s'écriant: Je t'aime! avec beaucoup plus de feu que je ne l'aurais espéré. Je me plaignis pourtant de la sécheresse de son accent, et je la fis recommencer plusieurs fois, en lui recommandant surtout de me prendre les mains pour m'empêcher de consommer mon suicide. Que ce fût instinct de comédienne ou émotion véritable, elle s'acquitta si bien de son rôle, que mon imagination se monta. Je me jetai à ses genoux, et je lui dis de si belles choses tout en lui baisant les mains avec passion, qu'elle parut oublier que c'était un jeu ; je ne

Digitized by Google

 demandais pas mieux que de l'oublier moi-même, et j'étais sur le point de m'enhardir jusqu'à parler pour mon propre compte , lorsque je m'aperçus que la chaleur de notre déclamation et de notre pantomime nous avait empêchés de voir que nous n'étions plus seuls. Je fis un mouvement brusque pour me donner une contenance raisonnable, et la baronne, en se retournant pourvoir la cause de ma surprise, .laissa échapper un cri de frayeur. Mais nous restâmes stupéfaits en voyant que cet intrus n'était ni le baron, ni la duègne, ni aucune des personnes de la maison par lesquelles nous pouvions être surpris, mais bien un inconnu pour la baronne comme pour moi. C'était un petit vieillard , très-jaune, très-sec, et assez propre quoiqu'un peu râpé ; il avait un habit et une veste olive, avec un petit galon d'argent fané ; des bas chinés, une perruque très-ancienne , des besicles et une grande canne d'ébène dont le pommeau représentait une tête de. nègre surmontée d'une grosse plaque dé cornaline figurant un turban. Un vilain caniche noir était entre ses jambes, car il s'était déjà assis au coin du feu, et il paraissait si pressé et si occupé de se chauffer, qu'il ne faisait aucune attention à l'étrange scène dont il avait pu être témoin. La baronne se remit plus vite que moi, et, lui adressant la parole avec un mélange d'embarras et de hauteur, elle lui demanda qui il était et ce qu'il voulait. Mais il ne parut pas l'entendre, car il était sourd ou feignait de l'être, et il se mit à parler comme s'il croyait continuer une conversation déjà entamée. — Oui , oui, dit-il d'une petite voix sèche et brève , il fait froid, très-froid, cette nuit. (La pendule marquait minuit.) Il va geler; il gèle déjà; la terre est dure comme tous les diable.s, et la lune est très-claire, très-claire, tout à fait claire.
Digitized by Google

demandais pas mieux que de l'oublier moi-même, et j'étais sur le point de m'enhardir jusqu'à parler pour mon propre compte, lorsque je m'aperçus que la chaleur de notre déclamation et de notre pantomime nous avait empêchés de voir que nous n'étions plus seuls. Je fis un mouvement brusque pour me donner une contenance raisonnable, et la baronne, en se retournant pour voir la cause de ma surprise, laissa échapper un cri de frayeur. Mais nous restâmes stupéfaits en voyant que cet intrus n'était ni le baron, ni la duègne, ni aucune des personnes de la maison par lesquelles nous pouvions être surpris, mais bien un inconnu pour la baronne comme pour moi.

C'était un petit vieillard, très-jaune, très-sec, et assez propre quoiqu'un peu râpé ; il avait un habit et une veste olive, avec un petit galon d'argent fané ; des bas chinés, une perruque très-ancienne, des besicles et une grande canne d'ébène dont le pommeau représentait une tête de nègre surmontée d'une grosse plaque de cornaline figurant un turban. Un vilain caniche noir était entre ses jambes, car il s'était déjà assis au coin du feu, et il paraissait si pressé et si occupé de se chauffer, qu'il ne faisait aucune attention à l'étrange scène dont il avait pu être témoin.

La baronne se remit plus vite que moi, et, lui adressant la parole avec un mélange d'embarras et de hauteur, elle lui demanda qui il était et ce qu'il voulait.

Mais il ne parut pas l'entendre, car il était sourd ou feignait de l'être, et il se mit à parler comme s'il croyait continuer une conversation déjà entamée.

— Oui, oui, dit-il d'une petite voix sèche et brève, il fait froid, très-froid, cette nuit. (La pendule marquait minuit.) Il va geler ; il gèle déjà ; la terre est dure comme tous les diables, et la lune est très-claire, très-claire, tout à fait claire.

238 MONSIEUR ROüSSET, — Qu’est-ce là? me dit la baronne en se retournaift vers moi avec surprise. Un sourd, un fou? Comment est-il entré ? J’étais aussi étonné qu’elle. J’interrogeai à mon tour le petit vieillard, et il ne me répondit pas davantage. •—Les affaires de M. le baron? dit-il, elles sont en ordre, en ordre, en bon ordre. M. le baron sera content de son intendant. Il n’y a que le procès avec le prieur de Sainte-Marthe qui puisse le tourmenter; mais ce n’est rien, ce n’est rien, rien du tout. — Ah! j’y suis, dit la baronne, c’est le nouvel intendant, c’est' M. Buisson. Enfin , le voilà arrivé, c’est bien heureux! Mais il est sourd comme un pot, n’est-ce pas? —Monsieur, dis-je en élevant la voix , est-ce que vous n’entendez pas que madame la baronne vous demande des nouvelles de votre voyage? Le bonhomme ne répondit rien. Il caressait son vilain caniche. * — Voilà une affreuse bète, dit la baronne, et cela ne laisse pas que d’étre agréable d’avoir une pareille société ! mais voyez donc où le baron a l’esprit do prendre de pareils intendants ! Quand je disais tantôt qu’il les faisait faire exprès pour être insupportables ! — Le fait est, répondis-je, que celui-ci est fort étrange. Je ne comprends pas comment M. le baron pourra causer de ses affaires avec lui, puisqu’il n’entendrait pas le canon. — Et puis, il a au moins cent ans! reprit la baronne. Sans doute, il trouvait l’autre trop jeune. Oh ! voyez-vous, ce sont là des idées de mon mari, des idées qui no viennent qu’à lui 1 Voyons, essayons donc de l’envoyer coucher : Monsieur! monsieur Buisson! monsieur l’intendant! La baronne criait à tue-lôtc, et, quand elle vit que le Digitized by Googte

— Qu'est-ce là? me dit la baronne en se retournant vers moi avec surprise. Un sourd, un fou? Comment est-il entré?

J'étais aussi étonné qu'elle. J'interrogeai à mon tour le petit vieillard, et il ne me répondit pas davantage.

— Les affaires de M. le baron? dit-il, elles sont en ordre, en ordre, en bon ordre. M. le baron sera content de son intendant. Il n'y a que le procès avec le prieur de Sainte-Marthe qui puisse le tourmenter; mais ce n'est rien, ce n'est rien, rien du tout.

— Ah! j'y suis, dit la baronne, c'est le nouvel intendant, c'est M. Buisson. Enfin, le voilà arrivé, c'est bien heureux! Mais il est sourd comme un pot, n'est-ce pas?

— Monsieur, dis-je en élevant la voix, est-ce que vous n'entendez pas que madame la baronne vous demande des nouvelles de votre voyage?

Le bonhomme ne répondit rien. Il caressait son vilain caniche.

— Voilà une affreuse bête, dit la baronne, et cela ne laisse pas que d'être agréable d'avoir une pareille société! mais voyez donc où le baron a l'esprit de prendre de pareils intendants! Quand je disais tantôt qu'il les faisait faire exprès pour être insupportables!

— Le fait est, répondis-je, que celui-ci est fort étrange. Je ne comprends pas comment M. le baron pourra causer de ses affaires avec lui, puisqu'il n'entendrait pas le canon.

— Et puis, il a au moins cent ans! reprit la baronne. Sans doute, il trouvait l'autre trop jeune. Oh! voyez-vous, ce sont là des idées de mon mari, des idées qui ne viennent qu'à lui! Voyons, essayons donc de l'envoyer coucher : Monsieur! monsieur Buisson! monsieur l'intendant!

La baronne criait à tue-tête, et, quand elle vit que le

 petit homme ne s’en apercevait pas le moins du monde , elle prit le parti de trouver la chose plaisante, et s’abandonna à un fou rire. J’essayai d’en faire autant, mais ce ne fut pas de bon cœur. Ce damné vieillard m’avait dérangé au moment où mes affaires étaient en bon train ; il paraissait ne pas se douter qu’il fût fort incommode ; il ne bougeait de son fauteuil, il chauffait ses vieilles jambes sèches avec une sorte de rage, et son abominable chien, à qui j’essayai de marcher sur la queue sans pouvoir l’atteindre, me montra les dents d’un air de menace. — Ce procès 1 dit alors l’intendant, il est embrouillé, embrouillé, très-embrouillé ; il n’y a que moi qui le comprenne. Je délie qu’un autre que moi le termine; le prieur prétend que... Et alors il se mit à parler avec une étonnante volubilité èt une animation tout à fait bizarre. N’attendez pas que je vous répète son discours ; car le diable seul , ou un vieux procureur rompu à la chicane , aurait pu le comprendre. C’était de l’hébreu pour moi , et encore plus pour la baronne. I/ailleurs, à mesure qu’il parlait', il se passait en moi et en elle, comme elle me l’a dit ensuite , un phénomène fort singulier. Ce qu’il disait frappait nos oreilles et ne laissait en nous aucun souvenir. Il nous eût été impossible de répéter aucune des phrases qu’il venait de dire, et elles n’offraient aucun sens à notre esprit. Nous remarquâmes qu’il n’avait même pas l’air de s’entendre et de se comprendre lui-même ; il parlait comme dans le vide, et il nous sembla que tantôt il passait d’un sujet à un autre , sans rime ni raison , et que tantôt il répétait à satiété la même chose. Mais nous n’avions réellement pas conscience de ses paroles. Le son de sa voix nous agaçait l’oreille et ne la remplissait pas. Il semblait que l’appartement fût devenu sourd comme une boîte. Sa Digitized by Google

petit homme ne s'en apercevait pas le moins du monde, elle prit le parti de trouver la chose plaisante, et s'abandonna à un fou rire. J'essayai d'en faire autant, mais ce ne fut pas de bon cœur. Ce damné vieillard m'avait dérangé au moment où mes affaires étaient en bon train; il paraissait ne pas se douter qu'il fût fort incommode; il ne bougeait de son fauteuil, il chauffait ses vieilles jambes sèches avec une sorte de rage, et son abominable chien, à qui j'essayai de marcher sur la queue sans pouvoir l'atteindre, me montra les dents d'un air de menace.

— Ce procès! dit alors l'intendant, il est embrouillé, embrouillé, très-embrouillé; il n'y a que moi qui le comprenne. Je défie qu'un autre que moi le termine; le prieur prétend que...

Et alors il se mit à parler avec une étonnante volubilité et une animation tout à fait bizarre. N'attendez pas que je vous répète son discours; car le diable seul, ou un vieux procureur rompu à la chicane, aurait pu le comprendre. C'était de l'hébreu pour moi, et encore plus pour la baronne. D'ailleurs, à mesure qu'il parlait, il se passait en moi et en elle, comme elle me l'a dit ensuite, un phénomène fort singulier. Ce qu'il disait frappait nos oreilles et ne laissait en nous aucun souvenir. Il nous eût été impossible de répéter aucune des phrases qu'il venait de dire, et elles n'offraient aucun sens à notre esprit. Nous remarquâmes qu'il n'avait même pas l'air de s'entendre et de se comprendre lui-même; il parlait comme dans le vide, et il nous sembla que tantôt il passait d'un sujet à un autre, sans rime ni raison, et que tantôt il répétait à satiété la même chose. Mais nous n'avions réellement pas conscience de ses paroles. Le son de sa voix nous agaçait l'oreille et ne la remplissait pas. Il semblait que l'appartement fût devenu sourd comme une boîte. Sa

S40 MONSIEUR ROUSSET. tigure et son apparence avaient beaucoup changé, et changeaient toujours à mesure qu'il parlait. Il paraissait vieillir de minute en minute. Je ne sais pas comment on est fait quand on a deux cents ans, mais il est certain qu'il nous parut d'abord centenaire, et qu'ensuite son âge nous sembla doublé et triplé. Sa peau se collait à ses os. Ses yeux , qui furent un instant brillants et comme enflammés par la fureur de la clûcane, devinrent hagards, flottants, puis vitreux, puis ternes et fixes, et enfin s'éteignirent dans leurs orbites. Sa voix s'éteignit aussi par degrés, ses traits se contractèrent. Son habit tomba flasque et comme humide sur ses membres étiques. Son linge, qui nous avait paru blanc, prit une couleur terreuse, et il nous sembla qu'il s'exhalait de lui une odeur de moisi; son chien se leva et se mit à hurler, répondant au vent qui mugissait au dehors. Les bougies, qui brûlaient dans les candélabres, s'étaient consumées peu à peu sans que nous y fissions attention, et la dernière s'éteignit. La baronne fit un cri et sonna avec anxiété. Personne ne vint, mais je parvins à trouver une bougie entière dans un autre candélabre et à la rallumer. Nous nous trouvâmes seuls alors. Le petit vieillard était sorti avec aussi peu de bruit qu'il était entré. — Dieu soit loué 1 s'écria la baronne ; je ne sais ce que c'est, mais j'ai failli avoir une attaque de nerfs. Je ne connais rien de plus irritant que ce petit spectre-là ; car c'est absolument comme un spectre , n'est-ce pas. Monsieur? Concevez-vous mon mari de s'embarrasser d'une pareille momie? Un sourd, 'un centenaire, un fou, car, en vérité , il est fou par-dessus le marché, n'est-jl pas vrai? Que nous a-t-il dit? Je n'ai rien compris, rien entendu... c'était comme une vieille crécelle. D'abord cela m'a fait rire, et puis cela m'a ennuyée, et puis impatientée, et puis effrayée, mais effrayée au point que j'étais Digitized by Google

figure et son apparence avaient beaucoup changé, et changeaient toujours à mesure qu'il parlait. Il paraissait vieillir de minute en minute. Je ne sais pas comment on est fait quand on a deux cents ans, mais il est certain qu'il nous parut d'abord centenaire, et qu'ensuite son âge nous sembla doublé et triplé. Sa peau se collait à ses os. Ses yeux, qui furent un instant brillants et comme enflammés par la fureur de la chicane, devinrent hagards, flottants, puis vitreux, puis ternes et fixes, et enfin s'éteignirent dans leurs orbites. Sa voix s'éteignit aussi par degrés, ses traits se contractèrent. Son habit tomba flasque et comme humide sur ses membres étiques. Son linge, qui nous avait paru blanc, prit une couleur terreuse, et il nous sembla qu'il s'exhalait de lui une odeur de moisi; son chien se leva et se mit à hurler, répondant au vent qui mugissait au dehors. Les bougies, qui brûlaient dans les candélabres, s'étaient consumées peu à peu sans que nous y fissions attention, et la dernière s'éteignit. La baronne fit un cri et sonna avec anxiété. Personne ne vint, mais je parvins à trouver une bougie entière dans un autre candélabre et à la rallumer. Nous nous trouvâmes seuls alors. Le petit vieillard était sorti avec aussi peu de bruit qu'il était entré.

—Dieu soit loué! s'écria la baronne; je ne sais ce que c'est, mais j'ai failli avoir une attaque de nerfs. Je ne connais rien de plus irritant que ce petit spectre-là; car c'est absolument comme un spectre, n'est-ce pas, Monsieur? Concevez-vous mon mari de s'embarrasser d'une pareille momie? Un sourd, un centenaire, un fou, car, en vérité, il est fou par-dessus le marché, n'est-il pas vrai? Que nous a-t-il dit? Je n'ai rien compris, rien entendu... c'était comme une vieille crécelle. D'abord cela m'a fait rire, et puis cela m'a ennuyée, et puis impatientée, et puis effrayée, mais effrayée au point que j'étais

 étouffée, oppressée, que j'avais envie de bâiller, de tousser, de pleurer et de crier... je crois même que j'ai crié un peu à la fin. J'ai une peur affreuse des fous et des idiots! Ah! je ne veux pas que cet homme-là reste vingtquatre heures ici , je deviendrais folle moi-même. — Monsieur le baron a été trompé sur l'âge et les facultés de ce brave homme, répondis-je. Certainement il est en enfance. — Il soutiendra que non. Vous verrez qu'il me dira qp'il est jeune et agréable... Mais il faudra qu'il le chasse ou je partirai... Ahl mon Dieu! s'écria-t-elle, savez-vous quelle heure il est ? Je regardai la pendule. Elle marquait trois heures du matin. Je n'en pouvais croire mes yeux , je regardai ma montre , il était trois heures du matin. — Comment , cet homme nous a parlé ainsi pendant trois heures? Il avait la fièvre chaude, c'est évident... Nous gardâmes le silence un instant. Nous ne pouvions nous expliquer ni l'un ni l'autre comment nous avions subi cet assommant bavardage pendant trois heures sans pouvoir nous y soustraire, et sans nous apercevoir de la durée du temps, malgré l'ennui et l'impatience qu'il nous avait causés. Tout à coup la baronne prit de l'humeur contre jmoi. — ^ Je ne conçois pas , dit-elle , que vous ne l'ayez pas interrompu et que vous n'ayez pas su trouver un moyen honnête ou non de me délivrer d'un pareil supplice. Car c'était à vous de le faire. — Il me semble, Madame, que je n'avais pas d'ordre à donner chez vous, répondis-je, à moins que vous ne m'en eussiez donné vous-même... — Je crois tout bonnement que je dormais, et vous aussi probablement. )( Digitized by Google

étouffée, oppressée, que j'avais envie de bâiller, de tousser, de pleurer et de crier... je crois même que j'ai crié un peu à la fin. J'ai une peur affreuse des fous et des idiots! Ah! je ne veux pas que cet homme-là reste vingt-quatre heures ici, je deviendrais folle moi-même.

— Monsieur le baron a été trompé sur l'âge et les facultés de ce brave homme, répondis-je. Certainement il est en enfance.

— Il soutiendra que non. Vous verrez qu'il me dira qu'il est jeune et agréable... Mais il faudra qu'il le chasse ou je partirai... Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, savez-vous quelle heure il est?

Je regardai la pendule. Elle marquait trois heures du matin.

Je n'en pouvais croire mes yeux, je regardai ma montre, il était trois heures du matin.

— Comment, cet homme nous a parlé ainsi pendant trois heures? Il avait la fièvre chaude, c'est évident...

Nous gardâmes le silence un instant. Nous ne pouvions nous expliquer ni l'un ni l'autre comment nous avions subi cet assommant bavardage pendant trois heures sans pouvoir nous y soustraire, et sans nous apercevoir de la durée du temps, malgré l'ennui et l'impatience qu'il nous avait causés. Tout à coup la baronne prit de l'humeur contre moi.

— Je ne conçois pas, dit-elle, que vous ne l'ayez pas interrompu et que vous n'ayez pas su trouver un moyen honnête ou non de me délivrer d'un pareil supplice. Car c'était à vous de le faire.

— Il me semble, Madame, que je n'avais pas d'ordre à donner chez vous, répondis-je, à moins que vous ne m'en eussiez donné vous-même...

— Je crois tout bonnement que je dormais, et vous aussi probablement.

 — Je VOUS jure que non , m'écriai-je, car j'ai horriblement souffert. — Et moi aussi, reprit-elle, j'avais peur, j'étais paralysée. J'ai peur des fous et des idiots, je vous le disais. Mais vous, vous avez donc eu peur aussi? — Je ne crois pas , Madame , mais j'ai été glacé par je ne sais quelle stupeur, quel dégoût... J'essayai de faire entendre que cette interruption fâcheuse au milieu d'une scène que je jouais avec tant d'ardeur et de conviction m'avait rendu malade. — Bah! vous avez eu peur aussi! dit la baronne d'un ton de dédain mortel. Allons! voilà une belle veillée, en vérité! J'aurai la migraine demain. Faites-moi donc le plaisir d'aller voir dans la maison , à l'office, à la cuisine, s'il y a encore quelqu'un de levé, car j'ai beau casser les sonnettes, personne ne vient. C'est fort étrange. Il faut que ma femme de chambre et tous mes gens soient en léthargie. Cela était très-facile à dire. II n'y avait qu'une seule bougie. Je ne pouvais décemment l'emporter, et je ne connaissais pas du tout les êtres. Je n'avais plus du tout la tète ni le cœur disposés à l'amour. La baronne me paraissait aigre, impérieuse et sotte. Il faisait froid et sombre dans ce grand salon. Je me sentais fatigué de mon voyage et dégoûté au dernier point de mon gîte. Je sortis à tout hasard ; je tâtonnai dans l'antichambre , dans les corridors, et , me heurtant partout , j'appelai , je frappai à plusieurs portes. Si je réveille le baron , pensais-je, il trouvera fort étrange que je ne sois pas couché, ni sa femme non plus, à trois heures du matin. Ma foi , ils s'expliqueront, peu m'importe. Enfin , je pousse une dernière porte ; je pénètre dans une grande cuisine qu'éclairait faiblement une vieille lampe, et je trouve le petit vieillard assis sur une chaise Digitized by Googte

— Je vous jure que non, m'écriai-je, car j'ai horriblement souffert.

— Et moi aussi, reprit-elle, j'avais peur, j'étais paralysée. J'ai peur des fous et des idiots, je vous le disais. Mais vous, vous avez donc eu peur aussi?

— Je ne crois pas, Madame, mais j'ai été glacé par je ne sais quelle stupeur, quel dégoût...

J'essayai de faire entendre que cette interruption fâcheuse au milieu d'une scène que je jouais avec tant d'ardeur et de conviction m'avait rendu malade.

— Bah! vous avez eu peur aussi! dit la baronne d'un ton de dédain mortel. Allons! voilà une belle veillée, en vérité! J'aurai la migraine demain. Faites-moi donc le plaisir d'aller voir dans la maison, à l'office, à la cuisine, s'il y a encore quelqu'un de levé, car j'ai beau casser les sonnettes, personne ne vient. C'est fort étrange. Il faut que ma femme de chambre et tous mes gens soient en léthargie.

Cela était très-facile à dire. Il n'y avait qu'une seule bougie. Je ne pouvais décemment l'emporter, et je ne connaissais pas du tout les êtres. Je n'avais plus du tout la tête ni le cœur disposés à l'amour. La baronne me paraissait aigre, impérieuse et sotte. Il faisait froid et sombre dans ce grand salon. Je me sentais fatigué de mon voyage et dégoûté au dernier point de mon gîte. Je sortis à tout hasard; je tâtonnai dans l'antichambre, dans les corridors, et, me heurtant partout, j'appelai, je frappai à plusieurs portes. Si je réveille le baron, pensais-je, il trouvera fort étrange que je ne sois pas couché, ni sa femme non plus, à trois heures du matin. Ma foi, ils s'expliqueront, peu m'importe.

Enfin, je pousse une dernière porte; je pénètre dans une grande cuisine qu'éclairait faiblement une vieille lampe, et je trouve le petit vieillard assis sur une chaise

MONSIEUR ROUSSET. ®43 de paille auprès d'ua feu presque éteint. Son caniche mo montre les dents. Voilà un pauvre diable bien mal hébergé et qui me fait pitié 1 Je veux l'éveiller, car il me semblait endormi. Mais U me dit : « Il fait froid , froid , très-froid. » Impossible de lui faire entendre un mot, pas moyen de trouver une àme à qui parler. J'allume un flambeau , je parcours la maison du bas en haut. Pas de domestiques, pas de soubrettes : auain ne couchait dans ce corps de logis. Je reviens au salon pour demander à madame, au risque de passer pour un sot , dans quelle partie de son manoir on peut déterrer ses valets. La baronne, impatientée, avait été se coucher en emportant sa bougie, et le misérable bout de chandelle que j'avais trouvé dans la cuisine s'éteignait dans mes mains. Où trouver ma chambre dans ce dédale de corridors et d'escaliers qu'il me fallait encore parcourir à tâtons? 11 n'y a rien de si fot qu'un homme qui a laissé passer l'heure d'aller décemment se coucher. J'y renonce, que la baronne aille au diable et se couche sans le secours de ses suivante. Que le vieux intendant et son chien gèlent dans la cuisine, peu m'importe. Je me passerai de chambre, et de lit, et de domestique, mais je ne me laisserai pas geler. En devisant ainsi, je fourre trois énormes bûches dans la cheminée; je tire un grand sofa devant le feu; je m'enveloppe d'un vaste tapis de table, et je m'endors profondément. Les valets, pour se coucher de bonne heure, ne s'en levaient pas plus tôt. Il était temps que l'intendant arrivât, car tout allait à la diable dans le château de Guernay. J'eus le temps, dès que le iour fut levé, de retrouver ma chambre, que je reconnus à ma valise posée à l'entrée, de défaire mon lit comme si je m'étais couché, et de faire ma toilette, avant que personne se fût aperçu de l'étrange bivouac que j'avais élabli au salon. Lorsque la Digilized by Google

de paille auprès d'un feu presque éteint. Son caniche me montre les dents. Voilà un pauvre diable bien mal hébergé et qui me fait pitié! Je veux l'éveiller, car il me semblait endormi. Mais il me dit: « Il fait froid, froid, très-froid. » Impossible de lui faire entendre un mot, pas moyen de trouver une âme à qui parler. J'allume un flambeau, je parcours la maison du bas en haut. Pas de domestiques, pas de soubrettes: aucun ne couchait dans ce corps de logis. Je reviens au salon pour demander à madame, au risque de passer pour un sot, dans quelle partie de son manoir on peut déterrer ses valets. La baronne, impatientée, avait été se coucher en emportant sa bougie, et le misérable bout de chandelle que j'avais trouvé dans la cuisine s'éteignait dans mes mains. Où trouver ma chambre dans ce dédale de corridors et d'escaliers qu'il me fallait encore parcourir à tâtons? Il n'y a rien de si sot qu'un homme qui a laissé passer l'heure d'aller décemment se coucher. J'y renonce, que la baronne aille au diable et se couche sans le secours de ses suivantes. Que le vieux intendant et son chien gèlent dans la cuisine, peu m'importe. Je me passerai de chambre, et de lit, et de domestique, mais je ne me laisserai pas geler.

En devisant ainsi, je fourre trois énormes bûches dans la cheminée; je tire un grand sofa devant le feu; je m'enveloppe d'un vaste tapis de table, et je m'endors profondément.

Les valets, pour se coucher de bonne heure, ne s'en levaient pas plus tôt. Il était temps que l'intendant arrivât, car tout allait à la diable dans le château de Guernay. J'eus le temps, dès que le iour fut levé, de retrouver ma chambre, que je reconnus à ma valise posée à l'entrée, de défaire mon lit comme si je m'étais couché, et de faire ma toilette, avant que personne se fût aperçu de l'étrange bivouac que j'avais établi au salon. Lorsque la

MONSIEUR ROUSSET. !i:;4 cloche m'appela pour déjeuner, je trouvai le baron et la baronne en querelle ouverte. Le baron se réjouissait de l'arrivée de M. Buisson , et commandait aux domestiques d'aller l'avertir afin qu'il eût le plaisir de le présenter à madame. Madame était furieuse et disait qu'elle allait le mettre à la porte s'il paraissait devant elle. — Ah çà ! à qui en avez-vous , mon cœur, avec vos folies? dit enfin le baron impatienté. M. Buisson centenaire, M. Buisson fou, idiot, sourd? où avez-vous pris cela, puisque vous ne l'avez jamais vu ? — Je l'ai vu et trop vu , Monsieur, de minuit à trois heures du matin , sans pouvoir m'en débarrasser. — Vous avez révé 1 il n'est arrivé que depuis deux heures I — Non, vous dis-je, il est arrivé à minuit; demandez à Lapierre,qui sans doute l'a reçu à la grille; mais qui, par parenthèse, ne s'est pas donné la peine de me l'an^ noncer. — Mais quand je vous dis que je l'ai reçu moi-même, au grand jour, à neuf heures, et que j'ai été au-devant de lui à plus d'une lieue d'ici ! — Vous rêvez ! — Non , c'est vous. — Mais où est donc Lapierre, qu'il s'explique? Et vous, monsieur Rosidor, parlez donc ! J'étais hébété, je me rappelais confusément les événements de la nuit. Je ne pouvais, je n'osais rien rappeler, rien expliquer. La porte s'ouvre, et M. Buisson paraît. C'est un homme de quarante ans tout au plus, gras, coloré, vêtu de noir, l'œil frais, l'air ouvert. Le baron le présente à sa femme. M. Buisson n'est pas plus sourd que vous et moi. Il s'exprime bien , répond à propos, ne parle point procédure, et assure madame la baronne qu'il a couché à Sainl-Meinin , et qu'il en est parti à cinq Digitized by Coogle

 heures du matin sur son cheval , pour arriver à neuf. L'explication était fort inutile. 11 n'y avait pas à confondre cet intendant-là avec celui qui était venu dans la nuit. La baronne interroge Lapierre; Lapierre n'a vu personne.il a attendu en vain M. Buisson jusqu'à minuit au bout de l'avenue. Il est rentré se coucher. Aucun domestique n'a fait ni vu entrer personne. Tous ont dormi parfaitement. La femme de chambre a attendu madame dans son appartement , ou elle a dû la trouver en y rentrant à trois heures du matin. — A trois heures du matin , s'écrie le baron en me lançant un regard terrible. Vraiment , voilà une singulière fantaisie de se coucher à pareille heure! Et cet intendant qui vous tenait compagnie n'a pas tout à fait l'âge que vous lui supposez! La baronne entre dans une fureur épouvantable. — Mais parlez donc, Monsieur, s'écrie-t-elle en s'adressant à moi , car je passe ici pour visionnaire et vous êtes là qui ne dites mot. Enfin mes idées se débrouillent , et je prends la parole : — Monsieur le baron, je vous jure sur l'honneur, sur mon âme , sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'à minuit est entré dans le salon où j'étais en train de prendre congé de madame la baronne, un petit homme qui avait au moins quatre-vingts ans, et qu'il est resté à battre la campagne jusqu'à trois heures, sans qu'il ait été possible de lui faire entendre un mot , tant il est sourd ou détraqué. L'accent de vérité avec lequel je fis cette assertion ébranla le baron. — Comment étaitril fait , ce petit homme ? dit-il. — Il était maigre , plus petit encore que moi. Il avait le nez pointu, une grosse verrue au-dessous de l'œil, les U. Digitized by Google

heures du matin sur son cheval, pour arriver à neuf. L'explication était fort inutile. Il n'y avait pas à confondre cet intendant-là avec celui qui était venu dans la nuit. La baronne interroge Lapierre; Lapierre n'a vu personne. Il a attendu en vain M. Buisson jusqu'à minuit au bout de l'avenue. Il est rentré se coucher. Aucun domestique n'a fait ni vu entrer personne. Tous ont dormi parfaitement. La femme de chambre a attendu madame dans son appartement, ou elle a dû la trouver en y rentrant à trois heures du matin.

— A trois heures du matin, s'écrie le baron en me lançant un regard terrible. Vraiment, voilà une singulière fantaisie de se coucher à pareille heure! Et cet intendant qui vous tenait compagnie n'a pas tout à fait l'âge que vous lui supposez!

La baronne entre dans une fureur épouvantable.

— Mais parlez donc, Monsieur, s'écrie-t-elle en s'adressant à moi, car je passe ici pour visionnaire et vous êtes là qui ne dites mot.

Enfin mes idées se débrouillent, et je prends la parole :

— Monsieur le baron, je vous jure sur l'honneur, sur mon âme, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'à minuit est entré dans le salon où j'étais en train de prendre congé de madame la baronne, un petit homme qui avait au moins quatre-vingts ans, et qu'il est resté à battre la campagne jusqu'à trois heures, sans qu'il ait été possible de lui faire entendre un mot, tant il est sourd ou détraqué.

L'accent de vérité avec lequel je fis cette assertion ébranla le baron.

— Comment était-il fait, ce petit homme ? dit-il.

— Il était maigre, plus petit encore que moi. Il avait le nez pointu, une grosse verrue au-dessous de l'œil, les

3A6 MONSIEUR ROÜSSET, lèvres minces, des yeux pâles et hagards, la voix sèche et creuse. — Comment était-il habillé? — Habit, veste et culotte vert olive, des bas chinés blanc et bleu -, il tenait une canne d'ébène terminée par une tête de nègre coiffée d'une cornaline ; il était accompagné d'un vilain barbet tout noir et fort grognon. — Tout cela est exact, dit la baronne, et monsieur oublie qu'il avait un galon d'argent autour de son habit, et qu'il portait des besicles d'écaille. En outre, il a l'habitude de répéter souvent trois fois le même mot. Il fait froid, froid, très-froid. C'est une ajfaire embrouillée, bien . embrouillée, très-embrouillée. En ce moment , Lapierre, qui portait une assiette, la laissa tomber, et devint pâle comme la mort. Le baron pâlit aussi un peu , et dit : « C'est fort étrange 1 on me l'avait dit ; je ne le croyais pas. a — Quand je vous le disais, Monsieur, dit Lapierre tout tremblant; je l'ai vu le soir de notre arrivée comme je vous vois à cette heure, et habillé absolument comme il est dans son portrait. — Allez me chercher le portrait de M. Rousset tout de suite, dit le baron fort agité. On apporta un petit portrait au pastel. — Il n'est pas bien bon, dit le baron; c'est un artiste ambulant qui l'a fait deux mois avant la mort du pauvre Rousset; mais il ressemble d'une manière effrayante. La baronne jeta les yeux sur le portrait , fit un grand cri et s'évanouit. Je fus plus maître de moi; mais, en reconnaissant à ne pouvoir en douter un seul instant l'hôte de la nuit, je sentis une sueur froide me gagner. On secourut la baronne. — Expliquez-moi cette affreuse plaisanterie. Monsieur, dit-elle à son mari aussitôt qu'elle Digiiized by Google

 fut revenue à elle-même; M. Roussel n’est donc pas mort? — Hélas! le pauvre homme! dit Lapierre; il est bien mort et enterré huit jours avant l’arrivée de madame la baronne. Je lui ai fermé les yeux , et si madame veut voir son chien , son pauvre caniche noir, qui va toutes les nuits gratter sa tombe... — Jamais, jamais! s’écria la baronne. Vite, vite, qu’on fasse mes paquets, qu’on m’amène des chevaux de poste ; je ne passerai pas la nuit ici. Soit qu’elle fût réellement terrifiée, soit qu’elle fût bien aise d’avoir ce prétexte, elle insista si bien que deux heures après elle était en route pour Paris avec le baron , qui laissait à son nouvel intendant le soin de se débrouiller avec le défunt. J’ignore s’ils eurent maille à partir ensemble. Je n’avais nulle envie de passer une nouvelle nuit à entendre parler de procédure par un spectre fou. La baronne me fit des adieux très4roids ; le baron essaya d’être plus aimable, et il me fit conduire jusqu’à la ville voisine; mais je ne partageai point le regret qu’il m’exprima do ne pouvoir me retenir plus longtemps au château de Guernay.

 Digitized by Googte

fut revenue à elle-même; M. Rousset n'est donc pas mort?

— Hélas! le pauvre homme! dit Lapierre; il est bien mort et enterré huit jours avant l'arrivée de madame la baronne. Je lui ai fermé les yeux, et si madame veut voir son chien, son pauvre caniche noir, qui va toutes les nuits gratter sa tombe...

— Jamais, jamais! s'écria la baronne. Vite, vite, qu'on fasse mes paquets, qu'on m'amène des chevaux de poste; je ne passerai pas la nuit ici.

Soit qu'elle fût réellement terrifiée, soit qu'elle fût bien aise d'avoir ce prétexte, elle insista si bien que deux heures après elle était en route pour Paris avec le baron, qui laissait à son nouvel intendant le soin de se débrouiller avec le défunt. J'ignore s'ils eurent maille à partir ensemble. Je n'avais nulle envie de passer une nouvelle nuit à entendre parler de procédure par un spectre fou. La baronne me fit des adieux très-froids; le baron essaya d'être plus aimable, et il me fit conduire jusqu'à la ville voisine; mais je ne partageai point le regret qu'il m'exprima de ne pouvoir me retenir plus longtemps au château de Guernay.

GEORGE SAND.

FIN DE MONSIEUR ROUSSET.

**The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate**

MOUNY-ROBIN

# MOUNY-ROBIN

**The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate**

Digitized by Google

MOÜNY-ROBIN L’autre soir, à l’Opéra, j’étais placé entre un bourgeois de Paris qui disait , d’un air profond , au second acte du Freytchütz : Faut -il que ces Allemands soient simples pour croire à de pareilles sornettes 1 — Et un bon Allemand qui s’écriait avec indignation, en levant les yeux et les bras au del, c’est-à-dire au plafond : — Ces Français sont trop sceptiques ; ils ne conçoivent rien au merveilleux.— Le bourgeois scandalisé reprenait , s’adressant à sa femme : — Vraiment , ce hibou qui roule les yeux et bat des ailes est indigne de la scène française 1 — L’Allemand outragé reprenait de son cèté, s’adressant aux étoiles , c’est-à-dire aux quinquets : — Ce hibou bat des ailes à contre-mesure , et ses yeux regardent de travers. U aurait besoin d’étre soumis à l’opération du strabisme. Un public allemand ne souffrirait pas une pareille négligence dans la mise en scène ! — Les Allemands n’ont pas do goût, disait le bourgeois parisien. — Les Français n’ont pas de conscience, disait le spectateur allemand. — A qui en ont ces messieurs? demandai -je dans l’entr’acte à un spectateur cosmopolite qui se trouvait derrière moi , et qui , par parenthèse , est fort de mes amis. Comment se fait-il que la mauvaise tenue de ce hibou les occupe plus que l’esprit du drame , si admirablement rendu par la musique? Digitized by Google

# MOUNY-ROBIN

L'autre soir, à l'Opéra, j'étais placé entre un bourgeois de Paris qui disait, d'un air profond, au second acte du *Freyschütz* : Faut-il que ces Allemands soient simples pour croire à de pareilles sornettes ! — Et un bon Allemand qui s'écriait avec indignation, en levant les yeux et les bras au ciel, c'est-à-dire au plafond : — Ces Français sont trop sceptiques ; ils ne conçoivent rien au merveilleux. — Le bourgeois scandalisé reprenait, s'adressant à sa femme : — Vraiment, ce hibou qui roule les yeux et bat des ailes est indigne de la scène française ! — L'Allemand outragé reprenait de son côté, s'adressant aux étoiles, c'est-à-dire aux quinquets : — Ce hibou bat des ailes à contre-mesure, et ses yeux regardent de travers. Il aurait besoin d'être soumis à l'opération du strabisme. Un public allemand ne souffrirait pas une pareille négligence dans la mise en scène ! — Les Allemands n'ont pas de goût, disait le bourgeois parisien. — Les Français n'ont pas de conscience, disait le spectateur allemand.

— A qui en ont ces messieurs ? demandai-je dans l'entr'acte à un spectateur cosmopolite qui se trouvait derrière moi, et qui, par parenthèse, est fort de mes amis. Comment se fait-il que la mauvaise tenue de ce hibou les occupe plus que l'esprit du drame, si admirablement rendu par la musique ?

t 252 MOÜNT-ROBIN. —L’Allemand n’est pas content de certaines parties de l’exécution, me répondit le cosmopolite, et il s’en prend au décor. C’est bien de l’indulgence ou de la retenue de sa part. Quant au bourgeois , il va à l’Opéra pour voir le spectacle, et il écoute la musique avec les yeux. Eh bien 1 pour ne parler que du spectacle, repris-je, que voüs en semble? Vous qui avez vu représenter ce chefd’œuvre sur les premières scènes de l’Europe , trouvezvous qu’il soit mal monté (comme on dit) sur la nôtre? Je ne suis pas du tout mécontent de ce sabbat , répondit-il, quoique j’y trouve trop peu de diablerie. Les apparitions du premier plan sont trop négligées, trop rares, et ne sont pas combinées à point aved les paroles du drame et avec l’intention du compositeur. Je n’ai pas vu le sanglier dont le rugissement sauvage est si bien exprimé dans la musique. S’il a passé , c’est si vite, que je ne l’ai point aperçu. A la place de l’apparition d’Agathe, je n’ai vu qu’un revenant quelconque. Ces squelettes et ces lutins sont beaucoup plus laids qu’il ne faut, et ne produisent pas du tout l’effet que produisent en Allemagne les chiens et les oiseaux innombrables qui s’élancent sur la scène. Les aboiements et le bruit des ailes sont pourtant indiqués dans l’orchestre, et c’est traiter un peu lestement la pensée de Weber que de lui retirer ses manifestations nécessaires. Voilà de quoi l’Alleniand se plaint, et il a raison. Mais , ce qui pour moi fait compensation , c’est la beauté de ce paysage , la profondeur de ces toiles, la transparence de ces brouillards, ce je ne sais quoi d’artiste, de poétique et d’élevé qui préside à' la composition du tableau. Sur aucune autre scène, on n’aurait mis autant de goût et d’intelligence à peindre le site en lui-même. Celte cascade dont le bruit sec et froid vous pénètre et vous glace , ces rideaux de brume qui s’éclaircissent et s’épaississent tour à tour, cela est vu et senti grandement Digitized by Googte

MOUNT-BOBIN. SS3 par le décorateur. C'est que le Français a plus que l'AIlemand le sentiment de la vraie beauté dans la nature, témoin les grands paysagistes que la France seule a produits depuis quelques années. Il y a une véritable renaissance de ce côté-là. L'Allemand voit les choses autrement; il veut embellir la nature. Elle ne suffit pas à son imagination, il la peuple de fantômes, il donne aux objets réels eux-mêmes des formes fantastiques. La scène allemande essaie minutieusement de réaliser cette pensée du poète , et je crois qu'ici on a bien fait de ne pas le tenter. Il eût fallu sacrifier des effets de vérité et des effets de fantaisie, et peut-être eût-on perdu ces beaux effets sans atteindre au bizarre effrayant des effets contraires. En résumé, on peut dire que chaque peuple a son fantastique , et qu'il serait plus que difficile de concilier les deux. — Si vous parlez de Paris et de Vienne, répondis-je, je vous accorde que ces différences sont tranchées ; mais si vous allez au cœur de notre peuple, si vous pénétrez dans nos provinces, au fond de nos campagnes, vous y trouverez des traditions si semblables à celles de l'Allemagne et de l'Écosse, que vous reconnaîtrez bien que ces poèmes populaires ont une source commune. Les poètes et les artistes des diverses nations s'en inspirent plus ou moins. L'Angleterre a Shakspeare et Byron, l'Allemagne Goethe, la Pologne Mickiewicz, l'Écosse Ossian et Walter Scott. Nous n'avons rien de semblable. Nos superstitions n'ont point eu d'illustres interprètes et n'en auront pas; l'esprit voltairien leur a porté le dernier coup, et notre moderne école fantastique n'a été qu'une pâle imitation de celles de nos voisins. Elle n'a rien produit de durable; c'est une affaire de mode. Le Français des hautes classes et celui des classes moyennes rient des contes de revenants , et défendent aux valets d'en troubler la cervelle des enfants. L'Allemand éclairé n'y croit pas davantage , mais il n'en ] J Digitized by Google

par le décorateur. C'est que le Français a plus que l'Allemand le sentiment de la vraie beauté dans la nature, témoin les grands paysagistes que la France seule a produits depuis quelques années. Il y a une véritable renaissance de ce côté-là. L'Allemand voit les choses autrement; il veut embellir la nature. Elle ne suffit pas à son imagination, il la peuple de fantômes, il donne aux objets réels eux-mêmes des formes fantastiques. La scène allemande essaie minutieusement de réaliser cette pensée du poëte, et je crois qu'ici on a bien fait de ne pas le tenter. Il eût fallu sacrifier des effets de vérité et des effets de fantaisie, et peut-être eût-on perdu ces beaux effets sans atteindre au bizarre effrayant des effets contraires. En résumé, on peut dire que chaque peuple a son fantastique, et qu'il serait plus que difficile de concilier les deux.

— Si vous parlez de Paris et de Vienne, répondis-je, je vous accorde que ces différences sont tranchées; mais si vous allez au cœur de notre peuple, si vous pénétrez dans nos provinces, au fond de nos campagnes, vous y trouverez des traditions si semblables à celles de l'Allemagne et de l'Écosse, que vous reconnaîtrez bien que ces poëmes populaires ont une source commune. Les poëtes et les artistes des diverses nations s'en inspirent plus ou moins. L'Angleterre a Shakspeare et Byron, l'Allemagne Goethe, la Pologne Mickiewicz, l'Écosse Ossian et Walter Scott. Nous n'avons rien de semblable. Nos superstitions n'ont point eu d'illustres interprètes et n'en auront pas; l'esprit voltairien leur a porté le dernier coup, et notre moderne école fantastique n'a été qu'une pâle imitation de celles de nos voisins. Elle n'a rien produit de durable; c'est une affaire de mode. Le Français des hautes classes et celui des classes moyennes rient des contes de revenants, et défendent aux valets d'en troubler la cervelle des enfants. L'Allemand éclairé n'y croit pas davantage, mais il n'en

 rit pas; il les aime. Personne, à cet égard, n*a mieux peint l’esprit allemand que Henri Heine. Quant à nous , continuai-je , nous avons lu les contes d’Hoffmann avec un plaisir extrême : mais l’impression que nous en avons reçue n’a pas modifié nos habitudes de logique , notre impérieux besoin de la recherche des causes, et, par conséquent, cette raison un peu froide et railleuse qui scandalise l’Âllemand. J’avoue que rien n’est plus risible que l’esprit fort qui veut tout expliquer sans rien savoir ; mais il y a une autre faiblesse qui consiste à s’interdire toute explication , bien qu’on ne manque pas de science, et qui n’est pas moins ridicule. Voilà, je crois, la différence entre les deux nations. Le Français , par amour du vrai , nie ou méconnaît toute vérité nouvelle ; l’Allemand , par amour du fabuleux , refuse de constater la vérité qui contrarie ses chimères. Màis , je vous le répète, descendez au coeur du peuple ; vous trouverez dans les grandes villes une population intelligente et active , qui, bien qu’initiée à la raison et à la logique des hautes classes, se souvient encore des traditions de son enfance et des contes de sa nourrice villageoise. Et si vous voulez aller au village , sans vous éloigner beaucoup de Paris , vous trouverez la fable de FreyscMtz aussi vivante dans les imaginations rustiques que vous venez de la voir sur ce théâtre. — Je serais curieux de m’en assurer, dit mon cosmopolite. — Eh bienl repris-je, allez un peu causer avec les gardes forestiers et les bûcherons de la forêt de Fontainebleau. Ils vous raconteront qu’ils ont entendu , dans les nuits brumeuses de l’automne , passer la chasse fantastique du Grand-Veneur. 11 en est même qui ont rencontré cette chasse terrible, ces biches épouvantées fuyant defaut la meute bruyante , et ces grands lévriers dont la Digitized by Goog[e

rit pas; il les aime. Personne, à cet égard, n'a mieux peint l'esprit allemand que Henri Heine.

Quant à nous, continuai-je, nous avons lu les contes d'Hoffmann avec un plaisir extrême : mais l'impression que nous en avons reçue n'a pas modifié nos habitudes de logique, notre impérieux besoin de la recherche des causes, et, par conséquent, cette raison un peu froide et railleuse qui scandalise l'Allemand. J'avoue que rien n'est plus risible que l'esprit fort qui veut tout expliquer sans rien savoir; mais il y a une autre faiblesse qui consiste à s'interdire toute explication, bien qu'on ne manque pas de science, et qui n'est pas moins ridicule. Voilà, je crois, la différence entre les deux nations. Le Français, par amour du vrai, nie ou méconnaît toute vérité nouvelle; l'Allemand, par amour du fabuleux, refuse de constater la vérité qui contrarie ses chimères. Mais, je vous le répète, descendez au cœur du peuple ; vous trouverez dans les grandes villes une population intelligente et active, qui, bien qu'initiée à la raison et à la logique des hautes classes, se souvient encore des traditions de son enfance et des contes de sa nourrice villageoise. Et si vous voulez aller au village, sans vous éloigner beaucoup de Paris, vous trouverez la fable de *Freyschütz* aussi vivante dans les imaginations rustiques que vous venez de la voir sur ce théâtre.

— Je serais curieux de m'en assurer, dit mon cosmopolite.

— Eh bien ! repris-je, allez un peu causer avec les gardes forestiers et les bûcherons de la forêt de Fontainebleau. Ils vous raconteront qu'ils ont entendu, dans les nuits brumeuses de l'automne, passer la chasse fantastique du Grand-Veneur. Il en est même qui ont rencontré cette chasse terrible, ces biches épouvantées fuyant devant la meute bruyante, et ces grands lévriers dont la

MOUNY-ROBIN. ISS race est perdue et qui devancent la course des feux fol* lets, et les chasseurs avec leurs trompes au son funèbre, et le Grand-Veneur en personne , avec son habit rouge , son panache flottant et son cheval noir comme la nuit, piaffant , reniflant , et faisant fumer la bruyère sous ses pieds autour de ces arbres séculaires qui forment, au plus obscur de la forêt , le carrefour du Grand-Veneur. — J'ai souvent passé sous ces beaux arbres , répondit mon interlocuteur, lorsqu'ils étaient couverts de soleil et de verdure , et je n'aurais jamais cru que les morts osassent venir prendre leurs ébats aussi près de la capitale. — Si vous voulez me promettre de ne pas vous moquer de moi , lui dis-je , je vais vous dire comme quoi j'ai été tout près de croire à une fable conforme , à bien des égards , au poëme de Freyschûtz. — Je vous en prie, me dit-il, et je vous promets tout ce que vous voudrez. — Eh bien, continuai -je, franchissez en imagination une distance de quatre-vingts lieues. Nous voici au centre de la France , dans un vallon vert et frais , au bord de l'Indre, au bas d'un coteau ombragé de beaux noyers qui s'appelle la côte d'ürmont, et qui domine un paysage tout à fait doux à l'œil et à la pensée. Ce sont d'étroites prairies bordées de saules , d'aulnes, de frênes et de peupliers. Quelques chaumières éparses , l'Indre , ruisseau profond et silencieux, qui se déroule comme une couleuvre endormie dans l'herbe, et que les arbres pressés sur chaque rive ensevelissent mystérieusement sous leur ombre immobile; de grandes vaches ruminant d'un air grave, des poulains bondissant autour de leur mère, quelque meunier cheminant derrière son sac sur un cheval maigre, et chantant pour adoucir l'ennui du chemin sombre et pierreux ; quelques moulins échelonnés sur la rivière, avec les nappes de leurs écluses bouillonnantes et leurs jolis Digitized by Google

race est perdue et qui devancent la course des feux follets, et les chasseurs avec leurs trompes au son funèbre, et le Grand-Veneur en personne, avec son habit rouge, son panache flottant et son cheval noir comme la nuit, piaffant, reniflant, et faisant fumer la bruyère sous ses pieds autour de ces arbres séculaires qui forment, au plus obscur de la forêt, le *carrefour du Grand-Veneur*.

— J'ai souvent passé sous ces beaux arbres, répondit mon interlocuteur, lorsqu'ils étaient couverts de soleil et de verdure, et je n'aurais jamais cru que les morts osassent venir prendre leurs ébats aussi près de la capitale.

— Si vous voulez me promettre de ne pas vous moquer de moi, lui dis-je, je vais vous dire comme quoi j'ai été tout près de croire à une fable conforme, à bien des égards, au poëme de *Freyschütz*.

— Je vous en prie, me dit-il, et je vous promets tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, continuai-je, franchissez en imagination une distance de quatre-vingts lieues. Nous voici au centre de la France, dans un vallon vert et frais, au bord de l'Indre, au bas d'un coteau ombragé de beaux noyers qui s'appelle la côte d'Urmont, et qui domine un paysage tout à fait doux à l'œil et à la pensée. Ce sont d'étroites prairies bordées de saules, d'aulnes, de frênes et de peupliers. Quelques chaumières éparses, l'Indre, ruisseau profond et silencieux, qui se déroule comme une couleuvre endormie dans l'herbe, et que les arbres pressés sur chaque rive ensevelissent mystérieusement sous leur ombre immobile; de grandes vaches ruminant d'un air grave, des poulains bondissant autour de leur mère, quelque meunier cheminant derrière son sac sur un cheval maigre, et chantant pour adoucir l'ennui du chemin sombre et pierreux; quelques moulins échelonnés sur la rivière, avec les nappes de leurs écluses bouillonnantes et leurs jolis

tso moümi-robin. ponts rustiques que vous ne franchiriez peut-être pas sans un peu d'émoüon, car ils ne sont rien moins que solides et commodes ; quelque vieille filant sa quenouille, accroupie derrière un buisson , tandis que son troupeau d oies maraude à la hâte dans le pré du voisin ; voilà les seuls accidents de ce tableau rustique. Je ne saurais vous dire où en est le charme , et pourtant vous en seriez pénétre , surtout si, par une nuit de printemps , un peu avant les fauchailles, vous traversiez ces sentiers de la praine ou l'herbe, semée de mille fleurs, vous monte jusqu'aux genoux, où le buisson exhale les parfums de l'aubépine , et où le taureau mugit d'une voix désolée. Par une nuit de la fin d'automne, votre promenade serait moins agréable, mais plus romantique. Vous marcheriez dans les prés humides , sur une grande nappe de brume blanche comme Tardent. Il faudrait vous méfier des fossés grossis par le débordement de quelque bras de la rivière, et dissimulés par les joncs et les iris. Vous en seriez averti par l'interruption subite des croassements des grenouilles , dont votre approche troublerait le concert nocturne. Et si par hasard vous voyiez passer à vos côtés, dans le brouillard, une grande ombre blanche avec un bruit de chaînes, il ne faudrait pas vous flatter trop vite que ce fût un spectre ; car ce pourrait bien être la jument blanche de quelque fermier, traînant les fers dont ses iiieds de devant sont entravés. Le plus mystérieux et le plus pittoresque de ces moulins cachés sous le feuillage et abrités par le versant rapide du coteau d'Urmont (eh! mon Dieu , si quelque rustique habitant de notre Vallée Noire était là pour m'entendre prononcer ce nom, vous le verriez dresser l'oreille comme un cheval ombrageux), le plus joli, dis-je, de ces moulins, celui qui fut jadis le plus prospère et qui désormais ne l'est plus, c'est le moulin Blanchet. Hélas! ü n'a Digilized by Google

ponts rustiques que vous ne franchiriez peut-être pas sans un peu d'émotion, car ils ne sont rien moins que solides et commodes ; quelque vieille filant sa quenouille, accroupie derrière un buisson, tandis que son troupeau d'oies maraude à la hâte dans le pré du voisin ; voilà les seuls accidents de ce tableau rustique. Je ne saurais vous dire où en est le charme, et pourtant vous en seriez pénétré, surtout si, par une nuit de printemps, un peu avant les fauchailles, vous traversiez ces sentiers de la prairie où l'herbe, semée de mille fleurs, vous monte jusqu'aux genoux, où le buisson exhale les parfums de l'aubépine, et où le taureau mugit d'une voix désolée. Par une nuit de la fin d'automne, votre promenade serait moins agréable, mais plus romantique. Vous marcheriez dans les prés humides, sur une grande nappe de brume blanche comme l'argent. Il faudrait vous méfier des fossés grossis par le débordement de quelque bras de la rivière, et dissimulés par les joncs et les iris. Vous en seriez averti par l'interruption subite des croassements des grenouilles, dont votre approche troublerait le concert nocturne. Et si par hasard vous voyiez passer à vos côtés, dans le brouillard, une grande ombre blanche avec un bruit de chaînes, il ne faudrait pas vous flatter trop vite que ce fût un spectre ; car ce pourrait bien être la jument blanche de quelque fermier, traînant les fers dont ses pieds de devant sont entravés.

Le plus mystérieux et le plus pittoresque de ces moulins cachés sous le feuillage et abrités par le versant rapide du coteau d'Urmont (eh ! mon Dieu, si quelque rustique habitant de notre Vallée Noire était là pour m'entendre prononcer ce nom, vous le verriez dresser l'oreille comme un cheval ombrageux), le plus joli, dis-je, de ces moulins, celui qui fut jadis le plus prospère et qui désormais ne l'est plus, c'est le moulin Blanchet. Hélas ! il n'a

MOCNT'ROBIR. 257 pas toujours de l'eau maintenant dans les chaleurs de l'été, et pourtant jamais il n'en a manqué du temps que Mouny-Robin en était le meunier. Le moulin qui est audessus et celui de Lamballe , qui tôt au-dessous en remontant et en suivant le même cours d'eau , en manquaient souvent. Les meuniers maudissaient la saison , ils tourmentaient en vain leurs écluses , ils épuisaient jusqu'à la dernière goutte de leurs réservoirs sans pouvoir contenter leurs clients, et pendant ce temps la roue du moulin Blanchet tournait triomphante et chassait à grand bruit des flots d'écume. Mouny-Robin satisfaisait toutes ses pratiques , et voyait , comme de juste , venir à lui toutes celles de ses confrères malheureux; c'est que MounyRobin était sorcier, c'est qu'il s'était donné à Georgeon. Qu'est-ce que Georgeon? Qu'est-ce que Samiel? Georgeon est un diable bien malin. Je n'ai jamais pu réussir à le voir, quoique j'y aie fait mon possible. Mais tant d'autres l'ont vu , que l'on ne saurait révoquer en doute son existence , et son intervention dans les affaires de nos paysans. C'est lui qui donne de l'eau au moulin , de l'herbe au pré, de l'embonpoint aux bestiaux, et surtout du gibier au chasseur, car il est particulièrement l'Esprit de la chasse. Il trotte dans les guérets , il rôde dans les buissons, il contrarie les chasseurs maladroits, il gambade la nuit dans les prés avec les poulains, et, quand il parcourt la forêt , il est toujours accompagné d'au moins cinquante loups , lors même qu'il n'y en a pas un seul dans le pays. Lorsqu'on le surprend dans cet équipage , on s'assemble de tous les hameaux environnants pour faire une battue ; mais , quoi qu'on fasse , les loups deviennent invisibles , et le Malin se moque des chasseurs. C'est que les favoris de Georgeon ne se mêlent jamais de ces battues ; ils n'ont à discrétion des perdrix et des lièvres qu'à la condition de respecter les loups , et de les Digitized by Google

pas toujours de l'eau maintenant dans les chaleurs de l'été, et pourtant jamais il n'en a manqué du temps que Mouny-Robin en était le meunier. Le moulin qui est au-dessus et celui de Lamballe, qui est au-dessous en remontant et en suivant le même cours d'eau, en manquaient souvent. Les meuniers maudissaient la saison, ils tourmentaient en vain leurs écluses, ils épuisaient jusqu'à la dernière goutte de leurs réservoirs sans pouvoir contenter leurs clients, et pendant ce temps la roue du moulin Blanchet tournait triomphante et chassait à grand bruit des flots d'écume. Mouny-Robin satisfaisait toutes ses pratiques, et voyait, comme de juste, venir à lui toutes celles de ses confrères malheureux; c'est que Mouny-Robin était sorcier, c'est qu'il s'était donné à *Georgeon*.

Qu'est-ce que Georgeon? Qu'est-ce que Samiel? Georgeon est un diable bien malin. Je n'ai jamais pu réussir à le voir, quoique j'y aie fait mon possible. Mais tant d'autres l'ont vu, que l'on ne saurait révoquer en doute son existence, et son intervention dans les affaires de nos paysans. C'est lui qui donne de l'eau au moulin, de l'herbe au pré, de l'embonpoint aux bestiaux, et surtout du gibier au chasseur, car il est particulièrement l'Esprit de la chasse. Il trotte dans les guérets, il rôde dans les buissons, il contrarie les chasseurs maladroits, il gambade la nuit dans les prés avec les poulains, et, quand il parcourt la forêt, il est toujours accompagné d'au moins cinquante loups, lors même qu'il n'y en a pas un seul dans le pays. Lorsqu'on le surprend dans cet équipage, on s'assemble de tous les hameaux environnants pour faire une battue; mais, quoi qu'on fasse, les loups deviennent invisibles, et le Malin se moque des chasseurs. C'est que les favoris de Georgeon ne se mêlent jamais de ces battues; ils n'ont à discrétion des perdrix et des lièvres qu'à la condition de respecter les loups, et de les

368 UOUNY

HOUNT-BOBIM. 359 déférence. —Je savais bien, dit-il d'un air triomphant, que vous ne passeriez pas là sans moi. — Et venant à moi, quoiqu'il fut très-pâle et parût exténué par une Gèvre qui le rongeait depuis plus d'un an , il me prit à la lettre entre ses mains, m'enleva en l'air comme il eût fait d'un lièvre , et , marchant sur les pierres jalonnées avec une parfaite sécurité malgré ses gros sabots , il me passa à l'autre bord sans broncher. — Toi , dit-il à l'autre , suismoi, et ne crains rien. — L'autre passa, et ne trouva pas la moindre difficulté. — Le sort était levé. Depuis ce jour, j'avais alors dix-sept ans, Mouny-Robin me témoigna toujours la plus grande amitié. Si j'insiste sur la physionomie de ce personnage, ce n'est pas que je l'aie jamais cru sorcier ; mais c'est qu'il y avait en lui bien certainement quelque chose d'extraordinaire, sinon comme intelligence, du moins comme /aculté mystérieuse. Je vous expliquerai au fur et à mesure ce que j'entends par là. Il était , quant à l'extérieur, au langage et aux manières, bien différent de tous les autres paysans, quoiqu'il eût toujours vécu dans les mêmes conditions d'ignorance et d'apathie. Il s'exprimait avec une certaine distinction , quoique avec une sorte de cynisme rabelaisien qui ne manquait pas de sel. Il avait la voix douce et l'accent agréable ; son humeur était enjouée, et ses allures familières , sans être insolentes. Bien opposé aux habitudes de servilité craintive de ses pareils, qui ne rencontrent jamais un chapeau à forme haute sans soulever leur chapeau plat à grands bords, je ne crois pas qu'il ait jamais dit à personne monsieur ou madame, ni qu'il ait jamais porté 1a main à son bonnet pour saluer. Si le bourgeois lui plaisait, il l'appelait « mon ami , » sinon il l'appelait Gagneux , Daudon ou Massicot tout court. Il ne procédait pas ainsi par esprit d'insurrection. Vraiment, il ne s'occupait point de politique, ne lisait pas de Digitized by Google

déférence. — Je savais bien, dit-il d'un air triomphant, que vous ne passeriez pas là sans moi. — Et venant à moi, quoiqu'il fut très-pâle et parût exténué par une fièvre qui le rongeait depuis plus d'un an, il me prit à la lettre entre ses mains, m'enleva en l'air comme il eût fait d'un lièvre, et, marchant sur les pierres jalonnées avec une parfaite sécurité malgré ses gros sabots, il me passa à l'autre bord sans broncher. — Toi, dit-il à l'autre, suis-moi, et ne crains rien. — L'autre passa, et ne trouva pas la moindre difficulté. — Le sort était levé. Depuis ce jour, j'avais alors dix-sept ans, Mouny-Robin me témoigna toujours la plus grande amitié.

Si j'insiste sur la physionomie de ce personnage, ce n'est pas que je l'aie jamais cru sorcier; mais c'est qu'il y avait en lui bien certainement quelque chose d'extraordinaire, sinon comme intelligence, du moins comme *faculté mystérieuse*. Je vous expliquerai au fur et à mesure ce que j'entends par là. Il était, quant à l'extérieur, au langage et aux manières, bien différent de tous les autres paysans, quoiqu'il eût toujours vécu dans les mêmes conditions d'ignorance et d'apathie. Il s'exprimait avec une certaine distinction, quoique avec une sorte de cynisme rabelaisien qui ne manquait pas de sel. Il avait la voix douce et l'accent agréable; son humeur était enjouée, et ses allures familières, sans être insolentes. Bien opposé aux habitudes de servilité craintive de ses pareils, qui ne rencontrent jamais un chapeau à forme haute sans soulever leur chapeau plat à grands bords, je ne crois pas qu'il ait jamais dit à personne *monsieur* ou *madame*, ni qu'il ait jamais porté la main à son bonnet pour saluer. Si le bourgeois lui plaisait, il l'appelait « mon ami, » sinon il l'appelait Gagneux, Daudon ou Massicot tout court. Il ne procédait pas ainsi par esprit d'insurrection. Vraiment, il ne s'occupait point de politique, ne lisait pas de

 journaux, et pour cause. La chasse l'absorbait tout entier, et j'ai toujours pensé que, comme chacun de nous a une certaine analogie de caractère, d'instincts, et même de physionomie avec un animal quelconque (Lavater et Grandville l'ont assez prouvé), il y avait dans Mouny une grande tendance à rapprocher le type du chien de chasse de l'espèce humaine. Il en avait l'instinct , l'intelligence, l'attachement, la douceur confiante, et ce sens mystérieux qui met le chien sur la piste du gibier. Ceci mérite explication. Quelques années après mon aventure du fossé (si aventure il y a), mon frère, étant venu se fixer dans le pays, fut pris d'une grande passion pour la chasse. C'était dans les commencements une passion malheureuse; car, dans nos vallons coupés de haies et semés de pacages buissonneux, le gibier a tant de retraites, que la chasse est fort difficile. Il ne suffit pas de savoir tirer juste, il faut connaître les habitudes du gibier, combattre ses tactiques par une tactique d'observation et d'expérience, développer en soi la ruse, la présence d'esprit, la patience, n'avoir pas de distraction, savoir tirer au juger parmi les broussailles, ou viser si juste et si vite, qu'un lièvre à la course apparaissant, pour une ou deux secondes, dans un éclairci de quelques pieds d'ouverture, il tombe là, sans quoi il ira se remiser dans des fourrés impénétrables. La perdrix aux champs n'est qu'une chasse d'enfants. Mais le lièvre au pacage est une chasse de maître. Il faut y être bien rompu , bien retors, et le plus habile chasseur de plaine y perdra son latin et sa poudre, à moins que, pour abréger de longues années d'apprentissage, il no fasse intervenir Georgeon dans ses affaires. — C'est encore là le plus sûr, nous disait notre ami le garde champêtre. Quant à moi , je n'ai pas la science qu'il faut pour ça; et puis ça commence bien, mais ça finit Digitized by Google

MOUNT-ROBIIf. *61 toujours mal avec le camarade. Voilà Mouny-Robin qui vous fera tuer du gibier tant que vous voudre2, et Dieu sait qu'il n'y a pas de plus fin braconnier en Europe et même en France ; mais, voyez-vous, il a après lui un vilain monsieur. Qu'il y prenne garde ! Un beau jour il trouvera son maître, et Georgeon finira par le tourer *. Au sortir d'un régiment de hussards , on n'est pas superstitieux. Mon frère, voulant passer maître à la chasse, se fit l'écolier de Mouny, et moi , qui ai toujours aimé à battre les champs et les prés, à fumer à l'ombre parfumée d'un noyer, ou à lire un roman le long de la rivière, je me mis de la partie sans songer à mal. — D'abord , mes enfants, nous dit Mouny-Robin , il faut se mettre en chasse à l'heure de la grand'messe, si ça ne vous fait pas trop de peine. A la bonne heure, pensai-je, voilà qui sent le sorcier. Nous partîmes pendant que la cloche du village appelait les fidèles à l'église et nous garantissait au moins contre des concurrents incommodes. — C'est trop tôt, nous dit Mouny-Robin. Laissez entrer tout le monde; avant que le premier coup de fusil soit tiré, il ne nous faut rencontrer ni fille ni femme. Malgré cette précaution, et quoique, pour complaire au sorcier dont les pratiques nous divertissaient , nous fissions de grands détours pour éviter de nous croiser dans notre marche avec quelque paysanne attardée se rendant à l'église, nous nous trouvâmes tout à coup face à face avec une bergère qui gardait ses moutons à l'angle d'uno prairie. — Comme elle ne marche pas, dit mon frère, cela ne peut pas s'api)eler une rencontre. — C'est égal, dit Mouny, c'est bien mauvais, et la chance est contre nous. Nous allons être deux heures sans rien tuer. 1. Se tourer, en berrichon, Inlter ensemble; tire lourt, Être terussi dans la lulle. 15. Digitized by Cooglc

toujours mal avec le *camarade*. Voilà Mouny-Robin qui vous fera tuer du gibier tant que vous voudrez, et Dieu sait qu'il n'y a pas de plus fin braconnier en Europe et même en France; mais, voyez-vous, il a après lui un vilain monsieur. Qu'il y prenne garde! Un beau jour il trouvera son maître, et Georgeon finira par le *tourer* [1].

Au sortir d'un régiment de hussards, on n'est pas superstitieux. Mon frère, voulant passer maître à la chasse, se fit l'écolier de Mouny, et moi, qui ai toujours aimé à battre les champs et les prés, à fumer à l'ombre parfumée d'un noyer, ou à lire un roman le long de la rivière, je me mis de la partie sans songer à mal.

— D'abord, mes enfants, nous dit Mouny-Robin, il faut se mettre en chasse à l'heure de la grand'messe, si ça ne vous fait pas trop de peine.

A la bonne heure, pensai-je, voilà qui sent le sorcier. Nous partîmes pendant que la cloche du village appelait les fidèles à l'église et nous garantissait au moins contre des concurrents incommodes. — C'est trop tôt, nous dit Mouny-Robin. Laissez entrer tout le monde; avant que le premier coup de fusil soit tiré, il ne nous faut rencontrer ni fille ni femme.

Malgré cette précaution, et quoique, pour complaire au sorcier dont les pratiques nous divertissaient, nous fissions de grands détours pour éviter de nous croiser dans notre marche avec quelque paysanne attardée se rendant à l'église, nous nous trouvâmes tout à coup face à face avec une bergère qui gardait ses moutons à l'angle d'une prairie.— Comme elle ne marche pas, dit mon frère, cela ne peut pas s'appeler une rencontre. — C'est égal, dit Mouny, c'est bien mauvais, et la chance est contre nous. Nous allons être deux heures sans rien tuer.

1. *Se tourer*, en berrichon, lutter ensemble; *être touré*, être terrassé dans la lutte.

26Î MOUNY-ROBIN. Deux heures se passèrent en effet sans que nous pussions abattre une seule pièce. C'était à qui de nous tirerait le plus mal , et Mouny n'était pas le moins maladroit. — Puisque tu es sorcier, lui dis-je, au lieu de conjurer les mauvaises rencontres, tu devrais avoir des balles qui portent juste. On dit que Georgeon en donne à ses amis. — Estrce que vous croyez à Georgeon, vous autres? dit-il en haussant les épaules. Pour moi , je regarde tout ce qu'on en dit comme autant de contes pour faire peur aux enfants. — Mais pourquoi évites-tu les rencontres? pourquoi chasses-tu pendant la messe? pourquoi crois-tu aux mauvaises chances ? — Vois-tu , mon petit, reprit-il , tu parles sans savoir. La chasse est une chose à laquelle personne ne connaît rien. Il y a des chances, voilà tout ce que je peux t'en dire. T'ai-je averti que nous aurions deux mauvaises heures? Elles sont passées; regarde au soleil. Eh bien! voilà une pie sur un arbre. Je vais la tirer, et la chance sera pour nous ; si je la manquais, nous ferions aussi bien de rentrer; nous manquerions à tout coup. Il abattit la pie. — Ne la ramassez pas, n'y touchez pas, nous dit-il. Cela n'est bon qu'à lever un sort. — Ah ça, la bergère était donc sorcière? lui demandai-je. — Non, me dit-il , il n'y a ni sorciers ni sorcières; mais elle avait une mauvaise influence. Ce n'est pas sa faute. L'influence est détruite; à présent nous allons trouver deux perdrix à la Croix-Blanche. — Comment ! à une demi-lieue d'ici ? dit mon frère. — Pardine, je le sais bien, répliqua Mouny; mâle et femelle ! Vous pouvez rencontrer qui vous voudrez à présent, et tirer comme vous pourrez, vous tuerez ces pei> drix-4à, je vous les donne. Digitized by Google

Deux heures se passèrent en effet sans que nous pussions abattre une seule pièce. C'était à qui de nous tirerait le plus mal, et Mouny n'était pas le moins maladroit.

— Puisque tu es sorcier, lui dis-je, au lieu de conjurer les mauvaises rencontres, tu devrais avoir des balles qui portent juste. On dit que Georgeon en donne à ses amis.

— Est-ce que vous croyez à Georgeon, vous autres? dit-il en haussant les épaules. Pour moi, je regarde tout ce qu'on en dit comme autant de contes pour faire peur aux enfants.

— Mais pourquoi évites-tu les rencontres? pourquoi chasses-tu pendant la messe? pourquoi crois-tu aux mauvaises chances?

— Vois-tu, mon petit, reprit-il, tu parles sans savoir. La chasse est une chose à laquelle personne ne connaît rien. Il y a des chances, voilà tout ce que je peux t'en dire. T'ai-je averti que nous aurions deux mauvaises heures? Elles sont passées; regarde au soleil. Eh bien! voilà une pie sur un arbre. Je vais la tirer, et la chance sera pour nous; si je la manquais, nous ferions aussi bien de rentrer; nous manquerions à tout coup.

Il abattit la pie. — Ne la ramassez pas, n'y touchez pas, nous dit-il. Cela n'est bon qu'à lever un sort.

— Ah ça, la bergère était donc sorcière? lui demandai-je.

— Non, me dit-il, il n'y a ni sorciers ni sorcières; mais elle avait une mauvaise influence. Ce n'est pas sa faute. L'influence est détruite; à présent nous allons trouver deux perdrix à la Croix-Blanche.

— Comment! à une demi-lieue d'ici? dit mon frère.

— Pardine, je le sais bien, répliqua Mouny; mâle et femelle! Vous pouvez rencontrer qui vous voudrez à présent, et tirer comme vous pourrez, vous tuerez ces perdrix-là, je vous les donne.

MOUNY-HOBIN. 263 Nous les trouvâmes à la place qu'il avsdt désignée , et mon frère les tua. — Maintenant, dit-il, nous ne verrons rien d'ici à une demi-heure : regardez à vos montres. La demi-heure écoulée : — Je veux tuer un lièvre, dit- il: il faut que je le tue, ce diable de lièvre ! Le lièvre passa à une telle distance, que mon frère cria : — Ne tirez pas, c'est inutile ; il est hors de portée. Le coup partit. — Il a beau être sorcier, dit mon frère, il n'abattra pas celui-là. Cest tout à fait impossible. — Cherche, Rageot ! dit Mouny à son chien. — Oui , oui , cherche 1 dit mon frère en riant. Rageot partit comme un trait; c'était un bien bel épagneul blanc avec deux taches jaunes. R passa la rivière à la nage, car Mouny avait tiré par-dessus ; il flaira les buissons, poussa un cri de joie, fit vaillamment le plongeon dans les épines, et rapporta le lièvre criblé du gros plomb de Mouny. Ma foi, je commençais à croire que Georgeon s'était mis de la partie. R nous fit plusieurs autres prédictions qui se réalisèrent comme les précédentes. Au retour, notre chien Médor tomba en arrêt sur une compagnie de perdrix. — Laissez-moi tirer là-dessus, dit Mouny en retenant mon frère. R nous en faut au moins six. R en abattit sept. — Bah I c'est trop facile ! disait-il tranquillement en les ramassant. — S'il n'est pas sorcier ou diable, disais-je à mon frère en revenant, il a du moins quelque pratique secrète que je ne devine pas. — Bah ! répondit mon frère, il a tant étudié les allures du gibier, qu'il en connaît toutes les remises et toutes les

Digilized by Google

Nous les trouvâmes à la place qu'il avait désignée, et mon frère les tua.

— Maintenant, dit-il, nous ne verrons rien d'ici à une demi-heure : regardez à vos montres.

La demi-heure écoulée : — Je veux tuer un lièvre, dit-il : il faut que je le tue, ce diable de lièvre !

Le lièvre passa à une telle distance, que mon frère cria : — Ne tirez pas, c'est inutile; il est hors de portée.

Le coup partit.

— Il a beau être sorcier, dit mon frère, il n'abattra pas celui-là. C'est tout à fait impossible.

— Cherche, Rageot ! dit Mouny à son chien.

— Oui, oui, cherche ! dit mon frère en riant.

Rageot partit comme un trait; c'était un bien bel épagneul blanc avec deux taches jaunes. Il passa la rivière à la nage, car Mouny avait tiré par-dessus; il flaira les buissons, poussa un cri de joie, fit vaillamment le plongeon dans les épines, et rapporta le lièvre criblé du gros plomb de Mouny.

Ma foi, je commençais à croire que Georgeon s'était mis de la partie.

Il nous fit plusieurs autres prédictions qui se réalisèrent comme les précédentes. Au retour, notre chien Médor tomba en arrêt sur une compagnie de perdrix.

— Laissez-moi tirer là-dessus, dit Mouny en retenant mon frère. Il nous en faut au moins six.

Il en abattit sept.

— Bah ! c'est trop facile ! disait-il tranquillement en les ramassant.

— S'il n'est pas sorcier ou diable, disais-je à mon frère en revenant, il a du moins quelque pratique secrète que je ne devine pas.

— Bah ! répondit mon frère, il a tant étudié les allures du gibier, qu'il en connaît toutes les remises et toutes les

 ùabiludes. Le» animaux libres ont une vie très-régulière, et il suffit de suivre une de leurs journées pour savoir l'emploi de tous leurs autres jours. — Mais le lièvre atteint hors de portée? — C'est que son fusil porte extraordinairement loin comparativement aux nôtres. — Mais les sept perdrix ? — C'est qu'il a tiré au plus serré du bataillon. Je ne lui conteste pas d'être plus adroit que nous. — Mais ses prédictions ? — Le hasard aide les gens heureux , et le bonheur est aux insolents. — Avec cela , on expliquerait toutes choses , et pourtant il me semble que cela n'explique rien. — Attends à demain ou à la semaine prochaine, pour voir comment notre sorcier gouvernera le hasard. Tu verras qu'il ne tombera pas toujours aussi juste qu'aujourd'hui, etquc son Georgeon lui îetdi fiasco plus d'une fois. Nous nous mîmes à chasseï presque tous les jours avec Mouny. Nous y trouvions un plaisir extrême, mon frère, parce qu'il lui faisait rencontrer beaucoup de gibier, moi, parce qu'il nous conduisait dans les sites les plus charmants et les plus ignorés de la Vallée Noire. Il continuait son système de conjuration contre les inQuences pernicieuses, et ses prédictions. Je dois dire, pour la vérité du fait, que celles-ci ne so réalisèrent pas toujours parfaitement, mais qu'elles se réalisèrent vingt-cinq fois sur trente, et cela dura non quatre jours, mais quatre ans et demi , pendant lesquels Mouny-Robin prit sur nous, comme chasseur, et peut-être aussi un peu comme sorcier, un ascendant que peu à peu nous cessâmes de combattre. En étudiant avec lui les mœtrs du gibier, nous pûmes bientôt nous convaincre que ses habitudes n'étaient pas aussi régulièrement tracées que nous l'avions cru d'abord. Plu» Digitized by Google

habitudes. Les animaux libres ont une vie très-régulière, et il suffit de suivre une de leurs journées pour savoir l'emploi de tous leurs autres jours.

— Mais le lièvre atteint hors de portée?

— C'est que son fusil porte extraordinairement loin comparativement aux nôtres.

— Mais les sept perdrix?

— C'est qu'il a tiré au plus serré du bataillon. Je ne lui conteste pas d'être plus adroit que nous.

— Mais ses prédictions?

— Le hasard aide les gens heureux, et le bonheur est aux insolents.

— Avec cela, on expliquerait toutes choses, et pourtant il me semble que cela n'explique rien.

— Attends à demain ou à la semaine prochaine, pour voir comment notre sorcier gouvernera le hasard. Tu verras qu'il ne tombera pas toujours aussi juste qu'aujourd'hui, et que son Georgeon lui fera *fiasco* plus d'une fois.

Nous nous mîmes à chasser presque tous les jours avec Mouny. Nous y trouvions un plaisir extrême, mon frère, parce qu'il lui faisait rencontrer beaucoup de gibier, moi, parce qu'il nous conduisait dans les sites les plus charmants et les plus ignorés de la Vallée Noire. Il continuait son système de conjuration contre les influences pernicieuses, et ses prédictions. Je dois dire, pour la vérité du fait, que celles-ci ne se réalisèrent pas toujours parfaitement, mais qu'elles se réalisèrent vingt-cinq fois sur trente, et cela dura non quatre jours, mais quatre ans et demi, pendant lesquels Mouny-Robin prit sur nous, comme chasseur, et peut-être aussi un peu comme sorcier, un ascendant que peu à peu nous cessâmes de combattre. En étudiant avec lui les mœurs du gibier, nous pûmes bientôt nous convaincre que ses habitudes n'étaient pas aussi régulièrement tracées que nous l'avions cru d'abord. Plus

UOUNT-ROBIN. 165 nous exaaünioDS notre guide, plus nous romafquion» en lui une sorte de divination , à l'endroit de la chasse, dont il semblait parfois travaillé et tourmenté atmme d'une souffrance, comme d'une maladie. Il n'était pas charlatan le moins du monde, il n'employait aucune manigance cabalistique, et, s'il croyait à Georgeon, il s'en cachait bien et n'en parlait pas volontiers. Un phénomène qui s'opérait en Houny-Robin nous mit, quoique vaguement, sur la voie de ce que je crois aujourd'hui devoir approcher de la vérité. Un jour (nous avions apparemment toutes les mauvaises influences contre nous), nous fîmes quatre ou cinq mor^ telles lieues de pays sans rien rencontrer. Il semblait que tout le gibier eût été frappé d'une plaie d'Égypte, car nous ne pûmes pas seulement viser une alouette. Rageot était d'une humeur de dogue, et Médor nous regardait d'un air mélancolique. Deux où trois fois, pour tromper leur ennui, ils tombèrent en arrêt sur des hérissons et sur des cou* leuvres ; mais Mouny nous interdisait de tirer sur ces viles bestioles, prétendant que cela" gâtait la main. Au dire des paysans, il protégeait, par malice de sorcier, les mauvaises bêtes vouées au diable, car Georgeon livre au chasseur qu'il protège le plus noble gibier, à condition qu'il respec* tera les animaux immondes dont il fait sa société dans les nuits de sabbat : les chouettes, les chats sauvages, les crapauds, les serpents, les renards, les loutres, les chauvessouris, les loups, etc. Ce jour-là, Mouny-Robin était triste, accablé, plus pâle qu'à l'ordinaire, et nonchalant comme il ne l'était pas souvent. — Écoutez, nous dit-il , il faut changer tout cela, je vais me retirer. — Qu'appelles- tu lo retirer? lui dis- je. Quitter la chasse ? — Non, mon fils, répondit-il, je vais me retirer dans Digitized by Google

nous examinions notre guide, plus nous remarquions en lui une sorte de divination, à l'endroit de la chasse, dont il semblait parfois travaillé et tourmenté comme d'une souffrance, comme d'une maladie. Il n'était pas charlatan le moins du monde, il n'employait aucune manigance cabalistique, et, s'il croyait à Georgeon, il s'en cachait bien et n'en parlait pas volontiers. Un phénomène qui s'opérait en Mouny-Robin nous mit, quoique vaguement, sur la voie de ce que je crois aujourd'hui devoir approcher de la vérité.

Un jour (nous avions apparemment toutes les mauvaises influences contre nous), nous fîmes quatre ou cinq mortelles lieues de pays sans rien rencontrer. Il semblait que tout le gibier eût été frappé d'une plaie d'Égypte, car nous ne pûmes pas seulement viser une alouette. Rageot était d'une humeur de dogue, et Médor nous regardait d'un air mélancolique. Deux ou trois fois, pour tromper leur ennui, ils tombèrent en arrêt sur des hérissons et sur des couleuvres; mais Mouny nous interdisait de tirer sur ces viles bestioles, prétendant que cela gâtait la main. Au dire des paysans, il protégeait, par malice de sorcier, les mauvaises bêtes vouées au diable, car Georgeon livre au chasseur qu'il protège le plus noble gibier, à condition qu'il respectera les animaux immondes dont il fait sa société dans les nuits de sabbat : les chouettes, les chats sauvages, les crapauds, les serpents, les renards, les loutres, les chauves-souris, les loups, etc. Ce jour-là, Mouny-Robin était triste, accablé, plus pâle qu'à l'ordinaire, et nonchalant comme il ne l'était pas souvent.

— Écoutez, nous dit-il, il faut changer tout cela, je vais me *retirer*.

— Qu'appelles-tu te *retirer?* lui dis-je. Quitter la chasse?

— Non, mon fils, répondit-il, je vais me retirer dans

t66 MOüNT-ROBIIf. ce taillis; vous, vous allez suivre par en bas, et vous n'entrerez pas sous bois; autrement, tout ira mal. Nous étions habitués à ses façons de parler : nous suivîmes la lisière du bois, comptant qu'il allait en faire sortir quelque lièvre de sa connaissance; mais il n'en sortit rien, et au bout d'un quart d'heure, nous le vîmes revenir à nous dans un état singulier de trouble et d'agitation. Il tremblait de tous ses membres et semblait brisé de fatigue, de souffrance, ou d'effroi. Sa blouse était souillée de terre, et ses cheveux remplis de brins de mousse, comme s'il eût été terrassé dans une lutte violente. Son front était ruisselant de sueur, et cependant ses dents claquaient de froid. — Eh bien 1 qu'est-ce donc, s'écria

mon frère, est

ce taillis; vous, vous allez suivre par en bas, et vous n'entrerez pas sous bois; autrement, tout ira mal.

Nous étions habitués à ses façons de parler : nous suivîmes la lisière du bois, comptant qu'il allait en faire sortir quelque lièvre de sa connaissance; mais il n'en sortit rien, et au bout d'un quart d'heure, nous le vîmes revenir à nous dans un état singulier de trouble et d'agitation. Il tremblait de tous ses membres et semblait brisé de fatigue, de souffrance, ou d'effroi. Sa blouse était souillée de terre, et ses cheveux remplis de brins de mousse, comme s'il eût été terrassé dans une lutte violente. Son front était ruisselant de sueur, et cependant ses dents claquaient de froid. — Eh bien ! qu'est-ce donc, s'écria mon frère, est-ce que tu viens de te colleter avec l'autorité ?

Nous n'avions entendu aucun bruit; mais, comme nous chassions la plupart du temps sans port d'armes et hors de saison, en véritables apprentis braconniers, nous pouvions faire la rencontre de quelque gendarme, garde champêtre, ou de tout autre fonctionnaire public, et nous nous apprêtions à prendre le large, lorsque Mouny nous arrêta. — Rien, rien ! nous dit-il d'une voix éteinte, ce n'est rien ! — Et faisant un grand effort, il se secoua comme un homme qui chasse une vision, essuya son front, empoigna son fusil d'une main qui tremblait encore, et s'écria, comme s'il eût été inspiré : — Tout va bien, mes amis ! nous allons faire une bonne chasse ! Il y aura de beaux coups de fusil. — Puis, reprenant son air doux et narquois : — Vous, dit-il à mon frère, vous ne rentrerez pas sans plumes à la maison; et quant à toi, ajouta-t-il en me regardant, tu verras pour la première fois de ta vie tomber deux lièvres du même coup.

— Et qui fera ce beau coup ? demandai-je.

— Quelqu'un qui s'appelle Mouny-Robin et qui se moque de bien des choses, répondit-il en secouant la tête.

MOUNY-ROBIN. 267 — Et quand cela arrivera-t-il 1 demanda mon frère. — Tout de suite , répondit-il. — Un lièvre parut , U l'ajusta et l'abattit* — Cette fois il n'y en a qu'un, dit mon frère* — Entrez dans le buisson , répondit Mouny ; s'il n'y en a pas deux, je veux que celui-là soit le dernier que je tuerai de ma vie. Nous cherchâmes dans le buisson , il y avait un second lièvre dont il avait cassé les reins du même coup qui avait fracassé la cervelle du premier. — Comment diable avais-tu fait pour le voir? lui dis-je; tu as de meilleurs yeux que nous ! — Des yeux? répondit-il. Mettez telles lunettes que vous voudrez, et si vous voyez ce que je vois, je vous fais cadeau de mon chien et de ma femme. Allons, allons, vous, dit-il à mon frère, armez votre fusil; la plume n'est pas loin. Au bout de cent pas, nous trouvâmes une bande de ca» nards sauvages. Mouny s'abstint de tirer. Mon frère en tua plusieurs , et revint souper avec son carnier plein de canards, de bécasses et de pluviers. — Quand je vous ai dit que vous ne rentreriez pas sans plumes , observa Mouny ; je savais bien que vous ne tueriez pas de perdrix. C'est égal , vous ne devez pas être mécontent. Pour ma peine, vous allez me promettre , si nous rencontrons ma femme , de ne pas lui dire un mot de ce que nous avons fait à la chasse. n nous avait tant de fois recommandé le secret à cet égard-là, que nous n'avions garde d'y manquer. Il ne cachait point à sa femme le gibier qu'il avait tué ; mais do quelle façon il l'avait abattu , avec quel plomb , à quelle heure, en quel endroit, et après quelles paroles , voilà les mystères qu'il fallait lui faire , chaque jour, le serment de ne pas révéler. U ne chassait guère qu'avec

Digilized by Google

— Et quand cela arrivera-t-il? demanda mon frère.

— Tout de suite, répondit-il. — Un lièvre parut, il l'ajusta et l'abattit.

— Cette fois il n'y en a qu'un, dit mon frère.

— Entrez dans le buisson, répondit Mouny; s'il n'y en a pas deux, je veux que celui-là soit le dernier que je tuerai de ma vie.

Nous cherchâmes dans le buisson, il y avait un second lièvre dont il avait cassé les reins du même coup qui avait fracassé la cervelle du premier.

— Comment diable avais-tu fait pour le voir? lui dis-je; tu as de meilleurs yeux que nous!

— Des yeux? répondit-il. Mettez telles lunettes que vous voudrez, et si vous voyez ce que je vois, je vous fais cadeau de mon chien et de ma femme. Allons, allons, vous, dit-il à mon frère, armez votre fusil; la plume n'est pas loin.

Au bout de cent pas, nous trouvâmes une bande de canards sauvages. Mouny s'abstint de tirer. Mon frère en tua plusieurs, et revint souper avec son carnier plein de canards, de bécasses et de pluviers.

— Quand je vous ai dit que vous ne rentreriez pas sans plumes, observa Mouny; je savais bien que vous ne tueriez pas de perdrix. C'est égal, vous ne devez pas être mécontent. Pour ma peine, vous allez me promettre, si nous rencontrons ma femme, de ne pas lui dire un mot de ce que nous avons fait à la chasse.

Il nous avait tant de fois recommandé le secret à cet égard-là, que nous n'avions garde d'y manquer. Il ne cachait point à sa femme le gibier qu'il avait tué; mais de quelle façon il l'avait abattu, avec quel plomb, à quelle heure, en quel endroit, et après quelles paroles, voilà les mystères qu'il fallait lui faire, chaque jour, le serment de ne pas révéler. Il ne chassait guère qu'avec

 nous, et c’était une grande marque de confiance qu’il nous donnait. — Tu te crois donc sorcier, que tu caches ainsi ton savoir-faire? lui disions-nous. — Non, répondait-il ; mais il ne faut pas qu’une femme sache rien des affaires de la chasse : cela porte malheur. Cet homme offrait dans ses idées au premier abord un singulier assemblage de crédulité et de scepticisme, n ne croyait vraiment pas au diable ni aux mauvais esprits, mais à la fatalité, ou plutôt à des influences pernicieuses ou bienfaisantes, qu’aucune science, je crois, n’a jamais reconnues, faute peutrétre de les avoir observées. n eût été bien important que nous fussions assez éclairés pour examiner ou reconnaître les propriétés qu’il attribuait à certains corps, à certaines émanations, à certains contacts. Quand on l’examinait de près, on voyait bien qu’il n’était pas superstitieux le moins du monde , et qu’il agissait en vertu d’une théorie physique vraie ou fausse. Les résultats étaient la plupart du temps si extraordinaires, que, selon toute apparence, il ne se trompait pas souvent dans l’application. Je ne crois pas qu’il ait cherché jamais à remonter aux causes ; mais il avait certainement une science d’instinct ou d’observation. D’où la tenait-il? Nous n’avons jamais pu le savoir, et j’ignore s’il le savait lui-mème. A cet égard , ses réponses étaient évasives, et comme il était plus fin que nous, nous n’en tirâmes jamais rien. Toutes les fois que la chasse était mauvaise, il se retirait (c’était son expression) , c’est-à-dire qu’il se cachait à nos regards, soit dans un buisson, soit dans un fossé, soit dans quelque masure déserte, et qu’après y être resté un certain temps, il en sortait pâle , anéanti , frissonnant, respirant et marchant à peine, mais nous annonçant des rencontres et des victoires superbes qui se réalisaient toujours, et quelquefois avec une exactitude Digitized by Google

nous, et c'était une grande marque de confiance qu'il nous donnait. — Tu te crois donc sorcier, que tu caches ainsi ton savoir-faire? lui disions-nous. — Non, répondait-il; mais il ne faut pas qu'une femme sache rien des affaires de la chasse : cela porte malheur.

Cet homme offrait dans ses idées au premier abord un singulier assemblage de crédulité et de scepticisme. Il ne croyait vraiment pas au diable ni aux mauvais esprits, mais à la fatalité, ou plutôt à des influences pernicieuses ou bienfaisantes, qu'aucune science, je crois, n'a jamais reconnues, faute peut-être de les avoir observées. Il eût été bien important que nous fussions assez éclairés pour examiner ou reconnaître les propriétés qu'il attribuait à certains corps, à certaines émanations, à certains contacts. Quand on l'examinait de près, on voyait bien qu'il n'était pas superstitieux le moins du monde, et qu'il agissait en vertu d'une théorie physique vraie ou fausse. Les résultats étaient la plupart du temps si extraordinaires, que, selon toute apparence, il ne se trompait pas souvent dans l'application. Je ne crois pas qu'il ait cherché jamais à remonter aux causes; mais il avait certainement une science d'instinct ou d'observation. D'où la tenait-il? Nous n'avons jamais pu le savoir, et j'ignore s'il le savait lui-même. A cet égard, ses réponses étaient évasives, et comme il était plus fin que nous, nous n'en tirâmes jamais rien.

Toutes les fois que la chasse était mauvaise, il *se retirait* (c'était son expression), c'est-à-dire qu'il se cachait à nos regards, soit dans un buisson, soit dans un fossé, soit dans quelque masure déserte, et qu'après y être resté un certain temps, il en sortait pâle, anéanti, frissonnant, respirant et marchant à peine, mais nous annonçant des rencontres et des victoires superbes qui se réalisaient toujours, et quelquefois avec une exactitude

MOUNT-BOBIN. i69 de détails qui tenait du prodige. Un jour, nous résolûmes de l'observer pour voir s'il avait quelque pratique secrète d'une superstition grossière, ou s'il préparait quelque jonglerie. Nous feignîmes de nous éloigner, et nous fîmes un détour pour le surprendre. Nous parvînmes jusqu'à lut sous le taillis avec des précautions tout à fait inutiles, car l'état où nous le trouvâmes no lui permettait pas de nous voir et de nous entendre. Il était étendu à terré, et paraissait en proie à une angoisse inexplicable. Il se tordait les bras, faisait craquer ses jointures, bondissait sur le dos comme une carpe, respirait avec effort , la face pâ> mée et les yeux éteints. Nous crûmes qu'il était épileptique ; mais les choses n'en vinrent pas là. Il n'eut ni écume à la bouche, ni rugissement, ni atonie. Ce fut une simple attaque de nerfs , une agitation convulsive , un étouffement pénible, quelque chose de plus douloureux qu'effrayant à voir, et dont il se tira en moins de cinq minutes. Nous le vîmes ensuite se relever peu à peu , s'étendre, se calmer, se ravoir, comme on dit, et rester là encore quelques minutes, comme partagé, entre une grande fatigue et une sorte de bien-être. Quand il quitta la place pour nous chercher, nous allâmes le rejoindre par un assez long détour, ahn de ne pas l'inquiéter, et il dit à mon frère en l'abordant : — Aujourd'hui, si je ne m'en mêle pas, vous ne tuerez rien. En effet, mon irere tira pius ae aouze coups de fusil dont pas un seul ne porta. — Je suis donc le dernier des maladroits I s'écria-t-il en frappant la terre de la crosse de son arme. Âh ça, maître Mouny, tâchez de me désensorceler. — C'est bien aisé, mon ami, répondit Mouny de sa voix douce et agréable. Donnez-moi cela. De quel côté voulezvous que je charge ? Digitized by Google

de détails qui tenait du prodige. Un jour, nous résolûmes de l'observer pour voir s'il avait quelque pratique secrète d'une superstition grossière, ou s'il préparait quelque jonglerie. Nous feignîmes de nous éloigner, et nous fîmes un détour pour le surprendre. Nous parvînmes jusqu'à lui sous le taillis avec des précautions tout à fait inutiles, car l'état où nous le trouvâmes ne lui permettait pas de nous voir et de nous entendre. Il était étendu à terre, et paraissait en proie à une angoisse inexplicable. Il se tordait les bras, faisait craquer ses jointures, bondissait sur le dos comme une carpe, respirait avec effort, la face pâmée et les yeux éteints. Nous crûmes qu'il était épileptique; mais les choses n'en vinrent pas là. Il n'eut ni écume à la bouche, ni rugissement, ni atonie. Ce fut une simple attaque de nerfs, une agitation convulsive, un étouffement pénible, quelque chose de plus douloureux qu'effrayant à voir, et dont il se tira en moins de cinq minutes. Nous le vîmes ensuite se relever peu à peu, s'étendre, se calmer, se *ravoir*, comme on dit, et rester là encore quelques minutes, comme partagé entre une grande fatigue et une sorte de bien-être. Quand il quitta la place pour nous chercher, nous allâmes le rejoindre par un assez long détour, afin de ne pas l'inquiéter, et il dit à mon frère en l'abordant :

—Aujourd'hui, si je ne m'en mêle pas, vous ne tuerez rien.

En effet, mon frère tira plus de douze coups de fusil dont pas un seul ne porta. — Je suis donc le dernier des maladroits! s'écria-t-il en frappant la terre de la crosse de son arme. Ah ça, maître Mouny, tâchez de me désensorceler.

—C'est bien aisé, mon ami, répondit Mouny de sa voix douce et agréable. Donnez-moi cela. De quel côté voulez-vous que je charge?

*70 MOUNT»-ROBIN. n chargea le côté gauche qu'on lui indiqua , et mon frère chargea l'autre. Avec celui-ci, dit Mouny en montrant celui qu'il venait de charger, vous ne manquerez pas. — Et avec l'autre ? dit mon frère. — Avec l'autre, vous ne toucherez pas, répondit-il. Un vanneau passa, mon frère l'abattit; puis une grive, et il la manqua. Le coup chargé par Mouny avait porté, l'autre avait été casser une branche dix pieds trop haut. — Et maintenant chargez le côté droit, dit mon frère, n est possible que par là le fusil soit meilleur. — A votre aise , dit Mouny-Robin. Il chargea le droit, et mon frère le gauche. Avec le gauche il toucha, avec le droit il ne toucha point. L'épreuve fut répétée toujours en sens contraire, cinq ou six fois de suite, et 1e résultat, fut toujours celui que Mouny avait annoncé. A la septième: — Cette fois, dit-il, vous allez tuer avec votre charge et manquer avec la mienne ; je suis fatigué. Le fait suivit et confirma la prédiction. De pareilles expériences ne pouvaient pas être attribuées obstinément au hasard et à l'adresse. Mouny était parfois lui-même d'une maladresse incroyable , et il n'en paraissait ni surpris ni humilié. Je sentais cela , disaitil. Il n'y mettait pas d'autre amour-propre. Il était beau chasseur comme on est beau joueur. Nous lui accordions d'être plus exercé et plus habile que nous ; cela ne suffisait pas pour expliquer les faits de divination véritable dont nous étions témoins tous les jours. Il me serait difficile de traduire nettement l'impression que ces faits produisirent sur nous à la longue. Il n'y a pas de fait si remarquable auquel on ne s'accoutume , et pourtant rien au monde n'est aussi difficile à vérifier et à constater qu'un fait de ce genre. Les continuelles et consciencieuses recherches de certains partisans du magnétisme, qui ne Digilized by Google

Il chargea le côté gauche qu'on lui indiqua, et mon frère chargea l'autre.

— Avec celui-ci, dit Mouny en montrant celui qu'il venait de charger, vous ne manquerez pas.

— Et avec l'autre ? dit mon frère.

— Avec l'autre, vous ne toucherez pas, répondit-il.

Un vanneau passa, mon frère l'abattit; puis une grive, et il la manqua. Le coup chargé par Mouny avait porté, l'autre avait été casser une branche dix pieds trop haut.

— Et maintenant chargez le côté droit, dit mon frère. Il est possible que par là le fusil soit meilleur.

— A votre aise, dit Mouny-Robin. Il chargea le droit, et mon frère le gauche. Avec le gauche il toucha, avec le droit il ne toucha point. L'épreuve fut répétée toujours en sens contraire, cinq ou six fois de suite, et le résultat, fut toujours celui que Mouny avait annoncé. A la septième : — Cette fois, dit-il, vous allez tuer avec votre charge et manquer avec la mienne; je suis fatigué.

Le fait suivit et confirma la prédiction.

De pareilles expériences ne pouvaient pas être attribuées obstinément au hasard et à l'adresse. Mouny était parfois lui-même d'une maladresse incroyable, et il n'en paraissait ni surpris ni humilié. *Je sentais cela*, disait-il. Il n'y mettait pas d'autre amour-propre. Il était beau chasseur comme on est beau joueur. Nous lui accordions d'être plus exercé et plus habile que nous ; cela ne suffisait pas pour expliquer les faits de divination véritable dont nous étions témoins tous les jours. Il me serait difficile de traduire nettement l'impression que ces faits produisirent sur nous à la longue. Il n'y a pas de fait si remarquable auquel on ne s'accoutume, et pourtant rien au monde n'est aussi difficile à vérifier et à constater qu'un fait de ce genre. Les continuelles et consciencieuses recherches de certains partisans du magnétisme, qui ne

MOUNY-ROBIN. 871 sont ni des fous, ni des charlatans, ont bien assez prouvé que la simple conquête d'un fait patent et incontestable peut être l'œuvre de toute une vie. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce fait à peine conquis entre d'emblée dans les esprits simples et droits sans y produire ni étonnement ni inquiétude. Je ne sais pas si les savants s'y soumettent aussi facilement, j'en doute. Leur orgueil a trop à faire pour s'accommoder des découvertes qui bouleversent leurs théories. Quant à moi, qui n'avais aucune théorie à perdre et aucune science à contrarier, j'ai été témoin d'un de ces faits après lesquels le doute n'est plus possible. J'avais vu Mouny-Robin exercer la faculté de seconde vue, ou d'odorat porté jusqu'à la puissance canine , sans être bien convaincu qu'il y eût dans l'humanité des instincts aussi exceptionnels et outre-passant les bornes connues de nos facultés communes. Dix ans iilus tard, je jouai aux cartes avec une somnambule dont la vue semblait tout à fait interceptée, et, quoiqu'elle fit des prodiges, je me repentis, en sortant, d'avoir signé le procès-verbal. Il me vint des méfiances que je n'avais pas eues tout de suite. Je soupçonnai sa mère d'être de connivence avec elle pour duper le public, et je me demandai avec une partie des opposants, quoique le bandeau fût impénétrable , si les contorsions qu'elle avait faites n'avaient pas un peu décollé l'appareil en dessous. Mais, il y a deux mois, j'ai vu chez un médecin que je sais être un homme de conscience et de vertu , et que do nombreuses supercheries ont rendu plus méfiant que nous tous, une autre somnambule qui, malgré plusieurs bandeaux impénétrables, et privée de l'assistance de tout compère, exerça la faculté de la vue avec autant de netteté que je puis le faire avec d'excellents yeux et une clarté splendide. Cette fois, je poussai mon examen du fait jusqu'à la minutie, jusqu'à l'insolence, et je pourrais Digilized by Google

sont ni des fous, ni des charlatans, ont bien assez prouvé que la simple conquête d'un fait patent et incontestable peut être l'œuvre de toute une vie. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce fait à peine conquis entre d'emblée dans les esprits simples et droits sans y produire ni étonnement ni inquiétude. Je ne sais pas si les savants s'y soumettent aussi facilement, j'en doute. Leur orgueil a trop à faire pour s'accommoder des découvertes qui bouleversent leurs théories. Quant à moi, qui n'avais aucune théorie à perdre et aucune science à contrarier, j'ai été témoin d'un de ces faits après lesquels le doute n'est plus possible. J'avais vu Mouny-Robin exercer la faculté de seconde vue, ou d'odorat porté jusqu'à la puissance canine, sans être bien convaincu qu'il y eût dans l'humanité des instincts aussi exceptionnels et outre-passant les bornes connues de nos facultés communes. Dix ans plus tard, je jouai aux cartes avec une somnambule dont la vue semblait tout à fait interceptée, et, quoiqu'elle fît des prodiges, je me repentis, en sortant, d'avoir signé le procès-verbal. Il me vint des méfiances que je n'avais pas eues tout de suite. Je soupçonnai sa mère d'être de connivence avec elle pour duper le public, et je me demandai avec une partie des opposants, quoique le bandeau fût impénétrable, si les contorsions qu'elle avait faites n'avaient pas un peu décollé l'appareil en dessous.

Mais, il y a deux mois, j'ai vu chez un médecin que je sais être un homme de conscience et de vertu, et que de nombreuses supercheries ont rendu plus méfiant que nous tous, une autre somnambule qui, malgré plusieurs bandeaux impénétrables, et privée de l'assistance de tout compère, exerça la faculté de la vue avec autant de netteté que je puis le faire avec d'excellents yeux et une clarté splendide. Cette fois, je poussai mon examen du fait jusqu'à la minutie, jusqu'à l'insolence, et je pourrais

4 372 UOUNY-ROfilN, citer des détails qui ne laisseraient aucune prise au soup* çon de jonglerie. Je suis donc persuadé, Je suis donc sûr aujourd'hui , autant qu'il est donné à l'homme de l'être d'un fait d'expérience personnelle attentive et lucide, que certains individus de notre espèce peuvent voir (et pourtant pourquoi pas entendre, pourquoi pas odorer?) dans des conditions où l'exercice des sens serait interdit à la généralité des autres individus. Eh bien , depuis ce temps, j'admire ma tranquillité. Il m'avait semblé qu'un tel fait me paraîtrait surnaturel, et qu'il bouleverserait ma raison, qu'il me rendrait accessible à toutes les billevesées du monde , et je craignais d'arriver à la certitude que je cherchais. Voilà qu'il se trouve que rien de pareil ne s'est opéré en moi. Je ne crois à aucune puissance surnaturelle, et je me dis, avec tous ceux qui ont assisté à l'épreuve , qu'il y a sans doute dans la nature bien d'autres secrets non encore révélés, qui de longtemps no seront pas explicables. Que dis-je, de longtemps? ne le seront-ils pas toujours? Un fait constaté entraine-t-il autre chose qu'une analyse des effets et des causes saisissables? et n'y a-t-il pas au-dessus de ces causes saisissables une cause première qui est le secret même de la Divinité ? Qui nous dira comment le blé pousse , et comment l'homme est conçu? Nous voyons bien germer et poindre un brin d'herbe dans le sein d'une graine, nous voyons bien un enfant naître du flanc de sa mère ; mais la puissance de la vie , mais la perpétuation et le renouvellement de l'être, mais ces propriétés impérissables de l'esprit et de la matière, d'où viennent-elles^ Quand on aura analysé l'œil de l'extatique, quand on aura trouvé dans ses nerfs , ou dans sa réüne , ou dans son cerveau, une faculté particulière de voir à travers les obstacles et en dépit des distances , que saura-t-on ? Ce qu'on savait il y a trois mille aus : c'est qu'il y a des pyDigitized by Googîe

citer des détails qui ne laisseraient aucune prise au soupçon de jonglerie. Je suis donc persuadé, je suis donc sûr aujourd'hui, autant qu'il est donné à l'homme de l'être d'un fait d'expérience personnelle attentive et lucide, que certains individus de notre espèce peuvent voir (et pourtant pourquoi pas entendre, pourquoi pas odorer?) dans des conditions où l'exercice des sens serait interdit à la généralité des autres individus. Eh bien, depuis ce temps, j'admire ma tranquillité. Il m'avait semblé qu'un tel fait me paraîtrait surnaturel, et qu'il bouleverserait ma raison, qu'il me rendrait accessible à toutes les billevesées du monde, et je craignais d'arriver à la certitude que je cherchais. Voilà qu'il se trouve que rien de pareil ne s'est opéré en moi. Je ne crois à aucune puissance surnaturelle, et je me dis, avec tous ceux qui ont assisté à l'épreuve, qu'il y a sans doute dans la nature bien d'autres secrets non encore révélés, qui de longtemps ne seront pas explicables. Que dis-je, de longtemps? ne le seront-ils pas toujours? Un fait constaté entraîne-t-il autre chose qu'une analyse des effets et des causes saisissables? et n'y a-t-il pas au-dessus de ces causes saisissables une cause première qui est le secret même de la Divinité? Qui nous dira comment le blé pousse, et comment l'homme est conçu? Nous voyons bien germer et poindre un brin d'herbe dans le sein d'une graine, nous voyons bien un enfant naître du flanc de sa mère; mais la puissance de la vie, mais la perpétuation et le renouvellement de l'être, mais ces propriétés impérissables de l'esprit et de la matière, d'où viennent-elles?

Quand on aura analysé l'œil de l'extatique, quand on aura trouvé dans ses nerfs, ou dans sa rétine, ou dans son cerveau, une faculté particulière de voir à travers les obstacles et en dépit des distances, que saura-t-on? Ce qu'on savait il y a trois mille ans : c'est qu'il y a des py-

MOUNY-ROBIN. Î73 thies, des devins , des augures, des visionnaires et des prophètes qui n'exploitent pas tous la crédulité des hommes , et qui sont vraiment mus par une puissance intime et incontestable. On ne dira plus : c'est Apollon , c'est Isis, c'est Jéhovah, c'est Magog qui parle. Les savants diront : c'est un fait naturel qui se produit. Mais, en vérité, à qui donc remonte la puissance dont ce fait émane? Ne sera-ce pas jusqu'à Dieu, aussi bien que tous les faits de la vie dans l'univers? Ce n'est donc pas dans une étude matérielle de la cause première qu'il faut chercher le progrès. Ce progrès ne sera jamais qu'une confirmation de plus en plus éclatante et universelle de la foi en Dieu , conquête primitive, durable, éternellement modifiable et perfectible de l'humanité. Mais ce qu'il appartient à la science humaine d'analyser et d'expliquer par les moyens qui lui sont propres, c'est d'une part le mécanisme des causes naturelles procédant des causes divines, et de l'autre le mécanisme des effets naturels procédant des unes et des autres. La science fera ce progrès quand les savants auront vu un assez grand nombre de faits nouveaux et incontestables pour rougir de leur scepticisme , comme ils rougiraient aujourd'hui de leur naïveté, si naïfs ils pouvaient être. J'en étais là de mon explication, quand je vis que mon auditeur cosmopolite était profondément endormi. Je l'avais magnétisé, sans le vouloir, par mes réflexions sur le magnétisme. Ce fut à grand'peine que je l'arrachai au sommeil délicieux que lui procurait ma logique, pour lui faire entendre le final admirable du Freuschütz. Quand le rideau fut tombé : — Vous me devez la fin de l'histoire de Mouny-RobinGaspard et de Georgeon-Samiel, me dit-il en passant son bras sous le mien ; nous irons nous asseoir à Tortoni , et vous me l'achèverez. Digitized by Google

thies, des devins, des augures, des visionnaires et des prophètes qui n'exploitent pas tous la crédulité des hommes, et qui sont vraiment mus par une puissance intime et incontestable. On ne dira plus : c'est Apollon, c'est Isis, c'est Jehovah, c'est Magog qui parle. Les savants diront : c'est un fait naturel qui se produit. Mais, en vérité, à qui donc remonte la puissance dont ce fait émane? Ne sera-ce pas jusqu'à Dieu, aussi bien que tous les faits de la vie dans l'univers?

Ce n'est donc pas dans une étude matérielle de la cause première qu'il faut chercher le progrès. Ce progrès ne sera jamais qu'une confirmation de plus en plus éclatante et universelle de la foi en Dieu, conquête primitive, durable, éternellement modifiable et perfectible de l'humanité. Mais ce qu'il appartient à la science humaine d'analyser et d'expliquer par les moyens qui lui sont propres, c'est d'une part le mécanisme des causes naturelles procédant des causes divines, et de l'autre le mécanisme des effets naturels procédant des unes et des autres. La science fera ce progrès quand les savants auront vu un assez grand nombre de faits nouveaux et incontestables pour rougir de leur scepticisme, comme ils rougiraient aujourd'hui de leur naïveté, si naïfs ils pouvaient être.

J'en étais là de mon explication, quand je vis que mon auditeur cosmopolite était profondément endormi. Je l'avais magnétisé, sans le vouloir, par mes réflexions sur le magnétisme. Ce fut à grand'peine que je l'arrachai au sommeil délicieux que lui procurait ma logique, pour lui faire entendre le final admirable du *Freuschütz*. Quand le rideau fut tombé :

— Vous me devez la fin de l'histoire de Mouny-Robin-Gaspard et de Georgeon-Samiel, me dit-il en passant son bras sous le mien ; nous irons nous asseoir à Tortoni, et vous me l'achèverez.

*74 MOUNT-ROBIN. — Je ne saurais, répondis-je, la raconter dans un lieu livré à des influences aussi contraires à l'efTet qu'elle doit produire , et je crois , pour continuer le système de mon braconnier extatique, qu'au contact de toutes ces élégances parisiennes, je perdrais la mémoire des jours de ma jeunesse campagnarde. Venez avec moi en plein air, la lune donne sur les toits, et je réussirai peut-être à sortir de mon explication... — Je vous en dispense, dit le cosmopolite, qui commençait à en avoir assez. Il me semble que j'ai compris, tout en dormant ; vous attribuez à votre homme une sorte de seconde vue qui s'exerçait à la chasse, et qui se produisait chez lui au moyen de certaines crises nerveuses. Vous pouviez dire cela en deux mots; je ne suis pas tellement sceptique, que je n'accepte cette donnée préférablement à bien d'autres. — Eh bien I repris-je, puisque ma tâche à cet égard est terminée, la fin de l'histoire viendra bien vite. Le garde champêtre et toutes les têtes fortes de l'endroit nous avaient bien prédit que cela finirait mal , et que Georgeon tourerait son compère Mouny. Un beau soir, comme la lune brillait au ciel , Mouny alla comme de coutume lever la pelle de son moulin ; mais, au moment où l'eau s'élançait et mettait la roue en mouvement , Georgeon , qui était mécontent de lui ( sans doute parce qu'il ne le trouvait pas assez méchant pour un homme voué au diable), le poussa par derrière, l'enfonça dans l'eau la tète la première et le fit passer sous la roue de son moulin , d'où il sortit suflbqué, brisé et frappé à mort. On le trouva de l'autre côté du moulin , échoué sur l'herbe du rivage, disloqué, immobile et près d'expirer. Il passa pourtant six mois dans son lit, où il finit par succomber aux lésions profondes que la roue du moulin avait faites à la poitrine et à la moelle épinière. — On te l'avait bien pr^t, mon pauvre bommei Digitized by Google

— Je ne saurais, répondis-je, la raconter dans un lieu livré à des influences aussi contraires à l'effet qu'elle doit produire, et je crois, pour continuer le système de mon braconnier extatique, qu'au contact de toutes ces élégances parisiennes, je perdrais la mémoire des jours de ma jeunesse campagnarde. Venez avec moi en plein air, la lune donne sur les toits, et je réussirai peut-être à sortir de mon explication...

— Je vous en dispense, dit le cosmopolite, qui commençait à en avoir assez. Il me semble que j'ai compris, tout en dormant; vous attribuez à votre homme une sorte de seconde vue qui s'exerçait à la chasse, et qui se produisait chez lui au moyen de certaines crises nerveuses. Vous pouviez dire cela en deux mots; je ne suis pas tellement sceptique, que je n'accepte cette donnée préférablement à bien d'autres.

— Eh bien ! repris-je, puisque ma tâche à cet égard est terminée, la fin de l'histoire viendra bien vite. Le garde champêtre et toutes les têtes fortes de l'endroit nous avaient bien prédit que cela finirait mal, et que Georgeon *tourerait* son compère Mouny. Un beau soir, comme la lune brillait au ciel, Mouny alla comme de coutume lever la pelle de son moulin; mais, au moment où l'eau s'élançait et mettait la roue en mouvement, Georgeon, qui était mécontent de lui (sans doute parce qu'il ne le trouvait pas assez méchant pour un homme voué au diable), le poussa par derrière, l'enfonça dans l'eau la tête la première et le fit passer sous la roue de son moulin, d'où il sortit suffoqué, brisé et frappé à mort. On le trouva de l'autre côté du moulin, échoué sur l'herbe du rivage, disloqué, immobile et près d'expirer. Il passa pourtant six mois dans son lit, où il finit par succomber aux lésions profondes que la roue du moulin avait faites à la poitrine et à la moelle épinière. — On te l'avait bien prédit, mon pauvre homme;

MOUNT-ROBIN. S7S lui disait sa femme à son lit de mort , que Georgeon tint* rait par te tourer! — Il n'y a pas de Georgeon qui üenne 1 répondit le mo< ribond. Je ne saurai jamais comment cela m'^t arrivé, pas plus, ajouta-t-il , que je n'ai su le reste ! Le fait est que l'accident tragique du pauvre Mouny n'a jamais été bien expliqué. Il faut être non pas maladroit, mais bien déterminé au suicide pour passer ainsi par la pelle de nos moulins. Il vous suffirait de voir celui de Mouny, pour vous convaincre qu'il faut s'y lancer ou y être précipité avec une grande force, la tête en avant , pour ne pas pouvoir se retenir aux ais du pont , quelle que soit la force de l'eau. Tout s'expliquerait si Mouny eût été ivre; mais il ne s'enivra pas, je crois, une seule fois dans sa vie. Il avait horreur du bruit et de l'odeur des tavernes, et, quand il s'y asseyait un instant, il en sortait en disant : « La tète me sonne 1 » Je n'ai pas vu un autre paysan aussi délicatement organisé qu'il l'était à certains égards. — N'avait-il pas un ennemi , un héritier, un rival? me dit mon auditeur complaisant. — Hélas ! il en avait plus d'un , répondis-je. Jeanne Mouny était jolie comme un ange, et d'une délicatesse d'organisation aussi exceptionnelle que celle de son mari. Elle était petite , fluette , et blanche comme les narcisses de son pré. Vivant toujours à l'ombre des grands arbres qui croissent dans cette région fraîche et touffue, elle avait préservé son cou et ses bras des morsures du soleil , et , quand elle était vêtue le dimanche d'une robe blanche et d'un tablier à fleurs, elle ressemblait plus à une villageoise d'opéra qu'à une meunière du Berry. Pour rester dans le vrai, ce n'était ni l'une ni l'autre; mais c'était mieux, c'était quelque chose de fin, de propret et de charmant,
Digitized by Google

lui disait sa femme à son lit de mort, que Georgeon finirait par te tourer!

— Il n'y a pas de Georgeon qui tienne! répondit le moribond. Je ne saurai jamais comment cela m'est arrivé, pas plus, ajouta-t-il, que je n'ai su le reste!

Le fait est que l'accident tragique du pauvre Mouny n'a jamais été bien expliqué. Il faut être non pas maladroit, mais bien déterminé au suicide pour passer ainsi par la pelle de nos moulins. Il vous suffirait de voir celui de Mouny, pour vous convaincre qu'il faut s'y lancer ou y être précipité avec une grande force, la tête en avant, pour ne pas pouvoir se retenir aux ais du pont, quelle que soit la force de l'eau. Tout s'expliquerait si Mouny eût été ivre; mais il ne s'enivra pas, je crois, une seule fois dans sa vie. Il avait horreur du bruit et de l'odeur des tavernes, et, quand il s'y asseyait un instant, il en sortait en disant : « La tête me sonne! » Je n'ai pas vu un autre paysan aussi délicatement organisé qu'il l'était à certains égards.

— N'avait-il pas un ennemi, un héritier, un rival? me dit mon auditeur complaisant.

— Hélas! il en avait plus d'un, répondis-je. Jeanne Mouny était jolie comme un ange, et d'une délicatesse d'organisation aussi exceptionnelle que celle de son mari. Elle était petite, fluette, et blanche comme les narcisses de son pré. Vivant toujours à l'ombre des grands arbres qui croissent dans cette région fraîche et touffue, elle avait préservé son cou et ses bras des morsures du soleil, et, quand elle était vêtue le dimanche d'une robe blanche et d'un tablier à fleurs, elle ressemblait plus à une villageoise d'opéra qu'à une meunière du Berry. Pour rester dans le vrai, ce n'était ni l'une ni l'autre; mais c'était mieux, c'était quelque chose de fin, de propret et de charmant,

MOBNY-ROBIN. i7fl avec une voix douce et des manières gracieuses. Il semblerait que ce rapport d'organisation eût dû les rendre précieux l'un à l'autre. J'ai la douleur de vous avouer que madame Houny préférait à son époux un gros garçon de moulin , noir, rauque et crépu , auquel Mouny ne témoi* gna jamais la moindre jalousie. Ceci est encore une particularité du caractère de notre ami. Il n'avait aucun préjugé sauvage sur l'honneur conjugal. Il ne se croyait obligé ni de haïr, ni d'injurier, ni de battre, ni d'étrangler sa femme, parce qu'elle lui était infidèle. Il nous parla souvent de sa position prétendue ridicule, et la manière dont il l'envisageait ne l'était nullement. — Jeanne est beaucoup plus jeune que moi , disaiMl , elle est jolie, et je l'ai toujours négligé. Que voulez-vous? Je l'aime de tout mon cœur, mais j'aime encore mieux la chasse. La chasse, voyez-vous, mes enfants, celui qui s'y adonne ne peut pas s'adonner à autre chose. Si vous êtes amoureux, si vous êtes jaloux , faites-moi cadeau de vos fusils et de vos chiens, car vous ne sereziamais aue de mauvais chasseurs. Si bien qu'en raisonnant avec cet esprit de justice, il eut pour sa femme les procédés qu'un grand seigneur du temps de Louis XY aurait eus pour la sienne. Il n'est donc pas présumable qu'il ait été assassiné par son rival. Gela n'est venu à l'esprit de personne. Jeanne ne pouvait que perdre à la mort de son mari. — Alors que présumez-vous de cette mort? — Je présume que Mouny était somnambule ou cataleptique d'une certaine façon, et qu'il a été surpris par la crise extatique au moment où il levait la pelle de son moulin. Quoi qu'il en soit , sa fin a été mystérieuse comme sa vie, et il n'est aucun de nos paysans qui ne l'attribue encore aujourd'hui à une lutte avec l'esprit malin , le Digilized by Coogic

avec une voix douce et des manières gracieuses. Il semblerait que ce rapport d'organisation eût dû les rendre précieux l'un à l'autre. J'ai la douleur de vous avouer que madame Mouny préférait à son époux un gros garçon de moulin, noir, rauque et crépu, auquel Mouny ne témoigna jamais la moindre jalousie. Ceci est encore une particularité du caractère de notre ami. Il n'avait aucun préjugé sauvage sur l'honneur conjugal. Il ne se croyait obligé ni de haïr, ni d'injurier, ni de battre, ni d'étrangler sa femme, parce qu'elle lui était infidèle. Il nous parla souvent de sa position prétendue ridicule, et la manière dont il l'envisageait ne l'était nullement. — Jeanne est beaucoup plus jeune que moi, disait-il, elle est jolie, et je l'ai toujours négligée. Que voulez-vous? Je l'aime de tout mon cœur, mais j'aime encore mieux la chasse. La chasse, voyez-vous, mes enfants, celui qui s'y adonne ne peut pas s'adonner à autre chose. Si vous êtes amoureux, si vous êtes jaloux, faites-moi cadeau de vos fusils et de vos chiens, car vous ne serez jamais que de mauvais chasseurs.

Si bien qu'en raisonnant avec cet esprit de justice, il eut pour sa femme les procédés qu'un grand seigneur du temps de Louis XV aurait eus pour la sienne. Il n'est donc pas présumable qu'il ait été assassiné par son rival. Cela n'est venu à l'esprit de personne. Jeanne ne pouvait que perdre à la mort de son mari.

— Alors que présumez-vous de cette mort?

— Je présume que Mouny était somnambule ou cataleptique d'une certaine façon, et qu'il a été surpris par la crise extatique au moment où il levait la pelle de son moulin. Quoi qu'il en soit, sa fin a été mystérieuse comme sa vie, et il n'est aucun de nos paysans qui ne l'attribue encore aujourd'hui à une lutte avec l'esprit malin, le

MOCNT-IIOBIN. Î77 diable chasseur, le terrible Georgeon de la Ya^!^ Noire. Je vous disais que notre peuple des campagnes possède son fantastique tout comme un autre, et que les Allemands n’en ont pas le monopole. Je pourrais vous conter d’après eux des histoires encore plus effrayantes, mais fl est trop tard pour cette nuit. Bonsoir. ’ GE0R6K SAND riN DB mount-boiin; Digitized by Goog[e

diable chasseur, le terrible Georgeon de la Vallée Noire. Je vous disais que notre peuple des campagnes possède son fantastique tout comme un autre, et que les Allemands n'en ont pas le monopole. Je pourrais vous conter d'après eux des histoires encore plus effrayantes, mais il est trop tard pour cette nuit. Bonsoir.

GEORGE SAND

FIN DE MOUNY-ROBIN.

Digilized by Google

RELATION D’UN VOYAGE CHEZ LES SAUVAGES DE PARIS Digitized by Google

# RELATION D'UN VOYAGE

CHEZ

# LES SAUVAGES DE PARIS

RELATION D’UN VOYAGE CHEZ LES SAUVAGES DE PARIS LKTTRÇ A ÜN AMI. Jusqu’ici, mon vieux ami, iu m’as humilié do ta supériorité comme voyageur , et tandis que je n’avais à te parler que de Venfee ou de Palma , toi , Malgache intrépide, tu me promenais, dans tes récits merveilleux, de l’Atlas au cap de Bonne-Espérance, et de Sainte-Hélène à l’ile Maurice. Il était temps de me lancer à mon tour dans les grandes expéditions. Ce désir m’avait tourmenté durant toute ma jeunesse, et, sur le déclin de mes jours, je sentais bien qu’il fallait renoncer à mes rêves , ou changer enfin en exploits sérieux de longues et stériles velléités. C’est pourquoi , pas plus loin qu’hier matin, je me décidai au départ, et, de retour le soir même, après la plus heureuse traversée, je me promis de t’adresser le récit de mes aventures. Ne voulant pas faire les choses à demi , je me dirigeai d’un seul bond vers les antiques solitudes du Nouveau Monde, et après avoir consacré la matinée à faire une pacotille de drap écarlate , de plumes d’autruche peintes des couleurs les plus tranchantes , et de verroteries baDigiiized by Google

# RELATION D'UN VOYAGE

CHEZ

# LES SAUVAGES DE PARIS

## LETTRE A UN AMI.

Jusqu'ici, mon vieux ami, tu m'as humilié de ta supériorité comme voyageur, et tandis que je n'avais à te parler que de Venise ou de Palma, toi, Malgache intrépide, tu me promenais, dans tes récits merveilleux, de l'Atlas au cap de Bonne-Espérance, et de Sainte-Hélène à l'île Maurice. Il était temps de me lancer à mon tour dans les grandes expéditions. Ce désir m'avait tourmenté durant toute ma jeunesse, et, sur le déclin de mes jours, je sentais bien qu'il fallait renoncer à mes rêves, ou changer enfin en exploits sérieux de longues et stériles velléités.

C'est pourquoi, pas plus loin qu'hier matin, je me décidai au départ, et, de retour le soir même, après la plus heureuse traversée, je me promis de t'adresser le récit de mes aventures.

Ne voulant pas faire les choses à demi, je me dirigeai d'un seul bond vers les antiques solitudes du Nouveau Monde, et après avoir consacré la matinée à faire une pacotille de drap écarlate, de plumes d'autruche peintes des couleurs les plus tranchantes, et de verroteries ba-

 ridées , je rassemblai ma famille et partis avec elle vers midi, par un temps favorable. J'oubliai, il est vrai, de faire mon testament et d'adresser de solennels adieux à mes amis. Le navire mettait à la voile... je veux dire que le sapin attendait dans la rue, et, grâce au pilote expérimenté qui tenait le gouvernail de ce véhicule, nous arrivâmes sans encombre rue du Faubourg-Saint-Honoré, où nous devions prendre terre chez les Peaux Rouges de l'Amérique du Nord. En d'autres termes, nous fûmes admis par M. Catlin à visiter l'intérieur de la salle Valentino , au sein de laquelle devait s'effectuer notre voyage, à travers quarante-huit tribus indiennes , sur un territoire de douze ou quinze cents milles d'étendue. M. Catlin est un voyageur modèle , digne de rivaliser avec toi , cher Malgache , pour le courage , la persévérance, la sobriété, et l'amour de la science. Mais , tandis que tu t'cs appliqué spécialement à l'étude des plantes et do leurs hôtes charmants, les papillons et les scarabées , il a tourné ses observations , lui , sur un sujet qui intéresse plus directement les peintres et les romanciers, l'étude de la forme humaine et celle du paysage. Convaincu avec trop de raison de la rapide et prochaine extinction des races indigènes de l'Amérique du Nord , et reconnaissant pour l'avenir l'importance d'une histoire pittoresque de ces peuples , M. Catlin est parti seul, sans amis et sans conseils, armé de ses pinceaux et de sa palette, pour fixer sur la toile et sauver de l'oubli les traits , les mœurs et les costumes de ces peuplades dites sauvages, et qu'il faudrait plutôt désigner par le nom d'hommes primitifs. Il a consacré huit années à cette exploration , et visité, au péril de sa vie, les divers établissements d'une population d'environ cinq cent mille âmes, aujourd'hui déjà réduite de plus de la moitié, par Digitized by Google

riolées, je rassemblai ma famille et partis avec elle vers midi, par un temps favorable. J'oubliai, il est vrai, de faire mon testament et d'adresser de solennels adieux à mes amis. Le navire mettait à la voile... je veux dire que le sapin attendait dans la rue, et, grâce au pilote expérimenté qui tenait le gouvernail de ce véhicule, nous arrivâmes sans encombre rue du Faubourg-Saint-Honoré, où nous devions prendre terre chez les Peaux Rouges de l'Amérique du Nord.

En d'autres termes, nous fûmes admis par M. Catlin à visiter l'intérieur de la salle Valentino, au sein de laquelle devait s'effectuer notre voyage, à travers quarante-huit tribus indiennes, sur un territoire de douze ou quinze cents milles d'étendue.

M. Catlin est un voyageur modèle, digne de rivaliser avec toi, cher Malgache, pour le courage, la persévérance, la sobriété, et l'amour de la science. Mais, tandis que tu t'es appliqué spécialement à l'étude des plantes et de leurs hôtes charmants, les papillons et les scarabées, il a tourné ses observations, lui, sur un sujet qui intéresse plus directement les peintres et les romanciers, l'étude de la forme humaine et celle du paysage.

Convaincu avec trop de raison de la rapide et prochaine extinction des races indigènes de l'Amérique du Nord, et reconnaissant pour l'avenir l'importance d'une histoire pittoresque de ces peuples, M. Catlin est parti seul, sans amis et sans conseils, armé de ses pinceaux et de sa palette, pour fixer sur la toile et sauver de l'oubli les traits, les mœurs et les costumes de ces peuplades dites sauvages, et qu'il faudrait plutôt désigner par le nom d'hommes primitifs. Il a consacré huit années à cette exploration, et visité, au péril de sa vie, les divers établissements d'une population d'environ cinq cent mille âmes, aujourd'hui déjà réduite de plus de la moitié, par

283 DE PARIS. l’envahissement du territoire , l’eau-de-vie , la poudre a canon, la petite vérole et autres bienfaits do la civilisation. Cette collection contient, outre un musée d’armes, de costumes , de crânes et d’ustensiles des plus curieux , plus de cinq cents tableaux dont une partie est une galerie de portraits d’après nature d’hommes et de femmes distingués des différentes tribus , et le reste une série de paysages et de scènes de la vie indienne, jeux , chasses, danses, sacrifices, combats, mystères, etc. Dans un modeste prospectus , M. Catlin réclame l’indulgence du public pour des esquisses faites rapidement, à travers mille dangers, et quelquefois sur un canot qu’il fallait pagayer d’une main tandis qu’il peignait de l’autre. La vérité est que le peintre voyageur partit sans talent, et qu’il serait trop facile de critiquer la couleur de certains paysages, le dessin de certaines figures. Mais il lui est arrivé d’acquérir peu à peu le résultat mérité par la persévérance , la bonne foi et le sentiment qu on a de l’art , lors même qu’on en ignore la pratique. Ainsi tout artiste reconnaîtra dans

ses peintures un talent de naïveté, et, dans la

l'envahissement du territoire, l'eau-de-vie, la poudre à canon, la petite vérole et autres bienfaits de la civilisation.

Cette collection contient, outre un musée d'armes, de costumes, de crânes et d'ustensiles des plus curieux, plus de cinq cents tableaux dont une partie est une galerie de portraits d'après nature d'hommes et de femmes distingués des différentes tribus, et le reste une série de paysages et de scènes de la vie indienne, jeux, chasses, danses, sacrifices, combats, mystères, etc. Dans un modeste prospectus, M. Catlin réclame l'indulgence du public pour des esquisses faites rapidement, à travers mille dangers, et quelquefois sur un canot qu'il fallait pagayer d'une main tandis qu'il peignait de l'autre.

La vérité est que le peintre voyageur partit sans talent, et qu'il serait trop facile de critiquer la couleur de certains paysages, le dessin de certaines figures. Mais il lui est arrivé d'acquérir peu à peu le résultat mérité par la persévérance, la bonne foi et le sentiment qu'on a de l'art, lors même qu'on en ignore la pratique. Ainsi tout artiste reconnaîtra dans ses peintures un talent de naïveté, et, dans la plupart des portraits, un éminent talent de conscience, une vérité parlante dans les physionomies, des détails d'un dessin excellent, tout d'inspiration ou de divination, enfin ce quelque chose de senti et de compris que nul ne peut acquérir s'il n'en est doué, et qu'aucune théorie froidement acquise ne remplace.

J'ai donc parcouru les tribus indiennes sans fatigue et sans danger ; j'ai vu leurs traits, j'ai touché leurs armes, leurs pipes, leurs *scalps ;* j'ai assisté à leurs initiations terribles, à leurs chasses audacieuses, à leurs danses effrayantes ; je suis entré sous leurs wigwams. Tout cela mérite bien que les bons habitants de Paris qui connaissent déjà poétiquement ces contrées, grâce à Cha-

284 LES 8A.ÜVA0ES teaubriand , à Cooper, etc. , quittent le coin de leur feu et aillent s'assurer par leurs yeux de la vérité de ces belles descriptions et de ces piquants récits. Les yeux nous en apprennent encore plus que l'imagination, et chacun , transformant par son sentiment individuel les impressions diverses qu'il reçoit par les sens, chacun, après avoir fait le tour du musée Catlin , peut connaître l'Amérique sauvage encore mieux qu'il ne l'a fait jus* qu'ici par la lecture et la rêverie. Chez la plupart de ces Indiens, M. Catlin a été reçu avec l'antique hospitalité. Il a trouvé chez eux de la droiture et de la bonté ; mais parfois il a failli être victime de leurs préjugés , ce monde mystérieux contre lequel viennent échouer fatalement la prudence et les prévisions des blancs. Un jour, entre autres, ayant obtenu de faire le portrait d'un chef, il se plut à retracer les belles lignes de son profil; mais un des guerriers, qui l'examinait , dit au chef : « Ce blanc te méprise , il ne fait que la moitié de toi, et veut dire par là qu'il te prend pour une moitié d'homme. » A l'instant même , le chef, quittant brusquement la pose, s'élança sur celçi qui venait de faire cette outrageante réflexion , et un combat furieux s'engagea entre eux. L'artiste , incertain de l'issue de la lutte , s'échappa , et alla se réfugier dans un des forts situés de distance en distance sur les Montagnes Bocheuses,^ et destinés à protéger, c'est-à-dire à surveiller les mouvements des Indiens. Le chef fut vainqueur, et M. Catlin put revenir achever son portrait. Si l'épilogueur eût tué ce chef, qui lui cassa la tête, le peintre eût payé de la sienne le combat qu'il avait suscité. Chaque jour la civilisation, qui pénètre dans l'intérieur du désert et qui détruit les populations, effraie de ses menaces ceux des chefs indiens qui commencent à posséder le don fatal de la prévoyance. Cette triste faculté Digitized by Google

teaubriand, à Cooper, etc., quittent le coin de leur feu et aillent s'assurer par leurs yeux de la vérité de ces belles descriptions et de ces piquants récits. Les yeux nous en apprennent encore plus que l'imagination, et chacun, transformant par son sentiment individuel les impressions diverses qu'il reçoit par les sens, chacun, après avoir fait le tour du musée Catlin, peut connaître l'Amérique sauvage encore mieux qu'il ne l'a fait jusqu'ici par la lecture et la rêverie.

Chez la plupart de ces Indiens, M. Catlin a été reçu avec l'antique hospitalité. Il a trouvé chez eux de la droiture et de la bonté; mais parfois il a failli être victime de leurs préjugés, ce monde mystérieux contre lequel viennent échouer fatalement la prudence et les prévisions des blancs. Un jour, entre autres, ayant obtenu de faire le portrait d'un chef, il se plut à retracer les belles lignes de son profil; mais un des guerriers, qui l'examinait, dit au chef: « Ce blanc te méprise, il ne fait que la moitié de toi, et veut dire par là qu'il te prend pour une moitié d'homme. » A l'instant même, le chef, quittant brusquement la pose, s'élança sur celui qui venait de faire cette outrageante réflexion, et un combat furieux s'engagea entre eux. L'artiste, incertain de l'issue de la lutte, s'échappa, et alla se réfugier dans un des forts situés de distance en distance sur les Montagnes Rocheuses, et destinés à protéger, c'est-à-dire à surveiller les mouvements des Indiens. Le chef fut vainqueur, et M. Catlin put revenir achever son portrait. Si l'épilogueur eût tué ce chef, qui lui cassa la tête, le peintre eût payé de la sienne le combat qu'il avait suscité.

Chaque jour la civilisation, qui pénètre dans l'intérieur du désert et qui détruit les populations, effraie de ses menaces ceux des chefs indiens qui commencent à posséder le don fatal de la prévoyance. Cette triste faculté

DE PARI8. SSa est si étrangère à l'homme de la nature , qu'en général, lorsque les missionnaires les décident à semer, à planter, et à élever des bestiaux , les pommes de terre sont arrachées et mangées avant d'avoir germé, les jeunes arbres sont coupés dès qu'ils ont atteint la taille d'une lance, et les bestiaux sont tués en masse dans une grande chasse, au plus grand divertissement des jeunes guerriers. Pourtant les faits de l'expérience se pressent si terriblement sous leurs yeux, que les sages de plusieurs tribus encore barbares confient leurs enfants aux missionnaires pour les instruire, et renoncent entre eux à ce système de guerre rendu plus destructif depuis cent ans par l'usage des armes à feu qu'il ne l'avait été durant tous les siècles du passé. Notre civilisation arrivera-t-elle à sauver ces nobles races lorsqu'elles l'auront franchement acceptée? J'en doute, puisque nous sommes si peu civilisés nousmêmes, et que l'infâme cupidité du trafic ne fait que substituer de nouvelles causes de destruction aux effets des rivalités et des luttes de tribu à tribu. Les empiétements de la chasse sur les territoires giboyeux de ces tribus respectives sont des causes de guerre rendues toujours plus fréquentes à mesure que les tribus sont refoulées les unes sur les autres par les conquêtes du défrichement. L'appât du gain est une autre source de dévastation. Les Indiens ont appris à échanger leurs pelleteries contre nos produits, et telle tribu, voisine des établissements civilisés, détruit aujourd'hui en trois jours plus de daims et de bisons pour le commerce qu'elle n'en tuait jadis en un an pour sa consommation. Quelle sera l'is4 sue de cette lutte d'extermination où les premiers progrès du sauvage sont l'intempérance, c'est-à-dire un vaste système d'empoisonnement, l'usage d'instruments plus meurtriers que ceux de ses pères, et la destruction du gibier, son unique ressource? La catastrcphe qui les pré25 Digilized by Google

est si étrangère à l'homme de la nature, qu'en général, lorsque les missionnaires les décident à semer, à planter, et à élever des bestiaux, les pommes de terre sont arrachées et mangées avant d'avoir germé, les jeunes arbres sont coupés dès qu'ils ont atteint la taille d'une lance, et les bestiaux sont tués en masse dans une grande chasse, au plus grand divertissement des jeunes guerriers. Pourtant les faits de l'expérience se pressent si terriblement sous leurs yeux, que les *sages* de plusieurs tribus encore barbares confient leurs enfants aux missionnaires pour les instruire, et renoncent entre eux à ce système de guerre rendu plus destructif depuis cent ans par l'usage des armes à feu qu'il ne l'avait été durant tous les siècles du passé. Notre civilisation arrivera-t-elle à sauver ces nobles races lorsqu'elles l'auront franchement acceptée? J'en doute, puisque nous sommes si peu civilisés nous-mêmes, et que l'infâme cupidité du trafic ne fait que substituer de nouvelles causes de destruction aux effets des rivalités et des luttes de tribu à tribu. Les empiétements de la chasse sur les territoires giboyeux de ces tribus respectives sont des causes de guerre rendues toujours plus fréquentes à mesure que les tribus sont refoulées les unes sur les autres par les conquêtes du défrichement. L'appât du gain est une autre source de dévastation. Les Indiens ont appris à échanger leurs pelleteries contre nos produits, et telle tribu, voisine des établissements civilisés, détruit aujourd'hui en trois jours plus de daims et de bisons pour le commerce qu'elle n'en tuait jadis en un an pour sa consommation. Quelle sera l'issue de cette lutte d'extermination où les premiers progrès du sauvage sont l'intempérance, c'est-à-dire un vaste système d'empoisonnement, l'usage d'instruments plus meurtriers que ceux de ses pères, et la destruction du gibier, son unique ressource? La catastrophe qui les pré-

 cipite est effroyable à prévoir, et quand on songe que les libertés tant vantées des Etats-Unis, et l'absence de misère et d'abjection, qui rendent en apparence la société anglo-américaine si supérieure à la nôtre, ne reposent que sur l'extinction fatale des habitants primitifs, n'est-on pas attristé prolondément de cette loi monstrueuse de la conquête, qui préside depuis le commencement du monde au destin des races humaines? Entre la nécessité de périr de misère et celle de s'initier à notre imparfaite civilisation, plusieurs chefs ont donc opté pour le dernier parti, et chaque jour la question qui s'agite entre les principaux conducteurs de tribus est celle-ci : Rester sous la lente et vivre au jour le jour, tant bien que mal , de conquêtes sur les voisins et les bêtes sauvages , ou bien faire des briques , bâtir des maisons , permettre que les enfants apprennent à lire , cultiver les terres, et faire des traités de paix avec les tribus environnantes. Les jeunes gens doivent naturellement protéger les idées nouvelles, les vieillards tenir aux anciennes, et j'avoue que, pour mon compte, je trouve que la poésie est de ce côté-là. Mais il est bien question de poésie par le temps qui court ! Pour ne citer qu'un exemple de ces luttes entre l'ancien et le nouveau principe , je te raconterai l'histoire de Miou-hu-shi-Kaou , c'est-à-dire le Nuage-Blanc , chef de la tribu des loways , peuplade qui habite les plaines du Haut-Missouri, au pied des Montagnes Rocheuses. Son père était un fameux guerrier qui avait fait furieusement la guerre à ses voisins , mais qui , pourtant , s'était prononcé pour la religion et la civilisation des blancs. Il périt victime d'une conspiration pour avoir voulu punir certains guerriers de sa nation , coupables d'avoir massacré traîtreusement des voisins inofîensifs. Le Nuage^ Blanc ne pleura pas publiquement la mort de son père Digitized by Google

cipite est effroyable à prévoir, et quand on songe que les libertés tant vantées des Etats-Unis, et l'absence de misère et d'abjection, qui rendent en apparence la société anglo-américaine si supérieure à la nôtre, ne reposent que sur l'extinction fatale des habitants primitifs, n'est-on pas attristé profondément de cette loi monstrueuse de la conquête, qui préside depuis le commencement du monde au destin des races humaines?

Entre la nécessité de périr de misère et celle de s'initier à notre imparfaite civilisation, plusieurs chefs ont donc opté pour le dernier parti, et chaque jour la question qui s'agite entre les principaux conducteurs de tribus est celle-ci : Rester sous la tente et vivre au jour le jour, tant bien que mal, de conquêtes sur les voisins et les bêtes sauvages, ou bien faire des briques, bâtir des maisons, permettre que les enfants apprennent à lire, cultiver les terres, et faire des traités de paix avec les tribus environnantes. Les jeunes gens doivent naturellement protéger les idées nouvelles, les vieillards tenir aux anciennes, et j'avoue que, pour mon compte, je trouve que la poésie est de ce côté-là. Mais il est bien question de poésie par le temps qui court !

Pour ne citer qu'un exemple de ces luttes entre l'ancien et le nouveau principe, je te raconterai l'histoire de *Miou-hu-shi-Kaou*, c'est-à-dire le *Nuage-Blanc*, chef de la tribu des Ioways, peuplade qui habite les plaines du Haut-Missouri, au pied des Montagnes Rocheuses. Son père était un fameux guerrier qui avait fait furieusement la guerre à ses voisins, mais qui, pourtant, s'était prononcé pour la religion et la civilisation des blancs. Il périt victime d'une conspiration pour avoir voulu punir certains guerriers de sa nation, coupables d'avoir massacré traîtreusement des voisins inoffensifs. Le *Nuage-Blanc* ne pleura pas publiquement la mort de son père

DE PARIS. 2S7 avec les cérémonies d'usage. H cacha sa douleur et 6t le serment de vengeance. En effet, il tua six de ces assassins en diverses rencontres, et il les eût tués tous, si la tribu effrayée n'eût pris le parti de l'élire pour chef. La royauté n'est pas héréditaire chez les loways, et une des lois principales imposées à l'élu de la tribu le somme de renoncer à toute vengeance personnelle. Le NuageBlanc refusa longtemps , et quand il se vit forcé d'accepter le commandement, il laissa éclater sa douleur, fit faire de solennelles funérailles à son père , et s'enferma pendant un mois sous sa tente , sans permettre à personne d'en approcher. Ce jeune homme , d'une noble et belle figure et d'un caractère froid et mélancolique , renonça dès lors aux terribles pensées qui l'avaient agité. Plongé dans de pénibles et sérieuses réflexions, il enterra le iomahawkde la guerre, et se fit honneur d'être proclamé chef pacifique. Il voyait diminuer sa tribu de jour en jour, et la petite vérole vint tout à coup la réduire des deux tiers; c'est-à-dire que de six mille sujets il ne lui en resta que deux mille. A ces causes de douleur vint s'en joindre une que nous trouverions puérile, mais qui est grave dans les idées d'un Indien. Une taie s'étendit sur un de ses yeux, et l'effroi de perdre la vue, joint à la honte qu'une disgrâce physique imprime au front d'un guerrier et d'un chef, lui suggéra le dessein d'aller chez les blancs, autant dans l'espoir de se faire guérir de son mal que dans celui de compenser son infirmité par le prestige qui s'attache aux hommes aui ont voyagé, « qui ont beaucoup vu, Et partant, beanconp retenn. Il confia son gouvernement à son oncle, et partit pour Washington, où sa guérison fut jugée impossible, mais Digitized by Googte

98!» LES SAUVAGES OÙ il conçut le désir de civiliser complètement sa tribu. Ce n'était pas chose aisée. De retour chez lui, il rencontra beaucoup d'opposition parmi les siens. Une partie des chefs secondait son projet, le reste résistait Alors fut prise une de ces décisions dont l'analogue ne se retrouverait pas dans notre civilisation moderne, mais qui est tout à fait conforme au génie des sociétés antiques. Il fut résolu que le Nudge-Blane^ accompagné de sa famille et des principaux sages et guerriers de sa tribu, partirait pour visiter les établissements des blancs de l'autre côté du grand lac salé (l'Océan), qu'ils voyageraient aussi loin et aussi longtemps qu'ils pourraient, et qu'à leur retour, s'ils attestaient que la civilisation des blancs était partout supérieure à celle des Peaux Rouges, s'ils rapportaient beaucoup de présents, s'ils pouvaient dire qu'ils avaient eu à se louer de leur épreuve et persistaient enOn dans leur opinion, on bâtirait des maisons, on maintiendrait le système de paix avec les voisins, on commencerait à cultiver, et on donnerait l'éducation des blancs aux enfants. Que la tribu et le chef lui-mémesehssent une idée de la largeur de l'Océan, de l'étendue de la terre et des nécessités de la vie chez nous, je ne le pense pas, autrement ce projet formidable les eût fait reculer. Mais gagnés par les promesses des missionnaires catholiques, naïfs, conGants et curieux comme des hommes primitifs , ils ratifièrent le contrat, et le IVuage-IJlanc se mit en route avec sa famille, son sorcier, son orateur et ses amis, pour la capitale des Etats-Unis, et de là pour l'Europe, certains qu'à leur retour ils seraient l'objet d'une vénération fanatique, et pourraient exercer une domination incontestée. Ce ne fut pas sans motif que le Nuage-Blanc fit choix des plus illustres personnages pour l'accompagner; les Indiens qui u'uut jamais franchi le désert ne croient point aux Digitized by Coogic

où il conçut le désir de civiliser complétement sa tribu. Ce n'était pas chose aisée. De retour chez lui, il rencontra beaucoup d'opposition parmi les siens. Une partie des chefs secondait son projet, le reste résistait. Alors fut prise une de ces décisions dont l'analogue ne se retrouverait pas dans notre civilisation moderne, mais qui est tout à fait conforme au génie des sociétés antiques. Il fut résolu que le *Nuage-Blanc*, accompagné de sa famille et des principaux sages et guerriers de sa tribu, partirait pour visiter les établissements des blancs de l'autre côté du grand lac salé (l'Océan), qu'ils voyageraient aussi loin et aussi longtemps qu'ils pourraient, et qu'à leur retour, s'ils attestaient que la civilisation des blancs était partout supérieure à celle des Peaux Rouges, s'ils rapportaient beaucoup de présents, s'ils pouvaient dire qu'ils avaient eu à se louer de leur épreuve et persistaient enfin dans leur opinion, on bâtirait des maisons, on maintiendrait le système de paix avec les voisins, on commencerait à cultiver, et on donnerait l'éducation des blancs aux enfants. Que la tribu et le chef lui-même se fissent une idée de la largeur de l'Océan, de l'étendue de la terre et des nécessités de la vie chez nous, je ne le pense pas, autrement ce projet formidable les eût fait reculer. Mais gagnés par les promesses des missionnaires catholiques, naïfs, confiants et curieux comme des hommes primitifs, ils ratifièrent le contrat, et le *Nuage-Blanc* se mit en route avec sa famille, son sorcier, son orateur et ses amis, pour la capitale des Etats-Unis, et de là pour l'Europe, certains qu'à leur retour ils seraient l'objet d'une vénération fanatique, et pourraient exercer une domination incontestée. Ce ne fut pas sans motif que le *Nuage-Blanc* fit choix des plus illustres personnages pour l'accompagner; les Indiens qui n'ont jamais franchi le désert ne croient point aux

DE PARIS. 289 merveilles de la civilisation, et regardent tout ce qu'on leur raconte de noire bien-être et de notre industrie comme autant de contes fantastiques pour les gagner et les tromper. En 1832, Oui-Djen-Djone (la Tête de l'œuf de pigeon), un des guerriers les plus distingués des As-sin-niboins {ceux qui /ont bouillir la pierre), avait été emmené à Washington par le major Sanford. Il était parti vêtu de peaux de buffles, de plumes d'aigles et de chevelures humahies; il revint au désert avec un pantalon de drap, une redingote, un chapeau de castor sur la tète , un éventail à la main. Mais là se borna son triomphe. Après avoir curieusement examiné sa toilette, ses compatriotes l'interrogèrent, déclarèrent ses récits incroyables, le condamnèrent comme menteur, et le tuèrent solennellement. Pour éviter un destin semblable, le Nuage-Blanc s'est fait accompagner de dix personnes dignes de foi, lesquelles, avec deux enfants, forment une colonie de douze Indiens ioways actuellement à Paris, et avec lesquels j'ai eu l'honneur de causer intimement, comme je le raconterai plus lard. Je poursuis le récit de l'expédition de ces nouveaux Argonautes. Arrivés à Washington , ils trouvèrent des difticuliés qu'ils n'avaient sans doute pas prévues. D'une part, il fallait de l'argent pour entreprendre leur tour du monde, et ils n'avaient pour toute liste civile que leurs colliers de wampun, précieux coquillages qui représentent chez eux la monnaie, et que chaque guerrier porte autour de son cou. De l'autre, le gouvernement des Etats-Unis s'opposait à leur départ pour l'Europe. Depuis la triste fin des Osages, morts chez nous de tristesse et de misère, l'autorité protectrice des Indiens, sachant le mauvais effet que produit le récit de semblables déceptions, leur refuse la permission de s'expatrier. U fallait donc aux nobles aventuriers ce que, dans notre 26, Digitized by Google

merveilles de la civilisation, et regardent tout ce qu'on leur raconte de notre bien-être et de notre industrie comme autant de contes fantastiques pour les gagner et les tromper. En 1832, *Oui-Djen-Djone* (*la Tête de l'œuf de pigeon*), un des guerriers les plus distingués des *As-sin-ni-boins* (*ceux qui font bouillir la pierre*), avait été emmené à Washington par le major Sanford. Il était parti vêtu de peaux de buffles, de plumes d'aigles et de chevelures humaines; il revint au désert avec un pantalon de drap, une redingote, un chapeau de castor sur la tête, un éventail à la main. Mais là se borna son triomphe. Après avoir curieusement examiné sa toilette, ses compatriotes l'interrogèrent, déclarèrent ses récits incroyables, le condamnèrent comme menteur, et le tuèrent solennellement. Pour éviter un destin semblable, le Nuage-Blanc s'est fait accompagner de dix personnes dignes de foi, lesquelles, avec deux enfants, forment une colonie de douze Indiens ioways actuellement à Paris, et avec lesquels j'ai eu l'honneur de causer intimement, comme je le raconterai plus tard.

Je poursuis le récit de l'expédition de ces nouveaux Argonautes. Arrivés à Washington, ils trouvèrent des difficultés qu'ils n'avaient sans doute pas prévues. D'une part, il fallait de l'argent pour entreprendre leur tour du monde, et ils n'avaient pour toute liste civile que leurs colliers de *wampun*, précieux coquillages qui représentent chez eux la monnaie, et que chaque guerrier porte autour de son cou. De l'autre, le gouvernement des Etats-Unis s'opposait à leur départ pour l'Europe. Depuis la triste fin des Osages, morts chez nous de tristesse et de misère, l'autorité protectrice des Indiens, sachant le mauvais effet que produit le récit de semblables déceptions, leur refuse la permission de s'expatrier. Il fallait donc aux nobles aventuriers ce que, dans notre

290 LES SAUVAGES langue et nos usages prosaïques, nous sommes forcés d'appeler un entrepreneur. Il s'en présenta un qui prit sur lui les frais considérables du voyage, et déposa pour les lowaysune caution de 300,000 francs entre les mains du gouvernement américain. Nos idées répugnent à cette exploitation de l'homme, et le premier mouvement du public parisien a été de s'indigner qu'un roi et sa cour , exécutant leurs danses sacrées , nous fussent exhibés sur des tréteaux pour la somme de 2 francs par tète de spectateur. Quelques-uns révoquent en doute le caractère illustre de ces curiosités vivantes exposées à nos regards ; d'autres pensent qu'on les trompe, et qu'ils ne se rendent pas compte du préjugé dégradant attaché parmi nous à leur rôle ; car les explications nécessaires qui accompagnent leur exhibition lui donnent, en apparence, quelque analogie avec celle des animaux sauvages ou des figures de cire. Cependant il n'est rien de plus certain que la bonne foi qui a présidé aux engagements réciproques de ces Indiens et de leur guide ; et si nous pouvons faire un effort pour nous dégager de nos habitudes et de nos préjugés, nous reconnaîtrons que la pensée qui dirige le Nuage-Blanc et ses compagnons est de tout point conforme à celle qui poussait les anciens héros, les aventuriers des temps fabuleux, à voyager et à s'instruire aux frais des populations qui les accueillaient, et qui faisaient avec eux un naïf échange de connaissances élémentaires et de présents en rapport avec les mœurs du ' temps et des pays. Â coup sûr ce moderne Jason n'apprécie point nos préjugés à l'endroit de l'exhibition publique, et ses compatriotes n'y comprendront jamais rien. 11 vient, il se montre, il nous voit et il est vu de nous. 11 étale son plus beau costume, il enlumine sa face de son plus précieux vermillon , il s'assied , comme un Digitized by Goog[e

langue et nos usages prosaïques, nous sommes forcés d'appeler un entrepreneur. Il s'en présenta un qui prit sur lui les frais considérables du voyage, et déposa pour les Ioways une caution de 300,000 francs entre les mains du gouvernement américain.

Nos idées répugnent à cette exploitation de l'homme, et le premier mouvement du public parisien a été de s'indigner qu'un roi et sa cour, exécutant leurs danses sacrées, nous fussent exhibés sur des tréteaux pour la somme de 2 francs par tête de spectateur. Quelques-uns révoquent en doute le caractère illustre de ces curiosités vivantes exposées à nos regards; d'autres pensent qu'on les trompe, et qu'ils ne se rendent pas compte du préjugé dégradant attaché parmi nous à leur rôle; car les explications nécessaires qui accompagnent leur exhibition lui donnent, en apparence, quelque analogie avec celle des animaux sauvages ou des figures de cire.

Cependant il n'est rien de plus certain que la bonne foi qui a présidé aux engagements réciproques de ces Indiens et de leur guide; et si nous pouvons faire un effort pour nous dégager de nos habitudes et de nos préjugés, nous reconnaîtrons que la pensée qui dirige le Nuage-Blanc et ses compagnons est de tout point conforme à celle qui poussait les anciens héros, les aventuriers des temps fabuleux, à voyager et à s'instruire aux frais des populations qui les accueillaient, et qui faisaient avec eux un naïf échange de connaissances élémentaires et de présents en rapport avec les mœurs du temps et des pays. A coup sûr ce moderne Jason n'apprécie point nos préjugés à l'endroit de l'exhibition publique, et ses compatriotes n'y comprendront jamais rien. Il vient, il se montre, il nous voit et il est vu de nous. Il étale son plus beau costume, il enlumine sa face de son plus précieux vermillon, il s'assied, comme un

DE PARIS. 291 prince qu'il est, parmi ses fiers acolytes, il fume gravement sa pipe, il fait adresser par la bouche de son vénérable orateur un discxturs affectueux et noble au public étonné , il rend grûces au grand esprit do l'avoir conduit sain et sauf parmi les blancs, qu'il estime et qu'il admire, il les recommande au ciel, ainsi que lui et les siens; puis, sur l'invitation de l'interprète, qui lui exprime le désir des blancs d'assister à ce qu'il y a déplus respectable et de plus beau dans les fêtes de sa nation, il commande la danse de guerre, ou celle encore plus auguste du calumet. Il prend lui-méme le tambourin ou le grelot, et il accompagne, de sa voix douce et gutturale, le chant de ses compagnons. Les terribles guerriers, le gracieux enfant et les femmes graves et chastes sautent en rond autour de lui. Lui-même, quelquefois, saisi d'enthousiasme au milieu de ces rites sacrés qui lui rappellent la gloire de ses pères et les affections de sa patrie, il se lève et s'élance parmi eux. Malgré son œil voilé et la mélancolie do son sourire, il est beau, il est noble, et le souvenir de sa destinée triste et courageuse attire les sympathies de ce public, qui est bon aussi, et qui bientôt passe do la terreur à l'attendrissement. Quand ils ont assez dansé à leur gré, car personne ne les commande, et ils se refuseraient à toute exigence que leur interprète ne leur soumettrait pas en termes afl'ectueux et mesurés, ils s'approchent du public, et s'asseyent gravement devant lui. Les artistes s'approchent aussi pour admirer la beauté do leurs formes et la noblesse do leurs traits. Les bonnes âmes, jalouses de faire l'aumône respectueuse d'un peu de plaisir à ces pauvres exilés, leur offrent do petits présents qu'ils reçoivent avec dignité, et sans la moindre jalousie apparente entre eux. Puis on invite le public à les applaudir pour les remercier de leur obligeance , et ces applaudissements, seul Digitized by Coogle

prince qu'il est, parmi ses fiers acolytes, il fume gravement sa pipe, il fait adresser par la bouche de son vénérable orateur un discours affectueux et noble au public étonné, il rend grâces au *grand esprit* de l'avoir conduit sain et sauf parmi les blancs, qu'il estime et qu'il admire, il les recommande au ciel, ainsi que lui et les siens; puis, sur l'invitation de l'interprète, qui lui exprime le désir des blancs d'assister à ce qu'il y a de plus respectable et de plus beau dans les fêtes de sa nation, il commande la danse de guerre, ou celle encore plus auguste du calumet. Il prend lui-même le tambourin ou le grelot, et il accompagne, de sa voix douce et gutturale, le chant de ses compagnons. Les terribles guerriers, le gracieux enfant et les femmes graves et chastes sautent en rond autour de lui. Lui-même, quelquefois, saisi d'enthousiasme au milieu de ces rites sacrés qui lui rappellent la gloire de ses pères et les affections de sa patrie, il se lève et s'élance parmi eux. Malgré son œil voilé et la mélancolie de son sourire, il est beau, il est noble, et le souvenir de sa destinée triste et courageuse attire les sympathies de ce public, qui est bon aussi, et qui bientôt passe de la terreur à l'attendrissement. Quand ils ont assez dansé à leur gré, car personne ne les commande, et ils se refuseraient à toute exigence que leur interprète ne leur soumettrait pas en termes affectueux et mesurés, ils s'approchent du public, et s'asseyent gravement devant lui. Les artistes s'approchent aussi pour admirer la beauté de leurs formes et la noblesse de leurs traits. Les bonnes âmes, jalouses de faire l'aumône respectueuse d'un peu de plaisir à ces pauvres exilés, leur offrent de petits présents qu'ils reçoivent avec dignité, et sans la moindre jalousie apparente entre eux. Puis on invite le public à les applaudir pour les remercier de leur obligeance, et ces applaudissements, seul

LES SlUVÀGES langage qu’iU puissent comprendre de nous, ne leur sont pas refusés. On leur tend la main. Les femmes, ef■> frayées d’abord de leur aspect terrible et de l’expression I farouche que la danse guerrière donnait à leurs traits, ’ s’enhardissent en voyant leur air naïf, fièrement timide, et ce mélange de tristesse et de confiance qui les rend si touchants. Ils saluent et serrent vigoureusement les mains qui leur sont tendues. Sont-ce là des saltimbanques auxquels on a jeté une obole, et qu’on peut siffler? Je ne le conseillerais pas aux sopctalpius. Armés de leurs lances acérées et de leurs tomahawks redoutables , qu’ils manient avec tant de grâce et de vigueur, et qu’ils font briller, en dansant, sur la tète des spectateurs, ils pourraient bien comprendre l’insulte, et nous montrer qu’on peut admirer la crinière du lion et caresser la robe du tigre, mais qu’il ne faut pas jouer avec les fils du désert comme nous jouons quelquefois si cruellement avec notre semblable. Savent-ils qu’on a acheté ce droit à la porte en entrant? A coup sûr ils l’ignorent, et s’ils savent qu’on paie, leur sainte naïveté considère ce tribut comme un présent en nature, témoignage de l’hospitalité jdes blancs. Maintenant l’entrepreneur est-il si œupable 'envers eux, de les traiter conformément à leurs idées, bien qu’elles soient contraires aux nôtres? Je ne le crois pas, puisqu’ils sont contents, puisqu’ils sont libres, puisqu’il les associe à des profits qui seuls les mettront à môme de se construire ces maisons de briques qu’ils rêvent, et de peupler de taureaux et de brebis ces immenses prairies d’où le daim et le bison s’éloignent; puisque leur contrat engage l’entrepreneur à les ramener chez eux dès qu’ils le voudront, à partir demain, ce soir, pour l’Amérique, si le mal du pays s’empare d’eux; puisque enfin l’autorisation que M. Mélody a reçue de Bon gouvernement est fondée en termes exprès sur son Digitized by Google

langage qu'ils puissent comprendre de nous, ne leur sont pas refusés. On leur tend la main. Les femmes, effrayées d'abord de leur aspect terrible et de l'expression farouche que la danse guerrière donnait à leurs traits, s'enhardissent en voyant leur air naïf, fièrement timide, et ce mélange de tristesse et de confiance qui les rend si touchants. Ils saluent et serrent vigoureusement les mains qui leur sont tendues. Sont-ce là des saltimbanques auxquels on a jeté une obole, et qu'on peut siffler? Je ne le conseillerais pas aux spectateurs. Armés de leurs lances acérées et de leurs tomahawks redoutables, qu'ils manient avec tant de grâce et de vigueur, et qu'ils font briller, en dansant, sur la tête des spectateurs, ils pourraient bien comprendre l'insulte, et nous montrer qu'on peut admirer la crinière du lion et caresser la robe du tigre, mais qu'il ne faut pas jouer avec les fils du désert comme nous jouons quelquefois si cruellement avec notre semblable. Savent-ils qu'on a acheté ce droit à la porte en entrant? A coup sûr ils l'ignorent, et s'ils savent qu'on paie, leur sainte naïveté considère ce tribut comme un présent en nature, témoignage de l'hospitalité des blancs. Maintenant l'entrepreneur est-il si coupable envers eux, de les traiter conformément à leurs idées, bien qu'elles soient contraires aux nôtres? Je ne le crois pas, puisqu'ils sont contents, puisqu'ils sont libres, puisqu'il les associe à des profits qui seuls les mettront à même de se construire ces maisons de briques qu'ils rêvent, et de peupler de taureaux et de brebis ces immenses prairies d'où le daim et le bison s'éloignent; puisque leur contrat engage l'entrepreneur à les ramener chez eux dès qu'ils le voudront, à partir demain, ce soir, pour l'Amérique, si le mal du pays s'empare d'eux; puisque enfin l'autorisation que M. Mélody a reçue de son gouvernement est fondée en termes exprès sur son

DE PARIS. f93 caractère éprouvé de moralité, et sur la certitude que donne ce caractère, du traitement paternel réservé aux Indiens voyageurs. Il est bien vrai pourtant que souvent ils ont de la tristesse et un violent désir de retourner dans leurs solitudes; mais l'assurance que rien ne les retient malgré eux leur donne le courage de persévérer le temps nécessaire. Dans leurs moments de loisir, ils reçoivent des visites et se font expliquer par Jeffrey, l'intelligent interprète qui ne les quitte Jamais, tout ce qu'ils voient et entendent. Tous les jours M. Wattemare fils consacre deux heures à leur faire un cours d'histoire élémentaire, et il m'a assuré qu'ils l'écoutaient toujours avec intelligence, souvent avec enthousiasme. Le récit des guerres fameuses les passionne; ils commencent à en comprendre les causes et les résultats; mais je t'avoue qu'ils ne sont pas encore assez philosophes pour avoir conçu quelque chose de plus grand et de plus beau que l'histoire de Napoléon. C'est déjà beaucoup pour des sauvages, mais probablement ce n'est pas assez pour des peuples belliqueux qui sentent .la nécessité de renoncer à la guerre. C'est donc un spectacle bizarre, bien nouveau pour nous autres badauds de Paris, et lait pour passionner nos artistes, que celui que nous pouvons voir deux fois par jour à la salle Valentino. Au premier aspect, j'éprouvai pour mon compte l'émotion la plus violente et la plus pénible que jamais pantomime m'ait causée. Je venais de voir tous les objets effrayants que renferme le musée Catlin, des casse-tôtes primitifs auxquels ont succédé maintenant des hachettes de fer fabriquées par les blancs, mais qui, dans le principe, étaient faites d'un gros caillou enchâssé dans un manche de bois; des crânes aplatis et difformes étalés sur une table, dont plusieurs portaient la trace du scalp, des dépouilles sanglantes, des masques Digiiized by Google

caractère éprouvé de moralité, et sur la certitude que donne ce caractère, du traitement paternel réservé aux Indiens voyageurs.

Il est bien vrai pourtant que souvent ils ont de la tristesse et un violent désir de retourner dans leurs solitudes; mais l'assurance que rien ne les retient malgré eux leur donne le courage de persévérer le temps nécessaire. Dans leurs moments de loisir, ils reçoivent des visites et se font expliquer par Jeffrey, l'intelligent interprète qui ne les quitte jamais, tout ce qu'ils voient et entendent. Tous les jours M. Wattemare fils consacre deux heures à leur faire un cours d'histoire élémentaire, et il m'a assuré qu'ils l'écoutaient toujours avec intelligence, souvent avec enthousiasme. Le récit des guerres fameuses les passionne; ils commencent à en comprendre les causes et les résultats; mais je t'avoue qu'ils ne sont pas encore assez philosophes pour avoir conçu quelque chose de plus grand et de plus beau que l'histoire de Napoléon. C'est déjà beaucoup pour des sauvages, mais probablement ce n'est pas assez pour des peuples belliqueux qui sentent la nécessité de renoncer à la guerre.

C'est donc un spectacle bizarre, bien nouveau pour nous autres badauds de Paris, et fait pour passionner nos artistes, que celui que nous pouvons voir deux fois par jour à la salle Valentino. Au premier aspect, j'éprouvai pour mon compte l'émotion la plus violente et la plus pénible que jamais pantomime m'ait causée. Je venais de voir tous les objets effrayants que renferme le musée Catlin, des casse-têtes primitifs auxquels ont succédé maintenant des hachettes de fer fabriquées par les blancs, mais qui, dans le principe, étaient faites d'un gros caillou enchâssé dans un manche de bois; des crânes aplatis et difformes étalés sur une table, dont plusieurs portaient la trace du scalp, des dépouilles sanglantes, des masques

S94 LES SàUYAGES repoussants, des peintures représentant les scènes hi* deuses de l'initiation aux mystères, des supplices, des tortures, des chasses homériques, des combats meurtriers; enfin, tous les témoignages et toutes les scènes effroyablement dramatiques de la vie sauvage; et surtout ces portraits dont l'accoutrement fantastique est varié à l'infini et fait passer la face humaine par toutes les ressemblances possibles avec les animaux féroces. Quand un bruit de grelots qui semblait annoncer l'approche d'un troupeau m'avertit de courir prendre ma place, j'étais tout disposé à l'épouvante, et lorsque je vis apparaître en chair et en os ces figures peintes , les unes en rouge de sang, comme si on les eût vues à travers la flamme, les autres d'un blanc livide avec des yeux bordés d'écarlate, d'autres grillagées de vert et de jaune, d'autres enfin miparties de rouge et de bleu, ou portant sur leur fond naturel couleur de bronze l'empreinte d'une main d'azur, toutes surmontées de plumes d'aigle, et de crinières de crin; ces corps demi-nus, magnifiques modèles de statuaire, mais bariolé aussi de peintures, et chargés de colliers et de bracelets de métal ; ces colliers de griffes d'ours qui semblent déchirer la poitrine de ceux qui les portent , ces manteaux de peaux de bisons et de loups blancs avec des queues qui flottent et qui semblent appartenir à l'homme, ces boucliers et ces lances garnies de chevelures et de dents humaines, la peur me prit, je l'avoue, et l'imagination me transporta au milieu des plus lugubres scènes du Dernier des Mohicans. Ce fut bien autre chose quand la musique sauvage donna le signal de la danse guerrière de l'approche. Trois Indiens s'assirent par terre; l'un frappait un tambourin garni de peaux, qui rendait un son mat et lugubre, l'autre agitait une calebasse remplie de graines, le troisième raclait lentement deux morceaux de l»ois daotelés I'uq coq^ l'autre; pois, d^ voix Digitized by Googte

DE PARIS. 295 gutturales qui semblaient n'avoir rien d'humain, entonnèrent un grognement sourd et cadencé, et un guerrier, qui me sembla gigantesque sous son accoutrement terrible, s'élança, agitant tour à tour sa lance, son arc, son casse-tôte, son fouet, son bouclier, son aigrette, son manteau, enfin tout l'attirail échevelé et compliqué du costume de guerre. Les autres le suivirent; ceux qui jetèrent leurs manteaux et montrèrent leurs poitrines haletantes et leurs bras souples comme des serpents, furent plus effrayants encore. Une sorte de rage délirante semblait les transporter; des cris rauques, des aboiements, des rugissements, des sifflements aigus, et ce cri de guerre que l'Indien produit en mettant ses doigts sur ses lèvres, et qui, répété au loin dans les déserts, glace d'effroi le voyageur égaré , interrompaient le chant, se pressaient et se confondaient dans un concert infernal. Une sueur froide me gagna, je crus que j'allais assister à une opération réelle du scalp sur quelque ennemi renversé, ou à quelque scène de torture plus horrible encore. Je ne voyais plus, de tout ce qui était devant moi , que les redoutables acteurs, et mon cerveau les plaçait dans leur véritable cadre, sous des arbres antiques, à la lueur d'un feu qui allait consumer la chair des victimes, loin de tout secours humain; car ce n'étaient plus des hommes que je voyais, mais les démons du désert, plus dangereux et plus implacables que les loups et les ours, parmi lesquels j'aurais volontiers cherché un refuge. L'insouciant public parisien, qui s'amuse avant de s'étonner, riait autour de moi , et ces rires me semblaient ceux des esprits de ténèbres. Je no revins à la raison que lorsque la danse cessa et que les Indiens reprirent, comme par miracle, cette expression de bonhomie et de cordialité qui en fait des hommes en apparence meilleurs que nous. Malgré sa gaieté) le public avait, je pense, un peu passé par les Digitized by Google

gutturales qui semblaient n'avoir rien d'humain, entonnèrent un grognement sourd et cadencé, et un guerrier, qui me sembla gigantesque sous son accoutrement terrible, s'élança, agitant tour à tour sa lance, son arc, son casse-tête, son fouet, son bouclier, son aigrette, son manteau, enfin tout l'attirail échevelé et compliqué du costume de guerre. Les autres le suivirent; ceux qui jetèrent leurs manteaux et montrèrent leurs poitrines haletantes et leurs bras souples comme des serpents, furent plus effrayants encore. Une sorte de rage délirante semblait les transporter; des cris rauques, des aboiements, des rugissements, des sifflements aigus, et ce cri de guerre que l'Indien produit en mettant ses doigts sur ses lèvres, et qui, répété au loin dans les déserts, glace d'effroi le voyageur égaré, interrompaient le chant, se pressaient et se confondaient dans un concert infernal. Une sueur froide me gagna, je crus que j'allais assister à une opération réelle du scalp sur quelque ennemi renversé, ou à quelque scène de torture plus horrible encore. Je ne voyais plus, de tout ce qui était devant moi, que les redoutables acteurs, et mon cerveau les plaçait dans leur véritable cadre, sous des arbres antiques, à la lueur d'un feu qui allait consumer la chair des victimes, loin de tout secours humain; car ce n'étaient plus des hommes que je voyais, mais les démons du désert, plus dangereux et plus implacables que les loups et les ours, parmi lesquels j'aurais volontiers cherché un refuge. L'insouciant public parisien, qui s'amuse avant de s'étonner, riait autour de moi, et ces rires me semblaient ceux des esprits de ténèbres. Je ne revins à la raison que lorsque la danse cessa et que les Indiens reprirent, comme par miracle, cette expression de bonhomie et de cordialité qui en fait des hommes en apparence meilleurs que nous. Malgré sa gaieté, le public avait, je pense, un peu passé par les

296 LKS SAUVAGES mêmes émotions que moi * car, à l’empressement qu’il mettait à serrer la main des scalpeurs, on eût dit qu’il cherchait à se familiariser avec des objets de terreur, mais qu’il ne demandait pas mieux que de s’assurer des rapports de bonne intelligence avec messieurs les sauvages. Je fis comme le public, c’est-à-dire que je me rassurai au point de vouloir lier connaissance avec la tribu, et môme j’osai pénétrer dans leur intérieur avec mes enfants, sans trop de crainte de les voir dévorer. Cette visite sera la seconde partie de mon voyage et le sujet d’une seconde lettre. DEUXIÈME LETTRE A UN AMI. Je trouvai le Nuage-Blanc dans une petite chambre, au second, entièrement démeublée, car les Indiens ont encore un profond mépris pour la plupart de nos aises, et la première fois qu’on leur donna des lits, on les trouva couchés dessous, le lendemain matin. Leurs lits, à eux, sont des fourrures étendues par terre, et le chef, assis à la turque sur sa peau d’ours, avait à son côté sa femme et sa fille Sagesse, âgée de deux ans et demi, baptisée comme père et mère , et encore allaitée selon l’usage de son pays. Ce chef est, comme beaucoup d’indiens convertis, un chrétien non pratiquant, c’est-à-dire qu’il a, outre le baptême, trois autres femmes dans son pays. Un de scs fils est au collège en Angleterre ou aux États-Unis. Il me fit un singulier signe de tète, sans se déranger, et lorsque j’étalai devant lui une pièce de drap rouge, le don le plus précieux qu’on puisse faire à un chef indien, Digitized by Google

mêmes émotions que moi; car, à l'empressement qu'il mettait à serrer la main des *scalpeurs*, on eût dit qu'il cherchait à se familiariser avec des objets de terreur, mais qu'il ne demandait pas mieux que de s'assurer des rapports de bonne intelligence avec messieurs les sauvages. Je fis comme le public, c'est-à-dire que je me rassurai au point de vouloir lier connaissance avec la tribu, et même j'osai pénétrer dans leur intérieur avec mes enfants, sans trop de crainte de les voir dévorer. Cette visite sera la seconde partie de mon voyage et le sujet d'une seconde lettre.

---

## DEUXIÈME LETTRE A UN AMI.

Je trouvai le *Nuage-Blanc* dans une petite chambre, au second, entièrement démeublée, car les Indiens ont encore un profond mépris pour la plupart de nos aises, et la première fois qu'on leur donna des lits, on les trouva couchés dessous, le lendemain matin. Leurs lits, à eux, sont des fourrures étendues par terre, et le chef, assis à la turque sur sa peau d'ours, avait à son côté sa femme et sa fille *Sagesse*, âgée de deux ans et demi, baptisée comme père et mère, et encore allaitée selon l'usage de son pays. Ce chef est, comme beaucoup d'Indiens convertis, un chrétien *non pratiquant*, c'est-à-dire qu'il a, outre le baptême, trois autres femmes dans son pays.

Un de ses fils est au collége en Angleterre ou aux États-Unis.

Il me fit un singulier signe de tête, sans se déranger, et lorsque j'étalai devant lui une pièce de drap rouge, le don le plus précieux qu'on puisse faire à un chef indien,

DE PARIS. *97 il daigna sourire et me tendre la main. La femme parut plus émue de la magnificence de mon offrande, et laissa échapper une exclamation; puis, sur-le-champ, elle enveloppa son enfant dans ce morceau d'étoffe, pour me montrer qu'elle en faisait cas et voulait bien l'accepter, A peine eut-elle reçu le collier que je lui destinais, qu'elle le désenfila pour regarder curieusement chaque perle, et le monarque barbare , ne pouvant résister au même désir, ne cessa de rouler ces verroteries entre ses doigts et de les examiner, malgré la gravité de la conférence qui suivit et la part qu'il voulut bien y prendre. Je distribuai un présent à chaque Indien, et chacun s'en para pour me donner signe d'approbation. Les noms des hommes sont :

le Grand-Marchevr et ^arfAe-en-aran

il daigna sourire et me tendre la main. La femme parut plus émue de la magnificence de mon offrande, et laissa échapper une exclamation; puis, sur-le-champ, elle enveloppa son enfant dans ce morceau d'étoffe, pour me montrer qu'elle en faisait cas et voulait bien l'accepter. A peine eut-elle reçu le collier que je lui destinais, qu'elle le désenfila pour regarder curieusement chaque perle, et le monarque barbare, ne pouvant résister au même désir, ne cessa de rouler ces verroteries entre ses doigts et de les examiner, malgré la gravité de la conférence qui suivit et la part qu'il voulut bien y prendre.

Je distribuai un présent à chaque Indien, et chacun s'en para pour me donner signe d'approbation.

Les noms des hommes sont : le *Grand-Marcheur* et *Marche-en-avant*, deux jeunes guerriers également beaux de formes, mais de physionomie très-différente, car l'un paraît doux et enjoué comme un enfant, et l'autre a une terrible expression de rudesse et de férocité; ensuite le docteur sorcier, appelé les *Pieds garnis d'ampoules;* puis la *Pluie qui marche*, avec son fils, enfant de onze ans, beau comme le petit Ajax; enfin le *Petit-Loup* et les femmes. Je te parlerai de chacun en particulier.

Le plus docte, le plus sage et le plus éloquent de ces illustres seigneurs, est certainement la *Pluie qui marche*. En même temps qu'orateur de la tribu, il est chef de guerre, comme qui dirait ministre de la guerre du *Nuage-Blanc*, qui est *chef de paix* ou *chef de village*, c'est-à-dire souverain. La *Pluie qui marche* a fait trente campagnes, et dans six particulièrement il s'est couvert de gloire. On le soupçonne, ainsi que le docteur, d'avoir coopéré au meurtre de *Nuage-Blanc* père. Il a été un des plus actifs pour faire élire *Nuage-Blanc* fils, et, par là, il s'est mis à l'abri de sa vengeance.

Il n'y a entre eux aucune apparence de haine. Qui

 peut dire cependant quels drames inaperçus se passent dans l'esprit et dans l'intérieur domestique de ces exilés? La Pluie qui marche est un homme de cinquante-six ans, d'une très-haute taille, et d'une gravité majestueuse. Il ne sourit jamais en pérorant, et, tandis que la physionomie douloureuse du Nuage-Blanc fait quelquefois cet effort par générosité, celle du vieillard reste toujours impassible et réfléchie. Sa face est large et accentuée, mais n'offre aucune autre différence de lignes avec la nôtre que le renflement des muscles du cou, au-dessous de l'angle de la mâchoire. Ce trait distinctif de la race lui donne un air de famille avec la race féline. Ce trait disparaît même presque entièrement chez le docteur, qui est agréable et fin , suivant toutes nos idées sur la physiognomonie. Quoiqu'il ait soixante ans, ses bras sont encore d'une rondeur et d'une beauté dignes do la statuaire grecque, et son buste est le mieux modelé de tous. Son agilité et son entrain à la danse attestent une organisation d'élite. Une si verte vieillesse donne quelque regret de n'être pas sauvage, et, lorsque, parmi les spectateurs, on voit tant d'êtres plus jeunes, goutteux ou obèses, on se demande quels sont ceux qu'on montre, des sauvages de Paris ou de ceux du Missouri , comme objets d'étonnement. Le docteur est un très-bel esprit, à la fois médecin , magicien, jongleur, poète, devin, et quelque peu orateur. Il porte un collier de graines sacrées et un doigt humain desséché en guise de médaillon, pour conjurer le mauvais œil. Il est, en même temps, le bouffon agréable et le conseil très-sérieux du prince et de la nation. Durant la traversée, un calme plat surprit nos Argonautes sur le navire qui les transportait en Angleterre. Le docteur procéda à ses incantations, au grand plaisir des passagers blancs et au grand respect des Indiens. Deux heures Digitized by Google

peut dire cependant quels drames inaperçus se passent dans l'esprit et dans l'intérieur domestique de ces exilés?

La *Pluie qui marche* est un homme de cinquante-six ans, d'une très-haute taille, et d'une gravité majestueuse. Il ne sourit jamais en pérorant, et, tandis que la physionomie douloureuse du *Nuage-Blanc* fait quelquefois cet effort par générosité, celle du vieillard reste toujours impassible et réfléchie. Sa face est large et accentuée, mais n'offre aucune autre différence de lignes avec la nôtre que le renflement des muscles du cou, au-dessous de l'angle de la mâchoire. Ce trait distinctif de la race lui donne un air de famille avec la race féline.

Ce trait disparaît même presque entièrement chez *le docteur*, qui est agréable et fin, suivant toutes nos idées sur la physiognomonie. Quoiqu'il ait soixante ans, ses bras sont encore d'une rondeur et d'une beauté dignes de la statuaire grecque, et son buste est le mieux modelé de tous. Son agilité et son entrain à la danse attestent une organisation d'élite. Une si verte vieillesse donne quelque regret de n'être pas sauvage, et, lorsque, parmi les spectateurs, on voit tant d'êtres plus jeunes, goutteux ou obèses, on se demande quels sont ceux qu'on montre, des sauvages de Paris ou de ceux du Missouri, comme objets d'étonnement.

Le docteur est un très-bel esprit, à la fois médecin, magicien, jongleur, poëte, devin, et quelque peu orateur. Il porte un collier de graines sacrées et un doigt humain desséché en guise de médaillon, pour conjurer le mauvais œil. Il est, en même temps, le bouffon agréable et le conseil très-sérieux du prince et de la nation. Durant la traversée, un calme plat surprit nos Argonautes sur le navire qui les transportait en Angleterre. Le docteur procéda à ses incantations, au grand plaisir des passagers blancs et au grand respect des Indiens. Deux heures

 après, le vent qui était tombé depuis trois jours s'éleva, et les Indiens demeurèrent convaincus, comme on peut le croire, de la science infaillible du docteur. Cependant ils jugent apparemment nos médecins encore plus sorciers que les leurs, car ils se font soigner par eux, ici, quand ils sont malades. Il semblerait aussi qu'on ne croit pas celui-là capable d'évoquer le mauvais esprit par vengeance, car le chef ne se fait pas faute de le traiter en petit garçon. Il y a quelques jours, on trouva, vers le soir, notre sorcier assis sur l'escalier, et, comme on l'invitait à s'aller coucher, il secoua la tête et resta là jusqu'au leudemain , puis le lendemain encore , et la nuit suivante , et enhn trois jours et trois nuits sans désemparer, mangeant et dormant sur cet escalier. 11 était en pénitence, on n'a pu savoir pour quelle faute; mais on peut se faire, par là, une idée du pouvoir absolu du chef et de la soumission de cet Indien, qui est pourtant de naissance illustre et un guerrier très-distingué lu^ même. Mais le personnage qui a le plus gagné notre amitié, malgré l'amabilité du docteur , malgré la grande sagesse de la Pluie quimarcite etla beauté de son enfant, malgré la douce tristesse du Nuage-Blanc , et la modestie de Sa Majesté la reine, c'est le Petit-Loup , ce noble guerrier dont l'apparence herculéenne et les grands traits accentués m'avaient d'abord effrayé , mais qui , revenu auprès de sa femme malade , et le cœur rempli de tristesse à cause de la mort récente de son enfant, m'a paru le plus doux et le meilleur des hommes. Lorsqu'il s'élança le premier pour la danse, à cheval sur son arc (qu'il faisait la pantomime de fouetter avec une lanière de cuir attachée à une corne de bison), mes amis le comparèrent à Diomède. Lorsqu'il reprit le calme de sa physionomie grave et douce, pour accueillir les félicitations

Digitized by Google

après, le vent qui était tombé depuis trois jours s'éleva, et les Indiens demeurèrent convaincus, comme on peut le croire, de la science infaillible du docteur. Cependant ils jugent apparemment nos médecins encore plus sorciers que les leurs, car ils se font soigner par eux, ici, quand ils sont malades. Il semblerait aussi qu'on ne croit pas celui-là capable d'évoquer le mauvais esprit par vengeance, car le chef ne se fait pas faute de le traiter en petit garçon. Il y a quelques jours, on trouva, vers le soir, notre sorcier assis sur l'escalier, et, comme on l'invitait à s'aller coucher, il secoua la tête et resta là jusqu'au lendemain, puis le lendemain encore, et la nuit suivante, et enfin trois jours et trois nuits sans désemparer, mangeant et dormant sur cet escalier. Il était en pénitence, on n'a pu savoir pour quelle faute; mais on peut se faire, par là, une idée du pouvoir absolu du chef et de la soumission de cet Indien, qui est pourtant de naissance illustre et un guerrier très-distingué lui-même.

Mais le personnage qui a le plus gagné notre amitié, malgré l'amabilité du docteur, malgré la grande sagesse de la *Pluie qui marche* et la beauté de son enfant, malgré la douce tristesse du *Nuage-Blanc*, et la modestie de Sa Majesté la reine, c'est le *Petit-Loup*, ce noble guerrier dont l'apparence herculéenne et les grands traits accentués m'avaient d'abord effrayé, mais qui, revenu auprès de sa femme malade, et le cœur rempli de tristesse à cause de la mort récente de son enfant, m'a paru le plus doux et le meilleur des hommes. Lorsqu'il s'élança le premier pour la danse, à cheval sur son arc (qu'il faisait la pantomime de fouetter avec une lanière de cuir attachée à une corne de bison), mes amis le comparèrent à Diomède. Lorsqu'il reprit le calme de sa physionomie grave et douce, pour accueillir les félicitations

 du public, nous l'appelâmes le Jupiter des forêts vierges ; mais lorsqu'il eut essuyé les couleurs tranchantes qui l'embellissaient singulièrement , et qu'on nous raconta son histoire, nous ne vîmes plus qu'une noble et honnête figure, caractérisée en courage et en bonté, et nous l'avons alors surnommé le généreux, nom qui lui conviendrait beaucoup mieux que celui de Petit-Loup, car rien dans sa puissante et douce organisation , n'exprime la férocité ni la ruse. Ce n'est pas qu'il se fasse faute d'enlever un scalp à l'ennemi, — c'est un si glorieux trophée de la victoire , que la race indienne périra , je pense, avant d'avoir renoncé à ces horribles insignes, — ni qu'il croie offrir à nos yeux un objet repoussant en nous montrant sa manche garnie, de l'épaule au poignet, de franges de cheveux acquis par le même procédé. C'est l'héritage de ses pères, c'est sa généalogie illustre et sa propre vie de gloire et de combats qu'il porte sur lui. Faute d'histoire et de monuments, l'Indien se revêt ainsi du témoignage de ses exploits. Sur la peau d'ours ou de bison qui le couvre , et dont il porte le poil en dedans, sa femme dessine et peint ses principaux faits et gestes. Ici, un ours percé de sa flèche ; à côté, le héros combat* tant ses ennemis; plus loin, son cheval favori. Ces dessins barbares sont très-remarquables; formés de lignes élémentaires comme celles que nos enfants tracent sur les murs, ils indiquent pourtant quelquefois un sentiment très-élégant de la forme , et en général de la proportion. Le fils de la Pluie qui marche annonce beaucoup de dispositions et un goût prononcé pour cet art. Couché à plat ventre, la tète enveloppée de sa couverture comme font les Arabes et les Indiens lorsqu'ils veulent se recueillir, il trace avec un charbon sur le carreau la figure des gens qu'il vient de voir. Nous lui portons des gravures , mais où trouvera-t-il un plus beau modèle que Digilized by Cooglc

DE PARIS. 301 lui-mêmo? Que l’artiste sauvage détourne les yeux de nous et de nos œuvres, et qu’il se regarde dans une glace ! Cet enfant de onze ans est un idéal de grdce et d’élégance, et, comme tous les êtres favorisés par la nature, il a l'instinct de sa dignité. Le costume do sa tribu, le cimier grec et la tunique de cuir coupé en lanières, ou simplement la longue ceinture de crins blancs, sa couleur, son buste nu, délicat et noble, le charme de ses attitudes et le sérieux de ses traits, en font un bronze antique digne de Phidias. Mais, à travers ces digressions involontaires, revenons à notre héros le Petit-Loup, ou pour mieux dire le Généreux. • Le Petit-Loup reçut une médaille d’honneur de l'intendant supérieur des affaires indiennes, M. Ilarwey, qui s’exprime ainsi en le recommandant au président des États-Unis, John Tyler ; o Les médailles accordées « par le gouvernement sont fort estimées des Indiens... «r et j’en ai donné une au Petit- Loup. En la rece« vant, il s’est écrié, avec beaucoup de délicatesse, « qu’il ne méritait aucune récompense, parce qu’il n’avait « fait que son devoir ; mais qu’il était heureux que sa « conduite eût mérité l’approbation de sa nation et de « son père. » Lorsque le Petit-Loup, reçu aux Tuileries avec ses compagnons, interrompit la danse , suivant l’usage indien, pour raconter ses exploits, il adressa ces paroles à Louis-Philippe : « Mon grand-père, vous m’avez entendu « dire qu’avec ce tomahawk j’ai tué un guerrier pawnie, « un des ennemis de ma tribu. Le tranchant de ma hache « est encore couvert do son sang. Ce fouet est celui dont « je me servis pour frapper mon cheval en cette occa« sion. Depuis que je suis parmi les blancs, j’ai la conc viction que la paix vaut mieux pour nous que la 36. Digitized by Google

lui-même? Que l'artiste sauvage détourne les yeux de nous et de nos œuvres, et qu'il se regarde dans une glace! Cet enfant de onze ans est un idéal de grâce et d'élégance, et, comme tous les êtres favorisés par la nature, il a l'instinct de sa dignité. Le costume de sa tribu, le cimier grec et la tunique de cuir coupé en lanières, ou simplement la longue ceinture de crins blancs, sa couleur, son buste nu, délicat et noble, le charme de ses attitudes et le sérieux de ses traits, en font un bronze antique digne de Phidias.

Mais, à travers ces digressions involontaires, revenons à notre héros le *Petit-Loup*, ou pour mieux dire *le Généreux*.

Le *Petit-Loup* reçut une médaille d'honneur de l'intendant supérieur des affaires indiennes, M. Harwey, qui s'exprime ainsi en le recommandant au président des États-Unis, John Tyler : « Les médailles accordées « par le gouvernement sont fort estimées des Indiens... « et j'en ai donné une au *Petit-Loup*. En la rece- « vant, il s'est écrié, avec beaucoup de délicatesse, « qu'il ne méritait aucune récompense, parce qu'il n'avait « fait que son devoir; mais qu'il était heureux que sa « conduite eût mérité l'approbation de sa nation et de « *son père*. »

Lorsque le *Petit-Loup*, reçu aux Tuileries avec ses compagnons, interrompit la danse, suivant l'usage indien, pour raconter ses exploits, il adressa ces paroles à Louis-Philippe : « Mon grand-père, vous m'avez entendu « dire qu'avec ce tomahawk j'ai tué un guerrier pawnie, « un des ennemis de ma tribu. Le tranchant de ma hache « est encore couvert de son sang. Ce fouet est celui dont « je me servis pour frapper mon cheval en cette occa- « sion. Depuis que je suis parmi les blancs, j'ai la con- « viction que la paix vaut mieux pour nous que la

302 LES SÂDVÂ.GES « guerre. J’enterre le tomahawk entre vos mains, je ne « combattrai plus. » Je terminerai l’histoire du Petit-Loup par un détail emprunté, ainsi que les précédents, à une très-exacte et très-intéressante notice de M. Wattemare fils. « Ce que, dans sa modestie, le Petit-Loup n’avait pas dit au roi, c’est que le jour du combat dont il faisait mention, son cheval, jeune poulain plein de feu et d’ardeur, l’avait emporté loin des siens , au milieu d’un groupe de Pawnies. Trois cavaliers font volte-face, mais, effrayés par l’aspect terrible du Petit-Loup , qui se précipitait sur eux en poussant son cri de guerre, deux d’entre eux laissent tomber leurs armes. Le guerrier, dédaignant de frapper à mort des ennemis désarmés, se contenta de les cingler vigoureusement du fouet qu’il tenait de la main gauche ; puis , se tournant vers le Pawnie armé, il esquiva adroitement un coup de lance que celui-ci lui portait , lui cassa la tête d’un coup de tomahawk, et, sautant à bas de son cheval, il prit le scalp. Remontant aussitôt sur l’intelligent animal, qui semblait attendre que son maître eût conquis le trophée de sa victoire , le Petit-Loup retourna tranquillement auprès des siens , après avoir jeté un cri de provocation aux Pawnies. » Cela ne ressemble-t-il pas à un épisode de X'Uiadel Mais ce héros indien semble résumer en lui seul toute l’antique poésie de sa race, et, tandis que l’amour ne joue qu’un rôle secondaire dans la vie d’un Indien moderne , celui-ci a dans la sienne un roman d’amour. Prisonnier pendant deux ans chez les Sawks , il apprit rapidement la langue de cette tribu ennemie , et se fit aimer d’une jeune fille , douce et jolie, qu’il enleva en s’échappant. Par quels périls, quelles fatigues et quelles épreuves ils passèrent dans cette fuite, avant de rejoindre Digilized by Google

« guerre. *J'enterre le tomahawk* entre vos mains, je ne « combattrai plus. »

Je terminerai l'histoire du *Petit-Loup* par un détail emprunté, ainsi que les précédents, à une très-exacte et très-intéressante notice de M. Wattemare fils.

« Ce que, dans sa modestie, le Petit-Loup n'avait pas dit au roi, c'est que le jour du combat dont il faisait mention, son cheval, jeune poulain plein de feu et d'ardeur, l'avait emporté loin des siens, au milieu d'un groupe de *Pawnies*. Trois cavaliers font volte-face, mais, effrayés par l'aspect terrible du *Petit-Loup*, qui se précipitait sur eux en poussant son cri de guerre, deux d'entre eux laissent tomber leurs armes. Le guerrier, dédaignant de frapper à mort des ennemis désarmés, se contenta de les cingler vigoureusement du fouet qu'il tenait de la main gauche; puis, se tournant vers le *Pawnie* armé, il esquiva adroitement un coup de lance que celui-ci lui portait, lui cassa la tête d'un coup de tomahawk, et, sautant à bas de son cheval, il prit le *scalp*. Remontant aussitôt sur l'intelligent animal, qui semblait attendre que son maître eût conquis le trophée de sa victoire, le *Petit-Loup* retourna tranquillement auprès des siens, après avoir jeté un cri de provocation aux Pawnies. »

Cela ne ressemble-t-il pas à un épisode de l'*Iliade*?

Mais ce héros indien semble résumer en lui seul toute l'antique poésie de sa race, et, tandis que l'amour ne joue qu'un rôle secondaire dans la vie d'un Indien moderne, celui-ci a dans la sienne un roman d'amour. Prisonnier pendant deux ans chez les Sawks, il apprit rapidement la langue de cette tribu ennemie, et se fit aimer d'une jeune fille, douce et jolie, qu'il enleva en s'échappant. Par quels périls, quelles fatigues et quelles épreuves ils passèrent dans cette fuite, avant de rejoindre

DE PARIS. 30S les tentes des loways, on peut l'imaginer et voir là tout un pofe'me. En6n, il installa sa jeune épouse, YMglefemelle de guerre qui plane, dans son wigwam, et lui voua une affection exclusive, exemple bien rare dans ces mœurs libres. Il eut d'elle trois enfants qu'il a tous perdus, le dernier en Angleterre, il y a peu de mois. A chacune de ces douleurs, ressenties avec toute l'arrertume ordinaire aux Indiens, il se Qt une profonde incision dans les chairs de la cuisse , pour apaiser la sévérité du manitou , et témoigner sa tendresse aux chers êtres qui l'avaient quitté. Lors de la mort de ce dernier enfant, il tint pendant quarante-huit heures le petit cadavre entre ' ses bras, sans vouloir s'en séparer. Il avait entendu dire que la dépouille des blancs était traitée sans respect, et l'idée que le corps de sa chère progéniture pourrait bien devenir la proie d'un carabin lui était insupportable. On ne put le calmer qu'en embaumant l'enfant et en le plaçant dans un cercueil de bois de cèdre. 11 consentit alors à se fier à le parole d'un quaker qui, partant pour l'Amérique, se chargea de le reporter dans sa tribu, afin qu'il pût dormir avec les ossements de ses pères. Depuis cette époque , la pauvre compagne du Petit-Loup n'a cessé de pleurer et de jeûner , si bien qu'elle est tombée dans une maladie de langueur qui fait craindre pour ses jours. Nous la vîmes étendue sur sa natte, jolie encore, mais livide. Le noble guerrier, assis à ses pieds, place qu'il ne quitte que pour paraître devant le public, lui prodiguait les plus tendres soins. Il lui caressait la tête comme un père presse celle de son enfant, et s'empressait de lui remettre tous les présents qu'il recevait, heureux quand il l'avait fait sourire. Une telle délicatesse d'affection pour une squaw est bien rare chez urt Indien, et rappelle le poème d'Atala et de Chactas. Le baron d'Ëkslein, frappé, m'a-t-on dit, de ce rapprochement, a Digitized by Google

les tentes des Ioways, on peut l'imaginer et voir là tout un poëme. Enfin, il installa sa jeune épouse, l'*Aigle-femelle de guerre qui plane*, dans son wigwam, et lui voua une affection exclusive, exemple bien rare dans ces mœurs libres. Il eut d'elle trois enfants qu'il a tous perdus, le dernier en Angleterre, il y a peu de mois. A chacune de ces douleurs, ressenties avec toute l'amertume ordinaire aux Indiens, il se fit une profonde incision dans les chairs de la cuisse, pour apaiser la sévérité du manitou, et témoigner sa tendresse aux chers êtres qui l'avaient quitté. Lors de la mort de ce dernier enfant, il tint pendant quarante-huit heures le petit cadavre entre ses bras, sans vouloir s'en séparer. Il avait entendu dire que la dépouille des blancs était traitée sans respect, et l'idée que le corps de sa chère progéniture pourrait bien devenir la proie d'un carabin lui était insupportable. On ne put le calmer qu'en embaumant l'enfant et en le plaçant dans un cercueil de bois de cèdre. Il consentit alors à se fier à le parole d'un quaker qui, partant pour l'Amérique, se chargea de le reporter dans sa tribu, afin qu'il pût dormir avec les ossements de ses pères. Depuis cette époque, la pauvre compagne du *Petit-Loup* n'a cessé de pleurer et de jeûner, si bien qu'elle est tombée dans une maladie de langueur qui fait craindre pour ses jours. Nous la vîmes étendue sur sa natte, jolie encore, mais livide. Le noble guerrier, assis à ses pieds, place qu'il ne quitte que pour paraître devant le public, lui prodiguait les plus tendres soins. Il lui caressait la tête comme un père caresse celle de son enfant, et s'empressait de lui remettre tous les présents qu'il recevait, heureux quand il l'avait fait sourire. Une telle délicatesse d'affection pour une *squaw* est bien rare chez un Indien, et rappelle le poëme d'Atala et de Chactas. Le baron d'Ekstein, frappé, m'a-t-on dit, de ce rapprochement, a

30* LES SAUVAGES raconté au Petit-Loup l'histoire des deux amants, et le guerrier, souriant à travers sa douleur, lui a répondu : « Je suis content de vous rappeler cela. Je sais que quand on a entendu raconter une histoire, et qu'on voit ensuite quelque chose do semblable , on éprouve du contentement. Vous nous voyez dans le malheur et la peine , et pourtant je suis satisfait que ma peine vous soit profitable , en vous rappelant une belle histoire. » Voilà du moins ce que m'a rapporté une personne présente à cette scène. Quant à moi , j'ai trouvé aussi un peu de poésie au chevet de cette Atala nouvelle. Je tenais à la main une fleur de cyclamen , qui fixa ses regards , et que je me hâtai de lui offrir. Elle la prit en me disant qu'il y avait, dans la prairie, des espaces tels qu'un homme pouvait marcher plusieurs jours et plusieurs nuits au milieu de ces fleurs, et qu'elles lui montaient jusqu'au genou. Je m'élançai par le désir au milieu de ces prairies naturelles embaumées de la gracieuse fleur que nous cultivons ici en serre chaude, et qui, même dans les Alpes, n'atteint pas une stature de plus de six pouces. Pendant ce temps, la femme du sauvage s'y reportait par le souvenir. Elle respirait la fleur avec délices, et elle la conserva sous ses narines , en disant qu'elle se croyait dans son pays. J'ignore par quel hasard, c'est la seconde fois que le parfum de cette fleur charmante conduit mes rêves au sein des déserts de l'Amérique. La première fois que je la vis croître libre et sans culture, ce fut par une douce matinée d'avril, au pied des montagnes du Tyrol, sur les rochers qui encadrent le cours de la Brenta. Accablé de fatigue , je m'étais endormi sur le gazon semé de cyclamens. J'eus un songe qui me transporta dans les contrées que me décrivait hier la jeune sauvage en recevant de moi une de ces fleurs. Dans mon rêve, j'ai vu la nature Digitized by Google

raconté au *Petit-Loup* l'histoire des deux amants, et le guerrier, souriant à travers sa douleur, lui a répondu : « Je suis content de vous rappeler cela. Je sais que quand on a entendu raconter une histoire, et qu'on voit ensuite quelque chose de semblable, on éprouve du contentement. Vous nous voyez dans le malheur et la peine, et pourtant je suis satisfait que ma peine vous soit profitable, en vous rappelant une belle histoire. »

Voilà du moins ce que m'a rapporté une personne présente à cette scène. Quant à moi, j'ai trouvé aussi un peu de poésie au chevet de cette Atala nouvelle. Je tenais à la main une fleur de cyclamen, qui fixa ses regards, et que je me hâtai de lui offrir. Elle la prit en me disant qu'il y avait, dans *la prairie*, des espaces tels qu'un homme pouvait marcher plusieurs jours et plusieurs nuits au milieu de ces fleurs, et qu'elles lui montaient jusqu'au genou. Je m'élançai par le désir au milieu de ces prairies naturelles embaumées de la gracieuse fleur que nous cultivons ici en serre chaude, et qui, même dans les Alpes, n'atteint pas une stature de plus de six pouces. Pendant ce temps, la femme du sauvage s'y reportait par le souvenir. Elle respirait la fleur avec délices, et elle la conserva sous ses narines, en disant qu'elle se croyait dans son pays.

J'ignore par quel hasard, c'est la seconde fois que le parfum de cette fleur charmante conduit mes rêves au sein des déserts de l'Amérique. La première fois que je la vis croître libre et sans culture, ce fut par une douce matinée d'avril, au pied des montagnes du Tyrol, sur les rochers qui encadrent le cours de la Brenta. Accablé de fatigue, je m'étais endormi sur le gazon semé de cyclamens. J'eus un songe qui me transporta dans les contrées que me décrivait hier la jeune sauvage en recevant de moi une de ces fleurs. Dans mon rêve, j'ai vu la nature

DE PARIS. ’05 plus grandiose et plus féconde encore que celle déjà si féconde et si grandiose où Je me trouvais alors. Les plantes y étaient gigantesques, et je crois même que j’ai remarqué des cyclamens hauts d’une coudée , qui semblaient voltiger comme des papillons sur les hautes herbes du désert. Je sais bien que quand je m’éveillai je trouvai les Alpes petites, et j’aurais méprisé mon doux oreiller de panporcinl (c’est ainsi qu’on appelle le cyclamen dans ces contrées), n’eût été qu’il embaumait. Son petit nectaire semblait secouer des flots de parfums , pour me prouver que les petits et les humbles ne sont pas toujours le moins favorisés du ciel. Mais me voici encoré perdu dans une digression d’où j’aurai bien de la peine à revenir habilement au sujet de ma lettre. Habitué à de semblables distractions, tune me tiendras pas rigueur, et tu consentiras à être ramené sans transition au chevet Aigle-femelle. Cette pauvre mère désolée a un nouveau sujet de mélancolie dans son ignorance de la langue ioway, qu’elle n’a jamais pu apprendre. Son mari, qui a si facilement appris la langue des Sawks durant sa captivité , est le seul être avec lequel elle puisse échanger ses pensées, et il semble qu’il veuille lui épargner cette solitude de l’âme en no la quittant pas, et en l’entretenant sans cesse dans le langage de ses pères. Pour achever ma galerie de portraits, je te parlerai en bloc des trois autres femmes, et en cela je me conformerai à la notion des Indiens, qui semblent considérer la femme comme un être collectif n’ayant guère d’individualité. Ils admettent la polygamie, comme les Orientaux , dans la mesure de leur fortune. Un chef riche a autant de femmes qu’il en peut entretenir et acheter, car chez eux, comme chez nous, l’hymen est un marché. Seulement il est moins déshonorant pour l’Indien , car, Digilized by Google

plus grandiose et plus féconde encore que celle déjà si féconde et si grandiose où je me trouvais alors. Les plantes y étaient gigantesques, et je crois même que j'ai remarqué des cyclamens hauts d'une coudée, qui semblaient voltiger comme des papillons sur les hautes herbes du désert. Je sais bien que quand je m'éveillai je trouvai les Alpes petites, et j'aurais méprisé mon doux oreiller de *panporcini* (c'est ainsi qu'on appelle le cyclamen dans ces contrées), n'eût été qu'il embaumait. Son petit nectaire semblait secouer des flots de parfums, pour me prouver que les petits et les humbles ne sont pas toujours le moins favorisés du ciel.

Mais me voici encore perdu dans une digression d'où j'aurai bien de la peine à revenir habilement au sujet de ma lettre. Habitué à de semblables distractions, tu ne me tiendras pas rigueur, et tu consentiras à être ramené sans transition au chevet de *l'Aigle-femelle*. Cette pauvre mère désolée a un nouveau sujet de mélancolie dans son ignorance de la langue ioway, qu'elle n'a jamais pu apprendre. Son mari, qui a si facilement appris la langue des Sawks durant sa captivité, est le seul être avec lequel elle puisse échanger ses pensées, et il semble qu'il veuille lui épargner cette solitude de l'âme en ne la quittant pas, et en l'entretenant sans cesse dans le langage de ses pères.

Pour achever ma galerie de portraits, je te parlerai en bloc des trois autres femmes, et en cela je me conformerai à la notion des Indiens, qui semblent considérer la femme comme un être collectif n'ayant guère d'individualité. Ils admettent la polygamie, comme les Orientaux, dans la mesure de leur fortune. Un chef riche a autant de femmes qu'il en peut entretenir et acheter, car chez eux, comme chez nous, l'hymen est un marché. Seulement il est moins déshonorant pour l'Indien, car,

306 LES SAVÜAGES au lieu de vendre sa personne et sa liberté pour une dot, c'est lui qui, par des présents au père de sa fiancée, achète la possession de l'objet préféré. Deux chevaux , quelques livres de poudre et de tabac, quelquefois simplement un habit de fabrique américaine , paient assez magnifiquement la main d'une femme. Dès qu'elle est sous la tente de l'époux, elle devient sa servante comme elle était celle de son père : c'est elle qui cultive le champ de maïs, qui plie et dresse la lente, qui la transporte , à l'aide de ses chiens de trait , d'un campement à l'autre, qui fait cuire la chair du daim et du bison , enfin qui taille et orne les vêtements de son maître , sans cesser pour cola de porter son marmot bien ficelé sur une planche , et passé à ses épaules avec une courroie comme une valise. Elles vivent entre elles en bonne intelligence, et, dans la tribu des loways , on ne les entend presque jamais se quereller. Cependant, il en est de leurs rares disputes comme de celles des homipes ; il faut qu'elles finissent par du sang, et alors elles se battent à coups de couteau, et même de tomahawk. Les hommes no sont point jaloux d'elles, ou, s'ils le sont parfois, ce serait une honte de le faire paraître devant les autres hommes. Ainsi, un époux trahi punit sa femme dans le secret du ménage, mais il mange, chasse et chante avec son rival sans jamais lui témoigner ni haine ni ressentiment. Les femmes ioways portent leurs longs cheveux tressés tombant sur le dos , et séparés da front à la nuque par une large raie de vermillon qu'on prendrait de loin pour un ruisseau de sang produit par un coup de hache. Il faut que, dans tous les ajustements de l'Indien, le terrible se mêle à la coquetterie. Elles se peignent aussi la figure avec du vermillon, et leurs vêtements, composés de pantalons et de robes de peaux frangées de petites lanières, que recouvre un mahteau de laine, sont d'une chasteté Digitized by Coogîe

au lieu de vendre sa personne et sa liberté pour une dot, c'est lui qui, par des présents au père de sa fiancée, achète la possession de l'objet préféré. Deux chevaux, quelques livres de poudre et de tabac, quelquefois simplement un habit de fabrique américaine, paient assez magnifiquement la main d'une femme. Dès qu'elle est sous la tente de l'époux, elle devient sa servante comme elle était celle de son père : c'est elle qui cultive le champ de maïs, qui plie et dresse la tente, qui la transporte, à l'aide de ses chiens de trait, d'un campement à l'autre, qui fait cuire la chair du daim et du bison, enfin qui taille et orne les vêtements de son maître, sans cesser pour cela de porter son marmot bien ficelé sur une planche, et passé à ses épaules avec une courroie comme une valise. Elles vivent entre elles en bonne intelligence, et, dans la tribu des Ioways, on ne les entend presque jamais se quereller. Cependant, il en est de leurs rares disputes comme de celles des hommes ; il faut qu'elles finissent par du sang, et alors elles se battent à coups de couteau, et même de tomahawk. Les hommes ne sont point jaloux d'elles, ou, s'ils le sont parfois, ce serait une honte de le faire paraître devant les autres hommes. Ainsi, un époux trahi punit sa femme dans le secret du ménage, mais il mange, chasse et chante avec son rival sans jamais lui témoigner ni haine ni ressentiment. Les femmes ioways portent leurs longs cheveux tressés tombant sur le dos, et séparés du front à la nuque par une large raie de vermillon qu'on prendrait de loin pour un ruisseau de sang produit par un coup de hache. Il faut que, dans tous les ajustements de l'Indien, le terrible se mêle à la coquetterie. Elles se peignent aussi la figure avec du vermillon, et leurs vêtements, composés de pantalons et de robes de peaux frangées de petites lanières, que recouvre un manteau de laine, sont d'une chasteté

 rigoureuse. Ce manteau rouge ou brun, bordé d'une arabesque tranchante , est d'un fort bel effet. Ce n'est en réalité qu'une couverture carrée; mais, lorsqu'elles dansent, elles le serrent étroitement autour de leur corps, en le retenant avec les mains, qui restent cachées : ainsi serrées, et sautant sur place avec une raideur qui n'a rien de disgracieux, tandis qu'une hache ou un calumet richement orné est fixé dans leur main droite, elles rappellent les figures étrusques des vases ou les hiéroglyphes des papyrus. Leur unique talent est de peindre et de broder des mocassins avec des perles, et des vêtements de peau avec des soies de porc-épic. Elles excellent dans ce dernier art par le goût des dessins , l'heureux assemblage des couleurs et la solidité du travail. Leurs physionomies sont douces et modestes. La tendresse maternelle est très-développée chez elles ; mais en cela elles ne surpassent peut-être pas les hommes , comme les femmes le font chez nous. Le père indien est un être aussi tendre, . aussi dévoué, aussi attentif, aussi passionné pour sa progéniture que la mère. Ces sauvages ont du bon, il faut en convenir. Quoi qu'on en dise , nous leur ôtons perut-être . plus de vertus que de vices en nous mêlant de leur éducation. Les noms des sqaws sont ici aussi étranges et aussi pittoresques que ceux de leurs époux ; c'est le Pigeon gvi se rengorge, le Pigeon qui vole, Y Ourse qui marche sur le dos d'une autre, etc. Maintenant que tu connais toutes ces figures, je te traduirai les discours. Le grand orateur, la Pluie qui marche, s'assit en face de moi avec solennité , car la parole est une solennité chez les Indiens. Leur esprit rêveur est inactif la plupart du temps. Leur langue est restreinte et incomplète comme leurs idées. Ils ne connaissent pas le babil, et peu la conversation. Ils échangent Digiiized by Google

rigoureuse. Ce manteau rouge ou brun, bordé d'une arabesque tranchante, est d'un fort bel effet. Ce n'est en réalité qu'une couverture carrée; mais, lorsqu'elles dansent, elles le serrent étroitement autour de leur corps, en le retenant avec les mains, qui restent cachées : ainsi serrées, et sautant sur place avec une raideur qui n'a rien de disgracieux, tandis qu'une hache ou un calumet richement orné est fixé dans leur main droite, elles rappellent les figures étrusques des vases ou les hiéroglyphes des papyrus. Leur unique talent est de peindre et de broder des mocassins avec des perles, et des vêtements de peau avec des soies de porc-épic. Elles excellent dans ce dernier art par le goût des dessins, l'heureux assemblage des couleurs et la solidité du travail. Leurs physionomies sont douces et modestes. La tendresse maternelle est très-développée chez elles; mais en cela elles ne surpassent peut-être pas les hommes, comme les femmes le font chez nous. Le père indien est un être aussi tendre, aussi dévoué, aussi attentif, aussi passionné pour sa progéniture que la mère. Ces sauvages ont du bon, il faut en convenir. Quoi qu'on en dise, nous leur ôtons peut-être plus de vertus que de vices en nous mêlant de leur éducation.

Les noms des *sqaws* sont ici aussi étranges et aussi pittoresques que ceux de leurs époux : c'est le *Pigeon qui se rengorge,* le *Pigeon qui vole*, l'*Ourse qui marche sur le dos d'une autre*, etc.

Maintenant que tu connais toutes ces figures, je te traduirai les discours. Le grand orateur, la *Pluie qui marche*, s'assit en face de moi avec solennité, car la parole est une solennité chez les Indiens. Leur esprit rêveur est inactif la plupart du temps. Leur langue est restreinte et incomplète comme leurs idées. Ils ne connaissent pas le babil, et peu la conversation. Ils échangent

SOS les sauvages quelques paroles concises pour se faire part de leurs volontés ou de leurs impressions, et quand, au siècle dernier, on faisait chanter au Huron, dans un opéra-comique très goûté, Messieurs, messieurs, eu Huronio, Chacun parle à son tour, OU était tout à fait dans le vrai. Dans les occasions importantes, chaque chef fait un discours , et durât-il trois heures, jamais il ne serait interrompu; encore, pour faire ce discours, faut-il être réputé un homme habile dans l'art de parler. Que penseraient nos Indiens s'ils assistaient à nos séances législatives? La Pluie qui marche me parla donc ainsi : « Je suis content de te voir. On nous a parlé de toi , « nous avons compris que tu avais beaucoup d'amis , « et nous t'estimons pour cela. Tu nous as fait des pré« sents sans nous connaître , nous t'en savons gré. Chez « nous, l'usage est de faire des présents à tous ceux que « nous allons voir ; nous porterons les liens dans notre « pays, ainsi que tous ceux qu'on nous a faits. Nous « mettrons à part ceux qu'on nous a faits en Amérique, a ceux qu'on nous a faits en Irlande, ceux qu'on nous a a faits en Écosse, ceux qu'on nous a faits en Angleterre, « ceux qu'on nous a faits en France , pour faire voir à « nos amis comme nous avons été re(;us chez les blancs. « Nous n'avons pas de maisons, nous n'avons pas de « livres, ces présents seront notre histoire. » Pendatn qu'il parlait , il gesticulait sans cesse, avec lenteur et précision, énumérant sur ses doigts les contrées qu'il avait parcourues , montrant le ciel quand il parlait de son pays. Quand je l'eus remercié de son compliment, il 6t signe qu'il avait à parler encore, et recommença à pérorer Digitized by Google

quelques paroles concises pour se faire part de leurs volontés ou de leurs impressions, et quand, au siècle dernier, on faisait chanter au *Huron*, dans un opéra-comique très-goûté,

> Messieurs, messieurs, en Huronie,
> Chacun parle à son tour,

on était tout à fait dans le vrai. Dans les occasions importantes, chaque chef fait un discours, et durât-il trois heures, jamais il ne serait interrompu; encore, pour faire ce discours, faut-il être réputé un homme habile dans l'art de parler. Que penseraient nos Indiens s'ils assistaient à nos séances législatives?

La *Pluie qui marche* me parla donc ainsi :

« Je suis content de te voir. On nous a parlé de toi, « nous avons compris *que tu avais beaucoup d'amis*, « et nous t'estimons pour cela. Tu nous as fait des pré- « sents sans nous connaître, nous t'en savons gré. Chez « nous, l'usage est de faire des présents à tous ceux que « nous allons voir ; nous porterons les tiens dans notre « pays, ainsi que tous ceux qu'on nous a faits. Nous « mettrons à part ceux qu'on nous a faits en Amérique, « ceux qu'on nous a faits en Irlande, ceux qu'on nous a « faits en Écosse, ceux qu'on nous a faits en Angleterre, « ceux qu'on nous a faits en France, pour faire voir à « nos amis comme nous avons été reçus chez les blancs. « Nous n'avons pas de maisons, nous n'avons pas de « livres, ces présents seront notre histoire. »

Pendatn qu'il parlait, il gesticulait sans cesse, avec lenteur et précision, énumérant sur ses doigts les contrées qu'il avait parcourues, montrant le ciel quand il parlait de son pays.

Quand je l'eus remercié de son compliment, il fit signe qu'il avait à parler encore, et recommença à pérorer

 d’une voix gutturale et en remuant toujours les bras et les mains. « Nous rendons grâces au grand esprit qui nous per« met de nous trouver parmi les Français nos anciens ja amis et nos anciens alliés. Nous les trouvons plus « aimables et plus affectueux que les Anglais. Quand € j’étais un petit enfant, mon père m’avait emmené dans « les établissements des Anglais, en Amérique. Ils nous ' « faisaient beaucoup de présents et nous avions part à « beaucoup de butin. Aussi nous pensions que les Anglais « étaient les meilleurs parmi les blancs. Mais nous avons « bien compris, depuis, qu’ils ne voulaient que nous « tromper et nous tuer tous avec l’eau de feu. Comment « nous donneraient-ils la richesse, eux qui, dans leur « pays, ont des hommes qui meurent de jaimf Depuis « que j’ai vu cela, mes yeux se sont ouverts comme s’ils « voyaient pour la première fois la lumière du jour. Nous « n’avons eu que du malheur en Angleterre. Nous y avons « perdu un de nos frères et un de nos enfants. Heureuse« ment, en France, nous nous portons bien et nous espé« rons en sortir tous vivants pour retourner dans notre « pays, où nous raconterons tout ce que nous avons vu et a où nos enfants l'apprendront à leurs enfants. » Nous regardâmes le Petit-Loup. Ses yeux s’étaient remplis de larmes au souvenir de la perte de son enfant, et sa figure, si effrayante dans la danse du scalp, exprimait la plus profonde sensibilité. Les autres approuvèrent le discours de la Pluie qui marche par une courte exclamation . et le docteur, prenant la parole, déclara qu’il avait entendu avec satisfaction ce qu’avait dit l’orateur; qu’il venait le confirmer, et il ajouta, en fin politique qu’il est : » Plus nous resterons « de temps ici, plus nous serons respectés et honorés chez « nous. On nous a fait écrire plusieurs fois de revenir, ea 27 Digiiized by Google

d'une voix gutturale et en remuant toujours les bras et les mains.

« Nous rendons grâces au *grand esprit* qui nous per-
« met de nous trouver parmi les Français nos anciens
« amis et nos anciens alliés. Nous les trouvons plus
« aimables et plus affectueux que les Anglais. Quand
« j'étais un petit enfant, mon père m'avait emmené dans
« les établissements des Anglais, en Amérique. Ils nous
« faisaient beaucoup de présents et nous avions part à
« beaucoup de butin. Aussi nous pensions que les Anglais
« étaient les meilleurs parmi les blancs. Mais nous avons
« bien compris, depuis, qu'ils ne voulaient que nous
« tromper et nous tuer tous avec l'eau de feu. *Comment*
« *nous donneraient-ils la richesse, eux qui, dans leur*
« *pays, ont des hommes qui meurent de faim?* Depuis
« que j'ai vu cela, mes yeux se sont ouverts comme s'ils
« voyaient pour la première fois la lumière du jour. Nous
« n'avons eu que du malheur en Angleterre. Nous y avons
« perdu un de nos frères et un de nos enfants. Heureuse-
« ment, en France, nous nous portons bien et nous espé-
« rons en sortir tous vivants pour retourner dans notre
« pays, où nous raconterons tout ce que nous avons vu et
« où nos enfants l'apprendront à leurs enfants. »

Nous regardâmes le *Petit-Loup*. Ses yeux s'étaient remplis de larmes au souvenir de la perte de son enfant, et sa figure, si effrayante dans la danse du *scalp*, exprimait la plus profonde sensibilité.

Les autres approuvèrent le discours de la *Pluie qui marche* par une courte exclamation, et le docteur, prenant la parole, déclara qu'il avait entendu avec satisfaction ce qu'avait dit l'orateur; qu'il venait le confirmer, et il ajouta, en fin politique qu'il est : « Plus nous resterons
« de temps ici, plus nous serons respectés et honorés chez
« nous. On nous a fait écrire plusieurs fois de revenir, en

310 LES SAUVAGES « promettant qu'à l'avenir on nous croira. Mais si noua « revenions trop tôt, tout le monde ne serait pas persuadé c que nous avons été bien reçus et que nous nous sommes « trouvés heureux parmi les blancs. D'ailleurs, comme « notre système actuel et la volonté de notre chef le « Nuage-Blanc sont de faire cesser les guerres conti0 nuelles qui nous détruisaient, et comme, pendant l'ab» a sence du chef, la tribu ne peut pas et ne doit pas se « battre, nos guerriers s'accoutument à la paix, et nous « aurons moins de peine à l'établir pour toujours. » Je voulus ensuite faire parler le Nuage-Blanc, ce roi mélancolique qui roulait toujours une perle entre ses doigts, et qui, dans ses moments de loisir, fait très-adroi< tement avec un morceau de bois et des chiffons, des poupées à la manière sauvage, pour sa petite-61le. Je savais aussi que son ambition était d'amasser de quoi doter cette enfant d'un trésor sans prix aux yeux de la famille, à savoir six couverts d'argent. Le contraste de ces goûts puérils du sauvage avec la gravité douce de ce profil aquilin et la fierté de ce costume qui rappelle celui des héros de l'antiquité , m'amusait et m'intéressait au plus haut point. Combien n'aurais-je pas donné de couverts d'argent si c'eût été le moyen de pénétrer dans cette ûme, et d'explorer ce monde inconnu que chacun porte en soi, et que personne ne peut clairement se représenter tel qu'il est conçu par son semblable ! Combien doit être grande celte différence chez l'homme primitif que l'abîme d'une suprême ignorance sépare de nos idées et de l'histoire de nos générations successives! Comment s'expliquer quo cet enfant de trente ans, que j'avais sous les yeux, rêveur, timide et grêle, eût vengé la mort de son père en tuant, de sa propre main, six de ses assassins, et qu'il eût renoncé ' à celte expiation avec tant de répugnance? Je ne savais de quel côté l'entamer pour faire une percée, ne fùt-ce Digitized by Coogte

« promettant qu'à l'avenir on nous croira. Mais si nous « revenions trop tôt, tout le monde ne serait pas persuadé « que nous avons été bien reçus et que nous nous sommes « trouvés heureux parmi les blancs. D'ailleurs, comme « notre système actuel et la volonté de notre chef le « *Nuage-Blanc* sont de faire cesser les guerres conti- « nuelles qui nous détruisaient, et comme, pendant l'ab- « sence du chef, la tribu ne peut pas et ne doit pas se « battre, nos guerriers s'accoutument à la paix, et nous « aurons moins de peine à l'établir pour toujours. »

Je voulus ensuite faire parler le *Nuage-Blanc*, ce roi mélancolique qui roulait toujours une perle entre ses doigts, et qui, dans ses moments de loisir, fait très-adroitement avec un morceau de bois et des chiffons, des poupées à la manière sauvage, pour sa petite-fille. Je savais aussi que son ambition était d'amasser de quoi doter cette enfant d'un trésor sans prix aux yeux de la famille, à savoir six couverts d'argent. Le contraste de ces goûts puérils du sauvage avec la gravité douce de ce profil aquilin et la fierté de ce costume qui rappelle celui des héros de l'antiquité, m'amusait et m'intéressait au plus haut point. Combien n'aurais-je pas donné de couverts d'argent si c'eût été le moyen de pénétrer dans cette âme, et d'explorer ce monde inconnu que chacun porte en soi, et que personne ne peut clairement se représenter tel qu'il est conçu par son semblable! Combien doit être grande cette différence chez l'homme primitif que l'abîme d'une suprême ignorance sépare de nos idées et de l'histoire de nos générations successives! Comment s'expliquer que cet enfant de trente ans, que j'avais sous les yeux, rêveur, timide et grêle, eût vengé la mort de son père en tuant, de sa propre main, six de ses assassins, et qu'il eût renoncé à cette expiation avec tant de répugnance? Je ne savais de quel côté l'entamer pour faire une percée, ne fût-ce

DE PARIS. 311 qu’un trou d’aiguille, dans ce poè'me mystérieux de sa destinée. Enfin je me décidai à lui demander quel était le premier devoir, non-seulement d’un chef de tribu , mais d’un homme quel qu’il soit, blanc ou rouge. Je n’obtins qu’une réponse évasive, faite à demi-voix, les yeux baissés, et presque fermés, ce qui est la marque d’une grande dignité de sentiment chez les Indiens. «Nous sommes des gens simples, dit-il; ce n’est pas « dans les bois et dans le désert que nous pouvons ap« prendre ce que vous lisez dans vos livres. Je vous de« manderai donc la permission de ne pas continuer ce « discours. » Je demandai à l’interprète si c’était une manière de m’imposer silence et me faire sentir mon indiscrétion. Le chef répondit que non, et qu’il était prêt à recommencer un autre discours. Je lui demandai alors quel était le plus grand bonheur de l’homme. Sa réponse fut toute personnelle, mais douloureuse et poétique. Faisant allusion à la taie qui couvre un de ses yeux , il dit : « Le plus grand bonheur d’un « homme, c’est de voir la lumière du soleil. Depuis que « j’ai perdu la moitié de ma vue, je comprends que ma « vue était ce que j’ai possédé de plus précieux. Si je « perds l’autre œil , il faudra que je meure. » Je ne voulus pas aller plus loin de peur de l’attrister davantage, et la conversation devint plus générale. Les jeunes gens assis par terre s’égayèrent un peu avec nous. Le Grand-Marcheur y celui qui a la figure d’un tigre et le torse d’Hercule, se mit à jouer avec la poupée de l’enfant du chef; nous lui passâmes un crayon pour qu’il fit une figure au morceau de bois qui représentait le visage. 11 lui barbouilla la place du menton, en disant que, puisque cet enfant était né chez les blancs, il lui fallait de la barbe. Digitized by Google

qu'un trou d'aiguille, dans ce poëme mystérieux de sa destinée. Enfin je me décidai à lui demander quel était le premier devoir, non-seulement d'un chef de tribu, mais d'un homme quel qu'il soit, blanc ou rouge.

Je n'obtins qu'une réponse évasive, faite à demi-voix, les yeux baissés, et presque fermés, ce qui est la marque d'une grande dignité de sentiment chez les Indiens. « Nous sommes des gens simples, dit-il; ce n'est pas « dans les bois et dans le désert que nous pouvons ap- « prendre ce que vous lisez dans vos livres. Je vous de- « manderai donc la permission de ne pas continuer ce « discours. »

Je demandai à l'interprète si c'était une manière de m'imposer silence et me faire sentir mon indiscrétion. Le chef répondit que non, et qu'il était prêt à recommencer *un autre discours*.

Je lui demandai alors quel était le plus grand bonheur de l'homme. Sa réponse fut toute personnelle, mais douloureuse et poétique. Faisant allusion à la taie qui couvre un de ses yeux, il dit : « Le plus grand bonheur d'un « homme, c'est de voir la lumière du soleil. Depuis que « j'ai perdu la moitié de ma vue, je comprends que ma « vue était ce que j'ai possédé de plus précieux. Si je « perds l'autre œil, il faudra que je meure. »

Je ne voulus pas aller plus loin de peur de l'attrister davantage, et la conversation devint plus générale. Les jeunes gens assis par terre s'égayèrent un peu avec nous.

Le *Grand-Marcheur*, celui qui a la figure d'un tigre et le torse d'Hercule, se mit à jouer avec la poupée de l'enfant du chef; nous lui passâmes un crayon pour qu'il fît une figure au morceau de bois qui représentait le visage. Il lui barbouilla la place du menton, en disant que, puisque cet enfant était né chez les blancs, il lui fallait de la barbe.

>** LES SAUVAGES Je lui demandai à quoi on passait son temps sous le wigwam, les jours de pluie. Il m'expliqua qu'on faisait d'abord un fossé autour du wigwam pour empêcher les eaux d'y pénétrer, puis qu'on s'enfermait bien et que les femmes se mettaient à travailler. — Et les hommes à ne rien faire? — Nous sommes assis en rond comme nous voilà et nous faisons ce que nous faisons ici. — Vous parlez? — Pas beaucoup. — Et vous ne vous ennuyez pas? Le sauvage ne comprit pas ce que je voulais dire. J'au* rais dû être persuadé d'avance que là où la réflexion et la méditation n'existent pas, la rêverie est toujours féconde et agréable. L'imagination est si puissante quand la raison ne l'enchaîne pas 1 « Ne vous étonnez pas de leur sérénité, nous disait, en sortant, un voyageur qui connaît et comprend l'Amérique. J'ai vu, là-bas, cent exemples de gens civilisés qui se sont faits sauvages; je n'en ai pas vu un seul du contraire. Cette vio libre de soucis, de prévoyance et de travail, excitée seulement par les enivrantes émotions de la chasse et de la guerre, est si attrayante, qu'elle tente tous les blancs lorsqu'ils la contemplent de près et sans prévention. C'est, après tout, la vie de la nature, et tout ce qu'on a inventé pour satisfaire les besoins n'a servi qu'à les compliquer et les changer en souffrances. Souvent on accueille de jeunes Indiens aux Etats-Unis et on leur donne notre éducation. Ils la reçoivent fort bien ; leur intelligence est rapide et pénétrante; on en peut faire bientôt des avocats et des médecins. IMais au moment de prendre une profession et d'accepter des liens avec notre société, si, par hasard, ils vont consulter et embrasser leurs parents sous le wigwam, s'ils respiDigitized by Google

Je lui demandai à quoi on passait son temps sous le wigwam, les jours de pluie. Il m'expliqua qu'on faisait d'abord un fossé autour du wigwam pour empêcher les eaux d'y pénétrer, puis qu'on s'enfermait bien et que les femmes se mettaient à travailler.

— Et les hommes à ne rien faire?

— Nous sommes assis en rond comme nous voilà et nous faisons ce que nous faisons ici.

— Vous parlez?

— Pas beaucoup.

— Et vous ne vous ennuyez pas?

Le sauvage ne comprit pas ce que je voulais dire. J'aurais dû être persuadé d'avance que là où la réflexion et la méditation n'existent pas, la rêverie est toujours féconde et agréable. L'imagination est si puissante quand la raison ne l'enchaîne pas!

« Ne vous étonnez pas de leur sérénité, nous disait, en sortant, un voyageur qui connaît et comprend l'Amérique. J'ai vu, là-bas, cent exemples de gens civilisés qui se sont faits sauvages; je n'en ai pas vu un seul du contraire. Cette vie libre de soucis, de prévoyance et de travail, excitée seulement par les enivrantes émotions de la chasse et de la guerre, est si attrayante, qu'elle tente tous les blancs lorsqu'ils la contemplent de près et sans prévention. C'est, après tout, la vie de la nature, et tout ce qu'on a inventé pour satisfaire les besoins n'a servi qu'à les compliquer et les changer en souffrances. Souvent on accueille de jeunes Indiens aux Etats-Unis et on leur donne notre éducation. Ils la reçoivent fort bien; leur intelligence est rapide et pénétrante; on en peut faire bientôt des avocats et des médecins. Mais au moment de prendre une profession et d'accepter des liens avec notre société, si, par hasard, ils vont consulter et embrasser leurs parents sous le wigwam, s'ils respi-

DE PIRIS. 313 rent l’air libre de la prairie , s’ils sentent passer le fumet du bison, ou s’ils aperçoivent la trace du mocassin de la tribu ennemie, adieu la civilisation et tous ses avantages! Le sauvage retrouve ses jambes agiles, son œil de lynx , son cœur belliqueux. C’est la fable du loup et du chien. » Nous quittâmes ces beaux Indiens, tout émus et attristés ; car, en reprenant le voyage de la vie à travers la civilisation moderne, nous vîmes dans la rue des misérables qui n’avaient plus la force de vivre, des élégants avec des habits d’une hideuse laideur, des figures maniérées, grimaçantes, les unes hébétées par l’amour d’elles-mêmes, les autres ravagées par l’horreur de la destinée. Nous rentrâmes dans nos appartements si bons et si chauds où nous attendaient la goutte, les rhumatismes, et toutes ces infirmités de la vieillesse que le sauvage nu brave et ignore sous sa tente si mal close ; et ce mot naïvement profond que m’avait dit l’orateur indien me revint à la mémoire : « Ils nous promettent la richesse^ et ils ont chez eux des kommee qui meurent de faim î » Pauvres sauvages, vous avez vu l’Angleterre, ne regari dez pas la France ! fiEOBGE SANnt Paris.— Typ. Dondey-Dupré, r, Sl-Louis, 46 Digitized by Google

rent l'air libre de la *prairie*, s'ils sentent passer le fumet du bison, ou s'ils aperçoivent la trace du mocassin de la tribu ennemie, adieu la civilisation et tous ses avantages ! Le sauvage retrouve ses jambes agiles, son œil de lynx, son cœur belliqueux. C'est la fable du loup et du chien. »

Nous quittâmes ces beaux Indiens, tout émus et attristés; car, en reprenant le voyage de la vie à travers la civilisation moderne, nous vîmes dans la rue des misérables qui n'avaient plus la force de vivre, des élégants avec des habits d'une hideuse laideur, des figures maniérées, grimaçantes, les unes hébétées par l'amour d'elles-mêmes, les autres ravagées par l'horreur de la destinée. Nous rentrâmes dans nos appartements si bons et si chauds où nous attendaient la goutte, les rhumatismes, et toutes ces infirmités de la vieillesse que le sauvage nu brave et ignore sous sa tente si mal close; et ce mot naïvement profond que m'avait dit l'orateur indien me revint à la mémoire : « *Ils nous promettent la richesse, et ils ont chez eux des hommes qui meurent de faim !* »

Pauvres sauvages, vous avez vu l'Angleterre, ne regardez pas la France !

GEORGE SAND.

Paris.—Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

**The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate**

Olgitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate**

Digitized by Google

Digitized by Google

